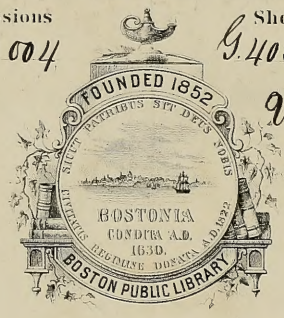
Accessions
173.004

Shelf No.
G.4051.2
Vol 1



Received May 1873

TK
Please put cover at the end.
2
3 4
1 Imp

1re SÉRIE

50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS

Nos 1 à 5

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUITES PAR

ÉMILE MONTÉGUT

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

H. DENOLLY inv. et del.

F. GURNIER sc.

Barton, Dec. 22, 1874

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKESPEARE

TRADUITES

PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

ET PUBLIÉES

PAR LIVRAISONS A 10 CENTIMES

Et par fascicule à 50 centimes contenant 5 livraisons réunies sous une couverture imprimée

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON 200 LIVRAISONS

Il paraîtra une ou deux livraisons par semaine

Shakespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité tout entière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. Il faut que leur œuvre soit lue dans tous les pays et, dans chaque pays, par le plus grand nombre possible de lecteurs.

C'est sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition.

La traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shakespeare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un écrivain de grand talent dans sa langue maternelle en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées à l'Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

OEUVRES
DE
SHAKESPEARE
ILLUSTRÉES
LA TEMPÊTE

PERSONNAGES DU DRAME.

ALONZO, roi de Naples.
SÉBASTIEN, son frère.
PROSPERO, le duc légitime de Milan.
ANTONIO, son frère, le duc usurpateur de Milan.
FERDINAND, fils du roi de Naples.
GONZALO, un honnête vieux conseiller.
ADRIEN, } Seigneurs.
FRANCISCO, }
CALIBAN, esclave sauvage et difforme.
TRINCULO, bouffon.
STEPHANO, sommelier ivrogne.
Un capitaine de navire.
Un maître d'équipage.
Matelots.
MIRANDA, fille de Prospero.
ARIEL, esprit de l'Air.
IRIS, }
CÉRÈS, }
JUNON, } Esprits.
NYMPHES, }
MOISSONNEURS, }
Autres esprits au service de Prospero.

SCÈNE. — Un vaisseau en mer, puis une île inhabitée.

LA TEMPÊTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un vaisseau en mer. Une tempête avec tonnerre et éclairs.

Entrent successivement le Capitaine du navire *et le* Maître d'équipage.

Le capitaine. — Maître?

Le maître d'équipage. — Me voici, capitaine; qu'y a-t-il?

Le capitaine. — Très-bien; parlez aux matelots et manœuvrez vivement, ou nous allons échouer. Dépêchons! dépêchons! (*Il sort.*)

(*Entrent les matelots.*)

Le maître d'équipage. — En avant, mes agneaux! vivement, vivement, mes agneaux! hardi, hardi! ferlez le hunier! attention au sifflet du capitaine! Tu peux souffler jusqu'à extinction de ton vent, tempête, pourvu que nous ayons assez de champ.

Entrent ALONZO, FERDINAND, ANTONIO, SÉBASTIEN, GONZALO et autres.

Alonzo. — Mon brave maître, faites bien tous vos efforts. Où est le capitaine? Allons, montrez-vous des hommes.

Le maître d'équipage. — Pour le moment, je vous en prie, restez en bas.

Antonio. — Où est le capitaine, maître?

Le maître d'équipage. — Ne l'entendez-vous pas? vous embarrassez notre manœuvre. Restez dans vos cabines, vous assistez la tempête.

Gonzalo. — Voyons, mon brave, un peu de patience!

Le maître d'équipage. — Lorsque la mer en aura. Décampez donc! Quel souci, je vous le demande, cette meute rugissante de la tempête a-t-elle du nom de roi? A vos cabines, et silence! Ne nous troublez pas.

Gonzalo. — Sans doute; cependant rappelle-toi qui tu as à bord.

Le maître d'équipage. — Personne que j'aime plus que moi-même. Vous êtes un conseiller, n'est-ce pas? Eh bien, si vous pouvez ordonner le silence à ces éléments et faire le calme sur l'heure, nous ne toucherons pas un cordage de plus. Usez de votre autorité, et si vous ne le pouvez pas, rendez grâces à Dieu d'avoir vécu si longtemps, et allez dans votre cabine vous tenir prêt à recevoir la mauvaise chance de notre situation, si c'est celle-là qui se présente. — Courage, mes braves enfants! — Tirez-vous de notre chemin, vous dis-je. (*Il sort.*)

Gonzalo. — La présence de ce gaillard-là me rassure beaucoup. Je ne lui vois pas du tout les signes de la noyade; toute sa personne au contraire parle expressivement de la potence. Tiens ferme pour sa pendaison, bonne fatalité! Fais de la corde de sa destinée notre câble de salut, car le nôtre nous est d'un médiocre secours. S'il n'est pas né pour la potence, nous sommes en mauvaise passe.

(*Gonzalo et les autres seigneurs sortent.*)

(*Rentre le maître d'équipage.*)

Le maître d'équipage. — Abaissez le mât de hune! vivement! plus bas, plus bas! essayons de mettre à la cape sous la grande voile. (*Cris dans l'intérieur du navire.*) La peste soit de ces hur-

Quel souci, je vous le demande, cette meute rugissante a-t-elle du nom de roi ?
(Act. I, sc. I.)

lements! ils sont plus forts que la tempête et la manœuvre.

(*Rentrent Sébastien, Antonio et Gonzalo.*)

Comment, c'est encore vous! que venez-vous faire ici? Faut-il envoyer tout promener et nous laisser noyer? Tenez-vous absolument à couler bas?

Sébastien. — La peste te serre la gorge, chien braillard, blasphémateur, brute sans égards!

Le maître d'équipage. — Manœuvrez vous-même, alors!

Antonio. — Une potence pour toi, chien hargneux; une potence! fils de catin, insolent criard, nous avons moins peur d'être noyés que toi.

Gonzalo. — Je me porte garant qu'il ne se noiera pas, le vaisseau ne fût-il pas plus solide qu'une coquille de noix et fût-il plus ouvert que la plus effondrée des catins.

Le maître d'équipage. — Serrez le vent! ferme, ferme! relevez deux des basses voiles, et revenons en pleine mer. Au large, au large!

(*Rentrent les matelots trempés par la tempête.*)

Les matelots. — Tout est perdu! en prières! en prières! tout est perdu! (*Ils sortent.*)

Le maître d'équipage. — Eh quoi! va-t-il donc falloir que nos bouches se glacent?

Gonzalo. — Le roi et le prince sont en prières; allons nous joindre à eux, car notre situation est la même que la leur.

Sébastien. — Je suis à bout de ma patience.

Antonio. — Nous sommes tout simplement filoutés de nos existences par des ivrognes. Ce coquin là-bas à la large gueule! puisses-tu te noyer et flotter roulé par dix marées!

Gonzalo. — Et malgré tout, cependant, il sera pendu, quoiqu'il n'y ait pas une goutte d'eau qui ne jure le contraire et qui ne s'ouvre aussi grande qu'elle peut pour l'engloutir.

MIRANDA. O jour lamentable!

PROSPERO. Aucun malheur, te dis-je. Je n'ai rien fait que par sollicitude pour toi, pour toi, ma chérie!...

(Acte I, sc. II.)

(*Bruit confus de voix à l'intérieur du navire.*)

Miséricorde! nous sombrons! nous sombrons! Adieu ma femme et mes enfants, adieu mon frère. Nous sombrons! nous sombrons! nous sombrons!

(*Sort le maître d'équipage.*)

Antonio. — Allons tous mourir avec le roi.

(*Il sort.*)

Sébastien. — Allons prendre congé de lui.

(*Il sort.*)

Gonzalo. — Je donnerais bien tout à l'heure mille lieues de mer pour un acre de terre stérile, grande bruyère, genêts sombres ou n'importe quoi de semblable. La volonté d'en haut soit faite, mais j'aimerais beaucoup mieux mourir d'une mort sèche. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

L'île. — Devant la grotte de Prospero.

Entrent PROSPERO *et* MIRANDA.

Miranda. — Si c'est par la puissance de votre art, mon père bien-aimé, que les vagues furieuses poussent de tels rugissements, apaisez-les. Il semble que le ciel verserait à torrents la poix empestée, si la mer montant jusqu'à sa joue n'allait éteindre ses feux. Oh! comme j'ai souffert avec ceux que je voyais souffrir! Un brave vaisseau, qui sans doute contenait dans ses flancs quelques nobles créatures, brisé tout entier, mis en pièces! Oh! leurs cris sont venus frapper contre mon propre cœur! Pauvres êtres! Ils ont péri. Si j'avais été quelque divinité puissante, j'aurais enfoncé la mer dans la terre, avant de lui laisser engloutir ainsi ce beau navire et sa cargaison d'âmes.

Prospero. — Rassérène-toi; plus d'angoisse: dis à ton cœur compatissant qu'il n'est arrivé aucun malheur.

Miranda. — O jour lamentable!

Prospero. — Aucun malheur, te dis-je. Je n'ai rien fait que par sollicitude pour toi, pour toi, ma chérie, pour toi, ma fille, qui ignores qui tu es, ignorant d'où je sors et si je suis quelqu'un de supérieur à Prospero, le possesseur d'une tout à fait pauvre grotte, ton père et rien de plus haut.

Miranda. — Le souci d'en savoir davantage ne s'est jamais mêlé à mes pensées.

Prospero.— Il est temps que je t'informe mieux. Prête-moi le secours de ta main et débarrasse-moi de mon vêtement magique. Là, très-bien. (*Il dépose sa robe à terre.*) Repose ici, mon art. — Allons, essuie tes yeux, console-toi. Ce naufrage, dont l'affreux spectacle a remué en toi la vertu même de la compassion, je l'ai, grâce aux mesures que mon art me permettait de prendre, si prudemment dirigé, qu'il n'en a pas coûté la perte d'une âme.... Que dis-je? qu'il n'en a pas coûté même un cheveu à une seule des créatures de ce vaisseau, dont tu as entendu les cris, que tu as vues sombrer. Assieds-toi, car tu dois maintenant en savoir davantage.

Miranda. — Vous avez souvent commencé à m'apprendre qui je suis, mais toujours vous vous êtes arrêté et m'avez abandonnée à de vaines conjectures, en disant pour conclusion: attendons, pas encore.

Prospero. — L'heure est maintenant venue. La minute présente même t'ordonne d'ouvrir l'oreille; obéis et sois attentive. Peux-tu te rappeler une époque antérieure à celle où nous sommes venus habiter cette grotte? je ne crois pas, car tu n'avais pas alors trois ans pleins.

Miranda. — Certainement, seigneur, je le puis.

Prospero. — Qu'est-ce qui t'en fait souvenir? Est-ce une autre maison ou une autre personne? Retrace-moi l'image de quelqu'une des choses qui sont restées dans ta mémoire.

Miranda. — Cela est bien lointain, et plutôt comme un songe que comme une réalité que ma mémoire puisse garantir. N'avais-je pas alors quatre ou cinq femmes pour prendre soin de moi?

Prospero. — Tout autant, Miranda, et même davantage. Mais comment se fait-il que cette particularité vive dans ton esprit? Que vois-tu encore dans ce ténébreux lointain du passé, par delà cet abîme du temps? Puisque tu te souviens de choses antérieures à ton arrivée dans cette île, tu dois te rappeler comment tu y es venue?

Miranda. — Cependant non; cela, je ne le puis pas.

Prospero. — Il y a douze ans, Miranda, douze ans, ton père était alors le duc de Milan et un bien puissant prince.

Miranda. — Seigneur, n'êtes-vous pas mon père?

Prospero.— Ta mère était un modèle de vertu et elle m'avait dit que tu étais ma fille; ton père était duc de Milan, et son unique héritière, une princesse — pas moins née que cela.

Miranda. — O cieux! Quel mauvais jeu avons-

nous donc eu qui nous ait forcés de partir de là-bas? Ou bien au contraire, cela fut-il pour nous une heureuse fortune?

Prospero. — L'un et l'autre, l'un et l'autre, ma fille. Par mauvais jeu, comme tu le dis, nous fûmes chassés de là-bas, mais par heureuse fortune nous fûmes poussés jusques ici.

Miranda. — Oh! le cœur me saigne en songeant aux souffrances que je vous ai causées et dont je n'ai pas gardé le souvenir. Mais s'il vous plaît, continuez.

Prospero. — Mon frère et ton oncle qui se nommait Antonio, — je t'en prie, remarque bien ceci : qu'un frère puisse être aussi perfide : lui que j'aimais, après toi, plus que tout au monde, et à qui j'avais confié le gouvernement de mon État. — A cette époque, parmi toutes les seigneuries la mienne était la première, et parmi les ducs Prospero était le premier — le premier et réputé tel par la dignité et sans égal dans les arts libéraux. Comme ces arts faisaient l'objet de mon entière application, je me déchargeai sur mon frère des soins du gouvernement et je devins progressivement étranger à mon État, perdu, enfoui comme je l'étais dans mes études secrètes. Ton fourbe d'oncle.... me suis-tu bien?

Miranda. — Avec la plus grande attention, seigneur.

Prospero. — Une fois qu'il sut en perfection comment on accorde des faveurs et comment on les refuse, quels on doit faire avancer et quels faire reculer pour avoir dépassé leur rang, il créa à nouveau toutes mes créatures, je veux dire par là qu'il les remplaça ou qu'il en fit d'autres hommes. Tenant à la fois la clef des fonctionnaires et des fonctions, il monta tous les cœurs de mes sujets au diapason qui plaisait à son oreille, tant et si bien qu'il fut alors le lierre qui cachait mon tronc princier et suçait la séve de ma verdure pour alimenter la sienne. — Tu ne m'écoutes pas?

Miranda. — Mon bon seigneur, je vous écoute.

Prospero. — Suis-moi bien, je t'en prie. En négligeant ainsi toutes les poursuites mondaines, tout entier dévoué au recueillement solitaire et au perfectionnement de mon esprit dans des études qui, sauf ce défaut d'être si abstraites, dépassaient en valeur tout ce qu'estime le vulgaire, j'éveillai dans mon hypocrite de frère une mauvaise nature, et ma confiance, comme une forte mère, engendra de lui une fourberie par contraste aussi grande qu'elle-même, et c'était en vérité une confiance sans limites, une foi sans mesure. Quand il eut été mis ainsi en possession non-seulement des ressources de mon revenu, mais de tout ce que mon pouvoir avait droit d'exiger, alors pareil à un homme qui a fait de sa mémoire une telle pécheresse contre la vérité qu'il finit par croire à son propre mensonge à force de le répéter, il en vint à s'imaginer qu'il était en effet le duc, par le fait même de la substitution de sa personne à la mienne et de cette représentation extérieure de la royauté avec la plénitude de ses prérogatives. Par cette raison, son ambition croissant.... m'entends-tu?

Miranda. — Votre récit, seigneur, guérirait la surdité.

Prospero. — Pour supprimer toute différence entre le personnage qu'il joue et celui pour le compte de qui il le joue, il faut qu'il devienne le duc de Milan lui-même. Pour moi, pauvre homme, ma bibliothèque était un duché assez vaste; il me juge désormais incapable de toute royauté temporelle; il se ligue — si âpre était son désir de régner — avec le roi de Naples, s'engage à lui payer un tribut annuel, soumet sa couronne ducale à la couronne royale, et courbe le duché, jusqu'alors indompté — hélas! pauvre Milan! — sous le plus ignoble vasselage.

Miranda. — Oh! grands dieux!

Prospero. — Remarque bien ce traité et ses conséquences, et dis-moi s'il est possible que ce fût là un frère.

Miranda. — Je pécherais, si j'avais sur ma grand'mère une autre opinion que respectueuse; des entrailles vertueuses ont porté de mauvais fils.

Prospero. — D'abord le traité. Le roi de Naples, mon ennemi invétéré, accueille les propositions de mon frère, lesquelles étaient qu'en retour des promesses précédemment énoncées, c'est-à-dire de l'hommage et d'un tribut, fort de je ne sais quelle somme, lui, le roi de Naples, s'engagerait à extirper du duché moi et les miens et à conférer à mon frère le beau Milan avec tous ses titres et dignités. En conséquence, une armée de traîtres fut levée, et au beau milieu d'une nuit marquée pour l'exécution du pacte, Antonio lui ouvrit les portes de Milan, d'où les agents du crime nous arrachèrent, au plus épais des ténèbres, moi et toi tout en larmes.

Miranda. — Hélas, quelle pitié! Moi qui ne me rappelle plus comment je pleurais alors, voilà que je me sens prête maintenant à pleurer de nou-

veau. Votre récit est pour mes yeux une invitation aux larmes.

Prospero. — Écoute encore un peu et je vais t'amener à l'affaire qui nous intéresse aujourd'hui et sans laquelle ce récit serait fort intempestif.

Miranda. — Mais pourquoi ne nous firent-ils pas périr à ce moment-là?

Prospero. — Bien demandé, mademoiselle. Chérie, ils n'osèrent pas, si affectueux était l'amour que mon peuple me portait, et aussi parce qu'ils voulurent éviter d'imprimer à cette affaire une telle marque de sang. C'est de plus belles couleurs qu'ils essayèrent de peindre leur affreuse entreprise. Bref, ils nous traînèrent précipitamment à bord d'une barque et nous transportèrent à quelques lieues en mer, jusqu'à un point où ils tenaient prête une carcasse pourrie de bateau sans agrès, cordages, voiles ni mâts, et que les rats eux-mêmes avaient instinctivement désertée. C'est là qu'ils nous déposèrent pour sangloter de compagnie avec la mer qui mugissait autour de nous, pour soupirer de compagnie avec les vents dont la compassion, nous renvoyant nos soupirs, nous mesura le péril avec tendresse.

Miranda. — Hélas! Quel embarras je dus être alors pour vous!

Prospero. — Oh! tu fus un chérubin qui me protégea. Pendant que, gémissant sous mon fardeau, je mêlais à la mer des larmes qui n'étaient que sel, toi, tu souriais, animée par une force qui venait du ciel, et ce spectacle suscita en moi une énergie patiente assez forte pour résister à tout ce qui pourrait advenir.

Miranda. — Comment arrivâmes-nous à terre?

Prospero. — Par la protection de la divine Providence. Nous avions quelques vivres et un peu d'eau fraîche qu'un noble napolitain, Gonzalo, qui avait été chargé de diriger en chef cette affaire, nous donna par un bon mouvement de charité, ainsi que de riches vêtements, du linge, des étoffes, des objets de première nécessité, qui par la suite nous ont été fort utiles; de plus, sachant combien j'aimais mes livres, sa libéralité me gratifia d'un certain nombre de volumes que j'estime au-dessus de mon duché.

Miranda. — Que je voudrais voir quelque jour cet homme!

Prospero. — Maintenant je me lève; toi, reste assise et écoute la fin de nos tribulations maritimes. Nous arrivâmes dans cette île; et ici, moi ton maître d'école, je t'ai élevée comme ne peuvent l'être d'autres princesses qui ont plus d'heures à dépenser en vains passe-temps et des précepteurs moins pleins de sollicitude.

Miranda. — Que le ciel vous en récompense! et maintenant, seigneur, je vous en prie — car j'en ai encore l'âme toute troublée — votre motif pour soulever cette tempête?

Prospero. — Voici tout ce que tu dois en savoir. Par un hasard fort étrange, la généreuse fortune, aujourd'hui ma chère dame protectrice, a conduit mes ennemis sur ce rivage, et, grâce à ma prescience, je découvre que mon zénith est dominé par une étoile propice dont je dois m'empresser de courtiser l'influence, faute de quoi, mes chances heureuses iront toujours en décroissant. Cesse ici tes questions; je te vois une inclination au sommeil : c'est un engourdissement salutaire. Cède-lui, je sais que tu ne peux pas résister. . . . . (*Miranda s'endort.*)

Viens ici, mon serviteur, viens; je suis prêt maintenant. Approche, mon Ariel, viens.

Entre ARIEL.

Ariel. — Salut, maître puissant! sage seigneur, salut! me voici tout prêt à répondre au bon plaisir de ta volonté, qu'il s'agisse de nager, de plonger dans le feu ou de chevaucher les nuages onduleux; soumets à tes ordres souverains Ariel et toutes ses aptitudes.

Prospero. — Esprit, as-tu exécuté sans rien omettre la tempête que je t'avais ordonnée?

Ariel. — De point en point. J'ai abordé le vaisseau du roi, et tour à tour, sur la proue, sur les flancs du navire, sur le pont, dans chaque cabine, j'ai flamboyé, objet d'épouvante. Quelquefois je me divisais et je brûlais en plusieurs endroits à la fois; sur le grand mât, sur les vergues, sur le beaupré, je brillais en flammes séparées; puis, me rejoignant, je me fondais en une seule flamme. Les éclairs de Jupiter, précurseurs des redoutables grondements de tonnerre, ne sont pas plus rapides, plus prompts à fuir devant la vue. Le feu et les explosions du soufre rugissant semblaient assiéger le tout-puissant Neptune et faire trembler ses vagues audacieuses, plus encore, ébranler jusqu'à son trident redouté.

Prospero. — Mon brave Esprit, s'en est-il trouvé un assez ferme, assez intrépide pour que ce vacarme n'ait pas démonté sa raison?

Ariel. — Pas un seul qui n'ait été saisi d'un délire insensé et qui n'ait représenté quelqu'une

PROSPERO. Hé! esclave! Caliban! Hé, fange! réponds. (Acte I, sc. II.)

des expressions du désespoir. Tous, à l'exception des matelots, ont plongé dans l'onde écumante et quitté le vaisseau qu'à ce moment j'enveloppais tout entier de ma flamme. Le fils du roi, Ferdinand, les cheveux dressés de terreur, — mieux vaudrait dire des joncs que des cheveux, — fut le premier à s'élancer en criant: L'enfer est vide et tous les diables sont ici!

PROSPERO. — Bravo! c'est bien là mon esprit! Mais tout cela ne se passait-il pas près du rivage?

ARIEL. — Tout contre, mon maître.

PROSPERO. — Mais sont-ils sains et saufs, Ariel?

ARIEL. — Pas un cheveu de moins à leur tête; pas une tache sur leurs vêtements qui les soutenaient au-dessus de l'onde et qui sont plus frais qu'auparavant. Ainsi que tu me l'as ordonné, je les ai ensuite dispersés par groupes dans les diverses parties de l'île. Quant au fils du roi, je l'ai débarqué à part et je l'ai laissé dans un coin écarté de l'île, rafraîchissant l'air de ses soupirs et assis les bras tristement croisés : comme cela.

PROSPERO. — Dis-moi aussi ce que tu as fait du vaisseau du roi, des marins et du reste de la flotte.

ARIEL. — Le vaisseau du roi est à l'abri, assuré contre tout péril. Il est caché dans cette baie profonde où une fois tu m'appelas à minuit pour aller te chercher de la rosée des Bermudes éternellement orageuses. Les matelots sont tous couchés épars sous les écoutilles; je les ai quittés endormis par un charme que j'ai ajouté à leurs fatigues. Quant au reste des navires que j'avais dispersés, ils se sont ralliés et maintenant ils voguent sur les eaux de la Méditerranée et s'en retournent tristement à Naples avec la conviction qu'ils ont vu sombrer le vaisseau du roi et périr son auguste personne.

PROSPERO. — Ariel, ta mission a été exactement accomplie, mais il nous reste encore autre chose à faire. A quel moment du jour sommes-nous?

ARIEL. — Nous avons passé le milieu.

PROSPERO. — De deux sabliers au moins. Il

nous faut précieusement employer le temps qui nous reste jusqu'à la sixième heure.

Ariel. — Faut-il encore travailler? Puisque tu me donnes tant de fatigue, laisse-moi te rappeler cette promesse que tu n'as pas encore tenue.

Prospero. — Qu'est-ce à dire, boudeur fantasque? Qu'est-ce que tu as à me demander?

Ariel. — Ma liberté.

Prospero. — Avant que le temps en soit arrivé? assez.

Ariel. — Souviens-toi, je t'en prie, que je t'ai loyalement servi, que je ne t'ai pas dit de mensonges ni fait de bévues, que je t'ai obéi de bon cœur sans jamais être ni récalcitrant ni grognon. Tu m'avais promis de me rabattre sur mon temps une année pleine.

Prospero. — As-tu donc oublié de quel tourment je te délivrai jadis?

Ariel. — Non.

Prospero. — Tu l'as oublié et tu crois faire beaucoup parce que tu foules le limon de l'abîme salé, parce que tu cours sur l'âpre vent du Nord, et que tu t'emploies à mon service dans les veines de la terre lorsqu'elle est durcie par la gelée.

Ariel. — Je ne pense pas ainsi, seigneur.

Prospero. — Tu mens, être malicieux. As-tu donc oublié l'immonde sorcière Sycorax que l'âge et les passions méchantes avaient courbée en cerceau? l'as-tu donc oubliée?

Ariel. — Non, seigneur.

Prospero. — Tu l'as oubliée. Où était-elle née, dis-moi? parle.

Ariel. — A Alger, seigneur.

Prospero. — Oui, n'est-ce pas? il me faut te rappeler une fois par mois ce que tu as été, puisque tu l'oublies. Cette maudite sorcière Sycorax fut, comme tu le sais, bannie d'Alger pour des méfaits nombreux et des sortiléges capables d'épouvanter l'ouïe humaine; cependant elle avait fait une action pour laquelle on voulut épargner sa vie. Cela n'est-il pas vrai?

Ariel. — Oui, seigneur.

Prospero. — Cette sorcière à l'œil chassieux fut conduite ici enceinte et y fut abandonnée par les matelots. Toi, mon esclave, ainsi que tu me l'as raconté toi-même, tu étais alors son serviteur; mais comme tu étais un esprit trop délicat pour exécuter ses volontés exécrables et fangeuses, tu te refusas aux plus importants de ses ordres, et alors, dans l'accès d'une rage implacable, elle t'enferma avec l'aide de plus puissants ministres dans l'intérieur d'un pin entre les étroites cloisons duquel tu restas cruellement emprisonné pendant douze années; et lorsque, durant cet intervalle, elle mourut, ce fut là qu'elle te laissa exhalant des gémissements aussi précipités que les tic tac de la roue d'un moulin qui tourne rapidement. Alors cette île — si j'en excepte le fils qu'elle y avait mis bas, un petit monstre tout rousseau, vrai produit de sorcière — n'était honorée de la présence d'aucune créature humaine.

Ariel. — Oui, Caliban, son fils.

Prospero. — C'est précisément ce que je dis, être borné; lui-même, ce Caliban que je tiens maintenant à mon service. Tu sais fort bien dans quels tourments je te trouvai; tes gémissements faisaient hurler les loups et pénétraient de compassion les entrailles des ours éternellement furieux. C'était un supplice à infliger aux damnés, et Sycorax n'était plus là pour défaire son ouvrage. Ce fut mon art, lorsqu'après mon arrivée je t'entendis, qui força le pin à s'ouvrir et te permit d'en échapper.

Ariel. — Je te remercie, maître.

Prospero. — Si tu murmures encore, je fendrai un chêne et je te chevillerai dans ses entrailles noueuses jusqu'à ce que tu y aies passé douze hivers à hurler.

Ariel. — Pardon, maître; je me conformerai à tes ordres et j'accomplirai de bonne grâce mes fonctions d'esprit.

Prospero — Fais ainsi, et dans deux jours je t'affranchis.

Ariel. — Voilà bien mon noble maître! Que faut-il faire? dis-moi, quoi? que faut-il faire?

Prospero. — Va prendre la figure d'une nymphe de la Mer; invisible à tous les yeux, ne sois soumis qu'à ta vue et à la mienne. Va revêtir cette forme et reviens ici sous cette métamorphose. Va, et fais diligence. (*Ariel sort.*) Réveille-toi, cher cœur, réveille-toi; tu as bien dormi, réveille-toi.

Miranda, *se réveillant.* — L'étrangeté de votre histoire a mis en moi de l'accablement.

Prospero. — Secoue cette torpeur. Viens, nous irons voir Caliban, notre esclave, qui n'a jamais à nous répondre une bonne parole.

Miranda. — Seigneur, c'est un méchant; je n'aime pas à arrêter sur lui mes yeux.

Prospero. — Oui, mais tel qu'il est, nous ne pouvons nous en passer. Il fait notre feu, il apporte

notre bois et nous rend bien des services utiles. — Hé! esclave! Caliban! Hé, fange! réponds.

Caliban, *de l'intérieur de la grotte.* — Il y a assez de bois ici.

Prospero. — Sors, te dis-je, tu as autre chose à faire. Arrive donc, tortue! Eh bien, quand te décideras-tu? (*Rentre Ariel sous la forme d'une nymphe des Eaux.*) Charmante apparition! mon gracieux Ariel, j'ai à te dire un mot à l'oreille. (*Il lui parle bas.*)

Ariel. — Seigneur, cela sera fait.

(*Il sort.*)

Prospero. — Allons, esclave venimeux, fabriqué par le diable lui-même à ta méchante mère, viens ici.

Entre CALIBAN.

Caliban. — Qu'une rosée aussi malfaisante qu'en ait jamais ramassé ma mère sur un marécage pernicieux, avec une plume de corbeau, tombe sur vous deux! Qu'un vent du sud-ouest souffle sur vous deux et vous couvre de pustules!

Prospero. — Sache bien que cela te vaudra cette nuit des crampes et des points de côté qui te couperont le souffle! Les farfadets, pendant ces heures plus profondément nocturnes où ils peuvent travailler, s'exerceront sur toi. Tu seras criblé de piqûres aussi serrées que les cellules d'un rayon de miel, et plus cuisantes que si elles étaient faites par les aiguillons des abeilles.

Caliban. — Il faut que je mange mon dîner. Cette île que tu me prends est à moi de par Sycorax, ma mère. Dans les premiers temps de ton arrivée tu me faisais bon accueil, tu me donnais de petites tapes d'amitié, tu me faisais boire de l'eau avec du jus de baie, tu m'apprenais comment il faut nommer la grosse lumière qui brûle pendant le jour et aussi la petite lumière qui brûle pendant la nuit; et alors moi je t'aimai et je te montrai toutes les ressources de l'île, les ruisseaux d'eau fraîche, les creux d'eau salée, les places stériles et les places fertiles. Que je sois maudit pour l'avoir fait! que tous les charmes de Sycorax, crapauds, escarbots, chauves-souris, s'abattent sur vous! car je compose à moi seul tous vos sujets, moi qui étais d'abord mon propre roi, et vous me donnez pour chenil un creux de ce dur rocher, pendant que vous me retenez le reste de l'île.

Prospero. — Triple menteur d'esclave, que les coups peuvent émouvoir mais non la bonté, je t'ai traité, tout ordure que tu sois, avec une sollicitude tout humaine et je t'ai logé dans ma propre cellule jusqu'au jour où tu tentas de violer l'honneur de mon enfant.

Caliban. — O ho! ô ho! si cela avait pu se faire! tu m'en empêchas, autrement j'aurais peuplé l'île de petits Calibans.

Prospero. — Esclave abhorré sur qui aucun bien ne peut faire empreinte, être capable de tout mal, j'eus pitié de toi, je m'imposai la fatigue de te faire parler, je t'enseignai à toute heure une chose ou une autre; alors que tu ne savais pas, sauvage, démêler ta propre pensée et que tu jappais des cris inarticulés comme la plus brute des créatures, je pourvus tes sentiments obscurs d'expressions qui les rendirent intelligibles; mais ta vile essence, quoique tu t'instruisisses, avait en elle ces éléments vicieux dont de bonnes natures ne pouvaient supporter le contact, et c'est pourquoi tu fus justement confiné dans ce rocher, toi qui avais mérité plus qu'une prison.

Caliban. — Vous m'avez appris à parler, et le profit que j'en retire est de savoir comment maudire. La peste rouge vous tue pour m'avoir appris votre langage!

Prospero. — Hors d'ici, graine de sorcière. Va nous chercher du bois et sois prompt, si tu m'en crois, à venir exécuter tes autres besognes. Tu hausses les épaules, sac à méchancetés! si tu montres de la négligence ou de la mauvaise volonté à faire ce que je te commande, je te rouerai de crampes épouvantables, je remplirai tes os de douleurs, je te ferai rugir de telle sorte que les bêtes trembleront au tintamarre de tes cris....

Caliban. — Non, non, je t'en prie. (*A part.*) Il faut que j'obéisse : son art est d'une telle puissance qu'il pourrait l'emporter même sur Setebos, le Dieu de ma mère, et le réduire en vasselage. (*Il sort.*)

Prospero. — Allons, esclave, hors d'ici.

(*Rentre Ariel invisible, jouant de la musique et chantant; Ferdinand le suit.*)

Ariel, *chantant :*

Venez sur ces sables jaunes
Et puis prenez-vous les mains;
Lorsque vous vous serez salués et baisés,
— Les vagues turbulentes se taisent. —
Dansez çà et là de vos pieds agiles,
Et vous, doux esprits, accompagnez du refrain,
Écoutez! Écoutez!

Voix éparses dans le lointain:

Baoôo, vaoôo!

Les chiens de garde aboient.
Voix éparses : Baoôo, vaoôo !
Écoutez ! écoutez ! j'entends
Le chant aigu de chante-clair le fanfaron,
Qui crie cock a doudle a doudou.

Ferdinand. — D'où cette musique peut-elle venir, de l'air ou de la terre? Voilà qu'elle ne résonne plus. Pour sûr elle doit s'adresser à quelque divinité de l'île. Assis sur un des bancs de sable de la plage, je pleurais encore le naufrage du roi mon père, lorsque cette musique glissant sur les eaux est venue jusqu'à moi, calmant à la fois par ses douces mélodies leur furie et ma douleur. C'est de là que je l'ai suivie, ou pour mieux dire c'est de là qu'elle m'a traîné après elle. Mais elle s'est évanouie; non, elle recommence.

Ariel *chante :*

Sous les eaux, à cinq brasses profondes, ton père est couché :
Ses os en corail sont changés;
Ce qui était ses yeux perles est devenu;
Rien de lui ne s'anéantira,
Mais tout subira une transformation marine
En quelque chose de riche et de merveilleux.
Les Nymphes de la Mer incessamment sonnent son glas.
Refrain. Ding-dong,
Écoutez, je les entends; ding-dong ! sonne.

Ferdinand. — Cette chanson mentionne mon père naufragé; ce n'est pas là œuvre mortelle ni des sons que puisse réclamer la terre. — J'entends maintenant la mélodie au-dessus de moi.

Prospero, *à Miranda.*—Relève les rideaux frangés de tes yeux et dis-moi ce que tu vois là-bas.

Miranda. — Qu'est ce ? Un esprit? Bon Dieu, comme cet être regarde tout autour de lui ! Sur ma foi, seigneur, cela porte une noble forme; mais c'est un esprit.

Prospero. — Non, petite fille ; cela mange, dort et possède les mêmes sens que nous, les mêmes. Ce galant que tu vois se trouvait dans le naufrage, et n'était qu'il est quelque peu flétri par le chagrin, qui est le chancre de la beauté, tu pourrais l'appeler un beau jeune homme. Il a perdu ses compagnons et il erre çà et là pour les retrouver.

Miranda. — Je pourrais bien l'appeler une chose divine, car, parmi les choses de la nature, je n'en vis jamais d'aussi noble.

Prospero, *à part.* — L'affaire marche, je le vois, au gré de mes résolutions. Esprit, mon rare Esprit, pour ce fait, je t'affranchirai dans deux jours.

Ferdinand. — A coup sûr voici la déesse que cette musique accompagne.... Accordez à ma prière d'apprendre si vous habitez sur le sol de cette île et d'obtenir quelques utiles informations sur la manière dont je dois m'y conduire. Mais la première de mes requêtes est celle-ci, que je vous adresse pourtant la dernière : O vous, merveille ! êtes-vous ou non une jeune fille ?

Miranda.— Une merveille, non, seigneur; mais une jeune fille, certainement.

Ferdinand. — O ciel, mon langage ! Je serais le premier de ceux qui s'expriment dans cette langue, si j'étais encore dans le pays où elle se parle.

Prospero. — Comment le premier, et que serais-tu si le roi de Naples t'entendait?

Ferdinand. — Ce que je suis maintenant, un pauvre être qui s'étonne de t'entendre parler du roi de Naples. Hélas ! il m'entend tout à l'heure, et c'est parce qu'il m'entend que je pleure. C'est moi qui suis maintenant le roi de Naples, moi qui de mes yeux, où depuis n'a plus reflué la marée des larmes, ai contemplé le naufrage du roi mon père.

Miranda. — Hélas ! miséricorde !

Ferdinand. — Oui, son naufrage, et en même temps celui de tous ses gentilshommes ; le duc de Milan et son noble fils, tous deux ensemble.

Prospero, *à part.* — Le duc de Milan et sa plus noble fille pourraient te démentir, si cela était à propos en ce moment. — A première vue ils ont échangé leurs regards. —Mon délicat Ariel, cela te vaudra ta liberté. (*A Ferdinand.*) Un mot, mon bon monsieur ; je crains que vous ne vous soyez fait quelque tort par vos paroles ; un mot.

Miranda, *à part.* — Pourquoi mon père lui parle-t-il si peu doucement? Voilà le troisième homme que j'aie jamais vu et le premier pour qui j'aie soupiré. Puisse la pitié pousser mon père à incliner du côté de mon penchant !

Ferdinand. — O si vous êtes une vierge et si vos affections ne sont pas encore engagées, je vous ferai reine de Naples.

Prospero. — Doucement, monsieur ! Encore un mot. — Ils sont au pouvoir l'un de l'autre, mais il faut embarrasser la marche rapide de cette affection, de peur qu'une trop facile victoire ne fasse paraître son prix trop léger. — (*A Ferdinand.*) Encore un mot. Je te somme de me suivre. Tu usurpes un nom qui ne t'appartient pas, et c'est comme espion que tu t'es introduit dans cette île, afin de me l'arracher à moi, son souverain.

ARIEL, *chantant*. Sous les eaux, à cinq brasses profondes, ton père est couché....

FERDINAND. Cette chanson mentionne mon père naufragé. (Acte I, sc. II.)

Ferdinand. — Non, aussi vrai que je suis un homme.

Miranda. — Rien de mal ne peut habiter dans un tel temple. Si le mauvais esprit a une si belle demeure, les esprits du bien s'efforceront de s'y loger avec lui.

Prospero. — Suis-moi. (*A Miranda.*) Ne parle pas en sa faveur, c'est un traître. (*A Ferdinand.*) Viens. Je vais unir par une même chaîne ton cou et tes pieds; l'eau de mer sera ta boisson, et tu auras pour nourriture des coquillages de ruisseaux, des racines desséchées et les cosses qui sont l'enveloppe du gland. Suis-moi.

Ferdinand. — Non; avant de subir un tel traitement j'attendrai que mon ennemi ait plus de puissance. (*Il tire son épée et reste immobile par enchantement.*)

Miranda. — O mon cher père, ne l'irritez pas par une trop imprudente épreuve, car il est fier et n'est point timide.

Prospero. — Eh bien! Qu'est-ce à dire? Mon pied va-t-il me faire la leçon? Relève ton épée, traître qui fais mine de vouloir frapper, mais qui n'oses pas, tellement le sentiment de ta culpabilité obsède ta conscience. Cesse de te mettre en garde, car avec cette verge je puis te désarmer et faire tomber ton épée à terre.

Miranda. — Je vous en supplie, mon père

Prospero. — Arrière, ne t'accroche pas ainsi à mes vêtements.

Miranda. — Seigneur, ayez pitié! Je serai sa caution.

Prospero. — Silence! Un mot de plus et tu t'attires mon déplaisir, pour ne pas dire ma haine. Quoi! te voilà plaidant pour un imposteur? Silence! Tu crois qu'il n'y a pas d'autres figures comme la sienne parce que tu n'as vu que lui et Caliban. Petite folle! C'est un Caliban pour la plupart des hommes qui sont des anges comparés à lui!

Miranda. — Mes affections sont alors bien humbles, car je n'ai pas l'ambition de voir un homme plus parfait.

Prospero, *à Ferdinand.* — Marchons, obéis. Tes nerfs ont repris, dirait-on, la faiblesse de l'enfance; ils n'ont aucune vigueur.

Ferdinand. — Bien faibles ils sont en effet; mes esprits sont tous paralysés, comme dans un rêve. La perte de mon père, la fatigue que j'éprouve, le naufrage de tous mes amis, les menaces même de cet homme auquel je suis soumis, ne sont pour moi que de légères souffrances, si je puis seulement, de ma prison, contempler une fois par jour cette jeune fille. Que la liberté s'empare de toutes les autres parties de la terre; pour moi une telle prison est un assez vaste espace.

Prospero, *à part.* — Cela va bien. — (*A Ferdinand.*) Marchons. — (*A part.*) Tu as bien travaillé, mon gentil Ariel. — (*A Ferdinand.*) Suis-moi. — (*A Ariel.*) Écoute ce que tu as encore à faire.

Miranda. — Ayez courage. Mon père a meilleur cœur que ses paroles ne pourraient le faire supposer, seigneur. Ce qu'il vient de faire est tout à fait inaccoutumé.

Prospero, *à Ariel.* — Tu seras libre comme les vents des montagnes; mais alors exécute mes ordres exactement et de point en point.

Ariel. — Jusqu'à un iota.

Prospero, *à Ferdinand.* — Allons, suis-moi. — (*A Miranda.*) Ne me parle pas en sa faveur.

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie de l'île.

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALO, ADRIEN, FRANCISCO ET AUTRES.

GONZALO. — Je vous en prie, sire, soyez gai; vous avez, comme nous tous d'ailleurs, une vraie cause de joie, car notre salut compense largement nos pertes. Notre sujet de tristesse est d'occurrence ordinaire; chaque jour la femme de quelque matelot, les patrons de quelque navire marchand, le marchand lui-même ont juste le même prétexte de chagrin que nous; mais quant au miracle, — j'appelle ainsi le hasard d'avoir échappé sains et saufs, — sur des millions d'hommes il n'y en a qu'un bien petit nombre qui pourraient en raconter un pareil. En conséquence, mon noble maître, mettez sagement en balance nos motifs de chagrin et nos motifs de satisfaction.

ALONZO. — Paix, je t'en prie.

SÉBASTIEN. — Il reçoit les consolations comme de la soupe froide.

ANTONIO. — L'homme aux consolations ne le lâchera pas comme cela.

SÉBASTIEN. — Regardez, il est en train de remonter la montre de son esprit; tout à l'heure elle va sonner.

GONZALO. — Sire....

SÉBASTIEN. — Comptez : une....

GONZALO. — Lorsque tout chagrin qui se présente est ainsi hébergé, il apporte à son hôte....

SÉBASTIEN. — Un dollar.

GONZALO. — Une douleur, oui, en vérité, c'est ce qu'il apporte. Vous avez parlé plus juste que vous n'en aviez dessein.

SÉBASTIEN. — Et vous, vous l'avez pris plus sagement que je n'en avais envie.

GONZALO. — C'est pourquoi, monseigneur....

ANTONIO. — Fi! quel prodigue il est de sa langue!

ALONZO. — Je t'en conjure, épargne-moi.

GONZALO. — Bien, j'ai fini, mais cependant....

SÉBASTIEN. — Mais cependant il continuera à parler.

ANTONIO. — Un bon pari à gagner. Lequel chantera le premier, de lui ou d'Adrien?

SÉBASTIEN. — Ce sera le vieux coq.

ANTONIO. — Ce sera le cochet.

SÉBASTIEN. — C'est dit. L'enjeu?

ANTONIO. — Un éclat de rire.

SÉBASTIEN. — Tenu.

ADRIEN. — Quoique cette île semble déserte....

SÉBASTIEN. — Ah! ah! ah! (*A Antonio.*) Vous voilà payé.

ADRIEN, *continuant.* — Inhabitable et presque inaccessible....

SÉBASTIEN. — Cependant....

ADRIEN. — Cependant....

ANTONIO. — Voilà un *cependant* qu'il ne pouvait manquer.

ADRIEN. — Le climat est tiède, et je dirais volontiers modéré par la nature avec une subtile et délicate tempérance.

ANTONIO. — Tempérance était en effet une délicate demoiselle.

SÉBASTIEN. — Oui, et subtile aussi, comme il l'a très doctement énoncé.

ADRIEN. — L'air souffle autour de nous avec une fraîcheur extrême....

SÉBASTIEN. — Comme s'il avait des poumons, et pourris encore.

ANTONIO. — Ou comme s'il avait pris ses parfums dans un marais.

GONZALO. — Ici se trouvent toutes choses avantageuses à la vie....

ANTONIO. — Exact, sauf les moyens de vivre.

SÉBASTIEN. — De cela, il n'y en a pas ou il n'y en a guère.

GONZALO. — Comme l'herbe pousse drue! comme elle semble pleine de séve! comme elle est verte!

ANTONIO. — En réalité, le sol est couleur d'herbe brûlée.

SÉBASTIEN. — Avec une pointe de vert.

ANTONIO. — Il ne se trompe pas de beaucoup.

Sébastien. — Non, il ne fait que se méprendre du tout au tout.

Gonzalo. — Mais la merveille de tout ceci, ce qui dépasse presque toute croyance....

Sébastien. — Comme tant d'autres merveilles attestées.

Gonzalo. — C'est que nos vêtements, trempés comme ils l'ont été par la mer, conservent néanmoins leur fraîcheur et leur lustre, et qu'ils ont été plutôt teints derechef que ternis par l'eau salée.

Antonio. — Si une de ses poches pouvait parler, ne dirait-elle pas qu'il ment?

Sébastien. — Certes, ou bien elle empocherait très-faussement son allégation.

Gonzalo. — Il me semble que nos vêtements sont maintenant aussi frais que le jour où nous les avons mis pour la première fois en Afrique, au mariage de la fille du roi, la belle Claribel, avec le roi de Tunis.

Sébastien. — Oui, un joli mariage, et suivi d'un bien heureux retour.

Adrien. — Jamais Tunis ne fut encore honorée d'un modèle de perfection pareil à sa reine.

Gonzalo. — Non, depuis l'époque de la veuve Didon.

Antonio. — La veuve? bren pour elle. Comment cette veuve vient-elle là? la veuve Didon!

Sébastien. — Eh bien, quoi? Quand bien même il aurait dit aussi le veuf Énée, après? Bon Dieu! comme vous prenez cela!

Adrien. — La veuve Didon, dites-vous? Vous m'y faites penser : elle était de Carthage, et non de Tunis.

Gonzalo. — Cette Tunis, monsieur, fut autrefois Carthage.

Adrien. — Carthage!

Gonzalo. — Carthage, je vous assure.

Antonio. — Sa langue l'emporte sur la harpe miraculeuse.

Sébastien. — Oui, elle vient d'élever les murailles et les maisons en même temps.

Antonio. — Quelle chose impossible va-t-il rendre aisée maintenant?

Sébastien. — Je suis persuadé qu'il va mettre cette île dans sa poche, l'emporter chez lui et la donner à son fils en guise de pomme.

Antonio. — Et qu'il en sèmera les pepins dans la mer pour faire pousser d'autres îles.

Alonzo. — Eh! qu'y a-t-il?

Antonio. — Il se réveille au bon moment.

Gonzalo *à Alonzo*. — Sire, nous disions que nos vêtements semblent aussi frais que le jour où nous assistions au mariage de votre fille, qui est maintenant la reine de Tunis.

Antonio. — Et la plus accomplie qu'on y ait jamais vue.

Sébastien. — Exceptez, je vous en prie, la veuve Didon.

Antonio. — Ah! la veuve Didon! oui, oui, la veuve Didon!

Gonzalo. — N'est-il pas vrai, sire, que mon pourpoint est aussi frais que le premier jour où je l'ai mis? j'entends d'une certaine manière....

Antonio. — Voilà une *certaine manière* qu'il est allé pêcher loin.

Gonzalo. — Lorsque je le portai au mariage de votre fille.

Alonzo. — Vous gorgez mon oreille de paroles dont mon âme n'a pas appétit. Plût au ciel que je n'eusse jamais marié ma fille là-bas, car en revenant j'ai perdu mon fils, et, si j'en crois mon pressentiment, elle aussi, reléguée comme elle l'est maintenant si loin de l'Italie, je ne la reverrai jamais. O toi! mon héritier de Naples et de Milan, de quel poisson monstrueux auras-tu fait la nourriture?

Francisco. — Sire, il se peut qu'il vive. Je l'ai vu dompter sous lui les vagues et chevaucher sur leur dos; il foulait les eaux dont il repoussait à droite et à gauche les attaques ennemies, et étreignait les plus grosses des lames qui venaient à sa rencontre; il élevait sa tête hardie au-dessus des flots révoltés, et de ses bras vaillants il ramait à coups vigoureux vers le rivage qui se penchait sur sa base minée par les ondes comme s'il se fût incliné avec déférence pour le secourir. Je ne doute pas qu'il ne soit arrivé à terre.

Alonzo. — Non, non, il n'est plus.

Sébastien. — Sire, c'est vous-même que vous devez remercier pour cette perte, vous qui n'avez pas voulu honorer notre Europe de votre fille, mais qui avez préféré aller l'égarer aux bras d'un Africain, où elle est à tout le moins bannie loin de vos yeux, qui ont bien sujet de verser des larmes de regret.

Alonzo. — Paix, je t'en prie.

Sébastien. — Nous nous sommes tous agenouillés devant vous, nous vous avons importuné de supplications de toute sorte; et cette belle âme elle-même, partagée entre l'aversion et l'obéissance, hésita longtemps avant de décider quel côté

TRINCULO. S'il tonnait comme il a déjà fait, je ne sais pas où je pourrais cacher ma tête. (Acte II, sc. II.)

de la bascule elle ferait pencher. Nous avons perdu votre fils, et pour toujours je le crains; Milan et Naples vont avoir, par le fait de cette aventure, plus de veuves que nous ne leur ramenons de consolateurs; la faute en est à vous.

ALONZO. — Et aussi à moi la plus chère des pertes.

GONZALO. — Monseigneur Sébastien, les vérités que vous exprimez manquent quelque peu de charité et d'opportunité. Vous avivez la plaie alors que vous devriez lui appliquer un emplâtre.

SÉBASTIEN. — Voilà qui est parfait.

ANTONIO. — Et très-chirurgical.

GONZALO. — Sire, il fait mauvais temps en nous quand vous êtes assombri de nuages.

SÉBASTIEN. — Mauvais temps!

ANTONIO. — Très-mauvais.

GONZALO. — Si j'étais chargé de la culture de cette île, Monseigneur....

ANTONIO. — Il y sèmerait de la graine d'ortie.

SÉBASTIEN. — Ou de la patience, ou des mauves.

GONZALO. — Et si j'étais le roi, qu'est-ce que je ferais?

SÉBASTIEN. — Vous éviteriez de vous enivrer, faute de vin.

GONZALO. — J'établirais dans ma république toutes choses au rebours des méthodes habituelles, car je n'y admettrais aucun genre de trafic; aucun nom de magistrat; les lettres y seraient inconnues; de richesse, de pauvreté, d'usage de service, point; pas de contrats, de successions, de bornes, de terres encloses, de champs labourés ni de vignobles; nul usage de métal, de blé, de vin ou d'huile; tous les hommes seraient oisifs, tous, et toutes les femmes aussi, mais de plus innocentes et pures. Pas de souveraineté....

SÉBASTIEN. — Cependant il voudrait en être le roi.

ANTONIO. — La fin de sa république en oublie le commencement.

Gonzalo. — La nature produirait toutes choses en commun sans sueur et sans efforts. Je voudrais qu'on n'y connût ni la trahison ni la félonie, et qu'on n'y fît usage ni d'épée, ni de pique, ni de couteau, ni de fusil, ni d'aucune arme quelconque; mais la nature, par sa propre bonté féconde, produirait tout à foison, tout en abondance pour nourrir mon peuple innocent.

Sébastien. — Et pas de mariage parmi vos sujets?

Antonio. — Non, mon cher; tous fainéants : des souillons et des coquins.

Gonzalo. — Sire, je voudrais gouverner avec une telle perfection que l'âge d'or serait dépassé.

Sébastien. — Dieu protége Sa Majesté!

Antonio. — Vive Gonzalo!

Alonzo. — Assez, je t'en prie; tes paroles ne me disent rien.

Gonzalo. — J'en crois aisément Votre Altesse, et ce que j'en ai fait n'était que pour donner une occasion de gaieté à ces gentilshommes qui ont la rate si sensible et si prompte à mettre en mouvement qu'ils sont toujours prêts à rire de rien.

Antonio. — C'est de vous que nous avons ri.

Gonzalo. — De moi qui, dans ce genre de folie joyeuse, ne suis rien en comparaison de vous; par conséquent, vous pouvez continuer et rire encore de rien.

Antonio. — Quel coup il avait porté là!

Sébastien. — S'il n'était pas tombé tout à plat!

Gonzalo. — Vous êtes des gentilshommes du plus beau feu; vous seriez capables de décrocher la lune de sa sphère si elle y restait cinq semaines sans changer.

(*Entre Ariel invisible et jouant une musique solennelle.*)

Sébastien. — Nous l'enlèverions comme vous dites, et puis nous irions faire une battue aux flambeaux.

Antonio. — Voyons, mon bon seigneur, ne vous fâchez pas.

Gonzalo. — Oh! non, je vous en donne ma parole; je n'irai pas compromettre ma gravité si légèrement. Vous plaît-il de rire de moi jusqu'à m'endormir? Je me sens vraiment alourdi.

Antonio. — Allez dormir, et tâchez de nous entendre.

(*Tous s'endorment, excepté Alonzo, Sébastien et Antonio.*)

Alonzo. — Quoi! tous si vite endormis! Je sens que mes yeux ont une inclination à se fermer; je serais heureux qu'en même temps ils pussent avec eux fermer aussi mes pensées.

Sébastien. — Je vous en prie, sire, ne repoussez pas les avances de l'assoupissement; c'est bien rarement que le sommeil visite la douleur, et lorsqu'il le fait c'est toujours comme consolateur qu'il se présente.

Antonio. — Nous deux, sire, nous garderons votre personne et veillerons à votre sûreté pendant que vous prendrez votre repos.

Alonzo. — Je vous remercie. Je me sens une étonnante inclination au sommeil.

(*Alonzo s'endort. Ariel sort.*)

Sébastien. — Quelle étrange torpeur s'est emparée d'eux tous!

Antonio. — Cela tient à la nature du climat.

Sébastien. — Mais si c'est là la raison, pourquoi nos paupières n'ont-elles pas ressenti l'action de cette influence? Je ne me sens nullement disposé au sommeil.

Antonio. — Ni moi, mes esprits sont fort éveillés. Ils se sont tous, au même moment, laissés glisser à terre, comme s'ils s'étaient donné le mot. Ils se sont tous abattus, comme si un même coup de foudre les avait frappés. Quelle bonne fortune, Sébastien, quelle bonne fortune! Mais chut! Et cependant il me semble que je lis sur ton visage ce que tu voudrais être. L'occasion présente t'appelle, et mon imagination échauffée par elle voit une couronne descendre sur ta tête.

Sébastien. — Mais quoi donc, es-tu bien éveillé?

Antonio. — Ne m'entendez-vous pas parler?

Sébastien. — Je t'entends, et certainement c'est un langage d'homme endormi, et c'est en rêve que tu as parlé. Qu'est-ce que tu as dit? C'est un étrange repos que de dormir ainsi les yeux tout grands ouverts! Se tenir debout, parler, marcher, et cependant être si profondément endormi!

Antonio. — C'est toi, noble Sébastien, qui laisses ta fortune dormir, ou plutôt mourir; c'est toi qui tout éveillé fermes les yeux.

Sébastien. — Tu ronfles d'une manière intelligible; il y a du sens dans tes ronflements.

Antonio. — Je suis plus sérieux que je n'ai coutume, et vous aussi vous allez le devenir si vous me prêtez attention; m'écouter, c'est vous faire le triple de vous-même.

Sébastien. — Oui, mais je suis une eau stagnante.

Antonio. — Je vous apprendrai à couler.

Sébastien. — Fais cela, car une paresse héréditaire m'enseigne à refluer.

Antonio. — Oh! si vous saviez combien vous chérissez ce projet au moment même où vous le raillez! combien, plus vous cherchez à le dépouiller et plus vous le parez! Les hommes de reflux touchent bien souvent tout près du fond par leurs craintes et leur indolence même.

Sébastien. — Je t'en prie, explique-toi mieux; la fixité de ton regard, l'expression rigide de tes traits proclament une pensée qui veut sortir de toi et dont l'accouchement te coûte de douloureux efforts.

Antonio. — M'y voici, seigneur. Quoique ce gentilhomme à la faible mémoire, qui, une fois enterré, en laissera chez les autres moins encore qu'il n'en a lui-même, ait presque persuadé au roi — car c'est l'homme de la persuasion, et il n'a pas d'autre emploi que persuader — que son fils est vivant, il est tout aussi impossible qu'il ne se soit pas noyé qu'il l'est à ce dormeur-là de nager en ce moment.

Sébastien. — Je n'ai pas d'espoir qu'il se soit sauvé.

Antonio. — Oh! dans ce *pas d'espoir* quel grand espoir il y a pour vous! Comme ce qui d'un côté s'appelle *pas d'espoir* conduit d'un autre à une espérance si haute que l'œil de l'ambition ne peut monter une ligne au-dessus et qu'il doute plutôt que la portée de son regard soit assez forte pour l'atteindre! M'accordez-vous que Ferdinand se soit noyé?

Sébastien. — Il n'est plus.

Antonio. — Eh bien! dites-moi, quel est après lui le plus proche héritier du trône de Naples?

Sébastien. — Claribel.

Antonio. — Celle qui est maintenant reine de Tunis? Celle qui habite à dix lieues plus loin que ne pourrait atteindre un homme qui voyagerait toute sa vie? Celle qui ne peut recevoir de nouvelles de Naples (à moins que le soleil ne serve de courrier, car l'homme de la lune irait trop lentement) avant que les mentons nouveau-nés aient eu le temps de devenir rudes et bons pour le rasoir? Celle grâces à qui nous avons été engloutis par la mer, sauf quelques-uns qui ont été rejetés sur le rivage? Mais ceux-là sont désignés par ce coup de la destinée à exécuter un acte dont ce qui est passé n'est que le prologue et dont la suite nous est confiée, à vous et à moi.

Sébastien. — Qu'est-ce que cet amas de balivernes, et qu'entendez-vous dire? Il est très-vrai que la fille de mon frère est reine de Tunis; il est vrai qu'elle est également héritière de Naples, et qu'entre les deux régions il y a une certaine distance.

Antonio. — Une distance dont chaque coudée semble crier : « Comment cette Claribel fera-t-elle pour nous mesurer jamais à reculons de Tunis jusqu'à Naples? Reste à Tunis, et que Sébastien s'éveille. » Si cette torpeur qui vient de les saisir était la mort, eh bien! mais ils vaudraient tout autant qu'ils valent maintenant. Il y a quelqu'un qui pourrait gouverner Naples tout aussi bien que celui qui dort là; il se trouverait des seigneurs capables d'un bavardage aussi intarissable et aussi oiseux que Gonzalo; moi-même je pourrais faire un choucas aussi profondément jacassier. Oh! que ne portez-vous la même âme que moi! Quelle aubaine serait ce sommeil pour votre élévation! Me comprenez-vous?

Sébastien. — Il me semble que oui.

Antonio. — Et avec quel degré de satisfaction votre cœur accueille-t-il cette bonne fortune?

Sébastien. — Je me rappelle que vous avez supplanté votre frère Prospero.

Antonio. — C'est vrai; et voyez comme mes habits me vont bien; ils ont bien meilleure façon qu'autrefois. Les serviteurs de mon frère étaient alors mes compagnons, ils sont maintenant mes sujets.

Sébastien. — Mais votre conscience?

Antonio. — La conscience, seigneur, où cela loge-t-il? Si c'était une engelure au talon, cela pourrait me retenir dans mes pantoufles, mais je ne sens pas cette divinité-là au dedans de moi. Il y aurait entre moi et Milan vingt consciences, qu'elles auraient le temps de se cristalliser en sucre candi et de se fondre ensuite avant de me gêner. Là repose votre frère, qui ne vaudrait pas mieux que la terre sur laquelle il est étendu, s'il était ce qu'il paraît être en ce moment, je veux dire mort; avec trois pouces de ce fer obéissant, je puis le mettre au lit pour l'éternité, pendant que vous-même, à mon exemple, vous pourriez faire tourner de l'œil pour jamais à ce vieux croûton, à ce sire Prudence qui désormais ne serait plus là pour censurer notre conduite. Quant aux autres, ils accepteront nos inspirations comme un chat boit du lait; et horloges obéissantes, ils sonneront l'heure pour n'importe quelle entreprise que nous dirons indispensable à tel ou tel moment.

Sébastien. — Ta conduite passée, cher ami, me

servira d'exemple; par les mêmes moyens que tu as acquis Milan, j'entrerai en possession de Naples. Tire ton épée, un seul coup t'affranchira du tribut que tu payes, et moi le roi, je t'aimerai.

ANTONIO. — Dégainons ensemble, et lorsque je lèverai ma main, que la vôtre fasse de même pour s'abattre sur Gonzalo.

SÉBASTIEN. — Oh! un mot seulement. (*Ils parlent à l'écart.*)

(*Musique. — Rentre Ariel invisible.*)

ARIEL. — Mon maître, par son art, a découvert le péril qui vous menace, vous son ami, et il m'envoie ici pour vous sauver la vie, car autrement son projet meurt.

(*Il chante dans l'oreille de Gonzalo.*)

Pendant qu'ici étendus vous ronflez,
La conspiration aux yeux ouverts
Guette son moment;
Si de la vie vous avez souci,
Secouez ce sommeil et alerte!
Debout! debout!

ANTONIO. — Maintenant soyons prompts tous les deux à la fois.

GONZALO. — Bons anges, sauvez le roi! (*Ils s'éveillent.*) Eh bien! qu'y a-t-il? — Eh! éveillez-vous! — Pourquoi vos épées sont-elles tirées? Que signifient ces regards sinistres?

ALONZO, *s'éveillant.* — Qu'y a-t-il?

SÉBASTIEN. — Nous étions là à veiller sur votre repos, quand, à l'instant même, nous avons entendu éclater un sourd tonnerre de mugissements; on aurait dit des taureaux, ou plutôt des lions. Est-ce que ce n'est pas ce qui vous a éveillés? Mon oreille en a ressenti un choc terrible.

ALONZO. — Je n'ai rien entendu.

ANTONIO. — Oh! c'était un vacarme à effrayer même l'oreille d'un monstre, à faire trembler la terre! assurément c'étaient les rugissements de tout un troupeau de lions.

ALONZO. — Avez-vous entendu ce bruit, Gonzalo?

GONZALO. — Sur mon honneur, sire, j'ai entendu un bourdonnement, et fort étrange vraiment, lequel m'a réveillé. Je vous ai secoué et j'ai crié; et comme mes yeux s'ouvraient, j'ai vu leurs épées hors du fourreau. Il y a eu un bruit, c'est la vérité. Nous ferons sagement de nous tenir sur nos gardes ou bien de quitter cette place; tirons nos épées.

ALONZO. — Partons d'ici et remettons-nous à la recherche de mon pauvre fils.

GONZALO. — Le ciel le garde de ces bêtes sauvages, car à coup sûr il est dans l'île.

ALONZO. — Marchons. (*Ils sortent.*)

ARIEL. — Prospero, mon seigneur, sera instruit de ce que j'ai fait; ainsi, roi, va en toute sécurité à la recherche de ton fils.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de l'île.

Entre CALIBAN, *avec un fardeau de bois. On entend un bruit de tonnerre.*

CALIBAN. — Que toutes les vapeurs empestées que le soleil pompe des marais, des mares et des terres plates tombent sur Prospero et fassent de lui petit à petit une seule et même plaie! Ses esprits m'entendent, et cependant je ne puis me tenir de le maudire; mais à moins qu'il ne le leur ordonne, ils ne viendront pas me pincer, m'effrayer de leurs apparitions de diablotins, me faire choir dans les bourbiers, ni m'égarer la nuit sous la forme d'une flamme trompeuse. Pour le plus petit rien, il les lâche après moi; quelquefois ce sont des singes qui me font des grimaces, me poursuivent de leurs cris et puis après cela me mordent; d'autres fois ce sont des hérissons qui se roulent en boule sur mon chemin, où mes pieds nus rencontrent leurs piquants lorsqu'ils veulent se poser à terre; d'autres fois encore je suis entouré de serpents qui sifflent contre moi à me rendre fou. Ah! justement voilà un de ses esprits qui vient me tourmenter pour ma lenteur à porter le bois; je vais m'étendre à plat; peut-être qu'il ne me remarquera pas.

Entre TRINCULO.

TRINCULO. — Pas un buisson, pas un arbrisseau pour se mettre à couvert du temps, et voilà une autre tempête qui se brasse. Je l'entends qui piaule dans le vent, et il y a là-bas certain nuage noir, ce gros là-bas, qui ressemble à une sale outre qui va répandre sa liqueur. S'il tonnait comme il a déjà fait, je ne sais pas où je pourrais cacher ma tête; ce nuage, là-bas, ne peut manquer de tomber à pleins seaux. (*Apercevant Caliban.*) Eh! qu'y a-t-il là? Un homme ou un poisson? Cela est-il mort, ou bien cela vit-il? C'est un poisson, il sent comme un poisson, une vieille odeur de rance qui est tout à fait comme celle du poisson,

ANTONIO. Maintenant, soyons prompts tous les deux à la fois.

GONZALO. Bons anges, sauvez le roi! (*Ils s'éveillent.*)

(Acte II, sc. I.)

14

une manière de merluche qui ne serait pas des plus fraîches. Si j'étais en Angleterre, comme j'y étais autrefois, et si j'y avais seulement ce poisson peint, il n'y aurait pas un imbécile les jours de foire qui ne me donnât pour le voir une pièce d'argent. Dans ce pays, ce monstre enrichirait son homme : toute bête étrange y enrichit son homme. Ils ne donneraient pas un denier pour secourir un mendiant estropié, mais ils vont en donner dix pour voir un Indien mort. Tiens, il a des jambes comme un homme et ses nageoires sont comme des bras ! Il est chaud, sur ma parole. Je lâche maintenant ma première opinion, je lui donne tout à fait congé; cette chose n'est pas un poisson, c'est un insulaire que le tonnerre aura frappé tantôt. (*Bruit de tonnerre.*) Hélas ! voilà la tempête revenue. Ce que j'ai de mieux à faire est de me fourrer sous son gaban; il n'y a pas d'autre abri par ici. Le malheur vous accouple un homme à de drôles de camarades de lit. Je vais me fourrer là-dessous jusqu'à ce que l'orage ait fini de pisser.

Entre STEPHANO *chantant, une bouteille à la main.*

STEPHANO :

Je n'irai plus en mer, en mer,
A terre, ici, je mourrai;

c'est un refrain lamentable à porter un homme en terre; mais voilà ma consolation. (*Il boit.*)

Le patron, le fauberteur, le maître d'équipage et moi,
Le canonnier et son second,
Nous aimions Mall, Meg, et Marianne et Margot,
Mais aucun de nous ne se souciait de Katy,
Car elle avait une langue qui piquait comme une aiguille;
Elle criait à un matelot : Va te faire pendre;
Elle n'aimait pas l'odeur du goudron ni de la poix,
Mais un tailleur pouvait la gratter où cela lui démangeait.
Allons, enfants, en mer et qu'elle aille se faire pendre.
C'est encore une chanson misérable; mais voilà ma consolation.

(*Il boit.*)

CALIBAN. — Ne me tourmente pas. Oh !

STEPHANO. — Qu'est-ce qu'il y a? Avons-nous des diables ici? Est-ce pour nous jouer des tours que vous vous déguisez en sauvages et en hommes de l'Inde, eh? Je n'ai pas échappé à la noyade pour avoir peur maintenant de vos quatre jambes, car il a été dit : « L'homme le plus solidement bâti qui ait jamais marché sur quatre jambes ne lui fera pas céder le terrain, » et cela sera dit encore tant que Stephano respirera par les narines.

CALIBAN. — L'esprit me tourmente. Oh !

STEPHANO. — C'est quelque monstre à quatre pattes de l'île qui aura, j'imagine, attrapé les fièvres. Où diable peut-il avoir appris notre langage? Ne serait-ce qu'en cette considération, je vais lui donner quelques secours. Si je puis le guérir, l'apprivoiser et l'emmener à Naples avec moi, il fera un présent digne du plus grand empereur qui ait jamais marché dans du cuir de vache.

CALIBAN. — Ne me tourmente pas, je t'en prie; je porterai mon bois plus vite.

STEPHANO. — Il est tout à l'heure dans son accès, car ce qu'il dit n'est pas très-sage. Je vais lui faire goûter de ma bouteille; s'il n'a pas encore bu de vin, cela est capable de lui enlever son accès. Si je parviens à le guérir et à l'apprivoiser, je ne saurais trop le soigner, car il fera rentrer son maître dans ses dépenses, et largement.

CALIBAN. — Tu ne me fais pas encore beaucoup de mal, mais tu m'en feras tout à l'heure, je le reconnais à ton tremblement, voilà Prospero qui agit sur toi.

STEPHANO. — Avancez, ouvrez la bouche; voilà qui va vous délier la langue, chat, ouvrez votre bouche, voilà qui va secouer vos tremblements, et cela rondement, c'est moi qui vous le dis. Vous ne pouvez pas dire qui est votre ami; ouvrez encore vos mâchoires.

TRINCULO. — Il me semble reconnaître cette voix; on dirait que c'est celle.... Mais il est noyé, et ces êtres-ci sont des diables. Oh ! défendez-moi !

STEPHANO. — Quatre jambes et deux voix ! Un monstre tout à fait précieux ! Sa voix de devant sans doute est faite pour dire du bien de son ami, sa voix de derrière pour médire et tenir de sales propos. Je le guérirai s'il ne faut pour cela que tout le vin qui est dans ma bouteille. Avance ici.... *Amen.* Je vais faire boire un peu ton autre bouche.

TRINCULO. — Stephano !

STEPHANO. — Est-ce ton autre bouche qui m'appelle? Miséricorde ! c'est un diable et non pas un monstre. Je vais le laisser là; je n'ai pas de longue cuiller, moi.

TRINCULO. — Stephano, si tu es Stephano, touche-moi et parle-moi; car je suis Trinculo; n'aie pas peur, ton bon ami Trinculo.

STEPHANO. — Si tu es Trinculo, sors de là-dessous. Je vais te tirer par les plus courtes jambes, car si dans ce tas de jambes, il y a celles de Trinculo, ce sont les plus courtes. Tu es bien Trinculo lui-même en vérité. Comment diable as-tu fait pour servir de siége à ce veau de lune? Est-ce que par hasard il peut peter des Trinculos?

TRINCULO. — Je l'avais cru tué par un coup de tonnerre; mais n'es-tu pas noyé, Stephano? J'espère maintenant que tu n'es pas noyé. L'orage est-il passé? Je me suis caché sous le gaban du veau de lune mort par crainte de l'orage. Oh Stephano! deux Napolitains de sauvés.

STEPHANO. — Je t'en prie, ne tourne pas comme cela autour de moi; mon estomac n'est pas ferme.

CALIBAN. — Voilà de bien beaux êtres, s'ils ne sont pas des esprits. Celui-là est un brave dieu et il possède une liqueur céleste; je vais me mettre à genoux devant lui.

STEPHANO, *à Trinculo.* — Comment t'es-tu échappé? comment es-tu venu ici? Jure-moi sur cette bouteille de me dire comment tu es venu ici. Moi, je me suis échappé sur une pipe de vin des Canaries que les matelots avaient jetée par-dessus bord. C'est la vérité, je le jure sur cette bouteille, que j'ai faite de mes mains avec de l'écorce d'arbre depuis que j'ai abordé à terre.

CALIBAN. — Et moi je veux jurer sur cette bouteille d'être ton fidèle sujet, car cette liqueur n'est pas de la terre.

STEPHANO. — Allons, voyons, jure et raconte comment tu t'es sauvé.

TRINCULO. — En nageant jusqu'à terre comme un canard, mon bon; je puis nager comme un canard, je le jure.

STEPHANO. — Ici, baise le livre. Si tu peux nager comme un canard, en revanche, tu es fait comme une oie.

TRINCULO. — O Stephano, est-ce que tu as encore de ce vin?

STEPHANO. — La pipe entière, mon bonhomme. Ma cave est dans un rocher près du rivage; c'est là que j'ai caché mon vin. Eh bien! veau de lune, comment ça va-t-il maintenant? Comment se porte ta fièvre?

CALIBAN. — Est-ce que tu n'es pas tombé du ciel?

STEPHANO. — De la lune, je t'assure. C'est moi qui étais dans le temps l'homme de la lune.

CALIBAN. — Je t'y ai vu et je t'adore. Ma maîtresse t'avait montré à moi, avec ton chien et ton fagot.

STEPHANO. — Arrive; jure-moi ce que tu dis là. Baise le livre. Je vais tout à l'heure renouveler son contenu, jure.

TRINCULO. — Par cette bonne lumière, voilà un monstre d'une pauvre tête! Moi, avoir peur de lui! Un monstre tout à fait borné! *L'homme de la lune!* Un pauvre monstre crédule! Bien aspiré, monstre, sur ma parole.

CALIBAN. — Je te montrerai jusqu'au plus petit bout de terre fertile de l'île et je baiserai ton pied. Je t'en prie, sois mon dieu.

TRINCULO. — Par cette lumière! un monstre ivrogne et tout à fait perfide; lorsque son dieu dormira, il lui volera sa bouteille.

CALIBAN. — Je baiserai ton pied et je jurerai d'être ton sujet.

STEPHANO. — Avance, alors; à genoux et jure.

TRINCULO. — Ce monstre à tête de chien me fera crever de rire. Un tout à fait méprisable monstre. Je me sentirais une fantaisie de le battre....

STEPHANO. — Allons, bois.

TRINCULO, *continuant sa phrase.* — N'était que le pauvre monstre est ivre. Un abominable monstre!

CALIBAN. — Je te montrerai les meilleures sources; je te cueillerai des baies; j'irai pour toi à la pêche et je te procurerai tout le bois qu'il te faudra. La peste tombe sur le tyran que je sers. Je ne lui porterai plus de fagots; mais c'est toi que je suivrai désormais, homme merveilleux.

TRINCULO. — Un bien misérable monstre. Appeler merveilleux un pauvre ivrogne!

CALIBAN. — Je t'en prie, laisse-moi te conduire où poussent les fruits sauvages; avec mes longs ongles je te déterrerai des noix de terre; je te montrerai un nid de geai et je t'apprendrai à prendre au piége le leste marmouset; je te conduirai dans les fourrés de noisetiers, et quelquefois j'irai dénicher pour toi de jeunes mouettes du rocher. Veux-tu venir avec moi?

STEPHANO. — Ouvre la marche, je te prie, sans parler davantage. Trinculo, comme le roi et tout le reste de notre équipage se sont noyés, c'est nous qui héritons de cette île. (*A Caliban.*) Avance, toi, porte ma bouteille. Nous la remplirons tout à l'heure, camarade Trinculo.

CALIBAN, *chantant d'une voix ivre.* — Adieu, maître! adieu! adieu!

TRINCULO. — Quel braillard de monstre! quel ivrogne de monstre!

CALIBAN, *chantant:*

Je ne ferai plus de barrages pour les poissons.
Je n'entretiendrai plus de bois le feu
A ta sommation;
Plus de frottage de vaisselle, plus de lavage de plats;
Ban, Ban, Ca-Caliban
A un nouveau maître; cherche un autre domestique.
Liberté! Ohé! ohé! liberté!
Liberté! ohé! liberté!

STEPHANO. — Oh le brave monstre! Allons, ouvre la marche. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la grotte de Prospero.

Entre FERDINAND, *portant une bûche.*

FERDINAND. — Il y a certains jeux qui sont fatigants, mais dont le charme compense la fatigue; il y a certains genres d'abaissement qu'on peut supporter avec noblesse, et de très-pauvres éléments sortent souvent de magnifiques résultats. Cette misérable tâche que je remplis devrait m'être aussi lourde qu'odieuse; mais la maîtresse que je sers vivifie ce qui est stérile et transforme en plaisirs mes fatigues. Oh! elle est dix fois plus aimable que son père n'est bourru, et c'est un vrai fagot d'épines. Il me faut, pour obéir à une dure injonction, transporter et mettre en pile plusieurs milliers de ces bûches. Ma douce maîtresse pleure quand elle me voit travailler et dit que si vil ouvrage n'eut jamais semblable ouvrier. Je m'oublie; mais ces douces pensées, qui me rendent plus légers mes travaux, font aussi que le moment où je travaille le moins est celui où je suis le plus occupé.

Entrent MIRANDA, *puis* PROSPERO, *qui se tient caché à quelque distance.*

MIRANDA. — Hélas! je vous en prie, ne travaillez pas si fort. Je voudrais que le tonnerre eût brûlé ces bûches qu'il vous est enjoint d'empiler. Je vous en prie, posez celle-là et reposez-vous; lorsqu'elle brûlera elle pleurera pour vous avoir fatigué. Mon père est enfoncé dans l'étude; je vous en conjure, reposez-vous; il en a pour trois heures avant de sortir.

FERDINAND. — O très-chère maîtresse, le soleil se couchera avant que j'aie achevé la tâche que je dois m'efforcer d'accomplir.

MIRANDA. — Si vous voulez vous asseoir, je porterai vos bûches pendant ce temps-là. Je vous en prie, donnez-moi celle-là, je vais la joindre à la pile.

FERDINAND. — Non, précieuse créature. J'aimerais mieux rompre mes nerfs, briser mes reins, que de vous laisser subir un tel déshonneur pendant que je serais assis à ne rien faire.

MIRANDA. — Cette besogne me conviendrait aussi bien qu'à vous, et je l'accomplirais beaucoup plus aisément, car mon cœur m'y porte et le vôtre y répugne.

PROSPERO, *à part.* — Pauvre papillon, tu as pris le poison, cette visite le prouve.

MIRANDA. — Vous avez l'air fatigué.

FERDINAND. — Non, noble maîtresse. C'est une fraîche matinée pour moi que votre présence aux heures de la nuit. Je vous prie, dites-moi, afin que je puisse surtout le placer dans mes prières, quel est votre nom?

MIRANDA. — Miranda. O mon père, en le disant je viens de désobéir à vos ordres.

FERDINAND. — O Miranda admirée, véritablement le faîte de l'admiration, égale à tout ce qu'il y a de plus précieux au monde! Mes yeux ont en-

ARIEL. Tu mens.
STEPHANO. Ah! je mens? Tiens, attrape. (*Il le frappe.*)
(Acte III, sc. II.)

veloppé bien des dames de leurs plus affectueux regards, et bien des fois la musique de leurs langues a su rendre captive mon oreille trop prompte. Pour diverses vertus j'ai aimé diverses femmes, mais jamais avec une âme entière; car toujours quelque défaut se querellait en elles avec les plus nobles qualités et leur faisait échec; mais vous si parfaite, si incomparable, vous êtes formée avec ce qu'il y a de meilleur dans chaque créature.

Miranda. — Je ne connais personne de mon sexe, je ne me rappelle aucun visage de femme, excepté le mien, que mon miroir m'a fait connaître; et de ceux que je puis appeler hommes, je n'en ai pas vu d'autres que vous, mon bon ami, et mon cher père. Comment sont les visages humains ailleurs qu'ici, je ne le sais pas; mais par ma modestie, ce joyau de mon douaire, je ne souhaite pas d'autre compagnon que vous, et mon imagination serait impuissante à me créer une figure, en dehors de vous, que je puisse aimer. Mais je babille un peu trop follement et j'oublie ainsi les leçons de mon père.

Ferdinand. — Par ma condition, je suis prince, Miranda, et aussi, je le crois bien (plaise à Dieu que non!), roi; c'est vous dire que je ne serais pas plus d'humeur à supporter cet esclavage de porteur de bois qu'à permettre à la mouche à viande de venir piquer ma lèvre. Écoutez parler mon âme : dès l'instant où je vous vis, mon cœur s'envola pour s'attacher à votre service; c'est là qu'il réside pour m'enchaîner à cet esclavage, et c'est pour l'amour de vous que je suis un si patient bûcheron.

Miranda. — M'aimez-vous?

Ferdinand. — O ciel! ô terre! soyez témoins de mes paroles! Couronnez, si je dis vrai, mes déclarations d'un dénoûment favorable, et si je n'exprime que de faux semblants, que tout le bonheur qui m'est réservé soit par vous converti en infortune. Oui, je vous aime, je vous révère, je vous honore au delà de toute chose au monde.

Miranda. — Je suis une folle de pleurer de ce qui me rend joyeuse.

Prospero, *à part.* — Noble rencontre de deux rares affections! Que le ciel fasse pleuvoir sa grâce sur le sentiment qui vient de naître entre eux.

Ferdinand. — Pourquoi pleurez-vous?

Miranda. — A cause de mon faible mérite qui me retient d'offrir ce que je désire donner, et encore davantage de prendre ce dont je mourrais d'être privée. Mais ceci est pur enfantillage, et plus mon affection cherche à se cacher, plus démesurée elle se montre. Arrière, artificieuse timidité; sois mon inspiratrice, simple et sainte innocence. Je suis votre femme, si vous voulez m'épouser; sinon, je mourrai votre suivante; vous pouvez me refuser pour compagne, mais je serai votre servante, que vous le veuilliez ou non.

Ferdinand. — Dites ma maîtresse chérie, et moi toujours aussi humble que je le suis maintenant.

Miranda. — Mon mari alors?

Ferdinand. — Oui, et avec un cœur aussi désireux que l'esclavage fut jamais désireux de la liberté; voici ma main.

Miranda. — Et voici la mienne, avec mon cœur dedans; et maintenant adieu pour une demi-heure.

Ferdinand. — Mille et mille tendres choses.

(*Ils sortent.*)

Prospero. — Je ne puis être aussi joyeux qu'ils le sont, eux qui éprouvent en même temps les ravissements de la surprise; mais ma satisfaction ne peut être plus grande. Je vais retourner à mon livre, car j'ai encore à accomplir, avant l'heure du souper, plusieurs choses qui regardent cette affaire. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de l'île.

Entrent CALIBAN *avec une bouteille*, STEPHANO *et* TRINCULO.

Stephano. — Laisse-moi tranquille; lorsque le baril sera à sec nous boirons de l'eau; pas une goutte auparavant. Par conséquent, tenons ferme, et à l'abordage. Domestique monstre, bois à ma santé.

Trinculo. — Domestique monstre! C'est l'île de la folie! Ils disent qu'elle n'a que cinq habitants; nous voilà trois; si les deux autres ont des caboches comme les nôtres, l'État trébuche.

Stephano. — Bois, domestique monstre, puisque je te l'ordonne. Tu as presque les yeux dans la tête, vraiment.

Trinculo. — Et où pourrait-il bien les avoir? Ce serait, ma foi, un joli monstre, s'il les avait à la queue.

Stephano. — Mon domestique monstre a noyé

sa langue dans le vin. Quant à moi, la mer ne peut me noyer, j'ai nagé trente-cinq lieues en long et en large, en avant et en arrière, avant de pouvoir toucher la terre, vrai comme il fait jour. Tu seras mon lieutenant, monstre, ou bien mon enseigne.

TRINCULO. — Votre lieutenant, si vous voulez; il ne vaut rien pour enseigne.

STEPHANO. — Nous ne prendrons pas la course, *monsieur le monstre?*

TRINCULO. — Non, ni le pas non plus; mais vous vous coucherez comme des chiens et vous ne direz pas un mot non plus.

STEPHANO. — Veau de lune, parle donc une fois dans ta vie, si tu es un bon veau de lune.

CALIBAN. — Comment se porte Ton Honneur? Laisse-moi lécher ton soulier; je ne veux pas le servir, lui, il n'est pas vaillant.

TRINCULO. — Tu mens, ô monstre très-ignorant, je me sens en état de bousculer un constable. Mais, dis-moi donc, poisson débauché, est-ce qu'un homme qui a bu autant de vin que moi aujourd'hui a jamais été un lâche? Vas-tu nous conter un monstrueux mensonge, moitié poisson et moitié monstre?

CALIBAN. — Oh! comme il se moque de moi! Vas-tu le laisser faire, monseigneur?

TRINCULO. — Monseigneur, dit-il. Se peut-il qu'un monstre soit aussi naïf?

CALIBAN. — Oh! oh! il recommence. Mords-le à mort, je t'en prie.

STEPHANO. — Trinculo, tâchez d'avoir une bonne langue dans votre bouche; si vous vous mutinez, le premier arbre.... Le pauvre monstre est mon sujet, et il ne sera pas dit qu'on l'insultera.

CALIBAN. — Je remercie mon noble seigneur. Lui plairait-il d'écouter de nouveau la proposition que je lui avais faite?

STEPHANO. — Mais oui, vraiment; mets-toi à genoux et répète-la. Je me tiendrai debout et ainsi fera Trinculo.

Entre ARIEL, *invisible.*

CALIBAN. — Comme je te l'ai déjà dit, je suis soumis à un tyran; un sorcier qui par les ruses de son art m'a volé cette île.

ARIEL. — Tu mens.

CALIBAN, *à Trinculo.* — C'est toi qui mens, mauvais farceur de singe. Je voudrais qu'il plût à mon vaillant maître de t'exterminer. Je ne mens pas.

STEPHANO. — Trinculo, si vous l'interrompez encore dans son histoire, par ce poignet, je vais déloger quelques-unes de vos dents.

TRINCULO. — Mais quoi donc? je n'ai rien dit.

STEPHANO. — Motus alors, et plus une parole. (*A Caliban.*) Continue.

CALIBAN. — Je dis que par sorcellerie, il a pris cette île, et c'est à moi qu'il l'a prise. S'il plaît à Ta Grandeur de tirer sur lui vengeance de cette fraude, car je sais que tu es courageux, mais cet être-là ne l'est pas....

STEPHANO. — Cela est très-certain.

CALIBAN. — Tu seras maître de l'île et je te servirai.

STEPHANO. — Mais comment s'y prendre pour exécuter ce projet? Peux-tu me conduire vers l'individu en question?

CALIBAN. — Certes, certes, monseigneur. Je te le livrerai endormi, et alors tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL. — Tu mens, tu ne le peux pas.

CALIBAN, *à Trinculo.* — Quel nigaud que cet arlequin-là! Paillasse rogneux! J'en supplie Ta Grandeur, donne-lui des coups et retire-lui sa bouteille; quand il ne l'aura plus, il ne pourra boire rien que de l'eau salée, car je ne lui montrerai pas les sources vives.

STEPHANO. — Trinculo, ne joue pas davantage avec le danger. Interromps encore une fois le monstre, je mets ma clémence à la porte et je t'aplatis comme un hareng sec.

TRINCULO. — Quoi! qu'ai-je fait? Je n'ai rien fait. Je vais m'en aller plus loin.

STEPHANO. — N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL. — Tu mens.

STEPHANO. — Ah! je mens? Tiens, attrape (*il le frappe*); si cela est de ton goût, donne-moi le démenti une seconde fois.

TRINCULO. — Je n'ai pas donné de démenti. Vous avez perdu l'esprit et aussi les oreilles. Maudite soit votre bouteille! Voilà ce que peuvent le vin et la griserie. Que la peste tombe sur votre monstre et que le diable vous emporte les doigts!

CALIBAN. — Ha! ha! ha!

STEPHANO. — Maintenant, continue ton histoire. — Tiens-toi à distance, je t'en prie.

CALIBAN. — Bats-le comme plâtre; et puis, dans un petit moment, je le battrai moi aussi.

STEPHANO. — Tiens-toi à distance. Voyons, continue.

CALIBAN. — Eh bien! comme je te l'ai dit, c'est son habitude de dormir dans l'après-midi. A ce

moment, tu pourras, après que tu auras enlevé ses livres, lui casser la tête, ou bien lui écraser le crâne avec une bûche, ou bien l'éventrer avec un pieu, ou bien lui couper le cou avec ton couteau. Souviens-toi de t'emparer d'abord de ses livres, car sans eux il n'est qu'un sot comme moi, et il n'a plus un seul esprit à ses ordres; ils le détestent tous d'une haine aussi enracinée que la mienne. Ne brûle que ses livres; il a de beaux ustensiles, — c'est comme cela qu'il les appelle, — dont il se propose d'orner sa maison quand il en aura une. Mais ce qui est bien plus à considérer, c'est la beauté de sa fille; lui-même il l'appelle une *non pareille*. Je n'ai jamais vu d'autres femmes qu'elle et Sycorax ma mère; mais elle surpasse autant Sycorax que ce qui est très-grand surpasse ce qui est très-petit.

Stephano. — Est-ce donc une aussi belle fille que tu le dis?

Caliban. — Oui, certes, monseigneur; elle conviendra très-bien à ton lit, je te le garantis, et elle te donnera de beaux enfants.

Stephano. — Monstre, je tuerai cet homme; sa fille et moi nous serons roi et reine; — Dieu protége nos gracieuses altesses! — et Trinculo et toi-même vous serez vice-rois. Goûtes-tu ce projet, Trinculo?

Trinculo. — Il est excellent.

Stephano. — Donne-moi ta main. Je suis fâché de t'avoir battu; mais tant que tu vivras, veille à avoir une bonne langue dans la bouche.

Caliban. — D'ici à une demi-heure il sera endormi, voudras-tu l'exterminer alors?

Stephano. — Oui, sur mon honneur.

Ariel. — Je vais rapporter cela à mon maître.

Caliban. — Tu me rends tout joyeux; je me sens ivre de plaisir. Amusons-nous; voulez-vous que nous reprenions la chanson où chacun chante à son tour, que vous m'appreniez tout à l'heure?

Stephano. — Je ferai droit à ta demande, monstre, toute espèce de droit. Allons, Trinculo, chantons. (*Il chante.*)

Bafouons-les et dévoilons-les; dévoilons-les et bafouons-les.
La pensée est libre....

Caliban. — Ce n'est pas l'air.

(*Ariel joue l'air sur un chalumeau et un tambourin.*)

Stephano. — Qu'est-ce que cet écho?

Trinculo. — C'est l'air de notre chanson joué par la figure de personne.

Stephano. — Si tu es un homme, montre-toi sous ton vrai visage; si tu es un diable, montre-toi comme il te plaira.

Trinculo. — Oh! pardonnez-moi mes péchés.

Stephano. — Celui qui meurt paye toutes ses dettes. Je te défie. Miséricorde!

Caliban. — Est-ce que tu as peur?

Stephano. — Moi, monstre, non.

Caliban. — N'aie pas peur; l'île est pleine de bruits, de sons et de doux airs qui donnent du plaisir et ne font pas de mal. Quelquefois mes oreilles vont bourdonner des accords de mille bruyants instruments; d'autres fois ce sont des voix si douces, que s'il m'arrive de m'éveiller après un long sommeil, elles vont me faire dormir encore, et alors si je rêve, il me semble voir les nuages s'ouvrir et me montrer des richesses prêtes à pleuvoir sur moi, si bien que si je m'éveillais sur ces entrefaites je pleurerais du désir de rêver encore.

Stephano. — Voilà un beau royaume pour moi; un royaume où j'aurai ma musique pour rien!

Caliban. — Lorsque Prospero sera massacré.

Stephano. — Il le sera dans un moment; je garde bonne note de ton histoire.

Trinculo. — Voilà le son qui s'éloigne, suivons-le, et ensuite faisons notre affaire.

Stephano. — Marche devant, monstre, nous te suivrons. Je voudrais bien voir ce tambourineur! il a bonne main.

Trinculo. — Vas-tu venir? Je te suis, Stephano. (*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Une autre partie de l'île.

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALO, ADRIEN, FRANCISCO ET D'AUTRES.

Gonzalo. — Par Notre-Dame! sire, je ne puis aller plus avant. Mes vieux os sont fatigués. C'est dans un vrai labyrinthe que nous avons tourné, à travers toute sorte d'allées droites et de méandres. Daignez souffrir que je me repose; j'en ai absolument besoin.

Alonzo. — Vieux gentilhomme, je ne puis te blâmer, étant moi-même accablé par la fatigue jusqu'à l'hébétement; assieds-toi donc et repose-toi. Ici même je veux congédier mon espoir et ne pas lui conserver plus longtemps auprès de moi

FERDINAND. M'est-il permis de croire sans témérité que ce sont là des esprits ?

PROSPERO. Des esprits que par mon art j'ai appelés de leurs frontières pour exécuter mes fantaisies de l'heure présente.

(Acte IV.)

son office de flatteur. Il est noyé, celui à la découverte de qui nous nous égarons ainsi, et la mer se raille de nos inutiles recherches sur terre. Soit; qu'il aille en paix.

ANTONIO, *à voix basse, à Sébastien.* — Je suis on ne peut plus ravi qu'il ait ainsi complétement abandonné toute espérance; mais n'allez pas, pour une première rebuffade de la fortune, abandonner le dessein que nous avions résolu d'accomplir.

SÉBASTIEN, *à voix basse, à Antonio.* — A la première occasion favorable nous mènerons l'affaire à fond.

ANTONIO, *à voix basse, à Sébastien.* — Que ce soit cette nuit, car maintenant ils sont fatigués par la marche, et ils n'auront ni la volonté ni le pouvoir d'être aussi vigilants que lorsqu'ils sont reposés.

SÉBASTIEN, *à voix basse, à Antonio.* — Oui, cette nuit même; plus un mot.

(*Une musique étrange et solennelle se fait entendre.*)

ANTONIO. — Quelle harmonie est-ce là ? Mes bons amis, écoutez !

GONZALO. — Une musique merveilleusement douce !

(*Entre Prospero invisible au-dessus de la scène. Entrent diverses figures bizarres apportant une table de banquet. Les apparitions dansent tout autour de la table en faisant des saluts gracieux, invitent le roi à manger et se retirent.*)

ALONZO. — Envoyez-nous vos bons anges gardiens, ô cieux ! Quels étaient les êtres que nous venons de voir ?

Sébastien. — Une représentation de marionnettes vivantes. Maintenant je croirai qu'il y a des licornes, qu'il est en Arabie un arbre qui sert de trône au phénix, et qu'à cette heure même un phénix règne sur ses rameaux.

Antonio. — Je croirai l'un et l'autre désormais, et lorsqu'il se présentera quelque chose qui ne rencontre pas de créance, elle n'aura qu'à venir me trouver et je jurerai qu'elle est vraie. Les voyageurs ne mentent jamais, quoi qu'en disent les imbéciles sédentaires, qui rejettent leurs assertions.

Gonzalo. — Voudrait-on me croire, si je rapportais à Naples ce que nous venons de voir? si je disais que j'ai vu de tels insulaires (car incontestablement ces êtres appartiennent à la population de l'île), qui, malgré leurs formes monstrueuses, ont cependant — fait remarquable! — des manières plus gracieuses qu'on n'en pourrait trouver chez beaucoup de gens de notre race, pour ne pas dire chez tous sans exception?

Prospero, *à part.* — Honnête seigneur, tu as dit vrai; car quelques-uns des hommes ici présents sont pires que des diables.

Alonzo. — Mon imagination ne peut se lasser de songer à ces formes, à ces gestes, à ces sons qui, dépourvus du secours de la parole, composent cependant un si expressif langage muet.

Prospero, *à part.* — Retardez vos éloges jusqu'au départ.

Francisco. — Ils se sont évanouis d'une manière étrange.

Sébastien. — Peu importe, puisqu'ils nous ont laissé en s'en allant les mets de leur banquet, car nous avons bon appétit. Vous plairait-il de goûter à ce qui est devant nous?

Alonzo. — Moi, non.

Gonzalo. — En vérité, sire, vous n'avez rien à craindre. Lorsque nous étions enfants, qui aurait voulu croire qu'il y avait des montagnards pourvus de fanons comme les taureaux, avec des poches de chair suspendues à leur cou? ou encore qu'il existait des hommes qui avaient la tête dans la poitrine, merveilles dont pourtant se porte garant aujourd'hui n'importe quel assuré à cinq pour un au retour de ses voyages?

Alonzo. — Je m'assoirai à cette table et je prendrai ce repas, dût-il être pour moi le dernier. Eh! qu'importe? puisque je sens que le meilleur de ma vie est passé. Mon frère, monseigneur le duc, asseyez-vous et faites comme nous.

(*Tonnerre et éclairs. Entre Ariel sous la figure d'une harpie; il bat la table de ses ailes, et, par un adroit artifice, le banquet disparaît.*)

Ariel. — Vous êtes ici trois criminels que la destinée, qui est chargée de gouverner ce bas-monde et tout ce qu'il renferme, a contraint la mer, à la faim insatiable, de vomir dans cette île où l'homme n'habite pas, vous indignes désormais de vivre parmi les hommes. Je vous ai rendus fous.... (*Voyant Alonzo, Sébastien et les autres mettre l'épée à la main.*) C'est avec une valeur semblable à la vôtre que les hommes se pendent et se noient. Insensés! Moi et mes compagnons nous sommes les ministres de la destinée; la matière dont vos épées sont forgées pourrait tout aussi bien blesser les vents à la voix sifflante ou poignarder de coups dérisoires les eaux qui toujours se referment sur elles-mêmes, que diminuer mes ailes d'un seul brin de duvet; mes compagnons, les autres ministres de la destinée, sont comme moi invulnérables. Mais vos épées eussent-elles le pouvoir de nous blesser, que vous éprouveriez maintenant qu'elles sont trop lourdes pour vos forces et que vous ne pourriez les soulever. Rappelez-vous, — car c'est là l'objet du message dont je suis chargé pour vous, — rappelez-vous que vous trois, vous avez chassé de Milan le bon Prospero, et que vous l'avez exposé sur la mer — qui vous a payé le salaire de ce crime — lui et son enfant innocent. Pour cette indigne action, les puissances divines, qui peuvent retarder leur vengeance, mais qui n'oublient pas, ont soulevé contre votre repos les mers et les rivages et toutes les créatures vivantes. Elles t'ont privé de ton fils, toi, Alonzo, et elles proclament par ma voix qu'une ruine lentement incessante, pire que tout genre de mort qui frappe en une seule fois, vous suivra pas à pas, vous et toutes vos entreprises. Rien, si ce n'est le repentir du cœur et une vie désormais pure, ne peut vous préserver contre leurs colères, qui sans cela vont tomber sur vos têtes dans cette île désolée.

(*Ariel s'évanouit dans un éclat de tonnerre; puis, aux accords d'une douce musique, entrent les fantômes, qui dansent avec des grimaces et des mines moqueuses, et enlèvent la table.*)

Prospero, *à part, à Ariel.* — Tu as excellemment joué ce personnage de harpie, mon Ariel;

il avait vraiment une grâce d'oiseau dévorant ; dans ce que tu avais à dire, tu n'as rien omis de mes instructions, et mes ministres subalternes ont aussi rempli leurs rôles avec une réalité voisine de la vie et une singulière exactitude. Mes charmes puissants opèrent, et ces hommes, mes ennemis, sont tous pris dans les lacs de leur délire ; ils sont maintenant en mon pouvoir, et je les abandonne à leur fièvre pour aller visiter le jeune Ferdinand, qu'ils supposent noyé, et ma fille, ma bien-aimée et la sienne. (*Il sort.*)

Gonzalo. — Au nom de tout ce qu'il y a de sacré, sire, d'où vient que vous restez ainsi plongé dans cette étrange stupeur?

Alonzo. — Oh ! c'est monstrueux, monstrueux ! Il m'a semblé que les vagues parlaient et me racontaient cela, que les vents me chantaient cela, et que le tonnerre, cet orgue profond et terrible, prononçant le nom de Prospero, proclamait mon péché de sa voix de basse. Ainsi mon fils a pour lit le limon de la mer ! oh ! j'irai le chercher plus avant que n'a jamais pénétré la sonde, et je me coucherai avec lui dans la vase.

(*Il sort.*)

Sébastien. — Un seul démon à la fois, et je battrai toutes leurs légions.

Antonio. — Je serai ton second. (*Sébastien et Antonio sortent.*)

Gonzalo. — Tous trois sont désespérés ; leur faute énorme, comme un poison destiné à n'agir que longtemps après avoir été pris, commence maintenant à mordre sur leurs âmes. Je vous en prie, vous qui avez des jambes plus souples que les miennes, suivez-les bien vite et prévenez-les contre les accidents où peut les entraîner le désordre de leurs esprits.

Adrien. — Je vous en prie, suivez-nous.

(*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE UNIQUE.

Devant la grotte de Prospero.

Entrent PROSPERO, FERDINAND *et* MIRANDA.

Prospero. — Si je vous ai trop sévèrement puni, la compensation que vous recevez répare mon offense ; car je vous ai donné une des fibres de ma propre vie, ou pour mieux dire je vous ai donné celle pour qui seule je vis. Une fois encore je la remets entre tes mains, tous les tourments que je t'ai imposés n'ont eu pour but que de mettre à l'essai ton amour, et tu as merveilleusement supporté l'épreuve. Ici, à la face du ciel, je ratifie le riche présent que je te fais. O Ferdinand, ne souris pas de moi pour les éloges que je lui donne, car tu reconnaîtras qu'elle bat toutes les louanges et les laisse boitant derrière elle.

Ferdinand. — Je le croirais contre la parole d'un oracle.

Prospero. — Ainsi donc, reçois ma fille à la fois comme un présent de ma main et comme ton propre bien dignement acheté par toi ; cependant si tu romps son nœud virginal avant que toutes les cérémonies saintes soient accomplies selon toutes les formalités du rite consacré, aucune rosée du ciel ne tombera sur cette union pour la faire grandir, mais la haine stérile, le dédain aux aigres regards, la discorde sèmeront votre couche de ronces si odieuses que vous la prendrez tous deux en horreur ; ainsi, prenez bien garde à la manière dont les lampes de l'hymen vous éclaireront.

Ferdinand. — Aussi vrai que j'espère des jours paisibles, une belle postérité et une longue vie, dans un amour pareil à celui que j'éprouve aujourd'hui, l'antre le plus obscur, la place la plus favorable, la tentation la plus violente que notre plus mauvais génie puisse me présenter ou me sug-

gérer, ne pourront jamais, corrompant mon honneur et l'amollissant en luxure, me porter à dépouiller de la volupté de ses vives impatiences ce jour de la célébration nuptiale, où je penserai que les chevaux de Phœbus se sont fourbus, ou que la nuit reste enchaînée en bas.

PROSPERO. — Noblement parlé. Assieds-toi et cause avec elle; elle est tienne maintenant. Eh, Ariel! mon ingénieux serviteur! Ariel!

Entre ARIEL, *invisible.*

ARIEL. — Que veut mon puissant maître? Me voici.

PROSPERO. — Vous avez, toi et tes petits compagnons, accompli votre dernière tâche d'une manière digne de tout éloge, et je veux vous employer dans un artifice du même genre. Va, et amène ici tout ce petit peuple sur lequel je t'ai donné pouvoir; excite-le à nous donner une représentation animée, car je veux montrer à ce jeune couple quelques-uns des divertissements de mon art; c'est ma promesse, et ils en attendent de moi l'accomplissement.

ARIEL. — Tout de suite.

PROSPERO. — Oui, le temps d'un clin d'œil.

ARIEL :

Avant que vous ayez pu dire : Va et viens,
Respiré deux fois et crié : Bien! bien!
Chacun d'eux accourant sur la pointe de ses pieds agiles,
Sera ici présent avec sa grimace et sa moue.
M'aimez-vous, maître? Non?

PROSPERO. — Tendrement, mon délicat Ariel. N'approche pas avant que tu m'entendes appeler.

ARIEL. — Bien, je comprends.

(*Il sort.*)

PROSPERO, *à Ferdinand.* — Songe à ne pas mentir. Ne lâche pas trop la bride à tes caresses; les serments les plus forts sont serments de paille lorsque le feu se met dans le sang. Sois plus réservé, ou autrement bonne nuit à votre vœu de continence.

FERDINAND. — Je vous le garantis, seigneur; la blanche et froide neige virginale que je presse sur mon cœur abat l'ardeur de mon sang.

PROSPERO. — Bien. Maintenant, mon Ariel, arrive. Amène un renfort d'acteurs supplémentaires; il en vaut mieux quelques-uns de trop que de manquer d'un seul. Apparais, et vivement. Quant à vous deux, langue nouée, yeux ouverts; gardez le silence.

(*Une douce musique se fait entendre.*)

UNE MASCARADE.

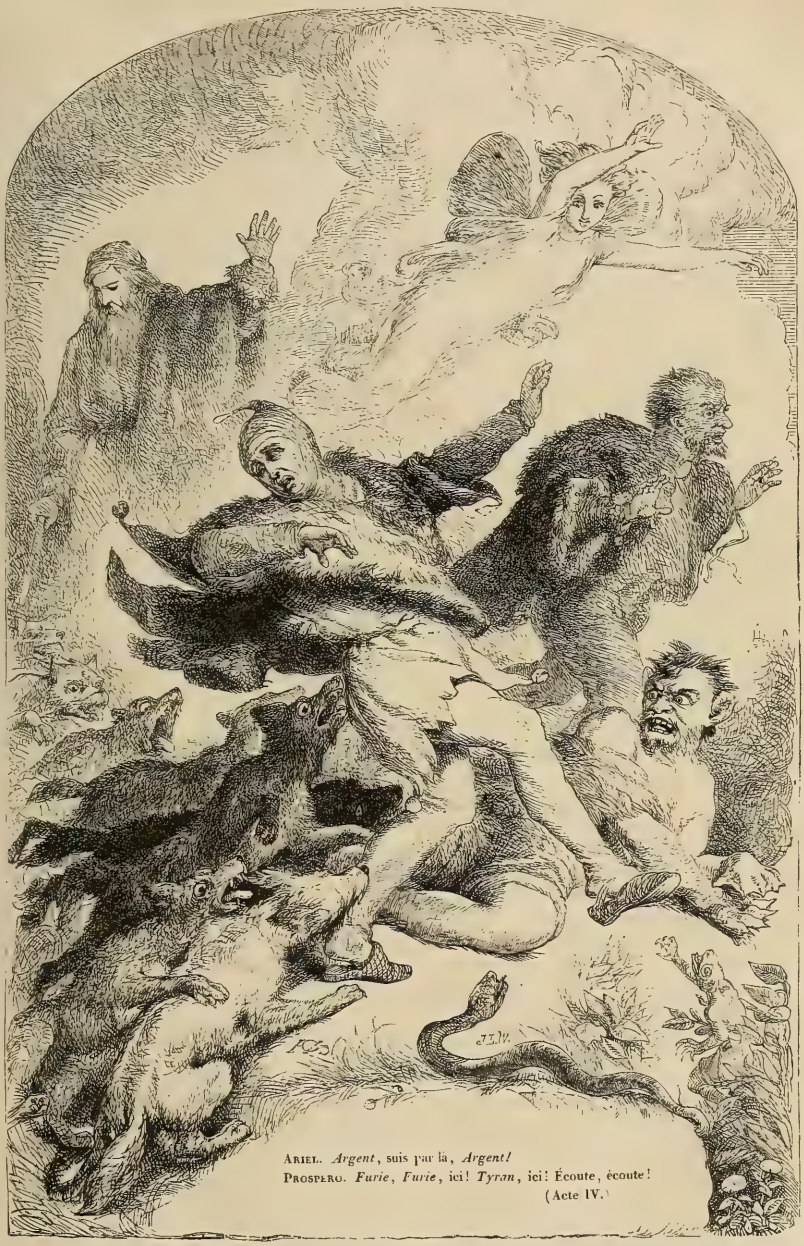
Entre IRIS.

Cérès, dame prodigue en bienfaits, quitte tes riches plaines
De froment, de seigle, d'orge, de vesce, d'avoine et de pois;
Tes montagnes verdoyantes, où les moutons broutent le gazon,
Et tes pâturages plats où ils sont parqués sous le chaume,
Tes rives aux bords ornés de pivoines et de lis,
Que l'humide Avril fait jaillir à ton commandement,
Pour composer de chastes couronnes aux froides nymphes : et tes fourrés de genêts,
Dont l'ombre est aimée du jeune homme éconduit
Lorsqu'il est délaissé par sa maîtresse; tes vignes enlacées aux échalas,
Et tes plages marines stériles et hérissées de rochers,
Où tu vas respirer l'air. La reine du ciel,
Dont je suis l'arc humide et la messagère,
Te commande d'abandonner tous ces séjours et de venir
Sur cette pelouse, à cette place même, prendre part aux divertissements
De sa grâce souveraine. Ses paons arrivent à grands coups d'aile;
Approche, riche Cérès, pour la recevoir.

Entre CÉRÈS.

CÉRÈS. — Salut, messagère aux multiples couleurs, qui jamais
Ne désobéis à l'épouse de Jupiter;
Qui de tes ailes de safran sur mes fleurs
Secoues des rosées suaves et des ondées rafraîchissantes,
Qui de chacun des bouts de ton écharpe bleue couronnes
Mes terrains boisés et mes plateaux dépouillés d'arbrisseaux;
Riche écharpe de ma terre orgueilleuse, pourquoi ta reine
M'a-t-elle ici mandé, sur ce tapis au court gazon?

IRIS. — Pour célébrer un contrat de véritable amour,
Et conférer libéralement une dotation



ARIEL. *Argent*, suis par là, *Argent!*
PROSPERO. *Furie*, *Furie*, ici! *Tyran*, ici! Écoute, écoute!
(Acte IV.)

A ces amants bienheureux.

CÉRÈS. — Mais dis-moi, si tu le sais, arc céleste,
Vénus et son fils accompagnent-ils aujourd'hui la reine?
Depuis qu'ils ont organisé le complot par lequel le ténébreux Pluton
S'empara de ma fille, j'ai juré d'éviter
La scandaleuse société de la mère et de son aveugle fils.

IRIS. — N'aie aucune crainte de sa présence. J'ai rencontré Sa Divinité
Fendant les nuages, en route vers Paphos, et son fils
Emporté avec elle dans son char attelé de colombes. Ils s'imaginaient avoir jeté
Quelques charmes lascifs sur ce jeune homme et cette jeune fille,
Qui ont fait vœu de n'accomplir aucun des rites du lit nuptial
Avant que les flambeaux de l'hymen soient allumés. Mais leur espoir a été vain :
La chaude maîtresse de Mars s'en est retournée;
Son intraitable garnement de fils a brisé ses flèches;
Il jure qu'il n'en lancera plus, mais qu'il jouera désormais avec les moineaux,
Et qu'il ne veut plus être qu'un enfant et rien qu'un enfant.

CÉRÈS. — La plus haute des reines,
La grande Junon s'avance; je la reconnais à sa démarche.

Entre JUNON.

JUNON. — Comment se porte ma généreuse sœur? Venez avec moi
Bénir ces époux, afin qu'ils puissent vivre prospères
Et honorés dans leur postérité.

CHANT.

JUNON. — Honneurs, richesses, heureux mariage!
Bonheur de longue durée et de constant accroissement!
Que toutes les heures soient pour vous des heures de joie!
Ainsi Junon chante sur vous ses bénédictions.

CÉRÈS. — A vous les richesses de la terre, l'abondance à foison,
Les granges et les greniers toujours pleins,
Les vignes chargées de bouquets de grappes pressées,
Les plantes courbées sous leur riche fardeau.
Que le printemps vous accompagne jusqu'au plus avant de l'année,
Jusqu'à la fin même de la moisson!
Que la pénurie et le besoin s'écartent de vous!
Telles sont pour vous les bénédictions de Cérès.

FERDINAND. — Voilà un spectale tout à fait majestueux et d'une magique harmonie. M'est-il permis de croire sans témérité que ce sont là des esprits?

PROSPERO. — Des esprits que par mon art j'ai appelés de leurs frontières pour exécuter mes fantaisies de l'heure présente.

FERDINAND. — Oh! laissez-moi vivre ici toujours; un père et une femme si rares, si extraordinaires, font de ce lieu un paradis.

(*Junon et Cérès se parlent bas et envoient Iris faire un message.*)

IRIS. — Nymphes des ruisseaux aux cours sinueux appelées Naïades,
Aux couronnes de joncs, aux regards toujours innocents,
Quittez vos demeures onduleuses et venez sur la verte terre,
Venez répondre à l'invitation que vous recevez : Junon l'ordonne.
Venez, nymphes pudiques, et aidez-nous à célébrer
Une alliance de véritable amour : ne vous faites pas trop attendre.

(*Entrent plusieurs nymphes.*)

Vous, moissonneurs brûlés du soleil et qu'Août accable,
Sortez de vos sillons et livrez-vous à la joie;
Faites jour de fête; mettez vos chapeaux de paille de seigle,
Et unissez-vous, par groupes, à ces fraîches nymphes
Dans une danse rustique.

(*Entrent plusieurs laboureurs dans le costume de leur condition; ils s'unissent aux nymphes dans une danse gracieuse, vers la fin de laquelle Prospero tressaille subitement et parle; après quoi, au milieu d'un bruit étrange, sourd et confus, les fantômes s'évanouissent lentement et comme à contre-cœur.*)

PROSPERO, *à part.* — J'avais oublié l'ignoble conspiration de la brute Caliban et de ses associés contre ma vie; le moment où ils doivent mettre leur projet à exécution est presque arrivé. (*Aux esprits.*) Bien joué; retirez-vous; assez.

FERDINAND. — Voilà qui est étrange! Votre père est en proie à quelque émotion qui l'agite fortement.

MIRANDA. — Jamais, jusqu'à ce jour, je ne lui avais vu une colère qui le mît si fort hors de lui.

PROSPERO. — Votre visage, mon fils, porte une expression d'émoi, comme si vous étiez effrayé; rassurez-vous, seigneur. Nos divertissements sont maintenant finis. Ces êtres, nos acteurs, comme je vous l'ai dit précédemment, étaient tous des esprits; ils se sont fondus en air, en air subtil; et pareils à l'édifice sans base de cette vision, les tours coiffées de nuages, les palais somptueux, les temples solennels, le grand globe lui-même et tout ce qu'il contient se dissoudront un jour sans laisser plus de trace derrière eux que n'en a laissé en s'évanouissant ce vaporeux spectacle. Nous sommes faits de la même étoffe que les rêves, et notre pauvre petite vie est environnée de sommeil. Seigneur, je suis un peu chagrin; excusez ma faiblesse; mon vieux cerveau est troublé. N'ayez pas d'inquiétude de ce malaise : retirez-vous dans ma cellule, s'il vous plaît, et reposez-vous. Je vais faire un tour ou deux pour calmer mon âme agitée.

FERDINAND *et* MIRANDA. — Nous vous souhaitons le calme.

PROSPERO. — Arrive avec la rapidité d'une pensée. (*A Ferdinand et Miranda.*) Je vous remercie. Ariel, viens!

ARIEL. — Me voici tout proche de tes pensées. Quel est ton plaisir?

PROSPERO. — Esprit, il faut nous préparer à faire face à Caliban.

ARIEL. — Oui, mon maître; lorsque j'ai introduit Cérès, j'ai pensé à t'en parler; mais je n'ai pas osé, de peur de t'irriter.

PROSPERO. — Dis-moi encore, où as-tu laissé ces goujats?

ARIEL. — Je vous l'ai dit, seigneur; ils étaient tellement échauffés par l'ivresse qu'ils en étaient cramoisis, si pleins de valeur qu'ils frappaient l'air pour leur avoir soufflé à la figure, et battaient la terre pour leur avoir baisé les pieds, et cependant au milieu de tout cela ne perdant jamais de vue leur projet. Alors j'ai battu mon tambourin, et aussitôt, pareils à des poulains sauvages, ils ont dressé les oreilles, écarquillé les paupières et relevé le nez comme pour flairer la musique; j'ai tellement charmé leurs oreilles que je les ai fait courir comme des veaux après mon tambourinement, à travers les ronces aux dents aiguës, les fougères aux dards effilés, les ajoncs piquants et les épines qui pénétraient dans leurs jambes mal assurées : à la fin je les ai laissés barbotant dans le petit étang au manteau de boue qui est par derrière votre grotte, et s'enfonçant jusqu'au menton en se démenant pour retirer leurs pieds englués par la vase puante du lac.

PROSPERO. — Fort bien joué, mon oiseau. Garde encore ta forme invisible; va me chercher dans ma demeure et apporte ici tout ce que tu y trouveras d'oripeaux; ce sera le leurre qui prendra ces voleurs.

ARIEL. — J'y vais, j'y vais. (*Il sort.*)

PROSPERO. — Un démon, un démon de naissance sur la nature duquel l'éducation ne peut mordre, avec qui toutes les peines que j'avais prises par humanité sont perdues, tout à fait, tout à fait perdues; et de même que son corps devient toujours plus difforme avec les années, ainsi son âme se gangrène toujours davantage. Je vais leur infliger une correction à tous jusqu'à les faire rugir.

(*Entre Ariel, chargé de hardes brillantes.*)

Approche; range-les sur cette corde.

(*Prospero et Ariel restent invisibles. Entrent Caliban, Stephano et Trinculo, tous mouillés.*)

CALIBAN. Je vous en prie, marchez doucement! que la taupe aveugle ne puisse entendre un pied se poser. Nous sommes maintenant près de sa grotte.

STEPHANO. — Monstre, votre lutin, que vous disiez un lutin inoffensif, ne s'est guère mieux conduit avec nous qu'un jean-foutre.

TRINCULO. — Monstre, je sens le pissat de cheval des pieds à la tête, ce dont mon nez est en grande indignation.

STEPHANO. — Et le mien aussi. Entendez-vous, monstre? Si j'arrive à vous prendre en grippe, voyez-vous....

TRINCULO. — Tu n'es plus qu'un monstre fichu.

CALIBAN. — Mon bon seigneur, conserve-moi encore ta faveur. Aie patience, car le butin que je vais te faire obtenir compensera bien cette mésaventure; ainsi parle doucement : tout est encore silencieux comme s'il était minuit.

TRINCULO. — Oui, mais avoir perdu nos bouteilles dans la mare....

STEPHANO. — Il n'y a pas seulement à cela de

la honte et du déshonneur, monstre : il y a une perte immense.

Trinculo. — Cela m'est plus sensible que mon barbotage dans la mare, et cependant tout cela vient du fait de votre lutin inoffensif, monstre.

Stephano. — Je veux aller chercher mes bouteilles, dussé-je pour ma peine enfoncer jusqu'aux oreilles.

Caliban. — Je t'en prie, mon roi, sois calme. Vois-tu bien ici ? c'est la bouche de la grotte. Pas de bruit et entre. Commets cet excellent méfait qui doit faire cette île tienne pour toujours, et moi, ton Caliban, pour toujours aussi ton lèche-pieds.

Stephano. — Donne-moi ta main; je commence à me sentir des idées sanguinaires.

Trinculo. — *O roi Stephano! ô Pair !* ô digne Stephano! regarde quelle magnifique garde-robe pour toi !

Caliban. — Laisse donc tout cela, fou, ce n'est que du rebut.

Trinculo. — Oh! oh! monstre, nous nous connaissons donc en friperie? O roi Stephano!

Stephano. — Lâche cette robe, Trinculo; par mon poing! j'aurai cette robe.

Trinculo. — Ta Grâce l'aura.

Caliban. — Que l hydropisie noie cet imbécile! Que prétendez-vous faire en vous amusant à de pareilles défroques ? Marchons donc et accomplissons d'abord le meurtre. S'il s'éveille, il va couvrir nos peaux de noirs de la tête aux pieds. Ah! il nous arrangera d'une drôle de façon!

Stephano. — Monstre, tenez-vous tranquille. Madame la Corde, n'est-ce pas là mon pourpoint? Maintenant voilà le pourpoint sous la ligne; vous êtes capable d'en perdre vos cheveux, pourpoint, et de devenir un pourpoint chauve.

Trinculo. — Faites, faites, n'en déplaise à Votre Grâce, nous volons à la ligne et au niveau.

Stephano. — Je te remercie de ce bon mot; voilà un vêtement pour ta peine. Tant que je serai roi de cette île, l'esprit ne restera jamais sans récompense. Voler à la ligne et au cordeau! Voilà ce qui s'appelle bien se fendre d'un bon mot. Encore un autre habit pour ce bon mot.

Trinculo. — Monstre, avance; mets un peu de glu à tes doigts, et en route avec le reste.

Caliban. — Je ne veux rien de tout cela. Nous perdrons notre temps et nous serons changés en barnaches ou en singes avec de vilains fronts tout bas.

Stephano. — Monstre, prêtez vos doigts ; aidez-nous à emporter tout cela, là où j'ai placé ma barrique de vin, ou je vous mets à la porte de mon royaume. Allons! emportez ceci.

Trinculo. — Et ceci ?

Stephano. — Oui, et encore ceci.

(*On entend un bruit de chasseurs. Entrent divers esprits sous la forme de limiers qui donnent la chasse aux conspirateurs sur l'excitation de Prospero et d'Ariel.*)

Prospero. — Eh! *Montagne*, eh!

Ariel. — *Argent*, suis par là, *Argent!*

Prospero. — *Furie*, *Furie*, ici! *Tyran*, ici! écoute, écoute!

(*Caliban, Stephano et Trinculo sont chassés de la scène.*)

Va, ordonne à mes lutins de tordre leurs articulations dans des convulsions cruelles, de raccourcir leurs muscles par des crampes invétérées, et de les couvrir de meurtrissures, de manière à leur faire un corps plus tacheté que la fourrure du léopard ou du chat sauvage des montagnes.

Ariel. — Écoute! ils rugissent.

Prospero. — Qu'on leur donne une chasse à fond de train. A cette heure tous mes ennemis sont à ma merci; bientôt tous mes travaux seront finis et tu jouiras de l'air, ton élément, en pleine liberté. Suis-moi, et sers-moi encore un peu de temps. (*Ils sortent.*)

Ariel, *chantant.* Sur le dos de la chauve-souris je m'envole
A la fin de l'été gaiement. (Acte V.)

ACTE V.

SCÈNE UNIQUE.

Devant la grotte de Prospero.

Entrent PROSPERO *vêtu de sa robe magique et* ARIEL.

Prospero. — Maintenant mon projet commence à prendre forme et figure ; mes charmes ne se rompent pas, mes esprits obéissent, et le temps avance en droite ligne avec le dénoûment qu'il apporte. Où en est le jour?

Ariel. — Près de la sixième heure, l'heure à laquelle, monseigneur, vous avez dit que nous cesserions nos travaux.

Prospero. — Oui, c'est ce que j'ai dit lorsque j'ai commencé à soulever la tempête. Dis-moi, mon Esprit, en quel état sont le roi et ses compagnons?

Ariel. — Parqués ensemble, de la manière dont vous m'en aviez donné l'ordre, et précisément dans le même état où vous les avez laissés: tous prisonniers dans le bosquet de tilleuls qui protége votre grotte contre les intempéries du temps; ils n'en peuvent sortir avant que vous les délivriez. Le roi, son frère et le vôtre, corti-

nuent tous trois à délirer; les autres, pleins de chagrin et d'effroi, se lamentent sur leur malheur, mais surtout, maître, celui que vous avez nommé le bon vieux seigneur Gonzalo; ses larmes coulent le long de sa barbe comme les pluies d'hiver s'égouttent d'un toit de paille. Vos charmes les travaillent si violemment, que si vous les voyiez maintenant, votre cœur en serait touché.

Prospero. — Crois-tu, Esprit?

Ariel. — Le mien le serait, si j'appartenais à la race humaine.

Prospero. — Et le mien aussi le sera. Eh quoi! toi qui n'es rien que de l'air, tu éprouverais un frisson de pitié, une émotion pour leurs peines; et moi qui suis de leur espèce, moi qui sens aussi vivement, moi qui suis passion comme eux, je ne serais pas plus tendrement touché que toi? Quoique je sois blessé au vif par l'énormité de leurs offenses, cependant je prends parti contre ma colère avec ma raison plus noble. Il est plus beau d'agir par vertu que par vengeance; du moment qu'ils se repentent, l'unique but de mon projet est atteint et ne réclame pas de moi un froncement de sourcil de plus. Va, délivre-les, Ariel. Je vais rompre mes charmes, les rappeler à leur bon sens, et ils vont redevenir eux-mêmes.

Ariel. — Je vais les chercher, seigneur.

(*Il sort.*)

Prospero. — Vous, Elfes des collines, des ruisseaux, des lacs dormants et des bosquets; et vous, qui de vos pieds qui ne font pas d'empreintes, courez après Neptune lorsqu'il se retire, et fuyez devant lui lorsqu'il remonte; et, vous petits êtres nains, qui au clair de lune tracez en dansant ces cercles qui laissent l'herbe amère et que la brebis ne broute pas; et vous, dont le passe-temps est de faire naître à minuit les champignons, et qui vous plaisez à entendre le solennel couvre-feu : vous êtes des maîtres bien faibles; et cependant, grâce à votre aide, j'ai pu dans tout l'éclat de son midi obscurcir le soleil, évoquer les vents à la rage séditieuse, et déchaîner la guerre rugissante entre la verte mer et la voûte azurée, allumer le tonnerre aux grondements redoutables, et décapiter avec la propre foudre de Jupiter le chêne orgueilleux qui lui est cher, faire trembler les promontoires sur leurs bases massives, et retourner par leurs racines le cèdre et le pin, ordonner aux tombeaux de réveiller leurs dormeurs, d'ouvrir leurs portes et de les laisser sortir. Oui, voilà, grâce à votre aide, jusqu'où mon art a pu porter sa puissance. Mais j'abjure ici cette impérieuse magie, et lorsque je vous aurai ordonné — ce que je fais en ce moment — un peu de musique céleste pour opérer sur les sens de ces hommes le but que je poursuis, but que ce charme aérien est destiné à me faire atteindre, je briserai ma baguette de commandement, je l'enfouirai à plusieurs toises sous la terre; et plus avant que n'est encore descendue la sonde, je plongerai mon livre sous les eaux. (*Musique solennelle.*)

(*Rentre Ariel. Après lui viennent Alonzo faisant des gestes frénétiques et suivi par Gonzalo; Sébastien et Antonio, dans le même état que le roi, et suivis d'Adrien et de Francisco. Ils entrent tous dans le cercle tracé par Prospero, et y demeurent enchantés. Prospero, après les avoir observés, reprend la parole.*)

Prospero. — Qu'une musique solennelle, la meilleure médecine pour une imagination en désordre, guérisse ton cerveau maintenant sans puissance, cuit dans ton crâne par le feu du délire! — Demeurez là tranquilles, car un charme vous enchaîne. — Vertueux Gonzalo, mes yeux que la vue des tiens rappelle à l'humaine sympathie, laissent tomber des larmes sœurs de celles que tu verses. — L'enchantement se dissipe avec rapidité; et de même que le jour se glisse furtivement par-dessous la nuit fondant par degrés ses ténèbres, ainsi leurs facultés s'éveillant commencent à chasser les vapeurs de l'ignorance qui enveloppent les clartés de leur raison. — O bon Gonzalo, mon vrai sauveur, fidèle serviteur du maître que tu suis, à mon retour je te rendrai tes bienfaits à la fois en paroles et en actes. — Tu as agi bien cruellement envers moi et envers ma fille, Alonzo. Ton frère fut un des promoteurs de ton crime; — tu en pâtis maintenant, Sébastien! — Vous, ma chair et mon sang, vous, mon frère, qui pour faire en votre âme la place plus grande à l'ambition en avez expulsé le remords et la nature; vous qui avec Sébastien (dont les tortures intérieures sont portées au comble pour cette tentation) avez voulu tuer votre roi : je te pardonne, tout dénaturé que tu sois. — Leur entendement commence à bouillonner, et sa marée montante couvrira bientôt de son flot la plage de leur raison, maintenant encore infecte et limoneuse. Pas un qui m'ait encore regardé ou qui me reconnaisse! Ariel, va me chercher le chapeau et la rapière qui sont dans ma grotte. (*Ariel sort.*)

Je vais changer d'habillement et me présenter tel que j'étais autrefois comme duc de Milan. Vivement, mon Esprit; avant peu tu seras libre.

ARIEL *rentre en chantant et aide* PROSPERO *à s'habiller.*

ARIEL.

Là où suce l'abeille, je suce aussi;
Mon lit est la clochette d'une primevère;
C'est là que je me couche quand les hiboux crient.
Sur le dos de la chauve-souris je m'envole
A la fin de l'été gaiement.
Gaiement, gaiement je vivrai maintenant
Sous la fleur qui pend à la branche.

PROSPERO. — Oui, voilà bien mon exquis Ariel! Tu me manqueras, et cependant tu auras ta liberté; oui, oui, oui. Rends-toi au vaisseau du roi, invisible comme tu es : tu y trouveras les matelots endormis sous les écoutilles; réveille le capitaine et le maître d'équipage et pousse-les devant toi jusqu'ici; immédiatement, je t'en prie.

ARIEL. — Je bois l'air devant moi et je reviens avant que ton pouls ait battu deux fois.

(*Il sort.*)

GONZALO. — Toutes les causes de trouble, de tourment, d'étonnement, d'effroi sont réunies ici. Puisse quelque pouvoir divin nous guider hors de cette terrible contrée!

PROSPERO. — Regarde, seigneur roi, voici devant toi Prospero, le duc spolié de Milan. Pour mieux t'assurer que c'est bien un prince vivant qui te parle, je t'embrasse, et je souhaite, à toi et à ceux qui t'accompagnent, une cordiale bienvenue.

ALONZO. — Si tu es ou non Prospero, ou bien si tu es quelque fantasmagorie magique destinée à m'abuser comme je l'ai été récemment, je ne le sais pas. Ton pouls bat comme celui d'un être de chair et de sang, et depuis que je t'ai vu, je sens diminuer l'affliction de mon esprit, dans laquelle, je le crains bien, j'ai été plongé et retenu par un accès de folie. Tout cela — si ce n'est pas une illusion — fait augurer à notre impatiente curiosité une bien étrange histoire. Je résigne ton duché et je sollicite le pardon de mes torts. Mais comment Prospero est-il vivant et se trouve-t-il ici?

PROSPERO, *à Gonzalo.* — D'abord, noble ami, laisse-moi embrasser ta vieillesse, dont l'honneur ne peut être ni mesuré ni limité.

GONZALO. Tout cela est-il ou n'est-il pas? Je n'oserais affirmer ni l'un ni l'autre.

PROSPERO. — Vous vous ressentez encore de quelques-unes des illusions de cette île qui ne vous laissent pas le pouvoir de croire aux choses évidentes. La bienvenue à vous tous, mes amis. (*A part, à Antonio et à Sébastien.*) Quant à vous, ma paire de seigneurs, si j'en avais envie, je pourrais vous valoir les regards menaçants de Son Altesse et vous montrer sous vos figures de traîtres : pour le moment, je ne ferai pas de révélations.

SÉBASTIEN, *à part.* — Le diable parle par sa bouche.

PROSPERO. — Non. — Pour vous, très-détestable seigneur, que je ne puis appeler frère sans m'infecter la bouche.... je te pardonne ta faute la plus insigne; je te les pardonne toutes, et je te réclame mon duché que tu es, je le sais, contraint de me rendre.

ALONZO. — Si tu es Prospero, donne-nous des détails sur ta délivrance. Comment nous as-tu rencontrés ici, nous qui, il y a trois heures, avons fait naufrage sur ce rivage, où j'ai perdu — oh! combien poignant est ce souvenir! — mon cher fils Ferdinand?

PROSPERO. — J'en suis désolé, sire.

ALONZO. — Irréparable est la perte; et la patience dit qu'elle n'a pas pour un tel malheur de remèdes efficaces.

PROSPERO. — Je croirais plutôt que vous n'avez pas bien cherché son appui, car sa douce faveur me prête son assistance souveraine pour supporter une perte semblable et me permet de goûter le bonheur du repos.

ALONZO. — Vous, une perte semblable?

PROSPERO. — Oui, sire, aussi grande pour moi, aussi récente, et contre une perte aussi cruelle j'ai des ressources beaucoup plus faibles que les consolations qui peuvent répondre à l'appel de votre douleur, car j'ai perdu ma fille.

ALONZO. — Une fille! O ciel, que ne sont-ils vivants, et tous deux à Naples, roi et reine! Pour qu'ils y fussent, je consentirais à être moi-même enseveli sous la vase de cette couche limoneuse où mon fils gît étendu. Quand donc avez-vous perdu votre fille?

PROSPERO. — Dans cette dernière tempête. — Je vois que ces seigneurs sont tellement stupéfaits de cette rencontre qu'ils en dévorent leur raison et ont peine à croire que leurs yeux soient des

ministres de vérité et que leurs paroles soient un souffle naturel; mais à quelque degré que vous ayez été poussés hors de vos sens, tenez pour certain que je suis Prospero, ce duc même qui fut chassé de Milan, et qui, sur ce même rivage où vous avez fait naufrage, aborda par un hasard bien étrange pour devenir le roi de cette île. N'en parlons pas davantage pour le moment; car c'est une chronique à raconter lentement, journée après journée, et non pas une anecdote de déjeuner, ni un récit qui convienne à cette première entrevue. Sire, soyez le bienvenu. Cette grotte est ma cour; j'y ai peu de suivants, et au dehors pas un sujet. Je vous en prie, jetez un regard dans son intérieur. Puisque vous m'avez rendu mon duché, je veux vous en remercier par quelque chose d'aussi précieux, ou tout au moins vous montrer une merveille dont vous serez aussi content que je le suis de mon duché.

(*L'entrée de la grotte s'élargit, et laisse voir Ferdinand et Miranda jouant aux échecs.*)

Miranda. — Mon doux seigneur, vous me trichez.

Ferdinand. — Non, mon bien cher amour, je ne le ferais pas pour le monde entier.

Miranda. — Oui, et vous me disputeriez par tricherie une vingtaine de royaumes, que je dirais que vous jouez franc jeu.

Alonzo. — Si c'est encore une des fantasmagories de l'île, j'aurai perdu deux fois un fils chéri.

Sébastien. — Un miracle fort extraordinaire!

Ferdinand. — Bien que les mers menacent, elles sont compatissantes; je les ai maudites sans sujet. (*Il se jette aux genoux d'Alonzo.*)

Alonzo. — Que toutes les bénédictions d'un père rempli de joie enveloppent ta personne tout entière! Relève-toi, et dis-nous comment tu es venu ici.

Miranda. — O merveille! Que de superbes créatures de tous côtés! Comme le genre humain est beau! Oh! l'excellent nouveau monde qui contient un tel peuple!

Prospero. — Oui, il est nouveau pour toi.

Alonzo. — Quelle est cette jeune fille avec laquelle vous étiez à jouer? Votre plus ancienne intimité ne peut dater de plus de trois heures. Est-ce la déesse qui, après nous avoir séparés, nous a fait ensuite retrouver ainsi?

Ferdinand. — Sire, elle est mortelle, mais une immortelle Providence me l'a donnée. Je l'ai choisie alors que je ne pouvais prendre le conseil de mon père et que je croyais même ne plus en avoir. Elle est fille de ce fameux duc de Milan dont j'ai si souvent entendu parler, mais que je n'avais jamais vu jusqu'à ce jour; de lui j'ai reçu une seconde fois la vie, et cette dame me donne ainsi un second père.

Alonzo. — Et moi je suis le sien. Mais quel étrange étonnement cela va produire de me voir solliciter le pardon de mon enfant!

Prospero. — Arrêtez, sire; pourquoi donc ferions-nous porter à notre mémoire le souvenir pénible d'une affliction qui est déjà loin de nous?

Gonzalo. — Je pleurais au dedans de moi-même, sans quoi j'aurais déjà parlé. Abaissez vos regards sur cette scène, ô Dieux! et faites descendre sur les fronts de ce couple une couronne bénie, car c'est vous qui avez tracé le chemin qui nous a conduits ici.

Alonzo. — Je réponds *Amen*, Gonzalo.

Gonzalo. — Ainsi donc, Milan a été chassé de Milan pour que sa postérité donnât des rois à Naples? Oh! réjouissez-vous d'une joie plus qu'ordinaire et inscrivez ceci en lettres d'or sur des colonnes impérissables : « Dans un même voyage, Claribel a trouvé un époux à Tunis, et son frère Ferdinand une femme là où lui-même s'était perdu; dans une île misérable, Prospero a retrouvé son duché, et nous tous, tant que nous sommes, nous avons retrouvé nos individus alors qu'aucun de nous n'était son propre maître. »

Alonzo (*à Ferdinand et à Miranda*). — Donnez-moi vos mains, et s'il est quelqu'un qui ne vous souhaite pas le bonheur, que le chagrin et la tristesse s'établissent à demeure dans le cœur de celui-là!

Gonzalo. — Ainsi soit-il, *Amen*.

(*Rentre Ariel avec le capitaine du navire et le maître d'équipage qui le suivent dans un état d'ébahissement.*)

Gonzalo, *continuant*. — Oh! regardez, sire, regardez, voici encore des nôtres. Je l'avais bien prédit que s'il y avait une potence à terre, ce gaillard-là ne se noierait pas. Eh quoi, monsieur blasphème, vous qui crachiez si bien par-dessus bord vos imprécations impies, plus un juron maintenant que vous voilà débarqué? N'as-tu donc plus de langue à terre? Et quelles nouvelles?

Le Maître d'équipage. — La première et la meilleure c'est que nous avons retrouvé sains et saufs notre roi et les personnes de sa suite; la

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DIRIGÉE PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix de chaque volume broché : 2 francs

La reliure en percaline se paye en sus, avec tranches jaspées, 75 cent.; avec tranches dorées, 1 fr.

ous appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, ls les sciences, dans l'industrie, dans les arts, dans l'histoire, dans l'homme, ls tout ce qui est digne de notre intérêt en dehors de nous et en nous-me.

epuis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de la chenille en pa- n jusqu'aux évolutions sublimes des astres, combien de beautés à contempler, mirer, à essayer de comprendre dans l'immense panorama de la nature!

epuis les premières observations de quelques hommes de génie dans l'anti- té, les Aristote et les Archimède, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées sous nos yeux, et l'honneur de notre siècle, applications de la vapeur, de ctricité, ou de la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence humaine, de conquêtes glorieuses sur l'ignorance primitive de notre espèce! Qui pour- sans être pénétré de respect et saisi d'admiration, entrer dans ce cercle des ces qui va s'élargissant de siècle en siècle?

ns l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux témoignages de la sance humaine en lutte avec la nature, soit qu'on la suive cherchant l'or, le na houille dans les entrailles de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre ces fournaises éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et fabriques, huit et jour, des essaims d'hommes font subir à la matière les transformations éssaires à l'accroissement de notre bien-être, de nos forces, et au perfection- ent de nos moyens d'action.

quelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, sculpture, ar- ecture, musique ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous l'in- isable source de surprises si charmantes et de si doux rapprochements!

'il serait à plaindre celui qui, au milieu de tant de merveilles, se sentirait d et impuissant à admirer!

dmiration pour tout ce qui a une véritable grandeur est la plus noble de nos tés et aussi la plus heureuse, car c'est celle qui a le plus de sujets de se ffaire, sans mélange d'amertume, d'envie, ou d'aucun des sentiments qui bsent ou altèrent la dignité de notre nature.

n'y a que deux sortes d'états de l'âme où l'on puisse concevoir qu'il ne se ve point de place pour l'admiration : une ignorance extrême comparable à l des êtres inférieurs à l'homme, qui, quelle que soit l'intelligence qu'on ute leur donner, très-probablement n'admirent guère; ou l'orgueil d'un rit aride, qui se condamne volontairement à l'indifférence, à l'impossibilité, minant sans doute que n'être surpris de rien est une marque de supériorité, et ée point résister à l'enthousiasme est une faiblesse.

issons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements nayonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et us ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie, nous ent à supporter nos épreuves, nous consolent de nos misères, et nous inspirent la confiance qu'un jour l'étincelle sacrée qui est en nous deviendra flamme et notre petitesse grandeur.

Et ainsi entraînés, élevés par notre admiration, cédons à l'attrait et au charme qui ne sauraient manquer de faire naître en nous le goût et la volonté de nous instruire. Quoi de plus simple que d'aspirer à étudier et à connaître ce que nous admirons! Et ne craignons pas que l'étude et la connaissance affaiblissent en nous le don et le bonheur d'admirer. Il y a aussi une admiration, dit Joubert, qui est « fille du savoir. »

Loin de nous assurément la pensée de critiquer l'emploi de méthodes plus sévères pour répandre et populariser les connaissances utiles à tous les hommes. Mais n'est-ce pas au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre de nouvelles intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts? La raison suffira bien pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles, en effet, on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

A peine est-il utile d'ajouter que celui qui écrit ces lignes et qu'on a bien voulu charger de la direction de cette encyclopédie nouvelle, ne négligera rien de ce que lui a enseigné l'expérience et de ce que lui commande son dévouement à la grande cause de l'instruction, pour rendre la *Bibliothèque des merveilles* aussi digne qu'il lui sera possible de l'estime publique. Chacun de ses petits volumes, d'un prix peu élevé, étant imprimé à quelques milliers d'exemplaires seulement pour chaque édition, il sera facile de les tenir incessamment au courant de tous les progrès des sciences et des arts. C'est ce qu'on ne peut pas faire aisément dans les volumineuses encyclopédies, stéréotypées ou non, dont les articles, enchaînés en quelque sorte les uns aux autres, ne sauraient être modifiés ou renouvelés qu'à de très-longs intervalles. Les lacunes, presque inévitables, seront de même comblées sans aucune difficulté dès qu'on le jugera utile. De nos jours l'esprit humain va vite : il faut le suivre d'un pas agile; le service que doivent rendre ces recueils encyclopédiques est de résumer, pour le plus grand nombre des lecteurs, la science du passé, ce qu'y ajoute le présent, et d'ouvrir aussi quelque perspective de ce qu'il est permis d'entrevoir dans l'avenir.

1er janvier 1866. ÉDOUARD CHARTON.

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS :

erveilles célestes, par M. Camille FLAMMARION, auteur de la *Pluralité des ndes*;
métamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société ntomologie;
erveilles du monde invisible, par M. W. DE FONVIELLE;
Les Merveilles de l'atmosphère (les météores), par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ;
Les Merveilles de l'architecture, par M. André LEFEBVRE;
Les Merveilles de l'art naval, par M. RENARD, bibliothécaire du Dépôt des cartes et plans du ministère de la marine.

OUVRAGES SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION :

éruptions volcaniques et les tremblements de terre, par MM. ZURCHER et RGOLLÉ;
ascensions célèbres aux plus hautes montagnes du globe, par les mêmes;
erveilles de la chaleur, par M. le professeur CAZIN;
erveilles des plages de la France, par M. A. LANDRIN;
erveilles de l'aérostation, par M. Camille FLAMMARION;
éclairs et le Tonnerre, par M. W. DE FONVIELLE;
erveilles de la verrerie, par M. SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot, Louvre;
erveilles souterraines, par M. A. BADIN;
erveilles de la végétation, par M. F. MARION;
Les Merveilles de l'optique, par M. F. MARION;
Les Merveilles de la céramique (première partie : *Orient*), par M. A. JACQUEMART, auteur de l'histoire de la *Porcelaine*;
Les Merveilles des ruines et des tombeaux, par M. Michel MASSON;
Les Merveilles du corps humain, par M. le docteur LE PILEUR;
Les Merveilles de la vie des plantes, par M. BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée Napoléon;
Les Merveilles de l'instinct des animaux, par M. Ernest MENAULT;
Les Merveilles de l'hydraulique, par M. DE BIZE;
Les Merveilles de l'électricité, par M. BAILLE;
Les Merveilles des fleuves et des ruisseaux, par M. MILLET.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presqué toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui ; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage ; il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique et sobriété.* D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entreprise se partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan qui a adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours et avantages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui reproduit les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas lui-même édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus dignes confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans exception pour les écrivains principaux ; pour les autres, un choix sera fait avec goût.

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircissent tout ce qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue qui est le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous a ouverte l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Molière et lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre alphabétique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à lui-même, soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vrai sens et l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexiques formera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bon usage, et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la langue que nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur notre idiome les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms propres, et les plus noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., faciliteront les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de chaque auteur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la plupart, moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour les pièces de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus grand soin, indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes existant dans les bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditions diverses, surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou peu de temps après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand il y a lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalane. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c. Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I et II sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Tomes I à XI. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

EN PRÉPARATOIN :

Molière, par M. É. Soulié.

Boileau, par M. Caboche.

La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'édition formera 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume. 7 fr.

La Fontaine, par M. Julien Girard.

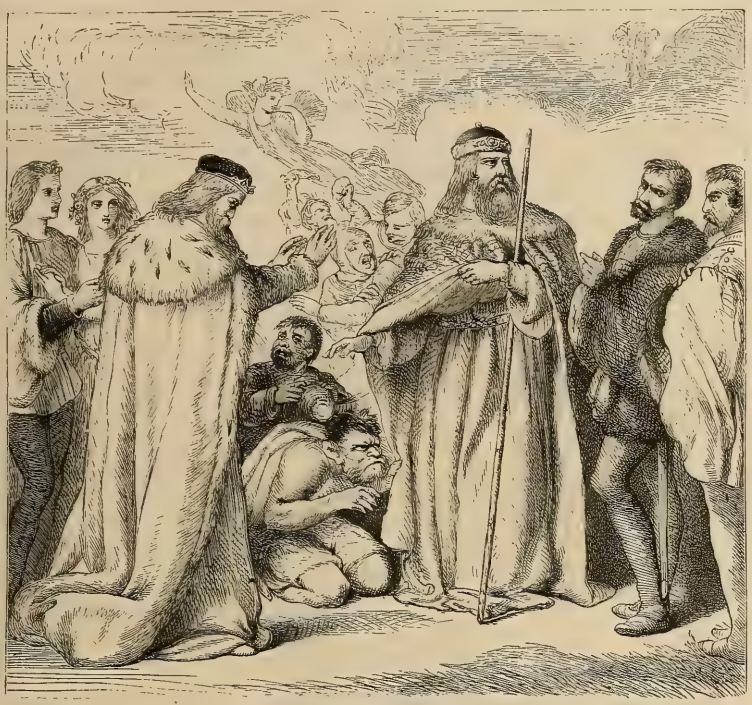
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.

Regnard, par M. V. Fournel.

Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier volume de chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, vues, fac-simile qui pourront être joints à ses œuvres.

12225 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



ALONZO, *montrant Caliban.* Voici la créature la plus étrange que j'aie encore vue.
PROSPERO. Il est aussi difforme dans ses mœurs que dans sa personne. (Acte V.)

seconde c'est que notre vaisseau, que nous tenions pour coulé il n'y a pas plus de trois heures, est aussi solidement joint, se tient aussi bien à flot, est aussi parfaitement gréé que le premier jour où nous avons mis à la mer.

ARIEL, *à part, à Prospero.* — Seigneur, tout cela je l'ai fait depuis mon dernier départ.

PROSPERO, *à part, à Ariel.* — Mon adroit Esprit!

ALONZO. — Tous ces événements ne sont pas naturels; ils vont croissant toujours en étrangeté. Dites-nous, comment êtes-vous venus ici?

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE. — Sire, si je croyais que nous sommes bien éveillés, je ferais effort pour vous le dire. Nous étions plongés dans un sommeil de mort et — comment cela s'est-il fait, je n'en sais rien — tous fourrés sous les écoutilles, lorsqu'il n'y a qu'un instant nous avons été réveillés par des bruits étranges et divers, rugissements, cris de détresse, hurlements, cliquetis de chaînes et autres variétés de vacarmes toutes horribles; immédiatement nous nous trouvons en liberté et nous voyons en parfaite assiette notre brave, royal, excellent vaisseau, et notre capitaine sautant de joie en le regardant; puis, en un rien de temps, plaise à Votre Altesse, nous nous sommes trouvés séparés des autres et nous avons été comme poussés jusqu'ici en nous frottant les yeux.

ARIEL, *à part, à Prospero.* — Cela a-t-il été bien exécuté?

PROSPERO, *à part, à Ariel.* — Admirablement. La diligence même. Tu seras libre.

ALONZO. — Voilà le plus étrange labyrinthe que jamais homme ait parcouru; il y a en jeu dans toute cette affaire une puissance d'action qui sur-

passe celle que posséda jamais la nature : il faut que quelque oracle éclaire notre intelligence.

Prospero. — Sire, mon suzerain, ne fatiguez pas votre esprit à tourner et à retourner l'étrangeté de cette aventure ; lorsque nous serons libres de choisir une heure de loisir (ce qui sera bientôt), alors, seuls en tête-à-tête, je vous donnerai l'explication, qui vous semblera très-simple, de chacun de ces événements. Jusque-là, gardez votre esprit en joie et jugez pour le mieux de toute chose. (*A part, à Ariel.*) Viens ici, Esprit ; mets en liberté Caliban et ses compagnons ; délie le charme. (*Ariel sort.*) Comment va maintenant mon gracieux seigneur? Il vous manque encore quelques gens de votre suite, certains drôles grotesques que vous ne vous rappelez pas.

Rentre ARIEL, *poussant devant lui* CALIBAN, STEPHANO *et* TRINCULO, *revêtus des défroques qu'ils ont volées.*

Stephano. — Que chacun travaille pour tous les autres, et que personne ne se préoccupe de lui-même, car il n'y a ici-bas que hasards. *Corragio!* faux brave de monstre, *corragio!*

Trinculo. — Si les espions que je porte dans ma tête ne sont pas menteurs, voici un superbe spectacle.

Caliban. — Sétebos! les admirables esprits que voilà! Comme mon maître est beau! J'ai peur qu'il ne me châtie.

Sébastien. — Ha! ha! Qu'est-ce que ces espèces-là, monseigneur Antonio? Suffirait-il d'argent pour les acquérir?

Antonio. — Très-probablement ; l'un d'eux est un vrai poisson, et sans aucun doute bon pour le marché.

Prospero. — Remarquez seulement les oripeaux de ces hommes, messeigneurs, et dites-moi s'ils sont honnêtes gens. Ce drôle difforme eut pour mère une sorcière si puissante, qu'elle pouvait commander à la lune, faire à volonté le flux et le reflux, et agir dans la sphère de son empire contre et malgré son pouvoir. Ces trois hommes m'ont volé, et ce demi-diable (car c'est un diable bâtard) avait comploté avec eux de m'enlever la vie. Vous devez reconnaître comme vôtres deux de ces drôles ; quant à ce produit des ténèbres, je le reconnais comme mien.

Caliban. — Je serai pincé à mort.

Alonzo. — N'es-tu pas Stephano, mon ivrogne de sommelier?

Sébastien. — Il est ivre en ce moment même ; où a-t-il pu se procurer du vin?

Alonzo. — Et Trinculo, qui ne tient pas debout et qui est tout prêt à tomber! où donc ont-ils trouvé la grande liqueur qui les a ainsi dorés? Comment as-tu fait pour te mettre à pareille sauce?

Trinculo. — J'ai été mis à cette sauce depuis que je ne vous ai vu, et j'ai bien peur qu'elle ne me sorte plus des os. Je ne craindrai plus les piqûres des mouches.

Sébastien. — Eh bien, Stephano, qu'y a-t-il donc?

Stephano. — Oh! ne me touchez pas, je ne suis pas Stephano, je ne suis qu'une crampe.

Prospero. — Vous vouliez être le roi de l'île, coquin?

Stephano. — J'aurais été un roi fort sensible, alors.

Alonzo, *montrant Caliban.* — Voici la créature la plus étrange que j'aie encore vue.

Prospero. — Il est aussi difforme dans ses mœurs que dans sa personne. Drôle, rendez-vous dans ma grotte, prenez avec vous vos compagnons, et si vous voulez obtenir mon pardon, arrangez-la avec soin.

Caliban. — Oui, je le ferai, et désormais je serai plus sage et je m'efforcerai d'obtenir ma grâce. Quel triple-double âne j'étais de prendre cet ivrogne pour un dieu et d'adorer cet absurde imbécile !

Prospero. — Allons, pars! Hors d'ici.

Alonzo. — Hors d'ici et allez remettre vos défroques où vous les avez trouvées.

Sébastien. — Ou plutôt volées.

(*Caliban, Stephano et Trinculo sortent.*)

Prospero. — Sire, j'invite Votre Altesse et sa suite à entrer dans ma pauvre grotte, où vous prendrez votre repos pour cette seule nuit, dont j'emploierai une partie à des récits qui, je n'en doute pas, la feront passer rapidement. Ils vous diront l'histoire de ma vie et les incidents particuliers qui se sont succédé depuis mon arrivée dans l'île ; puis le matin venu, je vous conduirai à votre vaisseau, et nous ferons route pour Naples, où j'espère voir célébrer le mariage de nos chers bien-aimés ; de là je me retirerai dans mon Milan, où, sur trois de mes pensées, il y en aura une pour ma tombe.

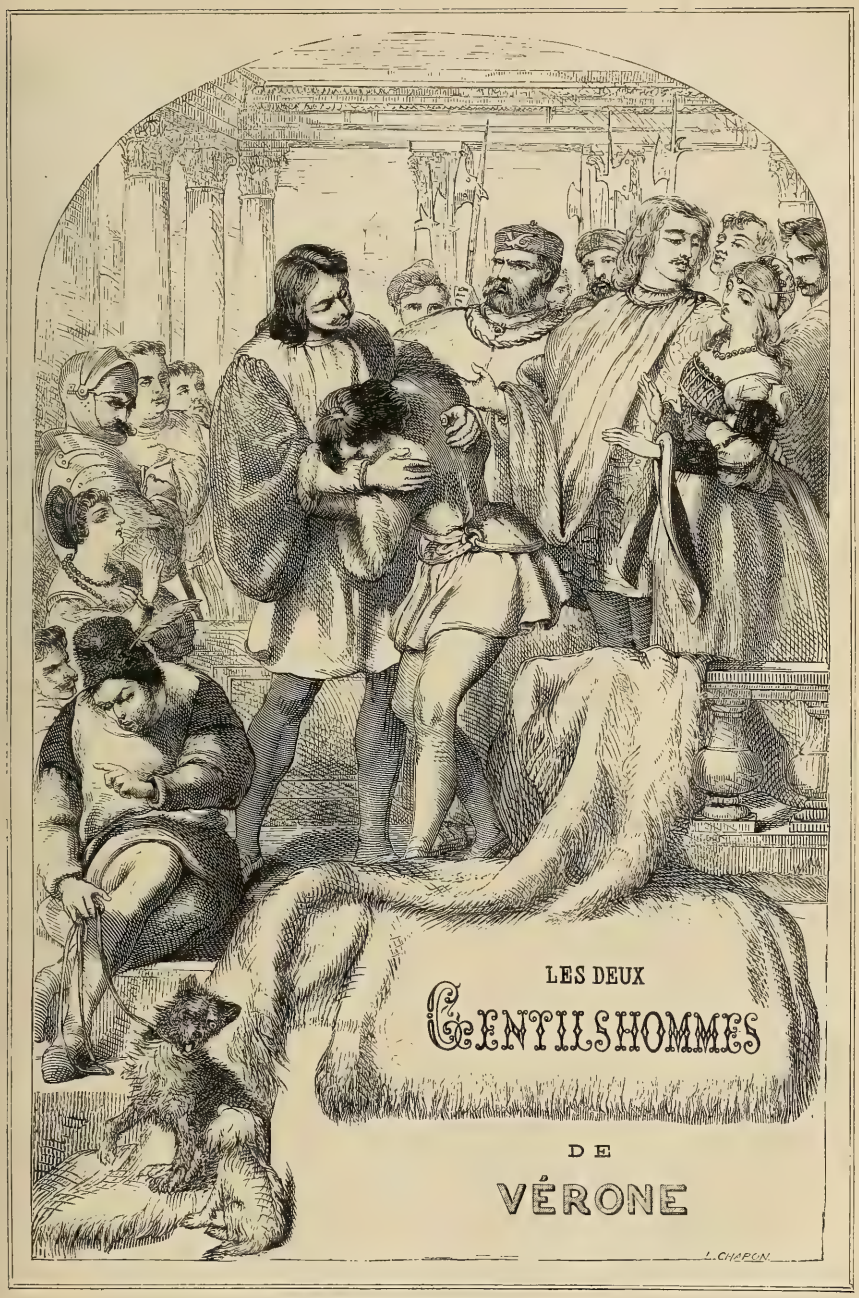
Alonzo. — Il me tarde d'entendre l'histoire de votre vie, qui doit singulièrement captiver l'oreille de qui l'écoute.

PROSPERO. — Je vous raconterai tout, et je vous promets des eaux calmes, des brises propices et des voiles si rapides que votre navire aura bien vite rattrapé et laissé loin derrière lui votre flotte royale. (*A part, à Ariel.*) Mon Ariel, mon petit oiseau, c'est à toi qu'en revient la charge; après cela, retourne aux éléments, sois libre et porte-toi bien! — Je vous en prie, veuillez approcher.

(*Ils sortent.*)

EPILOGUE RÉCITÉ PAR PROSPERO.

Maintenant tous mes charmes sont détruits :
Je n'ai plus d'autre force que la mienne propre,
Et elle est bien faible; aussi, est-il vrai qu'en ce moment,
Vous pouvez à volonté me retenir ici
Ou me renvoyer à Naples. Ne permettez pas,
Maintenant que j'ai recouvré mon duché
Et pardonné au traître, que vos propres enchantements
Me retiennent à leur tour dans cette île déserte;
Mais délivrez-moi de mes chaînes
Avec l'aide de vos mains bienfaisantes.
Il faut que le souffle favorable de vos lèvres
Gonfle mes voiles, ou bien mon projet est manqué,
Et ce projet était de vous plaire. Maintenant je n'ai plus
D'esprit pour exécuter, d'art pour enchanter,
Et ma fin dernière sera le désespoir,
A moins que je ne sois secouru par la prière,
Qui pénètre si avant qu'elle emporte d'assaut
La miséricorde divine elle-même et délie de toutes les fautes.
Comme vous voudriez obtenir le pardon pour vos péchés,
Permettez à votre indulgence de m'accorder la liberté.


LES DEUX
GENTILSHOMMES
DE
VÉRONE
L. CHARON

PERSONNAGES.

LE DUC DE MILAN, père de SILVIA.

VALENTIN, PROTÉE, } les deux gentilshommes de Vérone.

ANTONIO, père de PROTÉE.

THURIO, rival ridicule de VALENTIN.

EGLAMOUR, auxiliaire de SILVIA dans son évasion.

SPEED, valet de VALENTIN.

LANCE, valet de PROTEE.

PANTHINO, valet d'ANTONIO.

L'hôtelier, chez lequel JULIA loge à Milan.

Bandits de grand chemin.

SILVIA, fille du DUC DE MILAN, aimée de VALENTIN.

JULIA, dame de Vérone, aimée de PROTÉE.

LUCETTA, suivante de JULIA.

Domestiques, Musiciens.

Scène. — Tantôt à Vérone, tantôt à Milan, tantôt sur la frontière de Mantoue.

LES

DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique de Vérone.

Entrent VALENTIN *et* PROTÉE.

VALENTIN. — Renonce à me persuader, mon bien cher Protée; les jeunes gens qui restent au logis gardent toujours l'esprit pot au feu. Si l'affection n'enchaînait pas tes tendres années aux doux regards d'une maîtresse honorée, je t'engagerais à m'accompagner pour aller visiter les merveilles du monde, plutôt que d'user ta jeunesse à traîner au logis des jours monotones dans une inertie stérile. Mais puisque tu aimes, continue d'aimer, et tâche de t'en bien trouver, comme je désire m'en bien trouver moi-même lorsque je me mettrai à aimer à mon tour.

PROTÉE. — Tu veux donc partir! eh bien! mon doux Valentin, adieu! pense à ton Protée lorsqu'il t'arrivera de voir dans tes voyages quelque chose de rare et de digne de remarque; souhaite-moi pour associé de ton bonheur, lorsque tu rencontreras quelque bonne fortune, et dans tes heures de danger, si jamais le danger vient s'attaquer à toi, recommande tes peines à mes pieuses prières, car je serai ton intercesseur fidèle, Valentin.

VALENTIN. — Et tu prieras pour mon succès dans un livre d'amour?

PROTÉE. — Je prierai pour toi dans un certain livre que j'aime.

VALENTIN. — C'est-à-dire dans quelque creuse histoire de profond amour; comment, par exemple, le jeune Léandre traversa l'Hellespont.

PROTÉE. — C'est une profonde histoire d'un amour plus profond encore, car Léandre était plongé dans l'amour jusque par-dessus les semelles.

VALENTIN. — Cela est incontestable, car vous qui n'avez jamais traversé l'Hellespont, vous avez cependant de l'amour jusque par-dessus les bottes.

PROTÉE. — Par-dessus les bottes! voyons, ne me mets pas les bottes.

VALENTIN. — Oh! non, je n'en ferai rien, car cela ne te botte pas.

PROTÉE. — Quoi donc?

VALENTIN. — L'état d'amoureux, où il faut acheter le mépris par les gémissements, de pauvres regards bien timides par des soupirs à fendre

le cœur, la joie d'une minute passagère par vingt nuits de veilles, de fatigues et de soucis, où vainqueur, la conquête peut vous être funeste, où vaincu, vous ne gagnez rien qu'un cruel labeur, et où de quelque manière que la chance tourne, l'unique résultat est une folie acquise au prix de la raison, ou bien une raison vaincue par une folie.

Protée. — Ainsi, s'il faut s'en rapporter à votre jugement, je suis fou.

Valentin. — Ainsi, s'il faut s'en rapporter à votre jugement, j'ai bien peur que vous ne le deveniez.

Protée. — C'est l'amour que vous critiquez; je ne suis pas l'amour.

Valentin. — L'amour est votre maître, car il vous maîtrise, et celui qui est ainsi subjugué par un fou ne peut pas, il me semble, être réputé sage.

Protée. — Cependant les écrivains nous disent que c'est dans les plus doux boutons de la fleur que le ver rongeur aime à se loger, et que c'est de même dans les plus beaux esprits que l'amour rongeur habite de préférence.

Valentin. — Et les écrivains nous disent aussi que de même que le bouton le plus précoce est rongé par le ver avant qu'il soit éclos, ainsi le jeune et tendre esprit infecté de folie par l'amour se dessèche encore en bourgeon, et perd dès son printemps même, sa verdure et toutes les belles promesses de ses futures espérances. Mais pourquoi perdre mon temps à te conseiller, toi qui es tout entier la proie de désirs passionnés? Une fois encore adieu! Mon père est sur le port, attendant que j'arrive pour me voir embarquer.

Protée. — Je vais t'accompagner jusque-là, Valentin.

Valentin. — Non, mon doux Protée, disons-nous adieu maintenant. Que tes lettres viennent à Milan m'apporter des nouvelles de ta personne, de tes succès en amour et de tous les événements qui se passeront en l'absence de ton ami, et de mon côté mes lettres iront rendre aux tiennes leur visite.

Protée. — Que tous les bonheurs pleuvent sur toi à Milan!

Valentin. — Que le même souhait se réalise ici pour toi, et maintenant adieu! (*Il sort.*)

Protée, *seul.* — Il court après l'honneur et moi après l'amour; il quitte ses amis pour les rendre plus fiers de lui; moi je quitte mes amis, je me quitte moi-même et toute chose au monde pour l'amour. C'est toi, Julia, qui m'as ainsi métamorphosé, qui me fais négliger mes études, perdre mon temps, combattre les bons conseils, estimer le monde néant, c'est toi qui affaiblis mon esprit par les rêveries et enfièvres mon cœur de préoccupations inquiètes.

Entre SPEED.

Speed. — Messire Protée, Dieu vous garde! avez-vous vu mon maître?

Protée. — Il vient de partir à l'instant afin de s'embarquer pour Milan.

Speed. — Alors il y a vingt contre un à parier qu'il est déjà à bord du vaisseau, et moi je me suis conduit comme un *vrai sot* animal en le perdant.

Protée. — En effet, la bête s'égare fort souvent quand le berger est absent.

Speed. — Vous concluez donc que mon maître est un berger et moi un mouton?

Protée. — Précisément.

Speed. — Eh bien! mais alors mes cornes sont aussi ses cornes, soit que je veille, soit que je dorme.

Protée. — Réponse niaise et tout à fait digne d'un mouton.

Speed. — Preuve nouvelle que je suis un mouton.

Protée. — Oui, et ton maître un berger.

Speed. — Je puis nier cette conclusion par un raisonnement.

Protée. — Il faudra qu'il me mette bien à court si je ne maintiens pas ladite conclusion par un autre argument.

Speed. — Le berger cherche le mouton et non pas le mouton le berger; or, je cherche mon maître et mon maître ne me cherche pas; donc je ne suis pas un mouton.

Protée. — Le mouton suit le berger pour le fourrage, et le berger ne suit pas le mouton pour sa nourriture; toi, tu suis ton maître pour des gages, et ton maître ne te suit pas pour des gages; donc tu es un mouton.

Speed. — Un autre argument de même force et je vais crier : *Bêeh.*

Protée. — Mais tâche un peu de m'écouter maintenant. As-tu remis ma lettre à Julia?

Speed. — Oui, Monsieur. Moi, mouton tondu, je lui ai donné votre lettre à elle, brebis en dentelles; et elle, brebis en dentelles, ne m'a rien donné pour ma peine, à moi mouton tondu.

Protée. — Ah! que de moutons! je crains que le pâturage ne soit trop petit pour eux.

Speed. — Si le terrain est trop encombré, vous ne feriez pas mal de la mettre à la longe.

PROTÉE. Que tous les bonheurs pleuvent sur toi à Milan !

VALENTIN. Que le même souhait se réalise ici pour toi, et maintenant adieu ! (Acte I, sc. I.)

Protée. — Non, en cela tu te trompes, c'est toi qu'on devrait mettre à la chaine.

Speed. — Une chaîne! Ah! Monsieur, un moindre bijou sera une récompense suffisante pour le port de votre lettre.

Protée. — Tu t'abuses, j'entends par chaîne une *attache*.

Speed. — Une corde alors, déroulez-la et déroulez-la encore, elle sera trois fois trop courte pour mesurer les pas qu'il m'a fallu faire vers votre maîtresse avec votre lettre.

Protée. — Mais qu'a-t-elle dit? (*Speed fait un signe de tête.*) A-t-elle fait signe ainsi?

Speed. — *Ouais*.

Protée. — Cygne, oie! quoi, tout cela fait une bête.

Speed. — Vous vous trompez, Monsieur; je dis qu'elle a fait signe; vous me demandez si elle a fait signe, et je vous réponds *ouais*.

Protée. — Et tout cela mis ensemble fait une bête.

Speed. — Eh bien, puisque vous avez pris la peine de mettre tout cela ensemble, gardez-le pour votre peine.

Protée. — Non, non, cela vous servira de récompense pour avoir porté ma lettre.

Speed. — Fort bien, je vois qu'il faut que j'en empoche avec vous.

Protée. — Quoi, Monsieur? qu'est-ce qu'il faut que vous empochiez?

Speed. — Parbleu, Monsieur, des lettres, puisque je n'ai rien que celles du mot de bête pour ma peine.

Protée. — Malepeste! comme vous avez l'esprit vif!

Speed. — Et cependant tout vif qu'il est il ne peut parvenir à attraper à la course votre lambine de bourse.

Protée. — Allons, allons; parle vite et nettement. Qu'a-t-elle dit?

Speed. — Ouvrez votre bourse, afin que l'argent et le message soient remis en même temps.

Protée. — Bien, Monsieur : voici pour votre peine. (*Il lui donne de l'argent.*) Qu'a-t-elle dit?

Speed. — Vraiment, Monsieur, je crois que vous la gagnerez difficilement.

Protée. — Quoi! t'en a-t-elle autant laissé voir?

Speed. — Monsieur, elle ne m'a rien laissé voir, rien du tout, pas même un ducat pour lui avoir remis votre lettre; et puisqu'elle a été si dure pour moi lorsque je lui portais votre âme, je crains fort qu'elle ne vous montre la même dureté lorsque vous la lui ouvrirez. Ne lui donnez pas d'autres gages que des pierres, car elle est aussi dure que l'acier.

Protée — Quoi! elle n'a rien dit?

Speed. — Rien, pas même : Prenez ceci pour votre peine. — Pour me témoigner votre bonté, — grâces vous en soient rendues — vous m'avez donné six deniers, en retour desquels je vous engage à porter désormais vos lettres vous-même, et là-dessus, Monsieur, je vais aller vous recommander au souvenir de mon maître.

Protée. — File, file, va-t'en préserver du naufrage votre vaisseau, qui ne peut sombrer tant qu'il t'aura à bord, car une mort plus sèche t'est réservée à terre. (*Speed sort.*) Je vais me procurer un meilleur messager; je crains que ma Julia ne dédaigne mes lettres, les recevant d'un aussi méprisable courrier. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Vérone. — Le jardin de la maison de Julia.

Entrent JULIA *et* LUCETTA.

Julia. — Mais, dis-moi, Lucetta, maintenant que nous sommes seules, me conseillerais-tu de tomber amoureuse?

Lucetta. — Oui, Madame, pourvu que vous ne trébuchiez pas étourdiment.

Julia. — De toute cette belle affluence de gentilshommes qui viennent chaque jour causer avec moi, quel est à ton avis le plus digne d'amour?

Lucetta. — Veuillez me répéter leurs noms, et je vous dirai mon opinion selon mon humble et simple bon sens.

Julia. — Que penses-tu du beau seigneur Églamour?

Lucetta. — Que c'est un charmant causeur, un chevalier élégant et soigné; mais si j'étais à votre place, je ne l'accepterais jamais pour amoureux.

Julia. — Que penses-tu du riche Mercatio?

Lucetta. — De ses richesses, beaucoup de bien; de sa personne, couci-couçà.

Julia. — Que penses-tu du gracieux Protée?

Lucetta. — Seigneur! Seigneur! Ah! comme la folie nous gouverne!

JULIA. — Eh bien! quoi? Qu'y a-t-il? Que signifient ces exclamations à propos de ce nom?

LUCETTA. — Pardon, chère Madame, mais c'est le comble de l'audace à moi, indigne créature que je suis, de me permettre de juger ainsi d'aimables gentilshommes.

JULIA. — Pourquoi ne pas donner ton avis sur Protée aussi bien que sur les autres?

LUCETTA. — Voici pourquoi : entre beaucoup qui sont bien, il est selon moi le mieux.

JULIA. — Votre raison pour penser ainsi?

LUCETTA. — Je n'en ai pas d'autre qu'une raison de femme. Je le trouve ainsi parce que je le trouve ainsi.

JULIA. — Et tu voudrais me voir jeter mon amour sur lui?

LUCETTA. — Oui, si vous pensez qu'il ne serait pas mal placé.

JULIA. — Cependant il est, de tous, celui qui m'a le moins ému.

LUCETTA. — Cependant il est, je crois, de tous, celui qui vous aime le mieux.

JULIA. — Son peu d'instances montre son peu d'amour.

LUCETTA. — Oh! ils aiment peu, ceux qui laissent voir leur amour aux autres.

JULIA. — Je voudrais connaître ses sentiments.

LUCETTA. — Jetez les yeux sur cette lettre, Madame. (*Elle lui donne une lettre.*)

JULIA, *lisant.* — « *A Julia.* » De la part de qui?

LUCETTA. — Son contenu vous le dira.

JULIA. — Dis, dis, qui te l'a remise?

LUCETTA. — Le page du seigneur Valentin, envoyé, je crois, par Protée. Il aurait voulu vous la remettre à vous-même, mais je me suis trouvée sur son chemin, et je l'ai reçue en votre nom. Pardonnez ma faute, je vous prie.

JULIA. — Sur ma pudeur, vous êtes une admirable entremetteuse! Quoi! osez-vous bien accueillir ainsi des messages de galanterie, et préparer en cachette des piéges à ma jeunesse? C'est là un joli métier, je vous assure, et vous êtes tout à fait digne de l'exercer. Reprenez cette lettre et tâchez de la faire retourner à son auteur, ou bien ne vous présentez jamais plus devant mes yeux.

LUCETTA. — Plaider pour l'amour mérite un meilleur salaire que la haine.

JULIA. — Voulez-vous bien partir?

LUCETTA. — Oui, afin de vous laisser réfléchir. (*Elle sort.*)

JULIA, *seule.* — Et cependant je voudrais bien avoir parcouru cette lettre. Il serait honteux maintenant de la rappeler et de l'inviter à une faute pour laquelle je l'ai grondée. Quelle sotte! Elle sait que je suis une fille et elle ne trouve pas un moyen de me contraindre à lire cette lettre! Car les filles par pudeur disent toujours *non*, alors même qu'elles veulent que celui qui les presse comprenne *oui*. Fi! fi! Quel désordonné que ce fol amour, qui comme un enfant malade égratigne sa nourrice, et tout aussitôt après vient repentant baiser la verge! Avec quelle brutalité j'ai chassé Lucetta, alors que je grillais d'envie qu'elle restât! Avec quelle colère je me suis étudiée à froncer le sourcil, tandis qu'une joie intérieure forçait mon cœur à sourire! Ma pénitence sera de rappeler Lucetta et de lui demander la rémission de ma folie passée. Eh! Lucetta!

(*Lucetta rentre.*)

LUCETTA. — Que désire Madame?

JULIA. — Est-il bientôt l'heure du dîner?

LUCETTA. — Je voudrais qu'elle fût déjà venue; au moins vous pourriez faire passer votre colère sur les plats et non plus sur votre suivante.

JULIA. — Qu'est-ce donc que vous ramassez là si délicatement?

LUCETTA. — Rien.

JULIA. — Pourquoi vous êtes-vous baissée alors?

LUCETTA. — Pour ramasser un papier que j'avais laissé tomber.

JULIA. — Et ce papier n'est rien?

LUCETTA. — Rien qui me concerne.

JULIA. — Alors, laissez-le chercher à ceux qu'il concerne.

LUCETTA. — Madame, il ne laissera rien à chercher à ceux qu'il concerne, à moins qu'il n'ait un faux interprète.

JULIA. — Quelqu'un de vos amoureux vous a écrit une lettre en vers?

LUCETTA. — Pour que je puisse les chanter en mesure, donnez-moi la note, Madame; Votre Grâce s'entend à choisir le ton.

JULIA. — Aussi mal que possible pour de semblables bagatelles. L'air qui leur convient le mieux est celui de *Léger d'amour*.

LUCETTA. — Ils ont trop de poids pour un air si léger.

JULIA. — Trop de poids? Alors ils sont chargés de quelque refrain?

LUCETTA. — Oui, et d'un refrain qui serait mélodieux si vous le chantiez.

JULIA. — Et pourquoi ne le chantez-vous pas vous-même?

LUCETTA. — Je ne peux pas monter si haut.

JULIA. — Voyons votre chant. (*Prenant la lettre.*) Eh bien, mignonne!

LUCETTA. — Conservez ce ton et vous viendrez à bout de chanter la chanson tout entière; et pourtant, je ne sais pas pourquoi, je n'aime pas ce ton-là.

JULIA. — Vous ne l'aimez pas?

LUCETTA. — Non, Madame, vous prenez le ton trop haut.

JULIA. — Et vous, mignonne, vous prenez le ton trop impertinent.

LUCETTA. — Bon! voilà maintenant que vous le prenez trop bas; vous détruisez l'accord par de trop brusques variations. Il ne vous a manqué que de prendre un ton moyen pour exécuter votre chanson.

JULIA. — Le ton moyen est impossible à garder avec votre basse hors de mesure.

LUCETTA. — Mais, vraiment, je faisais la partie de basse pour Protée.

JULIA. — J'en ai assez de ce bavardage. Voici ma réponse à toutes ces importunités. (*Elle déchire la lettre.*) Allez-vous-en, et laissez les morceaux à terre. Vous voudriez peut-être les ramasser pour me faire entrer en colère?

LUCETTA. — Elle fait semblant d'être offensée, mais elle serait charmée qu'une seconde lettre vînt renouveler son courroux.

(*Elle sort.*)

JULIA. — Plût au ciel que je fusse courroucée contre celle-là même! Oh! mains haïssables, comment avez-vous pu déchirer des paroles si tendres! O guêpes injurieuses, après vous être nourries d'un si doux miel, comment avez-vous pu tuer avec vos aiguillons les abeilles qui l'avaient fait! En réparation je vais baiser tous ces morceaux de papier chacun à leur tour. Voyez! celui-ci porte écrit : « *Tendre Julia.* » Oh! plutôt *cruelle Julia!* Vois, en punition de ton ingratitude, je jette ton nom contre ces dures pierres, et je marche avec mépris sur ton dédain. Sur celui-là, on lit : « *Protée, blessé d'amour.* » Pauvre nom blessé! mon sein sera ta couche jusqu'à ce que ta blessure soit entièrement guérie, et je sonde ainsi sa profondeur avec un baiser de souveraine affection. Deux fois, trois fois, ce nom de *Protée* se trouve écrit; soyez calmes, bons vents, n'emportez pas un seul mot jusqu'à ce que j'aie retrouvé chaque lettre de cette lettre, excepté celles qui forment mon propre nom; pour celles-là, qu'un tourbillon les emporte sur le sommet effrayant d'un roc escarpé et sauvage, et de là les précipite dans la mer en courroux. Las! voici dans une seule ligne son nom deux fois écrit : « *Protée le pauvre délaissé, Protée le passionné à la douce Julia.* » Ces derniers mots, je vais les déchirer; et cependant je n'en ferai rien, puisque si gentiment il les a accouplés aux expressions gémissantes qui accompagnent son nom. Je vais unir ainsi nos deux noms l'un contre l'autre; bien, maintenant embrassez-vous, enlacez-vous, disputez-vous, faites tout ce que vous voudrez.

(*Rentre Lucetta.*)

LUCETTA. — Madame, le dîner est servi et votre père attend.

JULIA. — Bien, partons.

LUCETTA. — Quoi? est-ce que nous allons laisser là ces morceaux de papier pour faire des cancans à tout venant?

JULIA. — S'ils vous inspirent tant de sollicitude, le mieux est de les relever.

LUCETTA. — J'ai été déjà *relevée* moi-même pour les avoir laissés tomber; cependant, je ne veux pas les laisser là exposés à prendre froid.

JULIA. — Je vois que vous avez pour ces pauvres restes une piété de *bout de mois.*

LUCETTA. — Bien, bien, Madame, dites ce qu'il vous semble voir; moi aussi je vois ce que je vois, quoique vous imaginiez que je suis myope.

JULIA. — Allons, allons, vous plairait-il de me suivre?

SCÈNE III.

Vérone. — Un appartement dans la maison d'Antonio.

Entrent ANTONIO *et* PANTHINO.

ANTONIO. — Dites-moi, Panthino, qu'est-ce donc que ce langage sévère que mon frère vous a tenu dans le cloître?

PANTHINO. — C'était à propos de son neveu Protée, votre fils.

ANTONIO. — Eh bien! qu'en disait-il?

PANTHINO. — Il s'étonnait que Votre Seigneurie lui permît de dépenser sa jeunesse au logis, tandis que d'autres pères de moindre état envoient leurs fils pousser leur chemin dans le monde, les uns aux armées, pour y tenter la fortune militaire; d'autres à la découverte d'îles lointaines;

JULIA. Je voudrais connaître ses sentiments.
LUCETTA. Jetez les yeux sur cette lettre, Madame. (Acte I, sc. II.)

d'autres encore aux universités savantes. Il disait que votre fils Protée était égal à n'importe laquelle de ces carrières, et même à toutes, et il m'a recommandé de vous solliciter de ne pas le laisser davantage perdre son temps au logis, car ce serait plus tard pour lui une grande infériorité que de n'avoir pas voyagé dans sa jeunesse.

Antonio. — Tu n'as pas besoin de me presser beaucoup à propos d'un sujet qui depuis un mois ne me sort pas de la tête. J'ai sérieusement réfléchi qu'il perdait son temps, et qu'il ne serait jamais un homme accompli sans la connaissance et l'usage du monde. L'expérience s'acquiert par la pratique des choses et se perfectionne par le cours rapide des années; mais alors, dis-moi, où vaudrait-il mieux l'envoyer?

Panthino. — Je pense que Votre Seigneurie n'ignore pas que son compagnon, le jeune Valentin, est attaché au service de l'empereur dans sa cour royale.

Antonio. — Je le sais parfaitement.

Panthino. — Je crois que c'est là que Votre Seigneurie ferait bien de l'envoyer; là, il pratiquerait les joutes et les tournois, entendrait de beaux discours, converserait avec des gentilshommes et serait à portée de tous les exercices qui conviennent à sa jeunesse et à sa noble naissance.

Antonio. — Je goûte ton opinion; tu m'as fort bien conseillé, et la mise à exécution de tes avis te fera voir combien ils m'agréent. Je vais sans le moindre retard le dépêcher à la cour de l'empereur.

Panthino. — Demain, si cela vous convient, car don Alphonso et d'autres gentilshommes de renom doivent partir pour aller saluer l'empereur et mettre leurs services à sa disposition.

Antonio. — Très-bonne compagnie; Protée partira avec eux, et — mais justement le voilà fort à propos. Nous allons lui annoncer cette résolution.

Entre PROTÉE.

Protée. — Doux amours! douces lignes! douce vie! Voici la marque de sa main, agent de son cœur; voici son serment d'amour, gage de son honneur. Oh! si nos pères voulaient approuver notre amour et sceller notre bonheur de leur consentement! O céleste Julia!

Antonio. — Qu'est-ce donc? Quelle est cette lettre que vous lisez?

Protée. — Plaise à Votre Seigneurie, c'est un mot ou deux de souvenir que m'envoie Valentin, et qu'il m'a fait parvenir par un ami qui vient de le quitter.

Antonio. — Passez-moi cette lettre, que je voie les nouvelles qu'elle contient.

Protée. — Elle ne contient aucune nouvelle, seigneur; Valentin m'écrit simplement pour me dire combien il vit heureux, combien adoré, et journellement honoré par l'empereur de marques de faveur, et pour m'exprimer le désir de me voir auprès de lui, associé à sa fortune.

Antonio. — Et dans quelles dispositions ce souhait vous laisse-t-il?

Protée. — Mais dans les dispositions de quelqu'un qui n'a d'autre volonté que celle de Votre Seigneurie, et qui ne dépend pas du désir d'un ami.

Antonio. — Ma volonté s'accorde passablement bien avec son désir. Ne va pas t'étonner de ma brusque décision; ce que je veux, je le veux, et c'est tout. J'ai résolu que tu irais passer quelque temps avec Valentin à la cour de l'empereur; tu recevras de moi exactement la même pension qu'il reçoit des siens. Tiens-toi prêt à partir demain matin, ne t'excuse pas, mes ordres sont péremptoires.

Protée. — Monseigneur, je ne puis avoir fait mes préparatifs en si peu de temps; veuillez différer mon départ d'un jour ou deux.

Antonio. — N'aïe aucune crainte, les choses dont tu auras besoin te suivront de près; plus de retard; tu partiras demain. Marchons, Panthino; vous allez vous employer à presser les préparatifs de son voyage.

(*Antonio et Panthino sortent.*)

Protée, *seul.* — Ainsi, en évitant le feu par crainte de me brûler, je me suis jeté dans la mer, où je me suis noyé. Je n'ai pas osé montrer à mon père la lettre de Julia de peur qu'il ne mît obstacle à mon amour, et le plus grand de tous les obstacles, c'est ma propre excuse qui lui a fourni le moyen de l'élever. Oh! comme le printemps d'amour ressemble à la splendeur incertaine d'un jour d'avril, qui découvre maintenant toute la beauté du soleil et que tout à l'heure un nuage en passant va dissiper!

(*Rentre Panthino.*)

Panthino. — Messire Protée, votre père vous demande. Il est très-pressé; par conséquent, allez vite, je vous en prie.

Protée. — C'est bien, j'y cours; mon cœur obéit, et cependant il répond *non* mille fois.

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Milan. — Un appartement dans le palais du duc.

Entrent VALENTIN *et* SPEED.

SPEED. — Monsieur, votre gant.

VALENTIN. — Il n'est pas à moi ; j'ai mis les miens.

SPEED. — Il doit être cependant à vous, car c'est un gant dépareillé qui cherche son autre moitié.

VALENTIN. — Ah! laisse-moi voir ; oui, donne-le-moi ; il m'appartient. O doux ornement qui pare une chose divine! Ah! Silvia ! Silvia !

SPEED, *appelant*. — Madame Silvia! Madame Silvia!

VALENTIN. — Eh bien ! faquin, qu'est-ce que ces manières ?

SPEED. — Oh ! Monsieur, elle est hors de la portée de ma voix.

VALENTIN. — Mais qui vous a donc commandé de l'appeler, Monsieur?

SPEED. — Votre Honneur elle-même, Monsieur, ou je me suis trompé.

VALENTIN. — Fort bien, vous aurez toujours trop de hâte.

SPEED. — Et cependant vous m'avez grondé tout récemment pour mon trop de lenteur.

VALENTIN. — Assez, Monsieur ; dites-moi, connaissez-vous Madame Silvia?

SPEED. — Celle qui est aimée de Votre Honneur?

VALENTIN. — Comment savez-vous donc que je suis amoureux?

SPEED. — Parbleu, par les signes particuliers que voici : vous avez appris, à l'exemple de Messire Protée, à croiser vos bras comme un mécontent; à vous délecter d'un chant d'amour comme un rouge-gorge ; à vous promener seul comme quelqu'un qui a la peste; à soupirer comme un écolier qui a perdu son A B C; à pleurer comme une fillette qui vient d'enterrer sa grand'-maman; à jeûner comme un homme qui est à la diète ; à veiller comme un homme qui a peur des voleurs ; à parler d'une voix pleurnicheuse comme un mendiant à la Toussaint. Auparavant, vous aviez coutume, lorsque vous riiez, d'éclater comme un coq, et lorsque vous vous promeniez, de marcher comme un lion ; si vous jeûniez c'était immédiatement après dîner, et si vous aviez l'air triste c'était toujours faute d'argent. Mais il a suffi d'une maîtresse pour vous métamorphoser si complétement que, lorsque je vous regarde, c'est à peine si je reconnais mon maître.

VALENTIN. — Est-ce qu'on remarque en moi tous ces signes?

SPEED. — On les remarque tous en *dehors* de vous.

VALENTIN. — En dehors de moi ! c'est impossible.

SPEED. — En dehors de vous, et cela est très-certain, car vous êtes si simple qu'en *dehors de vous* personne ne saurait l'être autant ; mais ces folies vous dominent tant *au dedans* qu'elles vous mettent *en dehors* de vous, et qu'elles transparaissent *au travers* de vous comme l'urine dans une fiole ; si bien que toute personne qui vous voit possède l'œil d'un médecin pour désigner votre maladie.

VALENTIN. — Mais, dis-moi, connais-tu Madame Silvia ?

SPEED. — Celle que vous regardez toujours ainsi à souper?

VALENTIN. — Ah ! tu en as fait la remarque ? Elle-même précisément.

SPEED. — Non, Monsieur, je ne la connais pas.

VALENTIN. — Comment ! tu la connais pour me l'avoir vu regarder, et cependant tu ne la connais pas?

SPEED. — N'a-t-elle pas l'air très-commun, Monsieur?

VALENTIN. — Mais non, mon garçon; elle est moins belle encore qu'elle n'est distinguée.

SPEED. — Quant à cela, Monsieur, je le sais parfaitement.

VALENTIN. — Quoi! qu'est-ce que tu sais?

SPEED. — Qu'elle n'est pas aussi belle que distinguée — de vous.

VALENTIN. — Je veux dire que sa beauté est exquise et sa distinction infinie.

SPEED. — C'est que l'une est en peinture et que l'autre est sans prix.

VALENTIN. — Comment en peinture? Comment sans prix?

SPEED. — Parbleu, Monsieur, elle se peint tellement pour se faire belle que pour tout homme sa beauté est sans prix.

VALENTIN. — Eh bien! quel cas faites-vous donc de moi? J'estime à un très-haut prix sa beauté.

SPEED. — Vous ne l'avez pas revue depuis qu'elle est défigurée?

VALENTIN. — Depuis quand est-elle défigurée?

SPEED. — Depuis que vous l'aimez.

VALENTIN. — Je l'ai aimée dès le premier moment où je l'ai vue et je la trouve toujours belle.

SPEED. — Si vous l'aimez, vous ne pouvez la voir.

VALENTIN. — Pourquoi?

SPEED. — Parce que l'amour est aveugle. Oh! pourquoi n'avez-vous pas mes yeux, ou pourquoi vos yeux n'ont-ils plus la clairvoyance qu'ils avaient autrefois, alors que vous plaisantiez Messire Protée parce qu'il allait sans jarretières!

VALENTIN. — Eh bien! qu'est-ce que je verrais maintenant si j'avais encore cette clairvoyance?

SPEED. — Votre présente folie et l'extrême laideur de votre maîtresse, car si Protée, étant amoureux, n'y voyait pas assez pour attacher ses chausses, vous, qui êtes maintenant dans le même état, vous n'y voyez pas assez pour mettre les vôtres.

VALENTIN. — Il me semble, alors, mon garçon, que vous êtes amoureux, car, hier matin, vous n'y avez pas vu assez clair pour essuyer mes souliers.

SPEED. — C'est vrai, Monsieur, j'étais amoureux de mon lit; je vous remercie de m'avoir bousculé pour mon amour; cela m'a donné plus de hardiesse pour vous relancer sur les vôtres.

VALENTIN. — Bref, je lui *porte* une grande affection.

SPEED. — Je voudrais que vous la lui eussiez *remise;* de cette façon vous seriez débarrassé de votre affection.

VALENTIN. — Hier au soir elle m'a commandé d'écrire quelques vers pour une personne qu'elle aime.

SPEED. — Et les avez-vous écrits?

VALENTIN. — Oui.

SPEED. — Et les vers ne sont-ils pas quelque peu boiteux?

VALENTIN. — Non, mon garçon; ils sont aussi droits qu'il m'a été possible de les faire. — Silence; elle vient.

Entre SILVIA.

SPEED, *à part.* — Oh! l'excellente pièce! Oh! l'admirable marionnette! Mon maître va maintenant lui souffler les paroles de son rôle.

VALENTIN. — Madame et maîtresse, mille bonjours.

SPEED, *à part.* — Eh! donnez-vous une bonne nuit, cela vaudra un million de révérences.

SILVIA. — Messire Valentin et serviteur, je vous en présente deux mille.

SPEED, *à part.* — C'est lui qui devrait payer l'intérêt et c'est elle qui le paye.

VALENTIN. — Ainsi que vous me l'avez ordonné, j'ai écrit votre lettre pour cet ami secret que vous ne nommez pas, tâche que j'aurais eu beaucoup de répugnance à accomplir, n'était mon obéissance à Votre Seigneurie. (*Il lui donne une lettre.*)

SILVIA. — Je vous remercie, gentil serviteur. Voilà qui est très-spirituellement fait.

VALENTIN. — Excusez-moi, Madame; cela est bien imparfait, car ignorant à quelle personne cette lettre doit aller, j'ai écrit à l'aventure et sans beaucoup de précision.

SILVIA. — Peut-être trouvez-vous que c'est beaucoup de peine?

VALENTIN. — Non, Madame; si cela peut vous obliger, vous n'avez qu'à commander pour que je vous en écrive mille fois autant: et cependant....

SILVIA. — Une jolie période! Bien, j'en devine la suite; et cependant je ne la dirai pas, — et cependant je ne m'en soucie point, — et cependant reprenez ce papier, — et cependant je vous remercie, ne voulant pas désormais vous importuner davantage.

SPEED, *à part.* — Et cependant vous recommencerez, et cependant, encore un autre cependant.

VALENTIN. — Que veut dire Votre Grâce? Est-ce que cette lettre ne vous plaît pas?

SILVIA. — Mais si! mais si! Les vers sont très-bien tournés; mais puisque vous les avez écrits

SILVIA. Mais si! mais si! Les vers sont très-bien tournés; mais puisque vous les avez écrits à contre-cœur, reprenez-les, — allons, reprenez-les.

(Acte II, sc. I.)

à contre-cœur, reprenez-les, — allons, reprenez-les. (*Elle lui rend la lettre.*)

VALENTIN. — Madame, ils sont pour vous.

SILVIA. — Oui, oui ; vous les avez écrits à ma requête, Monsieur ; mais je n'en veux pas ; ils sont pour vous : je les aurais voulus plus attendrissants.

VALENTIN. — S'il plaît à Votre Grâce, j'en écrirai une autre.

SILVIA. — Et lorsque vous l'aurez écrite, relisez-la par amour pour moi ; si elle vous plaît, tant mieux ; si elle ne vous plaît pas, eh bien, tant mieux encore.

VALENTIN. — Si elle me plaît, Madame ! Quoi alors ?

SILVIA. — Eh bien, si elle vous plaît, gardez-la pour votre peine ; et là-dessus, bonjour, mon serviteur. (*Elle sort.*)

SPEED. — Oh ! adresse inaperçue, impénétrable, invisible, à peu près comme un nez sur un visage ou une girouette sur un clocher. Mon maître la sollicite et c'est elle qui enseigne à son solliciteur, qui est son protégé, à devenir son protecteur. Oh ! l'excellent artifice ! En a-t-on jamais connu de plus fort ! Mon maître pris pour secrétaire, et qui s'écrit à lui-même.

VALENTIN. — Eh bien, Monsieur, sur quoi donc êtes-vous là à raisonner avec vous-même ?

SPEED. — Ne vous en déplaise, je cherchais des rimes, c'est vous qui avez la raison.

VALENTIN. — La raison ! Pour faire quoi ?

SPEED. — Pour être l'orateur de Madame Silvia.

VALENTIN. — Auprès de qui ?

SPEED. — Auprès de vous-même. Parbleu, elle vous fait la cour par métaphore.

VALENTIN. — Quelle métaphore ?

SPEED. — Par une lettre, devrais-je dire.

VALENTIN. — Comment donc cela ? elle ne m'a pas écrit.

SPEED. — Quel besoin en a-t-elle, puisqu'elle vous a fait écrire à vous-même ? Comment, vous n'apercevez pas la ruse ?

VALENTIN. — Non, ne le crois pas.

SPEED. — En effet, je ne vous crois pas, Monsieur. Mais n'avez-vous pas aperçu l'aveu qu'elle vous a adressé ?

VALENTIN. — Elle ne m'a rien adressé, si ce n'est une parole de mauvaise humeur.

SPEED. — Comment donc ! elle vous a donné une lettre.

VALENTIN. — C'est la lettre que j'ai écrite pour son ami.

SPEED. — Et cette lettre, elle l'a remise à son adresse, voilà tout.

VALENTIN. — Je voudrais bien qu'il n'y eût rien de pire.

SPEED. — Je vous garantis que les choses sont en aussi bon état que je le dis. « Car souvent vous lui avez écrit, et elle, par modestie ou bien encore faute de loisir, n'a pas pu vous répondre ; peut-être aussi, craignant que quelque messager ne découvrît ses sentiments, elle a enseigné à l'objet de ses amours lui-même à écrire à son amant. » Tout ce que je récite là est textuel, car c'est dans un texte imprimé que je l'ai trouvé. Mais à quoi rêvez-vous, Monsieur ? Il est l'heure du dîner.

VALENTIN. — J'ai dîné.

SPEED. — Parfait ; mais écoutez, Monsieur : quoique le caméléon Amour puisse se nourrir d'air, moi je me nourris de viandes et je mangerais volontiers un morceau. Oh ! ne soyez pas comme votre maîtresse ; laissez-vous attendrir, laissez-vous attendrir ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Vérone. — Le jardin de la maison de Julia.

Entrent PROTÉE *et* JULIA.

PROTÉE. — Prenez patience, ma charmante Julia.

JULIA. — Il le faut bien, lorsqu'il n'y a pas de remède.

PROTÉE. — Aussitôt qu'il me sera possible, j'effectuerai mon retour.

JULIA. — Si votre cœur ne tourne pas, votre retour sera bien plus prompt. Gardez ce souvenir pour l'amour de Julia. (*Elle lui donne un anneau.*)

PROTÉE. — Allons, nous allons faire un échange, prenez celui-ci. (*Il lui donne à son tour un anneau.*)

JULIA. — Et scellons ce contrat d'un baiser sacré.

PROTÉE. — Voici ma main comme promesse de ma loyale constance, et si jamais il arrive qu'une heure dans la journée me surprenne à ne pas soupirer pour l'amour de toi, Julia, puisse l'heure suivante m'apporter quelque événement malheureux en punition de cet oubli de mon amour ! Mon père m'attend ; ne me réponds plus. Voici l'heure

de la marée, une tout autre marée que celle de tes larmes, cette marée qui me retiendrait plus longtemps que je ne dois. Julia, adieu! (*Julia sort.*) Quoi! partie sans me dire une parole? Oui, le véritable amour est ainsi, il ne peut parler, car la sincérité a pour le faire resplendir des actions meilleures que des paroles.

Entre PANTHINO.

PANTHINO. — Seigneur Protée, on vous attend.

PROTÉE. — Marche, j'y vais, j'y vais. Hélas! la séparation frappe de mutisme les pauvres amants. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Vérone. — Une rue.

Entre LANCE, *conduisant un chien.*

LANCE. — Vrai, je n'aurai pas fini de pleurer avant une heure; toute la race des Lance a ce défaut. J'ai reçu ma *proportion* comme l'enfant *prodige*, et je vais avec le seigneur Protée à la cour impériale. Je crois que Crab, mon chien, est bien le chien le plus insensible qui existe; ma mère pleurait, mon père se lamentait, ma sœur sanglotait, notre servante hurlait, notre chat se tordait les pattes, et toute notre maison était sens dessus dessous, et ce mâtin, aux entrailles cruelles, n'a pas versé une seule larme. C'est une pierre, un vrai caillou, et qui n'a pas plus de pitié qu'un chien. Un juif aurait pleuré en voyant nos adieux; c'est au point que ma grand'mère, qui n'a pas d'yeux, pleurait, voyez-vous, de notre séparation, à s'en rendre aveugle. Je m'en vais vous montrer la scène. Ce soulier est mon père;— non, c'est le soulier gauche qui est mon père; — non, non, ce soulier gauche est ma mère; — mais non, cela ne va pas comme ça non plus; — oui, c'est bien ça, c'est bien ça, — c'est le soulier qui a la plus mauvaise semelle. Donc, ce soulier qui a un trou est ma mère, et l'autre est mon père. C'est cela même, morbleu! Maintenant, Monsieur, ce bâton est ma sœur; car, voyez-vous, elle est aussi blanche qu'un lis et aussi fluette qu'une verge; ce chapeau est Nan, notre servante; je suis le chien; non, le chien est lui-même, et je suis le chien. Oh! oh! je suis le chien, et le chien est moi; oui, c'est cela, c'est cela. Maintenant, je m'approche de mon père : « Père, votre bénédiction. » Maintenant le soulier ne doit pas dire un mot, tant il pleure. Maintenant j'embrasse mon père; bien, voilà qu'il pleure à flots. Maintenant, je vais vers ma mère. Oh! si elle pouvait parler! Mais, non : muette comme une souche. Bien, je l'embrasse; là, ça y est. Tenez, voilà exactement le soupir que ma mère tire de sa poitrine. Maintenant je vais à ma sœur; remarquez le gémissement qu'elle pousse. Maintenant, pendant tout ce temps, le chien ne verse pas une larme et ne dit pas un mot; mais voyez comme j'abats la poussière avec mes larmes.

Entre PANTHINO.

PANTHINO. — Vite, vite, Lance, à bord. Ton maître est embarqué et il te faut prendre tes jambes à ton cou pour le rattraper. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi pleures-tu, bonhomme? Dépêche-toi donc, âne, tu vas perdre la marée si tu tardes plus longtemps.

LANCE. — Il importe assez peu que l'*amarré* soit perdu; car c'est le plus insensible *amarré* qu'un homme ait jamais *amarré*.

PANTHINO. — Qu'est-ce que c'est que cette marée insensible?

LANCE. — Parbleu, celui qui est *amarré* ici, Crab, mon chien.

PANTHINO. — Allons donc, nigaud, je veux dire que tu perdras le flot, et en perdant le flot, tu perdras ton voyage, et en perdant ton voyage, tu perdras ton maître, et en perdant ton maître, tu perdras ton service, et en perdant ton service.... Eh bien, pourquoi veux-tu m'interrompre?

LANCE. — De peur que tu ne perdes ta langue.

PANTHINO. — Comment pourrais-je perdre ma langue?

LANCE. — Dans ton histoire.

PANTHINO. — Dans ta mâchoire!

LANCE. — Moi perdre la marée, et le voyage, et le maître, et le service, et l'amarré, allons donc! Sais-tu bien, mon bonhomme, que si la rivière était à sec, je serais capable de la renouveler avec mes larmes, et que si les vents s'abattaient, je pourrais pousser le bateau avec mes soupirs.

PANTHINO. — Allons, allons, en route, mon brave; on m'a envoyé t'appeler.

LANCE. — Monsieur, appelez-moi comme vous voudrez.

PANTHINO. — Veux-tu venir?

LANCE. — Bien, je pars.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Milan. — Un appartement dans le palais du duc.

Entrent SILVIA, VALENTIN, THURIO *et* SPEED.

SILVIA. — Serviteur!

VALENTIN. — Maîtresse?

SPEED. — Maître, le seigneur Thurio fronce le sourcil en vous regardant.

VALENTIN. — Oui, mon garçon, c'est par amour.

SPEED. — Pas pour vous, toujours.

VALENTIN. — Pour ma maîtresse, alors.

SPEED. — Vous feriez bien de le battre.

SILVIA. — Serviteur, vous êtes triste.

VALENTIN. — En effet, Madame, je le parais.

THURIO. — Paraissez-vous ce que vous n'êtes pas?

VALENTIN. — Peut-être.

THURIO. — C'est ce que font les contrefacteurs.

VALENTIN. — C'est ce que vous faites.

THURIO. — Qu'est-ce que je parais que je ne sois pas?

VALENTIN. — Sage.

THURIO. — Quelle preuve avez-vous que je sois le contraire?

VALENTIN. — Votre folie.

THURIO. — Et où trouvez-vous ma folie?

VALENTIN. — Je la trouve sous votre pourpoint.

THURIO. — Mon pourpoint est un doublet.

VALENTIN. — Eh bien, alors, je doublerai votre folie.

THURIO. — Qu'est-ce à dire?

SILVIA. — Comment, vous voilà en colère, Messire Thurio! Allez-vous changer de couleur?

VALENTIN. — Donnez-lui-en la permission, Madame, c'est une manière de caméléon.

THURIO. — Un caméléon qui aurait beaucoup plus envie d'aspirer votre sang que de respirer dans votre air.

VALENTIN. — Vous avez dit, Monsieur?

THURIO. — Oui, Monsieur, dit et fait aussi, pour cette fois.

VALENTIN. — Cela, je le sais parfaitement, Monsieur; vous finissez toujours avant de commencer.

SILVIA. — Voilà une belle volée de paroles, Messieurs, et vivement envoyée et rendue.

VALENTIN. — C'est la vérité, Madame; nous en remercions le prêteur.

SILVIA. — Quel est celui-là, serviteur?

VALENTIN. — Vous-même, Madame; car vous avez prêté le feu. Messire Thurio emprunte son esprit aux regards de Votre Grâce, et il dépense gracieusement ce qu'il emprunte en votre compagnie.

THURIO. — Monsieur, si vous vous avisez de mesurer vos dépenses de paroles sur les miennes, je ferai faire banqueroute à votre esprit.

VALENTIN. — Je sais cela parfaitement, Monsieur; vous avez un trésor de paroles, mais pas d'autre monnaie, j'imagine, pour payer vos domestiques, car il paraît à leurs livrées râpées qu'ils doivent vivre de paroles sèches.

SILVIA. — Assez, Messieurs, assez; voici mon père.

Entre LE DUC.

LE DUC. — Eh bien, ma fille Silvia, vous voilà vigoureusement assiégée. — Messire Valentin, votre père est en bonne santé. Que diriez-vous d'une lettre venant de vos amis et vous portant force bonnes nouvelles?

VALENTIN. — Monseigneur, je serai reconnaissant envers tout messager porteur de bonnes nouvelles de Vérone.

LE DUC. — Connaissez-vous don Antonio, votre compatriote?

VALENTIN. — Oui, Monseigneur; je le connais pour être un gentilhomme honorable, fort estimé, et qui n'est pas inégal à sa bonne réputation.

LE DUC. — N'a-t-il pas un fils?

VALENTIN. — Oui, mon bon Seigneur, un fils sur qui peuvent justement se porter l'honneur et la considération d'un tel père.

LE DUC. — Vous le connaissez bien?

VALENTIN. — Je le connais comme moi-même; car nous sommes liés depuis notre enfance et nous avons passé toutes nos heures ensemble. Moi, je n'étais qu'un profond paresseux, laissant perdre avec les précieux bienfaits du temps l'occasion de revêtir ma jeunesse d'une perfection divine; mais le seigneur Protée — car tel est son nom — a su faire bon usage de son temps et en tirer noblement profit. Il est jeune d'années, mais vieux d'expérience; son visage est sans rides, mais son jugement est mûr; et en un mot — car toutes les louanges que je lui donne restent en arrière de son mérite — accompli au physique comme au moral, il est doué de tous les agréments qui décorent un gentilhomme.

SILVIA. Assez, Messieurs, assez; voici mon père. (Acte II, sc. IV.)

LE DUC. — Malepeste, Monsieur! s'il répond au bien que vous en dites, il n'est pas moins digne d'être l'amant d'une impératrice que propre à être le conseiller d'un empereur. Eh bien, Monsieur, ce gentilhomme vient de m'arriver avec des recommandations de personnes puissantes; il a l'intention de passer quelque temps ici. Je pense que ces nouvelles ne vous contrarient pas.

VALENTIN. - Si j'avais pu souhaiter quelqu'un, c'eût été lui.

LE DUC. — Faites-lui donc l'accueil qui convient à son mérite. C'est à vous que je parle, Silvia, et à vous, Messire Thurio, car pour Valentin, je n'ai pas besoin de lui faire de telles recommandations. Je vais vous l'envoyer immédiatement. (*Il sort.*)

VALENTIN. — J'ai déjà parlé de ce gentilhomme à Votre Grâce; c'est celui qui serait venu avec moi si sa maîtresse n'avait enchaîné ses yeux dans la prison de cristal de ses regards.

SILVIA. — Elle leur a sans doute rendu la liberté, sur quelque autre garantie de fidélité.

VALENTIN. — Je suis bien sûr qu'elle les tient encore prisonniers.

SILVIA. — Alors il doit être aveugle, et étant aveugle, comment a-t-il pu trouver son chemin pour venir vous chercher?

VALENTIN. — L'Amour a vingt paires d'yeux, Madame.

THURIO. — On dit que l'Amour n'a pas d'yeux du tout.

VALENTIN. — Oui, pour voir des amants comme vous, Thurio : devant des objets vulgaires l'Amour baisse la vue.

SILVIA. — Finissez, finissez; voici le gentilhomme.

Entre PROTÉE.

VALENTIN. — Soyez le bienvenu, mon cher Protée. — Maîtresse, je vous en prie, confirmez-lui sa bienvenue par quelque faveur particulière.

SILVIA. — Si c'est le gentilhomme dont vous désiriez si souvent apprendre des nouvelles, son mérite lui est une sûre garantie de bon accueil.

VALENTIN. — C'est lui, maîtresse; douce dame, accordez-lui d'entrer avec moi au service de Votre Grâce.

SILVIA. — Une maîtresse trop humble pour un si éminent serviteur !

PROTÉE. — Non, douce dame; mais un serviteur trop bas pour mériter un regard d'une aussi noble maîtresse.

VALENTIN. — Laissez là toute cette escrime de modestie; douce dame, admettez-le au rang de vos serviteurs.

PROTÉE. — Je tirerai toute ma fierté de mon devoir, et de rien autre chose.

SILVIA. — Et le devoir n'a jamais été frustré de sa récompense. Serviteur, soyez le bienvenu auprès d'une indigne maîtresse.

PROTÉE. — Tout autre que vous qui dirait une telle chose risquerait sa vie.

SILVIA. — Tout autre qui dirait que vous êtes le bienvenu ?

PROTÉE. — Non, que vous êtes indigne.

(*Entre un domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — Madame, Monseigneur votre père désirerait vous parler.

SILVIA. — Je suis à ses ordres. (*Le domestique sort.*) Allons, Messire Thurio, venez avec moi. Une fois encore, mon nouveau serviteur, soyez le bienvenu. Je vous laisse causer des affaires de votre pays. Lorsque vous aurez fini, je compte entendre parler de vous.

PROTÉE. — Nous irons tous les deux nous mettre aux ordres de Votre Grâce.

(*Sortent Silvia et Thurio.*)

VALENTIN. — Maintenant, dites-moi, comment vont tous ceux que vous venez de laisser là-bas?

PROTÉE. — Vos parents vont bien et vous envoient tous leurs compliments.

VALENTIN. — Et les vôtres ?

PROTÉE. — Je les ai tous laissés en bonne santé.

VALENTIN. — Comment se porte votre dame ? Et vos amours? prospèrent-ils ?

PROTÉE. — Mes confidences amoureuses vous ennuyaient d'habitude ; je sais que vous ne prenez pas plaisir aux entretiens d'amour.

VALENTIN. — Oui, ami Protée ; mais ma vie est bien changée maintenant. J'ai bien fait pénitence pour mes mépris de l'Amour; son impérieuse royauté me les a fait payer par des jeûnes rigoureux, des gémissements de repentance, des larmes pendant la nuit, des soupirs d'angoisse pendant le jour. Pour se venger de mes mépris, l'Amour a chassé le sommeil de mes yeux asservis, dont il a fait les gardiens des souffrances de mon propre cœur. O mon gracieux Protée, l'Amour est un maître puissant ! Il m'a rendu humble à ce point que je confesse qu'il n'est pas de malheur comparable à ses châtiments et qu'il n'est pas de joie sur terre qui vaille l'honneur d'être à son service. Maintenant, plus de causerie, si ce n'est sur l'amour ; maintenant, avec ce mot tout sec amour, je puis déjeuner, dîner, souper et dormir.

PROTÉE. — Assez ; je lis votre bonne aventure dans vos yeux. N'était-ce pas là l'idole que vous adorez ?

VALENTIN. — Elle-même. N'est-ce pas que c'est un ange du ciel ?

PROTÉE. — Non, mais c'est un modèle de beauté terrestre.

VALENTIN. — Dites divine.

PROTÉE. — Je ne veux pas la flatter.

VALENTIN. — Oh ! flattez-moi, car l'amour adore les louanges.

PROTÉE. — Lorsque j'étais malade, vous me faisiez avaler des pilules amères ; je veux vous en administrer de pareilles.

VALENTIN. — Accordez-moi au moins la vérité sur elle. Si elle n'est pas divine, avouez au moins qu'elle est une principauté souveraine de toutes les créatures de la terre.

PROTÉE. — Ma maîtresse exceptée.

VALENTIN. — Cher ami, pas d'exception. Ton exception ferait à mon amour une injure exceptionnelle.

PROTÉE. — N'ai-je pas raison de préférer la mienne?

VALENTIN. — Oui, et je veux t'aider à justifier ta préférence. Ta maîtresse sera investie de ce grand honneur de porter la queue de ma dame, de peur que la vile terre n'ait la chance de voler un baiser à son vêtement, et que devenant orgueilleuse d'une si haute faveur, elle ne dédaigne de faire pousser les fleurs embaumées de l'été et

ne nous condamne à perpétuité aux rigueurs de l'hiver.

PROTÉE. — Qu'est-ce à dire, Valentin? Qu'est-ce que toutes ces vantardises?

VALENTIN. — Pardonnez-moi, Protée; toutes mes paroles ne peuvent rien pour vanter celle dont la perfection met à néant toutes les autres perfections; elle est seule de son espèce.

PROTÉE. — Eh bien! laissez-la seule.

VALENTIN. — Pas pour le monde entier. Elle est à moi, ami, et la possession d'un tel joyau me fait aussi riche que le seraient vingt océans dont les sables seraient des perles, les flots du nectar, et les rochers de l'or pur. Pardonne-moi de ne pas songer à toi; mais, tu le vois, mon amour me fait extravaguer. Mon stupide rival, auquel son père porte affection, uniquement à cause de ses immenses richesses, est sorti avec elle; il me faut aller les rejoindre, car l'amour, tu le sais, est plein de jalousie.

PROTÉE. — Mais vous aime-t-elle?

VALENTIN. — Oui, et nous sommes fiancés; il y a mieux : nous avons fixé l'heure de notre mariage ainsi que le plan secret de notre évasion : escalade par sa fenêtre, échelle de corde, tous les moyens sont arrêtés et décidés pour mon bonheur. Viens avec moi dans ma chambre, mon bon Protée; tu m'aideras de tes conseils dans cette affaire.

PROTÉE. — Allez devant; je vais vous retrouver tout à l'heure; il faut que je me rende au port pour faire débarquer quelques bagages dont j'ai un besoin absolu, puis j'irai vous rejoindre immédiatement.

VALENTIN. — Vous dépêcherez-vous?

PROTÉE. — Oui.

(*Valentin et Speed sortent.*)

PROTÉE, *seul.* — De même qu'une chaleur éteint une autre chaleur et qu'un clou en chasse un autre, ainsi le souvenir de mon ancien amour est entièrement effacé par un objet plus nouveau. Est-ce sa beauté ou l'éloge de Valentin, est-ce sa vraie perfection ou ma menteuse duplicité qui font ainsi déraisonner ma raison? Elle est belle, mais elle est belle aussi Julia que j'aime.... que j'aimais, car maintenant mon amour s'est fondu, pareil à une image de cire placée près du feu, qui ne porte plus la ressemblance de la chose qu'elle était. Il me semble que mon zèle pour Valentin s'est refroidi et que je ne l'aime plus comme autrefois. C'est que j'aime trop sa dame, beaucoup trop, et voilà pourquoi je l'aime si peu, lui. Que sera donc ma passion quand je la connaîtrai mieux, puisque sans la connaître j'ai pu commencer à l'aimer! Ce n'est pourtant encore que le portrait d'elle-même que j'ai contemplé, et il a suffi pour éblouir l'œil de ma raison; mais lorsque je contemplerai la réalité de ses perfections, il n'y a pas de raison pour que je ne devienne pas aveugle. Je vais tenir en bride, si je le puis, mon amour qui s'égare; sinon, j'userai de mon adresse pour la conquérir. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Milan. — Une rue.

Entrent SPEED *et* LANCE.

SPEED. — Lance, parole d'honneur, tu es le bienvenu à Milan.

LANCE. — Ne te parjure pas ainsi, mon tourtereau, car je ne suis pas le bienvenu. Je suis toujours d'avis qu'un homme n'est jamais perdu avant d'être pendu, et qu'il n'est jamais le bienvenu quelque part avant qu'on ait tiré certains canons et que l'hôtesse ait dit : « Soyez le bienvenu. »

SPEED. — Viens çà, tête de fou; je vais te mener tout droit au cabaret, où, pour un canon de dix sous, tu auras dix mille souhaits de bienvenue. Mais, dis-moi, flandrin, comment ton maître s'est-il séparé de Madame Julia?

LANCE. — Parbleu, après s'être pris à bras-le-corps pour tout de bon, ils se sont séparés en bonne humeur, satisfaits l'un de l'autre.

SPEED. — Mais l'épousera-t-elle?

LANCE. — Non.

SPEED. — Comment, non? Et lui, l'épousera-t-il?

LANCE. — Pas davantage.

SPEED. — Comment donc? Est-ce qu'ils ont rompu?

LANCE. — Rompu, non; à eux deux ils sont unis comme un seul poisson.

SPEED. — Oui; mais en quelle position sont leurs affaires?

LANCE. — Parbleu, lorsque la position est bonne pour lui, elle est bonne pour elle aussi.

SPEED. — Quel âne tu fais! Je ne parviens pas à supposer ce que tu veux dire.

LANCE. — Quel imbécile tu es de ne pas le pouvoir ! Mon bâton le supposerait, lui !

SPEED. — Ce que tu veux dire?

LANCE. — Oui, et ce que je veux faire aussi. Regarde, je n'ai qu'à me pencher et je vais le lui faire supposer.

SPEED. — Tu poses sur lui, c'est la vérité.

LANCE. — Eh bien ! *poser sur* ou *supposer*, n'est-ce pas la même chose?

SPEED. — Dis-moi vrai : y aura-t-il un mariage?

LANCE. — Demande à mon chien. S'il dit oui, le mariage se fera ; s'il dit non, il ne se fera pas. S'il remue sa queue sans rien dire, le mariage se fera.

SPEED. — La conclusion de tout cela, c'est que le mariage se fera.

LANCE. — Tu n'obtiendras jamais ce secret de moi que par parabole.

SPEED. — Cela m'est bien égal, pourvu que je l'obtienne ainsi ; mais, Lance, que dis-tu de mon maître, qui est devenu un remarquable amoureux?

LANCE. — Je ne l'ai jamais connu autrement.

SPEED. — Autrement que quoi?

LANCE. — Qu'un homme *à moues* remarquables, comme tu viens de le dire fort bien.

SPEED. — Mais, fils de catin, tu ne m'as pas entendu.

LANCE. — Eh ! animal, ce n'est pas de toi que j'entendais parler, c'est de ton maître.

SPEED. — Je te dis que mon maître est devenu un amoureux très-chaud.

LANCE. — Et je te dis, moi, que cela m'est égal que l'amour l'échaude. Viens, si tu veux, avec moi, à la boutique à bière ; sinon je t'appelle Hébreu, Juif et indigne du nom de chrétien.

SPEED. — Pourquoi cela?

LANCE. — Parce que tu n'as pas assez de charité pour suivre un chrétien dans sa bière. Veux-tu venir?

SPEED. — A ton service. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Milan. — Un appartement dans le palais du duc.

Entre PROTÉE.

PROTÉE. — Abandonner ma Julia, c'est être parjure ; aimer la belle Silvia, c'est être parjure ; trahir mon ami, c'est être encore plus parjure, et cependant le pouvoir qui m'imposa mon premier serment est le même qui me provoque à ce triple parjure. Amour m'ordonne de jurer et Amour m'ordonne de me parjurer. Oh ! Amour, doux tentateur, si tu as fait le péché, enseigne à ton sujet induit en tentation à l'excuser ! J'ai d'abord adoré une étincelante étoile, mais maintenant j'adore un soleil céleste. Les vœux irréfléchis peuvent être rompus par la réflexion, et il manque d'esprit, celui qui manque d'une volonté assez résolue pour persuader à son esprit d'échanger l'inférieur contre le meilleur. Fi, fi, langue irrévérencieuse ! Oser appeler inférieure celle dont tu as si souvent affirmé la souveraineté par vingt mille serments tirés du plus profond de mon âme ! Je ne puis cesser d'aimer, et c'est cependant ce que je fais ; mais, dans mon cas particulier, je cesse d'aimer là où je devrais continuer à aimer. Je perds Julia et je perds Valentin. Pour les garder, il faut que je me perde moi-même ; si, au contraire, je les perds, je me gagne moi-même en échange de Valentin, et en échange de Julia je gagne Silvia. Je me suis plus cher à moi-même qu'un ami, car l'amour de soi est ce qui nous est le plus précieux, et Silvia — j'en prends à témoin le ciel qui l'a faite si belle — réduit Julia à la condition d'Éthiopienne hâlée. J'oublierai que Julia est vivante en me rappelant que mon amour pour elle est mort ; et quant à Valentin, je le tiendrai pour ennemi, puisque j'espère retrouver dans Silvia une amitié plus douce que la sienne. Je ne puis être constant envers moi-même sans user de quelque trahison envers Valentin. Cette nuit, il se dispose à escalader, au moyen d'une échelle de corde, la fenêtre de la céleste Silvia, et moi, son rival, qu'il a mis dans le secret, je dois être son auxiliaire. Je m'en vais immédiatement donner avis de leur projet de déguisement et de fuite au père de Silvia, qui, dans sa fureur, bannira Valentin, car il a l'intention de donner sa fille à Thurio ; mais Valentin une fois parti, j'entraverai par quelque adroite ruse les gauches mouvements de ce lourdaud de Thurio. Amour, comme tu m'as prêté ton esprit pour tracer la route de mon dessein, prête-moi tes ailes pour arriver rapidement à son terme. (*Il s rt.*)

SCÈNE VII.

Vérone. — Un appartement dans la maison de Julia.

Entrent JULIA *et* LUCETTA.

JULIA. — Conseille-moi, Lucetta ; assiste-moi, ma bonne fille ; je t'en conjure, par ta plus tendre

SPEED. Dis-moi vrai : y aura-t-il un mariage?

LANCE. Demande à mon chien. S'il dit oui, le mariage se fera; s'il dit non, le mariage ne se fera pas. S'il remue sa queue sans rien dire, le mariage se fera. (Acte II, sc. v.)

amitié, toi qui es la tablette où toutes mes pensées sont lisiblement inscrites et gravées, fais-moi la leçon et suggère-moi quelque bon moyen qui me permette avec honneur d'aller rejoindre mon bien-aimé Protée.

LUCETTA. — Hélas! La route est longue et fatigante.

JULIA. — Un pèlerin vraiment pieux ne se fatigue pas de mesurer des royaumes avec ses faibles pieds; combien moins encore se fatiguera-t-elle, celle qui a pour voler les ailes de l'amour, surtout lorsque ces ailes doivent la diriger vers un si cher objet et de perfections aussi divines que Messire Protée!

LUCETTA. — Il vaudrait mieux patienter jusqu'au retour de Protée.

JULIA. — Oh! ne sais-tu pas que ses regards sont l'aliment de mon âme? Plains-moi pour la disette où je dépéris, soupirant depuis si longtemps après cette nourriture. Si tu connaissais les émotions intimes de l'amour, tu saurais qu'autant vaudrait allumer du feu avec de la neige que chercher à éteindre le feu de l'amour avec des paroles.

LUCETTA. — Je ne cherche pas à éteindre le feu ardent de votre amour, mais à en modérer l'extrême violence, de crainte qu'il ne brûle au delà des bornes de la raison.

JULIA. — Plus tu essayes de le contenir et plus il brûle. Le courant qui glisse avec un doux murmure, tu le sais bien, lorsqu'il est arrêté, bouillonne avec une colère impatiente, mais, lorsque son cours naturel n'est pas empêché, il rend une délicieuse musique en passant sur les

cailloux émaillés, et donne un doux baiser à tous les roseaux qu'il rencontre dans son pèlerinage ; c'est ainsi, en s'amusant à mille capricieux retards, que par mille détours sinueux il s'achemine vers le tumultueux Océan. Laisse-moi donc aller et n'empêche pas mon cours ; je serai patiente comme un doux ruisseau et je saurai trouver un plaisir dans la fatigue de chacun de mes pas jusqu'à ce que le dernier m'ait enfin conduite près de mon amour ; là je me reposerai alors, comme après bien des tourmentes une âme bienheureuse se repose dans les champs Élysées.

Lucetta. — Mais sous quel costume voyagerez-vous ?

Julia. — Je ne voyagerai pas avec des habits de femme, car je veux éviter les agressions grossières des hommes entreprenants. Bonne Lucetta, procure-moi un costume qui puisse convenir à un page de bonne naissance.

Lucetta. — Il faut alors que Votre Seigneurie coupe ses cheveux.

Julia. — Non, ma fille, je les attacherai par des cordons de soie en vingt nœuds vainqueurs, de l'originalité la plus capricieuse. La fantaisie va bien à un jeune homme même plus âgé que je n'en aurai l'air.

Lucetta. — De quelle manière ferai-je vos culottes, madame ?

Julia. — C'est à peu près comme si tu disais : « Dites-moi, mon bon monsieur, de quelle largeur voulez-vous votre jupon ? ». Fais-les de la façon qui te plaira le mieux, Lucetta.

Lucetta. — Il vous les faut nécessairement avec une languette, madame.

Julia. — Fi, fi, Lucetta ! cela serait tout à fait malséant.

Lucetta. — Un haut-de-chausses ne vaut pas une épingle s'il n'a pas de languette où l'on puisse attacher des épingles.

Julia. — Lucetta, choisis ce qui paraîtra à ton amitié le plus convenable et le plus élégant. Mais, dis-moi, ma fille, qu'est-ce que le monde pensera de moi pour avoir entrepris un voyage aussi aventureux ? Je crains fort qu'il ne fasse médire de moi.

Lucetta. — Si telle est votre crainte, restez au logis et ne partez pas.

Julia. — Oh ! pour cela, non.

Lucetta. — Alors, ne vous souciez pas de la calomnie et partez. Si, à votre arrivée, Protée se montre heureux de votre voyage, il importe bien peu qu'il déplaise à tel ou tel quand vous serez partie ; mais je redoute fort que Protée n'en soit pas enchanté.

Julia. — C'est là la moindre de mes craintes, Lucetta ; des serments par milliers, des larmes par flots, des preuves d'amour à l'infini, me garantissent un tendre accueil auprès de mon Protée.

Lucetta. — Toutes ces démonstrations sont aux ordres des hommes infidèles.

Julia. — Hommes vils, ceux qui les emploient à si vile fin ! Mais des étoiles plus loyales ont présidé à la naissance de Protée : ses paroles sont des chaînes, ses serments sont des oracles, son amour est sincère, ses pensées sans tache, ses larmes de véridiques messagères de son cœur, son cœur aussi éloigné de la fraude que le ciel l'est de la terre.

Lucetta. — Plaise à Dieu qu'il se montre tel que vous le décrivez, à votre arrivée !

Julia. — Écoute, si tu m'aimes, ne lui fais pas l'injure de soupçonner sa loyauté, mais aime-le si tu veux mériter mon amitié. Viens immédiatement avec moi dans ma chambre prendre note des objets qui me sont nécessaires pour exécuter ce voyage si désiré. Je mets à ta disposition tout ce qui m'appartient, mes biens, mes terres, ma réputation, et je ne te demande en retour que de m'expédier d'ici. Viens, ne me réponds pas, et à notre affaire immédiatement. Ces retards m'impatientent. (*Elles sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Milan. — Une antichambre dans le palais du duc.

Entrent LE DUC, THURIO *et* PROTÉE.

LE DUC. — Seigneur Thurio, laissez-nous seuls un instant, je vous prie; nous avons à nous entretenir de quelques affaires secrètes. (*Thurio sort.*) Maintenant, dites-moi, Protée, ce que vous me voulez.

PROTÉE. — Mon gracieux seigneur, ce que je vais vous révéler, les lois de l'amitié m'ordonnent de le cacher; mais lorsque je repasse dans ma pensée toutes les gracieuses faveurs que j'ai reçues de vous, tout indigne que je suis, le sentiment du devoir m'aiguillonne à vous découvrir ce que nul autre mobile au monde n'aurait le pouvoir de m'arracher. Sachez donc, noble prince, que le seigneur Valentin, mon ami, se propose, cette nuit, d'enlever votre fille; j'ai été pris, moi en personne, pour confident du complot. Je sais que vous avez résolu de donner votre aimable fille à Thurio, qu'elle déteste, et si elle vous était ainsi enlevée, ce serait pour votre vieillesse une cruelle affliction. Aussi, par respect de mon devoir, j'ai préféré entraver mon ami dans l'exécution de son projet, plutôt que de laisser, en me taisant, s'entasser sur votre tête une montagne de chagrins qui, si vous n'étiez averti, vous pousseraient prématurément dans la tombe.

LE DUC. — Protée, je te remercie de ton honnête sollicitude; en retour, dispose de moi tant que je vivrai. Moi-même, je m'étais très-souvent aperçu de leur amour, alors qu'ils me croyaient le plus profondément endormi, et, plus d'une fois, j'ai eu l'intention d'interdire à Valentin et la société de ma fille et le séjour de ma cour; mais, craignant que mes soupçons jaloux, m'induisant en erreur, ne me portassent à lui faire préjudice à tort, — je me suis mis en garde jusqu'ici contre les jugements téméraires, — je lui ai fait bon visage, afin d'arriver à découvrir ce que tu viens de me révéler toi-même. Pour bien te prouver jusqu'où allaient mes craintes, sache que, connaissant la prise que la séduction a sur la tendre jeunesse, j'ai placé sa chambre à coucher tout au haut d'une tour dont j'ai toujours gardé la clef sur moi et d'où Silvia ne peut être enlevée.

PROTÉE. — Apprenez, noble seigneur, qu'ils ont adopté un plan qui lui permettra d'escalader la chambre à coucher de votre fille, et de la descendre par une échelle de corde. Cette échelle, le jeune amant est en ce moment même allé la chercher, et il va tout à l'heure passer par ici en la portant; vous pouvez, s'il vous plaît, l'arrêter au passage. Mais, mon bon seigneur, mettez-y assez d'adresse pour que ma révélation ne soit pas soupçonnée, car c'est par amour pour vous et non par haine pour mon ami que je vous ai découvert ce projet.

LE DUC. — Sur mon honneur, il ne saura jamais que j'ai reçu de toi la moindre lumière sur cette affaire.

PROTÉE. — Adieu, monseigneur, voici venir Valentin. (*Il sort.*)

Entre VALENTIN.

LE DUC. — Messire Valentin, où allez-vous si vite?

VALENTIN. — Avec le plaisir de Votre Grâce, il y a un messager qui attend mes lettres pour mes amis, et je cours les lui remettre.

LE DUC. — Sont-elles de grande importance?

VALENTIN. — Leur teneur se compose entièrement des nouvelles de ma santé et du bonheur dont je jouis à votre cour.

LE DUC. — Oh! bien alors, rien ne presse; reste un peu avec moi, j'ai à t'entretenir de quelques affaires qui me touchent de près et dont je veux te faire confident. Tu n'ignores pas que j'ai désiré marier ma fille à mon ami, messire Thurio?

VALENTIN. — Je le sais parfaitement, monseigneur, et assurément ce serait là une alliance riche et honorable; en outre, le gentilhomme en question est plein de vertu, de générosité, de noblesse et de

toutes les qualités qui peuvent sourire à une femme pareille à votre aimable fille. Votre Grâce ne peut-elle l'amener à le regarder d'un bon œil?

Le duc. — Non, je t'assure; elle est maussade, revêche, d'humeur chagrine, orgueilleuse, désobéissante, entêtée, sans souci de ses devoirs; elle oublie toujours qu'elle est ma fille et ne me redoute pas plus que si je n'étais pas son père, et s'il faut te le dire, son intraitable caractère, en me donnant à réfléchir, a éteint en moi tout amour pour elle. J'espérais autrefois que mes derniers jours s'écouleraient entourés des soins de sa tendresse filiale, mais aujourd'hui je me suis résolu à prendre femme et à l'abandonner à qui la voudra. Puisqu'elle n'a de considération ni pour moi, ni pour mes biens, que sa beauté lui serve de dot.

Valentin. — Qu'est-ce que Votre Grâce désire que je fasse en cette affaire?

Le duc. — Messire, il y a ici à Milan une dame que j'aime; mais elle est timide et réservée, et ne fait aucun cas de ma vieille éloquence. Je voudrais que tu me servisses de précepteur — car depuis bien longtemps j'ai oublié le métier de galant, et d'ailleurs les modes de la galanterie sont changées aujourd'hui — et que tu m'enseignasses comment je dois m'y prendre pour être favorablement regardé du soleil de ses yeux.

Valentin. — Gagnez-la avec des présents si elle n'a pas égard aux paroles. Souvent des bijoux muets avec leur silencieux langage, mieux que les plus vives paroles touchent le cœur des femmes.

Le duc. — Mais elle a dédaigné un présent que je lui ai envoyé.

Valentin. — Souvent une femme dédaigne ce qui lui plaît davantage : envoyez-en un second et tenez bon, car le dédain, au début, rend plus fort l'amour qui lui succède. Si elle fronce le sourcil, cela ne voudra pas dire qu'elle vous hait, c'est qu'elle veut vous rendre plus amoureux encore; si elle gronde, ce n'est pas qu'elle veuille vous congédier, car ces toquées deviennent tout à fait folles quand on les laisse seules. Quoi qu'elle dise, n'abandonnez pas la partie, et n'allez pas croire que par *allez-vous-en* elle veut dire *ne revenez pas*. Louez, flattez, vantez, exaltez leurs grâces, et quelque noires qu'elles soient, dites-leur qu'elles ont des figures d'anges. Tout homme qui possède une langue, et qui avec cette langue ne peut parvenir à gagner une femme, n'est pas un homme, je le déclare.

Le duc. — Mais celle dont je parle est promise par ses parents à un jeune gentilhomme de mérite, et si sévèrement surveillée, qu'aucun homme ne peut avoir accès auprès d'elle pendant le jour.

Valentin. — Eh bien alors, j'essayerais de l'approcher de nuit.

Le duc. — Oui, mais les portes sont verrouillées, et les clefs cachées en lieu sûr, si bien que personne ne peut pénétrer près d'elle la nuit.

Valentin. — Qu'est-ce qui empêche d'entrer par la fenêtre?

Le duc. — Sa chambre est tout en haut, très-loin du sol, et la muraille offre si peu de prise qu'on ne peut l'escalader sans péril évident pour sa vie.

Valentin. — Une échelle de corde habilement faite, avec deux crochets pour l'attacher, suffirait pour escalader la tour d'une autre Héro, si un hardi Léandre voulait tenter l'aventure.

Le duc. — Eh bien, par le sang qui te fait gentilhomme, daigne m'apprendre où je pourrai trouver une échelle de ce genre.

Valentin. — Quand voudriez-vous vous en servir? dites-le-moi, seigneur, s'il vous plaît.

Le duc. — Cette nuit même, car l'amour est comme un enfant qui aspire impatiemment à tout ce qui est à portée de son atteinte.

Valentin. — A sept heures, ce soir, vous aurez votre échelle.

Le duc. — Mais, écoute-moi bien, je veux aller la trouver seul; quelle est pour moi la meilleure manière de transporter cette échelle?

Valentin. — Elle sera d'un poids si léger, monseigneur, que vous pourrez la transporter sous un manteau d'une longueur raisonnable.

Le duc. — Un manteau de la longueur du tien pourrait-il faire l'affaire?

Valentin. — Oui, mon bon seigneur.

Le duc. — Laisse-moi voir ton manteau, alors; je m'en procurerai un d'une égale longueur.

Valentin. — N'importe quel manteau fera l'affaire, monseigneur.

Le duc. — Comment vais-je m'y prendre pour porter un manteau? je t'en prie, laisse-moi essayer ton manteau. (*Il prend le manteau de Valentin.*) Qu'est-ce que cette lettre? qu'y a-t-il là? « *A Silvia....* » Eh! voici justement l'objet nécessaire à mon entreprise!... J'aurai l'audace pour une fois de rompre le cachet. (*Il lit.*)

« Mes pensées trouvent un asile la nuit auprès

Le duc. Pars! je ne veux pas écouter tes vaines excuses; mais si tu tiens à ta vie, fais diligence.

(Acte III, sc. I.)

L. CHAPON

de ma Silvia; ce sont mes esclaves, à moi, et je leur permets de s'envoler vers elle. Oh! si leur maître pouvait aller et venir aussi légèrement, lui-même irait se loger là où insensibles elles se nichent! Mes pensées, qui sont mes hérauts, reposent sur ton chaste sein, tandis que moi, leur roi, qui les introduis près de toi, je maudis la faveur qui leur permet de jouir d'une telle faveur, parce que je voudrais pour moi-même l'heureuse fortune de mes serviteurs; je me maudis moi-même, de ce que c'est moi-même qui les envoie habiter là où leur seigneur voudrait habiter. »

Et qu'y a-t-il là encore? « Silvia, cette nuit je t'affranchirai. » C'est bien cela, et voilà l'échelle qui doit servir à l'entreprise. — Eh quoi, Phaéton, — car tu n'es que le fils de Mérops, — aspires-tu donc à guider le char céleste et à incendier le monde par ton audacieuse folie? As-tu donc la prétention d'atteindre les étoiles parce qu'elles brillent au-dessus de toi? Va donc, vil intrus! esclave outrecuidant! va porter à tes égales les caresses de tes sourires, et attribue à ma modération seule et non à une exacte balance entre ton châtiment et ta faute le privilége que je te laisse de partir d'ici. Sois-moi reconnaissant de cette indulgence plus que de toutes les faveurs trop nombreuses que je t'ai prodiguées; mais si tu traînes sur mon territoire plus de temps que n'en exige de toi l'empressement le plus actif à quitter ma cour royale, par le ciel ma colère ira bien au delà de l'amour que j'ai pu porter jamais à ma fille ou à toi-même. Pars! je ne veux pas écouter tes vaines excuses; mais si tu tiens à ta vie, fais diligence.

(*Il sort.*)

Valentin. — Et pourquoi pas la mort plutôt qu'une vivante torture? mourir, c'est être banni de moi-même, et Silvia est moi-même; banni d'elle, c'est moi banni de moi, mortel bannissement! Quelle lumière est encore lumière, si Silvia ne m'est plus visible? Quelle joie est encore joie, si Silvia ne m'est plus présente? A moins que me figurer qu'elle est présente ne me soit une joie, et que de l'ombre de ses perfections je ne me fasse une lumière! Est-ce qu'il y a pour moi une musique dans le chant du rossignol, si Silvia n'est pas près de moi pendant la nuit? et si je ne puis pas contempler Silvia pendant le jour, est-ce que le jour a pour moi une clarté? Elle est mon essence, et je cesse d'être, si je ne suis réchauffé, illuminé, caressé, conservé vivant par sa radieuse influence. Ce n'est pas fuir la mort que de fuir mon arrêt de mort; si je m'attarde ici, je ne fais qu'attendre la mort; mais en fuyant d'ici, c'est loin de la vie que je fuis.

Entrent PROTÉE *et* LANCE.

Protée. — Cours, mon garçon, cours, cours et découvre-le.

Lance. — Arrête! arrête!

Protée. — Que vois-tu donc?

Lance. — Le gibier que nous chassons, il n'y a pas un poil sur sa tête qui ne soit à un Valentin.

Protée. — Valentin?

Valentin. — Non.

Protée. — Qui donc alors? son esprit?

Valentin. — Pas davantage.

Protée. — Quoi alors?

Valentin. — Rien.

Lance. — Est-ce que rien peut parler? maître, faut-il frapper?

Protée. — Qui veux-tu frapper?

Lance. — Rien.

Protée. — Manant, tiens-toi tranquille.

Lance. — Mais, monsieur, je ne frapperai rien; je vous en prie....

Protée. — Tiens-toi tranquille, je te dis, faquin.... Ami Valentin, un mot.

Valentin. — Mes oreilles sont pleines et ne peuvent plus donner de place aux bonnes nouvelles, tant elles en ont recueilli de mauvaises.

Protée. — Alors j'ensevelirai les miennes dans un silence muet, car elles sont déplaisantes, malsonnantes et mauvaises.

Valentin. — Silvia est morte?

Protée. — Non, Valentin.

Valentin. — Un non-Valentin, en effet, pour Silvia puisqu'elle lui est interdite! M'a-t-elle renié?

Protée. — Non, Valentin.

Valentin. — Il n'y a plus de Valentin si Silvia l'a renié! Quelles nouvelles vouliez-vous me donner?

Lance. — Monsieur, il y a une proclamation qui dit que vous êtes *évanoui*.

Protée. — Que tu es banni, — oh! les voilà ces nouvelles — banni de cette ville, de Silvia; de moi, ton ami!

Valentin. — Oh! je me suis déjà tant repu de cette infortune que l'excès va tout à l'heure me soulever le cœur. Silvia sait-elle que je suis banni?

PROTÉE. — Oui, oui, et pour faire casser cet arrêt — qui, n'étant pas révoqué, conserve toute sa force — elle a offert toute une mer de ces perles liquides que les hommes appellent des larmes et les a versées aux pieds insensibles de son père. En même temps qu'elle versait ces larmes, elle s'est elle-même humblement prosternée à genoux, tordant ses mains, dont la blancheur était si bien d'accord avec sa douleur, qu'on eût dit que le chagrin venait de les pâlir exprès pour cette occasion. Mais ni ses genoux courbés, ni ses chastes mains levées au ciel, ni ses tristes soupirs, ni ses profonds gémissements, ni le torrent argenté de ses larmes n'ont pu émouvoir son père impitoyable et lui arracher autre chose que ces paroles : « Si Valentin est pris, il mourra. » Bien plus, cette intercession pour obtenir ta grâce l'a tellement mis hors de lui qu'il l'a consignée dans une étroite prison avec des menaces terribles de l'y laisser toujours.

VALENTIN. — Assez, à moins que le premier mot que tu vas prononcer n'ait une puissance mortelle sur ma vie. S'il en est ainsi, murmure-le à mon oreille comme l'antienne finale de ma douleur éternelle.

PROTÉE. — Cesse de te lamenter sur ce qui est irrémédiable, et cherche un remède à ce qui te fait te lamenter. Le temps est le père et le nourricier de tout bien. Si tu restes, tu ne pourras pas voir ta bien-aimée, et rester, c'est en outre abréger ta vie. L'espoir est le bâton de l'amoureux ; pars d'ici appuyé sur lui, et sache l'employer contre les pensées de désespoir. Si ta personne doit être absente d'ici, tes lettres au moins pourront y venir ; adresse-les-moi et je les déposerai dans le sein à la blancheur de lait de ta bien-aimée. Mais ce n'est pas le moment des récriminations ; viens, je vais t'accompagner jusqu'au delà des portes de la ville, et avant de nous séparer, nous conférerons amplement de tout ce qui concerne tes affaires d'amour. Pour l'amour de Silvia, si ce n'est pour l'amour de toi-même, considère le danger où tu es et viens avec moi.

VALENTIN. — Lance, je t'en prie, si tu vois mon valet, dis-lui de se hâter et de me rejoindre à la porte du Nord.

PROTÉE. — Va, faquin, et tâche de le trouver. Marchons, Valentin.

VALENTIN. — Oh ! ma chère Silvia ! Malheureux Valentin !

(*Valentin et Protée sortent.*)

LANCE, *seul.* — Je ne suis qu'un imbécile, voyez-vous, et cependant j'ai assez d'esprit pour soupçonner que mon maître est une manière de coquin, et c'est pour le mieux, s'il n'est coquin que d'une seule manière. Personne au monde ne sait encore que je suis amoureux, et cependant je suis amoureux ; mais un attelage de chevaux ne m'arracherait pas ce secret, ni quelle est la personne que j'aime non plus ; et cependant c'est une femme ; mais quelle est cette femme, je ne le dirai pas, et cependant c'est une fille d'étable ; et cependant ce n'est pas une fille, car elle a fait parler d'elle ; et cependant c'est la fille d'étable de son maître, car elle le sert pour des gages. Elle a plus de qualités qu'un épagneul, ce qui est beaucoup pour une simple chrétienne. (*Il tire un papier de sa poche.*) Voici le chataloge de ses qualités. (*Il lit.*) *Imprimis, elle peut chercher et rapporter.* Eh bien ! mais un cheval n'en ferait pas davantage, même un cheval ne peut pas aller chercher, il ne peut que porter ; donc elle vaut mieux qu'une rosse. *Item, elle peut traire ;* une aimable vertu, savez-vous, chez une fille qui a les mains propres.

Entre SPEED.

SPEED. — Eh bien, seigneur Lance, quelles nouvelles de Votre Grandeur ?

LANCE. — Ma grande heure ! Suis-je donc une horloge ?

SPEED. — Allons, bon, voilà encore votre vieux défaut ; jouer sur les mots. Quelles nouvelles sur ce papier ?

LANCE. — Les nouvelles les plus noires dont on ait jamais entendu parler.

SPEED. — Noires ? Comment ça, mon bon ?

LANCE. — Parbleu, noires comme de l'encre.

SPEED. — Laisse-moi les lire.

LANCE. — Fi de toi, lourdaud ! tu ne sais pas lire.

SPEED. — Tu mens, je sais lire.

LANCE. — Je vais te mettre à l'essai. Réponds-moi à ceci : Qui t'a mis au monde ?

SPEED. — Parbleu, le fils de mon grand-père.

LANCE. — O le musard illettré ! c'était le fils de ta grand'mère ; voilà qui prouve que tu ne sais pas lire.

SPEED. — Voyons, imbécile, voyons ; fais-moi essayer sur ton papier.

LANCE. — Voilà, et que saint Nicolas te vienne en aide.

SPEED, *lisant.* — *Item, elle peut traire.*

LANCE. — Oui, cela, elle le peut.

SPEED. — *Item, elle peut brasser de la bonne ale.*

LANCE. — Et de là vient le dicton : Bénédiction sur votre cœur, vous brassez de la bonne ale.

SPEED. — *Item, elle peut sarcir.*

LANCE. — C'est comme si l'on disait : Peut-elle ça, si...?

SPEED. — *Item, elle peut tricoter.*

LANCE. — Comment un homme pourrait-il craindre d'être à bas avec une fille qui peut lui tricoter des bas?

SPEED. — *Item, elle peut laver et écurer.*

LANCE. — Une vertu toute spéciale; car alors elle n'a pas besoin qu'on la lave et qu'on l'écure.

SPEED. — *Item, elle peut filer.*

LANCE. — Je puis donc laisser le monde rouler sur ses roues, puisque son rouet peut la nourrir.

SPEED. — *Item, elle a un grand nombre de vertus innommées.*

LANCE. — Autant vaut dire des vertus bâtardes, c'est-à-dire qui ne connaissent pas leurs pères, et qui par conséquent n'ont pas de nom.

SPEED. — *Suit le catalogue de ses vices.*

LANCE. — Sur les talons mêmes de ses vertus.

SPEED. — *Item, on ne doit pas l'embrasser à jeun à cause de son haleine.*

LANCE. — Bon, c'est un défaut qu'on peut corriger avec un déjeuner. Continue.

SPEED. — *Item, elle a la bouche friande.*

LANCE. — Voilà qui fait réparation pour sa mauvaise haleine.

SPEED. — *Item, elle parle en dormant.*

LANCE. — Cela importe peu si elle ne dort pas en parlant.

SPEED. — *Item, elle parle lentement.*

LANCE. — Oh! le scélérat qui a mis cela au nombre de ses vices! Parler lentement, chez une femme, est pure vertu. Efface-moi cela, je t'en prie, et mets-le en tête de ses vertus.

SPEED. — *Item, elle est orgueilleuse.*

LANCE. — Efface-moi encore cela, c'est l'héritage d'Ève et on ne peut pas le lui retirer.

SPEED. — *Item, elle n'a pas de dents.*

LANCE. — Cela m'est encore égal, attendu que j'aime la croûte, moi.

SPEED. — *Item, elle est hargneuse.*

LANCE. — Bien; le correctif de ce défaut est qu'elle n'a pas de dents pour mordre.

SPEED. — *Item, sa bouche fera souvent l'éloge du vin.*

LANCE. — Si le vin est bon, elle aura raison d'en faire l'éloge, et si elle ne le fait pas, je le ferai, moi, car les bonnes choses veulent être louées.

SPEED. — *Item, elle est trop libérale.*

LANCE. — Ce ne peut pas être de sa langue, puisqu'il est écrit qu'elle a la parole lente; ça ne sera pas de sa bourse, car je la tiendrai fermée; maintenant, elle peut être libérale d'une autre chose, mais je ne puis l'empêcher. Bien; continue.

SPEED. — *Item, elle a plus de cheveux que d'esprit, plus de défauts que de cheveux, et plus d'argent que de défauts.*

LANCE. — Arrête un peu; je la prends; deux ou trois fois, en écoutant ce dernier article, je l'ai prise et je l'ai lâchée; répète encore.

SPEED. — *Item, elle a plus de cheveux que d'esprit.*

LANCE. — Plus de cheveux que d'esprit. Cela doit être nécessairement; je m'en vais le prouver. Le couvercle de la salière cache le sel, et c'est pourquoi il est plus que le sel; les cheveux, qui couvrent l'esprit, sont plus que l'esprit, car le plus grand cache le moindre. Qu'est-ce qui vient ensuite?

SPEED. — *Plus de défauts que de cheveux.*

LANCE. — Cela, c'est monstrueux. Oh! que je voudrais que cela n'y fût pas!

SPEED. — *Et plus d'argent que de défauts.*

LANCE. — Voilà un mot qui fait paraître les défauts tout gracieux. Bien, je la prendrai; et si le mariage se fait, ce qui n'est pas impossible....

SPEED. — Eh bien alors, quoi?

LANCE. — Eh bien, alors, je te dirai que ton maître t'attend à la porte du Nord.

SPEED. — Moi!

LANCE. — Mais oui, toi-même Qui diable es-tu donc? Il en a attendu de plus huppés que toi.

SPEED. — Et je dois aller le rejoindre.

LANCE. — Aller! courir plutôt, car tu es resté si longtemps qu'aller tout simplement ne te suffira pas.

SPEED. — Que ne le disais-tu plus tôt? La peste soit de tes lettres d'amour! (*Il sort.*)

LANCE. — Il va être fouaillé d'importance pour avoir lu ma lettre. Un goujat sans manières qui se fourre dans les secrets d'autrui! Je vais le suivre; cela me divertira de lui voir appliquer une correction. (*Il sort.*)

TROISIÈME BANDIT. Arrêtez, Monsieur, et jetez-nous tout ce que vous avez sur vous.
SPEED. Monsieur, nous sommes perdus; ce sont là les bandits que tous les voyageurs redoutent tant.
(Acte IV, sc. I.)

SCÈNE II.

Milan. — Un appartement dans le palais du duc.

Entrent LE DUC *et* THURIO.

LE DUC. — Maintenant que Valentin est banni de sa vue, ne doutez pas, messire Thurio, qu'elle ne finisse par vous aimer.

THURIO. — Depuis son exil, elle n'a fait que me mépriser encore davantage, fuir ma compagnie, me prodiguer ses railleries; si bien que je désespère complétement de me la rendre favorable.

LE DUC. — Cette faible impression d'amour est une figure découpée dans la glace; une heure de chaleur lui fait perdre sa forme et la dissout en eau. Quelques jours suffiront pour fondre la glace de ses dispositions et pour effacer le souvenir de l'indigne Valentin.

Entre PROTÉE.

LE DUC. — Eh bien, messire Protée, votre compatriote a-t-il obéi, en s'éloignant, à notre ordonnance?

PROTÉE. — Il est parti, mon bon seigneur.

LE DUC. — Ma fille prend son exil avec chagrin.

PROTÉE. — Un peu de temps, Monseigneur, suffira pour tuer ce chagrin.

LE DUC. — Je le crois; mais Thurio ne pense pas ainsi. Protée, la bonne opinion que j'ai de toi — car tu m'as donné quelques marques de réel mérite — me donne assez de confiance pour désirer conférer avec toi.

PROTÉE. — Puissé-je ne plus vivre en posses-

sion de vos grâces, dès l'instant où je manquerais de loyauté envers Votre Grâce.

Le duc. — Tu sais combien une union entre ma fille et messire Thurio était dans mes désirs?

Protée. — Je sais, Monseigneur.

Le duc. — Et je présume aussi que tu n'ignores pas combien elle est opposée à mes désirs?

Protée. — Elle y était opposée, Monseigneur, quand Valentin était ici.

Le duc. — Oui, et elle persévère dans son obstination avec perversité. Que pourrions-nous bien imaginer pour faire oublier à cette demoiselle l'amour de Valentin et lui inspirer l'amour de messire Thurio?

Protée. — Le meilleur moyen est de diffamer Valentin en l'accusant de fausseté, de lâcheté, et de basse origine, trois choses que les femmes ont en haine profonde.

Le duc. — Oui, mais elle pensera que c'est la haine qui fait parler ainsi.

Protée. — Sans doute, si c'est son ennemi qui publie l'accusation; aussi faut-il qu'elle soit exprimée avec des circonstances vraisemblables par quelqu'un que Silvia tienne pour l'ami de Valentin.

Le duc. — Eh bien! il faut vous charger de l'entreprise.

Protée. — Cela, Monseigneur, je rougirais de le faire; c'est là un vilain métier pour un gentilhomme, surtout s'il faut l'exercer contre son meilleur ami.

Le duc. — Puisque dans la situation où il est maintenant vos éloges ne pourraient lui servir, vos calomnies ne peuvent davantage lui nuire; c'est donc une action indifférente à laquelle vous êtes sollicité par votre ami.

Protée. — Vous me décidez, Monseigneur. Elle ne continuera pas longtemps à l'aimer, s'il suffit pour cela de dire tout ce qu'il est possible de dire à son désavantage. Mais à supposer que cette manœuvre réussisse à la guérir de son amour pour Valentin, il ne s'ensuit pas qu'elle aimera messire Thurio.

Thurio. — Aussi, quand vous découdrez de son cœur l'amour de Valentin, de peur qu'il ne s'effile et ne soit plus bon à rien, ayez bien soin de le recoudre sur le fonds d'étoffe de ma personne, ce que vous pouvez faire en me vantant autant que vous déprécierez messire Valentin.

Le duc. — Protée, nous nous confions à vous dans cette affaire, parce que nous savons, sur le rapport de Valentin même, que vous êtes déjà un ferme desservant d'amour et que vous ne pouvez sitôt apostasier et changer d'inclination. Sur cette garantie, vous aurez accès auprès de Silvia pour conférer avec elle tout à votre aise. Elle est morose, languissante, mélancolique, et sera charmée de vous voir par amour pour votre ami; vous en profiterez pour l'amener doucement par vos discours à haïr le jeune Valentin et à aimer mon ami.

Protée. — Tout ce que je pourrai faire, je le ferai; mais vous, messire Thurio, vous n'êtes pas assez adroit; vous devriez disposer des gluaux pour prendre ses désirs; par exemple, de beaux sonnets plaintifs, dont les vers habilement composés seraient surchargés d'assurances de dévouement.

Le duc. — Oui, grande est la force de la divine poésie.

Protée. — Dites-lui que sur l'autel de sa beauté vous sacrifiez vos larmes, vos soupirs, votre cœur. Écrivez jusqu'à ce que votre encrier soit à sec, et alors faites de l'encre avec vos larmes, et composez quelques vers touchants propres à lui donner la preuve de la sincérité des sentiments que vous lui exprimerez; car c'est avec les nerfs du poëte même qu'était tendue cette lyre d'Orphée dont l'incomparable musique pouvait attendrir les pierres et le fer, dompter les tigres et faire abandonner les profondeurs insondables où ils habitent aux énormes léviathans pour les faire danser sur le rivage. Faites suivre ces élégies lamentablement éplorées d'une visite nocturne sous la fenêtre de votre dame avec une bande mélodieuse de musiciens; faites accompagner par leurs nstruments quelque couplet mélancolique; l'austère silence de la nuit s'accordera merveilleusement avec le caractère de ces plaintives effusions. C'est ainsi, et seulement ainsi que vous triompherez.

Le duc. — Voilà un plan qui démontre en toi l'expérience de l'amour.

Thurio. — Je mettrai tes avis à exécution cette nuit même; en conséquence, Protée, mon doux conseiller, allons immédiatement dans la ville pour réunir un certain nombre d'habiles musiciens. J'ai un sonnet qui sera tout à fait propre à ouvrir la campagne amoureuse dont tu viens de me tracer le plan.

Le duc. — A l'œuvre, gentilshommes.

Protée. — Nous tiendrons compagnie à Votre Grâce jusques après souper, et puis nous arrêterons la marche que nous avons à suivre.

Le duc. — A l'œuvre tout de suite; je vous excuserai. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La frontière de Mantoue. — Une forêt.

Entrent PLUSIEURS BANDITS.

PREMIER BANDIT. – Compagnons, tenons ferme : je vois un voyageur.

DEUXIÈME BANDIT. — Quand même il y en aurait dix, ne reculons pas, mais courons-leur sus, et à bas!

Entrent VALENTIN *et* SPEED.

TROISIÈME BANDIT. — Arrêtez, Monsieur, et jetez-nous tout ce que vous avez sur vous, sinon nous allons vous faire asseoir et vous dévaliser nous-mêmes.

SPEED. — Monsieur, nous sommes perdus; ce sont là les bandits que tous les voyageurs redoutent tant.

VALENTIN. — Mes amis....

PREMIER BANDIT. — Non, Monsieur; nous sommes vos ennemis.

SECOND BANDIT. — Paix ! nous devons l'écouter.

TROISIÈME BANDIT. — Oui, par ma barbe, nous devons l'écouter, car c'est un gaillard bien taillé.

VALENTIN. — Sachez donc que j'ai peu de bien à perdre. Je suis un homme persécuté par le malheur; toutes mes richesses se composent de ces pauvres habits ; si vous m'en dépouillez, vous aurez pris la totalité de ce que je possède.

SECOND BANDIT. — Où allez-vous?

VALENTIN. — A Vérone.

PREMIER BANDIT. — D'où venez-vous?

VALENTIN. — De Milan.

TROISIÈME BANDIT. — Y avez-vous séjourné longtemps?

VALENTIN. — Seize mois environ, et j'y serais resté bien davantage, si je n'avais été traversé par la fortune aux voies perverses.

PREMIER BANDIT. — Quoi! vous avez été banni de Milan?

VALENTIN. — Oui.

SECOND BANDIT. — Pour quel délit?

VALENTIN. — Pour un délit qu'il me coûte beaucoup maintenant de rappeler. J'ai tué un homme dont la mort me cause de grands repentirs, bien que je l'aie défait bravement en duel, sans avantage déloyal ou basse trahison.

PREMIER BANDIT. — Bah! ne vous en repentez jamais, si les choses se sont passées ainsi. Mais est-ce pour une aussi petite faute que vous avez été banni?

VALENTIN. — Pour cela même, et je me suis tenu pour fort heureux de ma condamnation.

SECOND BANDIT. — Possédez-vous les langues?

VALENTIN. — Ma jeunesse voyageuse m'a fort heureusement pourvu de cette instruction, sans quoi je me fusse trouvé souvent fort embarrassé.

TROISIÈME BANDIT. — Par la tonsure du gros moine de Robin Hood, ce compagnon serait un roi excellent pour notre bande aventureuse.

PREMIER BANDIT. — Nous l'aurons. — Messieurs, un mot.

SPEED. — Maître, entrez dans leur bande : c'est une honorable espèce de voleurs.

VALENTIN. — Paix, faquin !

SECOND BANDIT. — Répondez à cette question : Avez-vous quelque appui sur lequel vous puissiez compter?

VALENTIN. — Rien, que les chances de ma fortune.

TROISIÈME BANDIT. — Sachez alors que quelques-uns d'entre nous sont des gentilshommes que la fougue d'une jeunesse sans frein a jetés hors de la compagnie des gens comme il faut. Moi, qui vous parle, je fus banni de Vérone pour avoir tenté d'enlever une dame, une héritière proche parente du duc.

SECOND BANDIT. — Et moi, de Mantoue, pour le meurtre d'un gentilhomme, que dans un accès de colère je frappai au cœur.

PREMIER BANDIT. — Et moi, pour quelques peccadilles de même genre que celles-là. — Mais venons au fait, — car, si nous citons nos fautes, c'est pour vous donner les raisons qui expliquent notre manière de vivre irrégulière. — Considé-

rant que vous êtes un bel homme, bien tourné, linguiste, s'il faut en croire vos paroles, et doué de toutes les perfections qui font de vous un homme tel que notre profession en réclame....

SECOND BANDIT. — Et par-dessus tout, à dire vrai, par la raison que vous êtes proscrit, nous voulons bien traiter avec vous. Vous plairait il d'être notre chef, et, faisant de nécessité vertu, de vivre avec nous dans cette solitude?

TROISIÈME BANDIT. — Qu'en dis-tu? Veux-tu faire partie de notre bande? Dis oui, et tu seras notre capitaine à tous; nous te rendrons hommage, tu nous commanderas, et nous t'aimerons comme notre chef et notre roi.

PREMIER BANDIT. — Mais si tu fais fi de notre courtoisie, tu es un homme mort.

SECOND BANDIT. — Tu ne vivras point pour aller te vanter de ce que nous t'avons offert.

VALENTIN. — J'accepte vos propositions et je consens à vivre avec vous, pourvu que vous ne commettiez pas d'outrages envers les femmes sans défense et les pauvres voyageurs.

TROISIÈME BANDIT. — Non, nous méprisons de semblables pratiques, comme lâches et viles. Allons, viens avec nous; nous allons te mener dans notre caverne, et te montrer tous les trésors que nous y avons amassés et que nous mettons comme nous-mêmes à ta disposition.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Milan. — La cour du duc.

Entre PROTÉE.

PROTÉE. — J'ai été déjà fourbe envers Valentin, et maintenant il faut que je sois aussi déloyal envers Thurio. Le prétexte de parler en sa faveur m'a fourni le moyen de présenter mon propre amour; mais Silvia est trop belle, trop sincère, trop sainte, pour se laisser corrompre par mes offres indignes. Lorsque je proteste de la sincérité de mon amour pour elle, elle me jette au nez ma fausseté envers mon ami; lorsque j'offre mes vœux à sa beauté, elle m'invite à me rappeler combien j'ai été parjure en rompant ma foi envers Julia, que j'aimais; et cependant, malgré tous ses brusques sarcasmes, dont le moindre suffirait pour éteindre l'espérance d'un amant, plus elle méprise mon amour et plus il grandit, et, semblable à un épagneul, plus il se blottit contre elle. Mais voici Thurio; il nous faut maintenant nous rapprocher de sa fenêtre et réjouir ses oreilles d'une sérénade.

Entrent THURIO *et les musiciens.*

THURIO. — Eh bien! messire Protée, vous vous êtes donc insinué ici avant nous?

PROTÉE. — Oui, aimable Thurio; car vous savez que l'amour s'insinue humblement là où il ne peut entrer tout droit.

THURIO. — Oui; mais j'espère, Monsieur, que vous n'aimez pas ici.

PROTÉE. — Pardon, Monsieur, car sans cela je n'y serais pas.

THURIO — Qui aimez-vous? Silvia?

PROTÉE. — Oui, Silvia, — pour votre compte.

THURIO. — Portez mes remercîments au vôtre. — Maintenant, Messieurs, accordez vos instruments et allons-y rondement.

Entrent à quelque distance des personnages précédents UN HOTELIER *et* JULIA *en habits de page.*

L'HÔTELIER. — Qu'est-ce donc, mon jeune hôte? il me semble que vous avez de l'*élancolie*. Pourquoi cela, je vous prie?

JULIA. — Parbleu, mon hôte, parce que je n'ai pas de raison d'être gai.

L'HÔTELIER. — Venez, nous allons vous rendre gai; je vais vous conduire à un endroit où vous entendrez de la musique et où vous verrez ce gentilhomme dont vous m'avez parlé.

JULIA. — Mais l'entendrai-je parler?

L'HÔTELIER. — Oui, vous l'entendrez.

JULIA. — Ce sera ma vraie musique. (*La musique joue.*)

L'HÔTELIER. — Écoutez! Écoutez!

JULIA. — Est-ce qu'il est dans cette société?

L'HÔTELIER. — Oui; mais silence, écoutons-les.

CHANSON.

Quelle est Silvia? Quelle est-elle,
Pour que tous nos bergers la vantent à l'envi?
Elle est sainte, belle et sage,
Et de telles grâces le ciel l'orna
Afin qu'elle fût admirée.

Est-elle bonne autant que belle?
Car la bonté vit bien avec la beauté

L'HÔTELIER. Venez, nous allons vous rendre gai.

JULIA. Mais l'entendrai-je parler?

L'HÔTELIER. Oui, vous l'entendrez.

(Acte IV, sc. II.)

L'amour s'est adressé à ses yeux
Pour y trouver le remède à sa cécité,
Et l'y ayant trouvé, il s'y est logé.

Que nos chants disent donc à Silvia
Que Silvia est parfaite;
Elle surpasse toutes les créatures
Qui habitent cette triste terre.
Allons lui porter nos guirlandes.

L'HÔTELIER. — Eh bien! qu'y a-t-il donc? Vous voilà plus triste encore que tout à l'heure! Que veut dire cela, jeune homme? La musique ne vous plaît donc pas?

JULIA. — Vous vous trompez; c'est le musicien qui ne me plaît pas.

L'HÔTELIER. — Et pourquoi cela, mon joli garçon?

JULIA. — Il joue faux, mon petit père.

L'HÔTELIER. — Comment cela? Ses cordes ne sont pas d'accord?

JULIA. — Non, et cependant il joue si faux qu'il fait grincer les cordes même de mon cœur.

L'HÔTELIER. — Vous avez l'oreille délicate.

JULIA. — Oui, et je voudrais être sourde. Cette musique me pèse sur le cœur.

L'HÔTELIER. — Je m'aperçois que vous n'aimez pas la musique.

JULIA. — Pas du tout, quand elle est si discordante.

L'HÔTELIER. — Écoutez! quel beau changement de musique!

JULIA. — Oui, c'est dans ce changement qu'est a souffrance.

L'HÔTELIER. — Vous voudriez qu'ils jouassent toujours une seule chose?

JULIA. — Je voudrais que le même homme jouât toujours la même chose. Mais, dites-moi, hôtelier, ce messire Protée dont nous parlons rend-il souvent visite à cette dame?

L'HÔTELIER. — Je vous dirai ce que m'en a dit Lance, son valet — qu'il l'aimait hors de toute mesure et de tout compte.

JULIA. Où est Lance?

L'HÔTELIER. — Il est allé chercher son chien, que, sur l'ordre de son maître, il doit conduire pour le remettre en présent à la dame.

JULIA. — Silence! écartons-nous. La compagnie se sépare.

PROTÉE. — Messire Thurio, soyez sans crainte; je plaiderai si bien en votre faveur que vous serez forcé d'avouer que ma rouerie n'a pas sa pareille.

THURIO. — Où nous retrouverons-nous?

PROTÉE. — A la fontaine Saint-Grégoire.

THURIO. — Adieu.

(*Sortent Thurio et les musiciens.*)

SILVIA *paraît à sa fenêtre.*

PROTÉE. — Madame, je souhaite le bonsoir à Votre Seigneurie.

SILVIA. — Je vous remercie de votre musique, Messieurs. Qui vient de parler?

PROTÉE. — Un homme, Madame, dont vous apprendriez bien vite à distinguer la voix si vous connaissiez la pure sincérité de son cœur.

SILVIA. — Messire Protée, je crois?

PROTÉE. — Messire Protée et votre serviteur, gracieuse dame.

SILVIA. — Quel est votre désir?

PROTÉE. — De pouvoir accomplir les vôtres.

SILVIA. — Votre souhait est exaucé; mon désir est que vous alliez immédiatement vous mettre au lit chez vous. Homme artificieux, parjure, fourbe, déloyal! Me crois-tu donc assez sotte, assez vaine, pour être séduite par tes flatteries, toi dont les serments en ont tant trompé? Va-t'en, va-t'en faire à ton amour les réparations que tu lui dois. Pour moi, je jure par cette pâle reine de la nuit, que je suis si loin de vouloir accéder à ta requête, que je te méprise pour tes coupables poursuites, et que tout à l'heure je vais me gronder moi-même pour le temps que je perds maintenant à te parler.

PROTÉE. — J'avoue, douce bien-aimée, que j'aimais une dame; mais elle est morte.

JULIA, *à part.* — Cela se trouverait faux si je voulais parler; car je suis sûre qu'elle n'est pas enterrée.

SILVIA. — Supposons qu'elle le soit; mais Valentin, ton ami, est vivant; Valentin, auquel je suis fiancée, ainsi que tu en es témoin, et n'as-tu pas honte de l'outrager par les importunités dont tu me poursuis?

PROTÉE. — J'entends dire aussi que Valentin est mort.

SILVIA. — Tu peux me supposer morte aussi; car, sois-en sûr, mon amour est enseveli dans sa tombe.

PROTÉE. — Douce dame, laissez-moi le tirer de terre.

SILVIA. — Va-t'en au sépulcre de ta dame et évoque son amour, ou, au moins, ensevelis ton amour avec le sien.

JULIA, *à part.* — Il n'entend pas cela.

PROTÉE. — Madame, puisque votre cœur est si dur pour moi, accordez au moins votre portrait à mon amour, ce portrait qui est suspendu dans votre chambre ; je lui parlerai, je lui adresserai mes soupirs et mes larmes ; car, puisque la réalité de votre parfaite personne appartient à un autre, je ne suis qu'une ombre, et à votre ombre je consacrerai un amour réel.

JULIA, *à part.* — Si vous en possédiez la réalité, vous la tromperiez assurément et vous en feriez une ombre comme moi-même.

SILVIA. — J'ai le plus grand dégoût à être votre idole, Monsieur ; mais, comme le culte des ombres et l'adoration des formes mensongères s'accordent parfaitement avec votre fausseté, envoyez chez moi demain matin, et je remettrai ce portrait, et là-dessus, bon sommeil.

PROTÉE. — Oui, un sommeil à peu près pareil à celui des malheureux qui attendent leur exécution pour le lendemain matin.

(*Protée sort et Silvia se retire de sa fenêtre.*)

JULIA. — Partons-nous, hôtelier ?

L'HÔTELIER. — Sur ma foi, j'étais complétement endormi.

JULIA. — Dites-moi, s'il vous plaît : où loge messire Protée ?

L'HÔTELIER. — Chez moi, parbleu. Ma parole, je crois qu'il est presque jour.

JULIA. — Non. Mais c'est bien en tout cas la nuit la plus longue et la plus accablante que j'aie jamais passée. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Encore la cour du palais ducal.

Entre ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR. — Voici l'heure où Madame Silvia m'a prié de venir prendre ses instructions. Elle a quelque affaire importante dans laquelle elle veut m'employer. Madame ! Madame !

SILVIA *reparaît à sa fenêtre.*

SILVIA. — Qui m'appelle ?

ÉGLAMOUR. — Votre serviteur et votre ami, qui attend les ordres de Votre Seigneurie.

SILVIA. — Messire Églamour, mille bonjours.

ÉGLAMOUR. — Je vous en souhaite autant à vous-même, noble dame. Conformément aux ordres de Votre Seigneurie, me voici venu de bon matin pour savoir quel service votre bon plaisir désire m'ordonner.

SILVIA. — O Églamour, tu es un gentilhomme — ne crois pas que je te flatte, je te jure que telle n'est pas mon intention — vaillant, sage, accompli, en un mot. Tu n'ignores pas quel affectueux bon vouloir je portais à Valentin, le proscrit, ni comment mon père voudrait me forcer à épouser le vaniteux Thurio, que j'abhorre de toute mon âme. Toi-même, tu as aimé, et je t'ai entendu dire que le chagrin ne pénétra jamais aussi avant dans ton cœur que le jour où mourut ta dame, ton véritable amour, sur la tombe de laquelle tu fis vœu de parfaite chasteté. Messire Églamour, je voudrais rejoindre Valentin à Mantoue, où j'apprends qu'il s'est retiré, et comme les routes sont dangereuses, je désire l'honneur de ta compagnie, ayant pleine confiance dans ta foi et dans ton honneur. Ne m'objecte pas la colère de mon père, Églamour, mais pense à ma douleur, — la douleur d'une dame ! — et combien il est juste que je prenne la fuite pour me préserver d'une de ces unions impies que le ciel et la fortune ne manquent jamais de récompenser par toutes sortes de fléaux. Je te conjure, du plus profond d'un cœur aussi plein de chagrin que la mer est pleine de sable, de venir avec moi et de m'accorder la protection de ta compagnie ; sinon de cacher ce que je t'ai dit, afin que je puisse me risquer à partir seule.

ÉGLAMOUR. — Madame, je compatis profondément à vos douleurs, et sachant combien vertueuse en est la cause, je consens à partir avec vous, car je me soucie aussi médiocrement de ce qui peut m'arriver, que je désire ardemment tout ce qui peut vous rendre heureuse. Quand partons-nous ?

SILVIA. — Ce soir.

ÉGLAMOUR. — Où nous rencontrerons-nous ?

SILVIA. — A la cellule du père Patrick, où j'ai l'intention d'aller dévotement me confesser.

ÉGLAMOUR. — Je ne ferai pas défaut à Votre Seigneurie. Adieu, charmante dame.

SILVIA. — Adieu, bon messire Églamour.

(*Églamour sort et Silvia se retire de sa fenêtre.*)

SCÈNE IV.

Toujours la cour du palais ducal.

Entre LANCE *avec son chien.*

LANCE. — Lorsqu'un maître a un domestique dont on peut dire qu'il se comporte avec lui comme un chien, voyez-vous, ça va mal. En voici un que j'ai pris tout petit, que j'ai sauvé de la noyade lorsqu'on portait à l'eau trois ou quatre de ses frères et sœurs encore aveugles. Je l'ai dressé avec un soin.... justement de manière à faire dire : « Voilà comment je voudrais dresser un chien. » Je suis envoyé pour le remettre comme un présent de mon maître à Madame Silvia, et je ne suis pas plus tôt entré dans la salle à manger qu'il s'arrête devant son assiette et lui vole sa cuisse de chapon. Oh ! c'est une chose scandaleuse quand un chien ne sait pas se conduire comme il faut dans toutes les sociétés. J'en voudrais un, comme on dirait, qui prendrait sur lui d'être un vrai chien, d'être, en quelque sorte, un chien propre à toutes choses. Si je n'avais pas eu plus d'esprit que lui en prenant pour mon compte une faute qu'il avait commise, je crois, en vérité, qu'il aurait été pendu ; il en eût pâti aussi sûr que je vis ; vous allez en juger. Il s'en va se fourrer dans la compagnie de trois ou quatre chiens gentilshommes, sous la table du duc ; il n'y avait pas — faites excuse du mot — le temps d'une pissade qu'il était là, que toute la compagnie le sentait. « A la porte, le chien, » dit l'un. « Qu'est-ce que c'est que ce mâtin ? » dit un autre. « Flanquez-le dehors à coups de fouet, » dit le troisième. « Qu'on le pende, » dit le duc. Moi, qui reconnaissais bien l'odeur et qui savais que c'était Crab, je m'en vais au compère qui fouette le chien : « Ami, lui dis-je, vous prétendez fouetter le chien ? — Oui, parbleu, je le prétends, fait-il. — Vous lui faites d'autant plus de tort, ai-je répondu, que c'est moi qui ai commis la chose que vous savez. » Lui ne fait ni une ni deux, mais il me flanque à coups de fouet hors de la salle. Combien y a-t-il de maîtres qui en feraient autant pour leurs domestiques? Bien mieux, parole d'honneur, je me suis laissé mettre aux ceps pour des puddings qu'il avait volés, sans quoi il était exécuté. Je me suis laissé mettre au pilori pour des oies qu'il avait tuées, autrement il en pâtissait. Vous l'avez oublié maintenant, n'est-ce pas? Oui, mais moi je me rappelle le tour que vous m'avez joué lorsque je prenais congé de Madame Silvia. Est-ce que je ne t'avais pas dit de m'observer et de faire ce que je ferais ? Quand m'as-tu vu lever la jambe et faire de l'eau contre les jupons d'une dame? M'as-tu jamais vu faire pareille plaisanterie ?

(*Rentre* PROTÉE *suivi de* JULIA.)

PROTÉE. — Sébastien est ton nom? Tu me plais beaucoup, et je vais immédiatement t'employer à quelque service.

JULIA. — A ce qu'il vous plaira, je ferai ce que je pourrai.

PROTÉE. — Je l'espère. (*A Lance.*) Ah çà! manant, fils de catin, où êtes-vous donc allé flâner ces deux derniers jours?

LANCE. — Parbleu, Monsieur, j'ai mené à Madame Silvia le chien que vous m'aviez ordonné de lui conduire.

PROTÉE. — Et qu'a-t-elle dit de mon petit bijou?

LANCE. — Parbleu, elle a dit que votre chien était un mâtin, et vous fait répondre que des jappements sont des remercîments assez bons pour un pareil cadeau.

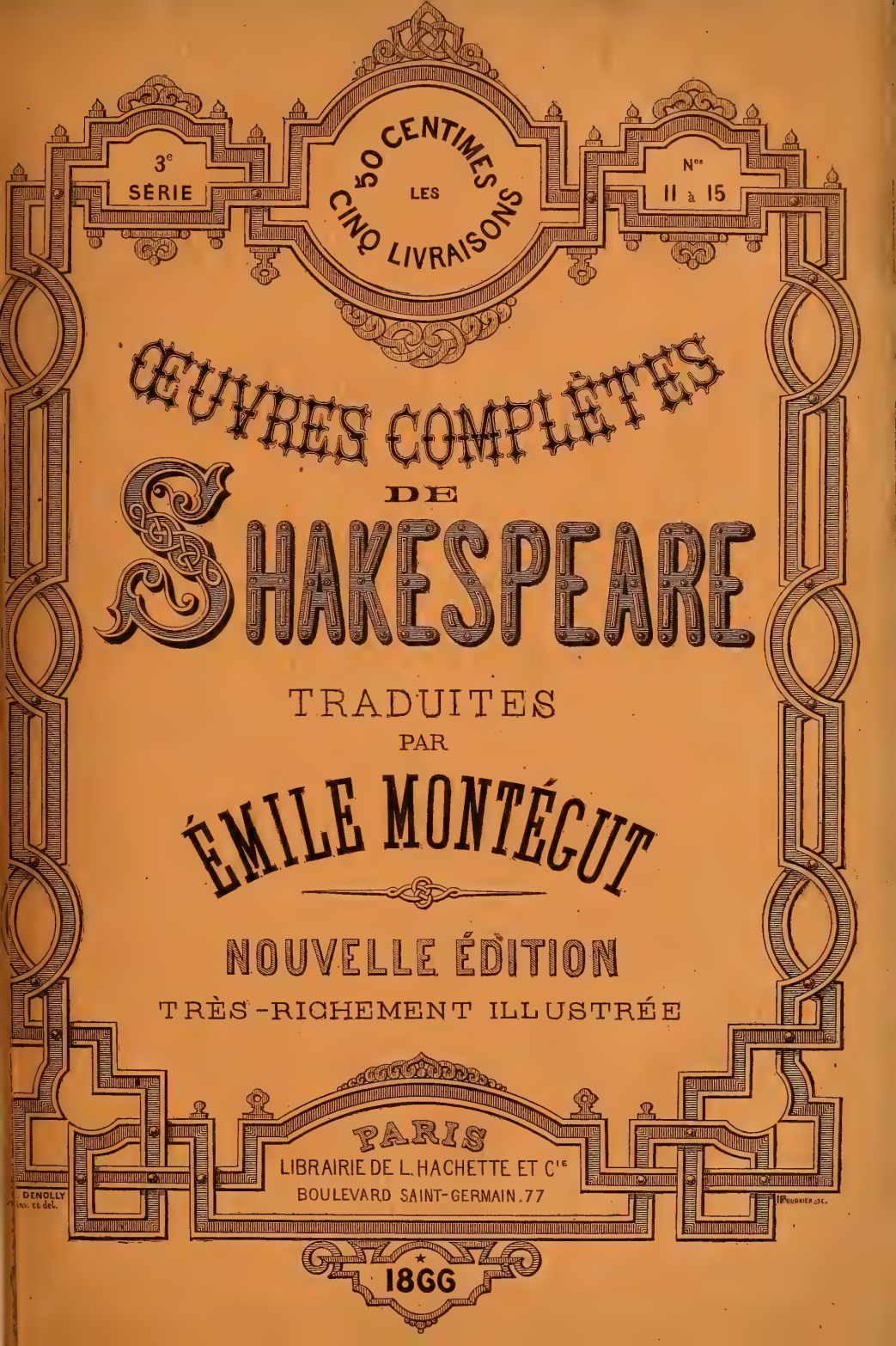
PROTÉE. — Mais elle a reçu mon chien.

LANCE. — Non, en vérité, elle ne l'a pas reçu; le voici, que j'ai ramené.

PROTÉE. — Comment donc, est-ce que c'est celui-là que tu lui as offert de ma part?

LANCE. — Oui, Monsieur; l'autre mignon écureuil m'a été volé par les garçons du bourreau, sur la place du Marché, et alors je lui ai offert mon propre chien qui est aussi gros que dix des vôtres et qui est en conséquence un cadeau dix fois aussi considérable.

PROTÉE. — Tire-toi d'ici et retrouve mon chien, ou ne te représente jamais plus devant mes yeux. Va-t'en, te dis-je ! Est-ce que tu restes là pour me vexer ? (*Lance sort.*) Un manant qui, à chaque instant, m'est une occasion de honte ! Sébastien, je t'ai pris à mes gages, en partie parce que j'ai besoin d'un jeune homme tel que toi, capable de faire mon service avec quelque discrétion, car il n'y a pas à se fier à un rustre comme celui qui vient de partir, mais surtout à cause de ta figure et de tes manières qui sont des témoignages de bonne éducation, de bonne étoile et de loyal caractère ; sache-le, c'est pour cela que je t'accepte. Prends cet anneau et va le porter immédiatement à Madame Silvia. Elle m'aimait bien, celle qui me le donna.


3e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 11 à 15
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
DENOLLY inv. et del.
FOURNIER sc.
1866

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKESPEARE

TRADUITES

PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

ET PUBLIÉES

PAR LIVRAISONS A 10 CENTIMES

Et par fascicule à 50 centimes contenant 5 livraisons réunies sous une couverture imprimée

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON 200 LIVRAISONS

Il paraîtra une ou deux livraisons par semaine

Shakespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité tout entière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. Il faut que leur œuvre soit lue dans tous les pays et, dans chaque pays, par le plus grand nombre possible de lecteurs.

C'est sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition.

La traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shakespeare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un écrivain de grand talent dans sa langue maternelle en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées à l'Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

VALENTIN. Je te défie d'oser seulement effleurer mon amour de ton souffle.

THURIO. Messire Valentin, je ne me soucie pas d'elle, moi.

(Acte V, sc. IV)

JULIA. — Vous ne l'aimiez pas, à ce qu'il semble, puisque vous vous séparez de son gage d'amour. Elle est morte, sans doute?

PROTÉE. — Pas du tout; je crois qu'elle est vivante.

JULIA. — Hélas!

PROTÉE. — Pourquoi soupires-tu cet hélas?

JULIA. — Je ne puis m'empêcher de la plaindre.

PROTÉE. — Pourquoi donc la plains-tu?

JULIA. — Parce qu'il me semble qu'elle vous aimait aussi bien que vous aimez votre dame Silvia. Elle rêve à celui qui a oublié son amour, vous raffolez de celle qui ne se soucie pas de votre amour. C'est pitié que l'amour soit si traversé, et c'est en pensant à cela que cet hélas! m'est échappé.

PROTÉE. — Bon; donne-lui cet anneau, et de plus cette lettre. Voici là sa chambre. Dis à ma dame que je lui rappelle la promesse qu'elle m'a faite de son divin portrait. Ton message achevé, reviens dans ma chambre, où tu me trouveras triste et solitaire. (*Il sort.*)

JULIA. — Combien y a-t-il de femmes qui voudraient faire un pareil message? Hélas! pauvre Protée! tu as pris un renard pour gardien de tes brebis. Hélas! pauvre fou! pourquoi est-ce que je le plains, lui qui me méprise de tout son cœur? Il me méprise parce qu'il l'aime, elle; moi, je le plains parce que je l'aime, lui. Cet anneau, je le lui donnai lorsqu'il me quitta, pour l'obliger à se souvenir de mon amour, et maintenant, malheureuse messagère, il me faut plaider pour ce que je ne voudrais pas obtenir, remettre ce que je voudrais voir refuser, louer sa fidélité lorsque je voudrais l'entendre déprécier. Je suis l'amante fidèle et à toute épreuve de mon maître, mais je ne puis être la fidèle servante de mon maître sans être envers moi une déloyale traîtresse. Cependant je ferai sa cour, mais avec autant de froideur que je désire peu — le ciel le sait — lui servir d'éperon pour le faire avancer.

Entre SILVIA *avec sa suite.*

JULIA. — Bonjour, noble dame, veuillez, je vous prie, m'accompagner vers Madame Silvia.

SILVIA. — Que lui voudriez-vous si c'était moi qui fût elle?

JULIA. — Si c'est vous qui êtes Silvia, je supplie votre patience de vouloir bien écouter le message que je suis chargé de vous transmettre.

SILVIA. — De la part de qui?

JULIA. — De la part de mon maître, messire Protée, Madame.

SILVIA. — Ah! il vous envoie chercher un portrait.

JULIA. — Oui, Madame.

SILVIA. — Ursule, apporte ici mon portrait. (*On apporte le portrait.*) Donne ceci à ton maître, et dis-lui de ma part qu'une certaine Julia, qu'ont oubliée ses pensées changeantes, conviendrait mieux à l'ornement de sa chambre que cette ombre de ma personne.

JULIA. — Madame, qu'il vous plaise de lire cette lettre. (*Elle lui donne une lettre.*) Pardonnez-moi, Madame, je vous ai par mégarde remis une lettre qui ne vous regarde pas; voici celle qui est adressée à Votre Seigneurie. (*Elle lui en donne une autre.*)

SILVIA. — Je t'en prie, laisse-moi jeter encore les yeux sur la première.

JULIA. — Cela ne se peut pas, excellente dame, pardonnez-moi.

SILVIA. — Tenez alors. (*Elle lui rend la première lettre.*) Je ne jetterai pas les yeux sur ces lignes de votre maître; je sais qu'elles sont farcies de protestations et pleines de serments nouveau-nés qu'il brisera aussi aisément que je déchire ce papier. (*Elle déchire la seconde lettre.*)

JULIA. — Madame, il envoie cet anneau à Votre Seigneurie.

SILVIA. — Il n'en est que plus indigne, de me l'envoyer, car je lui ai entendu dire mille fois que sa Julia le lui donna lors de son départ. Quoique son hypocrite main ait profané cet anneau, la mienne ne fera pas un tel outrage à sa Julia.

JULIA. — Elle vous remercie.

SILVIA. — Que dis-tu?

JULIA. — Je vous remercie, Madame, pour l'intérêt que vous lui portez. Pauvre dame! mon maître lui fait grande injure.

SILVIA. — Est-ce que tu la connais?

JULIA. — Presque aussi bien que je me connais moi-même; en pensant à ses malheurs, je vous assure que j'ai pleuré plus de cent fois.

SILVIA. — Sans doute, elle croit que Protée l'a abandonnée.

JULIA. — Je pense qu'elle le croit, et c'est là la cause de sa douleur.

SILVIA. — N'est-elle pas extrêmement belle?

JULIA. — Elle a été plus belle qu'elle ne l'est, Madame; lorsqu'elle croyait que mon maître l'ai-

mait bien, elle était, selon mon jugement, aussi belle que vous; mais depuis qu'elle a négligé son miroir et rejeté le masque qui la garantissait du soleil, l'air a décoloré les roses de ses joues et outragé le teint de lis de son visage, si bien que maintenant elle est aussi noire que je le suis.

SILVIA. — De quelle taille est-elle?

JULIA. — A peu près de la mienne; car, à la Pentecôte, lorsque nous jouâmes nos mascarades de fête, nos jeunes gens voulurent que je me chargeasse du rôle de la femme, et on m'habilla dans la robe de Madame Julia, qui, de l'avis de tout le monde, m'allait aussi bien que si elle avait été faite pour moi; c'est ainsi que je sais qu'elle est à peu près de ma taille. Ce jour-là, je la fis pleurer pour tout de bon, car je jouais un rôle lamentable, Madame : celui d'Ariane se désespérant sur le parjure et la fuite indigne de Thésée, et j'approchai par mes larmes si près de la vie même, que ma pauvre maîtresse, intérieurement émue, pleurait amèrement, et que je meure, si mon âme ne ressentit pas sa propre douleur!

SILVIA. — Elle t'est redevable pour ta sympathie, gentil jeune homme. Hélas! pauvre dame! désolée et délaissée! Je pleure moi-même en pensant à ton récit. Tiens, jeune homme, voici ma bourse; je te la donne pour l'amour de ta douce maîtresse, puisque tu l'aimais. Adieu!

JULIA. — Et elle vous remerciera si jamais elle vient à vous connaître. (*Silvia sort avec les personnes de sa suite.*) Une vertueuse dame, douce et belle! j'espère que les poursuites de mon maître n'auront qu'un médiocre succès, puisqu'elle a tant de respect pour l'amour de ma maîtresse. Hélas! comme l'amour peut jouer avec lui-même! Voici son portrait; voyons un peu. Il me semble que si j'avais cette coiffure-là, ma figure aurait autant de charmes que la sienne; et certainement le peintre l'a un peu flattée, à moins que je ne me flatte moi-même beaucoup trop. Sa chevelure est châtaine, la mienne est d'un blond parfait; si c'est là toute la différence qui le fait changer d'amour, je me procurerai une perruque de cette couleur. Ses yeux sont clairs comme le verre, et aussi les miens. Oui, mais son front est petit, et le mien est élevé. Bah! Est-il une de ces choses qu'il aime en elle que je ne pusse m'approprier et faire aimer en moi, si cet insensé d'amour n'était pas un dieu aveugle? Viens, pauvre ombre de Julia, viens et emporte cette ombre, car c'est ta rivale. O forme sans corps, tu seras honorée, baisée, aimée, adorée! Mais si son idolâtrie avait un grain de raison, c'est la réalité de ma personne qui lui servirait d'idole à ta place. Je te traiterai avec affection par égard pour ta maîtresse qui en a bien agi avec moi; autrement, par Jupiter, je jure que je t'aurais arraché ces yeux qui ne voient pas, afin de faire cesser l'amour que mon maître a pour toi. (*Elle sort.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Milan. — Une abbaye.

Entre ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR. — Le soleil commence à dorer le ciel du couchant, et il est maintenant à peu près l'heure précise, où Silvia doit me rejoindre à la cellule de frère Patrick. Elle ne manquera pas, car les amants ne pèchent pas par inexactitude; à moins que ce ne soit pour arriver avant l'heure fixée, tellement l'éperon de leur impatience les fait avancer vite. Voyez, la voici. (*Entre Silvia.*) Un heureux soir, Madame.

SILVIA. — Amen! amen! Vite, mon bon Églamour, sortons par la poterne qui est par derrière les murs de l'abbaye. Je suis suivie, je le crains, par plusieurs espions.

ÉGLAMOUR. — N'ayez aucune crainte; la forêt n'est pas à trois lieues d'ici; si nous pouvons l'atteindre, nous sommes en parfaite sûreté.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Milan. — Un appartement dans le palais du duc.

Entrent THURIO, PROTÉE *et* JULIA.

THURIO. — Messire Protée, que répond Silvia à mon message amoureux?

PROTÉE. — Oh! Messire, je l'ai trouvée mieux disposée qu'elle n'était, et cependant elle a des objections contre votre personne.

THURIO. — Quelles objections? que j'ai la jambe trop longue?

PROTÉE. — Non, qu'elle est trop petite.

THURIO. — Je porterai des bottes, pour la faire un peu plus ronde.

JULIA, *à part.* — Oui, mais l'amour ne se laissera pas éperonner par ce qu'il déteste.

THURIO. — Que dit-elle de mon visage?

PROTÉE. — Elle dit qu'il est d'une grande blancheur.

THURIO. — En cela, elle ment, l'espiègle. Mon visage est brun.

PROTÉE. — Mais les perles sont blanches, et cependant vous connaissez le vieux dicton : « Les hommes bruns sont des perles aux yeux des belles dames. »

JULIA, *à part.* — C'est vrai; des perles comme celles-là arrachent les yeux des dames, car j'aimerais mieux fermer les miens que de les regarder.

THURIO. — Goûte-t-elle ma conversation?

PROTÉE. — Peu lorsque vous parlez de la guerre.

THURIO. — Mais beaucoup sans doute lorsque je parle d'amour et de paix?

JULIA, *à part.* — Mais davantage, encore, lorsque vous vous tenez en paix.

THURIO. — Que dit-elle de ma valeur?

PROTÉE. — Oh! Messire, elle ne la met pas en question.

JULIA, *à part.* — C'est inutile, puisqu'elle sait que cette valeur est couardise.

THURIO. — Que dit-elle de ma naissance?

PROTÉE. — Qu'elle vous fait descendre de bon lieu.

JULIA, *à part.* — C'est vrai; car sa lignée descend d'un gentilhomme à un fou.

THURIO. — Apprécie-t-elle mes propriétés?

PROTÉE. — Oh! oui, et elle s'apitoie sur elles.

THURIO. — Pourquoi?

JULIA, *à part.* — Parce qu'elles sont possédées par un pareil âne.

PROTÉE. — Parce que les ayant affermées, elles ont le malheur d'être séparées de vous.

JULIA. — Voici le duc.

Entre LE DUC.

LE DUC. — Or çà, messire Protée! or çà, messire Thurio! lequel de vous deux a vu messire Églamour depuis ces dernières heures?

THURIO. — Pas moi.

PROTÉE. — Ni moi.

LE DUC. — Avez-vous vu ma fille?

PROTÉE. — Pas davantage.

LE DUC. — Parbleu, alors, elle est allée rejoindre ce manant de Valentin, et Églamour l'accompagne. C'est évident, car frère Laurent les a rencontrés tous deux dans la forêt, où il errait par pénitence; il a reconnu parfaitement Églamour; quant à Silvia, il a bien soupçonné que c'était elle, mais comme elle était masquée, il n'a pu en être certain. En outre, elle avait annoncé qu'elle se rendrait en confession ce soir à la cellule de frère Patrick, et elle n'y était pas. Toutes ces circonstances confirment sa fuite; par conséquent, je vous en prie, ne vous amusez pas à bavarder, mais montez à cheval immédiatement et venez me retrouver au bas de la montée qui conduit vers Mantoue, où ils se sont enfuis. Dépêchez-vous, chers gentilshommes, et suivez-moi. (*Il sort.*)

THURIO. — Parbleu, voilà qui promet une fille diantrement folle! Fuir sa fortune, lorsque sa fortune la suit. Je vais courir après eux, plutôt pour me venger d'Églamour que par amour pour cette extravagante de Silvia. (*Il sort.*)

PROTÉE. — Et moi, je pars aussi; mais plus par amour pour Silvia que par haine pour Églamour, qui l'accompagne. (*Il sort.*)

JULIA. — Et moi, je pars à mon tour, plus pour m'opposer à cet amour que par haine pour Silvia, qui est partie par amour. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Les frontières de Mantoue. — La forêt.

Entrent LES BANDITS *avec* SILVIA.

PREMIER BANDIT. — Venez, venez; soyez patiente, nous devons vous mener devant notre capitaine.

SILVIA. — Mille malheurs plus grands m'ont appris à supporter celui-là avec patience.

SECOND BANDIT. — Venez; amenez-la.

PREMIER BANDIT. — Où est le gentilhomme qui l'accompagnait?

TROISIÈME BANDIT. — Il a de bonnes jambes et nous a échappé; mais Moïse et Valerius le poursuivent. Va-t'en avec elle jusqu'à l'extrémité de la forêt, à l'ouest; notre capitaine est là. Nous allons poursuivre l'homme en fuite; le taillis est cerné, il ne peut s'échapper.

(*Ils sortent tous, excepté le premier bandit et Silvia.*)

PREMIER BANDIT. — Venez, je vais vous mener à la caverne du capitaine; n'ayez pas peur, il est plein d'honneur et n'est pas homme à se conduire déloyalement avec une femme.

SILVIA. — O Valentin, voilà ce que j'endure pour toi! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt.

Entre VALENTIN.

VALENTIN. — Comme sous l'empire d'un mode constant d'existence, l'habitude grandit dans l'homme! Ces bois ombreux, déserts, solitaires me plaisent mieux que les villes florissantes et peuplées. Ici je puis m'asseoir tout seul, sans être vu de personne, et répondre aux notes plaintives du rossignol par les soupirs de ma détresse et le récit de mes malheurs. O toi qui habites dans mon cœur, ne reste pas si longtemps sans faire séjour dans ta demeure, de crainte que sa ruine croissant par ton absence, l'édifice ne s'écroule et ne laisse aucun souvenir de ce qu'il était! Restaure-moi par ta présence, Silvia! Aimable nymphe, montre-toi charitable pour ton berger délaissé! (*Un bruit se fait entendre.*) Qu'est-ce que ce vacarme et cette agitation aujourd'hui? Mes compagnons, qui pour toute loi ont les désirs de leur volonté, donnent sans doute la chasse à quelque malheureux voyageur. Ils m'aiment bien; cependant j'ai beaucoup à faire pour les empêcher de se porter à des outrages inhumains. Qui donc vient ici? Retire-toi, Valentin.

(*Il se retire à l'écart.*)

Entrent PROTÉE, SILVIA *et* JULIA.

PROTÉE. — Madame, bien que vous n'ayez aucun égard à ce que peut faire votre serviteur, je vous ai rendu ce service d'exposer ma vie et de vous arracher des mains de cet homme, qui aurait outragé votre honneur et votre amour. Accordez-moi pour récompense un seul de vos beaux regards. Je ne puis demander, et, j'en suis sûr, vous-même ne pouvez accorder une moindre faveur que celle-là.

VALENTIN, *à part.* — Ce que je vois et entends est vraiment comme un rêve! Amour, prête-moi la patience de me contenir un instant.

SILVIA. — O misérable, malheureuse que je suis!

PROTÉE. — Oui, vous étiez malheureuse avant que je vinsse, Madame; mais mon arrivée vous a porté le bonheur.

SILVIA. — Ton approche met le comble à mon malheur.

JULIA, *à part.* — Et au mien lorsque c'est de votre personne qu'il s'approche.

SILVIA. — Si j'avais été saisie par un lion affamé, j'aurais préféré servir de déjeuner à la bête féroce, plutôt que d'avoir pour sauveur le fourbe Protée. O ciel! tu es jugé qu'autant j'aime Valentin, dont la vie m'est aussi chère que mon âme, autant — car davantage serait impossible — je déteste l'hypocrite et parjure Protée! Ainsi donc, retire-toi, cesse tes sollicitations.

PROTÉE. — Quelle action périlleuse, fût-elle proche voisine de la mort, n'entreprendrais-je pas pour un regard où ne se lirait pas la colère? Oh! c'est la malédiction de l'amour, et l'expérience nous la montre constante, que les femmes ne peuvent aimer qui les aime.

SILVIA. — Absolument comme Protée, qui ne peut aimer qui l'aime. Relis le cœur de Julia, ton premier amour, celle pour qui tu déchiras ta foi en mille serments, tous ces serments tu les as fait dégénérer en parjures afin de m'aimer. Il ne te reste plus de foi, à moins que tu n'en aies deux, ce qui est pire que de n'en avoir aucune, car il vaut mieux n'avoir aucune foi que d'en avoir

plusieurs, ce qui est trop pour un seul homme. Toi, traître envers ton loyal ami!

PROTÉE. — En amour, qui respecte un ami?

SILVIA. — Tous, excepté Protée.

PROTÉE. — Eh bien, puisque la force courtoise des paroles émouvantes ne peut vous amener à des dispositions plus tendres, je vous ferai la cour comme un soldat, à la force du poignet, et je vous aimerai contre la nature de l'amour, par la violence.

SILVIA. — O ciel!

PROTÉE. — Je te forcerai de céder à mon désir.

VALENTIN, *s'avançant.* — Gredin, cesse cet attouchement brutal et malhonnête, ami de faux aloi!

PROTÉE. — Valentin!

VALENTIN. — Ami de l'espèce ordinaire, c'est-à-dire sans foi et sans affection (car c'est là ce qu'est aujourd'hui un ami), être perfide! tu as trahi mes espérances; rien, si je ne l'avais vu de mes yeux, n'aurait pu me le persuader. Maintenant je n'ose plus dire que j'ai un ami vivant, tu me démentirais. Et à qui voudrait-on se fier lorsqu'un homme rend sa main droite parjure envers son cœur? Protée, je suis désolé de ne plus pouvoir me fier à toi et d'être contraint désormais, à cause de toi, de rester étranger au monde. La blessure intime est la plus profonde. O temps maudit! penser qu'entre tous vos ennemis, un ami peut être le pire!

PROTÉE. — Ma honte et mon crime me confondent! Pardonne-moi, Valentin; si un sincère chagrin est une rançon suffisante d'une offense, je te l'offre maintenant; je souffre aussi fortement que j'ai péché.

VALENTIN. — Bien, je suis payé alors, et une fois encore je t'accepte pour honnête. Celui qui n'est pas apaisé par le repentir, n'est digne ni du ciel ni de la terre, qui s'en tiennent pour satisfaits, car l'Éternel laisse fléchir sa colère devant la pénitence. Pour te montrer combien mon amitié est vraie et exempte de rancune, je te donne tout ce qui m'appartenait dans Silvia.

JULIA. — O malheureuse que je suis! (*Elle s'évanouit.*)

PROTÉE. — Regardez donc l'enfant.

VALENTIN. — Eh bien, enfant! eh bien, petit farceur! qu'est-ce donc que cela? Qu'y a-t-il? levez les yeux, parlez.

JULIA. — O mon bon Monsieur, mon maître m'avait chargé de remettre un anneau à Madame Silvia, ce que, par négligence, je n'ai jamais fait.

PROTÉE. — Où est cet anneau, enfant?

JULIA. — Le voici; c'est celui-là. (*Elle lui remet un anneau.*)

PROTÉE. — Que veut dire cela? Voyons! Mais c'est l'anneau que j'avais donné à Julia.

JULIA. — Oh! je vous demande pardon, Monsieur, je me suis trompé; voici l'anneau que vous aviez envoyé à Silvia. (*Elle lui montre un autre anneau.*)

PROTÉE. — Mais comment cet anneau est-il en ta possession? A mon départ je l'avais donné à Julia.

JULIA. — Et Julia elle-même me l'a donné, et c'est Julia elle-même qui l'a porté ici.

PROTÉE. — Comment! Julia!

JULIA. — Contemple celle qui servit de but à tous les traits de tes serments; ces serments, elle les reçut dans son cœur où ils s'enfoncèrent profondément; combien de fois par tes parjures ne les en as-tu pas déracinés? O Protée, que cet habit te fasse rougir! Sois honteux qu'il m'ait fallu revêtir un accoutrement aussi immodeste, si pourtant il peut y avoir de la honte dans un déguisement qu'inspire l'amour. Aux yeux de la pudeur la tache est moindre aux femmes de changer de vêtements, qu'aux hommes de changer d'affections.

PROTÉE. — Qu'aux hommes de changer d'affections, c'est vrai. O ciel! si l'homme était seulement constant, il serait parfait. Cette unique erreur le remplit de fautes, lui fait parcourir tous les péchés. L'inconstance perd avant même d'avoir gagné. Qu'y a-t-il dans le visage de Silvia que je ne puisse découvrir plus gracieux dans le visage de Julia avec l'œil de la constance?

VALENTIN. — Allons, allons, donnez-moi chacun une main! Accordez-moi la joie que cette heureuse étreinte soit mon ouvrage. Il serait dommage que deux tels amis fussent plus longtemps ennemis.

PROTÉE. — Soyez témoin, ô ciel, que mon vœu est pour jamais exaucé.

JULIA. — Et le mien aussi.

Entrent LES BANDITS *avec* LE DUC *et* THURIO.

LES BANDITS. — Une capture! une capture! une capture!

VALENTIN. — Arrêtez! arrêtez, vous dis-je! c'est monseigneur le duc. Votre Grâce est la bien-

venue auprès d'un homme en disgrâce, Valentin le proscrit.

Le duc. — Messire Valentin!

Thurio. — Voici Silvia là-bas! Silvia est à moi.

Valentin. — Arrière, Thurio! ou tu es un homme mort. Tiens-toi à distance de ma colère; n'appelle pas Silvia tienne; si cela t'arrive encore, Milan ne te reverra plus. La voici là! Essaye de prendre possession d'elle rien que par un attouchement.... Je te défie d'oser seulement effleurer mon amour de ton souffle.

Thurio. — Messire Valentin, je ne me soucie pas d'elle, moi; je tiens pour fou celui qui met sa vie en danger pour une fille qui ne l'aime pas. Je ne la réclame point, et par conséquent elle est à toi.

Le duc. — Tu n'en es que plus dégénéré et plus vil, après tout le mal que tu t'es donné pour elle, de l'abandonner à si bon marché. Par l'honneur de mes ancêtres, Valentin, j'applaudis à ton courage et je te juge digne de l'amour d'une impératrice. Sache donc qu'ici j'oublie tous mes anciens griefs, que j'efface tout ressentiment et que je te rappelle à ma cour. Fais valoir les titres de ton mérite sans rival à une nouvelle condition, et moi je souscris ainsi à ta demande : Messire Valentin, tu es un gentilhomme, et de bonne race; prends ta Silvia, car tu l'as méritée.

Valentin. — Je remercie Votre Grâce; ce don me rend heureux. Je vous supplie maintenant, au nom de votre fille, de m'accorder la faveur que je vais vous demander.

Le duc. — Je te l'accorde en ton propre nom, quelle qu'elle soit.

Valentin. — Ces proscrits, avec lesquels j'ai fait compagnie, sont des hommes doués de nobles qualités. Pardonnez-leur les offenses qu'ils ont ici commises et rappelez-les de l'exil. Ils sont maintenant corrigés, soumis, pleins de bons sentiments et capables d'être utilement employés, mon digne seigneur.

Le duc. — Tu m'as vaincu; je leur pardonne comme à toi; dispose d'eux selon les mérites que tu leur connais Allons, partons d'ici; nous allons terminer toutes nos querelles par des divertissements, des réjouissances et de rares solennités.

Valentin. — Et pendant la route, je prendrai la hardiesse de faire sourire Votre Grâce par notre conversation. Que pensez-vous de ce page, Monseigneur?

Le duc. — Je pense que c'est un garçon qui a de la grâce; il rougit.

Valentin. — Une grâce supérieure à celle d'un garçon, je vous le garantis, Monseigneur.

Le duc. — Que voulez-vous dire par là?

Valentin. — S'il vous plaît, à mesure que nous ferons route, je vous émerveillerai du récit de ce qui est arrivé. Venez, Protée; votre seule pénitence sera d'entendre révéler l'histoire de vos amours; cela fait, le jour de mon mariage sera aussi le vôtre. Une même fête, une même maison, un même mutuel bonheur. (*Ils sortent.*)

LA COMÉDIE
DES
MÉPRISES
T. CUBB Sc

PERSONNAGES DU DRAME.

SOLINUS, duc d'Éphèse.
ÆGÉON, marchand de *Syracuse*.
ANTIPHOLUS d'*Éphèse*, } frères jumeaux, fils d'Ægéon.
ANTIPHOLUS de *Syracuse*, } et d'Emilia.
DROMIO d'*Éphèse*, } frères jumeaux, serviteurs des deux
DROMIO de *Syracuse*, } Antipholus.
BALTHAZAR, marchand.
ANGELO, orfévre.
Premier marchand, ami d'ANTIPHOLUS de *Syracuse*.
Second marchand, créancier d'ANGELO.
PINCH, maître d'école et sorcier.
EMILIA, femme d'ÆGÉON, abbesse à *Éphèse*.
ADRIANA, femme d'ANTIPHOLUS d'*Éphèse*.
LUCIANA, sa sœur.
LUCE, servante d'ADRIANA.
Une courtisane.
Un Geôlier, des officiers et autres comparses.

Scène. — Éphèse.

LA

COMÉDIE DES MÉPRISES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle dans le palais du duc.

Entrent le DUC, ÆGEON, UN GEÔLIER, DES OFFICIERS ET AUTRES PERSONNES DE LA SUITE DU DUC.

ÆGÉON. — Achève d'assurer ma perte, Solinus, et par une sentence de mort mets un terme à mes malheurs et à tout le reste.

LE DUC. — Marchand de Syracuse, ne plaide pas davantage pour ta vie : je ne saurais arbitrairement enfreindre nos lois. L'inimitié et la division récemment sorties de l'implacable outrage de votre duc envers d'honnêtes marchands, nos compatriotes, qui, faute d'assez d'écus pour racheter leurs vies, ont scellé de leur sang ses rigoureux statuts, défendent qu'aucun rayon de pitié adoucisse la menaçante sévérité de nos regards. Depuis ces mortelles guerres intestines entre tes séditieux compatriotes et nous, il a été décrété dans des conseils solennels, et par les Syracusains et par nous-mêmes, qu'aucun trafic entre les deux villes ennemies ne serait toléré. Bien plus, il a été établi que si un Éphésien de naissance était vu dans les marchés et les foires de Syracuse, et réciproquement que si un Syracusain de naissance débarquait dans la baie d'Éphèse, celui-là mourrait et ses biens confisqués seraient mis à la disposition du duc, à moins qu'il ne pût compter la somme de mille marcs pour s'acquitter de la pénalité et racheter sa vie. Tes ressources évaluées au plus haut ne peuvent monter même à cent marcs; donc, de par la loi, tu es condamné à mourir.

ÆGEON. — Toutefois, ce qui me console, c'est que par l'exécution de votre sentence, mes malheurs finiront en même temps que le soleil de ce jour.

LE DUC. — Allons, Syracusain, dis-nous en gros pour quelles causes tu es parti de ton pays natal et venu à Éphèse?

ÆGÉON. — Une tâche plus pesante que celle de raconter mes inénarrables malheurs ne pouvait m'être imposée : cependant, afin que le monde puisse être témoin que ma fin fut amenée par les sentiments de la nature, et non par un désir d'outrage envers les lois, je raconterai de mon histoire tout ce que ma douleur me permettra d'en dire. Je suis né à Syracuse, et je m'y mariai à une femme qui sans moi eût été heureuse, et qui eût été heureuse aussi par moi, si la destinée ne nous avait été cruelle. Avec elle je vécus en joie, et notre fortune s'accrut par des voyages fructueux et fréquents à Épidamne jusqu'au jour où la mort de mon intendant et un pressant besoin de veiller à des biens laissés à l'abandon m'arrachèrent aux tendres embrassements de mon épouse. Six mois à peine après mon départ, elle-même, fléchissant sous le poids de l'aimable châtiment que portent les femmes, prenait toutes ses dispositions pour me rejoindre et arrivait saine et sauve à l'endroit

Ægéon. L'heureuse mère de deux beaux garçons. (Acte I, sc. I.)

où j'étais. Elle y devint peu de temps apres l'heureuse mère de deux beaux garçons, — et, circonstance singulière, — si semblables l'un à l'autre, qu'on ne pouvait les distinguer que par leurs noms. A la même heure, dans la même auberge, une femme de condition pauvre se délivrait d'un semblable fardeau : deux jumeaux mâles, de tout point semblables. Comme les parents étaient indigents à l'excès, j'achetai les jumeaux et les élevai pour devenir les serviteurs de mes fils. Ma femme, qui n'était pas médiocrement fière de deux tels enfants, me pressait journellement d'instances pour retourner dans notre pays ; j'y cédai à contre-cœur. Hélas ! nous ne fûmes que trop tôt embarqués. Nous avions déjà laissé Épidamne une lieue derrière nous sans que l'abîme toujours soumis aux vents nous eût donné aucun signe sinistre du péril qui nous menaçait, mais nous ne gardâmes pas plus longtemps espoir, car le peu de lumière, qu'alors le ciel assombri nous accorda, ne nous servit qu'à faire pénétrer dans nos âmes effrayées l'épouvantable assurance d'une mort immédiate. Cette mort, quant à moi je l'aurais joyeusement embrassée, mais les larmes continuelles de ma femme pleurant d'avance le malheur qu'elle voyait venir, et les cris navrants des deux jolis enfants pleurant par imitation, dans l'ignorance de ce qu'ils devaient craindre, me forcèrent de chercher, et pour eux et pour moi, des moyens de délai contre la mort. Ces moyens se résumaient en un seul : celui que voici. Les matelots avaient cherché leur salut dans notre bateau et nous avaient abandonné le navire qui était alors prêt à sombrer. Ma femme qui avait plus de sollicitude pour son premier-né, l'avait attaché, et avec lui un des deux

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Porte cet argent à l'hôtel du Centaure, où nous logeons.... Sauve-toi bien vite. (Acte I, sc. II.)

autres jumeaux, à un de ces petits mâts de réserve dont les marins se pourvoient pour les cas de tempête, tandis que de mon côté j'avais pris les mêmes précautions pour notre autre enfant. Ces mesures prises envers les enfants, ma femme et moi, les yeux fixés sur les objets de notre souci constant, nous nous attachâmes alors à chacune des extrémités du mât et nous nous laissâmes flotter avec résignation au gré du courant, qui, dans notre opinion, nous poussait vers Corinthe. A la fin, le soleil, se découvrant de nouveau à la terre, dissipa les vapeurs qui nous avaient mis en péril; sous la bienfaisante influence de la lumière désirée, les mers redevinrent calmes et nous découvrîmes dans le lointain deux vaisseaux qui se dirigeaient vers nous en toute vitesse, celui-ci de Corinthe, celui-là d'Épidaure; mais avant qu'ils nous eussent rejoints.... ah! permettez-moi de n'en pas dire davantage et devinez la fin de mon récit par son commencement.

Le duc. — Continue, continue, vieillard; ne coupe pas court ainsi à ton histoire, car nous pouvons te plaindre, si nous ne pouvons te faire grâce.

Ægéon. — Ah! si les dieux avaient agi comme vous le faites, je n'aurais pas eu tout à l'heure le juste droit de les nommer impitoyables envers nous. Les vaisseaux étaient encore séparés de nous chacun d'environ cinq lieues lorsque nous rencontrâmes un énorme rocher contre lequel notre navire secourable alla donner si violemment, qu'il fut radicalement coupé en deux par le milieu, en sorte que dans l'injuste divorce auquel elle nous forçait la fortune nous laissait également, à ma femme et à moi, et de quoi nous réjouir et de quoi nous désoler. La partie du vaisseau qui la portait — pauvre chérie! — chargée à ce qu'il semblait d'un moindre poids, sinon d'une moindre douleur, fut poussée par les vents avec plus de vitesse, et à notre vue, les trois êtres qu'elle contenait furent recueillis par des pêcheurs de Corinthe; au moins nous crûmes tels leurs sauveurs. Enfin un autre vaisseau nous rejoignit; les gens de l'équipage sachant quels étaient ceux que le sort leur donnait à sauver, accueillirent leurs hôtes naufragés avec un empressement plein de cordiale bonté, et ils auraient ravi leur proie aux pêcheurs, si leur navire n'avait pas été mauvais voilier, circonstance qui les décida à diriger leur course vers leur pays. Vous savez maintenant comment je me suis trouvé séparé de mon bonheur, et par quel mauvais destin ma vie fut prolongée pour vous faire le triste récit de mes propres infortunes.

Le duc. — Au nom de ceux que tu pleures, fais-moi la faveur de m'informer complétement de ce qui vous est arrivé, à eux et à toi, à partir de cette époque?

Ægéon. — Le cadet de mes garçons, mais l'aîné de ma sollicitude, lorsqu'il eut atteint dix-huit ans, montra un désir impatient de retrouver son frère, et me demanda avec instances de permettre à son serviteur, dont le sort était pareil au sien, et qui, comme lui, privé de son frère, en portait le nom, de l'accompagner dans sa recherche; moi, cédant à un espoir passionné de revoir celui dont j'étais séparé, je consentis par amour à hasarder la perte de celui que j'aimais. J'ai passé cinq étés à parcourir les extrémités les plus reculées de la Grèce, je me suis avancé jusque par delà les frontières de l'Asie, et, revenant dans ma patrie en suivant les côtes, j'ai débarqué à Éphèse, non dans l'espoir de les découvrir, mais pour m'épargner le reproche d'avoir laissé sans recherche cette ville ou tout autre où vivent des hommes. Ici doit se terminer l'histoire de ma vie, et cette mort qui est la bienvenue me trouverait heureux, si, pour fruit de tous mes voyages, j'avais l'espérance qu'ils vivent.

Le duc. — Malheureux Ægéon que la destinée a marqué pour parcourir jusqu'à ses dernières extrémités la plus cruelle fortune! Crois-moi, si cela n'était pas contraire à nos lois, aux droits de ma couronne, à mes serments, à ma dignité, toutes choses que les princes ne peuvent annuler, quand même ils le voudraient, mon âme plaiderait pour toi. Cependant, quoique tu sois adjugé à la mort et que la sentence rendue ne puisse être rapportée qu'au grand désavantage de notre honneur, je veux te favoriser autant qu'il m'est permis. En conséquence, marchand, je t'accorde l'étendue entière de cette journée pour trouver l'espoir de ton salut dans les secours de la bienfaisance; mets à l'épreuve tous les amis que tu as dans Éphèse, mendie ou emprunte la somme nécessaire à ta rançon, et vis, sinon tu es condamné à mourir. — Geôlier, prends-le sous ta garde.

Le geôlier. — Oui, Monseigneur.

Ægéon. — Sans espérance et sans appui, Ægéon ne se retire que pour différer un dénoûment qui sera la mort. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une place publique.

Entrent ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, DROMIO DE SYRACUSE *et* LE PREMIER MARCHAND.

LE PREMIER MARCHAND. — Ayez donc bien soin de dire que vous êtes d'Épidamne, si vous ne voulez pas que vos marchandises soient immédiatement confisquées. Aujourd'hui même un marchand de Syracuse a été arrêté pour être descendu ici, et comme il n'a pas pu racheter sa vie conformément aux statuts de notre ville, il doit mourir avant que le soleil fatigué se couche à l'occident. Voici l'argent que j'avais à vous en dépôt.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Va, Dromio, porte cet argent à l'hôtel du Centaure, où nous logeons, et n'en bouge pas jusqu'à ce que je revienne. Dans une heure il sera temps de dîner; d'ici là je m'en vais observer les coutumes de la ville, passer l'inspection des boutiques, contempler les monuments, puis je m'en retournerai dormir à notre auberge, car je suis las et moulu de ce long voyage. — Sauve-toi bien vite.

DROMIO DE SYRACUSE. — Plus d'un vous prendrait au mot, et se sauverait en effet, en ayant si bien le moyen. (*Il sort.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — C'est un esclave de confiance, Monsieur, qui bien souvent lorsque je suis assombri par le souci et la mélancolie, dissipe mes humeurs noires par ses joyeuses plaisanteries. Voyons, voulez-vous faire un tour avec moi dans la ville, puis revenir à mon auberge et partager mon dîner?

LE PREMIER MARCHAND. — Je vous prie de m'excuser; je suis invité chez certains marchands dont j'espère des profits considérables. Aussitôt après cinq heures, je vous retrouverai sur le marché, et alors je vous tiendrai compagnie jusqu'à l'heure du coucher. Pour le moment, mes affaires m'obligent à vous quitter.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Adieu donc, jusqu'à tantôt; moi, je vais aller m'égarer en flânant d'ici, de là, afin de voir la ville.

LE PREMIER MARCHAND. — Monsieur, je vous remets aux soins de votre heureuse fortune. (*Il sort.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Celui qui me remet aux soins de mon heureuse fortune, me remet aux soins d'une chose qui n'existe pas pour moi. Je suis dans le monde comme une goutte d'eau qui, tombant dans l'Océan pour y rencontrer une autre goutte, se perd elle-même, chercheuse inaperçue, pour trouver sa compagne. C'est ainsi que pour trouver une mère et un frère, je me perds moi-même en les cherchant; malheureux que je suis. Ah! voici mon authentique extrait de naissance.

Entre DROMIO D'ÉPHÈSE.

Eh bien! par quel hasard es-tu sitôt de retour?

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Comment, sitôt de retour! dites plutôt que je vous rencontre trop tard. Le chapon brûle, le cochon de lait tombe de la broche, l'horloge a sonné midi et ma maîtresse a sonné une heure sur ma joue. Elle n'est de si chaude humeur que parce que le dîner refroidit : le dîner refroidit parce que vous ne revenez pas à la maison; vous ne revenez pas à la maison parce que vous n'avez pas faim; vous n'avez pas faim parce que vous avez rompu votre jeûne; mais nous qui savons ce que c'est que de jeûner et de prier, nous faisons aujourd'hui pénitence pour votre retard.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Respirez un peu, Monsieur, et dites-moi, je vous prie, ou vous avez laissé l'argent que je vous ai donné?

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Ah! oui, les douze sous que vous m'avez remis mercredi dernier pour payer au sellier la croupière de ma maîtresse; le sellier les a reçus, Monsieur; je ne les ai pas gardés.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Je ne suis pas tout à l'heure en humeur de gaieté; ne fais pas le plaisant, et réponds-moi : où est l'argent? Comment, sachant que nous sommes étrangers ici, as-tu pu confier une aussi grosse somme à une autre surveillance que la tienne?

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Je vous en prie, Monsieur, vous plaisanterez quand vous serez à table. Ma maîtresse m'avait recommandé de vous chercher avec un train de coche; si je reviens sans vous, c'est pour le coup que je lui servirai de coche, car elle comptera les minutes de votre retard sur ma caboche. Il me semble que votre panse devrait, comme la mienne, vous servir d'horloge et vous ramener au logis sans le secours d'un messager.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Voyons, Dromio, voyons, ces plaisanteries sont hors de saison; réserve-les pour une heure plus gaie. Où est l'or que je t'ai donné à garder?

Dromio d'Éphèse. — A moi, Monsieur! mais vous ne m'avez pas donné d'or!

Antipholus de Syracuse. — Voyons, monsieur le coquin, finissons ces folies et dites-moi comment vous avez exécuté mes recommandations?

Dromio d'Éphèse. — La seule recommandation que j'aie reçue, Monsieur, c'est d'aller vous chercher sur la place du Marché et de vous ramener à votre maison, au Phœnix, pour dîner; ma maîtresse et sa sœur vous attendent.

Antipholus de Syracuse. — A la fin, tâche de me dire si tu as placé mon argent en lieu sûr et en quel lieu, ou bien, aussi vrai que je suis un chrétien, je vais te casser cette trop joyeuse caboche qui s'amuse à faire des farces alors que je n'y ai pas le moindre goût. Où sont les mille marcs que je t'ai remis?

Dromio d'Éphèse. — J'ai bien quelques marques de vous sur la tête, et quelques autres marques de ma maîtresse sur les épaules, mais toutes vos marques réunies à vous deux n'en font pas mille. Si je rendais ces marques à Votre Honneur, peut-être qu'elle ne le supporterait pas patiemment.

Antipholus de Syracuse. — Les marques de ta maîtresse? quelle maîtresse as-tu donc, esclave? La femme de Votre Honneur, ma maîtresse du Phœnix, celle qui jeûne en vous attendant et qui vous prie de vous dépêcher de venir dîner.

Dromio d'Éphèse.

Antipholus de Syracuse. — Comment, tu viens me narguer ainsi à la face lorsque je te l'ai défendu. Tenez, attrapez cela, vilain drôle.

(*Il le bat.*)

Dromio d'Éphèse. — Qu'est-ce qui vous prend, Monsieur? Au nom du ciel, retenez un peu vos mains! Si vous ne voulez pas les retenir, moi je vais prendre mes jambes à mon cou.

(*Il sort.*)

Antipholus de Syracuse. — Sur ma vie, d'une façon ou d'une autre, le coquin se sera laissé filouter de tout mon argent. On dit que la ville abonde en fripons de tout genre : adroits escamoteurs qui trompent l'œil, sorciers aux œuvres ténébreuses qui bouleversent l'esprit, sorcières meurtrières des âmes qui déforment le corps, escrocs déguisés, charlatans blagueurs, et autres adeptes sans lois de la fraude. S'il en est ainsi, je ne puis trop vite me dépêcher de partir. Je vais aller au Centaure chercher cet esclave; je crains fort que mon argent ne soit pas en sûreté.

(*Il sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique devant la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Entrent ADRIANA *et* LUCIANA.

Adriana. — Ni mon mari, ni l'esclave que j'avais envoyé en si grande hâte chercher son maître, ne reviennent. Pour sûr, Luciana, il est maintenant deux heures.

Luciana. — Peut-être quelque marchand l'a-t-il invité, et alors en quittant le marché il sera allé dîner quelque part. Dînons nous-mêmes, ma bonne sœur, et ne nous en tourmentons pas davantage. Les hommes sont maîtres de leur liberté, et il n'y a que le temps qui soit leur maître. Lorsqu'ils voient arriver le temps, alors ils viennent ou ils s'en vont. Par conséquent, prenez patience, ma sœur.

Adriana. — Et pourquoi leur liberté serait-elle plus grande que la nôtre?

Luciana. — Parce que leurs affaires sont toujours hors du logis.

Adriana. — Mais voyez, lorsque par hasard je lui en fais autant, il le prend mal.

Luciana. — C'est qu'il est, sachez-le bien, la bride de votre volonté.

Adriana. — Il n'y a que les ânes qui se laissent brider ainsi.

ADRIANA. Retourne vers lui, esclave, et ramène-le au logis.
DROMIO D'ÉPHÈSE. Retourne vers lui, et reviens encore battu au logis! Au nom du ciel, envoyez un autre messager.
(Acte II, sc. I.)

LUCIANA. — Une liberté qui ne veut pas obéir est toujours flagellée par le malheur. Il n'est aucune des choses qui sont placées sous l'œil du firmament, sur la terre, dans la mer, au ciel, qui n'ait des bornes. Chez les bêtes, les poissons et les oiseaux ailés, les mâles sont les maîtres et exercent l'autorité. Les hommes, de race plus divine, maîtres de toutes ces créatures, souverains du vaste monde et des mers humides, doués de facultés intellectuelles et d'âmes supérieures à celles des poissons et des oiseaux, sont aussi les maîtres et les souverains de leurs femelles; faites donc que votre volonté s'accorde avec la sienne.

ADRIANA. — C'est à cause de cette servitude que vous ne vous mariez pas?

LUCIANA. — Non, ce n'est pas pour cela, mais pour les ennuis du lit nuptial.

ADRIANA. — Mais si vous étiez mariée, il vous faudrait vous résigner quelque peu à être commandée.

LUCIANA. — Avant d'apprendre à aimer, je m'exercerai à l'obéissance.

ADRIANA. — Mais que feriez-vous si votre mari s'en allait fourrager ailleurs?

LUCIANA. — Je prendrais patience jusqu'à ce qu'il revînt à moi.

ADRIANA. — Lorsque la patience n'est pas mise à l'épreuve, il n'est pas étonnant qu'elle soit calme : ils peuvent être facilement d'humeur douce ceux qui n'ont pas de raison d'être autrement. Nous recommandons le calme à une âme malheureuse, brisée par l'adversité, lorsque nous l'entendons gémir; mais si nous étions accablés sous le même fardeau de douleurs, nous nous plaindrions nous-mêmes tout autant, si ce n'est davantage. Toi qui n'as pas d'époux au cœur tiède

pour te faire du chagrin, tu voudrais me consoler en me recommandant une patience qui n'est d'aucun secours ; mais s'il t'arrive un jour d'être négligée comme moi, cette patience idiote que tu me recommandes t'aura bientôt lassée.

Luciana. — Bien ; je me marierai un jour, ne fût-ce que pour essayer. Voici votre serviteur qui revient ; votre mari ne doit pas être loin.

Entre DROMIO D'ÉPHÈSE.

Adriana. — Eh bien, ton retardataire de maître, l'as-tu sous la main ?

Dromio d'Éphèse. — C'est lui qui m'a sous sa main, et de ce fait mes deux oreilles peuvent rendre témoignage.

Adriana. — Voyons, lui as-tu parlé ? t'a-t-il dit ce qu'il comptait faire ?

Dromio d'Éphèse. — Oui, oui, il me l'a *conté*, à mon oreille ; le diable soit de sa main, c'est à peine si elle m'a permis de l'entendre.

Luciana. — A-t-il donc parlé d'une manière si ambiguë que tu n'as pu saisir le sens de ses pensées ?

Dromio d'Éphèse. — Oh ! il tapait si nettement que je n'ai que trop bien saisi ses coups, et cependant d'une manière si peu claire pour moi que j'ai eu peine à en comprendre le sens.

Adriana. — Mais, dis-moi, je t'en prie, revient-il ? il semble qu'il ait grand souci vraiment de plaire à sa femme.

Dromio d'Éphèse. — Vrai, maîtresse, mon maître est fou à porter des cornes.

Adriana. — Fou à porter des cornes, qu'est-ce à dire, drôle ?

Dromio d'Éphèse. — Je ne veux pas dire qu'il soit fou comme un cocu, mais qu'il est entièrement fou. Lorsque je l'ai invité à venir dîner, il m'a interrogé sur je ne sais quels mille marcs d'or. « Il est temps de venir dîner, lui ai-je dit. — Mon or, a-t-il dit. — Voulez-vous venir à la maison ? ai-je dit. — Mon or, a-t-il dit. Où sont les mille marcs que je t'ai donnés, drôle ? — Le cochon de lait est brûlé, ai-je dit. — Mon or, a-t-il dit. — Ma maîtresse, Monsieur..., ai-je dit. — Va-t'en au diable avec ta maîtresse ; je ne connais pas ta maîtresse. Laisse-moi tranquille avec ta maîtresse. »

Luciana. — Qui a dit cela ?

Dromio d'Éphèse. — Qui l'a dit ? Mon maître. « Je ne connais, m'a-t-il répondu, ni maison, ni femme, ni maîtresse. » Si bien que, grâce à lui, je rapporte sur mes épaules le message dont ma langue seule était chargée, car pour conclusion, il m'a battu.

Adriana. — Retourne vers lui, esclave, et ramène-le au logis.

Dromio d'Éphèse. — Retourne vers lui et reviens encore battu au logis ! Au nom du ciel, envoyez un autre messager.

Adriana. — File, esclave, ou ma main va te planter une croix au travers du visage.

Dromio d'Éphèse. — Et lui bénira cette croix avec d'autres giffles, si bien qu'entre vous deux vous me ferez une tête toute sanctifiée.

Adriana. — Hors d'ici, manant bavard ! ramène ton maître au logis.

Dromio d'Éphèse. — Voilà qui s'appelle parler rondement ! Vous parais-je donc si rond pour que vous me preniez pour une balle faite pour être poussée du pied ? vous me poussez d'ici, et lui me repoussera ici ; si je dois continuer longtemps ce service, vous ferez bien de me recouvrir de cuir.

(*Il sort.*)

Luciana. — Fi ! quel visage méchant vous fait votre impatience.

Adriana. — Quoi ! il ira passer son temps à faire le gracieux auprès de ses mignonnes, tandis que je resterai au logis affamée d'un regard d'affection ! Si le cours ordinaire de l'âge a ravi à mes pauvres joues les séductions de la beauté, c'est lui qui en a profité et qui les a détruites. Ma conversation est-elle ennuyeuse ? mon esprit stérile ? c'est lui qui en est encore coupable, car la sécheresse du cœur fait plus pour émousser la vivacité et le piquant des paroles que la dureté du marbre. Si ce sont leurs gais vêtements qui amorcent son affection, la faute n'en est pas davantage à moi, car il est maître de mon bien. Quelles ruines sont en moi qui ne soient pas de son fait ? il est l'auteur de toutes mes décadences. Ma beauté détruite, un regard de ses yeux pourrait la ranimer ; mais, cerf trop emporté, il brise sa palissade et va paître l'herbe tendre, loin de sa demeure ; moi, pauvre être, je ne suis que son herbe séchée.

Luciana. — Jalousie qui se bat elle-même ! Fi donc ! débarrassez-vous d'un tel sentiment.

Adriana. — Les imbéciles qui ne sentent pas peuvent tolérer de semblables outrages. Je sais que ses yeux portent ailleurs leurs hommages ; si cela n'était pas, qu'est-ce qui l'empêcherait d'être ici maintenant ? Ma sœur, vous savez qu'il m'avait promis une chaîne ; plût à Dieu que ce

fût cela seul qu'il me refusât! il serait alors l'hôte fidèle de son lit légitime. Je vois que le bijou le mieux émaillé doit perdre sa beauté, et quoique l'or résiste longtemps au toucher des uns et des autres, cependant à la fin ces attouchements répétés finissent par l'user; de même il n'est pas d'homme dont la bonne renommée ne finisse par se ternir au contact de la fausseté et de la corruption. Puisque ma beauté ne peut plus plaire à ses yeux, je veux user ce qui m'en reste et mourir en pleurant.

Luciana. — Que de serviteurs la folle jalousie trouve parmi les insensés qu'égare la passion!

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

La même place publique.

Entre ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Antipholus de Syracuse. — L'or que j'avais remis à Dromio est en sûreté au Centaure, et le fidèle esclave est sorti pour tâcher de me trouver. Par le calcul du temps et le rapport de mon hôte, il serait impossible que j'eusse parlé à Dromio depuis le moment où je l'ai fait partir du marché. — Mais le voici qui vient.

Entre DROMIO DE SYRACUSE.

Eh bien! Monsieur, avez-vous un peu rabattu de votre belle humeur? Venez plaisanter encore avec moi, si vous aimez les coups. Ah! vous ne connaissez pas le Centaure! ah! vous n'avez pas reçu d'or! ah! votre maîtresse m'a envoyé chercher pour dîner! ah! ma demeure est au Phœnix! est-ce que tu étais devenu fou, pour me faire des réponses aussi folles?

Dromio de Syracuse. — Quelles réponses, Monsieur? quand donc vous ai-je dit rien de pareil?

Antipholus de Syracuse. — A l'instant même, ici même, il n'y a pas une demi-heure.

Dromio de Syracuse. — Je ne vous ai pas vu depuis que vous m'avez envoyé au Centaure, avec l'or que vous m'aviez donné.

Antipholus de Syracuse. — Coquin, tu as nié avoir reçu cet or, et tu m'as parlé d'une maîtresse et d'un dîner, sottises pour lesquelles, j'espère, tu as senti la vivacité de mon déplaisir.

Dromio de Syracuse. — Je suis heureux de vous voir dans cette veine de gaieté. Que signifie cette plaisanterie? je vous en prie, maître, dites-le-moi.

Antipholus de Syracuse. — Ah çà, est-ce que tu t'avises de venir me railler et me mystifier sous le nez? crois-tu que je vais plaisanter? tiens, attrape cela, et encore cela. (*Il le bat.*)

Dromio de Syracuse. — Arrêtez, Monsieur, au nom du ciel! maintenant votre plaisanterie est fort sérieuse. A quel propos me l'administrez-vous ainsi?

Antipholus de Syracuse. — Parce que je vous prends quelquefois pour mon bouffon et que je jase familièrement avec vous, votre insolence se permet d'abuser de mon amitié pour vous et de prendre mes heures de préoccupation sérieuse pour le champ de ses ébats. Que les moucherons étourdis s'amusent tant que le soleil brille; mais qu'ils se fourrent dans les fentes dès qu'il cache ses rayons. Quand vous voudrez plaisanter avec moi, étudiez d'abord mon visage, et mettez votre conduite d'accord avec ma physionomie, ou sinon je vous ferai pénétrer la méthode que je vous recommande, à coups de poings, dans la boîte de votre cerveau.

Dromio de Syracuse. — Vous dites une boîte, Monsieur? Si vous voulez bien cesser de me battre, j'aime mieux que ce soit une tête; mais si vous devez continuer à me donner des coups, il faudra qu'en effet je me procure une boîte pour ma tête, et que je l'y emballe, ou bien je serai forcé de chercher mon esprit dans mes épaules. Dites-moi, je vous prie, Monsieur, pourquoi vous me battez?

Antipholus de Syracuse. — Est-ce que tu ne le sais pas?

Dromio de Syracuse. — Je ne sais rien, Monsieur, si ce n'est que je suis battu.

Antipholus de Syracuse. — T'en dirai-je le pourquoi?

Dromio de Syracuse. — Oui, Monsieur, et aussi le parce que, car on dit que chaque pourquoi a un parce que.

Antipholus de Syracuse. — Le pourquoi, pour t'être raillé de moi, et le parce que, pour avoir recommencé une seconde fois.

Dromio de Syracuse. — Vit-on jamais un homme battu plus hors de saison, quand le pourquoi et le parce que sont sans rime ni raison? Bien, Monsieur, je vous remercie.

Antipholus de Syracuse. — Vous me remerciez, Monsieur, et de quoi?

Dromio de Syracuse. — Parbleu, Monsieur, de ce quelque chose que vous m'avez donné pour rien.

Antipholus de Syracuse. — Je vous ferai réparation une autre fois, en vous donnant rien pour quelque chose. Mais, dites-moi, Monsieur, est-il l'heure de dîner ?

Dromio de Syracuse. — Non, Monsieur ; je crois que le rôti manque de ce que j'ai.

Antipholus de Syracuse. — Fort bien, Monsieur ; et de quoi manque-t-il ?

Dromio de Syracuse. — D'arrosement.

Antipholus de Syracuse. — Bien, Monsieur, alors il sera sec.

Dromio de Syracuse. — Si cela est, Monsieur, je vous en prie, n'en mangez pas.

Antipholus de Syracuse. — Votre raison ?

Dromio de Syracuse. — De peur qu'il ne vous rende colérique et ne me vaille un autre arrosage de coups.

Antipholus de Syracuse. — Bien, Monsieur ; apprenez à plaisanter en temps opportun : il y a un temps pour toutes choses.

Dromio de Syracuse. — J'aurais osé nier cela, avant que vous fussiez si en colère.

Antipholus de Syracuse. — Par quel raisonnement, Monsieur ?

Dromio de Syracuse. — Parbleu, Monsieur, par un raisonnement aussi net que la caboche chauve du père Temps lui-même.

Antipholus de Syracuse. — Voyons un peu.

Dromio de Syracuse. — Il n'est plus temps pour un homme de recouvrer ses cheveux lorsqu'il est devenu chauve par nature.

Antipholus de Syracuse. — Ne peut-il pas les recouvrer par *redevance* et *reprise ?*

Dromio de Syracuse. — Oui, en payant une redevance pour une perruque et en reprenant les cheveux tombés de la tête d'un autre homme.

Antipholus de Syracuse. — Pourquoi le temps est-il à ce point chiche de cheveux, puisque c'est une si abondante excroissance ?

Dromio de Syracuse. — Parce que c'est un bienfait qu'il accorde aux bêtes, et que ce qu'il enlève aux hommes en cheveux il le leur rend en esprit.

Antipholus de Syracuse. — Cependant il est bien des hommes qui ont plus de cheveux que d'esprit.

Dromio de Syracuse. — Il n'est aucun de ceux-là qui n'ait l'esprit de perdre ses cheveux.

Antipholus de Syracuse. — Comment donc, tu avais conclu précédemment que les hommes chevelus sont des hommes de caractère simple, sans esprit.

Dromio de Syracuse. — Plus l'homme est simple, plus il perd vite ses cheveux, et il les perd avec une sorte de satisfaction.

Antipholus de Syracuse. — Pour quelle raison ?

Dromio de Syracuse. — Pour deux raisons, et solides encore.

Antipholus de Syracuse. — Non, non, ne dis pas solides, je t'en prie.

Dromio de Syracuse. — Pour deux raisons sûres, alors.

Antipholus de Syracuse. — Non, non, ne dis pas sûres davantage, à propos d'une chose qui échappe.

Dromio de Syracuse. — Certaines, alors.

Antipholus de Syracuse. — Nomme-les.

Dromio de Syracuse. — La première, parce qu'il épargne l'argent qu'il emploierait à se faire coiffer ; la seconde, parce qu'il n'a plus à craindre que ses cheveux tombent à dîner dans son potage.

Antipholus de Syracuse. — Vous avez voulu prouver pendant *tout ce temps*, n'est-ce pas, qu'il n'y *a pas temps* pour toutes choses ?

Dromio de Syracuse. — Parbleu oui, Monsieur, et je l'ai prouvé par cet exemple, qu'il n'était plus temps de recouvrer des cheveux perdus naturellement.

Antipholus de Syracuse. — Mais vous n'avez pas prouvé aussi solidement pourquoi il n'était plus temps pour les recouvrer.

Dromio de Syracuse. — Je corrige ainsi mon argument ; le temps lui-même est chauve, et par conséquent, jusqu'à la fin du monde, il aura une escorte de chauves.

Antipholus de Syracuse. — Je savais bien que nous arriverions à une conclusion chauve. Mais doucement ! Qui donc nous fait signe de là-bas ?

Entrent ADRIANA *et* LUCIANA.

Adriana. — Oui, oui, Antipholus, prends ta mine étonnée et fronce le sourcil ; tes doux regards sont pour d'autres maîtresses ; je ne suis plus Adriana, je ne suis plus ta femme. Un temps fut jadis, où sans y être pressé, tu me jurais qu'il n'y avait pas de mots qui sonnassent musicalement à ton oreille s'ils n'étaient pas prononcés par ma voix, qu'il n'y avait pas d'objets qui plussent à

ADRIANA. Viens, je veux m'enlacer à ton bras. Tu es un ormeau, mon époux, et moi une vigne. (Acte II, sc. II.)

tes yeux s'ils n'avaient été vus par mes yeux, qu'il n'y avait pas de toucher qui fût agréable à ta main si ce n'était moi que tu touchais, qu'il n'y avait pas de mets qui fût savoureux à ta bouche si ce n'était moi qui te l'offrais. Comment se fait-il, mon époux, oh ! comment se fait-il que tu sois arrivé à te séparer de toi-même ? Je dis que tu te sépares de toi-même, puisque tu es séparé de moi, de moi qui te suis incorporée et si indivisiblement unie que je suis mieux que la meilleure partie de toi-même. Ah ! ne t'arrache pas ainsi de moi, car sache, mon amour, que tu pourrais aussi aisément laisser tomber une goutte d'eau dans le gouffre mugissant et puis l'en retirer pure de mélange, ni diminuée, ni grossie, que de t'arracher de moi sans m'emporter aussi. Certes tu serais touché jusqu'au plus vif de ton cœur, si tu apprenais que je t'ai été infidèle et que ce corps, qui t'est consacré, a été souillé par une passion capricieuse ! Ne cracherais-tu pas alors sur moi, ne me repousserais-tu pas du pied, ne me jetterais-tu pas à la face ton nom d'époux, ne déchirerais-tu pas la peau souillée de mon front de prostituée, n'arracherais-tu pas de ma main parjure l'anneau nuptial et ne le briserais-tu pas avec un serment solennel de divorce ? Je sais que tu le peux ; eh bien ! vois à le faire maintenant. Je suis marquée d'une tache adultère, la boue de la luxure est mêlée à mon sang, car si nous ne faisons qu'un seul à nous deux, et que toi tu sois parjure, il se trouve que j'absorbe nécessairement le poison de ta chair et que je suis prostituée par la contagion que tu m'apportes. Garde donc loyalement l'alliance de fidélité que tu dois à ton lit légitime, afin que je vive sans tache et toi sans déshonneur.

Antipholus de Syracuse. — Est-ce contre moi que vous récriminez, belle dame ? je ne vous connais pas. Je suis à Éphèse depuis deux heures seulement, aussi étranger à votre ville qu'à vos discours, et j'ai beau retourner chacune de vos paroles avec tout mon esprit, je ne me trouve pas assez d'esprit pour en comprendre une seule.

Luciana. — Fi donc, mon frère, quel changement en vous ! depuis quand avez-vous pris l'habitude de traiter ainsi ma sœur ? elle vous a envoyé chercher pour dîner par Dromio.

Antipholus de Syracuse. — Par Dromio ?

Dromio de Syracuse. — Par moi ?

Adriana. — Par toi, et tu m'as fait ce rapport qu'il t'avait souffleté et qu'au milieu des coups qu'il te donnait il avait renié ma maison pour la sienne et moi pour sa femme.

Antipholus de Syracuse. — Avez-vous conversé avec cette dame, Monsieur ? Quel pacte avez-vous fait ensemble, et quel but a-t-il ?

Dromio de Syracuse. — Moi, Monsieur ! c'est la première fois que je la vois.

Antipholus de Syracuse. — Tu mens, drôle, car ce qu'elle vient de dire, tu me l'as dit en propres termes sur le marché.

Dromio de Syracuse. — Je ne lui ai jamais parlé de ma vie.

Antipholus de Syracuse. — Comment peut-elle nous nommer ainsi par nos vrais noms, à moins que ce ne soit par divination ?

Adriana. — Comme cela sied mal à votre gravité de dissimuler grossièrement d'accord avec votre esclave et de l'encourager ainsi à émoustiller ma mauvaise humeur ! que ce soit assez de l'outrage que vous me faites par votre abandon, sans aggraver cet outrage par le mépris. Viens, je veux m'enlacer à ton bras. Tu es un ormeau, mon époux, et moi une vigne dont la faiblesse, mariée à ton tronc plus robuste, se nourrit de ta force. Si quelque objet te possède hors de moi, ce n'est que vil rebut, lierre usurpateur, bruyère, mousse stérile, qui, faute d'émondage, infectent ta séve par leur intrusion et vivent de ta ruine.

Antipholus de Syracuse, *à part.* — C'est à moi qu'elle parle, je suis le thème de ses discours ! Ah çà, mais, l'aurais-je épousée en rêve ? ou bien est-ce que je sommeille maintenant et que je me figure entendre tout ceci ? Quelle erreur trompe nos oreilles et nos yeux ? Jusqu'à ce que je sache à quoi m'en tenir sur cette certaine incertitude, je vais accepter l'erreur qui s'offre à moi.

Luciana. — Dromio, va commander aux domestiques de mettre le couvert.

Dromio de Syracuse, *à part.* — Oh ! mon chapelet ! Je me signe comme un pécheur que je suis. C'est ici la terre des fées ! Oh ! maléfice des maléfices ! nous causons avec des esprits, des stryges et des lutins. Si nous ne leur obéissons pas, il arrivera qu'ils aspireront notre souffle et nous couvriront de noirs et de bleus.

Luciana. — Pourquoi bavardes-tu avec toi-même et ne me réponds-tu pas ? Dromio, frelon, escargot, limaçon, sot que tu es !

Dromio de Syracuse. — Je suis transformé, maître ; n'est-il pas vrai ?

Antipholus de Syracuse. — Je pense que tu es transformé d'esprit, et moi aussi.

Dromio de Syracuse. — Non, maître, transformé et d'esprit et de corps.

Antipholus de Syracuse. — Tu as ta forme habituelle.

Dromio de Syracuse. — Non, je suis un singe.

Luciana. — Si tu es changé en quelque chose, c'est en âne.

Dromio de Syracuse. — C'est vrai, car elle me monte et j'ai appétit de foin. C'est exact, je suis un âne, car sans cela comment se pourrait-il que je ne la connusse pas aussi bien qu'elle me connaît?

Adriana. — Marchons, marchons; je ne veux plus être assez folle pour me frotter les yeux et pleurer pendant que le maître et le valet rient de mes chagrins par mépris. Venez dîner, Monsieur. — Dromio, garde la porte.— Mari, je dînerai aujourd'hui en haut avec vous, et je vous ferai confesser, pour vous en absoudre, vos mille fredaines. — Faquin, si quelqu'un vient demander votre maître, répondez qu'il dîne en ville et ne laissez entrer personne. — Venez, ma sœur. — Dromio, fais bien ton office de portier.

Antipholus de Syracuse. — Suis-je sur terre, au ciel ou en enfer? Est-ce que je dors, ou est-ce que je veille? suis-je fou, ou dans mon bon sens? Suis-je connu de ces femmes ou me suis-je inconnu à moi-même? Je vais dire comme elles et continuer ainsi à marcher dans le brouillard à travers toutes ces aventures.

Dromio de Syracuse. — Maître, ferai-je sentinelle à la porte?

Antipholus de Syracuse. — Oui, et ne laisse entrer personne, sinon je te casse la tête.

Luciana. — Allons, allons, Antipholus, nous dînons trop tard. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

La place publique devant la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Entrent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE, DROMIO D'ÉPHÈSE, ANGELO *et* BALTHAZAR.

Antipholus d'Éphèse. — Mon bon signor Angelo, vous voudrez bien nous excuser tous, ma femme est de mauvaise humeur lorsque je ne suis pas exact à l'heure; dites que je me suis attardé avec vous à votre boutique pour voir façonner son collier et que vous le lui apporterez demain à la maison. Mais voici un drôle qui vient me soutenir à la face qu'il m'a rencontré sur le marché, et que je l'ai battu, et que je lui ai redemandé mille marcs d'or et que j'ai renié ma maison et ma femme. Eh bien! ivrogne, eh bien! où prétendais-tu en arriver avec tout cela?

Dromio d'Éphèse. — Dites ce que vous voudrez, Monsieur, mais je sais ce que je sais. Vous m'avez battu sur le marché, j'ai votre main pour en témoigner. Si ma peau était du parchemin et si vos coups étaient de l'encre, votre propre écriture vous dirait ce que je pense.

Antipholus d'Éphèse.—Je pense que tu es un âne.

Dromio d'Éphèse.— Parbleu! il y paraît aux injures que je subis et aux coups que j'endure : je devrais répondre par mes ruades à vos coups de pieds, et si cela arrivait, vous vous reculeriez de mes sabots et prendriez garde à un âne.

Antipholus d'Éphèse. — Vous êtes triste, signor Balthazar. Plaise à Dieu que notre dîner réponde à ma bonne volonté et au plaisir que j'ai à vous recevoir dans ma maison.

Balthazar. — Vos bons morceaux me laissent indifférent, Monsieur, mais votre accueil m'est précieux.

Antipholus d'Éphèse. — Oh! signor Balthazar, soit comme chair, soit comme poisson, une table pleine de bon accueil remplace médiocrement un bon plat.

Balthazar. — La bonne chère est chose commune, Monsieur; on la trouve chez le premier croquant venu.

Antipholus d'Éphèse. — Et le bon accueil est plus commun encore, car il ne se compose de rien que de mots.

Balthazar. — Petite chère et grand bon accueil font un joyeux festin.

Antipholus d'Éphèse. — Oui, pour un convive avare et un hôte plus ladre encore; mais quoique mes buffets soient maigres, veuillez leur faire honneur. Vous pourrez faire de meilleurs dîners, mais aucun qui soit offert d'aussi bon cœur. Mais doucement, ma porte est fermée. — Va dire de nous laisser entrer.

Dromio d'Ephèse. — Madeleine! Brigitte! Marianne! Cécile! Gillette! Jenny!

Dromio de Syracuse, *de l'intérieur*. — Pître! cheval de brasseur! chapon! faquin! idiot! paillasse! éloigne-toi de la porte ou assieds-toi sur les marches. Veux-tu donc évoquer des filles que tu en appelles une telle quantité lorsqu'une seule est déjà plus que suffisante? Retire-toi de cette porte.

Dromio d'Éphèse. — Quelle espèce de fou fait l'office de portier chez nous? Mon maître attend dans la rue.

Dromio de Syracuse, *de l'intérieur*. — Fais-le retourner d'où il vient, de peur qu'il ne prenne froid aux pieds.

Antipholus d'Éphèse. — Qui parle là dedans? Holà! ouvrez la porte.

Dromio de Syracuse, *de l'intérieur*. — Fort bien, Monsieur, je vous dirai quand je vous ouvrirai lorsque vous m'aurez dit pourquoi je dois vous ouvrir.

Antipholus d'Éphèse. — Pourquoi? pour dîner; je n'ai pas dîné d'aujourd'hui.

Dromio de Syracuse, *de l'intérieur*. — Et vous ne dînerez pas d'aujourd'hui. Repassez quand vous aurez le temps.

Antipholus d'Éphèse. — Qui es-tu, toi qui me tiens fermées les portes de ma maison?

Dromio de Syracuse, *de l'intérieur*. — Le portier de la maison pour le quart d'heure, Monsieur; et mon nom est Dromio.

Dromio d'Éphèse. — Oh! scélérat! tu m'as volé à la fois mon office et mon nom. L'un ne m'a jamais donné crédit et l'autre m'a valu beaucoup de blâme. Si tu avais été tantôt Dromio à ma place, tu aurais échangé volontiers ta figure contre un nom et ton nom contre un âne.

Luce, *de l'intérieur*. — Qu'est-ce que tout ce vacarme? Dromio, quelles sont ces personnes à la porte?

Dromio d'Éphèse. — Faites entrer mon maître, Luce.

Luce, *de l'intérieur*. — Ma foi non; il vient trop tard; dites cela à votre maître.

Dromio d'Éphèse. — Ah! Seigneur! j'ai envie de rire. Savez-vous le proverbe : *Introduirai-je mon bâton?*

Luce, *de l'intérieur*. — Et vous, connaissez-vous cet autre : *Quand sera-ce, s'il vous plaît, pouvez-vous le dire?*

Dromio de Syracuse, *de l'intérieur*. — Puisque ton nom est Luce, eh bien! Luce, tu lui as joliment répondu.

Antipholus d'Éphèse. — Vous entendez, mignonne; vous allez nous laisser entrer, j'espère.

Luce, *de l'intérieur*. — Je croyais vous avoir répondu.

Dromio de Syracuse, *de l'intérieur*. — Et vous avez répondu non.

Dromio d'Éphèse. — Du renfort! voilà qui est bien frappé, coup pour coup.

Antipholus d'Éphèse. — Voyons, drôlesse, laisse-nous entrer.

Luce, *de l'intérieur*. — Pouvez-vous nous dire pourquoi faire?

Dromio d'Éphèse. — Maître, frappez donc à la porte.

Luce, *de l'intérieur*. — Il peut frapper jusqu'à ce que la porte en soit malade.

Antipholus d'Éphèse. — Vous pleurerez, mignonne, si je jette la porte à bas.

Luce, *de l'intérieur*. — Comment laisse-t-on faire tant de bruit quand il y a dans la ville une paire de carcans?

Adriana, *de l'intérieur*. — Qui est-ce qui fait donc tout ce tapage à la porte?

Dromio de Syracuse, *de l'intérieur*. — Sur ma foi, votre ville est troublée par de bien mauvais garnements.

Antipholus d'Ephèse. — Êtes-vous là, femme? vous auriez bien fait de venir plus tôt.

Adriana, *de l'intérieur*. — Votre femme, monsieur le coquin! Retirez-vous de cette porte.

Dromio d'Éphèse. — Si vous êtes venu malade, maître, voilà un coquin qui ne s'en retournera pas bien portant.

Angelo. — Il n'y a ici ni bonne chère ni bon accueil, Monsieur; cependant nous voudrions bien l'un ou l'autre.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. Donne-moi ta main.

LUCIANA. Oh! doucement, Monsieur, tenez-vous tranquille; je vais aller chercher ma sœur pour lui demander son consentement. (Acte III, sc. II.)

BALTHAZAR. — Après avoir bien débattu pour savoir ce qui valait le mieux de ces deux choses, nous serons obligés de partir sans en avoir aucune.

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Vos convives sont là à la porte, maître, priez-les d'entrer.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Il faut qu'il y ait quelque chose dans l'air pour que nous ne puissions entrer.

DROMIO D'ÉPHÈSE. — C'est ce que vous diriez, maître, si vos vêtements étaient de mince étoffe. Votre dîner est chaud là dedans et vous êtes ici à geler de froid. Ce serait à rendre un homme fou comme un cerf, d'être ainsi fait et refait.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Va me chercher un engin quelconque; je vais enfoncer la porte.

DROMIO DE SYRACUSE, *de l'intérieur*. — Brisez quoi que ce soit ici, et moi je vais briser votre caboche de coquin.

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Un homme peut briser sa parole avec vous, Monsieur; les paroles ne sont que du vent; oui, et vous la briser en face, de la sorte il n'aura pas besoin de la briser par derrière.

DROMIO DE SYRACUSE, *de l'intérieur*. — Il paraît que tu as besoin de briser quelque chose; décampe d'ici, rustre!

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Décampe d'ici! ah! voilà qui est trop fort! voyons, je t'en prie, laisse-moi entrer.

DROMIO DE SYRACUSE, *de l'intérieur*. — Oui, quand les poules n'auront plus de plumes et les poissons plus de nageoires.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Nous allons enfoncer la porte; va-t'en me chercher un oiseau.

Dromio d'Éphèse. — Un oiseau sans plumes, maître; est-ce bien ce que vous voulez dire? Vous lui donnez un oiseau sans plumes pour un poisson sans nageoires : si un oiseau peut nous aider à entrer, coquin, nous plumerons un oiseau ensemble.

Antipholus d'Éphèse. — Va, dépêche-toi, trouve-moi un oiseau en fer.

Balthazar. — Ne faites pas cela, Monsieur; prenez patience, vous allez déclarer la guerre à votre propre réputation et introduire dans le cercle du soupçon l'honneur inviolé de votre femme. Vous m'accorderez bien que, dans le cas présent, votre longue expérience de sa sagesse, sa vertu réservée, son âge et sa pudeur vous engagent à soupçonner en sa faveur quelque cause qui vous est inconnue. N'en doutez pas, Monsieur, elle vous expliquera parfaitement pourquoi vous trouvez maintenant vos portes fermées. Croyez-m'en donc et allons-nous-en tranquillement dîner tous ensemble à l'hôtel du *Tigre;* puis, dans la soirée, vous reviendrez seul, pour connaître les motifs de cette étrange exclusion. Si vous prétendez entrer de vive force maintenant, en plein soleil, au milieu du brouhaha de la journée, votre conduite provoquera d'imbéciles commentaires, et les suppositions du vulgaire attroupé, contre votre réputation encore sans tache, entreront chez vous par ignoble escalade et camperont sur votre tombeau même quand vous serez mort, car la médisance se perpétue par hérédité et loge éternellement là où elle a élu une fois domicile.

Antipholus d'Ephèse. — Vous m'avez convaincu, je vais battre tranquillement en retraite et être gai en dépit de mes dispositions. Je connais une fille d'une conversation charmante, spirituelle et jolie, fantasque et cependant douce; nous irons dîner chez elle. Cette personne dont je vous parle, ma femme m'a souvent fait des reproches à son sujet, mais immérités, je vous assure; nous irons dîner chez elle. Retournez chez vous prendre la chaîne, qui est certainement achevée à cette heure et rapportez-la au *Porc-Épic*, je vous prie; car c'est là que nous nous rendons. Cette chaîne, ne serait-ce que pour faire enrager ma femme, je veux la donner à mon hôtesse. Dépêchez-vous, mon cher monsieur. Puisque mes propres portes refusent de s'ouvrir devant moi, je vais frapper à d'autres et je verrai bien si elles sont aussi dédaigneuses.

Angelo. — J'irai vous retrouver à cette maison d'ici à une heure.

Antipholus d'Éphèse. — C'est cela. Cette plaisanterie va quelque peu m'induire en dépense.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La place publique devant la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Entrent LUCIANA *et* ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

Luciana. — Se peut-il que vous ayez tout à fait oublié les devoirs d'un mari? les jeunes pousses de votre amour se corrompront-elles donc dans le printemps même de l'amour? l'édifice en construction de l'amour doit-il s'effondrer si vite? Si vous avez épousé ma sœur pour sa fortune, traitez-la au moins avec plus de tendresse en considération de cette fortune; ou bien si vous aimez ailleurs, faites-le secrètement; masquez votre amour déloyal d'une apparence de mystère, de crainte que ma sœur ne le lise dans vos yeux. Ne laissez pas votre langue se faire la dénonciatrice de votre propre honte; ayez recours aux doux regards et aux courtoises paroles; rendez la déloyauté décente; donnez au vice le costume du messager de la vertu; conservez un extérieur noble quoique votre cœur soit souillé; enseignez au péché la tenue de la sainteté; soyez faux en secret. Quel besoin a-t-elle d'être informée de vos vrais sentiments? Quel voleur est assez simple pour se vanter de ses propres méfaits? C'est un double tort d'être infidèle à votre lit nuptial et de laisser lire à votre femme votre infidélité dans vos regards à table. La honte habile peut se faire une renommée bâtarde; mais les actes mauvais sont doublés par les mauvaises paroles. Hélas! pauvres femmes, laissez-nous croire au moins que vous aimez, à nous qui sommes faites de crédulité; si d'autres ont le bras, montrez-nous au moins la manche; nous tournons dans le cercle de vos mouvements et vous pouvez nous faire mouvoir à votre guise. Voyons, mon bon frère, rentrez à la maison, consolez ma sœur, rendez-la joyeuse, appelez-la votre femme; c'est un manége méritoire que d'être un peu fourbe lorsque les douces paroles de la flatterie peuvent conjurer la discorde.

Antipholus de Syracuse. — Douce maîtresse (quel est votre nom, je ne le sais pas, et je ne

sais pas davantage comment vous avez pu connaître le mien), votre intelligence et votre grâce ne font de vous rien moins que la merveille de notre terre, un être plus que terrestre, divin! Apprenez-moi, chère créature, comment je dois penser et parler; ouvrez à mon intelligence, grossièrement terrestre, étouffée sous l'erreur, faible, superficielle, débile, le sens enveloppé de vos paroles décevantes. Pourquoi travaillez-vous contre la pure sincérité de mon âme, pour la faire errer dans des espaces inconnus? Êtes-vous une divinité? voulez-vous me créer de nouveau? transformez-moi alors et je céderai à votre pouvoir. Mais si je suis encore *moi*, je sais bien alors que votre éplorée de sœur n'est pas ma femme et que je ne dois à son lit aucun hommage; c'est bien plus, bien plus vers vous que mon penchant m'incline. Oh! ne m'entraîne pas avec tes chants, douce sirène, me noyer dans les flots de larmes de ta sœur. Chante pour toi-même, sirène, et je raffolerai de toi; élève au-dessus des vagues d'argent tes cheveux d'or, et je te prendrai pour lit, et je me coucherai sur toi, et enivré par cette illusion brillante, je penserai que celui-là gagne à la mort qui a de tels moyens de mourir. Que l'amour, s'il est léger, se noie si cette sirène enfonce sous l'eau!

Luciana. — Quoi donc, êtes-vous fou, que vous déraisonnez ainsi?

Antipholus de Syracuse. — Non pas fou, mais affolé; comment? je ne le sais pas.

Luciana. — C'est une erreur qui vient de vos yeux.

Antipholus de Syracuse. — Pour m'être trouvé trop près de vous, beau soleil, et avoir trop regardé vos rayons.

Luciana. — Regardez du côté où vous avez devoir de le faire; cela éclaircira votre vue.

Antipholus de Syracuse. — Autant vaudrait fermer les yeux, mon doux amour, que de regarder la nuit.

Luciana. — Pourquoi m'appelez-vous votre amour? appelez ainsi ma sœur.

Antipholus de Syracuse. — La sœur de ta sœur.

Luciana. — C'est ma sœur.

Antipholus de Syracuse. — Non, c'est toi-même, toi la meilleure partie de moi-même, l'œil lumineux de mon œil, le cher cœur de mon cœur, ma vie, ma fortune, le but de mon doux espoir, mon paradis sur terre et mon ambition au paradis.

Luciana. — C'est ma sœur qui est ou qui devrait être tout cela.

Antipholus de Syracuse. — Appelle-toi toi-même ta sœur, chérie, car c'est en toi que j'espère, c'est toi que j'aimerai, avec toi que je passerai ma vie; tu n'as pas encore d'époux, et moi pas encore de femme : donne-moi ta main.

Luciana. — Oh! doucement, Monsieur, tenez-vous tranquille; je vais aller chercher ma sœur pour lui demander son consentement.

(*Elle sort.*)

Entre en courant DROMIO DE SYRACUSE.

Antipholus de Syracuse. — Qu'y a-t-il donc, Dromio, où cours-tu si vite?

Dromio de Syracuse. — Me connaissez-vous, Monsieur? suis-je Dromio? suis-je un homme à votre service? suis-je moi-même?

Antipholus de Syracuse. — Tu es Dromio, tu es un homme à mon service, tu es toi-même.

Dromio de Syracuse. — Je suis un âne, je suis l'homme d'une femme, et de plus je suis moi-même.

Antipholus de Syracuse. — Comment es-tu l'homme d'une femme, et comment en outre es-tu toi-même?

Dromio de Syracuse. — Parbleu, Monsieur, outre que je suis moi, j'appartiens encore à une femme, à une femme qui me réclame, qui me poursuit, qui veut m'avoir.

Antipholus de Syracuse. — Quel droit fait-elle valoir sur toi?

Dromio de Syracuse. — Parbleu, Monsieur, les droits que vous feriez valoir sur votre cheval; elle me réclame comme bête, non pas parce qu'elle voudrait m'avoir si j'étais bête, mais parce qu'elle, étant une créature toute bestiale, elle s'arroge des droits sur moi.

Antipholus de Syracuse. — Qui est-elle?

Dromio de Syracuse. — Une créature très-respectable, vraiment; une de celles dont un homme ne peut parler sans commencer par dire : *sauf votre respect*. C'est un maigre bonheur pour moi que cette union, et cependant c'est un mariage merveilleusement gras.

Antipholus de Syracuse. — Qu'entends-tu par là, un mariage gras?

Dromio de Syracuse. — Parbleu, Monsieur, c'est la fille de cuisine, et elle n'est que graisse. Je ne sais quel usage je puis en faire; si ce n'est de l'allumer comme lampe et de m'enfuir à sa propre lueur. Je suis sûr que sa défroque et le suif y adhérant pourraient brûler pendant tout

un hiver de Laponie ; si elle vit jusqu'au jour du jugement, elle brûlera une semaine plus longtemps que le monde entier.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Quel est son teint?

DROMIO DE SYRACUSE. — Noir comme mon soulier, mais sa figure n'est pas aussi proprement tenue, car elle sue tellement qu'un homme aurait de sa sueur jusque par-dessus les souliers.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — C'est un défaut que l'eau peut réparer.

DROMIO DE SYRACUSE. — Non, Monsieur, c'est dans la peau ; tout le déluge de Noé n'y ferait rien.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Quel est son nom?

DROMIO DE SYRACUSE. — Nell, Monsieur, mais son nom et trois quarts, c'est-à-dire une aune et trois quarts ne suffiraient pas pour la mesurer d'une hanche à l'autre.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Elle est donc d'une bonne largeur?

DROMIO DE SYRACUSE. — Pas plus longue de la tête aux pieds qu'elle n'est large d'une hanche à l'autre ; elle est sphérique comme un globe ; je pourrais y découvrir les différents pays du monde.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Dans quelle partie de son corps se trouve l'Irlande?

DROMIO DE SYRACUSE. — Parbleu, Monsieur, dans ses fesses ; je l'ai découverte par ses marais.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Où est l'Écosse?

DROMIO DE SYRACUSE. — Je l'ai reconnue à sa sécheresse ; dans la paume de sa main.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Où est la France?

DROMIO DE SYRACUSE. — Sur son front ; armée et bouleversée et faisant la guerre à la couronne de sa chevelure.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Où est l'Angleterre?

DROMIO DE SYRACUSE. — J'ai cherché les falaises crayeuses, mais je n'ai pu découvrir en elle aucune blancheur ; cependant, je suppose qu'elle est placée dans son menton, d'après le flux salé qui coulait entre la France et lui.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Où est l'Espagne?

DROMIO DE SYRACUSE. — Ma foi, je ne l'ai pas vue, mais j'ai senti sa chaleur dans son haleine.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Où sont l'Amérique, les Indes?

DROMIO DE SYRACUSE. — Sur son nez, Monsieur, tout embelli de saphirs, d'escarboucles, de rubis qui inclinent leurs riches aspects vers la chaude haleine de l'Espagne, d'où partent des *armadas* entières de caraques pour se charger aux trésors de son nez.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Où sont la Belgique, les Pays-Bas?

DROMIO DE SYRACUSE. — Oh ! Monsieur, je n'ai pas regardé si bas. Pour conclure, cette maritorne ou cette sorcière a élevé des prétentions sur moi, m'a appelé Dromio, m'a juré que je lui étais fiancé, m'a dit toutes les marques particulières que j'ai sur moi ; la marque de mon épaule, le signe que j'ai au cou, la grosse verrue que j'ai au bras gauche, si bien que, plein de stupeur, je me suis sauvé d'elle comme d'une sorcière, et je crois en vérité que si mon sein n'avait pas été fait de foi religieuse et mon cœur d'acier, elle m'aurait transformé en roquet et m'aurait fait tourner la broche.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Va, pars immédiatement et rends-toi sur le port ; pour peu que le vent souffle du rivage, je ne passerai pas la nuit dans cette ville. Si quelque barque est près de partir, viens me trouver sur le marché, où je vais me promener jusqu'à ton retour. Puisque tout le monde nous connaît, sans que nous connaissions personne, il est temps de faire nos malles, d'emballer et de partir.

DROMIO DE SYRACUSE. — Comme un homme fuit devant un ours pour sauver sa vie, ainsi moi je fuis devant celle qui voudrait être ma femme.

(*Il sort.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Il n'habite ici que des sorcières, et par conséquent il est grandement temps de m'en aller. Celle qui me réclame pour son mari, mon âme l'exècre pour femme ; quant à sa sœur, dont la grâce est si douce et si souveraine, dont l'aspect et le parler sont si enchanteurs, elle m'a presque rendu traître envers moi ; mais de crainte de me rendre coupable envers ma propre personne, je vais fermer mes oreilles à ses chants de sirène.

Entre ANGELO, *avec la chaîne.*

ANGELO. — Monsieur Antipholus.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Oui, c'est mon nom.

ANGELO. — Je le sais parfaitement, Monsieur. Voici la chaîne ; je pensais pouvoir vous la porter au *Porc-Épic*, mais elle n'était pas finie et c'est là la cause de mon retard.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Que voulez-vous que je fasse de cette chaîne?

ADRIANA. Ah! Luciana, t'a-t-il à ce point sollicitée? (Acte IV, sc. II.)

ANGELO. — Ce qu'il vous plaira, Monsieur, je l'ai faite pour vous.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Faite pour moi, Monsieur! je ne l'ai pas demandée.

ANGELO. — Non pas une fois, ni deux, mais au moins vingt. Allez-vous-en chez vous, et rendez votre femme heureuse par ce cadeau; et bientôt, à l'heure du souper, j'irai vous rendre visite et toucher mon argent.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Je vous en prie, Monsieur, prenez l'argent dès maintenant, de crainte que vous ne revoyiez jamais ni la chaîne ni l'argent.

ANGELO. — Vous aimez à plaisanter, Monsieur. Au revoir. (*Il sort.*)

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Que dois-je penser de cela? je ne le sais pas trop; mais ce que je sais, c'est qu'il n'est personne d'assez insensé pour refuser une aussi belle chaîne lorsqu'elle lui est offerte. Je vois que dans cette ville, il n'est pas nécessaire de vivre d'expédients, puisqu'on vous présente dans les rues d'aussi riches cadeaux. Je vais aller au marché, attendre le retour de Dromio; si quelque vaisseau met à la voile, je m'embarque immédiatement.

(*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique.

Entrent UN MARCHAND, ANGELO *et* UN OFFICIER DE JUSTICE.

LE MARCHAND. — Vous savez que cette somme m'est due depuis la Pentecôte, et que depuis cette époque je ne vous ai pas beaucoup pressé. Je ne vous presserais pas davantage maintenant si je n'étais obligé d'aller en Perse et s'il ne me fallait des écus pour mon voyage. Par conséquent acquittez-vous immédiatement, ou je vous remets au pouvoir de cet officier de justice.

ANGELO. — La somme exacte que je vous dois, j'ai justement le droit de la réclamer d'Antipholus. A l'instant même où je vous ai rencontré, il venait de recevoir de moi une chaîne; à cinq heures, je dois en toucher le prix. Vous plairait-il de m'accompagner jusqu'à sa demeure? là je m'acquitterai de mon engagement et je vous présenterai tous mes remercîments.

L'OFFICIER DE JUSTICE. — Vous pouvez vous épargner cette fatigue; le voici qui vient.

Entrent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE *et* DROMIO D'ÉPHÈSE.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Pendant que je vais chez l'orfévre, va-t'en m'acheter un bout de corde : je veux en faire cadeau aux épaules de ma femme et de ses complices, pour m'avoir fermé la porte. Mais, doucement, j'aperçois l'orfévre. Va-t'en m'acheter une corde et porte-la-moi à la maison.

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Je vais acheter un fameux revenu de coups pour l'avenir : je vais acheter une corde. (*Il sort.*)

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Celui qui se fie à vous est bien servi! J'avais annoncé et votre personne et la chaîne, mais je n'ai vu ni chaîne, ni orfévre. Peut-être avez-vous pensé que nos amours dureraient trop longtemps, si nous étions *enchaînés* ensemble, et, par conséquent, vous n'êtes pas venu.

ANGELO. — Avec la permission de votre joyeuse humeur, voici la note de votre chaîne, poids exact jusqu'à un carat, titre de l'or, façon, le tout montant à trois ducats de plus que je ne dois à monsieur ici présent, que je vous prie de payer immédiatement, car il doit s'embarquer et ne diffère son voyage que pour cela.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Je n'ai pas la somme présentement sur moi, et en outre j'ai quelques affaires en ville. Mon bon monsieur, emmenez cet étranger chez moi, prenez avec vous la chaîne et dites à ma femme de vous la solder contre réception. Peut-être serai-je chez moi aussitôt que vous.

ANGELO. — Alors vous lui porterez la chaîne vous-même?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Non, portez-la avec vous, de peur que je n'arrive pas assez à temps.

ANGELO. — Bien, Monsieur; cela sera fait. Avez-vous la chaîne sur vous?

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Mais si je ne l'ai pas, Monsieur, j'espère que vous l'avez; sans cela vous pourriez vous en retourner sans votre argent.

ANGELO. — Voyons, je vous en prie, Monsieur, donnez-moi la chaîne; le vent et la marée attendent Monsieur; et j'ai à me reprocher de l'avoir retenu ici trop longtemps.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Mon bon monsieur, vous usez de ce faux-fuyant pour vous excuser de m'avoir manqué de parole en ne venant pas au *Porc-Épic;* ce serait à moi de vous gronder pour ne pas avoir apporté la chaîne, mais, comme une mégère, vous commencez à crier le premier.

LE MARCHAND. — L'heure s'avance; je vous en prie, Monsieur, dépêchons.

ANGELO. — Vous entendez comme il me presse; la chaîne!

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Donnez-la à ma femme et empochez votre argent.

ANGELO. — Voyons, voyons, vous savez bien que je vous l'ai donnée il y a un instant. Ou bien envoyez la chaîne, ou bien remettez-moi quelque preuve constatant que vous l'avez reçue.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Fi! voilà que vous poussez la plaisanterie beaucoup trop loin. Voyons, où est la chaîne? laissez-la-moi voir, je vous prie.

LE MARCHAND. — Mes affaires ne me permettent pas d'attendre si longtemps. Mon bon monsieur, dites-moi si vous voulez, ou non, me payer; sinon, je le remets aux mains de cet officier.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Moi, vous payer! Qu'est-ce que j'ai à vous payer?

ANGELO. — L'argent que vous me devez pour la chaîne.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Je ne vous dois rien jusqu'à ce que j'aie reçu la chaîne.

ANGELO. — Vous savez bien que je vous l'ai donnée il n'y a pas une heure.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Vous ne m'avez rien donné, vous me faites injure par une telle affirmation.

ANGELO. — Vous m'en faites une bien plus grande, Monsieur, par votre négation; considérez le tort que vous faites à mon crédit.

LE MARCHAND. — C'est bien. Officier, arrêtez-le à ma requête.

L'OFFICIER. — Je vous arrête, et je vous somme au nom du duc de m'obéir.

ANGELO. — Voilà qui porte atteinte à ma réputation. Ou bien consentez à payer cette somme pour moi, Monsieur, ou bien je vous fais arrêter par cet officier.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Consentir à payer ce que je n'ai jamais reçu! Fais-moi arrêter, si tu l'oses, imbécile drôle.

ANGELO. — Voici la note de ta dette. Arrêtez-le, officier. Je n'épargnerais pas mon propre frère dans un cas pareil, s'il se moquait de moi aussi ouvertement.

L'OFFICIER. — Je vous arrête, Monsieur. Vous entendez la requête.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Je t'obéis, jusqu'à ce que j'aie fourni caution. Mais, toi, drôle, tu payeras cette plaisanterie de tout l'or de ton magasin.

ANGELO. — Monsieur, Monsieur, j'obtiendrai justice à Éphèse, et à votre honte notoire, je n'en doute pas.

Entre DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO DE SYRACUSE. — Maître, il y a une barque d'Épidamne qui n'attend plus que l'arrivée de son patron, après quoi, elle lève l'ancre. J'ai transporté à bord nos bagages, Monsieur, et j'ai acheté l'huile, le baume et l'eau-de-vie. Le vaisseau est tout appareillé; un vent de bon augure souffle gaiement du rivage; on n'attend plus pour partir que l'arrivée du patron et la vôtre, maître.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Allons! un fou, maintenant! Espèce de sot mouton, quel vaisseau d'Épidamne m'attend, s'il te plaît?

DROMIO DE SYRACUSE. — Le vaisseau où vous m'avez envoyé retenir notre passage.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Ivrogne d'esclave, je t'ai envoyé chercher une corde et je t'ai dit pourquoi et à quelle fin.

DROMIO DE SYRACUSE. — Vous m'avez tout aussi bien envoyé à la fin de la corde. Vous m'avez envoyé à la baie, Monsieur, pour m'informer d'une barque en partance.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Je débattrai cette question plus à loisir et j'apprendrai à tes oreilles à m'écouter avec plus d'attention. Drôle, va-t'en tout droit trouver Adriana, donne-lui cette clef et dis-lui que dans le pupitre, qui est recouvert d'un tapis de Turquie, il y a une bourse de ducats; qu'elle me l'envoie; apprends-lui que j'ai été arrêté dans la rue, et que cette bourse fournira ma caution. Allons, file, esclave. Marchons, officier; allons à la prison jusqu'à ce qu'il revienne.

(*Sortent le marchand, Angelo, l'officier et Antipholus d'Éphèse.*)

DROMIO DE SYRACUSE. — Adriana! c'est bien chez elle que nous avons dîné; c'est bien là que Dowsabel m'a réclamé pour son mari, mais j'espère qu'elle est trop grosse pour que mes bras puissent jamais en prendre possession. Il faut que je me rende à cette maison, bien que contre mon gré, car les serviteurs doivent exécuter les ordres de leurs maîtres. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison d'Antipholus d'Éphèse.

Entrent ADRIANA *et* LUCIANA.

ADRIANA. — Ah! Luciana, t'a-t-il à ce point sollicitée? as-tu pu sérieusement lire dans son œil s'il parlait ou non de bonne foi? était-il rouge ou pâle? avait-il l'air triste ou joyeux? Quelles observations as-tu pu faire à ce moment sur les météores de son cœur, pendant qu'ils luttaient sur son visage?

Luciana. — D'abord il a nié que vous eussiez sur lui aucun droit.

Adriana. — Il a voulu dire qu'il ne m'en reconnaissait aucun, ce qui est pour moi un surcroît de chagrin.

Luciana. — Puis il a juré qu'il était ici un étranger.

Adriana. — Et il a juré la vérité, quoiqu'en la jurant il se soit parjuré.

Luciana. — Puis j'ai plaidé en votre faveur.

Adriana. — Et qu'a-t-il dit?

Luciana. — Que l'amour que je sollicitais pour vous, il le sollicitait de moi.

Adriana. — Et par quelles flatteries a-t-il sollicité ton amour?

Luciana. — Par des paroles qui dans une cour faite avec des motifs honnêtes pourraient émouvoir. D'abord il a loué ma beauté, puis ma conversation.

Adriana. — Et lui as-tu répondu avec courtoisie, par hasard?

Luciana. — Prenez patience, je vous en conjure.

Adriana. — Je ne puis, ni ne veux me tenir tranquille. Ma langue se donnera à tout le moins satisfaction, puisque mon cœur ne peut pas en trouver. Il est difforme, contrefait, vieux, parcheminé, laid de visage, plus laid de corps, informe dans toute sa personne, vicieux, impoli, fou, indélicat, désagréable; affreux au physique, pire au moral.

Luciana. — Qui donc alors pourrait être jaloux d'un pareil être? on ne se lamente pas sur un mal perdu lorsqu'il s'en va.

Adriana. — Oh! mais je pense mieux de lui que je n'en parle, et cependant je voudrais que les yeux des autres le vissent pire qu'il n'est. Le vanneau crie loin de son nid pour qu'on ne le découvre pas. Mon cœur prie pour lui, quoique ma langue le maudisse.

Entre DROMIO DE SYRACUSE.

Dromio de Syracuse. — Allons, vite, le pupitre, la bourse, faites vite, ma douce dame.

Luciana. — Comment es-tu donc si essoufflé?

Dromio de Syracuse. — A force de courir.

Adriana. — Où est ton maître, Dromio? est-il en bonne condition?

Dromio de Syracuse. — Il est dans les limbes du Tartare, pis que dans l'enfer. Il est en la possession d'un diable au vêtement éternel, d'un diable dont le cœur féroce est recouvert d'acier, d'un démon, d'un mauvais génie, impitoyable et brutal, d'un loup, ou, pour dire pis, d'un compère en habit de buffle, d'un de ces amis de derrière vos talons, de ces gens qui vous frappent sur l'épaule, qui sont les maîtres des passages, des allées, des quais et des ruelles, d'un de ces limiers qui perdent la piste, et cependant happent toujours leur gibier, d'un de ces êtres, enfin, qui, avant le jour du jugement, mènent les pauvres âmes en enfer.

Adriana. — Comment, mon ami, qu'est-ce donc que c'est que cette affaire?

Dromio de Syracuse. — Je ne sais pas ce que c'est que cette affaire, mais, en tout cas, il est arrêté.

Adriana. — Quoi! il est arrêté? Dis-moi à la requête de qui.

Dromio de Syracuse. — Je ne sais pas à la requête de qui il est si bien arrêté; tout ce que je puis dire, c'est que celui qui l'a arrêté porte un habit de buffle. Voulez-vous, maîtresse, lui envoyer les moyens de se délivrer, l'argent qui est dans le pupitre?

Adriana. — Va le chercher, ma sœur. (*Luciana sort.*) Voilà qui m'étonne bien, qu'il se soit endetté sans que je le sache. Mais, dis-moi, est-ce pour un billet qu'il a été arrêté?

Dromio de Syracuse. — Un billet, non, mais pour quelque chose de beaucoup plus solide. Une chaîne! une chaîne! ne l'entendez-vous pas sonner?

Adriana. — Quoi, la chaîne?

Dromio de Syracuse. — Non, non, la cloche. Il serait temps que je fusse parti; il était deux heures avant que je l'eusse quitté, et maintenant l'horloge sonne une heure.

Adriana. — Les heures vont à reculons! je n'ai jamais entendu dire rien de pareil.

Dromio de Syracuse. — Ah! oui, lorsqu'il arrive à une heure de rencontrer un sergent de police, elle lui tourne le dos de frayeur.

Adriana. — Comme si le temps avait des dettes! Vraiment tu déraisonnes à cœur joie.

Dromio de Syracuse. — Le temps est un vrai banqueroutier, et il doit plus à l'occasion qu'il ne peut payer. Bien mieux, c'est aussi un voleur; n'avez-vous jamais entendu les gens dire : le temps vient à la dérobée, soit de jour, soit de nuit. Si le temps est un débiteur et un voleur, et qu'il rencontre un sergent, n'aura-t-il pas raison de reculer d'une heure dans un jour?

Dromio d'Éphèse. Dans le but de me procurer un bout de corde, Monsieur, et me voilà de retour avec ce bout.

Antipholus d'Éphèse. Et je vais te souhaiter la bienvenue avec ce bout. (Acte IV, sc. iv.)

Rentre LUCIANA.

ADRIANA. — Va, Dromio; voici l'argent, porte-le directement et ramène ton maître tout de suite à la maison. Venez, ma sœur, je suis complétement abattue par les conjectures de mon imagination; mon imagination, mon soutien et mon tourment. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

Une place publique.

Entre ANTIPHOLUS DE SYRACUSE.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Je ne rencontre pas un homme qui ne me salue, comme si j'étais son ami de longue date, et il n'est personne qui ne m'appelle par mon nom. Quelques-uns m'offrent de l'argent, d'autres me remercient de services rendus, d'autres me présentent des marchandises à acheter. Il n'y a qu'un instant, un tailleur m'a fait entrer dans sa boutique, m'a montré des étoffes de soie qu'il avait achetées pour moi, et m'a pris mesure immédiatement. Pour sûr, ce ne sont là que des illusions sans réalité, et tous les sorciers de Laponie habitent ici.

Entre DROMIO DE SYRACUSE.

DROMIO DE SYRACUSE. — Maître, voici l'or que vous m'avez envoyé chercher. Mais, quoi! est-ce que vous avez envoyé le portrait du vieil Adam se faire habiller de neuf?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Qu'est-ce que c'est que cet or et de quel Adam veux-tu parler?

DROMIO DE SYRACUSE.—Non pas de cet Adam qui gardait le paradis terrestre, mais de cet Adam qui garde la prison, de celui qui se promène dans la peau du veau qui fut tué pour le retour de l'Enfant prodigue, de celui qui est venu derrière vous, Monsieur, comme un mauvais ange, et vous a sommé de laisser là votre liberté.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. —Je ne te comprends pas.

DROMIO DE SYRACUSE. —Non? c'est pourtant une chose bien simple; l'Adam qui est venu comme une basse de viole dans un étui de cuir; l'homme qui, lorsqu'il voit des messieurs trop fatigués, leur touche gentiment l'épaule et les prie de ne pas aller davantage; l'homme qui prend pitié des gens ruinés et leur donne des billets de long logement; l'homme qui se tient pour certain d'accomplir plus d'exploits avec sa masse qu'avec une pique mauresque.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. —Quoi! veux-tu parler d'un officier de justice?

DROMIO DE SYRACUSE. — Eh! oui, Monsieur, le sergent d'engagement; celui qui force tout homme qui rompt son engagement à en rendre compte; celui qui croit qu'un homme va toujours se mettre au lit et qui lui dit : Dieu vous donne un bon repos.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Bien, Monsieur, et vous, donnez un temps de repos à vos drôleries. Y a-t-il un vaisseau qui mette ce soir à la voile? pouvons-nous partir?

DROMIO DE SYRACUSE. — Mais, Monsieur, il y a une heure je suis venu vous dire que la barque *Expédition* partait ce soir, mais alors vous étiez empêché par le sergent, qui vous forçait d'attendre le bateau *Délai*. Voici les *anges* que vous m'avez envoyé chercher pour recouvrer votre liberté.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Ce garçon est halluciné, et je le suis moi aussi; nous errons ici sur un terrain d'illusions. Puisse quelque pouvoir divin nous délivrer!

Entre UNE COURTISANE.

LA COURTISANE. — Je vous rencontre fort à propos, fort à propos, monsieur Antipholus. Je vois, Monsieur, que vous avez enfin trouvé l'orfévre. Est-ce là la chaîne que vous m'aviez promise aujourd'hui?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Arrière, Satan, je te l'ordonne, ne me tente pas!

DROMIO DE SYRACUSE. — Maître, est-ce là madame Satan?

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — C'est le démon.

DROMIO DE SYRACUSE. — C'est bien pis, car c'est la dame du démon; elle vient ici dans le costume d'une fille *à éclat*, et de là vient par suite que les filles disent *Dieu me damne*, ce qui équivaut à dire : *Dieu fasse de moi une fille à éclat.* Il est écrit que ces créatures apparaissent sous la forme d'anges de lumière; la lumière est un effet du feu, et le feu doit brûler; *ergo*, les filles légères doivent brûler. N'approchez pas d'elle.

LA COURTISANE. — Vous et votre domestique vous êtes merveilleusement gais; Monsieur, voulez-vous venir avec moi? nous réparerons notre mauvais dîner.

DROMIO DE SYRACUSE. — Maître, si vous allez

avec elle, attendez-vous à du potage, et, par conséquent, procurez-vous une longue cuiller.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Pourquoi cela, Dromio?

DROMIO DE SYRACUSE. — Parbleu, il doit avoir une longue cuiller celui qui veut manger avec le diable.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Arrière, démon! pourquoi me parles-tu de souper? tu es, comme vous êtes toutes ici, une sorcière. Je te conjure de me laisser et de t'en aller.

LA COURTISANE. — Donnez-moi ma bague, que vous m'avez prise à dîner; ou bien, en échange de mon diamant, la chaîne que vous m'aviez promise; après quoi, Monsieur, je m'en irai sans vous importuner davantge.

DROMIO DE SYRACUSE. — Il y a des diables qui ne vous demandent qu'une simple rognure de vos ongles, un jonc, un cheveu, une goutte de sang, une épingle, une noix, un noyau de cerise; mais celui-là est plus rapace, il lui faut une chaîne. Maître, soyez prudent; si vous la lui donnez, le diable secouera sa chaîne et nous effrayera avec son bruit.

LA COURTISANE. — Je vous en prie, Monsieur, mon anneau ou bien la chaîne; j'espère que vous n'avez pas eu l'intention de me filouter.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE. — Arrière, sorcière! viens, Dromio, et partons.

DROMIO DE SYRACUSE. — *Fuyez l'orgueil*, dit le paon; vous connaissez le proverbe, Madame?

(*Sortent Antipholus de Syracuse et Dromio de Syracuse.*)

LA COURTISANE. — Maintenant il est hors de doute qu'Antipholus est fou, sans cela il ne se conduirait pas ainsi. Il m'a pris une bague qui vaut quarante ducats et il m'a promis en retour une chaîne, et maintenant il ne veut me donner ni l'une ni l'autre. La raison qui me fait croire qu'il est fou, outre ce présent exemple de colère, est un certain conte absurde sur les portes de sa maison qu'on aurait refusé de lui ouvrir, qu'il nous a raconté à dîner. Peut-être aussi que sa femme, qui connaît ses accès de folie, lui fait fermer la porte à dessein. Ce que j'ai à faire, c'est de m'en aller chez lui et de dire à sa femme que, dans sa folie, il s'est précipité chez moi et m'a enlevé de force ma bague. Cette méthode me semble la meilleure; car quarante ducats sont une somme trop importante pour la perdre. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

La même place publique.

Entrent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE *et* UN OFFICIER DE JUSTICE.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Ne crains rien, mon ami, je ne m'échapperai pas et je te remettrai avant de te quitter un cautionnement égal à la somme pour laquelle je suis arrêté. Ma femme est aujourd'hui d'une humeur lunatique et ne croira pas aisément le messager. Mais que j'aie pu être arrêté dans Éphèse, voilà, je t'assure, une nouvelle qui sonnera étrangement à ses oreilles. Ah! voici mon domestique; je pense qu'il apporte l'argent.

Entre DROMIO D'ÉPHÈSE *avec un bout de corde.*

Eh bien, Monsieur, me rapportez-vous ce que je vous ai envoyé chercher?

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Voilà, je vous le garantis, de quoi les payer tous.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Mais où est l'argent?

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Mais, Monsieur, j'ai donné l'argent en échange de la corde.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Cinq cents ducats pour une corde, coquin?

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Je vous en servirai cinq cents à ce prix-là, Monsieur.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Dans quel but t'ai-je envoyé à la maison?

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Dans le but de me procurer un bout de corde, Monsieur, et me voilà de retour avec ce bout.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Et je vais te fêter la bienvenue avec ce bout-là. (*Il le bat.*)

L'OFFICIER. — Mon bon monsieur, soyez patient.

DROMIO D'ÉPHÈSE. — C'est plutôt à moi qu'il faut recommander la patience; car c'est moi qui suis malheureux.

L'OFFICIER. — Retiens ta langue maintenant, l'ami.

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Persuadez-le plutôt de retenir ses *mains*.

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE. — Fils de catin! Manant insensé!

DROMIO D'ÉPHÈSE. — Je voudrais n'avoir plus de sens, en effet, Monsieur; alors je ne sentirais plus vos coups.

Antipholus d'Éphèse. — Tu n'es sensible qu'aux coups; juste comme un âne.

Dromio d'Éphèse. — Je suis un âne, en effet; vous pouvez le prouver par mes oreilles allongées par vous-même. Je l'ai servi depuis ma naissance jusqu'à ce moment, et ses mains ne m'ont jamais rien donné que des coups en récompense de mes services. Lorsque j'ai froid, il me réchauffe avec des coups, lorsque j'ai chaud, il me rafraîchit avec des coups; si je dors, ce sont des coups qui me réveillent; si je m'assieds, ce sont des coups qui me font lever; lorsque je sors de la maison, ce sont des coups qui m'en chassent; lorsque je rentre, ce sont des coups qui me souhaitent la bienvenue. Je porte ses coups sur mes épaules comme un mendiant porte sa marmaille; et je crois bien que lorsqu'il m'aura estropié, il me faudra aller mendier, poussé à coups de pied de porte en porte.

Entrent ADRIANA, LUCIANA, la courtisane *et* le maître d'école sorcier PINCH.

Antipholus d'Éphèse. — Allons, marchons, je vois ma femme qui vient là-bas.

Dromio d'Éphèse. — Maîtresse, *respice finem*, prenez garde au *bout* de tout cela; ou plutôt, pour prophétiser comme le perroquet : prenez garde au bout de la corde.

Antipholus d'Éphèse. — Est-ce que tu vas encore parler? (*Il le bat.*)

La courtisane. — Eh bien, qu'en dites-vous maintenant? Votre mari n'est-il pas fou?

Adriana. — Sa brutalité ne me laisse pas un doute. Bon docteur Pinch, vous êtes un exorciste, rétablissez-le dans son bon sens et je vous donnerai tout ce que vous me demanderez.

Luciana. — Hélas! comme ses regards sont enflammés et méchants!

La courtisane. — Voyez comme il tremble dans son accès!

Pinch. — Donnez-moi votre main et laissez-moi tâter votre pouls.

Antipholus d'Éphèse. — Voici ma main, et je la fais sentir ainsi à votre oreille. (*Il le soufflette.*)

Pinch. — Je te somme, Satan, qui as pris logement dans cet homme, de faire céder ta possession devant la force de mes saintes prières, et de retourner sur-le-champ dans ton séjour de ténèbres; je t'en adjure par tous les saints du ciel.

Antipholus d'Éphèse. — Paix, sorcier radoteur, je ne suis pas fou.

Adriana. — Ah! plût au ciel que tu ne le fusses pas, pauvre âme en délire!

Antipholus d'Éphèse. — Et vous, mignonne, est-ce que ce sont là vos affidés? Est-ce que ce compère à la face de safran était à se goberger et à festiner aujourd'hui chez moi, tandis que les portes se fermaient effrontément devant moi et qu'on me refusait l'entrée de ma maison?

Adriana. — Oh! mari, vous savez bien que vous avez dîné à la maison, où vous auriez mieux fait de rester que de venir vous exposer à ces commérages et à cet esclandre à ciel ouvert.

Antipholus d'Éphèse. — Moi, j'ai dîné à la maison? Et toi, coquin, qu'en dis-tu?

Dromio d'Éphèse. — Monsieur, pour dire la vérité, vous n'avez pas dîné à la maison.

Antipholus d'Éphèse. — Est-ce que je n'ai pas trouvé mes portes fermées? Est-ce qu'on ne m'a pas laissé dehors?

Dromio d'Éphèse. — Pour cela, oui; vos portes étaient fermées et on vous a laissé dehors.

Antipholus d'Éphèse. — Et ne m'a-t-elle pas elle-même insulté alors?

Dromio d'Éphèse. — Sans fable, elle vous a elle-même insulté alors.

Antipholus d'Éphèse. — Est-ce que sa fille de cuisine ne nous a pas raillés, insultés, vilipendés?

Dromio d'Éphèse. — Certes, c'est la vérité; la vestale de la cuisine vous a vilipendé.

Antipholus d'Éphèse. — Et ne suis-je pas parti tout en rage?

Dromio d'Éphèse. — Oui, en vérité, et mes os peuvent en rendre témoignage, car ils ont depuis lors senti toute la vigueur de votre rage.

Adriana. — Est-il bon pour l'apaiser de céder à ses contradictions?

Pinch. — Il n'y a pas de mal à cela; le camarade a découvert en quoi consiste sa manie, et en lui cédant il fait du bien à sa folie.

Antipholus d'Éphèse. — Tu as suborné l'orfévre pour me faire arrêter.

Adriana. — Hélas! je vous ai envoyé de l'argent pour vous délivrer, par Dromio, ici présent, qui était venu en toute hâte le chercher.

Dromio d'Éphèse. — De l'argent que vous avez envoyé par moi! De bons sentiments et de la bonne volonté, c'est possible; mais à coup sûr, maître, pas un rouge liard.

Antipholus d'Éphèse. — N'es-tu pas allé lui demander une bourse de ducats?

Adriana. — Oui, il est venu, et je la lui ai remise.

ADRIANA. Arrêtez! ne lui faites pas de mal, au nom du ciel! Il est fou. Que quelques-uns de vous s'emparent de lui; retirez-lui son épée. (Acte V.)

Luciana. — Je suis témoin qu'elle la lui a remise.

Dromio d'Éphèse. — Dieu et le marchand de cordes me sont témoins qu'on ne m'a rien envoyé chercher qu'un bout de corde.

Pinch. — Madame, le maître et le domestique sont tous deux possédés; je le reconnais à leur aspect pâle et cadavéreux; il faut les attacher et les mettre dans quelque chambre noire.

Antipholus d'Éphèse. — Dis-moi pourquoi tu m'as refusé la porte aujourd'hui, et pourquoi tu me refuses le sac d'or?

Adriana. — Je ne vous ai pas refusé la porte, mon cher mari.

Dromio d'Éphèse. — Et moi, mon cher maître, je n'ai pas reçu d'or; mais je confesse qu'on vous a refusé la porte.

Adriana. — Coquin de fourbe, tu as allégué deux faussetés sur les deux faits.

Antipholus d'Éphèse. Coquine de catin, toi, tu n'allègues que faussetés en toutes choses. Tu t'es liguée avec une troupe de canailles pour faire de moi le jouet rebutant et abject de tes mépris; mais, avec mes ongles, je vais t'arracher ces yeux qui voudraient se divertir à me voir ainsi honteusement berner.

(*Ici entrent trois ou quatre personnes qui offrent de le lier.* ANTIPHOLUS *résiste.*)

Adriana. — Oh! liez-le, liez-le, ne le laissez pas m'approcher.

Pinch. — Du renfort! du renfort! le démon qui est en lui est vigoureux.

Luciana. — Hélas! pauvre homme! comme il est pâle et hâve!

Antipholus d'Éphèse. — Quoi donc! allez-vous m'assassiner? Mais toi, geôlier, toi, je suis ton prisonnier; est-ce que tu vas permettre qu'ils m'enlèvent?

L'officier. — Messieurs, laissez-le tranquille; il est mon prisonnier, et je ne vous le livrerai pas.

Pinch. — Allons, attachez aussi cet homme, car il est frénétique aussi.

Adriana. — Que prétends-tu faire, sergent mal appris? Est-ce que tu prends plaisir à voir un infortuné se faire à lui-même outrage et préjudice?

L'officier. — Il est mon prisonnier; si je le laisse aller, on exigera de moi le montant de la dette.

Adriana. — Je la payerai avant de te congédier; conduis-moi immédiatement devant son créancier, et lorsque je connaîtrai l'origine de la dette, je l'acquitterai. Mon bon monsieur le docteur, veillez à ce qu'on le transporte sain et sauf à la maison. O le plus triste des jours!

Antipholus d'Éphèse. — O la plus triste des catins!

Dromio d'Éphèse. — Maître, me voilà engagé de liens pour vous.

Antipholus d'Éphèse. — Va-t'en au diable, coquin, pourquoi veux-tu me rendre fou?

Dromio d'Éphèse. — Aimez-vous mieux être lié pour rien? Soyez fou à vôtre aise, mon bon maître. Appelez le diable!

Luciana. — Dieu les assiste, les pauvres âmes! Comme ils extravaguent!

Adriana. — Emportez-le d'ici. Ma sœur, venez avec moi.

(*Sortent Pinch et les assistants avec Antipholus d'Éphèse et Dromio d'Éphèse.*)

Dis-moi? à la requête de qui a-t-il été arrêté?

L'officier. — D'un certain Angelo, un orfèvre. Le connaissez-vous?

Adriana. — Je le connais. Quelle somme doit-il?

L'officier. — Deux cents ducats.

Adriana. — Et quelle est l'origine de la dette?

L'officier. — Une chaîne qu'il a remise à votre mari.

Adriana. — Il avait en effet commandé une chaîne pour moi, mais il ne l'avait pas reçue.

La courtisane. — Cependant lorsque votre mari, après être venu chez moi tout en rage, est parti en m'emportant une bague, cette bague qu'il avait tout à l'heure à son doigt, je l'ai rencontré un instant après avec une chaîne.

Adriana. — Cela peut être, mais je ne l'ai jamais vue. Allons, geôlier, emmenez-moi auprès de l'orfèvre. Je brûle de connaître la complète vérité.

Entrent ANTIPHOLUS DE SYRACUSE, *la rapière tirée, et* DROMIO DE SYRACUSE.

Luciana. — Dieu nous protége! les voilà qui se sont sauvés.

Adriana. — Et qui viennent avec des épées nues; appelons du secours pour les faire lier de nouveau.

L'officier. — Fuyons; ils nous tueront.

(*Sortent* L'officier, Luciana *et* Adriana.)

Antipholus de Syracuse. — Je vois que ces sorcières ont peur des épées nues.

Dromio de Syracuse. — Celle qui voulait être votre femme se sauve maintenant devant vous.

Antipholus de Syracuse. — Allons au Centaure et retirons-en nos bagages. Je brûle de nous voir en sûreté à bord.

Dromio de Syracuse. — Sur ma foi, vous feriez bien de rester cette nuit; assurément ils ne nous feront aucun mal. Vous voyez qu'ils nous parlent poliment, qu'ils nous donnent de l'or; il me semble que c'est une si aimable nation, que n'était la montagne de chair en délire qui me réclame pour son mari, je pourrais aisément prendre sur moi de demeurer ici et de devenir sorcier.

Antipholus de Syracuse. — Je ne passerais pas ici la nuit pour toute la ville. Par conséquent, partons pour faire embarquer nos bagages.

(*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE UNIQUE.

Devant une abbaye.

Entrent le marchand *et* ANGELO.

Angelo. — Je suis vraiment peiné, Monsieur, de vous avoir créé des empêchements; mais je proteste que je lui ai remis la chaîne, quoiqu'il le nie très-déshonnêtement.

Le marchand. — De quelle estime cet homme jouit-il dans la ville?

Angelo. — Il a une réputation excellente, Monsieur, un grand crédit; il est très-aimé et ne le cède à personne en rien dans la ville. Sur sa parole, j'engagerais ma fortune, à n'importe quel moment.

Le marchand. — Parlez doucement, je crois l'apercevoir là-bas qui vient.

Entrent ANTIPHOLUS DE SYRACUSE *et* DROMIO DE SYRACUSE.

Angelo. — C'est lui-même, et il a encore cette même chaîne qu'il a juré d'une manière monstrueuse n'avoir jamais reçue. Approchez-vous de moi, mon bon monsieur, je vais lui parler. — Signor Antipholus, je suis fort étonné que vous ayez voulu me causer, au détriment même de votre réputation, qui a été éclaboussée quelque peu de ce scandale, la honte et le préjudice de me nier, avec des serments réitérés et circonstanciés, cette chaîne que vous portez maintenant d'une manière si ouverte. Outre l'accusation, la honte et l'arrestation dont j'ai été victime, vous avez porté tort à mon honnête ami, qui, s'il n'eût pas été retardé par notre querelle, se fût embarqué et eût levé l'ancre aujourd'hui. Vous aviez reçu de moi cette chaîne, pouvez-vous le nier?

Antipholus de Syracuse. — Oui, je l'ai reçue, je ne l'ai jamais nié.

Le marchand. — Pardon, vous l'avez nié, Monsieur, et avec serment encore.

Antipholus de Syracuse. — Qui donc a entendu cette négation et ce serment?

Le marchand. — Ces miennes oreilles l'ont entendu, tu le sais bien. Fi! misérable. C'est pitié qu'il te soit permis de vivre là où habitent d'honnêtes gens!

Antipholus de Syracuse. — Tu es un scélérat pour m'accuser ainsi; je vais te donner la preuve de mon honneur et de mon honnêteté à tes dépens, sur l'heure même, si tu oses me rendre raison.

Le marchand. — Je l'ose et je te défie comme un coquin que tu es. (*Ils dégaînent.*)

Entrent ADRIANA, LUCIANA, la courtisane *et d'autres personnes.*

Adriana. — Arrêtez! ne lui faites pas de mal, au nom du ciel! il est fou. Que quelques-uns de vous s'emparent de lui; retirez-lui son épée; liez aussi Dromio et amenez-les à ma maison.

Dromio de Syracuse. — Sauvons-nous, maître,

sauvons-nous; au nom du ciel, cherchons quelque maison.... celle-là est un couvent, je pense.... entrons-y vite ou nous sommes perdus.

(*Antipholus de Syracuse et Dromio de Syracuse se sauvent dans le couvent.*)

Entre LA DAME ABBESSE.

L'ABBESSE. — Soyez calmes, bonnes gens; pourquoi êtes-vous rassemblés en ce lieu?

ADRIANA. — Pour tirer d'ici mon pauvre mari, qui est fou; laissez-nous entrer, afin que nous puissions l'attacher solidement et l'amener à son logis pour l'y traiter.

ANGELO. — Je savais bien qu'il n'était pas parfaitement dans son bon sens.

LE MARCHAND. — Je suis fâché maintenant d'avoir dégainé contre lui.

L'ABBESSE. — Depuis combien de temps cet homme est-il fou?

ADRIANA. — Toute cette semaine il avait été affaissé, triste, acariâtre et très-différent de ce qu'il était; mais jusqu'à cette après-midi sa maladie ne s'était pas encore déclarée avec une aussi complète frénésie.

L'ABBESSE. — N'a t-il pas perdu des sommes importantes dans quelque naufrage? N'a-t-il pas enterré quelque ami? Un amour illégitime n'a-t-il pas égaré ses yeux? C'est un péché bien fréquent chez les jeunes hommes qui accordent à leurs yeux la pleine liberté du regard. Auquel de ces chagrins a-t-il été soumis?

ADRIANA. — A aucun de ceux-là, à moins que ce ne soit le dernier, c'est-à-dire un certain amour qui l'attirait souvent hors du logis.

L'ABBESSE. — Vous auriez dû le réprimander pour cette faute.

ADRIANA. — C'est bien ce que j'ai fait.

L'ABBESSE. — Oui, mais pas assez sévèrement.

ADRIANA. — Je l'ai fait aussi sévèrement que ma pudeur me le permettait.

L'ABBESSE. — En particulier, peut-être.

ADRIANA. — Et en public aussi.

L'ABBESSE. — Oui, mais pas assez.

ADRIANA. — C'était le thème de toutes nos conversations; au lit il ne pouvait dormir, tant je l'en importunais; à table il ne pouvait manger, tant je l'en importunais; étions-nous seuls, c'était le sujet de mes discours; étions-nous en compagnie, je lui en faisais souvent reproche par mes regards; perpétuellement je lui disais que c'était un acte vil et mauvais.

L'ABBESSE. — Et voilà comment cet homme est devenu fou. Les criailleries venimeuses d'une femme jalouse empoisonnent plus mortellement que la dent d'un chien enragé. Tu avoues que son sommeil était empêché par tes reproches, et de là vient que sa tête délire. Tu dis que ses repas avaient tes récriminations pour assaisonnement; les dîners troublés font les mauvaises digestions, et voilà où s'est allumé le feu de sa fièvre frénétique, car qu'est-ce qu'une fièvre, sinon un accès de folie? Tu dis que ses récréations étaient troublées par tes querelles. Qu'est-ce que produisent des récréations contrariées, sinon une mélancolie lourde et fantasque, proche parente du sombre et irrémédiable désespoir, et à sa suite toute une nombreuse et infecte troupe de pâles maladies ennemies de l'existence? Être troublé dans ses repas, dans ses récréations, dans son sommeil conservateur de la vie, rendrait fou tout être quel qu'il soit, homme ou bête. La conséquence de tout cela, c'est que tes accès de jalousie ont privé ton mari de l'usage de son bon sens.

LUCIANA. — Elle ne l'a jamais réprimandé qu'avec douceur, alors même qu'il se montrait dans sa conduite brutal, grossier et emporté. — Pourquoi supportez-vous ces reproches sans répondre?

ADRIANA. — Elle m'a livrée aux reproches de ma conscience. — Bonnes gens, entrez et emparez-vous de lui.

L'ABBESSE. — Non : qu'aucune personne n'entre dans mon couvent.

ADRIANA. — Alors, que vos serviteurs fassent sortir mon mari.

L'ABBESSE. — Pas davantage; il a choisi ce couvent pour lieu d'asile, et il y jouira du privilége de rester libre de vos mains, jusqu'à ce que je l'aie ramené à la raison ou que j'aie perdu mes peines en l'essayant.

ADRIANA. — Je soignerai mon mari, je serai sa garde-malade, je veillerai sur son infirmité, car c'est là ma fonction naturelle, et je ne veux laisser à personne le droit de la remplir à ma place; par conséquent, laissez-moi le ramener au logis avec moi.

L'ABBESSE. — Armez-vous de patience, car je ne le laisserai pas partir avant d'avoir employé tous les moyens en mon pouvoir : sirops salubres, drogues médicinales, pieuses prières, pour le rendre à l'état d'homme raisonnable. C'est là une des branches et des parties de mes vœux, un des devoirs de charité de l'ordre auquel j'appartiens; en conséquence, partez et laissez-le avec moi.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

IBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DIRIGÉE PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix de chaque volume broché : 2 francs

La reliure en percaline se paye en sus, avec tranches jaspées, 75 cent.; avec tranches dorées, 1 fr.

. appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, s sciences, dans l'industrie, dans les arts, dans l'histoire, dans l'homme, out ce qui est digne de notre intérêt en dehors de nous et en nous-

uis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de la chenille en pa- usqu'aux évolutions sublimes des astres, combien de beautés à contempler, rer, à essayer de comprendre dans l'immense panorama de la nature!

uis les premières observations de quelques hommes de génie dans l'anti- les Aristote et les Archimède, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées ous nos yeux, et l'honneur de notre siècle, applications de la vapeur, de icité, ou de la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence humaine, conquêtes glorieuses sur l'ignorance primitive de notre espèce! Qui pour- ns être pénétré de respect et saisi d'admiration, entrer dans ce cercle des s qui va s'élargissant de siècle en siècle?

l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux témoignages de la ce humaine en lutte avec la nature, soit qu'on la suive cherchant l'or, le houille dans les entrailles de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre s fournaises éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et fabriques, t et jour, des essaims d'hommes font subir à la matière les transformations aires à l'accroissement de notre bien-être, de nos forces, et au perfection- t de nos moyens d'action.

uelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, sculpture, ar- ure, musique ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous l'in- ible source de surprises si charmantes et de si doux rapprochements!

l serait à plaindre celui qui, au milieu de tant de merveilles, se sentirait st impuissant à admirer!

mination pour tout ce qui a une véritable grandeur est la plus noble de nos ts et aussi la plus heureuse, car c'est celle qui a le plus de sujets de se ure, sans mélange d'amertume, d'envie, ou d'aucun des sentiments qui ent ou altèrent la dignité de notre nature.

'y a que deux sortes d'états de l'âme où l'on puisse concevoir qu'il ne se point de place pour l'admiration : une ignorance extrême comparable à des êtres inférieurs à l'homme, qui, quelle que soit l'intelligence qu'on e leur donner, très-probablement n'admirent guère; ou l'orgueil d'un aride, qui se condamne volontairement à l'indifférence, à l'impossibilité, nant sans doute que n'être surpris de rien est une marque de supériorité, et e point résister à l'enthousiasme est une faiblesse.

assons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements oyonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et us ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie, nous t à supporter nos épreuves, nous consolent de nos misères, et nous inspirent la confiance qu'un jour l'étincelle sacrée qui est en nous deviendra flamme et notre petitesse grandeur.

Et ainsi entraînés, élevés par notre admiration, cédons à l'attrait et au charme qui ne sauraient manquer de faire naître en nous le goût et la volonté de nous instruire. Quoi de plus simple que d'aspirer à étudier et à connaître ce que nous admirons! Et ne craignons pas que l'étude et la connaissance affaiblissent en nous le don et le bonheur d'admirer. Il y a aussi une admiration, dit Joubert, qui est « fille du savoir. »

Loin de nous assurément la pensée de critiquer l'emploi de méthodes plus sévères pour répandre et populariser les connaissances utiles à tous les hommes. Mais n'est-ce pas au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre de nouvelles intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts? La raison suffira bien pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles, en effet, on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

A peine est-il utile d'ajouter que celui qui écrit ces lignes et qu'on a bien voulu charger de la direction de cette encyclopédie nouvelle, ne négligera rien de ce que lui a enseigné l'expérience et de ce que lui commande son dévouement à la grande cause de l'instruction, pour rendre la *Bibliothèque des merveilles* aussi digne qu'il lui sera possible de l'estime publique. Chacun de ses petits volumes, d'un prix peu élevé, étant imprimé à quelques milliers d'exemplaires seulement pour chaque édition, il sera facile de les tenir incessament au courant de tous les progrès des sciences et des arts. C'est ce qu'on ne peut pas faire aisément dans les volumineuses encyclopédies, stéréotypées ou non, dont les articles, enchaînés en quelque sorte les uns aux autres, ne sauraient être modifiés ou renouvelés qu'à de très-longs intervalles. Les lacunes, presque inévitables, seront de même comblées sans aucune difficulté dès qu'on le jugera utile. De nos jours l'esprit humain va vite : il faut le suivre d'un pas agile; le service que doivent rendre ces recueils encyclopédiques est de résumer, pour le plus grand nombre des lecteurs, la science du passé, ce qu'y ajoute le présent, et d'ouvrir aussi quelque perspective de ce qu'il est permis d'entrevoir dans l'avenir.

1er janvier 1866. ÉDOUARD CHARTON.

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS :

erveilles célestes, par M. Camille FLAMMARION, auteur de la *Pluralité des ndes*;

métamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société ntomologie;

erveilles du monde invisible, par M. W. DE FONVIELLE;

Les Merveilles de l'atmosphère (*les météores*), par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ;

Les Merveilles de l'architecture, par M. André LEFEBVRE;

Les Merveilles de l'art naval, par M. RENARD, bibliothécaire du Dépôt des cartes et plans du ministère de la marine.

OUVRAGES SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION :

Éruptions volcaniques et les tremblements de terre, par MM. ZURCHER et RGOLLÉ;

ascensions célèbres aux plus hautes montagnes du globe, par les mêmes;

erveilles de la chaleur, par M. le professeur CAZIN;

erveilles des plages de la France, par M. A. LANDRIN;

erveilles de l'aérostation, par M. Camille FLAMMARION;

éclairs et le Tonnerre, par M. W. DE FONVIELLE;

erveilles de la verrerie, par M. SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot, Louvre;

erveilles souterraines, par M. A. BADIN;

erveilles de la végétation, par M. F. MARION;

Les Merveilles de l'optique, par M. F. MARION;

Les Merveilles de la céramique (première partie : *Orient*), par M. A. JACQUEMART, auteur de l'histoire de la *Porcelaine*;

Les Merveilles des ruines et des tombeaux, par M. Michel MASSON;

Les Merveilles du corps humain, par M. le docteur LE PILEUR;

Les Merveilles de la vie des plantes, par M. BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée Napoléon;

Les Merveilles de l'intelligence des animaux, par M. Ernest MENAULT;

Les Merveilles de l'hydraulique, par M. DE BIZE;

Les Merveilles de l'électricité, par M. BAILLE;

Les Merveilles des fleuves et des ruisseaux, par M. MILLET.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique* et *sobriété*. D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entrep partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier, de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan q adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours tages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui re les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas lu édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus di confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans ex pour les écrivains principaux; pour les autres, un choix sera fait avec

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircissen qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous a l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Molièr lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre a tique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à lui soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vrai l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexiq mera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bon et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la lan nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur notre les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms propre plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., faci les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de cha teur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la plu moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour les de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus gran indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes existant bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditions surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou peu de après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand i lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalane. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c.
Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I et II sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Tomes I à XI. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

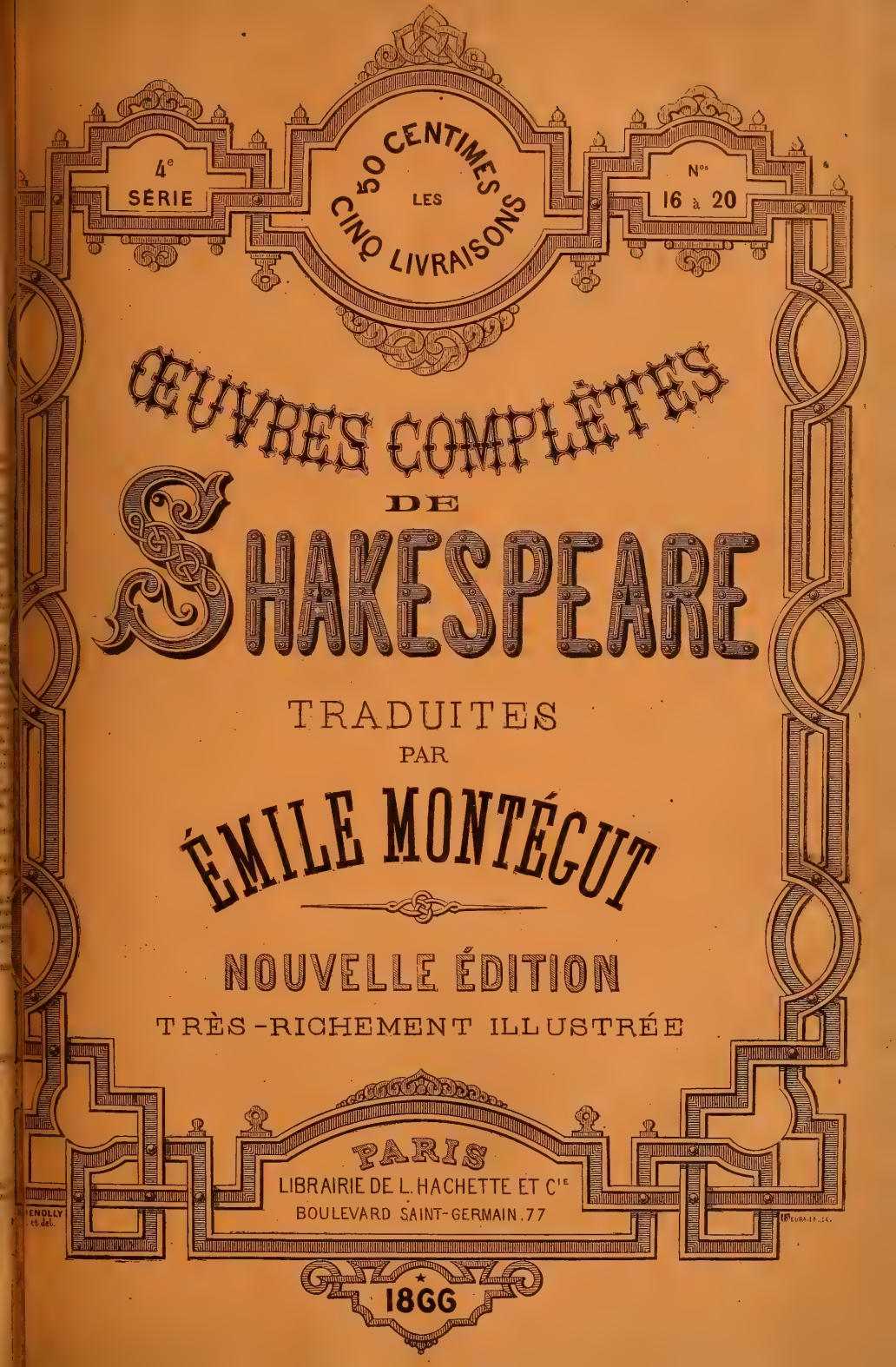
La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'édition f 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume. 7 f

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. É. Soulié.
Boileau, par M. Caboche.
La Fontaine, par M. Julien Girard.
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.
Regnard, par M. V. Fournel.
Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier volu chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, vue simile qui pourront être joints à ses œuvres.

12225 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


4e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 16 à 20
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
1866

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKESPEARE

TRADUITES

PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

ET PUBLIÉES

PAR LIVRAISONS A 10 CENTIMES

Et par fascicule à 50 centimes contenant 5 livraisons réunies sous une couverture imprimée

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON 200 LIVRAISONS

Il paraîtra une ou deux livraisons par semaine

Shakespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité tout entière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. Il faut que leur œuvre soit lue dans tous les pays et, dans chaque pays, par le plus grand nombre possible de lecteurs.

C'est sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition.

La traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shakespeare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un écrivain de grand talent dans sa langue maternelle en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées à l'Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

ADRIANA. Justice, très-noble duc, justice contre l'abbesse! (Acte V.)

ADRIANA. — Je ne partirai pas et je ne laisserai pas mon mari ici. Il sied mal à votre sainteté de séparer le mari de la femme.

L'ABBESSE. — Tiens-toi tranquille et va-t'en; tu ne l'auras pas. (*L'abbesse sort.*)

LUCIANA. — Plaignez-vous au duc de cette indignité.

ADRIANA. — Venez, marchons; je me prosternerai à ses pieds, et je ne me relèverai pas avant que mes larmes et mes prières aient arraché à Sa Grâce le consentement de venir ici en personne et d'enlever de force mon mari à l'abbesse.

LE MARCHAND. — Je crois que le cadran solaire doit marquer maintenant bien près de cinq heures; par conséquent je suis sûr que le duc en personne va passer par ici pour se rendre à la sombre allée, lieu de mort et de tristes exécutions qui s'étend par derrière les fossés de l'abbaye.

ANGELO. — Pour quelle cause?

LE MARCHAND. — Pour voir décapiter publiquement un respectable marchand de Syracuse, coupable d'avoir débarqué, par une erreur malheureuse, dans cette baie, contre les lois et statuts de la ville.

ANGELO. — Voyez, les voici qui viennent; nous allons assister à sa mort.

LUCIANA. — Jetez-vous aux genoux du duc avant qu'il ait passé l'abbaye.

Entrent LE DUC *avec sa suite;* ÆGEON, *tête nue;* LE BOURREAU *et d'autres officiers de justice.*

LE DUC. — Une fois encore, nous le proclamons publiquement, si quelque ami veut payer pour lui la somme requise, il ne mourra pas, tant nous lui portons intérêt.

Adriana. — Justice, très-noble duc, justice contre l'abbesse!

Le duc. — C'est une dame vertueuse et respectable; il ne se peut pas qu'elle t'ait fait tort.

Adriana. — N'en déplaise à Votre Grâce, Antipholus, mon mari, que sur vos lettres pressantes j'ai fait maître de moi et de mes biens, a été saisi, en ce malheureux jour présent, d'un violent accès de folie. Il s'est mis à courir la ville, comme un forcené, avec son esclave, qui est aussi fou que lui, faisant injure aux citoyens, entrant de force dans leurs maisons et en emportant bagues, joyaux, tout ce dont sa lubie avait fantaisie. Une fois déjà je l'avais fait lier et conduire à ma maison, tandis que je prenais des mesures pour réparer les torts qu'ici et là sa frénésie avait commis. Cependant, par je ne sais quel vigoureux effort, il a pu s'échapper des mains de ceux qui le gardaient, et nous les avons rencontrés, lui et son insensé de serviteur, enflammés de colère et l'épée nue à la main; ils nous ont couru sus comme des furieux et nous ont mis en fuite. Enfin, après avoir obtenu du renfort, nous sommes revenus pour les faire lier de nouveau, et alors ils se sont enfuis dans cette abbaye, où nous les avons poursuivis. Mais l'abbesse nous a fait fermer les portes et ne veut pas permettre que nous le délogions d'ici, et elle ne veut pas davantage le faire sortir pour que nous puissions le ramener au logis. C'est pourquoi, gracieux duc, nous vous supplions d'ordonner qu'on nous l'amène et qu'on l'emporte d'ici pour le soigner.

Le duc. — Il y a longtemps, ton mari m'a servi dans mes guerres, et je t'avais engagé ma parole de prince, lorsque tu le pris pour maître de ton lit, que je lui accorderais toutes les faveurs et toutes les bontés que je pourrais. — Que quelques-uns d'entre vous aillent frapper à la porte de l'abbaye, et disent à l'abbesse de venir me parler. Je vais arranger cette affaire avant de continuer ma route.

Entre un domestique.

Le domestique. — Maîtresse, maîtresse, sauvez-vous et mettez-vous à l'abri; mon maître et son valet ont tous deux rompu leurs liens; ils ont rossé les servantes à la ronde; ils ont lié le docteur dont ils ont flambé la barbe avec des tisons enflammés, et pendant que le poil brûlait, ils jetaient sur lui pour l'éteindre de grands seaux pleins d'eau croupie. Mon maître lui prêche la patience, et pendant ce temps son valet le tond avec ses ciseaux comme on fait aux fous. Pour sûr, si on n'envoie pas immédiatement au secours, à eux deux ils tueront l'exorciseur.

Adriana. — Silence, fou! ton maître et son valet sont ici, et c'est un mensonge que tu nous rapportes.

Le domestique. — Maîtresse, sur ma vie je vous dis la vérité. J'ai couru à en perdre le souffle dès que j'ai vu ce qui se passait. Mon maître crie après vous et jure que s'il vous attrape, il vous roussira le visage et vous défigurera.

(*Cris à l'intérieur du théâtre.*)

Écoutez! écoutez! je l'entends, maîtresse! fuyez! sauvez-vous!

Le duc. — Venez, tenez-vous près de moi, ne craignez rien. Protégez-la de vos hallebardes.

Adriana. — Ah! ciel! c'est mon mari. Vous êtes témoin qu'il nous arrive comme s'il jouissait du privilége d'être invisible. Il n'y a qu'un instant nous l'avons vu entrer dans l'abbaye, et maintenant le voilà ici contre tout bon sens humain.

Entrent ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE *et* DROMIO D'ÉPHÈSE.

Antipholus d'Éphèse. — Justice, très-gracieux duc! oh! fais-moi justice! Au nom du service que je t'ai rendu autrefois, lorsque je te couvris de mon corps à la guerre, et que, pour sauver ta vie, je reçus des blessures profondes; au nom du sang que je perdis alors pour toi, fais-moi justice aujourd'hui.

Ægéon. — A moins que les terreurs de la mort ne me fassent radoter, je vois ici mon fils Antipholus et Dromio.

Antipholus d'Éphèse. — Justice, mon doux prince, contre la femme ici présente que tu m'as donnée pour épouse, et qui m'a outragé et déshonoré au delà de toutes les bornes et mesures de l'outrage! L'injure qu'elle m'a faite effrontément aujourd'hui dépasse toute imagination.

Le duc. — Explique comment, et tu me trouveras juste.

Antipholus d'Éphèse. — Aujourd'hui, puissant duc, elle m'a fermé ma porte pendant qu'elle festinait dans ma maison avec des canailles.

Le duc. — C'est une grave injure. — Dis-moi, femme, t'es-tu conduite ainsi?

Adriana. — Non, mon bon seigneur; moi, ma sœur et lui, nous avons dîné aujourd'hui en-

semble; périsse mon âme si l'accusation dont il la charge n'est pas fausse !

Luciana. — Puissé-je ne plus voir la lumière pendant le jour, ni connaître le sommeil pendant la nuit, si elle ne dit pas à Votre Altesse la simple vérité !

Angelo. — O femme parjure! toutes deux mentent. Sur ce point particulier, le fou les a justement accusées.

Antipholus d'Éphèse. — Mon suzerain, je sais parfaitement ce que je dis. Je n'ai la tête ni troublée par le vin, ni montée par les excitations d'une colère furieuse, quoique les outrages que j'ai subis fussent suffisants pour rendre fou un homme plus sage que moi. Cette femme m'a fermé aujourd'hui ma porte à l'heure du dîner; l'orfévre que voici, s'il n'était pas ligué avec elle, pourrait en témoigner, car il était alors avec moi, et il m'a quitté pour aller chercher une chaîne, en me promettant de la porter au Porc-Épic, où Balthazar et moi nous dînions ensemble. Notre dîner achevé, comme il ne revenait pas, je sortis pour le chercher; je le rencontrai dans la rue, ainsi que monsieur qui était avec lui. Là ce parjure d'orfévre m'a juré avec une effronterie sans pareille, qu'aujourd'hui j'avais reçu la chaîne, chaîne — Dieu le sait! — que je n'ai jamais vue. Pour ce motif, il m'a fait arrêter par un officier de justice; j'ai obéi à la loi, et j'ai envoyé mon esclave chercher à ma maison une certaine somme de ducats. Il est revenu sans m'en rapporter un seul; alors j'ai poliment prié l'officier de venir en personne avec moi à ma maison. En chemin, nous avons rencontré ma femme, sa sœur et toute une populace de vils complices; avec elles, elles amenaient un certain Pinch, un drôle maigre, à la mine de meurt-de-faim, un vrai modèle d'anatomie, un charlatan, un jongleur, dont les habits montrent la corde, un diseur de bonne aventure, un misérable nécessiteux, aux yeux creux et aux regards rusés, un cadavre vivant. Ce dangereux goujat s'est alors avisé de se donner les airs d'un exorciseur, et, me regardant dans les yeux, me tâtant le pouls et me dévisageant pour ainsi dire avec son fantôme de visage, il s'est écrié que j'étais possédé. Alors tous ensemble ils sont tombés sur moi, m'ont lié et transporté dans ma maison, où ils nous ont déposé, mon valet et moi, tous deux garrottés, dans un caveau humide et noir. Nous y sommes restés jusqu'à ce que j'aie pu regagner ma liberté en coupant mes liens avec mes dents, et alors immédiatement j'ai couru jusqu'ici à la rencontre de Votre Grâce, que je supplie de me donner ample satisfaction pour ces affronts énormes et ces indignités sans nom.

Angelo. — Monseigneur, en vérité, je puis lui rendre témoignage sur ce point, qu'il n'a pas dîné chez lui et que ses portes lui ont été refusées.

Le duc. — Mais a-t-il, oui ou non, reçu de toi une chaîne?

Angelo. — Il l'a reçue, Monseigneur, et lorsqu'il s'est enfui dans ce couvent, toutes les personnes ici présentes ont pu lui voir la chaîne autour du cou.

Le marchand. — En outre, je puis jurer que mes oreilles vous ont entendu confesser que vous aviez reçu la chaîne, après l'avoir nié d'abord sur le marché; alors j'ai tiré l'épée contre vous, et vous vous êtes réfugié dans cette abbaye, d'où vous êtes sorti, je pense, par miracle.

Antipholus d'Éphèse. — Je ne suis jamais entré dans cette abbaye; vous n'avez jamais tiré l'épée contre moi, et je n'ai jamais vu la chaîne, le ciel en soit loué! Les accusations dont vous me chargez sont fausses.

Le duc. — Morbleu! quelle affaire compliquée que celle-là! je crois vraiment que vous avez tous bu à la coupe de Circé. Si vous l'aviez vu entrer dans le couvent, il y serait encore; s'il était fou, il ne s'expliquerait pas aussi tranquillement. — Vous dites qu'il a dîné chez lui; l'orfévre ici présent nie votre dire. (*A Dromio.*) Et vous, maraud, que dites-vous?

Dromio d'Éphèse. — Monsieur, il a dîné au Porc-Épic avec la femme que voici.

La courtisane. — C'est vrai, et il m'a enlevé cette bague de mon doigt.

Antipholus d'Éphèse. — C'est vrai, Monseigneur, cette bague me vient d'elle.

Le duc. — L'as-tu vu entrer dans l'abbaye?

La courtisane. — Aussi sûr, Monseigneur, que je vois Votre Grâce.

Le duc. — Vraiment, cela est étrange. Allez, faites-moi venir l'abbesse. Je crois que vous êtes tous d'accord ou complétement fous.

(*Sort un homme de la suite du duc.*)

Ægéon. — Très-puissant duc, permettez-moi de dire un mot. Je vois un ami qui peut-être sauvera ma vie et payera la somme nécessaire pour me délivrer.

Le duc. — Exprime librement ce que tu as à dire, Syracusain.

Ægéon. — Votre nom, Monsieur, n'est-il pas Antipholus, et n'est-ce pas là Dromio, l'esclave qui vous est attaché?

Dromio d'Éphèse. — Il n'y a pas encore une heure, j'étais en effet son esclave attaché, Monsieur; mais, je l'en remercie, il a coupé mes liens en deux avec ses dents, et maintenant je suis Dromio, et son valet délié.

Ægéon. — Je suis sûr que tous deux vous vous souvenez de moi.

Dromio d'Éphèse. — C'est-à-dire que nous nous souvenons de nous-mêmes par vous, car il n'y a qu'un instant, nous étions attachés comme vous l'êtes. Vous n'êtes pas le patient de Pinch, n'est-ce pas, Monsieur?

Ægéon. — Pourquoi me regardez-vous d'une manière si étrange? Vous me connaissez fort bien tous deux.

Antipholus d'Éphèse. — C'est la première fois de ma vie que je vous vois.

Ægéon. — Oh! le chagrin m'a bien changé depuis la dernière fois que vous m'avez vu, et les heures soucieuses ont, avec la main destructive du temps, écrit sur mon visage d'étranges altérations. Mais dis-moi, cependant, ne reconnais-tu pas ma voix?

Antipholus d'Éphèse. — En aucune façon.

Ægéon. — Ni toi, Dromio?

Dromio d'Éphèse. — Non, Monsieur, je vous assure; ni moi non plus.

Ægéon. — Je suis sûr que tu la reconnais.

Dromio d'Éphèse. — Vous en êtes sûr, c'est possible, mais moi je suis sûr du contraire, et quelque chose qu'un homme nie, vous êtes maintenant tenu à le croire.

Ægéon. — Ne pas reconnaître ma voix! O violence extrême du temps! as-tu donc tellement altéré et brisé ma pauvre voix dans le court espace de sept années que mon unique fils ne puisse plus reconnaître le faible instrument de mes lamentables chagrins! Quoique la neige de l'hiver qui consume la séve, tombant flocon par flocon, ait maintenant recouvert mon visage ridé et que tous les conduits de mon sang soient gelés, il reste cependant encore quelque mémoire dans cette nuit de ma vie; ces lampes de mes yeux qui s'éteignent conservent encore quelques derniers jets de lumière; mes oreilles dures et sourdes conservent encore quelque peu le sens de l'ouïe, et tous ces vieux témoins me disent: (il est impossible que je me trompe) tu es mon fils, mon Antipholus.

Antipholus d'Éphèse. — Je n'ai jamais vu mon père de ma vie.

Ægéon. — Mais, enfant, tu sais bien qu'il y a sept ans nous nous sommes séparés à Syracuse; mais peut-être, mon fils, rougis-tu de me reconnaître dans ma misère?

Antipholus d'Éphèse. — Le duc et tous ceux qui me connaissent dans la ville savent qu'il n'en est pas ainsi que vous le dites; je n'ai jamais vu Syracuse de ma vie.

Le duc. — Je t'assure, Syracusain, que depuis vingt ans je sers de patron à Antipholus et qu'il n'est jamais allé pendant tout ce temps-là à Syracuse. Je vois que l'âge et le danger te font radoter.

Entre l'abbesse *avec* ANTIPHOLUS DE SYRACUSE *et* DROMIO DE SYRACUSE.

L'abbesse. — Très-puissant duc, jetez les yeux sur un homme très-outragé.

(*Tout le monde s'approche pour les voir.*)

Adriana. — Ou mes yeux me trompent ou je vois deux maris.

Le duc. — Un de ces deux hommes est le génie de l'autre. Lequel des deux est l'homme naturel? lequel est l'esprit? Qui déchiffrera l'origine de leur ressemblance?

Dromio de Syracuse. — Mais, Monsieur, je suis Dromio; commandez à celui-là de s'en aller.

Dromio d'Éphèse. — C'est moi, Monsieur, qui suis Dromio; permettez-moi de rester.

Antipholus de Syracuse. — N'es-tu pas Ægéon? ou bien es-tu son fantôme?

Dromio de Syracuse. — Oh! mon vieux maître! qui donc ici l'a chargé de ces chaînes?

L'abbesse. — Je le délivrerai de ses chaînes, quel que soit celui qui l'en a chargé, et je gagnerai un époux à sa délivrance. Parle, vieil Ægéon, si tu es l'homme qui eut autrefois une femme nommée Émilia, laquelle en une seule couche te rendit père de deux beaux garçons! oh! parle, si tu es le même Ægéon? et parle à la même Émilia.

Ægéon. — Si je ne rêve pas, tu es Émilia! Si tu es elle, dis-moi où est ce fils qui flottait avec toi sur le fatal radeau?

L'abbesse. — Lui, moi et l'un des Dromios, nous fûmes tous recueillis par des gens d'Épidamne. Mais ensuite, de barbares pêcheurs de Corinthe nous séparèrent de force, emmenèrent avec eux mon fils et Dromio, et me laissèrent avec les gens d'Épidamne. Qu'advint-il d'eux,

alors, je ne puis le dire; quant à moi, j'embrassai la condition où vous me voyez.

Le duc. — Mais voici que son histoire de ce matin commence à se trouver vraie. Ces deux Antipholus, tous deux si semblables; ces deux Dromio, de personne identique; ce qu'elle raconte de son naufrage, tout prouve que ce sont les parents de ces enfants que le hasard a fait rencontrer. Antipholus, à l'origine tu venais de Corinthe?

Antipholus de Syracuse. — Non, Seigneur, pas moi; je viens de Syracuse.

Le duc. — Séparez-vous et tenez-vous à part; je ne puis reconnaître celui auquel je parle.

Antipholus d'Éphèse. — Mon très-gracieux seigneur, c'est moi qui suis venu de Corinthe.

Dromio d'Éphèse. — Et moi avec lui.

Antipholus d'Éphèse. — Emmené dans cette ville par ce très-fameux guerrier, le duc Ménaphon, votre oncle illustre.

Adriana. — Lequel des deux a aujourd'hui dîné avec moi?

Antipholus de Syracuse. — Moi, charmante madame.

Adriana. — Et n'êtes-vous pas mon mari?

Antipholus d'Éphèse. — Ah non! je suis obligé de vous contredire en cela.

Antipholus de Syracuse. — Et j'en fais autant; cependant elle m'a donné ce nom, et cette belle dame, sa sœur qui est ici, m'a donné celui de frère. (*A Luciana.*) Ce que je vous ai dit alors, j'espère que j'aurai le loisir de le réaliser, si tout ce que je vois et entends n'est pas un rêve.

Angelo. — Voici la chaîne, Monsieur, que vous avez reçue de moi.

Antipholus de Syracuse. — Oui, Monsieur, je ne le nie pas.

Antipholus d'Éphèse. — Et vous, Monsieur, pour cette chaîne vous m'avez fait arrêter.

Angelo. — Oui, Monsieur, je ne le nie pas.

Adriana. — Je vous ai envoyé par Dromio de l'argent pour fournir à votre cautionnement, mais je présume qu'il ne vous l'a pas remis.

Dromio d'Éphèse. — Non, on ne m'a rien remis à porter, à moi.

Antipholus de Syracuse. — Cette bourse de ducats, je l'ai reçue de votre part, et c'est Dromio mon esclave qui me l'a remise. Je vois à présent que nous avons rencontré le valet l'un de l'autre; j'ai été pris pour lui et lui pour moi, et voilà l'origine de ces étranges méprises.

Antipholus d'Éphèse. — J'engage ces ducats pour la rançon de mon père ici présent.

Le duc. — Cela n'est pas nécessaire, ton père aura la vie sauve.

La courtisane. — Monsieur, je vous réclame mon diamant que vous me gardez.

Antipholus d'Éphèse. — Tenez, prenez-le, et mille remerciments pour votre bonne chère.

L'abbesse. — Illustre duc, veuillez nous accorder la faveur de prendre la peine d'entrer avec nous dans cette abbaye, pour nous entendre expliquer dans tous leurs détails nos diverses fortunes; et vous tous qui êtes assemblés sur cette place et qui, pour vous être trouvés mêlés à cette erreur d'un jour, avez souffert quelque préjudice, venez nous tenir compagnie et nous vous ferons ample satisfaction. Pendant vingt-cinq ans, mes fils, j'ai souffert pour vous les douleurs de la maternité, et ce n'est que de cette heure que je suis délivrée de mon pesant fardeau. Monseigneur le duc, vous mon mari, vous mes enfants, et vous qui êtes les actes authentiques de leur naissance, entrez avec moi; nous allons nous donner une fête de causerie, pour célébrer une nativité survenue après de si longues douleurs.

Le duc. — Je prendrai de tout mon cœur ma part de cette fête de causerie.

(*Sortent le duc, l'abbesse, Ægéon, la courtisane, le marchand, Angelo et les gens de la suite.*)

Dromio de Syracuse. — Maître, irai-je retirer vos bagages du vaisseau?

Antipholus d'Éphèse. — Quels bagages m'appartenant as-tu donc embarqués, Dromio?

Dromio de Syracuse. — Vos effets, Monsieur, qui étaient chez notre hôte, au Centaure.

Antipholus de Syracuse. — C'est à moi qu'il s'adresse. — Je suis ton maître, Dromio. Allons, viens avec nous; nous verrons à nous occuper de cela un peu plus tard. Embrasse ton frère que voici et réjouis-toi avec lui.

(*Sortent Antipholus de Syracuse, Antipholus d'Éphèse, Adriana et Luciana.*)

Dromio de Syracuse. — Il y a une grasse amie à la maison de votre maître qui aujourd'hui m'a *emmarmitonné* à l'heure du dîner; elle sera ma sœur maintenant, et non ma femme.

Dromio d'Éphèse. — Il me semble que vous êtes mon miroir et non mon frère; je vois par vous que je suis un très-joli garçon. Voulez-vous que nous entrions les voir causer?

Dromio de Syracuse. — Ce n'est pas à moi à passer le premier, Monsieur; vous êtes mon aîné.

Dromio d'Éphèse. — C'est une question; comment la déciderons-nous?

Dromio de Syracuse. — Nous tirerons à la courte paille pour savoir quel est l'aîné; jusqu'à ce que ce soit fait, passez le premier.

Dromio d'Éphèse. — Non, entrons plutôt comme ça, de front. Nous sommes venus au monde comme deux frères, marchons maintenant la main dans la main, et non l'un devant l'autre. (*Ils sortent.*)

LE SONGE
D'UNE NUIT D'ÉTÉ

PERSONNAGES.

THÉSÉE, duc d'Athènes.
ÉGÉE, père d'HERMIA.
LYSANDRE, } amoureux d'HERMIA.
DÉMETRIUS, }
PHILOSTRATE, ordonnateur des fêtes de THÉSÉE.
QUINCE, charpentier.
SNUG, menuisier.
BOTTOM, tisserand.
FLUTE, raccommodeur de soufflets.
SNOUT, chaudronnier.
STARVELING, tailleur.
HIPPOLYTE, reine des amazones fiancée à THÉSÉE.
HERMIA, fille d'ÉGÉE, amoureuse de LYSANDRE.
HÉLÉNA, amoureuse de DÉMÉTRIUS.
OBÉRON, roi des génies.
TITANIA, reine des fées.
PUCK, ou ROBIN BON ENFANT.
FLEUR DES POIS, } génies.
TOILE D'ARAIGNÉE, }
PHALÈNE, }
GRAINE DE MOUTARDE, }
PYRAME, } personnages de l'intermède représenté par les grossiers artisans d'Athènes.
THISBÉ, }
LE MUR, }
LE CLAIR DE LUNE, }
LE LION, }

LE
SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. — Un appartement dans le palais de Thésée.

Entrent THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE, *et* LES GENS DE LA SUITE.

THÉSÉE. — Maintenant, belle Hippolyte, notre heure nuptiale s'avance au pas de course; quatre heureux jours vont introduire une lune nouvelle, mais que cette vieille lune me semble lente à décroître! Elle fait attendre mes désirs, comme une belle-mère ou une douairière qui laisse longtemps à sec de son revenu les poches d'un jeune homme.

HIPPOLYTE. — Quatre jours se seront bientôt dissous en nuits; quatre nuits auront bien vite fondu le temps en vapeurs de rêves; et alors la lune, pareille à un arc d'argent nouvellement tendu dans le ciel, contemplera la nuit de nos fêtes nuptiales.

THÉSÉE. — Va, Philostrate, va remuer la jeunesse athénienne et mets-la en humeur de se divertir; réveille l'âme agile et pétulante de la gaieté, et renvoie la mélancolie aux funérailles; cette pâle compagne ne convient pas à notre fête. (*Philostrate sort.*) Hippolyte, c'est mon épée qui m'a fait ton fiancé, et c'est par la violence que j'ai conquis ton amour; mais c'est sur une tout autre musique que je veux t'épouser, par des pompes, des triomphes et des réjouissances.

Entrent ÉGÉE, HERMIA, LYSANDRE *et* DÉMÉTRIUS.

ÉGÉE. — Le bonheur soit avec Thésée, notre illustre duc!

THÉSÉE. — Merci, mon bon Égée. Quelles nouvelles m'apportes-tu?

ÉGÉE. — Mécontent à l'excès, je viens porter plainte contre mon enfant, ma fille Hermia. — Approche, Démétrius. — Mon noble seigneur, cet homme a mon consentement pour l'épouser. — Approche, toi, Lysandre. — Et cet homme-ci, mon gracieux duc, a ensorcelé le cœur de mon enfant. Oui, Lysandre, toi, toi-même, tu as adressé des poésies à mon enfant et tu as échangé avec elle des présents d'amour; au clair de lune, sous sa fenêtre, tu es venu chanter d'une voix trompeuse des vers exprimant un amour trompeur; comme un voleur, tu as su prendre l'empreinte de son imagination et t'en emparer, par des bracelets faits de tes cheveux, des anneaux, des bibelots, des compliments ingénieux, des babioles, de petits riens, des bouquets, des friandises, toutes choses qui sont des messagères d'un extrême ascendant

sur la jeunesse facile à séduire. Tu as adroitement escamoté le cœur de ma fille, et tu as changé l'obéissance qu'elle me doit en opiniâtre indocilité. En conséquence, mon gracieux duc, si elle ne veut pas ici même, devant Votre Seigneurie, consentir à épouser Démétrius, je réclame l'ancien privilége d'Athènes qui me permet de disposer d'elle puisqu'elle m'appartient, ce que je ferai en la livrant ou bien à ce gentilhomme ou bien à la mort, en vertu de notre loi qui est formelle dans ce cas.

Thésée. — Que répondez-vous, Hermia? Prenez-y garde, belle fille. Pour vous, votre père devrait être comme un Dieu, comme celui qui a créé vos charmes, et à l'égard de qui vous n'êtes — oui vraiment — qu'une figure imprimée par lui dans la cire et dont il a le pouvoir de conserver ou d'effacer la forme. Démétrius est un digne gentilhomme.

Hermia. — Lysandre aussi.

Thésée. — A le considérer en lui-même, oui; mais dans cette occasion-ci, comme il n'obtient pas la voix de votre père, c'est l'autre qui doit être tenu pour le plus digne.

Hermia. — Je voudrais que mon père pût voir seulement par mes yeux.

Thésée. — Vos yeux devraient plutôt regarder avec son jugement.

Hermia. — Je supplie Votre Grâce de me pardonner. Je ne sais quel pouvoir me rend assez audacieuse pour déclarer mes pensées en telle présence, ni jusqu'à quel point en le faisant je sors des bornes de la réserve, mais je supplie Votre Grâce de me faire savoir ce qui peut m'arriver de plus fâcheux en cette occasion, si je refuse d'épouser Démétrius.

Thésée. — De subir la mort ou de renoncer pour jamais à la société des hommes. Ainsi, belle Hermia, interrogez bien vos inclinations, rendez-vous bien sûre de votre jeunesse, consultez bien votre sang, afin de savoir si dans le cas où vous n'accepteriez pas le choix de votre père, vous seriez capable de porter l'habit d'une religieuse, et pour toujours enveloppée dans le crépuscule du cloître, de vivre toute votre vie, nonne stérile, chantant des hymnes sans chaleur à la froide et inféconde lune. Trois fois bénies celles qui sont assez maîtresses de leur sang pour accomplir ce pèlerinage virginal, mais plus heureuse selon la terre est la rose distillée que la rose qui, se desséchant sur son épine virginale, croît, vit et meurt dans une béatitude solitaire.

Hermia. — Et ainsi croîtrai-je, ainsi vivrai-je, ainsi mourrai-je, Monseigneur, avant de céder aucun droit sur ma virginité à cet homme dont le joug est odieux à mon âme qui ne peut consentir à en accepter la domination.

Thésée. — Prenez le temps de réfléchir, et le jour de la prochaine nouvelle lune (jour qui doit sceller entre mon amour et moi le serment éternel de notre union) préparez-vous ou bien à mourir pour votre désobéissance à la volonté de votre père, ou bien comme il le désire à épouser Démétrius, ou bien enfin à faire vœu pour toujours sur l'autel de Diane d'austérité et de célibat.

Démétrius. — Fléchissez, douce Hermia, et toi, Lysandre, cède à mes droits certains tes titres imaginaires.

Lysandre. — Vous avez l'amour de son père, Démétrius; laissez-moi celui d'Hermia : épousez Égée.

Égée. — Moqueur de Lysandre! c'est vrai il a mon amour, et mon amour le fera maître de tout ce qui m'appartient; Hermia est à moi, et tous mes droits sur elle, je les confère à Démétrius.

Lysandre. — Monseigneur, je suis d'aussi bonne naissance que lui, aussi riche que lui, mon amour est plus grand que le sien; en toutes choses mes avantages sont égaux, s'ils ne sont même supérieurs à ceux de Démétrius, et ce qui est au-dessus de tous ces titres d'orgueil, je suis aimé de la belle Hermia. Pourquoi donc, alors, ne poursuivrais-je pas mon droit? Démétrius, je le lui déclarerai en face, a fait la cour à Hélène, la fille de Nédar, et a conquis son âme; et elle, la douce dame, elle raffole, raffole jusqu'à la dévotion, raffole jusqu'à l'idolâtrie de cet homme inconstant et dépravé.

Thésée. — Je dois confesser que j'en ai entendu parler et que j'avais pensé à en entretenir Démétrius; mais mon esprit, surchargé de mes affaires personnelles, a perdu de vue cette intention. Mais, venez, Démétrius, et vous aussi Égée, j'ai quelques instructions particulières à vous donner à tous deux. Quant à vous, belle Hermia, tâchez de vous armer de courage pour mettre vos caprices d'accord avec la volonté de votre père; sinon, sachez que la loi d'Athènes, que je n'essayerai d'adoucir en aucune façon, vous destine à la mort ou à un vœu de célibat perpétuel. — Venez, mon Hippolyte; qu'y a-t-il, mon amour? — Allons, Démétrius, et vous, Égée, venez avec moi. Je veux vous employer dans quelques affaires relatives à

LYSANDRE. Qu'y a-t-il donc, mon amour? Pourquoi vos joues sont-elles si pâles? Comment se fait-il que leurs roses se soient si vite fanées?

(Acte I, sc. 1.)

notre mariage et conférer avec vous de quelque chose qui vous touche de très-près.

Égée. — Vous accompagner sera pour nous et un devoir et un plaisir.

(*Sortent Thésée, Hippolyte, Démétrius, Égée et la suite.*)

Lysandre. — Qu'y a-t-il donc, mon amour? Pourquoi vos joues sont-elles si pâles? comment se fait-il que leurs roses se soient si vite fanées?

Hermia. — Peut-être faute de la pluie que pourrait facilement leur fournir la tempête de mes yeux.

Lysandre. — Hélas! d'après tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai entendu d'histoires vraies ou fabuleuses, jamais le cours du véritable amour ne coula paisible, mais tantôt il trouvait un obstacle dans une différence du sang....

Hermia. — O contrariété! ce qui est haut soumis à l'esclavage de ce qui est bas!

Lysandre. — Tantôt il était mal greffé sur un tronc trop ancien....

Hermia. — O guignon! ce qui est trop vieux engagé à ce qui est jeune!

Lysandre. — Ou bien il dépendait du choix des parents....

Hermia. — O enfer! choisir son amour par les yeux d'un autre!

Lysandre. — Ou bien si la sympathie avait présidé au choix, la guerre, la mort ou la maladie venaient mettre le siége devant cet amour et en faisaient quelque chose de fugitif comme un son, de passager comme une ombre, de court comme un rêve, de rapide comme l'éclair qui, dans la nuit noire, dévoile par un jet soudain de lumière la terre et le ciel, et que la gueule des ténèbres a dévoré avant qu'on ait eu le temps de dire : regardez; si promptes à disparaître sont toutes les choses brillantes.

Hermia. — Si donc les vrais amants ont toujours été contrariés, il faut croire que c'est un arrêt de la destinée; prenons par conséquent notre épreuve en patience, puisque c'est une traverse habituelle aussi inséparable de l'amour que les pensées, les rêves, les soupirs, les vœux et les larmes, pauvre compagnie de l'imagination passionnée.

Lysandre. — Sagement pensé! Eh bien! écoute-moi, Hermia. J'ai une tante veuve, une douairière très-riche, et qui n'a pas d'enfants. Sa maison est à sept lieues d'Athènes et elle m'aime comme un fils unique. Là, Hermia, je pourrai t'épouser sans que la dure loi d'Athènes puisse nous y poursuivre. Donc, si tu m'aimes, évade-toi de la maison de ton père, demain soir; et je t'attendrai dans le bois, à une lieue de la ville, à cette place même où je t'ai rencontrée avec Hélène une fois que vous alliez rendre votre culte à l'aurore de Mai. C'est là que je t'attendrai.

Hermia. — Mon bon Lysandre! je te le jure par l'arc le plus puissant de Cupidon, par la meilleure de ses flèches à la tête dorée, par la simplicité des colombes de Vénus, par tout ce qui enlace les âmes et fait prospérer les amours; par ce feu qui brûla la reine de Carthage lorsqu'elle vit le perfide Troyen s'enfuir à toutes voiles; par tous les serments que les hommes ont violés en plus grand nombre que n'en ont jamais prononcé les femmes; demain j'irai sûrement te rejoindre à la place que tu m'as indiquée.

Lysandre — Tiens ta promesse, mon amour. Regarde, voici Hélène.

Entre HÉLÈNE.

Hermia. — Dieu accompagne la belle Hélène! Où allez-vous?

Hélène. — M'appelez-vous belle? Oh! reprenez ce mot de belle. Démétrius aime votre beauté à vous, ô heureuse belle. Vos yeux sont des étoiles polaires, et la douce musique de votre langue est plus mélodieuse que le chant de l'alouette à l'oreille du berger, lorsque les blés sont verts, lorsque les bourgeons de l'aubépine apparaissent. La maladie est contagieuse; oh! que n'en est-il ainsi de la beauté! avant de partir, belle Hermia, j'aurais attrapé la vôtre. Mon oreille saisirait votre voix, mes yeux s'empareraient de vos yeux, ma langue s'approprierait la douce mélodie de votre langue. Si le monde était à moi, je le donnerais tout entier, Démétrius excepté, pour être transformée en votre personne. Oh! enseignez-moi comment vos yeux s'y prennent pour regarder et par quel art vous gouvernez les mouvements du cœur de Démétrius.

Hermia. — Je le regarde en fronçant le sourcil, et cependant il m'aime toujours.

Hélène. — Oh! si vos regards courroucés pouvaient enseigner leur science à mes sourires!

Hermia. — Je lui donne des malédictions, et cependant il me donne de l'amour.

Hélène. — Oh! si mes prières pouvaient éveiller une pareille affection!

Hermia. — Plus je le hais, plus il me poursuit.

BOTTOM. Laissez-moi jouer aussi le lion : je rugirai de telle sorte
que ce sera pour tout le monde un vrai plaisir de m'entendre.
(Acte I, sc. II.)

Hélène. — Plus je l'aime, plus il me hait.

Hermia. — Sa folie, Hélène, n'est en rien ma faute.

Hélène. — En rien, ce n'est que la faute de votre beauté. Oh! que je voudrais que cette faute fût mienne!

Hermia. — Prenez courage, il ne verra plus mon visage. Lysandre et moi nous allons fuir ces lieux. Avant que je connusse Lysandre, Athènes me semblait un paradis. Oh! quels charmes possède donc mon amour pour avoir ainsi changé un paradis en enfer?

Lysandre. — Hélène, nous allons vous découvrir nos projets. Demain, à la nuit, lorsque Phœbé contemplera sa face argentée dans le miroir des eaux et ornera de perles liquides les tapis du gazon, à cette heure qui cache toujours les évasions des amants, nous avons résolu de nous enfuir secrètement par les portes d'Athènes.

Hermia. — Et dans ce bois, où si souvent nous avions coutume, vous et moi, de nous coucher sur un lit de tendres primevères, en vidant nos cœurs de leurs doux secrets, nous nous retrouverons, mon Lysandre et moi; de là nous détournerons nos yeux d'Athènes pour aller chercher de nouveaux amis et des sociétés nouvelles. Adieu, douce compagne de mes jeux ; prie pour nous et puisse un heureux destin t'accorder ton Démétrius ! Tiens parole, Lysandre; maintenant il nous faut affamer nos yeux de la nourriture des amants jusqu'à demain, à la pleine nuit.

Lysandre. — Je tiendrai parole, Hermia. (*Hermia sort.*) Adieu, Hélène ! puisse Démétrius raffoler de toi comme tu raffoles de lui ! (*Il sort.*)

Hélène. — Qu'il y a donc des personnes plus heureuses que d'autres ! Dans Athènes, je suis réputée aussi belle qu'Hermia ; mais à quoi cela me sert-il? Démétrius ne pense pas ainsi; il ne veut pas savoir ce que tout le monde sait excepté lui, et de même qu'il erre en raffolant des yeux d'Hermia, j'erre moi-même en admirant ses qualités. Les choses viles et basses, sans valeur aucune, l'amour peut les transformer et leur conférer la beauté et la dignité. L'amour ne voit pas avec les yeux, mais avec l'esprit, et c'est pourquoi l'ailé Cupidon est peint aveugle. Cet esprit de l'amour n'a aucun tact de jugement; des ailes et pas d'yeux, c'est bien l'image d'une précipitation étourdie. Aussi est-il si souvent trompé dans ses choix, qu'on dit que l'Amour est un enfant. De même que les enfants taquins se mentent dans leurs jeux, ainsi l'amour se parjure en tous lieux. Avant que Démétrius eût contemplé les yeux d'Hermia, les serments qu'il n'appartenait qu'à moi seule tombaient comme grêle; mais dès que cette grêle a eu senti la chaleur d'Hermia, elle s'est dissoute et a fondu ses serments en pluie. Je vais aller l'informer de la fuite de la belle Hermia, et alors il ira demain à la nuit la poursuivre dans le bois. S'il m'accorde des remercîments pour cette révélation, ce sera les acheter bien cher, mais au moins par ce moyen j'enrichirai mes souffrances en jouissant de sa vue pendant ce voyage au bois et pendant le retour.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

Athènes. — Une chambre dans la demeure de Quince.

Entrent QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLUTE, SNOUT *et* STARVELING.

Quince. — Toute notre troupe est-elle ici?

Bottom. — Vous feriez mieux de les appeler tous, les uns après les autres, dans l'ordre du papier.

Quince. — Voici la liste des noms de tous ceux qu'on a jugés capables, dans tout Athènes, de jouer dans l'intermède que nous devons représenter devant le duc et la duchesse le soir du jour de leurs noces.

Bottom. — D'abord, bon Pierre Quince, dites-nous le sujet de la pièce, puis lisez les noms des acteurs, et arrivons ainsi à notre affaire.

Quince. — Pardi, notre pièce, *c'est la très-lamentable comédie et la mort très-cruelle de Pyrame et de Thisbé.*

Bottom. — Un bien bon ouvrage, je vous en réponds, et tout à fait gai. Maintenant, bon Pierre Quince, appelez les acteurs dans l'ordre de la liste. Messieurs, mettez-vous en rang.

Quince. — Répondez à mesure que je vous appellerai. — Nick Bottom, le tisserand!

Bottom. — Présent. Dites-moi le rôle qui m'appartient, et puis continuez.

Quince. — Vous, Nick Bottom, vous êtes désigné pour le rôle de Pyrame.

Bottom. — Qu'est-ce que c'est que Pyrame? un amoureux ou un tyran?

Quince. — Un amoureux qui se tue très-bravement par amour.

Bottom. — Il faudra quelques larmes pour bien représenter ce rôle ; si je le joue, l'auditoire n'a qu'à surveiller ses yeux, je ferai tomber des averses, je serai pathétique comme il faut. Passons aux autres.... Cependant avant tout mon goût est pour les tyrans ; je pourrais jouer Hercule d'une rare façon, ou encore un rôle de pourfendeur de chats, de manière à tout casser.

Les rochers fulminants
Et leurs chocs frémissants,
Les verrous briseront
Des portes des prisons,
Et le char du Matin
Brillant dans le lointain
Imposera perte ou gain
A l'insensé Destin.

Voilà qui était sublime. — Maintenant nommez les autres acteurs. — Cela, c'est l'humeur d'Hercule, l'humeur d'un tyran ; un amant est plus plaintif.

Quince. — François Flûte, le raccommodeur de soufflets !

Flute. — Voilà, Pierre Quince.

Quince. — Vous vous chargerez du rôle de Thisbé.

Flute. — Qu'est-ce que Thisbé? Un chevalier errant?

Quince. — C'est la dame que Pyrame doit aimer.

Flute. — Non, sur ma foi, ne me faites pas jouer un rôle de femme ; j'ai la barbe qui me vient.

Quince. — C'est égal, vous jouerez sous un masque et vous vous ferez une aussi petite voix que possible.

Bottom. — Si je peux cacher mon visage, laissez-moi jouer aussi le rôle de Thisbé ; je me ferai une voix monstrueusement petite. « Thisne, Thisne! — Ah! Pyrame, mon cher amour! ta Thisbé chérie, ta dame chérie ! »

Quince. — Non, non ; il vous faudra jouer Pyrame ; et vous Flûte, Thisbé.

Bottom. — Bien, continuons.

Quince. — Robin Starveling, le tailleur!

Starveling. — Voilà, Pierre Quince.

Quince. — Robin Starveling, il vous faudra jouer la mère de Thisbé. — Tom Snout, le chaudronnier!

Snout — Voilà, Pierre Quince.

Quince. — Vous, vous ferez le père de Pyrame ; moi-même le père de Thisbé ; vous, Snug, vous jouerez le rôle du lion, et j'espère maintenant que voilà une pièce bien montée.

Snug. — Avez-vous le rôle du lion en manuscrit? Si vous l'avez, donnez-le-moi, je vous prie, car j'ai besoin d'étudier longtemps.

Quince. — Vous pouvez le jouer sans étude, car il ne s'agit que de rugir.

Bottom. — Laissez-moi jouer aussi le lion, je rugirai de telle sorte que ce sera pour tout le monde un vrai plaisir de m'entendre ; je rugirai de façon à faire dire au duc : « Laissez-le rugir encore, laissez-le rugir encore. »

Quince. — Vous le joueriez d'une manière trop terrible ; vous effrayeriez tellement la duchesse et les dames qu'elles en crieraient, et cela suffirait pour nous faire tous pendre.

Tous ensemble. — Cela suffirait pour nous faire pendre tous, autant que nous sommes de fils de nos mères.

Bottom. — Je vous accorde, amis, que si vous effrayiez les dames au point de leur faire perdre l'esprit, elles ne se feraient aucun scrupule de vous faire pendre ; mais je manœuvrerai ma voix de telle sorte que je rugirai aussi doucement qu'une colombe amoureuse ; je rugirai comme si c'était un rossignol.

Quince. — Vous ne pouvez pas jouer d'autre rôle que Pyrame ; car Pyrame est un joli garçon, un homme comme il faut, comme on aime à en voir un jour d'été, un très-agréable cavalier et tout à fait gentilhomme ; vous voyez bien qu'il vous faut de toute nécessité jouer le rôle de Pyrame.

Bottom. — Bien, je m'en chargerai. Avec quelle barbe vaudra-t-il mieux le jouer?

Quince. — Celle que vous voudrez, parbleu.

Bottom. — Je puis vous jouer le rôle avec une barbe couleur paille, ou avec une barbe orange foncée, ou avec une barbe rouge pourpre, ou avec une barbe couleur de crâne français, parfaitement jaune.

Quince. — Quelques-uns de vos crânes français n'ont pas de poils du tout, vous jouerez donc votre rôle sans barbe. — Maintenant, messieurs, vous avez vos rôles ; il me reste à vous recommander, à vous supplier instamment, à vous conjurer de les avoir appris par cœur demain soir, et de venir me retrouver dans le bois attenant au palais, à un mille de la ville, au clair de lune. C'est là que nous répéterons, car si nous nous réunissons dans la ville, nous serons harcelés de

curieux et nos plans seront éventés. En attendant je vais dresser une liste des objets qui sont nécessaires à la représentation de notre pièce. Je vous en prie, ne me manquez pas.

BOTTOM. — Nous y serons; nous pourrons y répéter plus à notre aise et sans crainte aucune. Messieurs, de l'application; soyez parfaits. Adieu.

QUINCE. — Nous nous réunirons au chêne du Duc.

BOTTOM. — Cela suffit; si nous n'y sommes pas, brisez nos arcs. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un bois près d'Athènes.

Entrent de côtés différents du bois,
PUCK *et* UNE FÉE.

PUCK. — Eh bien! esprit! où errez-vous?

LA FÉE.

Par-dessus la colline, par-dessus la vallée.
A travers les buissons, à travers les broussailles,
Par-dessus les parcs, par-dessus les palissades,
A travers l'eau, à travers le feu,
Je glisse errante en tous lieux
Plus rapide que la sphère de la lune.
Je suis au service de la reine des fées
Pour mouiller de rosée sur le gazon les cercles laissés par ses danses;
Les grandes primevères sont ses pensionnaires;
Sur leurs robes d'or vous voyez des taches,
Ce sont les rubis, cadeaux des fées;
Dans ces mouchetures, vivent leurs parfums.
Il me faut chercher ici quelques gouttes de rosée
Et suspendre une perle à l'oreille de chaque primevère.
Adieu, esprit rustique, je dois partir.
Notre reine et tous ses Elfes vont venir ici tout à l'heure.

PUCK. — Le roi tient ici ses fêtes cette nuit; prends garde que la reine ne vienne trop près de ses yeux, car Obéron est en proie à une colère sans mesure. Elle a pour page un aimable enfant volé à un roi indien, le plus doux petit mignon qu'elle ait jamais possédé, et le jaloux Obéron voudrait faire de l'enfant un cavalier de sa suite pour courir avec lui dans les forêts sauvages; mais elle retient de force le petit bien-aimé, le couronne de fleurs et fait de lui toutes ses joies. Aussi maintenant ils ne peuvent plus se rencontrer dans un bosquet ou sur une pelouse, au bord d'une claire fontaine, ou sous la lumière clignotante des étoiles, sans se quereller avec un tel tapage, que de frayeur tous leurs Elfes courent se blottir pour s'y cacher dans les coupes des glands.

LA FÉE. — Ou je me trompe bien sur votre figure et votre manière d'être, ou vous êtes cet esprit rusé et polisson qu'on appelle Robin bon enfant. N'êtes-vous pas cet esprit qui s'amuse à effrayer les filles des villages; qui quelquefois met tout sens dessus dessous dans le moulin et empêche le beurre de venir dans la baratte de la ménagère essoufflée, et d'autres fois se plaît à dépouiller la bière en fermentation de sa force capiteuse; celui qui égare les voyageurs nocturnes en riant de leurs mésaventures? Ceux qui vous appellent Hobgoblin et gentil Puck, vous faites leur ouvrage et vous leur portez bonheur : n'êtes-vous pas cet esprit.

PUCK. — Tu as trouvé juste : c'est moi qui suis ce joyeux vagabond nocturne. J'amuse Obéron et je le fais sourire, lorsque je trompe quelque cheval gras, bien nourri de fèves, en imitant le hennissement d'une pouliche en folie. Parfois je me blottis dans la coupe d'une commère sous la forme d'une pomme cuite; puis, lorsqu'elle veut boire, je tape contre ses lèvres et je répands la bière sur sa gorge parcheminée. La plus respectable aïeule, pendant qu'elle raconte la plus sombre de ses histoires, me prend souvent pour un escabeau à trois pieds; alors je me retire de dessous elle, et la voilà qui dégringole, en criant *au tailleur*, et s'étale

La fée. Ou je me trompe bien sur votre figure et votre manière d'être, ou vous êtes cet esprit rusé et polisson, qu'on appelle Robin bon enfant. (Acte II, scène I.)

en toussant à pleine gorge; alors tous les assistants en chœur se tiennent les côtes et se mettent à rire, et à rire encore davantage, et à éternuer et à jurer qu'ils n'ont jamais passé un si bon quart d'heure. Mais place, fée! Voici Obéron.

La Fée. — Et voici ma maîtresse. Que n'est-il parti!

Entrent OBÉRON *d'un côté et* TITANIA *de l'autre, chacun avec sa suite.*

Obéron. — Fâcheuse rencontre au clair de lune, orgueilleuse Titania!

Titania. — Qu'y a-t-il, jaloux Obéron? Fées, échappons-nous d'ici; j'ai juré de renoncer à son lit et à sa société.

Obéron. — Arrête, capricieuse téméraire, ne suis-je pas ton seigneur?

Titania. — S'il en est ainsi, que je sois ta dame alors! mais je sais à quelle époque tu t'es échappé de la terre des fées pour t'en aller sous la forme de Corin, t'asseoir tout le long du jour en jouant sur des chalumeaux de paille et en faisant des vers d'amour à l'amoureuse Phillida. Pourquoi es-tu venu ici, du fin fond des rivages escarpés de l'Inde, si ce n'est parce que la grosse Amazone, ta maîtresse en brodequins, ton amante guerrière, doit se marier au duc Thésée? et tu es venu pour apporter à leur lit la joie et la prospérité.

Obéron. — Fi, Titania! comment oses-tu essayer de reprendre ma conduite à propos d'Hippolyte, lorsque tu sais que je connais ton amour pour Thésée? N'est-ce pas toi qui l'as guidé, à travers la nuit brillante, loin de Périgénie qu'il

avait enlevée? N'est-ce pas toi qui lui as fait rompre sa foi avec la belle Églé, avec Ariane et Antiope?

Titania. — Ce sont là des inventions de la jalousie. Depuis le commencement de cette mi-été, nous n'avons pas pu une seule fois nous réunir sur une colline, dans une vallée, dans une forêt, dans une prairie, au bord d'une source coulant sur un lit de cailloux ou d'un ruisseau bordé de joncs, sur une plage marine baignée des vagues, pour y danser nos rondes légères, sur le sifflet du vent, sans que tu sois venu troubler nos jeux par tes querelles. Aussi les vents lassés d'être pour nous des ménétriers inutiles ont, comme pour se venger, pompé dans la mer des brouillards contagieux qui, retombant sur la terre, ont à ce point rendu orgueilleuses les plus chétives rivières qu'elles en ont débordé de leurs rives. Le bœuf a donc porté en vain son joug, le laboureur perdu ses sueurs, et le blé vert s'est pourri avant que sa jeune tige eût pris la barbe. Le parc aux brebis reste vide au milieu du pacage submergé, et les corbeaux s'engraissent de la chair des bêtes mortes de l'épizootie; la place où l'on jouait à la marelle est entièrement recouverte de boue, et les délicates allées tracées dans le gazon luxuriant, depuis qu'on ne les foule pas, ne sont plus reconnaissables. Les mortels humains réclament leur hiver; il n'y a plus de nuit qui soit réjouie par des hymnes ou des chants: aussi la lune, souveraine des flots, pâle de colère, noie-t-elle si bien toute l'atmosphère que les maladies rhumatismales abondent et que nous voyons les saisons se confondre par ce désordre de température; les gelées à la tête blanche tombent dans le jeune sein de la rose vermeille, et comme par moquerie, un odorant chapelet de douces fleurs de l'été fait un collier au cou du vieil hiver et une couronne à son crâne glacé. Le printemps, l'été, l'opulent automne et le hargneux hiver échangent entre eux les costumes qui leur sont propres, et leurs produits sont tellement bouleversés que le monde étonné ne sait plus quelle saison règne ou ne règne pas. Le germe de ces maux vient de nos débats, de nos dissensions; c'est nous qui en sommes les auteurs et la cause première.

Obéron. — Portez-y remède, alors; cela ne tient qu'à vous. Pourquoi Titania veut-elle contrarier son Obéron? je ne te demande qu'un petit enfant volé pour en faire mon page d'honneur.

Titania. — Mettez votre cœur en paix, le pays des fées tout entier ne me payerait pas cet enfant. Sa mère était une fidèle de mon ordre. Que de fois elle a babillé à mes côtés pendant la nuit, au sein de l'atmosphère chargée d'odeurs de l'Inde! Que de fois elle s'est assise avec moi sur les jaunes sables de Neptune pour regarder les navires marchands embarqués sur les flots! Comme nous nous amusions à voir les voiles devenir enceintes et prendre un gros ventre aux caresses du vent! Avec quelle gentille et onduleuse démarche, poussant en avant son ventre, alors riche de mon jeune écuyer, elle se plaisait à imiter leur balancement, voguant à terre pour aller me chercher des bagatelles, et puis revenant à moi comme d'un voyage, riche de marchandises. Mais comme elle était mortelle, elle mourut de cet enfant; pour l'amour d'elle, je l'élève, et, pour l'amour d'elle, je refuse de m'en séparer.

Obéron. — Combien de temps avez-vous l'intention de rester dans ce bois?

Titania. — Peut-être jusqu'après le mariage de Thésée; si vous voulez paisiblement prendre part à nos rondes et voir nos fêtes du clair de lune, venez avec nous; sinon évitez-moi, et de mon côté j'aurai soin de ne pas approcher des places que vous fréquenterez.

Obéron. — Donne-moi cet enfant et j'irai avec toi.

Titania. — Pas pour tout ton royaume des génies. Partons, fées; nous allons nous fâcher pour tout de bon, si je reste plus longtemps.

(*Titania sort avec sa suite.*)

Obéron. — Bien, va ton chemin, tu ne sortiras pas de ce bosquet, que je ne t'aie fait payer cette insulte. Mon gentil Puck, viens ici. Tu te rappelles bien ce jour où, assis sur un promontoire, j'écoutais une sirène, montée sur un dauphin, exhalant des sons si doux et si harmonieux que la mer revêche devint courtoise en entendant ses accords, et que certaines étoiles s'élancèrent follement hors de leurs sphères pour écouter la musique de cette fille de la mer.

Puck. — Je me le rappelle.

Obéron. — Ce jour-là même je vis (mais tu ne pus le voir) Cupidon tout armé volant entre la terre et la froide lune. Il visa une belle Vestale assise sur un trône d'occident et détacha sa flèche d'amour de son arc, avec un effort énergique, comme s'il eût voulu percer à la fois cent mille cœurs; mais je pus voir la flèche enflammée du jeune

Cupidon s'éteindre dans les chastes rayons de la lune humide, et l'impériale prêtresse passa, plongée dans ses méditations virginales, l'imagination libre de pensées d'amour. Cependant je remarquai où le trait de Cupidon retomba; ce fut sur une petite fleur d'occident, auparavant blanche comme le lait, mais maintenant pourpre grâces à la blessure de l'amour; c'est la fleur que les jeunes filles appellent : *vague d'amour*. Va me chercher cette fleur; je te l'ai montrée une fois. Son suc égoutté sur des paupières fermées par le sommeil a le pouvoir de faire raffoler tout homme ou toute femme de la première créature vivante aperçue au réveil. Va me chercher cette herbe et sois de retour avant que le Léviathan ait eu le temps de nager une lieue.

Puck. — Je mettrai une ceinture autour de la terre en quarante minutes. (*Il sort.*)

Obéron. — Une fois que j'aurai ce suc, j'épierai Titania pendant qu'elle dormira et je le ferai tomber sur ses yeux ; alors la première créature venue que ses regards apercevront au réveil, que ce soit un lion, un ours, un loup ou un taureau, la guenon la plus tracassière, ou le singe le plus remuant, elle le poursuivra avec toute l'énergie de l'amour, et avant que j'efface le charme de ses yeux, ce que je puis faire avec une autre plante, je me ferai donner son page. — Mais qui vient ici? je suis invisible et je vais écouter leur entretien.

Entrent DÉMÉTRIUS *et* HÉLÈNE *le suivant.*

Démétrius. — Je ne t'aime pas ; par conséquent cesse de me poursuivre. Où sont Lysandre et la belle Hermia? Je veux tuer l'un : l'autre m'a tué. Tu m'as dit qu'ils s'étaient sauvés dans ce bois ; m'y voilà dans le bois, et stupide comme une de ses souches parce que je ne puis pas y rencontrer mon Hermia. Va-t'en, hors d'ici, ne me suis plus.

Hélène. — Vous m'attirez après vous, dur cœur de diamant, et cependant ce n'est pas du fer que vous attirez, car mon cœur est fidèle comme l'acier ; abandonnez votre pouvoir d'attirer, et je perdrai tout pouvoir pour vous suivre.

Démétrius. — Est-ce que je cherche à vous séduire? Est-ce que j'ai pour vous des paroles courtoises? et n'est-ce pas au contraire avec une entière franchise que je vous dis : je ne vous aime pas et je ne peux pas vous aimer?

Hélène. — Et je ne vous en aime que davantage même pour cela. Je suis votre épagneul, Démétrius ; plus vous me battrez, plus je me frotterai contre vous pour vous caresser. Traitez-moi au moins comme votre épagneul ; méprisez-moi, frappez-moi, négligez-moi, perdez-moi, pourvu que vous m'accordiez seulement la permission de vous suivre tout indigne que je suis. Quelle place plus basse puis-je mendier dans votre amour, que d'être traitée comme vous traitez votre chien? et cependant cette place est pour moi d'un prix inestimable.

Démétrius. — Ne mets pas trop à l'épreuve la haine de mon âme, car je suis malade lorsque je te regarde.

Hélène. — Et moi je suis malade lorsque je ne vous vois pas.

Démétrius. Vous faites courir un trop grand risque à votre pudeur, en quittant ainsi la ville, en vous remettant aux mains d'un homme qui ne vous aime pas et en confiant à l'occasion favorable de la nuit et aux mauvais conseils d'un lieu solitaire le riche trésor de votre virginité.

Hélène. — Votre vertu est ma garantie contre de telles craintes. Il ne fait pas nuit lorsque je regarde votre visage, aussi ne puis-je croire que je suis au milieu de la nuit ; et ce ne sont pas non plus les nombreuses compagnies qui manquent à ce bois, car vous comprenez à mes yeux l'univers entier en vous. Comment donc pourrait-on dire que je suis seule, lorsque le monde est là pour me contempler?

Démétrius. — Je vais m'enfuir et me cacher dans les fougères en te laissant à la merci des bêtes sauvages.

Hélène. — La bête la plus sauvage n'a pas un cœur pareil au vôtre. Fuyez quand il vous plaira ; l'histoire sera retournée ; ce sera Apollon qui fuit et Daphné qui tient la chasse, la colombe qui poursuit l'oiseau de proie, la tendre biche qui se hâte, et double sa vélocité naturelle pour atteindre le tigre. O inutile vélocité, lorsque c'est la timidité qui poursuit et la bravoure qui fuit!

Démétrius. — Je ne m'arrêterai pas à écouter tes récriminations : laisse-moi partir, ou si tu t'obstines à me suivre, sache bien d'avance que je t'outragerai dans ce bois.

Hélène. — Vous m'outragez déjà au temple, à la ville, à la campagne, partout. Fi, Démétrius! vos méchancetés jettent un opprobre sur mon sexe; nous ne pouvons pas monter à l'assaut de l'amour comme les hommes le peuvent; nous sommes faites pour être courtisées et non pour courtiser.

Je te suivrai et je ferai un ciel de mon enfer en mourant de cette main qui m'est si chère.

(*Sortent Démétrius et Hélène.*)

Obéron. — Adieu, nymphe, bon espoir! Avant que cet homme sorte de ce bosquet, c'est lui qui cherchera ton amour et toi qui le fuiras.

Rentre PUCK.

Obéron. — M'apportes-tu la fleur? sois le bienvenu, esprit vagabond.

Puck. — Oui, la voilà.

Obéron. — Je t'en prie, donne-la-moi. Je connais un coin du bois où le thym exhale ses senteurs, où croissent les grandes primevères et les violettes à la tête penchée, et que recouvrent presque comme d'un dais les chèvrefeuilles à l'odeur délicieuse, les suaves roses musquées et les églantines; la couleuvre s'y dépouille de sa peau émaillée, juste assez large pour habiller une fée, et Titania s'y repose dans le sommeil à certaines heures de la nuit de la fatigue des danses et des plaisirs. Avec le jus de cette plante, je frotterai ses yeux et je la remplirai de détestables fantaisies. Prends-en aussi un peu, et cherche dans ce bosquet; il s'y trouve une jeune Athénienne amoureuse d'un jeune homme dédaigneux. Mouille les yeux de celui-ci, mais fais attention que la dame soit le premier objet qu'il aperçoive. Tu reconnaîtras le jeune homme à ses vêtements athéniens. Exécute la chose avec assez de soins pour qu'il devienne plus amoureux d'elle qu'elle de lui, et puis sois exact à venir me retrouver avant le premier chant du coq.

Puck. — Soyez sans crainte, Monseigneur; votre serviteur exécutera vos ordres.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie du bois.

Entre TITANIA *avec sa suite.*

Titania. — Allons, maintenant une ronde et une chanson de fée, puis vous sortirez pendant un tiers de minute; les unes iront tuer les vers dans les boutons des roses, les autres faire la guerre aux chauves-souris et leur enlever le cuir de leurs ailes pour faire les habits de mes petits Elfes, d'autres chasseront le hibou criard qui, toute la nuit, insulte et gourmande nos délicats Esprits. Chantez maintenant pour m'endormir; puis allez remplir vos fonctions et laissez-moi reposer.

CHANT.

LA PREMIÈRE FÉE CHANTE.

Serpents tachetés à la double langue,
Hérissons épineux, ne vous faites pas voir;
Lézards et orvets, ne soyez pas méchants,
N'approchez pas de notre reine des fées.

LE CHŒUR DES FÉES.

Philomèle, fais entrer ta mélodie
Dans notre doux chant de berceuse.
Lulla, lulla, lullaby : lulla, lulla, lullaby.
Que jamais malheur,
Maléfice, ni charme
Ne s'approche de notre aimable reine;
Ainsi, bonne nuit, avec le lullaby.

SECONDE FÉE.

Araignées filandières, ne venez pas ici;
Arrière, faucheux aux longues pattes, arrière!
Noirs escarbots, n'approchez pas;
Chenilles et limaçons, n'offensez pas.

LE CHŒUR.

Philomèle, fais entrer ta mélodie
Dans notre doux chant de berceuse.
Lulla, lulla, lullaby : lulla, lulla, lullaby.
Que jamais malheur,
Maléfice, ni charme
Ne s'approche de notre aimable reine;
Ainsi, bonne nuit, avec le lullaby.

LA PREMIÈRE FÉE.

Partez, sauvez-vous; maintenant tout va bien.
Qu'une de nous reste à distance, en sentinelle.

(*Les fées sortent. Titania s'endort.*)

Entre OBERON, *qui exprime le suc de la fleur sur les yeux de Titania.*

L'être que tu verras en t'éveillant
Prends-le pour objet de ton sincère amour;
Aime-le et languis pour lui.
Que ce soit veau, chat ou bien ours,
Léopard ou sanglier au poil hérissé
Qui apparaisse à tes yeux
Lorsque tu t'éveilleras, qu'il soit ton chéri.
Éveille-toi lorsque quelque vile créature sera proche de toi. (*Il sort.*)

Entrent LYSANDRE *et* HERMIA.

Lysandre. — Mon cher amour, vous n'en pouvez plus de fatigue à force d'errer dans ce bois, et pour vous dire la vérité, j'ai perdu notre che-

QUINCE. Oh! monstrueux! oh! étrange! nous sommes ensorcelés. Récitons nos prières, messieurs! fuyons, messieurs! Au secours! (Acte III, sc. I.)

min. Si vous le jugez bon, Hermia, nous nous reposerons et nous attendrons que le jour vienne nous prêter son aide.

HERMIA. — Je le veux bien, Lysandre; choisissez-vous un lit, car pour moi je vais reposer ma tête sur ce banc de gazon.

LYSANDRE. — La même touffe de gazon nous servira d'oreiller à tous deux. Un même cœur, un même lit, deux poitrines et une seule foi.

HERMIA. — Nenni, mon bon Lysandre. Pour l'amour de moi, mon chéri; éloignez-vous encore un peu plus; ne vous couchez pas si près.

LYSANDRE. — Oh! ma douce amie, prenez mes paroles dans un sens innocent; dans les conversations entre amants c'est par l'amour qu'ils doivent interpréter le sens de leurs paroles. Je veux dire que mon cœur est si étroitement uni au vôtre que cette union ne nous laisse qu'un seul cœur. Je veux dire que nos deux poitrines sont enchaînées par un même serment, en sorte que nous avons deux poitrines et un seul serment. Ne me refusez donc pas d'établir à vos côtés ma chambre à coucher; car en m'étendant ainsi près de vous, je laisse debout ma sincérité.

HERMIA. — Vraiment, Lysandre équivoque très-gentiment. Honte à ses manières et à sa fierté, si Hermia a voulu dire que Lysandre mentait! Mais, charmant ami, par amour et par courtoisie, couchez-vous plus loin. En bonne décence humaine, il est admis qu'une telle séparation convient entre un vertueux jeune homme et une vierge; éloignez-vous donc quelque peu et bonne nuit, mon doux ami. Puisse ton amour ne s'altérer jamais jusqu'à ce que ta douce vie finisse!

LYSANDRE. — A cette belle prière je réponds *amen, amen*, et que ma vie finisse au moment où

ma fidélité finira! Voici mon lit; que le sommeil t'accorde tout son repos.

HERMIA. — Et qu'il prenne la moitié de ce souhait pour en fermer les yeux de celui qui me l'adresse. (*Ils s'endorment.*)

Entre PUCK.

A travers toute la forêt j'ai erré,
Mais d'Athéniens je n'en ai pas vu un seul,
Sur les yeux de qui je pusse essayer
La force que possède cette fleur pour inspirer l'amour.
Nuit et silence! — Qui donc est ici?
Il porte les vêtements d'Athènes;
C'est cet homme qui, m'a dit mon maître,
Méprise la jeune fille athénienne.
Et voici la jeune fille, sommeillant profondément,
Sur la terre humide et fangeuse.
Gentille âme! elle n'a pas osé se coucher
Près de cet indigent d'amour, de ce bourreau de courtoisie.
(*Il presse la fleur sur les paupières de Lysandre.*)
Rustre, je verse sur tes yeux
Tout le pouvoir que ce charme possède.
Lorsque tu t'éveilleras, que l'amour défende
Au sommeil d'occuper sa place dans tes yeux.
Ainsi, réveille-toi, lorsque je serai parti,
Car je dois maintenant retourner vers Obéron.
(*Il sort.*)

Entrent DÉMÉTRIUS *et* HÉLÈNE, *courant.*

HÉLÈNE. — Arrête, quand bien même tu devrais me tuer, mon doux Démétrius.

DÉMÉTRIUS. — Arrière! je te l'ordonne; cesse de m'obséder ainsi.

HÉLÈNE. — Oh! vas-tu donc me laisser dans les ténèbres? ne fais pas cela.

DÉMÉTRIUS. — Arrête, ou il y va de ta vie. Je veux m'en aller seul. (*Il sort.*)

HÉLÈNE. — Oh! cette poursuite passionnée m'a mise hors d'haleine. Plus je l'implore et moins j'obtiens. Heureuse est Hermia, en quelque endroit qu'elle se trouve, car elle a des yeux adorables et qui séduisent. Comment ses yeux sont-ils devenus si brillants? Ce n'est point par les larmes salées, car s'il en était ainsi, mes yeux sont plus souvent baignés que les siens. Non, non, je suis aussi laide qu'une ourse, car les bêtes qui me rencontrent s'enfuient de frayeur; aussi n'est-ce pas une merveille, si Démétrius fuit ma présence comme celle d'un monstre. Quel miroir coupable et menteur m'a fait comparer mes yeux avec les célestes sphères des yeux d'Hermia? — Mais qui donc est ici? Lysandre étendu à terre? Est-il mort, ou dort-il? je ne vois pas de sang, pas de blessure. Lysandre, si vous êtes vivant, éveillez-vous, mon cher seigneur.

LYSANDRE, *s'éveillant.* — Ah! je passerai à travers le feu pour l'amour de ta douce personne, lumineuse Hélène! la nature montre ici son art, en me faisant voir ton cœur à travers ta poitrine. Où est Démétrius? Oh! quel nom mieux fait que ce vil nom pour périr sous mon épée?

HÉLÈNE. — Ne parlez pas ainsi, Lysandre; ne parlez pas ainsi. Qu'est-ce que cela fait qu'il aime votre Hermia? qu'est-ce que cela fait, seigneur? Hermia ne vous en aime pas moins toujours; ainsi soyez heureux.

LYSANDRE. — Heureux avec Hermia! non, je regrette maintenant les minutes ennuyeuses que j'ai dépensées avec elle. Qui donc ne voudrait pas échanger un corbeau contre une colombe? La volonté de l'homme est gouvernée par sa raison, et la raison me dit que vous êtes la vierge la plus digne. Les choses en croissance ne sont mûres qu'à leur saison, et c'est ainsi que ma jeunesse, jusqu'à présent, n'était pas mûre pour la raison; mais maintenant que je touche au point culminant de l'excellence humaine, le jugement devient le général de ma volonté et me conduit vers vos yeux où je lis des histoires d'amour écrites dans le plus riche livre d'amour.

HÉLÈNE. — Étais-je donc née pour une moquerie si cruelle? Quand donc ai-je mérité de votre part un si cruel mépris? N'est-ce pas assez, n'est-ce pas assez, jeune homme, de n'avoir jamais, jamais pu mériter un doux regard des yeux de Démétrius, sans que vous insultiez encore à mon insuffisance? En vérité, oui, en vérité vous m'outragez en me faisant ainsi la cour par dérision. Mais portez-vous bien. — Je suis forcée d'avouer que je vous croyais un gentilhomme plus réellement noble. Oh! faut-il qu'une femme repoussée par un homme soit encore insultée par un autre! (*Elle sort.*)

LYSANDRE. — Elle ne voit pas Hermia. — Hermia, sommeille ici, et puisses-tu ne jamais approcher de Lysandre, car ainsi que l'excès des plus douces choses finit par inspirer à l'estomac le plus profond dégoût et que les hérésies qu'on abandonne sont le plus haïes de ceux qu'elles ont trompées, ainsi toi, mon excès et mon hérésie,

sois haïe de tous, mais avant tous, de moi. Et vous, puissances de mon être, appliquez tout votre amour et toutes vos forces à honorer Hélène et à faire de moi son chevalier. (*Il sort.*)

HERMIA, *s'éveillant.* — Au secours! Lysandre! au secours! Fais ton possible pour arracher ce serpent qui rampe sur mon sein! Hélas! miséricorde! quel rêve j'ai fait là! Lysandre, regardez comme je tremble de crainte! Il me semblait qu'un serpent me mangeait le cœur et que vous restiez tranquillement assis, souriant durant cette cruelle torture. — Lysandre! eh quoi, il s'est éloigné? — Lysandre! seigneur! — Comment, il ne peut m'entendre? il est parti? pas un son, pas un mot? — Hélas! où êtes-vous? répondez, si vous m'entendez! Parlez au nom de tout ce que vous aimez! je m'évanouis presque de frayeur. Vous ne répondez pas? alors je vois bien que vous vous êtes éloigné. Je veux vous trouver à l'instant, vous ou bien la mort. (*Elle sort.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le bois. — Titania est couchée endormie.

Entrent QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLUTE, SNOUT *et* STARVELING.

BOTTOM. — Sommes-nous tous réunis?

QUINCE. — Exactement, exactement, et voici une place qui convient à merveille à notre répétition. Ce petit carré de gazon sera notre théâtre, ce fourré d'aubépine notre chambre pour nos costumes, et nous allons répéter le drame en action, juste comme nous le jouerons devant le duc.

BOTTOM. — Peter Quince?

QUINCE. — Qu'y a-t-il, tracassier de Bottom?

BOTTOM. — Il y a dans cette comédie de *Pyrame et Thisbé* des choses qui ne plairont jamais. D'abord Pyrame doit tirer son épée pour se tuer, ce que les dames ne peuvent souffrir. Que répondez-vous à cela?

SNOUT. — Par Notre-Dame! c'est terriblement à craindre.

STARVELING. — Je crois que nous pourrons laisser là la tuerie lorsque la pièce sera jouée.

BOTTOM. — Pas du tout; j'ai trouvé un moyen pour tout concilier. Écrivez-moi un prologue, et que votre prologue semble dire que nous ne nous ferons pas de mal avec nos épées et que Pyrame ne s'est pas tué réellement, et pour mieux les rassurer encore, dites-leur que moi, Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais Bottom le tisserand. Cela leur enlèvera toute crainte.

QUINCE. — Bien, nous aurons un prologue ainsi conçu, et il sera écrit en vers alternés de six et de huit pieds.

BOTTOM. — Non, non, ajoutez deux de plus; qu'il soit écrit en vers de huit et de dix.

SNOUT. — Est-ce que les dames n'auront pas peur du lion?

STARVELING. — Je le crains bien, je vous assure.

BOTTOM. — Messieurs, il vous faut prendre la peine de mûrement réfléchir. Dieu nous protége! Amener un lion parmi des dames est une chose à redouter, car il n'y a pas d'oiseau sauvage plus terrible que le lion vivant; et nous ferons bien d'y regarder à deux fois.

SNOUT. — Eh bien! mais il faut qu'un autre prologue dise que ce n'est pas un lion.

BOTTOM. — Voilà; il faudra que vous disiez son nom, et qu'on voie la moitié de son visage au travers du mufle du lion, et lui-même parlera au travers, en disant ceci ou quelque chose de *prochain:* « Mesdames, ou belles dames, je vous conseille, ou je vous supplie, ou je vous conjure de n'avoir pas peur et de ne pas trembler: ma vie répond de la vôtre. Si vous veniez à croire que je suis un lion véritable, ma vie serait fort en danger; mais je ne suis rien de pareil; je suis un homme comme les autres hommes. » Et alors qu'il vienne

déclarer son nom et leur dire nettement : « Je suis Snug, le menuisier. »

Quince. — Bien, cela sera ainsi, mais il y a deux choses très-difficiles. La première, c'est d'amener le clair de lune dans une chambre, car vous le savez, Pyrame et Thisbé se rencontrent au clair de lune.

Snug. — Y aura-t-il clair de lune la nuit où nous jouerons notre comédie?

Bottom. — Un calendrier! un calendrier! regardez dans l'almanach; cherchez le clair de lune, cherchez le clair de lune!

Quince. — Oui, la lune brillera cette nuit-là.

Bottom. — Oh bien! alors vous pourriez laisser ouvert un des châssis de la grande fenêtre de la salle où nous jouerons, et la lune luira par le châssis.

Quince. — Oui, ou bien encore quelqu'un peut entrer avec un buisson d'épines et une lanterne et dire qu'il vient pour *défigurer* ou pour représenter la personne du clair de lune. Il y a encore autre chose; il nous faut un mur dans la grande chambre; car Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient à travers la fente d'un mur.

Snug. — Vous ne pourrez jamais introduire un mur dans la salle. Qu'en dites-vous, Bottom?

Bottom. — Un homme ou un autre pourra représenter un mur; qu'il ait seulement sur lui un peu de plâtre, ou de terre glaise, ou de crépi pour signifier muraille, et puis qu'il tienne ses doigts écartés comme cela, et à travers cette fente Pyrame et Thisbé chuchoteront.

Quince. — Si cela peut se faire, alors tout va bien. Venez, asseyons-nous autant que nous sommes de fils de nos mères, et répétons nos rôles. Pyrame, c'est vous qui commencez. Lorsque vous aurez fini votre discours vous entrerez dans ce fourré, et ainsi de suite, chacun selon les indications de son rôle.

Entre PUCK, *au fond du théâtre.*

Puck. — Qu'est-ce que c'est que ces rustiques imbéciles qui sont là à faire leurs embarras si près du berceau où dort la reine des fées? Quoi! une comédie en répétition! je veux en être auditeur, et peut-être acteur aussi, si je vois une raison de l'être.

Quince. — Parlez, Pyrame. Thisbé, avancez.

Pyrame. — Thisbé, les fleurs exhalent des *odieuses* douces.

Quince. — Odeurs! odeurs!

PYRAME.

Exhalent des odeurs douces.
Ainsi fait ta respiration, ma chère, très-chère Thisbé.
Mais, chut! j'entends une voix, reste ici un tout petit moment.
Et dans quelques instants je viendrai apparaître à tes yeux. (*Il sort.*)

Puck, *à part.* — Le plus étrange Pyrame assurément qui ait jamais joué sur cette terre. (*Il sort.*)

Thisbé. — Dois-je parler, maintenant?

Quince. — Et oui, parbleu! vous devez parler; car, vous comprenez, il n'est sorti que pour *voir* un bruit qu'il a entendu, et il va rentrer.

THISBÉ.

Très-brillant Pyrame, au teint blanc comme le lis,
Aux couleurs semblables à la rose rouge sur la triomphante ronce.
Très-vif jeune homme et aussi très-aimable *juif*
Aussi fidèle que le plus fidèle coursier qui jamais ne se fatiguerait,
J'irai te rejoindre, Pyrame, à la tombe de Nini.

Quince. — La tombe de Ninus, bonhomme! mais vous ne devez pas dire cela encore; c'est ce que vous répondrez à Pyrame, vous récitez tout votre rôle à la fois, répliques et tout. Pyrame, entrez; votre réplique est passée; elle commence à: « Qui jamais ne se fatiguerait. »

Thisbé. — Aussi fidèle que le plus fidèle coursier qui jamais ne se fatiguerait.

Rentrent PUCK *et* BOTTOM, *avec une tête d'âne.*

Pyrame. — Si je l'étais, belle Thisbé, je ne serais qu'à toi.

Quince. — Oh! monstrueux! oh! étrange! nous sommes ensorcelés. Récitons nos prières, messieurs! fuyons, messieurs! Au secours!

(*Sortent Quince, Snug, Flûte, Snout et Starveling.*)

Puck. — Je vais vous suivre. Je vais vous donner une chasse à travers les marécages, à travers les buissons, à travers les fourrés, à travers les ronces; quelquefois je serai un cheval, quelquefois un limier, un cochon, un ours stupide, quelquefois une flamme, et je hennirai, j'aboierai, je grognerai, je rugirai, je brûlerai tour à tour, comme le cheval, le limier, le cochon, l'ours et la flamme. (*Il sort.*)

Bottom. — Pourquoi s'enfuient-ils? C'est une farce qu'ils me jouent pour me faire peur.

TITANIA. Ne désire pas sortir de ce bois; tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis un esprit d'un ordre peu commun.
(Acte III, sc. I.)

Rentre SNOUT.

SNOUT. — Oh ! Bottom ! comme tu es changé ! Qu'est-ce que je vois sur tes épaules?

BOTTOM. — Qu'est-ce que vous voyez? Une tête d'âne qui vous appartient. Est-ce là ce que vous voyez? (*Snout sort.*)

Rentre QUINCE.

QUINCE. — Dieu te bénisse, Bottom! Dieu te bénissé ! tu es transformé. (*Il sort.*)

BOTTOM. — Je vois ce que veut leur malice; c'est de faire de moi un âne, pour m'effrayer s'il leur est possible. Mais qu'ils fassent tout ce qu'ils pourront, moi je ne bougerai pas de cette place; et je me promènerai de long en large et je chanterai pour qu'ils entendent bien que je n'ai pas peur.

(*Il chante.*)

Le merle si noir de couleur
Avec son bec orange foncé,
La grive avec sa note si juste,
Le roitelet aux petites plumes.

TITANIA, *s'éveillant.* — Quel ange m'éveille sur mon lit de fleurs?

BOTTOM, *chantant.*

Le pinson, le moineau et l'alouette,
Le coucou gris avec son plain-chant
Dont plus d'un écoute la note
Sans oser lui répondre non....

car en vérité qui voudrait perdre son esprit à disputer avec un si fol oiseau? Qui voudrait donner le démenti à un oiseau, quand bien même il crierait *coucou* à n'en plus finir ?

TITANIA. — Je t'en prie, charmant mortel, chante encore; mon oreille est éprise de la mélodie de ta voix autant que mon œil est captivé par la beauté de ta forme; et la force de ta remarquable distinction me contraint irrésistiblement, dès mon premier regard, à te dire, à te jurer que je t'aime.

BOTTOM. — Il me semble, maîtresse, que vous auriez peu de raisons pour cela, et cependant, pour dire la vérité, la raison et l'amour font rarement compagnie au jour d'aujourd'hui; c'est grand dommage que d'honnêtes voisins n'essayent pas d'en faire une paire d'amis. Certes, je puis plaisanter à l'occasion, comme vous voyez.

TITANIA. — Tu es aussi sage que tu es beau.

BOTTOM. — Non, ni sage non plus; mais si j'avais assez d'esprit pour sortir de ce bois, j'en aurais assez pour ce que je veux faire présentement.

TITANIA. — Ne désire pas sortir de ce bois ; tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis un esprit d'un ordre peu commun, l'été dure éternellement dans mes États et je t'aime. Ainsi, viens avec moi; je te donnerai des fées pour te servir; elles iront te chercher des diamants au fond du gouffre marin et chanteront pendant que tu dormiras sur les fleurs écrasées; je te purgerai si bien de ta matérialité mortelle que tu seras tout semblable à un esprit de l'air. Fleur des Pois, Toile d'Araignée! Phalène! Graine de Moutarde!

FLEUR DES POIS. — Me voici.

TOILE D'ARAIGNÉE. — Me voici.

PHALÈNE. — Me voici.

GRAINE DE MOUTARDE. — Me voici.

TOUS QUATRE ENSEMBLE. — Où faut-il aller?

TITANIA. — Soyez aimables et polis pour ce gentilhomme ; sautillez à ses côtés dans ses promenades et gambadez devant ses yeux · nourrissez-le d'abricots et de groseilles, de raisins pourprés, de figues vertes et de mûres ; dérobez aux bourdons leur sac à miel, et pour flambeaux de nuit, coupez leurs cuisses chargées de cire que vous allumerez aux flammes des yeux du ver luisant, afin d'éclairer mon bien-aimé à son coucher et à son lever ; arrachez les ailes peintes des papillons pour écarter de ses yeux endormis les rayons de la lune; saluez-le, Elfes, et faites-lui vos courtoisies.

FLEUR DES POIS. — Salut, mortel!

TOILE D'ARAIGNÉE. — Salut!

PHALÈNE. — Salut!

GRAINE DE MOUTARDE. — Salut!

BOTTOM. — Je rends grâce de tout cœur à Vos Seigneuries. Plairait-il à Votre Seigneurie de me dire son nom?

TOILE D'ARAIGNÉE. — Toile d'Araignée.

BOTTOM. — Je désire faire plus amplement connaissance avec vous, mon bon monsieur Toile d'Araignée; si je me coupe le doigt, j'aurai la hardiesse de m'adresser à vous. Votre nom, honnête gentilhomme ?

FLEUR DES POIS. — Fleur des Pois.

BOTTOM. — Présentez tous mes respects, je vous prie, à madame Gousse votre mère et à monsieur Cosse votre père. Mon bon monsieur Fleur des Pois, je désire également faire plus ample connaissance avec vous. Votre nom, je vous en prie, Monsieur ?

GRAINE DE MOUTARDE. — Graine de Moutarde.

BOTTOM. — Mon bon monsieur Graine de Moutarde, je connais parfaitement votre patience. Ce

lâche géant *Roastbeef* a dévoré plus d'un gentilhomme de votre maison. Je vous assure que vos parents m'ont fait venir les larmes aux yeux plus d'une fois. Je désire continuer votre connaissance, mon bon monsieur Graine de Moutarde.

TITANIA. — Allons, faites-lui escorte, conduisez-le à mon berceau. Il me semble que la lune regarde avec des yeux humides, et lorsqu'elle pleure toutes les petites fleurs pleurent aussi, se lamentant sur quelque virginité violée. Enchaînez la langue de mon bien-aimé, conduisez-le en silence. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie du bois.

Entre OBÉRON.

OBÉRON. — Je suis curieux de savoir si Titania s'est éveillée et quel est ce premier objet dont elle doit raffoler jusqu'à l'excès, qui s'est offert à ses yeux. — Voici mon messager.

Entre PUCK.

OBÉRON. — Eh bien, fou d'esprit, quel est le divertissement à l'ordre de nuit dans ce bosquet enchanté?

PUCK. — Ma maîtresse est amoureuse d'un monstre. Tout près de son berceau clos et réservé, où elle se livrait quelques instants au sommeil, une bande de paillasses, grossiers artisans qui travaillent pour leur pain dans les échoppes d'Athènes, s'étaient réunis pour répéter une pièce destinée aux divertissements du jour de noces du grand Thésée. Le plus parfait imbécile de toutes ces stupides espèces, qui jouait dans leur comédie le rôle de Pyrame, ayant quitté le lieu de la scène et étant entré dans un fourré, j'ai profité de l'occasion qu'il m'offrait ainsi, pour lui fixer sur la tête un mufle d'âne. Mais il fallait donner la réplique à sa Thisbé et mon cabotin revient en scène. Dès qu'ils l'ont aperçu, comme des oies sauvages qui ont vu l'oiseleur venir à elles en se courbant, ou comme des corneilles à tête rousse réunies en troupe, qui, à la détonation du fusil, saisies de panique s'enlèvent en croassant, se séparent les unes des autres et balayent le ciel de leur vol effaré, voilà que tous ses camarades se sont enfuis devant lui. A coups de pied je les renverse les uns sur les autres; ils crient au meurtre et appellent du secours d'Athènes. Leur pauvre bon sens ainsi égaré par la force de leur terreur, toutes les choses inanimées ont eu dès lors permission de leur nuire; les ronces et les épines s'accrochent à leurs vêtements, enlevant à leurs propriétaires qui les cèdent sans résistance, celles-ci leurs manches, celles-là leurs chapeaux. Je leur donnais la chasse en proie à ces épouvantes après avoir laissé ici le doux Pyrame métamorphosé, lorsque le hasard a voulu que Titania s'éveillât à ce moment et devînt sur-le-champ amoureuse d'un âne.

OBÉRON. — Je n'aurais vraiment pu inventer aussi bien que ce qui est arrivé. Mais as-tu frotté, comme je te l'avais ordonné, les yeux de l'Athénien avec le suc d'amour?

PUCK. — Cette affaire est aussi terminée. Je l'ai trouvé dormant et ayant à ses côtés la jeune femme athénienne, qu'à son réveil il verra nécessairement.

Entrent DÉMÉTRIUS *et* HERMIA.

OBÉRON. — Attends un instant; voici l'Athénienne en question.

PUCK. — C'est bien la même femme, mais ce n'est pas le même homme.

DÉMÉTRIUS. — Oh! pourquoi repoussez-vous ainsi celui qui vous aime tant? Gardez ces paroles cruelles pour un cruel ennemi.

HERMIA. — Je me borne maintenant à te rebuter, mais je te traiterai d'une pire façon, car tu m'as, je le crains, donné des motifs de te maudire. Si tu as tué Lysandre dans son sommeil, tu as déjà les pieds dans le sang, plonges-y jusqu'à la tête en me tuant aussi. Le soleil n'était pas aussi fidèle au jour que Lysandre m'était fidèle; est-ce que jamais il aurait abandonné Hermia endormie? Je croirais aussi volontiers que la terre peut être percée de part en part et que la lune glissant à travers son centre peut s'en aller aux antipodes chercher querelle à ce plein midi lumineux que son frère y fait briller à cette heure! Il est impossible que tu ne l'aies pas assassiné; un assassin doit avoir ton regard, ce même air sinistre, farouche que je te vois.

DÉMÉTRIUS. — Non, c'est l'air que doit avoir un homme assassiné, et c'est ce que je suis, puisque mon cœur est traversé d'outre en outre par votre implacable cruauté; et cependant, vos regards à vous l'homicide, sont aussi sereins, aussi brillants, que Vénus est là-bas sereine et brillante dans sa lumineuse sphère.

Hermia. — Qu'est-ce que tout cela peut avoir à faire avec mon Lysandre ? Où est-il ? Oh ! mon bon Démétrius, donne-le-moi ; veux-tu ?

Démétrius. — J'aimerais mieux donner sa carcasse à mes lévriers.

Hermia. — Loin d'ici, mâtin ! loin d'ici, chien ! tu as à la fin poussé hors de ses bornes ma patience de jeune fille. L'as-tu donc assassiné? Si cela est, cesse d'être compté parmi les hommes ! Oh ! dis une fois au moins la vérité, dis la vérité, par égard pour moi ! Tu n'aurais jamais osé le regarder en face pendant qu'il était éveillé ; l'as-tu donc tué dans son sommeil? Oh ! le courageux exploit ! Est-ce qu'un ver, une vipère ne pouvaient pas en faire autant? Mais c'est une vipère qui a fait cette action, car jamais une vipère n'a piqué avec une langue plus double que la tienne, serpent !

Démétrius. — Vous dépensez votre colère mal à propos, et pour une offense imaginaire. Je n'ai point sur moi le sang de Lysandre, et il n'est pas mort autant que je sache.

Hermia. — Alors, dis-moi, je t'en prie, qu'il est en sécurité.

Démétrius. — Et si je pouvais vous répondre, que gagnerais-je à cela ?

Hermia. — Le privilége de ne jamais me voir, et c'est sur cette parole que je quitte ta présence abhorrée ; ne me revois jamais, qu'il soit mort ou non ! (*Elle sort.*)

Démétrius. — Il est inutile de vouloir la suivre tant qu'elle est en proie à cette violente humeur ; je m'en vais donc rester ici quelque peu de temps. Le poids du chagrin devient plus lourd de toute la charge de la dette que le sommeil en banqueroute ne lui rembourse pas ; peut-être voudra-t-il me payer quelque léger à-compte, si j'attends ici qu'il vienne me proposer des arrangements.

(*Il se couche à terre et s'endort.*)

Obéron. — Qu'as-tu fait ? tu t'es complétement trompé et tu as versé le suc d'amour sur les yeux de quelque amant fidèle. De ta méprise il résultera nécessairement la rupture d'un amour fidèle et non le changement d'un amour ingrat en amour sincère.

Puck. — Le destin est maître suprême ; pour un homme qui garde sa foi, un million d'autres mentent à la leur, entassant serments sur serments.

Obéron. — Cours plus rapide que le vent, tout au travers de ce bois, et fais en sorte de découvrir Hélène d'Athènes. Sa pauvre âme est toute malade et son visage est tout pâle de la fatigue des soupirs qui coûtent cher à la fraîcheur de son sang. Arrange-toi pour l'amener ici par la puissance de quelque illusion ; moi je vais charmer les yeux de celui-ci avant qu'elle n'arrive.

Puck. — Je pars, je pars ; regarde comme je vole, plus rapide que la flèche lancée par l'arc d'un Tartare. (*Il sort.*)

Obéron, *exprimant le suc de la fleur sur les paupières de Démétrius :*

Suc de cette fleur pourprée
Blessée par l'arc de Cupidon,
Pénètre dans le globe de ses yeux ;
Que son amante, lorsqu'il l'apercevra,
Brille à ses yeux avec autant de gloire
Que la Vénus du ciel. —
Si à ton réveil elle se trouve devant toi,
Implore d'elle ton remède.

Rentre PUCK.

Puck.

Chef de notre bande féerique,
Hélène est ici tout près,
Et le jeune homme objet de ma méprise
La suit, réclamant le salaire d'un amant.
Nous payons-nous le spectacle de leur comédie d'amour?
Seigneur, quels fous que ces mortels !

Obéron.

Tiens-toi à l'écart ; le tapage qu'ils font
Va forcer Démétrius à se réveiller.

Puck.

Alors deux à la fois vont faire la cour à une seule.
Cela doit former évidemment un divertissement unique,
Et ces choses-là me plaisent d'autant plus
Qu'elles vont davantage de travers.

Rentrent LYSANDRE *et* HÉLÈNE.

Lysandre. — Pourquoi donc croyez-vous que je vous courtise par mépris ? Le mépris et la dérision ne se manifestent jamais par des larmes ; voyez, je pleure lorsque je vous jure mon amour ; des serments qui naissent ainsi montrent par leur naissance même toute leur vérité. Comment pouvez-vous trouver la ressemblance du mépris dans des choses qui vous démontrent leur sincérité par les marques évidentes de la bonne foi?

Hélène. — Vous vous enfoncez de plus en plus dans votre malice. Oh ! quel combat à la fois diabo-

LYSANDRE. Je n'avais aucun jugement lorsque je lui jurai mon amour.
HÉLÈNE. Et vous n'en avez pas davantage, à mon avis, maintenant que vous l'abandonnez. (Acte III, sc. II.)

lique et saint, lorsque la vérité tue la vérité. Ces serments sont à Hermia ; voulez-vous donc l'abandonner? Pesez un serment contre un serment et la balance donnera un résultat nul; les protestations d'amour que vous m'adressez et celles que vous lui avez adressées, mises dans deux plateaux pèseront un poids égal, les unes et les autres également légères comme des fables.

LYSANDRE. — Je n'avais aucun jugement lorsque je lui jurai mon amour.

HÉLÈNE. — Et vous n'en avez pas davantage, à mon avis, maintenant que vous l'abandonnez.

LYSANDRE. — Démétrius l'aime et il ne vous aime pas.

DÉMÉTRIUS *se réveille*. — O Hélène! déesse! nymphe! perfection divine! A quel objet, mon amour, comparerai-je tes yeux? auprès d'eux le cristal est trouble. Oh! comme elles me paraissent mûres pour le baiser, ces friandes cerises de tes lèvres, et comme elles tentent les miennes! Lorsque tu élèves ta main, la blanche neige glacée des sommets du Taurus que caressent les vents de l'Orient paraît noire comme le corbeau; oh! laisse-moi baiser cette princesse de blancheur, ce sceau de béatitude!

HÉLÈNE. — O guignon! O enfer! je vois que vous êtes tous d'accord pour faire de moi votre jouet. Si vous étiez polis et si vous connaissiez la courtoisie, vous ne me feriez pas une aussi grande offense. Ne pouvez-vous vous contenter de me haïr l'un et l'autre, comme je sais que vous le faites, sans encore vous mettre d'accord pour vous moquer de moi? Si vous étiez réellement ce que vous paraissez être, c'est-à-dire des hommes, vous ne traiteriez pas ainsi une dame bien née! Quoi! m'adresser des vœux, des serments, louer

emphatiquement mes attraits lorsque je suis sûre que vous me haïssez du fond de vos cœurs! Vous êtes tous deux rivaux pour aimer Hermia, et maintenant vous êtes tous deux rivaux pour vous moquer d'Hélène. C'est un bel exploit, une mâle entreprise que de tirer des larmes des yeux d'une pauvre fille par vos moqueries! Aucun homme réellement noble ne voudrait offenser ainsi une vierge et éprouver la patience d'une pauvre âme par une pareille torture, à cette seule fin de s'en amuser comme vous le faites.

Lysandre. — Vous êtes cruel, Démétrius; ne soyez pas ainsi. Vous aimez Hermia, vous savez que je ne l'ignore pas. Eh bien! maintenant je vous cède de ma pleine volonté et du plus profond de mon cœur tous mes droits sur l'amour d'Hermia, et je vous demande en retour de me céder les vôtres sur Hélène que j'aime et que j'aimerai jusqu'à ma mort.

Hélène. — Jamais railleurs n'ont dépensé tant de menteuses paroles.

Démétrius. — Lysandre, garde ton Hermia; je n'en veux pas. Si je l'ai jamais aimée, tout cet amour s'est évanoui. Mon cœur n'a séjourné chez elle que comme un visiteur de passage, et maintenant il est revenu à son vrai logis, qui est Hélène, pour y demeurer à jamais.

Lysandre. — Hélène, cela n'est pas.

Démétrius. — Ne calomnie pas une sincérité que tu ignores, si tu ne veux pas payer le prix de ta calomnie à gros intérêts. Regarde, voici là-bas ton amour qui vient, voici ta bien-aimée!

Rentre HERMIA.

Hermia. — La nuit ténébreuse, qui prive l'œil de ses fonctions, augmente la vivacité de l'oreille, en sorte que pour l'affaiblissement qu'elle fait subir au sens de la vue, elle accorde au sens de l'ouïe une double compensation. Mon œil n'a pu te trouver, Lysandre, mais mon oreille, je l'en remercie, t'a découvert au son de ta voix. Mais pourquoi donc m'as-tu quittée si peu galamment?

Lysandre. — Pourquoi resterait-il, celui que l'amour presse de partir?

Hermia. — Quel amour pouvait presser Lysandre de quitter mon côté?

Lysandre. — L'amour qui défendait à Lysandre de rester est celui de la belle Hélène qui dore la nuit de plus de rayons que toutes les rondelles de flammes et tous les yeux de lumière du ciel. Pourquoi me cherches-tu? Est-ce que mes paroles ne te font pas comprendre que ce qui m'a fait te quitter ainsi est la haine que je te porte?

Hermia. — Vous ne parlez pas comme vous pensez, cela ne peut pas être.

Hélène. — Hélas! elle aussi fait partie du complot! Je vois maintenant qu'ils se sont ligués tous trois pour arranger cette mauvaise plaisanterie à mes dépens. Injurieuse Hermia! très-ingrate fille! conspirez-vous donc avec ces hommes? vous êtes-vous donc concertée avec eux pour m'amorcer par cette détestable raillerie? Toutes les confidences que nous avons partagées, tous nos serments de sœurs, toutes les heures que nous avons passées ensemble et qui nous faisaient reprocher au temps aux pieds rapides de nous séparer si vite, tout cela est-il donc oublié? Notre amitié du temps de l'école, notre enfantine innocence, les avez-vous oubliées? Que de fois, Hermia, semblables à deux déesses artistes, nous avons avec nos aiguilles créé ensemble une fleur; toutes deux travaillant sur le même patron, assises sur le même coussin, gazouillant toutes deux un même chant; avec un même ton de voix, comme si nos mains, nos flancs, nos voix, nos âmes formaient un même tout indissoluble. Ainsi nous avons grandi ensemble, pareilles à deux cerises séparées en apparence, mais unies dans leur séparation même; pareilles à deux fruits charmants formés sur la même tige, avec deux corps, mais avec un seul cœur. *Deux au premier* comme les manteaux des armoiries qui n'appartiennent qu'à un seul et qui sont couronnés d'un seul cimier. Voulez-vous maintenant mettre en pièces notre ancienne amitié pour bafouer votre pauvre amie de concert avec ces hommes? Cela n'est pas d'une amie, cela n'est pas d'une jeune fille. Notre sexe tout entier aussi bien que moi pourrait vous reprocher une telle action, quoique je sois seule à sentir cette injure.

Hermia. — Je suis confondue de vos paroles intempérantes; je ne vous méprise pas, c'est vous qui semblez me mépriser.

Hélène. — N'avez-vous pas engagé Lysandre à me suivre comme par moquerie et à vanter mon visage et mes yeux? Et votre autre amoureux, Démétrius, qui tout à l'heure me repoussait du pied, ne l'avez-vous pas aussi engagé à m'appeler déesse, Nymphe, objet divin, rare, précieux, céleste? Pourquoi parle-t-il à celle qu'il hait? et pourquoi Lysandre nie-t-il votre amour, cette

richesse de son âme, et vient-il m'offrir son affection, si ce n'est par vos propres excitations, de votre propre consentement? Qu'y faire, si je ne suis pas aussi en faveur que vous, aussi entourée d'amour, aussi fortunée, si je suis au contraire malheureuse à l'excès d'aimer sans être aimée? vous devriez me plaindre et non pas me mépriser pour cela.

Hermia. — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Hélène. — Oui, oui, continuez; feignez des mines affligées, faites-moi des grimaces lorsque j'ai le dos tourné; clignez des yeux les uns aux autres, soutenez sans broncher cette aimable plaisanterie; cette comédie bien menée jusqu'au bout trouvera sa chronique. Si vous aviez ombre de sensibilité, de noblesse et de savoir-vivre, vous ne feriez pas de moi un tel objet de risée. Mais portez-vous bien; tout ceci est en partie ma faute; la mort ou l'absence la répareront bientôt.

Lysandre. — Arrêtez, belle Hélène; écoutez mes excuses; belle Hélène, mon amour, ma vie, mon âme!

Hélène. — Oh! excellent!

Hermia. — Mon ami, ne la raillez pas ainsi.

Démétrius. — Si elle ne peut vous fléchir, moi je puis vous contraindre.

Lysandre. — Tu ne peux pas plus me contraindre qu'elle me fléchir; tes menaces n'ont pas plus de force que ses faibles prières. Hélène, je t'aime; oui, sur ma vie, je t'aime; sur cette vie que je perdrais pour toi, je jure de prouver qu'il est un menteur a celui qui dira que je ne t'aime pas.

Démétrius — Je dis, moi, que je t'aime plus qu'il ne peut t'aimer.

Lysandre. — Si telle est ta prétention, viens un peu à l'écart, et prouve qu'elle est fondée.

Démétrius. — Allons, vite, partons.

Hermia. — Lysandre, où tout cela veut-il en venir?

Lysandre. — Arrière, Éthiopienne!

Démétrius. — Non, non, il ne viendra pas. Monsieur a l'air de s'emporter, il fait semblant de vouloir me suivre, mais il ne bouge pas. Vous êtes un homme dompté, allez!

Lysandre, *à Hermia.* — Lâche-moi, chatte! mauvaise herbe! vile créature! lâche-moi, ou je vais te secouer de moi comme un serpent.

Hermia. — Pourquoi êtes-vous devenu si grossier? quel est ce changement, mon doux amour?

Lysandre. — Ton amour! à bas, Tartare hâlée! à bas, médecine exécrée! potion détestée, à bas!

Hermia. — Est-ce que vous plaisantez?

Hélène. — Oui, en vérité, et ainsi faites-vous vous-même.

Lysandre. — Démétrius, je tiendrai la parole que je t'ai donnée.

Démétrius. — Je voudrais avoir votre engagement, car je m'aperçois qu'un faible lien suffit pour vous retenir; je ne me fie pas à votre parole.

Lysandre. — Quoi! me faut-il donc la frapper, la battre, la laisser pour morte? Quoique je la haïsse, je ne veux pas lui faire de mal.

Hermia. — Eh! quel plus grand mal pouvez-vous me faire que la haine? vous me haïssez! et pourquoi? hélas! mon amour, quelle nouvelle! ne suis-je plus Hermia? n'êtes-vous plus Lysandre? je suis aussi belle maintenant que je l'étais naguère. Cette nuit vous m'aimiez; cependant, cette nuit vous m'avez quittée. Ainsi donc vous m'avez quittée? oh! les dieux m'en préservent! quittée sérieusement? oserai-je le croire?

Lysandre. — Oui, sur ma vie, et je ne désire plus te voir jamais. Ainsi tu peux bannir tout espoir, toute incertitude et tout doute. Sois certaine que rien n'est plus vrai; ce n'est pas une plaisanterie que ma haine pour toi et mon amour pour Hélène.

Hermia. — Hélas! Ah, jongleuse! chancre de fleurs! voleuse d'amour! quoi, êtes-vous donc venue pendant la nuit et m'avez-vous volé le cœur de mon amant?

Hélène. — Adorable, sur ma foi! N'avez-vous donc aucune pudeur, aucune réserve virginale, aucun atome de décence? Comment! vous voulez donc forcer ma langue bien apprise à d'impatientes réponses! Fi! fi! l'hypocrite! Fi! la poupée

Hermia. — Poupée! ah! vraiment! je vois maintenant le but de ces plaisanteries. Je vois qu'elle a fait comparer nos deux statures à Lysandre, elle a fait valoir sa haute taille, et sa personne, sa grande personne, son altitude l'aura emporté dans son esprit. Mais vous êtes-vous donc élevée si haut dans son estime parce que je suis si petite et si naine? Quelle est la mesure de ma petitesse, dis-moi, grande perche bariolée? Quelle est la mesure de ma petitesse? je ne suis pas encore si petite que mes ongles ne puissent atteindre à tes yeux.

Hélène. — Je vous en prie, quoique vous vous moquiez de moi, gentilshommes, ne lui permettez pas de me battre; je n'ai jamais été méchante, je

n'ai jamais eu aucun talent pour l'injure; je suis une vraie fille pour la couardise ; ne me laissez pas battre par elle. Peut-être vous pensez que parce qu'elle est un peu plus petite que moi, je puis lui tenir tête !

Hermia. — Plus petite! elle le répète encore, vous l'entendez.

Hélène. — Bonne Hermia, ne soyez pas si amère pour moi. Je vous ai toujours aimée, Hermia, j'ai toujours gardé vos secrets, je ne vous ai jamais fait de tort, si ce n'est que par amour pour Démétrius, je lui ai révélé votre fuite dans ce bois. Il vous a suivie, et moi par amour, je l'ai suivi; mais il m'a chassée avec une humeur méchante, et m'a menacée de me frapper, de me fouler aux pieds et même de me tuer; et maintenant si vous voulez me laisser partir tranquillement, je rapporterai ma folie à Athènes, et je ne vous suivrai pas davantage; laissez-moi partir, vous voyez combien je suis simple et folle.

Hermia. — Eh bien, partez! qui donc vous retient ?

Hélène. — Un cœur insensé que je laisse ici derrière moi.

Hermia. — Pour qui ce cœur? pour Lysandre?

Hélène. — Pour Démétrius.

Lysandre. — Sois sans crainte, Hélène, elle ne te fera pas de mal.

Démétrius. — Non, Monsieur, elle ne lui en fera pas, quoique vous preniez sa défense.

Hélène. — Oh ! lorsqu'elle est en colère, elle est maligne et rageuse; c'était une diablesse lorsqu'elle était à l'école; elle est violente quoiqu'elle soit toute petite.

Hermia. — Petite, encore une fois ! elle ne trouve rien à dire qu'à m'appeler toujours naine et petite! est-ce que vous allez la laisser m'insulter ainsi? laissez-moi, que je l'attrape.

Lysandre. — Tirez-vous de là, naine, être minuscule fait de l'herbe renouée qui empêche de grandir, grain de verre, gland de chêne.

Démétrius. — Vous vous montrez beaucoup trop officieux pour celle qui méprise vos services. Laissez-la tranquille; ne parlez pas d'Hélène, ne prenez pas son parti, car si vous avez la prétention de manifester jamais pour elle la plus petite apparence d'amour, vous payerez votre audace.

Lysandre. — Maintenant qu'Hermia ne me retient plus, suis-moi, si tu l'oses, pour que nous décidions lequel de nous deux a les meilleurs droits sur Hélène.

Démétrius. — Te suivre ! allons donc ! je marcherai avec toi côte à côte et d'un même pas.

(*Démétrius et Lysandre sortent.*)

Hermia. — Toute cette querelle est votre œuvre, Madame; ne vous en allez pas.

Hélène. — Je ne me fie pas à vous, moi. Je ne resterai pas plus longtemps dans votre maudite compagnie. Vous avez des mains plus promptes que les miennes à griffer, mais j'ai des jambes plus longues que les vôtres pour m'enfuir.

(*Elle sort.*)

Hermia. — Je suis confondue et je ne sais que dire. (*Elle sort*)

Obéron. — Et tout cela est la faute de ta négligence! Tu commets toujours des erreurs, à moins que ce ne soit volontairement que tu t'amuses a de semblables polissonneries.

Puck. — Croyez-moi, roi des ombres, c'est une méprise de ma part. Ne m'avez-vous pas dit que je reconnaîtrais l'homme à ses vêtements athéniens ? Je suis si peu blâmable dans l'exécution de vos ordres que c'est bien un Athénien dont j'ai mouillé les yeux; mais je suis peu contrit que les choses aient tourné de la sorte, car leur bisbille m'a paru fort amusante.

Obéron. — Tu vois que ces amoureux cherchent une place pour se battre. Dépêche-toi, Robin, épaissis la nuit, recouvre immédiatement le ciel étoilé d'un brouillard qui retombe sur la terre aussi noir que l'Achéron, et conduis si bien de travers ces rivaux irrités qu'ils ne puissent marcher dans les sentiers l'un de l'autre. Donne quelquefois à ta voix le son de celle de Lysandre et fais bondir Démétrius par des injures acerbes; d'autres fois raille à la façon de Démétrius, et fais-les courir ainsi sans qu'ils puissent se rencontrer jusqu'à ce que le sommeil imitateur de la mort abatte sur leurs fronts ses pieds de plomb et ses ailes de chauve-souris. Alors exprime sur les paupières de Lysandre cette herbe dont la liqueur a la propriété bienfaisante de débarrasser de toute erreur le pouvoir de la vue et de rendre aux objets leur aspect accoutumé. Lorsqu'ils se réveilleront ensuite, toute cette dérision leur semblera un rêve et une vision stérile, et ces amants s'en retourneront à Athènes unis par une amitié qui ne cessera qu'à la mort. Pendant que je t'occupe à cette affaire, je m'en irai voir la reine et je réclamerai son enfant indien, puis je délivrerai ses yeux enchantés de la vue du monstre, et la paix sera partout rétablie.

Obéron. Salut, mon bon Robin. Vois-tu ce gracieux spectacle? Sa folie commence maintenant à me faire pitié. (Acte IV, sc. I.)

PUCK. — Mon féerique seigneur, cela doit être fait en toute hâte, car les rapides dragons de la nuit fendent les nuages à plein vol, et là-bas brille le messager de l'Aurore, à l'approche duquel les fantômes errant de ci et de là se rendent en troupe à leurs logis, dans les cimetières. Déjà tous les esprits damnés qui ont leurs sépultures dans les carrefours des chemins et dans le lit des eaux ont regagné leurs couches vermineuses, car de crainte que le jour n'éclaire leurs hontes, ils s'exilent volontairement de la lumière et doivent pour toujours rester associés avec la nuit au noir visage.

OBÉRON. — Mais nous sommes des esprits d'une autre sorte. J'ai souvent chassé avec l'amant de l'Aurore, et je puis comme un forestier parcourir les bosquets, jusqu'à ce moment où les portes de l'Orient, toutes rouges de flammes, s'ouvrant sur Neptune avec de splendides et joyeux rayons, changent en or jaune ses vertes vagues salées. Néanmoins, dépêche-toi ; il nous faut terminer cette affaire avant qu'il soit jour. (*Il sort.*)

PUCK.

Par monts et par vaux, par monts et par vaux
Je vais les mener par monts et par vaux ;
Je suis redouté à la campagne et à la ville :
Lutin, mène-les par monts et par vaux
En voici un qui vient.

Rentre LYSANDRE.

LYSANDRE. — Où es-tu, orgueilleux Démétrius? parle maintenant.

PUCK. — Ici, drôle; dégaine et en garde. Où es-tu?

LYSANDRE. — Je vais te rejoindre immédiatement.

PUCK. — Alors, suis-moi sur un terrain plus égal! (*Lysandre sort en suivant la voix.*)

Rentre DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS. — Lysandre, parle donc! Fuyard! lâche! tu t'es donc enfui? parle! dans quel buisson es-tu fourré? où caches-tu ta tête?

PUCK. — Lâche, est-ce que tu vas rester là à menacer aux étoiles et à informer les buissons que tu réclames un duel, sans venir jamais? Viens donc, poltron; viens donc, bambin : je vais te fouetter avec une verge; il est déshonoré celui qui tire une épée contre toi.

DÉMÉTRIUS. — Certes, je te rejoins; es-tu là?

PUCK. — Suis ma voix; ce n'est pas ici que nous essayerons notre courage.

Rentre LYSANDRE.

LYSANDRE. — Il marche devant moi et me défie sans cesse; et lorsque j'arrive à l'endroit où il m'a appelé, je le trouve parti. Le manant est beaucoup plus léger des talons que moi. Je l'ai suivi en toute hâte, mais il avait fui avec plus de hâte encore; si bien que me voilà engagé maintenant dans un chemin ténébreux et malaisé. Je vais me reposer ici. (*Il se couche à terre.*) Viens, ô jour aimable, car si une fois tu peux me montrer ta grise lumière, je découvrirai Démétrius et je vengerai cette humiliation. (*Il s'endort.*)

Rentrent PUCK *et* DÉMÉTRIUS.

PUCK. — Oh! oh! oh! lâche, pourquoi ne viens-tu pas?

DÉMÉTRIUS. — Attends-moi, si tu l'oses; car je sais bien que tu fuis devant moi, changeant toujours de place, et que tu n'oses pas t'arrêter, ni me regarder en face. Où es-tu?

PUCK. — Viens par ici; je suis là.

DÉMÉTRIUS. — Certainement tu veux te moquer de moi. Tu payeras cela cher si jamais je vois ta face à la lumière du jour. Pour le quart d'heure va ton chemin. La fatigue m'oblige à prendre la mesure de ma longueur sur cette couche froide. Au point du jour attends-toi à recevoir ma visite.

(*Il se couche et s'endort.*)

Rentre HÉLÈNE.

HÉLÈNE. — O nuit accablante! ô longue et ennuyeuse nuit, abrége tes heures! fais briller dans l'Orient des rayons secourables, afin que je puisse retourner à Athènes à la clarté du jour, et débarrasser ceux-ci de ma pauvre compagnie qu'ils détestent; et toi, sommeil, qui quelquefois fermes les yeux du chagrin, dérobe-moi pour quelques instants à ma propre compagnie.

(*Elle se couche et s'endort.*)

PUCK.

Encore rien que trois? Vienne une quatrième;
Deux de chaque sexe feront bien quatre.
La voici qui vient, chagrine et triste.
Cupidon est un mauvais garnement
De rendre folles ainsi de pauvres femmes.

Rentre HERMIA.

HERMIA. — Jamais je ne fus si lasse, jamais si malheureuse; trempée de rosée, déchirée par les épines. Je ne puis aller plus avant, je ne puis me traîner plus loin. Mes jambes ne peuvent

marcher du même pas que mes désirs. Je vais me reposer ici jusqu'au point du jour. Le ciel protége Lysandre, s'ils ont l'intention de se battre ! (*Elle se couche et s'endort.*)

PUCK.

Sur la terre
Sommeillez profondément.
Sur tes yeux
Je vais appliquer,
Gentil amant, le remède.
(*Il exprime le suc de l'herbe sur les yeux de Lysandre.*)
Lorsque tu t'éveilleras
Tu ressentiras
Un vrai bonheur
A contempler
Les yeux de ta première dame;
Et la vérité du proverbe rustique bien connu,
Que chacun prendra sa chacune,
A votre réveil se montrera.
Jacquot aura Gillette,
Rien ne tournera mal;
L'homme retrouvera sa jument, et tout sera pour le mieux. (*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le bois.

Entrent TITANIA *et* BOTTOM, *les esprits de la suite de* TITANIA, *et* OBÉRON, *invisible, en arrière.*

TITANIA. — Viens, assieds-toi sur ce lit de fleurs pendant que je caresserai tes charmantes joues, que je poserai des roses dans le poil doux et lisse de ta tête, que je baiserai tes belles larges oreilles, ô ma joie suave!

BOTTOM. — Où est Fleur des Pois?

FLEUR DES POIS. — Me voici.

BOTTOM. — Grattez ma tête, Fleur des Pois. Où est monsieur Toile d'Araignée?

TOILE D'ARAIGNÉE. — Me voici.

BOTTOM. — Monsieur Toile d'Araignée, mon bon monsieur, prenez vos outils et allez me tuer un bourdon à cuisse rouge sur la pointe d'un chardon, puis, mon bon monsieur, apportez-m'en le sac à miel. Ne vous échauffez pas trop à cette besogne, Monsieur, et mon bon monsieur, ayez soin que le sac à miel ne crève pas; j'aurais du regret de vous voir submergé par un sac à miel, *signor*. Où est monsieur Graine de Moutarde?

GRAINE DE MOUTARDE. — Me voici.

BOTTOM. — Donnez-moi votre menotte, monsieur Graine de Moutarde. Je vous en prie, mon bon monsieur, trêve à vos salutations.

GRAINE DE MOUTARDE. — Quelle est votre volonté ?

BOTTOM. — Rien, mon bon monsieur, si ce n'est d'aider le *cavallero* Toile d'Araignée à me gratter. Il faut que j'aille trouver le barbier, car il me semble que j'ai le visage merveilleusement poilu, et je suis un âne si sensible, que dès que mon poil me démange tant soit peu, il faut que je me gratte.

TITANIA. — Voulez-vous entendre un peu de musique, mon doux amour?

BOTTOM. — J'ai une oreille passablement bonne pour la musique ; faisons venir les pincettes et les castagnettes d'os.

TITANIA. — Dis, mon doux amour, que désires-tu manger ?

BOTTOM. — Ma foi, un picotin d'avoine. Je mâcherais volontiers de la bonne avoine sèche. Il me semble que j'aurais aussi une grande envie d'une botte de foin. Le bon foin, le foin frais, il n'y a rien de comparable à cela.

TITANIA. — J'ai une fée fureteuse qui découvrira les greniers de l'écureuil et qui m'apportera des noix vertes.

BOTTOM. — Je préférerais une poignée ou deux de pois secs. Mais, je vous en prie, que personne

de votre monde ne vienne me troubler maintenant; Je me sens une *exposition* au sommeil.

TITANIA. — Dors, pendant que je t'enlacerai dans mes bras. Fées, partez, et allez à vos fonctions. (*Les fées sortent.*) Ainsi le suave chèvrefeuille enlace le chèvrefeuille des bois; ainsi le lierre à la faiblesse féminine met ses anneaux aux doigts d'écorce de l'orme. Oh! comme je t'aime! oh! comme je suis folle de toi!

(*Ils s'endorment.*)

Entre PUCK.

OBÉRON, *s'avançant.* — Salut, mon bon Robin. Vois-tu ce gracieux spectacle? Sa folie commence maintenant à me faire pitié; car l'ayant, il y a quelques instants, rencontrée par derrière le bois cherchant de douces friandises pour ce détestable imbécile, je lui en ai fait honte et nous nous sommes querellés. Elle venait justement d'entourer ses tempes poilues d'une petite couronne de fleurs fraîches et odorantes, et ces mêmes gouttes de rosée qui naguère sur les bourgeons avaient l'air de rouler comme de rondes perles orientales, paraissaient maintenant dans les yeux des jolies fleurettes comme des larmes qui pleuraient leur disgrâce. Lorsque je l'eus bien raillée à plaisir et qu'elle eut imploré mon indulgence avec d'humbles paroles, je lui demandai son petit garçon enlevé qu'elle m'accorda immédiatement, et une des fées reçut l'ordre de le transporter à mon bosquet dans mon royaume magique. Maintenant que j'ai l'enfant, je vais guérir ses yeux de leur odieuse maladie; et toi, gentil Puck, enlève ce mufle de la tête de ce rustre Athénien, afin qu'il se réveille en même temps que les autres, et qu'ils puissent tous s'en retourner à Athènes et ne plus se rappeler les événements de cette nuit que comme les pénibles tourments d'un rêve. Mais je vais d'abord désenchanter la reine des fées. (*Il touche ses yeux avec une herbe magique.*)

Sois comme tu avais coutume d'être;
Vois comme tu avais coutume de voir:
Telle est la force et le divin pouvoir
De la fleur de Diane sur la fleur de Cupidon.

Éveille-toi maintenant, ma Titania, ma douce reine.

TITANIA. — Mon Obéron! Oh! quel rêve j'ai fait! Il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBÉRON. — Voici votre amour ici couché.

TITANIA. — Comment ces choses sont-elles arrivées? Oh! comme mes yeux exècrent maintenant son visage!

OBÉRON. — Un instant de silence. — Robin, enlève cette tête. — Titania, commande un peu de musique, et qu'un sommeil plus profond que le sommeil ordinaire appesantisse les sens de ces cinq mortels.

TITANIA. — Holà! de la musique, de celle qui enchante le sommeil. (*Musique.*)

PUCK. — Lorsque tu t'éveilleras, regarde avec tes yeux ordinaires d'imbécile.

OBÉRON. — Jouez, musique. Venez, ma reine; donnons-nous les mains, et berçons la terre où ces dormeurs sont couchés. Vous et moi, nous avons maintenant renouvelé notre amitié, et demain nous entrerons solennellement dans le palais de Thésée pour y danser des danses triomphales et le bénir jusque dans sa postérité la plus reculée. En même temps que lui ces deux couples d'amants fidèles seront mariés, tous au sein d'une même allégresse.

PUCK.

Roi des génies, attention et écoute:
J'entends l'alouette du matin.

OBÉRON.

Allons, ma reine, et dans un solennel silence
Courons après l'ombre de la nuit:
Nous pouvons faire le tour du monde
Plus rapides que la lune errante.

TITANIA.

Allons, Monseigneur, et pendant notre voyage
Dites-moi comment cette nuit il s'est fait
Que sommeillante j'aie été trouvée
Sur la terre, parmi ces mortels.

(*Ils sortent. On entend un bruit de cors.*)

Entrent THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE *et la suite.*

THÉSÉE. — Allons, que quelqu'un de vous cherche le garde de la forêt, car nous avons accompli maintenant nos dévotions à Mai, et puisque nous avons à nous les premières heures du jour, je veux faire entendre à ma bien-aimée la musique de mes chiens de chasse; découplez-les dans la vallée qui est à l'ouest et laissez-les aller. Dépêchez, vous dis-je, et trouvez le garde de la forêt. (*Sort un homme de la suite.*) Nous allons, belle reine, monter sur le sommet de la montagne pour y entendre le tapage musical des jappements des chiens et des réponses de l'écho entremêlés ensemble.

HIPPOLYTE. — Je me trouvais naguère en com-

TITANIA. Mon Obéron! Oh! quel rêve j'ai fait! Il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBÉRON. Voici votre amour ici couché. (Acte IV, sc. I.)

pagnie d'Hercule et de Cadmus un jour qu'ils chassaient l'ours dans un bois de Crète avec des limiers de Sparte; je n'ai jamais entendu un aussi beau vacarme, car non-seulement les bosquets, mais les cieux, les fontaines, et toutes les régions environnantes semblaient un seul cri. Je n'ai jamais entendu un tapage aussi musical, un tonnerre aussi harmonieux.

Thésée. — Mes chiens sont de race spartiate, à larges babines, roux de couleur, avec des oreilles pendantes qui balayent la rosée du matin, bas sur jambes et pourvus de fanons comme les taureaux de Thessalie, lents à la poursuite, mais assortis de voix comme des cloches qui résonnent en accord. Une plus grande harmonie de cris ne donna jamais le signal de l'hallali, ni ne répondit jamais plus joyeusement à l'appel du cor en Crète, à Sparte, en Thessalie. Vous en jugerez quand vous les entendrez. Mais doucement! quelles sont ces nymphes?

Égée. — Monseigneur, c'est ma fille qui est ici endormie; cet homme-ci est Lysandre et celui-là Démétrius, et voici Hélène, l'Hélène du vieux Nédar. Je m'étonne de les trouver ici tous ensemble.

Thésée. — Évidemment ils se seront levés de bon matin pour observer les rites de Mai, et, connaissant nos intentions, ils seront venus ici pour prendre leur part de nos solennités. Mais, dites-moi, Égée, n'est-ce pas aujourd'hui qu'Hermia devait nous donner une réponse sur le choix qu'elle a fait?

Égée. — C'est aujourd'hui, Monseigneur.

Thésée. — Allons, commandez aux chasseurs de les éveiller avec leurs cors.

(*Sort un homme de la suite. Bruits de cors et vacarme. Lysandre, Démétrius, Hélène et Hermia se réveillent en sursaut.*)

Thésée. — Bonjour, mes amis. La Saint-Valentin est passée; est-ce que les oiseaux de ce bois commencent seulement à s'accoupler?

Lysandre. — Pardonnez, Monseigneur. (*Il s'agenouille, ainsi que tous les autres, devant Thésée.*)

Thésée. — Je vous en prie, levez-vous tous. Je sais que vous êtes deux rivaux ennemis; par où est entrée dans notre monde cette aimable concorde qui permet à la haine d'être assez éloignée de la jalousie pour sommeiller à côté de la haine sans redouter son inimitié?

Lysandre. — Monseigneur, je vous répondrai confusément comme un homme à moitié endormi, à moitié éveillé; car je vous jure que je ne saurais vraiment vous dire encore comment j'y suis venu. Cependant je crois — je voudrais vous dire l'exacte vérité; oui, oui, maintenant que je recueille mes souvenirs, c'est bien cela — je crois que je suis venu ici avec Hermia. Notre intention était de fuir d'Athènes, afin que nous pussions, en évitant les périls de la loi athénienne....

Égée. — Assez, assez, Monseigneur; vous en avez assez entendu; je demande la loi, la loi; j'appelle la sévérité de la loi sur sa tête. Ils voulaient s'enfuir; ils voulaient nous duper, vous et moi, Démétrius; nous mettre en faillite, vous de votre femme, moi de mon consentement, de mon consentement qu'elle sera votre femme.

Démétrius. — Monseigneur, la belle Hélène m'avait informé de leur évasion, et de leur dessein de se rencontrer dans ce bois; je les y ai poursuivis par rage, et la belle Hélène m'y a poursuivi par passion. Mais, mon bon seigneur, je ne sais par quel pouvoir (mais certainement c'est l'œuvre d'un pouvoir inconnu) mon amour pour Hermia s'est fondu comme la neige et me semble comme le souvenir de quelqu'un de ces vains hochets dont je raffolais dans mon enfance; et maintenant, celle qui s'est emparée de toute la foi, de toute la vertu de mon cœur, l'objet qui fait l'unique plaisir de mes yeux, c'est Hélène. Je lui étais fiancé avant que j'eusse vu Hermia; comme un homme malade, j'abhorrais cette nourriture; maintenant que je suis en santé, je reprends mon goût naturel, je la désire, je l'aime, j'aspire à elle et je veux pour toujours lui être fidèle.

Thésée. — Beaux amants, cette rencontre est heureuse. Nous continuerons tout à l'heure notre entretien sur cette aventure. Égée, j'annulerai votre décision, car dans ce temple, en même temps que nous, ces deux couples seront éternellement unis. Comme la matinée est maintenant trop avancée, nous mettrons de côté notre projet de chasse. En route pour Athènes, tous! Trois contre trois! Nous célébrerons une fête solennelle. Venez, Hippolyte.

(*Sortent Thésée, Hippolyte, Égée et les gens de la suite.*)

Démétrius. — Tous ces événements me semblent imperceptibles et impossibles à distinguer, comme ces montagnes lointaines que la distance transforme en nuages.

Hermia. — Il me semble que je vois les choses

avec cette disposition de l'œil où tous les objets paraissent doubles.

Hélène. — Et moi aussi; car Démétrius m'appartient, me semble-t-il, comme nous appartient un diamant trouvé : il est à moi et n'est pas à moi.

Démétrius. — Êtes-vous sûrs que nous sommes éveillés? Il me semble que nous sommeillons encore, que nous rêvons. Ne pensez-vous pas que le duc était ici tout à l'heure et nous a commandé de le suivre?

Hermia. — Oui, et mon père était avec lui.

Hélène. — Ainsi qu'Hippolyte.

Lysandre. — Et il nous a commandé de le suivre au temple.

Démétrius. — Eh bien alors nous sommes éveillés; suivons-le, et en chemin racontons-nous nos rêves. (*Ils sortent.*)

Bottom, *s'éveillant.* — Lorsque mon tour de donner la réplique viendra, appelez-moi et je répondrai. Ma prochaine réplique est : « Très-beau Pyrame. » Eh! Pierre Quince! Flûte, le raccommodeur de soufflets! Snout, le chaudronnier! Starveling! Mort de ma vie, ils ont tous décampé et m'ont laissé endormi. J'ai eu une très-rare vision. J'ai fait un rêve, et tout l'esprit d'un homme ne suffirait pas pour dire quel rêve c'était; celui-là ne serait qu'un âne qui essayerait d'expliquer ce rêve. Il me semblait que j'étais.... Il n'y a pas d'homme capable de dire quoi. Il me semblait que j'étais, et il me semblait que j'avais.... mais celui-là n'est qu'un arlequin qui essayerait de dire ce qu'il me semblait avoir. L'œil de l'homme n'a pas *entendu*, l'oreille de l'homme n'a pas *vu*, la main de l'homme n'est pas capable de *goûter*, ni sa langue de *concevoir*, ni son cœur de *rapporter* ce qu'était mon rêve. Je vais engager Pierre Quince à écrire une ballade sur ce rêve. Elle s'appellera *le Rêve de Bottom*, parce que ce rêve n'a aucun fondement, et je la chanterai devant le duc à la fin d'une comédie; peut-être, par aventure, pour rendre la chose plus gracieuse, la chanterai-je après la mort de mon personnage.

SCÈNE II.

Athènes. — Une chambre dans la maison de Quince.

Entrent QUINCE, FLUTE, SNOUT *et* STARVELING.

Quince. — Avez-vous envoyé à la maison de Bottom? Est-il rentré chez lui?

Starveling. — On ne sait où il est. Certainement il aura été enlevé.

Flûte. — S'il ne vient pas, notre représentation est arrêtée; elle ne peut plus marcher, n'est-ce pas?

Quince. — Ce n'est pas possible; vous n'avez pas un autre homme dans tout Athènes pour jouer Pyrame à sa place.

Flûte. — Non; il est tout simplement le plus bel esprit de tous les artisans d'Athènes.

Quince. — Certes, et le plus bel homme aussi; un véritable amour pour sa douce voix.

Flûte. — Vous devriez dire un bijou; un amour, Dieu me bénisse, est une chose de rien du tout.

Entre SNUG.

Sung. — Messieurs, le duc revient du temple, et il y a deux ou trois dames et seigneurs en plus de mariés; si nous avions pu faire marcher notre pièce, nous devenions tous des personnages.

Flûte. — O mon doux brave Bottom! il a perdu ainsi une rente de six deniers par jour, sa vie durant; une rente de six deniers ne pouvait lui échapper; je veux être pendu, si le duc ne lui avait pas donné six deniers par jour pour jouer Pyrame; il les aurait mérités. Six deniers par jour, pour le rôle de Pyrame, ou rien.

Entre BOTTOM.

Bottom. — Où sont-ils, ces bons garçons? Où sont-ils, ces petits agneaux?

Quince. — Bottom! ô la brave journée! ô l'heure fortunée!

Bottom. — Messieurs, j'ai à vous raconter des merveilles; mais ne me demandez pas lesquelles : car si je vous les raconte, je ne suis pas un véritable Athénien. Je vous raconterai tout exactement, comme cela s'est passé.

Quince. — Raconte, mon doux Bottom.

Bottom. — Pas un mot de moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que le duc a dîné. Habillez-vous promptement; de bons nœuds à votre barbe, des rubans neufs à vos escarpins, et présentez-vous au palais immédiatement; que chacun repasse son rôle, car, pour abréger, notre comédie est acceptée. En tout cas, que Thisbé ait du linge propre, et que celui qui joue le lion ne coupe pas ses ongles, car ils figureront les griffes du lion. Et, mes très-chers acteurs, ne mangez ni oignons ni ail, car il faut que nous ayons une haleine

suave, et je ne doute pas que nous n'entendions les spectateurs dire : « C'est une suave comédie. » Assez parlé. En avant! marchons! en avant! (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes. — Un appartement dans le palais de Thésée.

Entrent THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE, SEIGNEURS *et* SUIVANTS.

HIPPOLYTE. — Cela est bien étrange, mon Thésée, ce que racontent ces amants.

THÉSÉE. — Plus étrange que vrai. Je ne pourrai jamais croire à ces antiques fables, à ces fariboles féeriques. Les amants et les fous ont des cervaux si fumants, des imaginations si hallucinées qu'ils aperçoivent dans les choses plus que la froide raison n'en peut comprendre. Le lunatique, l'amant et le poëte, sont entièrement composés d'imagination. L'un voit plus de diables que le vaste enfer n'en peut contenir, et celui-là est le fou; l'amant, tout aussi frénétique, voit la beauté d'Hélène sur le front d'une Égyptienne; l'œil du poëte échauffé d'une belle fièvre, roule ses regards de la terre au ciel et du ciel à la terre, et, comme l'imagination se figure des choses inconnues, la plume du poëte les métamorphose en réalités visibles et donne, à un rien fait d'air, un lieu d'habitation et un nom. Une forte imagination possède de telles ressources que si, par exemple, elle se figure une joie quelconque, elle conçoit immédiatement un messager de cette joie; ainsi encore lorsque dans la nuit notre imagination est saisie de quelque crainte, combien aisément un buisson peut être pris pour un ours!

HIPPOLYTE. — Mais toute l'histoire de cette nuit telle qu'ils nous l'ont racontée, et toutes ces dispositions de leurs âmes changées ensemble en même temps ont plus de corps que de simples illusions de l'imagination, et arrivent à une sorte de tout d'une grande cohésion; quoi qu'il en soit, ces aventures sont merveilleuses et admirables.

THÉSÉE. — Voici venir les amants, pleins de joie et d'allégresse.

Entrent LYSANDRE, DÉMÉTRIUS, HERMIA *et* HÉLÈNE.

THÉSÉE. — La joie soit avec vous, aimables amis! que la joie et le frais printemps d'amour accompagnent vos cœurs!

LYSANDRE. — Que le même bonheur vous accompagne plus que nous-mêmes, dans vos royales promenades, à votre table, à votre lit!

THÉSÉE. — Venez, maintenant; quelles mascarades, quelles danses aurons-nous pour tuer ce long siècle de trois heures qui doit séparer la fin de notre souper du moment de notre coucher? Où est l'entrepreneur habituel de nos divertissements? quels amusements y a-t-il de prêts? N'y a-t-il aucune comédie pour apaiser l'impatience d'une heure de torture? appelez Philostrate.

PHILOSTRATE. — Me voici, puissant Thésée.

THÉSÉE. — Dites, quel bref divertissement avez-vous pour ce soir? quel *masque?* quelle musique? comment tromperons-nous le temps traînard, sinon par quelque divertissement?

PHILOSTRATE, *lui donnant un papier.* — Voici une liste des divertissements qui sont préparés. Que Votre Altesse fasse choix de celui qu'elle voudra voir le premier.

THÉSÉE, *lisant.* — La *bataille des Centaures, pour être chantée sur la harpe par un eunuque athénien.* Je ne veux pas de cela. J'ai déjà raconté cela à mon amour, à la gloire de mon parent Hercule. — *L'émeute des Bacchantes ivres, déchirant dans leur rage le chantre de Thrace.* C'est un vieux sujet et il fut joué la dernière fois que je revins victorieux de Thèbes. — *Les neuf Muses pleurant sur la mort de la Science, décédée récemment dans la misère.* C'est quelque

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DIRIGÉE PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix de chaque volume broché : 2 francs

La reliure en percaline se paye en sus, avec tranches jaspées, 75 cent.; avec tranches dorées, 1 fr.

appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, sciences, dans l'industrie, dans les arts, dans l'histoire, dans l'homme, ut ce qui est digne de notre intérêt en dehors de nous et en nous-

s les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de la chenille en pa- squ'aux évolutions sublimes des astres, combien de beautés à contempler, er, à essayer de comprendre dans l'immense panorama de la nature!

s les premières observations de quelques hommes de génie dans l'anti- es Aristote et les Archimède, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées s nos yeux, et l'honneur de notre siècle, applications de la vapeur, de cité, ou de la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence humaine, conquêtes glorieuses sur l'ignorance primitive de notre espèce! Qui pour- s être pénétré de respect et saisi d'admiration, entrer dans ce cercle des qui va s'élargissant de siècle en siècle?

industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux témoignages de la e humaine en lutte avec la nature, soit qu'on la suive cherchant l'or, le ouille dans les entrailles de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre fournaises éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et fabriques, et jour, des essaims d'hommes font subir à la matière les transformations res à l'accroissement de notre bien-être, de nos forces, et au perfection- de nos moyens d'action.

elles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, sculpture, ar- re, musique ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous l'in- le source de surprises si charmantes et de si doux rapprochements!

serait à plaindre celui qui, au milieu de tant de merveilles, se sentirait impuissant à admirer!

miration pour tout ce qui a une véritable grandeur est la plus noble de nos et aussi la plus heureuse, car c'est celle qui a le plus de sujets de se re, sans mélange d'amertume, d'envie, ou d'aucun des sentiments qui nt ou altèrent la dignité de notre nature.

a que deux sortes d'états de l'âme où l'on puisse concevoir qu'il ne se point de place pour l'admiration : une ignorance extrême comparable à s êtres inférieurs à l'homme, qui, quelle que soit l'intelligence qu'on leur donner, très-probablement n'admirent guère ; ou l'orgueil d'un aride, qui se condamne volontairement à l'indifférence, à l'impossibilité, ant sans doute que n'être surpris de rien est une marque de supériorité, et point résister à l'enthousiasme est une faiblesse.

ons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements onnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie, nous à supporter nos épreuves, nous consolent de nos misères, et nous inspirent la confiance qu'un jour l'étincelle sacrée qui est en nous deviendra flamme et notre petitesse grandeur.

Et ainsi entraînés, élevés par notre admiration, cédons à l'attrait et au charme qui ne sauraient manquer de faire naître en nous le goût et la volonté de nous instruire. Quoi de plus simple que d'aspirer à étudier et à connaître ce que nous admirons! Et ne craignons pas que l'étude et la connaissance affaiblissent en nous le don et le bonheur d'admirer. Il y a aussi une admiration, dit Joubert, qui est « fille du savoir. »

Loin de nous assurément la pensée de critiquer l'emploi de méthodes plus sévères pour répandre et populariser les connaissances utiles à tous les hommes. Mais n'est-ce pas au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre de nouvelles intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts? La raison suffira bien pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles, en effet, on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

A peine est-il utile d'ajouter que celui qui écrit ces lignes et qu'on a bien voulu charger de la direction de cette encyclopédie nouvelle, ne négligera rien de ce que lui a enseigné l'expérience et de ce que lui commande son dévouement à la grande cause de l'instruction, pour rendre la *Bibliothèque des merveilles* aussi digne qu'il lui sera possible de l'estime publique. Chacun de ses petits volumes, d'un prix peu élevé, étant imprimé à quelques milliers d'exemplaires seulement pour chaque édition, il sera facile de les tenir incessamment au courant de tous les progrès des sciences et des arts. C'est ce qu'on ne peut pas faire aisément dans les volumineuses encyclopédies, stéréotypées ou non, dont les articles, enchaînés en quelque sorte les uns aux autres, ne sauraient être modifiés ou renouvelés qu'à de très-longs intervalles. Les lacunes, presque inévitables, seront de même comblées sans aucune difficulté dès qu'on le jugera utile. De nos jours l'esprit humain va vite : il faut le suivre d'un pas agile; le service que doivent rendre ces recueils encyclopédiques est de résumer, pour le plus grand nombre des lecteurs, la science du passé, ce qu'y ajoute le présent, et d'ouvrir aussi quelque perspective de ce qu'il est permis d'entrevoir dans l'avenir.

1er janvier 1866. ÉDOUARD CHARTON.

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS :

rveilles célestes, par M. Camille FLAMMARION, auteur de la *Pluralité des tes*;
tamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société omologie;
rveilles du monde invisible, par M. W. DE FONVIELLE;
Les Merveilles de l'atmosphère (les météores), par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ;
Les Merveilles de l'architecture, par M. André LEFEBVRE;
Les Merveilles de l'art naval, par M. RENARD, bibliothécaire du Dépôt des cartes et plans du ministère de la marine.

OUVRAGES SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION :

uptions volcaniques et les tremblements de terre, par MM. ZURCHER et OLLÉ;
cursions célèbres aux plus hautes montagnes du globe, par les mêmes;
rveilles de la chaleur, par M. le professeur CAZIN;
rveilles des plages de la France, par M. A. LANDRIN;
rveilles de l'aérostation, par M. Camille FLAMMARION;
aires et le Tonnerre, par M. W. DE FONVIELLE;
rveilles de la verrerie, par M. SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot, uvre;
rveilles souterraines, par M. A. BADIN;
rveilles de la végétation, par M. F. MARION
Les Merveilles de l'optique, par M. F. MARION;
Les Merveilles de la céramique (première partie : *Orient*), par M. A. JACQUEMART, auteur de l'histoire de la *Porcelaine*;
Les Merveilles des ruines et des tombeaux, par M. Michel MASSON;
Les Merveilles du corps humain, par M. le docteur LE PILEUR;
Les Merveilles de la vie des plantes, par M. BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée Napoléon;
Les Merveilles de l'intelligence des animaux, par M. Ernest MENAULT
Les Merveilles de l'hydraulique, par M. DE BIZE;
Les Merveilles de l'électricité, par M. BAILLE;
Les Merveilles des fleuves et des ruisseaux, par M. MILLET.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique* et *sobriété.* D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entrepris partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier, me de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan qui adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours et tages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui repr les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas lui-m édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus dign confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans exce pour les écrivains principaux; pour les autres, un choix sera fait avec g

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircissent t qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue qu le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous a ou l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Molière lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre alph tique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à lui-m soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vrai sen l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexique mera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bon u et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la langu nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur notre id les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms propres, plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., facilit les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de chaqu teur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la plupar moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour les p de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus grand indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes existant dan bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditions dive surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou peu de t après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand il y lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalane. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c.

Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I et II sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Tomes I à XI. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

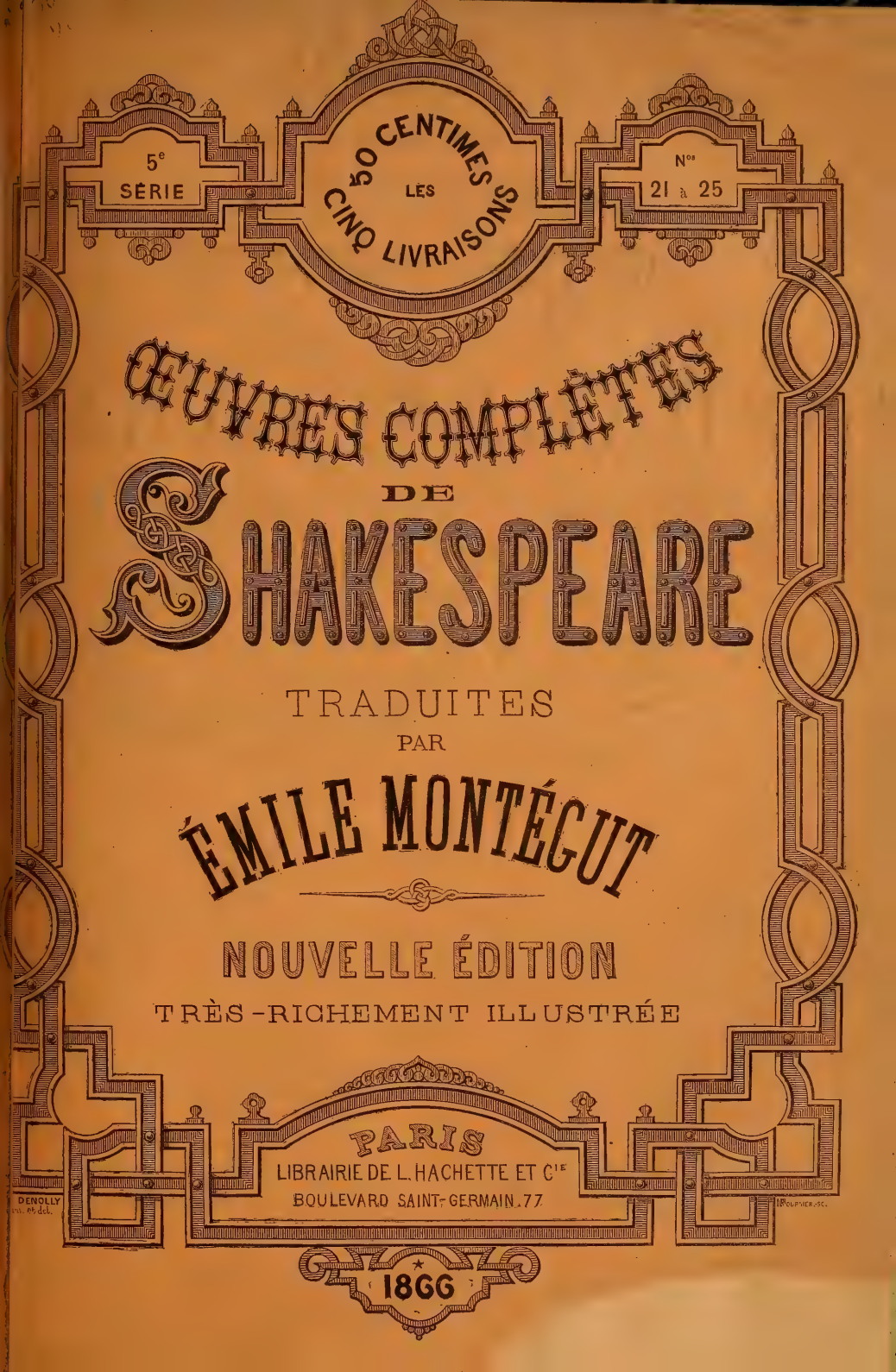
La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'édition form 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume. 7 fr.

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. É. Soulié.
Boileau, par M. Caboche.
La Fontaine, par M. Julien Girard.
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.
Regnard, par M. V. Fournel.
Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier volume chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, vues, simile qui pourront être joints à ses œuvres.

12225 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


5e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 21 à 25
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
DENOLLY
1866

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKESPEARE

TRADUITES

PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

ET PUBLIÉES

PAR LIVRAISONS A 10 CENTIMES

Et par fascicules à 50 centimes contenant 5 livraisons réunies sous une couverture imprimée

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON 200 LIVRAISONS

Il paraîtra une ou deux livraisons par semaine

Shakespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité tout entière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. Il faut que leur œuvre soit lue dans tous les pays et, dans chaque pays, par le plus grand nombre possible de lecteurs.

C'est sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition.

La traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shakespeare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un écrivain de grand talent dans sa langue maternelle en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées à l'Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

QUINCE. Raconte, mon doux Bottom.
BOTTOM. Pas un mot de moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que le duc a dîné. (Acte IV, sc. II.)

satire, mordante et critique; cela ne s'accorde pas avec une cérémonie nuptiale. — *Une ennuyeuse et courte scène du jeune Pyrame et de son amante Thisbé; joyeuseté fort tragique.* Joyeuse et tragique! ennuyeuse et courte! C'est comme qui dirait de la glace brûlante ou de la neige tout aussi extraordinaire. Comment trouver l'accord de ce désaccord?

PHILOSTRATE. — C'est une comédie, Monseigneur, qui n'est longue que de dix mots, ce qui fait une comédie aussi courte que comédie au monde; mais tout en n'ayant que dix mots, elle est trop longue de ces dix mots, ce qui la rend ennuyeuse: car dans toute la pièce, il n'y a pas un mot qui soit à sa place, ni un personnage qui s'accorde avec son caractère. Elle est très-tragique, mon noble seigneur, car Pyrame s'y tue, action qui, je dois le confesser, a fait pleurer mes yeux lorsque j'ai assisté à la répétition; mais des larmes plus joyeuses, le plus violent accès de rire n'en a jamais fait verser.

THÉSÉE. — Quels sont ceux qui la jouent?

PHILOSTRATE. — Des artisans athéniens aux mains calleuses, qui n'ont jamais cultivé leur esprit jusqu'à présent, et qui ont fait suer leur mémoire inexercée pour pouvoir réciter cette pièce le jour de vos noces.

THÉSÉE. — Et nous l'entendrons.

PHILOSTRATE. — Non, mon noble seigneur; elle n'est pas digne de vous; je l'ai entendue tout entière, et ce n'est rien, rien au monde; à moins que vous ne trouviez à prendre votre plaisir en contemplant leurs efforts singulièrement laborieux et leur zèle cruellement pénible pour vous rendre service.

THÉSÉE. — Je veux entendre cette pièce, car

rien ne peut jamais être ridicule de ce qui nous est offert par la simplicité du cœur et le respect loyal. Allez, faites-les entrer. — Prenez vos places, Mesdames. (*Philostrate sort.*)

HIPPOLYTE. — Je n'aime pas à voir l'indigence d'esprit s'épuiser en efforts et succomber sous le fardeau de sa tâche.

THÉSÉE. — Mais, douce amie, nous ne verrons rien de pareil.

HIPPOLYTE. — Il dit qu'ils sont incapables de quoi que ce soit en cette matière.

THÉSÉE. — Nous n'en serons que plus gracieux de les remercier pour rien. Notre plaisir sera de comprendre bien ce qu'ils comprennent mal; l'effort d'une pauvre bonne volonté loyale, une noble bienveillance l'accepte pour l'intention et non pour le mérite. Partout où j'ai passé, de grands clercs se sont proposé de venir me saluer avec des discours prémédités; mais alors je les ai vus frissonner et pâlir, ils s'interrompaient au milieu de leurs sentences, l'excès de la crainte étranglait leur voix exercée, et pour conclusion, ils s'en retournaient muets sans avoir pu me payer leurs souhaits de bienvenue. Croyez-moi cependant, douce amie, dans ce silence je trouvais une bienvenue, et la modestie de cette loyauté craintive me parlait aussi fortement au cœur que la langue bruyante de l'éloquence effrontée et audacieuse. L'affection et la simplicité à la langue nouée, par cela même qu'elles sont plus silencieuses, parlent davantage à ma nature.

Rentre PHILOSTRATE.

PHILOSTRATE. — S'il plaît à Votre Grâce, le personnage du prologue est prêt.

THÉSÉE. — Qu'il approche.

(*Fanfare de trompettes.*)

Entre le personnage chargé du prologue.

LE PROLOGUE.

Si nous offensons, c'est avec bonne intention.
Que vous pensiez, que nous ne venons pas pour offenser,
Mais avec bonne intention. De vous montrer notre simple savoir-faire,
C'est là le véritable commencement de notre fin.
Considérez donc, que nous venons à contre-cœur.
Nous ne venons pas avec la pensée de vous contenter,
C'est notre véritable intention. Pour votre plaisir.
Nous ne sommes pas ici. Pour vous faire repentir,
Les acteurs sont là tout prêts; et par leur jeu
Vous apprendrez ce que vous devez apprendre.

THÉSÉE. — Ce gaillard-là ne s'arrête pas à la ponctuation.

LYSANDRE. — Il a chevauché son prologue comme un étalon rétif; il ne connaît pas les temps de halte. Une bonne leçon, Monseigneur : il ne suffit pas de parler, il faut parler avec justesse.

HIPPOLYTE. — Il a joué sur son prologue comme un enfant sur un flageolet; il a fait sortir le son, mais il ne l'a pas dirigé en mesure.

THÉSÉE. — Son discours était comme une chaîne dont les anneaux sont embrouillés; rien n'y manquait, mais tout était en désordre. Qu'est-ce qui vient ensuite?

Entrent PYRAME *et* THISBÉ, LE MUR, LE CLAIR DE LUNE *et* LE LION; *ils se présentent en personnages muets.*

LE PROLOGUE.

Seigneurs, vous vous étonnez peut-être de ce spectacle;
Continuez donc de vous étonner, jusqu'à ce que la vérité rende toutes choses claires.
Cet homme est Pyrame, si vous voulez le savoir;
Cette belle dame est Thisbé pour sûr.
Cet homme avec son plâtre et son mortier représente
Le mur; ce vil mur qui sépare les deux amants,
Et à travers les fentes du mur, ils sont contents, les pauvres âmes,
De chuchoter entre eux, ce qui ne doit étonner personne.
Cet homme, avec sa lanterne, son chien et son fagot d'épines,
Représente le clair de lune; car vous devez savoir
Qu'au clair de lune les amants ne se font aucun scrupule
De se rencontrer près de la tombe de Ninus pour y faire l'amour.
Cette terrible bête, qui porte le nom très-haut de lion,
Est celle qui fit sauver, ou plutôt qui effraya
La confiante Thisbé, venue la première au rendez-vous de nuit;
Et comme elle s'enfuyait elle laissa tomber son manteau

Que ce vil lion tacha de sa bouche sanglante.
Ensuite vient Pyrame; gracieux et grand jeune homme,
Il trouve assassiné le manteau de sa fidèle Thisbé,
Et alors avec son épée, avec son épée sanguinaire et coupable
Il embroche bravement sa poitrine bouillante et sanglante.
Et Thisbé qui attendait à l'ombre d'un mûrier
Retire son poignard et meurt. Pour le reste
Le lion, le clair de lune, le mur et les deux amants
Vous le diront largement, pendant qu'ils resteront ici.

(*Sortent le Prologue, Thisbé, le lion et le clair de lune.*)

THÉSÉE. — Je me demande si le lion doit parler.

DÉMÉTRIUS. — Rien d'étonnant à cela, Monseigneur; un lion peut bien parler, lorsque tant d'ânes parlent.

LE MUR.

Dans ce même intermède il arrive
Que moi, Snout de nom, je représente un mur;
Et un mur comme je voudrais vous le faire comprendre,
Qui a dans son épaisseur un trou crevassé ou fente,
A travers lequel les amants, Pyrame et Thisbé,
Chuchotent souvent très-secrètement.
Ce plâtre, ce mortier et cette pierre montrent
Que je suis bien ce même mur; c'est la vérité;
Et c'est à travers cette fente, que du côté gauche et du côté droit
Les craintifs amants parlent entre eux.

THÉSÉE. — Peut-on demander de mieux parler à un mortier de chaux et de bourre?

DÉMÉTRIUS. — C'est la plus spirituelle cloison que j'aie encore entendue, Monseigneur.

THÉSÉE. — Pyrame s'approche du mur: silence!

Entre PYRAME.

PYRAME.

Oh! nuit au visage renfrogné! nuit si noire de teint!
Oh! nuit qui es toujours lorsque le jour n'est pas!
Oh, nuit! oh, nuit! hélas! hélas! hélas!
Je crains que ma Thisbé n'ait oublié sa promesse!
Et toi, ô mur! ô doux! ô aimable mur!
Qui sépares les terrains de son père et du mien,
Montre-moi ta fente, afin que mon œil regarde à travers.

(*Le mur écarte ses doigts.*)

Merci, mur courtois; Jupiter te protége pour cette action,
Mais qu'est-ce que je vois? ce n'est pas Thisbé que je vois.
O méprisable mur, à travers lequel je ne vois pas mon bonheur!
Maudites soient les pierres qui me trompent ainsi!

THÉSÉE. — Il me semble que le mur étant sensible, devrait lui rendre ses malédictions.

BOTTOM. — Non, en vérité, seigneur, il n'en fera rien. « Qui me trompent ainsi » sont les mots qui amènent la réplique de Thisbé! elle va entrer maintenant et je dois l'épier à travers le mur. Vous allez voir, cela va se passer exactement comme je vous ai dit. La voici qui vient.

Entre THISBÉ.

THISBÉ.

O mur, que de fois tu m'as entendue me lamenter
Sur la séparation que tu mets entre mon beau Pyrame et moi!
Mes lèvres de cerise ont bien souvent baisé tes pierres,
Tes pierres unies ensemble par de la chaux et de la bourre.

PYRAME.

J'aperçois une voix; je vais aller à la fente
Pour voir si je *n'entends* pas la figure de ma Thisbé.

THISBÉ.

Mon amour! c'est toi, je crois, mon amour.

PYRAME.

Crois ce que tu voudras, je suis ton gracieux amant
Et comme Liandre toujours fidèle.

THISBÉ.

Et moi comme Hélène jusqu'à ce que les destins me tuent.

PYRAME.

Shafale ne fut jamais si fidèle à Procrus.

THISBÉ.

Autant Shafale fut fidèle à Procrus, autant je te suis fidèle.

PYRAME.

Oh! baise-moi à travers la fente de ce vil mur.

THISBÉ.

Je baise la fente du mur, mais pas du tout vos lèvres.

PYRAME.

Veux-tu venir me rejoindre sur l'heure à la tombe de Ninus?

THISBÉ.

Vienne la vie! vienne la mort! j'irai sans délai.

(*Sortent Pyrame et Thisbé.*)

LE MUR.

Ainsi, ai-je, mur, rempli mon rôle,
Et maintenant qu'il est terminé, le mur s'en va.

(*Il sort.*)

THÉSÉE. — La séparation entre les deux amants est maintenant à bas.

DÉMÉTRIUS. — Il n'y a pas moyen d'éviter cela, Monseigneur, lorsque les murs ont si bonne volonté d'entendre sans prévenir.

HIPPOLYTE. — C'est la rapsodie la plus stupide que j'aie encore entendue.

THÉSÉE. — Les meilleures choses en ce genre ne sont que des ombres, et les plus mauvaises n'en valent pas moins, pour peu que l'imagination supplée à ce qui leur manque.

HIPPOLYTE. — Mais alors c'est votre imagination et non la leur qui fait l'œuvre.

THÉSÉE. — Si nous ne pensons pas plus mal de ces gens-là qu'ils ne pensent mal d'eux, ils peuvent passer pour des hommes excellents. Mais voici venir deux nobles bêtes : une lune et un lion.

Entrent LE LION *et* LE CLAIR DE LUNE.

LE LION.

Vous, Mesdames, vous dont les cœurs timides redoutent
La plus petite monstrueuse souris qui trottine sur le plancher,
Peut-être frémirez-vous et tremblerez-vous
Lorsque vous entendrez le féroce lion rugir avec la rage la plus sauvage.
Sachez donc que je suis un certain Snug menuisier, et pas du tout
Un lion cruel ni une femelle de lion.
Car si je venais ici comme un lion allant en guerre,
Ma vie ne serait pas en sûreté dans ce lieu.

THÉSÉE. — Une très-bonne bête et qui a de la conscience.

DÉMÉTRIUS. — La plus honnête conscience que j'aie jamais connue à une bête, Monseigneur.

LYSANDRE. — Ce lion est un véritable renard pour la valeur.

THÉSÉE. — C'est vrai, et une oie pour la discrétion.

DÉMÉTRIUS. — Non pas, Monseigneur, car le renard emporte l'oie et sa valeur ne peut l'emporter sur sa discrétion.

THÉSÉE. — Sa discrétion, j'en suis sûr, ne peut l'emporter sur sa valeur, car l'oie n'emporte pas le renard. Mais laissons cela à sa discrétion et écoutons parler la lune.

LA LUNE.

Cette lanterne représente la lune et ses cornes.

DÉMÉTRIUS. — Il aurait dû porter les cornes sur sa tête.

THÉSÉE. — Il n'est pas un croissant, et ses cornes sont invisibles dans la circonférence de sa pleine lune.

LA LUNE.

Cette lanterne représente la lune et ses cornes,
Et moi-même je suis l'homme qui paraît être dans la lune.

THÉSÉE. — C'est là la plus grande erreur de toute la représentation; l'homme devrait être dans la lanterne : sans cela comment peut-il figurer l'homme dans la lune ?

DÉMÉTRIUS. — Il n'ose pas s'y mettre à cause de la chandelle; elle lui fait peur, car voyez, la voilà qui coule déjà avec emportement.

HIPPOLYTE. — Je suis fatiguée de cette lune; je voudrais qu'elle changeât.

THÉSÉE. — Il paraît bien par cette discrète petite lumière qu'elle est sur son déclin; mais cependant par courtoisie et en bonne conscience nous devons attendre qu'elle s'en aille.

LYSANDRE. — Continue, lune.

LA LUNE. — Tout ce que j'ai à vous dire, c'est de vous dire que cette lanterne est la lune; moi l'homme dans la lune; ce fagot d'épines, mon fagot d'épines, et ce chien mon chien.

DÉMÉTRIUS. — Mais toutes ces choses devraient être dans la lanterne, puisqu'elles sont dans la lune. Mais silence! voici Thisbé.

Entre THISBÉ.

THISBÉ.

C'est la tombe du vieux Ninus. Où est mon amour?

LE LION, *rugissant.* — Oh!!

(*Thisbé s'enfuit.*)

DÉMÉTRIUS. — Bien rugi, lion.

PUCK. Si nous, ombres que nous sommes, nous vous avons déplu,
Pensez seulement, — et ainsi tout sera réparé, —
Que vous étiez endormis ici,
Pendant que ces visions apparaissaient. (Acte V, sc. I.)

THÉSÉE. — Bien couru, Thisbé

HIPPOLYTE. — Bien brillé, lune. Vraiment la lune brille avec une bonne grâce parfaite.

(*Le lion déchire le manteau de Thisbé et sort.*)

THÉSÉE. — Bien déchiré, lion.

DÉMÉTRIUS. — Et puis vient Pyrame.

LYSANDRE. — Et ainsi le lion s'évanouit.

Entre PYRAME.

PYRAME.

Douce lune, je te remercie pour tes rayons solaires;
Je te remercie, lune, de briller avec tant d'éclat.
Car à la faveur de tes ondes gracieuses, dorées et brillantes,
J'espère goûter la vue de la très-fidèle Thisbé.
Mais arrêtez. Oh, malheur!
Mais remarquez! Pauvre chevalier,
Quel terrible objet de douleur est ici?
Voyez-vous clair, mes yeux?
Comment cela peut-il être?
O mignonne poulette! O chérie!
Quoi! ton beau manteau
De sang est taché?
Approchez-vous, cruelles furies!
O destins, venez, venez :
Coupez la corde et le fil;
Abattez, écrasez, terminez et massacrez!

THÉSÉE. — Il y en aurait presque assez de cette frénésie de douleur unie à la mort d'une chère amie pour inspirer à un homme une tristesse profonde.

HIPPOLYTE. — Peste soit de mon cœur! j'ai vraiment pitié de cet homme.

PYRAME.

O nature! pourquoi as-tu créé les lions?
Puisqu'un vil lion a pu ici déflorer ma chérie,
Qui est, — non, non, — qui était la plus belle dame
Qui ait vécu, qui ait aimé, qui ait affectionné,
dont les regards aient rayonné de joie!
Venez, larmes, et consumez-moi.
Hors du fourreau, épée, et blesse
Les mamelles de Pyrame,
Oui, cette mamelle gauche
Où sautille le cœur. (*Il se poignarde.*)
Meurs ainsi, ainsi, ainsi, ainsi!
Maintenant je suis mort,
Maintenant je prends mon vol,
Mon âme est dans le ciel!
Langue, perds ta lumière;
Lune, prends ton vol. (*Le clair de lune sort.*)
Maintenant, décède, décède, décède, décède, décède. (*Il meurt.*)

DÉMÉTRIUS. — Lui *céder le dé*, non; il suffit de l'as, car il n'est qu'un.

LYSANDRE. — Moins qu'un as, mon ami; car il est mort; il n'est plus rien.

THÉSÉE. — Avec le secours d'un chirurgien, il pourrait encore se rétablir et prouver qu'il est de race *asine*.

HIPPOLYTE. — Comment se fait-il que le clair de lune soit parti avant que Thisbé soit revenue et ait découvert son amant?

THÉSÉE. — Elle le trouvera à la clarté des étoiles. La voici qui vient; sa douleur termine la pièce.

Rentre THISBÉ.

HIPPOLYTE. — Il me semble qu'elle ne devrait pas avoir une bien longue douleur pour un pareil Pyrame; j'espère qu'elle aura bien vite fini.

DÉMÉTRIUS. — Un fétu ferait pencher la balance où l'on pèserait les mérites d'un tel tyran contre une telle Thisbé, et suffirait pour décider s'il vaut mieux comme homme qu'elle comme femme.

LYSANDRE. — Elle l'a déjà découvert avec les yeux charmants que vous lui voyez.

DÉMÉTRIUS. — Et la voilà qui va gémir; attention!

THISBÉ.

Endormi, mon amour?
Quoi, mort, ma colombe?
O Pyrame, lève-toi.
Parle, parle. Tout à fait muet?
Mort, mort? Une tombe
Va recouvrir tes doux yeux;
Ces lèvres de lis,
Ce nez de cerise,
Ces joues jaunes comme la primevère,
Tout cela n'est plus, n'est plus!
Amants, gémissez!
Ses yeux étaient verts comme des poireaux.
O vous, les trois sœurs,
Venez, venez à moi,
Avec vos mains pâles comme le lait;
Plongez-les dans le sang,
Puisque vous avez coupé
Avec vos ciseaux son fil de soie.
Ma langue, plus un mot!
Viens, ma fidèle épée,
Viens, ma lame, pénètre mon sein.
(*Elle se poignarde.*)
Et maintenant, amis, adieu!
Ainsi finit Thisbé.
Adieu, adieu, adieu. (*Elle meurt.*)

THÉSÉE. — Le clair de lune et le lion restent pour ensevelir les morts.

DÉMÉTRIUS. — Oui, et le mur aussi.

BOTTOM. — Non, je vous assure; le mur qui séparait leurs pères est démoli. Vous plairait-il de *voir* l'épilogue ou d'*entendre* une danse bergamasque dansée par deux acteurs de notre compagnie?

THÉSÉE. — Pas d'épilogue, je vous prie; car votre comédie n'a pas besoin d'excuse. Ne vous excusez pas, car il n'y a personne à blâmer lorsque tous les acteurs sont morts. Parbleu, si celui qui a écrit cette pièce avait joué Pyrame et s'était pendu avec la jarretière de Thisbé, cela aurait fait une belle tragédie Mais c'est vraiment encore une belle tragédie telle qu'elle est, et remarquablement représentée. Mais voyons votre danse bergamasque, et laissez dormir votre épilogue. (*Danse.*) — La langue de fer de minuit a sonné douze heures. Au lit, amants, c'est presque l'heure des fées. Je crains que notre sommeil n'empiète sur la prochaine matinée autant que nous avons empiété cette nuit sur la durée ordinaire de la veille. Cette pièce grossière et stupide a bien trompé la marche lente de la nuit. Au lit, mes doux amis. Nous continuerons pendant une quinzaine cette solennité dans des fêtes nocturnes et des divertissements toujours nouveaux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Entre PUCK.

PUCK.

Maintenant le lion affamé rugit
Et le loup hurle à la lune,
Tandis que le laboureur fatigué ronfle,
Tout rompu de sa pénible tâche.
Maintenant les flambeaux qui se meurent, jettent leur dernier éclat,
Tandis que le chat-huant, poussant sa plainte aiguë,
Fait penser à son linceul mortuaire
Le malheureux que sa douleur tient éveillé.
Maintenant, c'est l'heure de la nuit
Où les tombeaux, ouvrant leurs portes toutes larges,
Laissent échapper leurs fantômes
Pour qu'ils se montrent dans les chemins qui mènent à l'église;
Et nous, esprits féeriques qui courons
Aux côtés du char de la triple Hécate,
Loin de la présence du soleil,
Et qui accompagnons les ténèbres comme un rêve,
Nous sommes maintenant en train de prendre nos ébats. Pas une souris
Ne troublera cette maison sacrée;
Je suis envoyé en avant avec un balai
Pour balayer la poussière derrière la porte.

Entrent OBÉRON *et* TITANIA *avec leur escorte.*

OBÉRON.

Remplissez cette maison d'une lumière tranquille
Au moyen de ce feu assoupi et agonisant;
Que chaque Elfe et chaque esprit féerique
Sautille sans faire plus de bruit que l'oiseau sur le buisson,
Et chantez avec moi ce couplet
En dansant légèrement sur sa mélodie.

TITANIA

D'abord répétez votre chant par cœur,
Unissant à chaque mot une note gazouillante;
Puis, la main dans la main, avec une grâce féerique,
Nous le chanterons tous ensemble, et nous bénirons ces lieux. (*Chant et danse.*)

OBÉRON.

Maintenant que jusqu'à la pointe du jour
Chaque esprit se promène à travers cette maison,
Pour nous, nous irons près du plus noble lit nuptial,
Et il sera par nous béni,
Et la postérité qui en sortira
Sera pour toujours fortunée.
Ainsi ces trois couples ici réunis
S'aimeront toujours fidèlement.
Les erreurs de la main de la nature
Ne se verront pas dans leur postérité;
Ni signes, ni becs-de-lièvre, ni cicatrices,
Ni aucune de ces marques monstrueuses
Qui attristent tant aux naissances
Ne se remarqueront sur leurs enfants.
Avec cette rosée des champs consacrée
Que chaque fée aille de son côté,
Et répande les bénédictions d'une douce paix
Sur chaque chambre de ce palais,
Dont le possesseur sera béni,
Et vivra toujours en sécurité.
Puis, partons légèrement,
Ne nous attardons pas
Et venez me rejoindre à la pointe du jour.

(*Sortent Obéron, Titania et leur suite.*)

PUCK.

Si nous, ombres que nous sommes, nous vous avons déplu,
Pensez seulement — et ainsi tout sera réparé —
Que vous étiez endormis ici
Pendant que ces visions apparaissaient.
Messieurs, soyez indulgents
Pour ce thème faible et futile
Qui ne peut rendre rien qu'un rêve;
Si vous nous pardonnez, nous nous corrigerons.
Aussi vrai que je suis un honnête Puck,
Si nous avons ce bonheur immérité
D'échapper aujourd'hui à la langue des serpents,
Nous vous ferons réparation avant qu'il soit longtemps,
Ou bien appelez Puck un menteur.
Là-dessus, bonne nuit à vous tous
Donnez-moi vos mains, si nous sommes amis,
Et Robin vous présentera ses excuses.

(*Il sort.*)

LE
MARCHAND
DE
VENISE

PERSONNAGES DU DRAME.

LE DUC DE VENISE.
LE PRINCE D'ARAGON } Prétendants à la main
LE PRINCE DE MAROC } de PORTIA.
ANTONIO, le marchand de Venise.
BASSANIO, ami d'ANTONIO.
SOLANIO }
SALARINO } Amis d'ANTONIO et de BASSANO.
GRATIANO }
LORENZO, amoureux de JESSICA.
SHYLOCK, juif.
TUBAL, juif, ami de SHYLOCK.
LANCELOT GOBBO, bouffon, domestique de SHYLOCK.
Le vieux GOBBO, père de LANCELOT.
LEONARDO, valet de BASSANIO.
BALTHAZAR }
STEPHANO } Valets de PORTIA.
PORTIA, riche héritière.
NÉRISSA, suivante de PORTIA.
JESSICA, fille de SHYLOCK.
MAGNIFICOS de Venise, OFFICIERS DE JUSTICE, SERVITEURS ET AUTRES GENS DE LA SUITE.

SCÈNE. — En partie à Venise, en partie à Belmont, résidence de Portia sur le continent.

LE
MARCHAND DE VENISE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une rue.

Entrent ANTONIO, SALARINO *et* SOLANIO.

ANTONIO. — En vérité, je ne sais pourquoi je suis si triste. Cette tristesse m'inquiète : vous dites qu'elle vous inquiète aussi; mais comment je l'ai attrapée, trouvée ou rencontrée, de quelle étoffe elle est faite, et d'où elle est née, voilà ce que je suis encore à savoir; et cette tristesse fait de moi un tel pauvre d'esprit, que j'ai grand'peine à me reconnaître moi-même.

SALARINO.—Votre esprit est ballotté sur l'Océan, là où vos gros vaisseaux, aux voiles majestueusement gonflées, comme des seigneurs et de riches bourgeois des vagues, ou, si vous aimez mieux, comme les palais mouvants de la mer, regardent du haut de leur grandeur le menu peuple des petits navires marchands qui s'inclinent devant eux et leur font la révérence lorsqu'ils glissent à leurs côtés avec leurs ailes tissées.

SOLANIO. — Croyez-moi, Monsieur, si j'avais confié à la fortune des flots de telles richesses, la meilleure partie de mes affections serait errante au loin, en compagnie de mes espérances. Je serais toujours à arracher des brins d'herbe, pour savoir d'où vient le vent; je serais toujours le nez dans les cartes marines, pour y chercher la situation des ports, des jetées et des rades, et toute chose qui pourrait me faire redouter un accident pour mes cargaisons me rendrait incontestablement triste.

SALARINO. — Lorsque je soufflerais sur mon potage, l'air de mon haleine me porterait la fièvre, en éveillant en moi la pensée du mal qu'un trop grand vent pourrait faire sur mer. Je ne pourrais pas voir un sablier sans penser aux bas-fonds et aux bancs de sable, et sans imaginer mon riche navire *André*, engravé et courbant son grand mât plus bas que ses flancs pour baiser son tombeau. Si j'allais à l'église, pourrais-je voir le saint édifice de pierre sans penser immédiatement aux rochers dangereux qui, rien qu'en touchant les flancs de mon beau navire, éparpilleraient mes épices sur l'Océan et habilleraient de mes soieries les vagues rugissantes; et, en un mot, sans penser que moi, riche de toutes ces valeurs, je ne suis peut-être riche de rien du tout à ce moment même? Pourrais-je réfléchir à ces choses en évitant cette autre réflexion, que si un pareil malheur m'arrivait, il me rendrait triste? Mais, point n'est besoin de me le dire, je sais qu'Antonio est triste parce qu'il pense à ses marchandises.

Antonio. — Non, croyez-moi; j'en remercie ma fortune, toutes mes spéculations ne sont pas confiées à un seul bâtiment, et je n'en ai pas que d'un côté; toute ma richesse ne dépend pas non plus des chances de cette présente année; ce n'est donc pas par conséquent le sort de mes marchandises qui me rend triste.

Salarino. — Quoi donc alors? Vous êtes amoureux.

Antonio. — Fi! fi!

Salarino. — Vous n'êtes pas amoureux non plus? Alors, disons que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai, et qu'il vous serait tout aussi aisé de rire, de sauter et de dire que vous êtes gai parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus à la double tête, la nature s'amuse parfois à former de drôles de corps. Il y en a qui sont perpétuellement à faire leurs petits yeux et qui vont rire comme un perroquet devant un simple joueur de cornemuse, et d'autres qui ont une telle physionomie de vinaigre, qu'ils ne découvriraient pas leurs dents, même pour sourire, quand bien même le grave Nestor jurerait qu'il vient d'entendre une plaisanterie désopilante.

Solanio. — Voici venir Bassanio, votre très-noble parent, Gratiano et Lorenzo. Portez-vous bien; nous allons vous laisser en meilleure compagnie.

Salarino. — Je serais resté avec vous pour tâcher de vous rendre joyeux, si de plus nobles amis ne me dispensaient de cet office.

Antonio. — Votre bonne volonté me touche profondément. Vos affaires personnelles vous réclament, j'en suis sûr, et vous saisissez cette occasion de partir.

Entrent BASSANIO, LORENZO *et* GRATIANO.

Salarino. — Bonjour, mes bons seigneurs.

Bassanio. — Mes bons messieurs, dites-moi l'un et l'autre quand nous aurons le plaisir de rire ensemble? Quand cela, dites-moi? Vous devenez d'humeur singulièrement retirée; est-ce que cela doit continuer?

Salarino. — Nous arrangerons nos loisirs pour les faire accorder avec les vôtres.

(*Sortent Salarino et Solanio.*)

Lorenzo. — Monseigneur Bassanio, puisque vous avez trouvé Antonio, nous allons vous laisser avec lui, nous deux; mais à l'heure du dîner, rappelez-vous, je vous en prie, où nous devons nous rencontrer.

Bassanio. — Je n'y manquerai pas.

Gratiano. — Vous ne paraissez pas bien, seigneur Antonio; vous portez trop d'égards à l'opinion du monde; ceux-là sont des perdants qui l'achètent au prix de trop de soucis. Croyez-moi, vous êtes singulièrement changé.

Antonio. — Je ne tiens le monde que pour ce qu'il est, Gratiano : un théâtre, où chacun doit jouer son rôle, et le mien est fort triste.

Gratiano. — Pour moi, je prends celui de fou. Que les rides de la vieillesse viennent en compagnie de la joie et du rire, et que mon foie soit plutôt échauffé par le vin que mon cœur refroidi par d'humiliants soupirs. Pourquoi un homme dont le sang coule chaud dans ses veines prendrait-il l'attitude de son grand-père taillé en statue d'albâtre? Pourquoi sommeillerait-il lorsqu'il peut veiller, et se donnerait-il la jaunisse à force de mélancolie? Je te le dis, Antonio, je t'aime, et c'est mon amour qui te parle : il est une espèce d'hommes dont les visages font crème comme la surface d'une eau stagnante, qui se maintiennent dans une passivité volontaire à l'effet de se donner une réputation de sagesse, de gravité et de profondeur, et qui ont l'air de dire : je suis le sire Oracle; lorsque j'ouvre mes lèvres, que pas un chien n'aboie. O mon Antonio, combien j'en connais qui sont réputés sages parce qu'ils ne disent rien, et qui, s'ils parlaient, entraîneraient, j'en suis sûr, à la damnation ceux de leurs auditeurs qui sont enclins à traiter leurs frères de fous. Je t'en dirai davantage une autre fois sur ce sujet; mais ne t'en va pas pêcher avec l'hameçon de la mélancolie ce goujon des sots, la réputation. Venez, mon bon Lorenzo. Portez-vous bien en attendant; je finirai mes exhortations après dîner.

Lorenzo. — Nous allons donc vous laisser jusqu'à l'heure du dîner. Je dois être moi-même un de ces sages muets, car Gratiano ne me laisse jamais parler.

Gratiano. — Très-vrai; tiens-moi compagnie deux ans encore seulement, et tu ne connaîtras plus le son de ta propre voix.

Antonio. — Adieu; cette conversation finirait par me rendre bavard.

Gratiano. — Tant mieux, ma foi; car le silence n'est recommandable que dans une langue de bœuf fumée et chez une fille qui ne pourrait se vendre.

(*Sortent Gratiano et Lorenzo.*)

PORTIA. Sur ma parole, Nérissa, ma petite personne est fatiguée de ce grand monde.
(Acte I, sc. II.)

ANTONIO.—Tout cela veut-il dire quelque chose?

BASSANIO. — Gratiano est l'homme de Venise qui débite la plus prodigieuse quantité de riens. Sa conversation ressemble à deux grains de blé qui seraient perdus dans deux boisseaux de menue paille; vous chercherez tout un jour avant de les trouver, et lorsque vous les aurez trouvés, ils ne vaudront pas la peine que vous aura coûtée votre recherche.

ANTONIO. — Exact; maintenant, dites-moi quelle est cette dame pour laquelle vous avez décidé d'entreprendre un secret pèlerinage dont vous deviez m'entretenir aujourd'hui.

BASSANIO. — Vous n'ignorez pas, Antonio, à quel point j'ai ruiné ma fortune pour avoir voulu tenir un plus grand état, et plus longtemps que ne me le permettaient mes faibles moyens. Je ne me plains pas d'être obligé de cesser ce noble train de vie; mais ma principale sollicitude est de me tirer avec honneur des dettes énormes dont ma jeunesse, un peu trop prodigue, m'a laissé embarrassé. C'est à vous, Antonio, que je dois le plus, comme argent et comme amitié, et c'est sur votre amitié que je compte pour l'exécution des projets et des plans qui me permettront de me débarrasser de toutes mes dettes.

ANTONIO. — Je vous en prie, mon bon Bassanio, faites-les-moi connaître, et s'ils sont d'accord avec l'honneur que je sais vous être habituel, soyez assuré que ma bourse, ma personne, mes dernières ressources enfin, seront toutes mises à votre service pour cette occasion.

BASSANIO. — Du temps que j'étais écolier, s'il m'arrivait de perdre une flèche, j'en lançais une autre d'une égale portée, dans la même direction, en la surveillant plus soigneusement, de ma-

nière à découvrir la première; et ainsi, en en risquant deux, je retrouvais souvent les deux. Je mets en avant cette réminiscence enfantine parce qu'elle s'accorde fort bien avec la demande pleine de candeur que je vais vous faire. Je vous dois beaucoup, et par la faute de ma jeunesse trop libre, ce que je vous dois est perdu; mais s'il vous plaisait de lancer une autre flèche dans la même direction où vous avez lancé la première, comme je surveillerais son vol, je ne doute pas, ou bien que je les retrouverais toutes deux, ou bien que je vous rapporterais la dernière que vous auriez risquée, en restant avec reconnaissance votre débiteur pour la première.

Antonio. — Assurément vous me connaissez; pourquoi donc alors perdez vous votre temps avec moi en circonlocutions? Vous me faites incontestablement plus d'injure en mettant en doute que mon amitié vous soit absolument acquise, qu'si vous aviez dissipé ma fortune entière. Dites-moi donc tout simplement ce que je devrais faire, ce que je dois faire pour vous à votre sens, et je suis tout prêt à vous exaucer; par conséquent, parlez.

Bassanio. — Il y a dans Belmont une riche héritière; elle est belle, et plus belle encore que ce mot ne l'exprime, par ses merveilleuses vertus; maintes fois j'ai reçu de ses yeux de ravissants messages sans paroles. Son nom est Portia; elle ne le cède en rien à la fille de Caton, la Portia de Brutus : et le vaste monde n'ignore pas non plus ce qu'elle vaut; car les quatre vents lui amènent de chaque rivage des prétendants de renom. Sa chevelure couleur de soleil retombe sur ses tempes comme une toison d'or, ce qui fait de son château de Belmont un golfe de Colchide où une multitude de Jasons débarquent pour la conquérir. O mon Antonio! si j'avais seulement les moyens de me soutenir contre l'un d'eux sur le pied de rival, quelque chose me présage que je plairais si bien que sans nul doute je réussirais dans mon entreprise.

Antonio. — Tu sais que toute ma fortune est sur mer, et que je n'ai ni argent, ni moyen d'emprunter pour le moment la somme qui te serait nécessaire. En conséquence va de l'avant; essaye ce que peut mon crédit dans Venise; je suis prêt à l'épuiser jusqu'au dernier sou pour te fournir les moyens d'aller à Belmont, chez la belle Portia. Va de ce pas t'informer où l'on peut trouver de l'argent; j'en ferai autant de mon côté, et je ne doute pas que je ne le trouve, soit par mon crédit, soit par considération pour ma personne.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Belmont. — Une chambre dans la maison de Portia.

Entrent PORTIA *et* NÉRISSA.

Portia. — Sur ma parole, Nérissa, ma petite personne est fatiguée de ce grand monde.

Nérissa. — Vous auriez raison de l'être, Madame, si vos misères étaient aussi abondantes que vos prospérités; et cependant, autant que je puis voir, ceux à qui *trop* donne des indigestions sont aussi malades que ceux que *rien* fait crever de faim. Ce n'est pas un médiocre bonheur, en vérité, que d'être placé ni trop haut ni trop bas; l'opulence prend très-vite des cheveux blancs, mais la simple aisance vit plus longtemps.

Portia. — De bonnes maximes, et bien exprimées.

Nérissa. — Elles vaudraient mieux si elles étaient bien suivies.

Portia. — Si faire était aussi aisé que savoir ce qu'il est bon de faire, les chapelles seraient des églises, et les chaumières des pauvres gens des palais de princes. C'est un bon prédicateur que celui qui suit ses propres instructions; pour moi, il me serait plus aisé d'enseigner à vingt personnes ce qu'il serait bon de faire que d'être une de ces vingt personnes et d'obéir à mes propres instructions. Le cerveau peut promulguer à son aise des lois contre la chair, mais un chaud tempérament saute par-dessus un froid décret, tant la folle jeunesse est une biche agile à franchir les filets de ce cul-de-jatte, le bon conseil. Mais ce raisonnement ne vaut rien pour m'aider à choisir un époux. Oh! quel mot, que ce mot choisir! Je ne puis ni choisir qui me plairait, ni refuser qui je déteste, tant la volonté d'une fille vivante est contrainte par la volonté d'un père mort. N'est-il pas dur, Nérissa, que je ne puisse ni choisir ni refuser personne?

Nérissa. — Votre père fut toujours vertueux, et les hommes sages ont à leur mort de nobles inspirations; il est donc évident que la loterie qu'il a imaginée avec ces trois coffrets d'or, d'argent et de plomb, en vertu de laquelle quiconque devine sa pensée vous conquiert du même

coup, ne sera droitement comprise que par un homme qui vous aimera droitement. Mais quelle est la mesure de votre affection pour ces divers prétendants princiers qui sont déjà venus?

Portia. — Je t'en prie, récite-moi la liste de leurs noms; à mesure que tu les nommeras, j'en ferai la description, et cette description te donnera la mesure de mon affection.

Nérissa. — Il y a d'abord le prince napolitain.

Portia. — Oui, c'est un véritable étalon, car il ne fait rien que parler de son cheval et il range au nombre de ses principaux mérites l'art de le ferrer lui-même. J'ai bien peur que madame sa mère n'ait triché avec un maréchal.

Nérissa. — Il y a ensuite le comte palatin.

Portia. — Il ne fait que froncer le sourcil comme un homme qui a l'air de dire : Si vous ne voulez pas de moi, déclarez-le. Il écoute sans même sourire les anecdotes les plus amusantes; je crains qu'en vieillissant il ne représente le type du philosophe chagrin, étant si plein de déplaisante tristesse dans sa jeunesse. J'aimerais autant être mariée à une tête de mort avec un os dans la bouche, qu'à l'un de ces deux-là! Que le ciel me préserve de ces deux-là!

Nérissa. — Que dites-vous du seigneur français, Monsieur Lebon?

Portia. — Dieu l'a créé, et par conséquent il doit passer pour un homme. Vrai, je sais que la moquerie est un péché; mais cet homme! — Il a un cheval supérieur à celui du Napolitain; il bat le comte palatin dans sa mauvaise habitude de froncer le sourcil, il est tous les hommes en général et n'est aucun homme en particulier; qu'une grive chante, immédiatement il va se mettre à cabrioler; il serait capable de se battre avec son ombre; si je l'épousais, j'épouserais vingt maris. Je lui pardonnerais volontiers s'il venait à me mépriser, car il m'aimerait jusqu'à la folie, qu'il me serait impossible de le payer de retour.

Nérissa. — Que dites-vous, alors, de Falconbridge, le jeune baron d'Angleterre?

Portia. — Vous savez bien que je ne lui dis rien, car il ne me comprend pas, et moi je ne le comprends pas davantage; il ne parle ni le latin, ni le français, ni l'italien, et quant à moi, vous pourriez prêter serment en cour de justice que je ne sais pas pour deux sous d'anglais. C'est le portrait d'un bel homme, mais hélas! qui peut converser avec une peinture muette? Comme il est drôlement habillé! je pense qu'il a acheté son pourpoint en Italie, son haut-de-chausses en France, son chapeau en Allemagne et ses manières partout.

Nérissa. — Que pensez-vous du lord écossais, son voisin?

Portia. — Qu'il est pourvu d'une charité de bon voisin, car il a emprunté un soufflet de l'Anglais et a juré qu'il le lui rendrait dès qu'il le pourrait; je crois que le Français s'est fait sa caution et a donné sa signature pour un second soufflet.

Nérissa. — Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du duc de Saxe?

Portia. — Je le trouve répugnant le matin quand il est sobre et plus répugnant dans l'après-midi lorsqu'il est ivre; dans ses meilleurs moments, il est tant soit peu au-dessous de l'homme et dans ses pires heures il vaut à peine mieux qu'une bête; s'il m'arrive par malheur ce qui peut m'arriver de pis, j'espère que je pourrai m'arranger pour me débarrasser de lui.

Nérissa. — S'il demandait à choisir entre les coffrets, et qu'il lui arrivât de choisir le bon, vous ne pourriez le refuser pour époux sans refuser d'exécuter les volontés de votre père.

Portia. — Aussi, par crainte de cette extrémité, place, je t'en prie, un verre de vin du Rhin sur le mauvais coffret, car quand bien même le diable serait dedans, si cette tentation-là est dessus, il ne peut manquer de le choisir. Je ferai tout, Nérissa, avant de consentir à épouser une éponge.

Nérissa. — Vous n'avez à craindre d'épouser aucun de ces seigneurs, Madame, car ils m'ont informé de leur résolution qui est de retourner dans leur pays et de ne plus vous importuner de leurs demandes, à moins qu'ils ne puissent vous obtenir par un autre moyen que cette loterie des coffrets imposée par votre père.

Portia. — Quand bien même je devrais vivre jusqu'à l'âge de la Sibylle, je mourrai aussi chaste que Diane, plutôt que d'être conquise autrement que selon la volonté de mon père. Je suis charmée que cette fournée de prétendants soit si raisonnable, car il n'est pas un d'eux tous après l'absence duquel je ne soupire et je prie le ciel de leur accorder un heureux départ.

Nérissa. — Vous rappelez-vous, Madame, lorsque votre père vivait encore, un Vénitien à la fois lettré et soldat qui vint ici en compagnie du marquis de Montferrat?

Portia. — Oui, oui, c'était Bassanio; tel était son nom, je crois.

Nérissa. — Exactement, Madame ; de tous les hommes sur lesquels mes yeux se sont jamais arrêtés avec plaisir, il est, à mon avis, celui qui mérite le mieux une belle dame.

Portia. — Je me le rappelle bien, et il me souvient qu'il était digne des louanges que tu lui donnes.

Entre un domestique.

Eh bien ! qu'y a-t-il ? quelles nouvelles?

Le domestique. — Les quatre étrangers vous cherchent pour prendre congé de vous, Madame, et il vient d'arriver le courrier d'un cinquième, le prince de Maroc, qui apporte la nouvelle que le prince son maître sera ici ce soir.

Portia. — Si je pouvais souhaiter la bienvenue à ce cinquième d'aussi bon cœur que je me dispose à dire adieu aux quatre autres, je serais heureuse de son arrivée ; eût-il la nature d'un saint, s'il a le teint d'un diable, je l'aimerais mieux pour confesseur que pour mari. Viens, Nérissa ; marche devant, maraud. A peine avons-nous tiré le verrou sur un prétendant qu'un autre frappe à la porte. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Venise. — Une place publique.

Entrent BASSANIO *et* SHYLOCK.

Shylock. — Trois mille ducats, bien.

Bassanio. — Oui, Monsieur, pour trois mois.

Shylock. — Pour trois mois, bien.

Bassanio. — Pour lesquels, ainsi que je vous l'ai dit, Antonio se portera caution.

Shylock. — Antonio se portera caution, bien.

Bassanio. — Pouvez-vous me rendre ce service? Voulez-vous me faire ce plaisir? Voulez-vous me faire connaître votre réponse ?

Shylock. — Trois mille ducats pour trois mois et Antonio pour caution?

Bassanio. — Que répondez-vous à cela?

Shylock. — Antonio est bon.

Bassanio. — Avez-vous jamais entendu quelqu'un prétendre le contraire?

Shylock. — Oh ! non, non, non, non. Mon intention en disant qu'il est bon est de vous faire comprendre que sa garantie m'est suffisante. Cependant sa fortune ne peut être évaluée que par supposition ; il a un navire à destination de Tripoli, un autre en route pour les Indes ; j'ai appris en outre sur le Rialto qu'il en a un troisième à Mexico et un quatrième désigné pour l'Angleterre ; il a d'autres entreprises encore éparpillées de côté et d'autre. Mais les vaisseaux ne sont faits que de planches, les matelots ne sont que des hommes ; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de terre et des voleurs d'eau, je veux dire des pirates ; de plus, il y a le péril des vagues, des vents et des rochers. Néanmoins la caution est suffisante ; trois mille ducats. Je pense que je puis accepter son billet.

Bassanio. — Soyez assuré que vous le pouvez.

Shylock. — Je m'assurerai que je le puis, et afin de m'en assurer, je m'en vais y penser. Puis-je parler à Antonio?

Bassanio. — S'il vous faisait plaisir de dîner avec nous?...

Shylock. — Oui, pour sentir l'odeur du porc ; pour manger de la maison de chair où votre prophète, le Nazaréen, fit entrer le diable. Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, parler avec vous, me promener avec vous et ainsi de suite, mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec vous. Quelles nouvelles sur le Rialto? — Qui vient ici?

Entre ANTONIO.

Bassanio. — C'est le signor Antonio.

Shylock, *à part.* — Quelle physionomie de publicain cajoleur ! Je le hais parce qu'il est chrétien, mais bien plus encore parce que dans sa basse simplicité il prête de l'argent gratis et fait ainsi baisser le taux de l'usure à Venise. Mais si je puis jamais lui poser la main sur les rognons, je ferai largement repaître la vieille rancune que je lui porte. Il hait notre sainte nation, et jusque dans le lieu où se réunissent les marchands, il se raille de moi, de mes affaires et de mon gain légitimement acquis qu'il appelle usure. Maudite soit ma tribu si je lui pardonne.

Bassanio. — Shylock, entendez-vous?

Shylock. — Je suis en train d'établir le compte de mon capital à présent disponible, et autant que je puis me fier à ma mémoire, je vois qu'il m'est impossible de faire immédiatement la somme de trois mille ducats. Peu importe, cependant; Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, me les prêtera. Mais doucement ; pour combien de mois désirez-vous cette somme? (*A Antonio.*) Le bonheur vous

BASSANIO. C'est le signor Antonio.
SHYLOCK, *à part*. Quelle physionomie de publicain cajoleur! Je le hais parce qu'il est chrétien ... (Acte I, sc. III.)

garde, mon bon Signor; nous venions justement de parler de Votre Seigneurie.

Antonio. — Shylock, quoique je ne prête ni n'emprunte à la condition de donner ou de recevoir plus que je n'ai emprunté ou prêté, cependant je sortirai cette fois de mes habitudes pour subvenir aux pressants besoins de mon ami. (*A Bassanio.*) Est-il informé de ce qu'il vous faut?

Shylock. — Oui, oui, trois mille ducats.

Antonio. — Et pour trois mois.

Shylock. — J'avais oublié; — trois mois, (*A Bassanio.*) c'est bien ce que vous aviez dit. (*A Antonio.*) Bien, alors votre billet, et voyons à conclure. Mais écoutez un peu : il me semble que vous venez de dire que vous ne prêtiez ni n'empruntiez à intérêt.

Antonio. — Je ne le fais jamais.

Shylock. — Lorsque Jacob menait paître les troupeaux de son oncle Laban, ce Jacob qui fut de la famille de notre saint Abraham, grâce aux mesures que sa sage mère prit en sa faveur, le troisième représentant; oui, il fut le troisième...

Antonio. — Et que vient faire là Jacob? prêtait-il à intérêt?

Shylock. — Il ne prenait pas d'intérêt, il ne prenait pas directement d'intérêt, comme vous diriez. Mais remarquez bien ce qu'il fit. Laban et lui étaient tombés d'accord que tous les agneaux rayés et bigarrés seraient le salaire de Jacob; lorsqu'à la fin de l'automne les brebis en chaleur cherchèrent les béliers, et que l'œuvre de la génération fut en train parmi les porte-laines, le rusé berger vous écorça certaines verges, et pendant qu'elles s'acquittaient de l'acte de la reproduction, il les présenta devant les brebis lascives, qui conçurent à ce moment-là, et le temps d'agneler venu, mirent bas des agneaux de couleurs diverses, et ceux-là appartinrent à Jacob. C'était une manière de gagner et il fut béni dans son gain, car le gain est une bénédiction lorsqu'on ne le vole pas.

Antonio. — C'était une chance du hasard, Monsieur, sur laquelle Jacob aventurait ses services, une chose qu'il n'était pas en son pouvoir d'amener, mais qui était réglée et déterminée par la main de Dieu. Mais cette histoire a-t-elle jamais été insérée dans l'Écriture pour justifier l'usure? votre or et votre argent sont-ils des brebis et des béliers?

Shylock. — Je ne puis vous le dire, je fais en sorte qu'ils se reproduisent autant; mais prenez bien note de ce que je dis, Signor.

Antonio. — Remarquez ceci, Bassanio; le diable peut citer l'Écriture pour justifier ses desseins. Une âme méchante qui produit des témoignages divins est comme un scélérat dont le visage sourit, comme une belle pomme pourrie au cœur. Oh! quel bel extérieur la fausseté peut revêtir!

Shylock. — Trois mille ducats, c'est une somme tout à fait ronde. Trois mois sur les douze; voyons, à quel intérêt?

Antonio. — Eh bien, Shylock, est-ce que nous allons vous devoir de la reconnaissance?

Shylock. — Signor Antonio, mainte et mainte fois, sur le Rialto, vous m'avez maltraité à propos de mon argent et des intérêts que je lui fais rendre; cependant, j'ai supporté cela avec un patient haussement d'épaules, car l'endurance est la vertu caractéristique de toute notre race. Vous m'avez appelé mécréant, chien de malfaiteur et vous avez craché sur ma robe de Juif; tout cela pour l'usage que je fais de ce qui m'appartient. Fort bien, mais il paraît que maintenant vous avez besoin de mon aide; alors vous venez à moi, et vous dites : « Shylock, nous aurions besoin d'argent; » c'est là ce que vous dites, vous qui avez déchargé votre rhume sur ma barbe et qui m'avez repoussé du pied comme vous chasseriez de votre seuil un chien des rues. Vous demandez de l'argent; que dois-je vous répondre? ne devrais-je pas vous répondre : « Est-ce qu'un chien a de l'argent? est-il possible qu'un mâtin prête trois mille ducats? » ou bien m'inclinant bien bas et sur le son de voix d'un esclave, d'une respiration haletante et avec une humilité qui ose à peine parler, vous répondrai-je ceci : « Mon bon monsieur, vous avez craché sur moi mercredi dernier; vous m'avez repoussé du pied un tel jour; telle autre fois vous m'avez appelé chien, et pour toutes ces courtoisies je vais vous prêter tout l'argent que vous me demandez? »

Antonio. — Il est probable que je t'appellerai encore des mêmes noms, que je cracherai encore sur toi, que je te repousserai encore du pied. Si tu veux prêter cet argent, prête-le, non pas comme à tes amis, — car a-t-on jamais vu que l'amitié ait exigé d'un ami qu'il ferait faire des petits à un stérile morceau de métal? — mais prête-le comme à tes ennemis, dont tu auras meilleure grâce à exiger le châtiment, s'ils manquent à leur parole.

Shylock. — Là, là! comme vous vous empor-

tez! Je voudrais faire pacte d'amitié avec vous, gagner votre affection, oublier les outrages dont vous m'avez souillé, fournir à vos présents besoins sans prendre aucun intérêt pour mon argent, et vous ne voulez pas m'écouter; mon offre n'a rien que d'obligeant.

Antonio. — Ce serait en effet pure obligeance.

Shylock. — Et cette obligeance, je veux vous la prouver. Venez avec moi chez un notaire, vous m'y signerez simplement votre billet, et par manière de plaisanterie, il sera stipulé que si vous ne me payez pas tel jour, en tel lieu, la somme ou les sommes convenues, le dédit consistera dans une livre de votre belle chair, qui pourra être choisie et coupée dans n'importe quelle partie de votre corps qu'il me plaira.

Antonio. — Ma foi, cela me va; je signerai ce billet, et je dirai désormais qu'on peut trouver dans un Juif une grande obligeance.

Bassanio. — Vous ne signerez pas pour moi un tel engagement; j'aime mieux rester dans l'embarras où je suis.

Antonio. — Ne crains rien, ami; je n'aurai pas à payer ce dédit. D'ici à deux mois, c'est-à-dire un mois plutôt que l'expiration de ce billet, j'attends des rentrées pour neuf fois sa valeur.

Shylock. — O père Abraham! voilà bien ces chrétiens que la cruauté de leurs propres actes enseigne à soupçonner les pensées des autres! Je vous en prie, répondez à ceci : Si par hasard il fait défaut au jour convenu, que gagnerai-je à exiger ce dédit? Une livre de chair humaine n'a pas autant de prix et ne peut faire autant de profit que la chair des moutons, des bœufs et des chèvres. Je vous le répète, c'est pour acheter ses bonnes grâces, que je lui fais cette offre amicale; s'il veut l'accepter, tant mieux; sinon, adieu; et en retour de mon amitié, ne m'outragez pas, je vous en prie.

Antonio. — Oui, Shylock, je signerai ce billet.

Shylock. — Alors, allez de ce pas m'attendre chez le notaire; donnez-lui les instructions nécessaires pour ce plaisant billet, et à mon arrivée je vous compterai immédiatement les ducats. Je vais donner un coup d'œil à ma maison, que j'ai laissée en tremblant à la garde peu sûre d'un nigaud négligent, et immédiatement après, je vous rejoins. (*Il sort.*)

Antonio. — Dépêche-toi, aimable Juif. Cet Hébreu finira par se faire chrétien; il devient obligeant.

Bassanio. — Je n'aime pas des conditions généreuses faites par une âme de coquin.

Antonio. — Marchons; il ne peut résulter de cela rien de fâcheux : mes vaisseaux reviennent un mois avant le jour convenu. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans la maison de Portia.

Fanfares de trompettes. — Entrent LE PRINCE DU MAROC *avec sa suite;* PORTIA, NÉRISSA *et autres suivantes.*

Le prince du Maroc. — Ne me dédaignez pas à cause de mon teint, livrée d'ombre du soleil éblouissant dont je suis le voisin, et sous lequel j'ai grandi. Amenez-moi le plus beau des enfants de ce Nord, dont le feu de Phébus peut à peine fondre la glace; pour l'amour de vous nous pratiquerons sur nous des incisions, et nous verrons quel est le plus rouge de son sang ou du mien. Je te le dis, belle dame, ce visage a terrifié les braves, et je te le jure par l'amour que tu m'inspires, les vierges les plus considérées de nos climats l'ont aimé aussi. Je ne voudrais donc changer mon teint contre aucun autre, à moins que par là je ne pusse conquérir vos pensées, ma douce reine.

Portia. — Dans cette question du choix d'un époux, je ne peux pas me laisser uniquement

conduire par la complaisante direction des yeux d'une jeune fille; en outre, la loterie de ma destinée m'interdit le droit d'un choix volontaire; mais si mon père ne m'avait pas limitée dans ma liberté, et contrainte par sa sagesse ingénieuse à me donner pour femme à celui qui me conquerra selon les moyens que je vous ai dits, vous, prince renommé, vous auriez autant de droits à mon affection qu'aucun des prétendants que j'aie encore vus.

Le prince du Maroc. — Je vous suis reconnaissant même de cela, et en conséquence, je vous prie de me conduire près des coffrets pour que je tente la fortune. Par ce cimeterre, qui a tué le sophi et un prince persan, qui a gagné trois batailles sur le sultan Soliman, je serais capable, pour te conquérir, ô ma dame, de foudroyer de mon regard les yeux les plus menaçants, de surpasser en bravoure le cœur le plus intrépide de la terre, d'arracher à la mamelle de l'ourse ses petits nouveau-nés; plus encore de railler le lion lorsqu'il rugit après sa proie. Mais, hélas! si Hercule et Lichas jouent ensemble aux dés à qui est le plus grand des deux, il se peut que la fortune fasse amener le plus fort point à la plus faible main, et qu'Alcide soit battu par son page. C'est ainsi que moi, conduit par l'aveugle fortune, je puis manquer ce qu'un moins digne atteindra, et mourir de chagrin de ma défaite.

Portia. — Vous devrez accepter votre chance; par conséquent, n'essayez pas de choisir du tout, ou bien jurez, avant de choisir, que si vous choisissez mal, vous ne parlerez jamais plus de mariage à aucune dame; faites donc en sorte de vous décider avec prudence.

Le prince du Maroc. — Je consens à ces conditions; venez, conduisez-moi vers ma fortune.

Portia. — Allons d'abord au temple; après dîner, vous consulterez le hasard.

Le prince du Maroc. — Que la fortune me soit propice alors! elle peut me faire le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

(*Fanfares de trompettes. — Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Venise. — Une rue.

Entre LANCELOT GOBBO.

Lancelot. — Certainement ma conscience finira par m'autoriser à fuir ce Juif mon maître. Le démon me pousse du coude et me tente en me disant : « Gobbo, Lancelot Gobbo, bon Lancelot, » ou bien : « bon Gobbo, » ou bien : « bon Lancelot Gobbo, servez-vous de vos jambes, fichez le camp, sauvez-vous. » Ma conscience, de son côté, me dit : « Prends garde, honnête Lancelot, prends garde, honnête Gobbo, » ou, comme je l'ai dit plus haut : « honnête Lancelot Gobbo, ne t'enfuis pas, méprise la pensée de prendre tes jambes à ton cou. » Mais l'intrépide démon m'ordonne de faire mes paquets : « En route, dit le démon, file, dit le démon; au nom du ciel, prends une résolution énergique et pars, » dit le démon. A son tour, ma conscience s'assied de tout son poids sur mon cœur et me dit ces très-sages paroles : « Mon honnête ami Lancelot, toi qui es le fils d'un honnête homme.... » — il vaudrait mieux dire le fils d'une honnête femme, car pour dire vrai, mon père sentait quelque peu certaine chose, il n'était pas tout à fait d'aplomb, il avait une manière de petit goût; — ma conscience me dit donc : « Lancelot, ne bouge pas. » « Bouge, » dit le démon. « Ne bouge pas, » dit ma conscience. « Conscience, dirai-je, vous me conseillez bien; démon, dirai-je, vous me conseillez bien aussi. » Si je me laisse gouverner par ma conscience, je resterai avec le Juif, mon maître, qui est une manière de diable; si je m'enfuis de la maison du Juif, je prendrai pour maître le démon, qui, sauf votre respect, est Satan lui-même. Certainement le Juif est une incarnation du diable lui-même; et, en conscience, ma conscience est une conscience sans pitié de me conseiller de rester avec le Juif. C'est le démon qui me donne le conseil le plus amical; je m'enfuirai, démon, mes jambes sont à vos ordres; je m'enfuirai.

Entre le vieux GOBBO *avec un panier.*

Gobbo. — Mon jeune monsieur, je vous en prie, quel est le chemin de la maison de monsieur le Juif?

Lancelot, *à part.* — Oh ciel! c'est le véritable auteur de mes jours; il a la vue plus que brouillée, elle est tout à fait confuse, en sorte qu'il ne me reconnaît pas. Je vais m'amuser à le faire jouer aux quiproquos.

Gobbo. — Mon jeune monsieur, je vous en prie, quel est le chemin pour aller chez monsieur le Juif?

Lancelot. — Tournez à votre main droite au premier détour, mais au dernier détour de tous

Bassanio. Qu'un seul parle pour vous deux. Que voulez-vous?
Lancelot. Vous servir, Monsieur. (Acte II, sc. II.)

prenez à gauche, et ensuite au premier détour, ne tournez, pardi! ni à droite, ni à gauche; mais descendez indirectement vers la maison du Juif.

Gobbo. — Sur ma foi, voilà un chemin qui sera difficile à trouver. Pouvez-vous me dire si un certain Lancelot, qui demeure avec lui, demeure ou non avec lui?

Lancelot. — Parlez-vous du jeune monsieur Lancelot? — (*A part.*) Faites bien attention maintenant, je vais faire jouer les eaux. (*A Gobbo.*) Parlez-vous du jeune monsieur Lancelot?

Gobbo. — Non, Monsieur, il n'est pas du tout monsieur; ce n'est que le fils d'un pauvre homme; son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête homme extrêmement pauvre, et, Dieu soit loué, en bonne disposition de vivre.

Lancelot. — Bien; que son père soit ce qu'il voudra, nous parlons du jeune monsieur Lancelot.

Gobbo. — Lancelot, Monsieur, si Votre Seigneurie le veut bien.

Lancelot. — Mais je vous en prie, *ergo* vieillard, *ergo* je vous en supplie, est-ce du jeune monsieur Lancelot que vous parlez?

Gobbo. — De Lancelot, s'il plaît à Votre Honneur.

Lancelot. — *Ergo*, M. Lancelot. Ne parlez pas de M. Lancelot, bon papa; car le jeune gentilhomme, selon les décrets éternels et les destinées, et ainsi que le disent encore d'autres manières baroques de parler, selon les trois sœurs et autres personnes connues des savants, est décédé, ou, comme nous dirions en termes plus simples, est allé au ciel.

Gobbo. — Que Dieu m'en préserve! Le garçon était le bâton de ma vieillesse, mon véritable soutien.

Lancelot, *à part.* — Est-ce que j'ai l'air d'un gourdin, d'une poutre, d'un bâton ou d'un échalas? (*A Gobbo.*) Me reconnaissez-vous, père?

Gobbo. — Hélas! non, je ne vous connais pas, mon jeune monsieur; mais dites-moi, je vous en prie, si mon garçon (paix à son âme) est mort ou vivant?

Lancelot. — Me reconnaissez-vous, père?

Gobbo. — Hélas! Monsieur, je suis presque aveugle, je ne vous reconnais pas.

Lancelot. — En vérité, vous auriez vos yeux que vous pourriez encore fort bien ne pas me reconnaître; c'est un père bien fin, celui qui connaît l'enfant qui est à lui. Allons, vieux, je vais vous donner des nouvelles de votre fils. (*Il s'agenouille.*) Donnez-moi votre bénédiction; la vérité vient toujours à la lumière; un meurtre ne peut être caché longtemps, mais si fait bien le fils d'un homme; cependant à la fin la vérité finit toujours par se découvrir.

Gobbo. — Je vous en prie, Monsieur, levez-vous; je suis sûr que vous n'êtes pas Lancelot, mon garçon.

Lancelot. — Je vous en prie, ne disons plus de bêtises sur ce sujet, mais donnez-moi votre bénédiction; je suis Lancelot, celui qui était votre petit garçon, celui qui est maintenant votre fils, celui qui sera toujours votre enfant.

Gobbo. — Je ne puis croire que vous êtes mon fils.

Lancelot. — Je ne sais pas ce que je dois croire à ce sujet; mais je sais que je suis Lancelot, le domestique du Juif, et je suis sûr que Marguerite votre femme est ma mère.

Gobbo. — Son nom est Marguerite; c'est vrai, et j'affirmerais sous serment que si tu es Lancelot, tu es bien ma propre chair et mon propre sang. Dieu soit loué! comme la barbe t'a poussé! tu as plus de poils à ton menton que Dobbin, mon limonier, n'en a à la queue.

Lancelot. — Il paraîtrait alors que la queue de Dobbin pousse en diminuant; car je suis sûr qu'il avait plus de poils à la queue que je n'en ai au visage, la dernière fois que je l'ai vu.

Gobbo. — Seigneur, comme tu es changé! Comment vous accordez-vous ton maître et toi? Je lui apportais un présent. Comment vous accordez-vous maintenant?

Lancelot. — Bien, bien; mais, pour ma part, j'ai arrêté de m'enfuir; ainsi je ne *m'arrêterai* pas que je ne sois à une bonne distance de lui. Mon maître est un véritable Juif. Vous vouliez lui donner un présent! donnez-lui une corde; je meurs de faim à son service : vous pouvez compter tous les *doigts* que j'ai avec mes *côtes*. Mon père, je suis heureux que vous soyez venu; remettez-moi votre présent pour un certain Bassanio, qui donne à ses serviteurs de belles livrées neuves; si je ne le sers pas, je fuirai aussi loin que va la terre du bon Dieu. Oh! la rare fortune! voici venir l'homme en question; allons à lui, père, car je veux être Juif si je sers le Juif plus longtemps.

Entre BASSANIO *avec* LÉONARDO *et d'autres suivants.*

Bassanio. — Oui, vous pouvez vous arranger ainsi, mais dépêchez-vous de telle sorte que le souper soit prêt au plus tard à cinq heures. Veillez à ce que ces lettres soient remises; donnez les livrées à faire et priez Gratiano de venir tantôt à mon logis.

(*Sort un domestique.*)

Lancelot. — Allons à lui, père.

Gobbo. — Dieu bénisse Votre Seigneurie!

Bassanio. — Grand merci; vous désirez quelque chose de moi?

Gobbo. — Voilà mon fils, Monsieur, un pauvre garçon....

Lancelot. — Non pas un pauvre garçon, Monsieur, mais le domestique du riche Juif, qui voudrais, Monsieur, comme mon père le spécifiera....

Gobbo. — Il a, Monsieur, comme qui dirait une grande *infection* de servir....

Lancelot. — Pour vous dire vrai, le court et le long de mon affaire est que je sers le Juif, et que j'ai un désir comme mon père le spécifiera....

Gobbo. — Son maître et lui, sauf le respect de Votre Seigneurie, ne sont pas très-cousins ensemble....

Lancelot. — Pour être bref, la vérité vraie est que le Juif m'ayant fait du tort, me force, comme mon père, qui est un vieillard, va vous le *fructifier*....

Gobbo. — J'ai là un plat de pigeons que je voudrais offrir à Votre Seigneurie, et ma requête est....

Lancelot. — Pour être bref, la requête est impertinente à moi, comme Votre Seigneurie le connaîtra par ce vieillard, et quoique vieillard ainsi

que je le dis, cependant c'est un pauvre homme et mon père....

BASSANIO. — Qu'un seul parle pour vous deux. Que voulez-vous?

LANCELOT. — Vous servir, Monsieur.

GOBBO. — C'est là le véritable sujet de l'affaire, Monsieur.

BASSANIO. — Je te connais parfaitement; ta demande est accordée. Shylock, ton maître, m'a parlé aujourd'hui et m'a proposé de te faire avancer, si toutefois c'est un avancement que de quitter le service d'un riche Juif, pour devenir le suivant d'un si pauvre gentilhomme.

LANCELOT. — Le vieux proverbe se divise très-bien entre mon maître Shylock et vous, Monsieur; vous avez la grâce de Dieu, Monsieur, et lui l'opulence.

BASSANIO. — Tu as bien dit cela. Va avec ton fils, père; prends congé de ton vieux maître et fais-toi indiquer ma demeure. (*A ses valets.*) Qu'on lui donne une livrée plus belle que celle de ses camarades; veillez à ce que cela soit fait.

LANCELOT. — Marchons, père. Je ne sais jamais me demander une place, non; je ne me trouve jamais dans cette occasion de langue dans la bouche. (*Regardant sa main.*) Y a-t-il, je vous le demande, un homme en Italie qui ait pour prêter serment une plus belle table à poser sur le livre? J'aurai toutes sortes de bonheurs. Tenez, voyez-moi seulement cette ligne de vie! Voilà une petite provision de femmes! Hélas! quinze femmes; mais ce n'est rien! Six veuves et neuf pucelles; mais c'est là la part bien stricte d'un homme! Et puis, échapper par trois fois à la noyade et être en péril de ma vie sur le bord d'un lit de plume; voilà de bien petits dangers! Eh bien! si la fortune est femme, il faut convenir qu'elle se montre bonne fille dans cet horoscope! Père, marchons; je vais prendre congé du Juif en un clin d'œil.

(*Sortent Lancelot et le vieux Gobbo.*)

BASSANIO. — Je t'en prie, mon bon Léonardo, pense à cela; toutes ces choses une fois achetées et dûment distribuées, reviens-t'en en toute hâte, car je donne ce soir une fête à mes meilleurs amis. Va, dépêche-toi.

LÉONARDO. — Je vais m'y mettre de toute mon ardeur.

Entre GRATIANO.

GRATIANO. — Où est votre maître?

LÉONARDO. — Là-bas, Monsieur; il se promène. (*Il sort.*)

GRATIANO. — Signor Bassanio!

BASSANIO. — Gratiano!

GRATIANO. — J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO. — Elle vous est accordée.

GRATIANO. — Vous ne pouvez me la refuser : je veux vous accompagner à Belmont.

BASSANIO. — Eh bien! tu le peux. Mais, écoute-moi, Gratiano : tu es trop pétulant, trop sans façon; tu as le verbe trop haut; ces manières-là te vont fort bien, et à nos yeux ne paraissent nullement choquantes; mais là où tu n'es pas connu, elles paraissent trop libres. Je t'en prie, prends la peine de modérer par quelques froides gouttes de réserve les vivacités de ton humeur, de peur que ton extravagance habituelle ne me fasse mal juger dans le lieu où je me rends et ne détruise mes espérances.

GRATIANO. — Écoutez-moi bien, signor Bassanio : si je ne me donne pas un grave maintien, si je ne parle pas avec respect, et s'il m'arrive de jurer autrement que par exception, si je ne porte pas dans mes poches un livre de prières, et si je ne me fais pas des regards modestes; bien mieux, si pendant qu'on dira les *grâces*, je ne me cache pas les yeux avec mon chapeau, — comme cela — en soupirant et en disant *amen;* si, en un mot, je n'observe pas toutes les règles de la civilité aussi strictement qu'un jeune homme qui s'est étudié à se donner un aspect austère pour plaire à sa grand'maman, n'ayez jamais plus confiance en moi.

BASSANIO. — Bien, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO. — Certainement, mais je raye la soirée d'aujourd'hui de notre convention; vous ne me jugerez pas par ce que je ferai ce soir.

BASSANIO. — Non, ce serait dommage; je prierais plutôt votre esprit de revêtir pour ce soir son plus beau costume de gaieté, car nous aurons des amis qui se proposent de s'amuser. Mais adieu, j'ai quelques affaires.

GRATIANO. — Et moi je dois aller retrouver Lorenzo et les autres; mais nous nous reverrons à l'heure du souper. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Venise. — Un appartement dans la demeure de Shylock.

Entrent JESSICA *et* LANCELOT.

JESSICA. — Je suis fâchée que tu abandonnes ainsi mon père; notre maison est un enfer, et toi, joyeux diable, tu égayais quelque peu son atmosphère d'ennui. Cependant, porte-toi bien; voici un ducat pour toi. Ce soir, à souper, Lancelot, tu verras Lorenzo, qui est le convive de ton nouveau maître; donne-lui cette lettre en secret, et là-dessus adieu; je ne voudrais pas que mon père me vît causer avec toi.

LANCELOT. — Adieu! mes larmes parlent pour ma langue. Ravissante païenne! douce Juive! Si quelque chrétien ne fait pas quelque tricherie pour t'enlever, je serai bien trompé. Mais adieu, ces folles larmes éteignent un peu trop mon courage d'homme.

JESSICA. — Adieu, mon bon Lancelot. (*Sort Lancelot.*) Hélas! quel haïssable péché je commets en rougissant d'être la fille de mon père! mais quoique je sois sa fille par le sang, je ne le suis pas par le caractère. O Lorenzo! si tu tiens ta promesse, je ferai cesser le combat en devenant une chrétienne et ton aimante épouse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

Venise. — Une rue.

Entrent GRATIANO, LORENZO, SOLANIO *et* SALARINO.

LORENZO. — C'est cela, nous nous échapperons à l'heure du souper, nous nous déguiserons à mon logis, et nous serons tous de retour au bout d'une heure.

GRATIANO. — Nous n'avons pas bien pris nos dispositions.

SALARINO. — Nous n'avons encore rien dit des porteurs de torches.

SOLANIO. — C'est médiocre, à moins que ce ne soit très-élégamment disposé, et mieux vaut à mon avis ne pas s'en occuper.

LORENZO. — Il n'est maintenant que quatre heures : nous avons deux heures pour nous prépa er.

Entre LANCELOT, *avec une lettre.*

LORENZO. — Ami Lancelot, quelles nouvelles?

LANCELOT. — S'il vous plaisait d'éventrer ce poulet, peut-être pourriez-vous les connaître.

LORENZO. — Je connais cette main; c'est ma foi une belle main, et une belle main, plus blanche que le papier sur lequel elle a écrit.

GRATIANO. — Pour sûr, des nouvelles d'amour?

LANCELOT. — Avec votre permission, Monsieur....

LORENZO. — Où vas-tu, maintenant?

LANCELOT. — Parbleu, Monsieur, avertir mon vieux maître le Juif de venir souper ce soir avec mon nouveau maître le chrétien.

LORENZO. — Arrête un peu, prends ceci; dis à la charmante Jessica que je ne lui manquerai pas; dis-lui cela en secret; va.

(*Sort Lancelot.*)

Messieurs, voulez-vous faire vos préparatifs pour la mascarade de ce soir? je me suis pourvu d'un porteur de torche.

SALARINO. — Oui, parbleu, je vais m'en occuper de ce pas.

SOLANIO. — Et moi aussi.

LORENZO. — Venez nous retrouver, moi et Gratiano, au logement de Gratiano, d'ici à une heure.

SALARINO. — C'est ce qui vaut le mieux.

(*Sortent Salarino et Solanio.*)

GRATIANO. — Cette lettre n'était-elle pas de la belle Jessica?

LORENZO. — Il faut nécessairement que je te dise tout. Elle m'informe de la manière dont je devrai l'enlever de la maison de son père; elle m'apprend qu'elle s'est pourvue d'or, de joyaux, et s'est procuré un habit de page. Si jamais le Juif son père entre en paradis, ce ne sera qu'en considération de sa charmante fille, et si jamais la mauvaise fortune barrait la route à Jessica, elle ne pourrait faire valoir d'autre excuse que celle-ci : qu'elle est la fille d'un Juif infidèle. Allons, viens avec moi; parcours ce billet en route. La belle Jessica sera mon porteur de torche.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Venise. — Devant la maison de Shylock.

Entrent SHYLOCK *et* LANCELOT.

SHYLOCK. — Bien, tu verras; tes yeux feront la différence entre le vieux Shylock et Bassanio.

JESSICA. Vous m'appelez? Que voulez-vous?
SHYLOCK. Je suis invité à souper, Jessica.
(Acte II, sc. v.)

— Hé! Jessica! — tu ne pourras plus t'empiffrer comme tu le faisais chez moi, — hé! Jessica! — ni dormir, ni ronfler, ni déchirer ton costume. — Hé! Jessica! Allons donc!

LANCELOT. — Hé! Jessica!

SHYLOCK. — Qui t'ordonne d'appeler? Je ne t'ai pas ordonné d'appeler.

LANCELOT. — Votre Seigneurie avait l'habitude de me reprocher de ne pouvoir jamais rien faire sans ordres.

Entre JESSICA.

JESSICA. — Vous m'appelez? Que voulez-vous?

SHYLOCK. — Je suis invité à souper, Jessica; voici mes clefs. Mais pourquoi irais-je? Ce n'est pas par affection qu'on m'invite, ils veulent me flatter. Bah! j'irai par haine, rien que pour me repaître aux dépens de ce chrétien prodigue. Jessica, ma fille, veille à la maison. Je sors vraiment à contre-cœur, quelque chose se brasse contre mon repos, car j'ai rêvé cette nuit de sacs d'argent.

LANCELOT. — Je vous en prie, Monsieur, allez; mon jeune maître attend votre *revenue*.

SHYLOCK. — Et moi le sien.

LANCELOT. — Et ils ont comploté ensemble.... je ne vous dirai pas que vous verrez une mascarade, mais si vous en voyez une, alors ce n'était pas sans raison que mon nez se mit à saigner le dernier lundi noir à six heures du matin, qui tombait cette année le même jour que le mercredi des Cendres d'il y a quatre ans, dans l'après-midi....

SHYLOCK. — Comment, il y a des masques? — Écoutez-moi bien, Jessica; verrouillez mes portes, et lorsque vous entendrez le tambour, ou le piaulement ridicule du fifre au cou tors, ne grimpez pas aux fenêtres et n'allongez pas votre tête sur la voie publique pour regarder des paillasses chrétiens avec des masques vernis, mais au contraire, bouchez les oreilles de ma maison, je veux dire mes fenêtres; ne laissez pas entrer dans ma grave maison les bruits futiles de la dissipation. Par le bâton de Jacob, je jure que je n'ai guère envie de festoyer aujourd'hui; cependant j'irai. Allez devant, drôle; dites que je vais venir.

LANCELOT. — C'est ce que je vais faire, Monsieur. (*Bas à Jessica.*) Maîtresse, regardez par la fenêtre, malgré ses recommandations :

Vous verrez passer un chrétien
Bien digne de l'œil d'une juive. (*Il sort.*)

SHYLOCK. — Que dit cet imbécile fils d'Agar, eh?

JESSICA. — Il me disait : « Adieu, maîtresse; » rien de plus.

SHYLOCK. — Ce turlupin n'est pas un méchant garçon du tout; mais il mange énormément, il est lent au travail comme un limaçon, et il dort plus souvent dans le jour qu'un chat sauvage. Les frelons n'ont rien à faire dans ma ruche; aussi je me sépare de lui, et je m'en sépare en faveur d'un certain personnage que je voudrais lui faire aider à dépenser la bourse qu'il a empruntée Jessica, rentrez maintenant; peut-être serai-je immédiatement de retour; faites comme je vous ai dit; fermez les portes sur vous. *Qui serre bien, trouve vite*, c'est là un proverbe qui, pour un esprit économe, est toujours d'application.

(*Il sort.*)

JESSICA. — Adieu; et si ma fortune ne m'est pas contraire, nous avons perdu moi, un père, et vous, une fille. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Venise.

Entrent GRATIANO *et* SALARINO, *masqués.*

GRATIANO. — Voici la voûte sous laquelle Lorenzo nous a priés de l'attendre.

SALARINO. — Il a déjà presque dépassé l'heure qu'il nous avait assignée.

GRATIANO. — Et il est vraiment étonnant qu'il soit en retard sur son heure, car les amants ont l'habitude de devancer toujours l'horloge.

SALARINO. — Oh! les pigeons de Vénus volent dix fois plus vite quand il s'agit de sceller des liens d'amour nouvellement faits, que lorsqu'il s'agit de préserver de rupture une foi engagée.

GRATIANO. — Cela est d'une éternelle application. Qui jamais s'est levé de table avec un aussi vif appétit que lorsqu'il s'est assis pour dîner? Où est le cheval capable de revenir sur les traces fastidieuses du chemin qu'il a parcouru avec autant de feu qu'il a fait son premier voyage? Toutes les choses de ce monde sont poursuivies avec plus d'ardeur qu'elles ne sont possédées. Combien semblable à un jeune dameret ou à un enfant prodigue est la barque pavoisée qui sort de la baie natale caressée et embrassée par le vent folâtre! et combien semblable aussi à l'enfant pro-

digue, elle revient avec ses flancs avariés par les bourrasques, ses voiles en lambeaux, usée, fendue, dépouillée de tout par le vent folâtre !

SALARINO. — Voici Lorenzo. Nous reprendrons cette conversation plus tard.

Entre LORENZO.

LORENZO. — Merci, chers amis, pour m'avoir si patiemment attendu; la faute de ce retard est à mes affaires, non à moi. Lorsqu'il vous plaira de vous faire voleurs d'épouses, je vous rendrai exactement votre patience. Approchons ; voici la demeure de mon père le Juif. Holà ! quelqu'un.

JESSICA *paraît à la fenêtre en habits de garçon.*

JESSICA. — Qui êtes-vous ? dites-le-moi pour plus de certitude, quoique je puisse jurer que je connais cette voix.

LORENZO. — Lorenzo et ton amour.

JESSICA. — Lorenzo, certainement, et mon amour, c'est la vérité, car qui donc est-ce que j'aime autant ? Quant à savoir si je suis le vôtre, il n'y a que vous qui puissiez le dire, Lorenzo.

LORENZO. — Le ciel et ton âme sont témoins que je le suis.

JESSICA. — Tenez, attrapez cette cassette ; elle en vaut la peine. Je suis heureuse qu'il soit nuit et que vous ne puissiez pas me contempler, car je suis toute honteuse de mon déguisement. Heureusement l'amour est aveugle et les amants ne peuvent voir les gentilles folies qu'ils commettent eux-mêmes; sans cela, Cupidon lui-même rougirait de me voir ainsi transformée en garçon.

LORENZO. — Descendez, car il faut que vous me serviez de porte-flambeau.

JESSICA. — Quoi ! me faut-il donc tenir la chandelle à ma honte ? ma honte n'est déjà que trop, trop en lumière. Mais, mon chéri, c'est une fonction propre à me faire découvrir, et j'aurais au contraire besoin d'être tenue dans l'obscurité.

LORENZO. — Vous êtes assez dissimulée, ma chérie, par ce charmant costume de garçon. Mais venez vite, car la pleine nuit commence à s'écouler et nous sommes attendus à la fête de Bassanio.

JESSICA. — Je vais verrouiller les portes et augmenter ma richesse de quelques ducats de plus ; puis je suis à vous immédiatement.

(*Elle se retire de la fenêtre.*)

GRATIANO. — Par mon chaperon, c'est une Gentile et non une Juive.

LORENZO. — Mort de ma vie, je l'aime de tout mon cœur, car elle est sage, si mon jugement est bon; elle est belle, si mes yeux ne sont pas trompeurs; elle est sincère, comme elle l'a prouvé tout à l'heure, et c'est pourquoi, belle, sage et sincère comme elle l'est, elle occupera toujours mon âme constante.

Entre JESSICA.

Eh bien ! te voici ? En route, Messieurs, en route ! nos compagnons de mascarade nous attendent.

(*Lorenzo sort avec Jessica et Salarino.*)

Entre ANTONIO.

ANTONIO. — Qui est là ?

GRATIANO. — Signor Antonio ?

ANTONIO. — Fi, fi, Gratiano ! où sont tous les autres ? Il est neuf heures ; tous nos amis nous attendent. Il n'y aura pas de mascarade ce soir ; le vent est bon, et Bassanio va s'embarquer immédiatement. J'ai envoyé plus de vingt personnes vous chercher.

GRATIANO. — Je suis heureux de ces nouvelles ; je ne désire rien avec plus de plaisir que d'être sous voiles et embarqué ce soir.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Fanfares de trompettes. — *Entre* PORTIA *avec* LE PRINCE DU MAROC *et* LEUR SUITE.

PORTIA. — Allez, tirez les rideaux et découvrez les divers coffrets aux yeux de ce noble prince. Maintenant faites votre choix.

LE PRINCE DU MAROC. — Le premier, qui est d'or, porte cette inscription : *Qui me choisit, gagnera ce que beaucoup désirent ;* le second, d'argent, offre cette promesse : *Qui me choisit, obtiendra autant qu'il mérite ;* le troisième, de plomb terne, avec cette inscription aussi vulgaire que son métal : *Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.* Comment saurai-je si j'ai bien choisi ?

PORTIA. — Un de ces coffrets contient mon portrait, prince; si vous choisissez celui-là, je vous appartiens du coup.

Le prince du Maroc. — Qu'un Dieu guide mon jugement! Voyons, je vais relire les inscriptions. Que dit ce coffret de plomb? *Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.* » Doit donner! en échange de quoi? en échange de plomb! hasarder tout pour du plomb. Ce coffret menace; les hommes qui hasardent tout le font dans l'espoir de beaux avantages. Un esprit d'or ne s'abaisse pas devant des choses de rebut. Je ne donnerai ni ne hasarderai rien pour du plomb. Que dit l'argent avec sa couleur virginale? *Qui me choisit, obtiendra autant qu'il mérite.* Autant qu'il mérite! arrête-toi ici, prince du Maroc, et pèse ta valeur d'une main impartiale. Si tu es évalué d'après ta propre estime, tu mérites beaucoup; mais beaucoup ne suffit pas pour te faire atteindre jusqu'à cette dame, et cependant douter de mon mérite serait une puérile dépréciation de moi-même. Autant que je mérite! Eh bien, mais c'est cette dame que je mérite. Je la mérite par ma naissance et par ma fortune, par mes grâces et par mes qualités d'éducation, et mieux que tout cela, je la mérite par mon amour. Eh bien! si je ne cherchais pas davantage et si je choisissais ce coffret? Voyons encore une fois ce que dit cette devise gravée sur or : « *Qui me choisit, gagnera ce que beaucoup désirent.* » Eh bien! c'est cette dame; le monde entier la désire; des quatre coins de la terre on vient pour baiser cette châsse, cette sainte mortelle. Les déserts d'Hyrcanie et les immenses solitudes de la vaste Arabie sont convertis maintenant en grands chemins par les princes qui viennent visiter la belle Portia. Le royaume humide, dont la tête ambitieuse crache à la face du ciel, n'est pas une barrière suffisante pour arrêter les ardeurs des étrangers; ils le traversent comme un ruisseau pour voir la belle Portia. Un de ces trois coffrets contient son céleste portrait. Est-il probable que ce soit le coffret de plomb? Avoir une si basse pensée serait un sacrilége; ce serait un métal trop grossier pour enfermer seulement son suaire dans la tombe obscure. Penserai-je que cette image est emprisonnée dans l'argent qui est apprécié dix fois moins que l'or? O la vilaine pensée! Jamais un si riche joyau ne fut enchâssé dans un moindre métal que l'or. Ils ont en Angleterre une monnaie qui porte la figure d'un ange gravée sur or, mais c'est à la surface seulement qu'elle est gravée, tandis qu'ici c'est intérieurement, dans un lit d'or qu'un ange est couché. Donnez-moi la clef, je choisis ce coffret, et advienne que pourra.

Portia. — La voici, prenez-la, prince, et si mon portrait se trouve dans ce coffret, je suis à vous.

Le prince du Maroc, *après avoir ouvert le coffret.* — Hélas! qu'est-ce que je trouve? un squelette dont l'œil vide contient un rouleau écrit! je vais lire ce papier. (*Il lit.*)

Tout ce qui brille n'est pas or,
Souvent vous avez entendu dire cela.
Plus d'un homme a vendu sa vie
Rien que pour contempler mon aspect;
Les tombes dorées recouvrent les vers.
Si vous aviez été sage autant que hardi,
Jeune de corps et vieux de jugement,
Vous auriez obtenu une autre réponse que celle de ce rouleau;
Portez-vous bien; votre espérance est refroidie.

Refroidie en effet, et mes peines sont perdues. Adieu maintenant, chaudes flammes! salut, glaces du cœur! Portia, adieu. J'ai le cœur trop malade pour prendre de vous un ennuyeux congé. Ainsi se retirent les perdants.

(*Il sort avec sa suite. — Fanfares.*)

Portia. — Bon débarras. — Tirez les rideaux, allez. Puissent tous ceux qui ont un teint pareil choisir comme lui!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Venise. — Une rue.

Entrent SALARINO *et* SOLANIO.

Salarino. — Oui, mon cher, j'ai vu Bassanio s'embarquer; Gratiano est parti avec lui, mais Lorenzo, j'en suis sûr, n'était pas dans leur vaisseau.

Solanio. — Ce coquin de Juif a réveillé le duc par ses cris et l'a fait venir avec lui pour visiter l'embarcation de Bassanio.

Salarino. — Il est venu trop tard, le vaisseau avait mis à la voile, mais sur le pont on a donné à entendre au duc que Lorenzo et son amoureuse Jessica avaient été vus ensemble dans une gondole; en outre Antonio a certifié au duc qu'ils n'étaient pas dans le vaisseau de Bassanio.

Salarino. — Je n'ai jamais entendu de plaintes aussi partagées d'objet, aussi baroques, aussi

LORENZO. Eh bien! te voici? En route, Messieurs, en route! nos compagnons de mascarade nous attendent. (Acte II, sc. VI.)

furieuses, aussi changeantes que celles dont ce chien de Juif a fait retentir les rues : — Ma fille ! — Mes ducats ! — Oh ! ma fille ! enfuie avec un chrétien ! — Oh ! mes ducats chrétiens ! — Justice ! — La loi ! — Mes ducats et ma fille ! — Un sac scellé, deux sacs scellés de ducats, dérobés à moi par ma fille ! — Et des bijoux ! deux pierres, deux riches et précieuses pierres volées par ma fille ! — Justice ! Qu'on trouve la fille ! elle a sur elle les pierres et les ducats !

Salarino. — Aussi tous les gamins de Venise le suivent-ils en criant : « Ses pierres ! sa fille ! ses ducats ! »

Solanio. — Que le bon Antonio fasse bien attention d'être exact au jour dit, ou c'est lui qui payera pour cette aventure.

Salarino. — Parbleu, vous me rappelez à ce propos, qu'hier, causant avec un Français, il me dit que dans les mers étroites qui séparent la France de l'Angleterre, un vaisseau richement chargé de notre pays avait fait naufrage ; j'ai pensé à Antonio lorsqu'il m'a dit cela, et j'ai souhaité en silence que ce vaisseau ne fût pas à lui.

Solanio. — Vous feriez bien d'informer Antonio de ce que vous avez appris ; cependant ne le faites pas soudainement, car cela pourrait l'attrister.

Salarino. — Il n'y a pas un gentilhomme foulant cette terre qui ait un meilleur cœur. Je les ai vus se séparer, Bassanio et lui. Bassanio lui disait qu'il hâterait son retour ; il a répondu : « Ne faites pas cela, ne gâtez pas votre affaire par trop de précipitation, à cause de moi, Bassanio, mais donnez-vous tout le temps de la laisser mûrir ; quant au billet que le Juif a de moi, n'en inquiétez pas votre âme amoureuse ; soyez gai et employez vos meilleures pensées à faire votre cour et à déployer toutes les belles marques d'amour qu'il vous sera convenable de montrer là-bas. » Et alors, les yeux gros de larmes, la face détournée, il lui a tendu la main par derrière lui et avec une tendresse singulièrement vive, il a pressé celle de Bassanio ; puis ils se sont séparés.

Solanio. — Je crois vraiment qu'il ne tient à ce monde que pour Bassanio. Je t'en prie, partons, tâchons de le trouver et de secouer cette mélancolie qui est chez lui à demeure, par un plaisir ou un autre.

Salarino. — Oui, c'est cela.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entre NÉRISSA *avec* UN VALET.

Nérissa. — Vite, vite, je t'en prie ; tire immédiatement le rideau ; le prince d'Aragon a prêté le serment et vient faire son choix à l'instant même.

Fanfares de trompettes — Entrent LE PRINCE D'ARAGON, PORTIA *et* LEUR SUITE.

Portia. — Regardez, voici les coffrets, noble prince ; si vous choisissez celui qui contient mon portrait, les cérémonies de notre mariage seront célébrées immédiatement ; mais si vous vous trompez, vous devrez, Monseigneur, sans parler davantage, partir d'ici sur-le-champ.

Le prince d'Aragon. — Je me suis engagé par serment à trois choses : la première, de ne jamais révéler à personne quel coffret j'aurai choisi ; la seconde, de ne jamais parler de mariage à une vierge, pendant toute ma vie, si je me trompe de coffret ; la troisième, de prendre congé de vous et de partir, si la fortune m'est contraire.

Portia. — Ce sont les conditions que doit jurer quiconque vient ici courir les chances du hasard pour mon indigne personne.

Le prince d'Aragon. — Et j'en ai pris mon parti. Fortune, maintenant réponds aux espérances de mon cœur ! — Or, argent et plomb vil. « *Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.* » Vous ferez bien de prendre un plus bel aspect, avant que je donne ou que je hasarde quelque chose. Que dit le coffret d'or ? Ah ! voyons ! *Qui me choisit, gagnera ce que beaucoup désirent.* Qu'est-ce que *beaucoup* peut signifier ? Ce beaucoup doit sans doute s'entendre de la folle multitude qui choisit sur l'apparence, qui n'en sait pas plus long que ne lui en apprennent ses yeux amoureux des surfaces, qui ne pénètre pas dans l'intérieur des choses, mais qui, comme le martinet, bâtit en plein air, sur le mur extérieur, au milieu des périls, sur la route même des accidents. Je ne choisirai pas ce que beaucoup désirent parce que je ne veux pas me mettre au niveau des esprits vulgaires et me confondre dans les rangs des multitudes barbares. Maintenant, à toi, palais d'argent, récite-moi en-

core une fois l'inscription que tu portes. *Qui me choisit, obtiendra autant qu'il mérite.* Voilà qui est bien dit; car nul ne devrait chercher à tromper la fortune, et prétendre s'élever aux honneurs s'il ne porte pas les marques du mérite. Nul ne devrait être assez présomptueux pour se charger d'une dignité imméritée. Oh! s'il se pouvait que les biens, les grades, les emplois ne fussent pas acquis par la corruption! S'il se pouvait que les honneurs fussent toujours achetés par le mérite de celui qui les obtient! Combien d'hommes seraient vêtus qui vont maintenant nus! Combien sont commandés qui commanderaient! Combien de basse paysannerie on trouverait à séparer du bon grain du véritable honneur, et combien d'honneur on ramasserait parmi les décombres et les ruines faites par le temps, pour le rendre à son ancien lustre! Bien, faisons notre choix. *Qui me choisit, obtiendra autant qu'il mérite.* » Je m'arrête au mérite. Donnez-moi la clef de ce coffret, et ouvrons immédiatement la porte de mon destin.

(*Il ouvre le coffret d'argent.*)

PORTIA — Une trop longue pause pour l'objet que vous trouvez là dedans!

LE PRINCE D'ARAGON. — Qu'est-ce là? le portrait d'un idiot clignotant qui me présente un rouleau. Je vais le lire. Oh! combien différent tu es de Portia! combien différent de mes espérances et de mon mérite! *Qui me choisit, obtiendra autant qu'il mérite.* Est-ce que je ne mérite pas mieux qu'une tête d'idiot? Est-ce là tout ce que je vaux? mes qualités n'ont-elles pas plus de prix?

PORTIA. — Offenser et juger sont deux actes distincts et de nature opposée.

LE PRINCE D'ARAGON. — Qu'y a-t-il là d'écrit?

(*Il lit.*)

L feu a sept fois éprouvé ce métal;
Sept fois aussi a été éprouvé le jugement
Qui n'a jamais choisi de travers.
Il y en a qui embrassent des ombres,
Et ceux-ci possèdent un bonheur d'ombres.
Il y a, je le sais, des imbéciles vivants,
Argentés à la surface; celui que voici en était un.
Épousez la femme que vous voudrez,
Ma tête sera toujours la vôtre.
Ainsi, partez; vous êtes congédié.

Plus je resterai dans ces lieux et plus j'y semblerai insensé. Je suis venu avec une tête de sot pour contracter mariage, et je m'en retourne avec deux. Adieu, charmante. Je tiendrai mon serment et porterai patiemment mon malheur.

(*Il sort avec sa suite.*)

PORTIA. — Ainsi le papillon s'est roussi à la chandelle! Oh! ces sots à réflexions profondes! lorsqu'ils doivent choisir, ils ont la sagesse de perdre à force d'esprit.

NÉRISSA. — Ce n'est pas une hérésie que l'ancien dicton : « La pendaison et le mariage sont décidés par le hasard. »

PORTIA. — Sortons; tirez le rideau, Nérissa.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Où est Madame?

PORTIA. — Me voici; et Monseigneur, que désire-t-il?

LE MESSAGER. — Madame, il est descendu à votre porte un jeune Vénitien qui a pris les devants pour annoncer l'arrivée de son maître dont il vous apporte les très-substantiels hommages, puisqu'en outre des salutations et des paroles courtoises, ils contiennent de riches présents. Je n'ai pas encore vu un ambassadeur d'amour qui répondît aussi bien à son emploi. Jamais journée d'avril n'est venue plus délicieusement annoncer la prochaine arrivée de l'opulent été que ce messager l'approche de son maître.

PORTIA. — Assez, je t'en prie; j'ai presque peur que tu ne viennes à me dire que c'est quelqu'un de ta famille, tant je te vois dépenser pour le louer, ton esprit des dimanches. Viens, viens, Nérissa; car j'ai hâte de voir ce courrier du vif Cupidon qui se présente avec un si bon air.

NÉRISSA. — Oh! seigneur Amour! fais que ce soit Bassanio. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une rue.

Entrent SOLANIO *et* SALARINO.

SOLANIO. — Eh bien, quelles nouvelles sur le Rialto?

SALARINO. — Eh bien, le bruit court toujours sans être démenti qu'un navire richement chargé d'Antonio a fait naufrage dans le détroit; — les *Goodwins*, tel est je crois le nom de l'endroit où il a sombré — un bas-fond dangereux et fatal où les carcasses d'une foule de gros navires ont trouvé leur sépulture, à ce qu'on dit, si toutefois ma commère, la rumeur, est une honnête femme fidèle à sa parole.

SOLANIO. — Je voudrais que dans cette circonstance elle se trouvât aussi menteuse que la plus menteuse commère qui ait jamais mâché du gingembre ou fait croire à ses voisines qu'elle pleurait pour la mort de son troisième mari. Mais sans glisser dans la prolixité, ou quitter la grande route de la conversation, disons qu'il n'est que trop vrai que le bon Antonio, l'honnête Antonio.... Oh! que n'ai-je une épithète assez honorable pour accompagner son nom!

SALARINO. — Voyons, arrive à la fin.

SOLANIO. — Ah! que dis-tu? la fin, c'est qu'il a perdu un vaisseau.

SALARINO. — Je voudrais que ce fût la fin de ses pertes.

SOLANIO. — Laisse-moi dire bien vite *amen*, de peur que le diable ne détruise l'effet de ma prière, car le voici qui vient sous la forme d'un Juif.

Entre SHYLOCK.

Eh bien, Shylock! quelles nouvelles parmi les marchands?

SHYLOCK. — Vous étiez instruits mieux que personne, mieux que personne, de la fuite de ma fille.

SALARINO. — Cela est certain; moi pour ma part je connaissais le tailleur qui a confectionné les ailes avec lesquelles elle s'est enfuie.

SOLANIO. — Et Shylock pour sa part savait que l'oiseau avait des plumes; et c'est la nature des oiseaux de quitter leur nid lorsqu'ils ont des plumes.

SHYLOCK. — Elle sera damnée pour cela.

SALARINO. — Cela est certain si le diable peut être son juge.

SHYLOCK. — Ma chair et mon sang se révolter ainsi!

SOLANIO. — Fi! fi! vieille charogne! comment! cela se révolte à ton âge?

SHYLOCK. — Je dis que ma fille est ma chair et mon sang.

SALARINO. — Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire; plus de différence entre vos deux sangs qu'entre le vin rouge et le vin du Rhin. Mais, dis-nous, as-tu ou n'as-tu pas entendu dire qu'Antonio avait éprouvé une perte en mer?

SHYLOCK. — Voilà encore une autre bonne affaire pour moi! Un banqueroutier, un prodigue qui ose à peine montrer sa tête sur le Rialto! un mendiant qui avait coutume de venir faire l'élégant sur le marché! Qu'il prenne garde à son billet. — Il avait l'habitude de m'appeler usurier; qu'il prenne garde à son billet. — Il avait l'habitude de prêter de l'argent par courtoisie chrétienne; qu'il prenne garde à son billet!

SALARINO. — Bah! je suis sûr que s'il n'est pas en règle, tu ne prendras pas sa chair; à quoi serait-elle bonne?

SHYLOCK. — A amorcer les poissons. Elle repaîtra ma vengeance si elle ne peut servir à rien de mieux. Il a jeté le mépris sur moi, il m'a empêché de gagner un demi-million; il a ri de mes pertes, il s'est moqué de mes gains, il a méprisé ma nation, entravé mes affaires, refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et quelle raison a-t-il pour faire tout cela? Je suis un Juif. Est-ce qu'un Juif n'a pas des yeux? est-ce qu'un Juif n'a pas des mains, des organes, des proportions, des

SOLANIO. Eh bien, Shylock! quelles nouvelles parmi les marchands?
SHYLOCK. Vous étiez instruits, mieux que personne, de la fuite de ma fille.
(Acte III, sc. I.)

sens, des affections, des passions? est-ce qu'il n'est pas nourri des mêmes aliments, blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, échauffé et refroidi par le même été et par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? Si vous nous empoisonnez, ne mourrons-nous pas? Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas? Si nous vous ressemblons en tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Si un Juif outrage un chrétien, quel sera le nom de l'humilité dont fera preuve ce dernier? vengeance. Si un chrétien outrage un Juif, quel nom devra porter la patience du Juif, s'il veut suivre l'exemple du chrétien? vengeance. La scélératesse que vous m'enseignez je la mettrai en pratique, et cela ira bien mal si je ne dépasse pas l'instruction que vous m'avez donnée.

Entre UN VALET.

LE VALET. — Messieurs, mon maître Antonio est chez lui, et désire vous parler.

SALARINO. — Nous l'avons cherché de tous côtés.

SOLANIO. — En voici venir un autre de cette tribu; on n'en trouverait pas un troisième de la même espèce, à moins que le diable lui-même ne se fît Juif.

(*Sortent Solanio, Salarino et le valet.*)

Entre TUBAL.

SHYLOCK. — Eh bien, Tubal, quelles nouvelles de Gênes? as-tu trouvé ma fille?

TUBAL. — J'ai séjourné dans plus d'un lieu où l'on parlait d'elle, mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK. — Oh! là, là, là, là! un diamant de perdu qui m'avait coûté deux mille ducats à Francfort! La malédiction n'était jamais tombée sur notre nation jusqu'à ce jour; je ne l'avais jamais sentie jusqu'à ce jour. Deux mille ducats perdus avec ce diamant, et d'autres précieux, précieux bijoux! Je voudrais que ma fille fût morte à mes pieds, avec les joyaux à ses oreilles! je voudrais qu'elle fût enterrée à mes pieds, avec les ducats dans son cercueil! Pas de nouvelles des fugitifs? Non, aucune. Et je ne sais combien d'argent dépensé pour les recherches. Ah! vois-tu, perte sur perte! le voleur est parti avec tant, et il a fallu donner tant pour trouver le voleur, et pas de satisfaction, pas de vengeance! pas de mauvaise chance pour d'autres épaules que les miennes! pas d'autres soupirs que ceux que je pousse! pas d'autres larmes que celles que je répands!

TUBAL. — Oh! si, d'autres hommes ont aussi leur mauvaise chance. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes....

SHYLOCK. — Quoi? quoi? quoi? Un malheur? un malheur?

TUBAL. — A eu un vaisseau naufragé en venant de Tripoli.

SHYLOCK. — Je remercie Dieu! je remercie Dieu! Est-ce vrai? est-ce vrai?

TUBAL. — J'ai parlé avec quelques-uns des matelots qui avaient échappé au naufrage.

SHYLOCK. — Je te remercie, mon bon Tubal. De bonnes nouvelles! de bonnes nouvelles! Ah! ah! Où çà? à Gênes?

TUBAL. — Votre fille a dépensé à Gênes, à ce que j'ai entendu dire, quatre-vingts ducats dans une nuit.

SHYLOCK. — Tu me plonges un poignard dans le cœur; je ne reverrai jamais mon or. Quatre-vingts ducats en une seule fois! quatre-vingts ducats!

TUBAL. — J'ai fait route pour Venise avec divers créanciers d'Antonio qui juraient qu'il ne pourrait éviter la banqueroute.

SHYLOCK. — J'en suis tout à fait joyeux; je le ferai souffrir, je le tortunerai; j'en suis tout à fait joyeux.

TUBAL. — Un de ces créanciers m'a montré un anneau qu'il avait eu de votre fille en échange d'un singe.

SHYLOCK. — Maudite soit-elle! tu me tortures, Tubal. C'était ma turquoise; je l'avais eue de Lia lorsque j'étais garçon; je ne l'aurais pas donnée pour tout un désert plein de singes.

TUBAL. — Mais Antonio est certainement ruiné.

SHYLOCK. — Oui, oui; cela est vrai, cela est très-vrai. Va, Tubal; retiens-moi un sergent; retiens-le-moi une quinzaine d'avance. S'il n'est pas exact au jour dit, je veux avoir son cœur; car s'il n'était plus à Venise, je pourrais faire tout le commerce que je voudrais. Va, Tubal, et viens me rejoindre à notre synagogue; va, mon bon Tubal; à notre synagogue, Tubal. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent BASSANIO, PORTIA, GRATIANO, NÉRISSA *et* LES GENS DE LA SUITE.

PORTIA. — Je vous en prie, ne vous pressez pas; attendez un jour ou deux avant de consulter le sort, car si vous choisissez mal, je perds votre compagnie; ainsi donc, différez un peu. Il y a quelque chose qui me dit — oh! ce n'est pas l'amour! — que je ne voudrais pas vous perdre, et vous savez vous-même que ce n'est pas la haine qui conseille dans une telle disposition d'esprit : mais de peur que vous ne me compreniez pas bien — et cependant une jeune fille n'a pas un langage différent de sa pensée — je voudrais vous retenir ici un mois ou deux avant que vous vous remettiez à cause de moi aux mains de la fortune. Je pourrais vous enseigner le moyen de bien choisir, mais alors je serais parjure, et je ne le serai jamais; d'un autre côté vous pouvez me perdre, et si cela arrive, vous me ferez regretter de n'avoir pas commis le péché du parjure. Maudits soient vos yeux, ils m'ont ensorcelée et partagée en deux moitiés; l'une de ces moitiés est à vous, l'autre est à demi à vous, à moi, veux-je dire; mais si elle est à moi, elle est à vous, et ainsi je suis toute à vous! O la vilaine époque qui met des barrières entre les possesseurs et leurs droits légitimes! C'est ainsi que quoique à vous je ne suis pas à vous. Si les choses tournent mal, que ce soit la fortune qui en paye les pots cassés et non pas moi. Je parle trop, mais c'est pour retarder le temps, le ralentir, le traîner en longueur afin de vous faire ajourner votre choix.

Bassanio. — Laissez-moi choisir, car dans ma situation présente, je suis sur le chevalet.

Portia. — Sur le chevalet, Bassanio! Alors déclarez quelle espèce de trahison est mêlée à votre amour.

Bassanio. — Aucune, si ce n'est cette vilaine trahison de l'inquiétude qui me fait craindre pour la possession de mon amour. Il pourrait aussi bien exister pacte et amitié entre la neige et le feu qu'entre la trahison et mon amour.

Portia. — Oui, mais vous parlez sur le chevalet qui fait dire aux patients tout ce qu'on veut.

Bassanio. — Promettez-moi la vie et je confesserai la vérité.

Portia. — Et bien, alors, confessez et vivez.

Bassanio. — Confesser que je vous aime et vous aimer aurait été le véritable résumé de ma confession. O heureux tourment, puisque mon tourmenteur m'enseigne les réponses de délivrance! Mais conduisez-moi vers les coffrets et vers ma fortune.

(*Le rideau tiré découvre les coffrets.*)

Portia. — Eh bien, soit alors. Un de ces coffrets contient mon portrait; si vous m'aimez, vous me découvrirez tout droit. — Nérissa, et vous tous, tenez-vous à l'écart. Que la musique résonne pendant qu'il choisira, de manière que s'il perd il fasse une fin de cygne et disparaisse au sein de la mélodie; et, afin que la comparaison soit plus juste encore, mes yeux seront le cours d'eau qui lui servira d'humide lit de mort. Il peut gagner, et alors que sera la musique? Eh bien alors la musique tiendra lieu de ces fanfares qui accompagnent les révérences de fidèles sujets devant un roi nouvellement couronné; ou bien encore elle sera comme ces harmonieux murmures qui, à la pointe du jour, se glissent dans l'oreille du fiancé endormi pour l'appeler au mariage. Maintenant il s'avance avec autant de fierté, mais avec plus d'amour que le jeune Alcide lorsqu'il racheta Troie gémissante du tribut de vierges payé au monstre marin. Moi je suis la victime destinée au sacrifice, et les autres ici sont les femmes Dardaniennes qui, la terreur sur le visage, viennent contempler l'issue de cet exploit. Marche, Hercule! Si tu vis, je vivrai. Je contemple ce combat avec bien plus d'effroi que toi, qui soutiens la lutte.

(*La musique accompagne ce chant, pendant que Bassanio cherche mentalement à découvrir le secret des coffrets.*)

CHANT.

Dites-moi où naît la passion,
Est-ce dans le cœur ou dans la tête?
Comment est-elle engendrée? Comment nourrie?
Répondez, répondez.
Elle est engendrée dans les yeux,
Elle se nourrit de regards, et elle meurt
Dans le berceau où elle repose.
Entonnons tous le glas de la passion.
Je vais commencer : Ding, dong, sonne.

LE CHOEUR.

Ding, dong, sonne.

Bassanio. — Les plus brillantes apparences peuvent couvrir les plus médiocres réalités; le monde est toujours trompé par l'ornement. En justice, quelle cause si véreuse et si corrompue, dont une voix ingénieuse ne puisse, en la présentant habilement, dissimuler l'odieux aspect? En religion, quelle erreur détestable dont un personnage au grave maintien ne puisse cacher l'énormité sous de beaux ornements, en la bénissant et en l'appuyant de textes? Il n'y a pas de vice si simple qu'il ne réussisse à donner à son aspect extérieur quelqu'une des marques de la vertu. Combien de lâches dont les cœurs sont aussi faux qu'un escalier fait de sable, et à qui, quand on les scrute intérieurement, on trouve le foie blanc comme le lait, portent à leurs mentons les barbes d'Hercule et de Mars au sourcil courroucé! ils ne se parent de ces signes extérieurs du courage que pour se rendre redoutés. Regardez une certaine beauté et vous verrez qu'elle est achetée au poids; une manière de miracle s'accomplit, qui rend plus légères celles qui en ont une plus grande quantité. Ainsi ces boucles dorées, tortillées comme des serpents, qui voltigent si capricieusement au vent sur une tête supposée belle, examinées de près, se trouvent souvent n'être que le douaire d'une autre tête dont le sépulcre renferme le crâne qui les nourrissait. L'ornement n'est donc que le rivage trompeur d'une mer dangereuse; la brillante écharpe qui voile une beauté indienne; en un mot, une vérité de surface dont le siècle rusé se sert pour attraper les plus sages. C'est pourquoi je te repousse absolument, or fastueux, dure nourriture de Midas, et toi aussi, pâle et vil agent entre l'homme et l'homme; mais toi, maigre plomb, qui menaces plutôt que tu ne promets, ta simplicité me touche plus que l'éloquence,

et c'est toi que je choisis. Que joyeuse soit la conséquence de ce choix!

Portia. — Comme se dissipent dans l'air toutes les passions qui m'agitaient, sauf une seule : anxiétés du doute, désespoir à la précipitation téméraire, crainte frissonnante, jalousie aux yeux verts! O Amour, modère-toi; comprime ton extase, fais pleuvoir ta joie avec mesure, retranche ton excès! Je sens trop vivement ton bonheur, diminue-le, de crainte qu'il ne m'étouffe!

Bassanio, *ouvrant le coffret de plomb.* — Qu'est-ce que je trouve ici? le portrait de la belle Portia! Quel demi-dieu a su joindre de si près la créature vivante? Ces yeux se meuvent-ils? ou bien semblent-ils en mouvement parce qu'ils mènent en laisse les regards des miens? Voici les lèvres entr'ouvertes séparées par une respiration embaumée; une aussi douce barrière méritait de séparer de si douces amies. Dans ses cheveux, le peintre a imité l'araignée et a tissé un filet d'or pour prendre les cœurs des hommes en plus grand nombre que les toiles de l'araignée ne prennent de moucherons. Mais les yeux! comment a-t-il pu y voir assez pour les peindre? Il semble qu'en peindre un seul était suffisant pour lui faire perdre les deux siens et l'arrêter ainsi dans sa tâche. Voyez cependant! autant la réalité de mes éloges fait tort à cette ombre en restant au-dessous des éloges qu'elle mérite, autant cette ombre reste boiteuse en arrière de la vivante réalité. Mais voici le rouleau qui contient la moralité sommaire de mon heureuse fortune. (*Il lit.*)

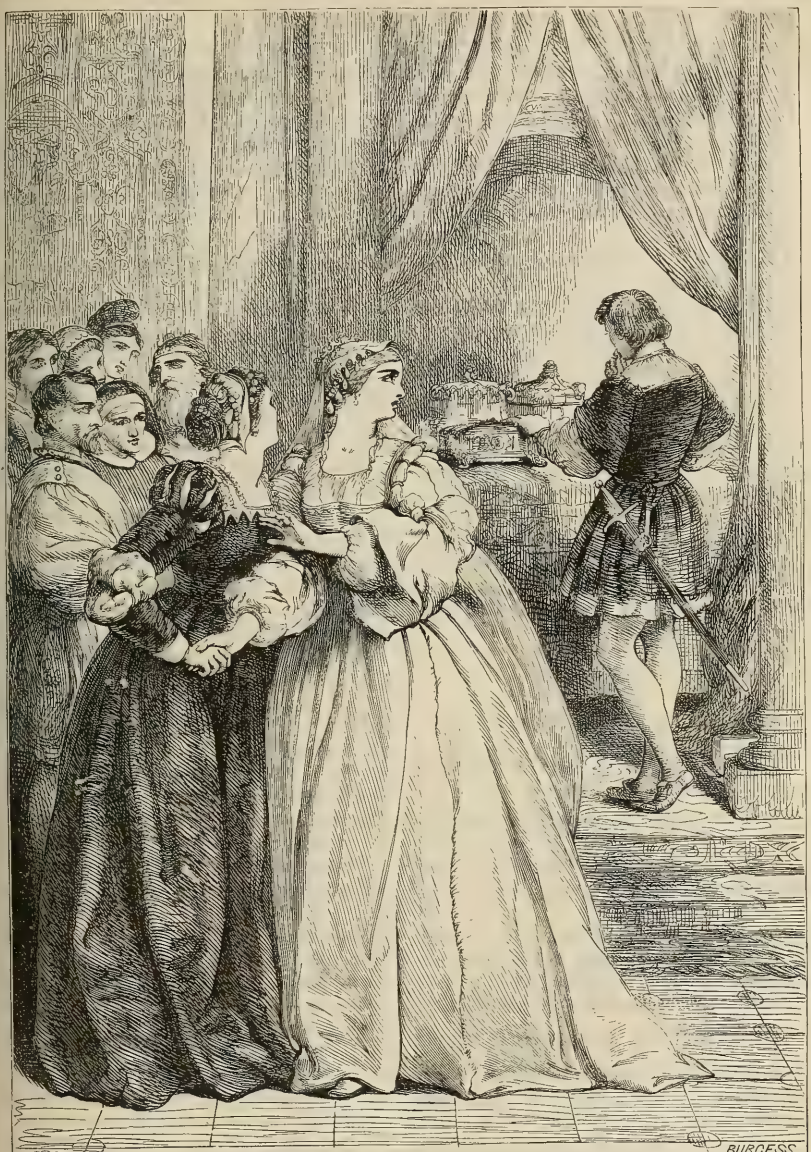
A vous qui ne choisissez pas sur l'apparence,
Chance toujours aussi heureuse et choix toujours aussi vrai!
Puisque cette bonne fortune vous arrive,
Contentez-vous-en et n'en cherchez pas de nouvelle.
Si vous en êtes satisfait
Et que vous teniez votre aventure pour votre bonheur,
Tournez-vous du côté de votre dame,
Et réclamez-la avec un baiser d'amour.

Une aimable devise! — Belle dame, avec votre permission, je viens, ma note à la main, pour donner et recevoir. (*Il l'embrasse.*) Comme lorsque deux lutteurs se disputent une victoire, celui qui pense avoir bien mérité aux yeux du peuple, en entendant les applaudissements et les hourras unanimes, s'arrête la tête saisie de vertige et regarde incertain si ces acclamations de louanges s'adressent ou ne s'adressent pas à lui; ainsi, trois fois belle dame, je m'arrête incertain de savoir si ce que je vois est vrai jusqu'à ce que vous me l'ayez affirmé, confirmé, ratifié.

Portia. — Vous me voyez ici, seigneur Bassanio, telle que je suis. Pour ce qui est de moi seule, je ne nourrirais aucun ambitieux désir d'être mieux que je ne suis; mais pour vous, je voudrais pouvoir me tripler vingt fois; je voudrais être mille fois plus belle, mille fois plus riche; et afin seulement de m'élever plus haut dans le compte que vous faites de moi, je voudrais en richesses, en vertus, en beautés, en amis, excéder tout compte. Quant à moi, la somme totale de ma personne équivaut à zéro; c'est-à-dire, pour m'exprimer en résumé, équivaut à une fille sans instruction, sans savoir, sans expérience, heureuse en ceci qu'elle n'est pas encore si vieille qu'elle ne puisse apprendre; plus heureuse en ceci qu'elle n'est pas si stupide qu'elle ne puisse apprendre, et heureuse par-dessus tout de pouvoir remettre un esprit docile aux soins du vôtre, pour qu'il le dirige comme son seigneur, son gouverneur, son roi. Ma personne et ce qui m'appartient vous sont transférés et deviennent vôtres; il n'y a qu'un instant, j'étais la souveraine de ce beau château, la maîtresse de mes serviteurs, la maîtresse de moi-même; et maintenant, maintenant, ce château, ces serviteurs, cette personne qui est moi, sont vôtres, Monseigneur. Je vous les donne avec cet anneau; si jamais vous vous en séparez, le perdez ou le donnez, que ce soit le présage de la ruine de votre amour, et pour moi la légitime occasion de me plaindre de vous.

Bassanio. — Madame, vous m'avez privé de tout pouvoir de parole; mon sang seul vous répond dans mes veines, et il y a dans mes facultés une confusion pareille à celle qui se manifeste, après quelque discours éloquent prononcé par un prince populaire, parmi la multitude bourdonnante de satisfaction, lorsque de ces murmures mêlés ensemble, il sort ce bruit indistinct où il n'y a rien qu'une joie exprimée et non exprimée à la fois. Mais lorsque cet anneau se séparera de mon doigt, c'est que la vie me quittera, et alors vous pourrez dire hardiment : Bassanio est mort.

Nérissa. — Monseigneur et Madame, c'est maintenant à nous, qui avons été spectateurs et avons vu nos vœux s'accomplir, de crier : Bonheur parfait! bonheur parfait, Monseigneur et Madame!



Bassanio. C'est toi que je choisis. Que joyeuse soit la conséquence de ce choix!
Portia. Comme se dissipent dans l'air toutes les passions qui m'agitaient, sauf une seule! (Acte III, sc. II.)

Gratiano. — Monseigneur Bassanio, et vous, noble dame, je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer, car je suis sûr que vos désirs ne peuvent se porter sur rien de ce qui peut faire le mien; aussi, lorsque Vos Honneurs solenniseront le contrat de leur union, je vous demande de me permettre de me marier en même temps.

Bassanio. — De tout mon cœur, si tu peux trouver une femme.

Gratiano. — Je remercie Votre Seigneurie; elle m'en a trouvé une. Mes yeux, Monseigneur, peuvent avoir des regards aussi prompts que les vôtres. Vous regardiez la maîtresse, moi je regardais la suivante; vous aimiez, j'aimais aussi, car la temporisation ne me va pas mieux qu'à vous, Monseigneur. Votre fortune dépendait de ces coffrets, et les choses se sont trouvées ainsi que la mienne en dépendait aussi; car après avoir fait ma cour jusqu'à me mettre en nage et avoir juré des serments d'amour jusqu'à me dessécher le palais, j'ai enfin — si une promesse est une fin — arraché à cette belle ici présente la promesse d'obtenir son amour si votre fortune vous faisait conquérir sa maîtresse.

Portia. — Est-ce vrai, Nérissa?

Nérissa. — Oui, Madame, si tel est votre bon plaisir.

Bassanio. — Et vous, Gratiano, êtes-vous de bonne foi?

Gratiano. — Oui, Monseigneur, de très-bonne foi.

Bassanio. — Nos noces seront fort honorées des vôtres.

Gratiano. — Et nous jouerons contre eux mille ducats, à qui aura le premier garçon.

Nérissa. — Et enjeu dehors?

Gratiano. — Non, on ne gagne jamais à ce jeu-là quand l'enjeu est dehors. Mais qui vient ici? Lorenzo et sa belle mécréante. Eh bien! voici encore mon vieil ami de Venise, Solanio?

Entrent LORENZO, JESSICA *et* SOLANIO.

Bassanio. — Lorenzo et Solanio, soyez ici les bienvenus, si cependant mes titres en ces lieux ne sont pas encore trop jeunes pour me permettre de vous y souhaiter la bienvenue. — Avec votre permission, douce Portia, je souhaite ici la bienvenue à mes amis et à mes compatriotes.

Portia. — Je fais de même, Monseigneur; ils sont entièrement les bienvenus.

Lorenzo. — Je remercie Votre Honneur. Pour ma part, Monseigneur, mon intention n'était pas de venir vous visiter ici; mais Solanio, que j'ai rencontré en chemin, m'a engagé avec lui de manière à ne pas pouvoir le refuser.

Solanio. — C'est vrai, Monseigneur, et j'avais mes raisons pour cela. Le signor Antonio se recommande à vous.

(*Il donne une lettre à Bassanio.*)

Bassanio. — Avant que j'ouvre cette lettre, dites-moi, je vous prie, comment va mon excellent ami.

Solanio. — Il n'est pas malade, Monseigneur, à moins qu'il ne soit malade d'esprit, et il n'est pas bien portant non plus, à moins qu'il ne soit bien portant d'esprit. Sa lettre, que voici, vous dira son état. (*Bassanio lit la lettre.*)

Gratiano. — Nérissa, faites bon accueil à cet étranger, souhaitez-lui la bienvenue. La main, Solanio; quelles nouvelles à Venise? Comment se porte ce royal marchand, ce bon Antonio? Je sais qu'il sera heureux de notre succès. Nous sommes les Jasons, nous avons conquis la Toison.

Solanio. — Je voudrais que vous eussiez conquis la toison qu'il a perdue.

Portia. — Cette lettre contient quelques mauvaises nouvelles qui dérobent leurs couleurs aux joues de Bassanio. Quelque cher ami mort, sans doute, car rien d'autre au monde ne pourrait à ce point bouleverser l'être physique d'un homme de ferme caractère. Quoi! de pis en pis! Avec votre permission, Bassanio, je suis la moitié de vous-même, et je dois libéralement avoir la moitié des nouvelles que vous apporte cette lettre.

Bassanio. — O douce Portia! cette lettre contient quelques-uns des mots les plus déplaisants qui aient jamais taché le papier. Charmante dame, lorsque la première fois je vous avouai mon amour, je vous dis franchement que toute ma richesse coulait dans mes veines, consistait dans ma qualité de gentilhomme, et je vous dis alors la vérité; et cependant, chère dame, en m'estimant à rien, vous verrez combien vantard j'ai été. Lorsque je vous ai dit que ma fortune équivalait à zéro, j'aurais dû vous dire que j'étais au-dessous de zéro, car, en vérité, je me suis engagé envers un ami bien cher, et j'ai engagé mon ami à son plus mortel ennemi pour fournir à mes dépenses. Voici une lettre, Madame, dont le papier est comme le corps de mon ami, et chacun de ses mots comme une blessure ouverte qui laisse

échapper la vie avec le sang. Mais, cela est-il vrai, Solanio? Quoi? toutes ses expéditions ont échoué? Pas une seule n'a réussi? Quoi! à la fois celles de Tripoli, de Mexico, de l'Angleterre, de Lisbonne, des États barbaresques, de l'Inde? Pas un seul vaisseau n'a échappé au choc redoutable des rochers destructeurs de navires!

SOLANIO. — Pas un seul, Monseigneur. En outre, il paraîtrait que quand bien même il aurait l'argent pour rembourser le Juif, celui-ci ne l'accepterait pas. Je n'ai jamais vu une créature portant la forme humaine, plus avide et plus affamée de la perte d'un homme; il assiége le duc soir et matin de ses sollicitations, et déclare qu'il n'y a plus de liberté à Venise si on lui refuse justice. Vingt marchands, le duc lui-même, et les *magnificos* les plus considérables ont essayé de le ramener à la douceur, mais rien ne peut l'arracher à son haineux rabâchage : manque de promesse, justice, billet signé.

JESSICA. — Lorsque j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer, à Tubal et à Chus, ses compatriotes, qu'il aimerait mieux la chair d'Antonio que vingt fois la somme qu'il lui devait; et je sais, Monseigneur, que si la loi, l'autorité et la puissance laissent aller les choses, cela se passera mal pour ce pauvre Antonio.

PORTIA. — Est-ce votre cher ami qui se trouve en semblable malheur?

BASSANIO. — Le plus cher de mes amis, l'homme le plus affectueux, l'âme la plus généreuse et la plus infatigable à rendre des services, la personne en laquelle plus qu'en aucune autre qui respire en Italie, apparaît l'antique honneur romain.

PORTIA. — Quelle somme doit-il au Juif?

BASSANIO. — Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA. — Comment! pas davantage? Payez-lui-en six mille et déchirez le billet; doublez ces six mille et puis triplez cette dernière somme plutôt que Bassanio laisse perdre un cheveu, par sa faute, à un ami tel que celui qu'il décrit. Venez d'abord avec moi à l'église et donnez-moi le titre d'épouse, et puis allez immédiatement à Venise retrouver votre ami, car vous ne coucherez jamais aux côtés de Portia avec une âme inquiète. Vous aurez de l'or en quantité suffisante pour payer vingt fois cette petite somme; lorsqu'elle sera payée, revenez en amenant ce véritable ami. Ma suivante Nérissa et moi nous vivrons pendant ce temps-là comme des vierges et des veuves. Allons, sortons d'ici! car il vous faut partir le jour même de votre mariage. Faites bon accueil à vos amis; montrez-leur joyeux visage. Puisque vous êtes chèrement acheté, je vous aimerai chèrement. Mais faites-moi connaître la lettre de votre ami.

BASSANIO, *lisant*. — « Mon aimable Bassanio, mes vaisseaux ont tous péri, mes créanciers deviennent féroces, ma fortune est au plus bas, mon billet souscrit au Juif n'a pas été payé à l'échéance, et puisqu'en ne le payant pas il est impossible que je vive, toutes vos dettes envers moi seront éteintes si je puis vous voir seulement avant de mourir. Cependant, agissez comme il vous sera le plus agréable, et que ma lettre ne vous contraigne pas à revenir si votre amitié ne peut vous y engager. »

PORTIA. — O chéri, dépêchez toutes vos affaires et partez!

BASSANIO. — Puisque vous me donnez la permission de partir, je vais faire diligence, mais croyez que jusqu'à mon retour, aucun lit ne sera coupable de mon retard, aucun repos ne viendra s'interposer entre nous deux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Venise. — Une rue.

Entrent SHYLOCK, SALARINO, ANTONIO *et* UN GEÔLIER.

SHYLOCK. — Geôlier, surveillez-le. — Ne me parlez pas de clémence; c'est là l'imbécile qui prêtait de l'argent gratis. Geôlier, surveillez-le.

ANTONIO. — Écoutez-moi encore, mon bon Shylock.

SHYLOCK. — Je veux que les conditions de mon billet soient remplies; ne me parlez pas contre elles; j'ai juré qu'elles seraient exécutées. Tu m'as appelé chien lorsque tu n'avais aucune raison de le faire; mais puisque je suis un chien, prends garde à mes crocs. Le duc m'accordera justice. Je m'étonne, propre à rien de geôlier, que tu sois assez bête pour sortir avec lui lorsqu'il te le demande.

ANTONIO. — Je t'en prie, écoute-moi.

SHYLOCK. — Je veux les conditions de mon billet; je ne veux pas t'écouter. Je veux les conditions de mon billet; par conséquent, ne me parle pas davantage. Vous ne ferez pas de moi

un de ces bonasses imbéciles de pleurnicheurs qui vont secouer la tête, faiblir, soupirer et céder à des intercesseurs chrétiens. Ne me suis pas; je ne veux pas de discours; je veux les conditions de mon billet. (*Il sort.*)

SALARINO. — C'est bien le chien le plus impénétrable à la pitié qui ait jamais fait commerce avec des hommes.

ANTONIO. — Laissez-le tranquille, je ne le fatiguerai plus de prières inutiles. Il en veut à ma vie, et je sais pourquoi; souvent j'ai tiré de ses griffes des débiteurs qui venaient gémir près de moi : c'est pourquoi il me hait.

SALARINO. — Je suis sûr que le duc n'accordera jamais l'exécution de ce contrat.

ANTONIO. — Le duc ne peut empêcher la loi d'avoir son cours, à cause des garanties commerciales que les étrangers trouvent auprès de nous, à Venise; suspendre la loi, serait porter atteinte à la justice de l'État, puisque le commerce et la richesse de la ville dépendent de toutes les nations. Ainsi marchons; ces chagrins et ces pertes m'ont mis si bas que c'est à peine si je serai en état de fournir demain une livre de chair à mon cruel créancier. Allons, geôlier, marchons. Plaise à Dieu que Bassanio vienne pour me voir payer sa dette, et alors je n'ai plus de souci! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Belmont. — Un appartement dans le château de Portia.

Entrent PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA *et* BALTHAZAR.

LORENZO. — Madame, je le déclare, quoique vous soyez présente; vous avez de la divine amitié une idée noble et vraie, et vous le montrez vaillamment par la manière dont vous acceptez l'absence de votre époux. Mais si vous saviez à qui vous faites cet honneur, à quel vrai gentilhomme vous envoyez du secours, à quel tendre ami de Monseigneur votre époux, je suis sûr que vous seriez plus fière de votre action que vous ne le seriez de tout autre bienfait ordinaire.

PORTIA. — Je ne me suis jamais repentie d'avoir fait le bien, et je ne m'en repentirai pas aujourd'hui; chez des compagnons qui vivent en commerce familier et passent leur temps ensemble, dont les âmes portent un joug égal d'affection, il doit exister nécessairement une similitude de natures, de manières et d'esprits; ce qui me porte à penser que cet Antonio doit ressembler nécessairement à mon seigneur, puisqu'il est l'ami de cœur de mon seigneur. S'il en est ainsi, combien est petit le prix que j'ai donné pour racheter de la griffe d'une infernale cruauté cette ressemblance de mon amour! Mais ce langage approche un peu trop de la flatterie personnelle; donc, coupons-y court, et parlons d'autre chose. Lorenzo, je remets entre vos mains la surintendance et la direction de ma maison jusqu'au retour de mon époux. Pour ce qui me concerne, j'ai adressé au ciel le vœu secret de vivre dans la prière et la contemplation, en la seule compagnie de Nérissa, jusqu'au retour de mon époux et de mon seigneur; il y a un monastère à deux milles d'ici; c'est là que nous nous retirerons. Vous me ferez plaisir en ne refusant pas cette charge que mon amour et certaines nécessités me contraignent maintenant à vous imposer.

LORENZO. — Madame, de tout mon cœur; je suis prêt à obéir à tous vos aimables ordres.

PORTIA. — Mes gens connaissent déjà mes intentions et vous écouteront, vous et Jessica, comme les suppléants de Monseigneur Bassanio et de moi-même. Ainsi, bonne santé, jusqu'au jour prochain de notre entrevue.

LORENZO. — Que les belles pensées et les heures joyeuses vous accompagnent!

JESSICA. — Je souhaite à Votre Seigneurie l'accomplissement de tous les vœux de son cœur.

PORTIA. — Je vous remercie de votre souhait et suis très-heureuse de vous le rendre; adieu, Jessica. (*Sortent Jessica et Lorenzo.*)

Maintenant, Balthazar, je désire te trouver encore aujourd'hui, ce que je t'ai toujours trouvé : honnête et loyal. Prends cette lettre et emploie toute la diligence possible à un homme pour te rendre à Padoue; remets-la soigneusement en main propre à mon cousin, le docteur Bellario; prends les papiers et les vêtements qu'il te donnera, et porte-les, je t'en prie, avec toute la vitesse imaginable, au bateau de passage qui fait le service de Venise. Ne perds pas de temps en paroles; mais pars, je serai là avant toi.

BALTHAZAR. — Madame, je ferai toute la diligence possible. (*Il sort.*)

PORTIA. — Viens, Nérissa; j'ai en main une entreprise dont tu ne sais rien encore; nous verrons nos époux plus tôt qu'ils ne pensent.

NÉRISSA. — Et eux, nous verront-ils?

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DIRIGÉE PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix de chaque volume broché : 2 francs

La reliure en percaline se paye en sus, avec tranches jaspées, 75 cent.; avec tranches dorées, 1 fr.

s appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, es sciences, dans l'industrie, dans les arts, dans l'histoire, dans l'homme, tout ce qui est digne de notre intérêt en dehors de nous et en nous-mêmes.

uis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de la chenille en papillon jusqu'aux évolutions sublimes des astres, combien de beautés à contempler, rer, à essayer de comprendre dans l'immense panorama de la nature!

uis les premières observations de quelques hommes de génie dans l'antiquité les Aristote et les Archimède, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées nos yeux, et l'honneur de notre siècle, applications de la vapeur, de ricité, ou de la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence humaine, conquêtes glorieuses sur l'ignorance primitive de notre espèce! Qui pourns être pénétré de respect et saisi d'admiration, entrer dans ce cercle des es qui va s'élargissant de siècle en siècle?

s l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux témoignages de la nce humaine en lutte avec la nature, soit qu'on la suive cherchant l'or, le houille dans les entrailles de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre es fournaises éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et fabriques, it et jour, des essaims d'hommes font subir à la matière les transformations aires à l'accroissement de notre bien-être, de nos forces, et au perfectionnt de nos moyens d'action.

uelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, sculpture, architure, musique ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous l'inible source de surprises si charmantes et de si doux rapprochements!

l serait à plaindre celui qui, au milieu de tant de merveilles, se sentirait impuissant à admirer!

miration pour tout ce qui a une véritable grandeur est la plus noble de nos s et aussi la plus heureuse, car c'est celle qui a le plus de sujets de se ire, sans mélange d'amertume, d'envie, ou d'aucun des sentiments qui ent ou altèrent la dignité de notre nature.

y a que deux sortes d'états de l'âme où l'on puisse concevoir qu'il ne se point de place pour l'admiration : une ignorance extrême comparable à les êtres inférieurs à l'homme, qui, quelle que soit l'intelligence qu'on leur donner, très-probablement n'admirent guère; ou l'orgueil d'un aride, qui se condamne volontairement à l'indifférence, à l'impossibilité, ant sans doute que n'être surpris de rien est une marque de supériorité, et point résister à l'enthousiasme est une faiblesse.

sons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements vonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et s ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie, nous à supporter nos épreuves, nous consolent de nos misères, et nous inspirent la confiance qu'un jour l'étincelle sacrée qui est en nous deviendra flamme et notre petitesse grandeur.

Et ainsi entraînés, élevés par notre admiration, cédons à l'attrait et au charme qui ne sauraient manquer de faire naître en nous le goût et la volonté de nous instruire. Quoi de plus simple que d'aspirer à étudier et à connaître ce que nous admirons! Et ne craignons pas que l'étude et la connaissance affaiblissent en nous le don et le bonheur d'admirer. Il y a aussi une admiration, dit Joubert, qui est « fille du savoir. »

Loin de nous assurément la pensée de critiquer l'emploi de méthodes plus sévères pour répandre et populariser les connaissances utiles à tous les hommes. Mais n'est-ce pas au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre de nouvelles intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts? La raison suffira bien pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles, en effet, on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

A peine est-il utile d'ajouter que celui qui écrit ces lignes et qu'on a bien voulu charger de la direction de cette encyclopédie nouvelle, ne négligera rien de ce que lui a enseigné l'expérience et de ce que lui commande son dévouement à la grande cause de l'instruction, pour rendre la *Bibliothèque des merveilles* aussi digne qu'il lui sera possible de l'estime publique. Chacun de ses petits volumes, d'un prix peu élevé, étant imprimé à quelques milliers d'exemplaires seulement pour chaque édition, il sera facile de les tenir incessamment au courant de tous les progrès des sciences et des arts. C'est ce qu'on ne peut pas faire aisément dans les volumineuses encyclopédies, stéréotypées ou non, dont les articles, enchaînés en quelque sorte les uns aux autres, ne sauraient être modifiés ou renouvelés qu'à de très-longs intervalles. Les lacunes, presque inévitables, seront de même comblées sans aucune difficulté dès qu'on le jugera utile. De nos jours l'esprit humain va vite : il faut le suivre d'un pas agile; le service que doivent rendre ces recueils encyclopédiques est de résumer, pour le plus grand nombre des lecteurs, la science du passé, ce qu'y ajoute le présent, et d'ouvrir aussi quelque perspective de ce qu'il est permis d'entrevoir dans l'avenir.

1er janvier 1866. ÉDOUARD CHARTON.

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS :

rveilles célestes, par M. Camille FLAMMARION, auteur de la *Pluralité des des*;
tamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société omologie;
rveilles du monde invisible, par M. W. DE FONVIELLE;
Les Merveilles de l'atmosphère (les météores), par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ;
Les Merveilles de l'architecture, par M. André LEFEBVRE;
Les Merveilles de l'art naval, par M. RENARD, bibliothécaire du Dépôt des cartes et plans du ministère de la marine.

OUVRAGES SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION :

ptions volcaniques et les tremblements de terre, par MM. ZURCHER et OLLÉ;
ensions célèbres aux plus hautes montagnes du globe, par les mêmes;
rveilles de la chaleur, par M. le professeur CAZIN;
veilles des plages de la France, par M. A. LANDRIN;
veilles de l'aérostation, par M. Camille FLAMMARION;
aire et le Tonnerre, par M. W. DE FONVIELLE;
rveilles de la verrerie, par M. SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot, uvre;
veilles souterraines, par M. A. BADIN;
veilles de la végétation, par M. F. MARION;
Les Merveilles de l'optique, par M. F. MARION;
Les Merveilles de la céramique (première partie : *Orient*), par M. A. JACQUEMART, auteur de l'histoire de la *Porcelaine*;
Les Merveilles des ruines et des tombeaux, par M. Michel MASSON;
Les Merveilles du corps humain, par M. le docteur LE PILEUR;
Les Merveilles de la vie des plantes, par M. BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée Napoléon;
Les Merveilles de l'intelligence des animaux, par M. Ernest MENAULT;
Les Merveilles de l'hydraulique, par M. DE BIZE;
Les Merveilles de l'électricité, par M. BAILLE;
Les Merveilles des fleuves et des ruisseaux, par M. MILLET.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui, le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique* et *sobriété*. D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entrep partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier, de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan c adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours tages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui r les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas l édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus d confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans e pour les écrivains principaux ; pour les autres, un choix sera fait avec

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircisse qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Molie lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre tique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à d soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vrai l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexi mera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bo et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la la nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur nos les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms propr plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., la les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de ch teur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la pl moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour l de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus gr indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes existan bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditions surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou peu après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalanne. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c.
Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I et II sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Tomes I à XI. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

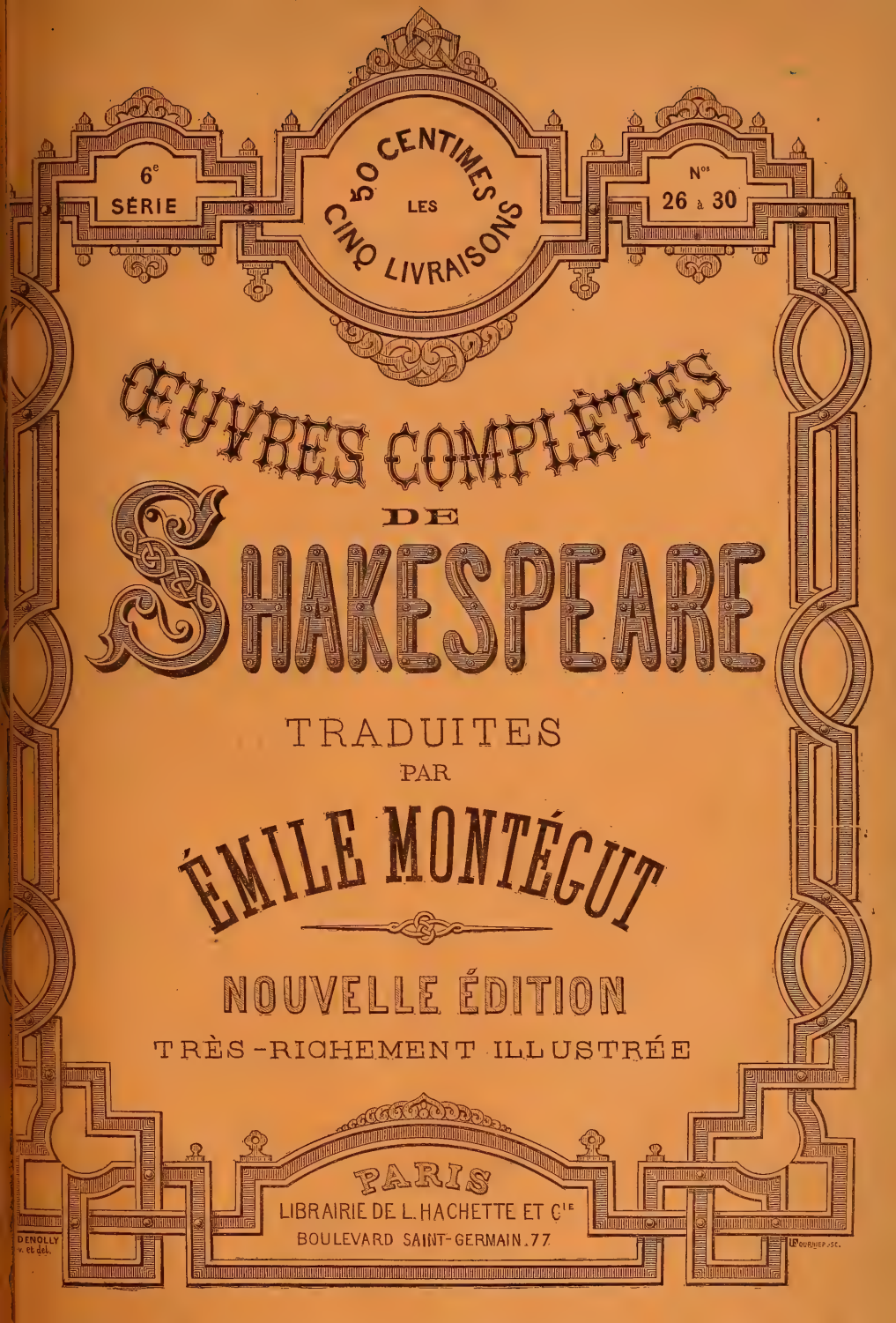
La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'édition 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume.

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. É. Soulié.
Boileau, par M. Caboche.
La Fontaine, par M. Julien Girard.
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.
Regnard, par M. V. Fournel.
Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier v chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, simile qui pourront être joints à ses œuvres.

12843 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


6e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 26 à 30
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
DENOLLY v. et del.
LE OURIEP sc.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKESPEARE

TRADUITES

PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

ET PUBLIÉES

PAR LIVRAISONS A 10 CENTIMES

Et par fascicules à 50 centimes contenant 5 livraisons réunies sous une couverture imprimée

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON 200 LIVRAISONS

Il paraît une livraison par semaine depuis le 16 mars 1866

Shakespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité tout entière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. Il faut que leur œuvre soit lue dans tous les pays et, dans chaque pays, par le plus grand nombre possible de lecteurs.

C'est sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition.

La traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shakespeare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un écrivain de grand talent dans sa langue maternelle en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées à l'Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

ANTONIO. Je t'en prie, écoute-moi.
SHYLOCK. Je veux les conditions de mon billet; je ne veux pas t'écouter. (Acte III, sc. III.)

PORTIA. — Ils nous verront, Nérissa; mais sous un tel costume qu'ils croiront que nous sommes pourvues de ce qui nous manque. Je te fais la gageure que lorsque nous serons toutes deux habillées en jeunes gens, c'est moi qui serai le plus joli garçon des deux, qui porterai une dague avec la grâce la plus crâne, qui saurai le mieux imiter la voix de l'âge hésitant entre l'enfance et la virilité, le mieux changer nos trottinements menus en mâles enjambées, le mieux parler de querelles comme un beau jeune homme fanfaron, et dire de jolis mensonges. Je raconterai, par exemple, combien d'honorables dames ont recherché mon amour, et ne l'ayant pas obtenu sont tombées malades et sont mortes de chagrin, mais que je n'y puis rien; ensuite j'affecterai le repentir, et je dirai qu'après tout je voudrais ne les avoir pas tuées, et vingt autres mensonges mignons de ce genre; si bien que les hommes jureront que je ne suis pas sortie du collége depuis plus d'un an. J'ai dans ma tête plus de mille des drôleries de ces bébés vantards et je m'en servirai.

NÉRISSA. — Quoi, allons-nous nous changer en hommes?

PORTIA. — Fi! quelle question! si quelqu'un de méchant t'entendait! Mais viens, je t'exposerai tous mes plans lorsque nous serons dans ma voiture qui nous attend à la porte du parc; dépêchons, car il nous faut faire vingt milles aujourd'hui.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Belmont. — Le jardin de Portia.

Entrent LANCELOT *et* JESSICA.

LANCELOT. — Oui, en vérité; car voyez-vous, les péchés du père retombent sur les enfants; c'est

pourquoi je vous assure que je tremble pour vous. J'ai toujours été franc avec vous, voilà pourquoi je vous exprime maintenant mon *assentiment* sur cette matière. Ainsi donc, amusez-vous bien, car en vérité, je crois que vous êtes damnée. Vous n'avez qu'un espoir qui puisse vous être de quelque secours; et cet espoir est encore une manière d'espoir bâtard.

Jessica. — Et quel est cet espoir, je te prie?

Lancelot. — Pardi, c'est que vous pouvez espérer que peut-être vous n'êtes pas la fille du Juif.

Jessica. — Ce serait en effet une sorte d'espoir bâtard; car s'il en était ainsi, les péchés de ma mère devraient retomber sur moi.

Lancelot. — Vraiment alors, je crains bien que vous ne soyez damnée à la fois à cause de votre père et à cause de votre mère; ainsi lorsque j'évite Scylla votre père, je tombe dans Charybde votre mère : bien, vous êtes perdue des deux côtés.

Jessica. — Je serai sauvée par mon mari; il m'a faite chrétienne.

Lancelot. — Il n'en est vraiment que plus à blâmer; nous étions déjà bien assez de chrétiens; nous étions même plus qu'il n'en fallait pour vivre en bons voisins. Cette rage de faire des chrétiens fera monter le prix des cochons; si nous nous mettons à devenir des mangeurs de porcs, bientôt on ne pourra plus, même à un prix fou, se faire une grillade.

Jessica. — Je vais répéter ce que tu dis à mon mari, Lancelot; le voici qui vient.

Entre LORENZO.

Lorenzo. — Je vais bientôt devenir jaloux de vous, Lancelot, si vous continuez à entretenir ainsi ma femme dans les coins.

Jessica. — Vous n'avez rien à craindre de nous, Lorenzo; Lancelot et moi nous sommes en querelle. Il me dit carrément qu'il n'y a pas d'espoir pour moi au ciel parce que je suis la fille d'un Juif, et il dit que vous n'êtes pas un bon citoyen de la république, car en convertissant les Juifs en chrétiens vous faites monter le prix du porc.

Lorenzo. — Il me sera plus facile de me justifier de cette action auprès de la république qu'à vous d'expliquer la rotondité de la négresse; la mauresse est enceinte de vos œuvres, Lancelot.

Lancelot. — Il est sans doute *mortifiant* que la *mauresse* soit grosse à *mort;* mais si elle n'est pas tout à fait honnête femme, quoi d'étonnant? je suis surpris que sa vertu soit encore aussi *vivante* qu'elle l'est; j'aurais cru à une vertu de *Maure*.

Lorenzo. — Comme un imbécile peut jouer aisément sur les mots! je crois que le plus gracieux ornement de l'esprit sera bientôt le silence, et que la parole ne sera plus un mérite que pour les perroquets. Allons, faquin, rentre à la maison et dis-leur de faire leurs préparatifs pour le dîner.

Lancelot. — Ils les ont faits, Monsieur, car ils ont tous des estomacs.

Lorenzo. — Seigneur! quel adroit attrapeur de bons mots vous faites! eh bien alors, allez leur dire de préparer le dîner.

Lancelot. — C'est fait aussi, Monsieur; c'est couvert et non dîner qui est le mot propre.

Lorenzo. — Eh bien! soit, Monsieur; va pour couvert.

Lancelot. — Couvert? oh! non, Monsieur, pas davantage; je connais mon devoir.

Lorenzo. — Toujours des escarmouches à propos de chaque mot qui passe! veux-tu montrer en une seule fois toute la richesse de ton esprit? Aie la bonté, je t'en prie, de comprendre un homme sensé qui parle en termes sensés; va trouver tes camarades, dis-leur de couvrir la table, de servir les plats et que nous allons aller dîner.

Lancelot. — C'est la table qui sera servie, Monsieur; et ce sont les plats qui seront couverts; quant à votre venue pour le dîner, Monsieur, il en sera ce qu'en décideront votre humeur et votre fantaisie. (*Il sort.*)

Lorenzo. — O cher bon sens! les jolis mariages de mots! l'idiot a rangé dans sa mémoire toute une armée de bons mots, et je connais nombre d'imbéciles de plus haute condition, qui sont farcis des mêmes sottises que lui, et qui pour le plaisir de lancer un mot amusant, vont déranger toute une conversation. Eh bien, Jessica, comment cela va-t-il? Maintenant, ma bonne chérie, dis-moi ton opinion sur la femme de Monseigneur Bassanio; l'aimes-tu beaucoup?

Jessica. — Au delà de toute expression. Il sera trop juste que Monseigneur Bassanio mène une vie exemplaire, car ayant dans sa femme une telle bénédiction, il trouvera ici sur terre les joies du ciel; s'il ne trouve pas ces joies sur terre, il lui sera vraiment bien inutile d'aller les chercher au ciel. Oui, si les dieux faisaient quelque céleste

gageure dont l'enjeu fût deux femmes terrestres et que Portia fût une de ces deux femmes, il faudrait engager quelque autre chose du côté de la seconde, car notre pauvre monde grossier n'a pas sa pareille.

Lorenzo. — Eh bien! tu as en moi un époux comparable à ce qu'elle est comme femme.

Jessica. — Vraiment! demandez-moi aussi mon opinion là-dessus!

Lorenzo. — C'est ce que je ferai tout à l'heure. Allons d'abord dîner.

Jessica. — Non, laissez-moi vous louer pendant que j'en ai appétit.

Lorenzo. — Non, je t'en prie, réserve tes louanges pour nos propos de table; alors, quelque chose que tu dises, je la digérerai avec mon dîner.

Jessica. — Fort bien; je m'en vais vous dire votre fait. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. — Une cour de justice.

Entrent LE DUC, LES MAGNIFICOS, ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO, SOLANIO, SALARINO *et d'autres.*

Le duc. — Eh bien, Antonio est-il ici?

Antonio. — Présent; aux ordres de Votre Grâce.

Le duc. — J'en suis affligé pour toi, mais tu as été appelé pour répondre à un ennemi de pierre, à un misérable inhumain, incapable de pitié, dont le cœur vide est à sec de la plus petite goutte de clémence.

Antonio. — J'ai appris que Votre Grâce avait pris de grandes peines pour l'amener à modérer l'acharnement de ses poursuites; mais puisqu'il persiste dans son inflexibilité et qu'il n'existe aucun moyen légal de me soustraire aux atteintes de sa méchanceté, j'opposerai ma patience à sa furie et j'armerai mon esprit d'une fermeté tranquille capable de me faire supporter la tyrannie et la rage du sien.

Le duc. — Que quelqu'un aille dire au Juif de se présenter devant la cour.

Solanio. — Il est à la porte; le voici, Monseigneur.

Entre SHYLOCK.

Le duc. — Faites place, et laissez-le venir en face de nous. — Shylock, le public pense, et je pense moi aussi, que ton intention a été simplement de poursuivre ton jeu cruel jusqu'au dernier moment, et qu'alors tu montreras une clémence et une pitié plus extraordinaires que ne l'est ton apparente cruauté; en sorte qu'au lieu d'exiger la pénalité consentie, c'est-à-dire une livre de la chair de ce pauvre marchand, non-seulement tu renonceras à cette condition, mais que, touché de générosité et de tendresse humaine, tu abandonneras une moitié du principal, considérant avec pitié les pertes récentes qui ont pesé sur lui d'un poids qui suffirait pour renverser un royal marchand et pour inspirer la commisération à des poitrines de bronze et à des cœurs de durs rochers, à des Turcs inflexibles et à des Tartares ignorants des devoirs de la douce courtoisie. Juif, nous attendons tous de toi une réponse généreuse.

Shylock. — J'ai informé Votre Grâce de mes intentions, et j'ai juré par notre saint sabbat que j'obtiendrais l'exécution de la clause pénale de mon contrat; si vous me la refusez, que le danger qui en résultera retombe sur la constitution et les libertés de votre ville. Vous me demanderez pourquoi j'aime mieux prendre une livre de charogne que recevoir trois mille ducats : à cela je ne répondrai pas autrement qu'en disant que telle est mon humeur. La réponse vous paraît-elle bonne? Si un rat trouble ma maison et qu'il me plaise de donner dix mille ducats pour m'en débarrasser, qu'a-t-on à dire à cela? Voyons, est-ce là encore une bonne réponse? Il y a des gens qui n'aiment

pas à entendre crier un cochon; d'autres à qui la vue d'un chat donne des accès de folie, et d'autres qui lorsque la cornemuse leur chante sous le nez ne peuvent retenir leur urine; car notre sensibilité, souveraine de nos passions, leur dicte ce qu'elles doivent aimer ou détester. Maintenant, voici la réponse que vous me demandez. De même qu'on ne peut donner de raison valable pour expliquer pourquoi celui-ci ne peut souffrir les cris du cochon, celui-là la vue d'un chat, bête nécessaire et inoffensive, cet autre une cornemuse qui chante, et qu'on est obligé de s'arrêter à celle-ci: qu'ils sont contraints de céder à une humiliante antipathie, laquelle les pousse à offenser parce qu'ils sont eux-mêmes offensés; ainsi moi, je ne peux donner d'autre raison, et je n'en veux donner d'autre que celle-ci: j'ai pour Antonio une haine fixe, une aversion absolue qui me poussent à lui intenter un procès ruineux pour moi. Êtes-vous satisfaits de ma réponse?

Bassanio. — Homme insensible, ce n'est pas là une réponse qui puisse excuser le débordement de ta cruauté.

Shylock. — Je ne suis pas obligé de donner une réponse qui te fasse plaisir.

Bassanio. — Est-ce que tous les hommes tuent ce qu'ils n'aiment pas?

Shylock. — Est-il un homme qui haïsse ce qu'il ne voudrait pas tuer?

Bassanio. — Toute offense n'engendre pas d'abord la haine.

Shylock. — Quoi! tu voudrais qu'un serpent te piquât deux fois?

Antonio. — Pensez donc, je vous en prie, que vous discutez avec le Juif. Vous pouvez aussi bien vous en aller sur la plage et ordonner à la marée de ne pas monter jusqu'à sa hauteur habituelle; vous pouvez aussi bien demander au loup pourquoi il contraint la brebis à bêler après son agneau; vous pouvez aussi bien défendre aux pins des montagnes de balancer leurs hautes cimes lorsqu'elles sont agitées par les souffles du ciel; vous pouvez aussi bien accomplir l'entreprise la plus dure à exécuter que d'essayer d'adoucir (car est-il rien de plus dur?) son cœur de Juif. Par conséquent, je vous en prie, ne faites pas de nouvelles offres, ne cherchez pas de nouveaux moyens; mais, sans plus tarder et sans plus épiloguer, faites ce que vous devez faire nécessairement: prononcez mon jugement et accordez au Juif l'objet de son désir.

Bassanio. — Pour tes trois mille ducats en voici six mille.

Shylock. — Quand bien même chacun des six mille ducats serait divisé en six parties, et que chacune de ces parties serait un ducat, je ne les recevrais pas; je voudrais l'exécution de mon billet.

Le duc. — Comment pourras-tu espérer la clémence, puisque tu n'en accordes aucune?

Shylock. — Quel jugement ai-je à redouter, puisque je ne fais aucun mal? Vous avez parmi vous de nombreux esclaves que vous avez achetés et que vous employez comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, à des besognes abjectes et serviles parce que vous les avez achetés. Viendrai-je vous dire: mettez-les en liberté, mariez-les à vos héritières? pourquoi suent-ils sous leurs fardeaux? pourquoi leurs lits ne sont-ils pas aussi doux que les vôtres, leurs palais flattés par les mêmes mets? Vous me répondriez: les esclaves sont à nous. Je vous réponds de même: cette livre de sa chair que je lui réclame, je l'ai chèrement achetée; elle est à moi et je l'aurai. Si vous me la refusez, anathème sur votre loi! les décrets de Venise sont désormais sans force. J'attends de vous justice; répondez, me la ferez-vous?

Le duc. — En vertu de mon pouvoir, je puis congédier la cour, à moins que Bellario, un savant docteur que j'ai envoyé chercher pour décider cette cause, n'arrive aujourd'hui.

Solanio. — Monseigneur, un messager nouvellement arrivé de Padoue avec des lettres du docteur attend à la porte.

Le duc. — Apportez-nous les lettres; introduisez le messager.

Bassanio. — Bon espoir, Antonio! Allons, ami, encore du courage. Le Juif aura ma chair, mon sang, mes os et toute ma personne avant que tu perdes pour moi une goutte de sang.

Antonio. — Je suis la brebis malade du troupeau, la mieux faite par conséquent pour la mort; le fruit le plus faible est celui qui tombe le premier à terre; qu'il en soit ainsi de moi. Vous ne pouvez mieux vous employer, Bassanio, qu'à vivre et à écrire mon épitaphe.

Entre NÉRISSA, *sous les habits d'un clerc d'avocat.*

Le duc. — Vous venez de Padoue, de la part de Bellario?

LORENZO. Allons, faquin, rentre à la maison et dis-leur de faire leurs préparatifs pour le dîner.
LANCELOT. Ils les ont faits, Monsieur, car ils ont tous des estomacs. (Acte III, sc. v.)

NÉRISSA. — Oui, Monseigneur, exactement. Bellario salue Votre Grâce.

(*Elle lui présente une lettre.*)

BASSANIO, *à Shylock.* — Pourquoi donc aiguises-tu ton couteau avec autant d'entrain?

SHYLOCK. — Pour couper à ce banqueroutier-ci le dédit qu'il me doit.

GRATIANO. — Ce n'est pas sur ta semelle, mais sur ton âme, âpre Juif, que tu donnes le fil à ton couteau. Aucun métal, pas même la hache du bourreau, n'est aussi tranchant de moitié que ta malice acérée. Aucune prière ne peut-elle donc te pénétrer?

SHYLOCK. — Non, aucune que ton esprit puisse suffire à composer.

GRATIANO. — Oh! sois damné, inexorable chien, et que ta vie accuse la justice! Tu ébranlerais presque assez fortement ma foi, pour me faire partager cette opinion de Pythagore, que les âmes des animaux s'incarnent dans des corps d'hommes. Ton esprit de chien animait autrefois un loup qui fut pendu pour meurtre d'homme; son âme féroce s'échappa de la potence et s'insinua en toi dans le ventre même de ta païenne de mère, car tes désirs sont ceux d'un loup, sanguinaires, affamés et rapaces.

SHYLOCK. — Tant que tes railleries n'effaceront pas la signature de mon billet, tu ne feras, en parlant si haut, autre chose que blesser tes poumons; fais des réparations à ton esprit, mon bon garçon, ou bien il va tomber dans une ruine irrémédiable. J'attends ici l'exécution de la loi.

LE DUC. — Cette lettre de Bellario recommande à notre cour un jeune et savant docteur. Où est-il?

NÉRISSA. — Il se tient tout près d'ici, attendant

la réponse qui doit lui apprendre si vous l'admettez.

Le duc. — De tout mon cœur. Que trois ou quatre d'entre vous aillent le chercher pour le conduire ici avec courtoisie. En attendant, la cour va prendre connaissance de la lettre de Bellario.

Un clerc, *lisant*. — Votre Grâce doit être informée qu'au moment où je reçois votre lettre je suis très-malade; mais votre messager s'est rencontré chez moi avec un jeune docteur de Rome dont le nom est Balthazar, qui était venu me rendre une visite amicale. Je lui ai exposé l'objet du procès entre Antonio le marchand et le Juif; nous avons ensemble consulté de nombreux auteurs; il possède mon opinion sur cette affaire, et cette opinon, améliorée par sa propre science, dont je ne saurais assez louer l'étendue, il vous la porte sur mes instances pour répondre à ma place à la requête de Votre Grâce. Je vous conjure de ne pas considérer son extrême jeunesse comme une raison pour lui épargner l'estime, car je n'ai jamais vu si vieille tête sur un si jeune corps. Je le recommande à votre gracieux accueil; l'épreuve que vous ferez de lui dira plus hautement son mérite que mes paroles.

Le duc. — Vous entendez ce que m'écrit le savant Bellario. Mais voici, je pense, le docteur?

Entre PORTIA, *habillée comme un docteur en droit.*

Donnez-moi la main. Venez-vous de la part du vieux Bellario?

Portia. — Oui, Monseigneur.

Le duc. — Vous êtes le bienvenu. Prenez votre place. Êtes-vous informé du procès qui est actuellement pendant devant la cour?

Portia. — Je suis entièrement au courant de la cause. Quel est ici le marchand, et quel est le Juif?

Le duc. — Antonio et toi, vieux Shylock, avancez tous deux.

Portia. — Votre nom est-il Shylock?

Shylock. — Shylock est mon nom.

Portia. — La demande que vous faites est d'une étrange nature, et cependant tellement légale, que la loi vénitienne ne peut vous empêcher de poursuivre. (*A Antonio.*) Vous tombez sous sa coupe, n'est-il pas vrai?

Antonio. — Oui; c'est ce qu'il dit.

Portia. — Avouez-vous ce billet?

Antonio. — Oui.

Portia. — Alors, le Juif doit se montrer clément.

Shylock. — Par l'effet de quelle contrainte? dites-le-moi.

Portia. — Le propre de la clémence est de n'être pas contrainte; elle tombe comme tombe la douce pluie du ciel sur la plaine qui est au-dessous d'elle; elle est deux fois bénie; elle bénit celui qui la donne et celui qui la reçoit. C'est ce qu'il y a de plus puissant dans ce qui est toutpuissant; elle sied mieux que la couronne au monarque sur son trône; le sceptre peut bien montrer la force du pouvoir temporel, l'attribut de la majesté et du respect qui fait craindre et redouter les rois; mais la clémence est au-dessus de cette autorité du sceptre; elle a son trône dans les cœurs des rois; elle est un attribut de Dieu lui-même, et le pouvoir terrestre approche autant que possible du pouvoir de Dieu, lorsque la clémence tempère la justice. Par conséquent, Juif, quoique la justice soit ton point d'appui, considère bien ceci : que ce n'est pas par la justice qu'aucun de nous trouvera son salut; nous prions pour demander la clémence, et cette même prière par laquelle nous la demandons, nous enseigne à tous que nous devons nous montrer cléments nous-mêmes. Je n'ai si longuement parlé que pour t'engager à modérer la justice de ta demande; si tu y persistes, cette cour de Venise, sévèrement fidèle à la loi, devra nécessairement prononcer sentence contre le marchand ici présent.

Shylock. — Que mes actions retombent sur ma tête! J'exige la loi, l'exécution de la clause pénale et le dédit de mon billet.

Portia. — Est-ce qu'il ne peut pas rembourser l'argent?

Bassanio. — Si, j'offre de le rendre ici pour lui devant la cour; bien plus, j'offre deux fois la somme; si cela ne suffit pas, je m'engagerai à en payer dix fois le montant en mettant en gage ma tête, mes mains, mon cœur; si cela ne suffit pas encore, alors il sera clair que la méchanceté l'emporte sur l'honnêteté. Je vous en conjure, pour une seule fois, faites fléchir la loi devant votre autorité; faites un petit mal pour faire un grand bien, et courbez l'obstination de ce diable cruel.

Portia. — Cela ne peut être; il n'y a pas de pouvoir à Venise qui puisse altérer un décret établi; un tel précédent introduirait dans l'État de nombreux abus; cela ne peut pas être.

Entrent le DUC, *les* MAGNIFICOS *et* D'AUTRES.
(Acte IV, sc. I.)

SHYLOCK. — Un Daniel est venu pour nous juger; oui, un Daniel! Oh! sage jeune juge, combien je t'honore!

PORTIA. — Laissez-moi, je vous prie, examiner le billet.

SHYLOCK. — Le voici, très-révérend docteur, le voici.

PORTIA. — Shylock, on offre de te rendre trois fois ton argent.

SHYLOCK. — Un serment, un serment, j'ai fait un serment au ciel. Chargerai-je mon âme d'un parjure? Non, je ne le ferais pas pour Venise entière.

PORTIA. — Oui, ce billet est échu sans payement, et par les conventions y consignées, le Juif peut légalement réclamer une livre de chair qu'il a droit de couper tout près du cœur de ce marchand. — Sois compatissant, reçois trois fois le montant de la dette; laisse-moi déchirer le billet.

SHYLOCK. — Lorsqu'il aura été acquitté conformément à sa teneur. Il paraît que vous êtes un digne juge; vous connaissez la loi, votre exposé a été très-solide; je vous enjoins donc de par la loi, dont vous êtes une des colonnes les plus méritantes, de procéder au jugement. Je jure par mon âme qu'il n'est pas langue humaine ayant assez d'éloquence pour changer ma volonté. Je m'en tiens à mon billet.

ANTONIO. — Je supplie la cour de tout mon cœur qu'elle veuille bien rendre le jugement.

PORTIA. — Eh bien, mais alors le voici; il vous faut préparer votre sein au couteau.

SHYLOCK. — Oh! noble juge! O excellent jeune homme!

PORTIA. — En effet, l'objet de la loi et le but qu'elle poursuit sont étroitement en relation avec la pénalité que ce billet montre pouvoir être réclamée.

SHYLOCK. — C'est très-vrai, ô juge sage et intègre! combien tu es plus vieux que ne le dit ton visage!

PORTIA. — Par conséquent, mettez votre sein à nu.

SHYLOCK. — Oui, sa poitrine; c'est ce que dit le billet, n'est-ce pas, noble juge? la place la plus près du cœur, ce sont les termes mêmes.

PORTIA. — Les termes mêmes. Y a-t-il ici une balance pour peser la chair?

SHYLOCK. — J'en ai une toute prête.

PORTIA. — Shylock, avez-vous pris quelque chirurgien à votre charge pour bander ses blessures, afin qu'il ne saigne pas à mort?

SHYLOCK. — Cela est-il énoncé dans le billet?

PORTIA. — Cela n'est pas énoncé; mais qu'importe? il serait bon que vous le fissiez par charité.

SHYLOCK. — Je ne vois pas pourquoi; cela n'est pas dans le billet.

PORTIA. — Approchez, marchand; avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO. — Peu de chose. Je suis armé de courage et tout préparé à mon sort. Donnez-moi votre main, Bassanio; adieu! Ne regrettez pas que ce malheur me soit arrivé pour vous; car dans cette affaire la fortune s'est montrée plus compatissante que de coutume. C'est son habitude de laisser le malheureux survivre à sa richesse pour contempler avec des yeux creux et un front ridé une interminable pauvreté; eh bien, moi, elle me débarrasse de la lente punition d'une telle misère. Recommandez-moi au souvenir de votre honorable femme; racontez-lui toutes les péripéties de la fin d'Antonio; dites-lui combien je vous aimais, parlez bien de moi après ma mort, et lorsque votre récit sera terminé, demandez-lui de décider si Bassanio n'avait pas naguère un véritable ami. Ne vous repentez pas de perdre votre ami, et lui ne se repentira pas de payer votre dette; car si le Juif coupe assez profondément, je m'en vais payer votre dette de mon cœur tout entier.

BASSANIO. — Antonio, je suis marié à une femme qui m'est aussi chère que la vie elle-même; mais la vie, ma femme, le monde entier ne me sont pas plus chers que ta vie; je perdrai tout, je sacrifierai tout pour te délivrer de ce diable-ci.

PORTIA. — Si votre femme était ici près et qu'elle vous entendît faire une pareille offre, elle vous ferait de médiocres remercîments.

GRATIANO. — J'ai une femme que j'aime, je le déclare; eh bien! je voudrais qu'elle fût au ciel afin de pouvoir engager quelque puissance divine à changer le cœur de ce féroce Juif.

NÉRISSA. — Vous faites bien d'exprimer un pareil vœu en son absence. Exprimé en sa présence, ce vœu vous ferait une maison peu tranquille.

SHYLOCK, *à part*. — Voilà bien les maris chrétiens. J'ai une fille; j'aurais mieux aimé qu'elle épousât quelqu'un de la race de Barrabas que de lui voir un chrétien pour époux. (*Haut.*) Nous

PORTIA. Shylock, avez-vous pris quelque chirurgien à votre charge pour bander ses blessures, afin qu'il ne saigne pas à mort?
SHILOCK. Cela est-il en marché dans le billet? Acte IV, sc. I.

perdons du temps; je t'en prie, achève ta sentence.

Portia. — Il te revient une livre de la chair de ce marchand; la loi te la donne et la cour te l'adjuge.

Shylock. — O juge très-équitable!

Portia. — Et vous pouvez couper cette chair sur sa poitrine; la loi le permet et la cour vous y autorise.

Shylock. — O très-docte juge! voilà une sentence! Allons, préparez-vous!

Portia. — Arrête un instant; il y a encore quelque autre chose à dire. Ce billet ne t'accorde pas une goutte de sang; les mots formels sont ceux-ci : *une livre de chair*. Prends donc ce que t'accorde ton billet, prends ta livre de chair; mais si, en la coupant, il t'arrive de répandre une goutte de sang chrétien, tes terres et tes biens seront, de par la loi de Venise, confisqués au profit de l'État de Venise.

Gratiano. — O le juge intègre! n'est-ce pas, Juif? oh! le docte juge!

Shylock. — Est-ce la loi?

Portia. — Tu verras toi-même le texte; car, puisque tu demandes justice, sois assuré que tu l'obtiendras plus que tu ne désires.

Gratiano. — Oh! le docte juge, n'est-ce pas, Juif? Oh! le docte juge!

Shylock. — J'accepte son offre, alors; payez-moi trois fois la valeur du billet, et laissez aller le chrétien.

Bassanio. — Voici l'argent.

Portia. — Doucement! le Juif aura toute justice. Doucement! pas de hâte. Il n'aura rien que l'exécution des clauses pénales stipulées.

Gratiano. — O Juif! Un juge intègre, un docte juge!

Portia. — Prépare-toi donc à couper la chair; ne répands pas de sang et ne coupe ni plus ni moins qu'une livre de chair; si tu en prends plus ou moins d'une livre précise, quand ce ne serait que la quantité suffisante pour en augmenter ou en diminuer le poids de la vingtième partie d'un petit soupçon de chair; bien plus, si l'équilibre de la balance est dérangé du poids d'un cheveu, tu meurs et tous tes biens sont confisqués.

Gratiano. — Un second Daniel, Juif, un Daniel! Te voilà pris, maintenant, païen.

Portia. — Pourquoi le Juif s'arrête-t-il? Prends ton amende.

Shylock. — Donnez-moi le principal de la dette et laissez-moi partir.

Bassanio. — Je le tiens tout préparé pour toi; le voici.

Portia. — Il l'a refusé en pleine cour; il n'aura que justice tout simplement, et ce que lui accorde son billet.

Gratiano. — Un Daniel, je te le répète, un second Daniel! Je te remercie, Juif, pour m'avoir appris ce mot.

Shylock. — Ne puis-je avoir purement et simplement mon principal?

Portia. — Tu n'auras rien que l'amende stipulée, prise, comme je te l'ai dit, à tes risques et périls, Juif.

Shylock. — Eh bien, alors, que le diable lui en donne quittance; je ne resterai pas plus longtemps ici à discuter.

Portia. — Arrête, Juif; la loi a encore une autre prise sur toi. Il est établi par les lois de Venise que s'il est prouvé qu'un étranger, par des moyens directs ou indirects, a cherché à attenter à la vie d'un citoyen, une moitié de ses biens appartiendra à la personne contre laquelle il a conspiré, et l'autre moitié au coffre particulier de l'État, et que la vie de l'offenseur dépendra entièrement de la clémence du duc, qui pourra faire prévaloir sa volonté contre tout jugement. Voilà, dis-je, le cas où tu te trouves; car il est évident par tes actes manifestes que tu as conspiré indirectement et directement aussi contre la vie même du défendeur; tu as encouru par conséquent la peine précédemment énoncée par moi. A genoux donc, et implore la clémence du duc.

Gratiano. — Supplie qu'on te laisse la permission de te pendre toi-même; cependant, comme toutes tes richesses sont confisquées au profit de l'État, il ne te reste pas la valeur d'une corde; par conséquent, tu dois être pendu aux frais de l'État.

Le duc. — Pour que tu voies bien la différence de nos sentiments, je te fais grâce de ta vie avant que tu ne le demandes; quant à tes biens, la moitié appartient à Antonio, et l'autre moitié revient à l'État; cette confiscation, ton humilité peut nous la faire transformer en amende.

Portia. — Oui, pour ce qui regarde l'État, mais non pour ce qui regarde Antonio.

Shylock. — Eh, parbleu! prenez ma vie et tout; n'épargnez pas cela plus que le reste; vous prenez ma maison, lorsque vous prenez l'appui qui la soutient; vous prenez ma vie, lorsque vous m'enlevez les moyens de vivre.

LORENZO. Ce fut par une telle nuit que Jessica se déroba de la maison du riche Juif.
(Acte V.)

PORTIA. — Quel pardon pouvez-vous lui accorder, Antonio?

GRATIANO. — Une corde gratis; rien de plus, au nom du ciel.

ANTONIO. — Je prie monseigneur le duc et la cour de réduire l'amende à une moitié de ses biens; je me contenterai d'avoir le simple usage de l'autre moitié, pour la rendre à sa mort au gentilhomme qui a récemment enlevé sa fille. Je demande que deux conditions soient en outre imposées à cette faveur : la première, qu'il se fasse présentement chrétien; la seconde, qu'il fasse ici, devant la cour, une donation légale de tout ce qu'il possédera au moment de sa mort, à son gendre Lorenzo et à sa fille.

LE DUC. — Il remplira ces conditions, autrement je rétracte le pardon que j'ai récemment prononcé ici.

PORTIA. — Es-tu satisfait, Juif? Eh bien, que dis-tu?

SHYLOCK. — Je suis satisfait.

PORTIA. — Clerc, rédigez un acte de donation.

SHYLOCK. — Je vous en prie, donnez-moi la permission de m'en aller; je ne suis pas bien, envoyez l'acte chez moi et je le signerai.

LE DUC. — Va-t'en, mais tiens parole.

GRATIANO. — Au baptême, tu auras deux parrains; si j'avais été juge, tu en aurais eu dix de plus pour te conduire à la potence et non au baptistère. (*Shylock sort.*)

LE DUC. — Monsieur, je vous prie de vouloir bien venir dîner avec moi.

PORTIA. — Je prie humblement Votre Grâce de vouloir bien m'excuser. Il faut que ce soir je sois en route pour Padoue, et il est nécessaire que je parte immédiatement.

Le duc. — Je suis affligé que vous n'ayez pas le loisir de rester. — Antonio, récompensez ce gentilhomme; car, à mon avis, vous lui êtes fort redevable. (*Sort le duc avec sa suite.*)

Bassanio. — Très-digne gentilhomme, par votre sagesse, moi et mon ami nous avons été aujourd'hui exemptés de châtiments cruels. En récompense, ces trois mille ducats, qui étaient au Juif, nous les accordons librement à vos gracieux services.

Antonio. — Et de plus, et par-dessus tout, nous restons pour toujours vos débiteurs en affection et en dévouement.

Portia. — Il est bien payé, celui qui est content de lui; je suis content de vous avoir délivré, et par conséquent je me tiens pour bien payé; je n'ai jamais eu l'âme très-mercenaire. Veuillez me reconnaître, je vous en prie, lorsque je vous rencontrerai; je vous souhaite bonne santé, et là-dessus je prends congé de vous.

Bassanio. — Mon cher monsieur, permettez-moi d'insister encore auprès de vous; acceptez de nous quelque souvenir, comme hommage, sinon comme honoraires. Accordez-moi deux choses, je vous en prie : de ne pas me refuser et de vouloir m'excuser.

Portia. — Vous me pressez beaucoup; il me faut donc céder. Donnez-moi vos gants, je les porterai en souvenir de vous, et pour l'amour de vous je prendrai cet anneau-ci. Ne retirez pas votre main; je ne prendrai rien de plus; et vous, par amour de moi, vous ne pouvez me refuser cela.

Bassanio. — Cet anneau, mon bon monsieur, c'est une bagatelle. Hélas! j'aurais honte de vous donner cela.

Portia. — Je ne veux rien de plus que cet anneau. Je sens que j'en ai maintenant une très-vive fantaisie.

Bassanio. — Cet anneau a pour moi un prix bien au-dessus de sa valeur. Je ferai chercher et je vous donnerai le plus riche anneau qu'il y ait dans Venise; mais pour celui-ci, je vous prie de m'excuser.

Portia. — Je vois, Monsieur, que vous êtes libéral en paroles; c'est vous qui m'avez appris à mendier, et maintenant il me semble que vous m'apprenez comment on doit répondre aux mendiants.

Bassanio. — Mon bon monsieur, cet anneau me fut donné par ma femme, et lorsqu'elle me le mit au doigt, elle me fit jurer que jamais je ne le vendrais, ne le donnerais, ni ne le perdrais.

Portia. — C'est là une de ces excuses qui servent à bien des gens pour refuser leurs dons; mais si votre femme n'est pas folle, et si elle savait combien j'ai mérité cet anneau, elle ne vous en voudrait certainement pas éternellement pour me l'avoir donné. C'est bien; que la paix soit avec vous!

(*Sortent Portia et Nérissa.*)

Antonio. — Monseigneur Bassanio, donnez-lui l'anneau. Que ses services et mon amitié l'emportent sur le commandement de votre femme.

Bassanio. — Va, Gratiano, cours et attrape-le; donne-lui l'anneau et amène-le, si tu peux, à la maison d'Antonio. Vite, dépêche-toi. (*Sort Gratiano.*) Allons-nous-en tous deux chez vous immédiatement, et demain de bon matin nous prendrons notre vol pour Belmont. Venez, Antonio. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Venise. — Une rue.

Entrent PORTIA *et* NÉRISSA.

Portia. — Informe-toi de la maison du Juif, donne-lui cet acte et fais-le-lui signer. Nous partirons ce soir et nous serons de retour un jour avant nos époux. Cette donation sera la bienvenue auprès de Lorenzo.

Entre GRATIANO.

Gratiano. — Mon beau monsieur, je vous rattrape fort heureusement. Monseigneur Bassanio, après plus ample réflexion, vous envoie cet anneau et sollicite l'honneur de votre compagnie à dîner.

Portia. — Cette dernière chose ne se peut; quant à son anneau, je l'accepte avec grande reconnaissance; dites-le-lui bien, je vous en prie. Pourriez-vous, en outre, montrer à mon jeune clerc la maison du vieux Shylock?

Gratiano. — Oui, je le puis.

Nérissa. — Monsieur, je voudrais vous parler. (*A part à Portia.*) Je vais voir si je puis enlever à mon époux l'anneau que je lui ai fait jurer de garder toujours.

BASSANIO. Par le ciel! c'est le même que j'ai donné au docteur!
PORTIA. Je le tiens de lui; pardonnez-moi, Bassanio.
(Acte V.)

Portia. — Tu peux le lui faire donner, je te le garantis. Ils nous feront tous les serments du monde qu'ils ont donné les anneaux à des hommes, mais nous les démentirons et nous les confondrons. Vite! hâte-toi; tu sais où je dois t'attendre.

Nérissa. — Venez, mon bon monsieur; voulez-vous me montrer cette maison? (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE UNIQUE.

Belmont. — L'avenue du château de Portia.

Entrent LORENZO *et* JESSICA.

Lorenzo. — La lune est resplendissante. Ce fut par une nuit pareille à celle-ci, pendant que les doux vents baisaient gentiment les arbres qui ne faisaient aucun bruit; ce fut par une telle nuit, sans doute, que Troïlus monta sur les remparts de Troie et exhala son âme en soupirs en face des tentes grecques, où Cressida dormait.

Jessica. — Ce fut par une telle nuit que Thisbé, marchant d'un pas craintif à travers la rosée, vit l'ombre du lion avant de voir le lion lui-même et s'enfuit pleine d'effroi.

Lorenzo. — Ce fut par une telle nuit que Didon, une branche de saule à la main, se tenant debout sur la plage déserte de la mer, suppliait par ses gestes son amant de revenir à Carthage.

Jessica. — Ce fut par une telle nuit que Médée cueillit les herbes magiques qui rajeunirent le vieil Æson.

Lorenzo — Ce fut par une telle nuit que Jessica se déroba de la maison du riche Juif, et qu'avec elle un amant étourdi s'enfuit de Venise jusqu'à Belmont.

Jessica. — Ce fut par une telle nuit que le jeune Lorenzo lui jura qu'il l'aimait bien, et vola son âme avec mille serments de fidélité dont il n'y avait pas un seul de vrai.

Lorenzo. — Ce fut par une telle nuit que la gentille Jessica, comme une petite espiègle, calomnia son amant qui le lui pardonna.

Jessica. — Je vous battrais dans ce *duo* sur la nuit si personne ne venait; mais chut! j'entends le pas d'un homme.

Entre STEPHANO.

Lorenzo. — Qui vient donc si précipitamment au milieu du silence de la nuit?

Stephano. — Un ami.

Lorenzo. — Un ami! quel ami? Votre nom, s'il vous plaît, l'ami.

Stephano. — Stephano est mon nom, et je viens vous annoncer que ma maîtresse sera de retour avant le point du jour, ici, à Belmont; elle s'attarde à quelque distance d'ici, devant les saintes croix, aux pieds desquelles elle s'agenouille et prie pour obtenir d'heureux jours de mariage.

Lorenzo. — Qui vient avec elle?

Stephano. — Personne, si ce n'est un saint ermite et sa suivante. Mais, mon maître est-il de retour, s'il vous plaît?

Lorenzo. — Non, et nous n'avons pas non plus appris de ses nouvelles. Mais, je vous en prie, Jessica, entrons et faisons quelques préparatifs de fête pour souhaiter la bienvenue à la maîtresse de ce logis.

Entre LANCELOT.

Lancelot. — Tonton, tonton, tontaine! tonton, tontaine, tonton!

Lorenzo. — Qui appelle?

Lancelot. — Tonton! — Avez-vous vu M. Lorenzo et Mme Lorenzo? — Tontaine, tonton!

Lorenzo. — Cesse de sonner l'hallali, bonhomme; approche un peu.

Lancelot. — Tonton! — Où ça? où ça?

Lorenzo. — Ici.

Lancelot. — Dites-lui qu'il est venu un cour-

rier de la part de mon maître, avec sa trompe pleine de bonnes nouvelles; mon maître sera ici avant le matin.

Lorenzo. – Chère amie, rentrons et attendons leur arrivée. Et pourtant, c'est inutile; pourquoi rentrerions-nous? Mon ami Stephano, allez, je vous prie, annoncer à la maison que votre maîtresse est tout près, et dites à vos musiciens de venir ici, en plein air. (*Sort Stephano.*) Comme le clair de lune dort doucement sur ce banc de gazon! Allons nous y asseoir, et laissons les accords de la musique se couler dans nos oreilles; la douce tranquillité et la nuit sont les meilleurs auxiliaires pour faire goûter la suave harmonie. Assieds-toi, Jessica. Vois comme le parquet du ciel est parsemé de nombreuses patènes d'or brillant; il n'est pas jusqu'au plus petit de ces globes que tu contemples, qui, par ses mouvements, ne rende une harmonie angélique qui s'accorde avec les voix des chérubins aux yeux éternellement jeunes. Les âmes immortelles ont en elles une telle musique; mais, pendant que ce vêtement de boue, fait pour tomber, l'emprisonne grossièrement entre ses cloisons, nous ne pouvons l'entendre.

Entrent des musiciens.

Holà! venez et éveillez Diane avec un hymne; que vos plus doux accords aillent atteindre les oreilles de votre maîtresse, et tirez-la jusque chez elle par la musique. (*La musique joue.*)

Jessica. — Je ne suis jamais gaie lorsque j'entends une douce musique.

Lorenzo. — La raison en est que tous vos esprits sont attentifs. Remarquez un peu comment se comporte un troupeau sauvage et capricieux, une bande de jeunes étalons indomptés faisant de folles cabrioles, soufflant et hennissant à grand bruit, actes auxquels les pousse naturellement la chaleur de leur sang; s'il arrive que par hasard ces étalons entendent un bruit de trompettes, ou si quelque ondulation musicale vient toucher leurs oreilles, vous les verrez sous le doux pouvoir de la musique s'arrêter immobiles comme d'un mutuel accord, et leurs yeux prendront une expression timide. C'est pour cette raison que le poëte imaginait qu'Orphée attirait les arbres, les pierres et les flots, car il n'est pas d'objet si stupide, si dur, si plein de rage, dont la musique ne puisse, pour un moment, changer la nature. L'homme qui n'a pas de musique en lui ouqui n'est pas ému par l'harmonie des doux sons, est fait pour les trahisons, les stratagèmes et les larcins; les mouvements de son esprit sont sourds comme la nuit et ses affections ténébreuses comme l'Érèbe; ne vous confiez jamais à un tel homme. Écoutez la musique.

Entrent PORTIA *et* NÉRISSA, *à distance.*

Portia. — Cette lumière que nous apercevons brûle dans ma salle; comme cette petite chandelle jette au loin ses rayons! Ainsi brille une bonne action dans un monde mauvais.

Nérissa. — Lorsque la lune brillait nous n'apercevions pas la chandelle.

Portia. — C'est ainsi qu'une grande gloire éclipse une gloire moindre, le lieutenant d'un roi brille d'un aussi grand éclat que le roi, jusqu'au moment où celui-ci se présente; alors, sa grandeur va décroissant, pareille à un ruisseau qui, de l'intérieur des terres, va se perdre dans la masse de l'Océan. — De la musique! écoutons!

Nérissa. — Ce sont les musiciens de votre maison, Madame.

Portia. — Nulle chose, je le vois, n'est bonne qu'en son lieu. Il me semble que cette musique résonne plus doucement que pendant le jour.

Nérissa. — C'est le silence qui lui prête cette vertu, Madame.

Portia. — La corneille chante aussi mélodieusement que l'alouette lorsqu'il n'y a personne pour écouter, et je crois que si le rossignol chantait durant le jour pendant que toutes les oies piaillent, il ne serait pas jugé un meilleur musicien que le roitelet. Combien de choses doivent leur vraie perfection et leurs louanges légitimes à l'opportunité des circonstances! Paix! là-bas! La lune sommeille avec Endymion et ne voudrait pas être réveillée. (*La musique s'arrête.*)

Lorenzo. — Ou je me trompe bien, ou c'est la voix de Portia.

Portia. — Il me reconnaît comme l'aveugle reconnaît le coucou, à ma vilaine voix.

Lorenzo. — Chère dame, soyez la bienvenue.

Portia. — Nous sommes allées prier pour le succès de nos époux, qui, nous l'espérons, aura été hâté par nos prières. Sont-ils revenus?

Lorenzo. — Pas encore, Madame; mais il est venu un messager pour annoncer leur arrivée.

Portia. — Entre, Nérissa; ordonne aux domestiques de ne rien faire qui puisse révéler que

nous avons été absentes. Restez, vous, Lorenzo; et vous aussi, Jessica.

(*On entend une fanfare.*)

Lorenzo. — Votre mari est proche; j'entends la trompette; nous ne sommes pas indiscrets, Madame; n'ayez aucune crainte de nous.

Portia. — Il me semble que cette nuit n'est que le plein jour malade; elle est seulement un peu plus pâle; c'est un jour, comme on en voit, quand le soleil se cache.

Entrent BASSANIO, GRATIANO, ANTONIO *et leurs suivants.*

Bassanio, *à Portia.* — Nous aurions le jour en même temps que les antipodes, si vous vous promeniez d'habitude en l'absence du soleil.

Portia. — Que je donne la lumière, soit, pourvu que je ne sois pas légère comme cette lumière; car une femme légère fait un mari insupportable, et je ne veux pas que Bassanio soit jamais pour moi rien de pareil. Mais Dieu dispose de toutes choses! Vous êtes le bienvenu, Monseigneur.

Bassanio. — Je vous remercie, Madame. Souhaitez la bienvenue à mon ami; c'est là cet homme, cet Antonio envers qui je suis si infiniment obligé.

Portia. — Vous devez dans tous les sens lui être très-obligé; car, à ce que j'apprends, il s'était extrêmement obligé pour vous.

Antonio. — Et cette obligeance n'excède pas le payement que j'en ai reçu.

Portia. — Monsieur, vous êtes le bienvenu chez moi; je vous le montrerai mieux que par des paroles : c'est pourquoi j'abrége ces phrases de politesse.

Gratiano, *à Nérissa.* — Par la lune que voici, je vous jure que vous me jugez mal; c'est la pure vérité, je l'ai donné au clerc du docteur; je voudrais que celui qui l'a fût châtré, puisque vous prenez la chose si fort à cœur, mon amour.

Portia. — Une querelle? déjà! Quel en est le sujet?

Gratiano. — Un cercle d'or, un mauvais petit anneau qu'elle m'a donné, un anneau dont la devise s'adressant à tout le monde, comme les devises que les couteliers gravent sur leurs couteaux, disait : *Aimez-moi et ne m'abandonnez pas.*

Nérissa. — Pourquoi venez-vous parler de sa devise ou de sa valeur? Vous m'avez fait jurer, lorsque je vous le donnai, que vous le porteriez jusqu'à l'heure de votre mort, et que vous le garderiez avec vous dans le tombeau. Vous auriez dû, sinon pour moi, au moins en considération de la véhémence de vos serments, être un peu moins oublieux et conserver cet anneau. Le donner au clerc d'un juge! Non, le ciel soit mon juge! le clerc à qui vous l'avez donné ne portera jamais de barbe sur le visage.

Gratiano. — Il en portera, s'il vit jusqu'à l'âge d'homme.

Nérissa. — Oui, certes, si une femme peut devenir un homme.

Gratiano. — Par cette main étendue, je jure que je l'ai donné à un jeune homme, une manière d'enfant, un petit être rabougri, pas plus grand que toi, le clerc du juge; un garçon babillard, qui me l'a réclamé comme honoraire; je n'ai pas eu le cœur de le lui refuser.

Portia. — Vous avez été blâmable, je vous le dis franchement, de vous être séparé si légèrement du premier don de votre femme, d'un objet attaché à votre doigt avec des serments, et ainsi rivé par la foi à votre chair. Moi aussi je donnai mon anneau à mon amour et je lui fis jurer de ne jamais s'en séparer. Il est ici présent, et j'oserais affirmer pour lui qu'il ne le donnerait ni ne le retirerait de son doigt pour toute la richesse que renferme le monde. En vérité, Gratiano, vous avez donné à votre femme un trop désobligeant sujet de chagrin. Si c'était à moi que ce chagrin eût été fait, j'en deviendrais folle.

Bassanio, *à part.* — Parbleu, je ferais bien de me couper la main gauche et de jurer que j'ai perdu l'anneau en le défendant.

Gratiano. — Monseigneur Bassanio a donné son anneau au juge qui le lui demandait et qui le méritait véritablement; puis son clerc, qui s'était donné quelques peines, me demanda le mien; et ni le maître, ni le serviteur n'ont voulu prendre autre chose que les deux anneaux.

Portia. — Quel anneau avez-vous donné, Monseigneur? Ce n'est pas, j'espère, celui que vous aviez reçu de moi?

Bassanio. — Je le nierais, si je pouvais ajouter un mensonge à une faute, mais vous voyez que mon doigt n'a pas l'anneau; je ne l'ai plus.

Portia. — Et votre cœur hypocrite n'a pas plus de foi que votre doigt n'a d'anneau. Par le ciel! je n'entrerai pas dans votre lit que je n'aie vu mon anneau.

Nérissa. — Ni moi dans le vôtre que je n'aie revu le mien.

Bassanio. — Ma douce Portia, si vous saviez à qui j'ai donné l'anneau, si vous saviez pour qui j'ai donné l'anneau, si vous pouviez concevoir pourquoi j'ai donné l'anneau, si vous saviez avec quelle répugnance j'ai donné l'anneau, alors qu'on ne voulait rien autre chose que l'anneau, vous modéreriez la vivacité de votre déplaisir.

Portia. — Si vous aviez connu la vertu de l'anneau, ou la moitié de la valeur de celle qui vous donna l'anneau, ou à quel point votre honneur était engagé à garder l'anneau, vous ne vous seriez jamais séparé de l'anneau. Est-il un homme assez déraisonnable, s'il vous avait plu de défendre votre anneau avec un tant soit peu de zèle, pour commettre l'indiscrétion d'exiger une chose considérée par vous comme sacrée? Nérissa m'enseigne ce que je dois croire; je veux mourir si ce n'est pas une femme qui a reçu l'anneau.

Bassanio. — Non, sur mon honneur, Madame, sur mon âme, aucune femme ne l'a reçu, c'est un simple docteur en droit qui n'a pas voulu de moi trois mille ducats et m'a demandé l'anneau que je lui ai refusé, en le laissant partir très-fâché, c'est ce même docteur qui a sauvé la vie de mon cher ami. Que vous dirai-je, douce dame? Je me vis forcé de faire courir après lui. J'étais tiraillé entre la honte et la courtoisie, et mon honneur ne pouvait permettre que l'ingratitude le souillât à ce point. Pardonnez-moi, excellente dame; car, je le jure par ces flambeaux sacrés de la nuit, si vous aviez été là vous-même, vous m'auriez demandé, j'en suis persuadé, de donner l'anneau à ce digne docteur.

Portia. — Que ce docteur ne vienne jamais près de ma maison; car, puisqu'il a obtenu le joyau que j'aimais et que vous aviez juré de garder pour l'amour de moi, je me montrerai aussi libérale que vous, et je ne lui refuserai rien de ce que je possède; non rien, ni mon propre corps, ni le lit de mon mari. Je le reconnaîtrai, j'en suis très-sûre; ne découchez pas une seule nuit, gardez-moi comme Argus; car si vous ne le faites pas, si vous me laissez seule, par mon honneur, qui est encore ma propriété, je prendrai ce docteur pour compagnon de lit.

Nérissa. — Et moi son clerc; par conséquent faites bien attention à ne pas me laisser à la protection de moi-même.

Gratiano. — Bien, faites un peu cela; que je n'y prenne pas le jeune clerc, car si je l'y prends, je briserai sa plume.

Antonio. — Je suis l'occasion malheureuse de toutes ces querelles.

Portia. — N'en prenez pas souci, Monsieur; vous êtes nonobstant le bienvenu.

Bassanio. — Portia, pardonne-moi ce tort auquel j'ai été forcé; je te le jure devant ces nombreux amis, je te le jure par tes beaux yeux où je me mire....

Portia. — Voyez-vous un peu cela! Il se voit en double dans mes deux yeux : un Bassanio dans chaque œil; jurez par votre double moi; voilà un serment qu'on pourra croire.

Bassanio. — Oh! veuille m'écouter. Pardonne cette faute, et je jure sur mon âme que jamais plus je ne manquerai à un serment que je t'aurai fait.

Antonio. — Je prêtai autrefois mon corps dans l'intérêt de sa fortune, ce corps qui aurait été fort malmené sans celui qui a obtenu l'anneau de votre mari; j'ose de nouveau m'engager, et cette fois mon âme servira de dédit, que votre seigneur ne rompra jamais plus volontairement sa foi.

Portia. — Alors vous serez sa caution. Donnez-lui cet anneau, et recommandez-lui de le mieux garder que l'autre.

Antonio. — Ici, seigneur Bassanio; jurez de garder cet anneau.

Bassanio. — Par le ciel! c'est le même que j'ai donné au docteur!

Portia. — Je l'ai eu de lui; pardonnez-moi, Bassanio, car au moyen de cet anneau le docteur a couché avec moi.

Nérissa. — Et pardonnez-moi, mon aimable Gratiano, car ce petit rabougri, le clerc du docteur, au moyen de cet anneau, a couché la nuit dernière avec moi.

Gratiano. — Comment donc! mais cela ressemble à la réparation des grandes routes en été, alors qu'elles sont assez belles pour n'en avoir aucun besoin. Quoi! sommes-nous donc cocus avant de l'avoir mérité?

Portia. — Ne parlez pas si grossièrement. — Vous êtes tous étonnés; voici une lettre; lisez-la à votre loisir. Elle vient de Padoue, de Bellario; vous y lirez que Portia était le docteur, et Nérissa, ici présente, son clerc. Lorenzo sera témoin que je suis partie aussitôt que vous et que je viens seulement de revenir; je ne suis pas encore entrée dans ma maison. Antonio, vous êtes le bienvenu;

j'ai en réserve pour vous de meilleures nouvelles que vous n'en attendiez. Décachetez bien vite cette lettre; vous y verrez que trois de vos navires sont arrivés soudainement au port avec de riches cargaisons; vous ne saurez pas par quel étrange accident cette lettre est tombée entre mes mains.

Antonio. — Je reste muet.

Bassanio. — Comment! vous étiez le docteur et je ne vous ai pas reconnue?

Gratiano. — Comment! vous étiez le clerc qui doit me faire cocu?

Nérissa. — Oui, mais le clerc qui n'a pas l'intention de vous faire cocu à moins qu'il ne devienne un homme.

Bassanio. — Mon doux docteur, vous serez mon compagnon de lit; lorsque je m'absenterai, je vous permets de coucher avec ma femme.

Antonio. — Ma douce dame, vous m'avez rendu la vie et le moyen de vivre; car cette lettre me donne la certitude que mes vaisseaux sont arrivés à bon port.

Portia. — Eh bien! Lorenzo! mon clerc a aussi pour vous certain écrit qui vous fera plaisir.

Nérissa. — Oui, et je le lui donnerai sans honoraire. Je vous remets, à vous et à Jessica, une donation spéciale faite par le riche Juif de tous les biens dont il sera possesseur à sa mort.

Lorenzo. — Belles dames, vous semez la manne sur le chemin des gens affamés.

Portia. — Le matin approche; et cependant, j'en suis sûre, vous ne croyez pas encore être assez bien informés de tous ces événements. Entrons, posez-nous des questions et nous y répondrons en toute vérité.

Gratiano. — Qu'il en soit ainsi. La première question que je poserai à ma Nérissa est celle-ci : veut-elle rester levée jusqu'à la nuit prochaine, ou bien profiter des deux heures qui nous restent jusqu'au jour pour aller se coucher? Mais si le jour était venu, je souhaiterais qu'il fût nuit afin de pouvoir coucher avec le clerc du docteur. Fort bien, pendant toute ma vie, je n'apporterai à rien autant de zèle qu'à conserver l'anneau de Nérissa. (*Ils sortent*)

BEAUCOUP DE BRUIT
POUR RIEN

PERSONNAGES DU DRAME.

DON PEDRO, prince d'Aragon.
DON JUAN, son frère bâtard.
CLAUDIO, jeune seigneur de Florence.
BÉNÉDICT, jeune gentilhomme de Padoue.
LEONATO, gouverneur de Messine.
ANTONIO, son frère.
BALTHAZAR, serviteur de DON PEDRO.
BORACHIO, } Compagnons de DON JUAN.
CONRADE, }
Le frère FRANÇOIS.
DOGBERRY, } Deux stupides officiers de police.
VERGES, }
Un sacristain.
Un page
HERO, fille de LEONATO.
BÉATRICE, nièce de LEONATO.
MARGUERITE, } Dames de compagnie d'HERO et de
URSULE, } BÉATRICE.
Messagers, gardes de nuit, suivants, etc.

Scène. — Messine.

BEAUCOUP DE BRUIT

POUR RIEN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Terrasse attenant à la maison de Leonato.

Entrent LEONATO, HERO *et* BÉATRICE
AVEC UN MESSAGER.

LEONATO. — J'apprends, par cette lettre, que Don Pedro d'Aragon arrive ce soir à Messine.

LE MESSAGER. — Il en est très-près à cette heure : il n'en était pas à trois lieues lorsque je l'ai quitté.

LEONATO. — Combien de gentilshommes avez-vous perdus dans cette action?

LE MESSAGER. — Très-peu de n'importe quel grade et pas un de renom.

LEONATO. — La victoire est deux fois elle-même, lorsque le vainqueur rentre dans la patrie avec ses cadres au complet. Je lis dans cette lettre, que Don Pedro a conféré de grands honneurs à un jeune Florentin, nommé Claudio.

LE MESSAGER. — Des honneurs aussi mérités de sa part que justement décernés par Don Pedro. Accomplissant sous la figure d'un agneau les exploits d'un lion, il s'est comporté avec une vaillance qui a tenu infiniment plus que ne promettait son âge, tellement qu'il me faut renoncer à vous dire à quel point il a dépassé les meilleures espérances.

LEONATO. — Il a un oncle ici, à Messine, qui sera très-heureux de ces nouvelles.

LE MESSAGER. — Je lui ai déjà remis des lettres, et il a laissé éclater une grande joie, si grande qu'elle aurait manqué de modestie si elle n'avait donné quelques gages à la tristesse.

LEONATO. — A-t-il laissé échapper des larmes?

LE MESSAGER. — En grande quantité.

LEONATO. — Doux épanchement de sensibilité! il n'y a pas de visages plus sincères que ceux qui sont ainsi lavés. Ah! qu'il vaut mieux pleurer de plaisir que prendre plaisir aux pleurs!

BÉATRICE. — Dites-moi, je vous prie, le seigneur *Montanto* est-il ou non revenu de la guerre?

LE MESSAGER. — Je ne connais personne de ce nom, Madame; il n'y avait dans l'armée aucune personne d'aucun grade qui le portât.

LEONATO. — De qui voulez-vous parler, ma nièce?

HERO. — Ma cousine veut parler du signor Bénédict de Padoue.

LE MESSAGER. — Oh! il est revenu, et d'aussi belle humeur que jamais.

BÉATRICE. — Il avait fait placarder ses affiches ici, à Messine, et défié Cupidon à l'arc; le fou de mon oncle, après avoir lu ce défi, a parié pour Cupidon et l'a défié à l'arbalète. Dites-moi, je vous prie, combien il a tué et mangé d'hommes

dans cette guerre? Combien en a-t-il tué? Car, en vérité, j'ai promis de manger tout ce qu'il tuerait.

Leonato. — Vrai, ma nièce, vous gouaillez par trop le signor Bénédict, mais il serait homme à tenir votre partie, je n'en fais aucun doute.

Le messager. — Il a rendu de bons services pendant ces guerres, Madame.

Béatrice. — Oui, vous aviez sans doute des vivres gâtés qu'il vous a aidés à consommer; c'est en effet une très-vaillante fourchette; il a un estomac d'une excessive bravoure.

Le messager. — C'est aussi un brave soldat, Madame.

Béatrice. — Un brave soldat devant une dame, mais qu'est-il devant un gentilhomme?

Le messager. — Un gentilhomme devant un gentilhomme, un homme devant un homme, pétri de toutes les vertus honorables.

Béatrice. — C'est la vérité; il n'est autre chose qu'un homme de pâte; mais quant au pétrissage.... bah! nous sommes tous mortels.

Leonato. — Monsieur, il ne faut pas vous tromper sur ma nièce. Il y a une sorte de guerre plaisante entre le signor Bénédict et elle, ils ne peuvent se rencontrer sans qu'il y ait entre eux une escarmouche d'esprit.

Béatrice. — Hélas! cela ne lui profite en rien. Dans notre dernière rencontre quatre de ses cinq esprits s'en sont retournés éclopés, de sorte que maintenant l'homme tout entier est gouverné par un seul esprit; s'il lui reste assez d'esprit pour le tenir chaud, que cela lui serve a établir la différence entre lui et son cheval; car c'est tout ce qui lui reste pour se faire reconnaître comme une créature raisonnable. Quel est aujourd'hui son compagnon? Il a chaque mois un nouveau frère d'armes.

Le messager. — Est-ce possible?

Béatrice. — Tout ce qu'il y a de plus possible; sa fidélité suit la mode de ses chapeaux; il en change à chaque forme nouvelle mise en vogue.

Le messager. — Je vois, Madame, que le gentilhomme n'est pas dans vos papiers.

Béatrice. — Non; s'il y était, je brûlerais mon pupitre. Mais, je vous en prie, quel est son compagnon? N'y a-t-il pas auprès de lui, à l'heure qu'il est, quelque jeune casseur d'assiettes disposé à faire avec lui un voyage chez le diable?

Le messager. — Il est le plus souvent dans la compagnie du très-noble Claudio.

Béatrice. — Oh, seigneur! il va se coller à lui comme une maladie; on l'attrape plus vite que la peste, et celui qui l'attrape devient immédiatement fou. Le ciel vienne en aide au noble Claudio! s'il a pris le *Bénédict*, il lui en coûtera quelque mille livres avant d'être guéri.

Le messager. — Je ferai en sorte d'être de vos amis, Madame.

Béatrice. — Faites en sorte, mon bon ami.

Leonato. — Quant à vous, vous n'avez pas à craindre de devenir folle, ma nièce.

Béatrice. — Non, pas avant que nous ayons un janvier caniculaire.

Le messager. — Don Pedro est arrivé.

Entrent DON PEDRO, DON JUAN, CLAUDIO, BÉNÉDICT *et* BALTHAZAR.

Don Pedro. — Mon bon signor Leonato, vous êtes venu chercher votre ennui; l'habitude du monde est d'éviter la dépense, et vous marchez au-devant.

Leonato. — Jamais l'ennui n'est entré dans ma maison sous la forme de Votre Grâce; car, lorsque l'ennui s'en va, il reste une satisfaction, tandis que lorsque vous me quittez, c'est le chagrin qui reste et le bonheur qui prend congé.

Don Pedro. — Vous acceptez votre fardeau de trop bonne grâce. Je pense que voici votre fille?

Leonato. — Sa mère me l'a dit bien souvent.

Bénédict. — Vous aviez donc des doutes, Monsieur, pour lui poser cette question?

Leonato. — Non, signor Bénédict, car alors vous étiez un enfant.

Don Pedro. — Attrapez cela, Bénédict : voilà une réplique qui nous informe de ce que vous valez, maintenant que vous êtes homme. Vraiment la dame atteste par sa personne même sa filiation. Le bonheur soit avec vous, Madame, car vous ressemblez à un honorable père.

Bénédict. — Si le seigneur Leonato est son père, je gage que, quoiqu'elle lui ressemble, elle ne voudrait pas échanger sa tête avec la sienne, pour Messine entière.

Béatrice. — Je m'étonne que vous parliez encore, signor Bénédict; personne ne fait attention à vous.

Bénédict. — Ah! vous voilà, ma chère madame Dédain! vous êtes donc encore de ce monde?

Béatrice. — Est-ce qu'il est possible que dame Dédain puisse mourir lorsqu'elle a pour se repaître un aliment aussi bien assorti à son goût, que la per-

BÉATRICE. Dites-moi, je vous prie, le seigneur Montanto est-il ou non revenu de la guerre?...

LEONATO. De qui vouiez-vous parler, ma nièce? Acte I, sc. I.

sonne du signor Bénédict? Courtoisie elle-même se convertirait en Dédain, si elle approchait de vous.

Bénédict. — Eh bien alors, Courtoisie est une dame versatile. Mais il est certain que je suis aimé de toutes les femmes, vous seule exceptée, et je voudrais bien découvrir que mon cœur n'est pas un cœur dur, car, en vérité, je n'en aime aucune.

Béatrice. — Un rare bonheur pour les femmes; car, sans cela, elles auraient été importunées par un pernicieux poursuivant. Je remercie le ciel et mon tempérament froid de partager à cet égard vos dispositions; j'aimerais mieux entendre mon chien aboyer à la lune qu'entendre un homme me jurer qu'il m'aime.

Bénédict. — Le ciel maintienne toujours Votre Seigneurie dans ces dispositions! de cette façon, tel ou tel gentilhomme échappera à la fatalité inévitable d'un visage égratigné.

Béatrice. — Si ce visage était semblable au vôtre, les égratignures ne l'endommageraient guère.

Bénédict. — Fort bien, vous êtes une rare institutrice de perroquets.

Béatrice. — Un oiseau qui a ma langue vaut mieux qu'une bête qui a la vôtre.

Bénédict. — Je voudrais que mon cheval eût la rapidité de votre langue et tînt bon à la course aussi infatigablement; mais continuez votre train, au nom du ciel; pour moi, j'ai fini.

Béatrice. — Vous finissez toujours par une ruade de haridelle; je vous connais de longue date.

Don Pedro. — Voici en résumé ce que nous avons arrêté : signor Claudio et vous signor Bénédict, Leonato, mon cher ami Leonato vous a tous invités. Je l'ai averti que nous resterions ici au moins un mois, et il souhaite de tout cœur que quelque occasion puisse nous retenir plus longtemps; j'oserais jurer qu'il n'est pas hypocrite et que ce souhait est sincère.

Leonato. — Si vous jurez, Monseigneur, votre serment ne sera pas démenti. (*A Don Juan.*) Laissez-moi vous souhaiter la bienvenue, Monseigneur; maintenant que vous voilà reconcilié avec le prince votre frère, je vous dois tous mes devoirs.

Don Juan. — Je vous remercie; je ne suis pas grand parleur, mais je vous remercie.

Leonato. — Plairait-il à Votre Seigneurie de nous précéder?

Don Pedro. — Votre main, Leonato; nous marcherons de compagnie.

(*Tous sortent, excepté Claudio et Bénédict.*)

Claudio. — Bénédict, as-tu remarqué la fille du signor Leonato?

Bénédict. — Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

Claudio. — N'est-elle pas une modeste jeune dame?

Bénédict. — Me demandez-vous, à la façon d'un honnête homme, mon simple et vrai jugement, ou bien votre désir est-il que je parle selon ma coutume, d'après mon rôle reconnu de tyran de leur sexe?

Claudio. — Non, je t'en prie, exprime ce que tu penses sérieusement.

Bénédict. — Eh bien! ma foi, il me semble qu'elle est trop courte pour une haute louange, trop noire pour une splendide louange, et trop petite pour une haute louange; seulement je puis lui rendre ce témoignage, que si elle était autre qu'elle n'est, elle serait laide; et que n'étant pas autre qu'elle n'est, elle ne me plaît point.

Claudio. — Tu penses que je m'amuse; je t'en prie, dis-moi franchement comment tu la trouves.

Bénédict. — Voulez-vous donc l'acheter que vous prenez des informations sur elle?

Claudio. — Le monde pourrait-il acheter un tel joyau?

Bénédict. — Certes, et aussi un écrin pour l'y mettre. Mais ce que vous me dites est-il sérieux, ou bien jouez-vous le pître pour venir nous affirmer que Cupidon l'aveugle est un bon dénicheur de lièvres, et que Vulcain, le forgeron, est un bon charpentier? Voyons, sur quelle clef chantez-vous, afin qu'on puisse vous accompagner?

Claudio. — Elle est à mes yeux la plus charmante dame que j'aie jamais vue.

Bénédict. — Je puis voir encore sans lunettes et je ne vois rien de pareil; il y a là sa cousine, qui, si elle n'était pas possédée d'un diable, l'emporterait autant en beauté sur elle que le premier de mai l'emporte sur le trente et un de décembre. Mais j'espère que vous n'avez pas l'intention de vous métamorphoser en mari; non, n'est-ce pas?

Claudio. — Si Hero voulait être ma femme, je ne répondrais pas de moi, quand bien même j'aurais juré auparavant de ne pas me marier.

Bénédict. — Les choses en sont-elles là? vraiment n'y a-t-il donc plus au monde un homme qui se trouve heureux de pouvoir mettre son bonnet sans soupçon? Ne verrai-je jamais un célibataire de soixante ans? Marche alors, si tu veux absolument mettre ton cou sous le joug, en

Don Pedro. Mon masque est le toit de Philémon ; dans la maison est Jupiter.
Hero. Alors, votre masque devrait être en chaume.
Don Pedro. Parlez bas, si vous parlez d'amour. (Acte I, sc. I.)

porter l'empreinte et passer tes dimanches à soupirer. Mais voyez, Don Pedro revient vous chercher.

Rentre DON PEDRO.

Don Pedro. — Quelle affaire secrète vous a retenu ici, que vous ne m'avez pas suivi chez Leonato?

Bénédict. — Je voudrais que Votre Grâce me contraignît à la lui dire.

Don Pedro. — Je t'en somme, au nom de ton serment d'obéissance.

Bénédict. — Vous entendez, comte Claudio; je voudrais que vous eussiez de moi l'opinion que je puis être discret comme un muet; mais mon serment d'obéissance, — entendez bien, — mon serment d'obéissance m'oblige à dire qu'il est amoureux. — Amoureux de qui? c'est Votre Grâce qui parle maintenant, — et remarquez comme la réponse qu'il vous fait est brève : amoureux d'Hero, la fille nabote de Leonato.

Claudio. — Si cela était, ce serait chose dite.

Bénédict. — Comme dans le vieux conte, Monseigneur : « il n'en est pas ainsi et il n'en était pas ainsi; mais en vérité Dieu défende qu'il en puisse être ainsi! »

Claudio. — A moins que ma passion ne change bientôt, Dieu défende qu'il en soit autrement!

Don Pedro. — Je dis *amen*, si vous l'aimez, car la dame est véritablement très-digne d'amour.

Claudio. — Vous dites cela pour m'attraper, Monseigneur.

Don Pedro. — Sur ma conscience, je dis ma pensée.

Claudio. — Et, sur ma foi, j'ai dit la mienne.

Bénédict. — Et moi, sur mes deux fois et mes deux consciences, j'ai dit la mienne.

Claudio. — Que je l'aime, je le sens.

Don Pedro. — Qu'elle est digne d'amour, je le sais.

Bénédict. — Et moi mon opinion, que le feu ne pourrait parvenir à faire fondre en moi, est que je ne sens pas comment elle pourrait être aimée et que je ne sais pas comment elle peut être digne d'amour; je mourrais sur le bûcher pour cette opinion.

Don Pedro. — Tu as toujours été un hérétique obstiné à l'endroit de la beauté.

Claudio. — Et un hérétique qui n'a jamais pu maintenir son rôle que par la force de son entêtement.

Bénédict. — Une femme m'a conçu, et je lui en suis reconnaissant; une femme m'a élevé, et je lui en présente mes plus humbles remerciments; mais toutes les femmes voudront bien m'excuser, si je refuse de me laisser planter sur la tête de quoi sonner le rappel, ou si je refuse de suspendre mon cor de chasse à un invisible ceinturon. Comme je ne veux faire à aucune le tort de me défier d'elle, je me ferai le bienfait de ne me fier à aucune, et la conclusion de cela, qui ne m'en fera que plus parfait, est que je resterai célibataire.

Don Pedro. — Avant que je meure, je te verrai le visage pâle d'amour.

Bénédict. — Pâle de colère, ou de maladie, ou de faim, oui, Monseigneur; mais d'amour, non. Si vous me prouvez jamais que l'amour me fait perdre plus de sang que je n'en puis regagner en buvant, je consens qu'on m'arrache les yeux avec la plume d'un faiseur de ballades et qu'on m'accroche à la porte d'un bordel comme l'enseigne de l'aveugle Cupidon.

Don Pedro. — Fort bien; si jamais tu t'écartes de cette profession de foi, tu seras joliment cité comme exemple.

Bénédict. — Si cela m'arrive jamais, qu'on me suspende dans une bouteille comme un chat, qu'on tire sur moi, et qu'à celui qui me touchera on lui frappe sur l'épaule en l'appelant Adam.

Don Pedro. — Bon; nous verrons bien plus tard.

Avec le temps, le taureau sauvage porte le joug.

Bénédict. — Le taureau sauvage, c'est possible; mais si jamais le prudent Bénédict en vient à le porter, arrachez les cornes du taureau et plantez-les sur mon front; puis qu'on barbouille de moi un portrait grossier, et qu'en lettres capitales aussi grandes que celles avec lesquelles on écrit : *Ici, bon cheval à louer*, on écrive au-dessous : *Ici vous pouvez contempler Bénédict, l'homme marié.*

Claudio. — Si jamais cela t'arrivait, tu serais devenu fou cornu.

Don Pedro. — Pour sûr, si Cupidon n'a pas vidé tout son carquois à Venise, nous te verrons prochainement trembler d'amour.

Bénédict. — Oh! bien alors, j'attends un tremblement de terre par la même occasion.

Don Pedro. — Bon; vous vous arrangerez avec l'avenir. En attendant, mon bon signor Bénédict, rendez-vous chez Leonato, recommandez-moi à ses bontés, et dites-lui que je ne lui manquerai pas à souper, car il a fait en vérité de grands préparatifs.

Bénédict. — J'ai à peu près en moi tout ce qu'il faut d'intelligence pour m'acquitter d'un pareil message. Ainsi nous disons que je vous remets....

Claudio. — *A la garde du ciel. De ma maison....* si j'en avais une.. .

Don Pedro. — *Ce six juillet. Votre affectueux ami*, Bénédict.

Bénédict. — Allons, ne raillez pas, ne raillez pas; l'étoffe de votre conversation est plus d'une fois bordée de simples bouts de galons, et lesdits galons sont bien légèrement faufilés ensemble : avant de vous moquer davantage des vieilles formules de lettres, faites un peu retour sur vous-même, et, sur ce, je prends congé de vous.

(*Il sort.*)

Claudio. — Mon suzerain, Votre Altesse peut pour le moment me rendre un grand service.

Don Pedro. — Mon affection veut être ton écolière; enseigne-lui seulement ce qu'elle doit faire et tu verras combien apte elle sera à apprendre n'importe quelle difficile leçon qui peut te rendre service.

Claudio. — Leonato a-t-il un fils, Monseigneur?

Don Pedro. — Pas d'autre enfant que Hero; elle est son unique héritière. Est-ce que tu l'aimes, Claudio?

Claudio. — Oh! Monseigneur, lorsque vous partîtes pour cette guerre aujourd'hui terminée, je l'avais déjà contemplée avec les yeux d'un soldat à qui elle plaisait, mais qui avait alors en main

une plus rude tâche que celle d'amener un simple goût à devenir une affection méritant le nom d'amour; mais maintenant je suis revenu, et les pensées guerrières sont parties, en laissant leurs places vides que viennent occuper en foule de doux et délicats désirs, qui tous me montrent à l'envi combien la jeune Hero est belle, et me disent que je l'aimais avant de partir pour la guerre.

Don Pedro. — Tu es en train, pour le quart d'heure, de prendre les manières des amoureux et de fatiguer ton interlocuteur avec un volume de paroles. Si tu aimes la belle Hero, aime-la; moi, je m'en ouvrirai avec elle et avec son père et tu l'obtiendras. N'était-ce pas pour arriver à cette conclusion que tu avais commencé à entortiller une si belle histoire?

Claudio. — Quel doux médecin d'amour qui reconnaît le mal de l'amour à sa physionomie! C'était de crainte que mon affection ne vous parût trop soudaine que j'essayais d'un plus long récit pour ménager votre étonnement.

Don Pedro. — Quel besoin est-il que le pont soit plus large que la rivière? Les meilleures faveurs sont celles que la nécessité commande. Écoute bien, ce qui répond à nos besoins est ce qu'il convient d'accorder; tu aimes, cela suffit; je me charge de te pourvoir des remèdes. Je sais que nous aurons une mascarade ce soir; je jouerai ton rôle sous un déguisement, et je dirai à la belle Hero que je suis Claudio; contre son cœur même, j'ouvrirai mon cœur, et je ferai ses oreilles prisonnières par l'assaut impétueux et puissant de ma déclaration amoureuse; puis, après cela, je me déclarerai à son père, et la conclusion c'est qu'elle t'appartiendra. Mettons immédiatement ce plan à exécution. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison de Leonato.

Entrent LEONATO *et* ANTONIO.

Leonato. — Eh bien! frère, où est mon neveu, votre fils? a-t-il organisé cette musique?

Antonio. — Il s'en occupe très-activement. Mais, frère, je puis vous apprendre d'étranges nouvelles que vous n'auriez certes pas imaginées.

Leonato. — Sont-elles bonnes?

Antonio. — Cela dépend de la tournure que leur donneront les événements; mais elles ont une bonne apparence, elles se présentent à merveille. Le prince et le comte Claudio, se promenant dans une allée très-couverte de mon jardin, un de mes serviteurs a pu entendre une bonne partie de leur conversation. Le prince a découvert à Claudio qu'il aimait ma nièce, votre fille, qu'il avait l'intention de le lui déclarer ce soir pendant une des danses, et que s'il la trouvait disposée à accepter son amour, il saisirait immédiatement l'occasion par la mèche et viendrait s'en ouvrir à vous.

Leonato. — Le garçon qui vous a répété cela a-t-il quelque esprit?

Antonio. — C'est un garçon très-madré; je vais l'envoyer chercher; vous le questionnerez vous-même.

Leonato. — Non, non; nous devons tenir cette nouvelle pour un rêve jusqu'à ce que les événements la justifient; mais j'informerai entre temps ma fille, afin qu'elle soit mieux préparée à répondre si la chose se trouvait vraie. (*Diverses personnes traversent la scène.*) Cousin, vous savez ce que vous avez à faire. — Oh! je sollicite votre pardon, ami; venez avec moi, je veux mettre à l'épreuve votre habileté. — Mes bons cousins, faites diligence, le temps presse.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans la maison de Leonato.

Entrent DON JUAN *et* CONRADE.

Conrade. — Peste de la mauvaise année! Monseigneur, pourquoi êtes-vous ainsi triste au delà de toute mesure?

Don Juan. — Comme il n'y a pas de mesure dans la cause qui l'engendre, cette tristesse est sans limites.

Conrade. — Vous devriez entendre raison.

Don Juan. — Et lorsque j'aurai entendu raison, quel bien m'en reviendra-t-il?

Conrade. — Vous y gagnerez sinon un remède immédiat, au moins une patiente résignation.

Don Juan. — Je m'étonne que toi, qui, ainsi que tu le prétends, es né sous le signe de Saturne, tu entreprennes d'appliquer une médecine morale à un mal invétéré. Je ne puis cacher ce que je suis. Je veux être triste lorsque j'en ai sujet, et me donner le droit de ne sourire aux plaisanteries de per-

sonne; je veux manger lorsque j'ai appétit et n'attendre le bon plaisir de personne; je veux dormir lorsque j'ai sommeil et ne me soucier des affaires de personne; je veux rire lorsque je suis joyeux et ne conformer mon humeur à celle de personne.

Conrade. — Parfaitement; mais vous ne devriez pas manifester si pleinement au dehors de telles dispositions, jusqu'à ce que vous puissiez le faire sans inconvénient. Tout dernièrement, vous vous êtes élevé contre votre frère, et il vous a de nouveau réintégré dans ses bonnes grâces; mais vous ne pouvez prendre vraiment racine dans sa faveur, que par le beau temps que vous ferez vous-même. Il vous faut nécessairement créer la saison pour votre propre récolte.

Don Juan. — J'aimerais mieux être une chenille dans un buisson qu'une rose dans ses bonnes grâces, et il convient mieux à mon caractère d'être dédaigné de tous que de me façonner une tactique pour voler l'affection d'aucun; en cela, si on ne peut pas dire que je suis un honnête homme cajoleur, on ne peut nier au moins que je suis un coquin qui agit franchement. La confiance qu'on me montre admet une muselière, et la liberté qu'on me donne me laisse un billot au cou; c'est pourquoi j'ai décidé que je ne chanterais pas dans ma cage. Si j'avais la libre disposition de ma bouche, je mordrais; si j'avais ma liberté, j'en ferais à ma tête; en attendant, laissez-moi tel que je suis et n'essayez pas de me changer.

Conrade. — Ne pouvez-vous faire aucun usage de votre mécontentement?

Don Juan. — J'en fais tout l'usage possible, car je ne fais usage de rien autre.... Qui vient ici?

Entre BORACHIO.

Quelles nouvelles, Borachio?

Borachio. — Je viens d'un magnifique souper; le prince, votre frère, est royalement traité par Leonato, et je puis vous donner avis d'un mariage projeté.

Don Juan. — Ce mariage peut-il servir de plan pour bâtir une méchanceté? Et quel est cet insensé qui se fiance à l'inquiétude?

Borachio. — Parbleu, celui qui est la main droite de votre frère.

Don Juan. — Qui ça? le charmant Claudio?

Borachio. — Lui-même.

Don Juan. — Tout à fait un chevalier pour la chose en question. Et avec qui, avec qui? sur qui dirige-t-il ses vues?

Borachio. — Parbleu, sur Hero, la fille et l'héritière de Leonato.

Don Juan. — Une poulette de Mars vraiment précoce! et comment l'avez-vous appris?

Borachio. — Comme on m'avait donné la besogne de parfumeur, j'étais en train de purifier l'air d'une chambre chargée d'humidité, lorsque je vois arriver bras dessus bras dessous le prince et Claudio, en sérieuse conversation; je me dissimule derrière la tapisserie, et je les entends convenir que le prince fera lui-même la cour à Hero, et qu'après l'avoir obtenue, il la donnera à Claudio.

Don Juan. — Venez, venez, allons les rejoindre; cette affaire peut fournir pâture à mon déplaisir. Ce jeune parvenu a tout le profit de ma disgrâce; si je puis le traverser en quelque façon, j'en serai heureux de toutes les façons. Vous êtes tous les deux des amis sûrs et vous consentez à m'assister?

Conrade. — Jusqu'à la mort, Monseigneur.

Don Juan. — Allons donc à ce fameux souper; leur gaieté s'accroît de mon humiliation. Ah! si le cuisinier avait mon âme! Irons-nous examiner ce qu'il y a à faire?

Borachio. — Nous sommes aux ordres de Votre Seigneurie. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle dans la maison de Leonato.

Entrent LEONATO, ANTONIO, HERO, BÉATRICE *et* D'AUTRES PERSONNES.

LEONATO. — Est-ce que le comte Juan n'était pas au souper?

ANTONIO. — Je ne l'ai pas vu.

BÉATRICE — Quelle aigreur il y a dans la physionomie de ce gentilhomme! je ne puis jamais le voir sans avoir une brûlure au cœur pendant une heure.

HERO. — Il est de dispositions très-mélancoliques.

BÉATRICE. — Celui-là serait un homme excellent qui tiendrait le milieu entre lui et Bénédict; l'un toujours muet, est beaucoup trop comme une image; l'autre ressemble beaucoup trop au fils aîné de ma commère, toujours bavardant.

LEONATO. — Alors, la moitié de la langue du signor Bénédict dans la bouche du comte Juan, et la moitié de la mélancolie du comte Juan sur la face du signor Bénédict....

BÉATRICE. — Avec une bonne jambe, un bon pied et quantité d'argent dans sa bourse, un tel homme, mon oncle, séduirait n'importe quelle femme en ce monde, — s'il pouvait s'assurer ses bonnes grâces.

LEONATO. — Mais toi, ma nièce, sur ma foi, tu ne trouveras jamais un mari si tu as la langue si bien pendue.

ANTONIO. — C'est vrai, elle est trop méchante.

BÉATRICE. — Trop méchante est plus que méchante tout court. Donc sous ce rapport je diminuerai encore la punition que Dieu envoie à la méchanceté; car il est dit : *à vache méchante Dieu donne de petites cornes;* mais à une vache *trop* méchante, il n'en donne pas.

LEONATO. — Ainsi, comme tu es *trop* méchante, Dieu ne t'enverra pas de cornes.

BÉATRICE. — Oui, s'il ne m'envoie pas de mari; bienfait pour lequel je l'implore à genoux soir et matin. Seigneur! je ne pourrais supporter un homme avec une barbe sur le visage, j'aimerais mieux coucher dans la laine.

LEONATO. — Vous pourrez tomber sur un mari qui n'ait pas de barbe.

BÉATRICE. — Qu'en ferais-je? l'habillerais-je dans mes robes et en ferais-je ma femme de chambre? celui qui a de la barbe est plus qu'un jeune homme et celui qui n'a pas de barbe est moins qu'un homme : or celui qui est plus qu'un jeune homme n'est pas pour moi, et quant à celui qui est moins qu'un homme, je ne suis pas pour lui; par conséquent je suis toute prête à accepter six deniers du montreur de bêtes et à mener ses singes en enfer.

LEONATO. — Vous irez donc en enfer?

BÉATRICE. — Non, mais à la porte seulement, et là je rencontrerai le diable avec des cornes sur sa tête comme un vieux cocu, qui me dira : « Allez au ciel, Béatrice, allez au ciel; il n'y a pas de place ici pour les pucelles. » Alors, je lui remets mes singes et je m'en vais trouver saint Pierre; il m'indique la place des célibataires, et par le ciel là nous vivons en joie tant que le jour est long.

ANTONIO, *à Hero.* — Pour vous, ma nièce, j'espère que vous vous laisserez gouverner par votre père.

BÉATRICE. — Oui ma foi; c'est le devoir de ma cousine de faire la révérence et de dire : « mon père, comme il vous plaira. » Néanmoins, ma cousine, que votre fiancé soit un beau garçon; sinon, faites une autre révérence et dites : « Père, comme il *me* plaira. »

LEONATO. — Bien, ma nièce; j'espère un de ces jours vous voir pourvue d'un mari.

BEATRICE. — Non jusqu'au jour où Dieu fera les hommes d'un autre métal que de terre. Est-ce que ce ne serait pas une douleur pour une femme d'être dominée par une vaillante motte d'argile, de rendre compte de ses actions à un têtu morceau de marne? non, mon oncle, je ne veux d'aucun d'eux : les fils d'Adam sont mes frères, et véritablement je tiens pour un péché de me marier dans ma famille.

LEONATO, *à Hero.* — Ma fille, rappelez-vous ce que je vous ai dit; si le prince vous sollicite de cette manière, vous connaissez la réponse à faire.

BÉATRICE. — La faute en sera à la musique, cousine, si vous n'êtes pas mariée en bon temps; si le prince est trop importun, dites-lui qu'il y a une mesure pour chaque chose, et *dansez*-lui votre réponse. Car, entendez-moi, Hero : l'amour, le mariage et le repentir ressemblent à la gigue écossaise, au menuet et au pas de cinq; les premières sollicitations sont chaudes et impétueuses comme la gigue écossaise et tout aussi fantasques; le mariage, aux manières modestes, est un menuet, plein de décorum et de tradition; puis, vient le repentir, qui avec ses mauvaises jambes entreprend le pas de cinq, toujours de plus vite en plus vite, jusqu'à ce qu'il s'engloutisse dans sa tombe.

LEONATO. — Ma nièce, votre esprit ingénieux dépasse la vérité.

BÉATRICE. — J'ai de bons yeux, mon oncle; je puis voir une église en plein jour.

LEONATO. — Les convives entrent, mon frère; faisons-leur place libre.

Entrent DON PEDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT, BALTHAZAR, DON JUAN, BORACHIO, MARGUERITE, URSULE *et* AUTRES, *masqués.*

DON PEDRO. — Belle dame, voulez-vous vous promener avec votre amoureux?

HERO. — Si votre pas est doux, vos regards gentils et votre langue muette, je consens à être à vous pour la promenade, et principalement lorsque je me promènerai pour m'en aller.

DON PEDRO. — Avec ma personne en votre compagnie?

HERO. — Je répondrai oui, quand il me plaira.

DON PEDRO. — Et quand vous plaira-t-il?

HERO. — Lorsque j'aimerai votre visage; car fasse le ciel que le luth ne ressemble pas à l'étui!

DON PEDRO. — Mon masque est le toit de Philémon; dans la maison est Jupiter.

HERO. — Alors, votre masque devrait être en chaume.

DON PEDRO. — Parlez bas, si vous parlez d'amour. (*Il la prend à l'écart.*)

BALTHAZAR. — Vrai, je voudrais que vous pussiez m'aimer!

MARGUERITE. — Je ne le voudrais pas dans votre intérêt; car j'ai de bien nombreux défauts.

BALTHAZAR. — Nommez-en un.

MARGUERITE. — Je dis mes prières tout haut.

BALTHAZAR. — Je ne vous en aime que davantage; ceux qui vous entendent peuvent répondre *amen.*

MARGUERITE. — Dieu me marie à un bon danseur!

BALTHAZAR. — *Amen.*

MARGUERITE. — Et Dieu l'éloigne de mes yeux dès que la danse est finie! Répondez, sacristain.

BALTHAZAR. — Plus un mot, le sacristain a reçu la monnaie de sa pièce.

URSULE. — Je vous connais parfaitement bien; vous êtes le signor Antonio.

ANTONIO. — En trois lettres, non.

URSULE. — Je vous reconnais à votre petit balancement de tête.

ANTONIO. — Pour vous dire la vérité, je m'étudie à l'imiter.

URSULE. — Vous ne pourriez le représenter d'une manière aussi naturellement déplaisante si vous n'étiez pas l'homme même. Voici exactement sa main sèche; vous êtes Antonio, vous êtes Antonio.

ANTONIO. — En trois lettres, non.

URSULE. — Allons, allons, pensez-vous que je ne vous reconnaisse pas à votre étincelant esprit? est-ce que la vertu peut se cacher? allons, chut! vous êtes Antonio; les grâces se trahissent toujours et voilà.

BÉATRICE. — Ne voulez-vous pas me dire qui vous a parlé ainsi?

BÉNÉDICT. — Non, vous m'excuserez.

BÉATRICE. — Ni me dire qui vous êtes?

BÉNÉDICT. — Non, pas maintenant.

BÉATRICE. — « Je suis dédaigneuse et je prends mon esprit dans *les cent contes joyeux*, » c'est évidemment le signor Bénédict qui a dit cela.

BÉNÉDICT. — Qui est le signor Bénédict?

BÉATRICE. — Je suis sûre que vous le connaissez fort bien.

BÉNÉDICT. — Moi, non; vous pouvez m'en croire.

BÉATRICE. — Est-ce qu'il ne vous a jamais fait rire?

BÉNÉDICT. — Qui est-il, je vous en prie?

BÉATRICE. — Parbleu, c'est le bouffon du prince, un fort lourd imbécile; son seul don consiste à inventer des commérages impossibles; il n'y a que les libertins qui prennent plaisir en sa compagnie; et ce qui le recommande, ce n'est pas son esprit, mais sa vilenie, car il amuse à la fois les

gens et les met en colère; de sorte qu'ils rient de ses propos et le battent. Je suis sûre qu'il est dans la flotte; je voudrais qu'il m'eût abordée.

BÉNÉDICT. — Lorsque je connaîtrai le gentilhomme, je lui répéterai ce que vous dites.

BÉATRICE. — Faites, faites; il ne répondra que par une ou deux comparaisons sur ma personne, et si, par aventure, elles ne sont pas remarquées ou ne prêtent pas à rire, il en deviendra mélancolique, ce qui fera une aile de perdrix d'épargnée, car l'imbécile n'en soupera pas ce soir-là. (*Musique dans l'intérieur.*) Il nous faut suivre les meneurs de la fête.

BÉNÉDICT. — En tout bon chemin.

BÉATRICE. — Certes, car s'ils nous conduisent par quelque mauvais chemin, je les laisserai au premier détour.

(*Danses. — Tous sortent, excepté Don Juan, Borachio et Claudio.*)

DON JUAN. — Assurément, mon frère est amoureux de Hero, et il a pris son père à l'écart pour l'entretenir de son amour. Les dames accompagnent Hero et il ne reste qu'un masque.

BORACHIO. — Et ce masque est Claudio, je le reconnais à sa tournure.

DON JUAN. — N'êtes-vous pas le signor Bénédict?

CLAUDIO. — Vous me reconnaissez bien; c'est moi.

DON JUAN. — Signor, mon frère vous porte tout près de son cœur. Eh bien, il est amoureux de Hero; je vous en prie, dissuadez-le de cet amour; elle n'est pas son égale en naissance; vous pouvez jouer dans cette affaire le rôle d'un honnête homme.

CLAUDIO. — Comment savez-vous qu'il l'aime?

DON JUAN. — Je l'ai entendu lui jurer son affection.

BORACHIO. — Moi également, et il a juré qu'il l'épouserait cette nuit.

DON JUAN. — Venez, rendons-nous au banquet.

(*Sortent Don Juan et Borachio.*)

CLAUDIO. — C'est au nom de Bénédict que je réponds ainsi, mais c'est avec les oreilles de Claudio que j'entends ces mauvaises nouvelles. Ce qu'ils disent est certain, le prince fait la cour pour son compte. L'amitié est constante en toutes choses, sauf dans l'office et les affaires de l'amour. C'est pourquoi tous les cœurs en amour doivent parler eux-mêmes, les yeux négocier pour eux-mêmes et ne se fier à aucun agent, car la beauté est une sorcière, dont les charmes dissolvent la bonne foi en convoitise. C'est là un accident d'occurrence quotidienne, auquel je n'ai pas pris garde. Adieu donc, Hero!

Rentre BÉNÉDICT.

BÉNÉDICT. — Comte Claudio?

CLAUDIO. — Oui, lui-même.

BÉNÉDICT. — Çà, voulez-vous venir avec moi?

CLAUDIO. — Où donc?

BÉNÉDICT. — Sous le plus proche saule, pour vos propres affaires, comte. De quelle façon voulez-vous porter votre guirlande? autour de votre cou, comme une chaîne d'usurier, ou sous votre bras, comme une écharpe de lieutenant? il vous faut la porter d'une manière quelconque, car le prince a conquis votre Hero.

CLAUDIO. — Je souhaite qu'il en tire grand contentement.

BÉNÉDICT. — Parbleu, voilà qui est parler comme un honnête bouvier; c'est ce que disent les bouviers quand ils vendent leurs taureaux. Mais auriez-vous pensé que le prince vous eût joué ce tour-là?

CLAUDIO. — Je vous en prie, laissez-moi.

BÉNÉDICT. — Oh! maintenant, voilà que vous frappez comme l'aveugle; c'est l'enfant qui a volé votre repas et vous battez le poteau.

CLAUDIO. — Puisque ce n'est pas vous qui sortez, ce sera donc moi. (*Il sort.*)

BÉNÉDICT. — Hélas! pauvre oiseau blessé! voilà qu'il va maintenant se réfugier dans les joncs. — Mais que madame Béatrice me reconnaisse et ne me reconnaisse pas à la fois! *Le bouffon du prince!* — Ah! il pourrait bien se faire qu'on m'eût affublé de ce titre, étant de si joyeuse humeur. — Oui, certes, mais je suis trop prompt à m'insulter moi-même; je n'ai pas cette réputation, c'est là disposition basse quoique moqueuse de Béatrice qui lui fait concentrer le monde entier en sa personne et prétend me faire passer pour ce que je ne suis pas. Bien, je me vengerai comme je pourrai.

Rentre DON PEDRO.

DON PEDRO. — Eh bien, signor, où est le comte? l'avez-vous vu?

BÉNÉDICT. — Sur ma foi, Monseigneur, j'ai joué le rôle de dame Renommée. Je l'ai trouvé ici aussi mélancolique qu'une hutte solitaire dans une garenne; je lui ai dit, et je pense que c'est la vérité, que Votre Grâce avait conquis les bonnes

dispositions de cette jeune dame, et je lui ai offert ma compagnie jusqu'au premier saule, ou bien pour se faire une guirlande en sa qualité de délaissé, ou bien pour se faire une poignée de verges comme digne d'être fouetté.

Don Pedro. — D'être fouetté? Quelle est sa faute?

Bénédict. — La niaise transgression d'un écolier qui, transporté de plaisir d'avoir trouvé un nid d'oiseau, le montre à son camarade, lequel le lui vole.

Don Pedro. — Appelleras-tu donc transgression une marque de confiance? la transgression est dans le voleur.

Bénédict. — Il n'eût pas été mal à propos cependant de tenir prêtes les verges et la guirlande aussi, car il aurait pu porter la guirlande lui-même et il aurait pu vous faire cadeau des verges à vous, qui, à ce qu'il me semble, avez volé son nid d'oiseaux.

Don Pedro. — Je veux seulement leur apprendre à chanter et les rendre ensuite à leur propriétaire.

Bénédict. — Pourvu que leur chant réponde à votre langage, sur ma foi, vous aurez honnêtement parlé.

Don Pedro. — Madame Béatrice a contre vous un sujet de querelle : le gentilhomme qui a dansé avec elle lui a dit que vous parliez fort mal d'elle.

Bénédict. — Oh! elle m'a maltraité à exaspérer une souche! Un chêne, n'eût-il plus eu qu'une seule feuille verte, n'aurait pu s'empêcher de lui répondre; mon masque même commençait à prendre vie et à la railler. Elle m'a dit, ne pensant pas que ce fût à moi qu'elle parlait, que j'étais le bouffon du prince; que j'étais plus ennuyeux qu'un jour de grand dégel; lançant bon mot sur bon mot avec une si étonnante dextérité, que j'étais là devant elle comme l'homme à la cible, avec toute une armée tirant sur moi. Elle parle des poignards, et chacun de ses mots assassine; si son haleine était aussi terrible que ses queues de phrases, il n'y aurait pas moyen de vivre près d'elle; on la sentirait jusqu'à l'étoile du nord. Je ne voudrais pas l'épouser, quand bien même elle serait dotée de tous les biens qu'Adam posséda avant sa transgression. Elle aurait fait tourner la broche à Hercule et elle aurait fendu sa massue pour faire le feu. Allons, ne parlons plus d'elle; vous découvrirez plus tard que c'est l'infernale Até en belle toilette. Plût au ciel que quelque savant l'exorcisât, car tant qu'elle restera ici, on pourra vivre aussi tranquillement en enfer que dans un sanctuaire, en sorte que les gens pécheront à dessein, afin de l'éviter en y allant; car tout ce qui est horreur, désordre, agitation, l'accompagne véritablement.

Don Pedro. — Regardez, la voici qui vient.

Bénédict. — Votre Grâce voudrait-elle m'ordonner n'importe quel service au bout du monde? J'irais tout à l'heure aux Antipodes pour le plus futile message qu'il vous plairait de me confier; j'irais vous chercher un cure-dent jusqu'au dernier pouce de terre de l'Asie; j'irais vous prendre la longueur du pied du prêtre Jean, vous chercher un poil de la barbe du grand Cham; j'irais pour n'importe quelle ambassade chez les Pygmées plutôt que d'échanger trois mots de conversation avec cette harpie. Vous n'avez aucun moyen de m'employer?

Don Pedro. — Aucun, si ce n'est que je désire le plaisir de votre compagnie.

Bénédict. — O Dieu, Monseigneur, que voici venir ici un plat que je n'aime pas! je ne puis souffrir madame la Langue. (*Il sort.*)

Entrent CLAUDIO, BÉATRICE, HERO *et* LEONATO.

Don Pedro. — Venez, Madame, venez; vous avez perdu le cœur du seigneur Bénédict.

Béatrice. — Il est vrai, Monseigneur, qu'il me l'avait prêté pour un temps et je lui en ai payé l'intérêt : un cœur double pour un cœur simple; mais, parbleu, il me l'a regagné avec des dés pipés; c'est pourquoi Votre Grâce peut bien dire que je l'ai perdu.

Don Pedro. — Vous l'avez mis dessous, Madame, vous l'avez mis dessous.

Béatrice. — Je ne voudrais pas qu'il en fît autant de moi, Monseigneur j'aurais trop peur de devenir une mère de fous. Je vous ai amené le comte Claudio, que vous m'aviez envoyé chercher.

Don Pedro. — Eh bien! qu'y a-t-il, comte? pourquoi êtes-vous triste?

Claudio. — Je ne suis pas triste, Monseigneur.

Don Pedro. — Quoi, alors? malade?

Claudio. — Ni malade non plus, Monseigneur.

Béatrice. — Le comte n'est ni triste, ni malade, ni gai, ni bien portant; il est *civil*, le comte, civil comme une orange de *Séville*, et quelque peu de ce même teint jaloux.

Claudio. Oh oui ! (*A part, à Don Pedro.*) Avancez doucement, doucement ; l'oiseau est posé. (*Haut.*) Je n'aurais jamais cru que cette dame eût aimé un homme quelconque (Acte II, sc. III.)

Don Pedro. — Sur ma foi, Madame, je crois que votre description est véridique; quoique je puisse jurer que s'il est jaloux, sa marotte jalouse est insensée. Approche, Claudio. J'ai fait la cour en ton nom, et la belle Hero est conquise; j'ai parlé à son père, et j'ai obtenu son consentement; indique le jour du mariage et que Dieu te donne joie.

Leonato. — Comte, recevez de ma main ma fille, et avec elle mes richesses; Sa Grâce a fait le mariage et toutes les grâces répondent *amen*.

Béatrice. — Parlez, comte, c'est à vous de donner la réplique.

Claudio. — Le silence est le plus parfait héraut de la joie, et je serais bien peu heureux si je pouvais dire combien je le suis. Madame, je suis à vous comme vous êtes à moi; je me donne moi-même tout entier en retour de vous et l'échange me transporte de plaisir.

Béatrice. — Parlez, cousine; ou, si vous ne le pouvez pas, arrêtez sa bouche avec un baiser, et ne le laissez pas parler non plus.

Don Pedro. — Sur ma foi, Madame, vous avez un cœur joyeux.

Béatrice. — Certes, Monseigneur, et je l'en remercie, le pauvre insensé; il tient toujours le bon côté du souci. — Ma cousine lui dit à l'oreille qu'elle le porte dans son cœur.

Claudio. — C'est précisément ce qu'elle fait, cousine.

Béatrice. — Bon Dieu, encore un mariage, s'il vous plaît! Ainsi, tous s'unissent les uns après les autres, à l'exception de moi seule, pauvre laideron que je suis. Je puis m'asseoir dans un coin et crier à tue tête : *Holà, un mari!*

Don Pedro. — Madame Béatrice, je vous en trouverai un.

Béatrice. — J'aimerais de préférence à en avoir un de la fabrique de votre père; est-ce que Votre Grâce n'aurait pas un frère qui lui ressemble? Votre père fabriquait d'excellents maris, si une fille pouvait s'en approcher.

Don Pedro. — Me voulez-vous, Madame?

Béatrice. — Non, Monseigneur, à moins que je n'eusse un autre mari pour les jours ouvriers; vous êtes beaucoup trop splendide pour qu'on puisse vous porter tous les jours. Mais je supplie Votre Grâce de me pardonner : je suis née pour ne dire que des gaudrioles et nulle chose d'importance.

Don Pedro. — Votre silence est ce qui m'offenserait le plus, et la gaieté est ce qui vous va le mieux; car incontestablement vous êtes née dans une heure joyeuse.

Béatrice. — Non, à coup sûr, Monseigneur, car ma mère criait; mais il y avait à ce moment-là une étoile qui dansait, et c'est sous cette étoile que je suis née. — Mes cousins, Dieu vous donne joie!

Leonato. — Ma nièce, voulez-vous veiller à ces choses dont je vous ai parlé?

Beatrice. — Je vous prie de m'excuser, mon oncle. — Avec la permission de Votre Grâce....

(*Elle sort.*)

Don Pedro. — Sur ma foi, voilà une dame d'humeur tout à fait gaie.

Leonato. — Il y a peu de l'élément mélancolique en elle, Monseigneur; elle n'est jamais triste, excepté lorsqu'elle dort; et même alors elle n'est pas toujours triste, car j'ai entendu ma fille dire qu'il était souvent arrivé à Béatrice de rêver malheur et de se réveiller en riant.

Don Pedro. — Elle ne peut souffrir d'entendre parler d'un mari?

Leonato. — En aucune façon; elle déboute de leur demande tous les galants par ses railleries.

Don Pedro. — Elle ferait une excellente femme pour Bénédict.

Leonato. — Oh! Dieu, Monseigneur, au bout d'une semaine de mariage, ils seraient devenus fous à force de parler.

Don Pedro. — Comte Claudio, quand comptez-vous aller à l'église?

Claudio. — Demain, Monseigneur; les heures marchent sur des béquilles tant que l'amour n'en a pas fini avec toutes ses cérémonies.

Leonato. — Non, mon cher fils, pas avant lundi, ce qui fait juste sept jours, et ce qui est encore un temps bien court pour que toutes choses soient organisées comme je l'entends.

Don Pedro. — Voyons, ce long sursis vous fait secouer la tête; mais je vous garantis, Claudio, que nous ne passerons pas notre temps d'une manière ennuyeuse. Je veux entreprendre pendant cet *interim* un des travaux d'Hercule, c'est-à-dire amener entre le signor Bénédict et madame Béatrice une affection haute comme une montagne. Je désirerais tout à fait un mariage entre eux, et je ne doute pas que je n'y réussisse, si vous trois vous voulez prêter appui aux plans que je vous indiquerai.

Leonato. — Monseigneur, je suis tout à vous, quand bien même cela devrait me coûter dix nuits de veille.

Claudio. — Et moi aussi, Monseigneur.

Don Pedro. — Et vous aussi, charmante Hero?

Hero. — Je remplirai n'importe quel modeste office, Monseigneur, pour aider ma cousine à conquérir un bon mari.

Don Pedro. — Et Bénédict n'est pas, à mon avis, un homme à faire un mauvais mari. Je puis, en toute connaissance de cause, lui donner ces louanges, qu'il est de noble naissance, d'une valeur reconnue et d'une honnêteté bien établie. Je vous enseignerai comment vous devez vous y prendre pour mettre votre cousine en disposition d'aimer Bénédict; et moi, avec l'appui de vous deux, je manœuvrerai si bien Bénédict. qu'en dépit de son vif esprit et de son cœur dédaigneux, il tombera amoureux de Béatrice. Si nous pouvons faire cela, Cupidon n'est pas plus longtemps l'archer par excellence, sa gloire sera la nôtre, car nous serons les seuls dieux d'amour. Venez avec moi, et je vous confierai mon plan.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un autre appartement dans la demeure de Leonato.

Entrent DON JUAN *et* BORACHIO.

Don Juan. — C'est ainsi; le comte Claudio épousera la fille de Leonato.

Borachio. — Oui, Monseigneur; mais je puis lui faire obstacle.

Don Juan. — Toute barrière, tout obstacle, tout empêchement quelconque sera pour mon humeur un vrai remède; je suis malade du déplaisir qu'il me fait éprouver, et toute chose qui se mettra au travers de ses sentiments se trouvera de niveau avec les miens. Comment faire obstacle à ce mariage?

Borachio. — Par des moyens qui ne sont pas ceux de l'honnêteté, Monseigneur, mais si discrètement toutefois, qu'aucune déshonnêteté ne paraîtra en moi.

Don Juan. — Dis-moi comment, en quelques mots.

Borachio. — Je crois avoir appris à Votre Seigneurie, il y a un an, combien je suis dans les bonnes grâces de Marguerite, la dame de compagnie d'Hero.

Don Juan. — Je me le rappelle.

Borachio. — Je puis, à n'importe quelle heure indue de la nuit, lui donner avis de regarder par la fenêtre de la chambre de sa maîtresse.

Don Juan. — Qu'est-ce qu'il y a de vie dans un tel projet pour donner la mort à ce mariage?

Borachio. — Il dépend de vous de préparer le poison. Allez trouver le prince, votre frère; ne vous gênez pas pour lui dire qu'il a fait tort à son honneur en mariant le renommé Claudio, dont vous ferez hautement l'éloge, à une catin souillée comme Hero.

Don Juan. — Quelle preuve donnerai-je de cela?

Borachio. — Une preuve assez forte pour abuser le prince, pour torturer Claudio, perdre Hero et tuer Leonato. Visez-vous à un autre but que celui-là?

Don Juan. — Rien que pour leur nuire, j'entreprendrai n'importe quoi.

Borachio. — Eh bien alors trouvez une heure convenable pour prendre à l'écart Don Pedro et le comte Claudio; dites-leur que vous savez que je suis aimé de Hero; affichez une manière de zèle pour le prince et pour Claudio; dites que c'est l'amour que vous portez à l'honneur de votre frère qui a fait ce mariage et votre souci de la réputation de son ami qui risque ainsi d'être acoquiné à une fausse pucelle, qui vous poussent à révéler ce fait. Ils auront peine à le croire sans preuves; offrez-leur de s'en convaincre eux-mêmes par des preuves qui ne consisteront en rien moins qu'à me voir à la fenêtre de sa chambre, à m'entendre nommer Marguerite, Hero; et à entendre Marguerite me nommer Claudio. Amenez-les voir ce spectacle la nuit même qui devra précéder le mariage projeté; car en même temps j'arrangerai si bien les choses que Hero se trouvera absente; et sa déloyauté paraîtra si évidente, que la jalousie prendra ses soupçons pour des certitudes, et que tous leurs projets seront renversés.

Don Juan. — Que ce plan ait la malfaisante issue qu'il voudra, je l'exécuterai. Sois habile à le mettre en œuvre, et ta récompense sera de mille ducats.

Borachio. — Soyez ferme dans votre accusation, et ma ruse ne me fera pas déshonneur.

Don Juan. — Je vais aller m'informer immédiatement du jour de leur mariage.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le jardin de Leonato

Entre BÉNÉDICT, *puis un* PAGE *le suivant.*

BÉNÉDICT. — Page!

LE PAGE. — Signor?

BÉNÉDICT. — Il y a un livre sur la fenêtre de ma chambre, porte-le-moi ici dans le jardin.

LE PAGE. — Je suis déjà ici, signor.

BÉNÉDICT. — Je sais cela; mais je voudrais que tu fusses déjà parti et revenu. (*Sort le page.*) Je m'étonne qu'un homme qui voit combien est insensé un autre homme qui confie à l'amour la direction de sa conduite, consente, après qu'il a ri des creuses billevesées des autres, à devenir le thème de ses propres railleries en tombant amoureux, et Claudio est un de ces hommes. J'ai vu un temps où la seule musique qu'il aimât était le tambour et le fifre, et maintenant il préférerait entendre le tambourin et le flageolet; j'ai vu un temps où il aurait fait vingt milles à pied pour voir une bonne armure, et maintenant il restera dix nuits éveillé pour dessiner la façon d'un nouveau pourpoint. Il avait coutume de parler simplement et en termes allant droit à leur but, comme un honnête homme et un soldat, et maintenant voilà qu'il est devenu grammairien; ses mots, dont chacun fait un étrange ingrédient, composent un ragoût des plus fantastiques. Est-il possible que je sois jamais transformé ainsi et que je voie avec les mêmes yeux? Je ne pourrais le dire, je ne pense pas cependant. Je ne jurerais pas que l'amour ne puisse me transformer en huître, mais je fais serment qu'il ne fera jamais de moi un tel insensé avant d'avoir préalablement fait de moi une huître. Cette femme est jolie, je ne m'en porte pas moins bien; cette autre est sage, je ne m'en porte pas moins bien; cette autre est vertueuse, je ne m'en porte pas moins bien; mais jusqu'à ce que toutes les grâces soient réunies dans une même femme, une femme n'obtiendra jamais mes bonnes grâces. Elle sera riche, c'est certain; sage, ou je n'en veux pas; vertueuse, ou je ne la marchanderai jamais; belle, ou je ne la regarderai jamais; douce, ou elle ne m'approchera pas; noble, ou je ne la prendrai pas, fût-elle un ange; agréable causeuse, excellente musicienne, et quant à sa chevelure, elle sera de la couleur qu'il plaira au ciel. Oh! le prince et monsieur l'Amour avec lui! je vais me cacher sous ce berceau. (*Il se retire à l'écart.*)

Entrent DON PEDRO, LEONATO, CLAUDIO, *puis* BALTHAZAR *et* DES MUSICIENS.

DON PEDRO. — Eh bien, entendrons-nous cette musique?

CLAUDIO. — Certes, mon bon seigneur. Comme le soir est tranquille! on dirait qu'il fait taire tout bruit pour mieux accueillir l'harmonie.

DON PEDRO, *bas à Claudio.* — Voyez-vous où s'est caché Bénédict?

CLAUDIO. — Oh! très-bien, Monseigneur; la musique une fois finie, ce renard découvert ne nous coûtera guère à prendre.

DON PEDRO. — Approchez, Balthazar; nous entendrons encore volontiers cette chanson.

BALTHAZAR. — Oh! mon bon seigneur, ne forcez pas une si mauvaise voix à calomnier la musique une seconde fois.

DON PEDRO. — C'est toujours l'habitude du talent vrai de dissimuler sous un masque sa propre perfection. Je t'en prie, chante; ne me force pas à te faire la cour plus longtemps.

BALTHAZAR. — Puisque vous parlez de faire la cour, je chanterai; car plus d'un galant commence sa cour à telle qu'il en juge indigne; et cependant il la flatte, et cependant il lui jure qu'il l'aime.

DON PEDRO. — Allons, je t'en prie, avance; ou si tu veux continuer tes raisonnements, mets-les en notes.

BALTHAZAR. — Bon, mais notez bien ceci avant d'écouter mes notes; il n'y a pas une seule de mes notes qui vaille la peine d'être notée.

DON PEDRO. — Vraiment, il parle comme un papier à musique; des notes, des notes, et en résumé rien que du son. (*La musique joue.*)

BÉNÉDICT, *à part.* — Oh! l'air divin! Déjà son âme en est ravie! N'est-il pas étrange que des boyaux de mouton puissent transporter ainsi les âmes hors des corps? bien; lorsque ça sera fini, faites-moi passer la sébille pour que j'y mette ma monnaie.

BALTHAZAR, *chantant.*

Ne soupirez plus, Mesdames, ne soupirez plus :
Les hommes furent toujours des trompeurs;
Un pied sur le rivage et l'autre dans la mer;
Jamais constants à une seule chose :

Donc ne soupirez plus,
Mais laissez-les aller

BÉATRICE. Contre ma volonté, je suis envoyée pour vous avertir de venir dîner.
BÉNÉDICT Bel.e Béatrice, je vous remercie pour vos peines

(Acte II, sc. III.)

Et soyez gaies et d'heureuse humeur,
Convertissant tous vos accents de douleur
En un traderi, deri; traderi, dera.

Ne chantez plus jamais les couplets
De complaintes si maussades et si pénibles :
La fraude des hommes fut toujours la même,
Depuis que, pour la première fois, le printemps
eut des feuilles.

Donc ne soupirez plus,
Mais laissez-les aller
Et soyez gaies et d'heureuse humeur,
Convertissant tous vos accents de douleur
En un traderi, deri; traderi, dera.

Don Pedro. — Sur ma foi, voilà une bonne chanson.

Balthazar. — Et un mauvais chanteur, Monseigneur.

Don Pedro. — Mais non, mais non, vraiment; tu chantes très-suffisamment bien pour une fois en passant.

Bénédict, *à part.* — Si c'eût été un chien qui eût ainsi hurlé, on l'aurait pendu, et fasse le ciel que sa mauvaise voix ne présage pas quelque malheur; j'aurais autant aimé entendre l'oiseau de nuit, quelque désastre qu'il annonçât.

Don Pedro, *à Claudio.* — Oui, parbleu! — Entends-tu, Balthazar; organise-nous, je t'en prie, un peu de bonne musique; car demain soir, nous voulons faire entendre une sérénade sous la fenêtre de madame Hero.

Balthazar. — La meilleure que je pourrai, Monseigneur.

Don Pedro. — C'est cela. Adieu. (*Sortent Balthazar et les musiciens.*) Venez ici, Leonato. Qu'est-ce que vous me disiez donc aujourd'hui? Que votre nièce Béatrice était amoureuse du signor Bénédict?

Claudio. — Oh oui! (*A part, à Don Pedro.*) Avancez doucement, doucement; l'oiseau est posé. (*Haut.*) Je n'aurais jamais cru que cette dame pût aimer un homme quelconque.

Leonato. — Ni moi non plus; mais ce qu'il y a de tout à fait extraordinaire, c'est qu'elle raffole ainsi du signor Bénédict, que par toutes ses démonstrations extérieures, elle semblait abhorrer.

Bénédict, *à part.* — Est-ce possible? Est-ce que le vent souffle de ce côté?

Leonato. — Sur ma foi, Monseigneur, je ne saurais vous dire ce qu'il en faut penser; mais qu'elle l'aime de cette affection enragée, voilà qui dépasse toutes mes suppositions.

Don Pedro. — Peut-être qu'elle ne fait que semblant de l'aimer.

Claudio. — Vrai, cela est probable.

Leonato. — Semblant! ô ciel! alors il n'y eût jamais un semblant de passion qui approchât autant de la passion réelle que celui qu'elle montre.

Don Pedro. — Bah! quelles marques de passion donne-t-elle?

Claudio, *à part.* — Amorcez bien l'hameçon, ce poisson mordra.

Leonato. — Quelles marques, Monseigneur! elle va vous rester assise.... (*à Claudio*) vous avez entendu ma fille vous dire comment?

Claudio. — Oui, en vérité.

Don Pedro. — Comment, comment cela, je vous prie? Vous m'étonnez; j'aurais cru que son esprit se serait montré invincible à tous les assauts de l'affection.

Leonato. — Je l'aurais juré, moi aussi, Monseigneur, surtout aux assauts de Bénédict.

Bénédict, *à part.* — J'aurais pris la chose pour une piperie, si elle n'était pas dite par le bonhomme à la barbe blanche; mais pour sûr l'espièglerie ne peut se cacher sous un si respectable aspect.

Claudio, *bas à Don Pedro et à Leonato.* — Il a mordu; enlevez.

Don Pedro. — A-t-elle fait connaître son affection à Bénédict?

Leonato. — Non, et elle jure qu'elle ne la lui fera jamais connaître; c'est là son tourment.

Claudio. — C'est en effet vrai; votre fille dit de même. « Puis-je, dit-elle, lui écrire que je l'aime, moi qui l'ai si souvent accueilli de mes dédains? »

Leonato. — C'est ce qu'elle dit quand elle commence à lui écrire; car elle va se lever vingt fois par nuit, et rester assise en chemise jusqu'à ce qu'elle ait écrit toute une feuille de papier grande comme un drap de lit; — ma fille nous dit tout.

Claudio. — Oh! puisque vous parlez de feuille de papier grande comme un drap de lit, je me rappelle une bonne histoire que votre fille nous a racontée.

Leonato. — Oh! oui, comment, lorsqu'elle l'eut écrite et qu'elle la relisait, elle trouva les noms de Béatrice et de Bénédict accolés sous ce même drap.

Claudio. — Précisément.

Leonato. — Oh! elle déchira la lettre en mille petits morceaux grands comme des liards, se reprochant d'avoir été assez immodeste pour écrire à quelqu'un qui, elle le savait, se moquerait d'elle : « Je mesure ses dispositions sur les miennes, dit-elle, car s'il m'écrivait, je me moquerais de lui; oui, quoique je l'aime, je m'en moquerais. »

Claudio. — Et alors, elle tombe à genoux, pleure, sanglote, frappe sa poitrine, arrache ses cheveux, prie, crie : « O mon aimable Bénédict! le ciel me donne la résignation! »

Leonato. — Oui, c'est ce qu'elle fait, à ce que rapporte ma fille, et la violence de son affection la subjugue à tel point, que ma fille craint quelquefois qu'elle ne se porte contre elle-même à quelque acte désespéré; c'est la pure vérité.

Don Pedro. — Il serait bon que Bénédict apprît son amour par quelque autre, puisqu'elle ne veut pas le lui découvrir elle-même.

Claudio. — A quelle fin? Il n'en ferait qu'un jeu et tourmenterait encore davantage la pauvre dame.

Don Pedro. — S'il faisait cela, ce serait pain bénit de le pendre; c'est une dame singulièrement aimable, et vertueuse au-dessus de tout soupçon.

Claudio. — Et d'une étonnante sagesse.

Don Pedro. — Sage en toutes choses, excepté dans l'amour qu'elle porte à Bénédict.

Leonato. — Oh, Monseigneur, lorsque la sagesse et la passion se combattent chez un être si sensible, nous avons dix preuves contre une que la victoire reste à la passion. J'en suis affligé pour elle, et à juste titre, puisque je suis son oncle et son tuteur.

Don Pedro. — Je voudrais que ce fût moi qu'elle eût honoré de cette passion; j'aurais mis de côté toutes considérations et j'en aurais fait la moitié de moi-même. Je vous prie, parlez-en à Bénédict, et sachons ce qu'il en dira.

Leonato. — Pensez-vous qu'il fût bon de le faire?

Claudio. — Hero pense qu'elle ne peut manquer de mourir de toute façon, car elle répète qu'elle mourra s'il ne l'aime pas, et qu'elle mourra plutôt que de lui faire connaître son amour, et qu'elle mourra s'il lui fait la cour, plutôt que de renoncer d'un brin à ses rebuffades accoutumées.

Don Pedro. — Elle fait bien; si elle lui offrait son amour, il est très-possible qu'il la méprisât; car notre homme, comme vous le savez tous, a un esprit très-dédaigneux.

Claudio. — C'est un homme très comme il faut.

Don Pedro. — Il a, en effet, un très-heureux extérieur.

Claudio. — Oui pardieu, et à mon avis, il est extrêmement sensé.

Don Pedro. — Il laisse, en effet, échapper çà et là quelques étincelles que l'on pourrait nommer esprit.

Leonato. — Et je le tiens pour vaillant.

Don Pedro. — Vaillant comme Hector, je vous assure; et dans sa manière d'arranger les querelles, on peut dire qu'il est extrêmement sage; car, ou bien il les évite avec une grande discrétion, ou bien il s'en tire avec une crainte toute chrétienne.

Leonato. — S'il craint Dieu, il doit nécessairement garder la paix; ou bien s'il lui arrive de la rompre, il doit engager querelle avec crainte et tremblement.

Don Pedro. — Et ainsi fait-il; car notre homme craint Dieu plus qu'on ne pourrait le croire à entendre les énormes plaisanteries qu'il lui arrive de commettre. Ma foi! je suis désolé pour votre nièce. Chercherons-nous Bénédict, et l'informerons-nous de l'amour de Béatrice?

Claudio. — Ne lui en parlez jamais, Monseigneur; qu'on donne à Béatrice le bon conseil de l'oublier.

Leonato. — Quant à cela, c'est impossible: elle s'arracherait plutôt le cœur.

Don Pedro. — Bien; nous en apprendrons plus long là-dessus par votre fille; laissez refroidir cela, en attendant. J'aime beaucoup Bénédict et je voudrais qu'il passât modestement son examen de conscience et vît combien il est indigne d'une si excellente dame.

Leonato. — Monseigneur, voulez-vous venir? le dîner est prêt.

Claudio, *bas à Don Pedro et à Leonato.* — Si, après cela, il ne raffole pas d'elle, je ne me permettrai jamais plus de compter sur rien.

Don Pedro, *à part, à Leonato.* — Qu'on tende le même filet à Béatrice; cela doit être l'affaire de votre fille et de ses dames de compagnie. La pièce sera complète lorsqu'ils croiront à la passion l'un de l'autre, sans qu'il en soit rien; c'est là la scène que je voudrais voir, une scène qui se passera entièrement en pantomime. Envoyons-la le chercher pour dîner. (*Ils sortent.*)

BÉNÉDICT *sort du bosquet.*

Bénédict. — Cela ne peut pas être une plaisanterie: la conférence était sérieuse. Ils connaissent

par Hero la vérité. Ils paraissent plaindre la dame; il semble que sa passion soit extrême.... Elle m'aime!... Eh bien! mais, cette affection doit être payée de retour. Je sais maintenant quels reproches on me fait; ils disent que je me comporterai orgueilleusement si je m'aperçois qu'elle m'aime; ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de me donner aucun signe d'affection. Je n'ai jamais pensé à me marier; je ne dois pas paraître orgueilleux. Heureux ceux qui peuvent entendre les critiques qu'on fait de leurs défauts et qui sont ainsi mis à même de les corriger. Ils disent que la dame est belle; c'est une vérité, et je puis en rendre témoignage; qu'elle est vertueuse, et je ne puis le nier; qu'elle est sensée, excepté dans l'amour qu'elle me porte, et, par ma foi, si ce n'est pas une nouvelle preuve d'esprit qu'elle donne là, ce n'est pas non plus un bien grand argument contre sa folie, car je vais devenir horriblement amoureux d'elle. Il pourra se faire qu'on me lance sur le dos quelques vieux sarcasmes et quelques vieux traits d'esprit de ma façon; je me suis si longtemps moqué du mariage! Mais, est-ce que l'appétit ne change pas? Un homme aime dans sa jeunesse la nourriture qu'il ne peut souffrir plus tard. Est-ce que des quolibets, des sentences et toutes les boules de papier lancées par un cerveau en gaieté peuvent empêcher un homme de suivre la voie qui lui convient? Non, il faut que la terre soit peuplée. Lorsque je disais que je mourrais garçon, c'est que je croyais mourir avant d'être marié.... Voici venir Béatrice; par le jour, c'est une belle dame; j'aperçois déjà en elle quelques marques d'amour.

Entre BÉATRICE.

Béatrice. — Contre ma volonté, je suis envoyée pour vous avertir de venir dîner.

Bénédict. — Belle Béatrice, je vous remercie pour vos peines.

Béatrice. — Je n'ai pas pris plus de peine pour mériter ces remercîments, que vous n'en prenez vous-même pour me remercier; si cela m'avait été pénible, je ne serais pas venue.

Bénédict. — Alors, c'est plaisir que vous a fait ce message?

Béatrice. — Oui, à peu près autant de plaisir que vous en auriez à mettre la pointe d'un couteau dans le cou d'une grue. Vous n'avez pas appétit, signor; bonjour, alors.

(*Elle sort.*)

Bénédict. — Ah! ah! « Contre ma volonté, je suis envoyée pour vous avertir de venir dîner. » Il y a dans ces mots un double sens. « Je n'ai pas pris plus de peine pour mériter ces remercîments, que vous n'en prenez vous-même pour me remercier. » Cela équivaut à dire : « Quelques peines que je prenne pour vous, elles me sont aussi faciles que des remercîments. » Si je n'ai pas compassion d'elle, je ne suis qu'un vilain; si je ne l'aime pas, je ne suis qu'un juif. Je vais aller me procurer son portrait. (*Il sort.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin de Leonato.

Entrent HERO, MARGUERITE *et* URSULE.

Hero. — Ma bonne Marguerite, cours vite au salon; tu y trouveras ma cousine Béatrice causant avec le prince et Claudio; chuchote-lui dans l'oreille que nous nous promenons dans le jardin, Ursule et moi, et que toute notre conversation roule sur elle; dis-lui que tu nous as entendues par surprise, et invite-la à venir se cacher dans le berceau touffu dont les chèvrefeuilles refusent l'entrée au soleil qui les a nourris, pareils à ces favoris que la faveur des princes a rendus trop fiers et qui élèvent leur orgueil contre le pouvoir même qui l'a créé; qu'elle s'y cache pour écouter notre conversation. Voilà l'office dont je te

NOUVELLE PUBLICATION

IBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DIRIGÉE PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix de chaque volume broché : 2 francs

La reliure en percaline, tranches rouges, se paye en sus 1 franc.

ts appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable n la nature, dans les sciences, dans l'industrie, dans les dans l'histoire, dans l'homme, dans tout ce qui est digne re intérêt en dehors de nous et en nous-même.

uis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de enille en papillon jusqu'aux évolutions sublimes des astres, en de beautés à contempler, à admirer, à essayer de com- re dans l'immense panorama de la nature!

uis les premières observations de quelques hommes de dans l'antiquité, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées ous nos yeux, applications de la vapeur, de l'électricité, la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence hu- , que de conquêtes glorieuses sur l'ignorance!

s l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux gnages de la puissance humaine en lutte avec la nature, l'on la suive cherchant l'or, le fer, la houille dans les en- s de la terre, soit qu'on la cont mple à l'œuvre dans ces ises éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et ues, où, nuit et jour, des essaims d'hommes font subir à la e les tran-formations nécessaires à l'accroissement de notre tre, de nos forces, et au perfectionnement de nos moyens on.

uelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, ure, architecture, musique ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous l'intarissable source de surprises si charmantes et de si doux rapprochements!

Laissons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements qui rayonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et de tous ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie.

N'est-ce pas d'ailleurs au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre d'intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts? La raison suffira pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont, ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

ÉDOUARD CHARTON.

OUVRAGES PUBLIÉS

reilles de la végétation, par P. MARION. 1 vol. illustré de 45 vi- tes par Lancelot.

reilles de la céramique, par JACQUEMART. 1 vol. illustré de gnettes par H. Catenacci.

ages de la France, par Armand LANDRIN. 1 vol. illustré de vignettes par Mesnel.

et Tremblements de terre, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. ré de 62 vignettes par E. Riou.

leur, par M. le professeur CAZIN. 1 vol. illustré de 90 vignettes hanadier.

et Tonnerre, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 38 vignettes Bayard et H. Clerget.

reilles de l'optique, par F. MARION. 1 vol. illustré de 60 vignettes de Neuville et Jahandier.

reilles de l'électricité, par BAILLE. 1 vol. illustré par Jahan-

Les Ballons, par Camille FLAMMARION. 1 volume illustré.

Grottes et Cavernes, par BADIN. 1 vol. illustré par Camille Saglio.

Les grandes Chasses, par Victor MEUNIER. 1 vol. illustré de 20 vignettes par Lançon.

Les Merveilles de l'architecture, par André LEFEBVRE. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Th rond.

Les Merveilles de la météorologie, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. illustré de 23 vignettes par Lebreton.

Les Merveilles célestes, Lectures du soir, par C. FLAMMARION. 1 vol. illustré de 30 planches.

Les Métamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société entomologique de France. 1 volume illustré de 300 figures sur bois.

Les Merveilles de l'art naval, par L. RENARD. 1 vol. illustré de 50 vignettes sur bois par Morel-Fatio.

Les Merveilles du monde invisible, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 100 figures sur bois.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

es et les Jardins, par André LEFÈVRE. 1 volume illustré.

reilles de l'intelligence des animaux, par Ernest MENAULT. ume illustré.

erie, par SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot au Louvre. me illustré.

des plantes, par BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée Louis. 1 volume illustré.

par R. RADEAU. 1 volume illustré.

es, par LACOMBE, ancien élève de l'École des chartes. 1 volume re.

Les Colosses, par Arthur RHONÉ. 1 volume illustré.

L'Eau, par G. TISSANDIER. 1 volume illustré.

Les Glaciers, par ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 volume illustré.

Les grandes Pêches, par Victor MEUNIER. 1 volume illustré.

Les Machines, par Georges RENAUD. 1 volume illustré.

Les Monstres marins, par A. LANDRIN. 1 volume illustré.

Les Phares, par L. RENARD, bibliothécaire au dépôt des cartes de la marine. 1 volume illustré.

Les Ruines et les Tombeaux, par Michel MASSON. 1 volume illustré.

L'Or et l'Argent, par V. MEUNIER, fils. 1 volume illustré.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique* et *sobriété*. D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entre[illegible] partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier, de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan [illegible] adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours [illegible]tages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui [illegible] les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas [illegible] édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus [illegible] confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans [illegible] pour les écrivains principaux; pour les autres, un choix sera fait avec [illegible]

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircissen[illegible] qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue [illegible] le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous [illegible] l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Moli[illegible] lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre [illegible]tique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à l[illegible] soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vrai [illegible] l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexi[illegible]mera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bo[illegible] et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la la[illegible] nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur nou[illegible] les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms prop[illegible] plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., fa[illegible] les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de ch[illegible]teur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la pl[illegible] moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour l[illegible] de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus gra[illegible] indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes existant [illegible] bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditions [illegible] surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou peu [illegible] après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand [illegible] lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalane. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c.
Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I, II et III sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Tomes I à XI. L'édition formera 14 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

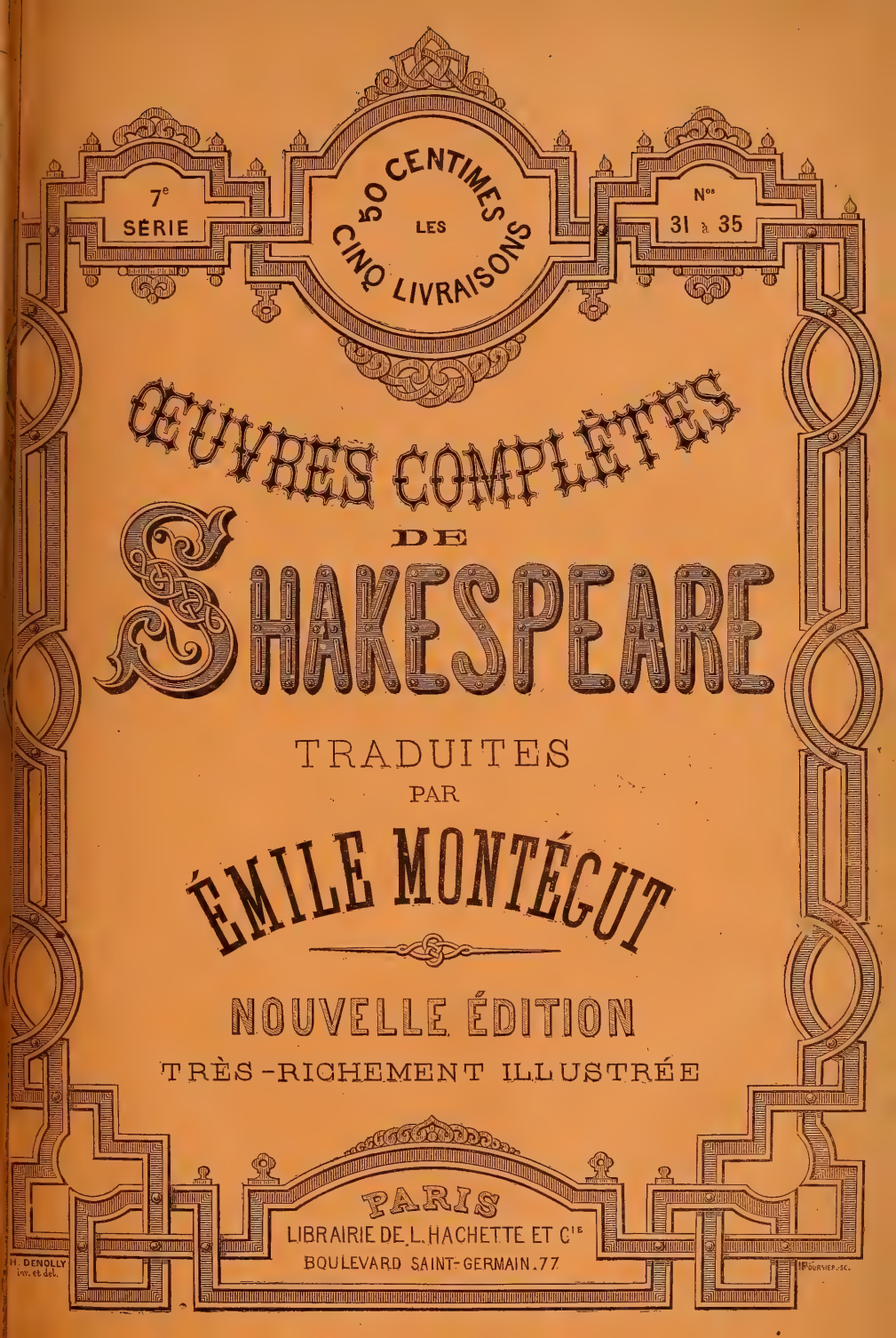
La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'édition [illegible] 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume.

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. É. Soulié.
Boileau, par M. Caboche.
La Fontaine, par M. Julien Girard.
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.
Regnard, par M. V. Fournel.
Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier vo[illegible] chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, v[illegible] simile qui pourront être joints à ses œuvres.

13112 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


7e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 31 à 35
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
H. DENOLLY inv. et del.
H. OURVIER sc.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKESPEARE

TRADUITES

PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

ET PUBLIÉES

PAR LIVRAISONS A 10 CENTIMES

Et par fascicules à 50 centimes contenant 5 livreisons réunies sous une couverture imprimée

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON 200 LIVRAISONS

Il paraît une livraison par semaine depuis le 16 mars 1866

Shakespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité tout entière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. Il faut que leur œuvre soit lue dans tous les pays et, dans chaque pays, par le plus grand nombre possible de lecteurs.

C'est sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition.

La traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shakespeare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un écrivain de grand talent dans sa langue maternelle en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées à l'Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

URSULE, *bas à Hero.* Elle est engluée, je vous en réponds, Madame, nous l'avons prise au piége.

HERO, *bas à Ursule.* Si cela se trouve vrai, il faudra convenir que l'amour est affaire de hasard. Cupidon tue les uns avec des flèches, les autres avec des trappes. (*Elles sortent.*)

BÉATRICE. Les oreilles me brûlent. Est-ce que cela peut être vrai? (Acte III, sc. I.)

charge; acquitte-t'en à ton honneur et laisse-nous seules.

MARGUERITE. — Je vais la faire accourir immédiatement, je vous le promets. (*Elle sort.*)

HERO. — Maintenant, Ursule, aussitôt que Béatrice sera venue, pendant que nous monterons et descendrons cette allée, notre conversation devra rouler exclusivement sur Bénédict. Dès que je le nommerai, ton rôle sera de le louer plus que jamais homme ne l'a mérité; le mien sera de t'apprendre que Bénédict se meurt d'amour pour Béatrice. La flèche adroite du petit Cupidon est faite de telle sorte qu'elle blesse rien que par un mot dit en l'air. Maintenant, commençons, car voici Béatrice qui glisse contre terre comme un vanneau pour entendre notre conversation.

Entre BÉATRICE, *qui se cache dans le berceau.*

URSULE. — La pêche la plus amusante est celle où l'on voit le poisson couper avec ses nageoires d'or le fleuve d'argent et dévorer gloutonnement le perfide hameçon. C'est là la pêche que nous entreprenons pour Béatrice qui vient de s'enfouir à l'instant sous ce dais de chèvreveuille. Ne craignez pas que je manque mon rôle dans notre dialogue.

HERO. — Alors, approchons, afin que son oreille ne perde rien de la fausse et douce amorce que nous lui préparons. (*Elles s'approchent du berceau.*) Non, vraiment, Ursule, elle est trop dédaigneuse; son humeur, je t'assure, est aussi insociable et aussi sauvage que celle des faucons de rocher.

Ursule. — Mais êtes-vous sûre que Bénédict aime si éperdument Béatrice?

Hero. — C'est là ce qu'affirment le prince et mon fiancé.

Ursule. — Et vous ont-ils chargée de le lui dire, Madame?

Hero. — Ils m'ont suppliée de l'en informer; mais je les ai persuadés, s'ils aimaient Bénédict, de lui recommander de lutter contre son affection et de ne jamais la laisser connaître à Béatrice.

Ursule. — Pourquoi avez-vous fait cela? Est-ce que le gentilhomme ne mérite pas une couche aussi fortunée qu'aucune où puisse jamais reposer Béatrice?

Hero. — Oh! Dieu d'amour! je sais qu'il mérite autant qu'il puisse être accordé à un homme; mais la nature n'a jamais taillé un cœur de femme dans une étoffe plus orgueilleuse que celui de Béatrice; le dédain et le sarcasme jouent et petillent dans ses yeux qui méprisent tout ce qu'ils regardent, et son esprit s'estime si haut que, pour elle, toute autre chose est sans importance : elle ne peut aimer, ni seulement concevoir une ombre d'amour ou une envie d'aimer, tant elle est éprise d'elle-même.

Ursule. — Vrai, je pense comme vous; et, à coup sûr, il ne serait pas bon de lui faire connaître l'amour de Bénédict, car elle en ferait une dérision.

Hero. — Tu as bien raison. Je n'ai jamais connu d'homme, si sage, si noble, si jeune, si beau fût-il, qu'elle n'ait pris plaisir à juger tout de travers. S'il a une belle figure, elle jurera que le gentilhomme pourrait passer pour sa sœur; s'il est brun, elle dira que la nature, voulant dessiner un bouffon, a fait une grosse tache noire; s'il est grand, c'est une lance sur laquelle une tête a été mal fichée; s'il est petit, c'est une figurine d'agate grossièrement taillée; s'il est causeur, c'est une girouette qui remue à tous les vents; s'il est silencieux, c'est une souche qu'aucun vent ne peut remuer. C'est ainsi qu'elle prend le mauvais côté de chacun et que jamais elle n'accorde à la sincérité et à la vertu le jugement auquel ont droit la simplicité et le mérite.

Ursule. — Vrai, vrai, cette manie de dénigrement n'a rien de recommandable.

Hero. — Non, non; être aussi bizarre de toutes façons que l'est Béatrice ne saurait être recommandable. Mais qui oserait le lui dire? Si je lui en parlais, elle me bernerait, elle rirait de moi à me laisser muette, elle m'enterrerait sous une grêle de traits d'esprit! Donc, que Bénédict, comme un feu sous la cendre, continue à se dévorer intérieurement, à se consumer en soupirs; il vaut mieux mourir ainsi que mourir de moquerie, ce qui est une mort aussi détestable que de mourir à force d'être chatouillé.

Ursule. — Apprenez-lui cet amour, néanmoins sachons ce qu'elle en dira.

Hero. — Non, j'aime mieux prendre Bénédict à part et lui conseiller de lutter contre sa passion; et, ma foi! j'inventerai quelques honnêtes médisances pour noircir ma cousine : on ne sait pas à quel point un mot méchant peut empoisonner l'affection.

Ursule. — Oh! ne faites pas un tel tort à votre cousine! Son jugement ne peut s'égarer à ce point, — elle qui est si renommée pour l'excellence et la vivacité de son esprit, — de refuser un aussi rare gentilhomme que le signor Bénédict.

Hero. — C'est un homme unique en Italie.... toujours en exceptant mon cher Claudio.

Ursule. — Je vous en prie, Madame, n'ayez point de colère contre moi, si je vous dis toute ma pensée; le signor Bénédict, pour sa tournure, ses manières, sa conversation, sa valeur, est classé au premier rang dans toute l'Italie.

Hero. — C'est vrai, il a une réputation parfaite.

Ursule. — Sa perfection méritait cette réputation avant qu'il l'eût obtenue.... Quel jour vous mariez-vous, Madame?

Hero. — Tous les jours c'est pour demain. Mais viens, rentrons; je veux te montrer quelques costumes et prendre ton avis sur celui qui peut le mieux m'habiller demain.

Ursule, *bas à Hero.* — Elle est engluée, je vous en réponds, Madame; nous l'avons prise au piége.

Hero, *bas à Ursule.* — Si cela se trouve vrai, il faudra convenir que l'amour est affaire de hasard. Cupidon tue les uns avec des flèches, les autres avec des trappes.

(*Elles sortent.*)

BÉATRICE *s'avance.*

Béatrice. — Les oreilles me brûlent. Est-ce que cela peut être vrai? Suis-je si fort critiquée pour mon orgueil et mon mépris? Bonsoir, dédain! orgueil de jeune fille, adieu! la gloire des orgueilleux et des méprisants finit dès qu'ils ont le dos tourné. Et toi, Bénédict, continue d'aimer,

je t'en récompenserai en laissant mon cœur sauvage s'apprivoiser sous ta main caressante. Si tu aimes, ma tendresse t'encouragera à unir nos amours par un lien sacré; car les autres disent que tu le mérites, et, pour le croire, j'ai mieux en moi que l'opinion d'autrui.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison de Leonato.

Entrent DON PEDRO, CLAUDIO, BENÉDICT *et* LEONATO.

Don Pedro. — Je resterai seulement jusqu'à la consommation de votre mariage, et puis je retournerai en Aragon.

Claudio. — Je vous y accompagnerai, Monseigneur, si vous voulez bien me le permettre.

Don Pedro. — Non; une telle complaisance jetterait trop d'ombre sur la lumière nouvelle de votre mariage, et l'accepter serait aussi mal que de montrer à un enfant un nouvel habit pour lui défendre ensuite de le porter. J'oserai seulement solliciter la compagnie de Bénédict, car il n'est que gaieté depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds; il a rompu deux ou trois fois la corde de l'arc de Cupidon, en sorte que le petit drôle n'ose plus l'ajuster; son cœur est sonore comme une cloche, et, de cette cloche, sa langue est le battant, car ce que pense son cœur, sa langue l'exprime.

Bénédict. — Mes braves, je ne suis plus ce que j'ai été.

Leonato. — C'est aussi ce que je dis; vous me paraissez plus triste.

Claudio. — J'espère qu'il est amoureux.

Don Pedro. — Ah! le coquin bon à pendre! il n'a pas dans les veines une goutte de vrai sang qui soit susceptible d'être réellement émue d'amour. S'il est triste, c'est qu'il manque d'argent.

Bénédict. — J'ai mal à une dent.

Don Pedro. — Arrachez-la.

Bénédict. — Au diable soit-elle!

Claudio. — Arrachez-la d'abord, et puis envoyez-la au diable.

Don Pedro. — Comment! vous soupirez ainsi pour un mal de dents?

Leonato. — Qui n'est rien qu'un peu d'humeur ou un ver?

Bénédict. — Fort bien! Tout le monde peut maîtriser une douleur, sauf celui qui la souffre.

Claudio. — Je répète qu'il est amoureux.

Don Pedro. — Il n'y a pas en lui apparence de passion, à moins que nous n'appelions passion son goût pour les accoutrements étranges qui le fait se déguiser aujourd'hui en Hollandais, demain en Français, ou encore adopter les modes de deux pays à la fois, par exemple se transformer en Allemand depuis la ceinture jusqu'aux talons, tout pantalons, et Espagnol depuis la hanche jusqu'au cou, sans pourpoint. Il peut bien avoir, comme cela est trop évident, une passion pour ces bêtises-là, mais il n'est pas bête par passion comme vous voudriez le croire.

Claudio. — S'il n'est pas épris de quelque femme, il n'y a plus à se fier aux vieux signes d'amour. Il brosse son chapeau dès le matin . qu'est-ce que cela signifie?

Don Pedro. — Quelqu'un l'a-t-il vu chez le barbier?

Claudio. — Non, mais on a vu chez lui le garçon du barbier, et le vieil ornement de ses joues a déjà servi à bourrer des balles pour le jeu de paume.

Leonato. — Vrai, il a l'air plus jeune qu'auparavant depuis qu'il a fait raser sa barbe.

Don Pedro. — Il y a mieux, il se frotte de musc; cela vous suffit-il pour flairer son état?

Claudio. — C'est absolument comme si l'on disait : l'aimable jeune homme est amoureux.

Don Pedro. — La marque la plus évidente de son amour, c'est sa mélancolie.

Claudio. — Et puis quand lui avait-on jamais vu se laver la figure?

Don Pedro. — Oui, et se la peindre? car on m'apprend qu'il se peint.

Claudio. — Et son amusant esprit qui s'est maintenant réfugié dans un luth et qui ne résonne plus que par intermittence, lorsqu'on touche ses cordes!

Don Pedro. — Vrai, tout cela nous le démontre en bien fâcheuse situation; concluons, concluons qu'il est amoureux.

Claudio. — Oui, et je connais en outre une personne qui l'aime.

Don Pedro. — Je voudrais la connaître aussi; je garantis que cette personne ne le connaît pas.

Claudio. — Si, elle le connaît, et tous ses vilains défauts aussi; en dépit de tout, elle se meurt pour lui.

Don Pedro. — On l'enterrera la face tournée vers le ciel.

Bénédict. — Dans tout cela, il n'y a pas de charme contre le mal de dents. (*A Leonato.*) Mon vieux signor, venez avec moi; j'ai médité pour vous les dire huit ou neuf paroles que ces facétieux beaux esprits ne doivent pas entendre.

(*Sortent Bénédict et Leonato.*)

Don Pedro. — Sur ma vie, il l'emmène pour lui découvrir ses intentions sur Béatrice.

Claudio. — C'est très-évident; Hero et Marguerite ont maintenant joué leur rôle avec Béatrice, en sorte que lorsque les deux ours viendront à se rencontrer, ils ne se mordront pas.

Entre DON JUAN.

Don Juan. — Monseigneur et frère, Dieu vous protége!

Don Pedro. — Bonjour, mon frère.

Don Juan. — Si vos loisirs vous le permettaient, j'aurais à vous entretenir.

Don Pedro. — En particulier?

Don Juan. — Si vous voulez; cependant le comte Claudio peut m'entendre, car ce que j'ai à dire le concerne.

Don Pedro. — Qu'y a-t-il?

Don Juan, *à Claudio.* — Votre Seigneurie est dans l'intention de se marier demain?

Don Pedro. — Vous savez que c'est son intention.

Don Juan. — Je ne sais pas si telle elle sera, lorsqu'il saura ce que je sais.

Claudio. — S'il y a quelque empêchement, veuillez me le découvrir.

Don Juan. — Vous croyez peut-être que je ne vous aime pas; vous connaîtrez plus tard mon affection, et vous en pourrez mieux juger par ce que je vais vous révéler présentement. Quant à mon frère, je crois qu'il vous aime bien, car dans la tendresse de son cœur il vous a aidé à conclure votre prochain mariage : soins mal placés, à coup sûr, peines mal dépensées!

Don Pedro. — Quoi donc? qu'y a-t-il?

Don Juan. — Je suis venu vous le dire, et pour abréger tout détail (car il y a trop longtemps qu'elle fait parler d'elle), la dame est déloyale.

Claudio. — Qui? Hero?

Don Juan. — Elle-même, Hero la fille de Leonato, votre Hero, l'Hero de tout le monde.

Claudio. — Déloyale!

Don Juan. — Le mot est trop doux pour définir sa perversité; j'aurais pu en employer un pire; cherchez une épithète plus déshonorante, je pourrai la lui appliquer sans exagération. Réservez votre étonnement jusqu'à meilleures preuves; venez ce soir avec moi, et vous verrez escalader la fenêtre de sa chambre à coucher, la nuit même qui doit précéder votre mariage; si après cela vous l'aimez encore, épousez-la demain, mais il conviendrait mieux à Votre Honneur de changer d'avis.

Claudio. — Est-ce possible?

Don Pedro. — Je n'en crois rien.

Don Juan. — Si vous n'osez pas croire ce que vous voyez, alors n'avouez pas ce que vous savez. Si vous voulez me suivre, je vous en montrerai autant qu'il vous en faudra, et lorsque vous en aurez vu et entendu plus long, vous agirez en conséquence.

Claudio. — Si je vois ce soir quelque chose qui s'oppose à ce que je l'épouse demain, je lui en ferai honte publiquement devant l'assemblée qui doit assister à mon mariage.

Don Pedro. — Et moi, comme je lui ai fait la cour pour te la faire avoir, je me joindrai à toi pour la confondre.

Don Juan. — Je ne veux pas la décrier davantage jusqu'à ce que vous soyez mes témoins; portez tranquillement ce secret jusqu'à la nuit, et laissez les choses se dévoiler d'elles-mêmes.

Don Pedro. — O journée malencontreusement terminée!

Claudio. — O malheur qui renverse toutes mes espérances!

Don Juan. — O fléau bien détourné à temps! Telle sera votre exclamation lorsque vous en aurez vu plus long. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une rue.

Entrent DOGBERRY *et* VERGES, *avec leurs gardes de nuit.*

Dogberry. — Êtes-vous des hommes honnêtes et fidèles?

Verges. — Certes, ou autrement il serait malheureux qu'ils ne souffrissent pas la *rémission* de leurs péchés à la fois dans leur corps et dans leur âme.

Dogberry. — Vrai, ce serait encore une puni-

PREMIER GARDE DE NUIT. Au nom du prince, nous vous arrêtons. Halte ! (Acte III, sc. III.)

tion trop douce, s'il est vrai qu'ils doivent avoir quelque fidélité en eux, étant choisis pour la garde du prince.

VERGES. — Fort bien; assignez-leur leurs fonctions, voisin Dogberry.

DOGBERRY. — Et d'abord qui pensez-vous qui *démérite* le plus d'être constable?

PREMIER GARDE DE NUIT. — Hugh Oatcake, Monsieur, ou George Seacoal, car ils peuvent lire et écrire.

DOGBERRY. — Venez ici, voisin Seacoal. Le ciel vous a favorisé d'un bon nom; être un bel homme est un don de la fortune, mais savoir lire et écrire est un don de la nature.

DEUXIÈME GARDE DE NUIT. — Et ces deux choses, Monsieur le constable....

DOGBERRY. — Vous les avez; je savais que ce serait votre réponse. Bien quant à votre physique, Monsieur, remerciez-en le ciel et n'en tirez pas vanité; et quant à votre talent pour lire et écrire, faites-le paraître lorsqu'il ne sera nul besoin de cette vanité. On vous regarde ici comme l'homme le plus *insense* et le plus capable d'être constable du guet; par conséquent prenez la lanterne. Voici votre consigne : vous *compréhenderez* au corps tous les vagabonds; vous ordonnerez à tout homme de faire halte au nom du prince.

SECOND GARDE DE NUIT. — Et s'il s'en trouve quelqu'un qui ne veuille pas s'arrêter?

DOGBERRY. — Alors, n'y faites pas attention et laissez-le aller, puis assemblez tous les autres hommes du guet et remerciez le ciel d'être délivrés d'un coquin.

VERGES. — S'il ne veut pas s'arrêter lorsqu'il en recevra l'ordre, il ne fait pas partie des sujets du prince.

DOGBERRY. — C'est juste, et vous ne devez vous mêler que des sujets du prince. Vous aurez soin aussi de ne pas faire de bruit dans la rue, car une ronde de nuit qui cause et babille, cela est vraiment *tolérable* et ne peut pas être permis.

DEUXIÈME GARDE DE NUIT. — Nous aimerons mieux dormir que parler; nous savons ce qui convient à une ronde de nuit.

DOGBERRY. — Ah! vraiment vous parlez comme un ancien et très-paisible garde de nuit; car je ne vois pas comment il y aurait du mal à dormir; seulement ayez soin qu'on ne vous vole pas vos hallebardes. En outre, vous devrez visiter les cabarets et ordonner aux ivrognes d'aller se mettre au lit.

SECOND GARDE DE NUIT. — Que faire, s'ils ne veulent pas?

DOGBERRY. — Eh bien, alors, laissez-les tranquilles jusqu'à ce qu'ils aient cuvé leur vin; si alors ils vous répondent impoliment, vous pourrez leur dire qu'ils ne sont pas les gens pour lesquels vous les aviez pris.

SECOND GARDE DE NUIT. — Bien, Monsieur.

DOGBERRY. — Si vous rencontrez un voleur, vous pouvez bien, en vertu de vos fonctions, supposer que ce n'est pas un honnête homme; et moins vous aurez affaire à ces gens-là, moins vous vous mêlerez à eux, mieux cela vaudra pour votre honnêteté.

SECOND GARDE DE NUIT. — Si nous le reconnaissons pour un voleur, ne devons-nous pas l'arrêter?

DOGBERRY. — Oui certes, vos fonctions vous y autorisent; mais je suis d'avis que ceux qui touchent à la poix se salissent les mains; le parti le plus paisible pour vous, si vous prenez un voleur, est de le laisser se montrer pour ce qu'il est en volant vos mains de sa personne.

VERGES. — Vous avez toujours été considéré comme un homme clément, mon collègue.

DOGBERRY. — C'est vrai; je ne pendrais pas un chien volontairement, encore moins un homme qui a en lui quelque honnêteté.

VERGES. — Si vous entendez un enfant crier pendant la nuit, vous appellerez la nourrice et vous lui ordonnerez de l'apaiser.

SECOND GARDE DE NUIT. — Et si la nourrice est endormie et ne nous entend pas, que ferons-nous?

DOGBERRY. — Eh bien, alors, partez paisiblement et laissez l'enfant la réveiller par ses cris; car la brebis qui n'entend pas son agneau quand il *beugle* ne répondra jamais à un veau quand il *bêle*.

VERGES. — C'est très-vrai.

DOGBERRY. — Voilà tout ce que vous avez à faire. Quant à vous, constable, vous devez représenter la personne même du prince; si vous rencontrez le prince pendant la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERGES. — Par Notre-Dame, cela, je crois qu'on ne le peut pas.

DOGBERRY. — Je gage cinq schillings contre un, avec tout homme qui connaît les *statues*, que vous pouvez l'arrêter; si le prince le veut bien, cela va sans dire, parbleu; car la ronde ne doit faire d'offense à personne, et c'est une offense d'arrêter un homme contre sa volonté.

VERGES. — Par Notre-Dame, je crois que c'est la vérité.

DOGBERRY. — Ah! ah! ah! bien, Messieurs, bonne nuit; s'il survient quelque affaire d'importance, appelez-moi; gardez vos secrets et ceux de vos camarades, et bonne nuit. — Venez, voisin.

SECOND GARDE DE NUIT. — Bien, Messieurs, nous comprenons notre consigne; nous allons nous asseoir ici, sur le banc de l'église, jusqu'à deux heures, et puis nous irons tous au lit.

DOGBERRY. — Un mot de plus, honnêtes voisins. Veillez, je vous en prie, autour des portes du signor Leonato, car le mariage devant se faire demain, il y aura cette nuit un grand remue-ménage. Adieu, soyez *vigilants*, je vous en prie.

(*Sortent Dogberry et Verges.*)

Entrent BORACHIO *et* CONRADE.

BORACHIO. — Hé, Conrade!

PREMIER GARDE DE NUIT, *à part*. — Paix! ne bougez pas.

BORACHIO. — Conrade, dis-je.

CONRADE. — Ici, ami; je te touche du coude.

BORACHIO. — Nom d'une messe! Aussi mon coude me démangeait; je croyais que la gale allait s'ensuivre.

CONRADE. — Je te devrai une réplique pour cette plaisanterie; et maintenant pousse-moi ce ce que tu as à dire.

BORACHIO. — Alors tiens-toi coi et tapi sous ce porche, car il bruine, et comme un véritable ivrogne, je voudrais tout te dire.

PREMIER GARDE DE NUIT, *à part*. — Quelque trahison, Messieurs, tenons-nous tout prêts.

BORACHIO. — Sache donc que j'ai gagné de don Juan mille ducats.

CONRADE. — Est-il possible qu'une scélératesse coûte si cher?

BORACHIO. — Tu ferais mieux de demander s'il est possible qu'une scélératesse soit si riche : car lorsque les scélérats riches ont besoin des scélérats pauvres, les scélérats pauvres peuvent faire leurs prix.

CONRADE. — Je m'en étonne.

BORACHIO. — Cela montre que tu es candide. Tu sais que le genre d'un pourpoint, ou d'un chapeau, ou d'un manteau, n'ajoute rien à un homme.

CONRADE. — Oui, ce sont des vêtements.

BORACHIO. — Je parle de la mode.

CONRADE. — Oui, la mode est la mode.

BORACHIO. — Parbleu! autant vaut dire qu'un sot est un sot. Mais ne vois-tu pas quel voleur difforme c'est que le bon genre?

PREMIER GARDE DE NUIT, *à part*. — Je connais ce *Difforme;* voilà sept ans qu'il est un vil voleur; il va et vient partout comme un gentilhomme. Je me rappelle son nom.

BORACHIO. — N'entends-tu pas quelqu'un?

CONRADE. — Non, c'était la girouette de la maison.

BORACHIO. — Ne vois-tu pas, dis-je, quel voleur difforme c'est que ce bon genre? et comme il fait tourner toutes ces têtes chaudes qui ont de quatorze à trente-cinq ans? quelquefois les habillant comme les soldats de Pharaon qu'on voit dans les peintures enfumées, d'autres fois comme les prêtres du dieu Bel dans les vieux vitraux d'église, d'autres fois comme les Hercules rasés des tapisseries passées et rongées aux vers, où on leur voit des braguettes aussi grosses que leurs massues.

CONRADE. — Je vois tout cela, et je vois aussi que la mode use plus d'habits que l'homme. Mais n'es-tu pas toi-même toqué de la mode, puisque pour me parler d'elle tu négliges ce que tu avais à me dire?

BORACHIO. — Non, je t'en réponds; mais sache que cette nuit j'ai fait la cour à Marguerite, la dame de compagnie de Madame Hero, en lui donnant le nom d'Hero. Elle se penche vers moi, de la fenêtre de sa maîtresse, me souhaite mille fois bonne nuit.... Mais je raconte cette histoire grossièrement; je devrais te dire d'abord comme le prince et Claudio postés, placés et ensorcelés par mon maître Don Juan, ont, en sa compagnie, contemplé du jardin cette aimable entrevue.

CONRADE. — Et ont-ils cru que Marguerite était Hero?

BORACHIO. — Deux d'entre eux l'ont cru, le prince et Claudio; mais ce diable, mon maître, savait que c'était Marguerite, et grâce en partie à ses serments qui les ont d'abord trompés, en partie à l'obscurité de la nuit qui les a abusés, mais surtout à ma scélératesse qui a confirmé toutes les calomnies de Don Juan, Claudio est parti furieux, jurant qu'il irait la rejoindre au temple le lendemain, comme il en était convenu, et que là, devant toute l'assemblée, il lui ferait honte de ce qu'il a vu ce soir, et la renverrait chez elle sans mari.

PREMIER GARDE DE NUIT. — Au nom du prince, nous vous arrêtons. Halte!

SECOND GARDE DE NUIT. — Appelez le constable en chef. Nous avons *recouvert* la plus dangereuse affaire de paillardise dont on ait jamais entendu parler dans l'État.

PREMIER GARDE DE NUIT. Et un certain *Difforme* est des leurs; je le connais; il porte une mèche.

CONRADE. — Messieurs, Messieurs.

SECOND GARDE DE NUIT. — On vous forcera de faire comparaître ce *Difforme*, je vous en réponds.

CONRADE. — Messieurs....

PREMIER GARDE DE NUIT. — Ne parlez pas; nous vous arrêtons, laissez-nous *vous obéir* en venant avec nous.

BORACHIO. — Nous allons paraître une jolie marchandise après avoir été ramassés par les crochets des hallebardes de ces gens-là.

CONRADE. — Une marchandise de douteuse qualité, je vous en réponds. Venez, nous vous obéissons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la demeure de Leonato.

Entrent HERO, MARGUERITE *et* URSULE.

HERO. — Ma bonne Ursule, va réveiller ma cousine Béatrice, et prie-la de se lever.

URSULE. — Oui, Madame.

HERO. — Et dis-lui de venir ici.

URSULE. — Bien. (*Elle sort.*)

MARGUERITE. — Ma foi, je crois que votre autre colleretie valait mieux.

HERO. — Non, ma bonne Margot, s'il te plaît, je porterai celle-là.

MARGUERITE. — Sur ma foi, elle ne va pas aussi bien, et je suis sûre que votre cousine dira comme moi.

HERO. — Ma cousine est une folle, et tu en es une autre; je ne veux pas en mettre d'autre que celle-là.

MARGUERITE. — J'aime extrêmement votre nouvelle coiffure, seulement j'aurais voulu que les tresses eussent été un peu plus brunes; et votre robe est d'une forme tout à fait exquise, ma foi. J'ai vu la robe de la duchesse de Milan, qu'on admire tant....

HERO. — Oh! elle est, dit-on, incomparable.

MARGUERITE. — Ce n'est ma foi qu'une robe de chambre de nuit en comparaison de la vôtre; — elle est en drap d'or, avec des crevés, bordée d'argent, les manches de dessous, les manches de côté et le tour de la jupe ornés de perles, doublée de gaze bleuâtre; mais si nous parlons d'une forme de bon goût, coquette, gracieuse, achevée, votre robe vaut dix fois la sienne.

HERO. — Dieu me donne joie pour la porter, car j'ai le cœur oppressé au delà de toute mesure.

MARGUERITE. — Il le sera bientôt plus encore par le poids d'un homme.

HERO. — Fi donc! n'as-tu pas de honte?

MARGUERITE. — Honte de quoi, Madame? De parler de ce qui est honorable? Est-ce que le mariage n'est pas honorable même pour un mendiant? Est-ce que votre seigneur n'est pas honorable, mariage à part? Je crois, sauf votre respect, que vous auriez voulu que je dise, le poids d'un mari; mais si une mauvaise pensée n'interprète pas traîtreusement une parole franche, je n'ai offensé personne. Quel mal y a-t-il dans ces mots : le poids d'un mari? Aucun que je sache, s'il s'agit du mari légitime et de la femme légitime; autrement ce poids est léger et non pas accablant; demandez plutôt à Madame Béatrice, la voici qui vient.

Entre BÉATRICE.

HERO. — Bonjour, cousine.

BÉATRICE. — Bonjour, ma douce Hero.

HERO. — Eh bien, qu'y a-t-il? Est-ce que vous parlez maintenant sur le mode mélancolique?

BÉATRICE. — Je n'ai pas le cœur de chanter sur un autre ton, j'en ai peur.

MARGUERITE. — Allons, enlevez-nous l'air de *léger d'amour;* il peut se passer du refrain; chantez-le et je le danserai.

BÉATRICE. — Oui-da, vous danseriez *léger d'amour,* en jouant des talons! En ce cas, si votre mari a des greniers en abondance, vous aurez moyen de les fournir de récoltes.

MARGUERITE. — Oh la méchante interprétation! je la mets sous mes talons.

BÉATRICE. — Voici bientôt cinq heures, cousine; il est temps que vous soyez prête. Sur ma foi, je suis extrêmement malade. Holà! holà là!

MARGUERITE. — Qui appelez-vous ainsi : un meneur de meute, un maquignon ou un mari?

BÉATRICE. — J'appelle la lettre qui commence ces trois mots : *M.*

MARGUERITE. — Fort bien; si vous ne vous êtes pas faite turque, il ne faut plus naviguer sur la foi des étoiles.

BÉATRICE. — Mais que veut donc dire cette folle, Seigneur?

MARGUERITE. — Moi, rien; mais que le ciel exauce les désirs du cœur d'un chacun!

HERO. — Le comte m'a envoyé ces gants; ils ont un excellent parfum.

BÉATRICE. — Je suis enrhumée, cousine, je ne puis rien sentir.

MARGUERITE. — Une fille, et qui ne sent rien! voilà ce qui peut s'appeler un bon rhume.

BÉATRICE. — Seigneur, à mon aide! Seigneur, à mon aide! Depuis quand faites-vous profession de bel esprit?

MARGUERITE. — Depuis que vous y avez renoncé. Est-ce que mon esprit ne me va pas bien?

BÉATRICE. — On ne le voit pas assez, vous devriez le porter en cocarde. Sur ma foi, je suis malade.

MARGUERITE. — Prenez-moi un peu d'eau distillée de *Carduus Benedictus* et appliquez-la sur votre cœur; c'est un remède souverain contre les palpitations.

HERO. — Tu viens de la piquer avec ton chardon.

BÉATRICE. — *Benedictus!* pourquoi *Benedictus?* vous cachez quelque sens sous ce *Benedictus?*

MARGUERITE. — Un sens caché? non ma foi, je ne parlais pas en double sens; je parlais du simple *chardon bénit.* Vous croyez peut-être que je crois que vous êtes amoureuse; non, par Notre-Dame, je ne suis pas assez sotte pour croire tout ce que j'entends; et je n'entends pas croire tout ce que je sais, et je ne saurais croire, quand bien même je mettrais mon cœur à sec de crédulité, que vous êtes amoureuse, que vous serez amoureuse, ou que vous pouvez être amoureuse. Et cependant Bénédict était un autre homme que celui qu'il est aujourd'hui; il jurait qu'il ne se marierait jamais, et maintenant, en dépit de son cœur, il mange son

Le frère François. Vous venez ici, Monseigneur, pour faire contracter mariage à cette dame?
Claudio. Non. (Acte IV, sc. I.)

dîner, sans se faire prier. Comment vous pouvez être convertie, je ne le sais pas; mais il me semble que vous regardez avec vos yeux tout comme les autres femmes.

Béatrice. — Comment s'appelle le pas auquel tu as mis ta langue?

Marguerite. — Un galop, et qui n'est pas faux.

Rentre URSULE.

Ursule. — Madame, partez; le prince, le comte, le signor Bénédict, Don Juan et tous les beaux messieurs de la ville sont venus vous chercher pour vous mener à l'église.

Hero. — Aidez-moi à m'habiller, ma bonne cousine, ma bonne Margot, ma bonne Ursule.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Un autre appartement dans la demeure de Leonato.

Entrent LEONATO, DOGBERRY *et* VERGES.

Leonato. — Que me voulez-vous, honnête voisin?

Dogberry. — Pardi, Monsieur, je voudrais vous faire une confidence sur une chose qui vous *décerne* de très-près.

Leonato. — En peu de mots, je vous prie; car, vous voyez, mon temps ne m'appartient pas pour le moment.

Dogberry. — Pardi, c'est cela, Monsieur.

Verges. — Oui, en vérité, c'est cela, Monsieur.

Leonato. — Qu'est-ce que *cela*, mes bons amis?

Dogberry. — Le bonhomme Verges s'écarte un peu de la question, Monsieur; c'est un vieillard, Monsieur, et son esprit, grâces à Dieu, n'est pas aussi *émoussé* que je le désirerais; mais, en réalité, il est honnête comme la peau de son front.

Verges. — Oui, j'en remercie le ciel, je suis honnête autant qu'homme qui vive, j'entends un vieillard, et qui ne serait pas plus honnête que moi.

Dogberry. — Les comparaisons sont *délectables; pocas palabras*, voisin Verges.

Leonato — Voisins, vous êtes ennuyeux.

Dogberry. — Il plaît à Votre Seigneurie de nous donner ce titre, mais nous ne sommes que les officiers du *pauvre* duc; mais pour ma part, quand bien même je serais aussi ennuyeux qu'un roi, en vérité mon cœur me dirait de tout donner à Votre Excellence.

Leonato. — Me donner toute ta provision d'ennui? ah! ah!

Dogberry. — Oui, et quand bien même elle pèserait mille livres de plus qu'elle ne fait; car j'entends sur le compte de Votre Seigneurie d'aussi belles *exclamations* que sur le compte de tout autre homme de la ville; et quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je suis bien aise de les entendre.

Verges. — Et moi aussi.

Leonato. — Je voudrais bien savoir ce que vous avez à me dire.

Verges. — Parbleu, Monsieur, notre garde de nuit a pris un couple de fieffés coquins comme il n'y en a pas à Messine, *en exceptant* Votre Excellence.

Dogberry. — Un vieux bonhomme, Monsieur; il faut qu'il parle : comme on dit, lorsque l'âge vient, l'esprit s'en va; Dieu nous assiste! c'est une chose extraordinaire à penser. Bien parlé, ma foi, voisin Verges.... Vraiment, Dieu est un bon homme, et lorsque deux hommes montent sur le même cheval, il faut qu'il y en ait un derrière. — C'est une honnête âme, sur ma foi, Monsieur, une aussi honnête âme qu'aucune qui ait jamais mangé du pain; mais, gloire et honneur à Dieu! tous les hommes ne sont pas pareils. Hélas! mon bon voisin.

Leonato. — En vérité, voisin, il n'est pas à votre taille.

Dogberry. — Dieu octroie ses dons à qui lui plaît.

Leonato. — Il faut que je vous quitte.

Dogberry. — Un mot, Monsieur; notre garde, Monsieur, a dans le fait *compréhendé* deux personnes *sespectes*, et nous voudrions qu'elles fussent interrogées ce matin devant Votre Seigneurie.

Leonato. — Faites cet interrogatoire vous-même, et puis portez-le-moi; je suis maintenant très-pressé, comme vous pouvez le voir.

Dogberry. — Oui, cela sera *suffichant*.

Leonato. — Buvez un coup avant de vous en aller; portez-vous bien.

Entre UN MESSAGER.

Le messager. — Monseigneur, on vous attend pour remettre votre fille à son mari.

Leonato. — Me voilà prêt; je suis à eux.

(*Sortent Leonato et le Messager.*)

Dogberry. — Allez, mon bon collègue, allez trouver François Seacoal, et dites-lui de porter son papier et son encrier à la geôle : nous allons procéder à l'*examination* de ces hommes.

VERGES. — Et nous devons y procéder sagement

DOGBERRY. — Nous n'épargnerons pas l'esprit, je vous le garantis; (*touchant son front du doigt*) il y a là certaine chose qui en mettra quelques-uns à bout de leur latin; prévenez seulement l'écrivain savant de venir écrire l'*excommunication*, et revenez me trouver à la geôle.

(*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PEDRO, DON JUAN, LEONATO, LE FRÈRE FRANÇOIS, CLAUDIO, BÉNÉDICT, HERO, BÉATRICE *et autres.*

LEONATO. — Allons, frère François, soyez bref; seulement les formes essentielles du mariage, et vous leur exposerez ensuite leurs devoirs particuliers.

LE FRÈRE FRANÇOIS. — Vous venez ici, Monseigneur, pour faire contracter mariage à cette dame?

CLAUDIO. — Non.

LEONATO. — Pour contracter mariage avec elle, frère; et c'est vous qui venez pour la marier.

LE FRÈRE FRANÇOIS. — Madame, vous venez ici pour vous marier avec ce comte?

HERO. — Oui.

LE FRÈRE FRANÇOIS. — Si l'un ou l'autre de vous deux connaît quelque empêchement secret à votre union, je vous somme, sur le salut de vos âmes, de l'énoncer.

CLAUDIO. — En connaissez-vous quelqu'un, Hero?

HERO. — Aucun, Monseigneur.

LE FRÈRE FRANÇOIS. — En connaissez-vous quelqu'un, comte?

LEONATO. — J'ose répondre pour lui : Aucun.

CLAUDIO. — Oh! que n'osent pas faire les hommes, que ne peuvent-ils faire, que ne font-ils pas journellement sans savoir ce qu'ils font?

BÉNÉDICT. — Qu'y a-t-il donc maintenant? des interjections! Mettez-en au moins dans le nombre quelques-unes de joyeuses, comme par exemple, ah! hé! hi!

CLAUDIO. — Tiens-toi un peu à l'écart, frère. (*A Leonato.*) Mon père, avec votre permission, voulez-vous d'une âme libre et sans contrainte aucune me donner cette vierge, votre fille?

LEONATO. — Aussi librement, mon fils, que Dieu me l'a donnée.

CLAUDIO. — Et que puis-je vous donner en retour, dont la valeur puisse balancer ce riche et précieux don?

DON PEDRO. — Rien, à moins que vous ne la lui rendiez elle-même.

CLAUDIO. — Aimable prince, vous m'enseignez un noble moyen de reconnaissance. Eh bien! Leonato, reprenez-la; ne donnez pas à votre ami cette orange pourrie; elle n'est que l'enseigne et le semblant de son honneur. Voyez, comme elle rougit d'une façon toute virginale! Oh! de quelle autorité, de quelle apparence de vérité la corruption rusée peut se revêtir! Son sang ne monte-t-il pas à ses joues comme un témoin modeste pour affirmer la candeur de sa vertu? Vous tous qui la voyez, n'affirmeriez-vous pas sur ces apparences extérieures qu'elle est une vierge? Mais elle ne l'est pas, elle connaît la chaleur d'un lit impudique; sa rougeur vient de sa culpabilité, et non de sa pudeur.

LEONATO. — Que voulez-vous dire, Monseigneur?

CLAUDIO. — Que je ne veux pas me marier, que je ne veux pas unir mon âme à celle d'une catin notoire.

LEONATO. — Mon cher Seigneur, si vous-même, la soumettant à vos propres assauts, avez vaincu la résistance de sa jeunesse et triomphé de sa virginité....

CLAUDIO. — Je sais ce que vous voulez me dire. Si je l'ai connue, me direz-vous, c'est

comme un mari qu'elle m'a embrassé, et cette faute anticipée est excusable. Non, Leonato, je ne l'ai jamais tentée par des propos trop libres; mais, comme un frère à sa sœur, je lui ai toujours montré une timide sincérité et un respectueux amour.

Hero. — Et vous ai-je jamais semblé tenir avec vous une autre conduite?

Claudio. — A bas l'apparence, te dis-je; je m'inscris en faux contre elle. Oui, vous me semblez à la vérité pareille à Diane au sein de son astre, chaste comme le bouton de la fleur avant qu'il soit ouvert; mais il y a dans votre sang plus d'intempérance que dans celui de Vénus ou dans celui de ces animaux gorgés de nourriture qui se livrent sans retenue à leur sauvage sensualité.

Hero. — Monseigneur est-il malade, pour tenir des propos aussi grossiers?

Leonato. — Aimable prince, pourquoi ne parlez-vous pas?

Don Pedro. — Pourquoi parlerais-je? Je me suis déshonoré, moi qui me suis entremis pour unir mon cher ami à une prostituée.

Leonato. — Ces paroles sont-elles réellement exprimées, ou bien est-ce que je rêve?

Don Juan. — Monsieur, elles sont exprimées, et les choses qu'elles expriment sont vraies.

Bénédict. — Voilà qui ne ressemble guère à un mariage.

Hero. — *Vraies!* O mon Dieu!

Claudio. — Leonato, ne suis-je pas ici présent? N'est-ce pas là le prince? N'est-ce pas là le frère du prince? Ce visage n'est-il pas celui de Hero? Nos yeux ne sont-ils pas nôtres?

Leonato. — Tout ce que vous dites est vrai; mais qu'est-ce que cela signifie, Monseigneur?

Claudio. — Laissez-moi adresser une seule question à votre fille, et par ce pouvoir que la paternité et l'affection vous donnent sur elle, ordonnez-lui d'y répondre franchement.

Leonato. — Je te l'ordonne comme à mon enfant.

Hero. — O mon Dieu! défendez-moi! Comme je suis harcelée! Comment appelez-vous ce genre d'interrogation?

Claudio. — Il s'appelle l'obligation pour vous de répondre au véritable nom qui vous est dû.

Hero. — Ne suis-je pas Hero? Qui peut souiller ce nom de l'imputation légitime d'une faute?

Claudio. — Parbleu, Hero elle-même; Hero peut souiller elle-même la vertu d'Hero. Quel est cet homme qui causait avec vous, la nuit passée, à votre fenêtre, entre minuit et une heure? Si vous êtes une vierge, répondez à cette question.

Hero. — Je n'ai parlé à aucun homme, à cette heure-là, Monseigneur.

Don Pedro. — Comment, vous n'avez donc aucune pudeur? — Leonato, je suis désolé d'avoir à vous l'apprendre; sur mon honneur, moi, mon frère et ce malheureux comte ici présent, nous l'avons vue et entendue, à cette heure-là, la nuit dernière, causer à la fenêtre de sa chambre avec un faquin, qui, comme un drôle libertin qu'il est, a confessé les vils rendez-vous qu'ils avaient eu mille fois ensemble en secret.

Don Juan. — Fi! fi! ce sont là des choses qu'on ne peut pas nommer, Monseigneur, dont on ne doit pas parler; il n'y a pas dans le langage humain de mots assez chastes pour les exprimer sans faire injure à la pudeur. Vraiment, gentille dame, je suis fâché que tu gouvernes aussi mal.

Claudio. — O Hero! quelle Hero tu aurais été, si la moitié de tes grâces extérieures avait été employée à orner tes pensées et les desseins de ton cœur! Mais adieu, très-infâme et très-belle! Adieu, pure impiété et impie pureté! Grâce à toi, je verrouillerai désormais toutes les portes de l'amour, et le soupçon s'établissant à demeure dans mes yeux, me remplira de mauvaises pensées à l'aspect de la beauté et lui enlèvera désormais tout charme pour moi.

Leonato. — N'est-il donc ici personne dont le poignard ait une pointe pour moi? (*Hero s'évanouit.*)

Béatrice. — Eh bien! qu'est-ce donc, cousine? pourquoi chancelez-vous?

Don Juan. — Allons, partons. Ces secrets, révélés au jour, étouffent son âme.

(*Sortent Don Pedro, Don Juan et Claudio.*)

Bénédict. — Comment va la dame?

Béatrice. — Morte, je pense. Au secours, mon oncle! Hero! eh bien, Hero! Mon oncle! Signor Bénédict! Frère!

Leonato. — O destinée, ne retire pas ta main pesante de sa personne! La mort est pour sa honte le meilleur voile qu'on puisse souhaiter.

Béatrice. — Eh bien, cousine Hero!

Le frère François. — Calmez-vous, Madame.

Leonato. — Est-ce que tu rouvres les yeux, par hasard?

Le frère François. — Certes; pourquoi ne les rouvrirait-elle pas?

Leonato. — Pourquoi? Est-ce que tout sur la

terre ne crie pas honte contre elle? Est-ce qu'elle peut nier l'histoire que la rougeur imprime sur son front? Ne vis pas, Hero; ne rouvre pas les yeux : car si je croyais que tu ne dusses pas promptement mourir, si je pensais que tes énergies vitales fussent plus puissantes que ta honte, je préterais main forte à tes remords, pour éteindre ta vie. Et je gémissais de n'avoir qu'un enfant! et je grondais la nature frugale de sa parcimonie! Oh! t'avoir seule était déjà trop! Pourquoi ai-je eu une fille? Pourquoi as-tu jamais parue aimable à mes yeux? Que n'ai-je plutôt, d'une main charitable, ramassé le produit d'une mendiante à ma porte? Si un tel enfant eût été souillé et sali comme toi d'infamie, au moins j'aurais pu dire : « Je n'y ai aucune part; cette honte est issue de reins inconnus; » mais c'est ma fille, ma fille que j'aimais, ma fille que je vantais, ma fille dont j'étais fier, ma fille qui était tellement moi-même, que je ne m'appartenais plus à moi-même et que je ne m'estimais qu'en elle; c'est elle qui est tombée dans un tel puits d'encre, que la vaste mer n'aurait pas assez de flots pour laver ses souillures, et assez de sel pour corriger la corruption de son infâme et putride chair.

Bénédict. — Monsieur, Monsieur, prenez patience. Pour ma part, je suis tellement stupéfait que je ne sais que dire.

Béatrice. — Oh! sur mon âme, ma cousine est calomniée!

Bénédict. — Madame, étiez-vous sa compagne de lit la nuit dernière?

Béatrice. — Non, en vérité, non; quoique jusqu'à la nuit dernière, j'aie été depuis un an sa compagne de lit

Leonato. — Nouvelle, nouvelle confirmation! Oh! la voilà encore renforcée, cette accusation qui était déjà plus solide qu'une barre de fer! Est-ce que les deux princes peuvent mentir? Est-ce qu'il peut mentir, ce Claudio, qui l'aimait tant qu'en parlant de son infamie, il la lavait de ses larmes? Éloignons-nous d'elle, qu'elle meure!

Le frère François. — Écoutez-moi un instant : car je n'ai été si longtemps silencieux, et je n'ai laissé cet événement suivre son cours que pour observer la dame. J'ai vu mille fois passer sur son visage des apparitions rougissantes, et mille fois les pâleurs d'une honte innocente, pareilles à des anges vêtus de blanc, emporter ces rougeurs avec elles, tandis que de son œil jaillissait un feu capable de brûler les erreurs que les princes soutiennent contre sa loyauté virginale. Appelez-moi insensé, n'en croyez ni ma science ni mes observations, qui confirment mon savoir du sceau de l'expérience; ne tenez compte ni de mon âge, ni de ma dignité, ni de ma profession, ni de mon caractère sacré, si cette aimable dame n'est pas ici victime innocente de quelque cruelle erreur.

Leonato. — Frère, cela ne peut être. Tu vois bien que toute la vertu qui lui reste consiste en ce qu'elle n'ose ajouter à sa damnation le péché du parjure; elle ne nie pas son crime. Pourquoi cherches-tu donc à couvrir par tes excuses un fait qui apparaît dans la plus évidente nudité?

Le frère François. — Madame, quel est cet homme dont on se sert pour vous accuser?

Hero. — Ceux qui m'accusent le savent, je n'en connais aucun; si je sais d'aucun homme vivant autre chose que ce qu'autorise la pudeur d'une vierge, puissent tous mes péchés ne pas obtenir miséricorde! O mon père! si vous pouvez acquérir la preuve qu'un homme quelconque a conversé avec moi à des heures indues, ou que moi-même, hier soir, j'ai fait échange de paroles avec une créature quelconque, vous pouvez me repousser, me haïr, me torturer jusqu'à la mort.

Le frère François. — Les princes sont victimes de quelque étrange méprise.

Bénédict. — Deux d'entre eux sont l'honneur même, et si leur sagesse est dans cette affaire induite en erreur, l'artisan de cette erreur doit être Don Juan le bâtard, dont l'âme est sans cesse occupée à tramer des scélératesses.

Leonato. — Je ne sais pas; si ce qu'ils disent d'elle est la vérité, ces mains que voici la mettront en pièces; s'ils calomnient son honneur, le plus orgueilleux d'eux tous en saura des nouvelles. Le temps n'a pas encore assez desséché mon sang, ni l'âge assez dévoré mon intelligence, ni la fortune assez épuisé mes ressources, ni ma malheureuse vie assez réduit le nombre de mes amis, que ses accusateurs ne puissent trouver en moi, réveillées pour une telle occasion, la force du corps, la sagacité de l'esprit, l'habileté dans le choix des moyens et des amis pour m'acquitter entièrement envers eux de ce que je leur dois.

Le frère François. — Arrêtez-vous un peu et laissez mes conseils vous guider dans ce cas-ci. Votre fille, ici présente, les princes l'ont laissée pour morte; tenez-la secrètement enfermée et publiez qu'elle est morte en effet; montrez tous les signes extérieurs du deuil, suspendez des épi-

taphes funèbres sur l'antique sépulcre de votre famille, et accomplissez toutes les cérémonies qui appartiennent aux funérailles.

Leonato. — Qu'adviendra-t-il de tout cela? Que fera tout cela?

Le frère François. — Parbleu, bien menée, cette ruse changera la calomnie en remords, et c'est déjà un bien; mais ce n'est pas pour cela que j'imagine cet étrange expédient : je compte que de cet effort sortira un plus grand résultat. En la donnant, comme nous le ferons, pour morte sous le coup même de l'accusation portée contre elle, elle sera plainte, regrettée et excusée de tous ceux qui apprendront la nouvelle; car les choses sont ainsi, que nous n'apprécions pas le mérite des biens que nous possédons pendant que nous en jouissons; mais si nous les perdons et s'ils viennent à nous manquer, alors nous nous en exagérons la valeur et nous leur découvrons les vertus qui refusaient obstinément de se laisser voir à nous lorsqu'ils étaient nôtres. C'est ce qui arrivera pour Claudio, quand il apprendra qu'elle est morte sous le coup de ses paroles. Le fantôme d'Hero vivante se glissera doucement dans les rêveries de son imagination; chacun des détails aimables de sa personne surgira devant les yeux et à l'horizon de son âme, revêtu d'une forme plus rare, avec une plus touchante délicatesse et une plus grande plénitude de vie que lorsqu'elle vivait en réalité. Alors, si son cœur l'aima jamais réellement, il pleurera et regrettera de l'avoir accusée; oui, même quoiqu'il tînt pour vraie l'accusation. Faisons cela, et ne doutez pas que la réalité du succès n'ait encore une meilleure tournure que son fantôme dont mes paroles essayent de vous présenter l'image. Cependant, si ce but désiré ne répond pas à mes espérances, la supposition de la mort de Madame éteindra du moins le scandale de son accusation d'infamie; et si les choses tournent mal, vous aurez la ressource de la cacher au sein d'une existence solitaire et religieuse, loin des regards, des médisances des esprits méchants et des affronts, ce qui sera le meilleur parti à prendre pour sa réputation blessée.

Bénédict. — Signor Leonato, suivez les conseils du frère, et malgré l'affection et la profonde amitié que vous me savez pour le prince et Claudio, je vous jure sur mon honneur d'agir en cette affaire aussi discrètement et aussi loyalement que votre âme agirait envers votre corps.

Leonato. — Ballotté comme je le suis par le chagrin, le plus petit fil suffit pour me conduire.

Le frère François. — Bien consenti; maintenant retirez-vous; des maux singuliers exigent des remèdes singuliers. Venez, Madame, mourez pour vivre; ce jour nuptial peut-être n'est que différé; ayez patience et résignez-vous.

(*Sortent le frère François, Hero et Leonato.*)

Bénédict. — Madame Béatrice, avez-vous pleuré tout ce temps?

Béatrice. — Certes, et je pleurerai plus longtemps encore.

Bénédict. — Je ne le désire pas.

Béatrice. — Vous n'avez nulle raison pour cela; c'est librement que je pleure.

Bénédict. — Assurément je crois que votre belle cousine est calomniée.

Béatrice. — Oh! quel gré je saurais à l'homme qui vengerait son honneur!

Bénédict. — Y a-t-il quelque moyen de vous donner cette marque d'amitié?

Béatrice. — Un moyen très-facile; mais l'ami désiré n'existe pas.

Bénédict. — Un homme peut-il vous rendre ce service?

Béatrice. — C'est l'office d'un homme, mais ce n'est pas le vôtre.

Bénédict. — Je n'aime rien dans le monde autant que vous : n'est-ce pas étrange?

Béatrice. — Aussi étrange que peut l'être une chose que j'ignore. Il m'eût été aussi facile de dire que je n'aimais rien autant que vous; mais ne me croyez pas; et cependant je ne mens pas; je n'avoue rien et je ne nie rien. Je suis désolée pour ma cousine.

Bénédict. — Par mon épée, Béatrice, tu m'aimes.

Béatrice. — Ne jurez pas par votre épée et avalez-la.

Bénédict. — Je veux jurer par mon épée que vous m'aimez et je veux la faire avaler à qui dira que je ne vous aime pas.

Béatrice. — N'avalerez-vous pas votre parole?

Bénédict. — Non, quelle que soit la sauce qu'on puisse inventer pour elle; je proteste que je t'aime.

Béatrice. — Eh bien, alors, que le ciel me pardonne!

Bénédict. — Vous pardonne quelle offense, ma douce Béatrice?

Béatrice. — Vous m'avez arrêtée à une heureuse minute : j'allais protester que je vous aimais.

DOGBERRY. Oui, parbleu, qu'ils s'avancent en face de moi. Quel est votre nom, mon ami?
(Acte IV, sc. II.)

BÉNÉDICT. — Et aime-moi avec tout ton cœur.

BÉATRICE. — Je vous aime tellement avec tout mon cœur, qu'il ne m'en reste pas assez pour protester.

BÉNÉDICT. — Allons, ordonne-moi de faire quelque chose pour toi.

BÉATRICE. — Tuez Claudio.

BÉNÉDICT. — Oh! non, pour le monde entier.

BÉATRICE. — Vous me tuez en me refusant cela. Adieu.

BÉNÉDICT. — Arrêtez, ma douce Béatrice.

BÉATRICE. — Je suis partie, bien que je sois encore ici. Il n'y a pas d'amour en vous. Non, je vous en prie, laissez-moi partir.

BÉNÉDICT. — Béatrice....

BÉATRICE. — En vérité, je veux m'en aller.

BÉNÉDICT. — Je veux que nous soyons amis auparavant.

BÉATRICE. — Il vous faut moins de courage pour être mon ami que pour combattre mon ennemi.

BÉNÉDICT. — Est-ce que Claudio est ton ennemi?

BÉATRICE. — N'est-il pas, de toute évidence, un scélérat au premier chef, l'homme qui a calomnié, déshonoré, accablé sous le mépris ma cousine? Oh! si j'étais homme! Quoi, la leurrer hypocritement jusqu'au moment de joindre leurs mains, et alors, par une accusation publique, par un scandale à ciel ouvert, avec une rancune implacable.... ô ciel! que ne suis-je un homme, je mangerais son cœur sur la place du marché.

BÉNÉDICT. — Écoutez-moi, Béatrice.

BÉATRICE. — Elle parler avec un homme à sa fenêtre! jolie invention!

BÉNÉDICT. — Sans doute; mais, Béatrice....

BÉATRICE. — Charmante Hero! elle est outragée, elle est calomniée, elle est perdue.

BÉNÉDICT. — Béatr....

BÉATRICE. — Princes et comtes! voilà assurément un témoignage princier, et un aimable comte, le comte Confiture, un doux galant, en vérité! Oh! que ne suis-je un homme pour me mesurer avec lui, ou que n'ai-je un ami qui voulût être homme à ma place! Mais la virilité s'est aujourd'hui fondue en courtoisie, la valeur en compliments, et les hommes ne sont plus que langues, et des langues dorées encore; il peut passer pour vaillant comme Hercule, celui-là qui aujourd'hui profère un mensonge et le soutient carrément. Tous mes vœux ne peuvent faire de moi un homme, mais ma douleur peut me donner la vraie mort d'une femme.

BÉNÉDICT. — Arrête, ma bonne Béatrice; par cette main que voici, je t'aime!

BÉATRICE. — Pour l'amour de moi, faites servir cette main à un autre usage qu'à des serments.

BÉNÉDICT. — Croyez-vous sur votre âme que le comte Claudio ait calomnié Hero?

BÉATRICE. — Certes, et aussi sûrement que je pense ou que j'ai une âme.

BÉNÉDICT. — Assez! je suis engagé; je le provoquerai. Je vais baiser votre main et vous laisser. Par cette main, Claudio me rendra chèrement compte de son action. Jugez de moi par ce que vous en entendrez dire. Allez, consolez votre cousine que je dois présenter comme défunte, et maintenant, adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une prison.

Entrent DOGBERRY, VERGES *et un* SACRISTAIN *en robes; les* GARDES DE POLICE *avec* CONRADE *et* BORACHIO.

DOGBERRY. — Toute votre *dissemblée* est-elle au complet?

VERGES. — Oh! un tabouret et un coussin pour le sacristain.

LE SACRISTAIN. — Quels sont les malfaiteurs?

DOGBERRY. — Pardi! nous voici moi et mon collègue.

VERGES. — C'est très-certain, vraiment; nous avons l'*exposition à examiner*.

LE SACRISTAIN. — Mais où sont les inculpés à examiner? qu'ils s'avancent devant le constable en chef.

DOGBERRY. — Oui parbleu, qu'ils s'avancent en face de moi. Quel est votre nom, mon ami?

BORACHIO. — Borachio.

DOGBERRY. — Écrivez, je vous en prie: — Borachio; et le vôtre, faquin?

CONRADE. — Je suis un gentilhomme, Monsieur, et mon nom est Conrade.

DOGBERRY. — Écrivez: Monsieur le gentilhomme Conrade. Messieurs, servez-vous Dieu?

CONRADE et BORACHIO, *ensemble*. — Certes, Monsieur, nous l'espérons bien.

DOGBERRY. — Écrivez qu'ils espèrent servir Dieu; et écrivez Dieu en première ligne, car à Dieu ne plaise que le nom de Dieu passe après celui de pareils scélérats! Messieurs, il est déjà prouvé que vous ne valez guère mieux que de *faux fripons*, et vous ne tarderez guère à avoir à peu près cette réputation. Qu'avez-vous à répondre pour votre défense?

CONRADE. — Parbleu, Monsieur, nous répondons que nous ne sommes rien de pareil.

DOGBERRY. — Un gaillard merveilleusement spirituel, je vous assure, je vais m'occuper de lui tout à l'heure. (*A Borachio.*) Avancez ici, vous, faquin; j'ai un mot à vous dire à l'oreille, Monsieur; j'ai à vous dire qu'on vous tient pour de *faux coquins*.

BORACHIO. — Monsieur, je vous dis que nous ne sommes rien de pareil.

DOGBERRY. — Bien; éloignez-vous un peu. Par le ciel, ils s'entendent tous deux. Avez-vous écrit *qu'ils ne sont rien de pareil?*

LE SACRISTAIN. — Monsieur le constable, vous ne prenez pas le bon moyen pour les examiner; il faut appeler les gardes qui les accusent.

DOGBERRY. — Oui, parbleu, c'est le plus court moyen. Que les gardes approchent. — Messieurs, au nom du prince, je vous somme d'accuser ces hommes.

PREMIER GARDE. — Cet homme disait, Monsieur, que Don Juan, le frère du prince, était un scélérat.

DOGBERRY. — Écrivez, le prince Juan un scélérat. Vraiment, c'est un mensonge évident d'appeler le frère d'un prince un scélérat.

BORACHIO. — Monsieur le constable....

DOGBERRY. — Je t'en prie, mon garçon, la paix: je n'aime pas ta mine, je te le promets.

LE SACRISTAIN. — Que lui avez-vous entendu dire encore?

SECOND GARDE. — Parbleu, qu'il avait reçu

Don Pedro. Est-ce que ce discours ne vous a pas traversé le cœur comme une lame d'acier?
Claudio. J'ai bu du poison tout le temps qu'il a parlé. (Acte V, sc. I.)

mille ducats de Don Juan, pour accuser calomnieusement madame Hero.

DOGBERRY. — Coquinerie notoire s'il en fut jamais.

VERGES. — Oui, par la Messe, c'est cela.

LE SACRISTAIN. — Quoi encore, mon garçon?

PREMIER GARDE. — Et que le comte Claudio avait, sur ces propos, pris la résolution de déshonorer Hero devant toute l'assemblée et de ne pas l'épouser.

DOGBERRY. — Oh! scélérat! tu seras condamné pour ce fait à la *rédemption* éternelle.

LE SACRISTAIN. — Et quoi encore?

SECOND GARDE. — C'est tout.

LE SACRISTAIN. — Et en voilà plus que vous n'en pouvez nier, Messieurs. Le prince Juan s'est secrètement enfui ce matin; Hero a été accusée de la façon dont ils le racontent, refusée de la manière dont ils le racontent, et sous le coup du chagrin qu'elle en a ressenti, elle est morte soudainement. Monsieur le constable, faites lier ces hommes et emmenez-les devant Leonato; je vais aller devant pour lui montrer leur interrogatoire. (*Il sort.*)

DOGBERRY. — Allons, qu'on leur *émette* les chaînes.

VERGES. — Qu'on les livre aux mains....

CONRADE. — A bas, faquin!

DOGBERRY. — Mort de ma vie! où est le sacristain? qu'il écrive : l'officier du prince est un faquin. Allons, liez-les. Méchant valet!

CONRADE. — A bas! vous êtes un âne, vous êtes un âne.

DOGBERRY. — Est-ce que tu ne *suspectes* pas ma position? est-ce que tu ne *suspectes* pas mon âge? Oh! que le sacristain n'est-il ici pour écrire que je suis un âne! Mais, Messieurs, vous vous rappellerez que je suis un âne; quoique cela ne soit pas écrit, n'oubliez pas que je suis un âne. Non, scélérat, tu es plein de *piété*, comme le prouveront de bons témoins. Je suis un sage compère, et ce qui est plus, un fonctionnaire, et ce qui est plus, un propriétaire, et ce qui est plus, un aussi joli morceau de chair qu'il en existe à Messine, et un homme qui connaît la loi, allez; et un riche compère, allez, et un compère qui a fait des pertes et un compère qui a deux robes, et qui n'a rien qui ne soit beau. Emmenez-le. Oh! pourquoi n'a-t-on pas écrit que j'étais un âne!

(*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la maison de Leonato.

Entrent LEONATO *et* ANTONIO.

ANTONIO. — Si vous continuez de la sorte, vous vous tuerez; il n'est pas sage de seconder ainsi la douleur contre vous-même.

LEONATO. — Je t'en prie, trêve à tes conseils qui tombent dans mes oreilles sans plus de profit que l'eau dans un crible. Ne me donne pas de conseils, et que nul consolateur n'essaye de flatter mon oreille, si nous n'avons pas en commun les mêmes douleurs. Trouve-moi un père qui aimât sa fille autant que moi et qui, comme moi, ait vu la joie qu'il tirait d'elle s'éclipser comme l'a fait ma joie, et dis-lui de parler de patience. Que son malheur se mesure sur les dimensions du mien, que l'excès de son désespoir atteigne aux proportions du mien, qu'il y ait identité parfaite dans nos deux douleurs, identité de taille, de forme, de traits, de détails de tout genre, si cet homme-là peut sourire et caresser sa barbe, crier au chagrin : Va-t'en, faire *Heu* lorsqu'il devrait soupirer, coudre des proverbes à sa douleur, et soûler son infortune en compagnie de veilleurs nocturnes, amenez-le-moi; je consens à apprendre de lui la patience. Mais un tel homme n'existe pas, car les hommes, mon frère, peuvent bien prodiguer les conseils et les consolations à la douleur qu'ils ne ressentent pas; mais une fois qu'ils en ont été touchés, elle se change en passion cette

sagesse qui prétendait guérir la rage par une médecine de préceptes, enchaîner la violente frénésie par des liens de soie, charmer la souffrance par des sons et l'angoisse par des paroles. Non, non, c'est l'office de tous les hommes de prêcher la patience à ceux qui se tordent sous le fardeau du chagrin, mais aucun n'a assez de vertu et de pouvoir sur lui-même pour pratiquer cette morale lorsqu'il lui faut supporter la même douleur. Ne me donne donc pas de conseils; mes chagrins crient plus haut que tes recommandations.

Antonio. — Les hommes ne diffèrent donc en rien des enfants?

Leonato. — Paix, je t'en prie; je veux être chair et sang: car il n'y a encore jamais eu philosophe qui ait pu supporter patiemment le mal de dents, quoiqu'ils aient écrit dans le style des dieux et qu'ils aient fait peuh, peuh! au nez du malheur et de la souffrance.

Antonio. — Mais au moins ne prenez pas pour vous tout le mal; faites partager votre souffrance à ceux qui vous ont offensé.

Leonato. — Ici tu parles raison; c'est ce que je ferai. Mon âme me dit que Hero est calomniée, et cela je l'apprendrai à Claudio et aussi au prince et à tous ceux qui la déshonorent ainsi.

Antonio. — Voici le prince et Claudio qui viennent en toute hâte.

Entrent DON PEDRO *et* CLAUDIO.

Don Pedro. — Bonjour, bonjour!

Claudio. — Bonjour, à tous les deux.

Leonato. — Entendez-vous, Messeigneurs?...

Don Pedro. — Nous sommes un peu pressés, Leonato.

Leonato. — Vous êtes un peu pressés, Monseigneur? Alors portez-vous bien, Monseigneur. Ah! vous êtes pressés à ce point? Eh bien! tant pis.

Don Pedro. — Voyons, ne nous cherchez pas querelle, bon vieillard.

Antonio. — S'il pouvait se faire réparation au moyen d'une querelle, il y en a quelques-uns parmi nous qui seraient couchés bas.

Claudio. — Qui l'outrage?

Leonato. — Parbleu! c'est toi qui m'outrages, toi, hypocrite, toi-même; ne mets pas, ne mets pas la main sur ton épée; je ne te crains pas.

Claudio. — Sur l'honneur, que se dessèche ma main, si elle pouvait donner à votre vieillesse une telle cause de crainte. En vérité, ma main n'avait aucune intention sur mon épée.

Leonato. — Chut! chut! l'ami, n'essaye pas des grimaces et des railleries avec moi; je ne viens pas comme un radoteur ou un imbécile me couvrir du privilége de mon âge pour me vanter de ce que j'ai fait étant jeune et de ce que je ferais si je n'étais pas vieux. Apprends-le, à ta face, Claudio; tu as si fort outragé mon enfant innocent et moi-même, que je suis forcé de mettre de côté la gravité de mon âge pour venir, malgré mes cheveux gris et les fatigues de mes nombreuses années, exiger de toi la réparation que l'homme doit à l'homme. Je dis que tu as calomnié mon enfant innocent; tes calomnies ont percé, et percé son cœur de part en part, et elle dort ensevelie avec ses ancêtres, dans une tombe qui ne recouvrit jamais aucun scandale, sauf celui qui l'a atteinte et que ta scélératesse a machiné.

Claudio. — Ma scélératesse!

Leonato. — Ta scélératesse, Claudio, la tienne; c'est bien ce que je dis.

Don Pedro. — Vous ne parlez pas justement, vieillard.

Leonato. — Monseigneur, Monseigneur, je lui prouverai sur sa personne même, s'il l'ose, la vérité de mes paroles; je le lui prouverai en dépit de son habile escrime et de sa pratique journalière des armes, du printemps de sa jeunesse et de sa force en fleur.

Claudio. — Arrière! je ne veux pas avoir d'affaire avec vous.

Leonato. — Est-ce qu'il t'est permis de m'adresser ce refus? Tu as tué mon enfant; si tu me tues, mon garçon, tu auras au moins tué un homme.

Antonio. — Il en tuera deux, et deux qui sont des hommes, morbleu! Mais ce n'est pas la question; qu'il en tue d'abord un; qu'il me mette hors de combat et me tue, mais qu'il me rende raison. Allons, suivez-moi, mon garçon; allons, monsieur le gamin, allons, suivez-moi. Monsieur le gamin, j'aurai raison avec un fouet de vos fameuses passes d'escrime; oui, aussi vrai que je suis un gentilhomme, j'en aurai raison.

Leonato. — Mon frère....

Antonio. — Ne vous inquiétez pas. Dieu sait combien j'aimais ma nièce, et elle est morte, calomniée à mort par des scélérats qui ont autant de courage pour répondre à un homme que j'en ai pour prendre un serpent par la langue. Bam-

bins, magots, fanfarons, pantins, poules mouillées!

Leonato. — Frère Antonio....

Antonio. — Ne vous inquiétez donc pas, je les connais, je vous en réponds, et je sais ce qu'ils pèsent jusqu'au plus petit atome, ces tapageurs, ces impudents, ces gamins mannequins de la mode, qui mentent, et dupent, et insultent, et diffament, et calomnient; qui s'affublent comme des marionnettes et se donnent des airs terribles; qui, dans une demi-douzaine de paroles dangereuses, vous disent comment ils pourraient blesser leurs ennemis, s'ils l'osaient faire, et voilà tout.

Leonato. — Mais, frère Antonio....

Antonio. — Allons, cela ne vous regarde pas, ne vous en mêlez pas, laissez-moi faire.

Don Pedro. — Messieurs, notre intention n'est pas de mettre à l'épreuve la patience de l'un ou de l'autre de vous deux. Mon cœur est marri de la mort de votre fille; mais, sur mon honneur, elle n'a été accusée de rien qui ne fût vrai et dont la preuve ne fût plus qu'évidente.

Leonato. — Monseigneur, Monseigneur....

Don Pedro. Je ne veux pas vous entendre.

Leonato. — Non? Venez, frère; allons-nous-en. Je dis qu'on m'entendra.

Antonio. — On vous entendra, ou il en cuira à quelques-uns de nous.

(*Sortent Leonato et Antonio.*)

Don Pedro. — Voyez, voyez; voici venir l'homme que nous allions chercher.

Entre BÉNÉDICT.

Claudio. — Eh bien! signor, quelles nouvelles?

Bénédict. — Bonjour, Monseigneur.

Don Pedro. — Bonjour, signor; vous êtes quasiment arrivé à temps pour apaiser une quasi querelle.

Claudio. — Nous avons été sur le point d'avoir nos deux nez cassés par deux vieux édentés.

Don Pedro. — Leonato et son frère. Qu'en penses-tu? Si nous avions engagé le combat, je doute que nous eussions été trop jeunes pour eux.

Bénédict. — Dans une fausse querelle, il n'y a pas de vraie valeur. Je venais pour vous chercher tous les deux.

Claudio. — Nous t'avons cherché par monts et par vaux, car nous sommes victimes d'une excessive mélancolie, et nous voudrions bien en être débarrassés. Veux-tu nous prêter le secours de ton esprit.

Bénédict. — Il est dans mon fourreau; le tirerai-je?

Don Pedro. — Est-ce que tu portes ton esprit à ton côté?

Claudio. — Jamais personne n'a fait cela, quoique beaucoup se soient trouvés à côté de leur esprit. Mais je te prie de le tirer, comme nous disons aux ménestrels : tire-le pour nous amuser.

Don Pedro. — Aussi vrai que je suis un honnête homme, il pâlit. Es-tu malade ou irrité?

Claudio. — Voyons, du courage, ami! quoique le chagrin puisse tuer un chat, tu as en toi assez d'entrain pour tuer le chagrin.

Bénédict. — Monsieur, j'irai à plein galop à la rencontre de votre esprit, s'il est résolu à me charger. Je vous prie de choisir un autre sujet de conversation.

Claudio. — Eh bien! alors, donnez-lui une autre lance; celle-ci vient de se rompre.

Don Pedro. — Par la lumière du ciel! il change de plus en plus de couleur. Je crois en vérité qu'il est en colère.

Claudio. — S'il en est ainsi, il sait la manière de tourner son ceinturon.

Bénédict. — Vous dirai-je un mot à l'oreille?

Claudio. — Le ciel me préserve d'un défi!

Bénédict. — Vous êtes un scélérat! Je ne plaisante pas; je soutiendrai mon dire comme vous voudrez, à l'arme que vous voudrez et quand vous voudrez. Faites-moi raison, ou je vous déclare un lâche. Vous avez tué une aimable dame, et sa mort retombera lourdement sur votre tête. Faites-moi savoir de vos nouvelles.

Claudio. — C'est bon, j'irai vous trouver; de la sorte, j'aurai un peu de bonne chère

Don Pedro. — Quoi donc! Un festin, un festin?

Claudio. — Sur ma foi, je le remercie; il m'a convié à manger d'une tête de veau et d'un chapon; si je ne les découpe pas en perfection, dites que mon couteau ne vaut rien. Ne m'offrirez-vous pas aussi un dindon?

Bénédict. — Monsieur, votre esprit trotte bien; il marche aisément.

Don Pedro. — Je vais te dire de quelle façon Béatrice louait ton esprit l'autre jour. Je disais que tu avais un bel esprit. « C'est vrai, a-t-elle répondu, un beau petit esprit. — Non, ai-je dit, un grand esprit. — Exact, a-t-elle répondu; un grand, gros esprit. — Non, pas du tout, ai-je in-

CLAUDIO. Est-ce là le monument de la famille Leonato?
UN SUIVANT. Oui, Monseigneur.
CLAUDIO, *lisant un parchemin:*

. . . . . .

Maintenant, résonne, musique; et vous, entonnez votre hymne solennel. (Acte V, sc. III.)

sisté, un bon esprit. — C'est juste, a-t-elle répondu; il ne fait de mal à personne. — Certes, ai-je dit, le gentilhomme a beaucoup de sens. — Certainement, a-t-elle répondu, c'est un insensé gentilhomme. — De plus, lui ai-je dit, il possède les langues. — Cela, je le crois, a-t-elle répliqué, car lundi soir il m'a juré une chose qu'il a démentie le mardi; cela fait donc une double langue, c'est-à-dire deux langues. » C'est ainsi que, pendant une heure, elle a transposé les vertus de ton individu. Cependant, à la fin, elle a conclu, avec un soupir, que tu étais le plus bel homme d'Italie.

CLAUDIO. — Là-dessus, elle pleura de tout cœur et dit que cela lui était égal.

DON PEDRO. — Oui, oui, c'est ce qu'elle fit; mais cependant, elle l'aimerait à la folie, si elle ne le détestait pas à la mort; la fille du vieux bonhomme nous avait tout dit.

CLAUDIO. — Tout, tout, et en outre, *Dieu le vit lorsqu'il était caché dans le jardin.*

DON PEDRO. — Mais quand donc planterons-nous les cornes du taureau sauvage sur la tête du prudent Bénédict?

CLAUDIO. — Oui, avec l'annonce au-dessous: *Ici demeure Bénédict, l'homme marié.*

BÉNÉDICT. — Portez-vous bien, bambin; vous connaissez mes dispositions, je vous laisse maintenant à votre humeur babillarde. Vous faites blanc de votre esprit, comme les fanfarons font blanc de leurs épées, qui, Dieu soit loué! ne

blessent pas. Monseigneur, je vous adresse mes remercîments pour vos nombreuses courtoisies; je dois renoncer à votre compagnie Votre frère, le bâtard, s'est enfui de Messine; vous avez, entre vous tous, tué une dame aimable et innocente. Pour monseigneur Blanc-bec, nous nous rencontrerons tous les deux; jusque-là, que la paix soit avec lui. (*Il sort.*)

Don Pedro. — Il est sérieusement courroucé.

Claudio. — Très-sérieusement, et cela, je vous le garantis, pour l'amour de Béatrice.

Don Pedro. — Et il t'a provoqué?

Claudio. — Très-sincèrement.

Don Pedro. — Quelle jolie chose qu'un homme qui sort avec son pourpoint et son haut-de-chausses et qui oublie d'emporter son esprit!

Claudio. — Il est alors un géant, si on le compare à un singe; mais en revanche un singe est un docteur comparé à un tel homme.

Don Pedro. — Mais, doucement, revenons à nous-mêmes; cesse de plaisanter, mon cœur, et sois sérieux. N'a-t-il pas dit que mon frère s'était enfui?

Entrent DOGBERRY, VERGES *et les* GARDES *avec* CONRADE *et* BORACHIO.

Dogberry. — Marchez, Monsieur; si la justice ne vous dompte pas, elle n'aura plus jamais le pouvoir de peser des *raisins* dans sa balance; comme il a été reconnu une fois que vous êtes un hypocrite fieffé, il faut qu'on ait l'œil sur vous.

Don Pedro. — Qu'est-ce donc? deux des serviteurs de mon frère garrottés! Et Borachio l'un d'eux!

Claudio. — Informez-vous de leur délit, Monseigneur.

Don Pedro. — Gardes, quel délit ces hommes ont-ils commis?

Dogberry. — Parbleu! Monsieur, ils ont fait de faux rapports; en outre, ils ont dit des choses qui n'étaient pas vraies; *secondairement*, ils sont des calomniateurs; *sixièmement et enfin*, ils ont calomnié une dame; *troisièmement*, ils ont fait passer pour vraies des choses fausses, et, pour conclure, il sont des coquins menteurs.

Don Pedro. — *Premièrement*, je te demande ce qu'ils ont fait; *troisièmement*, je te demande quel est leur délit; *sixièmement et dernièrement*, ce qu'ils ont commis, et, pour conclure, ce que dont vous les chargez.

Claudio. — Solidement raisonné et dans l'ordre même de sa propre division; sur ma foi!. voilà une question posée de manière à lui plaire.

Don Pedro. — Qui avez-vous offensé, Messieurs, pour être ainsi garrottés? Ce savant constable est trop habile pour se laisser comprendre; quel délit avez-vous commis?

Borachio. — Mon doux prince, il est inutile que j'aille plus loin pour répondre de mes actes; entendez-moi, et que le comte que voici me tue. J'ai complétement abusé vos yeux; ce que vos sagesses n'ont pu découvrir, ces imbéciles l'ont mis au grand jour; car ils m'ont, pendant la nuit, entendu raconter à cet homme comment Don Juan, votre frère, m'avait excité à calomnier madame Hero; comment nous avions su vous amener dans le jardin où vous me vîtes courtiser Marguerite sous les vêtements d'Hero, et comment vous vous proposiez de la déshonorer au moment de l'épouser. Ils ont dressé procès-verbal de mon crime, que j'aimerais mieux sceller de ma mort que raconter de nouveau à ma honte. La dame est morte sous le coup de notre fausse accusation, à mon maître et à moi, et, pour conclure, je ne demande pas autre chose que la récompense due à un scélérat.

Don Pedro. — Est-ce que ce discours ne vous a pas traversé le cœur comme une lame d'acier?

Claudio. — J'ai bu du poison tout le temps qu'il a parlé.

Don Pedro. — Est-ce que mon frère t'a excité à cette action?

Borachio. — Oui certes, et il m'a payé généreusement pour la commettre.

Don Pedro. — Il n'est bâti et pétri que de trahison.... Et il s'est enfui après cette scélératesse!

Claudio. — Douce Hero! maintenant ton image m'apparaît sous les traits exquis qui m'avaient fait t'aimer tout d'abord.

Dogberry. — Allons, emmenez les *plaignants;* pendant ce temps notre sacristain aura *réformé* le signor Leonato de cette affaire et, Messieurs, n'oubliez pas de spécifier, lorsque le temps et le lieu le permettront, que je suis un âne.

Verges. — Voici, voici venir le signor Leonato et le sacristain aussi.

Entrent LEONATO *et* ANTONIO *avec* LE SACRISTAIN.

Leonato. — Où est le scélérat? laissez-moi voir son visage, afin que lorsque je rencontrerai

un autre homme qui lui ressemble, je puisse l'éviter. Lequel est-ce des deux?

Borachio. — Si vous voulez connaître votre offenseur, regardez-moi.

Leonato. — Es-tu l'esclave qui de ton souffle empoisonné as tué mon enfant innocent?

Borachio. — Oui, moi seul.

Leonato. — Non, non, scélérat; tu te calomnies toi-même; voici un couple d'hommes honorables, mais un troisième a fui qui avait la main dans ton crime. Princes, je vous remercie de la mort de ma fille; vous pourrez l'enregistrer parmi vos actes nobles et glorieux; c'est un courageux exploit, si vous voulez bien y penser.

Claudio. — Je ne sais comment implorer votre patience; cependant je dois parler. Choisissez vous-même votre vengeance; imposez-moi n'importe quelle pénitence que votre imagination pourra inventer pour ma faute. Et cependant je n'ai péché que par méprise.

Don Pedro. — Et moi aussi, sur mon âme, et cependant pour donner satisfaction à ce bon vieillard, je me courberais sous n'importe quel pesant fardeau qu'il lui plairait de m'imposer.

Leonato. — Je ne puis vous commander de commander à ma fille de vivre; une telle chose est impossible : mais je vous en prie tous les deux, mettez le peuple de Messine à même de juger à quel point elle est morte innocente, et si votre amour vous rend capable de rencontrer quelque mélancolique inspiration, suspendez une épitaphe sur sa tombe, et chantez-la sur ses restes, chantez-la cette nuit. Puis demain matin, venez à ma maison, et puisque vous ne pouvez plus être mon gendre, soyez au moins mon neveu. Mon frère a une fille qui est presque la copie de mon enfant défunte; elle est notre seule héritière à tous deux; donnez-lui le titre que vous auriez donné à sa cousine, et ma vengeance est satisfaite.

Claudio. — O noble seigneur! votre excessive clémence arrache mes larmes; j'accepte vos offres; disposez pour l'avenir du pauvre Claudio.

Leonato. — Demain donc, j'attendrai votre visite; pour ce soir je prends congé de vous. Ce malheureux va être confronté avec Marguerite, qui, je le crois, était stipendiée par votre frère pour être complice dans cette affaire.

Borachio. — Non, sur mon âme, elle ne l'était pas et elle ne savait pas ce qu'elle faisait en me parlant; au contraire, elle a toujours été loyale et honnête dans tout ce que je connais d'elle.

Dogberry. — En outre, Monsieur, ce *plaignant* que voici, ce coupable m'a appelé âne; quoique la chose ne soit pas mise en blanc et noir, je vous en prie, qu'elle soit rappelée dans la punition. En outre, le garde les a entendus parler d'un certain *Difforme;* ils disent qu'il porte une clef à son oreille avec une serrure pendue après, et qu'il emprunte pour l'amour de Dieu de l'argent qu'il n'a jamais rendu, habitude qu'il a depuis si longtemps que maintenant les gens se sont endurcis et ne veulent plus lui prêter pour l'amour de Dieu; je vous en prie, examinez-le sur ce point.

Leonato. — Je te remercie pour tes peines et ton honnête vigilance.

Dogberry. — Votre Seigneurie parle comme un très-reconnaissant et très-respectable *jouvenceau* et je loue Dieu pour vous.

Leonato. — Voici pour tes peines.

Dogberry. — Dieu le rende à mon bienfaiteur.

Leonato. — Va, je te débarrasse de ton prisonnier et je te remercie.

Dogberry. — Je laisse un fieffé coquin avec Votre Seigneurie, et je supplie Votre Seigneurie de le corriger elle-même, pour qu'il serve d'exemple aux autres. Dieu garde Votre Seigneurie! je souhaite à Votre Seigneurie toutes sortes de bonheurs! Dieu vous rappelle à la santé! Je vous prie humblement de me permettre de partir, et si on peut vous souhaiter une heureuse rencontre, Dieu l'*interdise*. — Venez, voisin.

(*Sortent Dogberry, Verges et les gardes.*)

Leonato. — Adieu, Messeigneurs, jusqu'à demain matin.

Antonio. — Adieu, Messeigneurs, nous vous attendons demain.

Don Pedro. — Nous n'y manquerons pas.

Claudio. — Ce soir, j'irai pleurer sur la tombe de Hero. (*Sortent Don Pedro et Claudio.*)

Leonato. — Conduisez ces gaillards-là. Nous allons demander à Marguerite comment elle a fait la connaissance de ce polisson.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le jardin de Leonato.

BÉNÉDICT *et* MARGUERITE *rentrent chacun de leur côté et se rencontrent.*

Bénédict. — Ma douce dame Marguerite, je

vous en prie, méritez bien de moi en m'aidant à parler à Béatrice.

MARGUERITE. — Eh bien, me ferez-vous un sonnet à la louange de ma beauté?

BÉNÉDICT. — Un sonnet d'un style si relevé, Marguerite, qu'aucun homme ne saurait l'égaler; car, en très-gracieuse vérité, tu le mérites.

MARGUERITE. — Aucun homme ne me fera son égale! Quoi, suis-je donc toujours destinée à rester dans l'antichambre?

BÉNÉDICT. — Ton esprit est aussi vif que les crocs du lévrier; il attrape.

MARGUERITE. — Et le vôtre aussi émoussé qu'un fleuret d'escrime, qui touche mais ne blesse pas.

BENÉDICT. — Tout à fait un esprit viril, Marguerite, il ne voudrait pas blesser une femme. Là-dessus, appelle Béatrice, je t'en prie; je te rends mon bouclier.

MARGUERITE. — Rendez-nous les épées, nous avons des boucliers à nous appartenant.

BÉNÉDICT. — Si vous voulez vous servir des épées, Marguerite, il vous faut serrer les pointes dans un étau; ce sont des armes dangereuses pour les filles.

MARGUERITE. — Bon, je vais vous appeler Béatrice, qui a des jambes, je crois.

BÉNÉDICT. — Et qui par conséquent viendra.

(*Sort Marguerite.*)

BÉNÉDICT, *chantant :*

Le dieu d'amour
Qui trône là-haut,
Et me connaît, et me connaît,
Sait combien pitoyable je mérite....

Pitoyable comme poëte, bien entendu, car comme amant.... Léandre, l'excellent nageur, Troïlus, qui le premier fit usage d'entremetteurs, et toute la kyrielle de ces ci-devant héros de canapé, dont les noms courent encore agréablement sur la route unie du vers blanc, ne furent jamais aussi véritablement tournés et retournés par l'amour que mon pauvre individu. Eh bien! impossible de montrer mon amour en vers! J'ai essayé, je ne peux trouver d'autre rime à *objet aimé* que *bébé*, une rime innocente; à *dédain*, d'autre rime que *daim*, une rime fauve; à *école*, d'autre rime que *folle*, une rime qui parle sans savoir ce qu'elle dit. Voilà des terminaisons vraiment sinistres; non, je ne suis pas né sous une planète rimante, et je ne puis pas faire ma cour avec des mots empanachés.

Entre BÉATRICE.

BÉNÉDICT. — Béatrice, vous voulez bien venir quand je vous appelle?

BÉATRICE. — Certes, signor, et partir aussi quand vous me l'ordonnerez.

BÉNÉDICT. — Oh bien! alors, restez jusque-là.

BÉATRICE. — Ah! il y a un *jusque-là*, eh bien, adieu *tout de suite;* cependant, avant que je m'en aille, laissez-moi emporter ce que je suis venue chercher, c'est-à-dire les nouvelles de ce qui s'est passé entre vous et Claudio.

BÉNÉDICT. — Rien que de mauvaises paroles; et là-dessus je vais t'embrasser.

BÉATRICE. — De mauvaises paroles ne sont qu'un mauvais souffle, un mauvais souffle n'est qu'une mauvaise respiration, et une mauvaise respiration est désagréable; par conséquent, je partirai sans être embrassée.

BÉNÉDICT. — Tu as effrayé le mot à le faire sortir de son vrai sens, tant l'attaque de ton esprit est violente. Mais, pour te le dire simplement, Claudio a reçu mon cartel, et j'aurai bientôt de ses nouvelles, ou bien je le proclame un lâche. Et maintenant, dis-moi, je t'en prie, pour laquelle de mes mauvaises qualités es-tu d'abord tombée amoureuse de moi?

BÉATRICE. — Pour toutes à la fois; car leur ensemble constitue une république vicieuse d'une si parfaite harmonie, qu'elles ne permettent à aucune bonne qualité d'avoir droit de cité parmi elles. Mais vous, pour laquelle de mes bonnes qualités avez-vous d'abord souffert l'amour pour moi?

BÉNÉDICT. — *Souffrir l'amour*, excellente expression! Je souffre l'amour, en vérité, car je t'aime contre ma volonté.

BÉATRICE. — En dépit de votre cœur, je pense; hélas! cœur infortuné! Si vous lui faites dépit pour l'amour de moi, je lui ferai dépit pour l'amour de vous; car je n'aimerai jamais ce que déteste mon ami.

BÉNÉDICT. — Toi et moi, nous sommes trop avisés pour faire l'amour paisiblement.

BÉATRICE. — Il n'y paraît pas par cet aveu : car il n'y a pas un homme avisé sur vingt qui se louerait lui-même.

BÉNÉDICT. — Vieille maxime, vieille maxime, Béatrice, qui n'a plus cours depuis le temps des bons voisins; mais aujourd'hui, si un homme ne s'érige pas à lui-même sa propre tombe avant de

Claudio. Et moi, je jure qu'il l'aime; car voici un papier écrit de sa main, un sonnet boiteux sorti de son propre cerveau, composé en l'honneur de Béatrice.
(Acte V, sc. IV.)

mourir, il risque fort que son monument ne dure pas plus que son glas funèbre et les pleurs de sa veuve.

Béatrice. — Et quelle en est la durée, à votre avis?

Bénédict. — C'est là la question! Eh sans doute une heure de braillement et un quart d'heure de larmoiement; c'est pourquoi il est très-permis à un sage, si toutefois Dom Scrupule, sa conscience, n'y met pas d'opposition, de se faire la trompette de ses propres vertus, comme je le fais pour moi-même. En voilà assez sur mon panégyrique par moi-même, qui, je me rends ce témoignage à moi-même, est parfaitement mérité. Et maintenant, dites-moi, comment se porte votre cousine?

Béatrice. — Très-mal.

Bénédict. — Et vous, comment allez-vous?

Béatrice. — Très-mal aussi.

Bénédict. — Servez Dieu, aimez-moi et soyez mieux portante. Maintenant, je vais vous laisser, car je vois quelqu'un qui vient en toute hâte.

Entre URSULE.

Ursule. — Madame, il vous faut venir près de votre oncle. Il y a grand tintamarre à la maison; il est prouvé que madame Hero a été faussement accusée, le prince et Claudio complétement abusés, et l'auteur de tout cela est Don Juan, qui s'est enfui. Voulez-vous venir tout de suite?

Béatrice. — Voulez-vous venir apprendre les nouvelles, signor?

Bénédict. — Je veux vivre dans ton cœur, mourir sur ton sein et être enterré dans tes yeux; et, de plus, je veux bien aller avec toi trouver ton oncle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

L'intérieur d'une église.

Entrent DON PEDRO, CLAUDIO, *et des suivants avec de la musique et des flambeaux.*

Claudio. — Est-ce là le monument de la famille de Leonato?

Un suivant. — Oui, Monseigneur.

Claudio, *lisant un parchemin :*

Frappée à mort par des langues calomnieuses,
Ici gît celle qui fut Hero.
La mort, en récompense de ses infortunes,
Lui donne une renommée qui ne mourra jamais.
Ainsi, la vie que la honte éteignit,
Vit d'un glorieux renom au sein de la mort.
(*Suspendant le parchemin à la tombe.*)
Reste suspendu à cette tombe,
Pour redire ses louanges lorsque ma bouche sera muette.

Maintenant, résonne, musique, et vous entonnez votre hymne solennel.

Chant.

Pardonne, déesse de la nuit,
A ceux qui tuèrent ta chevalière virginale;
En expiation, avec des accents de douleur,
Ils tournent autour de sa tombe.
Minuit, assiste nos lamentations,
Aide-nous à soupirer et à sangloter,
Sourdement, sourdement!
Tombes, ouvrez-vous et laissez sortir votre morte
Jusqu'à ce que sa mort soit prononcée
Par le ciel, par le ciel.

Claudio. — Maintenant, que tes os reposent en paix! Chaque année j'accomplirai cette cérémonie.

Don Pedro. — Bonjour, Messieurs; éteignez vos torches. Les loups ont fait leur proie; et voyez, le jour aimable, courant en avant du char de Phœbus, de tous côtés tachète de marques grises l'Orient assoupi. Mes remercîments à vous tous et laissez-nous; portez-vous bien.

Claudio. — Adieu, Messieurs; que chacun aille de son côté.

Don Pedro. — Allons, partons d'ici; allons mettre d'autres habits, et puis nous irons trouver Leonato.

Claudio. — Et puisse le nouvel hymen arriver bien vite à une meilleure fin que celui pour lequel nous avons fait cette réparation funèbre.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison de Leonato.

Entrent LEONATO, ANTONIO, BÉNÉDICT, BÉATRICE, MARGUERITE, URSULE, LE FRÈRE FRANÇOIS *et* HERO.

Le frère François. — Ne vous avais-je pas dit qu'elle était innocente?

Leonato. — Innocents aussi sont le prince et Claudio, qui l'ont accusée par suite de l'erreur

que vous avez entendu expliquer; mais Marguerite a été tant soit peu coupable en tout ceci, quoique involontairement, ainsi que l'a démontré l'examen scrupuleux de cette affaire.

ANTONIO. — Bon; je suis heureux que toutes les choses aient tourné si bien.

BÉNÉDICT. — Et moi aussi, car autrement j'étais contraint par mon serment à demander des comptes au jeune Claudio.

LEONATO. — Maintenant, ma fille, et vous, Mesdames, retirez-vous toutes dans une chambre à part, et revenez masquées lorsque je vous enverrai chercher. Le prince et Claudio ont promis de me rendre visite à cette heure-ci. Vous savez votre rôle, frère; c'est vous qui devez être le père de la fille de votre frère et la donner au jeune Claudio. (*Sortent les dames.*)

ANTONIO. — Et je jouerai mon rôle avec le plus parfait sérieux.

BÉNÉDICT. — Mon Frère, j'aurai, je crois, besoin de vos services.

LE FRÈRE FRANÇOIS. — De quoi s'agit-il, signor?

BÉNÉDICT. — De me compléter ou de me mutiler, l'un des deux. Signor Leonato, mon bon signor, la vérité est que votre nièce me regarde d'un œil favorable.

LEONATO. — C'est très-vrai; c'est ma fille qui lui a prêté cet œil.

BÉNÉDICT. — Et moi, je lui en marque ma reconnaissance avec un œil d'amour.

LEONATO. — Dont vous tenez, je crois, la puissance visuelle de moi, de Claudio et du prince; mais quelle est votre volonté?

BÉNÉDICT. — Votre réponse, Monsieur, est énigmatique; mais, quant à ma volonté, ma volonté est que votre bonne volonté puisse s'accorder avec la nôtre, qui est d'être unis aujourd'hui par les liens d'un honorable mariage, affaire pour laquelle, mon bon Frère, je sollicite votre assistance.

LEONATO. — Mon cœur se prête à votre désir.

LE FRÈRE FRANÇOIS. — Et mon ministère est à votre service. — Voici venir le prince et Claudio.

Entrent DON PEDRO, CLAUDIO, *et les gens de leur suite.*

DON PEDRO. — Bonjour à cette belle assemblée.

LEONATO. — Bonjour prince, bonjour Claudio; nous vous attendions. Êtes-vous toujours décidé à épouser aujourd'hui la fille de mon frère?

CLAUDIO. — Je persisterais dans mon intention, fût-elle une Éthiopienne.

LEONATO. — Allez l'appeler, mon frère; le religieux est ici tout prêt. (*Sort Antonio.*)

DON PEDRO. — Bonjour, Bénédict. Eh bien, qu'est-ce donc qui vous prend pour avoir cette figure du mois de février, pleine de froid, de bourrasques et de nuages?

CLAUDIO. — Je crois qu'il pense au taureau sauvage. Bah! ne crains rien, ami; nous dorerons tes cornes, et toute l'Europe sera enchantée de toi autant qu'autrefois Europe du paillard Jupiter, lorsque par amour il joua le rôle de la noble bête.

BÉNÉDICT. — Le taureau Jupiter, Monsieur, avait un aimable mugissement; quelque taureau aussi extraordinaire que celui-là doit avoir sauté la vache de votre père et engendré par ce bel exploit un veau qui vous ressemble, car vous avez exactement son beuglement.

Rentre ANTONIO *avec les dames masquées.*

CLAUDIO. — Je vous suis redevable pour cette plaisanterie. Mais voici d'autres comptes à régler. Quelle est la dame dont je dois prendre possession?

ANTONIO. — C'est celle-là, et je vous la donne.

CLAUDIO. — Eh bien! alors, elle est à moi. — Chérie, laissez-moi voir votre visage.

LEONATO. — Non, vous ne le verrez pas, jusqu'à ce que vous ayez joint votre main à la sienne devant ce religieux et juré de l'épouser.

CLAUDIO. — Donnez-moi votre main devant ce révérend Frère; je suis votre mari si vous voulez de moi.

HERO. — Et lorsque je vivais, j'étais votre autre femme; (*se démasquant*) et lorsque vous m'aimiez, vous étiez mon autre mari.

CLAUDIO. — Une autre Hero!

HERO. — Rien de plus certain; une Hero est morte calomniée, mais je vis, et aussi sûrement que je vis, je suis vierge.

DON PEDRO. — La première Hero! Hero qui est morte!

LEONATO. — Elle n'est restée morte, Monseigneur, que le temps qu'a duré son déshonneur.

LE FRÈRE FRANÇOIS. — Je puis expliquer toute cette énigme; lorsque les cérémonies saintes seront achevées, je vous raconterai tout au long la mort de la belle Hero; en attendant, tâchez de vous faire à cette surprise et allons à la chapelle immédiatement.

Bénédict. — Tout beau, Frère, un instant. Où est Béatrice?

Béatrice. — C'est moi qui réponds à ce nom. Que voulez-vous? (*Elle se démasque.*)

Bénédict. — M'aimez-vous?

Béatrice. — Moi? non, pas plus que de raison.

Bénédict. — Alors, votre oncle, le prince et Claudio ont été trompés, car ils ont juré que vous m'aimiez.

Béatrice. — Et vous, m'aimez-vous?

Bénédict. — Ma foi non, pas plus que de raison.

Béatrice. — Eh bien! alors, ma cousine, Marguerite et Ursule se sont bien trompées, car elles ont juré que vous m'aimiez.

Bénédict. — Ils ont juré que vous étiez presque malade d'amour pour moi.

Béatrice. — Elles ont juré que vous étiez presque mourant d'amour pour moi.

Bénédict. — Il n'y a rien de pareil. — Ainsi, vous ne m'aimez pas?

Béatrice. — Non vraiment, excepté d'une amitié reconnaissante.

Leonato. — Allons, ma nièce, je suis sûr que vous aimez le gentilhomme.

Claudio. — Et moi, je jure qu'il l'aime; car voici un papier écrit de sa main, un sonnet boiteux sorti de son propre cerveau, composé en l'honneur de Béatrice.

Hero. — Et voici un autre papier, écrit de la main de ma cousine, volé dans sa poche, et contenant l'expression de son affection pour Bénedict.

Bénédict. — Un vrai miracle! Nos mains, qui sont en guerre avec nos cœurs! Allons, je te prendrai; mais, par cette lumière, je te prends par pitié.

Béatrice. — Je ne veux pas vous refuser; mais, par ce beau jour, je jure que je ne cède qu'à une forte contrainte et en partie pour vous sauver la vie, car on m'a dit que vous vous consumiez.

Bénédict, *l'embrassant.* — Silence! je vais te fermer la bouche.

Don Pedro. — Eh bien! comment vas-tu, Bénédict, *l'homme marié?*

Bénédict. — Je vais te le dire, prince : les fusées de toute une académie d'artificiers d'esprit ne changeront pas mes dispositions. Penses-tu que je me soucie d'une satire ou d'une épigramme? Non. Si un homme se laisse éclabousser par les quolibets de toutes les cervelles, il ne portera jamais d'habits propres. Bref, j'ai résolu de me marier; je ne me soucie en rien de tout ce que le monde pourra dire à l'encontre; par conséquent, ne me raillez pas pour ce que j'ai pu dire autrefois contre le mariage; car l'homme est une girouette, et voilà ma conclusion. Quant à toi, Claudio, j'avais l'intention de te rouer de coups, mais puisque tu dois être mon parent, vis au complet avec tous tes membres et aime ma cousine.

Claudio. — Et moi, j'avais bien espéré que tu refuserais Béatrice, afin d'avoir un prétexte pour bâtonner à mort ta célibataire personne, et vérifier de mes propres yeux ta réputation de bon coureur qu'il n'est pas douteux que tu ne continues à mériter, si ma cousine ne te surveille de très-près.

Bénédict. — Allons, allons, nous sommes amis. Voyons, un tour de danse avant de nous marier, afin d'égayer nos propres cœurs et les talons de nos femmes.

Leonato. — Nous danserons plus tard.

Bénédict. — Non, tout de suite, comme je l'ai dit. Donc, en avant la musique! Prince, tu es triste; prends une femme, prends une femme; il n'est pas de canne plus respectable que celle qui a pour poignée une corne.

Entre un MESSAGER.

Le messager. — Monseigneur, votre frère Juan a été pris pendant qu'il s'enfuyait et ramené à Messine sous escorte de soldats.

Bénédict. — Ne pensons pas à lui avant demain; je te suggérerai d'excellents moyens de le punir. En avant les flûtes!

(*Danse et sortie des personnages.*)

MESURE
POUR
MESURE.
H C Selous.
F. WENTWORTH. Sc

PERSONNAGES DU DRAME.

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGELO, lieutenant du duc en son absence.
ESCALUS, vieux seigneur, adjoint à ANGELO dans le gouvernement.
CLAUDIO, jeune gentilhomme.
LUCIO, jeune libertin.
Deux autres gentilshommes du même caractère.
Un prévôt.
THOMAS, } Moines.
PIERRE, }
Un juge.
VARRIUS, gentilhomme de la suite du duc.
ELBOW, constable niais.
FROTH, gentilhomme imbécile.
POMPÉE, bouffon, serviteur de Madame OVERDONE.
ABHORSON, bourreau.
BERNARDIN, prisonnier dissolu.
ISABELLA, sœur de CLAUDIO.
MARIANA, fiancée à ANGELO.
JULIETTE, dame aimée de CLAUDIO.
FRANCISCA, religieuse.
MADAME OVERDONE, entremetteuse.
Seigneurs, gentilshommes, gardes, officiers et autres comparses.

Scène. — Vienne.

MESURE POUR MESURE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le palais du duc.

Entrent LE DUC, ESCALUS, *seigneurs et gens de l'escorte.*

LE DUC. — Escalus ! —

ESCALUS. — Monseigneur?

LE DUC. — Prétendre vous dévoiler les principes du gouvernement paraîtrait de ma part pure affectation et pur bavardage, puisque j'ai eu sujet de connaître que toutes les instructions que pourrait vous donner mon autorité resteraient bien en deçà de votre propre science. Il ne me reste donc rien à faire qu'à remettre mon pouvoir à votre capacité, et à laisser à votre vertu le soin de les faire agir de concert. Quant à la nature de notre peuple, aux institutions de notre cité, aux formes de notre droit commun, vous en possédez une information aussi complète que l'art et la pratique en aient jamais pu donner à homme dont nous ayons gardé le souvenir. — Voici votre commission, de laquelle nous désirons que vous ne vous écartiez pas. — Appelez.... Je veux dire mandez à Angelo de venir en notre présence. (*Sort un assistant.*) Comment pensez-vous qu'il représentera notre personnage? car vous devez savoir que par une marque très-particulière de confiance, nous l'avons désigné pour tenir lieu de notre personne absente; nous lui avons prêté notre pouvoir de terreur, nous l'avons revêtu de notre pouvoir de clémence; et nous avons enfin donné à sa lieutenance le corps et les membres mêmes de notre propre autorité. Qu'en pensez-vous?

ESCALUS. — S'il est quelqu'un dans Vienne qui soit digne d'être investi d'une faveur et d'un honneur aussi considérables, c'est le seigneur Angelo.

LE DUC. — Le voici qui vient.

Entre ANGELO.

ANGELO. — Toujours obéissant à la volonté de Votre Grâce, je viens savoir quel est votre bon plaisir.

LE DUC. — Angelo, tes mœurs ont un certain caractère qui révèle pleinement ton histoire à l'œil d'un observateur. Tu ne t'appartiens pas tellement à toi-même, tes qualités ne sont pas tellement ta propriété, qu'il te soit permis de dépenser exclusivement ta vie pour tes vertus et tes vertus pour ta vie. Le ciel fait de nous ce que nous faisons des torches que nous n'allumons pas pour elles-mêmes; car si nos vertus ne rayonnent pas hors de nous, c'est absolument comme si nous ne les avions pas. Les esprits ne reçoivent de beaux dons que pour de belles fins, et la nature ne prête jamais la plus petite parcelle de son excellence sans se réserver, l'économe déesse, les priviléges d'un créancier, et sans fixer le taux de l'intérêt et le degré de la reconnaissance qui lui sont dus. Mais je tiens ce discours devant un homme qui pourrait le tenir à ma place; prends

donc, Angelo. (*Il lui remet sa commission.*) Pendant notre absence, sois pleinement nous-même. Tes lèvres et ton cœur sont à Vienne les maîtres du châtiment et de la clémence. Le vieil Escalus, quoique le premier appelé, sera ton second; prends ta commission.

Angelo. — Mon bon Seigneur, permettez que le métal de ma personne ait subi encore quelques épreuves avant d'y imprimer une si grande et si noble effigie.

Le duc. — Pas de faux-fuyants. C'est après avoir longuement mûri et délibéré notre choix que nous l'avons arrêté sur vous; recevez donc vos dignités. Notre hâte de partir est si vive, qu'elle n'écoute qu'elle-même et qu'elle laisse indécises des affaires de la plus pressante importance. Nous vous écrirons, selon que le temps et les circonstances nous le permettront, les dispositions où nous serons, et nous comptons bien être informé de ce qui vous arrivera ici. Ainsi, portez-vous bien; je vous laisse à l'exécution pleine d'espérance de vos commissions.

Angelo. — Permettez-nous, cependant, Monseigneur, de vous faire escorte un bout de la route.

Le duc. — Je suis trop pressé pour y consentir, et vous n'avez d'ailleurs sur cette question de l'honneur qui m'est dû à vous faire aucun scrupule : votre autorité a même champ que la mienne, même plein pouvoir pour étendre ou mitiger les lois selon que votre conscience le jugera nécessaire. Donnez-moi votre main, je partirai *incognito*. J'aime le peuple, mais je n'aime pas à parader à ses yeux. Quoiqu'ils fassent bon effet, je ne goûte pas beaucoup ses bruyants applaudissements et ses véhéments *aves*, et je ne crois pas d'une prudence parfaite l'homme qui s'y complaît; une fois encore, adieu.

Angelo. — Le ciel fasse prospérer vos desseins!

Escalus. — Qu'il vous accompagne et vous ramène heureux!

Le duc. — Je vous remercie. Adieu.

(*Il sort.*)

Escalus. — Je désirerais, Monsieur, que vous me permissiez de conférer librement avec vous; il m'importe de connaître sur quel fondement repose ma charge; j'ai un pouvoir, mais quelle est sa nature et quelle est son étendue, je n'en sais rien encore.

Angelo. — Je suis dans le même cas. Retirons-nous ensemble, et nous aurons bientôt satisfaction sur ce point.

Escalus. — Je suis aux ordres de Votre Honneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une rue.

Entrent LUCIO *et* DEUX GENTILSHOMMES.

Lucio. — Si le duc et les autres ducs n'arrivent pas à s'arranger avec le roi de Hongrie, eh bien! alors, tous les ducs tombent sur le roi.

Le premier gentilhomme. — Le ciel nous accorde la paix, mais non pas celle du roi de Hongrie!

Le second gentilhomme. — Amen.

Lucio. — Tu conclus comme ce pirate dévot qui se mit en mer avec les dix commandements, mais qui en biffa un de la table.

Second gentilhomme. — « Tu ne voleras pas. »

Lucio. — Oui; c'est celui qu'il ratura.

Premier gentilhomme. — Parbleu, c'était un commandement à obliger le capitaine et tous les hommes de son équipage à se démettre de leurs fonctions; car ils ne mettaient à la voile que pour voler. Il n'y a pas un seul soldat d'entre nous tous qui goûte beaucoup cette partie de la prière d'avant le repas où on implore la paix.

Second gentilhomme. — Je n'ai jamais entendu un seul soldat la désapprouver.

Lucio. — Je te crois; car je suis sûr que tu ne t'es jamais trouvé là où on disait les grâces.

Second gentilhomme. — Vous croyez? Au moins une douzaine de fois, en des temps divers.

Premier gentilhomme. — Des *temps!* Quoi, des grâces en musique! En quel ton?

Lucio. — En n'importe quelle mesure et en n'importe quelle langue.

Premier gentilhomme. — Ou, je le crois bien, en n'importe quelle religion.

Lucio. — Eh! pourquoi non? la grâce est toujours la grâce en dépit de toutes les controverses; par exemple, toi-même, tu es un vaurien fieffé, en dépit de toute grâce.

Premier gentilhomme. — Ah bien! alors, un même coup de ciseau nous a taillés dans la même étoffe.

Lucio. — Nous sommes de même étoffe, je te

Le duc. Le vieil Escalus, quoique le premier appelé, sera ton second; prends ta commission.
(Acte I, sc. I.)

l'accorde, comme la lisière est de même étoffe que le velours; tu es la lisière.

Premier gentilhomme. — Et toi le velours; tu es du bon velours : une pièce de velours à surface trois fois rase, je te le garantis. J'aimerais autant être la lisière d'une serge anglaise que d'être ras comme le velours français, tondu que tu es. Je parle d'une manière *intelligible*, n'est-ce pas?

Lucio. — Je crois que oui, et vraiment avec une *intelligence* douloureuse de ton sujet : ta confession m'apprend la manière de porter ta santé; je devrai toujours faire attention de boire avant toi et jamais après toi.

Premier gentilhomme. — Je crois que je viens de me faire mal, n'est-ce pas?

Second gentilhomme. — Oui, c'est ce que tu as fait, que tu sois infecté ou sain.

Lucio. — Voyez, voyez, voici Mme Des Douceurs qui vient!

Premier gentilhomme. — J'ai bien acheté sous son toit assez de maladies pour faire la somme....

Second gentilhomme. — De combien, s'il vous plaît?

Premier gentilhomme. — Devine.

Second gentilhomme. — De trois mille dollars par an?

Premier gentilhomme. — Oui, et même davantage.

Lucio. — Ajoutez une *couronne française*.

Premier gentilhomme. — Tu es perpétuellement à m'attribuer des maladies; mais tu te trompes tout à fait. Ma carcasse sonne bien.

Lucio. — Certes, elle sonne, non à la vérité comme une chose saine, mais comme une chose creuse; tes os sont creux; le libertinage a fait chère lie de ta personne.

Entre MADAME OVERDONE.

Premier gentilhomme. — Eh bien! comment

va? Laquelle de vos deux hanches a la plus profonde sciatique?

Madame Overdone. — Bien, bien; il y en a un là-bas qu'on a arrêté et qu'on mène en prison, qui en valait cinq mille comme vous tous.

Second gentilhomme. — Quel est-il, je te prie?

Madame Overdone. — Parbleu, Monsieur, c'est Claudio, le signor Claudio.

Premier gentilhomme. — Claudio en prison! cela n'est pas possible.

Madame Overdone. — Je suis bien sûre que c'est ainsi; je l'ai vu arrêter, je l'ai vu emmener, et qui plus est, d'ici à trois jours sa tête doit être décollée.

Lucio. — Mais après toutes les sornettes que nous venons de dire, je serais désolé que cela fût vrai. En es-tu bien sûre?

Madame Overdone. — Trop sûre; et c'est pour avoir fait un enfant à madame Juliette.

Lucio. — Je vous assure que cela pourrait bien être. Il m'avait promis de venir me rejoindre il y a deux heures, et il a toujours été exact à tenir ses promesses.

Second gentilhomme. — En outre, vous savez, cela se rapporte assez bien à la conversation que nous avions tantôt sur certain sujet.

Premier gentilhomme. — Mais cela s'accorde surtout avec la proclamation.

Lucio. — En route! Allons savoir ce qu'il y a de vrai.

(*Sortent Lucio et les gentilshommes.*)

Madame Overdone. — Ainsi l'un après l'autre, qui par la guerre, qui par le traitement de la vérole, qui par la potence, qui par la pauvreté, tous mes chalands me sont enlevés; voilà mes affaires fort en baisse.

Entre le bouffon POMPÉE.

Hé bien! quelles nouvelles apportes-tu?

Pompée. — On emmène là-bas un homme en prison.

Madame Overdone. — Bon; qu'a-t-il fait?

Pompée. — Une femme.

Madame Overdone. — Mais quel est son délit?

Pompée. — D'avoir barboté pour prendre des truites dans une rivière défendue.

Madame Overdone. — Quoi donc? a-t-il fait un enfant à une fille?

Pompée. — Non; mais il a fait une femme d'une fille. Vous n'avez donc pas entendu parler de la proclamation?

Madame Overdone. — Quelle proclamation, mon garçon?

Pompée. — Toutes les maisons des faubourgs de Vienne doivent être jetées bas.

Madame Overdone. — Et qu'adviendra-t-il de celles de la ville?

Pompée. — Elles resteront pour la graine; elles seraient tombées aussi, si un sage bourgeois ne les avait sauvées.

Madame Overdone. — Mais, est-ce que toutes nos maisons de rendez-vous des faubourgs vont être abattues?

Pompée. — Radicalement rasées, maîtresse.

Madame Overdone. — Ah! mais voilà vraiment un grand changement dans la société. Qu'adviendra-t-il de moi?

Pompée. — Allons donc; ne craignez rien. Les bons avocats ne manquent pas de clients; pour changer de quartier, vous n'aurez pas besoin de changer de métier, et je tiendrai toujours votre comptoir. Courage! on aura pitié de vous; vous avez presque usé vos yeux au service; on vous prendra en considération.

Madame Overdone. — Qu'avons-nous à faire ici, mon cher Thomas du Comptoir? retirons-nous.

Pompée. — Voici venir le signor Claudio, que le prévôt mène en prison, et voici madame Juliette.

(*Ils sortent.*)

Entrent le prévôt, CLAUDIO, JULIETTE, *et* des gardes.

Claudio. — Mon ami, pourquoi me donnes-tu ainsi en spectacle au public? Conduis-moi à la prison où je dois être renfermé.

Le prévôt. — Si j'agis ainsi, ce n'est pas dans une méchante intention, mais par ordre spécial de monseigneur Angelo.

Claudio. — C'est ainsi que ce demi-dieu, l'Autorité, nous fait payer nos fautes au poids. C'est l'épée du ciel : elle frappe qui elle veut, elle épargne qui elle veut, et pourtant elle est toujours juste.

Rentrent LUCIO *et* les gentilshommes.

Lucio. — Eh bien! Claudio, qu'est-ce à dire? d'où vient cette contrainte?

Claudio. — De trop de liberté, mon Lucio, de trop de liberté. De même que l'indigestion est la mère d'un trop long jeûne, de même chacune de nos libertés se change en contrainte par une répé-

tition immodérée. Comme les rats qui dévorent leur propre mort, nos penchants courent après un mal dont ils sont altérés, et lorsque nous buvons, nous mourons.

Lucio. — Si j'étais capable de parler aussi sagement sous le coup d'une arrestation, j'enverrais chercher certains de mes créanciers; et cependant, pour dire la vérité, j'aime autant posséder l'extravagance de la liberté que la sentencieuse gravité de l'emprisonnement. Quel est ton délit, Claudio?

Claudio. — Ce serait être encore coupable que d'en parler seulement.

Lucio. — Quoi donc? est-ce le meurtre?

Claudio. — Non.

Lucio. — La paillardise?

Claudio. — Tu peux lui donner ce nom.

Le prévôt. — En route, Monsieur; il faut partir.

Claudio. — Rien qu'un mot, mon ami. — Lucio, un mot.

(*Il prend Lucio à part.*)

Lucio. — Cent, si cela peut vous rendre service. — La paillardise est-elle donc poursuivie à ce point?

Claudio. — Voici ma situation. Par un contrat loyal, j'ai pris possession du lit de Juliette. Vous connaissez la dame; de fait, elle est ma femme, sauf cette circonstance que la déclaration officielle voulue par les lois manque à notre union. Nous ne l'avons pas faite, pour ne pas entraver l'accroissement par les intérêts du capital d'un douaire qui reste dans les coffres de ses parents, auxquels nous avons jugé bon de cacher notre amour jusqu'à ce que le temps nous les ait rendus favorables. Mais il arrive que le secret de nos plaisirs mutuels se trouve écrit en trop gros caractères sur la personne de Juliette.

Lucio. — Enceinte, peut-être?

Claudio. — Oui, malheureusement, et ce nouveau délégué qui tient pour le moment la place du duc, — est-ce l'effet fâcheux de sa nouvelle situation et de l'éblouissement qu'elle lui donne? ou bien croit-il que le public soit un cheval auquel le gouvernant qui le monte, lorsqu'il est nouvellement en selle, doit faire immédiatement sentir l'éperon pour lui apprendre qu'il peut le commander? la tyrannie est-elle dans l'essence du pouvoir ou dans l'éminence qui l'exerce? je n'en sais rien et je m'y embrouille; — mais toujours est-il que ce nouveau gouverneur est allé déterrer contre moi toutes nos vieilles lois pénales, qui, comme des armures non astiquées, sont restées accrochées si longtemps à la muraille, que le soleil a parcouru dix-neuf fois le zodiaque sans qu'aucune d'elles ait servi. Pour se faire un nom, le voilà qui me fait l'application de ces lois tombées en léthargie et laissées au rebut; à coup sûr, c'est pour se faire un nom.

Lucio. — J'en jurerais, et ta tête tient si légèrement à tes épaules, qu'une laitière amoureuse la ferait tomber d'un soupir. Envoie à la recherche du duc et porte appel devant lui.

Claudio. — C'est ce que j'ai fait; mais il est introuvable. Je t'en prie, Lucio, rends-moi le bon service que voici. Aujourd'hui, ma sœur doit entrer au cloître et y commencer son noviciat; informe-la du danger de ma situation; supplie-la, en mon nom, de se chercher des amis auprès de ce rigide gouverneur; dis-lui de tenter elle-même l'assaut de sa personne. J'ai grand espoir dans cette entreprise, car il y a dans sa jeunesse ce langage muet et irrésistible qui par-dessus tout autre émeut les hommes; en outre, lorsqu'elle joue du raisonnement et de la parole, elle y réussit heureusement et sait aisément persuader.

Lucio. — Je souhaite qu'elle le puisse; autant pour relever le courage de tes frères en péché, qui sans cela resteraient sous le coup d'une terreur désolante, que pour le salut de ta vie, que j'aurais regret de voir si sottement perdue au jeu de *tic-tac*. J'irai la trouver.

Claudio. — Je te remercie, mon bon ami Lucio.

Lucio. — J'irai d'ici à deux heures.

Claudio. — Allons, officier, partons.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un monastère.

Entrent LE DUC *et* LE FRÈRE THOMAS.

Le duc. — Non, mon révérend père; rejetez cette pensée, ne croyez pas que le dard enfantin de l'Amour puisse à ce point percer un cœur viril. Si je vous demande un secret asile, c'est pour un projet qui a figure plus grave et plus ridée que les desseins et les poursuites de la brûlante jeunesse.

Le frère Thomas. — Votre Grâce peut-elle me le révéler ?

Le duc. — Mon révérend messire, personne ne sait mieux que vous combien j'ai toujours aimé la vie retirée, et combien j'ai toujours eu peu à cœur de fréquenter les assemblées, où se pavanent la jeunesse, la prodigalité et la sotte ostentation. J'ai remis au seigneur Angelo, homme d'une conduite stricte et d'une ferme vertu, ma place et mon autorité absolue dans Vienne; il me croit en voyage en Pologne, car j'ai semé cette nouvelle aux oreilles du public, qui l'a acceptée. Maintenant, mon pieux messire, vous me demanderez pourquoi j'agis ainsi?

Le frère Thomas. — Volontiers, Monseigneur.

Le duc. — Nous avons certains statuts très-rigides et certaines lois singulièrement réfrénantes, mors et gourmettes nécessaires pour les étalons indisciplinés, que depuis dix-neuf ans nous avons laissés dormir, tout à fait à la manière d'un lion excédé de fatigue qui ne sort plus de sa caverne pour aller à la chasse. Il nous en arrive aujourd'hui comme à ces pères indulgents qui lient des paquets de verges menaçantes, pour les accrocher sous les yeux de leurs enfants, et les faire servir d'emblèmes de terreur plutôt que d'instruments de punition; à la longue, il se trouve que ces verges inspirent plus la moquerie que la crainte, et c'est ainsi que nos décrets, morts dans l'application, n'ont plus eux-mêmes d'existence; la licence tire la justice par le nez, l'enfant bat sa nourrice et le décorum va tout de travers.

Le frère Thomas. — Il était au pouvoir de Votre Grâce de délier cette justice enchaînée, lorsqu'il lui eût plu, et cette mesure eût semblé plus redoutable prise par vous que par le seigneur Angelo.

Le duc. — Trop redoutable, je le crains; c'est ma faute, si le peuple a pris de telles licences, et maintenant ce serait tyrannie de ma part si je le frappais et le blessais pour les actes que je l'ai autorisé à faire; car c'est autoriser les actes mauvais, lorsqu'ils ont libre permis de circulation et que le châtiment n'a pas le même privilége. Aussi, mon père, ai-je délégué mon pouvoir à Angelo, qui, embusqué derrière mon nom, pourra frapper droit au but, sans que mon caractère ait à se compromettre dans ce combat, auquel ma personne restera étrangère. Pour observer son administration, je veux visiter à la fois le prince et le peuple, comme si j'étais un des frères de votre ordre; en conséquence, je te prie de me fournir l'habit de l'ordre et de me donner tes leçons, pour que j'apprenne à prendre l'aspect et à observer la conduite d'un véritable moine. A loisir, je te donnerai d'autres explications sur cette action; celle-ci suffira pour le moment : le seigneur Angelo est strict, sa conduite défie l'envie, il confesse à peine que le sang coule dans ses veines ou que son appétit préfère le pain à la pierre. Nous verrons d'ici ce que sont nos hommes à apparences, si le pouvoir change la nature. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un couvent de religieuses.

Entrent ISABELLA *et* FRANCISCA.

Isabella. — Et n'avez-vous pas, vous autres religieuses, d'autres priviléges encore?

Francisca. — Est-ce que ceux-ci ne sont pas assez étendus?

Isabella. — Oh! certainement si; ma demande ne veut pas dire que j'en désire davantage, mais plutôt que je voudrais une discipline plus étroite pour la communauté des sœurs qui suivent la règle de Sainte-Claire.

Lucio, *de l'extérieur.* — Holà! que la paix soit en ces lieux.

Isabella. — Qui appelle?

Francisca. — C'est la voix d'un homme. Charmante Isabella, tournez la clef et sachez ce qu'il veut; vous le pouvez, et moi non; vous n'avez pas encore d'engagements. Lorsque vous aurez prononcé vos vœux, vous ne pourrez plus parler à un homme qu'en présence de la prieure; alors, si vous parlez, vous devrez cacher votre visage, ou si vous montrez votre visage, vous devrez garder le silence. Le voilà qui appelle encore; je vous en prie, répondez-lui.

(*Elle sort.*)

Isabella. — La paix et le bonheur soient avec vous! Qui appelle?

Entre LUCIO.

Lucio. — Salut, vierge! si vous l'êtes; — et vous l'êtes, ces joues de rose le proclament assez! Pourriez-vous me rendre le service de me

LUCIO. Belle et charmante, votre frère vous envoie ses plus tendres sentiments.
Pour ne pas vous ennuyer trop longtemps, il est en prison.
ISABELLA. Oh! malheur sur moi! Et pour quoi? (Acte I, sc. IV.)

procurer une entrevue avec Isabella, une novice de ce couvent, et la sœur charmante de Claudio, son malheureux frère?

Isabella. — Pourquoi son malheureux frère? Permettez-moi cette question, d'autant plus naturelle, que je dois vous apprendre que je suis cette même Isabella et sa sœur.

Lucio. — Belle et charmante, votre frère vous envoie ses plus tendres sentiments. Pour ne pas vous ennuyer trop longtemps, il est en prison.

Isabella. — Oh! malheur sur moi! Et pour quoi?

Lucio. — Pour une faute dont il aurait reçu la punition en remercîments, si je pouvais être son juge : il a fait un enfant à sa maîtresse.

Isabella. — Monsieur, ne faites pas de moi votre fable.

Lucio. — C'est la vérité. Quoique ce soit mon péché familier d'imiter avec les filles la conduite de l'étourneau, et de badiner, la langue loin du cœur, je ne voudrais pas plaisanter ainsi avec toutes les vierges; je vous tiens pour une créature sanctifiée et déjà citoyenne du ciel, élevée par le renoncement à l'état d'esprit immortel, et à laquelle on est tenu de parler en toute sincérité, comme à une sainte.

Isabella. — En vous moquant de moi, vous blasphémez le bien.

Lucio. — Ne croyez à aucune intention pareille. En substance et en vérité, voici la chose : votre frère et sa maîtresse se sont baisés; or, qui mange bien s'emplit; les semailles une fois en terre, le temps, qui fait tout pousser, amène un champ de l'état de nudité à l'état d'opulente abondance; et c'est ainsi qu'il arrive que son ventre fertile accuse aujourd'hui la culture et les soins assidus du laboureur.

Isabella. — Quelque fille enceinte de lui! Ma cousine Juliette?

Lucio. — Est-ce qu'elle est votre cousine?

Isabella. — Adoptivement, à la manière des compagnes d'école qui échangent leurs noms par le fait d'une affection illusoire quoique sérieuse.

Lucio. — C'est elle-même.

Isabella. — Oh! qu'il l'épouse.

Lucio. — Voilà la difficulté. Le duc est fort singulièrement parti d'ici; il a leurré bon nombre de gentilshommes, et je suis un de ceux-là, de l'espérance d'un rôle sur la scène politique; mais nous apprenons par ceux qui connaissent les vrais ressorts de l'État que son étalage de promesses était à une distance infinie de ses véritables desseins. A sa place, et dans le plein exercice de son autorité, gouverne le seigneur Angelo, un homme fricassé dans la neige, un homme qui n'éprouve jamais les capricieux aiguillonnements et les mouvements des sens, mais qui rabat et émousse les pointes de la nature par les exercices de l'esprit, l'étude et le jeûne. Cet homme donc, pour intimider la facilité de mœurs et la liberté des habitudes prises qui, depuis longtemps déjà, s'ébattent tout proche de la redoutable loi comme des souris sous le nez d'un lion, est allé ramasser un acte dont les rigoureuses dispositions atteignent la vie de votre frère; il l'a fait arrêter en vertu de cet acte, et le lui applique dans toute sa rigueur, afin de le faire servir d'exemple. Tout espoir est perdu, à moins que vous n'ayez le bonheur d'adoucir Angelo par vos attendrissantes prières, et voilà le fin mot de la communication dont je suis chargé pour vous par votre pauvre frère.

Isabella. — En veut-il donc tant à sa vie?

Lucio. — Il a déjà prononcé sa sentence, et si je suis bien informé, le prévôt a reçu les ordres pour son exécution.

Isabella. — Hélas! quels pauvres moyens de lui être bonne à quelque chose sont les miens!

Lucio. — Essayez le pouvoir que vous avez.

Isabella. — Mon pouvoir! hélas, je doute....

Lucio. — Nos doutes sont des traîtres, et ils nous font perdre souvent le bien que nous pourrions gagner, en nous faisant craindre de l'essayer. Allez trouver le seigneur Angelo; qu'il apprenne par vous, que lorsque les vierges sollicitent, les hommes accordent avec la générosité des dieux; mais que lorsqu'elles s'agenouillent et prient, les objets de leurs demandes sont aussi naturellement à elles qu'à ceux même qui les possèdent.

Isabella. — Je verrai ce que je puis faire.

Lucio. — Oui, mais rapidement.

Isabella. — Je vais m'en occuper immédiatement, sans autre retard que le temps nécessaire pour informer la mère abbesse de mon affaire. Je vous remercie humblement; recommandez-moi à mon frère. Ce soir, de bonne heure, je lui ferai parvenir des informations certaines sur le succès qu'auront obtenu mes démarches.

Lucio. — Je prends congé de vous.

Isabella. — Adieu, mon bon monsieur.

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle dans la demeure d'Angelo.

Entrent ANGELO, ESCALUS, UN JUGE, LE PRÉVÔT, DES OFFICIERS DE JUSTICE *et autres comparses.*

ANGELO. — Nous ne devons pas faire de la loi un de ces mannequins plantés en terre pour effrayer les oiseaux de proie, ni lui laisser toujours la même attitude immobile, ou bien l'habitude finira par en faire leur perchoir et non l'objet de leur terreur.

ESCALUS. — Oui; mais cependant il nous vaut mieux piquer de la pointe et couper légèrement, que frapper du tranchant et abattre à mort. Hélas! ce gentilhomme, que je voudrais sauver, avait un très-noble père. Je crois à la rigide vertu de Votre Honneur; eh bien! je vous le demande, si dans l'effervescence de vos propres passions, vous aviez trouvé l'heure d'accord avec le lieu, et le lieu d'accord avec vos désirs, si la fougue impérieuse de votre sang avait eu toute facilité pour atteindre le but poursuivi par vos vœux, n'auriez-vous pas quelquefois dans votre vie commis ce péché même pour lequel vous le condamnez et attiré sur votre tête la rigueur de la loi?

ANGELO. — Escalus, la tentation est une chose, et la chute en est une autre. Il est bien possible que parmi les douze personnes engagées par serment qui composent le jury chargé de prononcer sur le sort d'un prisonnier, il se rencontre un voleur ou deux, plus coupables que l'homme même qu'ils condamnent; je ne le nie pas. La justice ne se saisit que de ce qui lui est découvert. Qui connaît les lois que les voleurs décrètent sur les voleurs? Il est bien clair que si nous trouvons un bijou, nous nous baisserons pour le ramasser, parce que nous le voyons; mais ce que nous ne voyons pas, nous marchons dessus, sans y songer le moins du monde. Vous ne pouvez pas diminuer son offense par cette raison que j'ai pu commettre des fautes pareilles à la sienne; dites-moi plutôt que, lorsque moi qui le condamne, je me rendrai coupable comme lui, mon propre jugement devra servir de modèle à celui qui me condamnera, et que je n'aurai à attendre aucune indulgence. Monsieur, il doit mourir.

ESCALUS. — Qu'il en soit ce qu'il plaira à votre sagesse.

ANGELO. — Où est le prévôt?

LE PRÉVÔT. — Ici, pour vous servir, Monseigneur.

ANGELO. — Prends tes mesures pour que Claudio soit exécuté demain matin à neuf heures. Amène-lui son confesseur, fais-le se préparer à la mort, car il a touché la limite de son pèlerinage terrestre. (*Sort le prévôt.*)

ESCALUS. — Allons, que le ciel lui pardonne et nous pardonne à tous! Les uns s'élèvent par le péché, les autres tombent par la vertu; il y en a qui se tirent d'une forêt des vices, sans avoir à rendre compte d'aucun, et quelques-uns sont condamnés pour une seule faute.

Entrent ELBOW, FROTH, POMPÉE, *et* DES OFFICIERS DE JUSTICE.

ELBOW. — Allons, *repoussez*-les en avant. Si ce sont d'honnêtes gens dans une société, ceux qui ne font rien au monde qu'*user* leurs *abus* dans les maisons publiques, je ne connais plus de loi; *repoussez*-les en avant.

ANGELO. — Qu'est-ce donc, Monsieur? quel est votre nom, et de quoi s'agit-il?

ELBOW. — Plaise à Votre Honneur, je suis le constable du pauvre duc, et mon nom est Elbow; je m'appuie sur la justice, Monseigneur, et j'amène ici devant Votre Excellent Honneur deux *bienfaiteurs* notoires.

ANGELO. — Bienfaiteurs! Bon : quels sont ces bienfaiteurs? Ne sont-ce pas plutôt des malfaiteurs?

ELBOW. — Plaise à Votre Honneur, je ne sais pas ce qu'ils sont; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils sont de vrais coquins et dépourvus de toute

espèce d'*impiété* que de bons chrétiens doivent avoir.

Escalus. — Voilà qui est bien dit! Un excellent officier de police, ma foi!

Angelo. — Voyons, quelle est leur condition? Vous vous appelez Elbow? Pourquoi ne parlez-vous pas, Elbow?

Pompée. — Il ne peut pas, Monseigneur; le respect qu'il éprouve fait que sa langue *gèle beau*.

Angelo. — Qui êtes-vous, Monsieur?

Elbow. — Ah! Monseigneur, c'est un garçon de cabaret, Monseigneur; une moitié de maquereau, le domestique d'une mauvaise femme, dont la maison a été, comme on dit, démolie dans les faubourgs, et maintenant elle tient une maison de bains, qui, je pense, est aussi une très-mauvaise maison.

Escalus. — Comment savez-vous cela?

Elbow. — Ma femme, Monseigneur, que j'en *déteste* devant le ciel et Votre Honneur....

Escalus. — Comment! ta femme?

Elbow. — Oui, Monseigneur; ma femme, qui, j'en remercie le ciel, est une honnête femme....

Escalus. — Est-ce pour cela que tu la détestes?

Elbow. — Je dis, Monseigneur, que j'en *détesterais* moi-même aussi bien qu'elle, que cette maison, si ce n'est pas une maison de maquerelle, c'est vraiment dommage pour elle, car c'est une méchante maison.

Escalus. — Comment sais-tu cela, constable?

Elbow. — Pardi, Monsieur, par ma femme, qui, si elle avait été une femme adonnée à la *chaire*, aurait pu y être accusée de fornication, d'adultère et de toutes sortes de malpropretés.

Escalus. — Par le fait de la maîtresse de cette maison?

Elbow. — Oui, Monseigneur, par le fait de madame Overdone. Mais elle lui a craché au visage, et comme ça elle l'en a défié.

Pompée. — Monseigneur, il n'en est pas ainsi, plaise à Votre Honneur.

Elbow. — Prouve-le devant ces *valets* ici présents, *homme d'honneur*, prouve-le.

Escalus, *à Angelo*. — Entendez-vous comme il transpose les qualifications?

Pompée — Monseigneur, elle est enceinte; elle est venue avec une envie de femme grosse, sauf le respect de Votre Honneur, pour avoir des pruneaux cuits, et comme en ce temps jadis nous n'en avions que deux qui étaient, comme qui dirait, dans un plat de fruits, un plat de quelque six sous.... Vos Seigneuries doivent avoir vu de ces plats; ce ne sont pas des plats de porcelaine, mais ce sont de bons plats....

Escalus. — Passez, passez; le plat n'importe en rien à l'affaire, Monsieur.

Pompée. — Non, en vérité, Monseigneur, pas d'une épingle; vous êtes dans le vrai. Mais pour en venir à l'affaire, comme je dis, madame Elbow, étant enceinte et avec un gros ventre, avait envie de pruneaux, comme je l'ai dit, et comme il n'y en avait que deux dans le plat, comme je l'ai dit, monsieur Froth ici présent, ce même monsieur, ayant mangé les autres comme je l'ai dit, et les ayant payés, comme je dis, très-honnêtement; car, comme vous savez, monsieur Froth, je ne pourrais pas vous rendre les six sous....

Froth. — Non, en vérité.

Pompée. — Très-bien; vous étiez donc là, si vous vous en souvenez, cassant les noyaux desdits pruneaux....

Froth. — Oui, je les cassais, en effet.

Pompée. — Parfaitement; je vous disais alors, si vous vous en souvenez, qu'un tel et un tel n'avaient pas d'espoir de guérir de la maladie que vous savez, à moins qu'ils n'observassent un très-bon régime, comme je vous le disais....

Froth. — Tout cela est vrai.

Pompée. — Eh bien! alors, très-bien....

Escalus. — Allons, vous êtes un ennuyeux imbécile; arrivez au fait. Qu'a-t-on fait à la femme d'Elbow dont il ait sujet de se plaindre? Venons à ce qui lui a été fait.

Pompée. — Monseigneur, Votre Honneur ne peut pas encore en venir là.

Escalus. — Non, Monsieur, et telle n'est pas mon intention.

Pompée. — Vous y viendrez, Monseigneur, avec la permission de Votre Honneur. Et je vous en prie, regardez bien M. Froth, ici présent, Monseigneur; c'est un homme qui a quatre-vingts livres de rente, et dont le père est mort à la Toussaint. N'était-ce pas à la Toussaint, monsieur Froth?

Froth. — Le soir de la Toussaint.

Pompée. — Très-bien; j'espère que voilà des vérités. Cet homme, Monseigneur, était assis, comme je dis, sur une chaise basse; c'était dans la salle de *la grappe de raisins*, où vous aimez à vous asseoir, n'est-il pas vrai?

Froth. — Oui, elle me plaît, parce que c'est

NOUVELLE PUBLICATION

IBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DIRIGÉE PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix de chaque volume broché : 2 francs

La reliure en percaline, tranches rouges, se paye en sus 1 franc.

us appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable la nature, dans les sciences, dans l'industrie, dans les dans l'histoire, dans l'homme, dans tout ce qui est digne tre intérêt en dehors de nous et en nous-même.

ouis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de eille en papillon jusqu'aux évolutions sublimes des astres, ien de beautés à contempler, à admirer, à essayer de com- re dans l'immense panorama de la nature !

uis les premières observations de quelques hommes de dans l'antiquité, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées sous nos yeux, applications de la vapeur, de l'électricité, la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence hu- , que de conquêtes glorieuses sur l'ignorance !

s l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux gnages de la puissance humaine en lutte avec la nature, u'on la suive cherchant l'or, le fer, la houille dans les en- s de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre dans ces ises éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et ues, où, nuit et jour, des essaims d'hommes font subir à la e les transformations nécessaires à l'accroissement de notre tre, de nos forces, et au perfectionnement de nos moyens on.

uelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, ure, architecture, musique ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous l'intarissable source de surprises si charmantes et de si doux rapprochements !

Laissons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements qui rayonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et de tous ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie.

N'est-ce pas d'ailleurs au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre d'intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts ? La raison suffira pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication ; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre ; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont, ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

ÉDOUARD CHARTON.

OUVRAGES PUBLIÉS

rveilles de la végétation, par P. MARION. 1 vol. illustré de 45 vi- ettes par Lancelot.

rveilles de la céramique, par JACQUEMART. 1 vol. illustré de 53 gnettes par H. Catenacci.

ages de la France, par Armand LANDRIN. 1 vol. illustré de 1 vignettes par Mesnel.

ctes et Tremblements de terre, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. ré de 62 vignettes par E. Riou.

Chaleur, par M. le professeur CAZIN, 1 vol. illustré de 90 vignettes abandier.

et Tonnerre, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 38 vignettes Bayard et H. Clerget.

veilles de l'optique, par F. MARION. 1 vol. illustré de 60 vignettes de Neuville et Jahandier.

veilles de l'électricité, par BAILLE. 1 vol. illustré par Jahan- er.

Les Ballons, par Camille FLAMMARION. 1 volume illustré.

Grottes et Cavernes, par BADIN. 1 vol. illustré par Camille Saglio.

Les grandes Chasses, par Victor MEUNIER. 1 vol. illustré de 20 vignettes par Lançon.

Les Merveilles de l'architecture, par André LEFEBVRE. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Thérond.

Les Merveilles de la météorologie, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. illustré de 23 vignettes par Lebreton.

Les Merveilles célestes, Lectures du soir, par C. FLAMMARION. 1 vol. illustré de 30 planches.

Les Métamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société entomologique de France. 1 volume illustré de 300 figures sur bois.

Les Merveilles de l'art naval, par L. RENARD. 1 vol. illustré de 50 vignettes sur bois par Morel-Fatio.

Les Merveilles du monde invisible, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 100 figures sur bois.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

cs et les Jardins, par André LEFÈVRE. 1 volume illustré.

rveilles de l'intelligence des animaux, par Ernest MENAULT. 1 ume illustré.

erie, par SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot au Louvre. 1 me illustré.

des plantes, par BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée Sai ouis. 1 volume illustré.

Sol, par R. RADEAU. 1 volume illustré.

es, par LACOMBE, ancien élève de l'École des chartes. 1 volume illu é.

Les Colosses, par Arthur RHONÉ. 1 volume illustré.

L'Eau, par G. TISSANDIER. 1 volume illustré.

Les Glaciers, par ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 volume illustré.

Les grandes Pêches, par Victor MEUNIER. 1 volume illustré.

Les Machines, par Georges RENAUD. 1 volume illustré.

Les Monstres marins, par A. LANDRIN. 1 volume illustré.

Les Phares, par L. RENARD, bibliothécaire au dépôt des cartes de la marine. 1 volume illustré.

Les Ruines et les Tombeaux, par Michel MASSON. 1 volume illustré.

L'Or et l'Argent, par V. MEUNIER, fils. 1 volume illustré.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui ; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique et sobriété.* D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entrepr partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier, m de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan qu adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours e tages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui re les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas lu édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus di confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans ex pour les écrivains principaux ; pour les autres, un choix sera fait avec

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircissen qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous a l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Molièr lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre tique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à la soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vrai l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexic mera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bo et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la lan nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur notre les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms propr plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., fac les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de ch teur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la pl moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus gr indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes existant bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditions surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou peu après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalane. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c.
Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I, II et III sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Tomes I à XI. L'édition formera 14 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

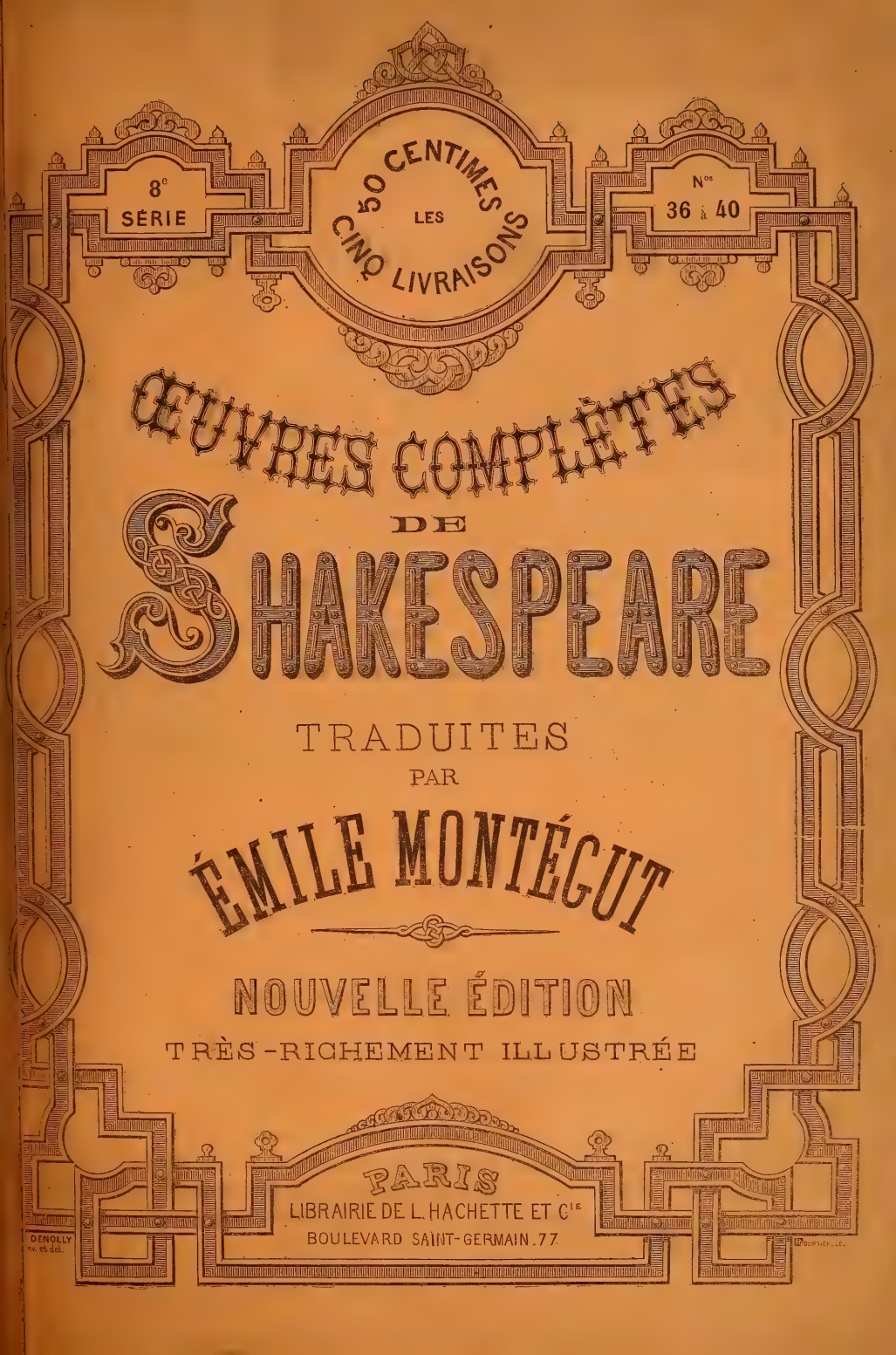
La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'éditio 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume.

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. É. Soulié.
Boileau, par M. Caboche.
La Fontaine, par M. Julien Girard.
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.
Regnard, par M. V. Fournel.
Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier v chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, fac-simile qui pourront être joints à ses œuvres.

13112 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


8e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 36 à 40
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
DENOLLY
nv. et del.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKESPEARE

TRADUITES

PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

ET PUBLIÉES

PAR LIVRAISONS A 10 CENTIMES

Et par fascicules à 50 centimes contenant 5 livraisons réunies sous une couverture imprimée

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON 200 LIVRAISONS

Il paraît une livraison par semaine depuis le 16 mars 1866

Shakespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité tout entière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. Il faut que leur œuvre soit lue dans tous les pays et, dans chaque pays, par le plus grand nombre possible de lecteurs.

C'est sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition.

La traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shakespeare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un écrivain de grand talent dans sa langue maternelle en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées à l'Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

ESCALUS. Avez-vous quatre-vingts livres de rente?
FROTH. Oui, ne vous en déplaise, Monseigneur.
ESCALUS. C'est bien. (*A Pompée.*) Quel est votre état, Monsieur?
POMPÉE. Garçon de cabaret, Monseigneur; le garçon de cabaret d'une pauvre veuve. (Acte II, sc. I.)

une chambre où il y a de l'air et bonne pour l'hiver.

POMPÉE. — Bien, alors, très-bien; j'espère que voilà des vérités.

ANGELO. — Cela durera aussi longtemps qu'une nuit de Russie, à l'époque où les nuits sont les plus longues; je vais me retirer et vous laisser entendre la cause, et j'espère que vous y trouverez bonne *cause* de les faire tous fouetter.

ESCALUS. — Je ne l'espère pas moins que vous. Bonsoir à Votre Seigneurie. (*Sort Angelo.*) Voyons, Monsieur, avançons; une fois encore, qu'est-ce qu'on a fait à la femme d'Elbow?

POMPÉE. — *Une fois*, Monseigneur! on ne lui a rien fait une fois.

ELBOW. — Je vous en prie, Monseigneur, demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

POMPÉE. — Demandez-le-moi, j'en supplie Votre Honneur.

ESCALUS. — Eh bien, Monsieur, que lui a fait ce monsieur?

POMPÉE. — Je vous en prie, Monseigneur, regardez la figure de monsieur. Mon bon monsieur Froth, regardez Son Honneur; c'est pour un bon motif. — Votre Honneur remarque-t-elle bien sa figure?

ESCALUS. — Oui, Monsieur, parfaitement.

POMPÉE. — Mais, je vous en prie, remarquez-la bien.

ESCALUS. — Eh bien! mais c'est ce que je fais.

POMPÉE. — Est-ce que Votre Honneur voit quelque chose de mauvais sur sa figure?

ESCALUS. — Ma foi non.

POMPÉE. — Je *supposerais*, la main sur le livre, que sa figure est ce qu'il a de plus mauvais. Eh

bien! alors, si sa figure est ce qu'il a de plus mauvais, comment M. Froth a-t-il pu faire quelque mal à la femme du constable? Je voudrais bien que Votre Honneur me dise ça.

Escalus. — Il a raison. Constable, que répondez-vous à cela?

Elbow. — Premièrement, s'il vous plaît, que cette maison est *respectée*, ensuite que ce garçon-là est *respecté*, et que la maîtresse est une femme *respectée*.

Pompée. — Par cette main, Monseigneur, sa femme est une personne plus *respectée* qu'aucun de nous tous.

Elbow. — Tu mens, valet! tu mens, méchant valet! Le temps est encore à venir qu'elle soit *respectée* d'homme, femme ou enfant.

Pompée. — Monseigneur, elle avait été *respectée* avec lui avant qu'il l'épousât.

Escalus. — Quel est ici le plus sensé dans cette comédie? le personnage Justice ou le personnage Iniquité? Est-ce vrai?

Elbow. — O meurt-de-faim! ô valet! ô méchant *Hannibal!* j'étais *respecté* avec elle avant de l'épouser! Si jamais j'ai été *respecté* avec elle, ou elle avec moi, que Votre Seigneurie ne me regarde plus comme l'officier du pauvre duc. Prouve cela, méchant *Hannibal*, ou je vais t'intenter une action en *voies de fait*.

Escalus. — S'il vous appliquait un soufflet, vous pourriez aussi lui intenter un procès en diffamation.

Elbow. — Pardi, je remercie Votre excellente Seigneurie de cet avis. Votre Seigneurie, que veut-elle que je fasse de ce misérable meurt-de-faim?

Escalus. — Ma foi, constable, puisqu'il a commis certains délits que tu révélerais si cela t'était possible, tu n'as qu'à le laisser continuer selon son habitude, jusqu'à ce que tu aies découvert quels ils sont.

Elbow. — Pardi, j'en remercie Votre Excellence. Tu vois, méchant valet, ce qui t'arrive maintenant; il te faut continuer, maintenant, valet; il te faut continuer.

Escalus, *à Froth.* — Où êtes-vous né, l'ami?

Froth. — Ici, à Vienne, Monseigneur.

Escalus. — Avez-vous quatre-vingts livres de rente?

Froth. — Oui, ne vous en déplaise, Monseigneur.

Escalus. — C'est bien! (*A Pompée.*) Quel est votre état, Monsieur?

Pompée. — Garçon de cabaret, Monseigneur; le garçon de cabaret d'une pauvre veuve.

Escalus. — Le nom de votre maîtresse?

Pompée. — Madame Overdone.

Escalus. — A-t-elle eu plus d'un mari?

Pompée. — Neuf, Monseigneur; Overdone a clos la liste.

Escalus. — Neuf! Approchez ici, monsieur Froth. Je ne voudrais pas vous voir accointé avec des garçons de cabaret; ils vous videront, monsieur Froth, et vous serez obligé de les faire pendre. Allez-vous-en, et que je n'entende plus parler de vous.

Froth. — Je remercie Votre Seigneurie. Pour ma part, je n'entre jamais dans une salle quelconque de cabaret sans y être vidé.

Escalus. — Bien! en voilà assez là-dessus, monsieur Froth; adieu. — Approchez, à votre tour, monsieur le garçon de cabaret. Quel est votre nom, monsieur le garçon de cabaret?

Pompée. — Pompée.

Escalus. — Et puis ensuite?

Pompée. — Cul, Monseigneur.

Escalus. — A merveille; en effet votre cul est ce que vous avez de plus grand; aussi pouvez-vous être appelé Pompée le grand, dans le sens le plus bestial du mot. Pompée, vous êtes tant soit peu maquereau, bien que vous coloriiez la chose en vous donnant pour garçon de cabaret; n'est-ce pas? Voyons, dites-moi la vérité, cela vaudra mieux pour vous.

Pompée. — Ma foi, Monseigneur, je suis un pauvre diable qui cherche à vivre.

Escalus. — Comment cherchez-vous à vivre, Pompée? En étant maquereau? Que pensez-vous de ce métier, Pompée? Est-ce que c'est un métier légal?

Pompée. — Oui bien, si la loi veut le permettre, Monseigneur.

Escalus. — Mais la loi ne le permet pas, Pompée, et elle ne le permettra pas à Vienne.

Pompée. — Est-ce que Votre Excellence a l'intention de châtrer et de débarrasser de ce qui les gêne tous les jeunes gens de la cité?

Escalus. — Non, Pompée.

Pompée. — Alors, Monseigneur, dans ma petite opinion, ils continueront d'aller où ils allaient. Si Votre Excellence veut donner des ordres contre les coureurs et les polissons, vous n'aurez plus à craindre les maquereaux.

Escalus. — Mais il y a déjà de jolis ordres en

train d'exécution, je vous le promets; rien moins que la décapitation et la pendaison.

Pompée. — Si vous décapitez et pendez tous ceux qui se rendront coupables de ce délit, seulement pendant dix ans, vous ferez bien de promulguer un édit pour vous procurer de nouvelles têtes; si cette loi est exécutée dix ans à Vienne, je veux affermer la plus belle maison de la ville à raison de dix sous par mètre de façade; si vous vivez assez longtemps pour voir cet état de choses, dites que Pompée vous l'avait prédit.

Escalus. — Je vous remercie, mon bon Pompée, et en récompense de votre prophétie, écoutez mon avis : je vous conseille de ne plus avoir à vous représenter devant moi sur une plainte quelconque, fût-ce même celle de loger où vous logez. Si cela vous arrive, Pompée, je vous repousserai dans vos tentes, et je vous montrerai que je suis pour vous un redoutable César; en termes plus clairs, je vous ferai fouetter, Pompée : ainsi, pour le quart d'heure, portez-vous bien, Pompée.

Pompée. — Je remercie Votre Excellence pour son bon conseil, (*à part*) mais je le suivrai autant que la chair et la fortune le voudront bien.

Me fouetter! non, non; que le charretier fouette sa rosse,
Le fouet ne peut chasser un cœur vaillant de son métier.

(*Il sort.*)

Escalus. — Approchez, monsieur Elbow ; approchez, monsieur le constable. Depuis combien de temps exercez-vous cette charge de constable?

Elbow. — Depuis sept ans et demi, Monseigneur.

Escalus. — Je pensais bien, à voir l'habile manière dont vous vous en acquittez, que vous l'aviez exercée un certain temps. Vous dites, sept ans sans discontinuer.

Elbow — Sept ans et demi, Monseigneur.

Escalus. — Hélas! cela a dû bien vous fatiguer! On vous fait tort en vous imposant si souvent cette charge; n'y a-t-il pas dans votre quartier des gens capables de l'exercer?

Elbow. — Ma foi, Monseigneur, il y en a peu qui aient l'esprit à ces affaires-là, et quand ils sont choisis, ils sont trop heureux de me choisir à leur place ; j'y consens pour quelques pièces de monnaie et je remplis leur service à tous.

Escalus. — Ayez soin de m'apporter les noms des six ou sept personnes les plus compétentes de votre paroisse.

Elbow. — A la maison de Votre Excellence, Monseigneur?

Escalus. — A ma maison. Portez-vous bien. (*Sort Elbow.*) Quelle heure est-il, s'il vous plaît?

Un juge. — Onze heures, Monseigneur.

Escalus. — Je vous prie de venir dîner avec moi.

Le juge. — Tous mes humbles remercîments.

Escalus. — La mort de Claudio me fait beaucoup de peine; mais il n'y a pas de remède.

Le juge. — Le seigneur Angelo est sévère.

Escalus. — C'est de toute nécessité. La clémence perd son nom, lorsqu'elle est trop fréquente ; le pardon est toujours le père d'un second crime, et cependant.... Pauvre Claudio! — Il n'y a pas de remède. — Allons, Monsieur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un autre appartement dans la maison d'Angelo.

Entrent le prévôt *et* un valet.

Le valet. — Il est occupé à entendre une cause; il va venir à l'instant; je vais l'avertir que vous êtes là.

Le prévôt. — Oui, je vous en prie. (*Sort le valet.*) Je viens chercher sa décision; peut-être fléchira-t-il? Hélas! c'est comme si Claudio avait commis un crime en rêve. Toutes les conditions, tous les âges sont entachés de ce vice, et il doit mourir pour cela!

Entre ANGELO.

Angelo. — Eh bien! qu'y a-t-il donc, prévôt?

Le prévôt. — Est-ce votre volonté que Claudio meure demain?

Angelo. — Ne t'avais-je pas dit que oui? N'as-tu pas reçu mes ordres? Quel besoin as-tu de le demander encore?

Le prévôt. — J'ai eu peur de trop me presser; avec la permission de Votre Excellence, j'ai vu souvent, après l'exécution, le juge se repentir de sa sentence.

Angelo. — Laissez cela à mon compte; remplissez vos fonctions, ou résignez votre charge; on se passera bien de vous.

Le prévôt. — Je supplie Votre Honneur de me pardonner. Et que ferons-nous, Monseigneur, de la désolée Juliette? Elle est sur le point d'accoucher.

ANGELO. — Établissez-la dans quelque lieu plus convenable, et cela rapidement.

Rentre LE VALET.

LE VALET. — La sœur de l'homme condamné est là qui désire avoir accès auprès de vous.

ANGELO. — Il a une sœur?

LE PRÉVÔT. — Oui, mon bon Seigneur; une très-vertueuse jeune fille, qui doit être bientôt religieuse, si elle ne l'est déjà.

ANGELO. — C'est bien, qu'on l'introduise. (*Sort le valet.*) Veillez à ce que la fornicatrice soit éloignée; qu'on lui donne ce qu'il lui faut pour vivre; le nécessaire, pas de superflu. Je donnerai des ordres à ce sujet.

Entrent ISABELLA *et* LUCIO.

LE PRÉVÔT. — Avec la permission de Votre Honneur! (*Il se dispose à se retirer.*)

ANGELO. — Restez encore un peu. (*A Isabella.*) Vous êtes la bienvenue. Que désirez-vous?

ISABELLA. — Je suis une solliciteuse affligée auprès de Votre Honneur, s'il plaît à Votre Honneur de m'écouter.

ANGELO. — Bien. Quel est l'objet de votre demande?

ISABELLA. — Il est un vice qu'avant tous j'abhorre, et pour lequel je désire avant tout la sévérité de la justice; pour lequel je ne voudrais pas plaider, si je ne le devais; pour lequel je ne devrais pas plaider, s'il ne se rencontrait que je suis en guerre contre moi-même, voulant et ne voulant pas à la fois.

ANGELO. — Bien. De quoi est-il question?

ISABELLA. — J'ai un frère condamné à mourir. Je vous en supplie, que ce soit sa faute et non sa personne qui soit condamnée.

LE PRÉVÔT, *à part.* — Puisse le ciel te donner les grâces qui émeuvent!

ANGELO. — Condamner la faute et non le coupable! Mais, parbleu, toute faute est condamnée avant d'être commise; ma fonction serait un pur zéro, s'il ne s'agissait que de punir les fautes dont le châtiment est inscrit dans nos lois et de laisser libres les coupables.

ISABELLA. — O juste, mais sévère loi! Alors, j'avais un frère. — Le ciel garde Votre Honneur! (*Elle fait un mouvement pour s'éloigner.*)

LUCIO, *à part.* — Ne quittez pas ainsi la partie; revenez vers lui; suppliez-le, agenouillez-vous devant lui; accrochez-vous à sa robe. Vous êtes trop froide; si vous aviez besoin d'une épingle, vous ne pourriez pas la demander avec moins de vivacité. Revenez vers lui, vous dis-je.

ISABELLA. — Doit-il donc mourir?

ANGELO. — Jeune fille, il n'y a pas de remède.

ISABELLA. — Si; je pense que vous pourriez lui pardonner, sans que ni Dieu ni l'homme fussent fâchés de votre clémence.

ANGELO. — Je ne ferai pas cela.

ISABELLA. — Mais le pourriez-vous, si vous le vouliez?

ANGELO. — Sachez que ce que je ne veux pas faire, je ne puis pas le faire.

ISABELLA. — Mais le pourriez-vous sans faire aucun tort au monde, si votre cœur était touché des mêmes sentiments de pitié que le mien éprouve pour lui?

ANGELO. — Il est condamné; il est trop tard.

LUCIO, *à part, à Isabella.* — Vous êtes trop froide.

ISABELLA. — Trop tard! Pourquoi donc? Moi qui vous parle, les paroles que j'exprime, je puis les rétracter. Croyez-le bien : parmi tous les insignes qui appartiennent aux grands, il n'en est aucun, ni la couronne du roi, ni l'épée du lieutenant royal, ni le bâton du maréchal, ni la robe du juge, qui les décore de moitié aussi bien que la clémence. S'il avait été à votre place, et vous à la sienne, vous auriez failli comme lui, mais lui n'aurait pas été aussi rigoureux que vous.

ANGELO. — Je vous en prie, retirez-vous.

ISABELLA. — Plût au ciel que j'eusse votre puissance et que vous fussiez Isabella! Est-ce que les choses se passeraient ainsi? Non, je vous enseignerais ce qu'est un juge et ce qu'est un prisonnier.

LUCIO, *à part, à Isabella.* — Oui, touchez là: c'est la vraie veine.

ANGELO. — Votre frère est le condamné de la loi, et vous ne faites que perdre vos paroles.

ISABELLA. — Hélas! hélas! toutes les âmes qui ont existé furent condamnées autrefois, et Celui qui aurait pu s'autoriser de leur déchéance, trouva pour elles un remède. Que feriez-vous si le suprême arbitre de la justice vous jugeait seulement selon ce que vous êtes? Oh! pensez à cela, et la clémence s'échappera de vos lèvres comme de celles d'un homme renouvelé.

ANGELO. — Résignez-vous, belle jeune fille; c'est la loi qui condamne votre frère, et non moi. Fût-il mon parent, mon frère ou mon fils, il en serait de même : il mourra demain.

Lucio, *à part, à Isabella.* Ne le lâchez pas, ne le lâchez pas, ma bonne! il faiblira.

(Acte II, sc. II.)

Isabella. — Demain? oh! c'est bien proche. Épargnez-le, épargnez-le! il n'est pas préparé à la mort. Même pour nos cuisines, nous ne tuons les volailles qu'à leur saison; servirons-nous Dieu avec moins de respect que nous ne servons nos grossières personnes? Mon bon, mon bon Seigneur, réfléchissez-y bien; qui jamais a payé ce péché de sa vie? Ceux qui l'ont commis sont nombreux.

Lucio, *à part, à Isabella.* — Oui, voilà qui est bien dit.

Angelo. — La loi n'était pas morte, quoiqu'elle sommeillât. Les nombreux coupables qui ont commis ce méfait ne l'auraient pas osé si le premier qui enfreignit l'édit eût répondu de ses actes; maintenant la loi est réveillée, elle prend note de ce qui se fait, et comme un prophète, elle fixe ses regards sur un miroir qui lui montre quels méfaits futurs, soit nouvellement nés, soit nouvellement conçus grâce à son assoupissement, le temps est en train de couver et de faire éclore; or ces méfaits, elle ne leur permettra pas de grandir, mais elle les arrêtera avant qu'ils aient vécu

Isabella. — Montrez cependant quelque pitié.

Angelo. — Je montre surtout ma pitié lorsque je montre ma justice; car alors je fais acte de pitié envers tous les inconnus qu'une offense impunie corromprait plus tard, et je fais droit au coupable, qui en expiant un crime odieux, ne peut plus vivre pour en commettre un second. Tenez-vous le pour dit: votre frère mourra demain; résignez-vous.

Isabella. — Ainsi, vous serez le premier qui aura prononcé une telle sentence, et lui le premier qui l'aura subie. Oh! il est admirable d'avoir la force d'un géant, mais il est tyrannique de s'en servir comme un géant.

Lucio, *à part, à Isabella.* — Voilà qui est bien dit.

Isabella. — Si les grands pouvaient tonner comme Jupiter lui-même, Jupiter ne serait jamais tranquille, car le plus chétif petit fonctionnaire se servirait de son ciel pour tonnerre; ce serait un tonnerre à perpétuité. O ciel clément, tu frappes plus volontiers de ta foudre sulfureuse et meurtrière le chêne noueux et rebelle à la hache que le doux myrte; mais l'homme, l'homme orgueilleux, investi d'une courte et faible autorité, connaissant le moins ce dont il se croit le plus assuré, c'est-à-dire son essence de verre, pareil à un singe en colère, joue de si fantasques comédies à la face du ciel qu'elles feraient pleurer les anges, ou, s'ils avaient le tempérament de notre nature, les feraient rire comme des mortels.

Lucio, *à part, à Isabella.* — Ne le lâchez pas, ne le lâchez pas, ma bonne! il faiblira; il y vient, je m'en aperçois.

Le prévôt, *à part.* — Plaise au ciel qu'elle le fléchisse!

Isabella. — Nous ne pouvons peser notre frère dans la même balance que nous-même; les puissants peuvent plaisanter avec les saints, ce n'est chez eux que badinage, mais chez des inférieurs ce serait ignoble profanation.

Lucio, *à part, à Isabella.* — Tu es dans le vrai, ma fille; insiste sur ce sujet.

Isabella. — Ce qui dans le capitaine n'est qu'un mot de colère est un pur blasphème chez le soldat.

Lucio, *à part, à Isabella.* — Tiens, tu sais cela? insiste là-dessus.

Angelo. — Pourquoi m'accablez-vous de ces maximes?

Isabella. — Parce que l'autorité, quoiqu'elle erre comme le reste de l'humanité, a cependant en elle une sorte de médecine qui peut faire revenir la peau par-dessus la plaie béante de l'erreur. Descendez en vous-même; frappez à la porte de votre cœur, et demandez-lui s'il ne connaît rien qui ressemble au péché de mon frère; s'il confesse une faiblesse de nature analogue à la sienne, qu'il ne permette pas à votre langue l'expression d'une pensée contre la vie de mon frère.

Angelo. — Elle parle, et avec tant de sens, que mes sens en sont échauffés. (*Marchant pour s'en aller.*) Portez-vous bien.

Isabella. — Mon noble Seigneur, revenez sur vos pas.

Angelo. — J'y penserai; revenez demain matin.

Isabella. — Écoutez comment je me propose de vous corrompre; retournez-vous, mon bon Seigneur.

Angelo. — Comment, me corrompre?

Isabella. — Oui, et avec de tels dons que le ciel les partagera avec vous.

Lucio, *à part, à Isabella.* — Sans cette restriction vous auriez tout gâté.

Isabella. — Ce n'est pas avec de stupides sicles d'un or éprouvé, ou avec des pierres qui sont

précieuses ou viles selon la valeur que leur prête l'imagination, mais avec de sincères prières qui arriveront au ciel et y entreront avant le lever du soleil, avec des prières d'âmes consacrées à Dieu, de vierges mortifiées dont les esprits ne sont voués à rien de ce qui est de la terre.

ANGELO. — Bien; venez me trouver demain matin.

LUCIO, *à part, à Isabella.* — C'est bien; en route, partons.

ISABELLA. — Le ciel protége Votre Honneur.

ANGELO, *à part.* — *Amen;* car je suis en train d'aller à la tentation par ce chemin où les prières se croisent.

ISABELLA. — A quelle heure, demain, me présenterai je devant Votre Seigneurie?

ANGELO. — A n'importe quelle heure avant midi.

ISABELLA. — Dieu protége Votre Honneur.

(*Sortent Isabella, Lucio et le prévôt.*)

ANGELO. — Oui, me protége contre toi, contre ta vertu même! Qu'est-ce à dire, qu'est-ce à dire? Est-ce sa faute ou la mienne? De celui qui tente ou de celui qui est tenté, quel est celui qui pèche le plus? Oh! ce n'est pas elle qui pèche, et ce n'est pas non plus elle qui me tente; c'est moi, qui exposé au soleil près de la violette, au lieu d'embaumer comme la fleur, infecte comme la charogne sous l'influence de la saison heureuse. Se peut-il que la candeur de la femme puisse davantage pour induire nos sens en tentation que sa légèreté? Ayant déjà tant de terrains publics, désirerons-nous raser le sanctuaire pour y établir nos lieux d'aisance? Oh! fi, fi, fi! que fais-tu, et qui es-tu, Angelo? La désires-tu vilainement pour ces choses qui la font vertueuse? Oh! que son frère vive! les larrons sont autorisés à voler, lorsque les juges dérobent eux-mêmes. Est-ce donc que je l'aime, que je désire encore l'entendre parler, et me faire une fête de ses regards? Qu'est-ce que je rêve là? O ennemi rusé, qui pour prendre un saint amorces ton hameçon avec des saintes! Dangereuse entre toutes est cette tentation qui nous conduit au péché par l'amour de la vertu. Jamais autrefois la courtisane, avec son double élément de force, l'art et la nature, n'avait eu la puissance d'irriter mon tempérament; au contraire cette vertueuse vierge me subjugue complétement; jusqu'à ce jour, lorsque je voyais les hommes amoureux, je souriais, et je me demandais comment cela pouvait se faire. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans une prison.

Entrent de côtés opposés LE DUC, *sous les habits d'un moine, et* LE PRÉVÔT.

LE DUC. — Salut, prévôt, car c'est vous qui l'êtes, je crois?

LE PRÉVÔT. — Je suis le prévôt. Que voulez-vous, mon bon Frère?

LE DUC. — En vertu des mouvements de ma charité et des devoirs de mon saint ordre, je viens pour visiter les âmes affligées qui sont ici en prison. Accordez-moi, selon l'usage établi, le droit de les voir, et faites-moi connaître la nature de leurs crimes, afin que je leur administre avec à-propos les secours de mon ministère.

LE PRÉVÔT. — Je ferais davantage encore, si davantage était nécessaire. Regardez : voici une de ces âmes; c'est une demoiselle soumise à ma surveillance, qui s'étant laissée choir dans les flammes de sa jeunesse, a fait quelque ampoule à sa réputation. Elle est enceinte, et celui qui l'a engrossée est condamné à mort; un jeune homme mieux fait pour commettre une nouvelle offense du même genre que pour expier par la mort celle qu'il a commise.

Entre JULIETTE.

LE DUC. — Quand doit-il mourir?

LE PRÉVÔT. — Demain, je pense. (*A Juliette.*) J'ai pris toutes mes mesures pour vous; attendez un peu, et l'on vous emmènera d'ici.

LE DUC. — Vous repentez-vous, belle dame, du péché que vous avez commis?

JULIETTE. — Je m'en repens, et j'en porte la honte très-patiemment.

LE DUC. — Je vous enseignerai à interroger votre conscience, à éprouver si votre repentir vient du fond de votre cœur ou s'il n'est qu'à la surface.

JULIETTE. — Je recevrai cette instruction avec joie.

LE DUC. — Aimez-vous l'homme qui vous a déshonorée?

JULIETTE. — Oui, autant que j'aime la femme qui l'a déshonoré.

LE DUC. — Ainsi donc il paraîtrait que votre très-coupable action a été commise d'un consentement mutuel?

JULIETTE. — D'un consentement mutuel.

Le duc. — Alors votre péché a été plus grand que le sien?

Juliette. — Je le confesse, et je m'en repens, mon père.

Le duc. — C'est un repentir bien légitime, ma fille; mais comme j'ai peur que vous ne vous repentiez du péché surtout à cause de la honte qu'il vous a attirée, genre de repentir qui s'adresse toujours à nous-mêmes et non au ciel, et qui montre que si nous nous abstenons d'offenser Dieu ce n'est pas par amour pour lui, mais par la crainte qu'il nous inspire....

Juliette. — Je me repens de mon péché comme d'un mal, et j'en porte la honte avec joie.

Le duc. — Restez dans ces dispositions. Votre complice, à ce que j'apprends, doit mourir demain, et je vais lui porter mes instructions. La grâce soit avec vous. *Benedicite!* (*Il sort.*)

Juliette. — Il doit mourir demain! O! injuste loi, qui me conserve une vie dont la jouissance même équivaut à une perpétuelle agonie d'horreur.

Le prévôt. — C'est bien dommage pour lui!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison d'Angelo.

Entre ANGELO.

Angelo. — Lorsque je veux penser et prier, mes pensées et mes prières s'égarent sur des sujets qui leur sont étrangers; le ciel reçoit mes paroles vides de sens, tandis que mon imagination, n'écoutant pas ma langue, est ancrée à Isabella. Le ciel est dans ma bouche qui ne fait que mâcher son nom, mais dans mon cœur est le mal vigoureux de mon désir qui le gonfle à l'emplir. Le gouvernement dont je faisais mon étude est comme un bon livre qui, à force d'être lu, est devenu stérile et ennuyeux; bien mieux, ma gravité d'où — oh! que personne ne m'entende! — je tire mon orgueil, je l'échangerais avec plaisir contre la plume légère que l'air promène comme un vain jouet. O position sociale! O apparence extérieure! que de fois vos insignes et vos décorations arrachent le respect des sots et attachent les âmes plus sages à vos faux semblants! Chair, tu n'es jamais que chair! Nous pouvons bien écrire *bon ange* sur la corne du diable, ce ne sera pas pour cela la devise du diable.

Entre un valet.

Eh bien! qui est là?

Le valet. — Une certaine Isabella, une religieuse, désire avoir accès auprès de vous

Angelo. — Montrez-lui le chemin. (*Le valet sort.*) O ciel! pourquoi tout mon sang monte-t-il ainsi à mon cœur, pour le paralyser et en même temps pour déposséder tous mes autres organes du ressort qui leur est nécessaire? Ainsi s'attroupent les foules imbéciles autour d'une personne évanouie; tous, se pressant pour la secourir, interceptent l'air qui la ferait revivre : ainsi les multitudes sujettes d'un roi bien-aimé, oublient le rôle qui leur appartient, et dans un élan d'obséquieuse passion s'empressent, en sa présence, de telle sorte que leur amour sans tact prend nécessairement la forme d'une offense.

Entre ISABELLA.

Eh bien! belle jeune fille!

Isabella. — Je suis venue pour savoir votre bon plaisir.

Angelo. — J'aurais mieux aimé que vous l'apprissiez sans avoir à me le demander; votre frère ne peut vivre.

Isabella. — En est-il ainsi? — Dieu garde Votre Honneur! (*Elle va pour se retirer.*)

Angelo. — Cependant il peut vivre encore un peu, peut-être même aussi longtemps que vous et moi; cependant il doit mourir.

Isabella. — En vertu de votre sentence?

Angelo. — Certes.

Isabella. — Quand doit-il mourir? dites-le-moi, je vous en conjure, afin que pendant son sursis, qu'il soit long ou court, on puisse prendre des mesures pour que son âme ne soit pas malade.

Angelo. — Oh! fi de ces vilains vices! il vaudrait autant pardonner à celui qui vole à la nature un homme déjà fait, qu'épargner cette impudique lasciveté qui frappe l'image du ciel à un coin défendu; il est tout aussi aisé de détruire illégitimement une vie légitimement créée que de verser le métal dans des moules prohibés pour en créer une illégitime.

Isabella. — Cela est ainsi établi dans le ciel, mais non sur la terre.

Angelo. — Est-ce votre avis? En ce cas, je m'en vais facilement vous mettre au pied du mur. Laquelle préféreriez-vous de ces deux alternatives, voir la très-juste loi enlever maintenant la vie à votre frère, ou bien, pour le racheter, livrer votre

ISABELLA. Je te dénoncerai, Angelo, songes-y bien. (Acte II, sc. IV.)

corps à la même douce impureté que la femme qu'il a souillée ?

ISABELLA. — Croyez bien ceci, Monseigneur; j'aimerais mieux livrer mon corps que mon âme.

ANGELO. — Je ne parle pas de votre âme; les péchés auxquels nous sommes contraints servent à faire nombre plutôt qu'à nous accuser.

ISABELLA. — Comment dites-vous ?

ANGELO. — Certes, je ne veux garantir rien de pareil, car je pourrais parler précisément contre ce que je dis. Répondez à ceci : moi, l'organe de la loi remise en vigueur, je prononce sentence contre la vie de votre frère ; n'y aurait-il pas de la charité à commettre un péché qui sauverait la vie de ce frère ?

ISABELLA. — Oh ! faites cela ; j'en prends le péril sur mon âme ; ce n'est pas péché du tout, c'est charité.

ANGELO. — S'il vous plaisait de le faire au péril de votre âme, il y aurait poids égal entre le péché et la charité.

ISABELLA. — Si c'est un péché de supplier pour sa vie, que le ciel le fasse peser sur moi ! si c'est un péché de votre part que d'accorder ma demande, je prierai chaque matin qu'il soit ajouté à mes fautes personnelles, et qu'il ne reste en rien à votre compte.

ANGELO. — Oui, mais entendez-moi bien. Votre pensée et la mienne ne regardent pas du même côté ; ou bien vous êtes ignorante, ou bien vous faites semblant de l'être par ruse, et cela n'est pas bien.

ISABELLA. — Permettez que je sois ignorante et mauvaise en toute chose, pourvu que je reconnaisse, sans me faire prier, mon imperfection.

ANGELO. — C'est ainsi que la sagesse désire apparaître plus éclatante au moment même où elle s'humilie, pareille à ces masques noirs qui pro-

clament dix fois plus haut la beauté qu'ils protégent que ne pourrait le faire cette beauté elle-même si elle se découvrait. Mais écoutez-moi bien; pour être compris plus aisément, je vais parler plus crûment : votre frère doit mourir.

Isabella. — Bien.

Angelo. — Et son délit est tel qu'il se trouve justement passible de la peine prononcée par la loi.

Isabella. — C'est vrai.

Angelo. — Admettez qu'il n'y ait pas d'autre moyen de sauver sa vie que celui-ci, — je n'approuve pas ce moyen plus que tel ou tel autre, je fais une simple supposition; — vous, sa sœur, vous vous trouvez l'objet des désirs d'un homme dont le crédit sur le juge, ou la grande situation personnelle peut débarrasser votre frère des menottes de la loi qui enchaîne tous les citoyens; or il n'y a pas sur terre d'autre expédient pour le sauver que de livrer les trésors de votre corps à la personne supposée dont nous venons de parler, sinon votre frère meurt; que feriez-vous?

Isabella. — Je ferais pour mon pauvre frère ce que je ferais pour moi-même : c'est-à-dire que, me trouvant sous le coup de la mort, je porterais, comme des rubis, les écorchures des fouets déchirants, et je me mettrais nue pour entrer dans la tombe comme dans un lit que j'aurais convoité avec la dernière passion, plutôt que de céder mon corps à la honte.

Angelo. — Alors votre frère devrait mourir.

Isabella. — Et c'est la solution qui serait à meilleur marché. Mieux vaudrait, pour un frère, mourir une fois, que pour une sœur le racheter au prix d'une mort éternelle.

Angelo. — Mais alors ne seriez-vous pas aussi cruelle que cette sentence que vous avez tant réprouvée?

Isabella. — Le rachat par l'ignominie et le libre pardon sont de deux maisons différentes; la clémence légitime n'a aucune parenté avec la libération honteuse.

Angelo. — Vous sembliez tout à l'heure traiter la loi comme un tyran, et regarder le faux pas de votre frère comme une fredaine et non comme un vice.

Isabella. — Oh! pardonnez-moi, Monseigneur; il arrive souvent que pour obtenir ce que nous désirons, nous ne disons pas ce que nous pensons; j'excuse quelque peu la chose que je hais par égard pour celui que j'aime tendrement.

Angelo. — Nous sommes tous fragiles.

Isabella. — Eh bien alors, que mon frère meure, si au lieu d'être un des simples vassaux d'une commune fragilité, il en est le seul feudataire et l'unique héritier.

Angelo. — Et les femmes sont fragiles aussi.

Isabella. — Oui, comme les miroirs où elles se contemplent et qui se brisent aussi aisément qu'ils reflètent les images. Les femmes! le ciel leur vienne en aide! les hommes déprécient leur propre sexe, en se donnant trop d'avantages sur elles. Oh! oui, appelez-nous dix fois fragiles, car nous sommes tendres comme nos tempéraments et crédules aux fausses impressions.

Angelo. — Je le crois parfaitement et je vais m'autoriser de votre propre témoignage sur votre sexe. Puisque, je le suppose, nous ne sommes pas créés avec une si grande vigueur que le péché ne puisse éprouver notre nature, permettez-moi d'être hardi; je vous prends au mot. Soyez ce que vous êtes, c'est-à-dire une femme; si vous êtes plus, vous n'êtes pas une femme; si vous êtes une femme, comme tous les caractères extérieurs le garantissent, montrez-le en revêtant le costume destiné à votre sexe.

Isabella. — Je ne sais parler qu'une seule langue; mon aimable seigneur, permettez-moi de vous supplier de revenir à votre premier langage.

Angelo. — Comprenez nettement : je vous aime.

Isabella. — Mon frère aimait Juliette, et vous me dites qu'il doit mourir pour ce fait.

Angelo. — Il ne mourra pas, Isabella, si vous me donnez votre amour.

Isabella. — Je vois que votre vertu s'accorde le privilége de se calomnier quelque peu pour surprendre les autres.

Angelo. — Croyez-moi, sur mon honneur, mes paroles expriment mon dessein.

Isabella. — Oh! un trop petit honneur pour être beaucoup cru et un très-pernicieux dessein! Hypocrisie! hypocrisie! je te dénoncerai, Angelo, songes-y bien; signe-moi immédiatement le pardon de mon frère, ou à plein gosier je crierai tout haut au monde quel homme tu es.

Angelo. — Qui te croira, Isabella? mon nom sans tache, l'austérité de ma vie, mon témoignage opposé au vôtre, ma situation dans l'État l'emporteront d'un tel poids sur votre accusation, que vous serez étranglée par votre propre rapport et que vous puerez la calomnie. J'ai commencé, et

maintenant je lâche les rênes au galop de ma sensualité; décide-toi à consentir à mon âpre désir, mets de côté toutes ces miévreries et toutes ces rougeurs qui implorent le délai et qui repoussent ce qu'elles convoitent; rachète ton frère en cédant ton corps à mon désir, ou bien, non-seulement il mourra, mais ton mauvais vouloir lui vaudra une mort ménagée à petit feu. Réponds-moi demain, ou bien, par cette affection qui maintenant guide ma conduite, je serai pour lui un tyran. Quant à vous, dites ce que vous voudrez, mon mensonge l'emportera sur votre vérité. (*Il sort.*)

Isabella. — A qui me plaindrais-je? qui me croirait, si je racontais cela? O les dangereuses bouches qui n'ont qu'une seule langue, la même pour condamner ou pour justifier; qui forcent la loi de faire la révérence devant leurs caprices; qui prêchent le juste ou l'injuste avec l'amorce de leur appétit, forçant le juste ou l'injuste à suivre, dans le sens où les tire l'hameçon des sens. Je vais aller trouver mon frère; quoiqu'il ait succombé sous l'instigation du sang, il a cependant en lui à tel point l'âme de l'honneur, qu'eût-il vingt têtes à poser sur vingt billots sanglants, il les donnerait avant que sa sœur humiliât son corps sous une souillure si exécrée. Donc, vis chaste, Isabelle, et toi, mon frère, meurs : plus chère que notre frère est notre chasteté Je vais aller l'informer cependant de la demande d'Angelo et le préparer à la mort pour le salut de son âme.

(*Elle sort.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans la prison.

Entrent le duc, *déguisé comme précédemment*, CLAUDIO *et* le prévôt.

Le duc. — Ainsi vous espérez votre pardon du seigneur Angelo?

Claudio. — Les malheureux n'ont pas d'autre médecine que l'espérance; j'ai l'espoir de vivre, et je suis prêt à mourir.

Le duc. — Attachez-vous résolûment à la mort; ce qui vous est destiné en sera plus doux, que ce soit la vie, que ce soit la mort. Raisonnez ainsi avec la vie : si je te perds, je perds une chose que les fous seuls voudraient garder; tu n'es qu'un souffle, asservi à toutes les influences de l'air qui, heure par heure, délabrent cette demeure où tu habites; à proprement parler, tu n'es que le fou de la mort, car tu cherches toujours à l'éviter par ta fuite, et cependant tu cours toujours au-devant d'elle. Tu n'es pas noble, car toutes les voluptés qui sont ton partage sont formées de bassesses. Tu n'es vaillante en aucune façon, car tu redoutes le tendre petit dard d'un pauvre ver. Ce que tu as de meilleur en toi est le sommeil, et souvent tu le provoques; cependant tu redoutes grossièrement la mort, qui n'est pas autre chose qu'un sommeil. Tu n'es pas toi-même, car ton existence résulte de milliers de grains qui sortent de la poussière. Tu n'es pas heureuse, car ce que tu n'as pas tu t'efforces de l'acquérir, et ce que tu possèdes, tu l'oublies. Tu n'es pas constante, car ton humeur, selon les phases de la lune, subit d'étranges altérations. Si tu es riche, tu es pauvre; car, pareille à un âne dont le dos s'affaisse sous le poids des lingots, tu ne portes tes pesantes richesses qu'un seul voyage, puis la mort t'en décharge. Tu n'as pas d'amis, car le fruit de tes propres entrailles qui t'appelle père, le plus pur de ton sang écoulé de tes propres reins, maudit la goutte, la lèpre et le catarrhe de ne pas t'achever assez vite. Tu n'as ni jeunesse, ni vieillesse, mais tu n'es pour ainsi dire qu'un sommeil d'une après-midi, traversé des rêves de ces deux âges; car toute ton heureuse jeunesse se passe à se faire vieille et à solliciter les aumônes de la paralytique vieillesse; et

lorsqu'enfin tu es vieille et riche, tu n'as plus ni chaleur, ni affection, ni force, ni beauté pour rendre tes richesses agréables. Qu'y a-t-il encore dans cette chose qui porte le nom de vie? Mille autres formes de mort sont encore cachées dans cette vie, et cependant nous craignons la mort, qui donne quittance de toutes ces misères.

Claudio. — Je vous remercie humblement. En demandant à vivre, je découvre que je cherche la mort, et en cherchant la mort, je trouve la vie; vienne la mort.

Isabella (*de l'intérieur*). — Holà! qu'en ces lieux soient la paix, la grâce divine et les bonnes gens!

Le prévôt. — Qui est là? entrez; ce souhait mérite bon accueil.

Le duc. — Mon cher monsieur, avant peu je reviendrai vous voir.

Claudio. — Très-révérend messire, je vous remercie.

Entre ISABELLA.

Isabella. — J'aurais à dire un mot ou deux à Claudio.

Le prévôt. — Vous êtes la très-bien venue. Regardez, Signor, voici votre sœur.

Le duc. — Prévôt, un mot.

Le prévôt. — Autant qu'il vous plaira.

Le duc. — Faites-moi cacher en quelque endroit où je puisse les entendre.

(*Sortent le duc et le prévôt.*)

Claudio. — Eh bien! ma sœur, quelle consolation m'apportez-vous?

Isabella. — Une consolation qui ressemble à toutes les consolations; excellente, excellente, en vérité. Le seigneur Angelo ayant des affaires au ciel, entend vous y envoyer sans délai comme son ambassadeur à résidence éternelle : ainsi, faites en toute hâte vos préparatifs les plus urgents, car vous partez demain.

Claudio. — N'y a-t-il pas de remède?

Isabella. — Aucun, si ce n'est pourtant un remède qui, pour sauver une tête, déchirerait un cœur en deux.

Claudio. — Mais en est-il un?

Isabella. — Oui, mon frère, vous pouvez vivre: il y a dans le juge une diabolique clémence; si vous implorez cette clémence, elle affranchira votre vie, mais elle vous laissera dans les chaînes jusqu'à la mort.

Claudio. — La prison à perpétuité?

Isabella. — Oui, justement, la prison à perpétuité; une reclusion qui vous confinerait dans l'espace le plus étroit, auriez-vous, pour vous mouvoir, toute l'étendue du monde?

Claudio. — Mais de quelle nature?

Isabella. — D'une telle nature, que si vous l'acceptiez, elle écorcerait de votre honneur tout votre individu et vous laisserait nu.

Claudio. — Apprenez-moi de quoi il s'agit.

Isabella — Oh! je te redoute, Claudio; je tremble que tu ne chérisses trop une vie toute de fièvres, et que tu tiennes à six ou sept hivers plus qu'à un honneur perpétuel. As-tu le courage de mourir? Le sentiment de la mort consiste surtout dans l'appréhension, et le pauvre escargot que nous écrasons en passant supporte une souffrance corporelle aussi grande qu'un géant quand il meurt.

Claudio. — Pourquoi me faites-vous cet affront? Pensez-vous que j'aie besoin, pour prendre une résolution, de l'encouragement d'une consolante image? S'il me faut mourir, j'irai au-devant de la nuit comme au-devant de ma fiancée, et je la bercerai dans mes bras.

Isabella. — Voilà bien mon frère qui parle! C'est bien la voix de mon père qui sort du fond de sa tombe! Oui, tu dois mourir; tu es trop noble pour conserver la vie à de basses conditions. Ce ministre aux saints dehors, dont le visage impassible et la parole à la gravité froide transissent la jeunesse de respect et frappent les folies d'immobilité comme le faucon fait aux poules, est cependant un démon; si toute la boue qui est en lui était enlevée, il paraîtrait un marais profond comme l'enfer.

Claudio. — Le saint homme Angelo?

Isabella. — Oh! c'est une des ruses de l'enfer de revêtir et d'affubler le corps le plus infâme d'une livrée aux galons de sainteté. Croirais-tu, Claudio, que si je voulais lui céder ma virginité, tu pourrais être libre?

Claudio. — O ciel, cela n'est pas possible!

Isabella. — Oui, au prix de cet outrage sans nom, il te donnerait ta liberté, te permettant ainsi de l'offenser encore. C'est cette nuit même que je devrais consentir à l'action que j'ai horreur de nommer, sinon tu mourras demain.

Claudio. — Tu ne feras pas cela.

Isabella. — Oh! s'il n'y avait en jeu que ma vie, je la jetterais pour votre délivrance, sans plus d'hésitation qu'une épingle!

Claudio. — Merci, chère Isabella.

CLAUDIO. O Isabella!
ISABELLA. Que dit mon frère?
CLAUDIO. La mort est une terrible chose. (Acte III, sc. I.)

Isabella. — Soyez prêt à mourir demain, Claudio.

Claudio. — Oui. Il a donc des passions qui le poussent à mordre ainsi la loi au nez, et cela au moment même où il l'applique avec tant de rigueur? Assurément ce n'est pas un péché, ou si c'en est un, des sept qui sont mortels c'est le moindre.

Isabella. — Lequel est le moindre?

Claudio. — Si cela était condamnable, comment lui, qui est si sage, courrait-il le risque d'une damnation éternelle pour le plaisir d'un instant? O Isabella!

Isabella. — Que dit mon frère?

Claudio. — La mort est une terrible chose.

Isabella. — Et une vie dans la honte est haïssable.

Claudio. — Oh oui! mais mourir et aller nous ne savons pas où; être gisant dans de froides entraves, et rester là à pourrir; cette chaleur, cette sensibilité, ce mouvement qui deviennent une poignée de molle argile; cet esprit épanoui dans la vie qui peut-être ira baigner dans des flots de feu, ou résider dans quelque région gelée, aux remparts de glaces épaisses, qui peut-être, emprisonné dans des vents invisibles, sera tourbillonné avec une violence sans trêve autour d'un monde suspendu dans l'espace; ou bien encore devenir plus misérable que le plus misérable de ces êtres qui imaginent en hurlant des pensées incertaines et déréglées! O cela est trop horrible! la vie terrestre la plus pénible et la plus maudite, que l'âge, la maladie, la misère, l'emprisonnement puissent imposer à une créature, est un paradis en comparaison de ce que nous craignons de la mort.

Isabella. — Hélas! hélas!

Claudio. — Ma bonne sœur, laisse-moi vivre; quelque péché que tu commettes pour sauver la vie d'un frère, la nature a pour lui de telles excuses qu'il en devient une vertu.

Isabella. — O bête brute! ô lâche sans foi! ô malhonnête misérable! veux-tu donc te créer de nouveau par mon crime? N'est-ce pas une manière d'inceste que de prendre le principe de ta vie dans la honte de ta propre sœur? Que dois-je penser? Le ciel me protége! il faut que ma mère ait triché mon père, car jamais son sang n'a pu faire erreur au point de produire un rejeton qui tient si peu de lui. Je te jette mon refus à la face. Meurs, péris! il ne faudrait que me courber pour t'arracher à ta destinée, que je la laisserais s'accomplir, je dirai mille prières pour ta mort, pas un mot pour sauver ta vie.

Claudio. — Mais écoute-moi, Isabella....

Isabella. — Oh! fi, fi, fi! Ton péché n'est pas un accident, c'est une habitude. La clémence qui t'acquitterait serait une maquerelle; il vaut mieux que tu meures promptement. (*Elle fait un mouvement pour s'en aller.*)

Claudio. — O écoute-moi, Isabella!

Rentre le duc.

Le duc. — Un mot, je vous prie, jeune novice, rien qu'un mot.

Isabella. — Quelle est votre volonté?

Le duc. — Si vous pouviez disposer de vos loisirs, je désirerais avoir avec vous, tout à l'heure, un instant d'entretien; la complaisance que je vous demande est aussi dans votre intérêt.

Isabella. — Je n'ai pas de temps à perdre; celui que je resterai devra être volé à d'autres affaires, mais je veux bien vous écouter un instant.

Le duc, *à part, à Claudio.* — Mon fils, j'ai entendu ce qui s'est dit entre vous et votre sœur. Angelo n'a jamais eu l'intention de la corrompre; il a mis seulement sa vertu à l'essai pour exercer son jugement sur la nature des caractères; comme elle a en elle un honneur des plus vrais, elle a fait ce gracieux refus qu'il est surtout heureux de recevoir. Je suis le confesseur d'Angelo, et je sais que telle est la vérité; préparez-vous donc à la mort. N'essayez pas de chercher du courage dans des espérances trompeuses : demain vous devez mourir; allez prier et tenez-vous prêt.

Claudio. — Laisse-moi demander pardon à ma sœur. Je suis tellement dégoûté de la vie, que je solliciterais pour en être débarrassé.

Le duc. — Restez dans ces dispositions. Adieu.

(*Sort Claudio.*)

Rentre le prévôt.

Le duc. — Prévôt, un mot!

Le prévôt. — Quelle est votre volonté, mon père?

Le duc. — Que vous vous en alliez, maintenant que vous êtes venu. Laissez-moi seul un instant avec la jeune fille; mon caractère s'accorde avec mon habit pour vous promettre qu'elle n'a rien à craindre en ma compagnie.

Le prévôt. — Fort bien. (*Il sort.*)

Le duc. — La main qui vous a faite belle vous a faite bonne : quand la bonté tient à peu de prix la beauté, la beauté n'a pas longue bonté; mais la grâce, qui est l'âme de votre personne, vous conservera toujours belle. Le hasard m'a fait connaître l'assaut qu'Angelo vous a fait subir, et n'était que la fragilité de la nature humaine nous donne des exemples de la faiblesse dont il a fait preuve, sa conduite m'étonnerait. Comment ferez-vous pour satisfaire ce ministre et sauver votre frère?

Isabella. — Je vais tout à l'heure lui faire savoir que j'aimerais mieux voir mon frère périr par la loi, que mon fils naître en dehors de la loi. Mais comme le bon duc se trompe sur Angelo! Si jamais il revient et que je puisse lui parler, ou bien j'ouvrirai mes lèvres en vain, ou bien je dévoilerai la manière dont il gouverne.

Le duc. — Il n'y aura pas grand mal à cela; cependant dans l'affaire présente, il se tirera de votre accusation; il n'a voulu que vous mettre à l'épreuve. Par conséquent, rendez votre oreille obéissante à mes avis; un remède se présente à l'appel du désir que j'ai de faire le bien. Je suis arrivé à me persuader que vous pouvez très-honnêtement rendre un service mérité à une pauvre dame injustement traitée, racheter votre frère de la colère de la loi, conserver pure de toute souillure votre gracieuse personne, et plaire singulièrement au duc, si, par aventure, il revient jamais et qu'il apprenne cette affaire.

Isabella. — Expliquez-vous plus amplement. J'ai assez de courage pour accomplir toute action qui ne me paraîtra pas honteuse, examinée en toute sincérité d'âme.

Le duc. — La vertu est hardie et la bonté n'a jamais peur. N'avez-vous pas entendu parler de Mariana, la sœur de Frédéric, l'illustre soldat qui périt en mer?

Isabella. — J'ai entendu parler de cette dame et en très-bons termes.

Le duc. — Elle devait être mariée à cet Angelo; elle lui était fiancée par serment, et l'époque du mariage était fixée; mais dans l'intervalle du contrat à la célébration nuptiale, son frère Frédéric fit naufrage, ayant à bord de son navire perdu le douaire de sa sœur. Et voyez quelle succession de désastres dans cet accident pour la pauvre dame : elle perd un frère noble et illustre qui avait toujours eu pour elle l'affection la plus tendre et la plus sincère; avec lui elle perd le fondement et le nerf de sa fortune, sa dot de mariage, et avec les deux, l'époux qui lui était engagé, cet Angelo aux vertueux dehors.

Isabella. — Est-il possible? Angelo l'a-t-il abandonnée ainsi?

Le duc. — Il l'abandonna à ses larmes dont il n'essaya pas de sécher une seule par ses consolations; il rengorgea tous ses serments, prétextant des découvertes qui tachaient son honneur, et bref l'abandonna à son deuil que son cœur porte encore par amour pour lui. Quant à lui, ses larmes le trouvent de marbre : il en est lavé, mais non attendri.

Isabella. — Que charitable serait la mort, si elle enlevait cette pauvre fille au monde, et qu'immorale est cette vie, qui permet à un tel homme de vivre! Mais quel avantage peut-elle tirer de ce qui arrive?

Le duc. — Son abandon est une fracture que vous pouvez aisément guérir; or cette cure non-seulement sauve votre frère, mais vous laisse, en l'accomplissant, pure de déshonneur.

Isabella. — Expliquez-moi comment, mon bon père.

Le duc. — La demoiselle que nous avons nommée persiste encore dans sa première affection; la conduite injuste et dure de son fiancé qui aurait dû, en droit bon sens, éteindre son amour, a fait sur lui ce que l'obstacle fait au courant; il l'a rendu plus violent et plus obstiné. Allez trouver Angelo; répondez à ses exigences par une apparente obéissance; accordez-vous avec lui sur les demandes en question, seulement faites ces réserves à votre avantage, d'abord que le temps de votre entrevue sera court, ensuite que l'heure fixée sera toute entière ombre et silence, enfin que le lieu du rendez-vous sera convenablement choisi. Ces réserves accordées, tout le reste s'ensuit de lui-même. Nous avertirons la demoiselle outragée de prendre pour son compte votre rendez-vous et d'y aller à votre place. Si par la suite cette entrevue est divulguée, cette révélation pourra le forcer à réparer ses torts envers elle; en sorte que ce stratagème a l'avantage de sauver votre frère, de laisser votre honneur intact, de combler les vœux de la pauvre Mariana et de dévoiler le ministre corrompu. Je vais styler la demoiselle et la disposer à cette entreprise. Si vous jugez convenable de mener à bonne fin ce stratagème comme vous le pouvez faire, le double bien fait

qui en résultera l'absout de tout reproche. Qu'en pensez-vous?

Isabella. — La seule idée de ce projet me charme déjà, et j'ai la pleine confiance qu'il réussira en perfection.

Le duc. — Cela dépend beaucoup de la manière dont vous jouerez votre rôle. Allez en toute hâte trouver Angelo ; s'il vous presse de coucher avec lui cette nuit, accordez-lui sa demande. Je vais aller immédiatement à Saint-Luc ; c'est là, dans la ferme solitaire, que réside Mariana la refusée. Venez m'y rejoindre, et dépêchez-vous avec Angelo, afin que nous puissions en finir bien vite.

Isabella. — Je vous remercie de ce remède consolateur. Adieu, mon bon père.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La rue devant la prison.

Entrent le duc, *sous son déguisement de moine*, ELBOW, *et* des officiers de police *avec* POMPÉE.

Elbow. — Vrai, s'il n'y a pas de remède à cela, et si vous devez continuer à vendre les hommes et les femmes comme les bêtes, tout le monde finira par boire du *bâtard* rouge et blanc.

Le duc. — O ciel! qu'est-ce que cela?

Pompée. — Le monde a cessé d'être amusant depuis que de deux usuriers, le plus gai a été ruiné, et le plus méchant autorisé par la loi à porter une robe fourrée pour le tenir chaud; une robe fourrée de peau de renard et aussi de peau d'agneau, pour signifier que la duplicité étant plus riche que l'innocence, a le droit de faire plus d'étalage.

Elbow. — Allez votre chemin, Monsieur. — Dieu vous bénisse, mon bon père le frère.

Le duc. — Et vous de même, mon bon frère le père. Quelle offense cet homme a-t-il commise envers vous, Monsieur?

Elbow. — Pardi, Monsieur, il a offensé la loi ; et, Monsieur, nous croyons aussi qu'il est un voleur, Monsieur : car nous avons trouvé sur lui, Monsieur, un étrange crochet que nous avons envoyé au ministre.

Le duc. — Fi, drôle! un maquereau, un vil maquereau! Le mal que tu contribues à faire commettre, c'est là ton moyen de vivre. Songe seulement à ce que cela est, que de remplir sa panse et de couvrir son dos par le moyen d'un vice aussi infect; dis-toi à toi-même, ce sont leurs attouchements abominables et brutaux que je bois, que je mange, dont je m'habille, dont je tire ma vie. Crois-tu que ce soit une vie, celle qui dépend de pareilles ordures? Corrige-toi, corrige-toi.

Pompée. — C'est vrai, Monsieur ; cette vie sent mauvais d'une certaine façon. Cependant, Monsieur, je prouverai....

Le duc. — Certes! si le diable t'a donné des preuves pour pécher, tu prouveras que tu es son homme. Emmenez-le en prison, officier; la correction et l'instruction auront beaucoup à faire avant que cette grossière brute devienne meilleure.

Elbow. — Il faut qu'il aille devant le ministre, Monsieur; le ministre lui a déjà donné un avertissement; le ministre ne peut pas supporter un souteneur de catins : s'il est un souteneur de catins et qu'il comparaisse devant le ministre, il vaudrait autant pour lui qu'il fût allé faire quelque commission à un mille d'ici.

Le duc. — Plût au ciel que nous fussions tous ce que quelques-uns voudraient paraître : exempts de vices, ou avec des vices exempts d'hypocrisie!

Elbow. — Votre ceinture lui servira de cravate, Monsieur; une corde pour lui, Monsieur.

Pompée. — J'aperçois du secours et je demande caution! Voici un gentilhomme et un ami à moi.

Entre LUCIO.

Lucio. — Eh bien, noble Pompée! comment, te voilà accroché au char de César! Est-ce que tu es mené en triomphe? Comment, n'y a-t-il plus de statues de Pygmalion, nouvellement changées en femmes, qu'on puisse avoir en mettant la main dans sa poche et en la retirant fermée? Quelle réponse, eh? Que dis-tu de cet air, de cette chanson, et de cette méthode? Est-ce que ta voix s'est noyée dans la dernière pluie, eh? Que dis-tu, macaque? Le monde est-il toujours comme il était, bonhomme? Quelle est la mode? d'être sérieux et laconique? ou comment? Le chic du jour, eh?

Le duc. — Toujours, toujours le même; plus débauché de jour en jour!

Lucio. — Et ce cher morceau de mon cœur, ta maîtresse, comment va-t-elle? Procure-t-elle toujours, eh?

Lucio. Mon nom est Lucio, Monsieur, nom bien connu du duc.
Le duc. Il vous connaîtra mieux, Monsieur, si je puis vivre assez pour lui rapporter vos paroles.
(Acte III, sc. II.)

Pompée. — La vérité, Monsieur, c'est qu'elle a mangé tout son bœuf et qu'elle est elle-même à son tour dans la marmite.

Lucio. — Parbleu! c'est bien, c'est légitime; il faut qu'il en soit ainsi. Putain fraîche, maquerelle salée; c'est une conséquence inévitable, il faut qu'il en soit ainsi. Tu vas en prison, Pompée?

Pompée. — Oui, Monsieur, en vérité.

Lucio. — Eh bien! il n'y a pas de mal à cela, Pompée. Adieu; marche et dis que c'est moi qui t'y envoie. Pour dettes, Pompée, ou pour quelle cause?

Elbow. — Pour métier de maquereau, Monsieur, pour métier de maquereau.

Lucio. — Bien, emprisonnez-le alors; si la prison est le dû d'un maquereau, il y a droit. Maquereau il est, incontestablement et de toute antiquité; maquereau-né. Adieu, mon bon Pompée. Recommandez-moi à la prison, Pompée: vous allez devenir très-bon mari, maintenant, Pompée; vous garderez la maison.

Pompée. — J'espère, Monsieur, que Votre Honneur voudra bien se porter caution pour moi.

Lucio. — Non vraiment, je ne ferai pas cela, Pompée, ce n'est pas la mode. Je vais prier qu'on vous mette encore plus à l'endroit, Pompée; si vous ne supportez pas cela patiemment, eh bien! cela prouvera que vous avez du cœur. Adieu, fidèle Pompée! — Dieu vous bénisse, Frère.

Le duc. — Et vous aussi.

Lucio. — Brigitte se maquille-t-elle toujours, Pompée, eh?

Elbow. — Continuez votre route, Monsieur; marchons.

Pompée. — Vous ne voulez pas être ma caution, alors, Monsieur.

Lucio. — *Alors*, Pompée! Ni *alors*, ni maintenant.... Quoi de nouveau dans le monde, Frère? Quoi de nouveau?

Elbow. — Allez votre chemin, Monsieur, allez.

Lucio. — Allez au chenil, Pompée, allez au chenil. (*Sortent Elbow, les officiers et Pompée.*) Quelles nouvelles du duc, Frère?

Le duc. — Je n'en connais pas; pouvez-vous m'en apprendre quelqu'une?

Lucio. — Les uns disent qu'il est avec l'empereur de Russie, les autres qu'il est à Rome; mais où pensez-vous qu'il soit?

Le duc. — Je ne sais où il est; mais où qu'il soit, je lui souhaite toute prospérité.

Lucio. — Ç'a été à lui une fantaisie bien étrange de s'esquiver de ses états et de se lancer dans un vagabondage pour lequel il ne fut jamais né. Le seigneur Angelo fait bien le métier de duc en son absence; il le fait même un peu trop.

Le duc. — En cela, il a raison.

Lucio. — Un peu plus d'indulgence envers la paillardise ne serait pas mal; il est un peu trop dur sur ce chapitre, Frère.

Le duc. — C'est un vice trop répandu, et la sévérité doit y porter remède.

Lucio. — Oui, en bonne vérité, le vice est de très-bonne race, il est bien apparenté; mais quant à l'extirper tout à fait, Frère, impossible, jusqu'à ce qu'on cesse de boire et de manger. On dit que cet Angelo n'a pas été fait par un homme et une femme, selon la méthode ordinaire de la création. Est-ce vrai, croyez-vous?

Le duc. — Et comment croyez-vous alors qu'il ait été engendré?

Lucio. — Quelques-uns disent qu'il est né d'une sirène; d'autres qu'il a été engendré entre deux morues; mais, ce qui est certain, c'est que lorsqu'il fait de l'eau son urine se change en glace; cela, je sais que c'est vrai; lui, c'est une marionnette impuissante, cela est indubitable.

Le duc. — Vous avez l'esprit plaisant, Monsieur, et votre langue va d'un bon pas.

Lucio. — Mais aussi quelle barbarie c'est à lui d'enlever la vie à un homme parce qu'une braguette se révolte! Est-ce que le duc absent aurait fait rien de pareil? Avant de faire pendre un homme pour avoir créé cent bâtards, il aurait payé pour en nourrir un millier; il avait quelque expérience de cet exercice, il connaissait le service et cela lui apprenait l'indulgence.

Le duc. — Je n'ai jamais entendu dire que le duc absent fût très-fort sur le chapitre des femmes; il ne penchait pas de ce côté-là.

Lucio. — Oh! Monsieur, vous vous trompez.

Le duc. — Ce n'est pas possible!

Lucio. — Qui? le duc? mais jusqu'à la mendiante de cinquante ans; son habitude était de lui mettre un ducat dans sa sébille-crécelle. Le duc avait ses lubies. Il s'enivrait aussi; laissez-moi vous apprendre cela.

Le duc. — Certainement vous le calomniez.

Lucio — Monsieur, j'étais un de ses intimes. Un gaillard sournois que le duc, et je crois que je sais la cause de sa retraite.

Le duc. — S'il vous plaît, quelle peut être cette cause?

Lucio. — Non; excusez-moi, c'est un secret qui doit rester entre les dents et les lèvres; mais je puis vous laisser comprendre ceci : le plus grand nombre de ses sujets tenait le duc pour sage.

Le duc. — Sage! Il l'était sans aucun doute.

Lucio. — Un gaillard superficiel, ignorant, étourdi.

Le duc. — Ce jugement vient chez vous d'envie, de folie ou de méprise; le cours entier de sa vie et les affaires dont il a été le pilote, pourraient, s'il en était besoin, rendre de lui meilleur témoignage. Que ses propres actes soient ses témoins, et il se fera reconnaître à l'envieux pour un lettré, un politique et un guerrier. Vous parlez donc sans savoir ce que vous dites, ou si vous le connaissez mieux, votre méchanceté rend votre jugement fort aveugle.

Lucio. — Monsieur, je le connais et je l'aime.

Le duc. — L'affection parle avec une meilleure information, et la bonne information avec une plus tendre affection.

Lucio. — Allons, Monsieur, je sais ce que je sais.

Le duc. — J'ai vraiment peine à le croire, attendu que vous ne savez pas ce que vous dites; mais si jamais le duc revenait, — comme le demandent au ciel mes prières, — je serais désireux que vous répétassiez votre jugement devant lui. Si c'est en toute sincérité que vous parlez, vous aurez le courage de maintenir vos paroles; je serai forcé de vous assigner; quel est votre nom, s'il vous plaît?

Lucio. — Monsieur, mon nom est Lucio, nom bien connu du duc.

Le duc. — Il vous connaîtra mieux, Monsieur, si je puis vivre assez pour lui rapporter vos paroles.

Lucio. — Je ne vous crains pas.

Le duc. — Oh! vous vous imaginez que le duc ne reviendra plus, ou bien vous croyez que je suis un adversaire trop inoffensif. La vérité est que je ne puis vous faire grand mal; vous nierez les propos que vous avez tenus.

Lucio. — Je serai pendu avant de faire cela; tu te trompes sur mon compte, Frère. Mais ne parlons plus de cela. Peux-tu me dire si Claudio meurt demain ou non?

Le duc. — Pourquoi mourrait-il, Monseigneur?

Lucio. — Pourquoi? Pour avoir rempli une bouteille au moyen d'un entonnoir. Je voudrais que le duc, dont nous parlions, fût revenu; ce châtré de ministre dépeuplera la province par la continence; les moineaux ne peuvent plus faire leurs nids sous son toit parce qu'ils sont paillards. Le duc, au moins, ferait juger dans l'ombre des actes commis dans l'ombre; il ne souffrirait pas qu'ils fussent mis au grand jour; plût au ciel qu'il fût de retour! Morbleu, ce pauvre Claudio condamné à mort pour avoir troussé une jupe! Adieu, mon bon Frère, je te demande de prier pour moi. Le duc, je te le répète, mangeait du mouton le vendredi. Il n'en est plus question maintenant; mais, je te le dis, il se serait colle bouche à bouche avec une mendiante, quand bien même elle eût senti le pain bis et l'ail; dis-lui que c'est moi qui t'ai dit cela. Adieu.

(*Il sort.*)

Le duc. — Ni la grandeur, ni la puissance, en ce monde mortel, ne peuvent échapper à la censure; la calomnie, qui blesse par derrière, frappe la plus blanche vertu. Quel roi est assez puissant pour retenir le fiel sur une langue calomnieuse? Mais qui vient ici?

Entrent ESCALUS, le prévôt, des officiers de police *avec* MADAME OVERDONE.

Escalus. — Allons, qu'on la conduise en prison!

Madame Overdone. — Mon bon Seigneur, soyez bon pour moi! Votre Honneur a la réputation d'être un homme clément, mon bon Seigneur!

Escalus. — Avertie deux et trois fois et toujours coupable du même délit! Cette persistance ferait blasphémer la clémence en personne et l'exaspérerait à lui faire jouer le rôle de tyran.

Le prévôt. — Une maquerelle qui a onze années d'exercice, n'en déplaise à Votre Honneur.

Madame Overdone. — Monseigneur, c'est la dénonciation d'un certain Lucio contre moi. Madame Katy Keepdown était grosse de lui dès le temps du duc; il lui avait promis mariage. Son enfant aura un an et trois mois vienne le jour de saint Philippe et saint Jacques. J'ai gardé l'enfant moi-même, et voyez maintenant comme il s'amuse à me faire tort.

Escalus. — Ce garçon est un drôle très-libertin; qu'on le cite devant nous. A la prison avec elle, vous autres! allez, plus un mot. (*Sortent les officiers de police et madame Overdone.*) Prévôt, mon confrère Angelo est inebranlable dans sa résolution; Claudio doit mourir demain: qu'on lui procure l'assistance des prêtres et tous les secours de la charité. Si mon confrère prenait conseil de ma pitié, le sort de Claudio ne serait pas le même.

Le prévôt. — Plaise à Votre Honneur, le Frère que voici l'a visité et lui a donné ses conseils pour se préparer à mourir.

Escalus. — Bonsoir, mon bon père.

Le duc. — Le bien et le bonheur soient avec vous!

Escalus. — D'où êtes-vous?

Le duc. — Je ne suis pas de ce pays, bien que ce soit aujourd'hui mon destin de l'habiter pour un temps. Je suis un religieux d'un saint ordre et j'ai récemment quitté le saint-siége, envoyé par Sa Sainteté pour affaires spéciales.

Escalus. — Et quelles nouvelles dans le vaste monde?

Le duc. — Aucune, si ce n'est que le bien est si malade, que le seul remède est la dissolution. La nouveauté est la seule chose demandée, et il est aussi dangereux d'être âgé dans n'importe quel genre de vie, qu'il est vertueux d'être constant dans n'importe quelle entreprise; il subsiste à peine assez de vérité pour rendre les sociétés sûres, mais il y a assez de sécurité pour faire maudire les relations sociales. C'est sur cette énigme que roule beaucoup la sagesse du monde. Ces nouvelles sont d'assez ancienne date; cependant ce sont les nouvelles de tous les jours. Mais je vous en prie, Monsieur, de quelle nature était le duc?

Escalus. — C'était un homme qui, par-dessus tout, s'appliquait spécialement à se connaître lui-même.

Le duc. — A quels plaisirs était-il adonné?

Escalus. — Il se réjouissait plutôt de voir les autres en joie, qu'il n'était joyeux d'aucune chose qu'on inventait pour l'amuser; c'était un gen-

tilhomme d'une parfaite tempérance. Mais laissons-le aux chances de sa fortune, en priant Dieu qu'elles soient heureuses, et dites-moi dans quelles dispositions vous avez trouvé Claudio. On vient de m'apprendre que vous lui avez fait visite.

Le duc. — Il déclare que la sentence de son juge n'est nullement inique, et qu'il se soumet humblement à l'arrêt de la justice; cependant, il s'était forgé, sous les inspirations de la chair fragile, certaines trompeuses espérances de vivre, dont je me suis appliqué à le désabuser, et maintenant il est résolu à mourir.

Escalus. — Vous avez acquitté envers le ciel la dette de votre caractère sacré, et envers le prisonnier la dette de votre ministère. J'ai plaidé en faveur du pauvre gentilhomme jusqu'à extinction de réserve; mais j'ai trouvé mon collègue en justice si sévère qu'il m'a forcé de lui dire qu'il était la justice elle-même.

Le duc. — Si sa propre vie répond à la sévérité de sa manière d'agir, cette rigueur lui sied bien; mais s'il lui arrive de faillir, il se sera condamné lui-même.

Escalus. — Je vais aller voir le prisonnier; portez-vous bien.

Le duc. — La paix soit avec vous! (*Sortent Escalus et le prévôt.*) Celui qui veut tenir l'épée du ciel devrait être aussi saint que sévère, avoir en lui-même un patron d'excellence où il trouverait la grâce pour résister, la vertu pour agir, et peser exactement les fautes d'autrui dans la balance qui pèse ses propres fautes. Honte à celui dont la main cruelle tue pour des fautes où l'entraîne son propre penchant! C'est deux fois une triple honte à Angelo, de sarcler mon vice et de laisser croître le sien! Oh! quel démon peut cacher un homme en lui quoique extérieurement il ait la figure d'un ange! Combien l'hypocrisie exercée au crime, tendant ses piéges à son époque, peut, dans ses subtils fils d'araignée, attirer de choses solides et substantielles! Ruse contre vice, tel sera mon plan d'action. Avec Angelo, couchera cette nuit sa fiancée ancienne mais méprisée; c'est ainsi qu'un stratagème payera la fausseté par le faux accomplissement d'une promesse et réalisera un ancien engagement. (*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin à la ferme isolée, devant la maison de Mariana.

MARIANA *est assise; un* PAGE *chante.*

CHANT.

Éloigne, ô éloigne ces lèvres
Qui si doucement furent parjures,
Et ces yeux, aubes du jour,
Lumières qui abusent l'aurore;
Mais rapporte-moi mes baisers,
Rapporte-les,
Sceaux de l'amour, en vain scellés,
En vain scellés.

Mariana. — Interromps ta chanson et retire-toi bien vite : voici venir un homme de consolation dont les bons avis ont souvent apaisé les révoltes de mon âme mécontente. (*Sort le page.*)

Entre LE DUC *sous son travestissement de moine.*

Mariana. — Je vous demande pardon, Messire, j'aurais autant aimé que vous ne m'eussiez pas trouvée dans des dispositions si musicales; excusez-moi, et croyez bien que cette musique n'avait pas pour but d'éveiller ma gaieté, mais d'endormir mon chagrin.

Le duc. — C'est très-légitime, quoique la musique ait souvent un charme particulier pour transformer le mal en bien et provoquer le bien au mal. Mais, dites-moi, quelqu'un est-il venu me demander aujourd'hui? J'avais donné un rendez-vous ici, à peu près à cette heure.

Le page, *chantant*. Éloigne, ô éloigne ces lèvres
Qui si doucement furent parjures....
(Acte IV, sc. I.)

MARIANA. — On n'est pas venu vous demander; je suis restée ici tout le jour.

LE DUC. — Je vous crois parfaitement. Voici maintenant l'heure à peu près venue. Je vais vous demander de vous retirer quelques instants; il se peut que je vous fasse appeler tout à l'heure pour certaine affaire qui doit vous être utile.

MARIANA. — Je suis toujours à votre service.

(*Elle sort.*)

Entre ISABELLA.

LE DUC. — Vous arrivez fort à propos et vous êtes la bienvenue. Quelles nouvelles de ce vertueux ministre?

ISABELLA. — Il possède un jardin enceint d'un mur de briques, et attenant sur la gauche à un vignoble; on entre dans ce vignoble par une porte en planches, qu'ouvre cette grosse clef; cette autre clef commande à une petite porte qui conduit du vignoble au jardin; c'est là que je lui ai donné promesse d'aller le rejoindre aux heures silencieuses du milieu de la nuit.

LE DUC. — Mais saurez-vous trouver le chemin sans autre guide que vous-même?

ISABELLA. — J'en ai pris bonne et minutieuse note : lui-même, à voix basse et avec un soin coupable, par une pantomime soigneusement expressive, m'a deux fois enseigné le chemin.

LE DUC. — N'a-t-il pas été arrêté entre vous quelques autres conventions qu'elle doive observer.

ISABELLA. — Non, aucune, si ce n'est que le rendez-vous doit avoir lieu dans les ténèbres, et comme je l'en ai prévenu, que notre tête-à-tête doit être fort court, car je l'ai averti que je me ferais accompagner d'une servante qui, persuadée que je viens pour mon frère, attendra mon retour.

LE DUC. — C'est bien arrangé ainsi. Je n'ai pas informé Mariana d'un seul mot de cette affaire. Hé! de là dedans, arrivez!

Rentre MARIANA.

LE DUC. — Je vous en prie, faites connaissance avec cette jeune fille; elle vient pour vous rendre service.

ISABELLA. — C'est mon plus vif désir.

LE DUC. — Croyez-vous que je vous porte intérêt?

MARIANA. — Oui, mon bon Frère, et j'en ai eu la preuve.

LE DUC. — Alors donnez la main à cette compagne, elle a une histoire à confier de suite à votre oreille. J'attendrai que vous ayez fini, Mais hâtez-vous, voici les vapeurs de la nuit qui montent.

MARIANA. — Vous plairait-il de vous promener à l'écart? (*Sortent Isabella et Mariana.*)

LE DUC. — O dignité! ô grandeur! des millions d'yeux menteurs sont attachés sur toi, et des volumes de commérages inspirés par les témoignages erronés et contradictoires de ces espions, courent le monde sur tes actes. Mille esprits, à jugements téméraires, t'attribuent la paternité de leurs lubies et te travestissent par leurs billevesées.

Rentrent ISABELLA *et* MARIANA.

LE DUC. — Soyez les bienvenues! de quoi êtes-vous tombées d'accord?

ISABELLA. — Elle se chargera de l'entreprise, mon père, si vous le lui conseillez!

LE DUC. — Non-seulement je le lui conseille, mais je l'en supplie.

ISABELLA. — Vous n'aurez autre chose à lui dire en le quittant que ces paroles chuchotées doucement et à voix basse : *maintenant, rappelez-vous mon frère.*

MARIANA. — Soyez sans crainte.

LE DUC. — Et vous, mon aimable fille, soyez aussi sans crainte aucune. Il est votre mari de par un contrat antérieur; vous réunir ainsi tous les deux n'est pas un péché, puisque la légitimité des titres que vous avez sur lui absout la supercherie. Allons, venez; notre moisson est dans l'avenir, car nous avons encore à faire nos semailles.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une chambre dans la prison.

Entrent LE PRÉVÔT *et* POMPÉE.

LE PRÉVÔT. — Venez ici, maraud. Pourriez-vous couper le chef d'un homme?

POMPÉE. — Oui, Monsieur, si cet homme est garçon; mais s'il est marié, il est le chef de sa femme, et je ne pourrais jamais couper le chef d'une femme.

LE PRÉVÔT. — Voyons, Monsieur, laissez-moi

là vos faux-fuyants et donnez-moi une réponse directe. Demain matin, doivent mourir Claudio et Bernardin. Nous avons ici, dans notre prison, un exécuteur public qui a besoin d'un aide pour ses fonctions : si vous voulez prendre sur vous de l'assister, ce fait vous délivrera de vos fers; sinon, vous ferez en entier votre temps de prison, et vous ne serez délivré qu'après avoir été fouetté sans merci, car vous avez été un maquereau notoire.

Pompée. — Monsieur, j'ai été de temps immémorial un illégal maquereau; mais aujourd'hui je serai charmé d'être un bourreau légal. Je serais heureux de recevoir quelques instructions de mon collègue.

Le prévôt. — Holà! Abhorson! où est Abhorson? ici.

Entre ABHORSON.

Abhorson. — Vous m'appelez, Monsieur?

Le prévôt. — Maraud, voilà un camarade qui vous assistera dans votre exécution de demain. Si la chose vous agrée, arrangez-vous avec lui à l'année, et logez-le ici avec vous; sinon, employez-le pour l'occasion présente et congédiez-le. Il ne peut vous objecter son honneur, il a été maquereau.

Abhorson. — Un maquereau, Monsieur; fi de lui! il va discréditer notre mystère.

Le prévôt. — Allez donc, Monsieur, vous pesez poids pareil; une plume ferait pencher la balance.

(*Il sort.*)

Pompée. — S'il vous plaît, Monsieur, si c'est un effet de votre bonne grâce, — car assurément, Monsieur, vous avez fort bonne grâce, quoique vous ayez une mine patibulaire, — est-ce que vous appelez votre profession un *mystère?*

Abhorson. — Oui, Monsieur, un mystère.

Pompée. — La peinture, Monsieur, à ce que j'ai entendu dire, est un mystère; vos catins, Monsieur, qui sont des membres de ma profession, usant de la peinture, prouvent que ma profession est un mystère; mais quel mystère il y a dans la pendaison, dussé-je être pendu, je ne puis l'imaginer.

Abhorson. — Monsieur, c'est un mystère.

Pompée. — La preuve?

Abhorson. — La défroque de tout honnête homme convient au voleur....

Pompée. — Si elle est trop petite pour le voleur, l'honnête homme la trouve assez large pour lui; si elle est trop large pour le voleur, le voleur la trouve assez petite; ainsi la défroque de tout honnête homme convient au voleur.

Rentre le prévôt.

Le prévôt. — Êtes-vous d'accord?

Pompée. — Monsieur, je veux bien le servir, car je trouve qu'il y a plus de pénitence dans le métier de bourreau que dans celui de maquereau; on y demande plus souvent pardon.

Le prévôt. — Vous, maraud, apprêtez votre billot et votre hache pour demain à quatre heures.

Abhorson. — Allons, viens, maquereau, je vais t'instruire dans mon métier, suis-moi.

Pompée. — J'ai le désir d'apprendre, Monsieur, et j'espère que si vous avez occasion de m'employer pour votre compte personnel, vous me trouverez alerte à la besogne, car, vraiment, Monsieur, en retour de vos bontés, je vous dois un bon compte.

Le prévôt. — Faites venir ici Claudio et Bernardin. (*Sortent Pompée et Abhorson.*) L'un a toute ma pitié; l'autre, fût-il mon frère, n'en obtiendrait pas un brin, car c'est un assassin.

Entre CLAUDIO.

Le prévôt. — Regarde, Claudio, voici l'ordre d'exécution pour ta mort; il est maintenant minuit sonné et à huit heures du matin tu dois entrer dans l'immortalité. Où est Bernardin?

Claudio. — Perdu dans un sommeil aussi profond que le sommeil innocent qui garrotte de son engourdissement les membres du voyageur fatigué; il ne se réveillera pas.

Le prévôt. — Qui pourrait lui faire quelque bien? C'est bon, allez et préparez-vous. (*On frappe à la porte.*) Mais chut! quel est ce bruit? Le ciel donne consolation à votre âme. (*Sort Claudio.*) — On y va! — J'espère que c'est un pardon ou un sursis pour le très-aimable Claudio.

Entre le duc *sous son travestissement de moine.*

Le prévôt. — Bonsoir, mon père!

Le duc. — Que les meilleurs et les plus purs esprits de la nuit entourent ta personne, bon prévôt! Qui est venu ici tantôt?

Le prévôt. — Personne depuis que le couvre-feu a sonné.

Le duc. — Pas même Isabella?

Le prévôt. — Non.

Le duc. — Elles seront ici avant qu'il soit longtemps.

Le prévôt. — Y a-t-il quelque ressource pour Claudio?

Le duc. — Quelques-unes en espérance.

Le prévôt. — Nous avons un ministre sévère.

Le duc. — Non pas, non pas; sa vie est conforme aux décisions et aux arrêts de sa grande justice. Avec une religieuse abstinence, il subjugue en lui-même les vices qu'il met un zèle ardent à châtier chez les autres. S'il était infecté de ce mal qu'il s'applique à corriger, il pourrait passer pour tyrannique; mais les choses étant comme elles sont, il n'est que juste. (*On frappe à la porte.*) — Les voici venues. — (*Sort le prévôt.*) Voilà un prévôt humain. Il est bien rare que le geôlier au cœur d'acier ait de la sympathie pour les hommes. (*On frappe de nouveau.*) Eh bien! quel tapage! il est bien possédé du désir de faire hâte, celui qui ébranle de tels coups la porte retentissante.

Rentre le prévôt.

Le prévôt, *du dehors parlant à quelqu'un qui est à la porte.* — Il faut qu'il reste là jusqu'à ce que l'officier se lève pour le faire entrer; on vient de l'appeler.

Le duc. — N'avez-vous pas reçu contre-ordre pour Claudio? doit-il toujours mourir demain?

Le prévôt. — Non, Messire, aucun contre-ordre.

Le duc. — Quoique l'aube soit bien proche, vous en apprendrez plus longtemps avant le matin, prévôt.

Le prévôt. — Plaise au ciel que vous sachiez quelque chose de favorable! Cependant, je ne crois pas qu'il vienne de contre-ordre; nous n'avons jamais vu d'exemple pareil; en outre, sur le siége même de la justice, le seigneur Angelo a déclaré publiquement le contraire.

Entre un messager.

Le prévôt. — Voici l'homme de Sa Seigneurie.

Le duc. — Et il apporte le pardon de Claudio.

Le messager, *remettant un papier au prévôt.* — Monseigneur vous envoie cette note, et il vous fait enjoindre par ma bouche d'avoir à ne pas vous écarter d'une syllabe de ses instructions, soit pour l'heure, soit pour l'affaire elle-même ou pour toute autre circonstance. Sur ce, bonjour, car je crois qu'il est bientôt matin.

Le prévôt. — Je lui obéirai.

(*Sort le messager.*)

Le duc, *à part.* — C'est son pardon; son pardon acheté par un péché dont est complice celui-là même qui pardonne. Telle est la rapide allure du mal quand il émane d'une haute autorité. Lorsque le vice fait clémence, la clémence va si loin que pour l'amour de la faute même on fait fête à l'offenseur. — Eh bien! Monsieur, quelles nouvelles?

Le prévôt. — Je vous l'avais dit; le seigneur Angelo, pensant sans doute que je pourrais mettre de la négligence dans mes fonctions, me réveille par cette injonction inusitée, un peu étrangement ce me semble, car il n'avait jusqu'ici rien fait de semblable.

Le duc. — Voyons cette note, je vous en prie.

Le prévôt, *lisant.* — « Quelque avis contraire qu'on vous donne, veillez à ce que Claudio soit exécuté à quatre heures et Bernardin dans l'après-midi; pour ma plus ample satisfaction, qu'on m'envoie la tête de Claudio à cinq heures. Que ces ordres soient ponctuellement exécutés, et soyez averti que leur exécution importe plus que nous ne pouvons le dire encore. Ainsi ne manquez pas à vos fonctions; vous en répondriez à vos risques et périls. » Qu'en dites-vous, Messire?

Le duc. — Quel est ce Bernardin qui doit être exécuté dans l'après-midi?

Le prévôt. — Un Bohémien de naissance, mais nourri et élevé ici; voici neuf ans qu'il est en prison.

Le duc. — Comment se fait-il que le duc absent ne l'ait pas rendu à la liberté ou ne l'ait pas fait exécuter? J'ai entendu dire que c'était son habitude d'agir ainsi.

Le prévôt. — Ses amis ont toujours réussi à lui obtenir des sursis, et de fait, jusqu'au gouvernement du seigneur Angelo, son crime n'avait jamais paru bien certain.

Le duc. — Est-il certain maintenant?

Le prévôt. — Très-évident et avoué par lui-même.

Le duc. — Et par sa conduite dans la prison a-t-il montré quelque repentir? semble-t-il touché?

Le prévôt. — C'est un homme qui ne craint pas plus la mort que le sommeil d'une ivresse; insouciant, indifférent, n'ayant crainte du passé, du présent ou de l'avenir; insensible à l'idée de la mort, et marchant en désespéré au-devant de la mort.

ABHORSON. En vérité, Monsieur, je vous engagerais à expédier vos prières, car, voyez-vous, l'ordre d'exécution est venu.

BERNARDIN. Coquin que vous êtes, j'ai bu toute la nuit; je ne suis pas préparé.

(Acte IV, sc. III.)

Le duc. — Il a besoin de conseils.

Le prévôt. — Il ne veut en entendre aucun. Il a toujours eu la liberté de la prison; vous lui donneriez la permission de s'échapper qu'il n'en ferait rien : il est ivre plusieurs fois par jour quand il n'est pas ivre plusieurs jours de suite. Nous l'avons souvent éveillé comme pour le mener à la mort en lui montrant un faux ordre d'exécution; cela ne l'a pas ému du tout.

Le duc. — Nous reparlerons de lui plus tard. Prévôt, il est écrit sur votre front : *honnêteté* et *fermeté;* si je ne sais pas y bien lire, c'est que mon ancienne expérience me trompe beaucoup, mais je me risque hardiment sur la foi de ma sagacité. Claudio, que vous avez ordre d'exécuter, n'est pas un plus grand coupable envers la loi qu'Angelo qui l'a condamné. Pour vous faire comprendre avec évidence le sens de mes paroles, je ne vous demande qu'un terme de quatre jours, et pour cela il faut que vous m'accordiez sur l'heure une faveur dangereuse.

Le prévôt. — S'il vous plaît, Monsieur, en quoi consiste-t-elle?

Le duc. — A différer la mort.

Le prévôt. — Hélas! comment le puis-je, ayant une heure assignée et l'expresse injonction, sous peine d'en répondre moi-même, de mettre sa tête sous les yeux d'Angelo? Si j'enfreins cet ordre d'un iota, je me mets dans le même cas que Claudio.

Le duc. — Par le vœu de mon ordre, je vous garantis contre tout péril; si vous voulez vous laisser guider par mes instructions, vous ferez exécuter ce Bernardin, le matin venu, et vous ferez porter sa tête à Angelo.

Le prévôt. — Angelo les a vus tous deux et reconnaîtra les traits.

Le duc. — Oh! la mort défigure tant, et d'ailleurs vous pouvez encore y ajouter. Rasez la tête et liez la barbe; dites que le désir du supplicié a été d'être ainsi rasé avant sa mort : vous savez que c'est un fait d'occurrence ordinaire. S'il vous revenait par hasard de cette action autre chose que des remercîments et une heureuse fortune, par le saint auquel je suis voué, je me charge de vous défendre au péril de ma vie.

Le prévôt. — Pardonnez-moi, mon bon père, une telle action est contraire à mon serment.

Le duc. — Est-ce au duc que vous avez prêté serment, ou à son lieutenant?

Le prévôt. — Au duc et à ses substituts?

Le duc. — Si le duc approuve la justice de votre conduite, vous penserez sans doute n'avoir commis aucune offense?

Le prévôt. — Mais quelle vraisemblance y a-t-il à cela?

Le duc. — Ce n'est pas une vraisemblance, c'est une certitude. Cependant, puisque je vous vois si craintif que ni mon habit, ni mon honnêteté, ni la persuasion que j'essaye sur vous ne peuvent suffisamment vous ébranler, j'irai plus loin que je n'en avais d'abord l'intention, afin de vous débarrasser de toutes vos craintes. Regardez, Monsieur; voici la main et le sceau du duc : vous connaissez l'écriture, je n'en doute pas, et le sceau ne vous est pas étranger.

Le prévôt. — Je connais l'un et l'autre.

Le duc. — Le contenu de cette lettre se rapporte au retour du duc; vous la relirez plus tard à loisir et vous y verrez que le duc doit être de retour d'ici à deux jours. C'est une nouvelle qu'Angelo ne connaît pas; car aujourd'hui même il reçoit des lettres d'une étrange teneur, qui lui annoncent peut-être la mort du duc, peut-être son entrée dans quelque monastère, mais, par un hasard singulier, rien de ce qui est écrit ici. Voyez, l'étoile du matin qui se lève appelle le berger. Ne vous mettez pas l'esprit à la torture pour savoir comment ces choses sont possibles; toutes les difficultés sont aisées lorsqu'elles sont une fois connues. Appelez votre exécuteur et faites tomber la tête de Bernardin; je m'en vais le confesser immédiatement et lui donner mes instructions pour une meilleure contrée. Vous êtes encore tout étonné, mais cette lettre va lever tous vos doutes. Partons, il est déjà presque grand jour.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans la prison.

Entre POMPÉE.

Pompée. — J'ai autant de connaissances ici que j'en avais dans la maison de notre commerce; on jurerait que c'est la propre maison de madame Overdone, tant il s'y trouve de ses vieilles pratiques. D'abord il y a le jeune M. Étourneau, qui est ici pour avoir reçu une livraison de papier gris et de vieux gingembre montant à la somme de cent quatre-vingt-dix-sept livres, dont il a fait cinq

marcs, argent comptant, le gingembre n'étant pas alors très-demandé, parce que toutes les vieilles femmes étaient mortes. Il y a là aussi un M. Cabriole, qui est enfermé à la requête de M. Trois-Pièces, le mercier, pour quelques vêtements complets de satin couleur pêche dont il est *empêché*, maintenant qu'il n'a plus le sou. Nous avons ensuite le jeune M. Léger, et le jeune M. Beau-Serment, et M. Éperon-de-cuivre, et M. de Laquais-Etique, l'homme à la rapière et au poignard, et M. Casse-Héritier, qui a tué le corpulent Pudding, et M. Bienfendu, le spadassin, et le brave M. Semelle, le grand voyageur, et le tapageur Demi-Litre, qui a poignardé Pots, et plus de quarante autres encore, je crois, tous grands chalands de notre commerce, qui sont ici maintenant dans la maison, où l'on dit : « pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît. »

Entre ABHORSON.

Abhorson. — Drôle, amène ici Bernardin.

Pompée. — Monsieur Bernardin ! il faut vous lever pour vous faire pendre ! monsieur Bernardin !

Abhorson. — Hé ! Bernardin !

Bernardin, *de l'intérieur*. — La vérole vous serre la gorge ! Qui est-ce qui fait tout ce bruit ici ? Qui êtes-vous ?

Pompée. — Votre ami, Monsieur ; le bourreau. Veuillez être assez bon pour vous lever et vous laisser mettre à mort.

Bernardin, *de l'intérieur*. — Décampe, drôle ; décampe ! j'ai sommeil.

Abhorson. — Dis-lui qu'il doit se réveiller, et cela promptement.

Pompée. — Je vous en prie, monsieur Bernardin, tenez-vous éveillé jusqu'à ce que vous soyez exécuté ; vous dormirez après.

Abhorson. — Entre et fais-le sortir.

Pompée. — Il vient, Monsieur, il vient ; j'entends le bruissement de sa paille.

Abhorson. — La hache est-elle sur le billot, drôle ?

Pompée. — Toute prête, Monsieur.

Entre BERNARDIN.

Bernardin. — Eh bien ! Abhorson, quelles nouvelles y a-t-il ?

Abhorson. — En vérité, Monsieur, je vous engagerais à expédier vos prières ; car voyez-vous, l'ordre d'exécution est venu.

Bernardin. — Coquin que vous êtes, j'ai bu toute la nuit ; je ne suis pas préparé.

Pompée. — Oh ! cela n'en vaut que mieux, Monsieur ; car celui qui boit toute la nuit et qui est pendu de bonne heure dans la matinée peut dormir bien mieux son soûl le jour suivant.

Abhorson. — Tenez, Monsieur, voici venir votre père spirituel. Plaisantons-nous maintenant ? qu'en pensez-vous ?

Entre le duc, *sous son déguisement de moine.*

Le duc. — Monsieur, poussé par ma charité, en apprenant avec quelle hâte vous deviez quitter ce monde, je suis venu pour vous donner mes conseils, mes consolations, et prier avec vous.

Bernardin. — Moi, frère ? non. J'ai bu dur toute la nuit, et j'ai besoin de plus de temps que cela pour me préparer ; sinon, qu'ils m'assomment à coups de bûche. Je ne veux pas consentir à mourir aujourd'hui, voilà qui est certain.

Le duc. — Oh ! Monsieur, il le faut ; par conséquent, je vous en conjure, pensez au voyage que vous allez entreprendre.

Bernardin. — Je vous jure qu'il n'y a personne au monde qui puisse me persuader de mourir aujourd'hui.

Le duc. — Mais écoutez....

Bernardin. — Pas un mot ; si vous avez quelque chose à me dire, venez à mon cachot, car je n'en sortirai pas d'aujourd'hui. (*Il sort.*)

Le duc. — Incapable de vivre ou de mourir : ô, cœur de caillou ! Suivez-le, mes amis, conduisez-le au billot.

(*Sortent Abhorson et Pompée. — Entre le prévôt.*)

Le prévôt. — Eh bien ! Messire, comment avez-vous trouvé le prisonnier ?

Le duc. — C'est une créature qui n'est nullement préparée, nullement disposée à mourir ; le faire sortir de ce monde dans l'état d'esprit où il est serait une chose damnable.

Le prévôt. — Ici, dans cette prison, mon père, est mort ce matin d'une fièvre cruelle un individu de Raguse, pirate notoire, à peu près de l'âge de Claudio ; sa barbe et sa chevelure sont juste de la même couleur. Si nous laissions tranquille ce réprouvé jusqu'à ce qu'il fût mieux disposé à mourir, et si nous donnions satisfaction aux ordres du délégué, au moyen de la tête de ce Ragusain qui ressemble davantage à celle de Claudio ?

Le duc. — Oh ! c'est une circonstance que le

ciel nous fournit! Dépêchez cette affaire immédiatement; l'heure fixée par Angelo s'avance; veillez à ce que la tête soit détachée et envoyée conformément aux ordres donnés, tandis que je vais préparer cette malheureuse brute à accepter la mort.

Le prévôt. — Cela sera fait immédiatement, mon bon père; mais Bernardin doit mourir cette après-midi, et comment ferons-nous pour continuer à garder Claudio, tout en me préservant du danger qui peut m'atteindre si on arrive à savoir qu'il est vivant?

Le duc. — Faites ceci : placez Bernardin et Claudio dans des réduits secrets; avant que le soleil ait fait deux fois sa visite habituelle aux humains, vous verrez votre sûreté garantie.

Le prévôt. — J'ai entière confiance en vous.

Le duc. — Vite, dépêchez et envoyez la tête à Angelo. (*Sort le prévôt.*) Maintenant, je vais écrire à Angelo des lettres que le prévôt lui portera, et dont la teneur l'informera que je suis près du pays, et que par suite de graves nécessités je suis obligé de faire publiquement mon entrée. Je lui exprimerai le désir qu'il vienne m'attendre à la fontaine consacrée, à une lieue au-dessous de la ville, et de là, avec une tranquille progression et une méthodique lenteur, nous dévoilerons peu à peu Angelo.

Entre le prévôt, *avec la tête du Ragusain.*

Le prévôt. — Voici la tête. Je vais la porter moi-même.

Le duc. — C'est convenable. Revenez bien vite, car j'aurai à vous communiquer certaines choses que vos oreilles seules doivent entendre.

Le prévôt. — Je vais faire toute diligence.

(*Il sort.*)

Isabella, *de l'extérieur.* — Holà! que la paix soit ici!

Le duc. — C'est la voix d'Isabella. Elle vient pour savoir si le pardon de son frère est arrivé déjà; mais je vais la tenir dans l'ignorance de son bonheur, afin de changer son désespoir en une félicité divine lorsqu'elle s'y attendra le moins.

Entre ISABELLA.

Isabella. — Oh! avec votre permission!

Le duc. — Bonjour, ma belle et gracieuse fille.

Isabella. — Souhait d'autant meilleur, qu'il m'est adressé par un si saint homme. Le lieutenant a-t-il envoyé déjà le pardon de mon frère?

Le duc. — Il l'a délivré du monde, Isabella; sa tête est tombée et a été envoyée à Angelo.

Isabella. — Il n'en est pas ainsi!

Le duc. — Il n'en est pas autrement. Montrez votre sagesse, ma fille, par une patience à toute épreuve.

Isabella. — Oh! j'irai le trouver et je lui arracherai les yeux.

Le duc. — Vous ne serez pas admise en sa présence.

Isabella. — Malheureux Claudio! misérable Isabella! O monde injuste! ô damné Angelo!

Le duc. — Ces exclamations ne lui font aucun mal et ne vous profitent pas d'un brin; abstenez-vous-en donc et remettez votre cause au ciel. Remarquez ce que je vous dis; vous verrez que c'est l'exacte vérité jusqu'à la plus petite syllabe. Le duc revient demain; ainsi, séchez vos yeux. Un frère de notre couvent, qui est son confesseur, me donne cet avis; déjà il en a porté la nouvelle à Angelo et à Escalus, qui se préparent à venir au-devant de lui aux portes de la ville et à lui remettre leurs pouvoirs. Si cela vous est possible, mettez donc votre patience au pas dans ce bon sentier où je voudrais la voir marcher, et vous obtiendrez votre revanche sur ce misérable, la faveur du duc, la vengeance que vous avez à cœur et l'estime générale.

Isabella. — Je me laisse guider par vous.

Le duc. — Alors, portez cette lettre au frère Pierre; c'est celle où il m'avertit du retour du duc. Dites-lui, que par ce signe de reconnaissance, j'exprime le désir de sa compagnie, ce soir, à la maison de Mariana. Je l'informerai dans tous leurs détails de la cause de Mariana et de la vôtre, et il vous conduira devant le duc. Accusez Angelo en face même, ferme et fort. Quant à mon pauvre individu, un vœu sacré auquel je suis soumis m'obligera à être absent. Allez-vous-en avec cette lettre; faites-vous un cœur joyeux, et qu'il commande à ces larmes de douleur de s'arrêter; n'ayez plus confiance en mon saint ordre si je dirige mal votre conduite. Qui va là?

Entre LUCIO.

Lucio. — Bonsoir. Frère, où est le prévôt?

Le duc. — Il n'est pas ici, Monsieur.

Lucio. — O gentille Isabella, j'ai le cœur tout pâle de te voir les yeux si rouges; prends patience. Me voici presque contraint de dîner et de souper avec de l'eau et du son; je n'ose plus,

ESCALUS. Chacune de ses lettres a désavoué l'autre.
ANGELO. De la manière la plus incohérente et la plus contradictoire. (Acte IV, sc. IV.)

par souci pour ma tête, m'emplir le ventre; un dîner copieux m'exciterait à la bagatelle. Mais on dit que le duc revient demain. Sur ma foi, Isabella, j'aimais ton frère; si ce fantasque vieux duc des cachettes noires avait été ici, ton frère vivrait. (*Sort Isabella.*)

LE DUC. — Monsieur, le duc vous est singulièrement redevable pour vos rapports; heureusement, sa réputation ne dépend pas d'eux.

LUCIO. — Frère, tu ne connais pas le duc aussi bien que moi; il s'entend bien mieux à battre les buissons que tu ne le crois.

LE DUC. — Fort bien; vous répondrez un jour de vos paroles. Portez-vous bien.

LUCIO. — Mais non, arrête un peu. Je vais m'en aller avec toi; je puis te conter de jolies histoires sur le duc.

LE DUC. — Vous m'en avez déjà trop dit sur lui, si elles sont vraies, Monsieur; et si elles sont fausses, il aurait mieux valu n'en dire aucune.

LUCIO. — J'ai été une fois mené devant lui pour avoir fait un enfant à une fille.

LE DUC. — Aviez-vous fait une telle chose?

LUCIO. — Oui parbleu, je l'avais faite; mais je fus forcé de la nier, autrement ils m'auraient marié à cette nèfle pourrie.

LE DUC. — Monsieur, votre compagnie est plus agréable qu'honnête. Portez-vous bien.

LUCIO. — Sur ma foi, je vais aller avec toi jusqu'au bout de l'allée; si les propos grivois t'offensent, je n'en dirai que très-peu. Vrai, Frère, je suis une manière de chardon, je m'attache. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison d'Angelo.

Entrent ANGELO *et* ESCALUS.

Escalus. — Chacune de ses lettres a désavoué l'autre.

Angelo. — De la manière la plus contradictoire et la plus incohérente. Ses actions ressemblent beaucoup à de la folie ; plaise au ciel que sa sagesse n'en soit pas atteinte! Et pourquoi nous ordonner d'aller le retrouver aux portes et de lui rendre là nos pouvoirs ?

Escalus. — Je ne le devine pas.

Angelo. — Et pourquoi nous faire proclamer une heure avant son entrée que quiconque désire le redressement d'une injustice devra présenter sa pétition dans la rue ?

Escalus. — Il en donne la raison; c'est pour expédier en une seule fois toutes les plaintes et pour nous délivrer pour jamais de toutes les récriminations qui, ce moment passé, n'auront plus de pouvoir contre nous.

Angelo. — Fort bien ; je vous en prie, donnez des ordres pour cette proclamation : de bon matin j'irai vous retrouver chez vous. Donnez avis à toutes les personnes de rang et de condition qui doivent aller à sa rencontre.

Escalus. — Je vais m'en occuper, Monsieur. Portez-vous bien.

Angelo. — Bonne nuit. (*Escalus sort.*) Cette action me met tout sens dessus dessous, me rend stupide et inapte à toute sorte d'affaire. Une vierge déflorée ! et déflorée par l'homme éminent qui a fait appliquer avec rigueur la loi contre la luxure. Heureusement que sa pudeur timide ne lui permettra pas d'avouer sa virginité perdue ; sans cela, comme elle pourrait m'arranger ! Non, par raison, elle ne l'osera pas ; car mon autorité porte avec elle un si écrasant crédit, qu'aucun scandale particulier ne pourrait la toucher qu'elle n'écrasât l'accusateur. Il aurait vécu, sans ma crainte que sa jeunesse turbulente, mue par un dangereux ressentiment, ne cherchât dans un temps à venir à se venger d'avoir acheté une vie déshonorée au prix d'une telle honte. Cependant, je voudrais qu'il eût vécu ! Hélas ! lorsqu'une fois nous avons oublié notre honneur, rien plus ne marche droit! nous voudrions et nous ne voudrions pas. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

La pleine campagne en dehors de la ville.

Entrent le duc, *dans ses habits ordinaires, et* le frère PIERRE.

Le duc. — Remettez-moi ces lettres en temps opportun. (*Il lui remet des lettres.*) Le prévôt connaît notre dessein et notre plan ; une fois l'affaire en train, observez bien vos instructions et tenez-vous ferme à notre but principal, quels que soient les écarts auxquels de temps à autre l'occasion puisse vous obliger. Allez ; frappez à la maison de Flavius et dites-lui où je me trouve ; donnez le même avis à Valentinus, à Roland et à Crassus, et ordonnez-leur d'amener les trompettes aux portes de la ville ; mais envoyez-moi d'abord Flavius.

Le frère Pierre. — Cela sera fait en toute diligence. (*Il sort.*)

Entre VARRIUS.

Le duc. — Je te remercie, Varrius ; tu as fait bonne diligence. Viens, nous allons promener ensemble. D'autres de nos amis nous rejoindront tantôt, mon aimable Varrius.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une rue près des portes de la ville.

Entrent ISABELLA *et* MARIANA.

Isabella. — Parler aussi indirectement me répugne ; je voudrais dire la vérité. L'accuser de cette façon serait votre rôle ; cependant le Frère me recommande de faire ainsi, pour cacher notre véritable jeu, dit-il.

Mariana. — Laissez-vous guider par lui.

Isabella. — En outre, il me dit, que si par aventure, il prenait contre moi le parti de mon adversaire, je ne devrais pas le trouver étrange, car ce serait une médecine amère qui aurait un doux résultat.

Mariana. — Je voudrais que le frère Pierre....

Isabella. — O silence ! le Frère est arrivé.

Entre le frère PIERRE.

Le frère Pierre. — Venez ; je vous ai trouvé

un lieu d'attente tout à fait propre à notre but, où vous serez si bien à la portée du duc, qu'il ne pourra passer près de vous sans vous voir. Les trompettes ont sonné deux fois. Les plus nobles et les plus importants citoyens assiégent les portes, et le duc est très-près de faire son entrée; par conséquent, partons d'ici; marchons!

(*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE UNIQUE.

Une place publique près des portes de la ville.

MARIANA *voilée*, ISABELLA *et* LE FRÈRE PIERRE *se tiennent à distance. Entrent d'un côté* LE DUC, VARRIUS *et les* SEIGNEURS; *de l'autre*, ANGELO, ESCALUS, LUCIO, LE PRÉVÔT, *des* OFFICIERS *et des* CITOYENS.

LE DUC. — Mon très-digne cousin, vous êtes le bienvenu. — Mon vieil et fidèle ami, je suis heureux de vous revoir.

ANGELO *et* ESCALUS, *ensemble*. — Un heureux retour à Votre Royale Grâce!

LE DUC. — Je vous remercie mille fois tous les deux du fond du cœur. Nous nous sommes enquis de vous, et nous avons reçu de si bons rapports sur votre justice, que force est à notre âme de vous adresser des remercîments publics, avant-coureurs de plus grandes récompenses.

ANGELO. — Vous resserrez encore les liens de ma reconnaissance.

LE DUC. — O, votre mérite parle haut, et je lui ferais tort si je le renfermais dans les chambres muettes de mon cœur, alors qu'il est digne de trouver dans une inscription de bronze une résidence assurée contre les morsures du temps et les ratures de l'oubli. Donnez-moi votre main, et que nos sujets; en voyant cela, comprennent que ces démonstrations extérieures de courtoisie sont un faible témoignage du bien que nous vous voulons au fond de notre cœur. — Venez, Escalus, vous marcherez à notre autre côté. Vous êtes tous deux de bons soutiens.

(*Le frère Pierre et Isabella s'avancent.*)

LE FRÈRE PIERRE. — Maintenant, le moment est venu. Parlez haut et agenouillez-vous devant lui.

ISABELLA. — Justice, ô royal duc! Abaissez vos regards sur une créature, j'aurais voulu pouvoir dire sur une vierge outragée! O digne prince, ne déshonorez pas votre œil en le jetant sur un autre objet, jusqu'à ce que vous ayez entendu ma plainte légitime et que vous m'ayez rendu justice, justice, justice, justice!

LE DUC. — Racontez vos griefs; qui vous a fait tort? En quoi vous a-t-on fait tort? Soyez brève. Voici le seigneur Angelo qui vous rendra justice; révélez-vous à lui.

ISABELLA. — Oh! digne duc! vous me commandez de chercher la rédemption auprès d'un démon; écoutez-moi vous-même, car ce que j'ai à vous dire doit, ou bien m'attirer un châtiment, si je ne suis pas crue, ou bien vous arracher une réparation en ma faveur. Écoutez-moi! ô écoutez-moi!

ANGELO. — Monseigneur, son bon sens, je le crains, n'est pas solide. Elle a sollicité auprès de moi pour son frère, décapité par nécessité de justice....

ISABELLA. — Par nécessité de justice!

ANGELO. — Et elle va se répandre en récriminations amères et étranges.

ISABELLA. — Très-étranges, et cependant très-véridiques. N'est-il pas étrange, qu'Angelo soit un parjure? N'est-il pas étrange, qu'Angelo soit un meurtrier? N'est-il pas étrange, et encore étrange, qu'Angelo soit un voleur adultère, un hypocrite et un violateur de vierges?

LE DUC. — Certes, cela est dix fois étrange.

ISABELLA. — Et vrai comme il est Angelo, ce que je dis est aussi vrai qu'étrange; bien mieux,

cela est dix fois vrai, car il n'est pas de chiffre qui puisse faire que la vérité soit plus ou moins la vérité.

Le duc. — Emmenez-la. Pauvre âme! c'est l'infirmité de son bon sens qui la fait ainsi parler.

Isabella. — O prince, je t'en conjure, si tu crois qu'il y a un monde consolateur, meilleur que le nôtre, ne me repousse pas sous ce prétexte que je suis atteinte de folie! Ne rends pas impossible ce qui ne semble qu'improbable : il n'est pas impossible que le plus misérable gredin de la terre paraisse aussi grave, aussi réservé, aussi juste, aussi parfaitement vertueux qu'Angelo; il se peut de même qu'Angelo, avec tous ses costumes officiels, toutes ses armoiries, tous ses titres, tous ses insignes, soit un archi-scélérat. Crois-moi, prince royal, il n'est rien s'il est moins que cela; mais il est plus que cela, si je pouvais trouver un nom plus fort pour sa méchanceté.

Le duc. — Sur mon honneur, si elle est folle, — et je ne puis croire autre chose, — sa folie a le plus étrange caractère de raison; ses paroles ont un enchaînement comme je n'en ai jamais connu aux paroles de la folie.

Isabella. — O gracieux duc, ne vous attachez pas à cette supposition; ne repoussez pas la raison sous prétexte d'incohérence, mais que votre raison vous serve à faire apparaître la vérité là où elle semble cachée, et à faire rentrer dans les ténèbres la fausseté qui semble la vérité.

Le duc. — Beaucoup qui ne sont pas fous ont certainement moins de raison. — Que voulez-vous dire?

Isabella. — Je suis la sœur d'un certain Claudio, condamné à perdre la tête pour fait de fornication; condamné par Angelo. Mon frère m'envoya chercher dans le couvent où je faisais mon noviciat; son messager, un certain Lucio....

Lucio. — C'est moi, n'en déplaise à Votre Grâce. J'allai la trouver de la part de Claudio, et je la priai d'essayer les chances de sa bonne fortune auprès du seigneur Angelo pour obtenir le pardon de son pauvre frère.

Isabella. — C'est bien lui, en effet.

Le duc. — On ne vous avait pas ordonné de parler.

Lucio. — Non, Monseigneur; mais on ne m'avait pas non plus ordonné de me taire.

Le duc. — Je vous l'ordonne maintenant. Prenez-en note, je vous prie; et lorsque vous aurez à votre tour une affaire qui vous concerne, priez le ciel d'être irréprochable.

Lucio. — Je le garantis à Votre Honneur.

Le duc. — Gardez cette garantie pour vous-même; prenez bien garde à cela.

Isabella. — Ce gentilhomme a dit quelque chose de mon histoire....

Lucio. — C'est vrai.

Le duc. — Cela peut être vrai; mais vous, vous êtes dans le faux en parlant avant votre tour. — Continuez.

Isabella. — J'allai trouver ce pernicieux gredin de délégué....

Le duc. — Voilà des paroles qui sentent un peu la folie.

Isabella. — Pardonnez-moi, ces expressions sont à leur place en cette affaire.

Le duc. — Une fois rectifiées. Voyons donc l'affaire : continuez.

Isabella. — Bref, je laisse de côté tous les détails inutiles, comment j'essayai sur lui de la persuasion, des prières, des génuflexions; comment il me repoussa et comment je lui répondis, car tout cela fut très-long, et j'en viens à exprimer avec douleur et honte la vile conclusion de notre entrevue. Il ne voulut relâcher mon frère qu'à la condition que je livrerais mon chaste corps à la concupiscence de sa luxure effrénée. Après beaucoup de résistance, ma pitié fraternelle l'emporta sur mon honneur, et je lui cédai; mais le matin suivant de bonne heure, son désir, étant assouvi, il envoya l'ordre de faire tomber la tête de mon pauvre frère.

Le duc. — Voilà qui est très-probable!

Isabella. — Oh! plût au ciel que cela fût aussi probable que cela est réel.

Le duc. — Par le ciel, misérable folle, tu ne sais pas ce que tu dis, ou bien tu as été subornée, pour parler contre son honneur, par quelque odieuse conspiration. En premier lieu, son intégrité est sans tache; ensuite, il est contraire à la raison qu'il eût poursuivi avec une telle ardeur des fautes dont il serait lui-même coupable; s'il avait commis le péché que tu dis, il aurait jugé ton frère d'après lui-même et ne l'aurait pas fait décapiter. Quelqu'un t'a lancée contre lui; confesse la vérité et dis-nous sur le conseil de qui tu es venue te plaindre auprès de nous.

Isabella. — Est-ce là tout? Eh bien, alors, ô bienheureux ministres d'en haut, gardez-moi en patience, et l'heure venue, dévoilez le crime qui est ici présent, drapé dans sa fausse dignité! Que le ciel écarte tout malheur de Votre Grâce, par

Lucio. Montrez-nous votre visage de coquin, montrez-nous votre face de prêteur à la petite semaine, et puis soyez pendu une heure durant. Ça ne veut donc pas tomber? (*Il fait tomber le capuchon et découvre le duc.*)
Le duc. Tu es le premier coquin qui ait jamais fait un duc. (Acte V.)

une protection aussi grande que l'incrédulité que je rencontre, et qui me force à m'éloigner avec mon outrage impuni.

Le duc. — Je me doute bien que vous voudriez être loin d'ici. — Hé! un officier! qu'on la conduise en prison! — Pouvons-nous permettre qu'une imputation déshonorante et scandaleuse tombe sur un homme qui nous touche de si près? Il doit, de toute nécessité, y avoir là-dessous quelque machination. Quelqu'un était-il informé de votre projet et de votre résolution de nous approcher?

Isabella. — Quelqu'un que je voudrais voir ici, le frère Ludovic.

Le duc. — Un saint homme, sans doute? Qui connaît ce Ludovic?

Lucio. — Monseigneur, je le connais; c'est un moine intrigant. Je n'aime pas cet homme; s'il avait été laïque, Monseigneur, pour certains propos qu'il a tenus contre Votre Grâce pendant votre absence, je l'aurais fustigé solidement.

Le duc. — Des propos contre moi! voilà, ma foi, ce qui s'appelle un honnête religieux! et il lâche, en outre, cette misérable femme ici présente contre notre lieutenant! Il faut qu'on trouve ce moine.

Lucio. — Pas plus tard qu'hier, Monseigneur, je les ai vus à la prison, elle et le moine; un moine impertinent, un misérable drôle.

Le frère Pierre. — Bénie soit Votre Grâce royale! j'étais tout proche d'ici, Monseigneur, et j'ai entendu les paroles dont on a outragé votre oreille royale. D'abord, cette femme a très-iniquement accusé votre lieutenant, qui est aussi innocent de tout contact et de toute souillure avec elle, qu'elle-même est innocente des mêmes impuretés avec un homme encore à naître.

Le duc. — C'est exactement ce que nous croyons. Connaissez-vous ce frère Ludovic dont elle parle?

Le frère Pierre. — Je le connais pour un pieux

et saint homme, qui n'est ni un misérable, ni un intrigant mondain comme le dépeint ce gentilhomme, et qui, sur ma parole, n'a jamais, comme il le prétend, calomnié Votre Grâce.

Lucio. — Calomnié très-vilainement, Monseigneur; croyez-le bien.

Le frère Pierre. — Fort bien, en temps et lieu il se justifiera lui-même; mais pour le moment, Monseigneur, il est malade d'une fièvre singulière. Comme il est arrivé à sa connaissance qu'une plainte devait être portée contre le seigneur Angelo, je suis venu, sur sa requête particulière, pour faire, en son nom, la déclaration de ce qu'il sait être vrai et faux, et qu'il prouvera sous serment jusqu'à l'évidence lorsqu'il en sera sommé. D'abord, quant à cette femme, afin de justifier ce digne seigneur, si grossièrement et si directement accusé, vous allez l'entendre démentir en face en attendant qu'elle-même avoue son crime.

Le duc. — Nous écoutons, mon bon Frère. (*Isabella est éloignée sous escorte et Mariana s'avance.*) Est-ce que cela ne vous fait pas sourire, seigneur Angelo? O ciel! quelle outrecuidance chez de misérables insensés! — Donnez-nous des siéges. — Venez, mon cousin Angelo; je veux rester neutre en cette affaire; soyez juge vous-même dans votre propre cause. Est-ce là le témoin, Frère? qu'elle nous laisse d'abord voir son visage et puis qu'elle parle.

Mariana. — Pardonnez-moi, Monseigneur, je ne montrerai pas mon visage jusqu'à ce que j'y sois autorisée par mon époux.

Le duc. — Quoi donc! êtes-vous mariée?

Mariana. — Non, Monseigneur.

Le duc. — Êtes-vous fille?

Mariana. — Non, Monseigneur.

Le duc. — Veuve, alors?

Mariana. — Pas davantage, Monseigneur.

Le duc. — Ni fille, ni veuve, ni femme? eh bien alors, vous n'êtes rien?

Lucio. — Monseigneur, c'est peut-être une catin; car beaucoup ne sont ni filles, ni veuves, ni femmes.

Le duc. — Faites-moi taire ce gaillard-là; je voudrais qu'il se trouvât dans le cas de bavarder pour son propre compte.

Lucio. — Bien, Monseigneur.

Mariana. — Monseigneur, je confesse que je n'ai jamais été mariée; je confesse, en outre, que je ne suis pas vierge; j'ai connu mon époux, cependant mon époux ne sait pas qu'il m'a jamais connue.

Lucio. — Il était ivre alors, Monseigneur; cela ne peut pas être autrement.

Le duc. — Plût au ciel que tu le fusses aussi, dans l'intérêt du silence.

Lucio. — Bien, Monseigneur.

Le duc. — Ce n'est pas là un témoin pour le seigneur Angelo.

Mariana. — J'arrive à ce qui le concerne, Monseigneur. Celle qui l'accuse de fornication, accuse mon époux du même crime, et elle l'en accuse à une heure où je prouverai que je le tenais entre mes bras dans toute l'ivresse de l'amour.

Angelo. — Accuse-t-elle quelque autre que moi?

Mariana. — Non pas que je sache.

Le duc. — Non? cependant vous venez de dire votre mari.

Mariana. — Justement, Monseigneur, et ce mari est Angelo, qui croit être sûr de n'avoir jamais connu ma personne et croit être sûr d'avoir connu Isabella.

Angelo. — Voilà une étrange fourberie. Voyons votre visage.

Mariana. — Mon époux me l'ordonne; maintenant je vais me démasquer. (*Elle lève son voile.*) Voici ce visage, cruel Angelo, que tu jurais autrefois être digne de tes regards; voici la main qu'un contrat solennel riva étroitement à la tienne; voici le corps qui remplit l'engagement d'Isabella et qui tint place de sa personne imaginaire, à la villa de ton jardin.

Le duc. — Connaissez-vous cette femme?

Lucio. — Charnellement, à ce qu'elle dit.

Le duc. — Drôle, plus un mot.

Lucio. — C'est bien, Monseigneur.

Angelo. — Monseigneur, je dois confesser que je connais cette femme. Il y a cinq ans il fut quelque peu question de mariage entre elle et moi; ce mariage manqua en partie parce que sa fortune se trouva inférieure à ce qu'elle l'avait déclarée; mais surtout parce que sa réputation fut entachée d'accusations de légèreté: depuis ce terme de cinq années, sur ma foi et mon honneur, je ne l'ai pas vue, je ne lui ai pas parlé et je n'ai pas entendu parler d'elle.

Mariana. — Noble prince, aussi vrai que la lumière vient du ciel et les paroles de notre souffle, que la raison est vérité et la vérité vertu, je suis fiancée à cet homme par des liens aussi forts que les paroles en peuvent donner aux serments, et

mon bon Seigneur, pas plus loin que mardi dernier, dans la nuit, à la villa de son jardin, il m'a connue comme sa femme. Si ce que je dis est vrai, permettez-moi de me relever en sécurité, et si c'est faux, puissé-je être pour toujours fixée à cette place comme une statue de marbre !

Angelo. — Je n'ai fait que sourire jusqu'à présent; mais maintenant, mon bon Seigneur, permettez-moi de donner à la justice toute latitude; ma patience ici est à bout. Je m'aperçois que ces pauvres folles ne sont autre chose que les instruments de quelqu'un de plus puissant qui les fait agir; donnez-moi champ libre, Monseigneur, pour découvrir cette intrigue.

Le duc. — Certes, de tout mon cœur, et je vous permets de leur infliger tel châtiment que votre cœur vous inspirera. Moine insensé, et toi, femme pernicieuse, complice de celle qu'on a éloignée, avez-vous cru que vos serments, quand bien même ils en attesteraient tous les saints, seraient des témoignages contre la dignité et le crédit de celui qui a reçu le sceau de notre confiance? — Seigneur Escalus, assistez mon cousin, prêtez-lui votre aide amical pour découvrir l'origine de cette intrigue. Il y a un autre religieux qui les a poussées en avant; qu'on aille le chercher.

Le frère Pierre. — Plût au ciel qu'il fût ici, Monseigneur, car c'est lui, en vérité, qui a poussé ces femmes à se plaindre : votre prévôt sait où il se trouve; il peut le faire venir.

Le duc. — Allez, amenez-le immédiatement. (*Sort le prévôt.*) Et vous, mon noble et inattaquable cousin, à qui il appartient de poursuivre cette affaire, punissez du châtiment qui vous plaira le mieux les outrages que vous recevez: je vais vous quitter pour un instant; mais vous, ne bougez pas jusqu'à ce que vous ayez bien examiné ces calomniateurs.

Escalus. — Monseigneur, nous allons couler cette affaire à fond. (*Sort le duc.*) Signor Lucio, ne disiez-vous pas que vous connaissiez ce frère Ludovic pour un malhonnête homme ?

Lucio. — *Cucullus non facit Monachum :* il n'a d'honnête que le costume; c'est un homme qui a tenu sur le duc les plus vilains propos.

Escalus. — Nous vous prierons de rester ici jusqu'à son arrivée et d'en témoigner contre lui. Nous allons découvrir en ce moine un insigne drôle.

Lucio. — Comme il n'y en a pas dans Vienne, sur ma parole.

Escalus. — Rappelez cette Isabella : je voudrais lui parler. (*Sort un assistant.*) Je vous en prie, Monseigneur, permettez-moi de la questionner; vous allez voir comme je vais la manœuvrer.

Lucio. — Pas mieux que lui, s'il faut l'en croire.

Escalus. — Vous dites?

Lucio. — Parbleu, Monsieur, je pense que si vous la manœuvriez en secret, elle avouerait plus vite; peut-être qu'en public elle n'osera pas.

Escalus. — Je vais procéder avec elle sournoisement, de manière à la tenir dans l'obscurité.

Lucio. — Parbleu, c'est le moyen; car c'est sur le coup de minuit que les femmes se laissent voir le plus clairement.

Rentrent des gardes avec ISABELLA.

Escalus. — Avancez, commère : voici une dame qui nie tout ce que vous avez dit.

Lucio. — Monseigneur, voici la canaille dont je parlais qui arrive avec le prévôt.

Escalus. — Il arrive fort à propos; ne lui parlez pas jusqu'à ce que je vous appelle à témoigner contre lui.

Lucio. — Bouche close.

Rentrent le duc, *sous son déguisement de moine, et* le prévôt.

Escalus. — Avancez, Monsieur; est-ce vous qui avez poussé ces femmes à calomnier le seigneur Angelo? Elles ont avoué que c'était vous.

Le duc. — C'est faux.

Escalus. — Comment! Savez-vous bien où vous êtes?

Le duc. — Respect à votre haute situation! Il est bon que de temps à autre le diable soit honoré par considération pour son trône de feu! Où est le duc? c'est lui qui devrait m'entendre.

Escalus. — C'est nous qui représentons le duc, et nous devons vous entendre. Tâchez de parler sincèrement.

Le duc. — Je parlerai du moins hardiment. Quoi donc, pauvres âmes! êtes-vous venues réclamer l'agneau au renard? alors, bonne nuit à la réparation qui vous est due. Est-ce que le duc est parti? en ce cas votre cause l'a suivi. Le duc est injuste de repousser ainsi l'appel public que vous lui avez fait et de remettre votre jugement à la bouche du scélérat que vous êtes venu accuser.

Lucio. — C'est là mon coquin, c'est celui dont je parlais.

Escalus. — Comment, moine irrévérencieux

et impie, il ne te suffit pas d'avoir suborné ces femmes pour accuser cet homme vertueux, il faut encore que ton infâme bouche vienne à ses oreilles même l'appeler scélérat? Et tu oses, remontant de lui au duc même, taxer le duc d'injustice? Emmenez-le; qu'on le mette au chevalet! nous vous déchiqueterons membre après membre, mais nous connaîtrons votre dessein. Comment! injuste!

Le duc. — Pas tant d'emportement! le duc n'oserait pas plus pincer ce doigt que voici que soumettre le sien propre à la torture; je ne suis ni son sujet ni son justiciable. Mes affaires dans cet État m'ont conduit à observer Vienne, où j'ai trouvé une corruption qui bout et bouillonne à déborder de la marmite : la ville a des lois pour toutes les fautes, il est vrai, mais ces fautes sont si puissamment protégées que les plus forts statuts y ressemblent aux prohibitions suspendues dans la boutique d'un barbier; on les lit, mais on s'en moque.

Escalus. — Attaque calomnieuse à l'État! Qu'on l'emmène en prison!

Angelo. — Qu'avez-vous à témoigner contre lui, signor Lucio? Est-ce là l'homme dont vous nous aviez parlé?

Lucio. — C'est lui-même, Monseigneur. Venez ici, bonhomme tonsuré; me reconnaissez-vous?

Le duc. — Je vous reconnais au son de votre voix, Monsieur; je vous ai rencontré à la prison pendant l'absence du duc.

Lucio. — Ah! vraiment! et vous rappelez-vous ce que vous avez dit du duc?

Le duc. — Parfaitement, Monsieur.

Lucio. — Ah! vous vous le rappelez! et le duc est-il toujours le marchand de chair humaine, l'imbécile et le lâche que vous prétendiez alors qu'il était?

Le duc. — Il nous faut échanger nos personnes, avant que vous rapportiez ainsi mes paroles; c'est vous qui avez ainsi parlé de lui, et en termes pires encore.

Lucio. — O damnable faquin! ne t'ai-je pas tiré par le nez pour tes discours?

Le duc. — Je proteste que j'aime le duc autant que moi-même.

Angelo. — Observez un peu comme le scélérat cherche à raccommoder les choses, après ses calomnieuses félonies!

Escalus. — Il n'y a pas à discuter avec un pareil drôle; qu'on l'emmène en prison! Où est le prévôt? qu'on l'emmène en prison, et qu'on l'enferme à triple verrou! qu'on ne le laisse plus parler. Emmenez aussi ces catins et cet autre individu, leur complice.

(*Le prévôt pose la main sur le duc.*)

Le duc. — Arrêtez, Monsieur; arrêtez un peu.

Angelo. — Comment! il résiste? Prêtez main-forte au prévôt, Lucio.

Lucio. — Allons, Monsieur! allons, Monsieur! allons, Monsieur! mais allons donc, Monsieur! Eh bien! tonsuré, canaille de menteur! il vous faut rester encapuchonné, eh? montrez-nous votre visage de coquin, et que la vérole vous étrangle! montrez-nous votre face de prêteur à la petite semaine, et puis soyez pendu une heure durant! Ça ne veut donc pas tomber?

(*Il fait tomber le capuchon et découvre le duc.*)

Le duc. — Tu es le premier coquin qui ait jamais fait un duc. — Pour commencer, prévôt, permettez que je serve de caution à ces trois nobles personnes. (*A Lucio.*) Ne vous esquivez pas, Monsieur, car le Frère et vous, vous aurez tout à l'heure à tenir un bout de conversation ensemble. — Assurez-vous de lui.

Lucio. — Cela peut tourner plus mal que la pendaison.

Le duc, *à Escalus.* — Je vous pardonne ce que vous avez dit. Asseyez-vous, nous emprunterons la place de celui-ci. (*A Angelo.*) Monsieur, avec votre permission. — As-tu encore quelque parole, quelque ressource d'esprit, quelque impudence qui puisse t'être utile? Si oui, emploie cela bien vite avant que j'aie fait mon récit, et puis cesse de te défendre.

Angelo. — O mon redouté Seigneur, je serais plus coupable que ma culpabilité même, si je croyais pouvoir cacher mes fautes, alors que je m'aperçois que Votre Grâce, comme une puissance divine, a surveillé tous mes méfaits. Ainsi, bon prince, ne prolongez pas davantage le procès de ma honte, et que ma confession me serve de jugement. Une sentence immédiate et puis la mort sans délai, voilà toutes les grâces que je sollicite.

Le duc. — Approchez, Mariana. — Dis-moi, as-tu jamais été fiancé à cette femme?

Angelo. — Oui, Monseigneur.

Le duc. — Eh bien! emmène-la et épouse-la immédiatement. Faites votre office, Frère, et une fois cet office accompli, ramenez-le ici. Allez avec lui, prévôt.

(*Sortent Angelo, Mariana, le frère Pierre et le prévôt.*)

Escalus. — Monseigneur, je suis plus étonné de son déshonneur que de l'étrangeté des circonstances dans lesquelles il s'est produit.

Le duc. — Approchez, Isabella. Votre religieux est maintenant votre prince. Je n'ai pas changé de cœur en changeant d'habit, et comme j'étais alors votre conseiller dévoué, je suis encore tout disposé à vous rendre service.

Isabella. — Oh! pardonnez-moi, à moi votre vassale, d'avoir occupé et tracassé de mes affaires Votre Altesse, qui m'était inconnue.

Le duc. — Vous êtes pardonnée, Isabella; et maintenant, belle fille, soyez aussi généreuse envers nous. La mort de votre frère vous tient au cœur, je le sais; et vous vous demandez avec étonnement pourquoi je me suis tenu dans l'obscurité, en m'efforçant de lui sauver la vie, au lieu de faire une brusque démonstration de mon pouvoir caché, ce qui aurait empêché sa perte. O très-généreuse enfant, c'est l'extrême rapidité de sa mort que je croyais s'avancer à pas lents qui a trompé mes projets; mais la paix soit avec lui! La vie qui est au delà de la crainte de la mort est une vie meilleure que celle qui se passe à craindre; que ce bonheur dont jouit votre frère vous serve de consolation.

Isabella. — Oui, Monseigneur.

Rentrent ANGELO, MARIANA, le frère Pierre *et* le prévôt.

Le duc. — Quant à cet homme nouvellement marié qui s'avance, cet homme dont l'imagination lubrique a outragé votre honneur si bien défendu, vous pouvez lui pardonner, par amour pour Mariana; mais comme il a adjugé votre frère à la mort, qu'il a été criminel par la double violation de la chasteté sacrée et de la foi due à la promesse donnée, il se trouve avoir à répondre de ses actes. Pour venger la vie de votre frère, la clémence même de la loi nous crie de la manière la plus éclatante, par la propre bouche du coupable : *Un Angelo pour un Claudio; la mort pour la mort.* Rapidité exige rapidité; lenteur égale lenteur; le semblable paye le semblable : en toutes choses, mesure pour mesure. Ainsi donc, Angelo, en punition de ton crime manifeste que tu ne peux nier et qu'il ne te servirait à rien de nier, nous te condamnons à ce même billot sur lequel Claudio se pencha pour subir la mort, et nous exigeons autant de promptitude dans ton exécution que tu en as exigé dans la sienne. Qu'on l'emmène.

Mariana. — O mon très-gracieux Seigneur, j'espère que vous ne voulez pas vous moquer de moi en me donnant l'illusion d'un mari.

Le duc. — C'est votre mari qui vous a fait la moquerie d'un mari. J'ai jugé votre mariage convenable parce que j'ai accepté la sauvegarde de votre honneur; si j'eusse agi autrement, l'imputation de l'avoir connu aurait pesé sur votre vie et aurait étouffé tout votre bonheur à venir. Quant à ses biens, quoiqu'ils soient nôtres par confiscation, nous vous les concédons comme votre douaire de veuve pour vous acheter un meilleur mari.

Mariana. — O mon cher Seigneur, je n'en désire pas d'autre, ni un meilleur homme.

Le duc. — Ne persistez pas à le vouloir; notre résolution est définitive.

Mariana, *s'agenouillant.* — Mon noble Seigneur....

Le duc. — Vous perdez vos peines. Qu'on le mène à la mort. (*A Lucio.*) A vous, maintenant, Monsieur.

Mariana. — O mon bon Seigneur! Douce Isabella, prenez mon parti; mettez vos genoux à mon service, et tous mes jours à venir, je mettrai ma vie à votre service.

Le duc. — Tu l'importunes contre tout bon sens; si elle s'agenouillait pour demander grâce d'un tel fait, le spectre de son frère briserait son lit de pierre et viendrait l'entraîner d'ici avec horreur.

Mariana. — Isabella, douce Isabella, agenouillez-vous seulement avec moi; élevez vos mains et ne dites rien, je dirai tout ce qu'il faudra. On prétend que les hommes les meilleurs sont ceux que leurs fautes ont formés, et que pour la plupart ils valent beaucoup mieux s'ils sont un peu mauvais; il peut en être ainsi de mon époux. O Isabella! ne voulez-vous pas me prêter vos genoux?

Le duc. — Angelo meurt pour la mort de Claudio.

Isabella, *s'agenouillant.* — Très-indulgent Seigneur, qu'il vous plaise de regarder cet homme condamné des mêmes yeux que si mon frère vivait : je crois qu'en partie une véritable sincérité a gouverné ses actions jusqu'au jour où il me vit : puisqu'il en est ainsi, ne permettez pas qu'il meure. Mon frère n'a eu que justice, en ce sens qu'il avait commis la faute pour laquelle il est mort; quant à Angelo, sa mauvaise intention n'ayant pas été réalisée, on doit l'ensevelir comme une inten-

tion qui a péri en route; la loi n'atteint pas les pensées, et les intentions sont de simples pensées.

MARIANA. — Pas autre chose, Monseigneur.

LE DUC. — Votre plaidoyer est inutile; relevez-vous, vous dis-je. — Je viens de me rappeler une autre faute commise. Prévôt, comment se fait-il que Claudio ait été exécuté à une heure inaccoutumée ?

LE PRÉVÔT. — On l'avait ordonné ainsi.

LE DUC. — Aviez-vous reçu un ordre écrit spécial pour cette circonstance ?

LE PRÉVÔT. — Non, mon bon Seigneur; l'ordre a été apporté par un message particulier.

LE DUC. — Pour ce fait, je vous casse de vos fonctions; rendez vos clefs.

LE PRÉVÔT. — Pardonnez-moi, mon noble Seigneur : je me doutais bien que c'était une faute, mais je n'en étais pas sûr; je m'en suis ensuite repenti après de plus amples réflexions, et la preuve, c'est que j'ai gardé vivant un prisonnier qui, de par ce même ordre particulier, devait mourir en même temps que Claudio.

LE DUC. — Quel est-il ?

LE PRÉVÔT. — Son nom est Bernardin.

LE DUC. — J'aurais souhaité que tu eusses fait de même pour Claudio. Va me chercher cet homme; fais-le-moi voir.

(*Sort le prévôt.*)

ESCALUS. — Je suis chagrin qu'un homme aussi instruit et aussi sage que vous l'aviez toujours paru, seigneur Angelo, ait pu pécher si grossièrement, d'abord par obéissance aux sens, et puis par manque d'équité dans l'exécution de la justice.

ANGELO. — Je suis chagrin, moi, de vous procurer un tel chagrin, et j'en ai le cœur si percé de repentir, que j'aspire à la mort plus volontiers qu'au pardon; la mort est tout ce que je mérite, et je la demande avec instance.

Rentre LE PRÉVÔT, *avec* BERNARDIN, CLAUDIO *la tête enveloppée, et* JULIETTE.

LE DUC. — Quel est celui qui est ce Bernardin ?

LE PRÉVÔT. — Celui-ci, Monseigneur.

LE DUC. — Un certain religieux m'a parlé de cet homme. Maraud, on m'a dit que tu as une âme endurcie qui ne voit pas plus loin que ce monde-ci, et que tu arranges ta vie en conséquence. Tu es condamné, mais je te tiens quitte de toutes tes fautes terrestres, et je te prie de mettre à usage cette clémence pour te préparer de meilleures années à venir. Frère, conseillez-le; je le remets entre vos mains. Quel est ce personnage encapuchonné ?

LE PRÉVÔT. — C'est un autre prisonnier que j'ai sauvé; il devait mourir lorsque Claudio a perdu sa tête et ressemble à Claudio autant que Claudio lui-même.

(*Il découvre Claudio.*)

LE DUC, *à Isabella.* — S'il ressemble à votre frère, par amour pour lui je lui pardonne, et par amour pour votre aimable personne, donnez-moi votre main et dites que vous serez à moi. Il est donc aussi mon frère; mais nous parlerons mieux de cela plus tard. — Je crois que le seigneur Angelo s'aperçoit qu'il n'est plus en danger; il me semble que je vois son œil se ranimer. Bien, Angelo, vos mauvaises actions vous ont fort profité : tâchez d'aimer votre femme; elle vous vaut bien. Je me sens une inclination à l'indulgence, et cependant il y a ici quelqu'un que je ne puis pardonner. (*A Lucio.*) Vous, faquin, qui me connaissiez pour un imbécile, un lâche, un luxurieux sans frein, un âne, un fou, qu'ai-je fait pour si bien mériter de vous que vous m'honoriez de tels titres ?

LUCIO. — Ma foi, Monseigneur, je n'ai fait que parler selon l'usage général. Si vous voulez me faire pendre pour cela, vous le pouvez; mais je préférerais qu'il vous plût de me faire fouetter.

LE DUC. — Fouetté d'abord, et pendu ensuite, Monsieur. Prévôt, proclamez dans toute la ville que si ce polisson a fait tort à quelque femme, — et je l'ai entendu jurer lui-même qu'il y en avait une enceinte de lui, — cette femme n'a qu'à se présenter et il l'épousera : les noces une fois faites, qu'on le fouette et qu'on le pende.

LUCIO. — Je supplie Votre Altesse de ne pas me marier avec une catin! Votre Altesse disait, il n'y a qu'un instant, que j'avais fait de vous un duc; mon bon Seigneur, ne me récompensez pas en faisant de moi un cocu.

LE DUC. — Sur mon honneur, tu l'épouseras. Je te pardonne tes calomnies, et je te fais grâce des autres châtiments que tu mérites. Conduisez-le en prison, et veillez à ce que nos volontés soient exécutées.

LUCIO. — Épouser une catin, Monseigneur, équivaut à la mort, à la fustigation, et à la pendaison.

Le duc. — Calomnier un prince ne mérite rien moins. (*Sortent des gardes avec Lucio.*) Claudio, voyez à faire réparation à celle que vous avez compromise. — Bonheur à vous, Mariana ! — Aimez-la, Angelo ; je l'ai confessée et je connais ses vertus. — Merci de ta grande bonté, mon bon Escalus ; je ne m'en tiendrai pas aux louanges : j'ai en réserve pour toi quelque chose de plus flatteur. — Merci, mon bon prévôt, pour ta vigilance et ta discrétion ; nous te trouverons un emploi plus digne de toi. Pardonnez-lui, Angelo, pour avoir apporté la tête du Ragusain en place de celle de Claudio ; c'est une faute qui s'excuse d'elle-même. — Chère Isabella, j'ai à vous faire une proposition qui importe beaucoup à votre bonheur : si vous consentez à incliner vers moi une oreille complaisante, ce qui est à moi sera vôtre, ce qui est vôtre sera mien. Ainsi, rendons-nous à notre palais, où nous vous expliquerons ce qui vous est encore caché, et qu'il est convenable que vous connaissiez tous.

(*Ils sortent.*)

NOUVELLE PUBLICATION

IBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DIRIGÉE PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix de chaque volume broché : 2 francs

La reliure en percaline, tranches rouges, se paye en sus 1 franc.

is appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable la nature, dans les sciences, dans l'industrie, dans les dans l'histoire, dans l'homme, dans tout ce qui est digne re intérêt en dehors de nous et en nous-même.

uis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de nille en papillon jusqu'aux évolutions sublimes des astres, en de beautés à contempler, à admirer, à essayer de com- e dans l'immense panorama de la nature !

uis les premières observations de quelques hommes de dans l'antiquité, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées ous nos yeux, applications de la vapeur, de l'électricité, la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence hu- , que de conquêtes glorieuses sur l'ignorance !

s l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux nages de la puissance humaine en lutte avec la nature, l'on la suive cherchant l'or, le fer, la houille dans les en- s de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre dans ces ises éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et ues, où, nuit et jour, des essaims d'hommes font subir à la e les transformations nécessaires à l'accroissement de notre tre, de nos forces, et au perfectionnement de nos moyens n.

uelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, ure, architecture, musique ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous l'intarissable source de surprises si charmantes et de si doux rapprochements !

Laissons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements qui rayonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et de tous ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie.

N'est-ce pas d'ailleurs au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre d'intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts? La raison suffira pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont, ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

ÉDOUARD CHARTON.

OUVRAGES PUBLIÉS

rveilles de la végétation, par P. MARION. 1 vol. illustré de 45 vi- tes par Lancelot.

rveilles de la céramique, par JACQUEMART. 1 vol. illustré de ignettes par H. Catenacci.

ages de la France, par Armand LANDRIN. 1 vol. illustré de vignettes par Mesnel.

s et Tremblements de terre, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. ré de 62 vignettes par E. Riou.

leur, par M. le professeur CAZIN, 1 vol. illustré de 90 vignettes hanadier.

et Tonnerre, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 38 vignettes . Bayard et H. Clerget.

rveilles de l'optique, par F. MARION. 1 vol. illustré de 60 vignettes . de Neuville et Jahandier.

rveilles de l'électricité, par BAILLE. 1 vol. illustré par Jahan-

Les Ballons, par Camille FLAMMARION. 1 volume illustré.

Grottes et Cavernes, par BADIN. 1 vol. illustré par Camille Saglio.

Les grandes Chasses, par Victor MEUNIER. 1 vol. illustré de 20 vignettes par Lançon.

Les Merveilles de l'architecture, par André LEFEBVRE. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Thérond.

Les Merveilles de la météorologie, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. illustré de 23 vignettes par Lebreton.

Les Merveilles célestes, Lectures du soir, par C. FLAMMARION. 1 vol. illustré de 30 planches.

Les Métamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société entomologique de France. 1 volume illustré de 300 figures sur bois.

Les Merveilles de l'art naval, par L. RENARD. 1 vol. illustré de 50 vignettes sur bois par Morel-Fatio.

Les Merveilles du monde invisible, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 100 figures sur bois.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

res et les Jardins, par André LEFÈVRE. 1 volume illustré.

rveilles de l'intelligence des animaux, par Ernest MENAULT. ume illustré.

rerie, par SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot au Louvre. ume illustré.

des plantes, par BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée -Louis. 1 volume illustré.

par R. RADEAU. 1 volume illustré.

ues, par LACOMBE, ancien élève de l'École des chartes. 1 volume ré.

Les Colosses, par Arthur RHONÉ. 1 volume illustré.

L'Eau, par G. TISSANDIER. 1 volume illustré.

Les Glaciers, par ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 volume illustré.

Les grandes Pêches, par Victor MEUNIER. 1 volume illustré.

Les Machines, par Georges RENAUD. 1 volume illustré.

Les Monstres marins, par A. LANDRIN. 1 volume illustré.

Les Phares, par L. RENARD, bibliothécaire au dépôt des cartes de la marine. 1 volume illustré.

Les Ruines et les Tombeaux, par Michel MASSON. 1 volume illustré.

L'Or et l'Argent, par V. MEUNIER, fils. 1 volume illustré.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui ; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique* et *sobriété.* D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entrep[illegible] partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier, de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan q[illegible] adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours [illegible]tages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui r[illegible] les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas l[illegible] édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus d[illegible] confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans e[illegible] pour les écrivains principaux ; pour les autres, un choix sera fait avec [illegible]

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircisse[illegible] qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue [illegible] le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous [illegible] l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Moli[illegible] lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre [illegible]tique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à l[illegible] soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vo[illegible] l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexi[illegible] mera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bo[illegible] et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la la[illegible] nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur not[illegible] les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms propr[illegible] plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., fa[illegible] les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de ch[illegible] teur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la pl[illegible] moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour l[illegible] de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus gr[illegible] indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes existan[illegible] bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditions [illegible] surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou peu [illegible] après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand [illegible] lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalane. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c.
Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I, II et III sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerque, membre de l'Institut. Tomes I à XI. L'édition formera 14 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

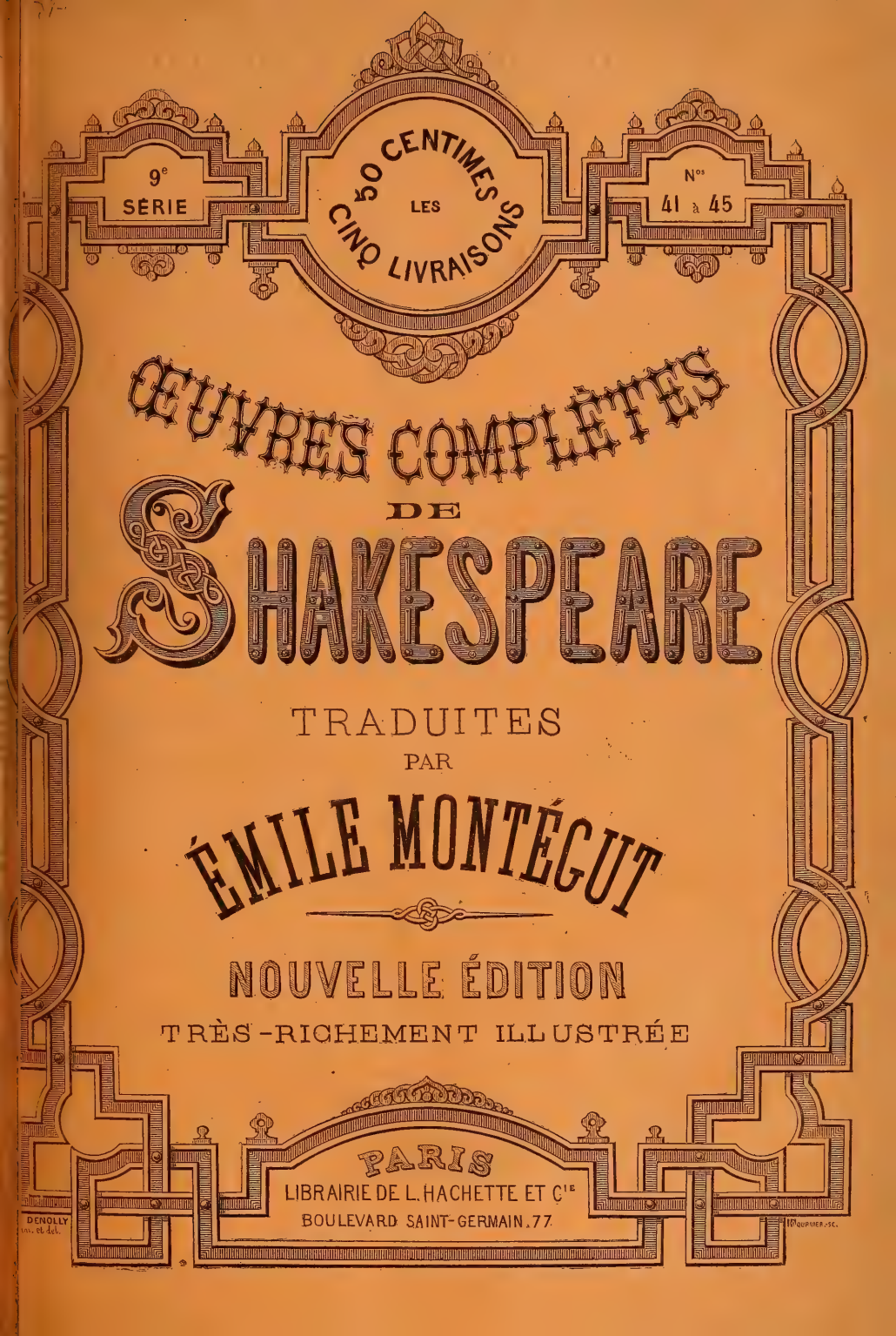
La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'éditio[illegible] 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume.

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. E. Soulié.
Boileau, par M. Caboche.
La Fontaine, par M. Julien Girard.
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.
Regnard, par M. V. Fournel.
Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier v[illegible] chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, [illegible] simile qui pourront être joints à ses œuvres.

13112 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


9e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 41 à 45
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
DENOLLY
MONQUPNER-SC.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKESPEARE

TRADUITES

PAR ÉMILE MONTÉGUT

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉES

ET PUBLIÉES

PAR LIVRAISONS A 10 CENTIMES

Et par fascicules à 50 centimes contenant 5 livraisons réunies sous une couverture imprimée

L'OUVRAGE COMPLET FORMERA ENVIRON 200 LIVRAISONS

Il paraît une livraison par semaine depuis le 16 mars 1866

Shakespeare est un de ces génies qui appartiennent à l'humanité tout entière. Ils franchissent les limites d'idiome et de nationalité. Il faut que leur œuvre soit lue dans tous les pays et, dans chaque pays, par le plus grand nombre possible de lecteurs.

C'est sous l'empire de cette idée qu'est publiée la présente édition.

La traduction est due à l'auteur de remarquables travaux sur Shakespeare, à M. Émile Montégut, qui a le double avantage d'être un écrivain de grand talent dans sa langue maternelle en même temps qu'un des hommes connaissant le mieux en France la langue et le génie anglais.

Les illustrations, empruntées à l'Angleterre, ont fait l'immense succès de l'édition qui se publie à Londres en ce moment. Elles sont exécutées avec une vive intelligence du génie shakespearien, et plus l'édition avance, plus on s'efforce de leur donner de perfection.

Le prix et le mode de publication mettent l'édition française à la portée des bourses les plus modestes.

LA MEITRI DUMPTIE

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

Un lord.
CHRISTOPHE SLY, chaudronnier.
Une hôtesse.
Un page.
Comédiens, chasseurs et valets.

PERSONNAGES DU DRAME.

BAPTISTA, riche gentilhomme de Padoue.
VINCENTIO, vieux gentilhomme de Pise.
LUCENTIO, fils de VINCENTIO, amoureux de BIANCA.
PETRUCHIO, gentilhomme de Vérone, prétendu de KATHARINA.
GREMIO, HORTENSIO, } prétendants à la main de BIANCA.
TRANIO, BIONDELLO, } valets de LUCENTIO.
GRUMIO, CURTIS, } valets de PETRUCHIO.
LE PÉDANT.

KATHARINA, la mégère, BIANCA, sa sœur, } filles de BAPTISTA.
Une veuve.
Un tailleur, un mercier, domestiques de BAPTISTA et de PETRUCHIO.

Scène. — Tantôt à Padoue et tantôt à la maison de campagne de Petruchio.

LA

MÉGÈRE DOMPTEE.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la porte d'un cabaret, sur une bruyère.

Entrent L'HÔTESSE *et* SLY.

SLY. — Sur ma foi, je vous peignerai le chignon.

L'HÔTESSE. — Une paire de menottes, coquin.

SLY. — Vous êtes une drôlesse ; les Sly ne sont pas des coquins : regardez dans les chroniques, vous verrez que nous sommes venus avec Richard le Conquérant. Donc, *pocas pallabris ;* laissez tourner le monde : *Sessa!*

L'HÔTESSE. — Vous ne voulez pas payer les verres que vous avez cassés ?

SLY. — Non, pas un denier. Va-t'en, par saint Giérome! ton lit est froid, va t'y chauffer.

L'HÔTESSE. — Je sais le bon moyen ; je vais aller chercher le quartenier.

SLY. — Tiercenier, quartenier ou quintenier, je lui répondrai avec la loi; je ne bougerai pas d'un pouce, mon garçon; qu'il vienne et qu'il soit poli. (*Il se couche à terre et s'endort.*)

Bruit de cors de chasse. Entre UN LORD *revenant de la chasse avec ses piqueurs et ses valets.*

LE LORD. — Piqueur, je te recommande mes chiens, soigne-les bien : frotte *Merriman*, la pauvre bête ne peut plus souffler, et accouple *Clowder* avec la braque à large gueule. As-tu vu, mon garçon, comme *Silver* a bien pris la piste au coin de la haie, alors que les autres chiens ne sentaient plus? je ne voudrais pas perdre ce chien pour vingt livres.

PREMIER PIQUEUR. — Eh ! *Belman* est un aussi bon chien que lui, Milord ; il s'est mis à aboyer lorsque la trace était perdue, et deux fois dans la journée il a retrouvé la piste éventée : je le tiens pour le meilleur chien, je vous en réponds.

LE LORD. — Tu es un imbécile ; si *Écho* était aussi bon coureur, je l'estimerais plus qu'une douzaine de *Belman :* mais fais-les bien souper et prends soin d'eux tous ; j'ai l'intention de chasse encore demain.

PREMIER PIQUEUR. — C'est bien, Milord.

LE LORD, *apercevant Sly.* — Qu'est-ce qu'il y a là? un mort ou un ivrogne? Regardez, respire-t-il?

SECOND PIQUEUR. — Il respire, Milord. Heureusement qu'il est échauffé par l'ale, sans cela ce serait un lit bien froid pour dormir si profondément.

LE LORD. — Oh ! monstrueuse bête ! le voilà couché tout comme un cochon ! Ô affreuse mort, que te voilà donc une image ignoble et dégoûtante! Messieurs, je veux faire une farce à cet ivrogne. Si on le transportait au lit, enveloppé dans des draps bien doux, avec des bagues à ses

doigts, un dîner délicieux près de son lit et des domestiques bien mis pour le servir quand il s'éveillerait, croyez-vous que le mendiant n'oublierait pas ce qu'il est? qu'en dites-vous?

Premier piqueur. — Je vous assure, Milord, qu'il ne pourrait faire autrement.

Second piqueur. — Ça lui semblerait bien drôle quand il s'éveillerait.

Le lord. — A peu près comme un rêve flatteur, ou un château en Espagne. Eh bien! enlevez-le, et menez bien la plaisanterie. Portez-le doucement dans ma plus belle chambre et décorez-la de tous mes tableaux galants. Baignez sa tête sale dans de tièdes eaux parfumées et brûlez des bois odorants pour que l'appartement embaume. Tenez de la musique prête pour l'heure où il s'éveillera, afin de lui faire un concert délicieux et divin; si par hasard il parle, accourez immédiatement et dites avec une révérence d'humble soumission : que commande Votre Honneur? Qu'un de vous lui présente un bassin d'argent, rempli d'eau de rose, avec des fleurs effeuillées dedans; qu'un autre lui présente l'aiguière, un troisième, l'essuie-mains damassé; et qu'il dise : « Plairait-il à Votre Seigneurie de se rafraîchir les mains? » Qu'il y en ait un qui se tienne prêt avec un riche costume et qu'il lui demande quel vêtement il veut mettre; qu'un autre lui parle de ses chiens et de ses chevaux, et de la douleur que sa maladie cause à sa dame; persuadez-lui qu'il a été lunatique, et, lorsqu'il dira qu'il est un tel, dites-lui qu'il rêve, car il n'est rien moins qu'un puissant seigneur. Faites cela, et faites-le gentiment, mes aimables Messieurs. Ce sera un passe-temps amusant au delà de toute expression, si la chose est adroitement et décemment conduite.

Premier piqueur. — Monseigneur, je vous le garantis, nous jouerons si bien notre rôle, qu'il sera forcé de croire, tant nous y mettrons de sérieux, qu'il n'est pas moins que ce que nous lui dirons qu'il est.

Le lord. — Enlevez-le doucement, portez-le au lit et que chacun soit à son rôle lorsqu'il s'éveillera. (*Les valets emportent Sly. On entend un bruit de trompette.*) Maraud, va voir ce que c'est que cette trompette. (*Un valet sort.*) Sans doute quelque noble gentilhomme en voyage qui désire se reposer ici.

(*Rentre le valet.*)

Eh bien! qui c'est-il?

Le valet. — Sous le bon plaisir de Votre Honneur, ce sont des comédiens qui offrent leurs services à Votre Seigneurie.

Le lord. — Ordonne-leur d'approcher.

Entrent les comédiens.

Eh bien! mes garçons, vous êtes les bienvenus.

Les comédiens. — Nous remercions Votre Honneur.

Le lord. — Avez-vous l'intention de loger chez moi cette nuit?

Second comédien. — S'il plaît à Votre Seigneurie d'accepter nos services.

Le lord. — De tout mon cœur.... Ce garçon que voilà, je me rappelle l'avoir vu jouer autrefois le fils aîné d'un fermier; c'était dans cette pièce où vous faisiez si bien la cour à la dame noble : j'ai oublié votre nom, mais vraiment ce rôle était joué en perfection et rendu au naturel.

Premier comédien. — Je pense que c'était Soto, dont Votre Honneur veut parler?

Le lord. — C'est cela même; tu jouais à ravir. Eh bien! vous êtes, ma foi, venus en bon temps, d'autant mieux que je suis en train d'arranger un divertissement pour lequel votre adresse peut m'être d'un grand secours. Il y a ici un lord qui assistera ce soir à votre représentation : mais je me défie de votre discrétion, et j'ai peur qu'en vous apercevant de ses étranges façons, — car Son Honneur n'a jamais entendu un drame, — il ne vous échappe quelque éclat de joyeuse humeur, et que vous ne l'offensiez; car je vous le dis, Messieurs, si vous souriez, il montrera de l'impatience.

Premier comédien. — Soyez sans crainte, Monseigneur, nous saurons nous contenir, fût-il le plus parfait grotesque du monde.

Second comédien, *à son camarade.* — Allez chercher un torchon pour nettoyer vos souliers, et je vais conclure nos arrangements. (*Sort un comédien.*) Milord, nous nous arrangerions volontiers d'une épaule de mouton et d'un peu de vinaigre pour faire rugir notre diable.

Le lord. — Va, maraud, emmène-les à l'office, et qu'on leur fasse bon accueil à tous; qu'on ne les laisse manquer de rien de ce que peut fournir ma maison. (*Sortent un valet et les comédiens.*) Toi, maraud (*à un autre valet*), va-t'en chercher Barthélemy, mon page, et dis-lui de s'habiller de la tête aux pieds comme une dame : cela fait, conduis-le dans la chambre de l'ivrogne, appelle-le Madame et montre-lui tous les signes

SLY. — Quoi donc? Voulez-vous me rendre fou? Ne suis-je pas Christophe Sly

(Prologue, sc. II.)

de l'obéissance. Dis-lui, s'il veut se faire bien venir de moi, d'imiter les bonnes façons qu'il a pu observer chez les dames nobles, dans leurs rapports avec leurs maris : qu'il rende à l'ivrogne ces mêmes devoirs d'une voix douce et soumise et avec de respectueuses révérences; qu'il lui dise, par exemple : Que peut commander Votre Honneur qui permette à sa dame, à son humble femme, de lui montrer son dévouement et de lui faire connaître son amour? qu'ensuite, avec de tendres enlacements, des baisers tentateurs, et en inclinant la tête sur son sein, il répande des larmes en lui disant que ces larmes viennent de la joie qu'elle éprouve de voir rendu à la santé son noble Seigneur qui, pendant ces sept dernières années, s'est imaginé n'être qu'un pauvre et immonde mendiant. Si le garçon n'avait pas ce don des femmes de pleurer à volonté des averses de larmes, il se tirerait d'affaire avec un oignon qui, enveloppé soigneusement dans un mouchoir, lui ferait, quoi qu'il en eût, venir les larmes aux yeux. Vois à terminer ces arrangements avec toute la promptitude possible; tantôt je te donnerai de nouvelles instructions. (*Sort un valet.*) Je sais que le gamin saura attraper à merveille la grâce, la voix, la démarche et les gestes d'une femme de qualité; il me tarde de l'entendre appeler l'ivrogne, époux, et de voir comment feront mes gens pour se retenir de rire, lorsqu'ils rendront hommage à ce simple paysan. Je vais entrer pour les conseiller; à l'occasion ma présence suffira pour modérer l'excès de leur joyeuse humeur qui, sans cela, pourrait bien dépasser toute mesure.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une chambre à coucher dans la maison du lord.

On aperçoit Sly, vêtu d'une riche robe de chambre, avec des valets autour de lui, les uns tenant de riches habits, les autres un bassin, une aiguière et autres objets. Entre LE LORD *sous des habits de valet.*

SLY. — Au nom de Dieu, un pot de petite ale.

PREMIER VALET. — Plairait-il à Votre Honneur de boire un verre de vin des Canaries?

SECOND VALET. — Plairait-il à Votre Honneur de goûter de ces conserves?

TROISIÈME VALET. — Quel costume Votre Honneur portera-t-il aujourd'hui?

SLY. — Je m'appelle Christophe Sly; ne me donnez pas de l'*honneur* ni de la *seigneurie;* je n'ai jamais bu de vin des Canaries de ma vie, et si vous voulez me donner des conserves, donnez-moi des conserves de bœuf. Ne me demandez jamais quel costume je veux mettre, car j'ai juste autant de vestes que j'ai d'échines, autant de bas que j'ai de jambes et autant de souliers que j'ai de pieds; même il arrive quelquefois que j'ai plus de pieds que de souliers, ou que j'ai de tels souliers que mes doigts de pied se mettent à la fenêtre par les trous du cuir.

LE LORD. — Le ciel débarrasse Votre Honneur de cette triste lubie! Faut-il qu'un homme si puissant, d'une telle naissance, si riche et si considéré, soit tourmenté par une aussi vilaine monomanie!

SLY. — Quoi donc? Voulez-vous me rendre fou? Ne suis je pas Christophe Sly, le fils du vieux Sly, de Burton-Heath, colporteur de naissance, faiseur de cartes par éducation, conducteur d'ours par changement d'état et actuellement exerçant la profession de chaudronnier? Demandez à Marian Hacket, la grosse cabaretière de Wincot, si elle ne me connaît pas; si elle dit que je ne suis pas sur son compte pour quatorze pence d'ale simple, comptez-moi pour le plus ficffé menteur de la chrétienté. Comment donc! je ne suis pas hors de mon bon sens, sans doute. Voici....

PREMIER VALET. — Oh! voilà ce qui fait pleurer votre dame.

SECOND VALET. — Oh! voilà ce qui désole vos serviteurs.

LE LORD. — Voilà pourquoi vos parents évitent votre maison, chassés qu'ils en sont par votre étrange hallucination. O noble Seigneur, souviens-toi de ta naissance, rappelle de leur exil tes anciennes pensées et exile loin de toi ces rêves abjects et bas. Vois comme tes serviteurs s'empressent autour de toi, chacun prêt à accomplir la tâche qui lui est propre, sur un de tes signes. Veux-tu entendre de la musique? écoute! (*Musique.*) Apollon joue et vingt rossignols encagés chantent. Aimes-tu mieux dormir? nous te conduirons à une couche plus douce et plus moelleuse que le lit somptueux orné exprès pour Sémiramis. Parle; veux-tu te promener? nous tapisserons ta route : veux-tu monter à cheval? nous allons tenir prêts tes chevaux et leur mettre des harnais brodés d'or et de perles. Aimes-tu à

chasser à l'oiseau? tu possèdes des faucons dont le vol dépasse celui de l'alouette matinale; préfères-tu la chasse au chien? tes limiers vont forcer le ciel de répondre à leurs cris et tirer des échos retentissants de la sourde terre.

Premier valet. — Demande une chasse à courre; tes lévriers sont aussi rapides que des cerfs à longue haleine et plus légers que des biches.

Second valet. — Aimes-tu les peintures? nous allons t'apporter immédiatement un tableau représentant Adonis sur le bord d'un ruisseau et Vénus cachée dans les roseaux, qui semblent se balancer et folâtrer sous son haleine, tout comme les roseaux lorsqu'ils ondulent en jouant avec le vent.

Le lord. — Nous te montrerons Io quand, encore vierge, elle fut trompée et surprise; l'acte réel ne fut pas plus vivant que sa représentation peinte.

Troisième valet. — Ou bien encore Daphné errant à travers un bois épineux, se déchirant les jambes avec tant de vérité qu'on jurerait qu'elles saignent, et qu'Apollon, désolé, pleure devant ce spectacle, tant le sang et les larmes sont figurés avec un art magistral.

Le lord. — Tu es un lord et rien qu'un lord, et tu possèdes une dame d'une beauté infiniment supérieure à aucune autre dans ce siècle de décadence.

Premier valet. — Avant que les larmes qu'elle a versées à cause de toi eussent sillonné comme des flots envieux son aimable visage, elle était la plus belle créature du monde, et elle ne le cède encore à aucune.

Sly. — Suis-je un lord? est-ce que je possède une telle dame? Est-ce que je rêve? ou bien ai-je rêvé jusques à aujourd'hui? Je ne dors pas; je vois, j'entends, je parle; je flaire de douces odeurs et je touche de doux objets; oui, sur ma vie, je suis vraiment un lord, et non pas Christophe Sly, non pas un chaudronnier. Bon, conduisez notre dame ici pour que nous la voyions, et pour la seconde fois un pot de toute petite ale.

Second valet. — Plairait-il à Votre Puissance de se laver les mains? (*Les valets lui présentent une aiguière, un bassin et un essuie-mains.*) Oh! combien nous sommes heureux de vous voir revenu à la raison! Oh! puissiez-vous connaître de nouveau ce que vous êtes! pendant ces quinze dernières années vous avez été plongé dans un rêve; et lorsque vous vous réveilliez, votre veille ressemblait au sommeil.

Sly. — Ces quinze dernières années! Ma foi, voilà un somme d'une bonne longueur. Mais, est-ce que je n'ai pas parlé pendant tout ce temps-là?

Premier valet. — Oh! si, Monseigneur, mais des paroles qui équivalaient à de vrais non sens; car, quoique vous fussiez couché dans cette bonne chambre, vous prétendiez qu'on vous avait flanqué à la porte, et vous clabaudiez contre l'hôtesse de la maison, disant que vous la feriez passer devant le tribunal des fraudes, parce qu'elle vous apportait des cruches de grès au lieu de quarts cachetés: quelquefois vous appeliez Cécile Hacket.

Sly. — Oui, la servante de l'hôtesse.

Troisième valet. — Vraiment, Seigneur, vous ne connaissez pas une telle maison, ni une telle servante, pas plus que les hommes dont vous avez cité maintes fois les noms, tels que Stephen Sly et le vieux John Naps le Vert et Peter Turf, et Henry Pimpernell, et vingt, autres individus de noms semblables, qui n'ont jamais existé et que personne n'a jamais vus.

Sly. — Eh bien alors, Dieu soit loué pour mon bon rétablissement!

Tous ensemble. — *Amen!*

Sly. — Je te remercie; tu n'y perdras rien.

Entre le page, *en habits de femme, avec* des suivants.

Le page. — Comment se traite mon Noble Seigneur?

Sly. — Parbleu, je me traite bien; car il y a abondance de bonne chère. Où est ma femme?

Le page. — La voici, noble Seigneur; que lui voulez-vous?

Sly. — Vous êtes ma femme et vous ne m'appelez pas mari? Ce sont mes gens qui doivent m'appeler seigneur; moi, je suis votre bon homme.

Le page. — Mon époux et mon Seigneur, mon Seigneur et mon époux, je suis votre femme en toute obéissance.

Sly. — Je le sais parfaitement. Comment dois-je l'appeler?

Le lord. — Madame.

Sly. — Alice Madame, ou Jeanne Madame?

Le lord. — Madame et rien d'autre; c'est ainsi que les lords appellent les ladies.

Sly. — Madame ma femme, ils disent que j'ai rêvé et dormi quelque chose comme quinze ans, et même plus.

Le page. — Oui, et il me semble qu'il y a trente ans, tant le temps m'a duré séparée ainsi de votre lit.

Sly. — C'est beaucoup. Valets, laissez-moi seul avec elle. Madame, déshabillez-vous maintenant et venez au lit.

Le page. — Trois fois noble seigneur, laissez-moi vous conjurer de m'excuser encore pour une nuit ou deux, ou tout au moins jusqu'à ce que le soleil soit couché; car vos médecins m'ont expressément recommandé, sous peine de vous voir retomber dans votre ancienne maladie, de m'abstenir encore quelque temps de votre lit. J'espère que cette raison me servira d'excuse.

Sly. — Fort bien; mais il se trouve qu'il m'est très-difficile d'attendre aussi longtemps; cependant, comme je ne voudrais pas retomber dans mes lubies, j'attendrai en dépit de la chair et du sang.

Entre un valet.

Le valet. — Les comédiens de Votre Honneur, ayant appris votre rétablissement, sont venus pour représenter une amusante comédie. Vos médecins ont jugé ce divertissement convenable; car ayant considéré que trop de tristesse a congelé votre sang, et que la mélancolie est mère de la frénésie, ils ont pensé qu'il serait bon de vous faire entendre une comédie et de tonifier votre esprit par la gaieté et le rire, qui préviennent mille maux et allongent la vie.

Sly. — Parbleu, oui, qu'ils la jouent! Une *comadie*, c'est une gigue de Noël ou des tours de saltimbanques, n'est-ce pas?

Le page. — Non, mon bon Seigneur, c'est d'une étoffe plus divertissante.

Sly. — Quoi donc, d'une étoffe de ménage?

Le page. — C'est une manière d'histoire.

Sly. — Bien, nous allons la voir; venez, Madame ma femme, asseyez-vous à côté de moi, et laissons la terre tourner; nous ne serons jamais plus jeunes que maintenant.

(*Ils s'asseyent.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Padoue. Une place publique.

Entrent LUCENTIO *et* TRANIO.

Lucentio. — Tranio, puisque je suis arrivé dans la fertile Lombardie, jardin délicieux de la grande Italie, poussé par le vif désir que j'avais de voir la belle Padoue, nourrice des arts, et que grâces à l'affection et à l'autorisation de mon père, je me trouve muni de la protection que peuvent me donner sa bienveillance et ton aimable compagnie, toi, mon fidèle serviteur, dont j'ai en toute chose éprouvé le dévouement, soufflons un peu ici et entamons-y heureusement une carrière de travail et d'études libérales. Pise, renommée par la gravité de ses citoyens, me donna la naissance, et mon père, Vincentio, marchand dont le commerce est considérable dans le monde, descend des Bentiviglio. Il convient au fils de Vincentio, qui a été élevé à Florence, s'il veut tenir toutes les espérances qu'on a conçues de lui, de rehausser sa fortune par ses actes de vertu. C'est pourquoi, Tranio, pendant le temps de mes études, je veux m'appliquer à la vertu et à cette partie de la philosophie qui traite du bonheur que l'on peut atteindre particulièrement par la vertu. Dis-moi ton avis, car j'ai quitté Pise et je suis venu à Padoue comme un homme qui sort d'un petit étang pour se plonger dans un grand fleuve et qui cherche à éteindre sa soif par la satiété.

Tranio. — *Mi perdonate*, mon gentil maître, je veux toujours ce que vous voulez, et je serai heureux de vous voir persister dans votre réso-

SLY. Bien, nous allons la voir; venez, Madame ma femme, asseyez-vous à côté de moi, et laissons tourner la terre; nous ne serons jamais plus jeunes que maintenant. (Prologue, sc II.)

lution de sucer les douceurs de la douce philosophie; cependant, mon doux maître, tout en admirant cette vertu et cette discipline morale, ne soyons, je vous en prie, ni des stoïques ni des souches, et ne donnons pas tant de notre dévouement à la morale d'Aristote que nous traitions Ovide comme un paria absolument repoussé. Employez la logique à discuter avec vos compagnons, pratiquez la rhétorique dans votre conversation, servez-vous de la musique et de la poésie pour stimuler votre esprit; quant aux mathématiques et à la métaphysique; adonnez-vous-y selon que le cœur vous en dira : où il n'y a pas de plaisir, il n'y a pas de profit. Bref, Monsieur, étudiez ce qui vous plaira le plus.

LUCENTIO. — Grand merci, Tranio, tu me conseilles bien. Biondello, si tu étais débarqué maintenant, nous pourrions de suite prendre nos dispositions et choisir un logement digne de recevoir les amis qu'avec le temps nous ne manquerons pas de faire à Padoue. Mais arrêtons un peu; quelle est cette société?

TRANIO. — Maître, sans doute quelque députation qui vient nous souhaiter la bienvenue dans cette ville.

Entrent BAPTISTA, KATHARINA, BIANCA, GREMIO *et* HORTENSIO. LUCENTIO *et* TRANIO *se tiennent à l'écart.*

BAPTISTA. — Messieurs, ne m'importunez pas davantage; vous savez que ma résolution est fermement arrêtée, et cette résolution est de ne pas établir ma seconde fille avant que mon aînée soit pourvue d'un mari si l'un de vous deux aime

Katharina, comme je vous connais très-bien et que je vous aime beaucoup, celui-là a toute permission de l'entretenir à son plaisir.

Gremio. — L'entretenir ! la contenir plutôt; elle est trop méchante pour moi. Dites, dites, Hortensio, voudriez-vous d'une telle femme?

Katharina, *à Baptista.*—Dites-moi, Monsieur, je vous en prie, est-ce votre volonté de me laisser mettre à dame par ces beaux joueurs-là?

Hortensio. — Vous mettre à dame, Mademoiselle ! comment entendez-vous la chose? Il faudrait que vous fussiez d'une pâte plus tendre et plus douce pour que nous songeassions à vous mettre à dame.

Katharina. — Vrai, Monsieur, vous n'aurez jamais rien à craindre de semblable; je vous déclare qu'une telle pensée n'est pas encore à mi-chemin du cœur de la personne que voilà; mais si cela était, son premier soin serait, n'en doutez pas, de vous peigner la boule avec un escabeau à trois pieds, de vous barbouiller la figure et de vous traiter comme un sot.

Hortensio. — De tous diables semblables, délivrez-nous, mon bon Seigneur!

Gremio. — Et moi pareillement, mon bon Seigneur!

Tranio, *à Lucentio.* — Chut, maître ! voici une pièce divertissante qui est en train de se jouer; cette fille est folle à lier, où c'est une fameuse pie-grièche.

Lucentio, *à Tranio.* — Mais dans le silence de l'autre je découvre cette modestie et ce maintien réservé qui conviennent aux jeunes filles. Paix, Tranio.

Tranio, *à Lucentio.* — Bien dit, maître; motus! et regardez tout votre soûl.

Baptista. — Messieurs, pour commencer par exécuter ce que j'ai dit, Bianca va rentrer au logis. Que cela ne te fâche pas, ma bonne Bianca; je ne t'en aimerai pas moins, ma fille.

Katharina. — Une charmante enfant! Si on lui fourrait le doigt dans l'œil, elle saurait mieux pourquoi elle pleure.

Bianca. — Ma sœur, soyez contente de mon mécontentement. Monsieur, je dois humblement obéir à votre bon plaisir; mes livres et mes instruments vont me tenir compagnie; j'étudierai les uns et m'exercerai avec les autres.

Lucentio. — Écoute, Tranio ! ne te semble-t-il pas entendre parler Minerve?

Hortensio. — Signor Baptista, pourquoi cette conduite singulière? Je suis fâché que notre affection pour Bianca lui vaille ce chagrin.

Gremio. — Voyons, est-ce que vous allez la mettre en cage pour faire plaisir à ce diable d'enfer, et lui faire porter le poids des péchés de sa langue, signor Baptista?

Baptista. — Messieurs, prenez-en votre parti; ma résolution est arrêtée. Rentrez, Bianca. (*Bianca sort.*) Comme je sais qu'elle aime avec passion la musique, les instruments, la poésie, je veux avoir chez moi des maîtres qui puissent instruire sa jeunesse. Si vous connaissez de tels maîtres, Hortensio, et vous aussi, signor Gremio, envoyez-les-moi, car j'aurai toujours de grands égards pour les hommes capables, et je serai toujours libéral pour tout ce qui regarde l'éducation de mes enfants; là-dessus, adieu. Vous pouvez rester, Katharina, car j'ai à m'entretenir plus longuement avec Bianca. (*Il sort.*)

Katharina. — Parbleu! mais j'imagine que je puis m'en aller aussi, n'est-ce pas? Comment donc! ne va-t-on pas me régler mes heures? Comme si je ne savais pas ce que je dois prendre ou laisser, je vous le demande!

(*Elle sort.*)

Gremio. — Vous pouvez aller rejoindre la femelle du diable; vos qualités sont tellement recommandables que personne ne voudra de vous. Notre amour n'est pas si grand, Hortensio, que nous ne puissions souffler ensemble sur nos doigts et nous en débarrasser en le faisant jeûner. Notre gâteau n'a senti le feu d'aucun côté. Adieu. — Cependant, pour l'amour que je porte à ma douce Bianca, si je puis d'une manière quelconque mettre la main sur un homme capable de lui enseigner ces arts qui la passionnent, je me ferai un plaisir de l'envoyer à son père.

Hortensio. — Moi de même, signor Gremio: mais un mot, je vous en prie. Quoique jusqu'à présent la nature de notre rivalité n'ait pas engendré entre nous de grands pourparlers, il me paraît, après mûre réflexion, si nous voulons encore avoir accès auprès de nos belles maîtresses et devenir d'heureux rivaux dans l'amour de Bianca, que tous nos efforts doivent tendre particulièrement à amener une certaine chose.

Gremio. — Quelle chose, je vous prie?

Hortensio. — Parbleu ! trouver un mari pour sa sœur.

Gremio. — Un mari! un diable.

Hortensio. — Je dis un mari.

Gremio. — Je dis un diable. Est-ce que tu crois, Hortensio, que malgré la fortune de son père, il y ait un homme assez fou pour se marier avec l'enfer?

Hortensio. — Bah! bah! Gremio, quoiqu'il soit au-dessus de votre patience et de la mienne d'endurer le tapage de ses criailleries, croyez-moi, mon cher, il ne manque pas de bons garçons dans le monde, si on savait où les pêcher, qui la prendraient fort bien avec tous ses défauts et une somme suffisamment ronde.

Gremio. — Je n'en sais rien; mais, pour moi, j'aimerais juste autant toucher sa dot à cette condition qu'être fouetté tous les matins à la croix du carrefour.

Hortensio. — Ma foi, en effet, vous avez raison; entre deux pommes gâtées le choix est difficile. Mais voyons : puisque cet obstacle légal nous rend amis, maintenons notre amitié jusqu'à ce que nous ayons aidé la fille aînée de Baptista à se trouver un mari; alors la plus jeune se trouvant libre de se marier, nous recommencerons sur nouveaux frais. Douce Bianca! heureux l'homme qui l'aura! Celui qui court le plus vite gagne la bague : qu'en dites-vous, signor Gremio?

Gremio. — Je partage votre avis, et je donnerais de bon cœur le meilleur cheval de Padoue à celui qui consentirait à commencer sa cour à Katharina, et qui réussirait à la conquérir, à l'épouser, à coucher avec elle et à débarrasser d'elle la maison de son père. Partons.

(*Ils sortent.*)

Tranio, *s'avançant.* — Mais, dites-moi, Monsieur, je vous en prie, est-il bien possible que l'amour s'empare de quelqu'un si subitement?

Lucentio. — O Tranio! je n'avais jamais cru que cela fût possible ou probable jusqu'au moment où je me suis aperçu que c'était vrai. Mais vois un peu! pendant que j'étais là à regarder vaguement ce spectacle, j'ai ressenti l'effet du *vague d'amour*, et maintenant, je te le confesse en toute franchise, car tu m'es un confident aussi cher qu'Anne le fut à la reine de Carthage, je brûle, je languis, je me meurs, Tranio, si je ne fais pas la conquête de cette modeste jeune fille! Conseille-moi, Tranio, car tu peux conseiller, je le sais; aide-moi, Tranio, car tu voudras m'aider, je le sais.

Tranio. — Maître, ce n'est pas le moment de vous gronder, maintenant; le cœur n'a jamais été guéri de l'amour par les remontrances. Si l'amour vous a touché, il ne vous reste qu'à appliquer ce vers :

Redime te captum quam queas minimo.

Lucentio. — Grand merci, mon garçon; continue, je me sens déjà soulagé; ce qui va suivre me ranimera tout à fait, car tu es de bon conseil.

Tranio. — Maître, vous regardiez si passionnément la jeune fille, que vous n'avez peut-être pas remarqué l'essentiel de l'affaire.

Lucentio. — Oh! oui, je contemplais sur son visage une exquise beauté comparable à celle de la fille d'Agénor, qui fut assez puissante pour que le grand Jupiter consentît à s'humilier sous sa main lorsque de ses genoux il baisa le rivage de Crète.

Tranio. — N'en avez-vous pas vu davantage? n'avez-vous pas remarqué comment sa sœur a commencé à gronder et à soulever une tempête telle, que des oreilles humaines pouvaient à peine endurer son vacarme?

Lucentio. — Tranio, j'ai vu se mouvoir ses lèvres de corail, et parfumer l'air de son haleine; je n'ai vu en elle que des choses exquises et sacrées.

Tranio. — Alors, il n'est que temps de le tirer de son extase. — Réveillez-vous, Monsieur, je vous en prie. Si vous aimez la jeune fille, tendez vos pensées et votre esprit vers sa conquête. Voici comment se présentent les choses : sa sœur aînée est si méchante et si pie-grièche que jusqu'à ce que son père en ait débarrassé ses mains, l'objet de votre amour devra rester fille au logis, mon maître; c'est pourquoi il l'a soigneusement mise en cage pour que les prétendants ne viennent pas l'importuner.

Lucentio. — Ah! Tranio, quel père cruel! mais n'as-tu pas entendu qu'il s'inquiétait de lui procurer d'habiles professeurs pour l'instruire?

Tranio. — Oui; parbleu, Monsieur, je l'ai entendu, et maintenant notre plan est trouvé.

Lucentio. — Je le tiens, Tranio.

Tranio. — Maître, j'en jurerais, nos deux inventions se rencontrent et n'en font qu'une seule.

Lucentio. — Dis-moi d'abord la tienne.

Tranio. — Vous voulez vous faire professeur et entreprendre l'éducation de la jeune fille : voilà votre plan.

Lucentio. — C'est cela, et le crois-tu possible?

Tranio. — Possible, non! car alors, qui jouera à Padoue le personnage du fils de Vincentio? qui tiendra sa maison, étudiera dans ses livres, rece-

vra ses amis, visitera ses compatriotes et les traitera à dîner.

LUCENTIO. — *Basta*, ne t'inquiète pas; j'ai trouvé mon affaire. On ne nous a encore vus dans aucune maison, et on ne peut connaître à nos visages lequel est le maître et lequel le valet. Voici donc comment nous arrangerons les choses : tu seras maître à ma place, Tranio; tu tiendras ma maison, mon état, mes serviteurs comme moi-même; moi, je serai quelqu'autre personnage, quelque Florentin, quelque Napolitain ou quelque Pisan de basse condition. Voilà notre plan conçu, les choses marcheront ainsi. Tranio, déshabille-toi sur-le-champ, prends mon chapeau de couleur et mon manteau : lorsque Biondello sera venu, il te servira de valet; mais d'abord je prendrai des précautions pour brider sa langue.

TRANIO. — Vous en aurez bien besoin. (*Ils échangent leurs vêtements.*) En somme, Monsieur, puisque c'est votre bon plaisir et que je me suis engagé à être obéissant (car votre père me le recommanda bien à notre départ: sois serviable pour mon fils, me dit-il, quoiqu'il entendît, je crois, la chose dans un autre sens), je suis heureux d'être Lucentio, parce que j'aime beaucoup Lucentio.

LUCENTIO. — Tranio, sois Lucentio par égard pour l'amour que ressent Lucentio. Pour moi, je veux être un esclave afin de conquérir cette jeune fille dont l'aspect a soudainement captivé mes yeux blessés.

Entre BIONDELLO.

Mais voici le coquin. Maraud, où avez-vous été?

BIONDELLO. — Où j'ai été! eh bien, mais, et vous-même, où êtes-vous pour le moment? Maître, est-ce mon camarade Tranio qui a volé vos habits ou vous les siens? ou bien vous êtes-vous volés l'un l'autre? Qu'est-ce que cela veut dire, je vous prie?

LUCENTIO. — Venez ici, maraud; nous ne sommes pas dans des circonstances à plaisanter, tâchez, par conséquent, de mettre vos manières d'accord avec les circonstances. Votre camarade Tranio, ici présent, a revêtu mes habits et mon individualité pour sauver ma vie, et moi j'ai pris les siens pour m'évader; car depuis que nous sommes débarqués, j'ai tué un homme dans une querelle, et je crains d'avoir été aperçu. Servez-le comme il sied, je vous l'ordonne, pendant que je vais tâcher de m'échapper d'ici pour sauver ma vie : vous me comprenez?

BIONDELLO. — Moi, Monsieur? pas le moins du monde.

LUCENTIO. — Et pas une syllabe du nom de Tranio sur vos lèvres; Tranio est changé en Lucentio.

BIONDELLO. — Tant mieux pour lui: que ne m'en est-il arrivé autant!

TRANIO. — Et moi aussi, mon garçon, je le voudrais bien, ma foi, pour qu'il m'arrivât la réalisation de cet autre souhait, que Lucentio pût obtenir la plus jeune fille de Baptista. Mais, maraud, je te recommande, — non pour moi, mais pour mon maître, — de garder des manières discrètes dans tous les genres de compagnie où nous nous trouverons; lorsque je serai seul, je serai Tranio; mais partout ailleurs, je serai votre maître Lucentio.

LUCENTIO. — Tranio, partons; il te reste encore une chose à exécuter, c'est de te mettre au nombre des soupirants; si tu me demandes pourquoi, qu'il te suffise de savoir que mes raisons sont bonnes et solides. (*Ils sortent.*)

LES PERSONNAGES DU PROLOGUE.

PREMIER VALET. — Monseigneur, vous vous assoupissez; vous n'aimez pas la pièce?

SLY. — Si fait, par sainte Anne : c'est une bonne histoire, vraiment; est-ce qu'elle continue?

LE PAGE. — Monseigneur, elle ne fait que commencer.

SLY. — C'est un excellent morceau d'ouvrage, madame la dame; je voudrais que ça fût fini!

SCÈNE II.

Padoue. — Devant la demeure d'Hortensio.

Entrent PETRUCHIO *et* GRUMIO.

PETRUCHIO. — Vérone, je prends congé de toi quelque temps pour voir mes amis de Padoue, mais avant tous, mon ami le plus cher et le plus éprouvé, Hortensio. Je crois que voici sa maison. Hé! faquin de Grumio, frappe, te dis-je.

GRUMIO. — Frapper, Monsieur! qui frapperai-je? Est-ce que quelqu'un aurait outragé Votre Honneur?

PETRUCHIO. — Manant, frappe-moi ici, te dis-je; frappe solidement.

GRUMIO. — Vous frapper ici, Monsieur! mais,

LUCENTIO. Venez ici, maraud; nous ne sommes pas dans des circonstances à plaisanter, tâchez, par conséquent, de mettre vos manières d'accord avec les circonstances.

(Acte I, sc. I.)

Monsieur, qui suis-je, Monsieur, pour vous frapper ici, Monsieur?

Petruchio. — Manant, dis-je, frappez-moi à cette porte, et frappez-moi solidement ou je vais calotter votre caboche de coquin.

Grumio. — Mon maître est d'humeur querelleuse : je vous frapperais bien le premier, mais je sais qui, après ça, serait le plus maltraité.

Petruchio. — Vous refusez? Ma foi, drôle, puisque vous ne voulez pas frapper, je vais le faire, moi; je vais essayer de voir si vous savez votre gamme et comment vous chantez *sol*, *fa*.

(*Il tire les oreilles à Grumio.*)

Grumio. — Au secours, Messieurs! au secours! mon maître est fou!

Petruchio. — Frappez, maintenant, puisque je vous l'ordonne, coquin de manant!

Entre HORTENSIO.

Hortensio. — Eh bien! qu'est-ce? Eh quoi! mon vieil ami Grumio, et mon bon ami Petruchio! Et comment allez-vous tous là-bas, à Vérone?

Petruchio. — Signor Hortensio, vous arrivez à point pour faire cesser notre querelle. *Con tutto il core bene trovato*, je puis le dire.

Hortensio. — *Alla nostra casa bene venuto,*
Molto honorato signor mio Petruchio.

Lève-toi, Grumio, lève-toi; nous allons arranger cette querelle.

Grumio. — Vrai, Monsieur, cela ne fait rien à l'affaire, ce qu'il *allège* en latin. Ne serait-ce pas là, je vous le demande, un motif légitime pour quitter son service? Figurez-vous, Monsieur, qu'il me demande de le frapper et de le heurter solidement, Monsieur. Bon, dites-moi s'il était convenable qu'un domestique traitât ainsi son maître, qui, autant que je le sache, doit marcher sur ses trente-deux ans, et qui, par conséquent, n'est plus en âge d'être battu. Plût à Dieu que je l'eusse frappé! Grumio n'aurait pas eu ensuite les plus mauvais coups en partage.

Petruchio. — Manant insensé! Mon bon Hortensio, j'ai commandé à cette canaille de frapper à votre porte, et je n'ai pu réussir à obtenir cela de lui.

Grumio. — Frapper à la porte! O ciel! Est-ce que vous ne m'avez pas dit ces propres paroles : « Maraud, frappe-moi ici, heurte-moi ici, et frappe-moi fort, et frappe moi solidement, » et maintenant vous venez parler de frapper à la porte?

Petruchio. — Je te conseille de te taire ou de t'en aller, maraud.

Hortensio. — Patience, Petruchio; je me porte garant pour Grumio : vraiment c'est une mauvaise querelle entre vous deux. Quoi! votre fidèle, joyeux serviteur, votre vieux Grumio! — Mais dites-moi maintenant, mon aimable ami, quel bon vent vous amène ici, à Padoue, de la vieille Vérone?

Petruchio. — Le vent qui disperse les jeunes hommes à travers le monde, pour leur faire chercher fortune plus loin que leur foyer, où peu d'expérience s'acquiert. Bref, signor Hortensio, voici l'état de mes affaires. Mon père Antonio est mort, et moi je me suis lancé en plein dans ce tourbillon humain, soit pour tâcher de m'y marier, soit pour tâcher d'y faire fortune, du mieux que je pourrais. J'ai des écus dans ma bourse, j'ai des biens à la maison, et je me suis mis en route pour voir le monde.

Hortensio. — Petruchio, j'aurais bien envie de te parler rondement et de te proposer, pour femme, une certaine pie-grièche de mauvais caractère; mais tu me remercierais médiocrement de mon conseil. Cependant je te promets qu'elle sera riche, et très-riche; mais tu es trop mon ami, et je ne te la souhaite pas.

Petruchio. — Signor Hortensio, entre des amis tels que nous, peu de mots suffisent; par conséquent, si vous connaissez une personne assez riche pour être la femme de Petruchio, comme l'argent est le refrain de ma danse matrimoniale, fût-elle aussi ignoble que l'amante de Florentius, aussi vieille que la Sibylle, aussi mégère et acariâtre que la Xantippe de Socrate, ou même pis encore, cela m'est égal; oui, fût-elle plus mauvaise que les flots orageux de l'Adriatique, elle ne réussirait pas à ébranler ou à changer la fermeté de ma résolution. Je suis venu pour me marier richement à Padoue; si je m'y marie richement, je m'y marierai heureusement.

Grumio. — Vous voyez, Monsieur, il vous ouvre carrément son âme : donnez-lui de l'or en quantité et mariez-le à une poupée ou à une figurine d'aiguillettes, ou à une vieille fée sans une dent dans la bouche, et quand bien même elle aurait autant de maladies que cinquante-deux chevaux. Tout ira bien pourvu que l'argent abonde.

Hortensio. — Petruchio, puisque nous nous sommes tant avancés, je vais poursuivre ce que je n'ai entamé que par plaisanterie. Petruchio,

je puis te trouver une femme très-suffisamment riche, jeune, belle et élevée comme il convient à une femme de qualité. Son seul défaut, et il est fort suffisant, c'est d'être d'une humeur intolérable, et tellement pie-grièche, tellement méchante, que quand bien même mon état de fortune serait bien plus médiocre qu'il n'est, je ne voudrais pas l'épouser pour une mine d'or.

PETRUCHIO. — Paix, Hortensio; tu ne connais pas le pouvoir de l'or. Dis-moi le nom de son père et cela suffit; car je veux faire sa connaissance, dût-elle gronder plus fort que le tonnerre, lorsque les nuages éclatent en automne.

HORTENSIO. — Son père est Baptista Minola, un gentilhomme affable et courtois; son nom est Katharina Minola, renommée à Padoue pour sa langue querelleuse.

PETRUCHIO. — Je connais son père, quoique je ne la connaisse pas; il connaissait parfaitement feu mon père. Je ne me coucherai pas avant de l'avoir vue, Hortensio; ainsi excusez-moi si je prends la liberté de vous quitter dès cette première entrevue : — à moins pourtant que vous ne vouliez m'accompagner chez elle.

GRUMIO. — Je vous en prie, Monsieur, laissez-le aller pendant que son humeur le tient. Sur ma parole, si elle le connaissait aussi bien que moi, elle penserait que les disputes ne peuvent lui faire que peu de mal. Elle peut bien le traiter dix fois de drôle ou autres choses semblables, cela lui est bien égal. S'il commence une fois, il la bernera par ses plaisanteries; et je vais vous dire, Monsieur, si elle lui résiste un peu, il lui jettera à la face une figure de rhétorique, qui lui bouleversera tellement la figure qu'elle n'aura pas plus d'yeux pour y voir qu'un chat. Vous ne le connaissez pas, Monsieur.

HORTENSIO. — Arrête un instant, Petruchio, j'irai avec toi; car mon trésor est sous la garde de Baptista : il tient en sa possession le joyau de ma vie, sa plus jeune fille, la belle Bianca; il la refuse à ma vue et à celle d'autres encore, soupirants comme moi et mes rivaux en amour. Supposant, à cause des défauts que je vous ai signalés, qu'il était impossible que Katharina se mariât jamais, il a pris le parti d'interdire à tous l'accès auprès de Bianca jusqu'à ce que Katharina la mégère ait trouvé un mari.

GRUMIO. — Katharina, la mégère! un joli sobriquet pour une jeune fille, le pire de tous les sobriquets.

HORTENSIO. — Maintenant, mon ami Petruchio va me faire un plaisir. Je vais me déguiser sous de simples vêtements, et il me présentera au vieux Baptista comme un professeur très-versé dans la musique et capable d'instruire Bianca, afin que je puisse, par ce stratagème, avoir au moins le loisir et le moyen de lui faire l'amour et de la courtiser sans être soupçonné.

GRUMIO, *à part.* — Eh bien! je ne sais pas si cela peut s'appeler une coquinerie! Voyez comme pour tromper les vieux, les jeunes savent bien s'entendre.

Entrent GREMIO *et* LUCENTIO, *déguisé, avec des livres sous son bras.*

GRUMIO. — Maître, maître! regardez à côté de vous; qui vient ici, eh?

HORTENSIO. — Paix, Grumio; c'est mon rival en amour. Petruchio, écartons-nous un peu.

GRUMIO. — Un joli jeune homme et un bel amoureux, ma foi!

(*Ils se retirent à l'écart.*)

GREMIO. — Oh! fort bien; j'ai parcouru votre liste. Écoutez bien, Monsieur, je veux qu'ils aient tous de belles reliures et qu'ils soient tous des livres d'amour; je tiens à ce point par-dessus tout : ayez soin de ne pas lui lire d'autres livres; vous me comprenez. Outre les émoluments que vous accordera la libéralité du signor Baptista, mes largesses reconnaîtront vos services. Prenez aussi vos papiers et ayez soin de les faire bien parfumer, car la personne à laquelle ils sont destinés est plus douce que le parfum lui-même. Que lui lirez-vous?

LUCENTIO. — Quoi que je lui lise, je plaiderai pour vous comme pour mon patron, vous pouvez en être assuré, et aussi fermement que vous le feriez vous-même si vous étiez à ma place; oui, et peut-être avec plus de succès que vous ne le feriez, à moins que vous ne soyez un lettré, Monsieur.

GREMIO. — Oh! cette instruction! quelle chose cela est!

GRUMIO. — Oh! ce dindon! quel âne cela fait!

PETRUCHIO. — Silence, maraud!

HORTENSIO. — Chut, Grumio! (*Il s'avance.*) Dieu vous garde, signor Gremio.

GREMIO. — Eh! vous êtes le bienvenu, signor Hortensio! Devinez donc où j'allais? chez Baptista Minola. Je lui avais promis de m'enquérir soigneusement d'un professeur pour la belle Bianca,

et, par un heureux hasard, j'ai mis la main sur ce jeune homme, qui lui convient parfaitement pour la science et les manières; il est très-versé dans la poésie ainsi que dans d'autres livres, et de bons livres, je vous le garantis.

Hortensio. — C'est fort bien; moi, de mon côté, j'ai rencontré un gentilhomme qui m'a promis de m'en procurer un autre, un habile musicien, capable d'instruire notre maîtresse. Ainsi je ne resterai pas en arrière de vous pour rendre service à la belle Bianca que j'aime tant.

Gremio. — Que j'aime aussi, et cela mes actes le prouveront.

Grumio, *à part.* — Et cela ses sacs d'écus le prouveront.

Hortensio. — Gremio, ce n'est pas le moment de nous jeter notre amour à la tête. Écoutez-moi, et si vous voulez être convenable avec moi, je vous apprendrai des nouvelles qui sont faites pour nous plaire également à tous deux. Voici un gentilhomme que j'ai rencontré par hasard, qui s'arrange de notre convention et qui entreprendra de faire la cour à la méchante Katharina et même de l'épouser, si la dot lui va.

Gremio. — C'est dit, c'est fait; voilà qui est bien. Hortensio, l'avez-vous informé de tous ses défauts?

Petruchio. — Je sais que c'est une insupportable et braillarde querelleuse; si c'est là tout, Messieurs, je n'y vois aucun mal.

Gremio. — Non? c'est là votre avis, l'ami? De quel pays êtes-vous?

Petruchio. — Natif de Vérone et fils du vieil Antonio. Mon père est mort, ma bonne fortune est ma protectrice, et j'espère voir de longs et heureux jours.

Gremio. — O Monsieur, une telle vie avec une telle femme serait quelque chose de drôle: mais si vous avez du cœur, allez-y, au nom de Dieu, vous trouverez en moi un auxiliaire en toutes choses. Ainsi vous voulez courtiser ce chat sauvage?

Petruchio. — Veux-je vivre?

Grumio, *à part.* — La courtisera-t-il? Oui, ou je la pendrai.

Petruchio. — Pourquoi suis-je venu ici, si ce n'est à cette intention? Pensez-vous qu'un peu de vacarme puisse effaroucher mon oreille? N'ai-je donc pas, en mon temps, entendu des lions rugir? N'ai-je pas entendu la mer, soulevée par les vents, gronder comme un sanglier furieux que sa colère inonde de sueur? N'ai-je pas entendu les décharges des canons sur les champs de bataille, et, dans les nuages, le tonnerre, cette artillerie des cieux? N'ai-je pas entendu, dans les batailles rangées, les cris d'alarmes retentissants, les hennissements des coursiers de guerre et les fanfares des trompettes? et vous venez me parler de la langue d'une femme, qui ne donne pas, à l'entendre, la moitié de l'émotion de surprise que donne à l'oreille une châtaigne qui éclate dans l'âtre d'un fermier? Allons, allons! effrayez les enfants avec des Croquemitaines.

Grumio, *à part.* — Car il n'en craint aucun.

Gremio. — Écoutez, Hortensio, quelque chose me dit que ce gentilhomme est venu fort à propos pour son bien et pour le nôtre.

Hortensio. — Fort bien, mais je lui ai promis que nous serions ses banquiers et que nous supporterions les dépenses que cette tentative lui occasionnera.

Gremio. — Et nous tiendrons promesse, pourvu qu'il réussisse.

Grumio. — Je voudrais être aussi sûr d'un bon dîner.

Entrent TRANIO, *vêtu de beaux habits, et* BIONDELLO.

Tranio. — Messieurs, Dieu vous garde! excusez, je vous prie, la liberté que je prends de vous demander quel est le plus court chemin pour aller à la demeure du signor Baptista Minola.

Biondello. — Celui qui a les deux belles filles; est-ce celui-là que vous voulez dire?

Tranio. — Celui-là même, Biondello.

Gremio. — Mais écoutez, Monsieur, vous ne venez pas pour celle....

Tranio. — Peut-être pour *celui*, peut-être pour *celle*, Monsieur; est-ce que cela vous regarde?

Petruchio. — Pas au moins pour la querelleuse, je vous en prie.

Tranio. — Je n'aime pas les querelleuses, Monsieur. Partons, Biondello.

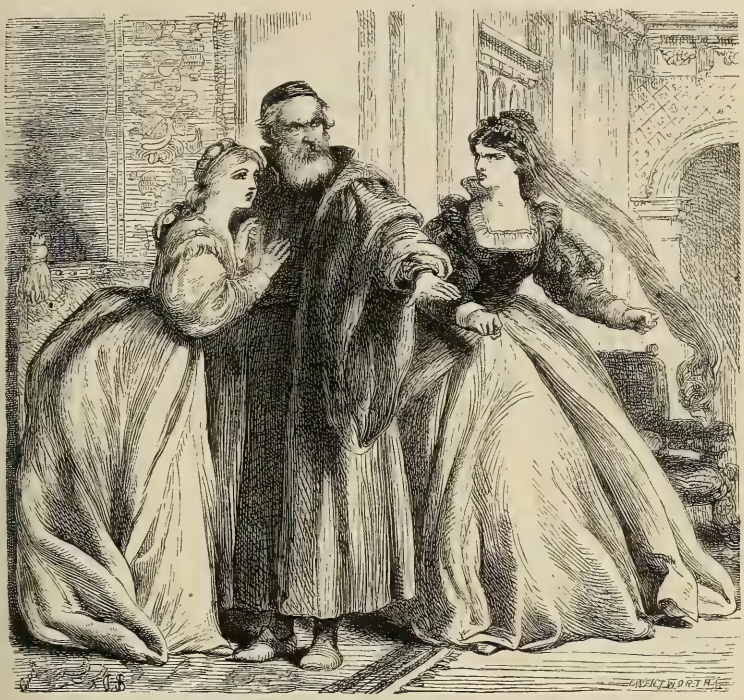
Lucentio, *à part.* — Bien débuté, Tranio.

Hortensio. — Monsieur, un mot avant que vous partiez; êtes-vous, oui ou non, un prétendant à la main de la jeune fille dont vous parlez?

Tranio. — Et si cela était, Monsieur, serait-ce une offense?

Gremio. — Non, si sans parler davantage vous voulez bien décamper d'ici.

Tranio. — Comment, Monsieur, est-ce que les



KATHARINA. Son silence m'insulte et je veux me venger.
BAPTISTA. Comment! sous mes yeux? — Rentre, Bianca. (Acte II.)

rues ne sont pas libres pour moi aussi bien que pour vous?

GREMIO. — Oui, mais non pas la demoiselle.

TRANIO. — Et pour quelle raison, je vous prie?

GREMIO. — Pour cette raison, si vous voulez la savoir, qu'elle est la personne préférée du signor Gremio.

HORTENSIO. — Et qu'elle est la personne préférée du signor Hortensio.

TRANIO. — Doucement, mes maîtres! Si vous êtes des gentilshommes, soyez assez justes pour m'écouter avec patience. Baptista est un noble gentilhomme à qui mon père n'est pas du tout inconnu, et quand sa fille serait encore plus belle qu'elle n'est, elle pourrait avoir encore plus de prétendants qu'elle n'en a, moi y compris. La fille de la belle Léda avait mille amants; Bianca peut donc bien en avoir un de plus, et elle l'aura. Lucentio se mettra sur les rangs avec l'espérance de l'emporter seul, quand bien même Pâris se présenterait.

GREMIO. — Quoi! ce monsieur va nous réduire tous au silence!

LUCENTIO. — Monsieur, vous pouvez lui laisser prendre la tête; je suis sûr qu'il n'est qu'une haridelle.

PETRUCHIO. — Hortensio, à quel propos tous ces discours?

HORTENSIO. — Monsieur, permettez-moi de vous demander si vous avez jamais vu la fille de Baptista.

TRANIO. — Non, Monsieur; mais j'ai entendu dire qu'il en a deux : l'une aussi fameuse pour sa méchante langue que l'autre pour son adorable modestie.

Petruchio. — Monsieur, Monsieur, la première est pour moi; n'y touchez pas.

Gremio. — Oui, oui, laissez ce travail au grand Hercule; il lui sera plus difficile à accomplir que les douze travaux d'Alcide.

Petruchio. — Monsieur, comprenez bien ce que je vais dire. Cette plus jeune fille à laquelle vous prétendez, son père interdit à tous les galants accès auprès d'elle, et il refuse de la promettre à qui que ce soit, avant que sa sœur aînée soit mariée : alors la plus jeune sera libre, mais pas avant.

Tranio — S'il en est ainsi, Monsieur, vous êtes un homme qui peut nous rendre un grand service à tous, moi y compris. Si vous rompez cette glace, si vous accomplissez cet exploit, si vous conquérez l'aînée et nous permettez ainsi accès auprès de la cadette, celui qui aura le bonheur de l'obtenir ne sera pas assez mal appris pour être ingrat.

Hortensio. — Vous parlez et pensez à merveille, Monsieur; et puisque vous avez l'intention de vous mettre au nombre des prétendants, vous devez, comme nous, une gratification à ce gentilhomme à qui nous restons tous si obligés.

Tranio. — Monsieur, je ne serai pas en reste de générosité, et comme preuve, voulez-vous que nous passions cette après-midi ensemble; nous ferons de nombreuses libations à la santé de notre maîtresse, et nous nous comporterons à la manière des avocats qui luttent vaillamment comme des adversaires, mais qui mangent et boivent comme des amis.

Grumio *et* Biondello *ensemble.* — O l'excellente motion! Partons, camarades!

Hortensio. — La motion est bonne, en effet; acceptée! Petruchio, je serai votre *ben venuto.*

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE UNIQUE.

Padoue. — Un appartement dans la maison de Baptista.

Entrent Katharina *et* Bianca.

Bianca. — Ma bonne sœur, ne me faites l'injure, ne vous faites pas l'injure à vous-même de me traiter comme une servante et une esclave; j'exècre cela. Quant à ces autres bijoux, lâchez mes mains et je vais les détacher moi-même; oui, je vais me dépouiller de tous mes habits, jusqu'à mon jupon; je ferai tout ce que vous me commanderez, tant je connais bien le respect que je dois à mes aînés.

Katharina. — De tes soupirants quel est celui que tu aimes le mieux? Réponds, je te l'ordonne, et tâche de ne pas mentir.

Bianca. — Croyez-moi, ma sœur, parmi tous les hommes vivants, je n'ai pas encore rencontré ce visage particulier que je pourrais aimer plus qu'aucun autre.

Katharina. — Tu mens, ma mignonne : n'est-ce pas Hortensio?

Bianca. — Si vous l'aimez, ma sœur, je vous jure que je plaiderai moi-même votre cause de manière à vous le faire obtenir.

Katharina. — Ah! peut-être estimez-vous davantage les richesses; vous voudriez Gremio afin d'avoir un grand état.

Bianca. — Est-ce à cause de lui que vous m'outragez ainsi? Oh bien, alors, vous plaisantez, et je vois maintenant que vous n'avez fait que plaisanter pendant tout ce temps : je t'en prie, ma sœur Katy, lâche-moi les mains.

Katharina. — Oui, c'était une plaisanterie, si ce que voici en est une. (*Elle la bat.*)

Entre BAPTISTA.

Baptista. — Eh bien! qu'est-ce donc, Mademoiselle? que veut dire cette insolence? Retire-toi, Bianca : pauvre fille! elle pleure. Va prendre ton aiguille, n'aie pas affaire à elle. Fi donc,

pécore, caractère diabolique! pourquoi lui fais-tu du mal, à elle, qui ne t'en a jamais fait? Quand donc t'a-t-elle humiliée par un mot amer?

KATHARINA. — Son silence m'insulte et je veux me venger. (*Elle s'élance sur Bianca.*)

BAPTISTA. — Comment! sous mes yeux? — Rentre, Bianca. (*Bianca sort.*)

KATHARINA. — Comment, vous ne pouvez donc pas me souffrir? Je vois bien maintenant qu'elle est votre trésor; vous lui donnerez un mari, et moi il faudra que je danse nu-pieds le jour de son mariage, et qu'à cause de l'amour que vous lui portez, je conduise les diables en enfer. Ne me parlez pas; je vais m'asseoir et pleurer jusqu'à ce que je trouve une occasion de me venger.

(*Elle sort.*)

BAPTISTA. — Fut-il jamais gentilhomme plus affligé que moi? Mais qui vient ici?

Entrent GREMIO *avec* LUCENTIO, *pauvrement vêtu;* PETRUCHIO, *avec* HORTENSIO, *déguisé en musicien;* TRANIO, *avec* BIONDELLO, *portant des livres et un luth.*

GREMIO. — Bonjour, voisin Baptista.

BAPTISTA. — Bonjour, voisin Gremio. Dieu vous garde, Messieurs.

PETRUCHIO. — Et vous aussi, mon bon Monsieur. Dites-moi, je vous prie, n'avez-vous pas une fille belle et vertueuse nommée Katharina?

BAPTISTA. — Oui, Monsieur, j'ai une fille appelée Katharina.

GREMIO. — Vous entrez trop brusquement en matière; allez-y plus doucement.

PETRUCHIO. — Vous me jugez mal, signor Gremio; veuillez me laisser faire. (*A Baptista*) Monsieur, je suis un gentilhomme de Vérone qui, ayant ouï parler de sa beauté et de son esprit, de son affabilité et de sa timide modestie, de ses merveilleuses qualités et de sa douceur de conduite, ai pris la liberté de me présenter chez vous en visiteur téméraire, pour vérifier de mes propres yeux les propos que j'ai si souvent entendus. Pour payer mon entrée en relations avec vous, je vous présente un homme à moi (*il lui présente Hortensio*), très-versé dans la musique et les mathématiques; il pourra compléter son instruction dans ces sciences, qui, je le sais, lui sont déjà familières : acceptez-le de moi, sinon vous m'affligeriez; son nom est Licio, natif de Mantoue.

BAPTISTA. — Vous êtes le bienvenu, Monsieur, et cet homme aussi, à votre considération. Quant à ma fille Katharina, elle ne vous convient pas, et vous m'en voyez fort affligé.

PETRUCHIO. — Je vois que vous n'avez pas l'intention de vous en séparer, ou bien que ma compagnie ne vous plaît pas.

BAPTISTA. — Ne vous méprenez pas sur ma pensée, je dis les mots comme ils m'arrivent. D'où êtes-vous, Monsieur, et comment dois-je vous nommer?

PETRUCHIO. — Mon nom est Petruchio, le fils d'Antonio, un homme bien connu dans toute l'Italie.

BAPTISTA. — Je le connais parfaitement; soyez le bienvenu en son honneur.

GREMIO. — J'en demande pardon à votre langue, Petruchio, mais vous devez nous laisser aussi parler, nous pauvres solliciteurs. Tout beau! vous allez bien vite en besogne.

PETRUCHIO. — Oh! pardonnez-moi, signor Gremio; j'aurais voulu vite finir.

GREMIO. — Je n'en doute pas, Monsieur, mais vous compromettrez votre affaire matrimoniale. — Voisin, c'est là un cadeau qui vous a fait plaisir, j'en suis sûr. Pour vous montrer la même amitié, moi qui vous suis plus obligé que personne, je prends la liberté de vous présenter ce jeune lettré (*il présente Lucentio*), qui a longtemps étudié à Reims, et qui est aussi versé dans le grec, le latin et autres langages, que celui-là dans la musique et les mathématiques : son nom est Cambio; acceptez ses services, je vous en prie.

BAPTISTA. — Mille remercîments, signor Gremio. Soyez le bienvenu, mon bon Cambio. Mais, mon aimable Monsieur (*à Tranio*), il me semble que vous êtes ici un étranger. Oserai-je prendre la liberté de vous demander le motif de votre visite?

TRANIO. — Pardonnez-moi, Monsieur; il n'y a d'audacieux que moi seul, qui, étranger dans cette ville, ose me proposer comme prétendant à la main de votre fille, la belle et vertueuse Bianca. Je n'ignore pas votre ferme résolution de marier avant elle sa sœur aînée; tout ce que je vous demande, c'est, après que vous aurez appris ma naissance, de vouloir bien m'accepter au nombre de ses prétendants et m'accorder le même libre accès et les mêmes faveurs qu'aux autres. Pour ce qui concerne l'éducation de vos filles, je vous fais cadeau de ce simple instrument et

de ce petit paquet de livres grecs et latins; si vous les acceptez, leur valeur en deviendra bien grande.

Baptista. — Votre nom est Lucentio? d'où êtes-vous, s'il vous plaît?

Tranio. — De Pise, Monsieur; le fils de Vincentio.

Baptista. — C'est un homme considérable de Pise; je le connais beaucoup de réputation: vous êtes le bienvenu, Monsieur. (*A Hortensio*) Prenez le luth; (*à Lucentio*) et vous le paquet de livres; vous allez faire connaissance immédiatement avec vos élèves. Holà! quelqu'un!

Entre UN DOMESTIQUE.

Maraud, conduis ces messieurs auprès de mes filles, et dis-leur que ce sont leurs professeurs; recommande-leur de les bien traiter. (*Sort le domestique avec Hortensio, Lucentio et Biondello.*) Nous allons faire un petit tour dans le jardin et puis nous rentrerons dîner. Vous êtes les tout à fait bienvenus, et je vous prie tous de vous considérer comme tels.

Petruchio. — Signor Baptista, mon affaire presse; je ne peux pas venir ici tous les jours faire ma cour. Vous connaissiez mon père, vous me connaissez par lui; il m'a laissé seul héritier de ses biens et de ses terres, que j'ai plutôt accrus que diminués. Eh bien! répondez-moi, si je conquiers l'amour de votre fille, quelle dot ma femme m'apportera-t-elle?

Baptista. — Après ma mort, la moitié de mes terres, et pour le présent vingt mille écus comptants.

Petruchio. — En retour de ce douaire, je lui assurerai, dans le cas où elle me survivrait, ses droits de veuve sur toutes mes propriétés et fermages quelconques. Ainsi, signons entre nous ces articles, afin que nos conditions soient bien observées des deux côtés.

Baptista. — Oui, lorsque la condition principale sera gagnée, c'est-à-dire son amour; car c'est là le tout du tout.

Petruchio. — Bah! cela n'est rien; car je vous le dis, mon père, je suis aussi tranchant qu'elle est orgueilleuse, et lorsque deux feux violents se rencontrent, ils consument l'objet qui alimente leur furie. Un petit vent peut bien suffire pour faire un grand feu d'un petit, mais les tempêtes excessives soufflent feu et tout; c'est ainsi que j'agirai envers elle et qu'elle me cédera, car je suis énergique et ne fais pas l'amour comme un enfant.

Baptista. — Puisses-tu l'épouser, et cela bien vite! mais tu feras bien de te cuirasser contre quelques mots malheureux....

Petruchio. — Oh! je suis à l'épreuve, comme les montagnes sont à l'épreuve des vents; ils ont beau souffler éternellement, elles ne bougent pas.

Rentre HORTENSIO, *la tête contusionnée.*

Baptista. — Qu'y a-t-il donc, mon ami? Pourquoi es-tu si pâle?

Hortensio. — Si je suis pâle, c'est de peur, je vous en réponds.

Baptista. — Eh bien! croyez-vous que ma fille puisse faire une bonne musicienne?

Hortensio. — Je crois qu'elle pourrait beaucoup mieux faire un soldat; le fer peut résister avec elle, mais les luths jamais.

Baptista. — Comment donc, est-ce que tu n'as pas pu ouvrir avec elle tes leçons de luth?

Hortensio. — Et parbleu non, car c'est elle qui a ouvert le luth sur moi. Je lui disais tout bonnement qu'elle se trompait de touches et je pliais sa main pour lui apprendre à diriger ses doigts, lorsque, dans un accès d'impatience diabolique, elle s'est écriée: « Vous appelez cela des touches, eh bien! je vais vous en toucher; » et là-dessus elle m'a frappé sur la tête si fortement que ma caboche a passé à travers l'instrument, et que, pendant quelques instants j'ai regardé, tout étourdi, ma tête hors du luth, comme un homme au pilori, pendant qu'elle m'appelait canaille de ménétrier, paillasse de racleur, et me donnait vingt autres qualifications aussi grossières, comme si elle avait pris des leçons pour m'injurier ainsi.

Petruchio. — Par l'univers, voilà, ma foi, une luronne! je l'aime dix fois plus qu'auparavant. O! comme il me tarde d'avoir avec elle un bout de causerie.

Baptista, *à Hortensio.* — Allons, venez avec moi et ne soyez pas si déconfit. Continuez vos leçons avec ma plus jeune fille; elle a des dispositions à apprendre et elle est reconnaissante des soins qu'on a pour elle. Signor Petruchio, voulez-vous venir avec nous, ou vous enverrai-je ma fille Katy?

Petruchio. — Faites cela, je vous prie; je vais l'attendre ici. (*Sortent Baptista, Hortensio, Gremio et Tranio.*) Ah! je vais lui faire une cour un peu vive dès qu'elle viendra. Supposons qu'elle

PETRUCHIO. Un objet mobilier, qu'est-ce que cela?
KATHARINA. Un escabeau.
PETRUCHIO. Tu as touché juste; viens, assieds-toi sur moi. (Act. II.)

m'injurie, je lui dirai froidement qu'elle chante avec autant de douceur qu'un rossignol; supposons qu'elle fronce le sourcil, je lui dirai que son visage est aussi pur que les roses du matin fraîchement lavées par la rosée; supposons qu'elle soit muette et refuse de dire un mot, je louerai sa volubilité et je lui dirai qu'elle s'exprime avec une pénétrante éloquence; si elle m'ordonne de faire mes paquets, je la remercierai comme si elle m'ordonnait de rester près d'elle toute une semaine; si elle refuse de m'épouser, je la supplierai de m'indiquer le jour où je ferai publier les bans et où nous serons mariés. Mais la voici qui vient; maintenant, à l'œuvre, Petruchio.

Entre KATHARINA.

PETRUCHIO. — Bonjour, Cateau; car c'est là votre nom, je crois.

KATHARINA. — Vous avez bien entendu, quoique avec une oreille un peu dure; ceux qui parlent de moi m'appellent Katharina.

PETRUCHIO. — Vous mentez, sur ma foi, car on vous appelle partout Cateau tout court, et la bonne Cateau, et quelquefois Cateau la Mégère; mais tu es, ô Cateau, la plus jolie Cateau de la chrétienté, Cateau de château Cateau, ma friande Cateau, car toutes les friandises sont des *gâteaux*. Donc, ô Cateau, apprends ceci de moi, Cateau de ma consolation : ayant entendu louer ta douceur dans chaque ville, célébrer tes vertus et vanter ta beauté, — pas autant cependant qu'elle le mérite, — je me suis senti mû à te demander pour femme.

KATHARINA. — Mû! à la bonne heure. Eh bien! que celui qui vous a *mû* jusques ici vous *remue* d'ici; j'avais reconnu tout d'abord que vous étiez une espèce d'objet mobilier.

PETRUCHIO. — Un objet mobilier, qu'est-ce que cela?

KATHARINA. — Un escabeau.

PETRUCHIO. — Tu as touché juste; viens, assieds-toi sur moi.

KATHARINA. — Les ânes sont faits pour porter; il en est ainsi de vous.

PETRUCHIO. — Les femmes sont faites pour porter; il en est ainsi de vous

KATHARINA. — Non pas une rosse comme vous, en tout cas, si c'est moi que vous avez en vue.

PETRUCHIO. — Hélas! ma bonne Cateau, je ne te chargerai pas; car sachant que tu n'es que jeunesse et légèreté....

KATHARINA. — Je suis trop légère pour qu'un rustre comme vous m'attrape; mais cependant mon poids est ce qu'il doit être.

PETRUCHIO. — Ce qu'il doit être? le poids d'un oiseau.

KATHARINA. — Bien trouvé, tout à fait comme un busard.

PETRUCHIO. — O tourterelle, au vol si doux! un busard te prendra-t-il?

KATHARINA. — Oui, il me prendra pour une tourterelle, à peu près comme il prend un autre busard pour un faucon.

PETRUCHIO. — Voyons, voyons, guêpe que vous êtes; vraiment, vous êtes trop méchante.

KATHARINA. — Si je suis une guêpe, vous ferez bien de prendre garde à mon aiguillon.

PETRUCHIO. — Je puis m'en préserver en l'arrachant.

KATHARINA. — Oui bien, si votre imbécillité peut découvrir où il est caché.

PETRUCHIO. — Qui ne sait pas où la guêpe porte son aiguillon? c'est à la queue.

KATHARINA. — C'est à la langue.

PETRUCHIO. — La langue de qui?

KATHARINA. — La vôtre, car vous parlez sans queue ni tête; et, là-dessus, adieu.

PETRUCHIO. — Comment! ma langue à votre queue? Voyons, revenez, ma bonne Cateau; je suis un gentilhomme.

KATHARINA. — Je vais le savoir. (*Elle le frappe.*)

PETRUCHIO. — Je vous jure que je vous calotterai, si vous me frappez encore.

KATHARINA. — Alors vous perdrez vos armes; si vous me frappez, vous n'êtes pas un gentilhomme, et pas de gentilhomme, pas d'armes.

PETRUCHIO. — Vous êtes un héraut, Cateau? Oh! mettez-moi dans vos livres de blason

KATHARINA. — Quelle est votre cimier? Une tête de fat?

PETRUCHIO. — Un coq sans crête, et Cateau sera ma poule.

KATHARINA. — Vous n'êtes pas un coq pour moi, vous chantez trop comme un chapon.

PETRUCHIO. — Voyons, Cateau, voyons, n'ayez donc pas l'air si aigre.

KATHARINA. — C'est l'air que j'ai lorsque je vois un sauvageon.

PETRUCHIO. — Il n'y a pas ici de sauvageon; donc, laissez là cet air aigre.

KATHARINA. — Il y en a un, il y en a un.

PETRUCHIO. — Alors montrez-le-moi.

Katharina. — Si j'avais un miroir, je vous le montrerais.

Petruchio. — Comment! vous voulez parler de mon visage?

Katharina. — Bien deviné, pour un si jeune homme.

Petruchio. — Par saint Georges, je suis trop jeune pour vous.

Katharina. — Cependant vous êtes ridé.

Petruchio. — Ce sont les soucis.

Katharina. — Je n'en ai souci.

Petruchio. — Voyons, Katharina, écoutez-moi! Vous ne partirez pas ainsi.

Katharina. — Je vais vous fâcher si je reste plus longtemps; laissez-moi partir.

Petruchio. — Non pas le moins du monde; je te trouve charmante au delà de toute expression. On me disait que tu étais hérissée, boudeuse, maussade; mais je m'aperçois maintenant que c'étaient là des cancans menteurs; car tu es aimable, rieuse, polie au possible, et quoique lente de la langue, aussi suave que les fleurs du printemps. Tu ne sais pas froncer le sourcil, ni regarder de travers, ni mordre ta lèvre comme les filles qui ont l'humeur emportée; tu ne prends pas plaisir à contredire tes interlocuteurs, tu entretiens tes soupirants avec douceur dans des conversations aimables, douces et affables. Pourquoi le monde prétend-il que Cateau cloche du pied? ô monde calomniateur! Cateau est aussi droite et aussi mince qu'une baguette de coudrier, son teint est brun comme la noisette, et elle est plus onctueuse que l'amande. Marche un peu, pour voir; non, tu ne boites pas.

Katharina. — Va donc, imbécile, et commande à ceux qui sont à tes ordres.

Petruchio. — Diane a-t-elle jamais embelli un bosquet autant que Cateau embellit cette chambre par sa démarche princière? O! sois Diane et que Diane soit Cateau! que Cateau soit chaste et Diane folâtre!

Katharina. — Où donc avez-vous appris tous ces beaux mots!

Petruchio. — Ils me viennent spontanément; je les tiens de mère nature.

Katharina. — Une bonne mère que vous avez là; sans elle, son fils aurait peu d'esprit.

Petruchio. — Est-ce que je ne suis pas avisé?

Katharina. — Certes, tenez-vous chaud.

Petruchio. — Parbleu, c'est ce que je prétends faire dans ton lit, ma douce Katharina; donc, pour mettre tout bavardage de côté, je dois vous apprendre tout rondement que votre père a consenti à ce que vous soyez ma femme, que nous sommes d'accord sur le douaire, et que je vous épouserai, bon gré, mal gré. Pour dire vrai, Cateau, je suis le mari qui vous convient; par cette lumière qui me permet de voir ta beauté, cette beauté pour laquelle je t'aime passionément, tu ne peux être mariée à un autre homme que moi, car je suis né tout exprès pour te dompter, Cateau, et pour te transformer de Cateau sauvage en Cateau convenable, comme sont les autres Cateaux en ménage. Voici votre père, ne lui répondez pas par un non; je veux et j'aurai Katharina pour femme.

Rentrent BAPTISTA, GREMIO *et* TRANIO.

Baptista. — Eh bien! signor Petruchio, vos affaires avancent-elles avec ma fille?

Petruchio. — Mais fort bien, Monsieur; fort bien! il était impossible qu'elles ne marchassent pas.

Baptista. — Eh bien! qu'est-ce donc, ma fille Katharina, vous voilà en humeur de rêverie?

Katharina. — M'appelez-vous votre fille? en ce cas, je vous réponds que vous m'avez donné une jolie preuve d'affection paternelle en manifestant le désir de me marier à une moitié de fou, à un chenapan écervelé, à un pierrot qui jure sans cesse et qui croit qu'il a raison des choses avec ses jurons.

Petruchio. — Père, voici ce qui en est: vous et tous ceux qui ont parlé d'elle, vous en avez parlé tout de travers. Si elle est méchante, c'est par politique: elle n'est pas arrogante, elle est, au contraire, modeste comme la colombe; elle n'a pas la tête chaude, elle l'a, au contraire, froide comme l'air du matin; pour la patience, elle sera une seconde Griselidis, et, pour la chasteté, une Lucrèce romaine: pour conclure, nous sommes tombés d'accord que dimanche serait le jour de notre mariage.

Katharina. — Je te verrai pendu dimanche avant que cela soit.

Gremio. — Entends-tu, Petruchio? elle dit qu'elle te verra pendu auparavant.

Tranio. — Vous êtes aussi avancé que cela? eh bien! alors, bonne nuit à notre affaire.

Petruchio. — Prenez patience, Messieurs; je la choisis pour moi; si elle et moi nous nous plaisons, qu'avez-vous à dire à ça? Il a été con-

venu entre nous deux, pendant que nous étions seuls, qu'elle pourrait être encore méchante en société. Je vous le dis, c'est vraiment incroyable à quel point elle m'aime! O la plus tendre des Cateaux! elle s'est pendue à mon cou, me prodiguant baiser sur baiser avec une telle rapidité, et m'affirmant sa tendresse par tant de serments qu'en un clin d'œil elle m'a eu conquis à son amour. O vous êtes des novices! c'est extraordinaire avec quelle facilité la plus pauvre poule mouillée de galant, — lorsque l'homme et la femme sont seuls ensemble, — peut dompter la plus méchante mégère. Donne-moi ta main, Cateau; je vais aller à Venise acheter nos habits de noce. Commandez la fête, mon père, et invitez les convives; je veux être certain que ma Katharina sera très-belle.

Baptista. — Je ne sais que dire, mais donnez-moi vos mains. Dieu vous envoie la joie, Petruchio! c'est une affaire conclue.

Gremio *et* Tranio, *ensemble.* — Nous répondons, *Amen;* nous serons témoins.

Petruchio. — Adieu, mon père; adieu, ma femme; adieu, Messieurs. Je m'en vais à Venise; voici dimanche qui s'approche. Nous aurons des bagues, de beaux habits et toutes sortes de beaux accoutrements; embrasse-moi, Cateau; nous nous marierons dimanche. (*Sortent Petruchio et Katharina, chacun de leur côté.*)

Gremio. — Vit-on jamais mariage si soudainement bâclé!

Baptista. — Ma foi, Messieurs, je joue pour le quart d'heure la partie d'un marchand qui s'est hasardé follement sur un coup désespéré.

Tranio. — C'était une marchandise qui se détériorait entre vos mains; elle vous rapportera du bénéfice ou bien elle se perdra en mer.

Baptista. — Le bénéfice que je cherche dans cette affaire, c'est la paix.

Gremio. — Il est hors de doute qu'il a fait là une conquête bien pacifique. Mais venons maintenant à votre fille cadette, Baptista. Le jour après lequel nous soupirions depuis si longtemps est enfin venu : je suis votre voisin et j'étais le premier prétendant.

Tranio. — Et moi je suis un prétendant qui aime Bianca plus que mes paroles ne peuvent l'exprimer et que vos pensées ne peuvent le supposer.

Gremio. — Jouvenceau, tu ne peux pas l'aimer aussi tendrement que moi.

Tranio. — Barbe-grise, ton amour gèle.

Gremio — Et le tien rôtit. Allons, blanc-bec, retire-toi; c'est l'âge qui donne la nourriture.

Tranio. — Mais c'est la jeunesse qui donne la fleur, aux yeux des dames.

Baptista. — Pas d'altercation, Messieurs; je vais vider ce différend : ce sont les faits positifs qui décideront de la victoire, et celui de vous deux qui pourra assurer à ma fille le plus fort douaire aura l'amour de Bianca. Dites, signor Gremio, que pouvez-vous lui assurer?

Gremio. — D'abord, ainsi que vous le savez, ma maison de ville est richement fournie de vaisselle d'or et d'argent. J'ai des bassins et des aiguières pour laver ses mains délicates; les tentures de mes appartements sont toutes en tapisseries de Tyr; mes coffres d'ivoire sont bourrés d'écus et mes bahuts d'ébène remplis de tapisseries, de courtes-pointes, de vêtements somptueux, de rideaux, de ciels de lit, de beau linge, de coussins de Turquie rehaussés de perles, de garnitures de chambre en étoffe de Venise brodée d'or, d'ustensiles d'étain et de cuivre et de tous les objets nécessaires à la tenue d'une maison. A ma ferme, j'ai cent vaches laitières qu'on trait chaque jour, mes étables contiennent cent vingt bœufs gras et tout le reste est à l'avenant. Je suis fort avancé en âge, je l'avoue, et si je meurs demain tout cela est à elle pourvu qu'elle consente seulement à être à moi le temps que je vivrai.

Tranio. — Ce *seulement* est tout à fait bien trouvé. Monsieur, écoutez-moi : je suis le fils unique et l'unique héritier de mon père; si je puis obtenir votre fille pour femme, je lui laisserai dans l'enceinte de Pise plusieurs maisons, trois ou quatre fois aussi belles qu'aucune que puisse posséder à Padoue le signor Gremio, plus une rente annuelle de deux mille ducats en bonne terre; tout cela constituera son douaire. Eh bien! vous ai-je pincé, signor Gremio?

Gremio. — Deux mille ducats de rente en terre! tous mes immeubles ne montent pas à autant; mais elle les aura, et de plus un navire qui est maintenant à l'ancre dans le port de Marseille. Eh bien! pouvez-vous digérer ce navire?

Tranio. — Gremio, il est connu que mon père n'a pas moins de trois grands navires, outre deux galiotes et douze galères en bon état; je les assure à Bianca, et, quelque chose que vous lui offriez en plus, je lui en offre le double.

Gremio. — J'ai offert tout ce que j'avais, je ne

BIANCA. Où en sommes-nous restés?
LUCENTIO. Ici, Madame. (Acte III, sc. I.)

possède pas davantage; je ne puis lui donner plus que la somme entière de mes biens. Si je vous conviens, elle m'aura personne et biens.

TRANIO. — Alors la demoiselle m'appartient, de par votre promesse positive, à l'exclusion de tout autre; Gremio est évincé.

BAPTISTA. — Je dois avouer que vos offres sont préférables; que votre père ratifie vos promesses et elle est à vous, sinon je vous prierai de m'excuser : car si vous mouriez avant votre père, où serait le douaire de ma fille?

TRANIO. — Ce n'est là qu'une chicane; il est vieux et je suis jeune.

GREMIO. — Est-ce que les jeunes ne peuvent pas mourir aussi bien que les vieux?

BAPTISTA. — Bien, Messieurs, ma résolution est ainsi arrêtée : vous savez que ma fille Katharina doit se marier dimanche prochain : le dimanche d'après vous serez fiancé à Bianca, si vous pouvez m'assurer lesdites garanties, sinon elle sera au signor Gremio. Là-dessus je prends congé de vous et je vous présente mes remercîments à tous les deux. (*Il sort.*)

GREMIO. — Adieu, mon bon voisin. — Maintenant je ne vous crains pas, vous, jeune maraud, monsieur le beau joueur. Votre père serait un sot de vous donner tous ses biens pour venir, dans ses vieux jours, mettre les pieds sous votre table. Allons donc! sornettes! un vieux renard italien ne se laisse pas attendrir comme cela, mon garçon. (*Il sort.*)

TRANIO. — Malédiction sur votre vieille peau de renard! Malgré tout j'ai tenu imperturbablement brelan d'as contre son jeu. J'ai mis dans

ma tête de faire réussir mon maître et je ne vois pas pourquoi le faux Lucentio ne se créerait pas pour père un faux Vincentio. Voilà un miracle : les pères ordinairement engendrent leurs enfants; mais dans cette aventure amoureuse, si je n'échoue pas dans mon stratagème, c'est un enfant qui engendrera un père.

(*Il sort.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Padoue. — Un appartement dans la maison de Baptista.

Entrent LUCENTIO, HORTENSIO et BIANCA.

LUCENTIO. — Arrêtez, ménétrier; vous êtes trop pressé, Monsieur. Avez-vous donc oublié si vite l'accueil que vous a fait sa sœur Katharina?

HORTENSIO. — Mais, chicanier de pédant, celle-ci est la protectrice de la céleste harmonie ; permettez-moi donc de prendre le pas sur vous, et quand nous aurons fait de la musique pendant une heure, vous pourrez employer le même temps à vos lectures.

LUCENTIO. — Ane qui marches à reculons, tu n'es même pas assez instruit pour savoir pourquoi la musique fut inventée! Est-ce que ce ne fut pas dans le but de rafraîchir l'esprit de l'homme après ses études ou ses fatigues habituelles? Permettez-moi donc de lire un peu de philosophie, et, lorsque j'aurai fini, alors commencez votre musique.

HORTENSIO. — Maraud, je ne souffrirai pas ces bravades de ta part.

BIANCA. — Vraiment, Messieurs, vous me faites doublement tort en luttant pour une prérogative qui dépend de mon choix. Je ne suis pas une écolière à laquelle on donne le fouet en classe, je n'entends pas être assujettie à des heures fixes et arrêtées d'avance, j'entends prendre mes leçons de la manière qu'il me plaira. Pour couper court à tout débat, asseyons-nous : vous, prenez votre instrument et amusez-vous à en jouer en attendant; sa lecture sera finie avant que vous ayez accordé.

HORTENSIO. — Et quitterez-vous sa lecture lorsque j'aurai pris le ton? (*Il se retire.*)

LUCENTIO. — Cela ne sera jamais; accordez votre instrument.

BIANCA. — Où en sommes-nous restés?

LUCENTIO. — Ici, Madame :

Hac ibat Simois : hic est Sigeia tellus;
Hic steterat Priami regia celsa senis.

BIANCA. — Faites la construction.

LUCENTIO. — *Hac ibat*, ainsi que je vous l'ai dit déjà, *Simois*, je suis Lucentio, *hic est*, fils de Vincentio de Pise, *Sigeia tellus*, qui me suis ainsi déguisé pour obtenir votre amour : *Hic steterat*, et le Lucentio qui est venu ici vous demander en mariage, *Priami*, est mon valet Tranio, *regia*, qui fait mon personnage, *celsa senis*, afin que nous puissions mieux tromper le vieux Pantalon.

HORTENSIO, *s'avançant.* — Madame, mon instrument est accordé.

BIANCA. — Voyons un peu. (*Hortensio joue.*) Oh fi! la grosse corde détonne.

LUCENTIO. — Crachez dans le trou, l'ami, et accordez-le de nouveau. (*Hortensio se retire de nouveau.*)

BIANCA. — Voyons maintenant si je pourrai faire la construction. *Hac ibat Simois*, je ne vous connais pas; *Hic est Sigeia tellus*, je ne me fie pas à vous; *Hic steterat Priami*, prenez garde qu'on ne nous entende pas; *regia*, ne présumez pas trop; *celsa senis*, ne désespérez pas.

HORTENSIO, *s'avançant de nouveau.* — Madame, il est maintenant d'accord.

LUCENTIO. — Oui, sauf la basse.

HORTENSIO. — La basse est au ton. (*A part.*) C'est ta basse polissonnerie qui est hors de ton. Comme notre pédant est pétulant et empressé. Sur ma vie, le drôle fait la cour à ma bien-aimée. *Pedascule*, je te surveillerai mieux désormais.

Bianca. — Avec le temps j'arriverai peut-être à croire; cependant je me méfie.

Lucentio. — Ne vous méfiez pas,... car, à coup sûr, Æacides était Ajax, ainsi nommé du nom de son grand-père.

Bianca. — Je dois en croire mon maître, sans cela, je vous assure que j'insisterais encore sur ce point douteux; mais laissons cela. A vous maintenant, Licio. Mes bons maîtres, ne soyez pas fâchés que j'aie voulu être gracieuse pour tous les deux, je vous en prie.

Hortensio, *à Lucentio.* — Vous pouvez aller faire un tour, Monsieur, et me laisser un moment; mes leçons ne sont pas de la musique à trois parties.

Lucentio. — Vous êtes si formaliste que cela, Monsieur? (*A part.*) Je vais rester et me tenir au guet; ou je suis bien trompé, ou notre beau musicien devient amoureux.

Hortensio. — Madame, avant que vous touchiez à l'instrument, pour vous apprendre la manière dont j'entends le doigté, je dois commencer par les rudiments de l'art, et vous enseigner la gamme d'après une méthode plus brève, plus amusante, plus sûre et plus profitable que toute autre qu'ait jamais enseignée aucun homme de ma profession. La voici sur papier, écrite d'une belle main.

Bianca. — Bah! j'ai dépassé ma gamme depuis longtemps.

Hortensio. — Lisez cependant celle d'Hortensio.

Bianca, *lisant :*

Je suis la gamme, base de tout accord,
A. ré, pour plaider la passion d'Hortensio;
B. mi, Bianca, prends-le pour ton seigneur,
C. fa, ut, lui qui t'aime avec tout son cœur,
D. sol, ré, sur une clé j'ai deux notes,
E. la, mi, aie pitié de moi, ou je meurs.

C'est ce que vous appelez la gamme? Eh bien! elle ne me plaît pas : les vieilles méthodes me plaisent davantage; je ne suis pas assez précieuse pour vouloir échanger des règles certaines contre des innovations singulières.

Entre un valet.

Le valet. — Madame, votre père vous prie de laisser là vos livres et de venir aider à ranger la chambre de votre sœur; vous savez que c'est demain le jour du mariage.

Bianca. — Adieu à mes deux aimables maîtres; il faut que je m'en aille.

(*Sortent Bianca et le valet.*)

Lucentio. — Ma foi, maîtresse, en ce cas, je n'ai plus de motif pour rester. (*Il sort.*)

Hortensio. — Mais moi j'ai des motifs pour surveiller ce pédant; il me semble qu'il se conduit comme s'il était amoureux : cependant, Bianca, si tes pensées sont assez basses pour te porter à jeter les yeux sur le premier venu, t'épouse qui voudra. Si je te prends une fois en flagrant délit de caprice, Hortensio en sera quitte pour changer d'amour. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Padoue. — Devant la maison de Baptista.

Entrent BAPTISTA, TRANIO, KATHARINA, BIANCA, LUCENTIO *et* GENS DE LA SUITE.

Baptista, *à Tranio.* — Signor Lucentio, voici le jour convenu pour le mariage de Katharina et de Petruchio, et cependant nous n'avons aucune nouvelle de notre gendre. Que va-t-on dire? quelle dérision ça va être de ne pas voir le fiancé alors que le prêtre se dispose à prononcer les formules sacrées du mariage! Que dit Lucentio de l'affront qui nous est fait?

Katharina. — Il n'y a d'affront que pour moi. Voilà ce que c'est que de me forcer à donner ma main, contre le gré de mon cœur, à un malotru toqué, plein de boutades, qui fait l'amour au grand galop, et qui ne se presse plus quand il faut se marier. Je vous avais bien dit que c'était un frénétique animal, qui cachait, sous des dehors de brusque bonhomie, ses mauvaises farces. Pour s'acquérir la réputation d'un joyeux compère, il va vous faire la cour à mille femmes, fixer le jour du mariage, faire inviter les amis et publier les bans, et cependant il n'aura l'intention d'épouser aucune de celles à qui il aura fait la cour. Maintenant, les gens vont montrer au doigt la pauvre Katharina et dire : « Eh! voilà la femme de Petruchio le fou! s'il voulait bien venir et l'épouser. »

Tranio. — Patience, ma bonne Katharina; patience, vous aussi, Baptista. Sur ma vie, Petruchio n'a que de bonnes intentions, quelle que soit la nécessité qui l'empêche de tenir exactement sa parole : je le connais pour excessivement sage, quoique bourru, et pour honnête, quoique joyeux.

Katharina. — Plût au ciel que Katharina ne l'eût jamais vu!

(*Elle sort en pleurant, suivie de Bianca et d'autres.*)

Baptista. — Va, ma fille, je ne puis, cette fois, blâmer tes pleurs. Une telle insulte vexerait une sainte même; à plus forte raison, doit-elle vexer une mégère de ton humeur impatiente.

Entre BIONDELLO.

Biondello. — Maître, maître! des nouvelles d'un autre temps, des nouvelles comme on n'en a jamais appris!

Baptista. — Ah! alors ce sont des nouvelles anciennes et récentes à la fois. Comment cela peut-il se faire?

Biondello. — Est-ce que ce n'est pas une nouvelle d'apprendre l'arrivée de Petruchio?

Baptista. — Est-il arrivé?

Biondello. — Non, Monsieur.

Baptista. — Eh bien! quoi, alors?

Biondello. — Il arrive.

Baptista. — Quand sera-t-il ici?

Biondello. — Quand il sera là où je suis et qu'il vous verra là où vous êtes.

Tranio. — Mais voyons, qu'est-ce que c'est que tes nouvelles d'un autre temps?

Biondello. — Eh bien! Petruchio arrive avec un chapeau neuf et un vieux justaucorps, une paire de vieilles culottes trois fois retournées, une paire de bottes qui ont servi de récipient aux bouts de chandelle, l'une bouclée, l'autre lacée; une vieille épée rouillée tirée d'un musée d'antiquités, avec la poignée brisée et sans nœud à la ceinture; pour ses aiguillettes, elles sont rompues en deux endroits. Son cheval est couvert d'une selle mangée des vers, avec des étriers dépareillés, et ce cheval est en outre malade de la morve, mais morveux au dernier degré, atteint du lampas, infecté du farcin, criblé de molettes, rongé d'éparvins, rayé de bandes de jaunisse, plein d'avives incurables, complétement imbécile de vertigos, mangé de la vermine, échiné et fourbu : il ne peut pas mettre les pieds l'un devant l'autre; il a la moitié d'un mors dans la bouche, une têtière en peau de mouton qui, à force d'avoir été tirée pour empêcher l'animal de trébucher, s'est déchirée en plusieurs endroits et est maintenant rattachée avec des nœuds, une sangle qui a été rapiécée six fois et une croupière de femme, en velours, avec les deux lettres initiales d'un nom formées par de gros clous, et rafistolée en maint endroit avec de la ficelle.

Baptista. — Qui vient avec lui?

Biondello. — Son laquais, Monsieur, qui est aussi bien caparaçonné que son cheval, un bas de fil à une jambe, une jambière de serge à l'autre, avec des jarretières de lisière rouge et bleue, un vieux chapeau qui, en place de plumet, porte cette inscription : *la facétie des quarante fantaisies;* un monstre, un véritable monstre par le costume, et non pas un valet chrétien ou le laquais d'un gentilhomme.

Tranio. — C'est quelque caprice qui l'aura fait se travestir ainsi; cependant il lui arrive assez souvent d'être médiocrement vêtu.

Baptista. — Je suis charmé qu'il soit venu, de quelque manière que ce soit.

Biondello. — Mais, Monsieur, il ne vient pas.

Baptista. — N'as-tu pas dit qu'il venait?

Biondello. — Qui ça? que Petruchio venait?

Baptista. — Oui, que Petruchio venait.

Biondello. — Non, Monsieur; j'ai dit que son cheval venait, avec Petruchio sur son dos.

Baptista. — Eh bien! c'est tout un.

Biondello. — Mais non, par saint Jacques! je vous parie deux sous qu'un cheval et un homme font plus d'un, sans cependant faire plusieurs.

Entrent PETRUCHIO *et* GRUMIO.

Petruchio. — Voyons, où sont ces braves? Qui est à la maison?

Baptista. — Vous êtes le bienvenu, Monsieur.

Petruchio. — Et pourtant je ne me présente pas bien.

Baptista. — Vous ne boitez cependant pas.

Tranio. — Oui, vous ne vous présentez pas aussi bien vêtu que j'aurais désiré que vous le fussiez.

Petruchio. — Il valait mieux que je me pressasse d'arriver. Mais où est Cateau? où est mon aimable fiancée? comment se porte mon père? Messieurs, il me semble que votre physionomie est un peu sombre? Pourquoi cette noble compagnie me regarde-t-elle comme si elle voyait quelque monument merveilleux, quelque comète ou quelque prodige inusité?

Baptista. — Parbleu, Monsieur, vous savez bien que c'est aujourd'hui le jour de votre mariage: nous étions d'abord tristes, parce que nous avions peur que vous ne vinssiez pas, et maintenant nous sommes plus tristes encore de vous voir

PETRUCHIO. Grumio, tire ton épée, nous sommes entourés de voleurs : secours ta maîtresse, si tu es un homme. Ne crains pas, ma douce fillette ; ils ne t toucheront pas, Cateau ; je te protégerai contre un million d'assaillants. (Acte III, sc. II.)

si mal accoutré. Fi! jetez bas cet habit qui fait honte à votre condition et qui enlaidit notre fête.

Tranio. — Et dites-nous, quelle occasion importante vous a si longtemps retenu loin de votre femme et vous a obligé de venir ici si différent de vous-même?

Petruchio. — Ce serait ennuyeux à raconter et assommant à entendre. Qu'il vous suffise de savoir que je suis venu pour tenir ma parole, quoique j'aie été obligé, sur quelques points, de m'écarter de mes promesses; je vous en expliquerai le pourquoi plus à loisir, de manière à vous satisfaire pleinement. Mais où est Cateau? Elle me fait trop attendre. La matinée se passe; il est temps d'aller à l'église.

Tranio. — Ne vous présentez pas devant votre fiancée avec ce costume inconvenant; venez dans ma chambre, vous mettrez quelques-uns de mes habits.

Petruchio. — Non, non, sur ma foi; je dois me présenter ainsi devant elle.

Baptista. — Mais j'espère bien que vous ne l'épouserez pas ainsi?

Petruchio. — Absolument ainsi, sur ma foi; par conséquent, trêve aux paroles; c'est moi qu'elle épouse et non pas mes habits. Si je pouvais réparer ce qu'elle usera en moi aussi facilement que je puis changer ce pauvre accoutrement, Cateau s'en trouverait fort bien et moi mieux encore. Mais quel fou je suis de rester là à babiller avec vous, lorsque je devrais aller dire bonjour à ma fiancée et sceller ce titre d'un baiser d'amour! (*Sortent Petruchio et Grumio.*)

Tranio. — Cet accoutrement insensé cache quelque intention; nous allons le persuader, si c'est possible, de mettre de meilleurs habits avant d'aller à l'église.

Baptista. — Je cours après lui; je veux voir comment cela finira.

(*Sortent Baptista et Biondello.*)

Tranio. — Vraiment, Monsieur, à l'amour de Bianca, il nous faut ajouter le consentement de son père; pour l'obtenir, ainsi que je l'ai déjà dit à Votre Honneur, j'ai besoin de trouver un homme, — peu importe ce qu'il sera, nous le stylerons en vue de notre dessein, — qui jouera le rôle de Vincentio de Pise et qui donnera à Baptista, ici même à Padoue, l'assurance de plus grandes sommes encore que celles que j'ai promises. Ainsi vous pourrez réaliser en paix votre espérance et épouser la douce Bianca avec le consentement de son père.

Lucentio. — Si mon collègue en professorat ne surveillait pas de si près les démarches de Bianca, le mieux serait, je crois, de nous marier secrètement; notre mariage une fois célébré, tout le monde aurait beau dire non, je garderais ma bien-aimée en dépit de tout le monde.

Tranio. — Nous verrons progressivement ce que nous devons faire et nous nous arrangerons pour avoir l'avantage dans cette aventure. Nous l'emporterons sur le barbon Gremio, et sur le papa soupçonneux, Minola, et sur le beau musicien, l'amoureux Licio; nous l'emporterons sur tous au profit de Lucentio, mon maître.

Entre GREMIO.

Tranio. — Est-ce que vous revenez de l'église, signor Gremio?

Gremio. — Oui, et d'aussi bon cœur que je suis jamais revenu de l'école.

Tranio. — Est-ce que le marié et la mariée reviennent à la maison?

Gremio. — Le marié, dites-vous? dites plutôt un palefrenier, un palefrenier mal appris, et la demoiselle l'apprendra bien.

Tranio. — Comment! il est plus méchant qu'elle? mais c'est impossible!

Gremio. — C'est un diable, un diable, un véritable démon.

Tranio. — Eh bien! mais elle, est un diable, un diable, la femelle du démon.

Gremio. — Bah! elle est un agneau, une colombe, une bonne bête auprès de lui! Je vais vous raconter les choses, monsieur Lucentio. Lorsque le prêtre lui a demandé s'il voulait prendre Katharina pour femme : « Oui, par les blessures du Christ! » a-t-il répondu; alors il s'est mis à sacrer si fort que, tout épouvanté, le prêtre a laissé tomber son livre, et, comme il se baissait pour le ramasser, voici que le fou de marié lui donne une telle taloche que le prêtre tombe sur le livre et que le livre roule sur le prêtre : « Maintenant les ramasse qui voudra, » a-t-il dit.

Tranio. — Et qu'a dit la donzelle lorsqu'il s'est relevé?

Gremio. — Elle tremblait et frémissait, car il frappait du pied et jurait comme si le curé avait eu l'intention de le duper. Le plus grand nombre des cérémonies une fois terminées, voilà qu'il crie pour qu'on lui apporte du vin : « A la santé générale! » dit-il, comme s'il avait été à porter des toasts à bord d'un navire avec ses camarades,

après une tempête. Il avale le muscat et vous jette les rôties à la figure du sacristain, sans lui donner d'autre raison, sinon que sa barbe était maigre, qu'elle avait l'air affamée et paraissait lui demander ses rôties en le regardant boire. Cela fait, il a pris la fiancée par le cou et l'a embrassée sur la bouche avec un tel claquement des lèvres que, lorsqu'il a eu fini, toute l'église a fait écho. Quand j'ai vu cela, j'ai eu tellement honte que je m'en suis enfui; mais je sais que toute la bande vient par derrière moi. On n'a jamais vu un mariage aussi insensé. (*Bruit de musique.*) Mais écoutez, écoutez, j'entends les ménétriers qui jouent.

Rentrent PETRUCHIO, KATHARINA, BAPTISTA, BIANCA, HORTENSIO, GRUMIO *et la suite.*

PETRUCHIO. — Messieurs et amis, je vous remercie de vos peines. Je sais que vous pensez que je dîne avec vous et que vous avez préparé un abondant repas de noces; mais il se rencontre que j'ai besoin de partir en toute hâte; mon intention est donc de prendre ici congé de vous.

BAPTISTA. — Est-il possible que vous partiez ce soir?

PETRUCHIO. — J'ai besoin de partir aujourd'hui, avant que la nuit soit venue. Que cela ne vous étonne pas; si vous saviez quelle affaire m'appelle, vous me presseriez plutôt de partir que de rester. Donc, mes remercîments à l'honnête assistance qui est venue me voir faire l'abandon de moi-même à cette très-patiente, très-douce et très-vertueuse femme. Dînez, je vous prie, avec mon père, buvez à ma santé, car il faut que je parte, et là-dessus adieu à vous tous.

TRANIO.— Laissez-nous vous supplier de rester jusqu'après le dîner.

PETRUCHIO. — C'est impossible.

GREMIO. — Laissez-moi vous en supplier.

PETRUCHIO. — C'est impossible.

KATHARINA. — Laissez-moi vous en supplier.

PETRUCHIO. — J'en suis heureux.

KATHARINA. — Heureux de rester?

PETRUCHIO. — Heureux que vous m'engagiez à rester, mais décidé à ne pas rester, quelques supplications que vous puissiez me faire.

KATHARINA. — Voyons, restez, si vous m'aimez.

PETRUCHIO. — Grumio, mon cheval!

GRUMIO. — Les chevaux sont prêts, Monsieur : leurs avoines *ils* les ont mangés.

KATHARINA. — Eh bien! alors, faites ce qui vous plaira; je ne partirai ni aujourd'hui, ni demain, ni avant que cela me plaise. La porte est ouverte, Monsieur; voici votre chemin, vous pouvez trotter tant que vos bottes seront graissées. Quant à moi, je ne bougerai que lorsqu'il me plaira. Un homme qui agit aussi grossièrement dès le premier jour, ne peut manquer de se montrer par la suite un joli rustre bien maussade.

PETRUCHIO. — Oh! Cateau! apaise-toi; ne te mets pas en colère, je t'en prie.

KATHARINA. — Je veux me mettre en colère. Qu'est-ce que tu as donc à faire? Père, soyez tranquille, il attendra mon bon plaisir.

GREMIO. — Oui, parbleu, Monsieur; voilà que cela commence à bien marcher.

KATHARINA. — Au repas de noces, Messieurs; je vois qu'on pourrait faire aisément une sotte d'une femme qui n'aurait pas l'énergie de résister.

PETRUCHIO. — Ils vont aller au repas de noces sur ton commandement, Cateau. Obéissez à la fiancée, vous tous qui l'entourez, allez à la fête, amusez-vous et faites bombance, portez force toasts à son pucelage, faites les fous et soyez gais, sinon allez vous faire pendre; mais quant à ma bonne Cateau, elle viendra avec moi. Mais oui, ne me faites pas les gros yeux, ne tapez pas du pied, ne faites pas l'immobile, ne vous agitez pas; je veux être maître de ce qui m'appartient. Elle est mes biens, mes bijoux, ma maison et mes ustensiles de ménage, mon champ, ma grange, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon toute chose : la voici, la touche qui l'osera! Que le plus fier-à-bras de vous tous ose me retenir à Padoue, je saurai le mettre à la raison. Grumio, tire ton épée, nous sommes entourés de voleurs; secours ta maîtresse, si tu es un homme. Ne crains pas, ma douce fillette; ils ne te toucheront pas, Cateau; je te protégerai contre un million d'assaillants.

(*Sortent Petruchio, Katharina et Grumio.*)

BAPTISTA. — Et parbleu qu'ils s'en aillent! voilà un couple paisible!

GREMIO. — S'ils ne s'étaient pas dépêchés de partir, j'allais mourir de rire.

TRANIO. — De tous les mariages insensés, voilà le plus insensé.

LUCENTIO. — Maîtresse, quelle est votre opinion sur votre sœur?

BIANCA. — Que folle elle-même, elle s'est accouplée à un fou.

GREMIO. — Petruchio est cuit, je lui en réponds.

Baptista. — Voisins et amis, quoique le marié et la mariée nous fassent défaut, vous savez que notre fête ne manquera pas de bonnes choses pour les remplacer. Lucentio, vous tiendrez la place du marié; que Bianca prenne la place de sa sœur.

Tranio. — L'aimable Bianca saura-t-elle comment jouer le personnage de la mariée?

Bianca. — Elle le saura, Lucentio. Allons, Messieurs, partons.

(*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

Une salle dans la maison de campagne de Petruchio.

Entre GRUMIO.

Grumio. — Ah fi, fi, de toutes les rosses éreintées, de tous les fous de maîtres, et de tous les mauvais chemins! A-t-on jamais vu homme si moulu? homme si crotté? homme si fatigué? Ils m'envoient en avant pour faire le feu, et ils arrivent pour se chauffer. Si je n'étais pas « *petit pot qui chauffe vite*, » mes lèvres se gèleraient sur mes dents, ma langue contre le palais de ma bouche et mon cœur dans ma poitrine, avant que j'eusse assez de feu pour me dégeler; mais moi je vais me réchauffer rien qu'en soufflant le feu, car par le temps qu'il fait un plus grand que moi attraperait un rhume. Holà! ho! Curtis!

Entre CURTIS.

Curtis. — Qui donc appelle d'une voix si grelottante?

Grumio. — Un morceau de glace; si tu en doutes, tu peux patiner depuis mon épaule jusqu'à mon talon sans avoir besoin pour ton élan de plus que la longueur de ma tête et de mon cou. Du feu, mon bon Curtis!

Curtis. — Est-ce que mon maître vient avec sa femme, Grumio?

Grumio. — Oh oui, Curtis, oh oui: donc du feu, du feu, et n'y jette pas d'eau.

Curtis. — Est-ce qu'elle a la tête si chaude qu'on le dit?

Grumio. — Elle l'avait, mon bon Curtis, avant cette gelée; mais, tu sais, l'hiver dompte l'homme, la femme et la bête, car il a dompté mon ancien maître, et ma nouvelle maîtresse, et moi-même, camarade Curtis.

Curtis. — Allons donc, pantin de trois pouces, je ne suis pas une bête.

Grumio. — Comment! je n'ai que trois pouces? mais ta corne de cocu a un pied; je suis pour le moins aussi grand. Tâche de faire du feu ou bien je me plaindrai de toi à notre maîtresse, dont la main (maintenant elle nous serre presque le coude) te fera bientôt sentir, à ton froid contentement, que tu as été trop lent à lui préparer de quoi la tenir chaude.

Curtis. — Je t'en prie, mon bon Grumio, dis-moi comment va le monde?

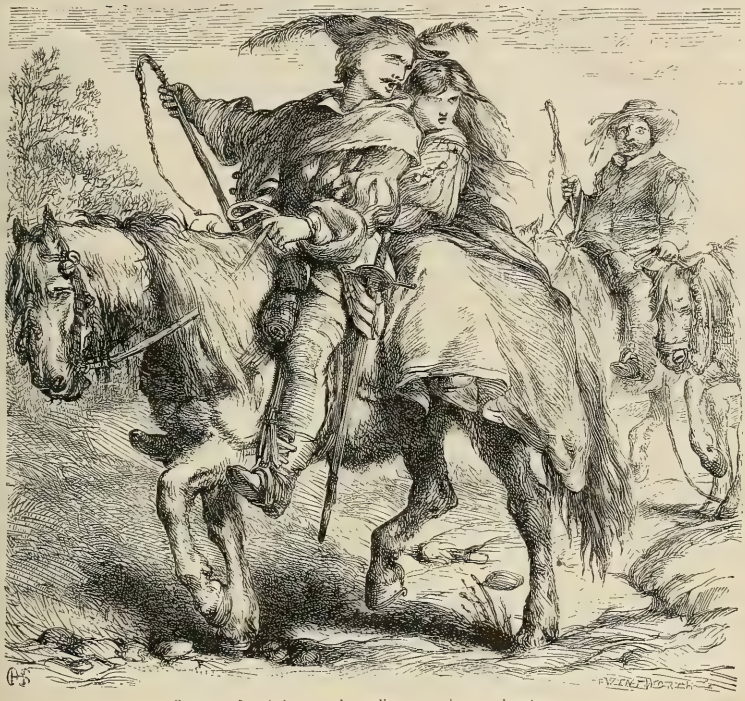
Grumio. — Le monde va froidement, Curtis, dans toutes les fonctions qui ne sont pas la tienne; donc, du feu: fais ton devoir et prends ton dû; car mon maître et ma maîtresse sont presque gelés de froid.

Curtis. — Il y a du feu tout prêt, tu ne peux donc pas te dispenser de me dire les nouvelles, mon bon Grumio.

Grumio. — « Mon Jacquot! ohé, mon Jacquot! » toutes les nouvelles qu'il te plaira.

Curtis. — Voyez un peu comme il est bourré de malices!

Grumio. — Eh bien alors du feu, car pour le moment je suis bourré d'un très-grand froid. Où est le cuisinier? Le souper est-il prêt, la maison mise en état, les nattes étendues, les toiles d'araignées enlevées, les domestiques en futaine neuve et en bas blancs, et tous nos gens dans leurs habits de noces? Nos marmites sont-elles propres en dedans et nos marmitons propres en



GRUMIO. *Imprimis*, nous descendions une très-mauvaise côte.

Acte IV, scène I.

dehors? Les nappes sont-elles étendues et toutes choses en ordre?

CURTIS. — Tout est prêt : donc les nouvelles, je te prie?

GRUMIO. — Sache d'abord que mon cheval est fatigué et que mon maître et ma maîtresse sont tombés.

CURTIS. — Comment cela?

GRUMIO. — Ils sont tombés de leur selle dans la boue : cela fait toute une histoire.

CURTIS. — Voyons-la, mon bon Grumio.

GRUMIO. — Prête-moi ton oreille.

CURTIS. — Voici.

GRUMIO, *lui donnant une tape*. — Voilà.

CURTIS. — Cela s'appelle sentir une histoire et non pas l'entendre.

GRUMIO. — C'est pourquoi cela s'appelle une histoire de sentiment; ce soufflet n'avait d'autre but que de frapper à votre oreille et de la prier d'écouter. Maintenant je commence : *Imprimis*, nous descendions une très-mauvaise côte, mon maître en croupe derrière ma maîtresse....

CURTIS. — Tous deux sur un seul cheval?

GRUMIO. — Qu'est-ce que cela te fait?

CURTIS. — Parbleu, cela fait un cheval.

GRUMIO. — Alors raconte l'histoire toi-même :... si tu ne m'avais pas interrompu, tu aurais appris comment son cheval est tombé et elle sous le cheval; tu aurais appris dans quel bourbier; comment elle a été couverte de boue; comment mon maître l'a laissée avec le cheval sur elle; comment il m'a battu parce que son cheval avait trébuché; comment elle a pataugé à travers la boue pour venir le séparer de moi, comment il jurait; comment elle suppliait, elle qui n'avait jamais supplié de sa vie; comment je criais; comment les chevaux se

sont sauvés; comment sa bride s'est rompue; comment j'ai perdu ma croupière avec beaucoup d'autres choses dignes de souvenir qui mourront maintenant dans l'oubli, et tu rejoindras ta tombe sans les connaître.

Curtis. — Mais à ce compte, il est plus méchant qu'elle.

Grumio. — Oui certes, et les plus fameux de vous tous s'en apercevront bien lorsqu'il reviendra. Mais à quoi bon parler de tout cela? Appelle-moi Nathaniel, Joseph, Nicolas, Philippe, Walter, Rôtie de Sucre, et tous les autres. Qu'ils peignent et lissent leurs cheveux, qu'ils brossent leurs habits bleus, et que leurs jarretières soient bien également nouées; qu'ils fassent la révérence de la jambe gauche et qu'ils ne s'avisent pas de toucher un poil de la queue du cheval de mon maître avant qu'ils aient baisé les mains des époux. Sont-ils tous prêts?

Curtis. — Ils sont tous prêts.

Grumio. — Appelle-les.

Curtis. — Entendez-vous? hé! Il vous faut aller à la rencontre de notre maître pour faire bonne figure à notre maîtresse.

Grumio. — Bah! elle a une figure à elle.

Curtis. — Qui ne sait pas cela?

Grumio. — Toi, à ce qu'il paraît, puisque tu appelles du monde pour lui faire bonne figure.

Curtis. — J'appelle du monde pour lui prêter respect.

Grumio. — Mais elle ne vient pas dans l'intention de leur emprunter quelque chose.

Entrent DIVERS VALETS.

Nathaniel. — Sois le bienvenu, Grumio!

Philippe. — Eh bien! comment ça va, Grumio?

Joseph. — Eh, voilà Grumio!

Nicolas. — Ah, ah, le camarade Grumio!

Nathaniel. — Eh bien! comment ça va-t-il, mon vieux compère?

Grumio. — Soyez le bienvenu! — Comment ça va? — Eh, vous voilà? — Ah, ah, camarade! — Et voilà assez de bienvenues comme ça. Maintenant, mes jolis compagnons, tout est-il prêt et toutes les choses en bon ordre?

Nathaniel. — Tout est prêt: notre maître arrive-t-il bientôt?

Grumio. — Il est tout proche, il a mis pied à terre à deux pas d'ici; par conséquent ne soyez pas.... Silence, de par le coq de la passion! j'entends notre maître.

Entrent PETRUCHIO et KATHARINA.

Petruchio. — Eh bien! où sont ces drôles? comment, il n'y a personne à la porte pour me tenir l'étrier et prendre mon cheval? Où sont Nathaniel, Grégoire, Philippe?

Tous les valets *à la fois*. — Ici, Monsieur! ici, ici, Monsieur!

Petruchio. — Ici, Monsieur! ici, Monsieur! ici, Monsieur! ici, Monsieur! tas de têtes de bois et de valets malhonnêtes! Comment, personne pour venir à mon avance! pas d'égards, pas de respect! où est l'imbécile drôle que j'avais dépêché en avant?

Grumio. — Me voici, Monsieur, et aussi imbécile qu'avant.

Petruchio. — Ah! rustre de paysan! fils de catin! cheval de brasseur! rosse! ne t'avais-je pas dit de venir me rejoindre dans le parc et d'amener ces drôles avec toi?

Grumio. — Monsieur, l'habit de Nathaniel n'était pas tout à fait fini et les souliers de Gabriel étaient tout décousus au talon; il n'y avait pas de noir de fumée pour teindre le chapeau de Pierre et la dague de Walter attendait son fourreau: il n'y avait de propres qu'Adam, Ralph et Grégoire; les autres étaient déguenillés, crasseux et misérables; cependant tels qu'ils sont, ils sont venus vous souhaiter la bienvenue.

Petruchio. — Allez, coquins, allez, et servez-moi mon souper. (*Sortent quelques-uns des valets. Petruchio chante.*)

Où est la vie qu'autrefois je menais....

Eh bien, où sont ces..... Assieds toi, Katharina, et sois la bienvenue..... Oh là là! ouf! ouf! ouf! (*Rentrent les valets avec le souper.*) Allons, nous dépêcherons-nous. — Voyons, ma bonne, mon aimable Cateau, soyez gaie..... Allons vite, qu'on m'enlève mes bottes, coquins, manants! quand vous déciderez-vous? (*Il chante.*)

C'était le moine des ordres gris;
Comme il se promenait sur la route....

Au diable, coquin! vous me tirez le pied de travers: attrapez cela et apprenez à mieux tirer l'autre. (*Il le frappe.*) Sois gaie, Cateau. Hé! de l'eau ici! Où est mon épagneul Troïlus? Maraud, va-t'en dire à mon cousin Ferdinand de venir. (*Sort un valet.*) Un garçon que vous embrasserez, Cateau, et dont vous allez faire la connaissance. Où sont mes pantoufles? m'apportera-t-on de l'eau? (*On lui*

présente un bassin et une aiguière) venez, Cateau, lavez-vous les mains et soyez la bienvenue de tout cœur. (*Le valet laisse tomber l'aiguière*). Eh bien! manant, fils de catin, pourquoi laisser tomber cette aiguière?

KATHARINA. — Patience, je vous prie; c'est une faute involontaire de sa part.

PETRUCHIO. — Fils de catin, ganache, coquin à oreilles d'âne! Allons, Cateau, asseyez-vous! je sais que vous avez faim. Voulez-vous que je dise les grâces, Cateau, ou bien voulez-vous les dire? Qu'est-ce que c'est que cela? du mouton?

PREMIER VALET. — Oui.

PETRUCHIO. — Qui l'a porté?

PREMIER VALET. — Moi.

PETRUCHIO. — Il est brûlé et tout le souper aussi. Quels chiens que ces gens-là! Où est cette canaille de cuisinier? Comment avez-vous l'audace, coquins, de m'apporter cela de l'office et de me le servir, à moi, qui ne l'aime pas? Tenez, reprenez cela, plats, verres et tout. (*Il leur jette à la tête les plats, etc.*) Lourdauds, imbéciles, manants mal appris! Comment, vous murmurez? je suis à vous tout à l'heure.

KATHARINA. — Je vous en prie, mon mari, ne soyez pas si fort agité: cette viande était bonne, si vous aviez voulu vous en contenter.

PETRUCHIO. — Je te dis, Katharina, qu'elle était toute brûlée et desséchée, et il m'est expressément défendu de toucher à des viandes pareilles, parce qu'elles engendrent la colère et poussent à la fureur; il vaudrait mieux que nous jeûnassions, nous qui sommes par nature bien assez colériques, plutôt que de manger d'une viande trop rôtie comme celle-là. Prenez patience, demain tout sera réparé; pour cette nuit, nous jeûnerons de compagnie: viens, je vais te conduire à ta chambre nuptiale.

(*Sortent Petruchio, Katharina et Curtis.*)

NATHANIEL. — Pierre, as-tu jamais vu chose pareille?

PIERRE. — Il la tue avec sa propre humeur à elle.

Rentre CURTIS.

GRUMIO. — Où est-il?

CURTIS. — Dans sa chambre, et il lui fait un sermon sur la continence. Il tempête, il jure, il gronde de telle sorte, qu'elle, la pauvre âme, ne sait plus comment se tenir, quelle contenance faire ni quoi dire, et, qu'elle reste là comme une personne nouvellement éveillée d'un rêve. Partons, partons! le voici qui revient. (*Ils sortent.*)

Rentre PETRUCHIO.

PETRUCHIO. — J'ai commencé mon règne en fin politique, et j'ai l'espoir de le terminer heureusement. Mon faucon est maintenant en haleine et a le ventre aussi vide que possible; jusqu'à ce qu'il cède, il ne doit pas être trop gorgé, car autrement il ne ferait plus attention au leurre. J'ai une autre manière de dompter mon oiseau sauvage et de lui apprendre à venir et à reconnaître l'appel de son maître; c'est de le faire veiller comme nous faisons à ces oiseaux qui se débattent, résistent et ne veulent pas obéir. Elle n'a rien mangé d'aujourd'hui et ne mangera rien; elle n'a pas dormi la nuit passée et ne dormira pas de celle-ci; je vais, comme pour le souper, trouver à son lit quelque défaut de négligence; je jetterai le traversin par-ci, l'oreiller par-là, la couverture de ce côté, les draps de cet autre, et j'entends qu'au milieu de ce tohu-bohu tout se passe pour elle avec le plus grand respect. La conclusion, c'est qu'elle veillera toute la nuit: s'il lui arrive de s'assoupir, je tempêterai, je braillerai, et je la tiendrai éveillée à force de tapage. Voilà une façon de tuer une femme avec tendresse. C'est ainsi que je ferai plier son humeur violente et têtue; si quelqu'un connaît un meilleur moyen de dompter une mégère, qu'il parle; c'est une charité de l'enseigner.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

Padoue. — Devant la demeure de Baptista.

Entrent TRANIO *et* HORTENSIO.

TRANIO. — Est-il possible, ami Licio, que madame Bianca en aime un autre que Lucentio? Je vous dis, Monsieur, qu'elle m'honore de ses encouragements!

HORTENSIO. — Monsieur, pour vous prouver ce que je vous ai dit, arrêtez-vous un peu et remarquez la manière dont il lui donne ses leçons.

(*Ils s'écartent.*)

Entrent BIANCA *et* LUCENTIO.

LUCENTIO. — Eh bien! maîtresse, profitez-vous bien de vos lectures?

BIANCA. — Et vous, maître, que lisez-vous? répondez-moi d'abord à cela.

LUCENTIO. — Je lis ce que je professe, l'art d'aimer.

BIANCA. — Et puissiez-vous, Monsieur, devenir maître dans votre art!

LUCENTIO. — Pendant que vous, ma douce chérie, vous deviendrez maîtresse de mon cœur.

(*Ils se retirent.*)

HORTENSIO, *s'avançant.* — Ils vont, ma foi, d'un bon pas. Eh bien, qu'en pensez-vous, je vous prie, vous qui osiez jurer que madame Bianca n'aimait personne au monde autant que Lucentio?

TRANIO. — O amour malheureux! ô sexe inconstant! Je te dis, Licio, que c'est extraordinaire.

HORTENSIO. — Ne t'abuse pas plus longtemps: je ne suis pas Licio, ni un musicien, comme j'ai l'air de l'être; mais je suis un homme qui dédaigne de rester plus longtemps sous ce déguisement, pour l'amour d'une personne qui abandonne un gentilhomme pour se faire un dieu d'un tel goujat: sachez, Monsieur, que je m'appelle Hortensio.

TRANIO. — Signor Hortensio, j'ai souvent entendu parler de votre grande affection pour Bianca, et puisque mes yeux sont témoins de sa légèreté, je veux, si cela peut vous faire plaisir, abjurer pour toujours, de compagnie avec vous, Bianca et mon amour.

HORTENSIO. — Voyez comme ils s'embrassent et comme ils se font l'amour! Signor Lucentio, voici ma main: je jure solennellement de ne plus jamais lui faire la cour, mais de la renier comme une personne indigne de toutes les faveurs antérieures dont je l'ai passionnément honorée.

TRANIO. — Et moi je fais en toute franchise le même serment de ne jamais l'épouser, quand bien même elle m'en supplierait. Fi d'elle! voyez comme elle lui fait bestialement la cour!

HORTENSIO. — Puisse-t-elle être reniée de tout le monde, sauf de lui! Quant à moi, pour tenir plus sûrement mon serment, je veux être marié avant trois jours à une riche veuve, qui m'aime depuis aussi longtemps que j'aime cette grue orgueilleuse et dédaigneuse: là-dessus, adieu, signor Lucentio. Ce qui gagne mon amour chez les femmes, c'est leur tendresse et non leurs beaux yeux: et sur ce, je prends congé, fermement résolu à tenir mon serment.

(*Il sort. — Lucentio et Bianca s'avancent.*)

TRANIO. — Madame Bianca, Dieu vous bénisse de toutes les grâces qui appartiennent à un amour heureux. Ah! ah! je vous y ai prise, à vous laisser aller, mon aimable maîtresse, et je vous ai reniée en compagnie d'Hortensio.

BIANCA. — Vous plaisantez, Tranio: vraiment vous m'avez reniée tous deux?

TRANIO. — Oui, maîtresse.

LUCENTIO. — Alors nous sommes débarrassés de Licio?

TRANIO. — Ma foi, il veut avoir maintenant une veuve aux charmes opulents, qu'il courtisera et épousera en un même jour.

BIANCA. — Le ciel lui donne joie!

TRANIO. — Oui, et il la domptera.

BIANCA. — Il dit cela, Tranio.

TRANIO. — Ma foi, mais il s'est trouvé à la bonne école du dressage.

BIANCA. — L'école du dressage! Est-ce qu'il y a une telle école?

TRANIO. — Oui, maîtresse, et Petruchio en est le maître; Petruchio qui enseigne par douzaines des tours longs de vingt aunes pour dompter une mégère et ensorceler sa langue babillarde.

Entre BIONDELLO, *en courant.*

BIONDELLO. — Ah! maître, maître, j'ai tant couru que je suis éreinté; mais, à la fin, j'ai découvert un bon vieux gobe-mouche qui descendait la colline et qui fera l'affaire.

TRANIO. — Quel est-il, Biondello?

BIONDELLO. — Si c'est un boutiquier ou un pédagogue, je ne le sais pas, maître; mais, à coup sûr, son costume, sa démarche et son maintien lui donnent tout l'air d'un vrai papa.

LUCENTIO. — Qu'allons-nous faire de lui, Tranio?

TRANIO. — S'il est crédule et s'il gobe mon conte, je le rendrai tout heureux de jouer le personnage de Vincentio et de donner sa garantie à Baptista Minola, tout comme s'il était le vrai Vincentio. Emmenez votre bien-aimée et laissez-moi seul.

(*Sortent Lucentio et Bianca.*)

Entre UN PÉDANT.

LE PÉDANT. — Dieu vous bénisse, Monsieur!

TRANIO. — Et vous de même, Monsieur: vous êtes le bienvenu. Allez-vous plus loin ou êtes-vous au bout de votre voyage?

LE PÉDANT. — Monsieur, je suis au bout de mon voyage pour une semaine ou deux; mais, après cela, j'ai l'intention d'aller jusqu'à Rome, et puis de là à Tripoli, si Dieu me prête vie.

TRANIO. — De quel pays êtes-vous, je vous prie?

LE PÉDANT. — De Mantoue.

PETRUCHIO. Qu'est-ce que c'est que cela? du mouton?
PREMIER VALET. Oui. Acte IV, scène I.

TRANIO. — De Mantoue, Monsieur? plaise à Dieu que non. Comment, vous êtes venu à Padoue sans inquiétude pour votre vie?

LE PÉDANT. — Ma vie, Monsieur! qu'est-ce à dire, s'il vous plaît? voilà qui est sérieux.

TRANIO. Il y a peine de mort contre tout habitant de Mantoue qui vient à Padoue. N'en savez-vous pas la cause? Vos vaisseaux sont retenus à Venise; le duc (à la suite d'une querelle particulière entre lui et votre duc) l'a fait annoncer et proclamer publiquement. Il est étonnant que vous ne le sachiez pas; mais vous êtes nouvellement arrivé, sans cela vous auriez pu entendre cette proclamation.

LE PÉDANT. — Hélas! Monsieur, cela est encore plus malheureux pour moi que vous ne sauriez croire, car j'ai des lettres de change de Florence, et je dois les toucher ici.

TRANIO. — Eh bien, Monsieur, pour vous obliger, je veux bien vous les faire escompter et vous donner mes bons conseils; mais d'abord, dites-moi, êtes-vous jamais allé à Pise?

LE PÉDANT. — Oui, Monsieur, je suis souvent allé à Pise, à Pise renommée pour la gravité de ses citoyens.

TRANIO. — Parmi ces citoyens, connaissez-vous un certain Vincentio?

LE PÉDANT. — Je ne le connais pas, mais j'ai entendu parler de lui; c'est un marchand d'une incomparable richesse.

TRANIO. — C'est mon père, Monsieur, et, pour dire la vérité, sa personne ressemble quelque peu à la vôtre.

BIONDELLO, *à part*. — Autant qu'une pomme ressemble à une huître; c'est tout aussi frappant.

TRANIO. — Pour vous sauver la vie dans l'ex-

trémité où vous êtes, je veux vous rendre service à sa considération. Ce n'est pas, croyez-le bien, la plus médiocre de vos bonnes fortunes que cette ressemblance avec messire Vincentio. Vous allez prendre son nom et son crédit, et vous serez logé chez moi sur le pied d'un ami. Veillez à bien jouer votre personnage; vous me comprenez, Monsieur. Vous resterez chez moi jusqu'à ce que vous ayez terminé vos affaires dans cette ville : si cette offre vous agrée, acceptez-la, Monsieur.

Le pédant. — O Monsieur, je l'accepte, et je vous tiendrai éternellement pour le protecteur de ma vie et de ma liberté.

Tranio. — Alors venez avec moi; nous allons tout arranger pour le mieux. En attendant que nous arrivions, je dois vous faire savoir que mon père est attendu ici de jour en jour, pour assurer la garantie du douaire d'une des filles de Baptista que j'épouse. Je vous instruirai de toutes les circonstances de cette affaire : venez avec moi, Monsieur, vous habiller comme il vous convient de l'être. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Petruchio.

Entrent KATHARINA *et* GRUMIO.

Grumio. — Non, non, vraiment; sur ma vie, je ne l'ose pas.

Katharina. — Plus je souffre et plus il est méchant. Comment, il m'a donc épousée pour me faire mourir de faim? Les mendiants, lorsqu'ils viennent demander aux portes de mon père, obtiennent immédiatement l'aumône, sinon ils rencontrent ailleurs de la charité; mais moi, qui n'ai jamais su supplier et qui n'ai jamais eu besoin de supplier, il me faut souffrir de la faim et tomber de sommeil. Il me tient éveillée par ses jurements et me nourrit de ses braillements : et ce qui m'enrage plus que toutes ces privations, c'est qu'il me les inflige sous le prétexte d'un amour parfait; on dirait que si je sommeillais ou que si je mangeais, je courrais danger de maladie mortelle ou même de mort immédiate. Va donc, je t'en prie, et porte-moi quelque chose à manger, n'importe quoi m'est égal, pourvu que ce soit sain.

Grumio. — Que pensez-vous d'un pied de veau?

Katharina. — C'est excellent, va-t'en m'en chercher un, je te prie.

Grumio. — Je crains que ce ne soit une viande qui pousse trop à la colère. Que dites-vous d'un bout de boudin gras gentiment grillé?

Katharina. — Je l'aime beaucoup; va-t'en me le chercher, mon bon Grumio.

Grumio. — Je ne sais trop que vous dire; je crains que cela ne pousse à la colère. Que dites-vous d'un morceau de bœuf avec de la moutarde?

Katharina. — C'est un plat dont je raffole.

Grumio. — Oui, mais la moutarde est un peu trop irritante.

Katharina. — Eh bien! alors, le bœuf, et laisse là la moutarde.

Grumio. — Non, cela je ne le ferai pas; vous aurez la moutarde ou bien Grumio ne vous donnera pas de bœuf.

Katharina. — Et parbleu! les deux, ou l'un des deux, ou ce que tu voudras.

Grumio. — Eh bien! alors, la moutarde sans le bœuf.

Katharina. — Va donc, sors d'ici, serf hypocrite et trompeur! (*Elle le bat.*) Tu prétends me nourrir avec les noms des mets : le chagrin tombe sur toi et sur toute votre séquelle, qui vous amusez ainsi de mon malheur! Va-t'en, sors d'ici, te dis-je.

Entrent PETRUCHIO, *portant un plat*, *et* HORTENSIO.

Petruchio. — Comment se porte ma Cateau? Eh bien! petite chérie, qu'est-ce donc? vous voilà avec une mine de trépassée!

Hortensio. — Madame, comment allez-vous?

Katharina. — Ma foi, aussi froidement que possible.

Petruchio. — Ranime tes esprits; regarde-moi gaiement. Ici, ma chérie. Vois comme je suis diligent; je prépare moi-même ton repas et je te l'apporte. (*Il pose le plat sur une table.*) Certainement, Cateau, cette conduite me vaut des remercîments.... Quoi! pas un mot! alors tu n'aimes pas cela et toutes mes peines sont perdues.... Holà! enlevez ce plat.

Katharina. — Non, laissez-le, je vous en prie.

Petruchio. — Le plus pauvre service vaut des remercîments; il en sera ainsi du mien avant que vous touchiez à ce plat.

Katharina. — Je vous remercie, Monsieur.

Hortensio. — Fi! signor Petruchio, votre conduite est blâmable. Venez, madame Katy, je vais vous tenir compagnie.

Petruchio, *à part*, *à Hortensio*. — Mange tout,

si tu as de l'amitié pour moi. (*A Katharina.*) Grand bien te fasse, mon aimable cœur! mange vite, Cateau, et ensuite, mon doux amour, nous retournerons à la maison de ton père, et nous y paraderons comme les plus huppées, avec un étalage de robes de soie, de chapeaux, de bagues, de fraises, de manchettes, de vertugadins et tout le tremblement; avec des écharpes, des éventails, des parures de rechange, des bracelets d'ambre, des colliers et toutes ces fariboles. Eh bien, as-tu dîné? Le tailleur attend ton bon plaisir pour orner ta personne de ses chatoyants trésors.

Entre UN TAILLEUR.

Venez, tailleur, montrez-nous ces ajustements. Déployez la robe.

Entre UN MARCHAND DE MODES.

Et vous, Monsieur, que voulez-vous?

LE MARCHAND DE MODES. — Voici le chapeau que Votre Honneur a demandé.

PETRUCHIO. — Et mais vraiment, il a été moulé sur une écuelle; c'est un plat en velours; fi! fi! il est vilain et malséant. Parbleu! c'est une coquille ou une enveloppe de noix, une babiole, un joujou, une fanfreluche, un bonnet d'enfant. Remportez-le, allez, j'en veux un plus grand.

KATHARINA. — Je n'en veux pas de plus grand; celui-ci est très à la mode, et les dames de qualité portent des chapeaux comme ceux-là.

PETRUCHIO. — Lorsque vous serez gentille, vous en aurez un comme celui-là, mais pas avant.

HORTENSIO, *à part.* — Cela ne sera pas de sitôt.

KATHARINA. — Parbleu, Monsieur, j'imagine que j'ai le droit de parler, et je parlerai. Je ne suis ni un enfant, ni une petite fille, et des gens qui valaient mieux que vous ont souffert que je dise ma pensée en leur présence; si cela ne vous plaît pas, vous ferez bien de vous boucher les oreilles. Ma langue exprimera l'indignation de mon cœur, ou bien, s'il doit la contenir, mon cœur se brisera. Plutôt que d'en arriver là, je parlerai comme il me plaira, et jusqu'à mon dernier souffle.

PETRUCHIO. — Parbleu, tu dis vrai; c'est un affreux chapeau, une croûte de pâté, un joujou, un plat monté en soie : je t'en aime davantage pour ne pas l'aimer.

KATHARINA. — Aimez-moi ou ne m'aimez pas, moi j'aime ce chapeau; et je l'aurai ou je n'en aurai pas d'autre.

PETRUCHIO. — Ta robe? ah! oui, c'est juste: approchez, tailleur, montrez-nous-la. O bonté divine! voyez donc quelle étoffe de mascarade! Qu'est-ce que c'est que cela? une manche? on dirait un demi-canon. Comment! taillée du haut en bas comme une tarte aux pommes! Ça vous a des découpures, des piqûres, des figures, des jours et des crevés, comme la chaufferette d'une boutique de barbier. Comment, nom d'un diable, appelles-tu cela, tailleur?

HORTENSIO, *à part.* — Je vois qu'elle court risque de n'avoir ni le chapeau, ni la robe.

LE TAILLEUR. — Vous m'avez ordonné de faire une robe bien coupée et à la mode du jour.

PETRUCHIO. — Oui, parbleu, mais si vous vous rappelez bien, je ne vous ai pas dit de la gâter selon la mode. Allons, enjambez-moi bien vite les ruisseaux d'ici chez vous, et sans remporter ma pratique, Monsieur : je ne veux rien de tout cela; faites-en ce que vous pourrez.

KATHARINA. — Je n'ai jamais vu une robe mieux faite, de meilleur goût, plus charmante et plus convenable : il me semble que vous avez l'intention de faire de moi une poupée.

PETRUCHIO. — C'est vrai, cet homme a l'intention de faire de vous une poupée.

LE TAILLEUR. — Elle dit que Votre Honneur a l'intention de faire d'elle une poupée.

PETRUCHIO. — O! monstrueuse arrogance! tu mens, espèce de fil et de dé à coudre! tu mens, aune et trois quarts d'aune, demi-aune, un quart et un pouce! tu mens, puce, œuf de pou, cricri de cheminée! Comment cet écheveau de fil viendra me braver chez moi? dehors, chiffon, mesure, coupon, ou je m'en vais te mesurer les côtes avec ton aune de manière à te faire souvenir pour le reste de tes jours de l'inconvénient du babillage! je te dis que tu as gâté sa robe.

LE TAILLEUR. — Votre Honneur se trompe; la robe est faite exactement selon les indications qu'a reçues mon maître. Grumio avait donné des ordres à cet égard.

GRUMIO. — Je ne lui ai pas donné d'ordres, je lui ai donné l'étoffe.

LE TAILLEUR. — Mais comment avez-vous demandé qu'elle fût faite?

GRUMIO. — Parbleu, Monsieur, avec une aiguille et du fil.

LE TAILLEUR. — Mais n'avez-vous pas demandé qu'elle eût des crévés?

GRUMIO. — Tu as retourné bien des habits, n'est-ce pas?

Le tailleur. — Oui.

Grumio. — Eh bien! ne me retourne pas; tu as fait *braves* bien des gens, eh bien! ne me brave pas! je ne veux être ni retourné, ni bravé. Je te le dis en face : j'ai dit à ton maître de couper la robe, mais je ne lui ai pas dit de la couper en morceaux : *ergo*, tu mens.

Le tailleur. — Parbleu, voici, pour en témoigner, la note des ordres que nous avons reçus.

Petruchio. — Lisez-la.

Grumio. — La note en a menti par sa gorge, si elle dit que j'ai dit cela.

Le tailleur *lit*. — *Imprimis, une robe à ample corsage.*

Grumio. — Maître, si j'ai jamais parlé de robe à ample corsage, qu'on me couse dans ses jupes et qu'on me batte à mort avec la bobine d'un écheveau de fil noir : j'ai dit une robe.

Petruchio. — Continuez.

Le tailleur. — *Avec une petite pèlerine ronde.*

Grumio. — J'avoue la pèlerine.

Petruchio. — *Avec la manche pendante.*

Grumio. — Je confesse deux manches.

Le tailleur. — *Les manches minutieusement découpées.*

Petruchio. — Oui, c'est là qu'est la scélératesse.

Grumio. — Erreur de la note, Monsieur, erreur de la note. J'ai commandé que les manches fussent coupées et puis recousues, et cela je te le prouverai quand bien même ton petit doigt serait armé d'un dé à coudre.

Le tailleur. — Ce que je dis est vrai, et je te l'apprendrais si je te tenais quelque part.

Grumio. — Je suis ton homme sur-le-champ; prends pour arme la colonne de ce mémoire, passe-moi ton aune et ne m'épargne pas.

Hortensio. — Dieu me pardonne, Grumio! mais les armes ne seront pas égales entre vous.

Petruchio. — Allons, Monsieur, pour conclure, cette robe n'est pas pour moi.

Grumio. — Vous avez raison, Monsieur, elle est pour ma maîtresse.

Petruchio. — Allons, emporte-la et que ton maître l'endosse à son compte.

Grumio. — Ne fais pas cela sur ta vie, faquin; prendre la robe de ma maîtresse et la faire endosser par ton maître!

Petruchio. — Eh bien! Monsieur, quel trait d'esprit cachez-vous là-dessous?

Grumio. — Oh! Monsieur, le trait d'esprit est plus profond que vous ne le pensez. Laisser endosser la robe de ma maîtresse par son maître. O! fi! fi! fi!

Petruchio. — Hortensio, veille à ce que le tailleur soit payé. (*A part.*) — Allons, emportez-la, partez, et plus un mot.

Hortensio. — Tailleur, je te ferai payer ta robe demain. Ne fais pas attention à ses expressions intempérantes; pars, te dis-je; recommande-moi à ton maître.

(*Le tailleur sort.*)

Petruchio. — Eh bien, allons, ma Cateau; nous irons chez votre père avec ces simples honnêtes habits; nos bourses seront fières et nos vêtements humbles; c'est l'esprit qui donne au corps sa richesse, et de même que le soleil perce à travers les plus noirs nuages, ainsi l'honneur perce sous le plus modeste habit. Comment donc! le geai est-il plus précieux que l'alouette, parce que ses plumes sont plus belles? La couleuvre vaut-elle mieux que l'anguille parce que sa peau colorée satisfait l'œil? O non, ma bonne Cateau, et toi aussi tu n'en vaux pas moins sous ce pauvre accoutrement et ces humbles habits. Si tu tiens à honte une telle chose, fais tomber cette honte sur moi et sois d'heureuse humeur; nous allons aller, de ce pas, nous amuser et faire grande chère à la maison de ton père. Va, appelle mes gens, et allons-nous-en tout droit chez lui. Conduis nos chevaux au bout de la grande allée, c'est là que nous monterons en selle; nous irons à pied jusqu'à cet endroit. Voyons un peu; je pense qu'il est maintenant quelque chose comme sept heures, nous pourrons parfaitement être arrivés pour l'heure du dîner.

Katharina. — Je vous assure, Monsieur, qu'il est près de deux heures, et qu'il sera l'heure du souper lorsque nous arriverons.

Petruchio. — Il sera sept heures avant que je sois à cheval : voyez un peu, dans tout ce que je dis, ou fais, ou songe à faire, vous êtes toujours à me contrecarrer! Messieurs, ne vous en occupez plus : je ne partirai pas d'aujourd'hui, et lorsque je voudrai partir, il sera l'heure que je dirai qu'il est.

Hortensio. — Parbleu, voilà un gaillard qui commanderait au soleil.

(*Ils sortent.*)

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

NOUVELLE PUBLICATION

IBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DIRIGÉE PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES GRAVURES

Prix de chaque volume broché : 2 francs

La reliure en percaline, tranches rouges, se paye en sus 1 franc.

ıs appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable la nature, dans les sciences, dans l'industrie, dans les dans l'histoire, dans l'homme, dans tout ce qui est digne ıe intérêt en dehors de nous et en nous-même.

uis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de mille en papillon jusqu'aux évolutions sublimes des astres, en de beautés à contempler, à admirer, à essayer de com- e dans l'immense panorama de la nature!

uis les premières observations de quelques hommes de dans l'antiquité, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées ous nos yeux, applications de la vapeur, de l'électricité, la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence hu- que de conquêtes glorieuses sur l'ignorance!

s l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux nages de la puissance humaine en lutte avec la nature, 'on la suive cherchant l'or, le fer, la houille dans les en- de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre dans ces ses éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et ıes, où, nuit et jour, des essaims d'hommes font subir à la les transformations nécessaires à l'accroissement de notre ıre, de nos forces, et au perfectionnement de nos moyens n.

uelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, ıre, architecture, musique ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous l'intarissable source de surprises si charmantes et de si doux rapprochements!

Laissons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements qui rayonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et de tous ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie.

N'est-ce pas d'ailleurs au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics, un grand nombre d'intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts? La raison suffira pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication; voilà ce que veut exprimer, annoncer et *conseiller* notre titre; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont, ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

ÉDOUARD CHARTON.

OUVRAGES PUBLIÉS

veilles de la végétation, par P. MARION. 1 vol. illustré de 45 vi- es par Lancelot.

veilles de la céramique, par JACQUEMART. 1 vol. illustré de nettes par H. Catenacci.

ges de la France, par Armand LANDRIN. 1 vol. illustré de ignettes par Mesnel.

et Tremblements de terre, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. é de 62 vignettes par E. Riou.

eur, par M. le professeur CAZIN, 1 vol. illustré de 90 vignettes bandier.

t Tonnerre, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 38 vignettes Bayard et H. Clerget.

eilles de l'optique, par F. MARION. 1 vol. illustré de 60 vignettes de Neuville et Jahandier.

eilles de l'électricité, par BAILLE. 1 vol. illustré par Jahan-

Les Ballons, par Camille FLAMMARION. 1 volume illustré.

Grottes et Cavernes, par BADIN. 1 vol. illustré par Camille Saglio.

Les grandes Chasses, par Victor MEUNIER. 1 vol. illustré de 20 vignettes par Lançon.

Les Merveilles de l'architecture, par André LEFEBVRE. 1 vol. illustré de 40 vignettes par Thérond.

Les Merveilles de la météorologie, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 vol. illustré de 23 vignettes par Lebreton.

Les Merveilles célestes, Lectures du soir, par C. FLAMMARION. 1 vol. illustré de 30 planches.

Les Métamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société entomologique de France. 1 volume illustré de 300 figures sur bois.

Les Merveilles de l'art naval, par L. RENARD. 1 vol. illustré de 50 vignettes sur bois par Morel-Fatio.

Les Merveilles du monde invisible, par W. DE FONVIELLE. 1 vol. illustré de 100 figures sur bois.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

s et les Jardins, par André LEFÈVRE. 1 volume illustré.

eilles de l'intelligence des animaux, par ERNEST MENAULT. ne illustré.

rie, par SAUZAY, conservateur du musée Sauvageot au Louvre. ne illustré.

es plantes, par BOCQUILLON, professeur de botanique au lycée ouis. 1 volume illustré.

ar R. RADEAU. 1 volume illustré.

s, par LACOMBE ancien élève de l'École des chartes. 1 volume

Les Colosses, par Arthur RHONÉ. 1 volume illustré.

L'Eau, par G. TISSANDIER. 1 volume illustré.

Les Glaciers, par ZURCHER et MARGOLLÉ. 1 volume illustré.

Les grandes Pêches, par VICTOR MEUNIER. 1 volume illustré.

Les Machines, par Georges RENAUD. 1 volume illustré.

Les Monstres marins, par A. LANDRIN. 1 volume illustré.

Les Phares, par L. RENARD, bibliothécaire au dépôt des cartes de la marine. 1 volume illustré.

Les Ruines et les Tombeaux, par Michel MASSON. 1 volume illustré

L'Or et l'Argent, par V. MEUNIER, fils. 1 volume illustré.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexique des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8°, A 7 FR. 50 C. LE VOLUME

(150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé. Prix de chaque volume : 20 fr.)

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental, de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et n'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire; qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours, aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos intentions et la nature du travail : *Utilité pratique* et *sobriété.* D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude, et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entrep partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Regnier de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il ae chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours tages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans pour les écrivains principaux; pour les autres, un choix sera fait ave

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclairciss qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langu le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous l'Académie française en proposant pour sujets de prix un lexique de Mol lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre tique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vr l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces les mera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du l et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la l nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur no les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms pro plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., l les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de teur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Des notices bibliographiques et critiques, composées avec le plus g indiqueront, pour chaque auteur, les manuscrits et autographes exista bibliothèques publiques ou privées, les copies authentiques, et les éditior surtout celles qui ont été publiées par l'auteur, ou de son vivant, ou pe après sa mort.

Enfin, nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quan lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE ET EN PRÉPARATION :

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition revue par M. Ch. Marty-Lavéaux. Tomes I à X. L'édition formera 12 vol. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalane. 5 vol. et album (les quatre premiers volumes sont en vente). 37 fr. 50 c.
Prix de chaque volume séparément, 7 fr. 50 c. L'album séparément, 5 fr.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. éd. revue par M. Paul Mesnard. L'édition formera 7 vol. Les tomes I, II et III sont en vente. Prix de chaque vol. 7 fr. 50 c.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut. Tomes I à XI L'édition formera 14 vol. Prix de chaque volume. 7 fr. 50 c.

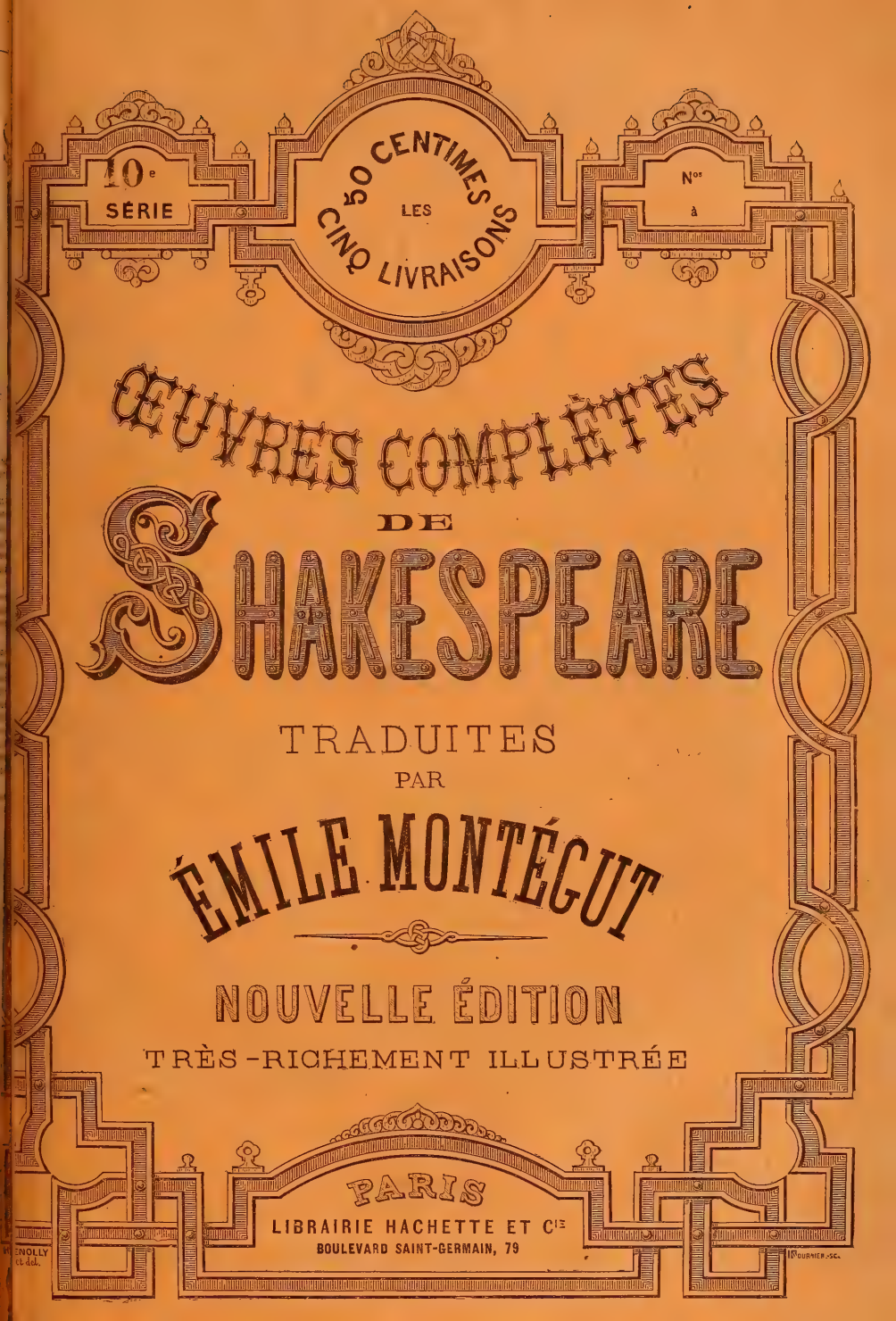
La Bruyère : *Œuvres*, nouv. édition, revue par M. G. Servois. L'éditi 3 vol. Le tome I est en vente. Prix de chaque volume.

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. É. Soulié.
Boileau, par M. Caboche.
La Fontaine, par M. Julien Girard.
La Rochefoucauld, par M. D. L. Gilbert.
Regnard, par M. V. Fournel.
Retz (Mém. du cardinal de), par M. Sommer.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement avec le dernier chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes simile qui pourront être joints à ses œuvres.

1312 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


10e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent [illegible] consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'ensei[illegible] du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un [illegible] illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-[illegible]nement sous le titre « L'Histoire de France rac[illegible] mes petits enfants » la publication d'un ouvrage é[illegible] tout pour ces jeunes générations qui entreront bi[illegible] possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet [illegible] Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ce qu[illegible]

PETRUCHIO. Comment, nom d'un diable, appelles-tu cela, tailleur?
Acte IV, scène III.

SCÈNE IV.

Padoue. — Devant la maison de Baptista.

Entrent TRANIO *et* LE PÉDANT *habillés comme le personnage de* VINCENTIO.

TRANIO. — Monsieur, voici la maison; vous plaît-il que j'appelle?

LE PÉDANT. — Certes, car autrement que serions-nous venus faire? Je serais bien trompé si le signor Baptista ne se souvenait pas de moi. Il y a près de vingt ans, nous nous sommes rencontrés à Gênes, où nous logions ensemble à l'hôtel de Pégase.

TRANIO. — C'est bien; songez à ne vous départir, dans aucune circonstance, de cette gravité qui convient à un père.

LE PÉDANT. — Pour cela, soyez sans crainte; mais, Monsieur, voici votre valet; il serait bon qu'il fût averti.

Entre BIONDELLO.

TRANIO. — N'ayez pas peur de lui. Maraud de Biondello, je t'avertis de faire ton devoir en conscience ; tâche de supposer que Monsieur est le vrai Vincentio.

BIONDELLO. — Bah! n'ayez pas peur de moi.

TRANIO. — Mais as-tu rempli ton message auprès de Baptista?

BIONDELLO. — Je lui ai dit que votre père était à Venise et que vous l'attendiez aujourd'hui même à Padoue.

TRANIO. — Tu es un brave garçon. (*Il lui donne de l'argent.*) Tiens, voilà pour boire. Voici le signor Baptista : allons, Monsieur, préparez votre personnage.

Entrent BAPTISTA *et* LUCENTIO.

TRANIO. — Signor Baptista, je suis heureux de vous rencontrer. — (*Au pédant.*) Monsieur, voici le gentilhomme dont je vous ai parlé : je vous en prie, montrez-vous maintenant bon père envers moi, donnez-moi Bianca pour mon patrimoine.

LE PÉDANT. — Doucement, mon fils! Monsieur, avec votre permission, étant venu à Padoue pour faire rentrer quelques dettes, mon fils Lucentio m'a révélé certaine grande affaire d'amour entre votre fille et lui. Ne voulant pas le faire attendre trop longtemps, je vous dirai que tant à cause des bons rapports qu'on me fait de vous que pour l'amour que les deux jeunes gens se portent réciproquement, cette union satisfait à toutes les conditions que peut exiger ma sollicitude paternelle : si donc, vous n'êtes pas plus mal disposé que moi, après que nous aurons arrêté quelques conventions, vous me trouverez disposé de tout cœur à joindre mon consentement au vôtre pour ce mariage, car je ne dois pas être méticuleux avec vous, signor Baptista, dont j'entends dire tant de bien.

BAPTISTA. — Monsieur, pardonnez-moi les paroles que je vais dire : votre façon d'aller rondement et droit au but me plaît beaucoup. Il est très-vrai que votre fils Lucentio aime ma fille et qu'elle l'aime de son côté, ou bien il faudrait que tous les deux fussent bien dissimulés dans leurs sentiments. Si donc, vous n'avez pas autre chose à me dire, sinon que vous agirez avec lui comme un père et que vous assurerez à ma fille un douaire suffisant, le mariage est fait et votre fils aura ma fille de mon plein gré.

TRANIO. — Je vous remercie, Monsieur. Où pensez-vous alors qu'il convient le mieux que nous soyons fiancés et que les conventions soient passées conformément à l'agrément des deux parties?

BAPTISTA. — Pas dans ma maison, Lucentio; car vous savez, les murs ont des oreilles et j'ai de nombreux serviteurs : en outre, le vieux Grumio n'a pas renoncé à ses prétentions et il pourrait nous arriver d'être interrompus.

TRANIO. — Alors, à mon logement, si cela vous arrange, Monsieur; c'est là que loge mon père, et ce soir même nous pourrons y terminer cette affaire seuls et heureusement. Envoyez avertir votre fille par votre domestique ici présent, mon valet ira chercher tout de suite le notaire. Le pis, c'est que pris ainsi au dépourvu, vous risquez de faire un maigre et médiocre dîner.

BAPTISTA. — Les choses me conviennent ainsi. Cambio, allez à la maison et ordonnez à Bianca de se tenir prête immédiatement. Dites-lui, si vous voulez, ce qui s'est passé; que le père de Lucentio est arrivé à Padoue et qu'elle est destinée à être probablement la femme de Lucentio.

LUCENTIO. — Je prie de tout mon cœur les dieux qu'elle le soit!

TRANIO. — Ne t'attarde pas avec les dieux, mais va-t'en bien vite. Signor Baptista, ouvrirai-je la marche? Soyez le bienvenu! notre dîner se composera probablement d'un simple ordinaire; Allons, Monsieur, nous réparerons cela à Pise.

Baptista. — Je vous suis. (*Sortent Baptista, Tranio et le pédant.*)

Biondello. — Cambio?

Lucentio. — Que veux-tu, Biondello?

Biondello. — Vous avez vu mon maître cligner de l'œil et rire en vous regardant?

Lucentio. — Eh bien! qu'y a-t-il là, Biondello?

Biondello. — Rien, sur ma foi; mais il m'a laissé derrière lui pour vous exposer le sens et la morale de ses signes et de ses gestes.

Lucentio. — Eh bien! expose cette morale, je t'en prie.

Biondello. — Eh bien, voilà : Baptista est en lieu sûr, causant avec le père illusoire d'un fils illusoire.

Lucentio. — Eh bien! après?

Biondello. — Vous devez conduire sa fille au souper.

Lucentio. — Et puis?

Biondello. — Le vieux prêtre de l'église de Saint-Luc est à votre disposition à toutes les heures.

Lucentio. — Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Biondello. — Je ne sais pas : mais supposons que pendant qu'ils sont occupés à se donner de fausses assurances, vous vous assuriez d'elle à l'église, *cum privilegio ad imprimendum solum;* que vous preniez le prêtre, le clerc et quelques témoins suffisamment honnêtes : si ce n'est pas là ce que vous demandez, alors je n'ai plus rien à dire, mais en ce cas dites adieu à Bianca pour toujours et un jour.

(*Il fait mine de se retirer.*)

Lucentio. — Mais, entends-tu, Biondello....

Biondello. — Je n'ai pas le temps d'attendre. J'ai connu une fille qui s'était mariée en une seule après-midi, comme elle était allée au jardin chercher du persil pour farcir un lapin; vous pouvez en faire autant, Monsieur, et là-dessus adieu. Mon maître m'a ordonné d'aller à Saint-Luc avertir le prêtre de se tenir prêt pour le moment où vous arriveriez avec votre complément. (*Il sort.*)

Lucentio. — Je le puis et je le veux, si elle y consent. Elle y consentira, pourquoi en douterais-je? Arrive que pourra, je m'en vais mener les choses tambour battant avec elle, et Cambio aura bien du malheur s'il revient sans elle.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

Une grande route.

Entrent PETRUCHIO, KATHARINA *et* HORTENSIO.

Petruchio. — Marchons, en avant, au nom du ciel; continuons notre route vers la maison de votre père. Bon Dieu, comme la lune est splendide et brillante!

Katharina. — La lune! le soleil, voulez-vous dire; il ne fait pas clair de lune maintenant.

Petruchio. — Je dis que c'est la lune qui brille avec tant d'éclat.

Katharina. — Et moi je sais que cet éclat est celui du soleil.

Petruchio. Maintenant, par le fils de ma mère, c'est-à-dire par moi-même, ce sera lune, étoile, ou ce qu'il me plaira, ou bien je ne fais pas route pour la maison de votre père. Marchons et faisons rebrousser chemin à nos chevaux. Contredit et toujours contredit : rien que contradictions!

Hortensio. — Dites comme lui ou bien nous n'arriverons jamais.

Katharina. — Continuons, je vous prie, puisque nous sommes venus jusqu'ici, et que ce soit la lune, le soleil ou ce qu'il vous plaira. S'il vous plaît de l'appeler une chandelle de résine, je vous jure que dorénavant je l'accepterai pour telle.

Petruchio. — Je dis que c'est la lune.

Katharina. — Je sais que c'est la lune.

Petruchio. — Non, tu mens maintenant; c'est le soleil béni.

Katharina. — Bien; Dieu soit béni, c'est le soleil béni; mais ce n'est plus le soleil, si vous dites que ce n'est pas lui; et la lune changera selon que votre opinion changera. Cela s'appellera du nom que vous voudrez; Katharina y consent et y consentira toujours.

Hortensio. — Petruchio, va ton chemin, la victoire est à toi.

Petruchio. — En avant, en avant! voilà comment la boule doit courir au lieu d'aller maladroitement taper contre l'obstacle. Mais doucement! nous voici venir de la compagnie.

Entre VINCENTIO, *en habits de voyage.*

Petruchio, *à Vincentio.* — Bonjour, aimable Madame : où allez-vous? (*A Katharina.*) Réponds-moi, mon aimable Cateau, et réponds-moi franche-

ment : as-tu jamais vu une dame ayant le teint plus frais? jamais le blanc et le rose luttèrent-ils comme sur ses joues? Quelles étoiles ont jamais émaillé le ciel de leur beauté comme ses deux yeux ornent sa face céleste? Aimable belle fille, encore une fois bonjour à toi : ma douce Cateau, embrasse-la pour l'amour de sa beauté.

Hortensio. — Il va rendre cet homme furieux en en voulant faire une femme.

Katharina. — Jeune bouton virginal, frais, beau et suave, où vas-tu et quel est ton séjour? Heureux les parents qui ont un si bel enfant; plus heureux l'homme à qui son étoile favorable te destine pour son aimable compagne de lit

Petruchio. — Qu'est-ce à dire, Cateau? J'espère que tu n'es pas folle : c'est un homme, un vieillard, ridé, fané, flétri, et non pas une jeune fille, comme tu le dis.

Katharina. — Pardonne, mon vieux père, à mes yeux qui s'abusent; ils ont été tellement éblouis par le soleil, que tout ce que je regarde me semble vert. Je m'aperçois maintenant que tu es un respectable père ; pardonne, je t'en prie, ma stupide méprise.

Petruchio. — Pardonne-lui, mon bon vieux grand-père, et fais-nous savoir dans quelle direction tu t'achemines; si ton voyage a le même but que le nôtre, nous serons heureux de ta compagnie.

Vincentio. — Mon beau Monsieur, et vous ma joyeuse Madame, qui m'étonniez beaucoup par votre singulier accueil, mon nom est Vincentio, Pise est le lieu de ma demeure, et je m'en vais à Padoue pour y visiter un mien fils, que je n'ai pas vu depuis longtemps.

Petruchio. — Quel est son nom?

Vincentio. — Lucentio, mon aimable Monsieur.

Petruchio. — La rencontre est heureuse, et surtout pour ton fils. La loi, ainsi que ton âge respectable, me permettent maintenant de t'appeler mon tendre père. La sœur de ma femme, cette dame que voici, vient en ce moment même de se marier à ton fils. Que cela ne t'étonne, ni te chagrine; elle jouit d'une bonne réputation, elle est de bonne naissance et possède une riche dot; de plus, elle a toutes les qualités qui conviennent à l'épouse d'un noble gentilhomme. Permets-moi d'embrasser le vieux Vincentio et allons de compagnie voir ton honnête fils qui sera très joyeux de ton arrivée.

Vincentio. — Mais est-ce que cela est vrai, ou bien vous amusez-vous, comme des voyageurs en belle humeur, à faire des mystifications aux compagnons de route que vous rencontrez?

Hortensio. — Je t'assure que cela est vrai, père.

Petruchio. — Allons, marchons, allons vérifier les faits de nos propres yeux; car je vois que notre précédente plaisanterie t'a rendu soupçonneux.

(*Sortent Petruchio, Katharina et Vincentio.*)

Hortensio. — Fort bien, Petruchio; ce spectacle m'a remonté le cœur. A ma veuve, maintenant; si elle se montre récalcitrante, tu auras appris à Hortensio à ne pas fléchir (*Il sort.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

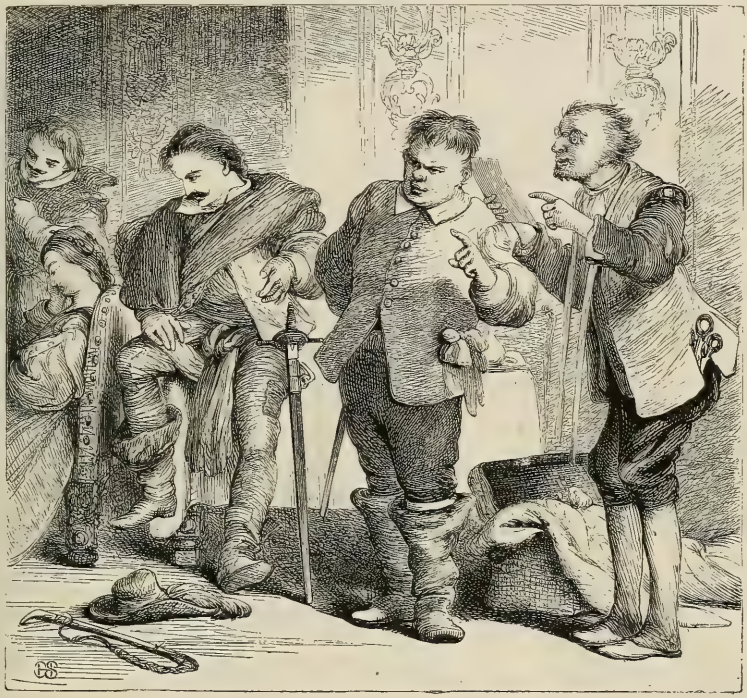
Padoue. — Devant la demeure de Lucentio.

Entrent d'un côté BIONDELLO, LUCENTIO *et* BIANCA ; *de l'autre*, GREMIO.

Biondello. — Vite et sans bruit, Monsieur; car le prêtre attend.

Lucentio. — Je vole, Biondello : mais peut-être auront-ils besoin de toi au logis; donc, laisse-nous.

Biondello. — Non, ma foi, je veux voir l'église par-dessus vos épaules, et puis je m'en irai aussi vite que possible tomber sur les épaules de mon maître. (*Sortent Biondello, Lucentio et Bianca.*)



Le tailleur *lit. Imprimis*, une robe à ample corsage.
Grumiò. Maître, si j'ai jamais parlé de robe à ample corsage, qu'on me couse dans ses jupes.
Acte IV, scène III.

Gremio. — Je m'étonne que Cambio ne soit pas encore venu depuis le temps.

Entrent PETRUCHIO, KATHARINA, VINCENTIO *et* LES GENS DE LA SUITE.

Petruchio. — Monsieur, voici la porte, c'est ici le logis de Lucentio; celui de mon père est situé plus loin, vers la place du Marché. Je suis obligé de vous laisser et je vous laisse ici, Monsieur.

Vincentio. — Vous ne refuserez pas de boire un coup avant de me quitter; j'espère qu'on m'autorisera à vous souhaiter ici la bienvenue, et, selon toute apparence, il y a dans ce logis de quoi vous faire fête. (*Il frappe à la porte.*)

Gremio. — Ils sont occupés là dedans; vous feriez bien de frapper plus fort.

Le pédant *se montre à la fenêtre.*

Le pédant. — Qui est-ce donc qui frappe comme s'il voulait enfoncer la porte ?

Vincentio. — Le signor Lucentio est-il chez lui, Monsieur ?

Le pédant. — Oui, Monsieur; mais on ne peut pas lui parler.

Vincentio. — Mais, cependant, si quelqu'un lui portait quelque cent ou deux cents livres pour s'amuser là dedans ?

Le pédant. — Gardez vos cent livres pour vous-même ; il n'aura pas besoin d'un sou tant que je vivrai.

Petruchio. — Quand je vous disais que votre fils était adoré à Padoue. (*Au pédant.*) Eh ! entendez-vous, Monsieur? Pour laisser de côté tous détails inutiles, dites, je vous prie, au signor

Lucentio que son père est arrivé de Pise et qu'il est à la porte, désirant lui parler.

Le pédant. — Tu mens; son père est déjà venu de Pise et c'est lui qui regarde par la fenêtre.

Vincentio. — Est-ce que tu es son père?

Le pédant. — Oui, Monsieur, si j'en dois croire sa mère, qui m'affirme que je le suis.

Petruchio, *à Vincentio.* — Qu'est-ce à dire, Monsieur? c'est pure fourberie que de prendre le nom d'un autre.

Le pédant. — Saisissez-vous de ce fripon; sans doute il a l'intention de duper quelqu'un dans la ville en se faisant passer pour moi.

Rentre BIONDELLO.

Biondello. — Je les ai vus ensemble à l'église; que Dieu les conduise à bon port! Mais qui est ici? mon vieux maître Vincentio! ah bien! nous voilà propres et dans de jolis draps.

Vincentio, *apercevant Biondello.* — Arrive ici, aspirant aux galères!

Biondello. — J'espère que j'ai le droit de choisir ma profession, Monsieur.

Vincentio. — Arrive ici, drôle. Eh bien! est-ce que par hasard tu m'aurais oublié?

Biondello. — Vous avoir oublié? non, Monsieur; je ne puis vous avoir oublié, car je ne vous ai jamais vu de ma vie.

Vincentio. — Comment, coquin notoire, tu n'as jamais vu Vincentio, le père de ton maître?

Biondello. — Qui ça? mon vieux, mon digne vieux maître : oui, parbleu, Monsieur, je le connais; voyez, le voici qui regarde par la fenêtre.

Vincentio. — Ah vraiment! ah, c'est comme ça! (*Il le bat.*)

Biondello. — Au secours! au secours! au secours! voilà un fou qui veut m'assassiner! (*Il sort.*)

Le pédant. — Au secours, mon fils! au secours, signor Baptista! (*Il se retire de la fenêtre.*)

Petruchio. — Je t'en prie, Cateau, tenons-nous à l'écart et voyons la fin de cette dispute.

Le pédant *sort de la maison avec* BAPTISTA, TRANIO *et* DES VALETS.

Tranio. — Monsieur, qui êtes-vous, pour vous permettre de battre mon valet?

Vincentio. — Qui je suis, Monsieur? et vous, qui êtes-vous, Monsieur? O dieux immortels, quel élégant scélérat! Un pourpoint de soie! un haut-de-chausses de velours! un manteau de pourpre et un chapeau en pain de sucre! Oh! je suis ruiné, ruiné! pendant que je m'épuise à économiser à la maison, mon fils et mon valet dépensent tout à l'Université.

Tranio. — Qu'est-ce à dire? qu'y a-t-il?

Baptista. — Eh bien! est-ce que cet homme est fou?

Tranio. — Monsieur, à votre costume on vous prendrait pour un vieux gentilhomme sensé, mais vos paroles révèlent un fou. Vraiment, Monsieur, en quoi vous importe-t-il que je porte des perles et de l'or? J'ai de quoi les porter et j'en remercie mon bon père.

Vincentio. — Ton père, scélérat? il fabrique des voiles de vaisseaux à Bergame.

Baptista. — Vous vous trompez, Monsieur; vous vous trompez, Monsieur. Comment croyez-vous qu'il se nomme, je vous prie?

Vincentio. — Son nom! comme si je ne savais pas son nom! je l'ai élevé depuis l'âge de trois ans; son nom est Tranio.

Le pédant. — Arrière, arrière, âne insensé! son nom est Lucentio, et il est mon fils unique et l'héritier de tous mes biens à moi, le signor Vincentio.

Vincentio. — Lucentio! Oh, il a assassiné son maître! Saisissez-vous de lui; je vous en somme au nom du duc. Oh, mon fils! mon fils! Dis-moi, scélérat, où est mon fils Lucentio?

Tranio. — Appelez un officier; conduisez ce drôle insensé à la prison: mon père Baptista, je vous charge de le faire emmener.

Entre UN OFFICIER DE POLICE.

Vincentio. — Me conduire en prison!

Gremio. — Arrêtez, officier; il n'ira pas en prison.

Baptista. — Ne parlez pas, signor Gremio; je dis qu'il ira en prison.

Gremio. — Prenez garde, signor Baptista, d'être pris au piége dans cette affaire; j'oserais jurer que c'est là le vrai Vincentio.

Le pédant. — Jure, si tu l'oses.

Gremio. — Ma foi, je n'ose pas jurer cela.

Tranio. — Tu ferais bien de dire alors que je ne suis pas le signor Lucentio.

Gremio. — Oui, je te connais pour le signor Lucentio.

Baptista. — A bas le radoteur! qu'on le conduise à la prison.

PETRUCHIO, *à Vincentio.* Bonjour, aimable Madame : où allez-vous? (*A Katharina.*) Réponds-moi, mon aimable Cateau, et réponds-moi franchement : as-tu jamais vu une dame ayant le teint plus frais? Acte IV, scène v.

VINCENTIO. — Voilà comment les étrangers peuvent être maltraités et insultés. O monstrueux scélérat!

Rentre BIONDELLO, *suivi de* LUCENTIO *et de* BIANCA.

BIONDELLO. — Oh! nous sommes perdus! le voilà là-bas; reniez-le, désavouez-le, ou nous sommes tous perdus.

LUCENTIO, *s'agenouillant.* — Pardon, mon doux père.

VINCENTIO. — Mon doux fils vit donc encore? (*Biondello, Tranio et le pédant se sauvent.*)

BIANCA, *s'agenouillant.* — Pardonnez, mon cher père.

BAPTISTA. — Quelle offense as-tu commise? où est Lucentio?

LUCENTIO. — Voici Lucentio, le vrai fils du vrai Vincentio, qui a fait sienne ta fille par mariage, pendant que des personnages supposés abusaient tes yeux.

GREMIO. — C'est un complot évident pour nous duper tous.

VINCENTIO. — Où est ce damné scélérat de Tranio, qui, dans cette affaire, a osé me braver ouvertement?

BAPTISTA. — Mais, voyons, n'est-ce pas là mon Cambio?

BIANCA. — Cambio s'est changé en Lucentio.

LUCENTIO. — Ces miracles sont l'œuvre de l'amour. L'amour que je portais à Bianca m'a poussé à changer de condition avec Tranio, et pendant qu'il remplissait en ville mon personnage, je suis arrivé heureusement au port désiré de mon bonheur. C'est moi qui ai forcé Tranio à faire ce qu'il a fait; pardonnez-lui donc, mon doux père, pour l'amour de moi.

VINCENTIO. — Je couperai le nez du scélérat qui voulait m'envoyer en prison.

BAPTISTA. — Mais écoutez donc, Monsieur; est-ce que vous avez épousé ma fille sans me demander mon consentement?

VINCENTIO. — Ne craignez rien, Baptista; nous vous donnerons satisfaction : allez, quant à moi, je vais rentrer pour me venger de cette scélératesse. (*Il sort.*)

BAPTISTA. — Et moi, pour examiner à fond cette fourberie. (*Il sort.*)

LUCENTIO. — Ne sois point pâle, Bianca; ton père ne grondera pas. (*Sortent Lucentio et Bianca.*)

GREMIO. — Mon gâteau n'a pas même senti le feu : mais c'est égal, je vais rejoindre les autres. S'il me faut renoncer à mes espérances, je veux au moins avoir ma part de la fête. (*Il sort.*)

PETRUCHIO *et* KATHARINA *s'avancent.*

KATHARINA. — Mari, suivons-les pour voir la fin de tout cet embrouillamini.

PETRUCHIO. — Embrasse-moi d'abord, Cateau, et nous irons ensuite.

KATHARINA. — Quoi, au milieu de la rue?

PETRUCHIO. — Comment, tu as honte de mo

KATHARINA. — Non, Monsieur, à Dieu ne plaise! mais j'ai honte de l'embrassade.

PETRUCHIO. — Eh bien! alors, retournons au logis. Allons, maraud, partons.

KATHARINA. — Non, je vais t'embrasser. Maintenant, mon amour, reste, je t'en prie.

PETRUCHIO. — Eh bien! n'est-ce pas parfait? Allons, ma douce Cateau, mieux vaut tard que jamais, car il n'est jamais trop tard.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la demeure de Lucentio.

Un banquet dressé. — *Entrent* BAPTISTA, VINCENTIO, GREMIO, LE PÉDANT, LUCENTIO, BIANCA, PETRUCHIO, KATHARINA, HORTENSIO *et* UNE VEUVE. TRANIO, BIONDELLO *et* GRUMIO *font le service avec d'autres* VALETS.

LUCENTIO. — Enfin, quoique la désharmonie ait longtemps duré, nos mélodies discordantes se sont unies; c'est le moment, lorsqu'une guerre furieuse est terminée, de sourire aux dangers dont on s'est échappé et aux périls évanouis. Ma belle Bianca, souhaitez la bienvenue à mon père pendant que je ferai de même au vôtre, avec une égale tendresse. Mon frère Petruchio, ma sœur Katharina, et toi, Hortensio, avec ta veuve amoureuse, soyez les bienvenus dans ma demeure et prenez votre part de la fête tant que vous pourrez. Cette collation est destinée à clore notre appétit après notre grande bonne chère. Asseyez-vous, je vous en prie; maintenant nous nous asseyons pour causer autant que pour manger.

(*Ils s'asseyent autour de la table.*)

PETRUCHIO. — Rien que s'asseoir et s'asseoir! Manger et encore manger!

KATHARINA. Vous m'envoyez chercher, Monsieur; que me voulez-vous?
Acte V, sc. II.

Baptista. — C'est là l'affabilité que l'on trouve à Padoue, fils Petruchio.

Petruchio. — Padoue n'offre rien qui ne soit affable.

Hortensio. — Pour votre bonheur à tous deux, je voudrais que ce mot fût vrai.

Petruchio. — Sur ma vie! voilà qu'Hortensio a peur de sa veuve.

La veuve. — Je consens, si j'ai peur, à ce que vous ne me croyiez jamais.

Petruchio. — Vous êtes très-sensée, et cependant vous vous méprenez sur le sens de mes paroles; je dis que c'est Hortensio qui a peur de vous.

La veuve. — Celui à qui la tête tourne croit que tout fait la ronde autour de lui.

Petruchio. — Rondement répliqué.

Katharina. — Madame, comment entendez-vous la chose?

La veuve. — C'est la manière dont je conçois son cas.

Petruchio. — Dont elle conçoit mon cas! Comment Hortensio trouve-t-il l'expression?

Hortensio. — Ma veuve veut dire que c'est ainsi qu'elle interprète sa plaisanterie.

Petruchio. — Très-bien réparé : embrassez-le pour cela, bonne veuve.

Katharina. — Celui à qui la tête tourne croit que tout fait la ronde autour de lui : dites-moi, je vous prie, ce que vous entendez par là?

La veuve. — Votre mari, qui est affligé d'une mégère, mesure le malheur de mon mari sur le sien: maintenant vous connaissez ma pensée.

Katharina. — Une très-méchante pensée.

La veuve. — Il est juste qu'elle soit telle, elle s'appliquait à vous.

Katharina. — Et ainsi, selon vous, je suis méchante.

Petruchio. — Mords-la, Cateau!

Hortensio. — Mords-la, ma veuve!

Petruchio. — Cent marcs que ma Cateau la met sur le dos.

Hortensio. — La mettre sur le dos! c'est mon office, à moi.

Petruchio. — Bien parlé et comme un officier. A ta santé, mon garçon!

Baptista. — Comment Gremio goûte-t-il ces camarades aux vives reparties?

Gremio. — Ma foi, Monsieur, ils se buttent bien de la tête.

Bianca. — La tête et le but! Quelqu'un qui aurait l'esprit prompt dirait que les cornes sont le but de votre tête.

Vincentio. — Hé! hé! Madame la fiancée, cela vous a donc éveillée?

Bianca. — Oui, mais non pas effrayée; c'est pourquoi je vais me remettre à dormir.

Petruchio. — Non, non, vous ne ferez pas cela; puisque vous avez commencé, à vous un ou deux traits mordants!

Bianca. — Est-ce que je suis votre oiseau? J'ai envie de changer de buisson; poursuivez-moi, si vous avez bandé votre arc.... Mes saluts à tout le monde.

(*Sortent Bianca, Katharina et la veuve.*)

Petruchio. — Elle m'a prévenue. Voilà, signor Tranio, l'oiseau que vous aviez visé, quoique vous l'ayez manqué. Allons, à la santé de tous ceux qui ont tiré et manqué leur coup!

Tranio. — O Monsieur, Lucentio s'est servi de moi comme de son lévrier, qui peut bien courir lui-même, mais qui attrape pour son maître.

Petruchio. — Heureuse comparaison, mais tant soit peu canine.

Tranio. — Vous êtes heureux, vous, Monsieur, d'avoir chassé pour vous-même : on dit que votre biche vous tient en arrêt.

Baptista. — Oh, oh, Petruchio! c'est au tour de Tranio à vous viser maintenant.

Petruchio. — Je te remercie pour cette pointe, mon bon Tranio.

Hortensio. — Avouez-le! avouez-le! il vous a touché.

Petruchio. — Il m'a quelque peu piqué, je l'avoue, et comme la plaisanterie a rebondi de moi sur vous deux, il y a dix à parier contre un qu'elle vous a estropiés tous deux.

Baptista. — Maintenant, pour parler sérieusement, mon fils Petruchio, je pense que tu as la plus méchante femme d'eux tous.

Petruchio. — Bien, je ne dis pas non : pour nous en assurer, que chacun envoie chercher sa femme; celui dont la femme sera la plus prompte à venir lorsqu'il l'enverra chercher gagnera l'enjeu que nous allons proposer.

Hortensio. — Accepté! Quel est l'enjeu?

Lucentio. — Vingt écus.

Petruchio. — Vingt écus! c'est l'enjeu que j'aventurerais sur mon faucon, ou mon chien; mais j'en aventurerais vingt fois autant sur ma femme.

Lucentio. — Cent écus alors.

Hortensio. — Accepté.

PETRUCHIO. — Tenu; affaire conclue.

HORTENSIO. — Qui commencera?

LUCENTIO. — Ce sera moi. (*A Biondello.*) Va, Biondello, ordonne à ta maîtresse de venir me trouver.

BIONDELLO. — J'y vais. (*Il sort.*)

BAPTISTA. — Mon fils, je parie la moitié de votre enjeu que Bianca viendra.

LUCENTIO. — Je ne veux pas de partner; je le tiendrai tout entier moi-même.

Rentre BIONDELLO.

LUCENTIO. — Eh bien! quelles nouvelles?

BIONDELLO. — Monsieur, ma maîtresse vous envoie dire qu'elle est occupée et qu'elle ne peut pas venir.

PETRUCHIO. — Comment, elle est occupée et elle ne peut pas venir! Est-ce que c'est là une réponse?

GREMIO. — Oui, et une affable réponse encore: priez Dieu, Monsieur, que votre femme ne vous en envoie pas une pire.

PETRUCHIO. — J'en espère une meilleure.

HORTENSIO. — Maraud de Biondello, va et prie ma femme de venir me trouver immédiatement. (*Sort Biondello.*)

PETRUCHIO. — Oh! oh! vous la priez; alors elle viendra nécessairement.

HORTENSIO. — Je crains bien, Monsieur, que la vôtre ne se laisse pas fléchir, quelles que soient vos prières.

Rentre BIONDELLO.

HORTENSIO. — Eh bien! où est ma femme?

BIONDELLO. — Elle dit que vous avez apparemment quelque bonne plaisanterie en train; mais elle ne veut pas venir; elle vous invite à aller la rejoindre.

PETRUCHIO. — De pis en pis; celle-la ne *veut* pas venir. Oh! cela est vil, intolérable et ne peut être enduré! Grumio, maraud, va trouver ta maîtresse et dis-lui que je lui commande de venir me parler. (*Sort Grumio.*)

HORTENSIO. — Je connais sa réponse.

PETRUCHIO. — Quelle sera-t-elle?

HORTENSIO. — Qu'elle ne veut pas.

PETRUCHIO. — Pire est mon lot, et voilà tout.

BAPTISTA. — Par Notre-Dame! mais voici Katharina.

Rentre KATHARINA.

KATHARINA. — Vous m'envoyez chercher, Monsieur; que me voulez-vous?

PETRUCHIO. — Où sont votre sœur et la femme d'Hortensio?

KATHARINA. — Elles sont à causer, au salon, devant le feu.

PETRUCHIO. — Allez, et amenez-les ici; si elles refusent de venir, poussez-les-moi à coups de fouet solidement jusqu'à leurs maris; allez, dis-je, et amenez-les immédiatement. (*Sort Katharina.*)

LUCENTIO. — Voilà une merveille, si nous parlons de merveilles.

HORTENSIO. — Et c'en est une vraiment: je me demande ce qu'elle présage.

PETRUCHIO. — Parbleu! elle présage la paix, l'amour, une vie tranquille, une soumission déférente et une légitime suprématie, et en un mot tout ce qui est doux et tout ce qui fait le bonheur.

BAPTISTA. — Parbleu! bonheur à toi, mon bon Petruchio! tu as gagné l'enjeu, et je veux ajouter aux sommes qu'ils ont perdues vingt mille écus comme un nouveau douaire pour ma fille nouvelle, car elle est changée à tel point qu'elle n'est plus reconnaissable.

PETRUCHIO. — Vraiment je gagnerai encore mieux mon enjeu, car je vous donnerai de nouvelles preuves de son obéissance, de cette vertu de l'obéissance nouvellement engendrée en elle. Voyez, la voici qui vient, amenant vos femmes récalcitrantes comme des prisonnières de sa puissance féminine de persuasion.

Rentrent KATHARINA, BIANCA *et* LA VEUVE.

PETRUCHIO. — Katharina, ce chapeau ne vous va pas. Enlevez-moi ce colifichet; jetez-le sous vos pieds. (*Katharina enlève son chapeau et le jette à terre.*)

LA VEUVE. — Seigneur, accordez-moi de n'avoir d'occasion de pleurer que le jour où je me laisserai imposer une aussi sotte obéissance!

BIANCA. — Fi donc! de quel nom appelez-vous cette obéissance insensée?

LUCENTIO. — Je voudrais que la vôtre fût aussi insensée: la sagesse de votre obéissance, belle Bianca, m'a coûté cent écus depuis la fin du souper.

BIANCA. — Vous n'en êtes que plus fou de parier sur mon obéissance.

PETRUCHIO. — Katharina, je te somme d'apprendre à ces femmes obstinées quels sont leurs devoirs envers leurs seigneurs et époux.

LA VEUVE. — Allons, allons, vous vous moquez; nous n'avons pas besoin de leçons.

Petruchio. — Parlez, vous dis-je, et commencez par elle.

La veuve. — Elle ne le fera pas.

Petruchio. — Elle le fera, vous dis-je. Commencez par elle.

Katharina. — Fi! fi! ramène à la sérénité ce front qui se plisse en menaçant; ne darde pas de ces yeux des regards méprisants pour blesser ton seigneur, ton roi, ton maître. Ces grimaces tachent ta beauté autant que la gelée brûle les prairies, ébranlent ta réputation comme les tourbillons de vent secouent les branches en fleur, et ne sont en aucun sens convenables ou aimables. Une femme irritée est comme une fontaine troublée, boueuse, de vilain aspect, épaissie, dépouillée de beauté; pendant qu'elle est ainsi, il n'est personne si altéré et au gosier si brûlant qui daigne y tremper ses lèvres ou boire une goutte de son eau. Ton mari est ton seigneur, ta vie, ton gardien, ton chef, ton souverain, l'homme qui prend soin de ta personne et de ton entretien; il soumet son corps à de pénibles travaux sur terre et sur mer, qui le forcent à passer la nuit au milieu des tempêtes, le jour au milieu du froid, tandis que tu restes chaudement saine et sauve à la maison, et il ne te réclame d'autre tribut que ton amour, tes regards affectueux et ta fidèle obéissance, payement trop léger d'une si grande dette. La femme doit à son mari une obéissance analogue à celle que le sujet doit au prince, et lorsqu'elle est acariâtre, revêche, maussade, aigre, et qu'elle n'obéit pas à ses raisonnables volontés, qu'est-elle, sinon un vilain rebelle en armes, un traître disgracieux envers son aimant seigneur? J'ai honte que les femmes soient assez sottes pour déclarer la guerre lorsqu'elles devraient demander la paix à genoux, ou pour aspirer à l'autorité, à la suprématie, au commandement, lorsqu'elles sont tenues de servir, d'aimer et d'obéir. Pourquoi nos corps sont-ils gracieux, faibles et délicats, inaptes au travail et aux tourments du monde, sinon pour que nos facultés et nos sentiments intérieurs s'accordent par leur docilité et leur douceur avec nos formes extérieures? Allez, allez, papillons téméraires et impuissants, mon âme a été aussi fière que les vôtres, mon cœur aussi hautain que les vôtres, et j'ai eu peut-être plus de raisons que vous de rendre raillerie pour raillerie et grimace de colère pour grimace de colère; mais, maintenant, je vois que nos lances sont des roseaux, que notre force n'est que faiblesse et faiblesse hors de toute comparaison, et que ce que nous semblons être le plus, c'est ce que nous sommes le moins en réalité. Abaissez donc votre morgue, car elle ne sert à rien, et étreignez de vos mains les pieds de vos époux; s'il plaît au mien, voici ma main toute prête à lui donner, pour peu que cela lui semble agréable, cette marque d'obéissance.

Petruchio. — Parbleu, voilà une bonne femme! Viens ici et embrasse-moi, Cateau.

Lucentio. — Bon, va ton chemin, mon vieux; tu gagneras la partie.

Vincentio. — Il est doux d'entendre parler des enfants quand ils sont dociles.

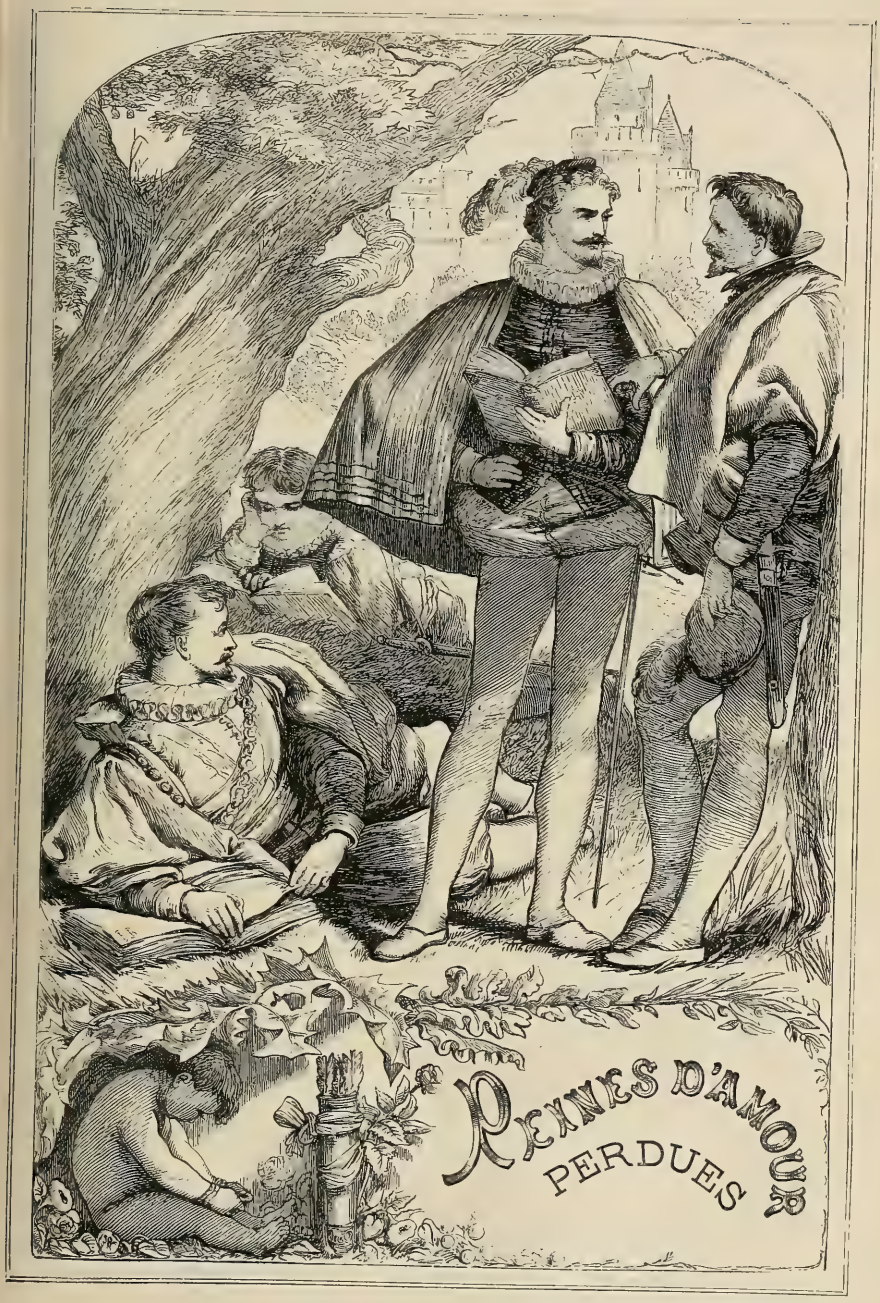
Lucentio. — Mais désagréable d'entendre parler des femmes lorsqu'elles sont récalcitrantes.

Petruchio. — Allons, Cateau, allons nous coucher; nous sommes mariés tous les trois, mais vous deux, vous êtes attrapés. (*A Lucentio.*) C'est moi qui ai gagné l'enjeu, quoique vous, vous ayez touché le blanc; en ma qualité de gagnant, je vous souhaite une bonne nuit. (*Sortent Petruchio et Katharina.*)

Hortensio. — Maintenant va ton chemin; tu as dompté une fameuse mégère.

Lucentio. — Avec votre permission, il est extraordinaire qu'elle se soit laissé dompter ainsi.

(*Ils sortent.*)


PEINES D'AMOUR
PERDUES

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

FERDINAND, roi de Navarre.
BIRON, LONGUEVILLE, DUMAINE, } seigneurs de la société du Roi.
BOYET, MERCADE, } seigneurs de la suite de la Princesse de France.
DON ADRIANO DE ARMADO, Espagnol grotesque.
Messire NATHANIEL, curé.
HOLOPHERNE, maître d'école.
DULL, constable.
COSTARD, paysan.
MOTH, page d'Adriano.
Un garde-chasse.

LA PRINCESSE DE FRANCE.
ROSALINE, MARIA, CATHERINE, } dames de la suite de la Princesse.
JACQUINETTE, petite paysanne.
Officiers et autres comparses de la suite du Roi et de la Princesse.

SCÈNE. — Navarre.

PEINES D'AMOUR PERDUES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Navarre. — Un parc avec un palais au milieu.

Entrent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DUMAINE.

Le roi. — Allons, qu'elle vive à jamais, gravée sur l'airain de nos tombeaux, et qu'elle proclame notre victoire au sein même de notre défaite par la mort, cette renommée que tous les hommes poursuivent de leur vivant; puisque, en dépit de ce cormoran destructeur, le temps, l'effort de ces quelques heures où il nous est donné de respirer, peut nous acquérir un honneur capable d'émousser le tranchant aigu de sa faux et nous faire les héritiers de l'éternité. Ainsi donc, braves conquérants, — car vous êtes des conquérants, vous qui entrez en guerre contre vos propres affections, et l'énorme armée des désirs du monde, — notre édit récent sera rigoureusement appliqué dans toute son étendue. Navarre sera la merveille du monde, et notre cour une petite Académie, où la philosophie sera mise en action, au sein de la contemplation et du repos. Vous trois, Biron, Dumaine et Longueville, vous avez juré de vivre avec moi pendant un terme de trois années, comme mes compagnons d'étude, et d'observer les statuts qui sont rédigés dans la cédule que voici : vous avez prêté vos serments, maintenant signez vos noms, afin qu'il frappe son honneur de sa propre main, celui qui violera le plus petit article de cet édit. Si votre courage est à la hauteur des engagements que vous avez jurés, confirmez par vos signatures vos serments solennels, et tenez-les.

Longueville. — J'ai pris ma résolution : ce n'est qu'un jeûne de trois années; l'esprit fera grand festin, s'il faut que le corps languisse : à grasse panse, maigre cerveau; les morceaux délicats font les formes opulentes, mais mettent les facultés presque en banqueroute.

Dumaine. — Mon aimable Seigneur, Dumaine se voue à la mortification. La grossière jouissance des plaisirs de ce monde, il l'abandonne à de plus vils esclaves du monde grossier. Je dis adieu et je meurs à l'amour, à la richesse, à la pompe, en compagnie de tous ceux qui vivent dans la philosophie.

Biron. — Je ne puis que répéter leurs protestations, au moins, mon cher suzerain, en ce qui concerne les promesses que j'ai déjà jurées, lesquelles sont de vivre et d'étudier ici pendant trois ans. Mais il y a d'autres strictes obligations : par exemple, celle de ne pas voir de femmes pendant tout ce temps, qui, je l'espère bien, n'est pas couchée sur cet écrit; cette autre aussi qui nous impose de passer un jour par semaine sans prendre aucune nourriture, et de ne faire en outre qu'un repas par jour, ne s'y trouve pas non plus, je l'espère bien; cette autre encore de ne dormir que trois heures par nuit, et de ne pas se laisser surprendre de tout le jour à taper de l'œil, —

dure obligation pour moi, qui étais habitué à ne pas songer à malice de toute la nuit et à faire une nuit noire de la moitié de la journée, — j'espère bien qu'elle a été également écartée. Oh! ce sont là des vœux trop austères, trop durs à tenir : ne pas voir de dames, étudier, jeûner, ne pas dormir!

Le roi. — Vous avez passé serment de vous passer de tout cela.

Biron. — Permettez-moi de vous répondre non, s'il vous plaît, mon cher suzerain; j'ai seulement juré d'étudier avec Votre Grâce, et de rester ici, dans votre cour, l'espace de trois ans.

Longueville. — Vous avez juré cela, Biron, et aussi le reste.

Biron. — Oui et non, Monsieur; mon serment était une manière de plaisanterie. Quel est le but de l'étude? veuillez me l'apprendre.

Le roi. — Parbleu! de connaître ce que sans elle nous ne connaîtrions pas.

Biron. — Entendez-vous parler des choses cachées et interdites au simple sens commun?

Le roi. — Oui, telle est la divine récompense de l'étude.

Biron. — Fort bien : alors, je veux bien jurer d'étudier ainsi pour apprendre les choses qu'il m'est interdit de savoir : comme, par exemple, d'étudier où je pourrais faire un bon dîner, lorsqu'il me sera expressément interdit de faire bonne chère, ou d'étudier où je pourrai trouver quelque belle maîtresse, lorsque les maîtresses me seront cachées contre tout sens commun; ou enfin, si j'ai prêté un serment trop difficile à tenir, de m'étudier à le briser sans manquer à ma parole. Si tels sont les bénéfices de l'étude, et si telle est notre étude, oui, en ce cas, elle consiste à connaître les choses qu'elle ne connaissait pas encore : demandez-moi de prêter serment à de telles obligations, je ne vous répondrai jamais non.

Le roi. — Ces choses-là sont des obstacles qui font échec à l'étude et dressent nos intelligences au goût des vains plaisirs.

Biron. — Parbleu! tous les plaisirs sont vains; mais, de tous, le plus vain est celui qui, acheté par la peine, ne procure que la peine; celui qui consiste à rester les yeux péniblement collés sur un livre pour chercher la lumière de la vérité, pendant que cette même vérité aveugle traîtreusement ces mêmes yeux de son aspect éclatant. La lumière qui cherche la lumière, frustre la lumière de la lumière; car avant que vous puissiez découvrir au sein des ténèbres où est la lumière, votre lumière devient ténèbres par la perte de vos propres yeux. Étudiez plutôt pour apprendre comment on peut réjouir son œil en le fixant sur un œil plus beau qui, s'il vous éblouit, vous servira cependant de phare et vous rendra la lumière dont il vous avait privé. L'étude est comme le glorieux soleil du ciel qui ne veut pas être interrogé par d'insolents regards. Vos culs de plomb assidus ont gagné peu de chose en dehors d'une chétive autorité due aux livres d'autrui. Ces parrains mortels des lumières du ciel, qui donnent un nom à chaque étoile fixe, ne retirent pas plus de profit de leurs nuits brillantes que ceux qui se promènent sous leur clarté sans savoir ce qu'elles sont. Trop connaître est ne rien connaître que du vent, et tout parrain est bon pour nous donner un nom.

Le roi. — Quel savoir il met à raisonner contre le savoir!

Dumaine. — Très-méthodiquement argumenté pour arrêter toute bonne méthode.

Longueville. — Il sarcle le blé et en même temps il laisse croître l'ivraie.

Biron. — Lorsque les oisons couvent, le printemps approche.

Dumaine — Qu'est-ce que cela veut dire?

Biron. — Qu'il y a temps et lieu pour chaque chose.

Dumaine. — Cela n'a aucune raison.

Biron. — Alors cela a au moins la rime.

Le roi. — Biron est comme une envieuse gelée meurtrière qui mord les premiers-nés du printemps.

Biron. — Bien, mettons que cela soit; pourquoi l'orgueilleux été paraderait-il avant que les oiseaux aient eu aucune raison de chanter? Pourquoi prendrais-je plaisir à une floraison avortée? A Noël, je ne désire pas plus une rose que je ne désire de la neige au milieu des pompes nouvellement écloses de mai; mais j'aime chaque chose qui vient en sa saison. Ainsi de vous; il est trop tard pour l'étude; c'est monter sur le toit pour ouvrir la porte de la cave.

Le roi. — Eh bien! quittez la partie; retournez chez vous, Biron; adieu!

Biron. — Non, mon bon Seigneur, j'ai juré de rester avec vous, et, quoique j'en aie plus dit en faveur de l'ignorance que vous ne pouvez en dire en faveur de votre angélique science, je garderai cependant le serment que j'ai prêté et j'ac-

DULL. Il y a de vilaines choses qui se passent; cette lettre vous en dira davantage. Acte I, sc. I.

complirai rigoureusement, jour par jour, les pénitences de ces trois années. Donnez-moi l'écrit, permettez-moi de le lire, et j'apposerai mon nom au-dessous de ses plus sévères articles.

Le roi. — Comme cette soumission te sauve honorablement de la honte!

Biron, *lisant.* — « *Item, aucune femme n'approchera de ma cour à une distance d'un mille.* » Cet article a-t-il été publié?

Longueville. — Il y a quatre jours.

Biron. — Voyons la pénalité. (*Il lit.*) « *Sous peine de perdre la langue.* » Quel est l'inventeur de cette pénalité?

Longueville. — C'est moi, parbleu!

Biron. — Et la raison de cela, mon cher Seigneur?

Longueville. — Pour les tenir à distance par la crainte de ce châtiment.

Biron. — Loi meurtrière pour la galanterie! (*Il lit.*) « *Item, si un homme est vu parlant à une femme pendant un laps de trois ans, il subira telle humiliation publique que le reste de la cour jugera bon de lui imposer.* » Cet article, mon suzerain, il vous faudra vous-même le violer, car vous savez que la fille du roi de France, une vierge d'une grâce et d'une majesté accomplies, vient ici en ambassade pour traiter avec vous de la cession de l'Aquitaine à son père, aujourd'hui décrépit, malade et obligé de tenir le lit. Cet article aura donc été rédigé en vain, ou c'est vainement que la princesse si admirée sera venue ici.

Le roi. — Qu'en dites-vous, Messeigneurs? Parbleu! cela avait été tout à fait oublié.

Biron. — C'est ainsi que l'étude est toujours battue; pendant qu'elle s'étudie à obtenir ce qu'elle voudrait, elle oublie de faire ce qu'elle devrait : et lorsqu'elle possède enfin la chose qu'elle a poursuivie avec le plus d'ardeur, il se trouve qu'elle l'a conquise, comme les villes sont conquises par le feu; autant de gagné, autant de perdu.

Le roi. — Nous sommes obligés de faire exception pour cet article. La princesse doit loger ici de toute nécessité.

Biron. — La nécessité nous rendra tous parjures trois mille fois avant que ces trois ans soient écoulés, car chaque homme naît avec ses penchants particuliers qu'une grâce spéciale, et non sa volonté, maîtrise. Si j'enfreins mon serment, ce mot me servira d'excuse; je serai parjure par pure nécessité. Donc j'appose mon nom au-dessous de tous ces articles sans exception : que celui qui les enfreindra, aussi peu que ce soit, porte la peine d'une honte éternelle. Les tentations sont pour les autres comme pour moi; mais je crois bien, malgré la répugnance que j'ai montrée, que je serai le dernier à garder mon serment. Mais ne nous sera-t-il pas accordé quelque amusante récréation?

Le roi. — Oui, nous en avons une toute prête. Notre cour, vous le savez, est fréquentée par un raffiné d'Espagne en voyage, un homme qui est au courant de toutes les modes nouvelles du monde et dont la cervelle est une mine de phrases; un homme que la musique de sa langue frivole ravit comme pourrait le faire l'harmonie la plus enchanteresse; un homme rempli de perfections, que le droit et le tort ont choisi pour arbitre de leur duel. Cet enfant de l'imagination, qui répond au nom d'Armado, dans l'intervalle de nos études, nous racontera en phrases sublimes les exploits de l'un ou de l'autre de ces chevaliers de la brune Espagne, qui ont péri dans les querelles de ce monde. Jusqu'à quel point il vous amuse, Messeigneurs, je n'en sais rien; mais pour moi, je déclare que j'adore l'entendre mentir et que je veux m'en servir pour me donner la comédie.

Biron. — Armado est un très-illustre individu, un homme riche en beaux mots de fabrique nouvelle, un vrai chevalier de la mode.

Longueville. — Costard le jeune paysan, et Armado nous serviront de divertissements : là-dessus, à l'étude; trois ans seront bientôt passés.

Entrent DULL, *portant une lettre, et* COSTARD.

Dull. — Quelle est la propre personne du roi?

Biron. — Le voici, mon ami; que lui veux-tu?

Dull. — Je *répréhende* moi-même sa propre personne, car je suis l'officier local de Sa Grâce, mais je voudrais voir sa propre personne en chair et en os.

Biron. — La voici.

Dull. — Le signor Arm.... Arm.... se recommande à vous. Il y a de vilaines choses qui se passent; cette lettre vous en dira davantage.

Costard. — Monseigneur, les *contes nus* d'icelle me concernent.

Le roi. — Une lettre du magnifique Armado.

Biron. — Quelque basse que soit la matière, j'ai confiance dans le ciel que les mots sublimes ne nous manqueront pas.

Longueville. — Une bien haute confiance

pour un ciel bien bas! Dieu nous accorde la patience.

Biron. — D'écouter ou d'étouffer notre envie de rire?

Longueville. — D'écouter avec douceur, Monsieur, et de rire avec modération; ou bien de nous abstenir des deux choses.

Biron. — Parbleu! Monsieur, cela dépendra des motifs que le style de cette lettre nous donnera de nous laisser aller à la gaieté.

Costard. — La matière de cette lettre, Monseigneur, me regarde, en ce qui concerne Jacquinette; et la manière c'est que j'ai été pris en manière.

Biron. — En quelle manière?

Costard. — Dans la manière et la forme suivantes, Monseigneur; voilà les trois choses: j'ai été vu avec elle dans le *Manoëre*, assis avec elle sur la *plate-forme*, et puis la *suivant* dans le parc; trois choses mises ensemble qui font bien comme je l'ai dit *la manière et la forme suivantes*. Maintenant, Monseigneur, quant à la manière, c'est la manière d'un homme de causer avec une femme; quant à la forme, c'est aussi quelque peu la forme ordinaire.

Biron. — Et le mot *suivant*, Monsieur?

Costard. — Nous le verrons *suivant* ma punition, et que Dieu défende le droit!

Le roi. — Voulez-vous écouter cette lettre avec attention?

Biron. — Comme nous écouterions un oracle.

Costard. — Telle est la simplicité de l'homme d'écouter tout ce qui a rapport à la chair.

Le roi, *lisant*. — « Grand député, vice-gérant du ciel et unique dominateur de la Navarre, Dieu terrestre de mon âme et patron nourricier de mon corps. »

Costard. — Jusqu'ici pas un mot de Costard.

Le roi, *lisant*. — « Voici ce qui en est. »

Costard. — Il se peut qu'il en soit ce qu'il dit; mais s'il dit ce qui en est, en disant la vérité, il ne dit pas grand'chose.

Le roi. — Paix!

Costard. — ....Soit avec moi et avec tout homme qui n'ose pas se battre.

Le roi. — Pas un mot!

Costard. — ....Des secrets des autres, je vous en conjure.

Le roi, *lisant*. — « Voici ce qui en est; assiégé par une mélancolie noire, j'avais confié cette humeur sombre et oppressive à la médecine salutaire de l'air salubre de tes domaines, et vrai comme je suis un gentilhomme, j'étais en train de me promener. A quelle heure? Vers la sixième heure; l'heure où les bêtes broutent le plus, où les oiseaux becquètent le mieux, où les hommes s'asseyent pour prendre ce repas qui est appelé souper: voilà pour l'heure qu'il était. Maintenant, quant au lieu, — le lieu où je promenais, s'entend, — il est dénommé ton parc. Maintenant, quant à l'endroit, — j'entends l'endroit où j'ai surpris ce fait obscène et tout à fait irrégulier qui a tiré de ma plume blanche comme la neige cette encre couleur d'ébène que tu vois, regarde, contemple et considère, — quant à l'endroit du délit, dis-je, il se trouve au nord-nord-est et à l'est du côté ouest de ton jardin aux curieux méandres : c'est là que j'ai vu ce rustre à l'esprit grossier, ce vil fretin qui te met en gaieté.... »

Costard. — Moi!

Le roi, *lisant*. — « Cette âme illettrée et de peu de savoir.... »

Costard. — Moi!

Le roi, *lisant*. — « Ce vulgaire vassal.... »

Costard. — Encore moi!

Le roi, *lisant*. — « Qui, autant que je me souvienne, s'appelle Costard.... »

Costard. — Oh! c'est moi.

Le roi, *lisant*. — « Associé et accouplé contrairement à ton édit établi et à tes canons d'abstinence, avec.... avec..., oh! qu'il m'en coûte de dire avec quel objet.... »

Costard. — Avec une fillette.

Le roi, *lisant*. — « Avec une enfant de notre grand'mère Ève, une femelle, ou pour mieux parler à ton exquis entendement, une femme. Cet homme, moi, comme mon sentiment du devoir toujours en éveil me chatouille à le faire, je te l'envoie pour qu'il reçoive la punition qu'il mérite par cet officier de Ta Grâce exquise, Antoine Dull, homme d'excellentes renommée, conduite, manières et considération. »

Dull. — C'est moi, s'il vous plaît : je suis Antoine Dull.

Le roi, *lisant*. — « Pour Jacquinette, — c'est le nom du vase fragile que j'ai surpris avec le susdit rustre, — je la retiens ici comme le vase destiné à la colère de ta loi, et à la moindre de tes suaves requêtes, je l'enverrai recevoir sa sentence. Tout à toi, avec toute la plénitude d'un cœur dévoué et brûlant de l'ardeur du devoir.

« Don Adriano Armado. »

Biron. — Ce n'est pas aussi bien que je m'y

attendais, mais c'est encore ce que j'ai entendu de mieux.

Le roi. — De mieux, oui en effet, car c'est le superlatif du pire. — Mais vous, maraud, que dites-vous de cela?

Costard. — Sire, je confesse la fillette.

Le roi. — Avez-vous entendu la proclamation?

Costard. — Je confesse que je l'ai beaucoup entendue, mais que j'y ai fait peu d'attention.

Le roi. — Il a été proclamé qu'être surpris avec une fillette serait puni d'un an de prison.

Costard. — Je n'ai été pris avec aucune fillette, Sire; j'ai été pris avec une demoiselle.

Le roi. — Fort bien! la proclamation disait demoiselle.

Costard. — Ce n'était pas une demoiselle non plus, Sire; c'était une vierge.

Le roi. — Cette qualification était aussi comprise dans la proclamation; elle disait aussi une vierge.

Costard. — S'il en est ainsi, je nie sa virginité; j'ai été pris avec une femme non mariée.

Le roi. — Cette femme non mariée ne vous fera pas toucher à votre but, Monsieur.

Costard. — Cette femme non mariée me fera toucher à mon but, Sire.

Le roi. — Monsieur, je vais prononcer votre sentence: vous jeûnerez une semaine au pain et à l'eau.

Costard. — J'aimerais mieux prier un mois avec potage et mouton.

Le roi. — Et don Armado sera votre geôlier. Monseigneur Biron, veillez à ce qu'il lui soit remis; et nous, Messeigneurs, allons mettre à exécution les engagements que nous avons mutuellement et avec tant d'énergie juré d'accomplir. (*Sortent le roi, Dumaine et Longueville.*)

Biron. — J'engagerais ma tête contre le chapeau de n'importe quel honnête homme que ces serments et ces édits tourneront en pure dérision. Allons, maraud, marchons.

Costard. — Je souffre pour la vérité, Monseigneur, car il est vrai que j'ai été pris avec Jacquinette, et que Jacquinette est une vraie fille. Donc adieu à la *coupe amère* de la prospérité! *l'affliction* sourira peut-être de nouveau quelque jour; jusque-là reste à demeure, *chagrin!*

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie du parc. — Devant la demeure d'Armado.

Entrent ARMADO *et* MOTH.

Armado. — Enfant, quel signe cela est-il lorsqu'un homme d'un grand esprit devient mélancolique?

Moth. — Un grand signe, Monsieur, qu'il sera triste.

Armado. — Mais la tristesse et la mélancolie sont une seule et même chose, mon cher gnôme.

Moth. — Non, non; ô Dieu, non, Monsieur.

Armado. — Comment t'y prendrais-tu pour distinguer la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau?

Moth. — Par une démonstration familière de leurs effets, mon coriace ancien.

Armado. — Pourquoi coriace ancien? Pourquoi coriace ancien?

Moth. — Pourquoi tendre jouvenceau? Pourquoi tendre jouvenceau?

Armado. — Je te nommais tendre jouvenceau, parce que cette épithète est congruante, et sied à tes jeunes années que nous pouvons appeler tendres.

Moth. — Et moi je disais coriace ancien, parce que c'est le titre qui convient à votre âge avancé que nous pouvons appeler coriace.

Armado. — Joli et plein d'à-propos.

Moth. — Comment l'entendez-vous, Monsieur? Est-ce moi qui suis joli et ma parole qui est pleine d'à-propos? ou bien est-ce moi qui suis plein d'à-propos et ma parole qui est jolie?

Armado. — Tu es joli parce que tu es petit.

Moth. — Petitement joli alors, puisque je suis petit. Pourquoi plein d'à-propos?

Armado. — Plein d'à-propos parce que tu as l'esprit vif.

Moth. — Dites-vous cela à ma louange, maître?

Armado. — A ton insigne louange.

Moth. — Je pourrais faire le même éloge d'une anguille.

Armado. — Comment, tu dirais qu'une anguille est ingénieuse?

Moth. — Je dirais qu'une anguille est vive.

Armado. — Je dis que tu es vif dans tes réponses : tu m'échauffes la bile

Moth. — J'ai reçu ma réponse, Monsieur.

ARMADO Je me trahis moi-même par ma rougeur. Jeune fille!
JACQUINETTE. Homme! Acte I, sc. II.

ARMADO. — Je n'aime pas qu'on joue double avec moi.

MOTH, *à part*. — Il dit tout le contraire de la vérité; ce sont les doublons qui ne l'aiment pas.

ARMADO. — J'ai promis d'étudier trois ans avec le roi.

MOTH. — Vous pouvez faire cela en une heure, Monsieur.

ARMADO. — Impossible.

MOTH. — Combien fait un trois fois répété?

ARMADO. — Je sais mal compter; cela convient à l'esprit d'un garçon de taverne.

MOTH. — Vous êtes un gentilhomme et un joueur, Monsieur.

ARMADO. — Je confesse ces deux qualités; toutes deux sont le vernis d'un homme accompli.

MOTH. — Alors, j'en suis sûr, vous savez à quelle grosse somme se montent deux et as.

ARMADO. — A la somme de deux plus un.

MOTH. — Ce que le vil vulgaire appelle trois.

ARMADO. — Exact.

MOTH. — Eh bien! Monsieur, est-ce là une étude si difficile? voilà que nous avons pu étudier le mot trois, avant que vous ayez eu le temps de cligner trois fois de l'œil : combien il est aisé maintenant d'ajouter le mot années au mot trois, et d'étudier ainsi trois années en deux mots, le cheval qui danse vous le dirait.

ARMADO. — Une très-jolie opération d'arithmétique!

MOTH, *à part*. — Pour prouver que vous n'êtes qu'un zéro.

ARMADO. — Je dois confesser que je suis amoureux, et comme il est bas à un soldat d'aimer, je suis amoureux d'une fille de basse condition. Si tirer l'épée contre l'humeur de mon affection

pouvait me détourner de ces pensées maudites, je ferais Désir prisonnier, et je l'échangerais avec quelque courtisan français contre une révérence de nouvelle invention. Soupirer me paraît méprisable; il me semble que je devrais abjurer Cupidon. Enfant, assiste-moi : quels grands hommes ont été amoureux?

MOTH. — Hercule, maître.

ARMADO. — Délicieux Hercule! D'autres autorités, mon cher enfant, d'autres noms encore; et que ceux que tu me citeras, mon doux enfant, soient des hommes de bonne renommée et connus sous de bons rapports.

MOTH. — Samson, maître; c'était un homme de bon rapport, de grand rapport, car il emportait les portes des villes sur son dos, comme un portefaix: il fut amoureux.

ARMADO. — O Samson aux membres bien liés! ô Samson aux solides articulations! je te dépasse à la rapière autant que tu me dépasses dans l'enlèvement des portes. Je suis amoureux moi aussi. Quel était l'objet aimé de Samson, mon cher Moth?

MOTH. — Une femme, maître.

ARMADO. — De quel teint?

MOTH. — Des quatre ensemble, ou de trois, ou d'un des quatre.

ARMADO. — Mais dis-moi avec précision de quel teint?

MOTH. — Vert de mer, Monsieur.

ARMADO. — Est-ce que c'est un des quatre teints?

MOTH. — Oui, Monsieur, à ce que disent les livres, et c'est même le plus beau de tous.

ARMADO. — Le vert est, il est vrai, la couleur des amants; néanmoins, il me semble que Samson avait peu de raison d'avoir une maîtresse de cette couleur. Assurément il l'aimait pour son esprit.

MOTH. — Précisément, Monsieur, car elle avait l'esprit plein de verdeur.

ARMADO. — L'objet de mes amours est d'un blanc et d'un rose des plus immaculés.

MOTH. — Des pensées très-maculées, maître, sont masquées par ces couleurs-là.

ARMADO. — Définis, définis, enfant bien élevé.

MOTH. — Esprit de mon père et langue de ma mère, assistez-moi!

ARMADO. — Délicieuse invocation chez un enfant! très-jolie et très-pathétique!

MOTH. — Si son teint est fait de blanc et de rose,
Ses fautes ne seront jamais connues;
Car la rougeur des joues est engendrée par les fautes,
Et leur pâleur fait apparaître les craintes;
Ainsi par cela même vous ne saurez jamais
Si elle craint ou si elle est à blâmer,
Car dans les deux cas ses joues conservent les couleurs
Qu'elles doivent à la seule nature.

Voilà des rimes cruelles, maître, contre la raison du rouge et du blanc.

ARMADO. — Enfant, n'existe-t-il pas une ballade du *Roi et de la Mendiante?*

MOTH. — Le monde a été coupable d'une telle ballade, il y a quelque trois siècles; mais je pense que maintenant on ne pourrait la trouver, ou bien que si on le pouvait, elle ne vaudrait plus rien ni pour les paroles, ni pour la musique.

ARMADO. — Je veux que ce sujet soit traité de nouveau, afin d'appuyer mon écart de conduite sur un puissant précédent. Enfant, j'aime cette petite campagnarde que j'ai surprise dans le parc avec cet animal doué de raison, Costard; elle mérite beaucoup.

MOTH, *à part.* — D'être fouettée et néanmoins d'avoir un meilleur amant que mon maître.

ARMADO. — Chante, enfant: mon esprit s'alourdit par l'amour.

MOTH. — C'est un effet merveilleux chez quelqu'un qui aime une fille légère.

ARMADO. — Chante, dis-je.

MOTH. — Attendez que ces gens-ci soient passés.

Entrent DULL, COSTARD *et* JACQUINETTE.

DULL. — Monsieur, le plaisir du duc est que vous teniez Costard en sûreté; vous ne devez lui laisser prendre ni plaisir ni pénitence, mais il devra jeûner trois jours de la semaine. Quant à cette demoiselle, je dois la conduire dans le parc; elle est destinée à la laitière. Portez-vous bien.

ARMADO. — Je me trahis moi-même par ma rougeur. Jeune fille!

JACQUINETTE. — Homme!

ARMADO. — J'irai te visiter à la loge.

JACQUINETTE. — Faudra savoir.

ARMADO. — Je sais où elle est située.

JACQUINETTE. — Seigneur, comme vous êtes savant!

ARMADO. — Je te dirai des merveilles.

JACQUINETTE. — Avec cette figure?

ARMADO. — Je t'aime.

JACQUINETTE. — Vous me l'aviez dit déjà.

ARMADO. Et là-dessus, adieu.

JACQUINETTE. — Le beau temps soit avec vous!

DULL. — Allons, Jacquinette, partons. (*Sortent Dull et Jacquinette.*)

ARMADO. — Manant, tu jeûneras pour tes offenses avant d'obtenir ton pardon.

COSTARD. — Bien, Monsieur, j'espère que si je jeûne, ce sera l'estomac plein.

ARMADO. — Tu seras solidement puni.

COSTARD. — Alors je vous aurai plus d'obligation que ne vous en ont vos gens; car ils sont faiblement rémunérés.

ARMADO. — Emmenez ce manant, enfermez-le.

MOTH. — Allons, délinquant d'esclave, partons.

COSTARD. — Voyons, Monsieur, ne me parquez pas; je jeûnerai bien en liberté.

MOTH. — Non, Monsieur, ce serait un jeûne trop libre : vous irez en prison.

COSTARD. — Si jamais je revois les heureux jours de *désolation* que j'ai vus, quelqu'un verra....

MOTH. — Qu'est-ce que ce quelqu'un verra?

COSTARD. — Rien parbleu, monsieur Moth, que ce qu'il regardera. Ce n'est pas aux prisonniers à être trop *silencieux* dans leurs paroles, par conséquent je ne dirai rien; j'en remercie Dieu, j'ai aussi peu de *patience* qu'un autre homme, c'est pourquoi je puis être calme.

(*Sortent Moth et Costard.*)

ARMADO. — J'aime jusqu'à ce sol bas, que foule son soulier qui est plus bas, guidé par son pied qui est très-bas. Si j'aime, je me parjurerai, ce qui est une grande preuve de fausseté; et comment un amour pourrait-il être vrai lorsqu'il cherche faussement à se satisfaire? L'amour est un lutin familier, l'amour est un diable, il n'y a pas d'autre mauvais ange que l'amour. Cependant Samson fut tenté par lui, et Samson avait une force extrême; cependant Salomon fut séduit par lui, et Salomon avait un très-sage esprit. La massue d'Hercule est trop faible contre la flèche de Cupidon, et par conséquent la rapière d'un Espagnol est sans force contre elle. La première et la seconde cause ne me tireront pas d'affaire; l'amour ne respecte pas la parade, il n'a pas souci du duel; sa honte est d'être appelé enfant, mais sa gloire est de subjuguer des hommes. Adieu, valeur! rouille-toi, rapière! fais silence, tambour! car votre maître est maintenant au pouvoir de l'amour; oui, il aime. Que quelque dieu extraterrestre des vers m'assiste, car je suis sûr que je vais devenir faiseur de sonnets. Invente, mon esprit, écris, ma plume, car je vais accoucher de volumes in-folio.

ACTE II.

SCÈNE UNIQUE.

Une autre partie du parc. — Un pavillon et des tentes à distance.

Entrent LA PRINCESSE DE FRANCE, ROSALINE, MARIA, CATHERINE, BOYET *et* AUTRES SUIVANTS.

BOYET. — Maintenant, Madame, faites appel à vos plus hautes pensées; considérez quelle personne votre père a députée, à qui il la députe et quel est l'objet de l'ambassade. Vous, tenue pour si précieuse dans l'estime du monde, vous allez avoir à parlementer avec l'héritier unique de toutes les perfections qu'un homme puisse posséder, ce Navarre qui est sans égal : quant à l'objet en litige, il n'est rien moins que l'Aquitaine, le douaire d'une reine. Soyez maintenant aussi prodigue des grâces les plus rares, que le fut la nature lorsqu'elle rendit rares les grâces en en dépouillant l'univers entier pour vous les déférer toutes sans parcimonie.

LA PRINCESSE. — Bon seigneur Boyet, ma beauté, quoique chétive, n'a pas besoin des enluminures

de vos louanges; c'est le jugement de l'œil qui fixe le prix de la beauté et non les viles enchères qui sortent des bouches des maquignons: je suis moins fière de vous entendre vanter mon mérite, que vous n'êtes désireux d'être réputé sagace en dépensant votre esprit à louer le mien. Maintenant, assignons sa tâche à celui qui enseigne la leur aux autres. Mon bon Boyet, vous n'ignorez pas, — car la renommée qui raconte tout en a répandu au loin la rumeur, — que Navarre a fait le vœu de ne laisser approcher aucune femme de sa cour silencieuse jusqu'à ce qu'il ait usé trois années pleines dans de laborieuses études: en conséquence, il nous a paru qu'il serait nécessaire, avant de passer ses portes interdites, de connaître son bon plaisir. A cet effet, pleine de confiance dans votre mérite, nous vous choisissons comme l'ambassadeur le plus éloquent et le plus propre à persuader : dites-lui que la fille du roi de France, pour de sérieuses affaires qui demandent à être vivement dépêchées, implore l'honneur d'une conférence personnelle avec Sa Grâce; hâtez-vous, signifiez-lui notre désir, pendant qu'ici nous attendrons sa volonté comme des solliciteurs aux humbles visages.

Boyet. — Fier de ma mission, je pars volontiers.

(*Il sort.*)

La princesse. — Tout orgueil est volontaire, et tel est le vôtre. — Et quels sont, mes aimables Seigneurs, les sectaires qui sont les compagnons de vœu de ce vertueux prince?

Premier seigneur. — Longueville est l'un d'entre eux.

La princesse. — Connaissez-vous l'homme?

Maria. — Je le connais, Madame; j'ai vu ce Longueville aux fêtes qui furent célébrées en Normandie pour le mariage du seigneur de Périgord avec la belle héritière de Jacques Falconbridge. On le tient pour un homme de très-hautes facultés, très-versé dans les arts, glorieux dans les armes; rien ne lui réussit mal de ce qu'il s'avise d'entreprendre. La seule tache au lustre de cet éclatant mérite, — si le lustre du mérite peut être souillé d'une tache quelconque, — c'est l'alliance d'un esprit trop mordant avec une volonté trop obstinée; son esprit, qui a la faculté de blesser, et sa volonté, qui se refuse à céder, n'épargnent personne de ceux qui tombent sous leur coupe.

La princesse. — Quelque seigneur joyeux et moqueur, sans doute, n'est-ce pas?

Maria. — C'est ainsi qu'en parlent ceux qui connaissent le mieux son caractère.

La princesse. — De tels esprits ont la vie courte et se fanent en grandissant. Quels sont les autres?

Catherine. — Le jeune Dumaine, un jeune homme tout à fait accompli, aimé pour sa vertu par tous ceux qui aiment la vertu. Avec le plus extrême pouvoir pour faire le mal, ce qu'il connaît le moins, c'est le mal; il possède assez d'esprit pour faire passer une laide figure, et assez de beauté pour obtenir l'amour, n'eût-il pas d'esprit. Je l'ai vu naguère chez le duc d'Alençon, et la description que je vous fais de son mérite n'est que trop au-dessous des bonnes qualités que j'ai remarquées en lui.

Rosaline. — A cette même époque, un autre de ces sages était avec Dumaine; si on m'a dit vrai, il se nomme Biron. Je n'ai jamais passé une heure de causerie avec un homme plus gai et sachant mieux maintenir la gaieté dans les limites de la décence : son œil crée à son esprit des occasions de se révéler, car tout objet dont s'empare son œil, son esprit y trouve le sujet d'une plaisanterie amusante que sa langue dorée, interprète de son imagination, sait exprimer en termes si appropriés et si gracieux, qu'en l'écoutant ses vieux auditeurs retrouvent l'âme espiègle de leur adolescence, et que les jeunes en sont transportés de ravissement, tant il y a dans ses paroles de vivacité et de charme.

La princesse. — Dieu bénisse mes dames! sont-elles donc toutes amoureuses, que chacune orne celui qu'elle nomme de telles brillantes guirlandes de louanges?

Premier seigneur. — Voici Boyet qui revient.

Rentre BOYET.

La princesse. — Eh bien! Seigneur, quelle réception avons-nous à attendre?

Boyet. — Navarre avait avis de votre gracieuse approche, et ils étaient tous, lui et ses confédérés, préparés à venir au-devant de vous, charmante dame, avant que je fusse arrivé. Ma foi! autant que j'ai pu le comprendre, il aime mieux vous loger en rase campagne, comme une personne qui est venue pour assiéger sa cour, que de chercher un moyen de se dispenser de son ser-

Le roi. Vous serez la bienvenue à ma cour, Madame.

La princesse. Eh bien! soit, j'y serai la bienvenue; conduisez-m'y.

Acte II.

ment, pour vous introduire dans son palais dépeuplé. Voici Navarre qui vient.

(*Les dames mettent leurs masques.*)

Entrent LE ROI, LONGUEVILLE, DUMAINE, BIRON *et* LES GENS DE LA SUITE.

LE ROI. — Belle Princesse, soyez la bienvenue à la cour de Navarre.

LA PRINCESSE. — Je vous rends votre épithète de belle, et pour bienvenue, je ne le suis pas encore, car le toit de la cour où nous voilà est trop élevé pour être le toit de la vôtre, et le sol de cette rase campagne est trop bas pour être le plancher sur lequel je dois recevoir l'accueil de bienvenue.

LE ROI. — Vous serez la bienvenue à ma cour, Madame.

LA PRINCESSE. — Eh bien! soit, j'y serai la bienvenue; conduisez-m'y.

LE ROI. — Écoutez-moi, chère Dame; j'ai prêté un serment....

LA PRINCESSE. — Notre Dame assiste Monseigneur! il va se parjurer.

LE ROI. — Pas pour le monde entier, belle Madame, du moins par ma volonté.

LA PRINCESSE. — Mais si, c'est votre volonté qui brisera votre serment, votre volonté et rien autre chose.

LE ROI. — Votre Seigneurie ignore quelle est la nature de ce serment.

LA PRINCESSE. — Si Monseigneur partageait mon ignorance, son ignorance serait sagesse, tandis que maintenant toute sa science équivaut à l'ignorance. J'apprends que Votre Grâce a juré de faire retraite absolue : c'est un péché mortel de tenir ce serment, Monseigneur, et c'est un péché de le violer. Mais pardonnez-moi, je suis par trop présomptueuse; il me convient mal d'enseigner un maître. Veuillez prendre connaissance du but de mon voyage et donner sans retard une réponse à mon message. (*Elle lui remet un papier.*)

LE ROI. — Sans retard, je le veux bien, Madame, pourvu que je le puisse.

LA PRINCESSE. — Vous le voudrez d'autant plus promptement que vous serez plus vite débarrassé de moi; car vous arriverez à vous parjurer, si vous me faites rester.

BIRON, *à Rosaline.* — N'ai-je pas naguères dansé avec vous en Brabant?

ROSALINE. — N'ai-je pas naguères dansé avec vous en Brabant?

BIRON. — Je sais bien que oui.

ROSALINE. — Alors, il était bien peu nécessaire de me poser cette question!

BIRON. — Pourquoi êtes-vous si vive?

ROSALINE. — C'est votre faute; pourquoi m'éperonnez-vous par de telles questions?

BIRON. — Votre esprit est trop ardent, il court trop vite, il se fatiguera.

ROSALINE. — Pas avant d'avoir jeté son cavalier dans l'ornière.

BIRON. — Quelle heure est-il?

ROSALINE. — L'heure où les fous la demandent.

BIRON. — Heureuse chance à votre masque!

ROSALINE. — Heureuse chance à la face qu'il recouvre!

BIRON. — Et que le ciel vous envoie beaucoup d'amants!

ROSALINE. — *Amen*, pourvu que vous ne soyez pas du nombre.

BIRON. — Non, alors je vais m'éloigner.

LE ROI. — Madame, votre père réclame ici le payement de cent mille écus, qui ne font qu'une moitié de la somme entière déboursée par mon père dans ses guerres. Cependant supposons que mon père ou moi ayons reçu (et ni l'un ni l'autre ne l'avons reçue) une telle somme, il reste encore à payer cent mille écus en garantie desquels une partie de l'Aquitaine reste entre nos mains, quoique cette partie ne soit pas estimée à la valeur de cette somme. Si donc, le roi, votre père, voulait nous rembourser seulement cette moitié qui reste encore due, nous lui céderions nos droits sur l'Aquitaine et nous entretiendrions amitié sincère avec Sa Majesté. Mais il semble peu que ce soit là son intention, car il nous demande de lui rembourser cent mille écus et ne parle pas de rembourser lui-même les cent mille écus qui feraient revivre ses droits sur l'Aquitaine, dont nous nous serions volontiers débarrassés, car nous aimerions mieux avoir l'argent prêté par notre père que l'Aquitaine mutilée comme elle l'est. Chère Princesse, si ses demandes n'étaient pas si déraisonnables, votre belle personne aurait obtenu de mon cœur des concessions même peu raisonnables, et vous seriez retournée satisfaite en France.

LA PRINCESSE. — Vous faites au roi, mon père, une trop grande offense, et vous offensez vous-même l'honneur de votre nom, en feignant d'ignorer que vous avez reçu ce qui vous a été si loyalement payé.

LE ROI. — Je proteste que je n'ai jamais entendu parler de cela. Si vous pouvez me prouver qu'il

en est comme vous le dites, je rendrai l'argent ou je céderai mes droits sur l'Aquitaine.

La princesse. — Nous vous prenons au mot. Boyet, vous pouvez produire des quittances de cette somme signées de différents officiers de Charles, son père.

Le roi. — Montrez-les moi.

Boyet. — Avec l'agrément de Votre Grâce, le paquet qui contient ces quittances et d'autres papiers relatifs à l'affaire n'est pas encore arrivé; demain, nous vous les mettrons sous les yeux.

Le roi. — Cela me suffira; dans cette entrevue je céderai à toute demande raisonnable. En attendant, recevez de ma main la bienvenue que l'honneur peut, sans offenser l'honneur, accorder à votre vrai mérite. Belle Princesse, vous ne pouvez passer ma porte; mais ici, à l'extérieur, vous serez traitée de manière à vous convaincre que vous avez votre logement dans mon cœur, quoique l'asile de mon palais vous soit refusé. Que vos meilleures pensées m'excusent, et adieu; demain je reviendrai vous rendre visite.

La princesse. — Qu'une florissante santé et de beaux désirs soient le partage de Votre Grâce!

Le roi. — Je vous rends les mêmes vœux; puissent-ils être exaucés partout où vous serez!

(*Sortent le roi et sa suite.*)

Biron. — Madame, je vous recommanderai à mon propre cœur.

Rosaline. — Présentez-lui mes compliments, je vous en prie; je serais heureuse de le voir.

Biron. — Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

Rosaline. — Est-ce que le fou est malade?

Biron. — Malade de tout son cœur.

Rosaline. — Hélas! faites-le saigner.

Biron. — Cela lui ferait-il quelque bien?

Rosaline. — Ma médecine dit oui.

Biron. — Voulez-vous le piquer avec votre œil?

Rosaline. — Non *point:* avec mon couteau.

Biron. — Allons, Dieu vous garde la vie!

Rosaline. — Et qu'il garde la vôtre d'une trop longue durée.

Biron. — Je ne puis rester pour vous remercier. (*Il se retire.*)

Dumaine. — Monsieur, un mot, je vous prie: quelle est cette dame?

Boyet. — L'héritière d'Alençon; elle se nomme Catherine.

Dumaine. — Une charmante dame! Monsieur, portez-vous bien. (*Il sort.*)

Longueville. — Un mot, s'il vous plaît: quelle est cette personne en blanc?

Boyet. — Une femme quelquefois, lorsqu'on la voit à la lumière.

Longueville. — Ce doit être alors lumière dans lumière: je désire son nom.

Boyet. — Elle n'en a qu'un pour son usage personnel; le lui désirer serait honteux.

Longueville. — De qui est-elle fille, Monsieur, je vous prie?

Boyet. — De sa mère, à ce que j'ai entendu dire.

Longueville. — Dieu bénisse votre barbe!

Boyet. — Mon bon Monsieur, ne soyez pas offensé: c'est une héritière de Falconbridge.

Longueville. — Ma foi, ma colère est finie. C'est une très-charmante dame.

Boyet. — Ce jugement n'est pas trop faux; cela est probable, Monsieur. (*Sort Longueville.*)

Biron, *s'avançant de nouveau.* — Quel est le nom de cette dame en chaperon?

Boyet. — Rosaline, par heureux hasard.

Biron. — Est-elle mariée ou ne l'est-elle pas?

Boyet. — Comme il lui plaît, Monsieur, ou à peu près.

Biron. — Mes compliments, Monsieur; adieu.

Boyet. — L'adieu est pour moi, Monsieur; les compliments sont pour vous.

(*Sort Biron. — Les dames se démasquent.*)

Maria. — Ce dernier est Biron; le joyeux seigneur à la tête folle; pas un de ses mots qui ne soit une plaisanterie.

Boyet. — Et chacune de ses plaisanteries n'est qu'un mot.

La princesse. — Vous avez bien fait de lui retorquer ses mots.

Boyet. — J'étais aussi désireux de l'accrocher qu'il l'était de m'aborder.

Maria. — Deux ardents béliers, ma foi.

Boyet. — Des béliers? pourquoi pas des machines de guerre? nous ne sommes pas des béliers, douce brebis, à moins que nous ne paissions vos lèvres.

Maria. — Vous bélier, et moi pâturage: votre plaisanterie va-t-elle s'arrêter là?

Boyet. — Ainsi vous m'accordez la pâture. (*Il se dispose à l'embrasser.*)

Maria. — Non, pas de ça, aimable bête; mes lèvres ne sont pas terrain communal, quoiqu'elles soient à plusieurs.

Boyet. — A qui appartiennent-elles?

Maria. — A ma fortune et à moi.

La princesse. — Les beaux esprits aiment les disputes; mais, nobles amis, faites la paix; cette guerre civile entre beaux esprits serait mieux employée contre Navarre et ses rats de bibliothèque : ici elle est abusive.

Boyet. — Si ma pénétration, qui me trompe très-rarement, a été habile à déchiffrer le cœur par l'éloquence muette des yeux, Navarre est empoisonné.

La princesse. — Empoisonné! et avec quoi?

Boyet. — Avec ce que nous autres, amants, appelons l'affection.

La princesse. — Votre raison?

Boyet. — Parbleu! tous ses sentiments s'étaient réfugiés dans la cour de son œil, par lequel regardait le désir. Son cœur, pareil à une agate, empreint de votre image, fier de la forme qu'il portait, exprimait son orgueil par ses yeux; sa langue, impatiente de parler et de ne pas voir, trébuchait dans sa hâte de courir à ses yeux; tous ses sens se réfugiaient dans ce sens unique pour ne s'occuper tous qu'à regarder la belle des belles. Il m'a semblé que tous ses sens étaient enfermés dans son œil, comme des joyaux dans un cristal qu'on veut faire acheter par un prince, et que faisant transparaître leur mérite derrière le globe où ils étaient enfermés, ils vous invitaient à les acheter pendant que vous passiez. Les marges de son visage étaient annotées de telles surprises, que tous les yeux voyaient que ses yeux étaient enchantés de l'objet de leur contemplation. Je vous réponds de l'Aquitaine et de tout ce qui lui appartient, si seulement vous voulez lui donner à ma considération un baiser d'amour.

La princesse. — Allons à notre pavillon; Boyet est en disposition....

Boyet. — En disposition tout simplement d'exprimer par des paroles ce que son œil a révélé. Je me suis borné à faire une bouche de son œil, en lui ajoutant une langue, qui, je le sais, ne mentira pas.

Rosaline. — Tu es un vieux trafiquant d'amour et tu en parles habilement.

Maria. — Il est le grand-père de Cupidon, et c'est de lui qu'il sait les nouvelles.

Rosaline. — Alors il a bien fait d'avoir Vénus pour mère, car son père est bien laid.

Boyet. — Entendez-vous, mes folles demoiselles?

Maria. — Non.

Boyet. — Eh bien! alors, voyez-vous?

Rosaline. — Oui, notre chemin pour partir.

Boyet. — Vous êtes trop fortes pour moi.

(*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE UNIQUE.

Une autre partie du parc. — Devant la maison d'Armado.

Entrent ARMADO *et* MOTH.

Armado. — Gazouille, enfant; passionne le sens de mon ouïe.

Moth, *chantant*. — *Concolinel!...*

Armado. — Douce mélodie! Va, jeune tendron, prends cette clef, élargis le paysan, amène-le ici avec vélocité; j'ai besoin de l'employer à porter une lettre à mon amour.

Moth. — Maître, voulez-vous conquérir votre amante par un branle français?

Armado. — Qu'entends-tu par là? se battre à la française?

Moth. — Non, maître accompli; mais entonnez une gigue du bout de la langue, accompagnez cet air en marquant du pied la mesure d'une danse des Canaries, et assaisonnez la chose en roulant les yeux; soupirez cette note-ci et chantez cette note-là, quelquefois par le gosier comme si vous aviez avalé l'amour en chantant l'amour; quelquefois par le nez, comme si vous

La princesse. Recule un peu, bon messager. Boyet, vous savez découper; éventrez-moi ce poulet. Acte IV, sc. I.

aviez prisé l'amour en flairant l'amour; votre chapeau avancé en forme d'auvent sur la boutique de vos yeux; vos bras croisés sur le pourpoint de votre corps fluet, comme un lapin à la broche, ou vos mains dans vos poches, comme un personnage de vieux tableau. Ayez soin de ne pas chanter trop longtemps un même air; rien qu'une mesure, et puis à un autre. Voilà des perfections! voilà des originalités! voilà ce qui séduit les filles qui auraient été séduites sans cela, et qui fait de ceux qui possèdent de tels talents des hommes de marque! vous *remarquez* bien, des hommes de marque.

Armado. — Comment as-tu acheté cette expérience?

Moth. — Au moyen de mon petit sou d'observation.

Armado. — Mais hélas! mais hélas!

Moth. — Hélas! le *dada* de bois est oublié.

Armado. — Appelles-tu donc l'objet de mon amour un *dada* de bois?

Moth. — Non, maître; le *dada* de bois n'est qu'un poulain, et votre amante est peut-être une haquenée. Mais avez-vous donc oublié votre amante?

Armado. — Presque.

Moth. — Écolier négligent! apprenez-la par cœur.

Armado. — Par cœur et dans le cœur, enfant.

Moth. — Et hors du cœur aussi, maître; je vais en arriver successivement à ces trois choses.

Armado. — A quoi veux-tu arriver?

Moth. — A être un homme, si je vis assez pour cela. Maintenant je prouve sur-le-champ mes trois points; vous l'aimez par cœur, parce que votre cœur ne peut s'approcher d'elle; vous l'aimez dans le cœur, parce que votre cœur est épris d'elle; et vous l'aimez hors du cœur, parce que votre cœur n'a pas espoir de l'obtenir.

Armado. — J'éprouve ces trois états.

Moth. — Et des états trois fois pires, et cependant équivalents à zéro.

Armado. — Va-t'en me chercher le berger : il faut qu'il porte ma lettre.

Moth. — Voilà un message qui sera sympathiquement rempli; un cheval qui va servir d'ambassadeur à un âne!

Armado. — Ah! ah! que dis-tu?

Moth. — Parbleu! Monsieur, que vous devriez faire faire à cet âne sa commission à cheval, car il a la marche très-lente. Mais je pars.

Armado. — Tu as peu de chemin à faire; cours.

Moth. — Aussi vite que le plomb, Monsieur.

Armado. — Quelle est ta pensée, ingénieux mignon? Est-ce que le plomb n'est pas un métal pesant, lourd et lent?

Moth. — *Minimè*, mon honnête maître, ou plutôt mon maître, non.

Armado. — Je dis que le plomb est lent.

Moth. — Et vous, vous êtes trop vif en parlant ainsi. Est-ce qu'il est lent le plomb que lance un fusil?

Armado. — Exquise fumée de rhétorique! il me prend pour un canon, et c'est lui qui est le boulet. Je te décharge contre le berger.

Moth. — Feu donc, et je file. (*Il sort.*)

Armado. — Très-sagace jouvenceau, plein de volubilité et de grâce aisée! Doux ciel, avec ta permission, je puis soupirer devant ta face. Très-farouche mélancolie, la valeur te cède la place. Mais voici mon héraut qui revient.

Rentre MOTH *avec* COSTARD.

Moth. — Un miracle, maître! Voici un *Cottard* qui s'est brisé la *jambière*.

Armado. — Quelque énigme, quelque charade; allons ton — *envoy*; — commence.

Costard. — Pas d'énigme, pas de charade, pas d'*envoy*, pas de toutes ces drogues, Monsieur. Oh! Monsieur, du plantain, du simple plantain! Pas d'*envoy*, pas d'*envoy*, pas de drogues, Monsieur; du plantain.

Armado. — Par la vertu, tu forces le rire; ta sotte pensée m'épanouit la rate; le gonflement de mes poumons me provoque à un sourire ridicule. Oh! pardonnez-moi, mes étoiles. L'imbécile prend-il une drogue pour un *envoy* et le mot *envoy* pour une drogue?

Moth. — Est-ce que les savants les prennent autrement? Est-ce que l'*envoy* n'équivaut pas à salut, et ce qui donne le salut n'est-ce pas un remède?

Armado. — Non, page : c'est un épilogue ou discours pour rendre claire quelque pensée obscure qui a été dite précédemment. Je vais t'en donner un exemple :

Le renard, le singe et le bourdon,
Faisaient toujours un nombre impair, n'étant que trois.

Voici la morale; maintenant l'*envoy*.

MOTH. — J'ajouterai l'*envoy;* répétez la morale.

ARMADO. — Le renard, le singe et le bourdon,
Faisaient toujours un nombre impair, n'étant que trois.

MOTH. — Jusqu'à ce que l'oie sortit de la maison,
Et fit cesser le nombre impair, en ajoutant un quatrième
Maintenant je vais commencer votre morale, et vous continuerez par mon *envoy*.
Le renard, le singe et le bourdon,
Faisaient toujours un nombre impair, n'étant que trois.

ARMADO. — Jusqu'à ce que l'oie sortit de la maison,
Et fit cesser le nombre impair, en ajoutant un quatrième.

MOTH. — C'est un bon *envoy*, puisqu'il se termine par une oie. Auriez-vous désiré davantage?

COSTARD. — L'enfant l'a mis dedans; une oie, voilà qui est clair. Monsieur, vous en avez pour votre argent, si votre oie est grasse. Une bonne moquerie en face, voilà qui vaut bien « le jeûne en liberté, » de tantôt. Voyons, un gras *envoy;* eh parbleu! c'est une oie grasse.

ARMADO. — Viens ici, viens ici. Comment cette discussion a-t-elle commencé?

MOTH. — Sur cette parole qu'un *Cottard* s'était brisé la *jambière*. Alors vous m'avez demandé l'*envoy*.

COSTARD. — C'est vrai, et aussi j'ai demandé du plantain; puis est venu votre raisonnement là-dessus; et puis le gras *envoy* de l'enfant, l'oie que vous avez achetée, et comme cela il a fini le marché.

ARMADO. — Mais dis-moi, comment un *Cottard* peut-il s'être brisé la *jambière?*

MOTH. — Je vais vous l'expliquer d'une manière sensible.

COSTARD. — Tu n'as pas le sentiment de cela, Moth; c'est moi qui vais dire l'*envoy :*
En courant dehors, moi *Cottard*, qui étais tranquille en dedans,
Je suis tombé sur mon seuil, et je me suis brisé la *jambière*.

ARMADO. — Nous ne parlerons plus de cette aventure.

COSTARD. — Jusqu'à ce que ma jambe ait d'autres aventures.

ARMADA. — Maraud de Costard, je veux te donner franchise.

COSTARD. — Oh! me marier à une *Francise!* je flaire encore quelque *envoy*, quelque oie là-dessous.

ARMADO. — Par mon âme exquise, je veux dire que j'entends te mettre en liberté, délivrer ta personne; car tu étais muré, enfermé, emprisonné, serré.

COSTARD. — C'est vrai, c'est vrai; et maintenant vous allez être mon purgatif et me relâcher.

ARMADO. — Je te donne ta liberté, je te tire de prison, et en échange je ne t'impose rien que cette condition : (*il lui donne une lettre*) porte cette *signification* à la campagnarde Jacquinette. (*Il lui donne de l'argent.*) Voici ta rémunération; car la meilleure garantie de mon honneur est de rémunérer mes inférieurs. Moth, suis-moi.

(*Il sort.*)

MOTH. — Je suis la suite à moi tout seul. Adieu, *signor* Costard.

COSTARD. — Mon exquise once de chair d'homme! Mon délicieux bijou! (*Moth sort.*) Maintenant je vais examiner la rémunération. Rémunération! Oh! c'est le mot latin pour dire trois liards. Rémunération!... « Quel est le prix de ce cordonnet? — Un sou. — Non, je vous en donnerai une rémunération. » Rémunération; parbleu! c'est un plus beau mot qu'écu français Je ne veux plus vendre et acheter qu'avec ce mot-là.

Entre BIRON.

BIRON. — Ah! mon bon coquin de Costard! je te rencontre fort à propos.

COSTARD. — Je vous prie, Monsieur, combien de ruban couleur de chair peut-on acheter pour une rémunération?

BIRON. — Qu'est-ce que c'est que, une rémunération?

COSTARD. — Parbleu, Monsieur, trois liards!

BIRON. — Alors tu peux acheter pour trois liards de soie.

COSTARD. — Je remercie Votre Honneur. Dieu soit avec vous!

BIRON. — Arrête, serf; j'ai besoin de toi. Si tu veux gagner ma faveur, mon bon drôle, fais pour moi la chose que je vais te demander.

COSTARD. — Quand voulez-vous qu'elle soit faite, Monsieur?

BIRON. — Eh! cette après-midi.

Costard. — Bien, je la ferai, Monsieur; portez-vous bien.

Biron. — Mais tu ne sais pas de quoi il s'agit.

Costard. — Je le saurai, Monsieur, lorsque je l'aurai fait.

Biron. — Mais, maraud, il faut que tu le saches auparavant.

Costard. — Je reviendrai trouver Votre Honneur demain matin.

Biron. — Il faut que cela soit fait cette après-midi. Écoute, serf, voici seulement de quoi il s'agit. La princesse vient chasser ici dans le parc, et parmi les personnes de sa suite, se trouve une aimable dame; lorsque les voix humaines veulent s'exprimer avec douceur, c'est son nom qu'elles prononcent, et Rosaline elles l'appellent : fais-la demander, et remets à sa blanche main ce billet cacheté. (*Il lui donne de l'argent.*) Voici ton pourboire; va.

Costard. — Pourboire! O doux pourboire! cela vaut bien mieux que rémunération; cela vaut mieux de onze sous plus un liard. Très-doux pourboire! je ferai exactement votre commission, Monsieur. Pourboire! rémunération!

(*Il sort.*)

Biron. — Oh! qu'est-ce à dire? Me voilà amoureux, moi! moi qui donnais le fouet à l'amour; moi qui faisais l'office de bedeau contre les soupirs passionnés; moi le critique, bien mieux, le sergent de police nocturne de l'amour; le pédant tyrannique de l'enfant qu'aucun mortel n'égale en magnificence, de cet enfant au bandeau, pleurnicheur, aveugle et pervers, de ce *senior-junior*, de ce nain géant, don Cupidon, régent des rimes d'amour, seigneur des bras croisés, souverain consacré des soupirs et des gémissements, suzerain de tous les badauds et de tous les mécontents, prince redouté des cotillons, roi des braguettes, suprême empereur, et grand général de tous les porteurs de réprimandes. O mon petit cœur! Vais-je donc maintenant devenir un de ses aides de camp et porter ses couleurs, enrubanné comme le cerceau d'un saltimbanque. Comment! moi aimer! moi solliciter! moi chercher une épouse! chercher une femme qui ressemble à une horloge allemande qu'il faut toujours réparer, qui bat toujours la breloque, qui ne va jamais bien, quoiqu'elle soit un régulateur d'heures; mais qu'il faut toujours régler pour la faire marcher juste. Et ce qui est pis que tout, me parjurer! Et encore de trois femmes, aimer la pire, une coquette pâlotte, avec des sourcils de velours et deux billes de poix fichées dans le visage en guise d'yeux! Oui, par le ciel, et une gaillarde qui fera la chose, quand bien même elle aurait Argus pour eunuque et gardien! Et je vais soupirer pour elle! veiller pour elle! prier pour elle! Allons, c'est un fléau que Cupidon m'inflige pour ma négligence envers sa redoutable et toute-puissante petite royauté. Eh bien! soit, j'aimerai, j'écrirai, je soupirerai, je prierai, je solliciterai, je gémirai; il y en a qui aiment Madame et d'autres qui aiment Jeanneton.

(*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc.

Entrent LA PRINCESSE, ROSALINE, MARIA, CATHERINE, BOYET, SEIGNEURS, SUIVANTS *et* UN GARDE-CHASSE.

La princesse. — N'était-ce pas le roi qui éperonnait si chaudement son cheval pour lui faire pratiquer l'ascension de cette colline escarpée?

Boyet. — Je ne sais; mais je crois que ce n'était pas lui.

La princesse. — Quel qu'il fût, il se montrait possédé du démon de l'escalade! Eh bien, Seigneurs, aujourd'hui nous dépêchons nos affaires et samedi nous retournerons en France. — Main-

HOLOPHERNE. Sur mon âme, mais ce sont des vers!
NATHANIEL. Oui, Messire, et fort bien tournés. (Acte IV, sc. II.)

tenant, garde-chasse, mon ami, dis-nous quel est le buisson où nous devons nous poster pour jouer aux meurtriers.

LE GARDE-CHASSE. — Ici près, sur la lisière de ce taillis là-bas; c'est l'endroit où vous pourrez faire la plus belle chasse.

LA PRINCESSE. — J'en remercie ma beauté; je suis la belle qui chasse, et c'est pour cela que tu dis, la plus belle chasse.

LE GARDE-CHASSE. — Pardonnez-moi, Madame, mes paroles n'avaient pas ce sens-là.

LA PRINCESSE. — Qu'est-ce là? qu'est-ce là? commencer par me louer et puis dire non ensuite! O orgueil de petite durée! Je ne suis pas belle? hélas, quel malheur!

LE GARDE-CHASSE. — Oui, Madame, vous êtes belle.

LA PRINCESSE. — Voyons, ne refais pas mon portrait maintenant; là où la beauté n'est pas, la flatterie ne peut corriger le visage. Approche, mon excellent miroir, prends ceci pour ta franchise : (*elle lui donne de l'argent*) donner de bon argent pour de vilaines paroles, c'est plus payer qu'on ne doit.

LE GARDE-CHASSE. — Il n'est rien que de beau dans tout ce qui vous appartient.

LA PRINCESSE. — Voyez-vous ça, voyez-vous ça, ma beauté va être sauvée par ma libéralité. O hérésie en matière de beauté, bien digne de l'époque où nous sommes! La main qui donne, aussi sale qu'elle soit, obtiendra de belles louanges. — Mais, voyons, mon arc. Maintenant la tendresse s'apprête à tuer, et dans ce cas-là, les coups heureux sont pour elle autant de malheurs. Voici donc comment je sauverai de cette chasse l'honneur de mon humanité : si je ne blesse pas, c'est

que la pitié n'aura pas voulu me le permettre; si je blesse, c'était simplement pour montrer mon habileté, qui, en tuant, cherchait plus la louange que tout autre but. C'est incontestablement ainsi que bien souvent la gloire se rend coupable de crimes détestables, lorsque pour l'amour de la renommée, pour l'éloge, biens extérieurs, nous employons toute l'énergie de nos cœurs, comme moi, qui, pour la louange seule, vais chercher maintenant à répandre le sang d'un pauvre daim auquel mon cœur ne veut aucun mal.

Boyet. — N'est-ce pas aussi par amour de la seule louange que les femmes méchantes établissent leur domination, lorsqu'elles s'efforcent de devenir maîtresses de leurs maîtres?

La princesse. — Pour la louange seulement, et nous devons des louanges à toute dame qui arrive à soumettre un homme.

Boyet. — Voici venir un membre de la confrérie.

Entre COSTARD.

Costard. — Bien le bon soir à tout le monde! Quelle est la dame en chef, s'il vous plaît?

La princesse. — Tu peux la reconnaître, mon garçon, par celles qui n'ont pas de chef.

Costard. — Quelle est la plus grande dame, la plus élevée?

La princesse. — C'est la plus large et la plus longue.

Costard. — La plus large et la plus longue! c'est bien ça; la vérité est la vérité. Maîtresse, si votre taille était aussi mince que mon esprit, la ceinture d'une de ces demoiselles suffirait à votre taille. N'êtes-vous pas la dame en chef? vous êtes la plus large de toutes.

La princesse. — Que voulez-vous, Monsieur, que voulez-vous?

Costard. — J'ai une lettre de monsieur Biron pour une dame Rosaline.

La princesse. — Oh! ta lettre, ta lettre! c'est un de mes bons amis. Tiens-toi un peu à l'écart, bon messager. — Boyet, vous savez découper; éventrez-moi ce poulet.

Boyet. — Tout à votre service. — Cette lettre s'est trompée d'adresse; elle ne regarde personne ici; elle est écrite à Jacquinette.

La princesse. — Nous la lirons, je le jure: rompez le cou à ce cachet, et que chacun prête l'oreille.

Boyet, *lisant*. — « Par le ciel! que tu es belle, cela est infaillible; que tu es gracieuse, cela est vrai; que tu es aimable, c'est la vérité elle-même. O toi, plus belle que la beauté, plus gracieuse que la grâce, plus vraie que la vérité elle-même, aie compassion de ton héroïque vassal! Le magnanime et très-illustre roi Cophetua jeta les yeux sur la pernicieuse et indubitable mendiante Zenelophon; et c'était lui qui pouvait dire justement: *veni, vidi, vici*, paroles qui, anatomisées à la manière du vulgaire — oh! bas et obscur vulgaire! — veulent dire, *videlicet*, qu'il vint, vit et vainquit. Il vint, une; il vit, deux; il vainquit, trois. Qui vint? le roi. Pourquoi vint-il? pour voir. Pourquoi vit-il? pour vaincre. A qui vint-il? à la mendiante. Qui vit-il? la mendiante. Qui vainquit-il? la mendiante. La conclusion est une victoire. De quel côté? du côté du roi. La captive est enrichie. Quelle est cette captive? la mendiante. La catastrophe est un mariage. Sur qui tombe-t-elle? sur le roi? non; sur deux en un seul ou sur un seul en deux personnes. Je suis le roi; car ainsi le demande la comparaison; toi, tu es la mendiante; car ainsi le témoigne ta basse condition. Commanderai-je ton amour? je le puis. Contraindrai-je ton amour? je le pourrais. Implorerai-je ton amour? j'y consens. Qu'échangeras-tu contre tes haillons? des robes: contre tes chiffons? des titres: contre ta personne? moi. Ainsi, en attendant ta réponse, je profane mes lèvres sur tes pieds, mes yeux sur ton portrait, et mon cœur sur chacune des parties de ta personne. A toi, avec la plus tendre intention de te servir,

Don Adriano de Armado.

Tu entends rugir le lion de Némée
Contre toi, contre toi, brebis, qui es désignée
pour sa proie.
Tombe d'abord, soumise, à ses pieds princiers,
Et peut-être, déjà repu, consentira-t-il à
jouer.
Mais si tu résistes, pauvre âme, qu'es-tu alors?
Un aliment pour sa colère, une pâture nouvelle
pour sa tanière. »

La princesse. — Quelle est la plume de paon qui a rédigé cette lettre? Quelle est la girouette, quel est le coq de clocher qui en est l'auteur? Avez-vous jamais entendu quelque chose de plus drôle?

Boyet. — Ou je me trompe bien, ou je reconnais ce style.

La princesse. — Votre mémoire serait mauvaise si, l'ayant connu, vous aviez pu l'oublier.

Boyet. — Cet Armado est un Espagnol qui réside ici à la cour; un grotesque, un *monarcho*, qui sert de jouet au prince et à ses compagnons d'étude.

La princesse. — Un mot, mon garçon. Qui t'a remis cette lettre?

Costard. — Je vous l'ai dit : Monseigneur.

La princesse. — A qui devais-tu la donner?

Costard. — A Madame, de la part de Monseigneur.

La princesse. — A quelle dame, de la part de quel seigneur?

Costard. — De Monseigneur Biron, un bon maître à moi, à une dame de France qu'il appelle Rosaline.

La princesse. — Tu t'es trompé de lettre. Allons, Messeigneurs, partons. (*A Rosaline.*) Tiens, chérie, prends celle-ci; la tienne sera pour un autre jour.

(*Sort la princesse avec sa suite.*)

Boyet. — Qui donc tient la chasse? Qui donc tient la chasse?

Rosaline. — Vous l'apprendrai-je?

Boyet. — Oui, ma mappemonde de beauté.

Rosaline. — Parbleu! celle qui tient l'arc. Bien paré, n'est-ce pas?

Boyet. — Madame s'en va pour tuer des bêtes à cornes; mais si tu te maries, je veux être pendu par le cou si les cornes n'abondent pas cette année-là. Bien touché, n'est-ce pas?

Rosaline. — Eh bien! alors, c'est moi qui tiens la chasse.

Boyet. — Et quel est votre daim?

Rosaline. — Vous, s'il faut le choisir par les cornes : n'approchez pas. Bien touché, ma foi.

Maria. — Vous disputez toujours avec elle, Boyet, et elle vous frappe au front.

Boyet. — Et elle-même est frappée plus bas : l'ai-je bien touché, cette fois?

Rosaline. — Veux-tu que je te réponde sur ce *touché* par un vieux dicton qui avait déjà âge d'homme lorsque le roi Pépin de France n'était qu'un petit garçon?

Boyet. — Et je te répondrai sur ce touché par un dicton tout aussi vieux, qui avait déjà âge de femme lorsque la reine Geniévre de Bretagne n'était encore qu'une petite fille.

Rosaline. — Tu ne peux pas y toucher, y toucher, y toucher,
Tu ne peux pas y toucher, mon bonhomme.

Boyet. — Si je ne le puis, ne le puis, ne le puis,
Si je ne le puis, un autre le pourra.

(*Sortent Rosaline et Catherine.*)

Costard. — C'est très-plaisant, sur ma foi! comme tous deux ont bien arrangé cela!

Maria. — Voilà une marque merveilleusement bien visée, car tous deux l'ont touchée.

Boyet. — Une marque! O remarquez seulement cette marque! Une marque, dit Madame! fichez-moi une pointe dans cette marque pour la mesurer, si c'est possible.

Maria. — Allons, vous frappez à côté; ma foi, votre main tire de travers.

Costard. — Vrai, il lui faut tirer plus près, ou il ne touchera jamais la mouche.

Boyet. — Mais si ma main tire de travers, peut-être que la vôtre tire en dessous.

Costard. — Alors elle gagnera le coup, en faisant partir la cheville.

Maria. — Voyons, voyons, vous parlez gras, vos lèvres commencent à dire des ordures.

Costard. — Elle est trop forte pour vous sur les pointes, Monsieur; défiez-la aux boules.

Boyet. — Je crains trop d'être roulé. Bonsoir, mon bon chat-huant.

(*Sortent Boyet et Maria.*)

Costard. — Sur mon âme, ce n'est qu'un paysan, un simple rustre. Seigneur, seigneur! comme ces dames et moi nous l'avons enfoncé! Sur mon âme, les délicieuses plaisanteries! Quel esprit *vulgairement* exquis! Lorsqu'il coule si doucement, si *obscénement* pour ainsi dire, qu'il va bien à son but! — Armatho d'un côté, — ah, voilà un homme délicat! Il faut le voir marcher devant une dame et porter son éventail! il faut le voir baiser sa main! il faut entendre comme il jure délicieusement! Et son page de l'autre côté! une vraie poignée d'esprit, le plus pathétique petit pou qu'on puisse voir, par le ciel! — (*On entend des fanfares.*) Tonton, tontaine, tonton.

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE II.

Une autre partie du parc.

Entrent HOLOPHERNE, messire NATHANIEL *et* DULL.

Nathaniel. — Une chasse pleine de révérence,

en vérité, et exécutée avec le témoignage d'une bonne conscience.

Holopherne. — Le daim était, comme vous savez, *sanguis*, c'est-à-dire en bon point d'être tué, mûr comme une pomme succulente qui pend, semblable à un joyau, à l'oreille de *cœlo*, — le ciel, le firmament, le paradis, — et voilà qu'il tombe comme une pomme sauvage sur la face de *terra*, — le sol, la campagne, la terre

Nathaniel. — Vraiment, messire Holopherne, les épithètes sont délicieusement variées, pour le moins autant que pourrait le faire un savant; mais, Monsieur, je vous assure que c'était un chevreuil de cinq ans.

Holopherne. — *Haud credo*, messire Nathaniel.

Dull. — Ce n'était pas un *haud credo*, c'était un daguet.

Holopherne. — Très-barbare interprétation! Et cependant c'est une sorte d'insinuation pour ainsi dire, *in viâ*, en manière d'explication, pour faire, *facere*, pour ainsi dire, une réponse ou plutôt, *ostentare*, pour montrer, pour ainsi dire, son inclination, d'après cette façon de parler inéduquée, impolie, inélevée, incultivée, inexercée, ou plutôt illettrée, ou plutôt encore inexpérimentée, qui lui fait prendre mon *haud credo* pour un daim.

Dull. — Je disais que le daim n'était pas un *haud credo*, mais un daguet.

Holopherne. — O simplicité deux fois durcie comme au four, *bis coctus!* O monstre ignorance, quel visage difforme tu portes!

Nathaniel. — Messire, il ne s'est jamais nourri des délicatesses qui sont contenues dans un livre. Il n'a pas mangé de papier, pour ainsi dire; il n'a pas bu d'encre; son intellect n'est pas raffiné; ce n'est qu'un animal, sensible seulement dans ses parties les plus charnelles. De telles plantes stériles nous sont présentées afin que nous soyons reconnaissants, nous, hommes de goût et de sentiment, de ces facultés qui fructifient en nous plus qu'en lui; car de même qu'il me conviendrait mal d'être vain, indiscret ou stupide, de même il serait inconvenant de voir un nigaud s'appliquer à l'étude ou fréquenter l'école. Mais, *omne bene*, dis-je; je suis de l'avis d'un vieux Père : « beaucoup peuvent supporter la pluie qui n'aiment pas le vent. »

Dull. — Vous êtes deux hommes de livres : eh bien, avec tout votre esprit, pourriez-vous me dire ce qui était déjà vieux d'un mois à la naissance de Caïn et ce qui n'est pas encore vieux de cinq semaines?

Holopherne. — Dictynna, bonhomme Dull; Dictynna, bonhomme Dull.

Dull — Qu'est-ce que c'est que Dictynna?

Nathaniel. — C'est un des noms de Phœbé, de Luna, de la lune.

Holopherne. — La lune était vieille d'un mois alors qu'Adam avait cet âge, et elle n'avait pas encore atteint cinq semaines lorsqu'il eut atteint cinq fois vingt ans. L'allusion se retrouve dans le changement de noms.

Dull. — C'est vrai; la *collision* se trouve dans le changement.

Holopherne. — Le ciel assiste ta capacité! Je dis que l'allusion subsiste dans ce changement.

Dull. — Eh bien, je dis que la *pollution* se trouve dans le changement; car la lune n'est jamais vieille de plus d'un mois, et je dis en outre que c'était un daguet que la princesse a tué.

Holopherne. — Messire Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe improvisée sur la mort du daim? pour plaire à l'ignorant, j'ai appelé daguet le daim que la princesse a tué.

Nathaniel. — *Perge*, bon messire Holopherne, *perge;* vous aurez ainsi le mérite d'abroger les impropriétés de langage.

Holopherne. — Je m'attacherai quelque peu à l'allitération, car cela prouve la facilité.

La chasseresse princesse perça et *dagua* un
gentil et charmant *daguet;*
Quelques-uns disent un *sore*, mais ce n'était
pas un *sore* jusqu'à ce que le *sort* eut dirigé
contre lui un coup de feu.
Les chiens aboyèrent; ajoutez une L à *sore*, et
c'est un *sorel* qui s'élança hors du fourré;
Mais que ce fût *daguet*, *sore* ou *sorel*, les gens
se mirent à pousser des hourras.
Si un *sore* tout seul n'est pas assez, mettez L
devant *sore*, cela fait cinquante *sores*. O
sort d'une L!
Si le *sort* de cette seule L vous paraît misérable,
on peut en faire cent en ajoutant une L de
plus.

Nathaniel. — Quel rare talent!

Dull, *à part*. — Si ce *talon* est une griffe, voyez comme il l'aggriffe bien.

LE ROI. Hélas!
BIRON, *à part*. Blessé, par le ciel! (Acte IV, sc. III)

Holopherne. — C'est un don que j'ai, tout simple, tout simple; un esprit fantasque et extravagant plein de formes, de figures, d'images, d'objets, d'idées, d'appréhensions, de motions, de révolutions qui sont engendrés dans le ventricule de la mémoire, nourris dans le ventre de la *pia mater*, et qui sont mis au monde avec l'accouchement de l'occasion. Mais ce don est excellent chez ceux en qui il est aiguisé, et je suis heureux de le posséder.

Nathaniel. — Messire, je remercie Dieu pour votre personne, et ainsi peuvent faire mes paroissiens; car leurs fils sont bien instruits par vous et leurs filles profitent grandement sous vous : vous êtes un membre excellent de la société.

Holopherne. — *Mehercle*, si leurs fils ont de l'esprit, ils ne manqueront pas d'instruction, et si leurs filles ont de l'ouverture, je saurai la leur y fourrer; mais, *vir sapit qui pauca loquitur*. Une âme féminine nous salue.

Entrent JACQUINETTE *et* COSTARD.

Jacquinette. — Dieu vous donne le bonjour, Monsieur le curé.

Holopherne. — Monsieur le curé, c'est presque comme *cure eh !* Et si quelqu'un de nous doit être curé, quel est celui-là?

Costard. — Parbleu, monsieur le maître d'école, c'est celui qui ressemble le plus à un baril.

Holopherne. — Curer un baril! Voilà chez une motte de terre un assez beau lustre d'imagination; c'est une étincelle suffisante pour un caillou, une perle suffisante pour un pourceau; c'est joli, c'est bien.

Jacquinette, *donnant une lettre à Nathaniel.* — Mon bon monsieur le curé, soyez assez bon pour me lire cette lettre; elle m'a été donnée par Costard et envoyée par Don Armatho; je vous en prie, lisez-la-moi.

Holopherne. — *Fauste, precor gelidâ quando pecus omne sub umbrâ ruminat*, et ainsi de suite. Ah! bon vieux Mantouan! je puis parler de toi comme le voyageur de Venise :

Vinegia, Vinegia
Chi non te vede, ei non te pregia.

Vieux Mantouan! vieux Mantouan! qui ne te comprend pas, ne t'aime pas. — *Ut, ré, sol, la, mi, fa.* Sauf excuse, Monsieur, quel est le contenu de cette lettre? ou plutôt, comme dit Horace dans son.... (*apercevant l'écriture de la lettre*). Sur mon âme, mais ce sont des vers!

Nathaniel. — Oui, Messire, et fort bien tournés.

Holopherne. — Oh! veuillez m'en faire entendre une strophe, un distique, un vers : *lege, domine.*

Nathaniel, *lisant* :

Si l'amour peut me rendre parjure, comment oserai-je jurer d'aimer?
Ah! aucun serment ne devrait obliger, s'il n'est fait à la beauté!
Quoique parjure envers moi-même, je me montrerai fidèle envers toi;
Ces pensées qui pour moi étaient des chênes, se sont courbées devant toi comme des osiers.
L'étude oublie les sujets qui l'attirent et fait des livres de tes yeux,
Où vivent tous ces plaisirs que l'art pourrait contenir.
Si la connaissance est le but de l'étude, te connaître suffit:
Très-savante est la langue qui peut bien faire ton éloge;
Et très-ignorante est l'âme qui te voit sans étonnement.
C'est pour moi un certain éloge, que de savoir admirer tes mérites.
Ton œil lance l'éclair de Jupiter, ta voix son tonnerre redoutable,
Tonnerre qui, lorsqu'il n'exprime pas la colère, est musique et douce flamme.
Céleste comme tu l'es, ô pardonne, amour, son imperfection
A celui qui chante les louanges du ciel avec une telle langue terrestre.

Holopherne. — Vous ne faites pas attention aux apostrophes, en sorte que vous ne faites pas sentir l'accent; laissez-moi reparcourir ce canzonet. (*Il prend la lettre.*) Il n'y a de bien observé que la mesure; mais quant à l'élégance, à la facilité, à la cadence d'or de la poésie, *caret*. Ovidius Naso était l'homme de ces choses-là; et vraiment, pourquoi était-il appelé Naso, si ce n'est parce qu'il savait flairer les fleurs odoriférantes de l'imagination, les sources soudaines de l'inspiration? *Imitari* n'est rien; c'est ce que fait le lévrier pour

son maître, le singe pour son montreur, le cheval bien dressé pour son cavalier. Mais *Damosella* la vierge, cette lettre vous était-elle adressée?

NATHANIEL. — Oui, Monsieur, de la part d'un monsieur Biron, un des seigneurs de la reine étrangère.

HOLOPHERNE. — Je vais promener mes yeux sur la suscription. (*Il lit.*) *A la main blanche comme neige de la belle dame Rosaline.* Je vais examiner encore l'intellect de la lettre pour voir la dénomination de la partie écrivante à la personne à qui il est écrit. (*Il lit.*) *De votre grâce, le serviteur empressé de tous vos désirs.* BIRON. Messire Nathaniel, ce Biron est un des confédérés du roi; il a écrit cette lettre à une suivante de la reine étrangère, et cette lettre accidentellement ou par voie de progression s'est trompée de chemin. Prends tes cliques et tes claques, ma bonne fille; remets ce papier en la main royale du souverain : cela peut être d'importance. Ne t'attarde pas aux révérences; je te dispense de tes devoirs. Adieu.

JACQUINETTE. — Bon Costard, viens avec moi. Monsieur, Dieu vous garde!

COSTARD. — Allons, partons, ma fille. (*Sortent Costard et Jacquinette.*)

NATHANIEL — Monsieur, vous avez exécuté cela très-religieusement, tout à fait selon la crainte de Dieu, et comme dit un certain Père....

HOLOPHERNE. — Messire, ne me parlez pas de Pères; les couleurs colorantes me font peur. Mais pour en revenir aux vers, est-ce qu'ils vous plaisent, messire Nathaniel?

NATHANIEL. — Ils sont merveilleusement écrits.

HOLOPHERNE. — Je dîne aujourd'hui chez le père d'un certain élève à moi, et s'il vous plaisait, avant le repas, de gratifier sa table d'un *benedicite*, je pourrais, grâces aux priviléges dont je jouis vis-à-vis des parents dudit enfant ou élève, essayer de faire que vous soyez *ben venuto*, et là je prouverai que ces vers sont vraiment mauvais, sans aucune saveur de poésie, d'esprit ni d'invention; je sollicite votre société.

NATHANIEL. — Et je vous en remercie, car la société, dit le texte, est le bonheur de la vie.

HOLOPHERNE. — Et certes le texte conclut de manière infaillible. (*A Dull.*) Monsieur, je vous invite aussi : vous ne me direz pas non; *pauca verba.* En route; la noble compagnie est à sa chasse, et nous, nous allons à notre récréation. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du parc.

Entre BIRON, *un papier à la main.*

BIRON. — Le roi est à chasser le cerf, et moi je me chasse moi-même. Ils ont jeté un filet, et moi je me suis jeté dans un filet, un filet qui salit. Sali! un vilain mot. Fort bien : *reste à demeure chagrin*, c'est ce qu'ils disent que l'imbécile disait tantôt, et c'est ce que je dis aussi, moi, imbécile que je suis. Bien argumenté, mon esprit! Par le Seigneur! cet amour est aussi fou qu'Ajax; il tue des moutons, il me tue moi un mouton : bien argumenté encore, ma foi! Je ne veux pas aimer; que je sois pendu si j'aime : non, ma foi, je ne le veux pas. Oh! mais son œil! par cette lumière! s'il n'y avait que son œil, je ne l'aimerais pas; oui, mais c'est pour ses deux yeux. Bon, je ne fais rien autre chose au monde que mentir et mentir par la gorge. Par le ciel! j'aime : c'est là ce qui m'a appris à rimer et à être mélancolique; et voici un fragment de mes rimes et voici ma mélancolie. Mais parbleu, elle a déjà un de mes sonnets : le rustre l'a porté, le fou l'a envoyé et la dame l'a reçu : aimable rustre, plus aimable fou, très-aimable dame! Par l'univers! les trois autres seraient tombés dans le même piége que je ne m'en soucierais pas plus que d'une épingle. En voici un qui s'avance avec un papier. Dieu lui fasse la grâce de gémir! (*Il grimpe sur un arbre.*)

Entre LE ROI, *un papier à la main.*

LE ROI. — Hélas!

BIRON, *à part.* — Blessé, par le ciel! Continue, doux Cupidon : tu l'as frappé sous la mamelle gauche avec ton arbalète. Des secrets, sur ma foi!

LE ROI, *lisant :*

Le soleil doré ne donne pas un aussi doux baiser
A la fraîche rosée du matin dont la rose est mouillée,
Que le soleil de tes yeux, lorsqu'il darde ses frais rayons
Sur la rosée nocturne qui coule sur mes joues.
La lune argentée ne brille pas d'un éclat de moitié aussi resplendissant
A travers le sein transparent de la mer,
Que ton visage ne resplendit à travers mes larmes.

Tu brilles dans chaque larme que je verse ;
Pas une larme qui ne soit un char qui te porte ;
Ainsi tu domines, triomphante, sur ma douleur.
Oh ! contemple seulement les larmes qui coulent de mes yeux
Et elles te montreront ta gloire à travers ma douleur.
Mais ne va pas aimer toi-même; car alors tu conserveras
Mes larmes pour miroirs, en me faisant pleurer sans cesse.
O reine des reines, à quel point vont tes perfections,
Nulle pensée ne peut l'imaginer, nulle langue mortelle ne peut le dire.

Comment sera-t-elle informée de mes douleurs? Je vais laisser tomber ce papier à terre. Feuilles charmantes, cachez ma folie. Mais qui vient ici? (*Il se retire à l'écart.*) Quoi! Longueville, et Longueville lisant! Écoutez, mes oreilles.

Biron, *à part.* — Encore un fou fait à ta ressemblance qui s'approche.

Entre LONGUEVILLE, *avec un papier.*

Longueville. — Hélas ! parjure que je suis !

Biron, *à part.* — Parbleu, oui, il s'avance comme un parjure, avec le papier accusateur.

Le roi, *à part.* — Il est amoureux, j'espère : douce camaraderie dans la même honte!

Biron, *à part.* — L'ivrogne aime qui lui ressemble.

Longueville. — Suis-je le premier qui me sois ainsi parjuré?

Biron, *à part.* — Je pourrais te rassurer; il y en a deux dans ton cas, à ma connaissance · tu complètes le triumvirat, le tricorne de notre société, l'image de l'amoureuse potence où s'est pendue notre niaiserie.

Longueville. — Je crains que ces vers pénibles ne manquent de puissance pour l'émouvoir. O douce Maria, impératrice de mon amour! je vais déchirer ces vers et écrire en prose.

Biron, *à part.* — Oh ! les vers sont des ornements pour le haut-de-chausses du folâtre Cupidon ; n'abîme pas ses braies.

Longueville, *lisant.* — Celui-ci ira.

N'est-ce pas la céleste rhétorique de ton œil
Contre laquelle le monde ne peut lutter,
Qui a conseillé à mon cœur ce traître parjure?
Les serments brisés pour toi ne méritent pas de punition.
Mon serment regarde les femmes, mais je prouverai
Que toi étant une déesse, il ne te regarde pas.
Mon serment était terrestre, ton amour à toi est céleste;
Si je gagne ta grâce, elle me purge de toute disgrâce.
Les serments ne sont qu'un souffle, et le souffle n'est que vapeur;
Et toi, beau soleil, qui brilles sur ma terre,
Tu as fais exhaler hors de moi la vapeur de ce serment qui est en toi maintenant:
Si mon serment est brisé, ce n'est donc en rien ma faute,
Et s'il est brisé par moi, c'est qu'il n'est pas de fou qui ne fût assez sage
Pour briser un serment afin de gagner un paradis.

Biron, *à part.* — Voilà bien la vraie veine du cœur, qui fait d'une créature charnelle une divinité, et d'une jeune oie une déesse : pure, pure idolâtrie. Le ciel nous ramène, le ciel nous ramène! car nous sommes fort égarés.

Longueville. — Par qui ferai-je envoyer ces vers? Quelqu'un? tenons-nous à l'écart. (*Il se cache.*)

Biron, *à part.* — Tous cachés, tous cachés! un vieux jeu d'enfants. Pour moi, je suis ici perché comme un demi-dieu dans le ciel, épiant avec attention les secrets de misérables fous. Encore de nouveaux sacs au moulin? ô ciel! mes vœux sont exaucés.

Entre DUMAINE, *un papier à la main.*

Biron, *à part.* — Dumaine transformé! quatre dindons dans un même plat!

Dumaine. — O très-divine Catherine!

Biron, *à part.* — O très-profane badaud!

Dumaine. — Par le ciel, elle est l'étonnement des yeux mortels !

Biron, *à part.* — Non, par la terre ; caporal, vous mentez.

Dumaine. — Près de ses cheveux d'ambre, l'ambre lui-même n'a plus de prix.

Biron, *à part.* — Un corbeau couleur d'ambre vaut la peine d'être remarqué.

Dumaine. — Droite comme un cèdre.

tions en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a fait l'honneur de nous adresser :

Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plusieurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter l'histoire de France à mes petits-enfants, et vous me demandez si je n'ai pas dessein de publier ces études de famille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas été d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et d'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur faire vraiment comprendre notre histoire et de les y intéresser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imagination, en la leur montrant à la fois claire et vivante. Une histoire, celle de la France surtout, est un vaste et ou drame où les événements s'enchaînent selon des lois déterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont pas reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les résultats, non-seulement de leur situation native, mais de leur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans l'histoire des peuples, deux séries de causes à la fois essentiellement diverses et intimement unies; les causes naturelles, qui président au cours général des événements, et les causes libres, qui viennent y prendre place. Les hommes ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui viennent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, des êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y exercent une influence dont ils sont responsables. Les causes fatales et les causes libres, les lois déterminées des événements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle de ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité de ces récits.

« Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de l'histoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand j'ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance un vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sérieux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien profond des événements, ou quand les personnages historiques ne devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, dignes de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne se développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur attention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la fois de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, instruits et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfan* Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mê tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu récit exact et vivant, la science profonde et la hauteu vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en Fr* de l'homme d'État auquel, durant bien des années, dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'hon d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et ap à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiend à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants for trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, d goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de p cent gravures d'après de magnifiques dessins dans le M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son aussi correct que dramatique. Ces gravures représen des scènes et des personnages historiques, des portrai costumes, des monuments; les éléments en seront aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livra chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gr contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

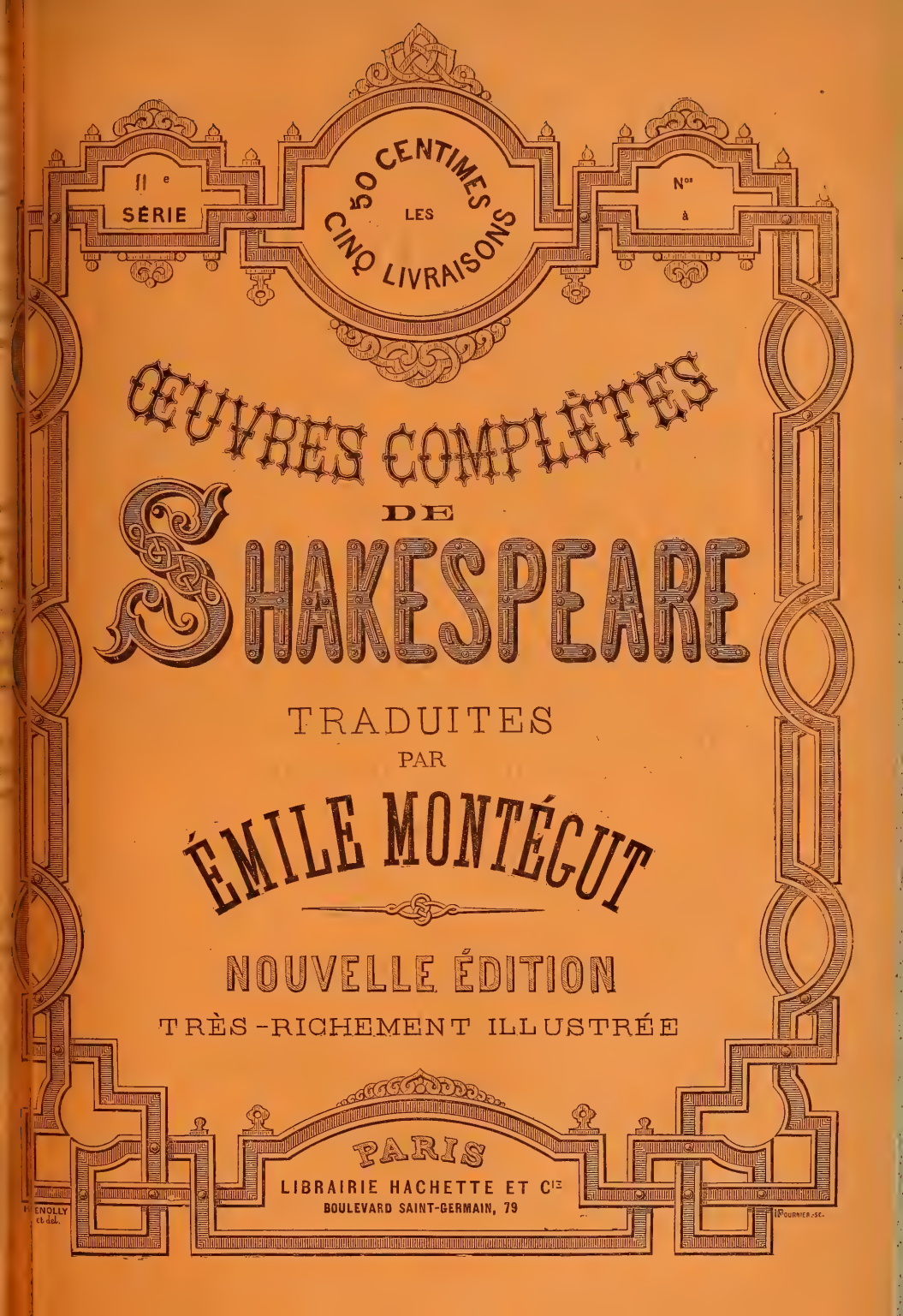
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 fr. Richement relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET Cie

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


II e
SÉRIE
50 CENTIMES
LES
CINQ LIVRAISONS
N os
à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
ENOLLY
ct del.
MOURNIER sc.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent p. to consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseig me du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un d pl illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-p che nement sous le titre « L'HISTOIRE DE FRANCE RAC TÉE MES PETITS ENFANTS » la publication d'un ouvrage éc t su tout pour ces jeunes générations qui entreront bie ôt possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet o rag Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ce que

HOLOPHERNE. Il est trop exotique, pourrais-je dire.
NATHANIEL. Une épithète singulière et très-choisie. (Acte V, sc. I.)

BIRON, *à part.* — Rabats-en un peu, son épaule est enceinte.

DUMAINE. — Aussi belle que le jour.

BIRON, *à part.* — Oui, que certains jours; mais ces jours-là le soleil ne brille pas.

DUMAINE. — Oh! si mon désir était exaucé!

LONGUEVILLE, *à part.* — Oh! si le mien l'était!

LE ROI, *à part.* — Et le mien aussi; bon Dieu!

BIRON, *à part.* — *Amen*, pourvu que le mien le fût! n'est-ce pas là une bonne prière?

DUMAINE. — Je voudrais l'oublier, mais elle règne dans mon sang comme une fièvre et me force à me souvenir d'elle.

BIRON, *à part.* — Une fièvre dans votre sang! eh bien alors, faites-vous faire une incision et laissez-la couler dans une écuelle : charmante erreur!

DUMAINE. — Je vais lire encore une fois l'ode que j'ai écrite.

BIRON, *à part.* — Je vais observer encore une fois comment l'amour s'entend à varier le bel esprit.

DUMAINE, *lisant.*

Un certain jour, — hélas! quel jour!
L'amour, dont le mois est toujours mai,
Aperçut une rose belle au delà de toute expression,
Qui jouait dans l'air folâtre.
A travers ses feuilles de velours, le vent,
Invisible, avait trouvé passage;
Et alors, l'amant, malade à la mort,
Souhaita qu'il pût être le souffle du ciel.
L'air, dit-il, peut caresser tes joues;
Air, que ne puis-je triompher ainsi!

Mais, hélas! ma main a juré
De ne jamais t'enlever de ton épine!
Serment, hélas! peu fait pour la jeunesse,
Pour la jeunesse si portée à cueillir les douceurs.
Ne me dis pas que c'est un péché,
Si pour toi je me parjure,
Pour toi qui ferais jurer à Jupiter
Que Junon n'est qu'une Éthiopienne,
Qui lui ferais nier qu'il est Jupiter,
Et le ferais devenir mortel par amour pour toi.

Je vais envoyer ceci et quelque chose encore de plus clair, pour exprimer l'âpre souffrance de mon sincère amour. O! si le roi, Biron et Longueville pouvaient être amoureux aussi! Le péché servant d'exemple au péché effacerait de mon front cette marque de parjure; car personne n'offense, là où tous partagent la même faiblesse.

Longueville, *s'avançant.* — Dumaine, ton amour est peu charitable de désirer que l'amour d'autrui tienne compagnie à ton chagrin: vous pouvez bien être pâle, mais pour moi, je rougirais, je vous en réponds, si j'étais ainsi entendu et surpris à l'improviste.

Le roi, *s'avançant.* — Vraiment, Monsieur, vous rougissez! mais vous êtes dans le même cas que lui; vous le grondez et vous êtes deux fois aussi coupable. Vous n'aimez pas Maria, n'est-ce pas? Longueville n'a jamais confectionné de sonnet en son honneur? il n'a jamais croisé les bras contre son sein amoureux pour comprimer son cœur? J'étais secrètement enseveli dans ce buisson, je vous ai épiés tous deux et j'ai rougi pour vous deux; j'ai entendu vos vers coupables, j'ai observé votre contenance; j'ai vu les soupirs sortir de vos poitrines, j'ai remarqué tous les détails de votre passion. Hélas! disait l'un; ô Jupiter! sanglotait l'autre; la bien-aimée de celui-ci avait des cheveux d'or, la bien-aimée de celui-là, des yeux de cristal. Vous, Longueville, pour le paradis de votre amour, vous vouliez briser foi et loyauté, et selon vous, Dumaine, Jupiter pour votre amour aurait brisé ses serments. Que dira Biron quand il apprendra que vous avez enfreint une promesse jurée avec tant d'ardeur? Comme il vous méprisera! quelle dépense d'esprit il va faire! comme il triomphera! comme il sautera de joie! comme il rira! Pour toutes les richesses que mes yeux ont jamais contemplées, je ne voudrais pas qu'il en sût autant sur mon compte.

Biron. — Maintenant, je mets pied à terre pour flageller l'hypocrisie. (*Il descend de l'arbre.*) O mon bon Suzerain, je t'en prie, pardonne-moi. Bonne pièce! comme vous avez bonne grâce à reprendre ces malheureux êtres pour leur amour, vous qui êtes le plus amoureux de tous! Ah! vos yeux ne servent pas de chars à votre bien-aimée, peut-être? Ah! vos larmes ne servent pas de miroirs à une certaine princesse? Vous ne voulez pas vous parjurer, c'est une chose haïssable; bah! il n'y a que les ménestrels qui se plaisent à composer des sonnets. Mais n'avez-vous pas honte, voyons, n'avez-vous pas honte, tous les trois, d'être confondus à ce point? Vous avez trouvé la paille qui était dans l'œil de Dumaine; le roi a trouvé celles qui étaient dans vos yeux à tous deux, et moi je trouve une poutre dans chacun de vous trois. Oh! l'insensé spectacle que j'ai contemplé, tout composé de soupirs, de gémissements, de chagrins et de plaintes! Pitié de moi! avec quelle patience je me suis tenu caché à regarder un roi transformé en moucheron, le grand Hercule fouettant une toupie, le profond Salomon fredonnant une gigue, Nestor jouant à la poussette avec les enfants, et Timon le satirique riant devant de frivoles jouets! Où est le siége de ton chagrin, dis-moi, bon Dumaine? où est le siége de ta souffrance, aimable Longueville? et où est le siége de la souffrance de mon Suzerain? dans le cœur, chez tous les trois. Holà! un cordial!

Le roi. — Ta plaisanterie est trop amère. Avons-nous donc été ainsi trahis par tes yeux?

Biron. — Ce n'est pas vous qui êtes trahis par moi, c'est moi qui suis trahi par vous, moi qui suis honnête, moi qui tiens pour péché de rompre le serment auquel je me suis engagé; c'est moi qui suis trahi en restant dans la société d'hommes qui sont comme tous les autres hommes, d'une étrange inconstance. Quand me verrez-vous écrire quelque chose en vers, ou soupirer pour Jeanneton, ou perdre une minute de mon temps à m'attifer? Quand m'entendrez-vous faire l'éloge d'une main, d'un pied, d'un visage, d'un œil, d'une démarche, d'une attitude, d'un front, d'une gorge, d'une taille, d'une jambe, d'un membre?

Le roi. — Doucement! où courez-vous si vite? Est-ce un honnête homme ou un voleur qui galope ainsi?

Biron. — Je m'éloigne en train de poste de l'amour; bon amant, laissez-moi partir.

Entrent JACQUINETTE, *portant la lettre de* BIRON, *et* COSTARD.

JACQUINETTE. — Dieu bénisse le roi!

LE ROI. — Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

COSTARD. — Quelque trahison, pour sûr.

LE ROI. — Qu'est-ce que la trahison peut avoir à faire ici?

COSTARD. — Elle n'a rien à y faire, Sire.

LE ROI. — Si elle n'y défait rien non plus, vous pouvez vous en aller en paix, vous et la trahison.

JACQUINETTE. — Je supplie Votre Grâce de lire cette lettre; notre curé a des doutes sur elle; c'est une trahison, a-t-il dit.

LE ROI. — Biron, lisez-la. (*Biron prend la lettre.*) Qui te l'a remise?

JACQUINETTE. — Costard.

LE ROI. — Qui te l'avait donnée?

COSTARD. — Dun Adramadio, Dun Adramadio. (*Biron déchire la lettre.*)

LE ROI. — Eh bien! qu'est-ce qui vous prend? Pourquoi la déchirez-vous?

BIRON. — C'est une babiole, mon suzerain, c'est une babiole; Votre Grâce n'a rien à en redouter.

LONGUEVILLE. — Cette lettre l'a vivement ému, par conséquent, nous devons la connaître.

DUMAINE, *ramassant la lettre.* — C'est l'écriture de Biron et voici son nom.

BIRON, *à Costard.* — Bûche que vous êtes, vous êtes né pour me faire honte. — Coupable, Monseigneur, coupable! j'avoue, j'avoue.

LE ROI. — Quoi?

BIRON. — Que les trois fous que vous êtes, manquaient du fou que je suis, pour que la fête fût complète. Lui, et lui, et vous, vous, mon Suzerain, et moi, nous sommes des filous d'amour, et nous méritons la mort. Oh! congédiez cet auditoire et je vous en dirai plus long.

DUMAINE. — Maintenant le nombre est pair.

BIRON. — Oui, oui; nous sommes quatre. Ces tourtereaux veulent-ils partir?

LE ROI. — Hors d'ici, bonnes gens; allez-vous-en.

COSTARD. — Allons-nous-en, nous, les gens fidèles à leur parole, et laissons là les traîtres. (*Sortent Costard et Jacquinette.*)

BIRON. — Doux Seigneurs, doux amants, oh, embrassons-nous! nous sommes aussi fidèles à notre parole que la chair et le sang peuvent l'être: il faut que la mer ait son flux et son reflux, il faut que le ciel montre sa clarté; le jeune sang refuse d'obéir à un vieux décret; nous ne pouvons mettre obstacle à la fin pour laquelle nous sommes nés: ainsi, de toutes façons nous devons être parjures.

LE ROI. — Qu'est-ce à dire? Est-ce que ces lignes déchirées te dénonçaient coupable de quelque amour?

BIRON. — Si elles me dénonçaient, demandez-vous? Eh, qui pourrait voir la céleste Rosaline, sans courber sa tête vassale, pareil à un grossier et sauvage Indien devant les premiers rayons du splendide Orient? Qui, frappé d'éblouissement, ne baiserait pas la vile terre de sa poitrine obéissante? Quel œil d'aigle, si perçant soit-il, oserait regarder le ciel de son front sans être aveuglé par sa majesté?

LE ROI. — Quelle ardeur, quelle furie s'est emparée de toi? sa maîtresse, mon amour, est une lune gracieuse; elle, une étoile satellite dont on voit à peine la lumière.

BIRON. — Mes yeux alors ne sont plus des yeux et je ne suis plus Biron. Oh! n'était ma maîtresse, le jour se changerait en nuit! Les couleurs les plus choisies de tous les teints se rencontrent sur sa belle joue comme dans une assemblée, où diverses beautés font une perfection unique, qui ne laisse rien à désirer de ce que le désir peut y chercher. Oh! prêtez-moi les métaphores de toutes les langues polies.... Mais fi, artificielle rhétorique! elle n'a pas besoin de toi. C'est aux choses à vendre que conviennent les louanges d'un vendeur; elle dépasse la louange; la louange est trop courte pour elle, et lui serait une insulte. Un ermite momifié, dévasté par cent hivers, en perdrait cinquante en regardant ses yeux; sa beauté revernit la vieillesse des couleurs du jeune âge et donne à l'impotent l'enfance du berceau. Oh! c'est le soleil qui fait briller toutes choses.

LE ROI. — Mais par le ciel, ton amour est noir comme l'ébène.

BIRON. — L'ébène lui ressemble? oh, bois divin! une femme d'un bois pareil serait la félicité. Holà! qui peut recevoir un serment ici? Où est le saint livre, afin que je puisse jurer qu'elle manque de beauté, la beauté qui ne sait pas emprunter leurs regards à ses yeux. Il n'est pas de beau visage, s'il n'a pas un teint d'un noir aussi foncé.

LE ROI. — O paradoxe! le noir est le drapeau de l'enfer, la couleur des prisons, le capuchon de

la nuit, tandis que la beauté est le véritable écusson des cieux.

Biron. — Les diables trompent le plus souvent en prenant la ressemblance d'esprits de lumière. Oh! si le front de ma dame est orné de tresses noires, c'est qu'il se lamente que des chevelures peintes et usurpatrices puissent ravir les admirateurs par de fausses apparences; c'est pourquoi elle est née pour rendre belle la couleur noire. Son teint est en train de changer la mode de nos jours, car les couleurs de la nature sont regardées maintenant comme artificielles; aussi le rouge qui voudra éviter le dénigrement, va se peindre en noir pour imiter son front.

Dumaine. — C'est pour lui ressembler que les ramoneurs sont noirs.

Longueville. — Et c'est depuis qu'elle existe que les charbonniers sont réputés beaux d'éclat.

Le roi. — Et que les Éthiopiens se vantent de leur teint délicieux.

Dumaine. — La nuit ne requiert plus de chandelles maintenant, car la nuit est lumière.

Biron. — Vos maîtresses n'osent jamais sortir à la pluie de crainte que leurs couleurs ne soient emportées.

Le roi. — Il serait bon que la vôtre sortît un peu à la pluie; car, Monsieur, pour vous parler net, je trouverai une face plus claire parmi celles qui n'ont pas été lavées d'aujourd'hui.

Biron. — Je prouverai qu'elle est belle ou je parlerai jusqu'au jour du jugement.

Le roi. — Aucun diable ne t'effrayera autant qu'elle ce jour-là.

Dumaine — Je n'ai jamais vu homme mettre à si haut prix semblable drogue.

Longueville, *montrant sa chaussure.* — Regarde, voici ton amour; tu vois à la fois mon pied et sa figure.

Biron. — Oh! quand bien même les rues seraient pavées d'yeux comme les tiens, ses pieds seraient encore trop délicats pour une telle chaussée.

Dumaine. — Oh fi! si elle marchait sur un tel pavé, la rue verrait ce qu'elle a plus haut comme si elle marchait sur la tête.

Le roi. — Que signifie tout cela? Est-ce que nous ne sommes pas tous amoureux?

Biron. — Oh! rien n'est plus sûr, et par conséquent tous parjures.

Le roi. — Alors laissons là ce bavardage, et toi, mon bon Biron, prouve-nous qu'il nous est légitime d'aimer et que nous n'avons pas mis nos serments en lambeaux.

Dumaine. — Oui, parbleu, c'est cela; quelque flatterie pour notre faute.

Longueville. — Ou quelque doctrine qui nous autorise à continuer; quelque finesse, quelque sophisme qui nous apprenne à tromper le diable.

Dumaine. — Quelque baume pour le parjure.

Biron. — Oh! nous avons des raisons plus qu'il ne nous en faut: donc, attention, hommes d'armes de l'amour. Considérez que les serments que vous avez prêtés, de jeûner, d'étudier, de ne pas voir de femmes, constituent une trahison toute pure contre la royale condition de la jeunesse. Pouvez-vous jeûner, dites-moi? vos estomacs sont trop jeunes pour cela et l'abstinence engendre des maladies. Quant au serment qui regarde l'étude, Messeigneurs, lorsque vous l'avez prêté, chacun a oublié son vrai livre. Pouvez-vous toujours rêver, bouquiner et réfléchir sur vos lectures? Et comment donc; vous Monseigneur, ou vous, ou vous encore, auriez-vous pu trouver la base de l'excellence de l'étude, sans le secours de la beauté d'un visage de femme? Des yeux des femmes, je tire cette doctrine : qu'elles sont les livres et les académies, qu'elles sont le foyer d'où jaillit le vrai feu de Prométhée. Parbleu, une étude incessante emprisonne dans les artères les agiles esprits de la vie absolument comme un mouvement et une action trop prolongés fatiguent la vigueur nerveuse du voyageur. En réalité, en renonçant à contempler les visages des femmes, vous avez vraiment renié l'usage de vos yeux, et vous avez aussi renié l'étude, principe de vos serments : car où est dans ce monde l'auteur qui peut nous enseigner la beauté aussi bien que l'œil d'une femme? La science n'est qu'une addition que nous créons nous-mêmes à notre moi, et là où nous sommes, là est également notre science. Lorsque nous nous voyons dans les yeux des dames, n'y voyons-nous pas en même temps notre science? Oh! nous avons fait vœu d'étudier, Messeigneurs, et par ce vœu nous avons renié nos vrais livres, car vous, mon Suzerain, ou vous, ou vous, comment auriez-vous jamais pu trouver dans une contemplation maussade des vers aussi enflammés que ceux dont vous ont enrichi les yeux inspirateurs de ces professeurs de beauté? D'autres arts, à la marche lente, occupent le cerveau seul, et ne trouvant en conséquence que de stériles adeptes, arrivent à grand'peine à montrer la moisson de leur pesant

HOLOPHERNE. Je vais les répéter : *a, e, i....*

MOTH. Voilà le bélier et ses cornes ; les deux autres voyelles vous font les cornes : *o, u.*

ARMADO. Par les vagues salées de la Méditerranée, voilà qui est délicatement touché ! Une botte subtile de bel esprit !

(Acte V, sc. I.)

labeur. Au contraire, l'amour d'abord appris dans les yeux d'une dame, ne vit pas seul cloîtré dans le cerveau, mais mettant en mouvement tous les éléments, court avec la rapidité de la pensée dans toutes les puissances de notre être, et donne à chacune de ces puissances une seconde puissance supérieure à ses fonctions et à son office. Il ajoute à l'œil une vue précieuse; les yeux d'un amant aveugleraient un aigle de leur éclat. L'oreille d'un amant peut entendre le plus petit bruit, alors que les oreilles soupçonneuses d'un voleur n'entendraient rien. La sensibilité de l'amour est plus délicate et plus susceptible que celle des tendres cornes du colimaçon. La langue de l'amour démontre grossier dans ses goûts le friand Bacchus. Pour la valeur, l'amour n'est-il pas un Hercule escaladant sans cesse les arbres du jardin des Hespérides? Il est subtil comme le Sphinx, doux et musical comme le luth du brillant Apollon, qui aurait pour cordes sa chevelure, et lorsque l'amour parle, les voix de tous les dieux bercent le ciel d'un murmure d'harmonie. Jamais poëte n'osa prendre sa plume sans que son encre fût trempée des pleurs de l'amour; mais alors ses vers se sont trouvés capables de ravir les oreilles sauvages et d'implanter chez les tyrans la douce humilité. Je tire donc des yeux des femmes cette doctrine : d'eux jaillissent sans cesse les étincelles du vrai feu de Prométhée; ils sont les livres, les arts, les académies; ils expliquent, contiennent et nourrissent tout l'univers; sans eux, personne n'arrive en rien à l'excellence. Vous étiez donc des fous

d'abjurer les femmes, et vous prouverez que vous êtes des fous si vous voulez garder les serments que vous avez prêtés. Par égard pour la sagesse, un mot que tous les hommes aiment; par égard pour l'amour, un mot qui aime tous les hommes; par égard pour les hommes, auteurs des femmes; par égard pour les femmes par lesquelles nous sommes hommes; abandonnons nos serments pour nous sauver nous-mêmes, sinon nous allons nous perdre en les gardant. C'est pure religion que de se parjurer ainsi; car la charité elle-même remplit la loi divine, et qui peut séparer l'amour de la charité?

Le roi. — *Saint Cupidon!* alors, et vous soldats, au combat!

Biron. — Avancez vos étendards et rangez-vous sous eux, Messeigneurs! Allons, à la mêlée avec nos dames! mais ayez bien soin d'abord d'avoir dans le combat l'avantage du soleil.

Longueville. — Voyons, parlons simplement et laissons là toutes ces métaphores; sommes-nous résolus à courtiser ces filles de France?

Le roi. — Oui, et à les conquérir aussi; par conséquent, imaginons pour elles quelque divertissement que nous donnerons sous leurs tentes.

Biron. — D'abord, allons les chercher dans le parc, conduisons-les ici, et que pour faire la route chacun donne le bras à sa belle maîtresse. Pendant l'après-midi nous les amuserons par quelque divertissement aussi piquant que le permettra le peu de temps que nous avons pour le préparer; car les festins, les danses, les mascarades, les heures joyeuses doivent précéder le bel amour en semant son chemin de fleurs.

Le roi. — Partons, partons; nous ne devons pas perdre une minute du temps que nous avons pour tout préparer.

Biron. — Allons! allons! Semailles de coquilles ne font pas moisson de blé, et la justice rétribue toujours exactement nos actes selon leur mérite. Des filles légères peuvent fort bien devenir les fléaux d'hommes parjures; si cela nous arrive, nous aurons reçu la vraie monnaie de notre pièce. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc.

Entrent HOLOPHERNE, *messire* NATHANIEL *et* DULL.

Holopherne. — *Satis quod sufficit.*

Nathaniel. — Je bénis Dieu pour vous, Monsieur : les raisons que vous nous avez données à dîner étaient pénétrantes et sentencieuses, amusantes sans équivoques, spirituelles sans affectation, hardies sans impudence, érudites sans pédantisme, originales sans hérésie. J'ai conversé en ce *quondam* jour avec un compagnon du roi qui est intitulé, nommé ou appelé Don Adriano de Armado.

Holopherne. — *Novi hominem tanquam te :* son humeur est fière, son discours péremptoire, sa langue bien affilée, son œil ambitieux, sa démarche majestueuse, et sa conduite générale vaine, ridicule et thrasonique. Il est trop précieux, trop orné, trop affecté, trop bizarre pour ainsi dire, trop exotique, pourrais-je dire.

Nathaniel, *tirant son carnet.* — Une épithète singulière et très-choisie.

Holopherne. — Le fil de sa verbosité est plus fin que les trames de son raisonnement. J'abhorre ces raffinés fanatiques, ces compagnons insociables et pointus, ces bourreaux d'orthographe qui prononcent *dout*, par exemple, lorsqu'il faut dire *doute; det* lorsqu'il faut prononcer *dette; d e t t e* et non pas *d e t;* il appelle un *veau* un *vo*, une *moitié*, *moetié;* par lui *voisin vocatur vosin*, et *à peu près* abrégé en *apprès*. C'est abominable; ce qu'il appellerait abominable; cela vous donne des commencements de folies : *ne intelligis domine?* C'est à rendre frénétique, lunatique.

NATHANIEL. — *Laus deo, bone intelligo.*

HOLOPHERNE. — *Bone? bone* pour *benè :* Priscien est un peu écorché. Bah! cela ne fait rien.

NATHANIEL. — *Vides-ne quis venit?*

HOLOPHERNE. — *Video et gaudeo.*

Entrent ARMADO, MOTH *et* COSTARD.

ARMADO, *à Moth.* — Mâaud.

HOLOPHERNE. — *Quare* mâaud, et non pas maraud ?

ARMADO. — Hommes de paix, soyez les bien rencontrés.

HOLOPHERNE. — Très-militaire monsieur, toutes nos salutations.

MOTH, *à part à Costard.* — Ils sont allés à un grand festin de langues et ils ont volé les restes.

COSTARD, *à part à Moth.* — Oh! ils ont vécu longtemps sur le panier aux aumônes des paroles. Je m'étonne que ton maître ne t'ait pas encore mangé en guise de mot; car tu es plus petit de toute la tête que *honorificabilitudinitatibus;* on pourrait t'avaler plus aisément qu'un canard de sucre trempé d'eau-de-vie.

MOTH, *à part à Costard.* — Silence! le feu va commencer.

ARMADO, *à Holopherne.* — Monsieur, n'êtes-vous pas lettré ?

MOTH. — Oui, oui, il enseigne aux enfants l'alphabet. Pourriez-vous me dire ce qui fait *e* et *b* épelés à reculons et qui a une corne sur la tête?

HOLOPHERNE. — *Pueritia!* cela fait *Be*, plus l'addition d'une corne.

MOTH. — *Be*, très-sot bélier, avec une corne. Vous voyez sa science.

HOLOPHERNE. — *Quis, quis*, petite consonne que tu es; quel est le bélier?

MOTH. — La troisième des cinq voyelles si vous les répétez ; la cinquième si c'est moi.

HOLOPHERNE. — Je vais les répéter, *a, e, i....*

MOTH. — Voilà le bélier et ses cornes ; les deux autres voyelles vous font les cornes : *o, u.*

ARMADO. — Par les vagues salées de la Méditerranée, voilà qui est délicatement touché! Une botte subtile de bel esprit! une, deux, lestement et ça y est. Cela a réjoui mon intellect; c'est du véritable esprit.

MOTH. — Offert par un enfant à un vieillard qui a l'esprit vieux.

HOLOPHERNE. — Quelle est la figure? quelle est la figure?

MOTH. — Des cornes.

HOLOPHERNE. — Tu raisonnes comme un enfant; va-t'en fouetter ta toupie.

MOTH. — Prêtez-moi votre corne pour en faire une et je fouetterai votre honte *circum circà;* une toupie faite avec la corne d'un cocu.

COSTARD. — Je n'aurais qu'un sou au monde que je te le donnerais pour acheter du pain d'épices. Tiens, voici la propre rémunération que j'ai reçue de ton maître, petite bourse pleine d'esprit, œuf du pigeon plein de finesse. Oh! si le ciel avait voulu que tu fusses seulement mon bâtard, quel joyeux père tu m'aurais rendu! Va, tu as de l'esprit *ad unculem*, jusqu'au bout des doigts, comme ils disent.

HOLOPHERNE. — Oh! oh! je flaire du mauvais latin; *unculem* pour *unguem.*

ARMADO. — Homme des arts, *præambula;* nous devons nous distinguer des barbares. N'instruisez-vous pas la jeunesse à l'école gratuite qui est au sommet de la montagne ?

HOLOPHERNE. — Ou *mons*, la colline.

ARMADO.— *Mons* ou montagne, selon qu'il vous plaira mieux.

HOLOPHERNE. — Oui, c'est moi, sans contredit.

ARMADO. — Monsieur, c'est le très-exquis plaisir et désir du roi de congratuler la princesse en son pavillon dans la partie postérieure de ce jour que la grossière multitude appelle l'après-midi.

HOLOPHERNE. — La partie postérieure du jour, très-généreux Monsieur, est un mot convenable, congruent, et exactement applicable à l'après-midi : c'est un mot bien cueilli, choisi, gracieux, tout à fait approprié, je vous assure, Monsieur, je vous assure.

ARMADO. — Monsieur, le roi est un noble gentilhomme, et mon intime, je puis vous l'assurer, mon très-bon ami; mais sur cette intimité qui est entre nous, passons. — « Je t'en prie, rends-toi ta politesse ; je t'en prie, habille ton chef : » — voici ce qu'il va me dire parmi d'autres importants et très-sérieux discours, et d'une grande portée aussi ; — mais passons là-dessus. — En effet, je dois te dire que souvent il plaît à Sa Grâce, — oui, par le monde! cela lui plaît, — de s'appuyer sur ma pauvre épaule, et, avec son doigt royal, de jouer ainsi avec mon excroissance, avec ma moustache ; mais, mon doux ami, passons cela. Par l'univers! je ne te raconte pas de fable; il a plu à Sa Grandeur de conférer certains honneurs spéciaux à Armado, soldat, voyageur, homme qui a vu le monde ; mais passons cela. Le

fin mot de tout cela, — mais mon doux cœur je te demande le secret, — c'est que le roi, mon doux poulet, voudrait que je présentasse à la princesse quelque délicieuse ostentation, fête, spectacle, ballet ou feu d'artifice. Or, comme il sait que le curé et votre délicieux individu sont très-entendus à de telles éruptions et soudaines explosions de gaieté, s'il est permis d'ainsi parler, je suis venu m'accointer avec vous afin d'implorer votre assistance.

HOLOPHERNE. — Monsieur, vous représenterez devant la princesse *Les Neuf Preux*. Messire Nathaniel, pour ce qui concerne ce passe-temps, ce spectacle à représenter devant la princesse, durant la partie postérieure du jour, avec notre assistance, sur la demande du roi et de ce très-galant, illustre et érudit gentilhomme, je dis qu'il n'en est aucun qui soit aussi convenable que *Les Neuf Preux*.

NATHANIEL. — Mais où trouverez-vous des hommes dignes de les représenter?

HOLOPHERNE. — Vous ferez vous-même Josué; moi, ou ce galant gentilhomme Judas Machabée; ce rustre, grâce à ses grandes jambes et à son grand corps, pourra passer pour Pompée le Grand; le page fera Hercule....

ARMADO. — Pardon, Monsieur, erreur; il n'est pas de quantité suffisante pour faire seulement le pouce de ce héros; il n'est pas aussi gros que le bout de sa massue.

HOLOPHERNE. — Me laissera-t-on parler? Il représentera Hercule enfant; son entrée et sa sortie se composeront de l'étranglement d'un serpent, et j'y joindrai une apologie pour justifier la chose.

MOTH. — Oh! excellente idée! De cette façon, si quelqu'un dans l'auditoire vient à siffler, vous pourrez crier : « Bravo, Hercule! voilà que tu étouffes le serpent! » C'est la bonne manière de rendre une sottise gracieuse, quoique peu de gens aient la grâce de faire cela.

ARMADO. — Et le reste des preux?

HOLOPHERNE. — J'en jouerai trois moi-même.

MOTH. — Trois fois héroïque gentilhomme!

ARMADO. — Vous dirai-je une chose?

HOLOPHERNE. — Nous écoutons.

ARMADO. — Si cela ne réussit pas, nous aurons un ballet. Marchons, je vous en prie.

HOLOPHERNE. — *Via*, bonhomme Dull! Tu n'as pas encore soufflé mot depuis que nous parlons.

DULL. — Et je n'ai pas compris un mot de tout ce que vous avez dit, Monsieur.

HOLOPHERNE. — Allons, nous t'emploierons.

DULL. — Je ferai un des personnages de la danse, ou bien je jouerai du tambourin pour les neuf preux et je leur ferai danser une bourrée.

HOLOPHERNE. — Très-stupide honnête Dull! A notre divertissement; en route! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie du parc. Devant le pavillon de la princesse.

Entrent LA PRINCESSE, CATHERINE, ROSALINE *et* MARIA.

LA PRINCESSE. — Chers cœurs, nous serons riches avant notre départ, si les présents continuent à pleuvoir sur nous avec tant d'abondance. Une dame toute crénelée de diamants! Regardez ce que j'ai reçu de la part du roi amoureux.

ROSALINE. — Madame, n'est-il venu rien d'autre avec cela?

LA PRINCESSE. — Rien que cela? Ah si cependant, autant d'amour en vers qu'on peut en fourrer dans une feuille de papier écrite des deux côtés, marge et tout, qu'il lui a plu de sceller du nom de Cupidon.

ROSALINE. — C'est le vrai moyen de donner plus de cachet à son parrain, car voilà cinq mille ans qu'il est à la condition d'enfant.

CATHERINE. — Oui, et de rusé petit gibier de potence.

ROSALINE. — Vous ne serez jamais amis ensemble; il a tué votre sœur.

CATHERINE. — Il la rendit mélancolique, triste et morose, et c'est pourquoi elle mourut; mais si elle avait été légère comme vous, si elle avait eu votre esprit gai, preste, pétulant, elle aurait pu devenir grand'mère avant de mourir, et c'est ce que vous deviendrez, car un cœur léger vit longtemps.

ROSALINE. — Quel sens sévère, petite souris, cachez-vous sous ce mot léger?

CATHERINE. — Que vous enfermez une âme légère sous une beauté sévère.

ROSALINE. — Nous aurions besoin de plus de légèreté pour attraper votre pensée.

CATHERINE. — Vous perdrez le souffle en voulant l'attraper : aussi vais-je ralentir le pas de cette discussion.

La princesse. Chers cœurs, nous serons riches avant notre départ, si les présents continuent à pleuvoir sur nous avec tant d'abondance. Une dame toute crénelée de diamants! Regardez ce que j'ai reçu de la part du roi amoureux. (Acte V, sc. IV.)

Rosaline. — Oui, tout ce que vous faites, vous le faites pesamment.

Catherine. — Non pas vous; car vous êtes une fille légère.

Rosaline. — En effet, je suis une fille légère, car je ne pèse pas votre poids.

Catherine. — Vous ne pesez pas mon poids! oh! c'est que votre valeur n'est pas la mienne.

Rosaline. — Non, certes, car sottise incurable équivaut à valeur nulle.

La princesse. — Balle bien renvoyée des deux côtés, partie de bons mots bien jouée. Mais, Rosaline, vous avez aussi reçu une faveur. Qui vous l'a envoyée et en quoi consiste-t-elle?

Rosaline. — Je vais vous la montrer. Si mon visage était aussi beau que le vôtre, j'aurais été aussi bien traitée : témoin ce que voici. Ah! et j'ai aussi reçu des vers, j'en remercie Biron : la quantité prosodique est exacte, et si la quantité des mérites qui m'y sont attribués l'était également, je serais la plus belle déesse de la terre : j'y suis comparée à vingt mille belles. Oh! il a tracé mon portrait dans ses vers.

La princesse. — Est-il ressemblant?

Rosaline. — Beaucoup par les lettres, pas du tout par les éloges qu'il me donne.

La princesse. — Belle comme l'encre, alors; excellente conclusion.

Catherine. — Belle comme un B majuscule imprimé en noir dans un alphabet.

Rosaline. — Gare aux pinceaux, à votre tour! je ne veux pas mourir votre débitrice, ma majuscule rouge, ma lettre d'or. Ah! si votre visage n'était pas tant criblé de grands O!

Catherine. — La peste soit de cette plaisanterie, et malédiction sur toutes les pies-grièches!

La princesse. — Mais vous, Catherine, qu'est-ce qui vous a été envoyé par le beau Dumaine?

Catherine. — Ce gant, Madame.

La princesse. — Est-ce qu'il ne vous a pas envoyé la paire?

Catherine. — Si fait, Madame, et, en outre, un nombre infini de vers de fidèle amour, vaste traduction de pensées hypocrites, vile compilation d'une profonde sottise.

Maria. — Ceci et ce collier de perles m'ont été envoyés par Longueville; la lettre est trop longue d'un demi-mille.

La princesse. — Je le crois aussi. N'as-tu pas souhaité du fond du cœur que la chaîne fût plus longue et la lettre plus courte?

Maria. — Oui, ou bien que ces mains ne pussent jamais se séparer.

La princesse. — Nous sommes vraiment de sages filles de nous moquer ainsi de nos amants.

Rosaline. — Ils sont encore bien plus fous d'acheter la moquerie à ce prix. Ce Biron, je le torturerai avant de partir. Oh! si j'étais sûre qu'il fût réellement mon serviteur, comme je le ferais me cajoler, me supplier, me solliciter; comme j'exercerais sa patience, comme je lui apprendrais l'exactitude, comme je ruinerais son prodigue esprit en rimes inutiles, comme je l'emploierais tout entier à mes ordres, comme je le rendrais fier de me rendre fière en me moquant de lui! Je voudrais être si absolument le génie de son existence, qu'il serait mon fou et moi sa destinée.

La princesse. — Il n'est pas de gens qui soient mieux attrapés, lorsqu'ils sont attrapés, que les gens d'esprit lorsqu'ils tournent à la folie : la folie que la sagesse fait éclore a toute l'autorité de la sagesse et toutes les ressources de l'instruction; un fou instruit possède pour embellir sa folie la grâce même du bel esprit.

Rosaline. — Il y a moins d'excès dans la chaleur du sang de la jeunesse, qu'il n'y en a dans les incartades de la gravité lorsqu'elle se met en train d'être folâtre.

Maria. — La folie chez les fous n'a pas autant d'énergie que la folâtrerie n'en a chez les sages, lorsque leur esprit commence à battre la campagne; car alors cet esprit applique toute sa capacité à prouver à force d'esprit qu'il est égal à la bêtise.

La princesse. — Voici venir Boyet la face épanouie de gaieté.

Entre BOYET.

Boyet. — Oh! je me meurs de rire! Où est Sa Grâce?

La princesse. — Quelles nouvelles, Boyet?

Boyet. — Préparez-vous, Madame, préparez-vous! Aux armes, mes filles, aux armes! il y a des batteries dressées contre votre tranquillité. L'amour s'approche déguisé, bardé d'arguments, vous allez vous laisser surprendre : convoquez toute la milice de vos beaux esprits, mettez-vous en position de défense personnelle, ou bien cachez vos têtes comme des lâches et fuyez loin d'ici.

La princesse. — Saint Denis contre saint Cupidon! Quels sont-ils, ceux qui viennent faire contre nous assaut de paroles? parle, éclaireur, parle.

BOYET. — Je voulais fermer les yeux pour une demi-heure sous l'ombre fraîche d'un sycomore; mais bah! voici que je vois venir vers cet ombrage, juste à point pour interrompre le repos que je voulais prendre, le roi et ses compagnons. Sournoisement je me glisse dans un fourré voisin et je découvre ce que vous allez découvrir vous-mêmes, c'est-à-dire que d'ici à peu, ils vont arriver travestis. Leur héraut est un gentil polisson de page qui a dûment appris par cœur sa harangue; ils étaient en train de lui en enseigner et la pantomime et la diction : « C'est ainsi que tu devras parler, et ainsi que tu devras te tenir. » De temps à autre ils émettaient le doute qu'il pût garder contenance devant Votre Majesté: « Car, disait le roi, tu verras un ange; mais n'aie pas peur et parle hardiment » L'enfant a répondu : « Un ange n'est pas à craindre; je l'aurais redoutée si elle eût été un diable. » Là-dessus tous se sont mis à rire, et lui ont frappé sur l'épaule, rendant ainsi le hardi polisson plus hardi par leurs éloges. L'un frottait son coude, — comme cela, — ricanait et jurait qu'on n'avait jamais prononcé meilleur discours; un autre, en faisant un signe de l'index et du pouce, a crié : « *Via!* nous ferons cela, advienne que pourra; » le troisième a cabriolé et crié : « Tout va bien; » le quatrième a pirouetté sur son orteil et s'est jeté par terre. Alors tous sont tombés à la renverse avec des rires si fous, si profonds, qu'au milieu de cette crise de gaieté ridicule, les larmes solennelles de la passion ont apparu pour modérer leur folie.

LA PRINCESSE. — Comment, comment, est-ce qu'ils viennent nous rendre visite?

BOYET. — Ils viennent, ils viennent, et ils sont accoutrés à la manière des Moscovites ou Russes, si je ne me trompe. Leur intention est de causer, de faire leur cour, de danser, et chacun se propose de rendre ses hommages d'amour à sa maîtresse qu'il prétend reconnaître aux faveurs qu'elle a reçues de lui.

LA PRINCESSE. — Ah! c'est là ce qu'ils veulent faire? nous allons soumettre les galants à l'épreuve. Mesdames, il faut que nous nous masquions toutes et que pas un seul d'entre eux n'ait le privilége, en dépit de ses instances, de voir un visage de femme. Tiens, Rosaline, tu porteras cette faveur, et ainsi le roi te fera la cour, te prenant pour sa bien-aimée. Allons, prends celle-ci, ma chérie, et donne-moi la tienne : de la sorte Biron me prendra pour Rosaline. Vous aussi changez de faveurs : de cette façon vos amants, trompés par ces échanges, feront l'amour tout de travers.

ROSALINE. — Allons, faisons cela; portons les faveurs très en évidence.

CATHERINE. — Mais que prétendez-vous faire par ces échanges?

LA PRINCESSE. — Mon projet est de contrarier le leur; leur humeur moqueuse ne cherche en cela qu'un divertissement, et ma seule intention est de rendre moquerie pour moquerie. Chacun dévoilera le secret de son cœur à une fausse maîtresse, et ils nous fourniront ainsi le moyen de nous moquer d'eux à la première occasion où nous pourrons les aborder et causer avec eux à visage découvert.

ROSALINE. — Mais danserons-nous, s'ils nous y invitent?

LA PRINCESSE. — Non; plutôt mourir que de remuer un pied, et nous ne leur rendrons pas davantage de remerciments pour leur harangue étudiée; mais pendant qu'elle sera prononcée chacune de nous détournera le visage.

BOYET. — Parbleu! ce mépris brisera le cœur de l'orateur et lui fera perdre tout à fait la mémoire de son rôle.

LA PRINCESSE. — C'est précisément ce que je veux, et je ne mets pas en doute qu'une fois dérouté, il ne pourra jamais achever. Il n'y a pas de divertissement comparable à une plaisanterie confondue par une plaisanterie : nous nous emparerons de leurs rires, à eux, et nos rires à nous seront pour nous seules. Ainsi, nous resterons maîtresses du champ de bataille où nous aurons persiflé une moquerie concertée, et eux, bien moqués, s'enfuiront avec leur honte. (*Fanfares de trompettes au dehors.*)

BOYET. — La trompette sonne; masquez-vous vite, voici les masques qui viennent. (*Les dames se masquent.*)

Entrent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DUMAINE *en habits de Russes et masqués;* MOTH, *des* MUSICIENS *et des* SUIVANTS.

MOTH. — *Salut aux plus riches beautés de la terre!*

BOYET. — Pas plus riches que le riche taffetas de leurs masques.

MOTH. — *Saint bouquet des plus belles dames* (*Les dames lui tournent le dos.*)

qui aient jamais tourné.... leurs dos à des spectacles mortels....

Biron. — « Leurs yeux, » coquin, « leurs yeux. »

Moth. — *Qui aient jamais tourné leurs yeux sur des spectacles mortels; qu'il plaise....*

Boyet. — Mais non, ma foi, il paraît qu'il ne plaît pas.

Moth. — *Qu'il plaise à vos beautés, esprits célestes, de vouloir bien ne pas contempler....*

Biron. — « De contempler une seule fois, » coquin.

Moth. — *De contempler une seule fois avec vos yeux à rayons de soleil, avec vos yeux à rayons de soleil....*

Boyet. — Elles ne répondront pas à cette épithète; vous feriez mieux de leur dire : « avec vos yeux à rayons de femmes. »

Moth. — Elles ne font pas attention à moi, et cela me décontenance.

Biron. — C'est comme cela que vous savez votre harangue? Allez-vous-en, polisson!

(*Moth sort.*)

Rosaline. — Que veulent ces étrangers? sachez leurs intentions, Boyet: s'ils parlent notre langue, notre volonté est que quelque homme au parler simple nous expose leurs desseins. Sachez ce qu'ils veulent.

Boyet. — Que voulez-vous de la princesse?

Biron. — Rien que la paix et une aimable entrevue.

Rosaline. — Que veulent-ils?

Boyet. — Rien que la paix et une aimable entrevue.

Rosaline. — Eh bien! ils ont ce qu'ils désirent; ordonnez-leur de s'en aller.

Boyet. — Elle dit que vous avez ce que vous désirez et que vous pouvez vous en aller.

Le roi. — Dites-lui que nous avons mesuré de nombreux miles pour danser une mesure avec elle sur ce gazon.

Boyet. — Ils disent qu'ils ont mesuré de nombreux miles pour danser avec vous une mesure sur ce gazon.

Rosaline. — Cela n'est pas vrai. Demandez-leur de combien de pouces se compose un mile : s'ils ont mesuré beaucoup de miles, ils pourront aisément dire la mesure d'un seul.

Boyet. — Puisque pour venir ici vous avez mesuré des miles en grand nombre, la princesse vous ordonne de dire combien de pouces il y a dans un mile.

Biron. — Dites-lui que nous avons mesuré ces miles avec des pas fatigués.

Boyet. — Elle entend elle-même.

Rosaline. — Combien de ces pas fatigués, résultat des nombreux miles fatigants que vous avez mesurés, comptez-vous dans le voyage d'un seul mile?

Biron. — Nous ne comptons rien de ce que nous dépensons pour vous; notre respect est si riche, si infini, que nous pouvons toujours aller sans compter. Accordez-nous la faveur de nous montrer le soleil de votre visage afin que comme des sauvages nous puissions l'adorer.

Rosaline. — Mon visage n'est qu'une lune, et nuageuse encore.

Le roi. — Heureux les nuages qui ont le privilége de ceux qui vous cachent. Accorde-nous, brillante lune, toi et tes étoiles satellites, d'écarter les nuages et de resplendir à nos yeux humides.

Rosaline. — O frivole pétitionnaire! implore quelque chose de mieux; tu ne demandes rien d'autre que de voir la lune dans l'eau.

Le roi. — Alors, accordez-nous seulement une mesure de danse. Vous m'ordonnez de solliciter; voilà une sollicitation qui n'a rien d'étrange.

Rosaline. — Alors, jouez, musique! voyons, faites cela bien vite. (*La musique joue.*) Non; pas encore, pas de danse. Ah! voilà, je change comme la lune.

Le roi. — Vous ne voulez pas danser? D'où vient ce refus subit?

Rosaline. — Vous avez trouvé d'abord la lune dans son plein, mais maintenant elle a changé.

Le roi. — Cependant elle est toujours la lune et moi l'homme dans la lune. La musique joue, accordez-nous de la suivre.

Rosaline. — Nos oreilles la suivent.

Le roi. — Mais ce sont vos jambes qui devraient la suivre.

Rosaline. — Puisque vous êtes étrangers et que vous êtes venus ici par hasard, nous n'avons pas à être tendres envers vous : donnons-nous les mains; nous ne danserons pas.

Le roi. — Pourquoi nous donner les mains, alors?

Rosaline. — Tout simplement pour nous séparer bons amis. Nos compliments, gentils cœurs, et voilà la mesure finie.

Le roi. — Encore une mesure de cette mesure-là; continuez à n'être pas tendres.

BOYET. Leur héraut est un gentil polisson de page qui a dûment appris par cœur sa harangue.... (Acte V, sc. II.)

Rosaline. — Nous ne pouvons rien donner de plus pour le prix.

Le roi. — Évaluez-vous vous-mêmes : quel prix peut acheter votre compagnie?

Rosaline. — Rien que votre absence.

Le roi. — Cela ne peut s'accorder.

Rosaline. — Alors nous ne pouvons être achetées : là-dessus, adieu. Deux fois adieu à votre masque et la moitié d'une fois à votre personne.

Le roi. — Puisque vous me refusez de danser, permettez-moi de babiller encore avec vous.

Rosaline. — En particulier, alors?

Le roi. — J'en suis d'autant plus enchanté. (*Ils conversent à part.*)

Biron. — Belle maîtresse, aux blanches mains, un doux mot avec vous.

La princesse. — Miel, sucre et lait ; en voilà trois.

Biron. — Allons, une seconde triade, puisque vous devenez si friande ; hydromel, ale et malvoisie. Joli coup de six, mes dés! voilà une demi-douzaine de douceurs.

La princesse. — Septième douceur, adieu! puisque vous pipez les dés, je ne veux plus jouer avec vous.

Biron. — Un mot en secret.

La princesse. — Pourvu qu'il ne soit pas doux.

Biron. — Tu irrites ma bile.

La princesse. — Bile, voilà qui est amer.

Biron. — Et qui, par conséquent, répond à votre demande. (*Ils conversent à part.*)

Dumaine. — Voulez-vous me faire la faveur d'échanger un mot avec moi?

Maria. — Dites ce mot.

Dumaine. — Belle dame....

Maria. — C'est là votre mot? Eh bien, beau seigneur.... Prenez cela en échange de votre belle dame.

Dumaine. — Vous plairait-il de m'en accorder autant en particulier et ensuite je vous dirai adieu. (*Ils conversent à part.*)

Catherine. — Comment donc, est-ce que votre masque a été fait sans langue?

Longueville. — Je connais la raison qui vous fait poser cette question, belle dame.

Catherine. — Oh ! vite, cette raison, Monsieur; je grille.

Longueville. — Vous avez une double langue sous votre masque, et vous voudriez en donner la moitié à mon masque muet.

Catherine. — Oh *well*, disait l'Anglais ; est-ce que velle n'est pas le féminin du veau?

Longueville. — Un veau, belle dame!

Catherine. — Non, un beau seigneur veau.

Longueville. — Partageons les mots.

Catherine. — Non, je ne veux pas être votre moitié : prenez le tout et mettez-le en sevrage; cela pourra devenir un bœuf.

Longueville. — Voyez, comme vous vous blessez vous-même par ces piquantes moqueries; voulez-vous donc donner des cornes, chaste dame? ne faites pas cela.

Catherine. — Alors, mourez veau avant que vos cornes poussent.

Longueville. — Un mot en particulier avant que je meure.

Catherine. — Alors beuglez doucement; le boucher vous entend crier. (*Ils conversent ensemble.*)

Boyet. — Les langues des filles moqueuses sont aussi tranchantes que le fil invisible d'un rasoir, qui coupe un cheveu si menu qu'il en est imperceptible ; leur esprit est plus fin que la finesse même, et cette conférence me paraît en donner la preuve; leurs plaisanteries ont des ailes plus agiles que les flèches, les boulets, la pensée, le vent, les choses les plus rapides.

Rosaline. — Plus un mot, mes filles; brisons là, brisons là.

Biron. — Par le ciel, nous voilà tous étrillés et bafoués d'importance.

Le roi. — Adieu, folles demoiselles ; vous avez de simples esprits. (*Sortent le roi, les seigneurs, les musiciens et les suivants.*)

La princesse. — Vingt fois adieu, mes Moscovites gelés. Est-ce donc là cette coterie de beaux esprits si fort admirés?

Boyet. — Ce sont des lumières que vous avez éteintes avec vos doux souffles.

Rosaline. — Ils ont des esprits bien portants : gros, gros; gras, gras.

La princesse. — O pauvreté d'esprit! causticité royalement pauvre! Croyez-vous qu'ils se pendent cette nuit ou qu'ils osent jamais nous montrer leurs visages autrement que masqués? Cet impertinent Biron était presque décontenancé.

Rosaline. — Oh ! ils étaient tous dans des états lamentables ! Le roi aurait presque pleuré pour trouver un bon mot.

La princesse. — Biron jurait lui-même qu'il était hors de combat.

Maria. — Dumaine se mettait à mon service avec son épée : Pas de pointe, lui ai-je dit, et sur-le-champ mon serviteur est devenu muet.

Catherine. — Le seigneur Longueville me disait que j'opprimais son cœur, et savez-vous comment il m'a appelée?

La princesse. — Spasme, peut-être?

Catherine. — Oui, justement.

La princesse. — Va-t'en, maladie que tu es!

Rosaline. — Parbleu! il y a de meilleures têtes que les leurs parmi ceux qui ont porté les bonnets du statut. Mais savez-vous? le roi est mon amant juré.

La princesse. — Et le vif Biron m'a engagé sa foi.

Catherine. — Et Longueville a déclaré qu'il était né pour mon service.

Maria. — Dumaine est à moi aussi sûr que l'écorce est à l'arbre.

Boyet. — Madame et charmantes demoiselles, prêtez-moi l'oreille; ils vont revenir tout à l'heure avec leurs figures naturelles; car il est impossible qu'ils digèrent cette cruelle avanie.

La princesse. — Reviendront-ils?

Boyet. — Ils reviendront, ils reviendront, Dieu le sait, et alors ils sauteront de joie quoiqu'ils soient boiteux des coups qu'ils ont reçus; par conséquent échangez vos faveurs, et lorsqu'ils reparaîtront, épanouissez-vous comme de douces roses sous ce soleil d'été.

La princesse. — Comment ça, nous épanouir? comment ça, nous épanouir? Parle de manière à te faire comprendre.

Boyet. — De belles dames masquées sont des roses dans leurs coques; démasquées, leurs suaves couleurs révélées au jour, ce sont des anges dépouillant leurs nuages, ou des roses épanouies.

La princesse. — Arrière le pathos! Que feronsnous s'ils reviennent sous leur aspect naturel pour nous faire la cour?

Rosaline. — Bonne Madame, si vous voulez vous laisser conseiller par moi, nous continuerons à nous moquer d'eux, sous leur costume ordinaire comme sous leur déguisement. Plaignons-nous à eux que des fous soient venus ici, déguisés en Moscovites, dans de larges houppelandes; faisons les étonnées et demandons quels ils peuvent être et dans quel but ils sont venus porter sous nos tentes leurs plates farces, leur prologue indignement écrit, et leur grossier et ridicule accoutrement.

Boyet. — Mesdames, retirez-vous, les galants sont proches.

La princesse. — Fuyons à nos tentes comme des biches à travers la campagne. (*Sortent les dames.*)

Rentrent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DUMAINE, *sous leurs costumes habituels.*

Le roi. — Mon beau Monsieur, Dieu vous garde! Où est la princesse?

Boyet. — Retirée sous sa tente. Plaît-il à Votre Majesté de me donner un ordre pour elle?

Le roi. — Dites-lui que j'implore d'elle une courte audience.

Boyet. — Volontiers, et je sais qu'elle y consentira volontiers aussi, Monseigneur. (*Il sort.*)

Biron. — Ce gaillard va picorant l'esprit comme un pigeon les pois, et il le rend quand il plaît à Dieu. Il est colporteur d'esprit et il détaille ses marchandises aux veillées et aux fêtes, aux assemblées, aux marchés et aux foires; mais nous qui vendons en gros la même marchandise, nous n'avons pas, Dieu le sait, la grâce de la faire valoir avec tant de savoir-faire. Ce galant pique les filles sur sa manche comme avec une épingle; s'il avait été Adam, il aurait tenté Ève. Il sait découper aussi et zézayer : que vous dirai-je? c'est l'homme qui embrasse sa main en signe de courtoisie; c'est le singe des belles formes, Monsieur le précieux qui, lorsqu'il joue au trictrac, gronde les dés en termes honnêtes : il peut même ténoriser avec un filet de voix; quant au métier de maître des cérémonies, le trouve en faute qui pourra. Les dames l'appellent charmant; les escaliers baisent ses pieds quand il les foule; c'est la fleur qui sourit à chacun pour montrer ses dents blanches comme des os de baleine, et les consciences qui ne veulent pas mourir endettées lui payent leurs devoirs en l'appelant Boyet à la langue de miel.

Le roi. — Je souhaite de tout mon cœur une bonne ampoule à cette douce langue; c'est elle qui a décontenancé le page d'Armado.

Biron. — Voyez, le voici qui vient. Maintien, qu'étais-tu avant que cet homme t'enseignât et qu'es-tu maintenant?

Rentre LA PRINCESSE *précédée par* BOYET, ROSALINE, MARIA, CATHERINE *et les gens de la suite.*

Le roi. — Le ciel fasse pleuvoir sur vous ses

bénédictions, Madame, et vous donne un beau jour.

La princesse. — Un beau jour avec de la pluie, voilà qui s'accorde peu, ce me semble.

Le roi. — Interprétez mieux mes paroles, si c'est possible.

La princesse. — Exprimez mieux vos souhaits; je vous y autorise.

Le roi. — Nous sommes venu vous rendre visite et nous avons le dessein de vous conduire maintenant à notre cour; veuillez y consentir.

La princesse. — Cette campagne me garde, et vous, gardez vos serments: ni Dieu, ni moi n'aimons les parjures.

Le roi. — Ne me rebutez pas pour la faute même que vous provoquez; la vertu de votre œil me force à briser mon serment.

La princesse. — Vous calomniez la vertu; vous auriez dû dire le vice, car l'office de la vertu ne fut jamais d'engager les hommes à violer leur foi. Mais sur mon honneur de fille qui est encore aussi pur que le lis immaculé, je déclare, que quand bien même je devrais endurer un monde de tourments, je ne consentirais pas à être l'hôte de votre palais, tant j'ai horreur d'être cause de la violation de serments religieux, jurés avec loyauté.

Le roi. — Oh! mais vous avez vécu ici dans l'isolement, invisible, sans recevoir de visites, et cela à notre grande honte.

La princesse. — Non pas, Monseigneur, non pas, je vous le jure : nous avons eu des passe-temps, une chasse amusante, et il n'y a qu'un instant qu'une société de Russes nous a quittées.

Le roi. — Comment, Madame, des Russes!

La princesse. — Oui, en vérité, Monseigneur, des galants bien attifés, pleins de courtoisie et de dignité.

Rosaline. — Madame, dites la vérité. Il n'en est pas ainsi, Monseigneur : selon la mode du jour, ma maîtresse accorde des louanges imméritées par pure courtoisie. Tout ce qui est vrai, c'est que nous quatre nous avons eu un tête-à-tête avec quatre personnages en habits russes; ils sont restés ici une heure et ont parlé à bouche que veux-tu, et pendant toute cette heure, Monseigneur, ils ne nous ont pas gratifiées d'un seul mot heureux. Je n'ose pas les appeler des sots; mais mon opinion est que quand ils ont soif, des sots ont envie de boire.

Biron. — Cette plaisanterie me paraît sèche. Belle et charmante, c'est votre esprit qui change en sottise la sagesse; avec les meilleurs yeux du monde, lorsque nous fixons nos regards sur l'œil enflammé du ciel, nous perdons la lumière devant tant de lumière : votre capacité est de telle nature que dans ce large magasin ce qui est sagesse paraît folie et ce qui est richesse pure pauvreté.

Rosaline. — Cela prouve que vous êtes riche et sage, car à mes yeux....

Biron. — Je suis sot et tout à fait pauvre.

Rosaline. — N'était que vous reprenez ce qui vous appartient, ce serait une faute de m'arracher ainsi les mots de la bouche.

Biron. — Oh! je suis à vous ainsi que tout ce qui m'appartient.

Rosaline. — Tout le sot à moi?

Biron. — Je ne puis vous donner moins.

Rosaline. — Quel était le masque que vous portiez?

Biron. — Où? quand? quel masque? pourquoi me demandez-vous cela?

Rosaline. — Ici, il y a un moment, ce masque, cet étui superflu qui cachait la pire face et montrait la meilleure.

Le roi. — Nous sommes découverts : elles vont nous railler à outrance.

Dumaine. — Confessons la vérité et tournons la chose en plaisanterie.

La princesse. — Vous êtes étonné, Monseigneur? Pourquoi Votre Altesse semble-t-elle triste?

Rosaline. — Au secours! tenez-lui la tête! il va s'évanouir! pourquoi êtes-vous pâle? c'est le mal de mer, je suppose? En effet, quand on vient de Moscovie....

Biron. — Voilà comme les astres versent les fléaux sur le parjure. Est-il front d'airain qui pourrait résister plus longtemps? Me voici droit devant vous, Madame; dardez contre moi votre malice, écrasez-moi de mépris, confondez-moi sous les railleries; traversez mon ignorance de votre tranchant esprit; coupez-moi en pièces avec vos plaisanteries bien affilées. Non, je ne viendrai plus vous prier de danser, je ne viendrai plus vous rendre hommage en habit russe, je ne me fierai plus aux discours bien apprêtés, ni à la sûreté de la langue d'un écolier; je ne viendrai plus voir ma maîtresse sous un masque, et pour la courtiser, je ne composerai plus des vers semblables à la ballade d'un harpiste aveugle, avec entassement de phrases en taffetas, de termes raffinés en soie, d'hyperboles en velours à trois poils, d'affec-

Le roi. Puisque vous me refusez de danser, permettez-moi de babiller encore avec vous.
Rosaline. En particulier, alors?
Le roi. J'en suis d'autant plus enchanté. (Acte V, sc. II.)

tation précieuse, de figures pédantesques. Toutes ces mouches d'été m'ont soufflé comme un ballon prétentieusement gonflé de vent; je les abjure, et je fais serment par ce gant blanc, — combien blanche est la main, Dieu le sait! — d'exprimer désormais mes sentiments amoureux en honnêtes *oui* de bure et en honnêtes *non* de serge, et pour commencer, ma fille, — ah! Dieu me soutienne! — je te dirai que j'ai pour toi un amour solide, sans félure et sans paille.

Rosaline. — Pas de *sans*, je vous en prie.

Biron. — J'ai encore un reste de ma vieille rage: soyez patiente avec moi, je suis malade; je guérirai progressivement. Doucement, voyons; — écrivez : « *Seigneur, ayez pitié de nous* » sur ces trois hommes que voilà; ils sont infectés, dans leur cœur est le poison; ils ont la peste et l'ont prise à vos yeux. Ces seigneurs ont été visités par la colère céleste, et vous, vous n'êtes pas plus libres qu'eux, car je vois sur vous les présents du Seigneur.

Rosaline. — Pardon, ils sont libres ceux qui nous ont donné ces présents.

Biron. — Nos biens sont sous séquestre, ne cherchez pas à nous ruiner.

Rosaline. — Cela n'est pas vrai; car comment se peut-il que vos biens soient sous le séquestre, lorsque c'est vous qui nous les offrez?

Biron. — Paix, car je ne veux pas avoir affaire à vous.

Rosaline. — Ni moi non plus, si je puis me conduire comme je l'entends.

Biron. — Parlez pour vous-mêmes; mon esprit est à bout.

Le roi. — Charmante Madame, enseignez-nous quelque belle excuse pour notre grossière inconvenance.

La princesse. — La plus belle excuse est une confession franche. N'étiez-vous pas ici déguisé, il n'y a qu'un instant?

Le roi. — Oui, Madame.

La princesse. — Et vous saviez bien ce que vous faisiez?

Le roi. — Oui, belle Madame.

La princesse. — Eh bien! dans ce moment-là qu'avez-vous chuchoté à l'oreille de votre dame?

Le roi. — Que je la respectais plus que tout au monde.

La princesse. — Lorsqu'elle vous sommera de tenir votre parole, vous la repousserez.

Le roi. — Non, sur mon honneur.

La princesse. — Paix, paix; prenez garde. Vous avez une fois déjà violé votre serment, il ne vous en coûte rien de vous parjurer.

Le roi. — Méprisez-moi, lorsque je violerai le serment que je vous fais.

La princesse. — Je n'y manquerai pas; en conséquence, tâchez de le tenir. Rosaline, qu'est-ce que le Russe a chuchoté à votre oreille?

Rosaline. — Madame, il a juré que je lui étais plus précieuse que la prunelle de ses yeux et qu'il m'estimait plus que tout au monde; en ajoutant qu'en outre il voulait m'épouser, ou mourir mon amant.

La princesse. — Dieu te donne joie en sa personne! Le noble seigneur sait tenir ses serments avec honneur.

Le roi. — Que voulez-vous dire, Madame? Sur ma vie, sur ma foi, je n'ai jamais fait ce serment à cette dame.

Rosaline. — Par le ciel, vous l'avez fait, et pour le confirmer, vous m'avez donné ceci; mais reprenez-le, Sire.

Le roi. — C'est à la princesse que j'ai donné ma foi et ce gage; je l'ai bien reconnue au joyau qu'elle avait à sa manche.

La princesse. — Pardonnez-moi, Sire, c'est elle qui portait ce joyau; et c'est le seigneur Biron, — je l'en remercie, — qui est mon amoureux. Eh bien! voulez-vous de moi, ou voulez-vous que je vous rende votre perle?

Biron. — Je ne veux ni l'une ni l'autre; je fais abandon des deux. Je vois maintenant le fin de l'affaire : on était informé de notre plaisanterie, et il y a eu un complot pour l'écraser comme une farce de Noël. Quelque colporteur d'histoires, quelque plaisantin, quelque folâtre paillasse, quelque rabâcheur de nouvelles, quelque écuyer tranchant, quelque Jacquot qui donne à ses joues la patte d'oie à force de sourire, et connaît le secret de faire rire Madame, lorsqu'elle en a envie, avait eu vent de nos projets; une fois ces projets révélés, les dames ont changé leurs faveurs, et nous, en nous fiant à ces signes, nous n'avons courtisé que les signes de nos maîtresses. Voilà donc maintenant que pour ajouter plus de terreur à notre parjure, nous sommes parjures une seconde fois; parjures par volonté et par erreur. Les choses se sont beaucoup passées comme je viens de le dire, et ne serait-ce pas vous (*à Boyet*) qui avez dérangé notre plaisanterie, pour nous faire mentir à nous-mêmes? Est-ce que vous ne connaissez pas exactement la mesure du pied de Madame? Est-ce que vous ne savez pas lire dans son œil quand vous devez rire? N'est-ce pas vous, Monsieur, qui êtes chargé de vous tenir entre son dos et le feu, une assiette à la main et bouffonnant joyeusement? C'est vous qui avez décontenancé notre page : allez, vous êtes connu; mourez quand vous voudrez, un cotillon sera votre linceul. Vous me raillez du coin de l'œil, eh? Voilà un œil qui blesse comme une épée de plomb.

Boyet. — Ce brave tournoi a été joyeusement conduit.

Biron. — Bon, le voilà qui rompt encore des lances. Oh! la paix; pour moi, j'ai fini.

Entre COSTARD.

Biron. — Salut, pur esprit! tu viens faire cesser une belle querelle.

Costard. — O Dieu, Monsieur, ils voudraient savoir si les trois preux doivent ou non venir.

Biron. — Comment, ils ne sont que trois?

Costard. — Non pas, Monsieur, mais ça sera *ben* beau, car chacun en *présente* trois.

Biron. — Et trois fois trois font neuf.

Costard. — Non pas, Monsieur; sauf correction, Monsieur, j'espère qu'il n'en est pas ainsi. Vous ne pouvez nous faire passer pour fous, Monsieur; je puis vous l'assurer, Monsieur, nous savons ce que nous savons. J'espère, Monsieur, que trois fois trois, Monsieur....

Biron. — Ne font pas neuf?

Costard. — Sauf correction, Monsieur, nous savons à combien cela monte.

Biron. — Par Jupiter, j'avais toujours pris trois fois trois pour neuf.

Costard. — O Dieu, Monsieur, ce serait dommage que vous fussiez obligé de gagner votre vie à compter, Monsieur.

Biron. — Combien cela fait-il?

Costard. — O Dieu, Monsieur, les parties elles-mêmes, les acteurs, Monsieur, montreront à combien cela monte; pour ma part, je ne suis chargé, comme ils disent, que de *personnifier* un homme dans un pauvre homme; Pompion le Grand, Monsieur.

Biron. — Es-tu un des preux?

Costard. — Il leur a plu de me juger digne de faire Pompion le Grand; pour ma part, je ne sais pas quel est le mérite de ce preux, mais je dois tenir sa place.

Biron. — Va, ordonne-leur de se préparer.

Costard. — Nous allons bravement arranger ça, Monsieur; nous y mettrons de la conscience. (*Il sort.*)

Le roi. — Biron, ils vont nous couvrir de honte: ne les laissez pas approcher.

Biron. — Nous sommes à l'épreuve de la honte, Monseigneur, et il est d'une bonne politique de donner une comédie qui vaille moins que celle du roi et de sa compagnie.

Le roi. — Ils ne viendront pas, dis-je.

La princesse. — Mon bon Seigneur, permettez-moi de faire prévaloir ma volonté sur la vôtre. Le divertissement qui plaît le plus est celui qui plaît sans que ceux qui le donnent s'en doutent, lorsque le zèle s'efforce de nous contenter, et qu'on voit son désir expirer malgré l'ardeur de ceux qui cherchent à le réaliser; de la confusion des formes, se forme une grande joie, lorsqu'on voit de grands projets, luttant pour venir au monde, périr dès leur naissance.

Biron. — Exacte description de notre plaisanterie, Monseigneur.

Entre ARMADO.

Armado. — Oint du Seigneur, j'implore de ta douce haleine royale la dépense de souffle nécessaire pour exprimer un couple de mots. (*Il converse avec le roi et lui remet un papier.*)

La princesse. — Cet homme sert-il Dieu?

Biron. — Pourquoi demandez-vous cela?

La princesse. — Il ne parle pas comme une créature de Dieu.

Armado. — Cela ne fait rien, mon bon, doux, onctueux Monarque; car je vous assure que le maître d'école est extrêmement fantastique; trop, trop vain; trop, trop vain; mais nous nous confierons comme on dit à la *fortuna della guerra*. O très-royal couple, je vous souhaite la paix de l'âme! (*Il sort.*)

Le roi. — Nous allons avoir une bien bonne représentation des preux. Armado représente Hector de Troie; le berger, Pompée le Grand; le curé de la paroisse, Alexandre; le page d'Armado, Hercule; le pédant, Judas Machabée: et si ces quatre preux réussissent dans leurs premiers rôles, ils changeront tous quatre d'habits et représenteront les cinq autres.

Biron. — Mais il y en a cinq dans cette première série.

Le roi. — Vous vous trompez, cela n'est pas.

Biron. — Le pédant, le matamore, le prêtre de buissons, l'imbécile et l'enfant. Excepté au jeu de *Novum*, le monde entier ne pourrait présenter un pareil coup de cinq; chacun dans son genre est inestimable.

Le roi. — Le vaisseau est sous voiles, et le voici qui arrive tout droit.

Entre COSTARD, *armé et représentant Pompée.*

Costard. — « Je suis Pompée.... »

Boyet. — Vous mentez, vous ne l'êtes pas.

Costard. — « Je suis Pompée.... »

Boyet. — Avec la tête de léopard sur le genou.

Biron. — Bien dit, vieux moqueur; il faut absolument que je fasse amitié avec toi.

Costard. — « Je suis Pompée, Pompée surnommé le gros.... »

Dumaine. — Le grand.

Costard. — Le grand, c'est cela, Monsieur:
« Je suis Pompée surnommé le grand,
« Qui souvent sur le champ de bataille, avec l'écu et le bouclier, ai fait suer mon ennemi;
« En voyageant le long de cette côte, je suis venu ici par hasard,
« Et je dépose mes armes devant les jambes de cette douce fille de France. »
Si Votre Seigneurie voulait répondre: « Merci, Pompée, » j'aurais fini.

La princesse. — Grand merci, grand Pompée.

Costard. — Cela n'en vaut pas beaucoup la peine; mais j'espère que j'ai été parfait: j'ai fait cependant une petite faute dans « grand. »

Biron. — Mon chapeau contre un sou, que Pompée sera le plus parfait des preux.

Entre messire NATHANIEL, *armé et représentant Alexandre.*

NATHANIEL :

« Lorsque je vivais dans le monde, j'étais le maître du monde ;

« A l'est, à l'ouest, au nord, au sud, j'étendis ma puissance conquérante :

« Mon écusson déclare clairement que je suis Alisandre. »

BOYET. — Votre nez dit, non, vous ne l'êtes pas ; car il est trop droit.

BIRON. — Votre nez a flairé ce non avec justesse, chevalier au flair délicat.

LA PRINCESSE. — Voilà le conquérant démonté : — Continue, bon Alexandre.

NATHANIEL. — « Lorsque je vivais dans le monde, j'étais le maître du monde. »

BOYET. — Très-vrai, parfaitement exact ; c'est ce que vous étiez, Alisandre.

BIRON. — Pompée le Grand !

COSTARD. — Costard et votre serviteur.

BIRON. — Amenez le Conquérant, amenez Alisandre.

COSTARD, *à messire Nathaniel.* — Oh ! Messire, vous avez déprécié Alisandre le Conquérant. On vous effacera pour ce fait des tapisseries ; votre lion qui tient sa hache d'armes, assis sur un escabeau, sera donné à Ajax : c'est lui qui sera le neuvième preux. Un conquérant qui a peur de parler ! fichez le camp de honte, Alisandre. (*Sort messire Nathaniel.*) C'est, sauf votre respect, un paisible sot bonhomme ; un honnête homme, voyez-vous, mais qui est vite démonté. C'est un bien excellent voisin, ma foi, et un bien bon joueur de boules : mais pour Alisandre, hélas ! vous voyez ce qui en est ; c'est un peu trop fort pour lui. Mais il y a d'autres preux qui vont venir et qui parleront de toute autre sorte.

LA PRINCESSE. — Tiens-toi à l'écart, mon bon Pompée.

Entrent HOLOPHERNE, *représentant Judas Machabée, et* MOTH, *armé et représentant Hercule.*

HOLOPHERNE :

« Le grand Hercule est représenté par ce nain

« Dont la massue tua Cerbère, ce *canus* à trois têtes,

« Et alors qu'il était un bébé, un enfant, un nabot,

« Il étrangla ainsi des serpents dans ses *manus.*

« *Quoniam* il semble en âge de minorité,

« *Ergo*, je viens vous donner cette explication. »

Garde quelque dignité dans ton *exit* et éclipse-toi. (*Moth se retire.*)

« Je suis Judas.... »

DUMAINE. — Un Judas !

HOLOPHERNE. — Pas Iscariote, Monsieur.

« Je suis Judas, surnommé Machabée. »

DUMAINE. — Judas Machabée rogné de moitié, fait Judas tout court.

BIRON. — Celui qui donna le baiser de traître. — Comment vas-tu nous prouver que tu es Judas ?

HOLOPHERNE. — « Je suis Judas.... »

DUMAINE. — Cela n'en est que plus honteux à toi, Judas.

HOLOPHERNE. — Que prétendez-vous, Monsieur ?

BOYET. — Obliger Judas à se pendre.

HOLOPHERNE. — Vous êtes mon aîné : passez devant, Monsieur, et allez m'attendre sous l'orme.

BIRON. — Bien répondu : c'est à un orme que Judas se pendit.

HOLOPHERNE. — Je ne me laisserai pas ainsi dévisager....

BIRON. — Parbleu ! tu n'as pas de visage.

HOLOPHERNE. — Et qu'est-ce que c'est que cela ?

BOYET. — Une tête de guitare.

DUMAINE. — Un manche de poignard.

BIRON. — Une tête de mort sur un anneau.

LONGUEVILLE. — La face d'une vieille médaille romaine, qu'on peut à peine voir.

BOYET. — La poignée du glaive de César.

DUMAINE. — La figure en os sculpté que l'on voit sur les boîtes à poudre.

BIRON. — Le profil de saint Georges sur une broche.

DUMAINE. — Oui, et sur une broche de plomb.

BIRON. — Oui, et portée sur le chapeau d'un arracheur de dents. Et maintenant, continue, car nous t'avons *envisagé.*

HOLOPHERNE. — Vous m'avez dévisagé.

BIRON. — C'est faux, nous t'avons donné des figures.

HOLOPHERNE. — Mais vous les avez toutes défigurées.

BIRON. — Nous t'avons défiguré, nous ? A la bonne heure si tu étais un lion.

Le roi. Le vaisseau est sous voiles, et le voici qui arrive tout droit.

(Acte V, sc. II.)

Boyet.— Mais comme il n'est qu'un âne, qu'il s'en aille. Là-dessus, adieu, mon doux Jude ! Eh bien, pourquoi restes-tu?

Dumaine. — Il attend la dernière syllabe de son nom.

Biron. — L'as qui complète son jeu. Donnez-le-lui : *Jeu d'as*, va-t'en !

Holopherne. — Cela n'est pas généreux, ni poli, ni charitable.

Boyet. — Une lumière pour monsieur Judas! il se fait nuit, il pourrait trébucher.

La princesse. — Hélas! pauvre Machabée! comme on l'a houspillé.

Entre ARMADO, *armé et représentant Hector.*

Biron. — Cache ta tête, Achille, voici venir Hector sous les armes.

Dumaine. — Quand bien même mes plaisanteries devraient m'être rendues, je veux m'égayer maintenant.

Le roi. — Hector n'était qu'un Troyen de jeu de cartes, comparé à celui-ci.

Boyet. — Mais est-ce Hector?

Le roi. — Je crois qu'Hector n'était pas si carrément bâti.

Longueville. — Il a la jambe trop forte pour Hector.

Dumaine. — Il a plus de mollet, certainement.

Boyet. — Non, il est très-bien comme cela, en culottes courtes.

Biron. — Ce ne peut être Hector.

Dumaine. — C'est un dieu ou un peintre ; car il prend des poses.

Armado :

« Mars l'armipotent, le tout-puissant des lances,
« Fit un don à Hector.... »

Dumaine. — Une muscade dorée.

Biron. — Un citron.

Longueville. — Piqué de clous de girofle.

Dumaine. — Non, écorcé.

Armado. — Paix!

« Mars l'armipotent, le tout-puissant des lances,
« Fit un don à Hector, l'héritier d'Ilion ;
« Un homme d'une si longue haleine, que pour certain, il combattrait
« Depuis le matin jusqu'au soir, hors de son pavillon.
« Je suis cette fleur.... »

Dumaine. — Cette menthe.

Longueville — Cette églantine.

Armado. — Mon doux seigneur Longueville, tiens ta langue en bride.

Longueville. — Il faut au contraire que je lui lâche la bride, car elle court contre Hector.

Dumaine. — Oui, et Hector est un lévrier.

Armado. — L'aimable guerrier est mort et enterré; mes doux agneaux, ne remuez pas les os des morts : lorsqu'il vivait c'était un homme. Mais je continue mon rôle : (*A la princesse.*) Douce royauté, accordez-moi le sens de votre ouïe. (*Biron chuchote avec Costard.*)

La princesse. — Parle, brave Hector; nous sommes ravis de t'entendre.

Armado. — J'adore la pantoufle de ton exquise grâce.

Boyet. — Il l'aime par le pied.

Dumaine. — Il ne peut pas l'aimer par l'aune.

Armado. — « Cet Hector surpassait de beaucoup Annibal. »

Costard. — Votre complice est partie, camarade Hector, elle est partie; elle est depuis deux mois en route.

Armado. — Que veux-tu dire?

Costard. — Sur ma foi, à moins que vous ne vous montriez à son égard un honnête Troyen, la pauvre fille est perdue : elle a son paquet; l'enfant crie déjà dans son ventre; c'est vous qui l'avez fait.

Armado. — Prétends-tu donc *m'infamoniser* parmi ces potentats? tu vas mourir.

Costard.— Oh bien alors, Hector va être d'abord fouetté pour Jacquinette qui est grosse de lui, et ensuite pendu pour Pompée qui sera mort de sa main.

Dumaine. — Très-rare Pompée !

Boyet. — Illustre Pompée !

Biron. — Plus grand que le grand, grand, grand, grand Pompée! Pompée l'immense !

Dumaine. Hector tremble.

Biron. — Pompée est ému. Encore des furies! encore des furies ! excitez-les ! excitez-les !

Dumaine. — Hector va le défier.

Biron. — Certes, ne lui restât-il pas dans les veines plus de sang qu'il n'en faut pour le souper d'une puce.

Armado. — Par la ligne du pôle nord, je te défie!

Costard. — La ligne ! non, non, je ne veux pas me battre au gourdin à la façon des gens du nord ; je veux un coup de torchon, je veux me

battre à l'épée. Laissez-moi reprendre mes armes, je vous prie.

Dumaine. — Place aux preux irrités !

Costard. — Je me battrai en manches de chemise.

Dumaine. — Très-résolu Pompée !

Moth. — Maître, laissez-moi vous déboutonner un peu plus bas. Ne voyez-vous pas que Pompée se déshabille pour le combat? Que prétendez-vous faire? vous allez vous perdre de réputation.

Armado. — Messieurs et soldats, pardonnez-moi; je ne combattrai pas en manches de chemise.

Dumaine. — Vous ne pouvez vous y refuser; Pompée vous a porté un défi.

Armado. — Mes chers braves, je ne le veux ni ne le puis.

Biron. — Et quelle raison avez-vous de vous y refuser?

Armado. — La nue vérité de mon refus est que je n'ai pas de chemise; je porte de la laine sur la peau par pénitence.

Boyet. — Exact, cela lui a été ordonné à Rome par manque de linge; depuis lors, je vous le jure, il n'a rien porté qu'un torchon de Jacquinette et il le porte tout près de son cœur, comme une faveur.

Entre MERCADE.

Mercade. — Dieu vous protége, Madame.

La princesse. — Sois le bienvenu, Mercade, quoique tu interrompes nos divertissements.

Mercade. — J'en suis fâché, Madame; mais les nouvelles que j'apporte sont lourdes à dire. Le roi votre père....

La princesse. — Mort, sur ma vie!

Mercade. C'est la vérité; mon message est rempli.

Biron. — Preux, partez! la scène commence à s'assombrir.

Armado. — Quant à ce qui est de moi, je respire librement; j'ai su contempler le jour de l'outrage à travers le petit trou de la discrétion, mais je me ferai réparation comme un soldat. (*Sortent les preux.*)

Le roi. — Comment se porte Votre Majesté?

La princesse. — Boyet, prépare tout; je partirai ce soir.

Le roi. — Non, Madame, je vous en prie, restez.

La princesse. — Préparez tout, dis-je. Je vous remercie, gracieux Seigneurs, pour tous vos soins galants et, du fond d'une âme subitement affligée, je conjure vos riches sagesses d'excuser ou d'oublier la liberté de nos taquineries; si nous avons été trop hardies dans le cours de la conversation, c'est votre courtoisie qui en a été coupable. — Adieu, noble Seigneur! Un cœur navré ne peut s'exprimer qu'avec une humble langue; excusez-moi donc, si je ne vous remercie pas aussi bien que je le devrais pour les grandes concessions que vous m'avez si aisément faites.

Le roi. — Le temps, aux heures suprêmes, pousse toutes les circonstances vers le but de sa course, et souvent c'est précisément quand il va fuir qu'il décide ce que de longs débats n'avaient pu arbitrer. Il est vrai que le visage en deuil d'une fille affligée défend à l'amour d'employer la courtoisie souriante pour plaider cette cause sacrée dont il voudrait vous convaincre; cependant, puisque les raisonnements d'amour étaient auparavant sur le tapis, ne laissez pas les nuages de la douleur écarter l'amour du but qu'il poursuivait; car pleurer des amis perdus est moins profitable et moins salutaire que de se réjouir des amis nouvellement trouvés.

La princesse. — Je ne vous comprends pas; ma douleur me rend stupide.

Biron. — D'honnêtes paroles toutes simples sont celles qui pénètrent le mieux dans les oreilles affligées. Comprenez donc la pensée du roi par les explications que voici. C'est pour l'amour de vous, belles dames, que nous avons perdu notre temps et triché avec nos serments : votre beauté, Mesdames, nous a beaucoup enlaidis, nous, en nous poussant à jouer un rôle tout à fait opposé à nos intentions. Quant à ce qui a pu sembler ridicule en nous..., vous savez que l'amour est plein d'incartades inconvenantes, capricieux comme un enfant, tout sautillant, tout vaniteux; engendré par l'œil, il est comme l'œil plein de visions étranges, de lubies et de formes, et il passe sans cesse d'un sujet à un autre, comme l'œil se promène successivement sur tous les objets qui se présentent à ses regards. Si ces arlequinades d'amour libre et joyeux que nous nous sommes permises avaient paru à vos yeux célestes s'accorder trop peu avec nos serments et notre gravité, sachez que ces mêmes yeux célestes qui condamnent nos fautes, nous les ont suggérées. Ainsi, belles dames, notre amour vous appartenant, l'erreur que commet cet amour vous appartient également. Nous avons été parjures à nous-mêmes, afin qu'en étant parjures une

seule fois, nous pussions toujours être fidèles envers celles qui nous font à la fois parjures et fidèles, c'est-à-dire vous, belles dames; en sorte que ce parjure, qui en lui-même est un péché, se purifie par notre intention et se change en vertu.

La princesse. — Nous avons reçu vos lettres pleines d'amour, vos présents, ambassadeurs d'amour, et dans notre virginal conseil, nous les avons estimés galanterie, comédie plaisante, courtoisie pure, pathos et boursouflures propres à faire passer le temps; mais nous n'en avons pas été autrement affectées, et nous avons pris votre amour pour ce qu'il était, un amusement.

Dumaine. — Nos lettres, Madame, parlaient d'autre chose que de plaisanteries.

Longueville. — Et nos regards aussi.

Rosaline. — Nous ne les avons pas interprétés ainsi.

Le roi. — Maintenant, à cette dernière minute, accordez-nous votre amour.

La princesse. — Le temps est beaucoup trop court, il me semble, pour conclure un marché éternel. Non, non, Monseigneur; Votre Grâce s'est grandement parjurée; elle s'est mise par tendresse en état de péché; si donc, pour l'amour que vous me portez (amour qui n'existe guère), vous voulez faire quelque chose, voici ce que vous ferez. Je ne veux pas me fier à votre serment, mais allez-vous-en bien vite dans quelque ermitage solitaire et nu, éloigné de tous les plaisirs du monde, et demeurez-y jusqu'à ce que les douze signes du ciel aient accompli leur voyage annuel. Si cette vie austère et sans société ne vous a pas fait renoncer à l'offre que vous me faites dans l'impétuosité du désir; si le froid, le jeûne, le dur logement et les minces habits n'ont point détruit les fleurs brillantes de votre amour; s'il a supporté cette épreuve et s'il dure encore, alors, après l'expiration de l'année, venez, venez au nom de ces actes méritoires, me réclamer, et par cette main virginale qui étreint maintenant la vôtre, je serai à vous; jusqu'à cet instant, je tiendrai ma triste personne enfermée dans une chambre de deuil, versant les larmes de la douleur, en souvenir de la mort de mon père. Si vous vous refusez à cette convention, que nos mains se désunissent et que nos cœurs se séparent sans garder de droits l'un sur l'autre.

Le roi. — Si je me refuse à ces conditions et à d'autres plus dures encore, capables de retremper mon âme dans le repos, que la main de la mort vienne soudainement clore mes yeux! Désormais, mon cœur habite dans ton sein.

Biron. — Et moi, mon amour, et moi?

Rosaline. — Il faut aussi vous purger, vos péchés sont extrêmes; vous êtes souillé de fautes et de parjures; par conséquent, si vous voulez obtenir ma faveur, il vous faut passer un an sans vous reposer et visiter les lits de douleur des pauvres gens malades.

Dumaine. — Et à moi, mon amour, et à moi, quelle sera ma pénitence?

Catherine. — Une femme! — De la barbe, une bonne santé et de l'honnêteté, voilà les trois choses que je vous souhaite avec un triple amour.

Dumaine. Dois-je vous dire merci, gentille femme?

Catherine. — Non pas, Monseigneur; pendant un an et un jour je ne porterai nulle attention aux paroles des galants à visage lisse : lorsque le roi viendra trouver Madame, venez aussi; si à cette époque je suis en fonds d'amour, je vous en donnerai un peu.

Dumaine. — Jusqu'alors, je te servirai loyalement et fidèlement.

Catherine. — Oui, mais ne jurez pas, de crainte de vous parjurer.

Longueville. — Que dit Maria?

Maria. — A la fin de l'année, j'échangerai ma robe de deuil contre un fidèle ami.

Longueville. — J'attendrai patiemment, mais le temps est long.

Maria. — Il ne vous en ressemble que davantage; il en est peu d'aussi jeunes qui soient plus grands.

Biron. — A quoi Madame rêve-t-elle? Maîtresse, regarde mon œil, cette fenêtre de mon cœur, et vois quelle humble supplique attend ta réponse. Impose-moi quelque service pour ton amour.

Rosaline. — J'ai souvent entendu parler de vous, monseigneur Biron, et les mille langues du monde vous proclament un homme inépuisable en moqueries, plein de comparaisons comiques et de railleries agressives dont vous criblez les gens de toute condition qui tombent sous la coupe de votre esprit. Afin donc de sarcler votre fertile cerveau de ces herbes amères, et par suite de me conquérir, si cela vous plaît (car sans la condition que je vais dire, vous ne me conquerrez pas), vous devrez chaque jour, pendant tout ce terme d'une année, visiter les malades muets et converser avec

ARMADO. Prenez ce chemin-ci, nous prendrons celui-là.

(Acte V, sc. II.)

les misérables gémissants, et votre tâche consistera à employer les plus fervents efforts de votre esprit pour contraindre au sourire les malades souffrants

BIRON. — Faire jaillir le rire du gosier de la mort! cela ne se peut, c'est impossible; la gaieté ne peut ranimer une âme agonisante.

ROSALINE. — Comment donc? c'est le vrai moyen de corriger un esprit railleur qui tire son influence de cette indulgente complicité que prêtent aux fous des auditeurs légers et aimant à rire. La fortune d'un bon mot dépend de l'oreille de celui qui l'entend, jamais de la langue de celui qui le fait : si donc les oreilles malades, assourdies des clameurs de leurs propres et cruels gémissements, consentent à écouter vos railleries frivoles, continuez à les répandre et je vous accepterai avec ce défaut; mais dans le cas contraire, donnez congé à ce mauvais esprit, et lorsque je vous retrouverai corrigé de ce travers, vous me verrez tout à fait heureuse de votre transformation.

BIRON. — Un an! bon, advienne que pourra, je plaisanterai un an dans un hôpital.

LA PRINCESSE, *au roi*. — Oui, mon doux Seigneur; et là-dessus je prends mon congé.

LE ROI. — Non, Madame, nous allons vous mettre sur votre chemin.

BIRON. — Notre amour ne finit pas comme une vieille comédie; Jacquot n'a pas Gillette : ces dames auraient bien dû, par courtoisie, faire une comédie de notre badinage.

LE ROI. — Allons, Monsieur, ce n'est qu'un an et un jour à passer, et puis ce sera fini.

BIRON. — C'est trop long pour une comédie.

Rentre ARMADO.

ARMADO. — Douce Majesté, octroyez-moi....

LA PRINCESSE. — N'était-ce pas Hector ?

DUMAINE. — Le digne chevalier de Troie.

ARMADO. — Je viens embrasser ton doigt royal et prendre mon congé. Je suis un de ceux qui ont prêté les vœux, et j'ai fait serment à Jacquinette de tenir la charrue pendant trois ans pour son doux amour. Mais, très-estimée Grandeur, voulez-vous entendre le dialogue que les deux lettrés ont compilé en l'honneur du hibou et du coucou? il devait trouver place à la fin de notre représentation.

LE ROI. — Faites-les vite venir, nous vous écouterons.

ARMADO. — Holà! approchez.

Rentrent HOLOPHERNE, NATHANIEL, MOTH, COSTARD *et autres.*

De ce côté est HIEMS, l'hiver; de cet autre, VER, le printemps : l'un soutient la cause du hibou; l'autre celle du coucou. — VER, commencez.

CHANT.

LE PRINTEMPS.

Lorsque les marguerites bigarrées et les violettes bleues,
Les cardamines blanches comme l'argent
Et les boutons d'or à la couleur jaune
Peignent les prairies de leurs dessins charmants,
Alors le coucou, sur chaque arbre,
Se raille des gens mariés, car il chante ainsi :
Coucou,
Coucou, coucou; ô mot sinistre,
Déplaisant aux oreilles mariées.

—

Lorsque les bergers jouent sur leurs chalumeaux d'avoine,
Que les joyeuses alouettes sont les horloges du laboureur,
Quand s'accouplent tourterelles, corneilles et grolles,
Et que les filles blanchissent leurs chemises d'été,
Alors le coucou, sur chaque arbre,
Raille les gens mariés, car il chante ainsi :
Coucou,
Coucou, coucou; ô mot sinistre,
Déplaisant aux oreilles mariées.

L'HIVER.

Lorsque les glaçons pendent aux murailles,
Que Dick le berger souffle dans ses doigts,
Que Tom porte des bûches dans la salle,
Et que le lait se gèle dans le seau;
Lorsque le sang est transi, que les routes sont mauvaises,
Alors le hibou hagard chante dans la nuit :
Tou-hou,
Tou-ouit, tou-hou, une note joyeuse,
Pendant que la grosse Jeanne écume le pot.

—

Lorsque le vent mugit à tout rompre,
Et que la toux noie le sermon du curé,
Que les oiseaux sont campés dans la neige,
Que le nez de Marianne est rouge et humide,
Lorsque les pommes rôties sifflent dans le plat,
Alors le hibou hagard chante dans la nuit :
Tou-hou,
Tou-ouit, tou-hou, une note joyeuse,
Pendant que la grosse Jeanne écume le pot.

ARMADO. — Les paroles de Mercure ne peuvent que détonner après les chants d'Apollon. Prenez ce chemin-ci, nous prendrons celui-là.

(*Ils sortent.*)

COMME
IL VOUS PLAIRA

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

LE DUC aîné, vivant en exil.
FRÉDÉRIC, son frère, usurpateur de ses États.
AMIENS, JACQUES, } seigneurs, compagnons d'exil du duc.
LEBEAU, courtisan, de la suite de Frédéric.
OLIVIER, JACQUES, ORLANDO, } fils de sire Roland de Bois.
ADAM, DENIS, } serviteurs d'Olivier.
MESSIRE OLIVIER MARTEXT, curé.
CHARLES, lutteur.
TOUCHSTONE, bouffon.
CORIN, SILVIUS, } bergers.
WILLIAM, paysan, amoureux d'Audrey.
Un personnage représentant l'Hymen.

ROSALINDE, fille du duc exilé.
CÉLIA, fille de Frédéric.
PHOEBÉ, bergère.
AUDREY, paysanne.

SCÈNE. — Tantôt près de la maison d'Olivier, tantôt à la cour du duc usurpateur, tantôt dans la forêt des Ardennes.

COMME IL VOUS PLAIRA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un verger attenant à la maison d'Olivier.

Entrent ORLANDO *et* ADAM.

ORLANDO. — Il m'en souvient parfaitement, Adam; ce fut de cette manière que par son testament il ne me légua rien qu'un pauvre millier d'écus, et, comme tu le disais, il chargea mon frère, sous peine de lui retirer sa bénédiction, de me bien élever : et voilà où commencent mes chagrins. Il entretient mon frère Jacques à l'école, et la renommée parle magnifiquement de ses progrès : pour moi, il m'élève à la maison comme un paysan, ou, pour parler plus exactement, il me tient au logis sans m'entretenir, car cela peut-il s'appeler un entretien, pour un gentilhomme de ma naissance, un entretien qui ne diffère pas de celui d'un bœuf à l'étable? Ses chevaux sont mieux élevés, car outre qu'ils sont bien nourris, on leur enseigne leur manége, et à cette fin on loue très-cher des écuyers; mais moi, son frère, tout ce que je gagne sous sa tutelle, c'est que ma taille s'allonge, bienfait dont les animaux qui vivent sur ses fumiers lui sont aussi obligés que moi. En outre de ce *rien* qu'il m'accorde avec tant de libéralité, sa conduite semble chercher à m'enlever ce *quelque chose* que la nature m'a donné. Il me fait manger avec ses domestiques, il m'exclut de la place qui appartient à un frère, et autant qu'il est en lui, mine ma noblesse native par l'éducation qu'il me donne. Voilà, Adam, ce qui m'afflige, et l'âme de mon père, qui, je le crois, est en moi, commence à se révolter contre cette servitude : je ne la supporterai pas plus longtemps, quoique je n'aie encore pu découvrir de moyen prudent pour m'en délivrer.

ADAM. — Voici là-bas, mon maître, votre frère qui vient.

ORLANDO. — Tiens-toi un peu à l'écart, Adam, et tu vas entendre comme il me traite. (*Adam se retire à l'écart.*)

Entre OLIVIER.

OLIVIER. — Eh bien! Monsieur, que faites-vous ici?

ORLANDO. — Rien : on ne m'apprend pas à faire quelque chose.

OLIVIER. — Eh bien, alors, que *défaites*-vous, Monsieur?

ORLANDO. — Parbleu, Monsieur, je vous aide à défaire ce que Dieu a fait, c'est-à-dire votre pauvre et indigne frère, avec l'aide de la fainéantise.

OLIVIER. — Ma foi, Monsieur, cherchez une meilleure occupation, et en attendant ne faites rien.

ORLANDO. — Garderai-je vos cochons et mangerai-je des glands avec eux? Quelle légitime d'enfant prodigue ai-je dépensée, pour que j'en sois réduit à une telle pénurie?

Olivier. — Savez-vous où vous êtes, Monsieur ?

Orlando. — Oh! parfaitement bien, Monsieur, je suis dans votre verger.

Olivier. — Savez-vous devant qui, Monsieur?

Orlando. — Oui, beaucoup mieux que celui à qui je parle ne sait qui je suis. Je sais que vous êtes mon frère aîné, et d'après les lois du sang noble, vous devriez vous conduire envers moi comme un frère aîné. La courtoisie des nations admet que vous êtes mon supérieur, en ce sens que vous êtes le premier-né; mais cette tradition ne peut pas m'enlever mon sang, y eût-il vingt frères entre nous. J'ai autant de mon père en moi que vous, quoique je le confesse, ce fait que vous êtes venu avant moi dans le monde, vous donne certains droits à la vénération qui lui était due.

Olivier. — Qu'est-ce à dire, bambin! (*Il lève la main sur lui.*)

Orlando, *le retenant.* — Voyons, voyons, mon aîné, vous êtes encore trop jeune pour cela.

Olivier. — Tu oses porter la main sur moi, vilain!

Orlando. — Je ne suis pas un vilain, je suis le plus jeune fils de sire Roland de Bois; il était mon père, et celui-là est trois fois un vilain, qui peut dire qu'il a engendré des vilains. Si tu n'étais pas mon frère, je ne retirerais pas cette main de ta gorge que cette autre n'eût arraché ta langue pour avoir parlé ainsi; tu t'es moqué de toi-même.

Adam, *s'avançant.* — Mes doux maîtres, de la patience; en souvenir de votre père, vivez en bon accord.

Olivier. — Laisse-moi aller, te dis-je.

Orlando. — Vous ne vous en irez que lorsqu'il me plaira : vous m'entendrez. Mon père vous a chargé par son testament de me donner une bonne éducation; vous m'avez élevé comme un paysan, cherchant à obscurcir et à éteindre en moi toutes les qualités d'un gentilhomme. L'âme de mon père grandit en moi, et je ne supporterai pas plus longtemps ce traitement; par conséquent, permettez-moi les exercices qui conviennent à un gentilhomme, ou donnez-moi la pauvre provende que mon père m'avait allouée par testament; avec cela j'irai tenter la fortune.

Olivier. — Et que feras-tu? tu mendieras lorsque cela sera dépensé? C'est bon, Monsieur; rentrez : vous ne m'importunerez pas longtemps; vous aurez une partie de votre provende : laissez-moi, je vous prie.

Orlando. — Je ne veux pas vous offenser plus qu'il ne m'est nécessaire pour mes intérêts.

Olivier, *à Adam.* — Et vous, rentrez avec lui, vieux chien.

Adam. — Vieux chien! est-ce là ma récompense? Ce n'est que trop vrai, je suis un vieux chien, j'ai perdu mes dents à votre service. Mon vieux maître soit avec Dieu! ce n'est pas lui qui aurait prononcé de telles paroles. (*Sortent Orlando et Adam.*)

Olivier. — En est-il ainsi? commencez-vous à vous insurger contre moi? Je corrigerai votre arrogance et vous n'en aurez pas davantage vos mille écus. Holà! Denis.

Entre DENIS.

Denis. — Votre Seigneurie m'appelle?

Olivier. — Charles, le lutteur du duc, n'était-il pas venu me parler?

Denis. — Plaise à Votre Honneur, il est ici à la porte et demande avec instance à être admis auprès de vous.

Olivier. — Fais-le venir. (*Sort Denis.*) Ce sera le bon moyen; demain est le jour de la lutte.

Entre CHARLES.

Charles. — Bonjour à Votre Seigneurie.

Olivier. — Eh bien! mon bon monsieur Charles, quelle est la nouvelle nouvelle à la nouvelle cour?

Charles. — Il n'y a d'autres nouvelles à la cour que les vieilles nouvelles, Monsieur; c'est-à-dire que le vieux duc est exilé par son frère cadet, le nouveau duc, et que trois ou quatre seigneurs dévoués l'ont suivi volontairement en exil; or, comme les terres et les revenus de ces seigneurs enrichissent le nouveau duc, il leur laisse bien volontiers la permission de voyager.

Olivier. — Pouvez-vous me dire si Rosalinde, la fille du duc, est bannie avec son père?

Charles. — Oh! non, car sa cousine, la fille du duc, l'aime tant, ayant été élevée avec elle depuis le berceau, qu'elle l'aurait suivie en exil ou qu'elle serait morte, si elle eût été séparée d'elle. Rosalinde est à la cour, son oncle ne l'aime pas moins que sa propre fille, et jamais deux dames ne se sont autant aimées.

Olivier. — Où vit le vieux duc?

Charles. — On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, avec plus d'un joyeux compagnon,

et qu'ils vivent là à la manière du vieux Robin Hood d'Angleterre. On dit aussi que bon nombre de jeunes gentilshommes vont chaque jour le rejoindre et qu'ils passent le temps sans souci, comme on faisait dans l'âge d'or.

Olivier. — Eh bien, luttez-vous demain devant le nouveau duc?

Charles. — Oui vraiment, Monsieur, et je venais vous informer d'une certaine chose. On m'a donné secrètement à entendre que votre plus jeune frère Orlando se dispose à venir déguisé s'essayer contre moi. Ma réputation, Monsieur, est engagée dans cette lutte de demain, et celui qui sortira de mes mains sans quelque membre brisé, pourra s'estimer fort heureux. Votre frère est encore jeune et délicat, et par affection pour vous, j'aurais regret de le *casser*, comme mon honneur m'obligera à le faire, s'il entre en lutte avec moi. Aussi, par affection pour vous, je viens vous avertir d'avoir à le détourner de son projet, ou de prendre tranquillement le malheur qui pourra lui arriver, lequel malheur est une chose qu'il recherche de son plein gré et qui est entièrement contre ma volonté.

Olivier. — Charles, je te remercie pour l'amour que tu me montres, et je te prouverai que je te suis reconnaissant. J'ai eu vent moi-même du projet de mon frère et j'ai fait sous main des efforts pour l'en dissuader, mais en vain. Je dois te dire, Charles, qu'il est le plus têtu jeune homme qu'il y ait en France; plein d'ambition, émule envieux de tout ce qu'il y a de bon en chacun, il conspire secrètement et méchamment contre moi, son frère par la nature : par conséquent, uses-en à ton bon plaisir. Il m'est aussi égal que tu lui brises le cou que le doigt; et tu feras bien d'y prendre garde ; car si tu ne lui infliges qu'une légère défaite, ou s'il n'obtient pas sur toi un succès éclatant, il cherchera à t'empoisonner, il te fera tomber par trahison dans quelque piége et ne te lâchera jamais avant de t'avoir enlevé la vie par un moyen indirect ou par un autre; car je te le déclare, et je te le dis presque avec des larmes, il n'y a pas à l'heure présente, sous le soleil, quelqu'un d'aussi jeune qui soit aussi scélérat. Je parle de lui seulement comme un frère doit parler d'un frère; mais si je te le montrais tel qu'il est, il me faudrait rougir et pleurer, et toi il te faudrait pâlir et t'étonner.

Charles. — Je suis heureux de tout mon cœur d'être venu vous parler. S'il vient demain, je lui donnerai son compte : s'il marche tout seul désormais, je veux bien ne plus lutter de ma vie pour le prix, et là-dessus, je prie Dieu de garder Votre Seigneurie. (*Il sort.*)

Olivier. — Adieu, mon bon Charles. — Maintenant je vais remuer mon jouteur; j'espère que je vais en voir la fin; car, je ne sais pourquoi, mais mon âme ne hait rien autant que lui. Et cependant il est aimable; il n'a jamais été à l'école et il est instruit; il est plein de nobles pensées; il possède un charme pour se faire aimer des personnes de toute condition, et il est si avant dans le cœur de tout le monde et spécialement de mes gens qui le connaissent bien, que je suis entièrement méprisé; mais cela ne durera pas longtemps, ce lutteur va mettre fin à tout; il ne me reste plus rien à faire qu'à piquer d'honneur le bambin, ce que je vais immédiatement exécuter. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une avenue devant le palais du duc.

Entrent ROSALINDE *et* CÉLIA.

Célia. — Je t'en prie, Rosalinde, sois gaie, ma charmante cousine.

Rosalinde. — Ma chère Célia, je montre plus de gaieté que je n'en possède et vous voudriez que je fusse encore plus gaie? à moins que vous ne puissiez m'enseigner comment on oublie un père banni, vous ne devez pas m'apprendre comment on se souvient d'une grande joie.

Célia. — Cela me fait voir que tu ne m'aimes pas aussi absolument que je t'aime. Si mon oncle, ton père exilé, avait banni ton oncle, le duc mon père, pourvu que tu fusses toujours restée avec moi, je serais parvenue à enseigner à mon cœur à prendre ton père pour le mien; et c'est ce que tu ferais, si ton affection était aussi sincère et aussi loyalement trempée que la mienne.

Rosalinde. — C'est bon, je vais oublier la condition de ma fortune pour me réjouir de la vôtre.

Célia. — Vous savez que mon père n'a pas d'autre enfant que moi et qu'il n'est pas probable qu'il en ait d'autres; ainsi lorsqu'il mourra, tu seras son héritière, car ce qu'il a enlevé par la force à ton père, je te le rendrai par affection. Oui, sur mon honneur, je le ferai; et lorsque je romprai ce serment, puissé-je être transformée en monstre :

par conséquent sois gaie, ma douce Rose, ma chère Rose.

Rosalinde. — C'est ce que je veux faire à partir de ce moment, cousine, et je vais inventer des manières de passer le temps. Si nous devenions amoureuses, par exemple? qu'en pensez-vous?

Célia. — Oh oui! je t'en prie, faisons cela pour nous amuser : mais n'aime aucun homme pour tout de bon, et même pour rire; ne t'engage pas si avant que tu ne puisses t'en tirer à ton honneur par une simple rougeur.

Rosalinde. — A quoi nous amuserons-nous alors?

Célia. — Asseyons-nous et raillons à son rouet la bonne ménagère Fortune, afin que ses dons soient répartis désormais plus également.

Rosalinde. — Je voudrais que cela nous fût possible, car ses bienfaits sont étonnamment mal placés et la généreuse femme se trompe le plus souvent dans les dons qu'elle fait aux femmes.

Célia. — C'est vrai; car celles qu'elle fait belles, elle les fait rarement honnêtes, et celles qu'elle fait honnêtes, elle les fait vraiment bien laides.

Rosalinde. — Bon, voilà que tu transportes à la fortune l'office de la nature; la fortune règle les dons de ce monde et non les formes de la nature.

Célia. — Non pas; lorsque la nature a formé une belle créature, cette créature ne peut-elle pas par accident tomber dans le feu? Ainsi encore, quoique la nature nous ait donné assez d'esprit pour railler la fortune, est-ce que la fortune ne nous a pas envoyé le fou que voici venir pour interrompre notre entretien?

Entre TOUCHSTONE.

Rosalinde. — En vérité, la fortune est trop dure pour la nature, lorsqu'elle se sert de l'enfant de la nature pour lui faire interrompre l'esprit de la nature.

Célia. — Il se peut que son arrivée ne soit pas non plus l'œuvre de la fortune, mais celle de la nature, qui, s'apercevant que notre esprit naturel était trop émoussé pour raisonner de semblables déesses, nous a dépêché cet enfant de la nature pour nous servir de pierre à aiguiser; car la stupidité d'un imbécile est la pierre à aiguiser des gens d'esprit. Eh bien, homme d'esprit! où allez-vous comme cela?

Touchstone. — Maîtresse, il vous faut aller trouver votre père.

Célia. — Vous a-t-on pris pour messager?

Touchstone. — Non, sur mon honneur; mais on m'a ordonné de venir vous chercher.

Rosalinde. — Fou, où avez-vous appris ce serment?

Touchstone. — Je l'ai appris d'un certain chevalier qui jurait sur son honneur que les crêpes étaient bonnes et jurait sur son honneur que la moutarde ne valait rien; maintenant, moi, je soutiens que les crêpes ne valaient rien et que la moutarde était bonne, et cependant le chevalier ne se parjurait pas.

Célia. — Comment allez-vous tirer de votre grand monceau de science la preuve de ce que vous dites?

Rosalinde. — Oui, parbleu! démuselez un peu votre sagesse.

Touchstone. — Eh bien! levez-vous toutes deux, frottez-vous le menton et jurez par vos barbes que je suis un coquin.

Célia. — Par nos barbes, si nous en avions, tu es un coquin.

Touchstone. — Par ma coquinerie, si j'en avais une, je serais un coquin; mais si vous jurez par ce qui n'est pas, vous n'êtes pas parjures : c'était précisément le cas de mon chevalier lorsqu'il jurait sur son honneur, car il n'en avait jamais eu aucun, ou, s'il en avait eu un, il l'avait abjuré longtemps avant d'avoir vu lesdites crêpes et ladite moutarde.

Célia. — De qui veux-tu parler, je te prie?

Touchstone. — De quelqu'un qu'aime votre père, le vieux Frédéric.

Célia. — L'affection de mon père suffit à l'honorer. Assez, ne parlez plus de lui : un de ces jours vous serez fouetté pour médisance.

Touchstone. — C'est grande pitié que les fous ne puissent pas exprimer sagement ce que les sages font follement.

Célia. — Par ma foi, tu dis vrai; car depuis qu'on a réduit au silence le peu d'esprit qu'avaient les fous, le peu de folie qu'avaient les sages s'en donne à son aise. Voici venir monsieur Lebeau.

Rosalinde. — Avec sa bouche pleine de nouvelles.

Célia. — Qu'il va nous dégorger à la manière des pigeons quand ils nourrissent leurs petits.

Rosalinde. — De sorte que nous allons être engraissées de nouvelles.

Célia. — Tant mieux; nous n'en vaudrons que plus cher sur le marché.

TOUCHSTONE. Maîtresse, il vous faut aller trouver votre père.
CÉLIA. Vous a-t-on pris pour messager? (Acte I, sc. II.)

Entre LEBEAU.

Bonjour, monsieur Lebeau; quelles nouvelles?

LEBEAU. — Belle princesse, vous avez perdu un bien beau divertissement.

CÉLIA. — Un divertissement! de quelle couleur?

LEBEAU. — De quelle couleur, Madame? comment dois-je répondre?

ROSALINDE. — Comme le voudront l'esprit et l'occasion.

TOUCHSTONE. — Ou comme en décideront les destinées.

CÉLIA. — Bien dit; appliqué comme avec une truelle.

TOUCHSTONE. — Parbleu, si je renonçais à la parole....

ROSALINDE. — On ne sentirait plus ta mauvaise haleine.

LEBEAU. — Vous m'embarrassez, Mesdames; je voulais vous parler d'une belle lutte dont vous avez perdu le spectacle.

ROSALINDE. — Eh bien, racontez-nous toujours comment la lutte s'est passée.

LEBEAU.—Je vais vous en dire le commencement, et s'il plaît à Vos Seigneuries, vous pourrez en voir la fin; car le plus fort reste à faire, et c'est ici, à la place où vous êtes, qu'ils viennent pour l'accomplir.

CÉLIA. — Bien, voyons le commencement, ce qui est mort et enterré.

LEBEAU. — Voici venir un vieillard et ses trois fils....

CÉLIA. — Je pourrais souder ce commencement à un vieux conte.

Lebeau. — Trois beaux jeunes gens, bien taillés, se présentant supérieurement....

Rosalinde. — Avec des écriteaux à leur cou : *Qu'il soit connu de tous par ces présentes....*

Lebeau. — L'aîné des trois a lutté avec Charles, le lutteur du duc; en un instant Charles l'a eu renversé et lui a brisé trois côtes, si bien qu'il y a peu d'espoir de le sauver; il a servi le second de la même manière, et aussi le troisième. Ils gisent là-bas, renversés, et le pauvre vieillard leur père fait sur leurs cadavres de telles lamentations, que tous les spectateurs pleurent de concert avec lui.

Rosalinde. — Hélas!

Touchstone. — Mais en tout cela, Monsieur, où est le divertissement que les dames ont perdu?

Lebeau. — Eh bien! mais celui dont je parle.

Touchstone. — Ma foi, les hommes deviennent plus sages de jour en jour. C'est la première fois que j'entends dire que des côtes brisées sont un divertissement pour des dames.

Célia. — Et moi de même, je t'en réponds.

Rosalinde. — Ah çà, mais, y en a-t-il donc un autre qui aspire à voir briser la boîte à musique de sa poitrine? Y en a-t-il un autre qui raffole des côtes brisées? — Verrons-nous cette lutte, cousine?

Lebeau. — Vous la verrez si vous restez ici; car c'est la place marquée pour la lutte, et les antagonistes sont prêts à l'entreprendre.

Célia. — Pour sûr, les voilà là-bas qui viennent: restons donc, nous allons les voir.

(*Fanfares. — Entrent* LE DUC FRÉDÉRIC, DES SEIGNEURS, ORLANDO, CHARLES, *et les gens de la suite.*)

Le duc Frédéric. — Allons, puisque le jeune homme ne veut pas se laisser fléchir, qu'il coure les périls auxquels l'expose sa témérité.

Rosalinde. — Est-ce l'homme, celui qui est là-bas?

Lebeau. — Lui-même, Madame.

Célia. — Hélas! il est trop jeune; cependant il a une mine qui promet le succès.

Le duc Frédéric. — Eh bien! ma fille et ma nièce, vous vous êtes donc faufilées jusques ici pour voir la lutte?

Rosalinde. — Oui, mon Suzerain, si vous voulez bien nous le permettre.

Le duc Frédéric. — Vous y prendrez peu de plaisir, je puis vous le dire : il y a de telles inégalités entre les lutteurs! Par pitié pour la jeunesse du provocateur, j'aurais beaucoup souhaité le détourner de sa résolution; mais il n'a pas voulu se rendre. Parlez-lui, Mesdames, voyez si vous pouvez le fléchir.

Célia. — Faites-le venir ici, mon bon monsieur Lebeau.

Le duc Frédéric. — Faites cela, je vais m'éloigner. (*Le duc s'écarte.*)

Lebeau. — Monsieur le porteur de défis, les princesses vous appellent.

Orlando. — Je mets à leurs pieds tout mon respect et tous mes devoirs.

Rosalinde. — Jeune homme, avez-vous provoqué Charles le lutteur?

Orlando. — Non, belle princesse; c'est lui qui est le provocateur général. Je suis venu, comme les autres, tout simplement pour essayer contre lui la force de ma jeunesse.

Célia. — Mon jeune Monsieur, vos années ne s'accordent pas avec votre courage. Vous avez eu sous les yeux des preuves cruelles de la force de cet homme : si vous vous voyiez avec vos propres yeux ou si vous vous jugiez avec votre propre raison, la crainte des périls que vous courrez vous conseillerait une entreprise plus égale à vos forces. Nous vous prions, pour l'amour de vous, de songer à votre propre sécurité et d'abandonner cette tentative.

Rosalinde. — Faites cela, mon jeune Monsieur; votre réputation n'en souffrira aucunement. Nous allons solliciter auprès du duc pour que la lutte n'aille pas plus loin.

Orlando. — Je vous supplie de ne pas m'infliger le châtiment d'une opinion défavorable, bien que je sois obligé de confesser que je suis très-coupable en refusant quelque chose à de si belles et de si excellentes dames. Mais que vos beaux yeux et vos aimables souhaits me suivent dans l'épreuve que je tente; si j'en sors battu, il n'y aura d'humilié qu'un être qui ne fut jamais caressé de la fortune; si je suis tué, il n'y aura de mort que quelqu'un qui désire mourir; je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en laisserai aucun pour me pleurer; je ne ferai au monde aucun préjudice, car je n'y possède rien; je tiens seulement dans le monde une place qui sera mieux remplie quand je l'aurai laissée vacante.

Rosalinde. — Je voudrais que le peu de force que je possède fût en vous.

Célia. — Et la mienne aussi, afin de renforcer la sienne.

Rosalinde. — Bonne chance ! Priez le ciel que je me trompe sur vous.

Célia. — Que les souhaits de votre cœur s'accomplissent !

Charles. — Allons, où est le jeune brave qui est si désireux de coucher dans le lit de sa mère la terre ?

Orlando. — Le voici à vos ordres, Monsieur ; mais ses désirs aspirent à un but plus modeste.

Le duc Frédéric. — Vous vous en tiendrez à une seule lutte.

Charles. — Non, je le garantis à Votre Grâce, vous n'aurez pas à l'encourager à une seconde, après avoir tant cherché à le dissuader de la première.

Orlando. — Vous vous réservez de me railler après, mais du moins vous ne devriez pas vous moquer de moi auparavant : voyons, commençons.

Rosalinde. — Maintenant qu'Hercule soit ton patron, jeune homme !

Célia. — Je voudrais être invisible pour donner du croc-en-jambe au vigoureux compère. (*Charles et Orlando luttent.*)

Rosalinde. — O excellent jeune homme !

Célia. — Si j'avais un tonnerre dans mon œil, je sais bien sur qui je le ferais tomber. (*Charles est renversé. Applaudissements.*)

Le duc Frédéric. — Assez ! Assez !

Orlando. — Oui, j'en supplie Votre Grâce ; je ne suis pas encore bien en haleine.

Le duc Frédéric. — Comment vas-tu, Charles ?

Lebeau. — Il ne peut parler, Monseigneur.

Le duc Frédéric. — Emportez-le. (*Charles est enlevé.*) Quel est ton nom, jeune homme ?

Orlando. — Orlando, mon Suzerain, le plus jeune fils de sire Roland de Bois.

Le duc Frédéric. — J'aurais désiré que tu fusses le fils d'un autre homme. Le monde estimait ton père comme honorable, mais je l'ai toujours rencontré parmi mes ennemis. Tu m'aurais plu davantage par l'action que tu viens d'accomplir, si tu étais descendu d'une autre maison. Mais, adieu, tu es un vaillant jeune homme ; je voudrais que tu m'eusses nommé un autre père. (*Sortent le duc Frédéric, sa suite et Lebeau.*)

Célia. — Si j'étais à la place de mon père, aurais-je agi ainsi, cousine ?

Orlando. — Je suis fier d'être le fils de sire Roland, son plus jeune fils, et je ne voudrais pas changer ce titre pour être l'héritier adoptif de Frédéric.

Rosalinde. — Mon père aimait sire Roland comme son âme et le monde entier était du sentiment de mon pere : si j'avais su plus tôt que ce jeune homme était son fils, j'aurais ajouté des larmes à mes instances plutôt que de le laisser s'exposer ainsi.

Célia. — Aimable cousine, allons lui porter nos remercîments et nos encouragements ; l'humeur brutale et vindicative que lui a montrée mon père me blesse au cœur. — Monsieur, vous avez bien mérité ; si vous tenez vos promesses en amour aussi bien que vous avez tout à l'heure dépassé toute promesse, votre maîtresse sera heureuse.

Rosalinde. — Gentilhomme, portez ceci pour l'amour de moi. (*Elle retire sa chaîne de son cou et la lui donne.*) Je suis en querelle avec la fortune, et je donnerais davantage si ma main en avait les moyens. Partons-nous, cousine ?

Célia. — Oui. Adieu, beau gentilhomme.

Orlando. — Ne puis-je donc pas dire, je vous remercie ? Mes meilleures facultés sont toutes abattues et ce qui reste en moi debout n'est qu'un poteau de joute, un pur bloc insensible.

Rosalinde. — Il nous rappelle. Mon orgueil est tombé avec ma fortune ; je vais lui demander ce qu'il veut. Est-ce que vous appelez, Monsieur ? Monsieur, vous avez bien lutté ; vous avez renversé plus que vos ennemis.

Célia. — Partons-nous, cousine ?

Rosalinde. — A votre volonté. — Adieu. (*Sortent Rosalinde et Célia.*)

Orlando. — Quelle trouble lie ma langue de tels liens ? Je ne puis lui parler, cependant elle provoquait un entretien. O pauvre Orlando, tu es abattu ! Charles ou quelqu'un de plus faible te maîtrise.

Rentre LEBEAU.

Lebeau. — Mon bon Monsieur, je vous donne le conseil amical de quitter ces lieux. Quoique vous ayez mérité de hautes louanges, de sincères applaudissements, et une grande sympathie, tel est cependant l'état d'esprit du duc qu'il interprète mal tout ce que vous avez fait. Le duc est quinteux ; bref, il vous appartient davantage de juger ce qu'il est qu'à moi de vous le dire.

Orlando. — Je vous remercie, Monsieur : et je vous en prie, dites-moi ceci : des deux dames

qui assistaient à la lutte, laquelle est la fille du duc?

Lebeau. — Aucune des deux n'est sa fille, si nous les jugeons sur leurs manières : cependant, pour dire vrai, c'est la plus petite qui est sa fille; l'autre est la fille du duc banni, retenue ici par son oncle l'usurpateur pour tenir compagnie à sa fille; leur affection mutuelle est plus tendre que l'amitié naturelle de deux sœurs. Mais je puis vous dire que tout récemment le duc a conçu du déplaisir contre sa charmante nièce; déplaisir qui n'est fondé sur aucun autre motif, si ce n'est que le peuple la loue pour ses vertus et s'apitoye sur elle par amour pour son bon père; sur ma vie, son animosité contre la dame éclatera soudainement. Adieu, Monsieur; dans un monde meilleur que celui où nous vivons, je solliciterai de vous une amitié et une connaissance plus étroites.

Orlando. — Je vous reste très-obligé : portez-vous bien. (*Sort Lebeau.*) Ainsi il faut donc que je tombe de fumée en brasier; de duc tyran à frère tyran : mais.... ô céleste Rosalinde! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans le palais.

Entrent CÉLIA *et* ROSALINDE.

Célia. — Eh bien! cousine, eh bien, Rosalinde! Cupidon, ayez pitié de nous! Quoi, pas un mot?

Rosalinde. — Pas un seul à jeter à un chien.

Célia. — Non, tes paroles sont trop précieuses pour être jetées aux chiens, mais jette-m'en quelques-unes à moi; allons, estropie-moi de tes raisons.

Rosalinde. — Eh bien! si je faisais cela, il y aurait deux cousines forcées de garder la chambre; l'une serait estropiée par des raisons et l'autre folle sans raison.

Célia. — Est-ce que tous ces chagrins sont pour votre père?

Rosalinde. — Non, il y en a quelques-uns pour l'enfant de mon père. Oh! comme chacun des jours ouvrables de ce monde est rempli de ronces!

Célia. — Ce ne sont que des chardons, cousine, qui ont été lancés sur toi par une gaieté de dimanches; si nous ne marchons pas dans les sentiers battus, ils s'accrocheront à nos jupes.

Rosalinde. — Je pourrais les secouer de mes jupes; mais ces chardons sont dans mon cœur.

Célia. — Crache-les.

Rosalinde. — J'essayerais, si en faisant *hum, hum*, je pouvais les faire sortir.

Célia. — Voyons, voyons, lutte avec tes sentiments.

Rosalinde. — Oh! ils prennent le parti d'un meilleur lutteur que moi-même!

Célia. — Oh! bonne chance à vous deux! vous essayerez la lutte un jour au risque d'une chute : mais laissons là ces plaisanteries qui ne servent à rien et parlons sérieusement. Est-il possible que si subitement vous vous soyez éprise de si grande passion pour le plus jeune fils du vieux sire Roland?

Rosalinde. — Le duc mon père aimait tendrement son père.

Célia. — S'ensuit-il que vous deviez aimer tendrement son fils? D'après cette manière de raisonner, je devrais le haïr, car mon père haïssait le sien de tout son cœur; cependant je ne hais pas Orlando.

Rosalinde. — Non, ma foi, ne le hais pas par amour pour moi.

Célia. — Et pourquoi ne le haïrais-je pas? N'est-il pas plein de mérite?

Rosalinde. — Permettez-moi de l'aimer pour cette raison, et aimez-le parce que je l'aime. Voyez, voici venir le duc.

Célia. — Avec des yeux pleins de colère.

Entre LE DUC FRÉDÉRIC *avec des seigneurs.*

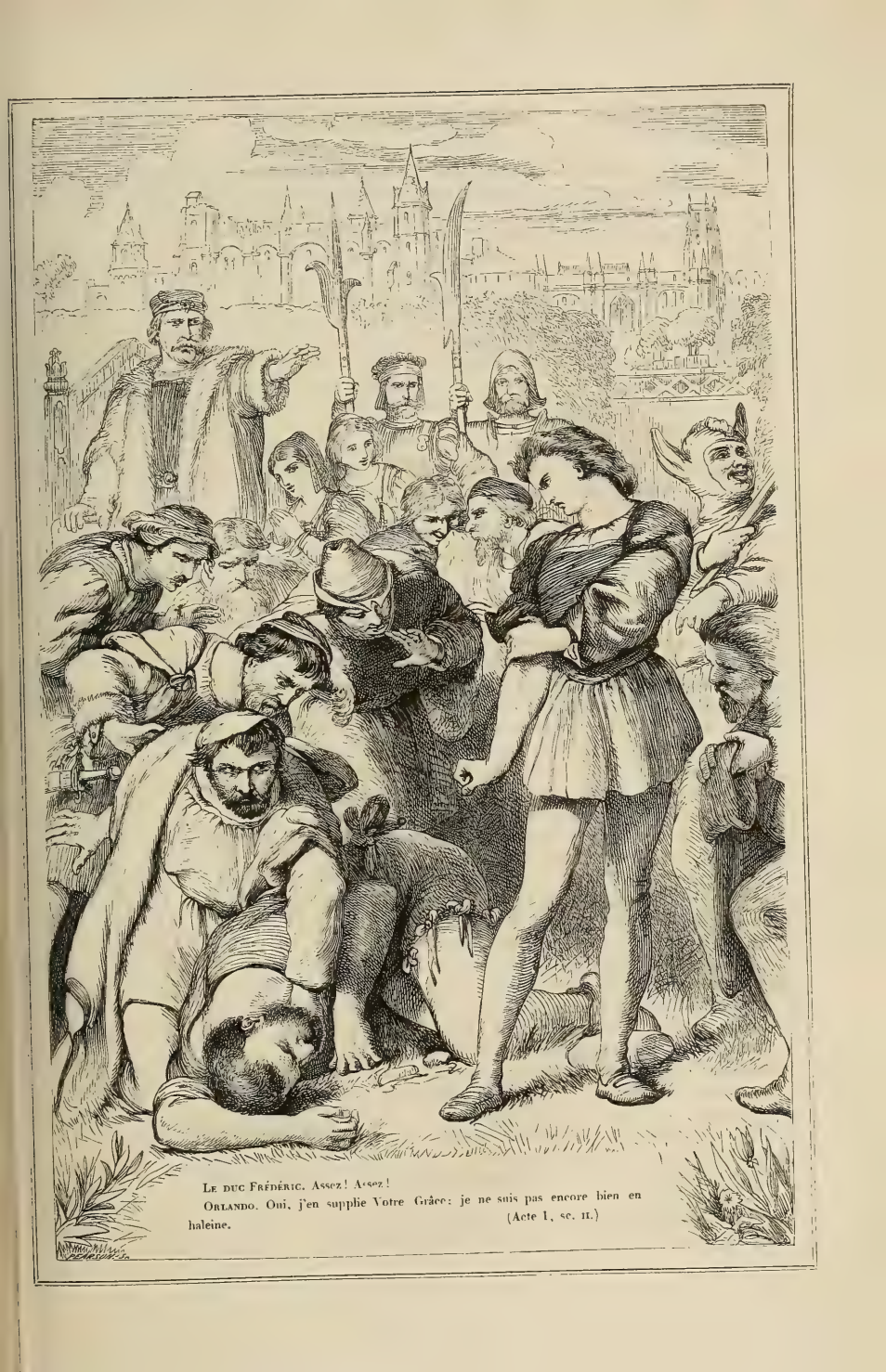
Le duc Frédéric. — Madame, faites la plus grande diligence et quittez notre cour.

Rosalinde. — Moi, mon oncle!

Le duc Frédéric. — Vous, ma nièce. Si d'aujourd'hui en dix jours vous êtes rencontrée près de notre cour à une distance de moins de vingt miles, vous encourrez la mort.

Rosalinde. — Je supplie Votre Grâce de me laisser au moins emporter la connaissance de ma faute : si je possède pleine conscience de moi-même, si j'ai la connaissance de mes propres désirs, si je ne rêve pas, ou si je ne suis pas folle, comme j'ai la confiance que je ne le suis pas, eh bien alors, mon cher oncle, je n'ai jamais offensé Votre Altesse, même de l'ombre d'une pensée.

Le duc Frédéric. — Ainsi parlent tous les traîtres; si les paroles suffisaient pour purger leurs fautes, ils seraient tous innocents comme l'innocence même : qu'il te suffise de savoir que je me défie de toi.



Le duc Frédéric. Assez! Assez!
Orlando. Oui, j'en supplie Votre Grâce; je ne suis pas encore bien en haleine. (Acte I, sc. II.)

Rosalinde. — Cependant votre méfiance ne peut faire que je sois coupable de trahison : dites-moi où sont les preuves de mon crime.

Le duc Frédéric. — Tu es la fille de ton père, cela suffit.

Rosalinde. — C'est ce que j'étais lorsque Votre Altesse prit son duché, c'est ce que j'étais lorsque Votre Altesse l'exila. La trahison n'est pas un mal héréditaire, Monseigneur, et même en admettant que nous le tenions de nos parents, qu'ai-je à voir en cela? mon père n'était pas un traître : donc, mon bon Suzerain, ne me jugez pas si mal que de prendre ma pauvreté pour une trahison.

Célia. — Cher Souverain, écoutez-moi.

Le duc Frédéric. — Oui, Célia, c'est par affection pour vous que nous l'avons gardée; sans cela, elle serait partie avec son père.

Célia. — Ce n'est pas moi qui alors vous suppliai de la garder; ce furent votre bon plaisir et votre propre pitié qui la firent rester. J'étais trop jeune alors pour l'apprécier; mais maintenant je la connais; si elle est coupable de trahison, eh bien! moi aussi j'en suis coupable; nous avons toujours dormi ensemble, nous nous sommes levées ensemble, nous avons étudié, joué, pris nos repas ensemble, et partout où nous sommes allées, on nous a toujours vues accouplées et inséparables comme les cygnes de Junon.

Le duc Frédéric — Elle est trop rusée pour toi, et sa douceur, son silence même et sa patience parlent au peuple qui s'apitoye sur elle. Tu es une sotte; elle te vole ta renommée, et tu paraîtras bien plus brillante et bien plus vertueuse lorsqu'elle sera partie. Donc, n'ouvre pas les lèvres; ferme et irrévocable est la décision que je prononce sur elle; elle est bannie.

Célia. — Alors, prononcez aussi cette sentence sur moi, mon Suzerain; je ne puis vivre privée de sa compagnie.

Le duc Frédéric. — Vous êtes une sotte. — Vous, ma nièce, faites vos préparatifs; si vous dépassez le temps que j'ai dit, sur mon honneur et par tout ce que ma parole a de plus solennel, vous mourrez. (*Sortent le duc Frédéric et les seigneurs.*)

Célia. — Ah! ma pauvre Rosalinde! où iras-tu? veux-tu changer de père? je te donnerai le mien. Je te défends d'avoir plus de chagrin que moi.

Rosalinde. — J'ai plus de raison que vous d'en avoir.

Célia. — Non, cousine; tu n'en as pas davantage : je t'en prie, sois joyeuse; ne sais-tu pas que le duc m'a bannie, moi sa fille?

Rosalinde. — Il n'a pas fait cela.

Célia. — Non? ah vraiment! Rosalinde a donc perdu cette affection qui lui disait qu'elle et moi nous ne faisions qu'une? Est-ce que nous allons être séparées? Est-ce que nous allons nous dire adieu, mon aimable fille? Non, que mon père cherche une autre héritière. En conséquence décide avec moi la manière dont nous devons fuir, où nous devons aller, et ce que nous devons emporter avec nous. Ah! ne cherche pas à supporter seule ton malheur, à garder tes chagrins pour toi seule et à m'abandonner, car, par ce ciel qui est pâle de notre douleur, tu diras ce que tu voudras, mais je m'en irai avec toi.

Rosalinde. — Mais, où irons-nous?

Célia. — Chercher mon oncle dans la forêt des Ardennes.

Rosalinde. — Hélas! quel danger ce sera pour nous, jeunes filles que nous sommes, un voyage si lointain? La beauté provoque les voleurs plus que l'or.

Célia. — Je me revêtirai d'un costume pauvre et modeste, et je noircirai ma figure avec une manière de terre d'ombre; fais-en autant, et nous pourrons circuler sans donner l'éveil à aucun assaillant.

Rosalinde. — Ne vaudrait-il pas mieux que moi, qui suis d'une taille de beaucoup au-dessus de l'ordinaire, je m'habillasse de tous points comme un homme? Avec une belle dague à la cuisse, un épieu à la main, quelles que soient les craintes féminines qui seront cachées dans mon cœur, nous aurons un petit air fanfaron et martial, tout aussi bien que d'autres lâches du sexe fort qui en imposent par leur apparence.

Célia. — Comment t'appellerai-je, lorsque tu seras un homme?

Rosalinde. — Je ne veux pas porter un moindre nom que celui du propre page de Jupiter; par conséquent, aie soin de m'appeler Ganymède. Mais toi, comment t'appelleras-tu?

Célia. — D'un nom qui ait rapport à ma situation; je ne suis plus Célia, mais Aliena.

Rosalinde. — Mais cousine, si nous essayions de faire évader le fou de la cour de votre père? ne nous serait-il pas un aide dans notre voyage?

Célia. — Il irait à travers le monde entier avec moi : laisse-moi me charger seule du soin de le

séduire. Sortons, allons réunir nos bijoux et nos bourses; convenons du moment le plus propice et du plus sûr moyen de nous dérober aux poursuites qui seront faites après mon évasion. Maintenant, partons joyeuses non pour l'exil, mais pour la liberté. (*Elles sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La forêt des Ardennes.

Entrent LE VIEUX DUC, AMIENS *et d'autres seigneurs en habits de chasse.*

Le vieux duc. — Eh bien! mes camarades et frères d'exil, est-ce que la vieille habitude ne nous a pas rendu cette vie plus douce que celle de la pompe artificielle? Ces bois ne sont-ils pas plus exempts de périls que l'envieuse cour? Ici nous ne souffrons d'autre peine que la peine du péché d'Adam, la différence des saisons; et lorsque les crocs de glace et les piquantes colères du vent d'hiver mordent mon corps et grondent autour de moi-même à me faire grelotter de froid, je souris et je dis: voilà qui n'est pas de la flatterie, voilà des conseillers qui m'apprennent ce que je suis d'une manière sensible. Il y a des douceurs dans les traitements de l'adversité, qui, semblable au crapaud ignoble et venimeux, porte cependant dans sa tête un précieux joyau; c'est ainsi que notre vie d'aujourd'hui, exempte de la fréquentation des foules, trouve des orateurs dans les arbres, des livres dans les ruisseaux murmurants, des sermons dans les pierres et le bien en toutes choses.

Amiens. — Je ne voudrais pas en changer. Heureuse est Votre Grâce de pouvoir traduire les duretés de la fortune dans un style si paisible et si doux.

Le vieux duc. — Voyons, nous mettons-nous en route et allons-nous tuer un peu de gibier? Et cependant il m'est pénible que ces pauvres sots animaux tachetés, qui sont les bourgeois natifs de cette cité sauvage, soient ainsi, sur leur propre territoire, ensanglantés aux flancs par les dards aigus.

Premier seigneur. — Par ma foi, Monseigneur, cela désole aussi le mélancolique Jacques, et il jure que par ce fait vous devenez plus usurpateur que votre frère qui vous a banni. Aujourd'hui même, Monseigneur Amiens et moi nous nous sommes glissés derrière lui comme il était couché sous un chêne dont les antiques racines plongent jusque dans le ruisseau qui babille tout le long de ce bois. A cette place, un pauvre cerf aux abois qui avait reçu une blessure de l'arme d'un chasseur, est venu agoniser; vraiment, Monseigneur, le pauvre animal poussait de tels gémissements que son vêtement de cuir se gonflait à en éclater, et de grosses larmes rondes couraient l'une après l'autre le long de son innocent museau avec une rapidité qui faisait mal à voir : c'est ainsi que le pauvre fou velu, très-observé par le mélancolique Jacques, s'est arrêté sur l'extrême bord du vif ruisseau qu'il augmentait de ses larmes.

Le vieux duc. — Mais qu'a dit Jacques? n'a-t-il pas tiré la moralité de ce spectacle?

Premier seigneur. — Oh! oui, par mille comparaisons. D'abord à cause des pleurs qu'il donnait au ruisseau qui n'en avait pas besoin : « Pauvre cerf, a-t-il dit, tu fais un testament à la manière des mondains; tu donnes ton bien à qui a déjà trop. » Puis, le voyant seul, abandonné et déserté de ses amis veloutés : « C'est juste, a-t-il dit, c'est ainsi que le malheur éloigne le flux des visiteurs. » Puis voilà qu'un troupeau insouciant et repu passe en bondissant auprès de lui, sans s'arrêter pour lui faire fête : « Oui, a dit Jacques, éloignez-vous, citoyens gras et bien nourris; c'est la coutume ainsi; pourquoi jetteriez-vous les yeux sur ce pauvre banqueroutier ruiné que voilà? » C'est ainsi qu'il a continué à percer de ses invectives les mœurs de la campagne, de la ville, de

la cour et de la vie même que nous menons, jurant que nous sommes de purs usurpateurs, des tyrans et tout ce qu'il y a de pis, en venant jeter l'effroi et la mort parmi ces animaux, dans le lieu même de leur séjour natal et naturel.

Le vieux duc. — Et l'avez-vous laissé plongé dans cette contemplation?

Second seigneur. — Oui, Monseigneur, nous l'avons laissé pleurant et moralisant sur le cerf qui gémissait.

Le vieux duc. — Montrez-moi cette place; j'aime à prendre langue avec lui lorsqu'il est dans ces accès moroses, car alors il est plein de pensées.

Premier seigneur. — Je vais vous conduire tout droit vers lui. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais.

Entrent LE DUC FRÉDÉRIC, *seigneurs et suivants.*

Le duc Frédéric. — Est-il possible que personne ne les ait vues? Cela ne peut être; quelques scélérats de ma cour sont de complicité et de connivence en cette affaire.

Premier seigneur. — Je ne puis découvrir personne qui l'ait vue. Les dames qui font le service de sa chambre l'ont vue se mettre au lit, et ce matin, dès les premières heures, elles ont trouvé le lit appauvri du trésor de leur maîtresse.

Second seigneur. — Monseigneur, ce pouilleux de bouffon qui faisait rire si souvent Votre Grâce, manque également. Hesperia, la dame de compagnie de la princesse, confesse qu'elle a entendu secrètement votre fille et sa cousine décerner de grandes louanges aux grâces et aux qualités du lutteur qui a récemment échiné le musculeux Charles, et elle croit qu'en quelque lieu que soient les fugitives, ce jeune homme est assurément en leur compagnie.

Le duc Frédéric. — Envoyez chez son frère; amenez ici ce galant : s'il est absent, faites-moi venir son frère, je le lui ferai trouver. Qu'on exécute mes ordres sur-le-champ et qu'on ne mette aucune espèce d'interruption dans les investigations et les recherches, pour ramener ces sottes fugitives. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Devant la maison d'Olivier.

ORLANDO *et* ADAM *entrent en se rencontrant.*

Orlando. — Qui va là?

Adam. — Quoi! mon jeune maître! O mon aimable maître! O mon doux maître! O vous souvenir vivant du vieux sire Roland! que faites-vous ici? pourquoi êtes-vous vertueux? pourquoi tout le monde vous aime-t-il? pourquoi êtes-vous doux, fort et vaillant? pourquoi avez-vous été assez téméraire pour renverser le vigoureux lutteur du duc aux humeurs noires? Votre célébrité est arrivée trop vite avant vous au logis. Maître, ne savez-vous pas qu'il y a des hommes pour qui leurs qualités sont autant d'ennemis? C'est là ce que vous sont les vôtres : vos vertus, mon aimable maître, sont pour vous des traîtres sanctifiés et bénis. Oh! quel monde est le nôtre, où ce qui est aimable empoisonne son possesseur!

Orlando. — Qu'est-ce? que veux-tu dire?

Adam. — O malheureux jeune homme, ne passez pas cette porte! Sous ce toit habite l'ennemi de toutes vos vertus. Votre frère, — votre frère, non, non, — et cependant il est le fils...; non, il n'est pas le fils, je ne l'appellerai pas le fils de celui que j'allais nommer son père, — votre frère donc a appris les louanges qu'on fait de vous, et cette nuit il a le projet de brûler la maison que vous habitez, et vous avec; s'il ne réussit pas dans ce projet, il aura d'autres moyens de vous détruire. Je l'ai deviné lui et ses complots. Ce n'est pas ici votre place : cette maison n'est qu'une boucherie; détestez-la, redoutez-la, n'y entrez pas.

Orlando. — Mais, où veux-tu que j'aille, Adam?

Adam. — N'importe où, pourvu que vous n'entriez pas ici.

Orlando. — Quoi! veux-tu donc que j'aille mendier mon pain? ou bien que j'aille, avec une épée lâche et scélérate, gagner la vie d'un voleur sur la grande route? car si je ne fais pas cela, je ne sais quoi faire, et cela je ne veux pas le faire, quelle que soit la chose que je sois obligé de faire : j'aime mieux m'exposer à la méchanceté d'un sang dégénéré et d'un frère sanguinaire.

Adam. — Non, ne faites pas cela. Je possède cinq cents écus provenant des économies que j'ai faites petit à petit sous votre père; j'avais mis cette épargne de côté, pour qu'elle prît soin de

en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a l onneur de nous adresser :

us avez entendu dire, messieurs, que, depuis plu- années, je me donne le paternel plaisir de raconter re de France à mes petits-enfants, et vous me de- z si je n'ai pas dessein de publier ces études de fa- ur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas bord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et euls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur aiment comprendre notre histoire et de les y inté- en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur ima- n, en la leur montrant à la fois claire et vivante. istoire, celle de la France surtout, est un vaste et ame où les événements s'enchaînent selon des lois nées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont s tout faits ni appris par cœur, et qui sont les ré- non-seulement de leur situation native, mais de pre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans e des peuples, deux séries de causes à la fois essen- nt diverses et intimement unies; les causes natu- ui président au cours général des événements, et es libres, qui viennent y prendre place. Les hom- ont pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui vien- plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, actifs et libres qui y produisent des résultats et y une influence dont ils sont responsables. Les cau- es et les causes libres, les lois déterminées des évé- et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est oire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle eux éléments que consistent la vérité et la moralité récits.

ai jamais été plus frappé de ce double caractère de qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand nencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance térêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sé- ais quand ils ne saisissaient pas bien le lien pro- s événements, ou quand les personnages historiques aient pas, pour eux, des êtres réels et libres, di- sympathie ou de réprobation, quand le drame ne ppait pas devant eux clair et animé, je voyais leur inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la mière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des en* Les femmes, les gens du monde, les érudits eux- tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au mili récit exact et vivant, la science profonde et la hau vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en* de l'homme d'État auquel, durant bien des anné dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'h d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous ti à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mér

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de cent gravures d'après de magnifiques dessins dans M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect s aussi correct que dramatique. Ces gravures représ des scènes et des personnages historiques, des port costumes, des monuments; les éléments en seron aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 liv chaque livraison, illustrée d'au moins une grande contient 16 pages et est protégée par une couvertu

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

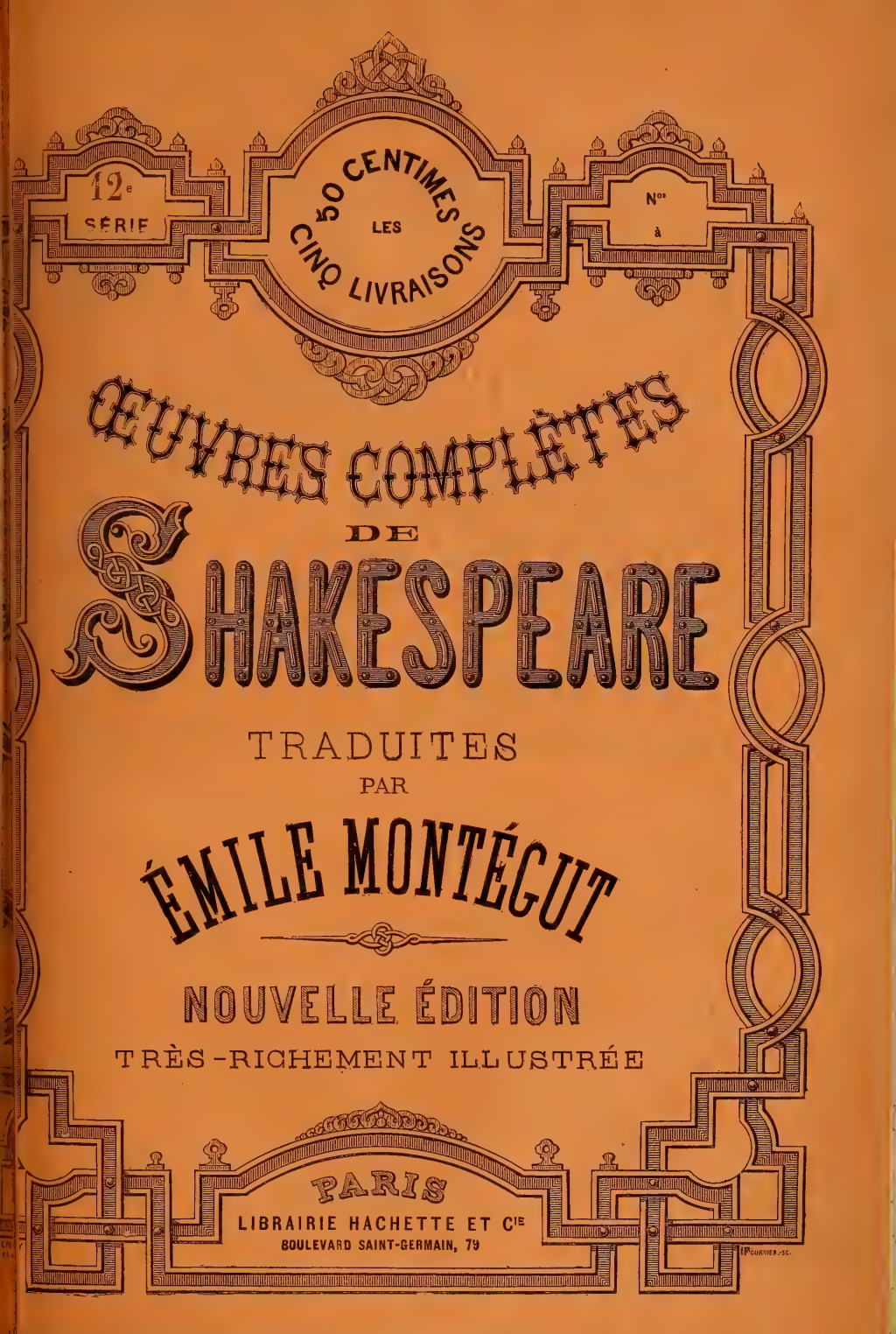
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 f chement relié, avec fers spéciaux, dos en maroqu en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET C

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris


12e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire dans quelque ouvrage ancien, fût-il même haute valeur, comme l'est celui de l'illustre M A une période nouvelle, il faut des livres no

Ma grande ambition serait de pouvoir déc les contrées de la terre et les faire apparaît du lecteur comme s'il m'avait été donné d courir moi-même et de les contempler sous vers aspects; mais, relativement à l'homm Terre est presque sans limites, et c'est par l'int des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché

PREMIER SEIGNEUR. « Oui, a dit Jacques, éloignez-vous, citoyens gras et bien nourris; c'est la coutume. »
(Acte II, sc. I.)

moi, lorsque la faculté de servir serait paralysée dans mes vieux membres et que ma vieillesse dédaignée serait mise au rebut; prenez-les, et que celui qui nourrit les corbeaux et dont la providence pourvoit à la nourriture du moineau, soutienne mes vieux jours! Voici l'or; je vous le donne tout. Permettez-moi d'être votre serviteur : quoique j'aie l'air vieux, je suis encore solide et vert; car dans ma jeunesse, je n'ai jamais mêlé à mon sang les chaudes liqueurs qui font révolter les sens, et jamais d'un front sans rougeur je n'ai sollicité les moyens par lesquels s'acquièrent la faiblesse et la débilité; aussi ma vieillesse est-elle un hiver vigoureux, glacé mais franc. Laissez-moi partir avec vous; je vous servirai aussi bien qu'un plus jeune homme, dans toutes vos affaires et toutes vos nécessités.

ORLANDO. — O bon vieillard! comme en toi apparaît bien la fidèle domesticité du monde antique, alors que les serviteurs travaillaient pour le devoir et non pour le salaire! Tu n'es pas fait pour les mœurs d'aujourd'hui, où chacun ne travaille que pour s'agrandir, et une fois qu'il s'est avancé, étouffe son dévouement par le moyen de cet avancement même; il n'en est pas ainsi de toi. Mais, pauvre vieillard, tu émondes un arbre pourri qui ne peut même pas payer d'une seule fleur toutes tes peines et toute ta culture. Cependant qu'il en soit comme tu le veux : nous partirons ensemble, et avant que nous ayons dépensé les épargnes de ta jeunesse, nous aurons trouvé quelque heureuse et modeste situation, à l'abri du hasard.

ADAM. — Allez, maître, et moi je vous suivrai jusqu'à mon dernier souffle avec fidélité et loyauté.

De l'âge de dix-sept ans à l'âge de presque quatre-vingts que j'ai maintenant, j'ai vécu dans cette maison, mais maintenant je n'y vivrai plus. A dix-sept ans, beaucoup cherchent fortune, mais à quatre-vingts ans, il est trop tard : cependant la fortune ne peut mieux me récompenser qu'en me faisant bien mourir et quitte envers mon maître.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

La forêt des Ardennes.

Entrent ROSALINDE *en habits de page*, CÉLIA *en habits de bergère*, *et* TOUCHSTONE.

ROSALINDE. — O Jupiter, que tous mes ressorts sont las !

TOUCHSTONE. — Je ne m'inquiéterais pas de mes ressorts si mes jambes n'étaient pas fatiguées.

ROSALINDE. — Vraiment, j'aurais bien envie de déshonorer mon costume d'homme et de pleurer comme une femme, mais je dois appui au vase le plus fragile, car le pourpoint et le haut de chausses doivent au cotillon l'exemple du courage : courage donc, ma bonne Aliena.

CÉLIA. — Je vous en prie, supportez-moi; je ne puis aller plus loin.

TOUCHSTONE. — Pour ma part j'aimerais autant vous supporter que vous porter; cependant je ne porterais pas un *ange* si je vous portais, car je suppose que vous n'avez pas d'écus dans votre bourse.

ROSALINDE. — Bon, c'est ici la forêt des Ardennes.

TOUCHSTONE. — Oui, maintenant je suis dans les Ardennes et je n'en suis que plus fou; lorsque j'étais au logis, j'étais en bien meilleur lieu; mais il faut que les voyageurs sachent se contenter.

ROSALINDE. — Oui, sois content, mon bon Touchstone. Mais voyez, voici venir un jeune homme et un vieillard en très-sérieuse conversation.

Entrent CORIN *et* SILVIUS.

CORIN. — C'est le bon moyen pour qu'elle vous méprise encore davantage.

SILVIUS. — Oh ! Corin, si tu savais comme je l'aime !

CORIN. — Je m'en doute à peu près, car j'ai aimé autrefois.

SILVIUS. — Non, Corin, maintenant que tu es vieux, tu ne peux t'en douter, quand bien même dans ta jeunesse tu aurais été l'amant le plus sérieusement épris qui ait jamais soupiré sur son oreiller, à minuit : mais si ton amour a jamais ressemblé au mien, — et je suis sûr que jamais homme n'a autant aimé que moi, — dis-moi à combien d'actions du dernier ridicule tu as été entraîné par ta passion ?

CORIN. — A mille que j'ai oubliées.

SILVIUS. — Oh bien alors, tu n'as pas aimé d'un cœur aussi profond que moi ! Si tu ne peux te rappeler la plus légère des folies où l'amour t'a fait tomber, tu n'as pas aimé : si tu n'es pas resté, comme je le fais maintenant, à fatiguer ton auditeur des louanges de ta maîtresse, tu n'as pas aimé : si tu n'as jamais quitté brusquement tes compagnons, comme ma passion me pousse à le faire en ce moment, tu n'as pas aimé. O Phœbé ! Phœbé ! Phœbé !

(*Il sort.*)

ROSALINDE. — Hélas, pauvre berger ! pendant que tu grattais ta blessure, j'ai par mauvaise aventure senti la mienne me piquer.

TOUCHSTONE. — Et moi la mienne. Il me souvient que lorsque j'étais amoureux, je brisai un jour mon épée contre une pierre en lui disant d'attraper cela pour aller la nuit chez Jeanne Sourire : je me rappelle avoir embrassé son battoir et les pis de la vache que ses jolies mains gercées venaient de traire : je me rappelle que j'ai fait l'amour à une grappe de pois à sa place; de cette grappe je pris deux cosses et je les lui remis en pleurant des larmes et en lui disant : « Portez-les pour l'amour de moi. » Nous donc vrais amants nous sommes sujets à d'étranges cabrioles, mais comme tout est mortel dans la nature, ainsi toute nature soumise à l'amour est mortellement folle.

ROSALINDE. — Tu parles plus sagement que tu ne t'en doutes.

TOUCHSTONE. — Parbleu ! je ne me douterai jamais de mon esprit que lorsque j'irai me casser l'os des jambes contre lui.

ROSALINDE. — Jupiter ! Jupiter ! la passion de ce berger ressemble beaucoup à la mienne.

TOUCHSTONE. — Et à la mienne aussi; seulement chez moi cela commence un peu à rancir.

CÉLIA. — Je vous en prie, que l'un de vous demande un peu à cet homme qui est là-bas, s'il

voudrait nous donner pour de l'or quelque nourriture ; je me sens presque mourir.

TOUCHSTONE. — Holà, rustre !

ROSALINDE. — Paix, fou, il n'est pas de tes parents.

CORIN. — Qui appelle?

TOUCHSTONE. — De plus hauts que vous, Monsieur.

CORIN. — Sans doute, car sans cela ils seraient bien misérables.

ROSALINDE. — Paix, te dis-je. — Bonsoir, mon ami.

CORIN. — Bonsoir, mon gentil Monsieur, ainsi que toute la société.

ROSALINDE. — Je t'en prie, berger, si par or ou par humanité, on peut obtenir un gîte dans ce lieu désert, conduis-nous quelque part où nous puissions manger et nous reposer : voici une jeune fille extrêmement harassée de son voyage et qui s'évanouit de besoin.

CORIN. — Mon beau Monsieur, je la plains et je souhaiterais pour elle encore plus que pour moi que ma fortune me mît à même de lui venir en aide plus que je ne le puis; mais je suis le berger d'un autre et je ne tonds pas les moutons que je fais paître; mon maître est d'un caractère bourru et s'inquiète peu de trouver le chemin du ciel en pratiquant l'hospitalité : d'ailleurs sa cabane, ses troupeaux et ses pâturages sont en vente maintenant, et à notre bergerie, par suite de son absence, il n'y a rien à l'heure présente que vous puissiez manger; mais venez, vous verrez ce qu'il y a, et sur ma recommandation vous serez les bienvenus.

ROSALINDE. — Quel est celui qui achètera son troupeau et son pâturage?

CORIN. — Ce jeune berger que vous avez vu il y a un instant et qui se soucie bien peu d'acheter quelque chose.

ROSALINDE. — Eh bien ! si la chose peut se faire honnêtement, achète-nous la cabane, le troupeau et le pâturage; nous te donnerons de quoi payer.

CÉLIA. — Et nous augmenterons tes gages : j'aime cet endroit et j'y passerais volontiers ma vie.

CORIN. — Assurément la chose est à vendre: venez avec moi, et si après informations, le terrain, le revenu et ce genre de vie vous conviennent, je l'achèterai immédiatement avec votre or et je serai votre très-fidèle berger. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie de la forêt.

Entrent AMIENS, JACQUES *et autres.*

AMIENS *chante.*

Quelqu'un veut-il sous l'arbre vert
Se coucher avec moi,
Et accorder sa chanson joyeuse
A la mélodie des doux oiseaux,
Qu'il vienne ici, qu'il vienne ici, qu'il vienne ici ;
Ici il ne trouvera
D'autre ennemi,
Que l'hiver et le gros temps.

JACQUES. — Encore, encore, je t'en prie, encore.

AMIENS. — Cela vous rendra mélancolique, Monsieur Jacques.

JACQUES.— Je l'en remercie. Encore, je t'en prie, encore. Je puis aspirer la mélancolie d'un chant comme une belette aspire les œufs. Encore, je t'en prie, encore.

AMIENS. — Ma voix est éraillée; je sais que je ne puis vous plaire.

JACQUES. — Je ne désire pas que vous me plaisiez; je désire que vous chantiez. Voyons, voyons, une autre stance; appelez-vous cela des stances?

AMIENS. — Cela s'appellera comme vous voudrez, Monsieur Jacques.

JACQUES. — Parbleu ! je ne me soucie pas de son nom; cela ne me doit rien. Voulez-vous chanter?

AMIENS. — Plutôt pour satisfaire à votre demande que pour mon plaisir.

JACQUES. — Eh bien, alors, si jamais je remercie quelqu'un, je vous remercierai : mais ce qu'on appelle compliment, ressemble à la rencontre de deux singes mâles, et lorsqu'un homme m'offre ses cordiaux remerciements, il me semble que je lui ai donné un sou et qu'il me rend les remerciements d'un mendiant. Allons, chantez, et vous qui ne chantez pas, retenez vos langues.

AMIENS. — C'est bien, nous allons finir ce chant. Messieurs, mettez le couvert pendant ce temps-là; le duc viendra boire sous cet arbre. Il a passé toute sa journée à vous chercher.

JACQUES. — Et moi j'ai passé toute ma journée à l'éviter. Il est trop disputeur pour ma société : je pense sur autant de choses que lui, mais grâces

au ciel, je ne m'en vante pas. Voyons, gazouillez, voyons.

CHANT

entonné par tous les seigneurs ensemble.

Si quelqu'un veut fuir l'ambition
Et se plaît à vivre au soleil,
Cherchant la nourriture qu'il mange
Et satisfait de ce qu'il attrape,
Qu'il vienne ici, qu'il vienne ici, qu'il vienne ici;
Ici il ne verra
D'autre ennemi,
Que l'hiver et le gros temps.

Jacques. — Je vais vous donner pour cette musique quelques vers que j'ai faits avant-hier en dépit de mon imagination.

Amiens. — Et je les chanterai.

Jacques. — Les voici :

S'il vient à arriver
Qu'un homme tourne à l'âne,
Laissant ses richesses et son aisance
Pour satisfaire une volonté têtue,
Ducadme, ducadme, ducadme;
Ici il verra
D'aussi grands fous que lui,
S'il veut venir à moi.

Amiens. — Qu'est que c'est que ce *Ducadme?*

Jacques. — C'est une invocation grecque pour attirer les sots dans un cercle magique. Je vais aller dormir, si je puis; si je ne puis pas, je vais lancer mes brocards contre tous les premiers nés d'Égypte.

Amiens. — Et moi je vais aller chercher le duc; son banquet est prêt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une autre partie de la forêt.

Entrent ADAM *et* ORLANDO.

Adam. — Mon cher maître, je ne puis aller plus loin : oh! je meurs de faim. Je m'étends ici et j'y prends la mesure de ma tombe. Adieu, mon tendre maître.

Orlando. — Eh bien! qu'est-ce à dire, Adam? Comment, tu n'as pas plus de courage? Ranime-toi un peu, soutiens-toi un peu, aie un peu d'entrain. Si cette forêt sauvage contient quelque bête fauve, je lui servirai de pâture, ou je te l'apporterai pour te nourrir. C'est ton imagination plutôt que la fatigue qui te fait voir la mort près de toi. Pour l'amour de Dieu, reprends courage; tiens-moi la mort un instant au bout du poignet. Je vais te rejoindre immédiatement et si je ne t'apporte pas quelque chose à manger, je te donnerai la permission de mourir; mais si tu meurs avant mon arrivée, alors tu ne seras qu'un moqueur de mes efforts. Bravo! voici que tes yeux sourient; je reviendrai vers toi bien vite. Mais comment! tu es là couché au milieu de l'air humide : viens, je vais te mener sous quelque abri et tu ne mourras pas faute d'un dîner, s'il est dans ce désert quelque créature vivante. De l'entrain, mon bon Adam! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Une autre partie de la forêt.

Entrent LE VIEUX DUC, AMIENS, DES SEIGNEURS *et autres. Une table dressée.*

Le vieux duc. — Je pense qu'il a été transformé en bête, car je ne puis le trouver nulle part sous sa forme d'homme.

Premier seigneur. — Monseigneur, il ne vient que de partir d'ici; il a écouté une chanson qui l'a rendu tout joyeux.

Le vieux duc. — Oh bien, s'il devient musical, lui qui est un composé de contrastes, nous aurons prochainement des discordes dans les sphères. Allez, cherchez-le; dites-lui que je veux lui parler.

Premier seigneur. — Il m'épargne cette peine en paraissant lui-même.

Entre JACQUES.

Le vieux duc. — Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que c'est que cette vie-là? Comment! il faut que vos pauvres amis soupirent après votre société! Eh bien! vous avez l'air tout joyeux.

Jacques. — Un fou, un fou! j'ai rencontré un fou dans la forêt, un fou bariolé. Oh, le misérable monde! Aussi vrai que je vis de nourriture, j'ai rencontré un fou qui s'était étendu à terre et se vautrait au soleil, et qui raillait dame fortune en bons termes, en termes très-sensés, et cependant c'est un fou bariolé. « Bonjour fou, » lui ai-je dit. « Non, Monsieur, » a-t-il répondu, « ne m'appelez pas fou jusqu'à ce que le ciel m'ait envoyé de la fortune. » Alors il a tiré de sa poche un cadran

Célia. Je vous en prie, supportez-moi; je ne puis aller plus loin.
Touchstone. Pour ma part, j'aimerais autant vous supporter que vous porter.
(Acte II, sc. IV.)

qu'il a regardé d'un œil sans rayonnement, et il a dit avec une parfaite sagesse : « il est dix heures, et par là vous pouvez voir quel est le branle du monde : il n'y a qu'une heure, il était neuf heures; dans une heure d'ici, il sera onze heures ; c'est ainsi que d'heure en heure nous mûrissons et mûrissons, et puis que d'heure en heure nous pourrissons et pourrissons, et alors l'histoire s'arrête. » Quand j'ai entendu le fou à casaque bariolée moraliser ainsi sur le temps, mes poumons se sont mis à chanter comme un coq, à la pensée que des fous pouvaient être de si profonds contemplatifs, et j'ai ri sans m'arrêter toute une heure de son cadran. O noble fou! ô digne fou! la casaque bariolée est le seul vrai costume.

Le vieux duc. — Quel est ce fou?

Jacques. — O digne fou! c'est un fou qui a été courtisan et qui dit que les dames n'ont qu'à être jeunes et belles, pour posséder le don de se savoir telles : dans sa cervelle qui est aussi sèche que le biscuit qui reste après un voyage sur mer, il y a d'étranges cases bourrées d'observations qu'il jette au vent par sentences décousues. Oh, que ne suis-je un fou! je suis ambitieux d'une casaque bariolée.

Le vieux duc. — Tu en auras une.

Jacques. — C'est mon vrai costume, à la condition que vous sarclerez votre jugement de cette opinion qui commence à être surannée, que je suis un sage. Ma liberté doit être entière; je dois avoir des priviléges aussi étendus que ceux du vent pour souffler sur qui me plaît; car, ce sont là les priviléges des fous : ceux qui seront le plus écorchés par ma folie, sont ceux qui devront rire le plus. Et pourquoi cela, Monseigneur? le *pourquoi* est aussi uni que le chemin qui mène à l'église de la paroisse. Celui qu'un fou a très-sagement touché, agit follement, fût-il piqué au vif, s'il ne paraît pas insensible au coup de langue; autrement, la folie de l'homme sage est disséquée par les clignements d'yeux que le fou lance à tort et à travers. Revêtez-moi de ma casaque bariolée; donnez-moi permission de dire ce que je pense et je vous nettoierai du haut en bas le corps chargé d'humeurs du monde corrompu, si les gens veulent patiemment accepter ma médecine.

Le vieux duc. — Fi de toi! je puis te dire ce que tu voudrais faire.

Jacques. — Et en fin de compte, que voudrais-je faire si ce n'est du bien?

Le vieux duc. — Un vilain et détestable péché en gourmandant le péché; car toi-même tu as été un libertin aussi sensuel que l'organe même des plaisirs, et tu voudrais communiquer au monde en masse toutes les tumeurs et tous les chancres que tu as gagnés en te donnant la licence de traverser la vie d'un pied trop libre.

Jacques. — Vraiment! mais qui donc, lorsqu'il s'élève contre l'orgueil, en accuse quelqu'un en particulier? N'est-ce pas un vice qui coule à flots aussi larges que ceux de la mer, jusqu'à ce qu'il soit obligé de refluer, ne pouvant aller plus avant? Quelle est dans la ville la femme que je désigne, lorsque je dis que la femme de la ville porte sur d'indignes épaules tout le coffre-fort des princes? Quelle est celle qui peut venir me dire que j'ai voulu parler d'elle, alors que si elle est telle, telle est aussi sa voisine? Où est l'homme de bas métier qui croyant que je le désigne, peut venir me dire que son élégance n'est pas à mes frais, s'il n'applique pas lui-même à sa folie l'énergie de mon discours? Eh bien, quoi? qu'y a-t-il dans ce que je dis? et après, s'il vous plaît? faites-moi voir en quoi ma langue l'a outragé : si par hasard, mon discours a frappé juste, c'est mon homme qui s'est outragé lui-même; si mon homme est exempt de vice, alors ma satire s'envole comme une oie sauvage sans être réclamée de personne. Mais qui vient ici?

Entre ORLANDO, *l'épée nue à la main*

Orlando. — Arrêtez, et ne mangez plus.

Jacques. — Parbleu! je n'ai encore rien mangé.

Orlando. — Et vous ne mangerez rien, jusqu'à ce que le besoin soit servi.

Jacques. — A quelle espèce appartient ce coq-ci?

Le vieux duc. — Est-ce ta détresse qui te donne cette audace, l'ami, ou bien es-tu un grossier contempteur des bonnes manières pour paraître si dépourvu de civilité?

Orlando. — Votre première supposition est la vraie; la pointe épineuse de l'extrême détresse m'a dépouillé de l'apparence de la douce civilité : cependant j'ai été élevé dans l'urbanité et j'ai connu quelque culture. Mais, arrêtez, vous dis-je: celui qui touchera un de ces fruits, avant qu'on ait donné satisfaction à moi et à mes besoins, est un homme mort.

Jacques. — Ah! alors si vous ne voulez pas accepter de bonnes raisons pour réponses, il faut que je meure.

Le vieux duc. — Que désirez-vous? Votre douceur fera plus pour nous forcer à vous céder que votre force ne fera pour nous disposer à la douceur.

Orlando. — Je suis presque mort faute de nourriture; donnez-m'en.

Le vieux duc. — Asseyez-vous, mangez, et soyez le bienvenu à notre table.

Orlando. — Parlez-vous avec tant de douceur? Pardonnez-moi, je vous en prie : je pensais que tous les êtres qui habitaient ces lieux étaient sauvages, et c'est pourquoi j'ai pris l'attitude de l'impérieux commandement. Mais qui que vous soyez, vous qui dans ce désert inaccessible, sous l'ombre des feuillages mélancoliques, laissez couler avec négligence les heures rampantes du temps; si jamais vous avez connu des jours meilleurs, si jamais vous avez vécu là où les cloches appellent à l'église, si jamais vous vous êtes assis à la table de l'homme de bien, si jamais vous avez essuyé une larme sur vos paupières et si vous savez ce que c'est que de consoler et d'être consolé, que la douceur soit la seule contrainte que j'exerce sur vous : dans cette espérance, je rougis de honte et je cache mon épée.

Le vieux duc. — Oui, nous avons connu des jours meilleurs, oui des cloches sacrées nous ont appelé à l'église, oui nous nous sommes assis à la table des gens de bien et nous avons essuyé sur nos yeux les larmes que la sainte pitié y avait engendrées : vous pouvez donc vous asseoir avec courtoisie et prendre à votre volonté tout ce que nos ressources peuvent fournir à vos besoins.

Orlando. — Eh bien, alors, suspendez un instant votre repas, pendant qu'avec la vitesse d'un daim, je m'en vais retrouver mon faon pour lui donner sa nourriture. Il y a ici un pauvre vieillard qui, par pure affection, s'est traîné à ma suite pendant une longue et fatigante route. Il est accablé sous le poids de ces deux agents de faiblesse, l'âge et la faim; jusqu'à ce qu'il soit soulagé, je ne toucherai pas un morceau.

Le vieux duc. — Allez le retrouver, nous ne toucherons à rien jusqu'à votre retour.

Orlando. — Je vous remercie, et soyez béni pour votre bonne charité! (*Il sort.*)

Le vieux duc. — Tu vois que nous ne sommes pas les seuls malheureux : ce vaste et universel théâtre présente bien d'autres scènes de deuil que celles de la pièce où nous sommes acteurs.

Jacques. — Le monde entier est un théâtre où tous, hommes et femmes, sont de simples acteurs : ils ont leurs entrées et leurs sorties, et un homme dans sa vie joue plusieurs personnages; les actes de sa pièce sont répartis entre sept âges. D'abord c'est l'enfant qui vagit et bave entre les bras de la nourrice; puis c'est l'écolier pleurnicheur, avec son petit sac et sa brillante face d'aurore qui, comme un limaçon, se traîne à contre-cœur vers l'école; puis c'est l'amoureux qui soupire comme une fournaise une lamentable ballade, faite en l'honneur des sourcils de sa maîtresse; puis c'est un soldat plein de jurements étranges, barbu comme un léopard, susceptible sur le point d'honneur, prompt et hardi à la querelle, cherchant la bulle d'air de la réputation jusque dans la bouche du canon; puis c'est le juge avec son joli ventre bien rond, bourré d'un bon chapon, ses yeux sévères, sa barbe de coupe formaliste, plein de sages dictons et de vérités qui courent les rues, et c'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge nous le transforme dans le personnage du maigre Pantalon, avec ses pantoufles, ses lunettes sur le nez et son aumônière au côté; la chemise de sa jeunesse, si elle avait été conservée, serait trop large d'un monde pour son torse efflanqué, et sa forte voix virile redescendue au fausset de l'enfant, rend maintenant des sons de flageolet et de sifflet. Enfin la dernière scène de toutes, celle qui termine cette étrange histoire pleine d'événements, est la seconde enfance et le complet hébétement : plus de dents, plus d'yeux, plus de goût, plus rien.

Rentre ORLANDO *avec* ADAM.

Le vieux duc. — Soyez le bienvenu. Déposez votre vénérable fardeau et faites manger le vieillard.

Orlando. — Je vous remercie beaucoup pour lui.

Adam. — Et vous faites bien, car c'est à peine si je puis parler pour vous remercier pour moi-même.

Le vieux duc. — Soyez les bienvenus; dévorez ferme. Je ne veux pas encore vous importuner en vous interrogeant sur vos aventures. Faites-nous un peu de musique, et vous, mon cousin, chantez.

Amiens *chante :*

Souffle, souffle, ô vent d'hiver,
Tu ne blesses pas autant
Que l'ingratitude de l'homme.
Quoique ton souffle soit rude,
Ta dent n'est pas si acérée,
Car au moins tu n'es pas une personne.

Hé! ho! chantez, hé! ho! sous le houx vert!
Souvent l'amitié est mensonge, souvent l'amour est folie.
Donc, hé! ho! sous le houx!
C'est la vie la plus joyeuse.

Gèle, gèle, ciel rigoureux,
Tu ne mords pas aussi profondément
Que les bienfaits oubliés;
Quoique tu glaces les eaux,
Ton aiguillon n'est pas aussi âpre
Que l'oubli d'un ami.
Hé! ho! chantez, hé! ho! sous le houx vert!
Souvent l'amitié est mensonge, souvent l'amour est folie.
Donc, hé! ho! sous le houx!
C'est la vie la plus joyeuse.

Le vieux duc. — Si vous êtes le fils du bon sire Roland, comme vous me l'avez insinué honnêtement et comme m'en témoignent mes yeux qui reconnaissent gravés sur votre visage les traits irrécusables et vivants de son effigie, vous êtes en toute sincérité le bienvenu : je suis le duc qu'aimait votre père. Venez à ma grotte, et racontez-moi le reste de vos aventures. Bon vieillard, tu es le très-bienvenu comme ton maître. Soutenez-le par le bras. — Donnez-moi votre main, et faites-moi connaître toute votre histoire.

(*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans le palais.

Entrent LE DUC FRÉDÉRIC, OLIVIER, SEIGNEURS ET SUIVANTS.

Le duc Frédéric. — Vous ne l'avez pas vu depuis lors? Monsieur, Monsieur, c'est impossible. Si je n'étais pas en grande partie fait de clémence, je ne chercherais, t'ayant sous la main, personne d'autre pour exercer ma vengeance. Mais, fais y bien attention; trouve ton frère en quelque lieu qu'il soit, cherche-le avec une chandelle; amène-le vivant ou mort dans le courant de cette année, ou ne reviens jamais chercher ton existence sur notre territoire. Tes biens et toutes les choses que tu appelles tiennes et qui valent la peine d'être saisies, nous nous en saisirons jusqu'à ce que tu puisses te justifier par la bouche de ton frère des soupçons que nous élevons contre toi.

Olivier. — Oh! si Votre Altesse savait mes sentiments à son égard! je n'ai jamais aimé mon frère de ma vie.

Le duc Frédéric. — Tu n'en es que plus scélérat. — Poussez-le hors des portes, et que ceux de mes officiers que ces affaires regardent fassent une saisie générale de sa maison et de ses biens. Faites cela sans délai et mettez le dehors.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La forêt des Ardennes.

Entre ORLANDO, *avec un papier.*

Orlando. — Restez ici suspendus, mes vers, en témoignage de mon amour : et toi, reine du ciel à la triple couronne, contemple de tes yeux chastes, du haut de ta pâle sphère, le nom de celle de tes chasseresses qui gouverne ma vie entière. O Rosalinde! ces arbres seront mes livres, et sur leurs écorces j'imprimerai mes pensées, afin que tous les yeux, qui regarderont à travers cette forêt, voient en tous lieux le témoignage de ta vertu. Cours, cours, Orlando; grave sur chaque arbre, combien elle est belle, chaste, ineffable.

(*Il sort.*)

Entrent CORIN *et* TOUCHSTONE.

Corin. — Et comment trouvez-vous cette vie de berger, monsieur Touchstone?

ORLANDO. Je vous remercie beaucoup pour lui.

ADAM. Et vous faites bien, car c'est à peine si je puis parler pour vous remercier pour moi-même. (Acte II, Sc. VII.)

Touchstone. — Vraiment, berger, considérée en elle-même, c'est une bonne vie; mais considérée comme vie de berger, c'est une vie de rien du tout. En tant que vie solitaire, elle me plaît beaucoup; mais en tant que vie retirée, c'est une vie détestable Par la raison qu'elle s'écoule dans les champs, elle me plaît bien; mais par la raison qu'elle ne s'écoule pas à la cour, elle m'ennuie. Comme c'est une vie frugale elle me plaît; mais comme elle exclut l'abondance, mon estomac en est fort mécontent. As-tu en toi quelque philosophie, berger?

Corin. — Tout ce que j'en sais, c'est que plus un homme est malade et plus il est mal à son aise; que celui qui manque d'argent, de moyens et de contentement, manque de trois bons amis; que la propriété de la pluie est de mouiller et celle du feu de brûler; que les bons pâturages font les moutons gras; qu'une des bonnes raisons pourquoi il fait nuit, c'est qu'il n'y a pas de soleil; que celui qui n'a pas d'esprit par nature ou qui n'en a pas acquis par instruction, peut se plaindre de n'avoir pas reçu une bonne éducation ou d'être issu de parents très-stupides.

Touchstone. — Voilà un vrai philosophe de la nature. Es-tu jamais allé à la cour, berger?

Corin. — Non, vraiment.

Touchstone. — Alors tu es damné.

Corin. — Mais non, j'espère...,

Touchstone. — Damné, sur ma foi, comme un œuf mal rôti, rôti tout d'un seul côté.

Corin. — Parce que je ne suis pas allé à la cour? vos raisons?

Touchstone. — Parbleu! si tu n'es jamais allé à la cour, tu n'as jamais vu les bonnes manières; si tu n'as jamais vu les bonnes manières, alors tes manières doivent être mauvaises; ce qui est mauvais est péché, et le péché est la damnation. Tu es dans un état périlleux, berger.

Corin. — Pas le moins du monde, Touchstone : les bonnes manières de la cour sont aussi ridicules à la campagne, que les façons de la campagne sont risibles à la cour. Vous m'avez dit qu'à la cour on ne saluait pas, mais qu'on baisait les mains; cette courtoisie serait très-malpropre, si les courtisans étaient des bergers.

Touchstone. — Une preuve, vite; allons, une preuve.

Corin. — Eh bien! nous sommes toujours à manier nos brebis; et leurs toisons, vous savez, sont graisseuses.

Touchstone. — Bah! est-ce que les mains de nos courtisans ne suent pas? et est-ce que le suint d'un mouton n'est pas aussi sain que la sueur d'un homme? Faible, faible : une preuve meilleure, te dis-je; allons.

Corin. — En outre nos mains sont calleuses.

Touchstone. — Vos lèvres ne les en sentent que mieux. Faible, encore : une preuve plus solide, allons.

Corin. — Et elles sont souvent collées de goudron, à cause du pansement de nos moutons, et vous voudriez embrasser du goudron? Les mains des courtisans sont parfumées de civette.

Touchstone. — O homme sans profondeur! O pâture à vers que tu es, si on te compare à un bon morceau de viande! Prends des leçons du sage et réfléchis : la civette provient de quelque chose de plus bas que le goudron, car c'est purement la sale déjection d'un chat. Corrige-moi cette preuve, berger.

Corin. — Vous avez trop l'esprit de la cour pour moi; je m'arrête.

Touchstone. — Comment, tu t'arrêtes dans la damnation? Dieu te protége, homme superficiel! Dieu purge ton cerveau de ses humeurs! tu es bien naïf.

Corin. — Monsieur, je suis un simple travailleur; je gagne ce que je mange, je paye ce que je porte; je n'ai de haine pour personne, je n'envie le bonheur d'aucun; je suis joyeux de la bonne fortune des autres, je suis content de mon pauvre lot, et mon plus grand orgueil est de voir mes brebis paître et mes agneaux téter.

Touchstone. — C'est encore un autre péché de simplicité chez vous. Eh quoi! accoupler les brebis et les béliers ensemble, chercher à gagner votre vie par la copulation du bétail, se faire le maquereau d'un porte-clochettes et livrer une agnelle de douze mois à un vieux cocu de bélier tout bancal, contre toutes les lois des mariages bien assortis! Si tu n'es pas damné pour cela, le diable lui-même n'aura pas de bergers; je ne vois pas comment tu pourras échapper.

Corin. — Voici venir le jeune monsieur Ganymède, le frère de ma nouvelle maîtresse.

Entre ROSALINDE, *lisant un papier.*

Rosalinde *lisant :*

De l'orient à l'occident de l'Inde,
Nul joyau comme Rosalinde.

Sa gloire, montée sur le vent,
A travers le monde, porte Rosalinde.
Les peintures les plus délicates
Sont noires auprès de Rosalinde.
Que nulle beauté ne soit gardée en mémoire,
Si ce n'est la beauté de Rosalinde.

TOUCHSTONE. — Je vais vous faire des rimes comme celles-là, pendant huit ans de suite, les heures du dîner, du souper et du sommeil exceptées; cela se suit à la file comme les marchandes de beurre quand elles vont au marché.

ROSALINDE. — Allons donc, fou!

TOUCHSTONE. — Essayons un peu.

Si un cerf a besoin d'une biche,
Qu'il aille chercher Rosalinde;
Si le chat suit ses instincts,
Ainsi fera sûrement Rosalinde.
Les vêtements d'hiver doivent être doublés,
Ainsi de la mince Rosalinde.
Ceux qui moissonnent doivent gerber et lier,
Et puis charger avec Rosalinde.
La noix la plus douce a la plus aigre écorce,
Une telle noix est Rosalinde.
Qui voudra trouver la plus douce rose,
Trouvera piqûres d'amour et Rosalinde.

Voilà juste le très-méchant galop de ces vers. Pourquoi vous en empoisonnez-vous?

ROSALINDE. — Paix, fou stupide! je les ai trouvés sur un arbre.

TOUCHSTONE. — Vraiment, cet arbre porte de mauvais fruits.

ROSALINDE. — Je le grefferai de vous et puis d'un néflier: alors il portera les fruits les plus précoces du pays; car vous serez pourri avant d'être à moitié mûr, ce qui est la propre vertu de la nèfle.

TOUCHSTONE. — Vous avez dit; mais si vous avez dit sagement ou non, que forêt en soit juge.

Entre CÉLIA, *lisant un papier.*

ROSALINDE. — Paix! Voici venir ma sœur lisant: tenons-nous à l'écart.

CÉLIA, *lisant:*

Pourquoi ce lieu serait-il un désert?
Parce qu'il est sans habitants? non.
Je donnerai des langues à tous les arbres,
Des langues qui diront des paroles courtoises.
Quelques-unes, combien rapidement la vie de l'homme
Parcourt son errant pèlerinage
Et comment toute la somme de ses jours
Pourrait être enfermée dans la mesure d'un empan.
D'autres parleront des vœux violés
Entre les âmes des amis;
Mais sur les plus beaux rameaux,
Et à la fin de chaque sentence,
J'écrirai le nom de Rosalinde,
Pour apprendre à tous ceux qui liront,
Que le ciel, dans la miniature de sa personne,
A voulu montrer la quintessence de toute grâce.
C'est pourquoi le ciel chargea la nature
De renfermer dans un seul corps
Toutes les grâces çà et là disséminées.
La nature alors mit dans son creuset
Le visage d'Hélène, mais non pas son cœur,
La majesté de Cléopâtre,
Le don le plus précieux d'Atalante,
La pudeur de la triste Lucrèce.
Ainsi Rosalinde par le concile céleste
Fut formée de nombreuses qualités,
Afin qu'elle eût les attraits les plus vantés
D'une foule de visages, d'yeux et de cœurs.
Le ciel voulut que ces dons fussent siens,
Et que moi je vécusse et mourusse son esclave.

ROSALINDE. — Ah! excellent Jupiter! de quelle ennuyeuse homélie d'amour vous venez d'assommer vos paroissiens, sans leur crier une seule fois: Prenez patience, bonnes gens.

CÉLIA. — Eh bien! qu'est-ce là? des amis de derrière les portes! Berger, retire-toi un peu: maraud, suis-le.

TOUCHSTONE. — Venez, berger, faisons une honorable retraite; sinon avec sac et bagages, au moins avec papier et paperasserie.

(*Sortent Corin et Touchstone.*)

CÉLIA. — As-tu entendu ces vers?

ROSALINDE. — Oui, certes, je les ai tous entendus et même davantage, car quelques-uns avaient plus de pieds que les vers n'en comportaient.

CÉLIA. — Cela ne fait rien; les pieds pouvaient porter les vers.

ROSALINDE. — Oui, mais les pieds étant boiteux ne pouvaient se soutenir sans le secours des vers, et par conséquent boitaient dans les vers.

CÉLIA. — Mais n'as-tu pas été étonnée d'apprendre que ton nom était suspendu à ces arbres et gravé sur leur écorce?

ROSALINDE. Paix, voici venir ma sœur lisant : tenons-nous à l'écart.

(Acte III, sc. II.)

ROSALINDE. — Je m'étais déjà étonnée sept fois sur neuf, avant que vous fussiez venue ; car, regardez ce que j'ai trouvé sur un palmier. Je n'ai jamais été autant exorcisée de rimes depuis le temps de Pythagore, où j'étais un rat irlandais, ce dont je me souviens à peine.

CÉLIA. — Devinez-vous qui a fait cela?

ROSALINDE. — Est-ce un homme?

CÉLIA. — Un homme qui a autour du cou une chaîne que vous portiez naguères. Est-ce que vous changez de couleur?

ROSALINDE. — Quel est-il, je t'en prie?

CÉLIA. — O Seigneur! Seigneur! il est bien difficile que des amis se rencontrent! mais les montagnes peuvent être enlevées par les tremblements de terre et arriver ainsi à se heurter.

ROSALINDE. — Certes, mais quel est-il?

CÉLIA. — Est-ce possible?

ROSALINDE. — Voyons, je t'en prie maintenant avec les supplications les plus véhémentes, dis-moi quel il est.

CÉLIA. — O merveille, merveille, merveille au-dessus de toutes les merveilles! et, pour conclure, merveille au-dessus de toutes les expressions de l'étonnement!

ROSALINDE. — Par mon tempérament de femme, crois-tu donc que parce que je suis caparaçonnée comme un homme, mon âme porte un pourpoint et un haut de chausses? Une minute de retard de plus équivaut pour moi à un voyage de découvertes dans la mer du Sud. Je t'en prie, dis-moi vitement quel il est, et dépêche-toi. Je voudrais que tu pusses bégayer, afin que tu laissasses échapper de ta bouche cet homme mystérieux, à la manière du vin qui sort d'une bouteille à goulot étroit, trop à la fois ou pas du tout. Je t'en

ORLANDO. Quels étaient ces signes?

ROSALINDE. Une joue maigre, ce que vous n'avez pas; un œil battu et cave, ce que vous n'avez pas.... (Acte III, Sc. II.)

prie débouche tes lèvres, afin que je puisse boire tes nouvelles.

Célia. — Ainsi vous pourriez mettre un homme dans votre ventre?

Rosalinde. — Est-ce une créature de Dieu? Quelle espèce d'homme est-il? Sa tête vaut-elle un chapeau et son menton vaut-il une barbe?

Célia. — Oh! il n'a que très-peu de barbe.

Rosalinde. — Eh bien! le ciel lui en enverra davantage s'il se montre reconnaissant. J'attendrai volontiers la croissance de sa barbe, si tu ne veux pas retarder trop longtemps la description de son menton.

Célia. — C'est le jeune Orlando, qui, en un seul instant, fit faire à la fois la culbute au lutteur et à votre cœur.

Rosalinde. — Oh! le diable emporte les plaisanteries! parle sérieusement et comme une sincère jeune fille.

Célia. — C'est lui, cousine, sur ma foi.

Rosalinde. — Orlando?

Célia. — Orlando.

Rosalinde. — O malheureux jour! que ferai-je avec mon pourpoint et mon haut-de-chausses? — Que faisait-il lorsque tu l'as vu? Que disait-il? Quel air avait-il? D'où venait il? Que fait-il ici? S'est-il informé de moi? Où reste-t-il? Sur quelle parole s'est-il séparé de toi et quand dois-tu le revoir? Réponds-moi d'un seul mot.

Célia. — Alors vous ferez bien d'abord d'emprunter pour moi la bouche de Gargantua; le mot que vous me demandez est trop grand pour l'ouverture d'aucune bouche de ce siècle. Répondre par un oui ou un non à tant de demandes est plus difficile que de répondre à un catéchisme.

Rosalinde. — Mais sait-il que je suis dans cette forêt et sous les habits d'un homme? A-t-il aussi bon visage que le jour où il luttait?

Célia. — Il est aussi aisé de compter des atomes que de répondre à toutes les questions d'une personne amoureuse : cependant je vais te faire goûter ma découverte de son individu; savoure-moi religieusement cette nouvelle. Je l'ai trouvé sous un arbre, comme un gland tombé à terre.

Rosalinde. — Il peut bien être appelé l'arbre de Jupiter, celui qui laisse échapper un tel fruit.

Célia. — Veuillez m'écouter, bonne Madame.

Rosalinde. — Continue.

Célia. — Il était donc là, couché, étendu tout de son long, comme un chevalier blessé.

Rosalinde. — Quoique ce fût pitié de voir un tel spectacle, comme il devait bien parer le sol!

Célia. — Crie, halte! à ta langue, je t'en prie; elle caracole hors de saison. Il avait l'équipement d'un chasseur.

Rosalinde. — O mauvais présage! il vient pour tuer mon cœur.

Célia. — Je désirerais chanter ma chanson sans accompagnement; tu me fais toujours sortir du ton.

Rosalinde. — Ne sais-tu pas que je suis femme? ce que je pense, il faut que je le dise. Chérie, continue.

Célia. — Vous me faites perdre le fil de mon récit. Doucement!... n'est-ce pas lui qui vient ici?

Rosalinde. — C'est lui; cachons-nous et observons-le.

(*Rosalinde et Célia se retirent.*)

Entrent ORLANDO *et* JACQUES.

Jacques. — Je vous remercie de votre compagnie; mais, sur ma foi, j'aurais autant aimé être seul.

Orlando. — Et moi de même; mais cependant, pour obéir à l'usage, je vous remercie à mon tour de votre société.

Jacques. — Dieu soit avec vous; puissions-nous nous rencontrer aussi rarement que possible!

Orlando. — Je désire que nous devenions encore plus étrangers l'un à l'autre que nous ne le sommes.

Jacques. — Je vous en prie, ne gâtez plus les arbres en écrivant des chants d'amour sur leur écorce.

Orlando. — Je vous en prie, ne gâtez plus mes vers en les lisant de mauvaise grâce.

Jacques. — Rosalinde est le nom de votre maîtresse?

Orlando. — Oui, exactement.

Jacques. — Je n'aime pas son nom.

Orlando. — On n'a pas pensé à vous plaire lorsqu'on l'a baptisée.

Jacques. — De quelle taille est-elle?

Orlando. — Juste de la taille de mon cœur.

Jacques. — Vous êtes plein de jolies réponses. Vous aurez beaucoup fréquenté les femmes des orfévres et vous aurez appris par cœur les devises de leurs anneaux.

ORLANDO. — Non pas; mais je vous réponds par ces mêmes sentences de tapisseries, où vous avez pris vos demandes.

JACQUES. — Vous avez l'esprit alerte; je crois qu'il a été fait avec les talons d'Atalante. Voulez-vous vous asseoir avec moi? Nous raillerons notre maître, le monde, et toutes nos misères.

ORLANDO. — Je ne veux critiquer personne au monde que moi-même, à qui je reconnais de nombreux défauts.

JACQUES. — Le pire défaut que vous ayez, c'est d'être amoureux.

ORLANDO. — C'est un défaut que je ne changerais pas contre la meilleure de vos vertus. Je suis fatigué de vous.

JACQUES. — Sur ma foi, je cherchais un fou lorsque je vous ai trouvé.

ORLANDO. — Il s'est noyé dans le ruisseau; regardez-y seulement et vous l'y verrez.

JACQUES. — J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO. — Que je tiens pour être celle d'un fou ou d'un zéro.

JACQUES. — Je ne veux pas m'attarder plus longtemps avec vous; adieu, mon bon signor Amour.

ORLANDO. — Je suis charmé de votre départ; adieu, mon bon monsieur Mélancolie. (*Jacques sort; Rosalinde et Célia s'avancent.*)

ROSALINDE, *à part, à* CÉLIA. — Je vais lui parler à la façon d'un valet impertinent, et sous cet habit jouer avec lui le faquin. — Entendez-vous, garde-chasse?

ORLANDO. — Fort bien; que voulez-vous?

ROSALINDE. — Quelle heure est-il, je vous prie?

ORLANDO. — Vous feriez mieux de me demander à quelle partie de la journée nous sommes : il n'y a pas d'horloge dans la forêt.

ROSALINDE. — Alors il n'y a pas de véritable amant dans la forêt; car, s'il y en avait un, comme il soupirerait à chaque minute et gémirait à chaque heure, il proclamerait les pas paresseux du temps aussi bien qu'une horloge.

ORLANDO. — Et pourquoi ne pas dire les pas rapides du temps? Cette expression n'aurait-elle pas été mieux appropriée?

ROSALINDE. — En aucune façon, Monsieur. Le temps marque divers pas avec diverses personnes: je puis vous dire avec qui le temps marche à l'amble, avec qui le temps trotte, avec qui le temps galope, et avec qui il s'arrête.

ORLANDO. — Avec qui trotte-t-il, je t'en prie?

ROSALINDE. — Parbleu! il trotte dur avec une jeune fille entre le jour du contrat et le jour de la célébration de son mariage; quand l'intérim ne serait que de sept jours, le pas du temps est si dur que cet intérim semble long de sept ans.

ORLANDO. — Avec qui le temps va-t-il à l'amble?

ROSALINDE. — Avec un prêtre qui ne sait pas le latin et un riche qui n'a pas la goutte; car le premier dort aisément parce qu'il ne peut étudier, et le second vit joyeusement parce qu'il ne sent aucune souffrance. L'un est exempt du fardeau d'une maigre et inutile science; l'autre est exempt du fardeau d'une pénurie pesante et ennuyeuse : avec ceux-là, le temps marche à l'amble.

ORLANDO. — Avec qui galope-t-il?

ROSALINDE. — Avec un voleur qu'on mène à la potence : car bien qu'il y marche aussi doucement que des pieds puissent marcher, il pense qu'il ne sera que trop tôt arrivé.

ORLANDO. — Avec qui s'arrête-t-il?

ROSALINDE. — Avec les gens de loi en temps de vacances; car, comme ils dorment d'un terme à l'autre, ils ne s'aperçoivent pas que le temps s'écoule.

ORLANDO. — Où demeurez-vous, joli jeune homme?

ROSALINDE. — Avec cette bergère, ma sœur, ici, sur la lisière de la forêt, comme une frange au bord d'un cotillon.

ORLANDO. — Êtes-vous natif de ces lieux?

ROSALINDE. — Comme le lapin, qui, vous le savez, habite là où il est apprivoisé.

ORLANDO. — Il y a dans votre accent plus de pureté que vous ne pourriez en acquérir dans une habitation si écartée.

ROSALINDE. — C'est ce que beaucoup m'ont dit; mais la vérité, c'est que j'ai été instruit à parler par un vieux dévot d'oncle, qui dans sa jeunesse avait été un homme de bonnes manières et ne connaissait que trop bien la courtoisie, car il avait été fort amoureux. Je l'ai entendu faire bien des sermons contre l'amour, et je remercie Dieu de n'être pas une femme, puisque je puis échapper ainsi aux si nombreuses et si folles sottises dont il accusait tout leur sexe en général.

ORLANDO. — Pouvez-vous vous rappeler quelques-uns des principaux péchés qu'il mettait à la charge des femmes?

ROSALINDE. — Il n'y en avait pas de principal; ils se ressemblaient tous comme des sous neufs, et

chaque défaut semblait monstrueux, jusqu'à ce qu'un second vînt faire la paire.

ORLANDO. — Cite-m'en quelques-uns, je t'en prie.

ROSALINDE. — Non, je ne donnerai mes remèdes qu'à ceux qui sont malades. Il y a un homme qui hante cette forêt, et qui maltraite nos jeunes arbrisseaux en gravant le nom de Rosalinde sur leur écorce; il accroche des odes aux aubépines et des élégies aux ronces, toutes déifiant le nom de Rosalinde; si je pouvais rencontrer ce songe-creux, je lui donnerais quelque bonne consultation, car il me paraît qu'il a la fièvre quarte de l'amour.

ORLANDO. — C'est moi qui tremble ainsi de la fièvre amoureuse; je vous en prie, indiquez-moi votre remède.

ROSALINDE. — Vous n'avez en vous aucun des signes qu'énumérait mon oncle : il m'avait appris à reconnaître un homme pris au piége de l'amour, et je suis sûr que vous n'êtes pas prisonnier dans sa cage de joncs.

ORLANDO. — Quels étaient ces signes?

ROSALINDE. — Une joue maigre, ce que vous n'avez pas; un œil battu et cave, ce que vous n'avez pas; un esprit qui ne souffre pas les interrogations, ce que vous n'avez pas; une barbe négligée, ce que vous n'avez pas; mais je vous pardonne pour cela, car tout votre avoir en fait de barbe équivaut simplement à un revenu de frère cadet. Ensuite vos bas devraient être sans jarretières, votre bonnet sans ruban, votre manche déboutonnée, votre soulier dénoué et enfin tout en vous devrait démontrer une insouciante désolation; mais, vous n'êtes pas un tel homme, vous êtes plutôt très-coquet dans votre accoutrement, ce qui semble indiquer que vous vous aimez vous-même plutôt que vous n'aimez une autre personne.

ORLANDO. — Beau jeune homme, je voudrais pouvoir te faire croire que j'aime.

ROSALINDE. — Moi, croire cela! vous pourriez aussi aisément le faire croire à celle que vous aimez, ce qu'elle croira bien plutôt qu'elle n'avouera qu'elle le croit, je vous en réponds; car, c'est là un des points sur lesquels les femmes donnent toujours le démenti à leur conscience. Mais, en bonne vérité, est-ce vous qui suspendez aux arbres les vers où Rosalinde est si fort admirée?

ORLANDO. — Je te le jure par la blanche main de Rosalinde, jeune homme; c'est moi, c'est moi qui suis cet infortuné.

ROSALINDE. — Mais êtes-vous aussi amoureux que vos rimes le disent?

ORLANDO. — Ni rime ni raison ne peuvent exprimer à quel point je le suis.

ROSALINDE. — L'amour est simplement une folie, et les amoureux, je te le déclare, méritent aussi bien que les fous le cabanon noir et le fouet : la raison pour laquelle on ne les punit ni ne les guérit ainsi, est que leur folie est d'espèce si commune que les *fouetteurs* sont amoureux eux aussi. Cependant je fais profession de guérir cette maladie par conseil.

ORLANDO. — Avez-vous jamais guéri quelqu'un par ce moyen?

ROSALINDE. — Oui, j'en ai guéri un, et de la manière que voici. Il fut convenu qu'il s'imaginerait que j'étais sa bien-aimée, sa maîtresse, et je l'obligeai tous les jours à me faire la cour. Alors, comme à cette époque, je n'étais qu'un jeune garçon lunatique, je me montrai tour à tour morose, efféminé, changeant, ardent et tiède, orgueilleux, fantasque, frivole, léger, inconstant, plein de larmes, plein de sourires; ayant quelque chose de chaque passion, n'étant pleinement possédé par aucune, car les jeunes gens et les femmes sont pour la plupart du bétail de cette couleur-là : tantôt je l'aimais, tantôt je l'exécrais; tantôt je le cajolais, tantôt je le reniais; tantôt je pleurais pour lui, tantôt je crachais sur lui; en sorte que je changeai si bien l'humeur amoureuse de mon galant en folie véritable, qu'il finit par s'arracher au torrent du monde et par s'en aller vivre dans un coin, d'une façon toute monastique. C'est ainsi que je le guéris, et je prends sur moi de vous rendre par cette méthode le cœur si net qu'il n'y paraîtra pas une seule tache d'amour, et qu'il sera aussi sain que le cœur d'un mouton bien sain.

ORLANDO. — Je ne voudrais pas être guéri, jeune homme.

ROSALINDE. — Je vous guérirais, si vous vouliez seulement m'appeler Rosalinde et venir tous les jours à ma chaumière me faire la cour.

ORLANDO. — Eh bien! sur la foi de mon amour, j'y consens; dis-moi où est ta chaumière.

ROSALINDE. — Venez-y avec moi et je vous la montrerai; en chemin, vous me direz en quel endroit de la forêt vous habitez. Voulez-vous venir?

TOUCHSTONE. Or çà, Audrey, suis-je toujours votre homme? Ma simple physionomie vous satisfait-elle?
AUDREY. Votre physionomie! Dieu nous protége! qu'est-ce que c'est que votre physionomie? (Acte III, sc. III.)

ORLANDO. — De tout mon cœur, bon jeune homme.

ROSALINDE. — Mais non, vous devez m'appeler Rosalinde. Allons, ma sœur, voulez-vous venir?

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie de la forêt.

Entrent TOUCHSTONE *et* AUDREY; JACQUES, *se tient caché derrière eux.*

TOUCHSTONE. — Allons, vite, ma bonne Audrey; je vais rassembler vos chèvres, Audrey. Or çà, Audrey, suis-je toujours votre homme? Ma simple physionomie vous satisfait-elle?

AUDREY. — Votre physionomie! Dieu nous protége! Qu'est-ce que c'est que votre physionomie?

TOUCHSTONE. — Je suis ici dans ta compagnie et celle de tes bêtes à *barbe*, comme le plus cabriolant des poëtes, l'honnête Ovide, était parmi les *barbares*.

JACQUES, *à part.* — O savoir mal logé! plus mal logé que Jupiter sous un toit de chaume!

TOUCHSTONE. — Lorsqu'un homme voit que ses vers ne sont pas compris et que son bon esprit n'est pas secondé par cet enfant intelligent, l'entendement, cela le frappe de plus d'ahurissement qu'un compte énorme dans une petite auberge. Sur ma foi, je voudrais que les dieux t'eussent créée poétique!

AUDREY. — Je ne sais pas ce que c'est que cela, poétique: est ce quelque chose d'honnête en parole ou en acte? Est-ce quelque chose de vrai?

TOUCHSTONE. — Non, vraiment; car la plus vraie poésie est la plus remplie de fictions; or les

amants sont adonnés à la poésie, et on peut dire que ce qu'ils affirment en poésie ils le feignent en amour.

AUDREY. — Et vous souhaitez alors que les dieux m'eussent faite poétique?

TOUCHSTONE. — Oui, vraiment; car tu me jures que tu es honnête; maintenant, si tu étais un poëte, j'aurais quelque espérance que tu mens.

AUDREY. — Vous voudriez que je ne fusse pas honnête?

TOUCHSTONE. — Non vraiment, à moins que tu ne fusses très-laide; car l'honnêteté accouplée à la beauté, c'est comme du miel qui servirait de sauce à du sucre.

JACQUES, *à part.* — Un fou très-avisé!

AUDREY. — Bon, je ne suis pas belle, et c'est pourquoi je prie les dieux de me rendre honnête.

TOUCHSTONE. — Il est vrai que déposer l'honnêteté chez une laide souillon, c'est comme poser un bon mets dans un plat sale.

AUDREY. — Je ne suis pas une souillon, quoique je remercie les dieux d'être laide.

TOUCHSTONE. — Bien! loués soient les dieux pour ta laideur! la souillonnerie pourra venir plus tard. Mais, qu'il en soit ce qu'il pourra, je t'épouserai; et à cette fin je suis allé trouver messire Olivier Martext, le curé du plus proche village, qui m'a promis de venir me retrouver en cet endroit de la forêt et de nous y unir.

JACQUES, *à part.* — J'ai grande envie de voir cette rencontre.

AUDREY. — Bien, que les dieux nous donnent la joie!

TOUCHSTONE. — *Amen!* Un homme qui serait d'un cœur timide pourrait certes reculer dans cette entreprise; car ici nous n'avons d'autre temple que le bois et d'autre assistance que des bêtes à cornes. Mais qu'est-ce que cela fait? Courage! Autant les cornes sont odieuses, autant elles sont nécessaires. Il a été dit : Il est plus d'un homme qui ne connaît pas le pourquoi de ses biens. C'est juste : il est plus d'un homme qui a de bonnes cornes et qui n'en sait pas le pourquoi. Parbleu! c'est la dot que lui apporte sa femme; ce n'est pas un bien qu'il ait acquis lui-même. Des cornes? Oui, parfaitement. N'y a-t-il que les pauvres gens qui en aient? Non, non, le plus noble daim en a d'aussi grandes que la pure racaille. Faut-il dire alors que le célibataire est bien heureux? Non, car de même qu'une ville fortifiée est plus noble qu'un village, ainsi le front fortifié d'un homme marié est plus honorable que le front démantelé d'un célibataire, et de même qu'il vaut mieux être armé pour la défense que dépourvu de moyens de tactique, ainsi il vaut mieux avoir des cornes que d'en manquer. — Voici messire Olivier.

Entre MESSIRE OLIVIER MARTEXT.

TOUCHSTONE. — Messire Olivier, vous êtes le bienvenu. Voulez-vous nous dépêcher ici sous cet arbre, ou bien faut-il que nous vous suivions à votre chapelle?

MESSIRE OLIVIER. — N'y a-t-il ici personne pour présenter la femme?

TOUCHSTONE. — J'entends ne la recevoir en présence de personne.

MESSIRE OLIVIER. — Il faut absolument qu'elle soit présentée, sans quoi le mariage ne serait pas légal.

JACQUES, *s'avançant.* — Continuez, continuez, je la présenterai.

TOUCHSTONE. — Bonjour, mon bon Monsieur *Comment vous appelle-t-on?* comment allez-vous, Monsieur? Dieu vous bénisse pour votre subite arrivée! Je suis charmé de vous voir; j'ai là un petit passe-temps en train, Monsieur. Je vous en prie, couvrez-vous.

JACQUES. — Vous voulez vous marier, casaquin bariolé?

TOUCHSTONE. — Monsieur, de même que le bœuf a son joug, le cheval son frein et le faucon ses clochettes, de même l'homme a ses désirs, et de même que les pigeons se becquettent, de même les époux voudraient se mordiller.

JACQUES. — Comment! vous, un homme de votre éducation, vous voulez vous marier sous un buisson comme un mendiant? Allez-vous-en à l'église et demandez un bon prêtre qui vous dira ce que c'est que le mariage : ce gaillard ne vous unira que comme on joint les boiseries; et alors il y aura un de vous qui deviendra comme un panneau trop court, et qui, comme le bois vert, se retirera, se retirera.

TOUCHSTONE, *à part.* — J'ai dans l'idée que je ferais mieux de me faire marier par lui que par un autre; car il n'est pas probable qu'il me marie bien, et alors si je ne suis pas bien marié, j'aurai là plus tard une bonne excuse pour laisser ma femme.

JACQUES. — Viens avec moi et laisse-moi te conseiller.

TOUCHSTONE. — Venez, ma douce Audrey.

Nous devons être mariés ou vivre en concubinage. Adieu, mon bon messire Olivier. Ce n'est pas comme dans cette chanson :

O mon doux Olivier,
O mon doux Olivier,
Ne me laisse pas derrière toi.

Mais comme dans celle-ci :

File d'ici,
Va-t'en, te dis-je ;
Je ne veux pas me marier avec toi

(*Sortent Jacques, Touchstone et Audrey.*)

Messire Olivier. — Peu importe; jamais les railleries de tous ces fantasques drôles ne me feront oublier mon ministère. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt. Devant une chaumière.

Entrent ROSALINDE *et* CÉLIA.

Rosalinde. — Renonce à me parler; je veux pleurer.

Célia. — Pleure, je t'en prie; mais cependant aie la grâce de considérer que les larmes ne conviennent pas à un homme.

Rosalinde. — Mais n'ai-je pas une cause de pleurer?

Célia. — Une aussi bonne cause qu'on peut le désirer; par conséquent, pleure.

Rosalinde. — Il n'est pas jusqu'à sa chevelure qui ne soit fausse de couleur.

Célia. — Elle est un tant soit peu plus brune que celle de Judas; et ses baisers sont, parbleu! les propres enfants de Judas.

Rosalinde. — En réalité, sa chevelure est d'une bonne couleur.

Célia. — D'une excellente couleur! Le châtain a toujours été la couleur par excellence.

Rosalinde. — Et ses baisers sont aussi pleins de religion que l'attouchement du pain bénit.

Célia. — Il aura acheté une paire des anciennes lèvres de Diane : une nonne de la communauté de l'Hiver n'embrasse pas plus religieusement; la glace même de la chasteté est dans ses baisers.

Rosalinde. — Mais pourquoi a-t-il juré qu'il viendrait ce matin et ne vient-il pas ?

Célia. — Oh! bien certainement, il n'a pas de loyauté.

Rosalinde. — Est-ce votre opinion ?

Célia. — Oui; je crois bien qu'il n'est pas un coupe-bourse ou un voleur de chevaux ; mais, quant à sa véracité en amour, je l'estime aussi creuse qu'un gobelet vide ou qu'une noix mangée des vers.

Rosalinde. — Il n'est pas sincère en amour?

Célia. — Si, lorsqu'il est amoureux; mais je crois qu'il n'est pas amoureux.

Rosalinde. — Vous l'avez entendu jurer qu'il l'était.

Célia. — *Était* n'est pas la même chose que *est:* en outre, le serment d'un amoureux n'a pas plus de force que la parole d'un cabaretier : les deux ne font qu'affirmer de faux comptes. Il fait ici, dans la forêt, partie de la suite du duc, votre père?

Rosalinde. — J'ai rencontré hier le duc, et j'ai eu un long entretien avec lui. Il m'a demandé quelle était ma parenté; je lui ai répondu qu'elle était aussi bonne que la sienne; là-dessus, il a ri et m'a laissé partir. Mais pourquoi parlons-nous de pères, lorsqu'il y a des hommes comme Orlando?

Célia. — Oh! c'est un homme brave! il écrit de braves vers, prononce de braves paroles, jure de braves serments et les brise bravement, tout au travers du cœur de sa maîtresse, pareil à un jouteur novice qui, n'éperonnant son cheval que d'un côté, vient briser sa lance comme un noble oison : mais tout est brave de ce que monte la jeunesse et de ce que guide la folie. — Qui vient ici?

Entre CORIN.

Corin. — Maître et maîtresse, vous vous êtes souvent enquis du berger qui se lamentait sur son amour, de celui que vous vîtes assis près de moi sur le gazon, faisant l'éloge de la fière et orgueilleuse bergère qui était sa maîtresse.

Célia. — Eh bien! quelles nouvelles de lui?

Corin. — Si vous voulez voir une scène jouée au naturel entre le sincère amour au teint pâle et le dédain méprisant et orgueilleux au teint cramoisi, venez à quelque distance d'ici, et je vous la montrerai, si vous voulez y assister.

Rosalinde. — Oh! allons, partons d'ici. Les amoureux aiment à se nourrir de la vue des amoureux. Conduis-nous vers ce spectacle, et tu pourras dire ensuite que j'ai joué dans leur comédie le rôle d'un personnage actif. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie de la forêt.

Entrent SILVIUS *et* PHŒBÉ.

SILVIUS. — Ma douce Phœbé, ne me méprisez pas; ne me méprisez pas, Phœbé! Dites-moi que vous ne m'aimez pas, mais ne le dites pas avec autant d'amertume. Le bourreau public, dont le cœur est endurci par la vue habituelle de la mort, ne fait pas tomber la hache sur le cou du patient avant de lui avoir d'abord demandé pardon. Voulez-vous donc être plus dure que celui qui passe toute sa vie à faire couler le sang?

Entrent derrière la scène ROSALINDE, CELIA *et* CORIN.

PHŒBÉ. — Je ne voudrais pas être ton bourreau, et je te fuis précisément parce que je ne voudrais pas te faire du mal. Tu me dis que mes yeux t'assassinent : voilà qui est joli, ma foi, et qui se rapproche beaucoup de la vérité, d'appeler assassins, tyrans, bouchers, les yeux qui sont les organes les plus frêles et les plus doux, qui ferment leurs portes poltronnes devant des atômes! Eh bien, maintenant, je te regarde avec colère de tout mon cœur; si mes yeux peuvent blesser, qu'ils te tuent maintenant. Voyons, fais semblant de t'évanouir; voyons, tombe un peu à terre; et si tu ne le peux pas, par décence, par décence, veuille ne pas mentir et ne plus dire que mes yeux sont des assassins. Allons, montre-moi la blessure que mon œil t'a faite. Égratigne-toi avec une épingle, et il te restera quelque cicatrice aussi petite qu'elle soit; appuie-toi sur un roseau, la paume de ta main en gardera pour un moment l'empreinte et la marque sensible : mais au contraire, mes yeux que tout à l'heure j'ai dirigés contre toi ne te font pas de mal, et j'en suis sûre, il n'y a pas dans les yeux de force capable de blesser.

SILVIUS. — O ma chère Phœbé, si jamais, — et ce jamais peut être bien proche, — vous rencontrez un frais visage qui ait le pouvoir de vous séduire, vous connaîtrez alors les blessures invisibles que font les flèches aiguës de l'amour.

PHŒBÉ. — Oui, mais jusqu'à cette époque ne t'approche pas de moi : quand ce moment sera venu, je te permets de m'affliger par tes railleries et de ne pas prendre pitié de moi, car jusqu'à ce moment je n'aurai pas pitié de toi

ROSALINDE, *s'avançant.* — Et pourquoi cela, je vous prie? Quelle était donc votre mère pour que vous vous permettiez d'insulter et de fouler triomphalement aux pieds les malheureux? Ce n'est pas une raison parce que vous n'avez pas de beauté, — car sur ma foi je ne vois pas plus votre beauté que je ne pourrais voir mon lit le soir sans lumière, — pour être ainsi orgueilleuse et sans pitié? Eh bien, que voulez-vous dire? Pourquoi me regardez-vous? Je ne vois pas autre chose en vous qu'une des denrées les plus ordinaires de la manufacture de la nature. Mort de ma petite existence, je crois qu'elle a l'intention d'embarbouiller mes yeux, à moi aussi! Non, sur ma foi, orgueilleuse Madame, n'espérez pas une telle chose; ce ne sont pas vos sourcils couleur d'encre, votre chevelure de soie noire, vos grands yeux de vache et vos joues de crême qui pourront soumettre mon cœur au culte de votre personne. Et vous, sot berger, pourquoi donc la suivez-vous comme une brume du sud qui souffle à la fois le vent et la pluie? Vous êtes mille fois plus beau comme homme qu'elle comme femme. C'est grâces aux imbéciles comme vous que le monde est peuplé de vilains enfants. Ce n'est pas son miroir, c'est vous qui la flattez, et c'est grâces à vous qu'elle se voit plus belle qu'aucun de ses traits ne peut la montrer. Mais connaissez-vous mieux, mademoiselle : à genoux, et remerciez Dieu, en jeûnant, d'avoir conquis l'amour d'un brave homme; car je vous le dirai amicalement à l'oreille, vendez-vous quand vous pourrez, vous n'êtes pas pour tous les marchés. Demandez pardon à cet homme, aimez-le, acceptez son offre : la laideur est double lorsqu'elle s'enlaidit par la raillerie. Là-dessus, prends-la pour femme et porte-toi bien, berger.

PHŒBÉ. — Doux jeune homme, je vous en prie, grondez-moi pendant toute une année; j'aime mieux vous entendre me gronder que d'entendre cet homme me courtiser.

ROSALINDE, *à Phœbé.* — Il est tombé amoureux de votre laideur, (*A Silvius.*) et voilà qu'elle s'éprend de ma colère. Puisqu'il en est ainsi, toutes les fois qu'elle te répondra par des regards irrités, je la tremperai d'une pluie de paroles amères. (*A Phœbé.*) Pourquoi me regardez-vous ainsi?

PHŒBÉ. — Ce n'est pas parce que je vous veux du mal.

ROSALINDE. — Ne devenez pas amoureuse de

JACQUES. Je t'en prie, joli jeune homme, laisse-moi faire plus ample connaissance avec toi.
ROSALINDE. On dit que vous êtes un camarade mélancolique. (Acte IV, sc. I.)

moi, je vous en prie, car je suis plus fausse que les serments faits dans le vin : en outre, je ne vous aime pas. Si vous voulez savoir où est ma demeure, c'est à ce bouquet d'oliviers qui est là tout proche. Voulez-vous venir, ma sœur? — Berger, mène-là dur. — Venez, ma sœur. — Bergère, regardez-le d'un meilleur œil et ne soyez pas orgueilleuse. Il n'y a personne d'aussi aveugle que lui, quoique tout le monde puisse voir clair sur votre compte. Allons, à notre troupeau. (*Sortent Rosalinde, Célia et Corin.*)

PHŒBÉ. — O berger défunt! combien je vois maintenant la vérité de ta parole :

Qui donc a jamais aimé qui n'ait aimé à première vue.

SILVIUS. — Douce Phœbé!
PHŒBÉ. — Hé, que dis-tu, Silvius?
SILVIUS. — Douce Phœbé, aie pitié de moi.
PHŒBÉ. — Vrai, j'ai bien du chagrin pour toi, mon aimable Silvius.
SILVIUS. — Là ou il y a chagrin, il doit y avoir désir de l'alléger : si vous avez chagrin de ma peine d'amour, donnez-moi votre amour, et votre chagrin et ma peine seront exterminés du même coup.
PHŒBÉ. — Tu as mon amitié, n'est-ce pas tout près de l'amour?
SILVIUS. — Je vous voudrais.
PHŒBÉ. — Oh ça, ce serait de la convoitise. Silvius, il fut un temps où je te haïssais; ce n'est pas cependant que je porte de l'amour, mais puisque tu sais si bien parler d'amour, ta compagnie, qui d'abord m'était insupportable, je la supporterai; oui, et je veux aussi t'employer. Mais ne va pas espérer une plus grande récompense que le plaisir de t'employer pour moi.

Silvius. — Si saint et si parfait est mon amour, et je vis dans une telle pauvreté de grâce, que ce sera pour moi une récolte opulente de glaner les épis laissés derrière l'homme qui moissonne à plein champ dans ton cœur : laisse échapper de temps à autre un pauvre sourire perdu, il me suffira pour vivre.

Phœbé. — Connais-tu le jeune homme qui me parlait tout à l'heure?

Silvius. — Non, pas beaucoup; mais je l'ai rencontré souvent. C'est lui qui a acheté la chaumière et les pâturages qui appartenaient au vieux bourru.

Phœbé. — Si je m'informe de lui, ne va pas croire que je l'aime ; ce n'est qu'un enfant maussade · cependant il parle bien. Mais est-ce que j'ai souci des paroles? cependant les paroles font bien lorsque celui qui les dit plaît à ceux qui les entendent. C'est un joli jeune homme : non pas très-joli. A coup sûr, il est orgueilleux, et cependant son orgueil lui va bien. Il fera un très-joli homme : ce qu'il a de mieux en lui, c'est son teint, et si sa langue blesse vite, son œil guérit plus vite encore. Il n'est pas très grand : cependant il est grand pour son âge : sa jambe est couci-couci, et cependant elle est bien. Ses lèvres sont d'un joli rouge, d'un rouge un peu plus foncé et un peu plus chaud que celui qui est fondu sur ses joues; c'est juste la différence entre le rouge plein et l'incarnat nuancé. Il y a certaines femmes, Silvius, qui, si elles l'avaient regardé en détail comme je l'ai fait, auraient été bien près d'en devenir amoureuses; mais pour ma part, je ne l'aime ni ne le hais; et cependant j'aurais plus de raison de le haïr que de l'aimer, car à quel propos est-il venu me morigéner? Il a dit que mes yeux étaient noirs et ma chevelure noire, et, autant qu'il m'en souvienne, il m'a méprisée; je ne comprends pas comment je ne lui ai pas rendu ses reproches : mais cela ne fait rien; ce qui est oublié n'est pas perdu. Je vais lui écrire une lettre avec de la bonne encre et tu la lui porteras; veux-tu, Silvius?

Silvius. — De tout mon cœur, Phœbé.

Phœbé. — Je vais lui écrire tout de suite; j'ai ma lettre toute faite dans ma tête et dans mon cœur : je serai très-mordante; quelques mots, et très-secs. Viens avec moi, Silvius.

(*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La forêt des Ardennes.

Entrent ROSALINDE, CÉLIA *et* JACQUES.

Jacques. — Je t'en prie, joli jeune homme, laisse-moi faire plus ample connaissance avec toi.

Rosalinde. — On dit que vous êtes un camarade mélancolique.

Jacques. — Cela est vrai, et j'aime mieux être ainsi que d'humeur joyeuse.

Rosalinde. — Ceux qui sont à l'extrémité de l'une ou l'autre humeur sont des gens abominables et s'exposent plus que les ivrognes à la censure publique.

Jacques. — Morbleu! il est bon d'être triste et de ne rien dire.

Rosalinde. — Alors il est bon d'être un poteau.

Jacques. — Je n'ai ni la mélancolie du savant qui vient d'émulation, ni celle du musicien qui vient de caprice, ni celle du courtisan qui vient d'orgueil, ni celle du soldat qui vient d'ambition, ni celle de l'homme de loi qui est politique, ni celle des femmes qui n'est que miévrerie, ni celle des amants qui est toutes les autres ensemble. La mienne est une mélancolie qui m'est propre, composée d'une foule d'essences extraites d'une foule d'objets ; ce sont les spectacles variés contemplés durant mes voyages qui, ruminés sans cesse par ma pensée, m'enveloppent dans une tristesse très-originale.

Rosalinde. — Un voyageur! ma foi vous avez grande raison d'être triste. Je crains que vous n'ayez vendu vos propres terres pour voir celles des autres. Avoir beaucoup vu et ne rien posséder, c'est avoir de riches yeux et de pauvres mains.

Jacques. — Oui, j'y ai gagné mon expérience.

Rosalinde. — Et votre expérience vous rend triste : j'aimerais mieux avoir une folie qui me rendît joyeux qu'une expérience qui me rendît triste; et voyager pour cela, encore!

Entre ORLANDO.

Orlando. — Bonjour et bonheur, chère Rosalinde!

Jacques. — Ah bien! si vous parlez en vers blancs, Dieu soit avec vous!

Rosalinde. — Adieu, monsieur le voyageur; ayez soin de blaiser et de porter des costumes étrangers; dépréciez tous les avantages de votre pays; méprisez la nation où vous êtes né et allez jusqu'à gourmander Dieu pour vous avoir fait tel que vous êtes; sans cela, il me sera difficile de croire que vous avez jamais nagé en gondole. (*Jacques sort.*) Eh bien, Orlando, où avez-vous été tout ce temps? Vous un amant! si vous me jouez encore un tour pareil, ne vous présentez jamais à mes yeux.

Orlando. — Ma belle Rosalinde, je ne suis pas en retard d'une heure sur ma promesse.

Rosalinde. — Laisser en retard d'une heure une promesse d'amour! Celui qui diviserait une minute en mille parties et qui dans une affaire d'amour serait en retard d'un seul de ces millièmes, on pourrait dire de lui que Cupidon lui a frappé sur l'épaule, mais je garantirais que son cœur n'a pas été entamé.

Orlando. — Pardonnez-moi, ma chère Rosalinde.

Rosalinde. — Non, si vous êtes aussi lambin, ne vous présentez plus à mes yeux; j'aimerais autant être courtisée par un colimaçon.

Orlando. — Par un colimaçon!

Rosalinde — Oui, par un colimaçon, car s'il vient lentement, il porte sa maison sur sa tête; ce qui est plus que vous ne pourriez en assigner en douaire à une femme. En outre, il porte sa destinée avec lui.

Orlando. — Quelle est-elle?

Rosalinde. — Ses cornes parbleu, et il est presque inévitable que vos pareils en soient dotés par leurs femmes; tandis que lui, se présente armé de sa fortune et prévient ainsi le scandale de son épouse.

Orlando. — La vertu n'est pas ouvrière en cornes et ma Rosalinde est vertueuse.

Rosalinde. — Et je suis votre Rosalinde.

Célia. — Il lui plaît de vous appeler ainsi; mais il a une Rosalinde qui a meilleur air que vous.

Rosalinde. — Allons, faites-moi la cour, faites-moi la cour; car je suis tout à l'heure dans mon humeur des dimanches et j'aimerais assez à me laisser aller. Que me diriez-vous maintenant si j'étais votre vraie, vraie Rosalinde?

Orlando. — Je vous embrasserais avant de parler.

Rosalinde. — Non, vous feriez mieux de parler d'abord; puis, lorsque vous seriez obligé de vous arrêter, faute de matière, vous saisiriez cette occasion d'embrasser. De très-bons orateurs crachent lorsqu'ils se trouvent à court; et quant aux amants, quand la matière leur manque, ce dont Dieu nous garde, l'expédient le plus net est d'embrasser.

Orlando. — Mais si le baiser est refusé?

Rosalinde. — Alors cela vous oblige à supplier et la conversation recommence.

Orlando. — Qui pourrait se trouver à court devant sa maîtresse bien-aimée?

Rosalinde. — Vous, parbleu, si j'étais votre maîtresse : sans quoi je penserais que ma vertu est plus moisie que mon esprit.

Orlando. — Quoi! parce que je me serais apprêté....

Rosalinde. — Non pas à cause de votre toilette, et cependant à cause de vos apprêts. Ne suis-je pas votre Rosalinde?

Orlando. — J'éprouve une certaine joie à dire que vous l'êtes, parce que je voudrais parler d'elle.

Rosalinde. — Eh bien! je vous dis, en sa personne, que je ne veux pas de vous.

Orlando. — Alors, en ma propre personne, je meurs.

Rosalinde. — Non, ma foi, mourez par procuration. Ce pauvre monde est presque vieux de six mille ans, et pendant tout ce temps-là il n'est pas un homme qui soit mort en sa propre personne, *videlicet*, pour affaire d'amour. Troïlus eut la tête cassée par une massue grecque; cependant il avait fait ce qu'il avait pu pour mourir auparavant, et c'est un des modèles des amoureux. Léandre au-

rait vécu bien des heureuses années, Héro se fût-elle faite religieuse, n'eût été une certaine chaude nuit de juin; car, bon jeune homme, il n'était entré dans l'Hellespont que pour se baigner; là, il fut pris de la crampe et se noya, et les sots chroniqueurs de l'époque découvrirent que c'était à cause de Héro de Sestos. Mais tout cela n'est que mensonge. Les hommes sont morts de temps à autre et les vers les ont mangés, mais ce n'est pas par amour qu'ils sont morts.

Orlando. — Je ne voudrais pas que ma vraie Rosalinde fût de cette humeur là, car, je le déclare, le froncement de son sourcil suffirait pour me tuer.

Rosalinde. — Par la main que voici, ce froncement de sourcils ne tuerait pas une mouche. Mais allons, je veux être maintenant votre Rosalinde en humeur plus accommodante; demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorderai.

Orlando. — Alors, aimez-moi, Rosalinde.

Rosalinde. — Oui, ma foi; ainsi ferai-je tous les jours de la semaine, vendredis et samedis compris.

Orlando. — Et veux-tu de moi?

Rosalinde. — Oui, et de vingt pareils.

Orlando. — Que dis-tu?

Rosalinde. — Est-ce que vous n'êtes pas bon?

Orlando. — J'espère que je le suis.

Rosalinde. — Eh bien! alors, on ne saurait trop désirer d'une bonne chose. — Venez, ma sœur, vous serez le prêtre et vous nous marierez. — Donnez-moi votre main, Orlando. — Que dites-vous, ma sœur?

Orlando. — Marie-nous, je t'en prie.

Célia. — Je ne sais pas les paroles.

Rosalinde. — Vous devez commencer ainsi : « Orlando, voulez-vous?... »

Célia. — Allez. — Voulez-vous, Orlando, prendre pour femme cette Rosalinde?

Orlando. — Je le veux.

Rosalinde. — Oui, mais quand?

Orlando. — Parbleu, dès à présent, le plus tôt qu'elle pourra nous marier.

Rosalinde. — Alors, il faut que vous disiez : « Je te prends pour femme, Rosalinde. »

Orlando. — Je te prends pour femme, Rosalinde.

Rosalinde. — Je devrais vous demander vos papiers, mais n'importe. « Je te prends pour mon mari, Orlando. » Voilà une fiancée qui devance le prêtre, mais à coup sûr la pensée d'une femme devance ses actions.

Orlando. — Ainsi font toutes les pensées; elle sont ailées.

Rosalinde. — Maintenant, dites-moi combien de temps vous la garderez, lorsque vous en aurez pris possession.

Orlando. — Toujours et un jour.

Rosalinde. — Dites un jour, en retranchant le toujours. Non, non, Orlando : les hommes sont Avril lorsqu'ils font leur cour, Décembre lorsqu'ils sont mariés; les jeunes filles sont Mai tant qu'elles sont filles, mais le ciel change bien lorsqu'elles sont femmes. Je serai plus jalouse de toi qu'un ramier de Barbarie de sa colombe, plus criarde qu'un perroquet exposé à la pluie, plus extravagante qu'un singe, plus folle dans mes désirs qu'une guenon. Je pleurerai pour rien, comme une Diane de fontaine, et cela quand tu seras en humeur de gaieté; je rirai comme une hyène, et cela lorsque tu auras envie de dormir.

Orlando. — Est-ce-là ce que fera ma Rosalinde?

Rosalinde. — Par ma vie, elle fera comme je fais.

Orlando. — Oh! mais elle est sage.

Rosalinde. — Sans doute, sans cela elle n'aurait pas l'esprit de faire ce que je fais. La plus sage n'est que la plus maligne. Tirez le verrou sur l'esprit d'une femme, il sautera par la fenêtre; fermez la fenêtre, il sortira par le trou de la serrure; bouchez le trou de la serrure, il s'échappera par la cheminée avec la fumée.

Orlando. — Un homme qui aurait une femme avec un tel esprit pourrait dire : « Esprit, où t'en vas-tu? »

Rosalinde. — Certes, et vous pourriez garder ce moyen de l'arrêter pour le cas où vous verriez l'esprit de votre femme aller au lit de votre voisin.

Orlando. — Et quelle ressource d'esprit, l'esprit trouverait-il pour s'excuser?

Rosalinde. — Parbleu! il dirait qu'elle y allait pour vous y chercher. Vous ne prendrez jamais une femme sans réponse, à moins que vous ne la preniez sans sa langue. Oh! s'il est une femme qui ne sache pas rejeter ses fautes sur le compte de son mari, que celle-là n'élève jamais son enfant elle-même, car elle l'élèverait comme un imbécile.

Orlando. — Il faut que je te laisse pendant ces deux prochaines heures, Rosalinde.

Rosalinde. — Hélas! cher amour, je ne puis me passer de toi deux heures!

CHANT DES SEIGNEURS.
Qu'aura-t-il, celui qui a tué le daim?
Sa peau de cuir et ses cornes à porter.

(Acte IV, sc. I.)

ORLANDO. — Je dois faire partie de la compagnie du duc pendant son dîner; à deux heures, je serai de retour près de toi.

ROSALINDE. — Oui, allez votre chemin, allez votre chemin; je savais bien quel homme vous vous montreriez; mes amis m'en avaient avertie et j'étais tout à fait de leur avis : mais c'est votre langue flatteuse qui m'a séduite. Allons, ce n'est qu'une femme abandonnée, et là-dessus, vienne la mort! Ainsi deux heures est votre heure?

ORLANDO. — Oui, ma douce Rosalinde.

ROSALINDE. — *Sur ma foi*, et *en bonne franchise* et *Dieu me rende bonne*, et par tous les autres gentils serments qui ne sont pas dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, si vous êtes en retard d'une minute sur l'heure indiquée, je serai convaincue que vous êtes le parjure le plus forcené, l'amant le plus frivole, le plus indigne de celle que vous appelez votre Rosalinde que l'on puisse trouver dans l'énorme régiment des infidèles : par conséquent, craignez ma censure et tenez votre promesse.

ORLANDO. — Avec autant de religion que si tu étais vraiment ma Rosalinde : là-dessus, adieu.

ROSALINDE. — Bon, le temps est le vieux juge qui examine tous les coupables de cette espèce; laissons le temps juger. Adieu! (*Sort Orlando.*)

CÉLIA. — Vous avez tout simplement calomnié notre sexe, avec votre bavardage amoureux: vous mériteriez qu'on vous relevât votre pourpoint et votre haut de chausses sur la tête pour montrer au monde le délit que l'oiseau a commis contre son propre nid.

ROSALINDE. — O cousine, cousine, cousine, ma jolie petite cousine, si tu savais à combien de brasses je suis enfoncée sous l'amour! Mais cet amour ne peut être sondé; mon affection a un fond introuvable, comme la baie de Portugal.

CÉLIA. — Ou, pour mieux dire, cet amour est sans fond, de sorte qu'autant vous y versez d'affection, autant il s'en échappe.

ROSALINDE. — Non, qu'il soit juge de la profondeur de mon amour, ce malicieux bâtard de Vénus, qui fut engendré d'une pensée, conçu d'un caprice, qui naquit d'une folie, ce petit gredin d'aveugle, qui trompe les yeux de tout le monde, parce qu'il n'a plus les siens. Je dois te dire, Aliena, qu'il m'est impossible de me passer de la vue d'Orlando : je vais aller trouver un ombrage et soupirer jusqu'à son retour.

CÉLIA. — Et moi, je vais dormir. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Entrent JACQUES *et* DES SEIGNEURS.

JACQUES. — Quel est celui qui a tué le daim?

PREMIER SEIGNEUR. — C'est moi, Monsieur.

JACQUES. — Présentons cet homme au duc comme un conquérant romain; il serait bon aussi de lui mettre les cornes sur la tête, en guise de trophée triomphal. Est-ce que vous n'avez pas de chanson pour cette circonstance, garde-chasse?

SECOND SEIGNEUR. — Pardon, Monsieur.

JACQUES. — Chantez-la; il importe peu qu'on la chante en accord, pourvu que cela fasse bien du bruit.

CHANSON.

Qu'aura-t-il celui qui a tué le daim?
Sa peau de cuir et ses cornes à porter.
Puis, ramenons-le en chantant à son logis.
N'aie pas honte de porter les cornes,
C'était un cimier, avant que tu fusses né;
Le père de ton père l'a porté,
Et ton père l'a porté.
Les cornes, les cornes, les nobles cornes,
Ne sont pas chose à tourner en dérision.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie de la forêt.

Entrent ROSALINDE *et* CÉLIA.

ROSALINDE. — Eh bien, qu'en dites-vous? n'est-il pas deux heures passées? et pas plus d'Orlando que rien du tout!

CÉLIA. — Je vous garantis que, poussé par son pur amour et sa cervelle troublée, il aura pris son arc et ses flèches et s'en sera allé.... dormir. Regardez, qui vient ici?

Entre SILVIUS.

SILVIUS. — Mon message est à votre adresse, beau jeune homme; mon aimable Phœbé m'a ordonné de vous remettre ceci. (*Il lui donne une lettre.*) Je n'en connais pas le contenu, mais si j'en juge, par le sourcil courroucé et la furie de guêpe qui se faisaient remarquer en elle pendant qu'elle écrivait, cette lettre doit être sur un ton plein de colère. Pardonnez-moi; je ne suis que son innocent messager.

ROSALINDE. — Voilà une lettre qui ferait sortir

des gonds la patience elle-même et lui ferait jouer le rôle de Rodomont. Emportez cela, emportez tout! Elle me dit que je ne suis pas beau, que je manque de manières; elle m'appelle orgueilleux et me dit qu'il lui serait impossible de m'aimer, quand bien même les hommes seraient aussi rares que le Phénix. Sur ma foi! son amour n'est pas le lièvre que je chasse. Pourquoi m'écrit-elle ainsi? Très-bien, berger, très-bien, c'est une lettre de votre propre invention.

SILVIUS. — Non, je le déclare, je n'en connais pas le contenu; c'est Phœbé qui l'a écrite.

ROSALINDE. — Allons, allons, vous êtes un imbécile; l'excès de l'amour vous a fait perdre la tête. J'ai vu sa main: elle a une main de cuir, une main couleur pierre de taille; j'ai cru vraiment qu'elle avait mis ses vieux gants, mais c'étaient ses mains. Elle a une main de marmitonne; mais peu importe: je dis qu'elle n'a jamais conçu cette lettre; c'est une lettre de l'invention et de l'écriture d'un homme.

SILVIUS. — Elle est d'elle, pour sûr.

ROSALINDE. — Comment! elle est écrite d'un style violent et cruel, d'un style de spadassin! Comment! elle me défie comme un Turc défierait un chrétien! Le cerveau délicat d'une femme serait incapable de laisser échapper de pareilles inventions gigantesquement grossières, de tels mots éthiopiens, plus noirs par leur signification que par leur physionomie. Voulez vous entendre la lecture de cette lettre?

SILVIUS. — Oui, si cela vous plaît, car je n'en connais rien encore, quoique je ne connaisse que trop la cruauté de Phœbé.

ROSALINDE. — Vraiment elle me *phœbéise*; écoutez comme parle ce tyran (*elle lit*).

Es-tu un Dieu changé en berger,
Toi qui as brûlé un cœur de vierge?

Une femme peut-elle railler ainsi?

SILVIUS. — Vous appelez cela des railleries?

ROSALINDE, *lisant*:

Pourquoi, te dépouillant de ta divinité,
Guerroies-tu contre un cœur de femme?

Avez-vous jamais vu pareille raillerie?

(*Elle continue à lire.*)

Jusqu'à présent les yeux des hommes qui m'avaient courtisée,
N'avaient pu me faire aucun mal.

Elle insinue que je suis une bête.

(*Elle continue à lire.*)

Si le mépris de vos yeux brillants
A eu le pouvoir d'éveiller dans les miens un tel amour,
Hélas! quels extraordinaires effets auraient-ils produits en moi,
S'ils m'avaient regardée avec une douce expression!
Je vous aimais pendant que vous me grondiez,
Que n'auraient donc pu vos prières pour m'émouvoir!
Celui qui t'apporte cette expression de mon amour,
Se doute peu de l'amour que tu m'inspires:
Remets-lui pour moi ta réponse,
Soit que ta jeunesse et ton inclination
Acceptent l'offre loyale
De ma personne et de tout ce qui dépend de moi;
Soit que tu refuses l'offre de mon amour,
Et alors je chercherai comment je dois mourir.

SILVIUS. — Vous appelez cela des gronderies?

CÉLIA. — Hélas! pauvre berger!

ROSALINDE. — Est-ce que vous vous apitoyez sur lui? non, il ne mérite aucune pitié. Peux-tu aimer une telle femme? Comment! te faire servir d'instrument! jouer sur toi de faux airs! cela est intolérable! C'est bon, retourne vers elle; car je vois que l'amour a fait de toi une couleuvre apprivoisée, et dis lui ceci: que si elle m'aime, je lui commande de t'aimer; et que si elle refuse, je ne la prendrai jamais, à moins que tu ne me supplies en sa faveur. Si tu es un sincère amant, pars, et plus un mot, car voici quelqu'un qui arrive. (*Silvius sort.*)

Entre OLIVIER.

OLIVIER. — Bonjour, beaux jeunes gens. Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, où se trouve dans la clairière de cette forêt une bergerie environnée d'oliviers?

CÉLIA. — A l'ouest de l'endroit où nous sommes, dans ce fonds voisin là-bas; suivez la rangée d'osiers qui borde ce ruisseau murmurant, puis laissez-la à votre main gauche et vous y êtes: mais à cette heure la maison se garde elle-même; il n'y a personne.

OLIVIER. — Si un œil peut être instruit par les indications d'une langue, je dois vous reconnaître à la description qui m'a été faite; ce sont bien les vêtements et les âges indiqués: « Le garçon est beau, de traits féminins, et se comporte dans

tous ses actes comme une sœur sérieuse; la femme est plus brune et plus petite que son frère.» N'êtes-vous pas le propriétaire de la maison que je cherche?

Célia. — Puisque vous nous le demandez, il n'y a nulle vanité à répondre que nous le sommes.

Olivier. — Orlando se recommande à vous deux, et au jeune homme qu'il appelle sa Rosalinde, il envoie ce mouchoir sanglant: est-ce vous?

Rosalinde. — C'est moi : qu'est-ce que ceci doit nous faire comprendre?

Olivier. — Quelque chose qui est à ma honte, si vous voulez savoir de moi quel homme je suis, et comment, et pourquoi, et où, ce mouchoir a été taché de sang.

Célia. — Dites, je vous en prie.

Olivier — Lorsque le jeune Orlando se sépara de vous, il vous donna la promesse de revenir dans une heure; mais comme il passait à travers la forêt, mâchant en pensée l'aliment doux et amer que lui présentait son imagination, grands dieux, quelle aventure! Il jette ses regards à ses côtés, et remarquez le spectacle qui s'offre à lui! Sous un chêne dont l'âge avait couvert les rameaux de mousse et dont la cime élevée était chauve de stérile antiquité, un misérable en haillons, avec une barbe exubérante, dormait couché sur le dos : autour de son cou s'était enroulé un serpent vert et doré qui approchait sa tête furtivement menaçante de la bouche ouverte du dormeur; mais soudainement, en voyant Orlando, il s'est déroulé et s'est glissé en replis tortueux sous un buisson : à l'ombre de ce buisson était couchée, les mamelles desséchées, une lionne qui la tête contre terre, épiait comme un chat le moment où le dormeur se réveillerait; car c'est la royale disposition de cette bête de ne toucher à rien de ce qui semble mort. Cela vu, Orlando s'est approché de l'homme et a reconnu que c'était son frère, son frère aîné.

Célia. — Oh! je l'ai entendu parler de ce même frère, et il le dépeignait comme l'homme le plus dénaturé qui fût sur terre.

Olivier. — Et il avait bien le droit de parler ainsi, car je sais qu'il était vraiment dénaturé.

Rosalinde. — Mais parlons d'Orlando.... Est-ce qu'il a laissé là son frère pour servir de pâture à la lionne épuisée et affamée?

Olivier. — Deux fois il tourna le dos avec la bonne envie de le faire; mais la tendresse, plus forte que la vengeance, et la nature plus forte que l'opportunité qui lui était offerte de prendre sa revanche, lui ont fait livrer bataille à la lionne qui est tombée rapidement sous ses coups, et le tapage de ce combat m'a tiré de mon misérable sommeil.

Célia. — Êtes-vous son frère?

Rosalinde. — Est-ce vous qu'il a sauvé du péril?

Célia. — Est-ce vous qui, si souvent, avez conspiré pour le tuer?

Olivier. — C'était moi, mais ce n'est plus moi. Je ne rougis plus de vous dire ce que j'étais, puisque ma conversion me rend si heureux de me sentir l'homme que je suis maintenant.

Rosalinde. — Mais ce mouchoir sanglant ?

Olivier. — Tout à l'heure. Lorsque nous nous fûmes entreconté nos aventures depuis la première jusqu'à la dernière, en mouillant de larmes nos récits, lorsque je lui eus dit comment j'étais venu dans ce lieu désert, il me conduisit au bon duc qui me donna des vêtements neufs, un repas et me remit à l'affectueuse protection de mon frère Celui-ci me conduisit immédiatement à sa grotte; là il se déshabilla et montra que la lionne lui avait arraché au bras un morceau de chair qui avait saigné tout le temps; alors il s'évanouit et en s'évanouissant, il appela Rosalinde. Bref, je l'ai fait revenir à lui; j'ai pansé sa blessure et, au bout de quelques instants, ayant repris cœur, il m'a envoyé ici, tout étranger que je suis, pour vous raconter cette histoire, afin que vous excusiez son manque de parole, et pour donner ce mouchoir teint de son sang au jeune berger que, par plaisanterie, il appelle sa Rosalinde. (*Rosalinde s'évanouit.*)

Célia. — Eh bien, qu'est-ce donc? Ganymède! mon doux Ganymède!

Olivier. — Beaucoup s'évanouissent à la vue du sang.

Célia. — Il y a plus que cela dans cet évanouissement. Cousine!.... Ganymède!

Olivier. — Voyez, il revient à lui.

Rosalinde. — Je voudrais être à la maison.

Célia. — Nous allons vous y conduire. Voulez-vous, je vous prie, le prendre par le bras?

Olivier. — Allons, jeune homme, du courage! Comment, vous qui êtes un homme, vous n'avez pas le cœur d'un homme?

Rosalinde. — Oui, je l'avoue. Eh! eh! mon bonhomme, j'espère qu'on peut dire que voilà qui est bien joué? Racontez à votre frère, je vous prie, comme j'ai bien joué l'évanouissement. — Ohé!

TOUCHSTONE. Je te tuerai de cent cinquante manières; donc tremble, et pars.
AUDREY. Va, mon bon William.
WILLIAM. Dieu vous tienne en joie, Monsieur. (Acte V, sc. I.)

Olivier. — Ce n'était pas un jeu; votre teint rend bon témoignage que c'était un évanouissement pour tout de bon.

Rosalinde. — C'était un jeu, je vous assure.

Olivier. — Eh bien alors, prenez du cœur et jouez à être un homme.

Rosalinde. C'est ce que je fais; mais, sur ma foi, j'aurais eu le droit d'être une femme.

Célia. — Voyons, vous devenez de plus en plus pâle; dirigeons-nous vers la maison, je vous prie. Mon bon Monsieur, venez avec nous.

Olivier. — Volontiers, car il faut que je rapporte à mon frère en quels termes vous l'avez excusé, Rosalinde.

Rosalinde. — J'inventerai quelque chose : mais, je vous en prie, faites-lui bien l'éloge de mon évanouissement feint. Voulez-vous venir? (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La forêt des Ardennes.

Entrent TOUCHSTONE *et* AUDREY.

Touchstone. — Nous trouverons le moment, Audrey; patience, gentille Audrey.

Audrey. — Ma foi, le prêtre était bien assez bon, malgré tout ce que pouvait dire le gentilhomme.

Touchstone. — Non Audrey, ce n'est qu'un très-misérable messire Olivier, un très-vil Martext. Mais au fait, Audrey, il y a dans la forêt un jeune homme qui élève des prétentions sur vous.

Audrey. — Oui, je sais qui c'est; il n'a sur moi aucun droit au monde : tenez, voici l'homme dont vous parlez.

Touchstone. — Le spectacle d'un rustre équivaut pour moi au plaisir de boire et de manger : sur ma foi, nous qui avons de bons esprits, nous aurons de grands comptes à rendre. Nous allons railler; nous ne pouvons nous en tenir.

Entre WILLIAM.

William. — Bonsoir, Audrey.

Audrey. — Bien le bonsoir, William.

William. — Bonsoir à vous aussi, Monsieur.

Touchstone. — Bonsoir, mon aimable ami. Couvre ton chef, couvre ton chef; voyons, je t'en prie, couvre-toi. Quel âge as-tu, l'ami?

William. — Vingt-cinq ans, Monsieur.

Touchstone. — Un âge parfait. Ton nom est William?

William. — William, Monsieur.

Touchstone. — Un beau nom. Tu es né dans cette forêt?

William. — Oui, Monsieur, j'en remercie Dieu.

Touchstone. — *J'en remercie Dieu*, bonne réponse. Es-tu riche?

William. — Ma foi, Monsieur, comme ci, comme ça.

Touchstone. — *Comme ci, comme ça*, bonne, très-bonne, excellemment bonne réponse, et cependant non, car ce n'est qu'une réponse comme ci, comme ça. Es-tu sage?

William. — Oui, Monsieur, j'ai un esprit suffisant.

Touchstone. — Parbleu, tu parles bien. Je me rappelle maintenant une certaine sentence : « Le fou pense qu'il est sage, mais l'homme sage sait qu'il n'est qu'un fou. » Le philosophe païen, quand il désirait manger une grappe de raisins, ouvrait ses lèvres avant de mettre les raisins dans sa bouche, voulant dire par là que les raisins étaient faits pour être mangés et les lèvres pour s'ouvrir. Aimez-vous cette fille?

William. — Oui, Monsieur.

Touchstone. — Donnez-moi votre main. Es-tu instruit?

William. — Non, Monsieur.

Touchstone. — Alors, apprends ceci de moi : avoir c'est avoir; car c'est une figure de rhéto-

rique qu'un breuvage versé d'une coupe dans un verre, remplit l'un des vases et laisse l'autre vide; maintenant tous les écrivains accordent que *ipse* signifie *lui;* or, vous n'êtes pas *ipse*, car c'est moi qui suis *lui*.

William. — Quel *lui*, Monsieur?

Touchstone. — Le *lui*, Monsieur, qui doit épouser cette femme. Par conséquent, rustre, vous devez abandonner, c'est-à-dire, dans la langue du vulgaire, quitter la société, qui en langue rustique s'appelle compagnie, de cet être féminin, en langue vulgaire, de cette femme; mots qui mis ensemble veulent dire : rustre, abandonne la société de cette femme, ou tu péris, ou pour te faire mieux comprendre, tu meurs : c'est-à-dire, je te tue, je t'extermine, je translate ta vie en mort, ta liberté en esclavage : je te ferai périr par le poison, la bastonnade ou le feu; j'arrangerai un guet-apens pour te faire assommer; je te ferai sauter par des moyens politiques; je te tuerai de cent cinquante manières; donc tremble, et pars.

Audrey. — Va, mon bon William.

William. — Dieu vous tienne en joie, Monsieur. (*Il sort.*)

Entre CORIN.

Corin. — Notre maître et notre maîtresse vous cherchent. Venez vite, vite.

Touchstone. — Trotte, Audrey; trotte, Audrey. J'y vais, j'y vais. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Entrent ORLANDO *et* OLIVIER.

Orlando. — Est-il possible que la connaissant si peu, vous ayez du penchant pour elle? que vous l'aimiez pour l'avoir vue seulement, que l'aimant vous le lui ayiez déclaré, et que sur cette déclaration, elle ait consenti? Et vous persévérez à vouloir l'épouser?

Olivier. — Ne me parlez ni de la rapidité de la chose en question, ni de sa pauvreté, ni de notre récente connaissance, ni de ma déclaration soudaine, ni de son consentement soudain, mais dites avec moi, que j'aime Aliena; dites avec elle, qu'elle m'aime, et donnez-nous à tous deux votre consentement pour nous aimer mutuellement; cela sera à votre avantage, car je vous transférerai la maison de mon père et tous les revenus du vieux sire Roland, et moi je vivrai et mourrai ici dans la condition de berger.

Orlando. — Vous avez mon consentement. Faites célébrer demain votre mariage; j'inviterai le duc et tous ses joyeux compagnons. Allez et préparez Aliena : car voyez-vous, voici venir ma Rosalinde.

Entre ROSALINDE.

Rosalinde. — Dieu vous garde, frère.

Olivier. — Et vous aussi, charmante sœur. (*Il sort.*)

Rosalinde. — Oh! mon cher Orlando, combien j'ai de chagrin de te voir porter ton cœur en écharpe!

Orlando. — C'est mon bras.

Rosalinde. — Je croyais que ton cœur avait été blessé par les griffes d'un lion.

Orlando. — Il est blessé, mais par les yeux d'une dame.

Rosalinde. — Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai bien joué l'évanouissement lorsqu'il m'a montré votre mouchoir?

Orlando. — Oui, ainsi que de plus grandes merveilles.

Rosalinde. — Oh! je sais ce que vous voulez dire. Oui, c'est vrai; jamais on n'a vu chose si soudaine, si ce n'est le combat de deux béliers et la vanterie hyperbolique de César : *veni, vidi, vici:* car votre frère et ma sœur ne se sont pas plus tôt rencontrés qu'ils se sont regardés; ils ne se sont pas plus tôt regardés qu'ils se sont aimés; ils ne se sont pas plus tôt aimés qu'ils ont soupiré; ils n'ont pas plus tôt soupiré qu'ils s'en sont mutuellement demandé la raison; ils n'en ont pas plus tôt connu la raison qu'ils en ont cherché le remède; et en suivant tous ces degrés, ils ont construit une suite d'escaliers menant au mariage, escaliers qu'ils vont gravir incontinent ou bien ils seront incontinents avant le mariage: ils sont dans toute la colère de l'amour et ils se sont attrapés à bras-le-corps; des coups de bâton ne pourraient pas les séparer.

Orlando. — Ils seront mariés demain et j'inviterai le duc aux noces. Mais quelle chose amère cela est que de regarder le bonheur à travers les yeux d'un autre homme! Demain, plus je jugerai mon frère heureux de posséder l'objet de ses vœux, plus je me sentirai un lourd poids au cœur.

Rosalinde — Comment! est-ce que demain je ne pourrai pas vous tenir lieu de Rosalinde?

Orlando. — Je ne puis vivre plus longtemps d'imagination.

Rosalinde. — Alors je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps de vaines paroles. Apprenez donc par moi, — et maintenant je parle avec une certaine intention, — que je vous sais un gentilhomme d'un bon jugement. Quand je dis que je vous sais tel, je ne dis pas cela pour vous donner une bonne opinion de mes lumières; je n'aspire pas non plus à obtenir de vous une plus grande récompense que la petite somme d'estime nécessaire pour que vous croyiez en moi; je veux vous faire du bien et non m'attribuer un mérite. Croyez-moi, si vous voulez; mais je puis faire d'étranges choses : j'ai depuis l'âge de trois ans, conversé avec un magicien, très-profond dans son art sans être pour cela condamnable. Si l'amour de Rosalinde vous tient autant à cœur que le crie votre pantomime, vous l'épouserez en même temps que votre frère épousera Aliena. Je sais à travers quels défilés la fortune l'a fait passer et il ne m'est pas impossible, si la chose vous paraît convenable, de la faire apparaître à vos yeux demain, dans sa réalité même et sans aucun danger.

Orlando. — Parles-tu sérieusement?

Rosalinde. — Oui, sur ma vie, que j'aime chèrement, quoique je dise que je suis magicien. Par conséquent, revêtez-vous de vos plus beaux habits, invitez vos amis, car si vous voulez être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, si vous la voulez. Voyez, voici venir une amoureuse de ma personne et un amoureux de mon amoureuse.

Entrent SILVIUS *et* PHŒBÉ.

Phœbé. — Jeune homme, vous m'avez fait une grande impolitesse en montrant la lettre que je vous ai écrite.

Rosalinde. — Si je l'ai fait, je n'en ai souci; je m'étudie à vous paraître dédaigneux et impoli. Vous voilà escortée d'un fidèle berger; tournez vos yeux sur lui, aimez-le, il vous adore.

Phœbé. — Bon berger, dites à ce jeune homme ce que c'est qu'aimer.

Silvius. — C'est n'être composé que de soupirs et de larmes; et c'est ce que je suis pour Phœbé.

Phœbé. — Et moi pour Ganymède.

Orlando. — Et moi pour Rosalinde.

Rosalinde. — Et moi pour aucune femme.

Silvius. — C'est n'être fait que de fidélité et de dévouement : et c'est ce que je suis pour Phœbé.

Phœbé. — Et moi pour Ganymède.

Orlando. — Et moi pour Rosalinde.

Rosalinde. — Et moi pour aucune femme.

Silvius. — C'est n'être que désirs; être tout adoration, devoir et respect; tout humilité, tout patience et tout impatience, tout pureté, tout résignation, tout obéissance, et c'est ce que je suis pour Phœbé.

Phœbé. — Et moi pour Ganymède.

Orlando. — Et moi pour Rosalinde.

Rosalinde. — Et moi pour aucune femme.

Phœbé, *à Rosalinde.* — S'il en est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

Silvius, *à Phœbé.* — S'il en est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

Orlando. — S'il en est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

Rosalinde. — A qui adressez-vous ce « Pourquoi me blâmez-vous de vous aimer? »

Orlando. — A celle qui n'est pas ici et qui ne m'entend pas.

Rosalinde. — Plus de tous ces refrains, s'il vous plaît; cela ressemble au hurlement des loups d'Irlande contre la lune. (*A Silvius.*) Je vous aiderai si je puis. (*A Phœbé.*) Je vous aimerais si je pouvais. — Demain venez tous me rejoindre. (*A Phœbé.*) Je me marierai avec vous, si je me marie jamais avec une femme, et c'est demain que je me marie. (*A Orlando.*) Je vous satisferai, si j'ai jamais satisfait un homme, et vous serez marié demain. (*A Silvius.*) Je vous contenterai, si ce qui vous plaît peut vous contenter, et vous serez marié demain. (*A Orlando.*) Si vous aimez Rosalinde, venez me rejoindre. (*A Silvius.*) Si vous aimez Phœbé, venez me rejoindre; aussi vrai que je n'aime aucune femme, je serai exact au rendez-vous. Là-dessus, portez-vous bien : je vous ai laissé mes recommandations.

Silvius. — Je n'y manquerai pas si je vis.

Phœbé. — Ni moi.

Orlando. — Ni moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie de la forêt.

Entrent TOUCHSTONE *et* AUDREY.

Touchstone. — Demain est l'heureux jour, Audrey; demain nous serons mariés.

Audrey. — Je le désire de tout mon cœur et j'espère que ce n'est pas un déshonnête désir que

ROSALINDE. Et vous dites que vous épouserez Rosalinde, lorsque je vous l'amènerai?
ORLANDO. Oui, quand bien même je serais roi de tous les royaumes. (Acte V, sc. IV.)

de désirer être une femme établie. Voici deux des pages du duc banni.

Entrent DEUX PAGES.

PREMIER PAGE. — Heureuse rencontre, honnête Monsieur.

TOUCHSTONE. — Heureuse rencontre, sur ma foi. Venez, asseyez-vous, asseyez-vous, et vite une chanson.

SECOND PAGE. — Nous sommes à vos ordres; asseyez-vous au milieu.

PREMIER PAGE. — L'entamons-nous rondement sans tousser, cracher ou dire que nous sommes enroués, prologues ordinaires d'une mauvaise voix?

SECOND PAGE. — Oui vraiment, oui vraiment, et tous deux sur un même ton, comme deux *Gipsies* sur un seul cheval.

CHANT.

C'était un amant et sa maîtresse,
Et hey, et ho, et hey nonino,
Qui passaient dans un champ de blé vert,
Au printemps, le seul joli temps de l'amour,
Quand les oiseaux chantent, hey ding, ding, ding;
Les doux amants aiment le printemps.

Entre les sillons de seigle,
Et hey, et ho, et hey nonino,
Les jolis campagnards se couchèrent,
Au printemps, le seul joli temps de l'amour,
Quand les oiseaux chantent, hey ding, ding, ding;
Les doux amants aiment le printemps.

Alors ils commencèrent cette chanson,
Et hey, et ho, et hey nonino,
Que la vie n'est qu'une fleur,
Au printemps, le seul joli temps de l'amour,

Quand les oiseaux chantent, hey ding, ding, ding;
Les doux amants aiment le printemps.

Profitez donc de l'heure présente,
Et hey, et ho, et hey nonino,
Car l'amour se couronne des fleurs précoces
Au printemps, le seul joli temps de l'amour,
Quand les oiseaux chantent, hey ding, ding, ding;
Les doux amants aiment le printemps.

TOUCHSTONE. — Vraiment, mes jeunes gentilshommes, la chanson ne contient pas grand'chose, mais en revanche l'air n'a pas été chanté en mesure.

PREMIER PAGE. — Vous vous trompez, Monsieur, nous avons gardé nos temps, nous n'avons pas perdu nos temps.

TOUCHSTONE. — Oui, ma foi, mais pour moi j'estime temps perdu celui qu'on passe à écouter une si sotte chanson. Dieu soit avec vous et Dieu corrige vos voix! Viens, Audrey. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt.

Entrent LE VIEUX DUC, AMIENS, JACQUES, ORLANDO, OLIVIER *et* CÉLIA.

LE VIEUX DUC. — Crois-tu, Orlando, que l'enfant puisse tenir tout ce qu'il a promis?

ORLANDO. — Quelquefois je le crois et d'autres fois je ne le crois pas, pareil à ceux qui craignent d'espérer et ne sont que trop sûrs de ce qu'ils craignent.

Entrent ROSALINDE, SILVIUS *et* PHOEBÉ.

ROSALINDE. — Patience encore un peu de temps, pendant que nous allons récapituler nos conventions. (*Au duc.*) Vous dites que si je vous amène votre Rosalinde vous la donnerez ici même à Orlando?

LE VIEUX DUC. — Oui, quand bien même j'aurais des royaumes à lui donner.

ROSALINDE, *à Orlando.* — Et vous dites que vous épouserez Rosalinde, lorsque je vous l'amènerai?

ORLANDO. — Oui, quand bien même je serais roi de tous les royaumes.

ROSALINDE, *à Phœbé.* — Vous dites que vous m'épouserez si j'y consens?

PHOEBÉ. — Oui, dussé-je mourir l'heure d'après.

ROSALINDE. — Mais si vous refusez de m'épouser, vous consentez à vous donner à ce très-fidèle berger?

PHOEBÉ. — Tel est notre marché.

ROSALINDE, *à Silvius.* — Vous dites que vous épouserez Phœbé si elle y consent?

SILVIUS. — Oui, quand bien même ce serait une même chose de l'épouser et d'épouser la mort.

ROSALINDE. — J'ai promis d'arranger tout cela à la satisfaction de tous. Duc, gardez la parole que vous avez donnée d'accorder votre fille; vous, Orlando, gardez votre parole d'accepter la fille du duc; vous, Phœbé, tenez votre promesse de m'épouser, ou d'épouser ce berger, si vous me refusez; vous, Silvius, tenez votre promesse de l'épouser, si elle me refuse : maintenant je m'éloigne d'ici afin de résoudre tous ces doutes. (*Sortent Rosalinde et Célia.*)

LE VIEUX DUC. — Ce jeune berger me rappelle quelques-uns des traits les plus vifs du visage de ma fille.

ORLANDO. — Monseigneur, la première fois que je le vis, il me sembla que c'était un frère de votre fille; mais, mon bon Seigneur, ce garçon est né dans la forêt, et a été élevé dans les principes de plusieurs sciences dangereuses par son oncle, qu'il présente comme un grand magicien, vivant obscurément dans l'enceinte de cette forêt.

JACQUES. — Il y a pour sûr un nouveau déluge qui s'apprête, et tous ces couples se disposent à entrer dans l'arche. Voici venir une paire d'étranges bêtes qui, dans toutes les langues, sont appelées des fous.

Entrent TOUCHSTONE *et* AUDREY.

TOUCHSTONE. — Salut et bienvenue à vous tous!

JACQUES. — Mon bon Seigneur, souhaitez-lui la bienvenue. C'est le gentilhomme à l'esprit bariolé que j'ai si souvent rencontré dans la forêt : il jure qu'il a été courtisan.

TOUCHSTONE. — Si quelqu'un en doute, qu'il me soumette à l'épreuve. J'ai dansé un pas; j'ai flatté une dame; j'ai été politique avec mon ami, coulant avec mon ennemi; j'ai ruiné trois tailleurs; j'ai eu quatre querelles, et j'ai failli en faire tourner une en duel.

JACQUES. — Et comment s'arrangea-t-elle?

TOUCHSTONE. — Ma foi, il y eut une rencontre, et nous reconnûmes que la querelle était au-dessous de la septième offense.

JACQUES. — Comment la septième offense? Mon bon Seigneur, prenez en gré ce compagnon.

LE VIEUX DUC. — Il me plaît beaucoup.

TOUCHSTONE. — Dieu vous le rende, Sire; je

vous retourne votre compliment. Je me joins, Sire, à ces autres couples rustiques pour jurer et me parjurer, comme le veulent à la fois les lois du mariage qui engagent et les lois du sang qui brisent ces engagements : je viens pour m'unir à une pauvre vierge, Sire, à un être très-laid, Sire, mais qui est à moi ; c'est une humble fantaisie à moi, Sire, de prendre ce dont personne plus ne voudrait; mais, Sire, la riche honnêteté habite comme l'avare dans une pauvre maison, tout à fait comme votre perle dans une huître immonde.

Le vieux duc. — Sur ma foi, il est vif et sentencieux.

Touchstone. — Comme il convient aux flèches des fous, ainsi qu'on le dit, Sire, avec d'autres agréables sornettes semblables.

Jacques. — Mais la septième offense, voyons ; comment avez-vous découvert que votre querelle était au-dessous de la septième offense?

Touchstone. — Parce qu'elle était au-dessous du septième degré d'un démenti. — Tenez-vous plus convenablement, Audrey : — voici ce que c'est, Monsieur. Je déclare que je n'aime pas la coupe de la barbe d'un certain courtisan : il m'envoie dire que si je trouve sa barbe mal coupée, lui la trouve bien coupée : cela s'appelle *la réplique courtoise*. Si je lui fais dire de rechef qu'elle n'est pas bien coupée, il m'envoie dire qu'il l'a fait couper ainsi pour se faire plaisir à lui-même : cela s'appelle *la raillerie modérée*. Si je persiste encore à la trouver mal coupée, il nie complétement la sûreté de mon jugement : cela s'appelle *la réponse brutale*. Si je persiste encore à la trouver mal coupée, il me fait répondre que je ne dis pas la vérité : cela s'appelle *la repartie belliqueuse*. Si je persiste encore à la trouver mal coupée, il me répond que je mens : cela s'appelle *la contradiction querelleuse*, après laquelle viennent *le démenti conditionnel* et *le démenti direct*.

Jacques. — Et combien de fois avez-vous dit que sa barbe était mal coupée?

Touchstone. — Je n'osai pas pousser plus loin que *le démenti conditionnel*, et il n'osa pas me donner *le démenti direct;* là-dessus nous mesurâmes nos épées et nous nous séparâmes.

Jacques. — Maintenant, pouvez-vous nommer par ordre les degrés du démenti?

Touchstone. — Oh! Monsieur, nous nous querellons dans les formes, ainsi que le veut le livre, car nous avons des livres pour les querelles comme il y en a pour les bonnes manières : je vais vous nommer les degrés. Premièrement, *la réplique courtoise;* secondement, *la raillerie modérée;* troisièmement, *la réponse brutale*; quatrièmement, *la repartie belliqueuse;* cinquièmement, *la contradiction querelleuse;* sixièmement, *le démenti conditionnel*; septièmement, *le démenti direct*. Vous pouvez tous les éviter, sauf le démenti direct, et encore celui-là, vous pouvez l'éviter avec un *si*. J'ai vu sept juges ne pouvoir arranger une certaine querelle ; mais lorsque les adversaires se rencontrèrent, l'un d'eux eut l'idée d'un *si*, comme par exemple : *si vous avez dit ceci, alors j'ai dit cela;* là-dessus ils se serrèrent la main et se jurèrent fraternité. Votre *si* est le grand arrangeur de querelles; il y a une grande vertu dans le *si*.

Jacques. — N'est-ce pas un rare compagnon, Monseigneur? il est sensé en tout, et cependant c'est un fou.

Le vieux duc. — Il se sert de sa folie comme du cheval de bois; il s'embusque par derrière pour tirer ses traits d'esprit.

Une musique douce. Entrent L'HYMEN *conduisant* ROSALINDE *en habits de femme et* CÉLIA.

L'HYMEN.

Il y a joie dans le ciel,
Quand les choses terrestres aplanies,
Se trouvent en accord.
Bon duc, reçois ta fille,
L'hymen du ciel l'a conduite ici,
Oui, conduite ici,
Afin que tu puisses joindre sa main à celle
De l'homme, dont elle porte le cœur dans son sein.

Rosalinde, *au vieux duc*. — A vous, je me donne moi-même, car je suis vôtre. (*A Orlando.*) A vous je me donne moi-même, car je suis vôtre.

Le vieux duc. — Si le sens de la vue n'est point trompeur, vous êtes ma Rosalinde.

Orlando. — Si le sens de la vue n'est point trompeur, vous êtes ma Rosalinde.

Phœbé. — Si mes yeux et cette forme ne me trompent pas, eh bien, alors, mon amour, adieu!

Rosalinde, *au vieux duc*. — Je ne veux pas avoir de père, si ce n'est vous. (*A Orlando.*) Je ne veux pas avoir d'époux, si ce n'est vous. (*A Phœbé.*) Je ne veux épouser jamais aucune femme, si ce n'est vous.

L'HYMEN.

Paix, holà! j'interdis la confusion :
C'est moi qui dois faire la conclusion

De ces très-singuliers événements;
Voici huit personnes qui doivent joindre leurs mains,
Pour s'unir dans les liens de l'hymen,
Si la vérité tient vraiment ses promesses.
(*A Orlando et à Rosalinde.*)
Vous et vous, nul obstacle ne vous séparera.
(*A Olivier et à Célia.*)
Vous et vous, vous êtes un seul cœur.
(*A Phœbé.*)
Vous, vous devez consentir à son amour,
Ou prendre une femme pour maître.
(*A Touchstone et à Audrey.*)
Vous et vous, vous êtes associés l'un à l'autre,
Comme l'hiver au mauvais temps.
Pendant que nous chantons un hymne nuptial
Apaisez par des questions votre curiosité,
Afin que votre étonnement diminue, en apprenant comment
Nous nous trouvons réunis ici et comment ces choses sont arrivées.

CHANT.

Le mariage est la couronne de la grande Junon;
O lien béni de la table et du lit!
C'est l'hymen qui peuple toute cité;
Que le noble mariage soit donc honoré :
Honneur, grand honneur et renom,
A l'hymen, Dieu de toute cité!

Le vieux duc. — O ma chère nièce, tu es la bienvenue auprès de moi, la bienvenue à l'égal de ma propre fille.

Phœbé, *à Silvius.* — Je n'éluderai pas ma promesse; maintenant tu m'appartiens; ta fidélité t'a conquis mon affection.

Entre Jacques de Bois.

Jacques de Bois. — Veuillez m'accorder audience pour un mot ou deux : je suis le second fils du vieux sire Roland et je viens apporter à cette noble assemblée les nouvelles que voici. Le duc Frédéric, apprenant comment chaque jour, des hommes de haute distinction se rendaient dans cette forêt, avait levé des troupes considérables qui s'étaient mises en marche, sous sa conduite, dans le dessein de venir enlever son frère ici et de le mettre à mort : il est arrivé jusqu'à la lisière de cette forêt sauvage; mais là, il a rencontré un vieil ermite, et après un entretien avec lui, il s'est converti et a renoncé à la fois à son entreprise et au monde : il lègue sa couronne à son frère banni et rend toutes leurs terres à ceux qui ont été exilés avec lui. Je déclare sur ma vie, que ce que je dis est la vérité même.

Le vieux duc. — Sois le bienvenu, jeune homme. Tu viens offrir de beaux cadeaux de noces à tes frères; à l'un les terres qui lui avaient été enlevées; à l'autre un pays tout entier, un puissant duché. D'abord, commençons par terminer dans cette forêt les choses qui y furent bien commencées et bien conduites : puis chacune des personnes de cette heureuse société qui aura supporté avec nous nos mauvais jours et nos mauvaises nuits, participera au bénéfice de notre fortune rétablie, dans la mesure de sa condition. En attendant, oublions cette dignité qui nous tombe nouvellement du ciel et livrons-nous à nos plaisirs rustiques. Jouez, musique! et vous fiancés et fiancées, livrez-vous à la danse avec tout l'entrain que la joie peut donner à vos pas.

Jacques. — Sire, permettez-moi un mot. — Si je vous ai bien compris, le duc vient d'embrasser la vie religieuse et d'abjurer la pompe des cours?

Jacques de Bois. — Oui.

Jacques. — Je vais aller le rejoindre; ces convertis ont toujours beaucoup à vous raconter et à vous apprendre. (*Au vieux duc.*) Je vous lègue à votre ancienne puissance; votre patience et votre vertu vous la méritent bien. (*A Orlando.*) Vous, je vous lègue à un amour que votre sincère fidélité vous a mérité. (*A Olivier.*) Vous, je vous lègue à votre patrie, à votre amour et à vos grands alliés. (*A Silvius.*) Vous, je vous lègue à un lit difficilement et bien gagné. (*A Touchstone.*) Et toi, je te lègue à tes querelles de ménage, car ton voyage d'amour n'a pas de vivres pour plus de deux mois. Là-dessus à vos plaisirs; je suis fait pour autre chose que pour mesurer des pas de danse.

Le vieux duc. — Arrêtez, Jacques, arrêtez.

Jacques. — Je ne veux pas voir de fête, moi. Je vais aller dans votre grotte abandonnée attendre ce que vous avez à me dire. (*Il sort.*)

Le vieux duc. — Marchons, marchons, nous allons commencer ces cérémonies comme nous espérons bien qu'elles se termineront, dans une véritable allégresse. (*Une danse.*)

Épilogue récité par Rosalinde.

Ce n'est pas la coutume de voir apparaître Madame l'épilogue, mais ce n'est pas beaucoup plus

JACQUES DE BOIS. Veuillez m'accorder audience pour un mot ou deux : je suis le second fils du vieux sire Roland, et je viens apporter à cette noble assemblée les nouvelles que voici. (Acte V, sc. IV.)

laid que de voir apparaître Monseigneur le prologue. S'il est vrai que bon vin n'a pas besoin d'enseigne, il est vrai aussi qu'une bonne comédie n'a pas besoin d'épilogue; cependant à bon vin on met de bonnes enseignes, et les bonnes comédies n'en valent que mieux, si elles sont appuyées de bons épilogues. Quelle situation est donc la mienne, à moi qui ne suis pas un bon épilogue et qui ne puis intercéder auprès de vous en faveur d'une bonne pièce! Je ne suis pas habillée comme une mendiante; mendier ne me convient donc pas : ma seule ressource est de vous supplier, et je commencerai par les femmes. Je vous enjoins donc, ô femmes, au nom de l'amour que vous portez aux hommes, d'aimer autant de cette comédie qu'il vous plaira; et je vous enjoins, ô hommes, au nom de l'amour que vous portez aux femmes, que nul de vous ne hait, je m'en aperçois à vos sourires, de faire en sorte que cette comédie vous plaise en commun avec les femmes. Si j'étais une femme, j'embrasserais tous ceux d'entre vous dont les barbes me plairaient, dont les teints me séduiraient et dont je n'aurais pas l'haleine en défiance, et je suis sûr que tous ceux qui ont de belles barbes, de belles figures, ou de suaves haleines, consentiront, en retour de l'expression de cet affectueux désir, à me dire un gracieux adieu, lorsque je leur aurai tiré ma révérence. (*Ils sortent.*)

TOUT EST BIEN
QUI FINIT BIEN

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE FLORENCE.
BERTRAM, comte de Roussillon.
LAFEU, vieux seigneur.
PAROLLES, compagnon de BERTRAM.
Divers jeunes seigneurs servant avec BERTRAM dans la guerre de Florence.
RINALDO, intendant de la Comtesse de Roussillon.
LAVATCH, son bouffon.
Un page de sa maison.

LA COMTESSE DE ROUSSILLON, mère de BERTRAM.
HÉLÈNE, jeune fille protégée par la Comtesse.
Une veuve de Florence.
DIANA, fille de la Veuve.
VIOLENTA, } voisines et amies de la Veuve.
MARIANA, }
Seigneurs, Officiers, Soldats, etc., Français et Florentins.

Scène. — En partie en France et en partie en Toscane.

re mes guides en aveugle, et je me suis efforcé l'incessantes lectures de contrôler les descriptions récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai tou- attendu de m'en être rendu un compte exact; 'ait revivre la nature autour de moi.

is cette nature elle-même change constamment les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements inté- s dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux ntes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, ourants sapent les falaises et reconstruisent les ar- ls, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans a surface de la Terre, enfin les peuples changent l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, ect et les conditions premières des continents qui ortent et ne cessent de se modifier eux-mêmes les migrations et les croisements. La mobilité de ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois ilieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans re *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouve- s généraux qui se produisent à la surface du globe; tenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à rs les continents et les mers. Pareille œuvre, je le est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve ise de ma hardiesse dans la grandeur même de la et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'es- reflète sur sa molécule presque imperceptible l'uni- qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'es- de réfléchir le monde environnant.

géographie conventionnelle qui consiste à citer les tudes et les latitudes, à énumérer les villes, les vil- s, les divisions politiques et administratives, ne pren- qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, ictionnaires, les documents officiels fournissent sur partie de la science géographique tous les rensei- ents désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant cile besogne d'intercaler en grand nombre des ta- ux de noms et de chiffres, accroître inutilement les nsions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je drais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la graphie et de la statistique pure. En ajoutant à livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

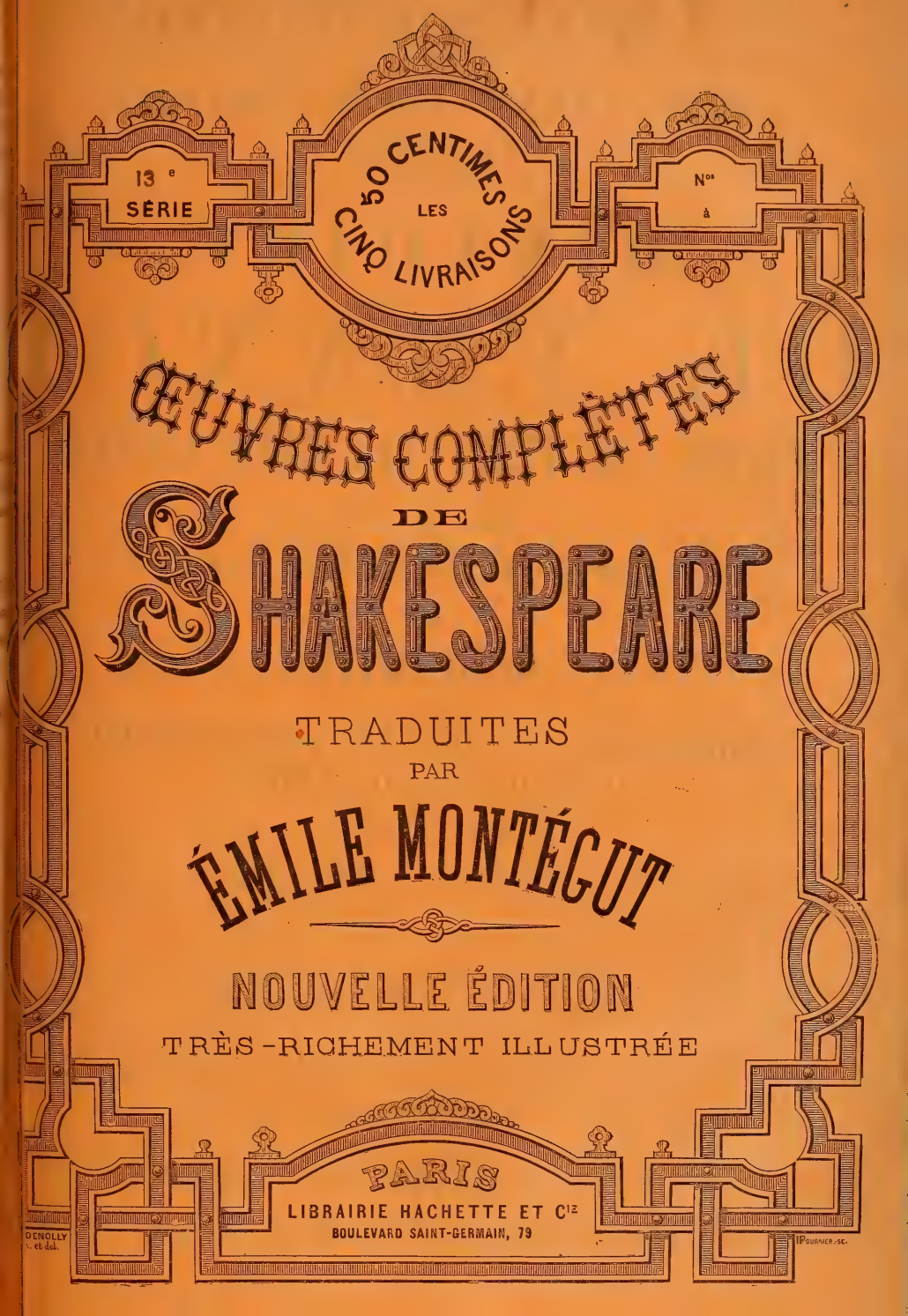
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes intercalées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


13e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
DENOLLY
POURNIER-SC.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

us les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un noyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à anquillité de notre pays est de répandre largement l'in-tion. Notre gouvernement, nos chambres le sentent : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, conférences sont ouvertes et encouragées. Les particu-s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothè-, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sous la main des lecteurs. Enfin les publications des-s à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, nous, les hommes qui occupent les situations éclatan-tes dans les sciences et dans les lettres ne daignent pas consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseigne du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un des illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-pro nement sous le titre « L'Histoire de France racon mes petits enfants » la publication d'un ouvrage écris tout pour ces jeunes générations qui entreront bient possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ouv Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ces q

TOUT EST BIEN

QUI FINIT BIEN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Roussillon. — Une salle dans le palais de la comtesse.

Entrent BERTRAM, LA COMTESSE DE ROUSSILLON, HÉLÈNE *et* LAFEU, *tous en deuil.*

La comtesse. — En me séparant de mon fils, j'enterre un second mari.

Bertram. — Et moi, Madame, en vous quittant, je pleure à nouveau la mort de mon père : mais je dois obéir aux ordres de Sa Majesté, dont je suis maintenant le pupille et pour toujours le sujet.

Lafeu. — Dans le roi vous trouverez un mari, Madame, et vous un père, Monsieur. Il est impossible que celui dont la bonté est si universelle et si constante n'étende pas sa bienveillance sur vous, dont le mérite est tel qu'il ferait naître la bienveillance là où elle n'existe pas, et qui, par conséquent, ne pouvez manquer de vous l'attirer là où elle existe avec tant d'abondance.

La comtesse. — Quelle espérance a-t-on du rétablissement de Sa Majesté?

Lafeu. — Il a congédié ses médecins, Madame; sous leur direction, il a persécuté le temps de ses espérances, et il a trouvé, qu'en ce faisant, il ne recueillait d'autres avantages que de perdre l'espérance en se confiant au temps.

La comtesse. — Cette jeune fille avait un père, — ô cet *avait!* que ce temps au passé est triste! — dont l'habileté était presque aussi grande que son honnêteté; si elle l'avait été autant, elle aurait établi l'immortalité dans la nature, et la mort, faute d'ouvrage, n'aurait plus eu qu'à prendre ses ébats. Plût à Dieu qu'il fût encore vivant pour le salut du roi ! Je crois que s'il vivait, sa vie serait la mort de la maladie du roi.

Lafeu. — Comment appeliez-vous l'homme dont vous parlez, Madame?

La comtesse. — Il était fameux dans sa profession, Monsieur, et il avait de grands titres pour l'être : Gérard de Narbonne.

Lafeu. — Il y excellait, c'est vrai, Madame; tout récemment le roi parlait de lui avec admiration et regret; il était assez habile pour se conserver la vie à lui-même, si la science pouvait vaincre la mort.

Bertram. — Quelle est la maladie dont souffre le roi, mon bon Seigneur?

Lafeu. — Une fistule, Monseigneur.

Bertram. — Je n'en avais pas encore entendu parler.

Lafeu. — Je voudrais que cela ne fût pas notoire. Cette jeune personne était-elle la fille de Gérard de Narbonne?

La comtesse. — Son unique héritière, Monseigneur, et elle a été remise à ma surveillance. J'ai l'espérance qu'elle répondra heureusement aux promesses de son éducation; elle a reçu en héritage ces dispositions natives qui doublent la beauté des beaux dons; car lorsque une vilaine âme possède des facultés remarquables, la louange marche de pair avec la pitié, ces facultés étant en même temps des biens réels et des biens faux ; mais en elle ses qualités ont encore plus de prix par sa pureté; elle tient de son sang son honnêteté, et elle ne doit qu'à elle-même son mérite.

Lafeu. — Vos éloges, Madame, lui arrachent des larmes.

La comtesse. — Cette rosée est le meilleur sel dont une jeune fille puisse assaisonner les éloges qu'on fait d'elle. Le souvenir de son père ne peut jamais approcher de son cœur sans que la tyrannie de son chagrin n'enlève à ses joues les roses de la vie. Assez, Hélène; allons, assez, si vous ne voulez pas qu'on croie votre chagrin plutôt feint que réel.

Hélène. — Je feins un chagrin, c'est vrai ; mais je le ressens aussi.

Lafeu. — Une douleur modérée est le droit des morts; mais un chagrin excessif est l'ennemi des vivants.

Hélène. — Si les vivants sont ennemis du chagrin, l'excès de leur hostilité tue bientôt le chagrin.

Lafeu. — Comment devons-nous comprendre cela?

Bertram. — Madame, j'implore vos bénédictions.

La comtesse. — Sois béni, Bertram, et succède à ton père, par les manières comme par la personne! Que la noblesse du sang et le mérite personnel luttent en toi, pour savoir à qui sera l'empire, et que tes perfections partagent avec tes priviléges de naissance! Aime tout le monde, fie-toi à peu, ne fais tort à personne : tiens en bride ton ennemi en t'en faisant redouter plutôt qu'en lui nuisant, et garde ton ami sous la clé de ta propre vie : sois réprimandé pour ton silence, mais jamais critiqué pour tes discours. Que toutes les autres grâces que le ciel voudra t'accorder et que mes prières pourront lui arracher, pleuvent sur ta tête! Adieu. C'est un courtisan inexpérimenté; assistez-le de vos conseils, mon bon Seigneur.

Lafeu. — Il ne peut manquer d'obtenir les meilleurs qui puissent récompenser son amitié.

La comtesse. — Le ciel le bénisse! Adieu, Bertram. (*Elle sort.*)

Bertram, *à Hélène.* — Que les meilleurs vœux que puissent former vos pensées vous soient des auxiliaires! Soyez une consolation pour ma mère, votre maîtresse, et ayez pour elle de grands égards.

Lafeu. — Adieu, gentille Dame; il vous faut faire honneur à la renommée de votre père. (*Sortent Bertram et Lafeu.*)

Hélène — Oh! s'il ne s'agissait que de cela! Je ne pense pas à mon père, et ces larmes des grands de ce monde honorent plus sa mémoire que celles que j'ai versées pour lui. Comment était-il? je l'ai oublié ; mon imagination n'évoque pas d'autre physionomie que celle de Bertram. Je suis perdue ; il n'y a plus d'existence possible, non, il n'y en a plus, si Bertram s'éloigne. C'est absolument comme si j'aimais quelque brillante étoile et que je songeasse à l'épouser, tellement il est au-dessus de moi. Il me faut me contenter de son lumineux rayonnement et de l'éclat de son reflet et ne pas songer à sa sphère. L'ambition de mon amour en est le châtiment; la biche qui voudrait être la compagne du lion doit mourir d'amour. C'était gentil, quoique ce fût une souffrance, de le voir à toute heure; de rester là assise et de dessiner ses sourcils arqués, son œil de faucon, ses cheveux bouclés, sur la table de mon cœur, cœur trop susceptible de recevoir l'empreinte du moindre trait, du plus petit détail de sa douce physionomie: mais maintenant il est parti, et mon imagination idolâtre doit sanctifier ses reliques. Qui vient ici? Un homme qui part avec lui : je l'aime à cause de lui, et cependant je connais cet homme pour un menteur notoire, et je le tiens pour un très-grand sot et pour un lâche parachevé. Cependant ces défauts, partie intégrante de lui-même, vont si naturellement bien à sa personne, qu'ils lui ouvrent les portes du monde, tandis que la vertu à la résistance d'acier se morfond grelottante sous le vent froid : ainsi voyons-nous trop souvent la sagesse indigente au service de la sottise fastueuse.

Entre PAROLLES.

Parolles. — Dieu vous garde, belle reine!

Hélène. — Et vous aussi, monarque!

Parolles. — Non.

Hélène. — Eh bien! non, à mon tour.

Parolles. — Est-ce que vous méditez sur la virginité?

Hélène. — Oui. Vous êtes un tant soit peu taché de soldat; eh bien! laissez-moi vous poser une question. L'homme est ennemi de la virginité; comment pouvons-nous la fortifier contre lui?

Parolles. — Repoussez le.

Hélène. — Oui, mais il est l'assaillant, et notre virginité, quoique vaillante dans la défense, est cependant faible : révélez-nous quelque moyen de résistance.

Parolles. — Il n'y en a pas; l'homme en se plaçant sous vous, vous minera et vous fera sauter.

Hélène. — Dieu préserve notre pauvre virginité des mineurs et des sapeurs! N'y a-t-il pas dans la stratégie militaire un moyen qui permette aux femmes de faire sauter les hommes?

Parolles. — Une fois la virginité abattue, l'homme n'en sautera que plus vite: parbleu! vous perdez votre cité en faisant sauter l'homme hors de la brèche que vous avez ouverte vous-même. Il n'est pas politique, dans la république de la nature, de conserver la virginité. L'accroissement national tient à la perte de la virginité, et jamais vierge ne fut engendrée sans qu'une virginité fût préalablement perdue. Le métal dont vous fûtes faite est le métal pour faire les vierges. La virginité une fois perdue, se retrouve dix fois; si elle est toujours conservée, elle est pour jamais perdue. C'est une compagne trop froide : débarrassez-vous-en.

Hélène. — Je la défendrai encore un peu de temps, dussé-je courir le risque de mourir vierge.

Parolles. — Il y a peu de choses à dire en sa faveur; c'est contre la règle de la nature. Parler en faveur de la virginité, c'est accuser vos mères; flagrant délit d'indubitable désobéissance. L'homme qui se pend est une vierge; car la virginité se suicide elle-même et devrait être ensevelie sur les grands chemins, hors de tout terrain sanctifié, comme une délinquante désespérée contre la nature. La virginité engendre les vers, beaucoup à la façon d'un fromage, se consume elle-même jusqu'aux ongles, et meurt à force de vivre sur son estomac. En outre, la virginité est acariâtre, orgueilleuse, fainéante, faite d'amour de soi, ce qui est le péché le plus incriminé du canon. Ne la gardez pas, vous ne pouvez que gagner en la perdant. Débarrassez-vous-en; en dix années, elle se décuplera, ce qui est un bon accroissement, et le principal n'en vaudra pas moins pour cela. Débarrassez-vous en.

Hélène. — Comment pourrait-on faire, Monsieur, pour la perdre selon son goût?

Parolles. — Laissez-moi voir. Parbleu! pour la perdre à son goût, il faut la perdre mal, c'est-à-dire goûter celui qui ne la goûte pas. C'est une marchandise qui perd son lustre en magasin; plus longtemps on la garde, plus elle perd de son prix : débarrassez-vous-en pendant qu'elle est vendable; profitez du moment où elle est demandée sur le marché. La virginité, comme un vieux courtisan, porte un bonnet qui n'est plus de mode; son costume est riche, mais suranné, tout semblable à la broche et au cure-dents que vous ne portez plus aujourd'hui. Un pâté et un potage s'accommodent mieux d'être *dattés* que votre joue, et votre virginité, votre vieille virginité ressemble à quelqu'une de nos poires françaises ridées; elle est laide à voir, elle est sèche au goût; pardi, c'est une poire flétrie, elle valait mieux auparavant, mais pardi, c'est maintenant une poire flétrie : qu'en voulez-vous faire?

Hélène. — Non, ma virginité n'en est pas encore là. A la cour, votre maître trouvera mille amours, une mère, une maîtresse, une amie, un phénix, une commandante, une ennemie, un guide, une déesse, et une souveraine, une conseillère, une traîtresse et une chérie; mille amours qu'il pourra nommer son humble ambition, sa fière humilité, sa concorde querelleuse, son harmonieux désaccord, sa foi, son doux désastre, tout un monde de ces petits noms de baptême, amoureux, gentils, bien inventés, que babille Cupidon aux yeux clignotants. Maintenant il sera..., je ne sais ce qu'il sera : Dieu le conduise à bon port! La cour est un lieu où l'on s'instruit, et c'est un homme....

Parolles. — Quel homme? s'il vous plaît?

Hélène. — Un homme auquel je souhaite du bien. C'est pitié....

Parolles. — Qu'est-ce qui est pitié?

Hélène. — Que nos bons souhaits n'aient pas un corps qu'on puisse sentir, afin qu'il nous fût possible, à nous qui sommes nés plus pauvres et dont les étoiles plus basses condamnent nos cœurs à ne pas sortir des simples vœux, d'accompagner nos amis par des marques sensibles de ces souhaits et de leur montrer avec clarté ce que nous sommes obligés de penser dans le secret de nous-mêmes, sans en recueillir jamais aucune reconnaissance.

Entre UN PAGE.

LE PAGE. — Monsieur Parolles, Monseigneur vous demande. (*Il sort.*)

PAROLLES. — Adieu, petite Hélène : si je peux me souvenir de toi, je penserai à toi à la cour.

HÉLÈNE. — Monsieur Parolles, vous êtes né sous une étoile charitable.

PAROLLES. — Je suis né sous la planète Mars.

HÉLÈNE. — Très-spécialement *dessous* Mars, je crois.

PAROLLES. — Pourquoi *sous* Mars.

HÉLÈNE. — Les guerres vous ont tellement tenu en dessous, que vous devez nécessairement être né sous Mars.

PAROLLES. — Lorsqu'il était prédominant.

HÉLÈNE. — Je crois plutôt, lorsqu'il était rétrograde.

PAROLLES. — Pourquoi pensez-vous ainsi?

HÉLÈNE. — Vous reculez tellement lorsque vous combattez !

PAROLLES. — C'est pour prendre plus d'avantage.

HÉLÈNE. — C'est ce que fait aussi la peur lorsqu'elle s'enfuit par amour de la sécurité; mais le mélange de valeur et de poltronnerie qui est en vous, vous fait une vertu qui a de bonnes ailes, et j'aime beaucoup la manière dont vous les battez pour vous envoler.

PAROLLES. — J'ai tant d'affaires que je ne puis te répondre avec autant de mordant que je voudrais. Je reviendrai parfait courtisan, alors mon instruction servira à te former, si tu es capable de comprendre les conseils d'un courtisan et les avis qu'il te jettera; dans le cas contraire, tu mourras dans ton ingratitude et ton ignorance te perdra : adieu. Dis tes prières, lorsque tu auras du loisir, et lorsque tu n'en auras pas, rappelle-toi tes amis : tâche de te trouver un bon mari, et traite-le comme il te traitera : là-dessus, adieu. (*Il sort.*)

HÉLÈNE. — Nous portons souvent en nous-mêmes les remèdes que nous croyons en la possession du ciel seul : les destins célestes donnent pleine carrière à notre liberté, seulement ils repoussent nos projets paresseux, lorsque notre sottise ne les met pas assez vite à exécution. Quel est ce pouvoir qui fait monter si haut mon amour, qui me fait voir et cependant ne peut rassasier mes yeux? Les distances les plus énormes que la fortune puisse mettre entre les créatures humaines, la nature les comble, rapproche ces créatures et les fait s'embrasser comme des êtres semblables et de même naissance. Les tentatives extraordinaires sont impossibles à ceux qui pèsent les difficultés dans la balance du sens commun et qui supposent que ce qui a été ne saurait être. Quelle est la femme qui s'étant efforcée de faire reconnaître son mérite, manqua jamais l'objet de son amour? La maladie du roi.... Mon projet peut trahir mes espérances, mais mon intention est arrêtée et je ne l'abandonnerai pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

PARIS. — Un appartement dans le palais du roi.

Fanfares de trompettes. — Entre LE ROI DE FRANCE, *des lettres à la main*; *des* SEIGNEURS *et autres personnes le suivent.*

LE ROI. — Les Florentins et les Siennois se sont pris aux cheveux; ils ont combattu avec une fortune égale et ils continuent une guerre sans merci.

PREMIER SEIGNEUR. — Ainsi le rapporte la rumeur, Sire.

LE ROI. — Et la chose est très-probable; nous en recevons l'assurance par notre cousin d'Autriche, qui nous avertit que les Florentins vont solliciter de nous un prompt secours; notre très-cher ami condamne d'avance cette affaire et semble désirer que nous leur répondions par un refus.

PREMIER SEIGNEUR. — Son affection et sa sagesse, si bien éprouvées par Votre Majesté, ont droit à la plus grande confiance.

LE ROI. — Il a dicté notre réponse, et le duc de Florence est refusé avant d'avoir parlé : cependant ceux de nos gentilshommes qui désireraient connaître le service militaire toscan, ont toute permission de prendre le parti de l'un ou de l'autre des belligérants.

SECOND SEIGNEUR. — Cela peut vraiment servir d'école à ceux de notre noblesse qui sont impatients d'action et d'exploits.

LE ROI. — Qui vient ici?

Entrent BERTRAM, LAFEU *et* PAROLLES.

PREMIER SEIGNEUR. — C'est le comte de Roussillon, mon bon Seigneur, le jeune Bertram.

LE ROI. — Jeune homme, tu es tout le portrait de ton père; la nature, sincère dans son œuvre, t'a formé non avec hâte, mais avec une scrupu-

Le page. Monsieur Parolles, mon maître vous demande.
Parolles. Petite Hélène, adieu : si je peux me souvenir de toi, je penserai à toi à la cour.
Hélène. Monsieur Parolles, vous êtes né sous une étoile charitable.

(Acte I, scène I.)

leuse lenteur. Puisses-tu avoir hérité aussi des qualités morales de ton père! sois le bienvenu à Paris.

Bertram. — Je prie Votre Majesté d'accepter mes remerciements et mes respects.

Le roi. — Plût au ciel que j'eusse aujourd'hui cette vigueur de corps que je possédais lorsque nous débutions en camarades, ton père et moi, dans notre apprentissage de soldat! Il est allé très-loin dans l'art militaire de l'époque et il était l'élève des plus braves capitaines : il résista longtemps; mais à la fin cette sorcière de vieillesse s'abattit sur nous deux et nous mit hors de service. Cela me rajeunit tout à fait de parler de votre bon père. Dans sa jeunesse il avait cet esprit de saillie que je puis observer aujourd'hui chez nos jeunes seigneurs; mais il leur est permis de plaisanter tant que leur propre dédain leur revient sans qu'on y prenne garde, et tant qu'ils n'ont pas acquis le privilége de se faire pardonner leur légèreté à force d'honneur. C'était un homme de cour accompli; sa fierté était sans mépris et sa raillerie sans amertume; quand il montrait du mépris et de l'amertume, ses égaux seuls avaient le privilége de les faire naître : son honneur, horloge de lui-même, savait la minute exacte où une circonstance exceptionnelle l'obligeait à parler, et alors sa langue obéissait à sa main. Ceux qui étaient au-dessous de lui, il les traitait comme des créatures d'une autre condition que la leur; il courbait jusqu'à leurs rangs inférieurs, le faîte de sa grandeur, et les rendait fiers de son humilité en s'inclinant devant leurs pauvres éloges. Un tel homme pourrait servir de modèle à ces nouvelles générations et leur apprendre, si elles l'étudiaient avec intelligence, qu'elles ne font maintenant que rétrograder.

Bertram. — Sire, sa bonne renommée repose plus richement dans vos pensées que dans sa tombe, et son éloge est moins contenu dans son épitaphe que dans votre royal discours.

Le roi. — Plût au ciel que je fusse avec lui! Il avait coutume de dire, — il me semble que je l'entends en ce moment même : il ne laissait pas négligemment tomber ses paroles précieuses dans les oreilles de ses auditeurs, il les y greffait pour qu'elles pussent croître et porter leurs fruits; — « oh! puissé-je ne pas vivre! » — c'est ainsi que débutait souvent sa vertueuse mélancolie, lorsqu'on touchait au dénouement et à la conclusion de quelques heures passées en badinage; — « oh! puissé-je ne pas vivre, disait-il, lorsque ma flamme manquera d'huile, plutôt que de paraître une mèche fumeuse à ces jeunes esprits dont le sentiment plein d'exigences dédaigne tout ce qui n'est pas nouveau, qui n'emploient leur jugement qu'à inventer leurs costumes, et dont la constance expire avant même la mode de leurs habits. » Tel était le vœu qu'il formait, et moi je le répète après lui; puisque je ne puis plus apporter à la ruche ni cire ni miel, je serais heureux d'en être promptement emporté pour céder la place à d'autres travailleurs.

Deuxième seigneur. — Vous êtes aimé, Sire; ceux mêmes qui sont le moins empressés auprès de vous, seront les premiers à s'apercevoir que vous leur manquez.

Le roi. — Je remplis une place, je le sais. Combien y a-t-il, comte, que le médecin de votre père est mort? il était très-renommé.

Bertram. — Il y a quelques six mois, Monseigneur.

Le roi. — S'il vivait, j'aurais essayé encore de lui. Prêtez-moi un de vos bras; — les autres m'ont épuisé par leurs remèdes sans fin : maintenant, la nature et la maladie se disputent ma personne à leur aise. Soyez le bienvenu, comte; mon fils ne m'est pas plus cher que vous.

Bertram. — Je rends grâces à Votre Majesté.

(*Ils sortent. — Fanfares.*)

SCÈNE III.

Roussillon. — Un appartement dans le château de la comtesse.

Entrent LA COMTESSE, *son* INTENDANT *et le* BOUFFON.

La comtesse. — Maintenant je peux vous entendre : qu'avez-vous à dire de cette jeune Dame?

L'intendant. — Madame, j'espère que vous pourrez trouver dans le registre de mes efforts passés la preuve du souci que j'ai eu de vous servir, selon vos souhaits; car nous blessons notre modestie et nous ternissons la pureté de nos mérites, lorsque nous publions nous-mêmes notre éloge.

La comtesse. — Que fait ici ce pendard? Tirez-vous de là, maraud : je ne crois pas à toutes les plaintes qu'on me fait de vous, mais c'est ma circonspection qui me retient de croire, car je sais que vous êtes assez fou pour commettre de telles polissonneries, et assez habile pour qu'elles vous profitent.

Le bouffon. Madame, vous n'ignorez pas que je suis un pauvre garçon.
La comtesse. Bien, Monsieur. (Acte I, sc. III.)

Le bouffon. — Madame, vous n'ignorez pas que je suis un pauvre garçon.

La comtesse. — Bien, Monsieur.

Le bouffon. — Non, Madame, il n'est pas si bien que cela que je sois pauvre, quoique la plupart des riches soient damnés : mais si je pouvais obtenir de Votre Grâce la permission de m'établir, la femme Isabelle et moi nous ferions comme nous pourrions.

La comtesse. — Veux-tu donc devenir un mendiant?

Le bouffon. — Je mendie dans ce cas-ci votre bon vouloir.

La comtesse. — Dans quel cas?

Le bouffon. — Dans le cas d'Isabelle et dans le mien. Servir n'est pas hériter, et je crois que je n'obtiendrai la bénédiction de Dieu que lorsque j'aurai une progéniture de mon corps, car on dit que les enfants sont une bénédiction.

La comtesse. — Dis-moi pour quelle raison tu veux te marier?

Le bouffon. — C'est mon pauvre corps qui exige cela, Madame : je suis poussé par la chair, et il faut nécessairement qu'il marche, celui que le diable pousse.

La comtesse. — Est-ce que ce sont là toutes les raisons de Votre Seigneurie?

Le bouffon. — Ma foi, Madame, j'en ai encore d'autres, et des raisons sacrées, quoi qu'on puisse en penser.

La comtesse. — Le monde peut-il les connaître?

Le bouffon. — J'ai été une créature perverse, Madame, comme vous l'êtes et comme le sont toutes

les créatures de chair et de sang, et en vérité je voudrais me marier afin de me repentir.

La comtesse. — De ton mariage plutôt que de ta perversité.

Le bouffon. — Je n'ai pas d'amis, Madame, et j'espère m'en faire par le moyen de ma femme.

La comtesse. — Des amis de ce genre sont tes ennemis, coquin.

Le bouffon. — Vous ne vous connaissez pas en grands amis, Madame, car les coquins viennent pour faire la besogne dont je suis fatigué. Celui qui laboure mon champ épargne ma charrue et m'autorise à engranger la récolte; il me fait son cocu, mais je le fais mon homme de peine. Celui qui fait du bien à ma femme rend service à ma chair et à mon sang; celui qui rend service à ma chair et à mon sang aime ma chair et mon sang; celui qui aime ma chair et mon sang est mon ami; *ergo*, celui qui baise ma femme est mon ami. Si les hommes voulaient se contenter d'être ce qu'ils sont, on ne craindrait pas le mariage; car le jeune Charbon le puritain, et le vieux Poisson le papiste, quelque séparés que soient leurs cœurs en religion, ont tête pareille et peuvent croiser leurs cornes ensemble comme n'importe quels daims du troupeau.

La comtesse. — Tu seras donc toujours un coquin à sales propos et à calomnies?

Le bouffon. — Moi, Madame, non pas; mais bien un prophète, et je dis la vérité par la plus courte méthode :

Car je répéterai la ballade
Que tous les hommes trouveront trop vraie;
Le mariage vient par destinée,
Le coucou chante par nature.

La comtesse. — Allez-vous-en, Monsieur; je vous parlerai davantage plus tard.

L'intendant. — Vous plairait-il, Madame, de lui ordonner de faire venir Hélène; j'ai à vous parler d'elle.

La comtesse. — Maraud, dis à ma dame de compagnie que je voudrais lui parler; c'est Hélène que je veux dire.

Le bouffon, *chantant*.

Cette belle figure, fut-elle la cause, dit-elle,
Du sac de Troie par les Grecs?
Folle passion, passion folle,
Fut cette joie du roi Priam.
Sur ce elle soupira en s'arrêtant,
Sur ce elle soupira en s'arrêtant,
Et alors prononça cette sentence :
Parmi neuf mauvaises s'il en est une bonne,
Parmi neuf mauvaises s'il en est une bonne,
Il en est encore une bonne sur dix.

La comtesse. — Comment, une bonne sur dix! vous corrompez le texte de la chanson, maraud.

Le bouffon. — Oui, une bonne femme sur dix, Madame, ce qui est une purification de la chanson. Oh! que n'est-ce la volonté de Dieu de pourvoir ainsi le monde toute l'année durant! je ne trouverais aucun défaut à cette dîme des femmes, si j'étais le curé. Une sur dix, ai-je dit; mais si nous avions seulement une bonne femme par chaque comète et chaque tremblement de terre, cela réparerait bien la loterie : un homme peut s'arracher le cœur avant d'en attraper une.

La comtesse. — Veuillez partir, Monsieur le drôle, et faites ce que je vous commande.

Le bouffon. — Oh! si un homme pouvait obéir aux ordres d'une femme et cependant ne point faire le mal! Bien que mon honnêteté n'ait rien de puritain, elle ne voudrait cependant pas faire de mal; elle voudrait porter le surplis de l'humilité pardessus la soutane noire d'un cœur hautain. Je m'en vais de ce pas : il s'agit donc de faire venir Hélène ici. (*Il sort.*)

La comtesse. — Eh bien, maintenant je vous écoute.

L'intendant. — Je sais, Madame, que vous aimez extrêmement votre dame de compagnie.

La comtesse. — Oui, ma foi : son père me l'a léguée, et elle n'a pas besoin d'autre titre pour avoir droit à autant d'affection qu'elle en trouve; on lui doit plus qu'il ne lui est payé et il lui sera payé plus qu'elle ne demandera.

L'intendant. — Madame, je me trouvais récemment plus près d'elle qu'elle ne l'aurait souhaité, j'imagine : elle était seule, elle conversait avec elle-même, adressant ses propres paroles à ses propres oreilles, et ne se doutant pas, j'oserais le jurer pour elle, qu'elles pénétraient dans une ouïe étrangère. Le thème de son discours, c'est qu'elle aimait votre fils : la fortune, disait-elle, qui avait pu mettre une telle différence entre leurs deux conditions n'était pas une déesse; l'amour qui ne voulait exercer son pouvoir que là où il y avait parfaite égalité, n'était pas un dieu; Diane qui pouvait permettre que sa pauvre chevalière fût surprise, sans venir à son aide au premier

HÉLÈNE. Eh bien! je confesse ici à genoux, devant le ciel et devant vous, qu'avant vous-même et immédiatement après le ciel, votre fils est ce que j'aime le plus. (Acte I, sc. III.)

assaut et sans fournir sa rançon ensuite, n'était pas la reine des vierges. Ces pensées, elle les exprima avec le plus amer accent de chagrin que j'aie jamais entendu sortir des lèvres d'une vierge J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en informer bien vite, puisqu'il vous importe jusqu'à un certain point d'en être instruite, dans le cas où il arriverait un malheur.

LA COMTESSE. — Vous avez rempli honnêtement votre devoir; gardez cela pour vous-même. De nombreux indices m'avaient déjà informée de ce fait, mais ces indices étaient tellement incertains et fugitifs que je ne savais si je devais croire ou douter. Je vous en prie, laissez-moi : gardez cela pour vous et recevez mes remerciements pour votre honnête sollicitude : je vous reparlerai plus amplement tantôt. (*Sort l'intendant.*) Il en était ainsi de moi quand j'étais jeune. Si nous sommes des enfants de la nature, nous savons que ces sentiments sont les nôtres : l'épine qui la blesse appartient incontestablement à la rose de notre propre jeunesse. Cela est dans notre sang, comme notre sang est en nous; c'est la révélation et le sceau de la vérité de la nature qu'une vigoureuse passion d'amour imprimée dans un jeune cœur. Telles furent nos fautes, si nous évoquons les souvenirs de nos jours passés; mais alors, nous ne les appelions pas des fautes. — Son regard en est tout triste : je me rends compte de son état maintenant.

Entre HÉLÈNE.

HÉLÈNE. — Quel est votre bon plaisir, Madame?

LA COMTESSE.— Vous savez, Hélène, que je suis pour vous une mère.

Hélène. — Mon honorable maîtresse!

La comtesse.— Non, une mère; pourquoi donc pas une mère? Lorsque j'ai prononcé ce mot de mère, on aurait dit que vous aperceviez un serpent : qu'y a-t-il dans ce mot de mère, pour qu'il vous fasse tressaillir? Je dis que je suis votre mère, et je vous ai placée sur la liste de ceux qui sont sortis de mon sein. On a vu souvent l'adoption rivaliser avec la nature, et de germes étrangers, notre choix sait souvent nous faire sortir un rejeton naturel. Vous ne m'avez jamais fait pousser les gémissements d'une mère, et cependant je ressens pour vous une sollicitude maternelle. Bonté divine, jeune fille! est-ce que cela te glace le sang, de te dire que je suis ta mère? Qu'y a-t-il donc pour que cette malencontreuse messagère de la pluie, l'Iris aux multiples couleurs, enveloppe ainsi ton œil? Comment! est-ce parce que tu es ma fille?

Hélène. — Parce que je ne la suis pas.

La comtesse. — Je dis que je suis votre mère.

Hélène.— Pardonnez-moi, Madame; le comte de Roussillon ne peut être mon frère : mon nom est humble, le sien est honoré; mes parents sont obscurs, tous les siens sont nobles. Il est mon maître, mon cher seigneur, et moi je dois vivre sa servante et mourir sa vassale : il ne doit pas être mon frère.

La comtesse. — Ni moi votre mère?

Hélène. — Vous êtes ma mère, Madame; plût au ciel que vous le fussiez en réalité, pourvu que Monseigneur votre fils ne fût pas mon frère! Oh! que n'êtes-vous notre mère à tous deux! je ne désire pas plus le ciel que je ne le désirerais, pourvu que je ne fusse pas sa sœur. Ne serait-il donc pas possible que je fusse votre fille, sans qu'il fût mon frère?

La comtesse. — Oui, Hélène, vous pourriez être ma belle-fille. Le ciel nous protége! serait-ce là votre pensée? Comme ces mots de mère et de fille font battre à l'envi votre pouls! Comment, vous voilà pâle encore! Mes pressentiments ont deviné votre passion : maintenant, je connais le mystère de votre solitude et je découvre la source de vos larmes amères. Il est de la plus extrême évidence que vous aimez mon fils; ta passion se proclame d'une manière si manifeste que la dissimulation aurait honte de soutenir que cela n'est pas; dis-moi la vérité, par conséquent; mais dis-moi oui, c'est vrai; car, regarde, tes joues le confessent l'une à l'autre, et tes yeux voient ton secret si clairement révélé par ta contenance, qu'ils l'avouent dans le langage qui leur est propre. Seules, ta faute et ton obstination mauvaise enchaînent ta langue pour empêcher que la vérité ne soit soupçonnée. Parle, en est-il ainsi? Si cela est, vous avez dévidé là un bel écheveau; si cela n'est pas, démentez-le : mais, quoi qu'il en soit, je te somme, par ce ciel qui peut faire de moi l'instrument de ton salut, de me dire la vérité.

Hélène. — Bonne Madame, pardonnez-moi!

La comtesse. — Aimez-vous mon fils?

Hélène. — Pardon, noble maîtresse!

La comtesse. — Aimez-vous mon fils?

Hélène. — Ne l'aimez-vous pas, Madame?

La comtesse. — N'équivoquez pas; mon amour pour lui est justifié par un lien que tout le monde reconnaît. Allons, allons, découvrez-moi l'état de vos sentiments, car votre trouble vous accuse hautement.

Hélène.—Eh bien! je confesse ici à genoux, devant le ciel et devant vous, qu'avant vous-même et immédiatement après le ciel, votre fils est ce que j'aime le plus. Mes parents étaient pauvres mais honnêtes, il en est ainsi de mon amour : n'en soyez pas offensée, cela ne lui fait pas de mal d'être aimé de moi; je ne l'importune d'aucun témoignage de présomptueuse prétention, et je ne voudrais pas l'obtenir avant de le mériter; cependant je ne sais comment je pourrais jamais acquérir ce mérite. Je sais que je l'aime en vain et que je lutte contre toute espérance; cependant je ne cesse de verser dans ce crible trompeur et fuyant les eaux de mon amour, sans craindre de le voir s'épuiser. Pareille à l'Indien, religieuse dans mon erreur même, j'adore le soleil qui brille sur son adorateur et ne le connaît pas. Ma très-chère Madame, ne punissez pas mon amour de votre haine parce que j'aime là où vous aimez; mais si jamais vous, dont la vieillesse honorée rend témoignage d'une jeunesse vertueuse, vous avez, brûlant d'une flamme aussi sincère que la mienne, à la fois désiré chastement et aimé tendrement, en sorte qu'en votre Diane était en même temps votre Dieu d'amour, oh! alors prenez pitié de celle dont l'état est tel qu'il lui est impossible de ne pas prêter et donner là où elle est sûre de perdre, qui ne cherche pas à trouver ce que sa recherche désire, mais qui, pareille à l'énigme, vit doucement de ce qui la fait mourir.

La comtesse. — Parlez sincèrement; n'aviez-vous pas récemment l'intention d'aller à Paris?

Hélène. — Oui, madame.

La comtesse. — Pourquoi cela? dites la vérité.

Hélène. — Je dirai la vérité; je le jure par la grâce elle-même. Vous le savez, mon père m'a laissé quelques prescriptions d'une vertu rare et éprouvée, que sa science et son expérience connues avaient recueillies comme des spécifiques d'une souveraine infaillibilité; il m'a recommandé par son testament d'en faire usage avec la plus grande réserve, comme de recettes dont l'efficacité intime était beaucoup plus puissante encore que ne le disait leur formule; dans le nombre, il se trouve un remède incontesté pour guérir la maladie désespérée dont le roi s'en va mourir.

La comtesse. — Était-ce là votre motif pour aller à Paris? parlez.

Hélène. — C'est Monseigneur votre fils qui m'a fait penser à cela; sans lui, Paris, et la médecine, et le roi auraient été fort absents des conversations que mes pensées tiennent entre elles.

La comtesse. — Mais, croyez-vous, Hélène, que le roi acceptât votre secours problématique si vous le lui offriez? Le roi et ses médecins sont du même avis; lui est d'avis qu'ils ne peuvent le guérir, eux sont d'avis qu'ils ne peuvent lui être d'aucun secours : comment en croiront-ils une pauvre vierge ignorante, alors que les écoles, à bout de leurs doctrines, ont laissé le mal à lui-même.

Hélène. — Quelque chose de supérieur à la science de mon père, l'homme pourtant le plus savant de sa profession, me dit que sa bonne recette sera pour moi un patrimoine béni par les plus heureuses étoiles du ciel : si Votre Honneur voulait seulement me permettre de tenter l'aventure, j'engagerais ma vie, qui serait honorablement jouée dans ce cas, contre la guérison du roi à jour et à heure fixes.

La comtesse. — Le crois-tu?

Hélène. — Oui, Madame, j'en suis sûre.

La comtesse. — Eh bien! Hélène, je te donnerai mon consentement, mes bons souhaits, les ressources nécessaires, des gens pour t'accompagner et mes affectueuses recommandations auprès de ceux des miens qui sont à la cour. Je resterai au logis et j'appellerai la bénédiction de Dieu sur ta tentative. Pars dès demain, et sois sûre de ceci, que tu peux compter sur tout l'appui qu'il m'est possible de t'accorder. (*Elles sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Paris. — Un appartement dans le palais du roi.

Fanfares de trompettes. — Entrent le ROI, *avec divers jeunes* SEIGNEURS *prenant congé pour la guerre de Florence;* BERTRAM, PAROLLES *et* LES GENS DE LA SUITE.

Le roi. — Adieu, jeunes Seigneurs, ne vous départez jamais de ces principes militaires, et vous, Messeigneurs, adieu. Partagez mon conseil entre vous; si tous deux vous le suivez en entier, vous n'aurez rien perdu à le partager, car il est de nature assez élastique pour suffire à tous les deux.

Premier seigneur. — Sire, c'est notre espérance, lorsque nous reviendrons soldats éprouvés, de trouver Votre Grâce en bonne santé.

Le roi. — Non, non, cela ne peut être; et cependant mon cœur refusera jusqu'à la fin de céder à la maladie qui assiége ma vie. Adieu, jeunes Seigneurs : soit que je vive, soit que je meure, montrez-vous de dignes fils de la France; que les plus braves de la haute Italie (sauf ces provinces qui n'ont hérité de rien autre que de la chute du dernier empire), voient que vous êtes venus, non pour courtiser l'honneur, mais pour l'épouser. Puissiez-vous, là où les plus braves chercheurs de gloire reculeront, trouver ce que vous chercherez, afin que la renommée puisse vous acclamer bien haut! Je vous dis adieu.

SECOND SEIGNEUR. — Puisse la santé se mettre aux ordres de Votre Majesté !

LE ROI. — Prenez garde à ces filles d'Italie : elles disent qu'il n'y a pas de mot dans notre langage français pour refuser, alors qu'elles demandent ; prenez garde d'être captifs avant de servir.

LES DEUX SEIGNEURS. — Nos cœurs s'ouvrent à vos avis.

LE ROI. — Adieu. (*Il va se coucher.*) Venez ici près de moi.

PREMIER SEIGNEUR. — Oh ! mon aimable seigneur, pourquoi faut-il que vous restiez derrière nous ?

PAROLLES. — Ce n'est pas sa faute au muscadin.

SECOND SEIGNEUR. — Oh! ce sont de belles guerres !

PAROLLES. — Tout à fait admirables ; je les ai vues, ces guerres.

BERTRAM. — Je suis consigné ici, et l'on me cherche noise en me disant « trop jeune », et « l'an prochain », et « il est trop tôt. »

PAROLLES. — Si cela te tient autant à cœur, ami, sauve-toi d'ici bravement.

BERTRAM. — Je m'en vais rester ici, comme premier cheval d'un cotillon, à faire craquer mes bottes sur le simple pavé, pendant que d'autres feront provision d'honneur, et sans porter d'autre épée qu'une épée de danseur! Par le ciel, je me déroberai.

PREMIER SEIGNEUR.— Il y aura de l'honneur dans ce vol.

PAROLLES. — Commettez-le, comte.

SECOND SEIGNEUR. — Je suis votre complice; et là-dessus, adieu.

BERTRAM. — Je vous suis attaché et cette séparation m'est un déchirement.

PREMIER SEIGNEUR. — Adieu, capitaine.

SECOND SEIGNEUR. — Aimable Monsieur Parolles !

PAROLLES. — Nobles héros, mon épée et les vôtres sont parentes : de bonnes lames bien brillantes, en un mot de bons métaux. Vous trouverez dans le régiment des Spinii un certain capitaine Spurio avec une cicatrice, emblème de la guerre, ici, sur sa joue gauche ; ce fut cette épée même qui l'y tailla : dites-lui que j'existe et écoutez les rapports qu'il vous fera de moi.

SECOND SEIGNEUR.— Nous n'y manquerons pas, noble capitaine.

PAROLLES. — Soyez les écoliers chéris de Mars ! (*Sortent les seigneurs.*) Qu'allez-vous faire ?

BERTRAM. — Arrête : le roi....

PAROLLES. — Traitez les nobles seigneurs avec une plus spacieuse cérémonie : vous vous êtes retenu vous-même sur les frontières d'un adieu trop froid. Soyez plus expressif avec eux; car ils vont les premiers en tête de la mode; ils prennent leur allure, mangent, parlent et se meuvent sous l'influence de l'étoile la plus en vogue; quand bien même le diable ouvrirait la danse, ce sont ceux-là qu'il faut suivre : courez après eux et faites-leur un adieu plus expansif.

BERTRAM. — Et ainsi vais-je faire.

PAROLLES. — Nobles compagnons et qui se montreront de très-vigoureux hommes de guerre! (*Sortent Bertram et Parolles.*)

Entre LAFEU.

LAFEU, *s'agenouillant.* — Pardon pour moi et pour les nouvelles que j'apporte, Monseigneur.

LE ROI. — Debout, je te prie.

LAFEU. — Voici donc un homme debout et qui vous a porté le paiement de son pardon. Je voudrais que vous vous fussiez agenouillé, Monseigneur, pour me demander merci, et que vous vous pussiez ainsi vous relever sur mon commandement.

LE ROI.— Je le voudrais aussi ; je t'aurais cassé la tête et je t'en aurais demandé pardon.

LAFEU.— Coup mal porté en vérité : mais, mon bon Seigneur, voici l'affaire ; voulez-vous être guéri de votre infirmité ?

LE ROI. — Non.

LAFEU. — Ah ! vous ne voulez pas manger de raisin, mon royal renard ? C'est bien, mais mon royal renard mangera mes nobles grappes, s'il peut les atteindre. J'ai vu une *médecine* qui est capable de donner la vie à une pierre, de remuer un rocher, de vous faire danser une danse des Canaries avec un feu et un entrain de démon, dont le simple attouchement est assez puissant pour ressusciter le roi Pépin, bien mieux encore, pour mettre une plume à la main de Charlemagne et lui faire écrire une lettre d'amour, à elle.

LE ROI. — *Elle!* Quelle est cette *elle?*

LAFEU. — Et parbleu, elle la *docteuse;* il vient d'en arriver une, Monseigneur, si vous voulez la voir; et maintenant, s'il m'est permis de faire suivre

Le roi. Eh bien, belle personne, est-ce que votre affaire nous concerne?
Hélène. Oui, mon bon Seigneur. (Acte II, sc. I.)

cette légère entrée en matière par l'expression de ma sérieuse opinion, je vous dirai que j'ai parlé avec une personne qui, par son sexe, son âge, sa déclaration, sa sagesse et sa constance, m'a tellement étonné que je n'ose blâmer mon faible entendement de sa crédulité. Voulez-vous la voir et entendre ce qu'elle a à vous dire ? car telle est sa demande : cela fait, riez de moi tant qu'il vous plaira.

Le roi. — Allons, mon bon Lafeu, introduis ta merveille, afin que nous partagions ton étonnement, ou que nous le réduisions à néant en nous étonnant que tu aies pu t'étonner.

Lafeu. — Je vous convaincrai, et il ne me faudra pas un jour pour cela. (*Il sort.*)

Le roi. — Il faut toujours qu'il fasse des prologues aux riens dont il a la spécialité.

Rentre LAFEU *avec* HÉLÈNE.

Lafeu. — Allons, arrivez vite.

Le roi. — Voilà une promptitude qui a vraiment des ailes.

Lafeu. — Allons, avancez vite; voici Sa Majesté, dites-lui votre affaire. Vous regardez comme le ferait un traître, mais Sa Majesté a rarement peur de tels traîtres; je suis l'oncle de Cressida qui ose en laisser deux ensemble. Portez-vous bien. (*Il sort.*)

Le roi. — Eh bien! ma belle, est-ce que votre affaire nous concerne?

Hélène. — Oui, mon bon Seigneur. Gérard de Narbonne était mon père, homme infaillible dans sa profession.

Le roi. — Je le connaissais.

Hélène. — Cela suffit pour que j'abrége les louanges que je lui donnerais; c'est assez de l'avoir connu. A son lit de mort, il me donna plusieurs recettes : une surtout, le fruit le plus précieux de sa pratique, le remède de prédilection de sa vieille expérience, qu'il m'ordonna de garder comme un troisième œil, de préserver et de tenir pour plus cher que les deux miens. C'est ce que j'ai fait, et ayant appris que Votre Puissante Majesté est atteinte de cette maligne maladie contre laquelle la vertu du legs de mon père est principalement souveraine, je suis venue pour vous l'offrir, ainsi que mon assistance, en toute humilité.

Le roi. — Nous vous remercions, jeune fille; mais nous ne pouvons être si crédules à l'endroit de notre guérison, alors que nos docteurs les plus savants nous ont abandonné et que tout le corps médical assemblé a conclu que les efforts de l'art seraient impuissants à racheter la nature de son incurable état. Je dis que nous ne pouvons compromettre notre jugement ni vulgariser notre confiance, en prostituant à des empiriques, notre maladie désormais sans espoir : nous ne pouvons ruiner ainsi notre grandeur et notre crédit en nous attachant à une espèce de guérison insensée, alors que nous tenons que la guérison est en dehors du possible.

Hélène. — La conscience du devoir rempli, en ce cas, me récompensera de mes peines. Je ne veux pas vous imposer mes services plus longtemps et je vous prie humblement de me permettre, en me retirant, d'emporter la confiance que j'occuperai dans vos pensées royales une place modeste.

Le roi. — Nous ne pouvons t'accorder moins, si nous voulons mériter le nom de reconnaissant. Tu as songé à me guérir, et je te dois les remerciements que doit l'homme sur le point de mourir à ceux qui souhaitent de le voir vivre ; mais tu ne connais pas la plus petite partie de cet état que je connais entièrement : je sais tout le péril où je suis, et tu ne sais pas pour lui de remède.

Hélène. — Il n'y a aucun mal à essayer ce que je puis faire, puisque votre incrédulité à l'endroit de tout remède est désormais irrévocable. Celui qui est l'ouvrier des plus grandes œuvres les accomplit souvent par le plus faible ministre : la sainte écriture nous a montré le jugement chez des enfants alors que les juges n'avaient été que des enfants; de grands fleuves sont partis de simples sources, et de vastes mers se sont desséchées alors que les plus grands niaient ces miracles. Fréquemment l'attente échoue, et échoue le plus souvent là où les promesses étaient les plus grandes, et souvent le succès arrive alors que l'espérance est tout à fait refroidie et que le désespoir est à son comble.

Le roi. — Je ne dois pas t'entendre ; porte-toi bien, obligeante fille : tu devras te payer toi-même de tes peines; car des offres non acceptées recueillent des remerciements pour toute récompense.

Hélène. — C'est ainsi qu'il suffit d'une seule parole pour repousser le mérite inspiré Il n'en est pas de celui qui connaît toutes choses comme de nous qui fondons nos opinions sur les apparences : mais c'est en nous l'excès de la présomption lorsque nous assimilons les secours du ciel aux actes des hommes. Sire bien-aimé, prêtez-vous à mes

efforts ; faites l'expérience non de mon aide, mais de l'aide du ciel. Je ne suis pas une menteuse qui me proclame supérieure à la grandeur de ma tâche, mais sachez que je crois, et croyez que je sais être très-sûre que mon art n'est pas plus inférieur en puissance à cette tâche, que vous n'êtes exclu vous-même de l'espoir de la guérison.

Le roi. — As-tu donc tant de confiance ? En combien de temps espères-tu me guérir ?

Hélène. — Si la grâce toute-puissante nous prête sa grâce, avant que les chevaux du soleil aient promené deux fois, autour de son cercle diurne, leur porteur de torche enflammée ; avant que l'humide Hespérus ait éteint deux fois dans le brouillard et les vapeurs de l'occident sa lampe nocturne; avant que le sablier du pilote ait compté vingt-quatre fois les furtives minutes à mesure qu'elles passent, ce qui est malsain en vous se dégagera de ce qui est sain ; la santé reconquerra son indépendance et la maladie consentira à mourir.

Le roi. — A quoi oserais-tu t'exposer sur la foi de ta conviction et de ta confiance ?

Hélène. — A l'accusation d'impudence, aux affronts dus à une catin, à une honte divulguée, traduite par d'odieuses ballades, à la flétrissure de mon nom de jeune fille; plus encore, je suis prête à me soumettre à ce qu'il y a de pis au monde et à finir ma vie dans les plus viles tortures.

Le roi. — Il me semble que c'est un esprit bienheureux qui exprime sa puissante parole par ton faible organe. Cette impossibilité même que le sens commun devrait rejeter, le sens commun l'accepte d'une autre manière. Ta vie est chère, car tout ce que la vie estime digne de ce nom de vie se rencontre en toi : jeunesse, beauté, sagesse, courage, tout ce que le bonheur et le printemps de l'existence tiennent pour des dons heureux : pour hasarder tant que cela, il faut nécessairement avoir, ou une science prodigieuse, ou un désespoir monstrueux. Doux médecin, je veux essayer de ton traitement qui, si je meurs, doit te donner la mort.

Hélène. — Si je dépasse le temps fixé, ou si je m'écarte en quelque chose de la promesse que j'ai faite, puissé-je mourir sans être plainte ! je l'aurai bien mérité. Si je ne vous guéris pas, la mort est le seul salaire qui me soit dû ; mais si je vous guéris, que me promettez-vous ?

Le roi. — Fais ta demande.

Hélène. — Mais la tiendrez-vous ?

Le roi. — Oui, par mon sceptre et mes espérances du ciel.

Hélène. — Eh bien ! tu me donneras de ta royale main, l'époux que je te demanderai parmi les hommes soumis à ta puissance. Loin de moi l'arrogante pensée de choisir dans le sang royal de France et de vouloir propager mon nom humble et bas au moyen de quelque rejeton ou de quelque image de ta majesté : mais tu me donneras un époux, ton vassal, que je sais avoir le droit de te demander et que tu as le pouvoir de m'accorder.

Le roi. — Voici ma main ; les premières conditions une fois accomplies, ta volonté recevra de moi une entière satisfaction. Ainsi fais choix de l'heure qui te conviendra, car je suis résolu à être ton malade et je me confie à toi. Je devrais te questionner et je te questionnerai davantage, — bien que en savoir plus long ne pût augmenter ma confiance ; — je devrais te demander d'où tu viens, qui t'a conduite ; mais sois la bienvenue sans plus de questions, et sois bénie en toute confiance. (*Aux valets.*) Qu'on me prête assistance, holà ! — Si tu remplis ta promesse, mes actes égaleront les tiens. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Roussillon. — Un appartement dans le château de la comtesse.

Entrent LA COMTESSE *et* LE BOUFFON.

La comtesse. — Allons, Monsieur, je vais mettre votre savoir-vivre à une épreuve complète.

Le bouffon. — Eh bien ! alors je me montrerai richement nourri et pauvrement éduqué : je sais que mon affaire n'est qu'avec la cour.

La comtesse. — *Qu'avec la cour !* Eh ! quel est donc le lieu qui vous inspire un respect si particulier pour que vous traitiez celui-là avec un tel mépris ? *Qu'avec la cour !*

Le bouffon. — En vérité, Madame, si le ciel a prêté à un homme quelques manières, il peut bien aisément s'accréditer à la cour : celui qui ne sait pas plier la jambe, ôter son chapeau, baiser sa main et ne rien dire, n'a ni jambes, ni mains, ni lèvres, ni chapeau, et la vérité c'est qu'un pareil camarade, pour parler avec précision, n'est pas fait pour la cour : mais, quant à moi, j'ai une réponse qui peut satisfaire un chacun.

La comtesse. — Pardi ! c'est une réponse généreuse celle qui répond à toutes les questions.

Le bouffon. — Elle ressemble à la chaise d'un

barbier qui s'accommode de tous les derrières, derrières pointus, larges derrières, derrières charnus, n'importe quels derrières.

La comtesse. — Et votre réponse peut s'accorder avec toutes les questions?

Le bouffon. — Comme dix sous avec la main d'un procureur, comme un écu français avec une catin en taffetas, comme l'anneau de paille de Tib avec l'index de Tom, comme des crêpes avec le mardi gras, comme une danse mauresque avec le premier jour de mai, comme le clou avec son trou, comme un cocu avec ses cornes, comme une méchante souillon avec un coquin tapageur, comme les lèvres d'une nonne avec la bouche d'un moine, et pour tout dire, comme le *pudding* avec sa peau.

La comtesse. — Ainsi votre réponse, dis-je, s'accorde avec toutes les questions?

Le bouffon. — Depuis le duc jusqu'au constable, elle s'accorde avec toutes les questions.

La comtesse. — Ce doit être une réponse d'une taille monstrueuse, pour répondre ainsi à toutes les questions.

Le bouffon. — Et ce n'est cependant qu'une bagatelle, si les gens instruits voulaient dire sur elle la vérité : la voici avec tout ce qui en dépend. Demandez-moi si je suis courtisan : cela ne vous fera aucun mal d'apprendre ma réponse.

La comtesse. — Allons, tâchons de redevenir jeune, si nous pouvons : je veux être assez folle pour vous questionner, espérant que votre réponse me rendra plus sage. Êtes-vous un courtisan, Monsieur, je vous prie?

Le bouffon. — « Oh ! mon Dieu, Monsieur ! » Voilà une manière facile de finir tout de suite. Encore, encore, cent autres questions.

La comtesse. — Monsieur, je suis un pauvre ami à vous qui vous aime.

Le bouffon. — « Oh ! mon Dieu, Monsieur ! » Dru, dru, ne m'épargnez pas.

La comtesse. — Je suppose, Monsieur, que vous ne pouvez manger aucun de ces aliments rustiques.

Le bouffon. — « Oh ! mon Dieu, Monsieur ! » Allons, chargez-moi, je vous tiendrai bon.

La comtesse. — Je crois, Monsieur, que tout récemment vous avez été fouetté ?

Le bouffon. — « Oh ! mon Dieu, Monsieur ! » Ne m'épargnez pas.

La comtesse. — Et à votre fustigation avez-vous crié votre « Oh ! mon Dieu, monsieur ! » et votre « Ne m'épargnez pas ? » Vrai, votre « Oh ! mon Dieu, Monsieur ! » est parfaitement en circonstance dans le cas de votre fustigation : vous répondriez fort bien à la fustigation si vous n'étiez obligé qu'à cela.

Le bouffon. — Je n'ai jamais eu plus mauvaise chance dans ma vie avec mon « Oh ! mon Dieu, Monsieur ! » Je vois que les choses peuvent servir longtemps, mais qu'elles ne peuvent pas servir toujours.

La comtesse. — Je joue vraiment avec le temps le rôle d'une noble ménagère, en le passant ainsi à m'entretenir joyeusement avec un fou.

Le bouffon. — « Oh ! mon Dieu, Monsieur ! » Eh bien ! le voilà qui revient et cette fois très-à-propos.

La comtesse. — Finissons, Monsieur : à votre affaire. Remettez ceci à Hélène et priez-la de m'envoyer une réponse immédiate : recommandez-moi à mes parents et à mon fils. Ce n'est pas beaucoup, j'espère

Le bouffon. — Ce n'est pas beaucoup de recommandations pour eux?

La comtesse. — Non, ce n'est pas beaucoup de besogne pour vous : vous me comprenez?

Le bouffon. — Avec grand fruit; j'arriverai avant mes jambes.

La comtesse. — Et hâtez-vous de revenir. (*Ils sortent chacun de leur côté.*)

SCÈNE III.

Paris. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent BERTRAM, LAFEU *et* PAROLLES.

Lafeu. — On dit qu'il n'y a plus de miracles et nous avons nos philosophes qui sont prêts à traiter comme choses ordinaires et familières, les choses surnaturelles et supérieures aux causes connues. De là vient que nous traitons les sujets de terreur comme des bagatelles, nous retranchant derrière une science apparente alors que nous devrions nous soumettre à une puissance inconnue.

Parolles. — Parbleu ! c'est le plus rare sujet d'étonnement qui ait éclaté dans ces derniers temps.

Bertram. — Oui, vraiment.

Lafeu. — Être abandonné de tous les gens de l'art....

Parolles. — C'est ce que je dis ; à la fois de Galien et de Paracelse.

LAFEU. Représentation d'un effet de la puissance céleste dans la personne d'un acteur terrestre.
PAROLLES. C'est ce que j'allais dire; c'est cela même. (Acte II, sc. III.)

LAFEU. — De tous les hommes instruits et renommés....

PAROLLES. — C'est vrai; c'est ce que je dis.

LAFEU. — Qui l'avaient déclaré incurable....

PAROLLES. — Parbleu! c'est cela; c'est aussi ce que je dis.

LAFEU. — Désespéré....

PAROLLES. — C'est juste ; comme qui dirait un homme assuré de....

LAFEU. — D'une vie incertaine et d'une mort sûre.

PAROLLES. — C'est juste, vous parlez bien; c'est ce que j'aurais dit.

LAFEU. — Je puis vraiment dire que c'est une nouveauté dans le monde.

PAROLLES. — Et c'est une nouveauté, vraiment; si vous voulez voir ce fait représenté, vous le lirez dans..., comment appelez-vous ce livre?

LAFEU. — « Représentation d'un effet de la puissance céleste dans la personne d'un acteur terrestre. »

PAROLLES. — C'est ce que j'allais dire; c'est cela même.

LAFEU. — Parbleu! notre dauphin n'est pas plus vigoureux; je parle relativement....

PAROLLES. — Oh! c'est étrange, très-étrange! voilà la courte et fastidieuse définition qu'il faut répéter de ce fait, et il est vraiment d'un esprit obstiné, celui qui refuse de reconnaître en ceci....

LAFEU. — La main même du ciel.

PAROLLES. — Oui, c'est ce que je dis.

LAFEU. — Dans un très-faible....

PAROLLES. — Et très-débile ministre, s'est montré un grand pouvoir, une grande supériorité, qui devrait en vérité avoir sur nous, une action plus

étendue que celle qui résulte de cette guérison du roi, par exemple obtenir....

LAFEU. — Une reconnaissance générale.

PAROLLES. — C'est ce que j'allais dire; vous parlez bien. Voici venir le roi.

LAFEU. — Vert galant, comme dit le Hollandais. J'en aimerai mieux une certaine demoiselle tant qu'il me restera une dent dans la bouche; parbleu, il est capable de lui faire danser une courante.

PAROLLES. — *Mort du vinaigre!* n'est-ce pas là Hélène?

LAFEU. — Par Dieu, je le suppose.

Entrent LE ROI, HÉLÈNE *et les gens de la suite.*

LE ROI. — Allez, appelez devant moi tous les Seigneurs de ma cour. (*Sort un homme de la suite.*) Assieds-toi aux côtés de ton malade, ma libératrice, et de cette main en santé dans laquelle tu as fait revenir la vigueur exilée, reçois une seconde fois la confirmation du don promis par moi et qui attend seulement que tu le nommes.

Entrent DIVERS SEIGNEURS.

LE ROI. — Belle vierge, promène ton œil sur cette jeune assemblée de nobles Seigneurs : tous sont soumis à mon obéissance; je puis disposer d'eux avec le pouvoir d'un souverain et le commandement d'un père : fais librement ton choix; tu as le pouvoir de choisir, eux n'ont pas celui de refuser.

HÉLÈNE. — Puisse échoir à chacun de vous une belle et vertueuse maîtresse, lorsqu'il plaira à l'amour! oui, à chacun de vous, sauf à un seul!

LAFEU. — Je donnerais mon cheval bai à queue coupée en brosse avec tout son harnachement, pour n'avoir pas la bouche plus démeublée et le visage plus touffu que ces jeunes gens.

LE ROI. — Examine-les attentivement : il n'est pas un seul d'entre eux qui n'ait eu un noble père.

HÉLÈNE. — Gentilshommes, le ciel a, par mon intermédiaire, rendu le roi à la santé.

TOUS ENSEMBLE. — Nous le savons, et nous en remercions le ciel pour vous.

HÉLÈNE. — Je ne suis qu'une simple vierge et toute ma richesse, je le déclare, est d'être simplement une vierge. S'il plaît à Votre Majesté, j'ai déjà arrêté mon choix. Les rougeurs de mes joues me chuchotent : « Nous rougissons parce que tu dois choisir; mais si tu es refusée, que la pâle mort s'étende pour toujours sur tes joues, car nous n'y reviendrons jamais. »

LE ROI. — Fais ton choix, et sois certaine que quiconque fuira ton amour fuira en même temps mon affection.

HÉLÈNE. — Maintenant, Diane, je m'enfuis de tes autels, et c'est vers l'impérial Amour, ce dieu tout-puissant que s'exhalent mes soupirs. Monsieur, voulez-vous écouter ma requête?

PREMIER SEIGNEUR. — Oui, et l'accorder.

HÉLÈNE. — Merci, Monsieur; je n'ai plus rien à ajouter.

LAFEU. — J'aimerais mieux courir la chance de son choix que jouer ma vie sur un *beset*.

HÉLÈNE. — Monsieur, l'honneur qui brille dans vos beaux yeux, avant que j'aie parlé, me fait une réponse trop menaçante : que l'Amour élève votre fortune vingt fois au-dessus de celle qui vous adresse ce vœu et son humble affection!

SECOND SEIGNEUR. — Je n'en désirerais pas de meilleure, s'il vous plaît.

HÉLÈNE. — Recevez mes vœux, et que le puissant Amour les exauce! et là-dessus je prends congé de vous.

LAFEU. — Est-ce qu'ils la refusent tous? S'ils étaient mes fils, je les ferais fouetter ou bien je les enverrais au Grand Turc pour en faire des eunuques.

HÉLÈNE, *à un troisième Seigneur.* — Ne vous effarouchez pas si je prends votre main; je ne vous porterai jamais préjudice par amour pour vous. Que vos souhaits soient bénis, et si vous vous mariez jamais, puissiez-vous trouver dans votre lit une plus belle fortune!

LAFEU. Ces jeunes gens sont de glace, aucun ne veut d'elle : pour sûr, ce sont des bâtards d'Anglais; des Français ne les engendrèrent jamais.

HÉLÈNE, *à un quatrième Seigneur.* — Vous êtes trop jeune, trop heureux et trop noble, pour vouloir un fils sorti de mon sang.

QUATRIÈME SEIGNEUR. — Belle demoiselle, ce n'est pas mon opinion.

LAFEU. — Il reste encore un raisin, et je suis sûr que ton père à toi buvait du vin. Mais tu n'es qu'un âne ou je ne suis qu'un enfant de quatorze ans; je t'ai déjà observé.

HÉLÈNE, *à Bertram.* — Je n'ose dire que je vous prends; mais je place, pour toute ma vie, ma personne et mon dévouement sous la direction de votre puissance. — Voici l'homme.

LE ROI. — Eh bien, jeune Bertram, prends-la; elle est ta femme.

BERTRAM. — Ma femme, mon Suzerain! Je sup-

plie Votre Altesse de me permettre en telle affaire de me servir de mes yeux.

Le roi. — Ne sais-tu pas, Bertram, ce qu'elle a fait pour moi?

Bertram. — Si, mon bon Seigneur; mais j'espère ne jamais savoir pourquoi je l'épouserais.

Le roi. — Tu sais qu'elle m'a relevé de mon lit de souffrance?

Bertram. — Mais s'ensuit-il, Monseigneur, qu'il me faille m'abaisser pour la récompenser de vous avoir mis debout? Je la connais fort bien : elle a été élevée aux frais de mon père. Ma femme, la fille d'un pauvre médecin! Que plutôt l'opprobre me déshonore à jamais!

Le roi. — C'est seulement sa condition que tu dédaignes en elle? mais je peux l'élever. Il est étrange que nos sangs si semblables de couleur, de poids et de chaleur, qu'il serait impossible de les distinguer s'ils étaient mêlés ensemble, soient séparés cependant par de si énormes différences. Si elle est vertueuse en toute sa personne, et si elle n'a contre elle que ce défaut pour lequel tu la dédaignes, d'être la fille d'un pauvre médecin, tu dédaignes alors la vertu pour un nom; n'agis pas ainsi. Lorsque les choses vertueuses procèdent d'une condition basse, cette condition est ennoblie par les actes de leur auteur. Là où les accroissements de fortune abondent, sans la présence d'aucune vertu, il n'existe qu'un honneur hydropique : le bien tout seul est le bien sans le secours d'un nom et il en est de même de la bassesse : nos qualités valent par elles-mêmes et non par le titre. Elle est jeune, sage, belle; par ces qualités elle est l'héritière immédiate de la nature et ce sont ces qualités qui enfantent l'honneur : c'est un ridicule pour l'honneur de se targuer d'être né de l'honneur et de ne pas ressembler à son père; notre honneur prospère lorsqu'il dérive de nos propres actes plutôt que de nos ancêtres. Par lui-même ce mot d'honneur n'est qu'un esclave prostitué sur toutes les tombes, un trophée menteur placé sur chaque sépulture, et souvent il reste muet sur les sépulcres où des os dignes d'honneur reposent dans la poussière et le froid oubli. Que dirai-je enfin? Si cette enfant te plaît comme jeune fille, je puis créer tout ce qui lui manque; sa personne et sa vertu seront le douaire qu'elle t'apportera; l'honneur et la richesse, le douaire qu'elle tiendra de moi.

Bertram. — Je ne puis l'aimer et je ne veux pas essayer de l'aimer.

Le roi. — Tu te ferais injure à toi-même, si tu résistais à son amour.

Hélène. — Je suis heureuse que vous soyez parfaitement rétabli, Monseigneur; ne pensons plus au reste.

Le roi. — Mon honneur est en jeu; pour le défendre, je dois montrer mon pouvoir. Allons, prends sa main, enfant orgueilleux et méprisant, indigne de ce beau don, qui insultes par un sot dédain mon affection et son mérite. Tu ne peux donc pas t'imaginer que si nous ajoutons notre poids à sa balance trop légère, nous allons t'enlever jusqu'au fléau? Tu ne sais donc pas que nous avons le droit de planter ton honneur là où il nous plaît de le faire croître? Réprime ton mépris, obéis à notre volonté qui travaille pour ton bien, n'en crois pas tes dédains, mais fais immédiatement ta fortune en te soumettant à cette légitime obéissance à laquelle ton devoir t'oblige et que notre pouvoir réclame; sinon je cesse de veiller sur toi et je t'abandonne pour toujours aux sentiers de traverse, et aux étourderies et écarts de conduite de la jeunesse et de l'ignorance; ma vengeance et ma haine se déchaîneront toutes deux sur toi sans aucune pitié au nom de la justice. Parle; ta réponse?

Bertram. — Pardonnez-moi, mon gracieux Seigneur, car je soumets mon goût à vos yeux. Quand je considère quel grand trésor d'honneur peut être créé sur un signe de votre volonté, je m'aperçois que celle qui naguère occupait une place très-basse dans mes pensées plus nobles, étant maintenant l'enfant chéri du roi, se trouve ainsi devenue aussi noble que si elle l'était de naissance.

Le roi. — Prends-la par la main et dis-lui qu'elle est tienne; je lui promets d'établir l'équilibre entre vous deux, et de faire sa fortune égale, sinon supérieure à la tienne.

Bertram. — Je prends sa main.

Le roi. — Qu'une heureuse fortune et la faveur royale sourient à ce contrat! La cérémonie nécessaire à l'exécution de notre volonté de l'heure présente devra avoir lieu sans retard et être accomplie dès cette nuit : la fête solennelle sera reculée jusqu'à un jour indéterminé, afin d'attendre les parents absents. Si tu l'aimes, ton affection pour moi sera loyale, sinon elle sera menteuse. (*Sortent le roi, Bertram, Hélène, les Seigneurs et les gens de la suite.*)

Lafeu. — Entendez-vous, Monsieur? je voudrais vous dire un mot.

Parolles. — Quel est votre bon plaisir, Monsieur?

LAFEU. — Votre Seigneur et maître a bien fait de faire sa rétractation.

PAROLLES. — *Rétractation! mon Seigneur! mon maître!*

LAFEU. — Sans doute; est-ce que je ne parle pas un langage intelligible?

PAROLLES. — Un langage très-blessant et qu'on ne peut comprendre sans qu'on retire un peu de sang à celui qui s'en sert. *Mon maître!*

LAFEU. — N'êtes-vous pas le compagnon du comte de Roussillon?

PAROLLES. — De n'importe quel comte, de tous les comtes, de tout ce qui est homme.

LAFEU. — De tout ce qui est homme du comte; quant au maître du comte, c'est d'un autre style.

PAROLLES. — Vous êtes trop vieux, Monsieur; que cela vous suffise, vous êtes trop vieux.

LAFEU. — Je te dirai, maraud, que lorsque je signe, je signe « homme, » titre auquel l'âge ne te fera pas parvenir.

PAROLLES. — Ce que j'oserais faire trop volontiers, je n'ose pas le faire.

LAFEU. — Pendant le temps de deux dîners, je t'ai cru un garçon suffisamment sensé; tu as fait un récit tolérable de tes voyages; cela pouvait passer: cependant les écharpes et les nœuds de rubans qui embellissent ta personne m'avaient dissuadé plusieurs fois de te prendre pour un tonneau de trop grande capacité. Maintenant j'ai trouvé qui tu étais; lorsque je te perdrai encore je n'en aurai souci; cependant tu n'es bon qu'à être *repris* et encore tu n'en vaux pas beaucoup la peine.

PAROLLES. — Si tu n'avais pas le privilége de l'âge....

LAFEU. — Ne te plonge pas trop avant dans la colère, de crainte de hâter la découverte de ce que tu vaux, car si.... Dieu ait pitié de toi, poule mouillée! Ainsi, mon excellente fenêtre à treillis, porte-toi bien; je n'ai pas besoin d'ouvrir tes volets, car je vois au travers de toi. Donne-moi ta main.

PAROLLES. — Monseigneur, vous me traitez avec la plus insigne indignité.

LAFEU. — Oui, de tout mon cœur, et tu le mérites.

PAROLLES. — Monseigneur, je n'ai pas mérité ce traitement.

LAFEU. — Si, en bonne foi, tu l'as mérité jusqu'à la plus petite parcelle et je n'en rabattrai pas d'un iota.

PAROLLES. — Bien, je serai plus sage.

LAFEU. — Deviens-le le plus vite possible, car pour cela, il te faut beaucoup ramer pour remonter le courant. Si jamais tu es lié avec ton écharpe et rossé, tu sauras ce que c'est qu'être fier de tes liens. J'ai le désir de pousser plus avant ma connaissance avec toi, ou plutôt de pousser plus avant mon étude de ta personne, afin que je puisse dire dans les circonstances où on ne te verra pas venir : « C'est un homme que je connais. »

PAROLLES. — Monseigneur, vous m'infligez une très-intolérable vexation.

LAFEU. — Je voudrais que cette vexation fût souffrances d'enfer pour toi et que la pauvre correction que je t'inflige fût éternelle; mais le temps de l'action m'a fui comme je te fuis, avec toute l'agilité que mon âge me permet. (*Il sort.*)

PAROLLES. — Bien, tu as un fils qui essuiera l'affront que tu me fais, misérable, vieux, dégoûtant, misérable seigneur! Allons, il me faut être patient; il n'y a pas moyen de faire mettre les pouces à ces puissants. Je le rosserai, sur ma vie, si je le rencontre dans des circonstances favorables, quand il serait un double et triple seigneur. Je n'aurai pas plus de pitié de son âge, que je n'en aurais de.... Je le rosserai si je peux seulement le rencontrer de nouveau.

Rentre LAFEU.

LAFEU. — Maraud, voici des nouvelles pour vous : votre Seigneur et maître est marié; vous avez une nouvelle maîtresse?

PAROLLES. — Je supplie nettement Votre Seigneurie de mettre quelque réserve dans ses outrages; le comte est mon bon Seigneur; quant au *maître* que je sers, c'est celui qui est là-haut.

LAFEU. — Qui ça, Dieu?

PAROLLES. — Oui, Monsieur.

LAFEU. — C'est le diable qui est ton maître. Pourquoi te croises-tu les bras ainsi? pourquoi fais-tu un haut-de-chausses de tes manches? est-ce que les autres valets font ainsi? Tu ferais aussi bien de mettre ta partie postérieure où est ton nez. Sur mon honneur, si j'étais plus jeune seulement de deux heures, je te battrais : il me semble que tu es une offense générale et que tout homme devrait te battre : je crois que tu as été créé pour que les hommes s'exercent sur ton échine.

PAROLLES. — Ce traitement est dur et immérité, Monseigneur.

LAFEU. — Allez, Monsieur, vous avez été rossé

Le roi Ne sais-tu pas, Bertram, ce qu'elle a fait pour moi?
Bertram. Si, mon bon Seigneur; mais j'espère ne jamais savoir pourquoi je l'épouserais. (Acte II, sc. III.)

en Italie pour avoir soustrait un pepin d'une grenade; vous êtes un vagabond et non un vrai voyageur : vous êtes plus impertinent avec les Seigneurs et les personnes honorables que le blason de votre naissance et de votre vertu ne vous y autorise. Vous ne valez pas un mot de plus, sans cela je vous appellerais drôle. Je vous laisse. (*Il sort.*)

PAROLLES. — Bien, très-bien. Ah! c'est comme cela! Bien, très-bien; taisons-nous quelque temps.

Entre BERTRAM.

BERTRAM. — Perdu et livré pour toujours aux soucis!

PAROLLES. — Qu'y a-t-il, mon cher cœur?

BERTRAM. — Quoique je l'aie juré solennellement devant le prêtre, je ne coucherai pas avec elle.

PAROLLES. — Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, mon cher cœur?

BERTRAM. — Oh! mon Parolles, ils m'ont marié : je partirai pour les guerres toscanes et je ne coucherai jamais avec elle.

PAROLLES. — La France est un chenil qui ne mérite pas d'être plus longtemps foulé par le pied d'un homme : à la guerre!

BERTRAM. — Voici des lettres de ma mère : quel en est le contenu, je ne le sais pas encore.

PAROLLES. — Oui, il faudrait le savoir. A la guerre, mon garçon, à la guerre! Il tient son honneur caché dans une boîte, celui qui reste au logis à bouchonner sa cavale et à dépenser entre ses bras la moëlle virile qui lui suffirait pour soutenir les bonds et les fières caracolades du fougueux coursier de Mars. A d'autres régions! La France est une étable et nous qui y demeurons des rosses; donc, à la guerre!

BERTRAM. — C'est ce que je ferai; je vais l'envoyer à ma maison en informant ma mère de la haine qu'elle m'inspire et des raisons qui m'ont fait enfuir, et j'écrirai au roi ce que je n'ai pas osé lui dire : le présent qu'il vient de me faire fournira à mes dépenses dans cette campagne italienne où combattent de nobles compagnons. La guerre n'a pas d'horreur comparable à un sombre intérieur et à une femme détestée.

PAROLLES. — Ce caprice tiendra-t-il chez toi, en es-tu sûr?

BERTRAM. — Viens avec moi dans ma chambre et conseille-moi. Je vais la renvoyer sur le champ. Demain nous partirons, moi pour la guerre, elle pour sa triste solitude.

PAROLLES. — Parbleu, voilà des balles qui filent bien; elles font du bruit. C'est dur; quand un jeune homme est marié, *marri* il en est. Donc en route et quittez-la bravement; allons. Le roi vous a fait tort; mais chut! c'est comme cela. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Paris. — Un autre appartement dans le palais.

Entrent HÉLÈNE *et* LE BOUFFON.

HÉLÈNE. — Ma mère me présente tous ses tendres compliments : est-elle bien?

LE BOUFFON. — Elle n'est pas bien; mais cependant elle est en pleine santé : elle est très-gaie, et cependant elle n'est pas bien : mais grâce à Dieu, elle est très-bien et ne manque de rien dans le monde, et cependant elle n'est pas bien.

HÉLÈNE. — Si elle est très-bien, qu'a-t-elle donc pour n'être pas très-bien?

LE BOUFFON. — Elle est très-bien, vraiment, sauf en deux choses.

HÉLÈNE. — Quelles deux choses?

LE BOUFFON. — L'une qu'elle n'est pas dans le ciel où Dieu puisse l'envoyer promptement! l'autre qu'elle est encore sur la terre d'où Dieu puisse la retirer promptement!

Entre PAROLLES.

PAROLLES. — Dieu vous bénisse, mon heureuse Dame!

HÉLÈNE. — J'espère, Monsieur, que ma bonne fortune est assurée de votre parfaite sympathie.

PAROLLES. — Mes prières vous ont accompagnée pendant que vous marchiez vers elle, et elles continuent à se porter sur vous pour que vous la gardiez. — Ah! mon drôle, et comment va ma vieille Dame?

LE BOUFFON. — Si vous pouviez avoir ses rides et moi son argent, je voudrais qu'elle allât comme vous dites.

PAROLLES. — Comment? je ne dis rien.

LE BOUFFON. — Parbleu! vous n'en êtes que plus sage, car souvent la langue d'un homme est sa ruine. Ne rien dire, ne rien faire, ne rien savoir, ne rien avoir, cela compose une grande partie de vos titres qui se montent à peu près à rien.

PAROLLES. — Arrière! tu es un drôle!

LE BOUFFON. — Vous auriez dû dire, Monsieur, tu es un drôle devant un drôle; c'est-à-dire devant

moi tu es un drôle : c'eût été la vérité, Monsieur.

PAROLLES. — Allons, tu es un fou spirituel; je viens de te découvrir.

LE BOUFFON. — Est-ce en vous-même que vous m'avez découvert, Monsieur, ou bien vous a-t-on enseigné à me découvrir? C'était une recherche très-profitable, et vous pouvez découvrir un grand fou en vous-même pour le plus grand plaisir du monde et la plus grande propagation de la belle humeur.

PAROLLES. — Un excellent drôle, ma foi, et fort bien dressé. Madame, Monseigneur partira cette nuit; une très-sérieuse affaire le réclame. Il reconnaît comme vous étant dus cette grande prérogative et ces rites de l'amour dont l'heure présente exigerait l'exécution, mais il l'ajourne sous la contrainte des circonstances; cette privation et ce retard trouveront une abondante compensation dans les douceurs qui vont s'amasser durant cet intervalle forcé et qui feront, l'heure une fois venue, couler le plaisir à pleines rives et déborder la joie.

HÉLÈNE. — Quel est encore sa volonté?

PAROLLES. — Que vous preniez immédiatement congé du roi, et que vous présentiez cette précipitation comme une décision de votre propre volonté en l'appuyant de toutes les raisons que vous jugerez convenables pour lui donner l'apparence de la nécessité.

HÉLÈNE. — Que commande-t-il encore?

PAROLLES. — Qu'une fois votre congé obtenu, vous attendiez ses ordres ultérieurs.

HÉLÈNE. — Je suis en tout soumise à sa volonté.

PAROLLES. — Je lui rapporterai vos paroles.

HÉLÈNE. — Faites cela, je vous prie. — Allons, maraud. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un autre appartement dans le palais.

Entrent LAFEU *et* BERTRAM.

LAFEU. — Mais j'espère que Votre Seigneurie ne le regarde pas comme un soldat.

BERTRAM. — Pardon, Monseigneur, et comme un soldat qui a fait vaillamment ses preuves.

LAFEU. — Vous croyez cela sur sa propre déclaration?

BERTRAM. — Et sur l'attestation du témoignage des autres.

LAFEU. — Alors mon cadran ne marche pas juste; j'ai pris cette alouette pour un bruant.

BERTRAM. — Je vous assure, Monseigneur, que son expérience est considérable et que sa vaillance est à l'avenant.

LAFEU. — Alors j'ai péché contre son expérience et transgressé contre sa valeur, et mon état est en cette circonstance très-dangereux, car je ne puis prendre sur mon cœur de me repentir. Le voici qui vient; je vous en prie, faites de nous une paire d'amis; je veux pousser plus avant sa connaissance.

Entre PAROLLES.

PAROLLES, *à Bertram.* — Toutes ces choses seront faites, Monsieur.

LAFEU. — Quel est le tailleur qui les lui fera, je vous prie, Monsieur?

PAROLLES. — Monsieur?

LAFEU. — Oh! je le connais bien, moi, Monsieur; c'est un excellent ouvrier, Monsieur, un très-bon tailleur.

BERTRAM, *à part à Parolles.* — Est-elle allée trouver le roi?

PAROLLES. — Oui.

BERTRAM. — Partira-t-elle cette nuit?

PAROLLES. — Comme vous l'ordonnerez.

BERTRAM. — J'ai écrit mes lettres, encaissé mon argent, donné des ordres pour nos chevaux, et ce soir au moment où je devrais prendre possession de la fiancée, je finirai avant d'avoir commencé.

LAFEU. — Un bon voyageur est quelque chose à la fin d'un dîner, mais un voyageur qui ment aux trois quarts et qui se sert d'une vérité reconnue pour faire passer un millier de sottises, devrait être écouté une fois et battu trois fois. — Dieu vous garde, capitaine!

BERTRAM. — Y aurait-il quelque mésintelligence entre Monseigneur et vous, Monsieur?

PAROLLES. — Je ne sais comment j'ai fait pour encourir le déplaisir de Monseigneur.

LAFEU. — Vous vous êtes arrangé si bien que vous y êtes tombé en plein, bottes, éperons et tout, comme le fou qui saute dans la terrine de crème, et vous vous en tirerez plutôt que d'attendre qu'on vous demande comment vous y êtes tombé.

BERTRAM. — Il est probable que vous l'avez mal pris, Monseigneur.

LAFEU. — Et je le prendrai toujours ainsi quand

bien même je le prendrais en prières. Portez-vous bien, Monseigneur, et croyez bien ce que je vous dis : il ne peut y avoir d'amande dans cette noix légère; l'âme de cet homme est tout entière dans ses habits; ne vous confiez pas à lui dans des affaires d'importance; j'ai apprivoisé certaines gens de cette espèce et je connais leur nature. — Adieu, Monsieur, j'ai mieux parlé de vous que vous ne le méritiez et que vous ne le mériterez de moi; mais nous devons rendre le bien pour le mal. (*Il sort.*)

PAROLLES. — Un Seigneur timbré, je vous en réponds.

BERTRAM. — C'est bien possible.

PAROLLES. — Comment, est-ce que vous ne le connaissez pas?

BERTRAM. — Si, je le connais parfaitement et l'opinion commune lui attribue du mérite. — Voici venir mon boulet.

Entre HÉLÈNE.

HÉLÈNE. — Monsieur, ainsi que vous me l'aviez ordonné, j'ai parlé au roi et j'ai obtenu de lui la permission de partir immédiatement; seulement il désire vous entretenir un instant en particulier.

BERTRAM. — J'obéirai à sa volonté. Hélène, il ne faut pas vous étonner de ma conduite qui ne semble guère de saison, dans ce moment présent, et qui ne répond guère aux fonctions et aux devoirs que l'occasion exige de moi. Je n'étais pas préparé pour une telle affaire; aussi, je me trouve fort empêché. Cela m'oblige à vous supplier de retourner immédiatement au logis; tâchez de deviner sans me les demander les raisons de ma prière. Mes motifs sont plus forts qu'ils ne semblent, et mes affaires ont une urgence plus pressante qu'elles ne peuvent vous le paraître à première vue, à vous qui ne les connaissez pas. (*Il lui donne une lettre.*) Ceci est pour ma mère; deux jours se passeront avant que je puisse vous voir; maintenant je vous laisse à votre sagesse.

HÉLÈNE. — Monsieur, je n'ai rien à répondre si ce n'est que je suis votre très-obéissante servante.

BERTRAM. — Allons, allons, ne parlons plus de cela.

HÉLÈNE. — Et je m'efforcerai toujours, avec une sincère soumission, de combler les lacunes que ma bourgeoise étoile a oublié de remplir, afin d'arriver au niveau de ma grande fortune.

BERTRAM. — Laissons cela : je suis très-pressé ; adieu, retournez à la maison.

HÉLÈNE. — Votre pardon, Monsieur, je vous prie.

BERTRAM. — Bien, que voulez-vous dire?

HÉLÈNE. — Je ne suis pas digne de la richesse que je possède, et je n'ose pas dire qu'elle est à moi, et cependant elle est à moi; mais comme un voleur craintif, je voudrais presque dérober ce que la loi m'attribue comme mien.

BERTRAM. — Que voudriez-vous avoir?

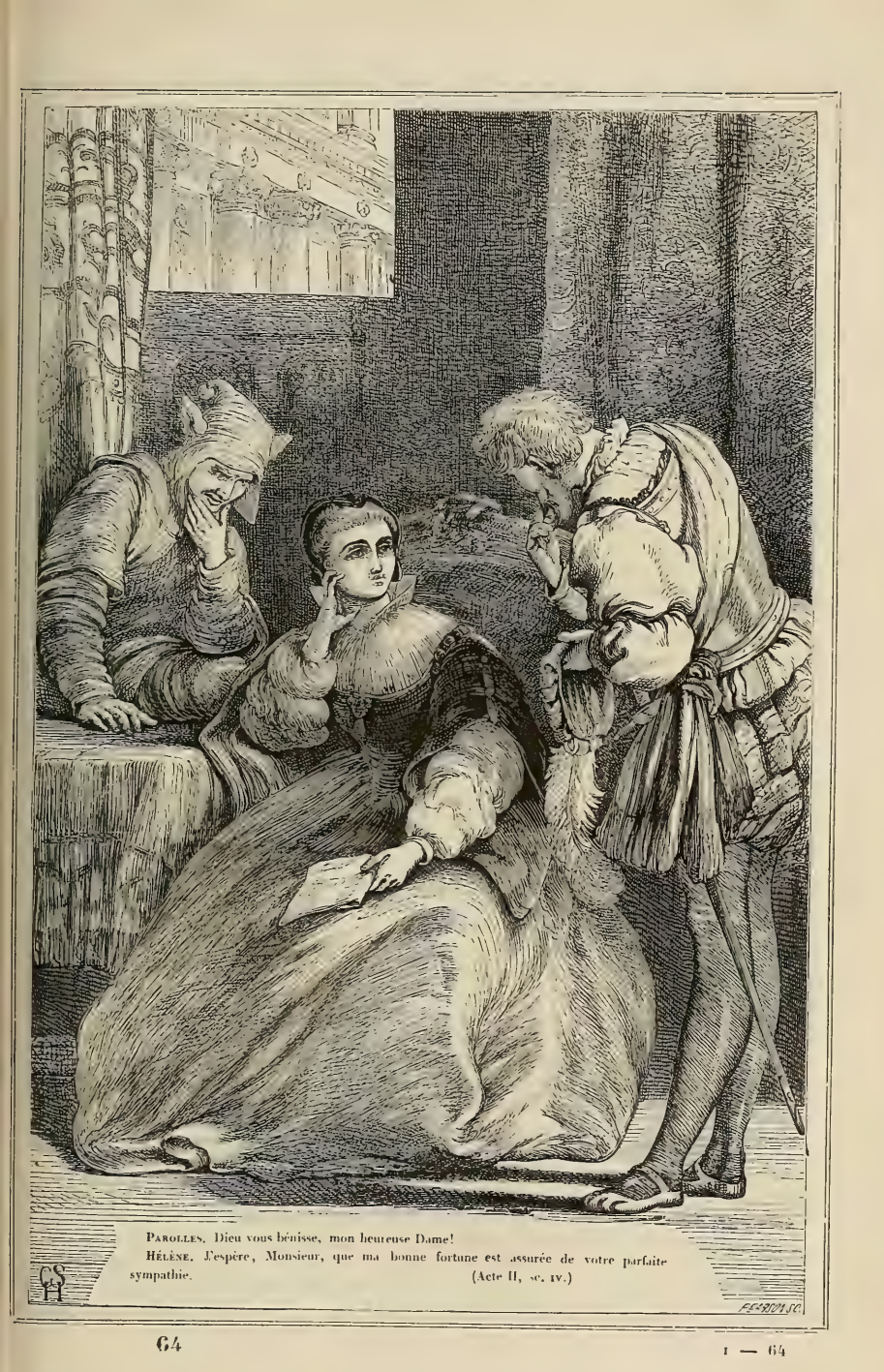
HÉLÈNE. — Quelque chose..., à peine autant que cela..., rien, en vérité. Je ne voudrais pas vous dire ce que je voudrais : Monseigneur..., eh bien! ma foi oui; les étrangers et les ennemis se séparent et ne s'embrassent pas.

BERTRAM. — Pas de retard, je vous en prie, mais à cheval en toute hâte.

HÉLÈNE. — Je ne désobéirai pas à vos ordres, mon bon Seigneur.

BERTRAM, *à Parolles.* — Où sont mes autres hommes, Monsieur. (*A Hélène.*) Adieu. (*Sort Hélène.*) Vas, fais route pour ce logis où je ne retournerai jamais tant que je pourrai brandir mon épée ou entendre le tambour. Partons, et préparons-nous à prendre notre volée.

PAROLLES. — Bravo! *Coraggio!* (*Ils sortent.*)



PAROLLES. Dieu vous bénisse, mon heureuse Dame!

HÉLÈNE. J'espère, Monsieur, que ma bonne fortune est assurée de votre parfaite sympathie. (Acte II, sc. IV.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le palais du duc.

Fanfares de trompettes. Entrent LE DUC DE FLORENCE *avec sa suite*, DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS *et* DES SOLDATS.

LE DUC. — Ainsi, vous venez d'entendre de point en point les raisons fondamentales de cette guerre, dont la pressante nécessité a déjà fait répandre beaucoup de sang et a soif d'en faire répandre encore davantage.

PREMIER SEIGNEUR. — La querelle paraît sainte du côté de Votre Grâce; détestable et noire du côté de votre ennemi.

LE DUC. — Aussi nous étonnons-nous beaucoup que, dans une aussi juste affaire, notre cousin de France ait fermé son cœur à nos prières de secours.

PREMIER SEIGNEUR. — Mon bon Seigneur, je ne puis vous donner sur les motifs de notre gouvernement d'autres explications que celles d'un simple citoyen, en dehors du secret des affaires, qui, pour deviner les solennelles décisions des conseils de l'État, en est réduit aux pauvres ressources de son propre jugement; aussi je n'ose vous dire ce que j'en pense, car je me suis trouvé engagé sur un terrain faux, toutes les fois que j'ai essayé de les conjecturer.

LE DUC. — Qu'il en soit selon son plaisir.

SECOND SEIGNEUR. — Mais je suis sûr que les jeunes gens de notre caractère, que le repos rend malades, vont venir ici, jour après jour, chercher leur remède.

LE DUC. — Ils seront les bienvenus, et tous les honneurs qui peuvent émaner de nous iront s'abattre sur eux. Vous connaissez vos postes; lorsque vos supérieurs tomberont dans le combat, c'est pour votre avancement qu'ils tomberont. A demain, sur le champ de bataille. (*Fanfares de trompettes. Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Roussillon. — Un appartement dans le château de la comtesse.

Entrent LA COMTESSE *et* LE BOUFFON.

LA COMTESSE. — Tout s'est passé comme je le désirais, sauf qu'il ne revient pas avec elle.

LE BOUFFON. — Sur ma foi, je tiens mon jeune Seigneur pour un homme fort mélancolique.

LA COMTESSE. — Sur quoi fondez-vous cette remarque, je vous prie?

LE BOUFFON. — Parbleu! il va regarder sa botte et chanter; en rajuster la tige et chanter; poser des questions et chanter; se curer les dents et chanter. Je connais un homme qui, possédé de cette même manie mélancolique, vendit un bon manoir pour une chanson.

LA COMTESSE, *ouvrant une lettre.* — Voyons ce qu'il écrit et quand il pense venir.

LE BOUFFON. — Je n'ai plus de goût pour Isabelle, depuis que je suis allé à la cour : notre vieille morue et nos Isabelles de la campagne ne sont rien auprès de votre vieille morue et de vos Isabelles de la cour : mon Cupidon a la tête cassée et je commence à aimer, comme un vieillard aime l'argent, sans estomac.

LA COMTESSE. — Qu'avons-nous ici?

LE BOUFFON. — Vous y avez ce que vous y avez.

(*Il sort.*)

LA COMTESSE, *lisant.* — « Je vous ai envoyé une belle-fille : elle a sauvé le roi et m'a perdu. Je l'ai épousée; mais je n'ai pas couché avec elle et j'ai juré de rendre le *non* éternel. On vous apprendra que je me suis enfui; sachez-le avant que le bruit ne vous en arrive. S'il y a assez d'espace dans le monde, j'aurai soin de garder une longue distance. Tous mes devoirs. Votre fils infortuné, BERTRAM. » Cela n'est pas bien, enfant téméraire et indiscipliné, de fuir les faveurs d'un si bon roi, et d'attirer sur ta tête son indignation en mésappréciant une fille trop vertueuse pour être méprisée même d'un empereur.

Rentre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. — O Madame, il y a là-bas de tristes nouvelles qui nous sont arrivées, entre deux soldats et ma jeune Dame.

LA COMTESSE. — Qu'y a-t-il?

LE BOUFFON. — Cependant il y a quelque consolation dans ces nouvelles, quelque consolation; votre fils ne sera pas tué aussitôt que je le pensais.

LA COMTESSE. — Pourquoi serait-il tué?

LE BOUFFON. — C'est aussi ce que je dis, Madame, s'il s'enfuit, comme j'apprends qu'il le fait : le danger consiste à tenir ferme à la chose; alors il y a perte d'hommes, quoiqu'il y ait génération d'enfants. Ceux que voici venir vous en diront davantage : pour ma part, tout ce que j'apprends, c'est que votre fils s'est enfui. (*Sort le bouffon.*)

Entrent HÉLÈNE *et* DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME. — Dieu vous protége, bonne Madame.

HÉLÈNE. — Madame, Monseigneur est parti, pour toujours parti.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Ne dites pas cela.

LA COMTESSE. — Prenez patience. Ne vous en déplaise, Gentilshommes, j'ai passé par de si nombreuses vicissitudes de joie et de douleur, que la première apparition de l'une et de l'autre, ne peut plus, sous le coup de la surprise, me rappeler ma faiblesse de femme. Où est mon fils, je vous prie?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Madame, il est parti pour servir le duc de Florence; nous l'avons rencontré qui se rendait dans cette ville, car nous en venons et après que nous aurons remis certaines dépêches à la cour, nous y retournerons.

HÉLÈNE. — Jetez les yeux sur sa lettre, Madame; voici mon passe-port. (*Elle lit.*) « Alors que tu pourras m'enlever du doigt l'anneau qui ne le quittera jamais et me montrer un enfant engendré par toi dont je serai le père, tu pourras m'appeler mari, mais à côté de cet *alors* j'écris un *jamais*. » C'est une terrible sentence.

LA COMTESSE. — Est-ce vous qui avez porté cette lettre, Gentilshommes?

PREMIER GENTILHOMME. — Oui, Madame, et nous sommes chagrins, vu son contenu, d'avoir pris cette peine.

LA COMTESSE. — Je t'en prie, jeune Dame, fais meilleure contenance; si tu prends pour toi tous les chagrins, tu m'en voles la moitié: il était mon fils; mais je le renie pour mon sang, et tu es mon unique enfant. Il se dirige vers Florence?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Oui, Madame.

LA COMTESSE. — Et pour servir à la guerre?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Tel est son noble dessein, et croyez-le, le duc le comblera de tous les honneurs que les circonstances opportunes lui permettront de lui conférer.

LA COMTESSE. — Y retournez-vous?

PREMIER GENTILHOMME. — Oui, Madame, avec la plus extrême rapidité.

HÉLÈNE, *lisant*. — « Jusqu'à ce que je n'aie plus de femme, la France ne me sera rien. » C'est amer.

LA COMTESSE. — Est-ce que ces mots sont dans la lettre?

HÉLÈNE. — Oui, Madame.

PREMIER GENTILHOMME. — Ce n'est probablement qu'un mouvement de vivacité de sa main, auquel son cœur n'a pas donné son consentement.

LA COMTESSE. — La France ne lui sera rien jusqu'à ce qu'il n'ait plus de femme! Il n'y a qu'elle seule ici qui soit trop bonne pour lui, et elle mérite un Seigneur, servi par vingt garçons aussi altiers que lui, qui l'appelleraient à toute heure maîtresse. Qui était avec lui?

PREMIER GENTILHOMME. — Seulement un serviteur, plus un gentilhomme que j'ai connu quelque temps.

LA COMTESSE. — N'était-ce pas Parolles?

PREMIER GENTILHOMME. — Oui, ma bonne Dame, lui-même.

LA COMTESSE. — Un garçon très-taré et plein d'immoralité. Mon fils laisse corrompre par ses conseils une nature bien née.

PREMIER GENTILHOMME. — En effet, bonne Dame, ce garçon a beaucoup trop en réalité les défauts que sa réputation lui attribue.

LA COMTESSE. — Vous êtes les bienvenus, Gentilshommes. Je vous supplie, lorsque vous verrez mon fils, de lui dire que son épée ne pourra jamais conquérir l'honneur qu'il est en train de perdre; je vous supplierai en outre de lui en apporter davantage par écrit.

PREMIER GENTILHOMME. — Nous sommes à votre service, Madame, en ceci comme dans toutes vos affaires les plus nobles.

LA COMTESSE. — J'accepte, mais à condition

que nous ferons échange de politesses. Voulez-vous venir? (*Sortent la comtesse et les gentilshommes.*)

Hélène. — « Jusqu'à ce que je n'aie plus de femme, la France ne me sera rien. » La France ne lui sera rien jusqu'à ce qu'il n'ait plus de femme! Tu n'en auras plus, Roussillon, tu n'en auras plus en France; redeviens donc entièrement ton maître. Pauvre Seigneur! est-ce moi qui te chasse de ta contrée et qui expose tes membres délicats aux hasards de la guerre qui n'épargne personne? Est-ce moi qui te chasse loin de la cour joyeuse où tu étais fusillé par de beaux yeux, pour devenir le point de mire des mousquets fumants? O vous, messagers de plomb qui volez avec la violente rapidité du feu, volez avec une fausse destination; traversez l'air invulnérable qui siffle lorsqu'on le traverse, et ne touchez pas à mon Seigneur! C'est moi qui ai posté quiconque le vise; c'est moi la misérable esclave qui pousse contre lui quiconque charge sa personne courageuse; et bien que je ne le tue pas moi-même, je suis la cause de la mort qui peut l'atteindre sous cette forme. Mieux eût valu que j'eusse rencontré le lion dévorant lorsqu'il rugissait sous l'âpre nécessité de la faim; mieux eût valu que toutes les misères qui sont dans la nature tombassent sur moi d'un seul coup. Non, reviens chez toi, Roussillon; reviens de cette place où tout ce que l'honneur peut gagner au danger, c'est une cicatrice, et où il peut souvent tout perdre: je serai partie. C'est ma personne qui te tient éloigné d'ici; y resterai-je pour t'en écarter? non, non, quand bien même l'air qui remplit cette maison serait celui du paradis et que les anges en feraient tous les services: je partirai, afin que la renommée console ton oreille en t'apportant la nouvelle de ma fuite. Viens, nuit! jour, achève-toi! car avec les ténèbres, je m'enfuirai, pauvre larronne.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Florence. — Devant le palais du duc.

Fanfares de trompettes. Entrent LE DUC DE FLORENCE, BERTRAM, PAROLLES, SEIGNEURS, OFFICIERS, SOLDATS *et* AUTRES.

Le duc. — Nous te nommons général de notre cavalerie, et fort de nos espérances en toi, nous plaçons sur ta fortune pleine de promesses, notre meilleure affection et notre meilleure confiance.

Bertram. — Sire, c'est une charge trop lourde pour mes forces: mais cependant nous nous efforcerons, par considération pour Votre Seigneurie, de la porter jusqu'aux dernières extrémités de la chance.

Le duc. — Donc, en avant, et que la fortune rayonne sur ton heureux cimier comme ta maîtresse aux favorables présages.

Bertram. — Aujourd'hui même, puissant Mars, je suis entré dans tes rangs: fais-moi seulement semblable à mes pensées et je me montrerai un amant de ton fracas guerrier, un ennemi de l'amour. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Roussillon. — Un appartement dans le château de la comtesse.

Entrent LA COMTESSE *et* L'INTENDANT.

La comtesse. — Hélas! pourquoi avez-vous accepté sa lettre? Est-ce que vous ne pouviez pas prévoir qu'elle ferait comme elle a fait, puisqu'elle m'envoyait une lettre? Relisez-la-moi.

L'intendant, *lisant.* — « Je me rends en pèlerinage à Saint-Jacques: l'ambitieux amour m'a fait commettre une telle offense, que je dois pieds nus, fouler la froide terre pour racheter mes fautes par un saint vœu. Écrivez, écrivez, afin que votre cher fils, mon très-cher maître, revienne de l'arène sanglante de la guerre. Entourez-le de bonheur dans la paix du foyer, tandis que moi je bénirai au loin son nom avec une religieuse ferveur; priez-le de me pardonner les fatigues qu'il a prises; c'est moi, sa Junon méchante, qui l'ai exilé loin de ses amis de la cour pour aller vivre parmi des ennemis en campagne, à une place où la mort et le danger marchent sur les talons de la valeur. Il est trop bon et trop beau pour moi et pour la mort que j'embrasse afin de lui rendre la liberté. »

La comtesse. — Ah! quels âpres aiguillons il y a dans ses mots les plus doux! Rinaldo, vous n'avez jamais autant manqué de sagesse qu'en la laissant partir ainsi; si je lui avais parlé, j'aurais réussi à la détourner de son projet, qu'elle a pu mettre ainsi à exécution.

L'intendant. — Pardonnez-moi, Madame: si je vous avais remis cette lettre avant la nuit, on au-

BERTRAM. Ceci est pour ma mère; deux jours se passeront avant que je puisse vous voir; ainsi je vous laisse à votre sagesse. (Acte II, sc. v.)

rait pu la rattraper, et cependant elle écrit que toute poursuite serait vaine.

LA COMTESSE. — Quel ange bénira cet indigne mari? Il ne peut prospérer, à moins que les prières de celle que le ciel se réjouit d'entendre et qu'il aime à exaucer, ne le sauvent de la colère de la suprême justice. Écris, écris, Rinaldo, à ce mari indigne de sa femme : que chacun de tes mots lui fasse sentir le prix de ce mérite qu'il pèse trop légèrement; exprime-lui en termes sévères mon excessif chagrin, quoiqu'il s'en soucie peu. Dépêche le messager le plus convenable pour cette occasion : peut-être qu'il reviendra lorsqu'il apprendra qu'elle est partie, et alors j'ai l'espoir qu'elle de son côté, en apprenant ces nouvelles, rebroussera chemin, ramenée ici par son pur amour. Quel est celui des deux qui m'est le plus cher, mon cœur n'est pas assez habile pour le distinguer. Procurez-vous ce messager. Mon cœur est accablé et mon âge est faible. Mon chagrin voudrait des larmes et ma douleur m'oblige à parler. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

En dehors des murs de Florence.

Entrent UNE VEUVE DE FLORENCE, DIANA, VIOLENTA, MARIANA *et* DES CITOYENS.

LA VEUVE. — Voyons, venez; car s'ils sont près de la ville, nous perdrons tout le spectacle.

DIANA. — Ils disent que le comte français a fait un très-honorable service.

LA VEUVE. — On rapporte qu'il a pris leur plus grand chef et que de sa propre main il a tué le frère du duc. (*Fanfares de trompettes dans le loin-*

tain.) Nous avons perdu nos peines; ils ont passé du côté opposé. Écoutez, vous pouvez les reconnaître à leurs trompettes.

MARIANA. — Allons, retournons-nous-en, et contentons-nous du récit qu'on nous en fera. Diana, prenez garde à ce comte français : l'honneur d'une fille est son nom, et il n'est pas d'héritage aussi riche que l'honnêteté.

LA VEUVE. — J'ai raconté à ma voisine comment vous avez été sollicitée par un gentilhomme qui est son compagnon.

MARIANA. — Je connais ce drôle; pendu soit-il! C'est un certain Parolles, un très-sale entremetteur pour ces caprices du jeune comte. Prenez bien garde à eux, Diana; leurs promesses, leurs amorces, leurs serments, leurs cadeaux et tous ces engins de séduction ne sont pas les choses qu'elles paraissent; plus d'une fille a été séduite par eux, et le malheur est que ces exemples terribles de naufrages des virginités ne peuvent rien pour empêcher celles qui viennent après de se prendre à la glu des baguettes qui les menacent. J'espère que je n'ai pas besoin de vous prévenir davantage, mais j'espère que votre propre grâce suffira pour vous préserver, quand bien même il n'y aurait pas d'autre danger à courir que ces atteintes dont la pudeur peut avoir à souffrir en de telles affaires.

DIANA. — Vous n'avez rien à craindre pour moi.

LA VEUVE. — Je l'espère. Voyez, voici venir une pèlerine; je suis sûre qu'elle va venir habiter chez moi; ils s'y renvoient l'un l'autre. Je m'en vais la questionner.

Entre HÉLÈNE, *sous le déguisement d'une pèlerine.*

LA VEUVE. — Dieu vous protége, pèlerine! quelle est votre destination?

HÉLÈNE. — Saint-Jacques-le-Grand. Où logent les porteurs de palmes, je vous prie?

LA VEUVE. — Au *Saint-François*, ici, tout contre la porte de la ville.

HÉLÈNE. — Est-ce là le chemin?

LA VEUVE. — Oui, parbleu, c'est le chemin. Entendez-vous? Ils viennent de ce côté. (*On entend une marche dans le lointain.*) Si vous voulez, pieuse pèlerine, attendre jusqu'à ce que les troupes soient passées, je vous conduirai à l'endroit où vous devez loger, d'autant plus aisément que je crois connaître votre hôtesse aussi bien que je me connais.

HÉLÈNE. — Est-ce vous-même?

LA VEUVE. — Si cela peut vous faire plaisir, pèlerine.

HÉLÈNE. — Je vous remercie et j'attendrai votre loisir.

LA VEUVE. — Vous venez de France, je pense?

HÉLÈNE. — J'en viens.

LA VEUVE. — Vous verrez ici un de vos compatriotes qui a rendu de nobles services.

HÉLÈNE. — Son nom, je vous prie?

DIANA. — Le comte de Roussillon : connaissez-vous quelqu'un de ce nom?

HÉLÈNE. — Mon oreille qui entend noblement parler de lui le connaît seule : je ne connais pas son visage.

DIANA. — Quel qu'il soit, il jouit ici d'une réputation de brave. Il s'est enfui de France, à ce qu'on raconte, parce que le roi l'avait marié contre son inclination. Pensez-vous que ce soit vrai?

HÉLÈNE. — Assurément, c'est là pure vérité; je connais sa Dame.

DIANA. — Il y a ici un gentilhomme au service du comte qui fait d'elle de bien grossiers rapports.

HÉLÈNE. — Quel est son nom?

DIANA. — Monsieur Parolles.

HÉLÈNE. — Oh! je m'accorde avec lui en ceci, que si on veut prendre sa personne comme un thème naturel de louange, ou la comparer au mérite du grand comte, elle est trop médiocre pour que son nom vaille la peine d'être répété : toutes ses qualités se réduisent à une modeste honnêteté, et ce mérite, je ne le lui ai pas entendu contester.

DIANA. — Hélas! pauvre Dame! C'est un dur esclavage que de devenir la femme d'un maître qui vous déteste.

LA VEUVE. — Oui, c'est bien vrai. Bonne créature! en quelque lieu qu'elle soit, son cœur doit être tristement accablé. Cette jeune fille pourrait lui jouer un vilain tour, s'il lui plaisait.

HÉLÈNE. — Comment l'entendez-vous? peut-être que le comte amoureux la sollicite pour le mauvais motif?

LA VEUVE. — C'est ce qu'il fait, vraiment, et il emploie à cet effet tout ce qui peut, dans une pareille entreprise, corrompre l'honneur scrupuleux d'une fille : mais elle est armée contre lui et se tient en garde par une très-honnête défense.

MARIANA. — Les dieux défendent qu'il en soit autrement!

LA VEUVE. — Ah! les voici maintenant.

Entrent, avec tambours et bannières, une partie de l'armée florentine, BERTRAM *et* PAROLLES.

La veuve. — Celui-ci est Antonio, le fils aîné du duc; celui-là Escalus.

Hélène. — Quel est le Français?

Diana. — Celui-ci, celui qui a la plume; c'est un très-vaillant compagnon. Je voudrais qu'il aimât sa femme; s'il était plus honnête, il serait beaucoup plus gentil. N'est-ce pas un beau gentilhomme?

Hélène. — Je le trouve fort bien.

Diana. — C'est dommage qu'il ne soit pas honnête. Voici là-bas ce même coquin qui le conduit dans ces mauvais lieux; si j'étais sa Dame, j'empoisonnerais cette vile canaille.

Hélène. — Où est-il?

Diana. — C'est ce fat là-bas avec des écharpes : pourquoi donc a-t-il l'air mélancolique?

Hélène. — Peut-être aura-t-il été blessé dans la bataille.

Parolles. — Perdre notre tambour! bon.

Mariana. — Quelque chose l'a mis en bien mauvaise humeur : voyez, il nous a aperçues.

La veuve. — Parbleu, pendu soyez-vous!

Mariana. — Et votre politesse avec vous, porteur de bagues! (*Sortent Bertram, Parolles, les officiers et les soldats.*)

La veuve. — La troupe est passée. Venez, pèlerine, je vais vous conduire là où vous devez loger : il y a déjà à ma maison quatre ou cinq pénitentes qui se destinent au voyage du grand saint Jacques.

Hélène. — Je vous remercie humblement : s'il plaisait à cette matrone et à cette aimable jeune fille de souper avec nous ce soir, toutes les dépenses et tout le plaisir de leur acceptation seraient pour moi, et pour vous remercier mieux encore, je pourrai donner à cette vierge quelques conseils dignes d'être notés.

Mariana *et* Violenta *ensemble*. — Nous acceptons votre invitation avec reconnaissance.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

Un camp devant Florence.

Entrent BERTRAM *et les* deux seigneurs français.

Premier seigneur. — Voyons, mon bon Seigneur, mettez-le à l'épreuve; laissez-le faire à sa tête.

Second seigneur. — Si Votre Seigneurie n'arrive pas à le reconnaître pour un couard, ne me tenez pas plus longtemps en estime.

Premier seigneur. — Sur ma vie, Monseigneur, c'est une bulle d'air.

Bertram. — Pensez-vous que je me trompe autant sur son compte.

Premier seigneur. — Croyez-le, Monseigneur, je ne dis que ce qui est directement à ma connaissance, et je parle de lui sans malice aucune, comme je parlerais d'un de mes parents; c'est un très-notable lâche, un menteur sans fin ni trêve, un homme qui brise incessamment ses promesses, et qui ne possède aucune bonne qualité qui le rende digne de la société de Votre Seigneurie.

Second seigneur. — Il serait bon que vous le connussiez, de crainte que, vous reposant trop sur les vertus qu'il n'a pas, il ne vous fasse défaut dans un danger imminent, lors de quelque grande affaire de confiance.

Bertram. — Je voudrais savoir par quelle action particulière je puis le mettre à l'épreuve.

Second seigneur. — Rien de mieux que de le laisser aller chercher son tambour, que vous l'avez entendu se vanter avec tant de confiance d'aller reprendre.

Premier seigneur. — Je le surprendrai à l'improviste avec une troupe de Florentins; je choisirai des hommes qu'il ne pourra pas, j'en suis sûr, distinguer de l'ennemi : nous le lierons et nous lui banderons les yeux de manière qu'il ne pourra croire autre chose, sinon qu'il est dans le camp des ennemis, lorsque nous le conduirons à nos propres tentes. Je demande seulement à Votre Seigneurie d'assister à son interrogatoire; si, sur promesse d'avoir la vie sauve et sous l'extrême contrainte d'une basse terreur, il ne consent pas à vous trahir et à donner contre vous tous les renseignements qui sont en son pouvoir, et cela en appelant sur son âme les châtiments divins, ne vous fiez jamais plus en aucune chose à mon jugement.

Second seigneur. — Oh! pour l'amour du rire, laissez-lui aller chercher son tambour; il dit qu'il a un stratagème pour le ravoir : lorsque vous aurez vu jusqu'au bout le succès qu'il obtiendra et quel métal se découvrira dans ce faux lingot d'or quand il sera fondu, si vous ne lui infligez pas le

traitement de Jean Tambour, c'est que votre inclination pour lui est inguérissable. Le voici qui vient.

PREMIER SEIGNEUR. — Oh ! pour l'amour du rire, ne le contrariez pas dans son honorable dessein ; il faut absolument qu'il aille chercher son tambour.

Entre PAROLLES.

BERTRAM. — Eh bien ! Monsieur, ce tambour vous tient fort à cœur?

SECOND SEIGNEUR. — Laissez-le aller au diable; après tout, ce n'est qu'un tambour.

PAROLLES. — Qu'un tambour ! n'est-ce qu'un tambour? un tambour ainsi perdu! Il faut avouer aussi que ça été un superbe commandement ! charger avec notre propre cavalerie, sur nos propres ailes, pour écraser nos propres soldats !

SECOND SEIGNEUR. — Il n'y a rien de blâmable dans ce commandement; le désastre qui s'en est suivi est un de ceux que César lui-même n'aurait pu empêcher, s'il avait eu le commandement en cette affaire.

BERTRAM. — Allons, nous ne pouvons nous lamenter bien fortement sur notre succès. Il y a, en effet, quelque déshonneur à avoir perdu ce tambour ; mais il n'y a plus à songer à le reprendre.

PAROLLES. — On aurait pu le reprendre.

BERTRAM. — Cela se pouvait, mais cela ne se peut plus maintenant.

PAROLLES. — Cela se peut, et n'était que le mérite d'un service est rarement attribué à celui qui l'accomplit réellement, j'aurais ce tambour, ou un autre, ou bien, ma foi, on pourrait dire de moi, *hic jacet*.

BERTRAM. — Eh bien! Monsieur, si vous en avez appétit, si vous croyez que votre science en stratagèmes peut ramener à son quartier légitime cet instrument d'honneur, allez et montrez-vous magnanime dans cette entreprise; je présenterai cette tentative comme un exploit glorieux; si vous réussissez, le duc en parlera d'abord, et ensuite il vous en récompensera aussi grandement que le peut son autorité; sa récompense égalera la mesure de votre mérite, soyez-en sûr.

PAROLLES. — Sur le poignet d'un soldat, je tenterai la chose.

BERTRAM. — Mais il ne faut pas maintenant vous endormir sur ce projet.

PAROLLES. — Je serai à l'œuvre dès ce soir, et je vais présentement examiner les dilemmes de cette affaire, m'encourager dans ma certitude de succès, faire mes préparatifs de mort, et sur le coup de minuit ayez soin de demander de mes nouvelles.

BERTRAM. — Est-ce trop d'audace de ma part que d'informer Sa Grâce de votre entreprise?

PAROLLES. — Je ne puis répondre du succès, Monseigneur ; mais je réponds de la tentative.

BERTRAM. — Je sais que tu es vaillant, et je me porte caution que tu feras tout ce que peut faire un soldat. Adieu.

PAROLLES. — Je n'aime pas beaucoup à parler. (*Il sort.*)

PREMIER SEIGNEUR. — Pas plus qu'un poisson n'aime l'eau. N'est-ce pas là un étrange gaillard, Monseigneur? Voilà un homme qui semble entreprendre avec une entière confiance une affaire qu'il sait inexécutable, et qui se condamne à l'accomplir alors qu'il aimerait mieux être damné que de l'accomplir !

SECOND SEIGNEUR. — Vous ne le connaissez pas comme nous le connaissons, Monseigneur. Il est certain qu'il est capable, après s'être glissé dans les bonnes grâces de quelqu'un, d'échapper pour quelque temps à la découverte de ses défauts; mais une fois que vous l'aurez reconnu pour ce qu'il est, ce sera pour toujours.

BERTRAM. — Vraiment, est-ce que vous pensez qu'il ne tentera rien de ce qu'il s'est si sérieusement chargé d'entreprendre?

PREMIER SEIGNEUR. — Absolument rien ; il reviendra avec une histoire de sa façon, et il vous mettra dedans avec deux ou trois mensonges plausibles ; mais nous l'avons presque acculé au mur, et cette nuit vous verrez sa chute, car, en vérité, il n'est pas digne de l'estime de Votre Seigneurie.

SECOND SEIGNEUR. — Nous vous amuserons un peu avec ce renard avant de l'écorcher. Le vieux seigneur Lafeu avait commencé à l'enfumer, et lorsqu'il sera dépouillé de son déguisement, vous saurez me dire quel éperlan vous avez trouvé qu'il était; spectacle que vous contemplerez cette nuit.

PREMIER SEIGNEUR. — Je vais aller préparer mes piéges; il sera pris.

BERTRAM. — Quant à votre frère, il viendra avec moi.

PREMIER SEIGNEUR. — Comme il plaira à Votre Seigneurie: je vous laisse. (*Il sort.*)

BERTRAM. — Maintenant je vais vous conduire

La comtesse. Qu'avons-nous ici?
Le bouffon. Vous y avez ce que vous y avez. (Acte III, sc. II.)

à mon logis et vous montrer la fille dont je vous ai parlé.

Second seigneur. — Mais vous dites qu'elle est honnête?

Bertram. — C'est là son seul défaut. Je lui ai parlé une seule fois, et je l'ai trouvée étonnamment froide; mais je lui ai envoyé par ce même fat dont nous faisons la chasse, des présents et des lettres qu'elle m'a fait retourner, et c'est tout ce que j'ai pu faire. C'est une belle créature; voulez-vous venir la voir?

Second seigneur. — De tout mon cœur, Monseigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Florence. — Un appartement dans la maison de la veuve.

Entrent HÉLÈNE *et* LA VEUVE.

Hélène — Si vous ne voulez pas croire que je suis elle, je ne sais comment vous convaincre davantage, sans perdre le terrain sur lequel je construis mon édifice.

La veuve. — Quoique je sois déchue de ma condition, je suis bien née et je n'ai jamais rien eu à voir avec ces sortes d'affaires; à mon âge je ne voudrais pas compromettre ma réputation par un acte capable de la ternir.

Hélène. — Et je ne le voudrais pas pour vous. D'abord, croyez sur ma parole que le comte est mon époux; ce que je vous ai confié sous le sceau du secret est vrai de point en point; ainsi vous ne pouvez errer en me prêtant la bonne assistance que je sollicite de vous.

La veuve. — Je vous croirais presque, car vous m'avez donné des preuves que vous êtes de haute condition.

Hélène. — Prenez cette bourse d'or et laissez-moi vous acheter votre assistance amicale que je

payerai et payerai encore lorsque je l'aurai obtenue. Le comte fait la cour à votre fille, et son caprice a mis le siége devant sa beauté avec la résolution de la prendre d'assaut; eh bien! laissez-la consentir, nous l'instruirons de la manière dont elle devra se conduire. L'ardeur de ses désirs ne permettra alors au comte de rien refuser de ce qu'elle lui demandera : il porte un anneau qui, dans sa maison, a depuis quatre ou cinq générations, passé de fils en fils depuis le premier ancêtre qui le porta : il tient cet anneau en très-grande religion; cependant, quand il sera en proie à sa flamme insensée, il ne lui semblera pas trop cher de payer son amour d'un tel prix, bien qu'ensuite il doive s'en repentir.

La veuve. — Maintenant, je vois le fond de votre projet.

Hélène. — Vous voyez alors qu'il est légitime : tout ce qu'il exige, c'est que votre fille, avant de faire semblant de consentir, exprime au comte le désir de posséder cet anneau, qu'elle lui assigne un rendez-vous, et enfin, qu'elle me laisse le soin de l'y remplacer pendant qu'elle-même se tiendra chastement absente; cela fait, pour la marier, j'ajouterai trois mille écus à ce que j'ai donné déjà.

La veuve. — Je cède : apprenez à ma fille comment elle doit s'y prendre pour que l'heure et le lieu puissent faire réussir cette si légitime supercherie. Il vient chaque nuit avec de la musique de toute sorte et des chants composés en l'honneur de son humble personne; cela ne nous sert à rien de le gourmander de nos fenêtres, car il persiste comme si sa vie était engagée en telle chose.

Hélène. — Et bien alors, cette nuit, essayons notre complot; s'il réussit, il y aura d'un côté une pensée coupable réalisée par un acte légitime, et de l'autre une pensée légitime réalisée par un acte légitime. Des deux côtés il n'y aura pas de péché, et cependant un péché sera commis : mais, à l'œuvre! (*Elles sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

En dehors du camp florentin

Entre le premier seigneur français, *avec cinq ou six* soldats *en embuscade.*

Premier seigneur. — Il ne peut arriver d'un autre côté que du coin de cette haie. Lorsque vous sauterez sur lui, parlez n'importe quel terrible langage que vous voudrez; il est indifférent que vous ne vous entendiez pas vous-même; car nous ne devons pas paraître le comprendre, à l'exception d'un seul d'entre nous que nous présenterons comme interprète.

Premier soldat. — Mon bon capitaine, permettez-moi d'être l'interprète.

Premier seigneur. — N'as-tu pas été en rapport avec lui? ne connaît-il pas ta voix?

Premier soldat. — Non, Monsieur, je vous l'assure.

Premier seigneur. — Mais dans quel charabias vas-tu nous parler?

Premier soldat. — Dans celui-là même que vous me parlerez.

Premier seigneur. — Il faut qu'il nous prenne pour quelque bande d'étrangers au service de l'ennemi. Maintenant, il a une teinture de tous les idiomes voisins; par conséquent chacun de nous pourra parler à sa fantaisie, car nous n'avons pas besoin de savoir ce que nous nous dirons les uns aux autres; pourvu que nous ayons l'air de le savoir, notre but est atteint : la langue des choucas ou tout autre croassement fera l'affaire. Quant à vous, Monsieur l'interprète, il faudra vous montrer un vrai politique. Mais, chut, à plat ventre! Le voici qui vient pour tuer deux heures de sommeil et puis s'en retourner affirmer par serment les mensonges qu'il aura forgés.

Entre PAROLLES.

PAROLLES. — Dix heures! d'ici à trois heures, il sera temps de m'en retourner au logis. Que dirai-je avoir fait? Il me faut une invention plausible pour enlever la chose, car ils commencent à m'enfumer, et les affronts ont depuis quelque temps trop souvent frappé à ma porte. Je m'aperçois que ma langue est d'une hardiesse trop folle; mais mon cœur a devant lui la crainte de Mars et de ses enfants et n'ose pas soutenir les prétentions de ma langue.

PREMIER SEIGNEUR, *à part.* — Voici la première vérité dont ta langue ait jamais été coupable.

PAROLLES. — Quel est le diable qui a pu me pousser à entreprendre de rattraper ce tambour, alors que je n'ignorais pas l'impossibilité de l'affaire et que je savais parfaitement que je n'avais aucune envie pareille? Il faut que je me fasse quelques blessures et que je dise que je les ai gagnées dans mon exploit: mais des blessures légères n'emporteront pas la conviction; ils me diront: « Comment, vous en êtes quitte pour si peu? » et de grosses blessures, je n'ose pas m'en donner. Pourquoi ai-je fait cela? à quel sujet? Langue, il faudra que je vous loge dans la bouche d'une marchande de beurre, ou que je vous remplace par celle d'un des muets de Bajazet, si vous devez continuer par vos babillages à me lancer dans de tels périls.

PREMIER SEIGNEUR, *à part.* — Est-il possible que, sachant ce qu'il est, il soit ce qu'il est!

PAROLLES. — S'il suffisait pour m'en tirer de faire quelques accrocs à mes vêtements ou de briser mon épée espagnole?

PREMIER SEIGNEUR, *à part.* — Nous ne pouvons vous passer la chose à ce prix.

PAROLLES. — Ou de raser ma barbe et de dire que cela faisait partie du stratagème?

PREMIER SEIGNEUR, *à part.* — Cela ne prendrait pas.

PAROLLES. — Ou de jeter mes habits dans l'eau et de dire que j'ai été dépouillé?

PREMIER SEIGNEUR, *à part.* — Cela suffirait à peine.

PAROLLES. — Eh bien! si je jurais que j'ai sauté de la fenêtre de la citadelle....

PREMIER SEIGNEUR, *à part.* — Haute de combien de pieds?

PAROLLES. — D'une hauteur de trente pieds?

PREMIER SEIGNEUR, *à part.* — Trois serments solennels suffiraient à peine à faire croire cela.

PAROLLES. — Si je pouvais mettre la main sur un des tambours de l'ennemi; je jurerais que je l'ai repris.

PREMIER SEIGNEUR, *à part.* — Vous allez en entendre un tout à l'heure. (*Bruit de tambour.*)

PAROLLES. — Allons, bon! un tambour de l'ennemi maintenant!

PREMIER SEIGNEUR. — *Throca, movousus, cargo cargo! cargo!*

TOUS LES SOLDATS, *ensemble.* — *Cargo! Cargo! Villianda per corbo, cargo!* (*Ils se jettent sur Parolles et lui bandent les yeux.*)

PAROLLES. — Oh! rançon! rançon! ne me bandez pas les yeux.

PREMIER SOLDAT. — *Boskos thromuldo boskos.*

PAROLLES. — Je vois que vous êtes le régiment de Musko et je vais perdre la vie faute de pouvoir me faire comprendre. S'il est parmi vous un Allemand, un Danois, un bas Hollandais, un Italien ou un Français, qu'il me parle : je vous révélerai des choses qui perdront les Florentins.

PREMIER SOLDAT. — *Boskos vauvado.* Je te comprends et je puis parler ta langue. *Kerelybonto.* Monsieur, songe à ton salut, car dix-sept poignards sont dirigés contre ton sein.

PAROLLES. — Oh!

PREMIER SOLDAT. — Oh! fais tes prières, tes prières, tes prières! *Manka revania dulche.*

PREMIER SEIGNEUR. — *Oscorbidulchos volivorco.*

PREMIER SOLDAT. — Le général veut bien t'épargner; pour le moment, nous allons te conduire, les yeux bandés comme tu les as maintenant, en un lieu où tu seras interrogé; peut-être pourras-tu racheter ta vie par quelque révélation.

PAROLLES. — Oh! laissez-moi vivre! et je vous dévoilerai tous les secrets de notre camp, les forces et les desseins de vos adversaires; vrai, je vous révélerai des choses qui vous étonneront.

PREMIER SOLDAT. — Mais diras-tu la vérité?

PAROLLES. — Si je ne la dis pas, que je sois damné!

PREMIER SOLDAT. — *Acordo linta.* Allons, on t'accorde un sursis. (*Il sort avec Parolles conduit sous escorte.*)

PREMIER SEIGNEUR. — Va, dis au comte de Roussillon et à mon frère que nous avons attrapé le dindon, et que nous le garderons les yeux bandés jusqu'à ce qu'ils nous fassent savoir de leurs nouvelles.

SECOND SOLDAT. — Oui, capitaine.

Premier seigneur. — Il nous trahira tous devant nous-mêmes; dis-leur cela.

Second soldat. — Je le leur dirai, capitaine.

Premier seigneur. — Jusqu'à ce moment, je vais le tenir à l'ombre et soigneusement renfermé. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Florence. — Une chambre dans la maison de la veuve.

Entrent BERTRAM *et* DIANA.

Bertram. — On me disait que votre nom était Fontibelle.

Diana. — Non, mon bon Seigneur, Diana.

Bertram. — Un nom de déesse, et vous le méritez, ainsi qu'autre chose encore. Mais, ma belle âme, est-ce que l'amour n'a dans votre belle personne aucun droit de cité? Si le feu pétulant de la jeunesse n'échauffe pas votre cœur, vous n'êtes pas une fille, mais une statue : lorsque vous serez morte, vous serez tout juste ce que vous êtes maintenant, car vous êtes froide et roide, tandis que vous devriez être à l'heure présente, ce qu'était votre mère lorsqu'elle conçut votre charmante personne.

Diana. — Mais elle était honnête alors.

Bertram. — C'est aussi ce que vous seriez vous-même.

Diana. — Non, ma mère alors ne remplissait que son devoir ; juste le même devoir, Monseigneur, que vous devez à votre femme.

Bertram. — Ne parlons plus de cela. Je t'en prie, ne résiste pas à mes vœux. J'ai été contraint de l'épouser, elle ; mais toi je t'aime de par la seule contrainte du doux amour, et je veux pour toujours te conférer tous droits à mes services.

Diana. — Oui, vous nous servez ainsi jusqu'à ce que nous vous ayons servi ; mais quand vous avez nos roses, vous nous laissez dépouillées avec nos épines qui nous piquent, en vous moquant de notre nudité.

Bertram. — Que de serments ne t'ai-je pas faits!

Diana. — Ce n'est pas le nombre des serments qui fait la sincérité, mais c'est une promesse simple et unique qui nous est jurée avec loyauté. Nous ne jurons pas par ce qui n'est pas sacré, au contraire, nous prenons le Très-Haut à témoin S'il en est ainsi, dites-moi, je vous prie, quand bien même je vous jurerais par les grands attributs de Jupiter que je vous aime tendrement, en croiriez-vous mes serments si je vous aimais avec tiédeur? Mon serment ne sera pas sérieux si je jure par celui que je déclare aimer, tandis que je manœuvrerai contre lui. Par conséquent, vos serments, tant qu'ils ne sont pas mieux garantis, ne sont que des mots et des affirmations en l'air, au moins dans mon opinion.

Bertram. — Changez, changez cette opinion ; ne soyez pas si saintement cruelle : l'amour est saint et mon intégrité n'a jamais connu les artifices dont vous accusez les hommes. Ne résistez pas plus longtemps, mais cédez à ces désirs qui me tuent et vous me rendrez à la santé; dites que vous êtes à moi, et mon amour durera éternellement, tel qu'il a commencé.

Diana. — Je vois que dans ces sortes d'affaires, les hommes comptent que nous nous laisserons prendre aux piéges. Donnez-moi cet anneau.

Bertram. — Je te le prêterai, ma chère; mais je n'ai pas le droit de m'en séparer.

Diana. — Vous ne voulez pas, Monseigneur?

Bertram. — C'est un gage d'honneur qui appartient à notre maison et qui m'a été légué par de nombreux ancêtres; le perdre serait de ma part ce qu'il y aurait de plus indigne au monde.

Diana. — Mon honneur est comme votre anneau; ma chasteté qui m'a été léguée par de nombreux ancêtres, est le joyau de notre maison; la perdre, serait de ma part ce qu'il y aurait de plus indigne au monde : ainsi votre propre sagesse appelle à mon secours le champion *honneur* contre vos vains assauts.

Bertram. — Eh bien! prends mon anneau; ma maison, mon honneur, oui, ma vie elle-même, tout est à toi; je me laisse commander par toi.

Diana. — Lorsque minuit sonnera, frappez à la fenêtre de ma chambre ; je prendrai mes mesures pour que ma mère n'entende rien. Maintenant, je vous enjoins, par l'obligation due à la vérité, lorsque vous aurez pris possession de mon lit encore virginal, de ne rester qu'une heure et de ne pas me parler : mes raisons sont très-puissantes et vous les connaîtrez lorsque plus tard cet anneau vous sera rendu; cette nuit, je passerai à votre doigt un autre anneau qui, quelque chose qui arrive, témoignera devant l'avenir de nos actes passés. Adieu, jusqu'à ce soir, et alors ne manquez pas. Vous avez conquis par moi une épouse, quoique je n'aie de ce côté aucune espérance.

HÉLÈNE. Quel est le Français?
DIANA. Celui qui a la plume; c'est un très-vaillant compagnon.
(Acte III, sc. v.)

Bertram. — C'est un ciel sur la terre que j'ai conquis en te sollicitant. (*Il sort.*)

Diana. — Puissiez-vous vivre longtemps pour en remercier le ciel et moi ! c'est ce que vous pourriez bien faire à la fin. — Ma mère m'a dit la manière dont il me ferait la cour, absolument comme si elle avait été dans son cœur. Elle dit que tous les hommes font les mêmes serments : il avait juré de m'épouser lorsque sa femme serait morte; je coucherai donc avec lui lorsque je serai enterrée. Puisque les Français sont si trompeurs, se marie qui voudra; je veux vivre et mourir fille : seulement je pense qu'il n'y a pas péché à tricher par ce stratagème le joueur qui voudrait injustement gagner. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Le camp florentin.

Entrent les deux seigneurs français, *avec deux ou trois* soldats.

Premier seigneur. — Vous ne lui avez pas donné la lettre de sa mère?

Second seigneur. — Je la lui ai remise il y a une heure; elle contient quelque chose qui l'a atteint jusqu'au fond de l'âme, car en la lisant, il était presque un autre homme.

Premier seigneur. — Il s'est attiré un blâme bien mérité en abandonnant une aussi bonne épouse et une aussi douce dame.

Second seigneur. — Et il a encouru très-particulièrement l'éternel déplaisir du roi, qui avait mis au ton sa générosité afin de lui chanter ses vœux de bonheur. Je vous dirai une certaine chose, mais vous la garderez discrètement pour vous.

Premier seigneur. — Lorsque vous me l'aurez dite, elle sera comme défunte et j'en serai le tombeau.

Second seigneur. — Il a corrompu ici à Florence, une jeune dame de très-chaste renommée, et cette nuit il assouvira son désir par la ruine de son honneur ; il lui a donné son anneau héréditaire, et il se regarde comme très-favorisé dans cet impur marché.

Premier seigneur. — Vraiment, que Dieu nous garde contre la violence de nos passions! Quand nous sommes abandonnés à nous-mêmes, que sommes-nous?

Second seigneur. — Tout simplement les traîtres de nous-mêmes, et de même qu'il est ordinaire dans toutes les trahisons, que les traîtres se révèlent avant d'atteindre à leur but abominable, ainsi, dans l'affaire en question, nous le voyons, lui qui conspire contre sa propre noblesse, se noyer dans le courant de ses propres révélations.

Premier seigneur. — N'est-ce pas en nous une impulsion coupable que de nous faire les trompettes de nos actes illicites? Alors nous n'aurons pas ce soir sa compagnie?

Second seigneur. — Non pas avant minuit passé, car toutes ses heures sont comptées.

Premier seigneur. — Minuit approche au pas de course : je voudrais de bon cœur qu'il pût assister à la dissection de son camarade, afin qu'il prît la mesure de son propre jugement d'après la singulière estime qu'il avait conçue pour cette contrefaçon de brave.

Second seigneur. — Nous ne nous occuperons pas de lui jusqu'à l'arrivée du comte; car la présence de ce dernier doit servir à l'autre de châtiment.

Premier seigneur. — En attendant, que savez-vous de cette guerre?

Second seigneur. — J'apprends qu'on a fait des ouvertures de paix.

Premier seigneur. — Mieux que cela, je vous assure, la paix est conclue.

Second seigneur. — Alors que fera le comte de Roussillon? poussera-t-il plus loin son voyage ou retournera-t-il en France?

Premier seigneur. — Je m'aperçois, à votre demande, que vous n'êtes pas entièrement dans sa confidence.

Second seigneur. — A Dieu ne plaise, Monsieur! j'aurais trop de responsabilité dans son action de ce soir.

Premier seigneur. — Monsieur, sa femme, il y a quelque deux mois, s'est enfuie de sa demeure, sous prétexte d'un pèlerinage à Saint-Jacques-le-Grand, sainte entreprise qu'elle a exécutée avec la plus austère piété; pendant son séjour à Saint-Jacques, la tendresse de sa nature l'a livrée comme une proie au chagrin, bref a fait un gémissement de son dernier soupir, et maintenant elle chante avec les anges dans le ciel.

Second seigneur. — Comment a-t-on su ces événements?

Premier seigneur. — En très-grande partie par ses propres lettres qui ont attesté la vérité de son

histoire jusqu'au moment de sa mort : quant à sa mort elle-même, qu'il ne lui ne lui était pas possible d'annoncer, elle a été véridiquement attestée par le curé du lieu.

SECOND SEIGNEUR. — Le comte a-t-il appris ces nouvelles?

PREMIER SEIGNEUR. — Oui, dans toutes leurs particularités les plus probantes, de point en point; il a su la vérité jusqu'à la plus petite syllabe.

SECOND SEIGNEUR. — Je suis chagrin de tout mon cœur qu'il en soit heureux.

PREMIER SEIGNEUR. — A quel point il nous arrive quelquefois de faire nos joies de nos malheurs!

SECOND SEIGNEUR. — Et d'autres fois à quel point nous noyons notre bonheur dans les larmes! La grande estime que sa valeur lui a conquise ici va se rencontrer dans sa patrie avec une honte aussi grande.

PREMIER SEIGNEUR. — Le tissu de notre vie est composé d'un fil mêlé, bien et mal uni ensemble; nos vertus deviendraient orgueilleuses si nos fautes ne les fouettaient pas et nos crimes désespéreraient s'ils n'étaient pas consolés par nos vertus.

Entre UN VALET.

PREMIER SEIGNEUR. — Eh bien! où est votre maître?

LE VALET. — Monsieur, il a rencontré le duc dans la rue et il a pris de lui un congé solennel; Sa Seigneurie partira demain matin pour la France. Le duc lui a offert des lettres de recommandation pour le roi.

SECOND SEIGNEUR. — Elles ne le recommanderaient que tout juste assez, quand bien même leurs recommandations seraient plus grandes encore qu'elles ne peuvent l'être.

PREMIER SEIGNEUR. — Elles ne peuvent être trop douces pour l'amertume du roi. Voici maintenant Sa Seigneurie.

Entre BERTRAM.

Eh bien! Monseigneur, n'est-il pas minuit passé?

BERTRAM. — J'ai ce soir, dépêché en bloc, par un procédé sommaire couronné de succès, seize affaires, chacune longue d'un mois. J'ai pris congé du duc, fait mes adieux à ses proches, enterré une femme, pleuré sur elle, écrit à Madame ma mère que je revenais, fait mes préparatifs de départ, et au milieu de l'expédition de toutes ces grosses affaires, j'en ai exécuté plusieurs autres d'un ordre plus délicat; la dernière était la plus importante, mais je n'en ai pas fini encore avec elle.

SECOND SEIGNEUR. — Si l'affaire offre quelques difficultés et si vous devez partir d'ici ce matin, Votre Seigneurie a besoin de faire diligence.

BERTRAM. — J'entends que l'affaire n'est pas finie en ce sens que je crains d'en entendre parler plus tard. Mais allons-nous avoir ce dialogue entre le sot et le soldat? Allons, amenez ici ce faux modèle des braves; il m'a trompé comme un prophète qui parle à double sens.

PREMIER SEIGNEUR. — Amenez-le ici. (*Sortent des soldats.*) Il a passé toute la soirée dans les ceps, le pauvre courageux coquin.

BERTRAM. — Peu importe; ses talons ont mérité ce traitement pour avoir usurpé des éperons d'une telle longueur. Quelle contenance fait-il?

PREMIER SEIGNEUR. — Je l'ai dit déjà à Votre Seigneurie, ce sont les ceps qui le *contiennent*. Mais pour donner à votre demande la réponse qu'elle désire, il pleure comme une fille qui aurait renversé son pot au lait; il a fait à Morgan, qu'il prend pour un religieux, sa confession générale depuis ses premiers souvenirs jusqu'à la très-récente mésaventure qui l'a mis dans les ceps; et que pensez-vous qu'il a confessé?

BERTRAM. — Rien me concernant, n'est-ce pas?

SECOND SEIGNEUR. Sa confession a été recueillie et elle sera lue devant lui; si Votre Seigneurie, comme je le crois, s'y trouve, vous voudrez bien avoir la patience de l'entendre.

Rentrent LES SOLDATS *avec* PAROLLES.

BERTRAM. — Peste soit de lui! Les yeux bandés! Il ne peut rien dire de moi. Chut! chut!

PREMIER SEIGNEUR. — Colin-Maillard s'avance. *Portotartarossa!*

PREMIER SOLDAT. — Il ordonne la torture; consentez-vous à parler sans qu'on vous y soumette?

PAROLLES. — Je confesserai sans réserve tout ce que je sais; quand vous me hacheriez comme chair à pâté, je ne pourrais dire rien de plus.

PREMIER SOLDAT. — *Bosko chimurcho.*

PREMIER SEIGNEUR. — *Boblibindo chicurmurcho.*

PREMIER SOLDAT. — Vous êtes un général clément. — Notre général vous ordonne de répondre

aux questions que je vais vous adresser d'après une liste.

PAROLLES. — J'y répondrai aussi sincèrement que j'espère vivre.

PREMIER SOLDAT. — *D'abord demandez-lui quel est le chiffre de la cavalerie du duc.* Que répondez-vous à cela ?

PAROLLES. — Elle se compose de cinq ou six mille hommes, mais très-faibles et hors d'état de servir : les troupes sont toutes disséminées, et sur ma réputation et mon crédit, leurs chefs sont de très-pauvres coquins, aussi vrai que j'espère vivre.

PREMIER SOLDAT. — Dois-je rédiger votre réponse en ces termes ?

PAROLLES. — Oui, et je l'affirmerai sur le sacrement de quelque manière qu'il vous plaira.

BERTRAM. — Rien ne lui est sacré. Quel manant à pendre sans rémission cela fait !

PREMIER SEIGNEUR. — Vous vous trompez, Monseigneur ; l'homme que voici est monsieur Parolles, le brave expert des choses militaires (c'étaient ses propres expressions), qui portait toute la théorie de la guerre dans le nœud de son écharpe et toute la pratique de la guerre dans la rosette de son poignard.

SECOND SEIGNEUR. — Jamais plus je ne me fierai à un homme parce qu'il tient son épée bien fourbie, et je ne croirai qu'il a quelque chose en dedans de lui parce que je lui verrai porter galamment son uniforme.

PREMIER SOLDAT. — Bien, c'est écrit.

PAROLLES. — Cinq ou six mille chevaux, ai-je dit. Je veux dire la vérité ; ajoutez *ou environ*, car je veux dire la vérité.

PREMIER SEIGNEUR. — Il est en cela très-près de la vérité.

BERTRAM. — Mais je ne lui en sais aucun gré, vu la manière dont il la révèle.

PAROLLES. — Et les chefs de pauvres coquins ; écrivez cela, je vous prie.

PREMIER SOLDAT. — Bien, c'est écrit.

PAROLLES. — Je vous remercie humblement, Monsieur ; une vérité, est une vérité, et ce sont d'étonnamment pauvres coquins.

PREMIER SOLDAT. — *Demandez-lui quelle est la force de l'infanterie.* Que répondez-vous à cela ?

PAROLLES. — Sur ma foi, Monsieur, quand bien même ce serait là ma dernière heure d'existence, je dirais la vérité. Voyons : Spurio, cent cinquante ; Sébastien, autant ; Corambus, autant ; Jacques, autant ; Guiltian, Cosmo, Lodowick et Gratii, chacun deux cent cinquante ; ma propre compagnie, Chitopher, Vaumond, Bentii, chacun deux cent cinquante : en sorte que l'infanterie entière, valides et infirmes, tout compté, ne monte pas sur ma vie à quinze mille hommes, dont la moitié n'oseraient pas secouer la neige de leurs capotes de crainte de tomber en morceaux.

BERTRAM. — Que peut-on lui faire ?

PREMIER SEIGNEUR. — Rien, si ce n'est le remercier. Demandez-lui quel est mon caractère et quel crédit je possède auprès du duc.

PREMIER SOLDAT. — Bien, c'est écrit. (*Lisant.*) *Demandez-lui s'il se trouve dans le camp un certain capitaine Dumaine, un Français ; de quelle réputation il jouit auprès du duc ; quelles sont sa valeur, son honnêteté et son expérience de l'art militaire, et s'il pense qu'il ne serait pas possible, avec une somme d'or bien sonnante, de le pousser à la révolte.* Que répondez-vous à cela ? que savez-vous de cela ?

PAROLLES. — Permettez-moi, je vous en prie, de répondre séparément à vos questions : posez-les-moi l'une après l'autre.

PREMIER SOLDAT. — Connaissez-vous le capitaine Dumaine ?

PAROLLES. — Je le connais ; il était apprenti à Paris chez un savetier, et il en fut chassé pour avoir fait un enfant à la pauvre idiote du prévôt, une muette innocente qui ne pouvait lui dire non. (*Le premier Seigneur lève la main de colère.*)

BERTRAM. — Voyons, avec votre permission, retenez vos mains, bien que je sois sûr que sa tête est condamnée à la première tuile qui tombera.

PREMIER SOLDAT. — Bien : le capitaine est-il dans le camp du duc de Florence ?

PAROLLES. — A ma connaissance, il y est et très-pouilleux.

PREMIER SEIGNEUR. — Eh parbleu ! ne me regardez pas de cet air là, nous allons entendre parler de vous tout à l'heure.

PREMIER SOLDAT. — De quelle réputation jouit-il auprès du duc ?

PAROLLES. — Le duc sait qu'il n'est rien autre qu'un pauvre officier sous mes ordres, et l'autre jour il m'a écrit de le chasser de la compagnie. Je crois que j'ai sa lettre dans ma poche.

PREMIER SOLDAT. — Parbleu, nous allons chercher.

PAROLLES. — Après réflexion je n'en suis pas

en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plusieurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter l'histoire de France à mes petits-enfants, et vous me demandez si je n'ai pas dessein de publier ces études de famille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et d'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur faciliter comprendre notre histoire et de les y intéresser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imagination, en la leur montrant à la fois claire et vivante. L'histoire, celle de la France surtout, est un vaste et obscur où les événements s'enchaînent selon des lois déterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont pas tout faits ni appris par cœur, et qui sont les résultats non-seulement de leur situation native, mais de leur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans la vie des peuples, deux séries de causes à la fois essentiellement diverses et intimement unies; les causes naturelles qui président au cours général des événements, et les causes libres, qui viennent y prendre place. Les hommes ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui viennent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, des actifs et libres qui y produisent des résultats et y exercent une influence dont ils sont responsables. Les causes fatales et les causes libres, les lois déterminées des événements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle de ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité des récits.

Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de l'histoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand j'ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance un vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sérieux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien des événements, ou quand les personnages historiques ne leur paraissaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, dignes de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne se déroulait pas devant eux clair et animé, je voyais leur attention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la fois de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, intéressés et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des* Les femmes, les gens du monde, les érudits eu tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au mi récit exact et vivant, la science profonde et la ha vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en* de l'homme d'État auquel, durant bien des ann dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers e à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mé

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçor goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés cent gravures d'après de magnifiques dessins dan M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect aussi correct que dramatique. Ces gravures repré des scènes et des personnages historiques, des por costumes, des monuments; les éléments en ser aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 l chaque livraison, illustrée d'au moins une grande contient 16 pages et est protégée par une couvert

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

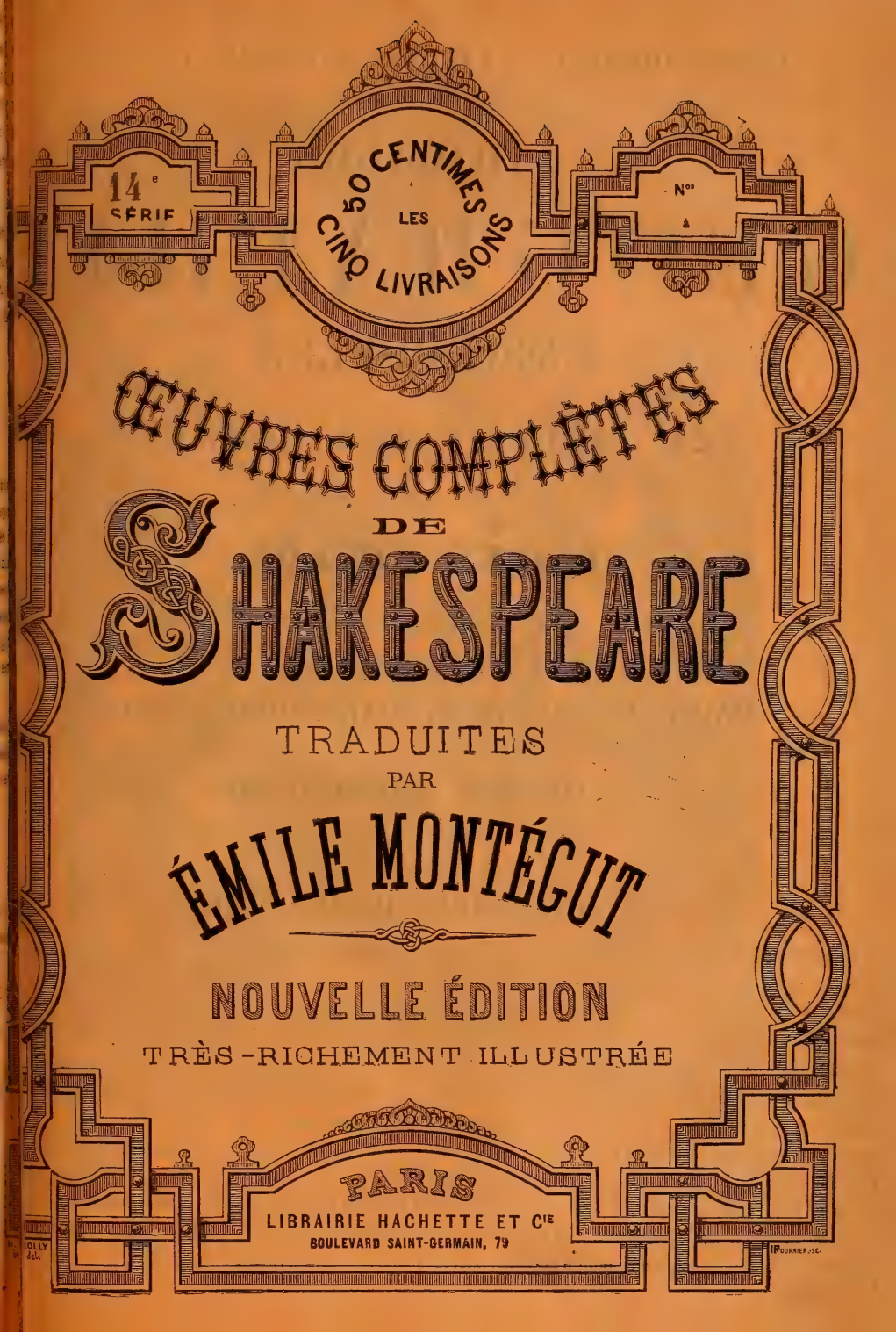
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 chement relié, avec fers spéciaux, dos en maroq en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris


14e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le [illegible] dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de [illegible] haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malt[illegible] A une période nouvelle, il faut des livres nouve[illegible]

Ma grande ambition serait de pouvoir décrir[illegible] les contrées de la terre et les faire apparaître à [illegible] du lecteur comme s'il m'avait été donné de l[illegible] courir moi-même et de les contempler sous le[illegible] vers aspects; mais, relativement à l'homme il [illegible] Terre est presque sans limites, et c'est par l'intermé[illegible] des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie suc[illegible] des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de n'[illegible]

PAROLLES. Oh! rançon, rançon! ne me bandez pas les yeux.
(Acte IV, sc. I.)

sûr; elle est dans ma poche ou dans un paquet avec les autres lettres du duc, sous ma tente.

PREMIER SOLDAT. — Elle est là; voici un papier. Vous le lirai-je?

PAROLLES. — Je ne sais pas si c'est elle ou si ce n'est pas elle.

BERTRAM. — Notre interprète conduit fort bien l'affaire.

PREMIER SEIGNEUR. — Extrêmement bien.

PREMIER SOLDAT, *lisant*. — « Diana, le comte est un sot bourré d'or.... »

PAROLLES. — Ce n'est pas la lettre du duc, Monsieur; c'est un avertissement que je donnais à une brave fille de Florence, une certaine Diana, pour qu'elle se tînt en garde contre les amorces du comte de Roussillon, un garçon niais et frivole, mais avec tout cela, fort libertin; je vous en prie, Monsieur, remettez-la à sa place.

PREMIER SOLDAT. — Oui, mais je vais d'abord la lire avec votre permission.

PAROLLES. — Mon intention en écrivant cette lettre était, je le proteste, singulièrement honnête en ce qui concerne la jeune fille, car je connaissais le jeune comte pour un garçon dangereux et licencieux qui est une baleine pour les virginités et qui dévore tout le fretin qu'il rencontre.

BERTRAM. — Damné coquin à l'envers et à l'endroit!

PREMIER SOLDAT, *lisant*. — « Lorsqu'il vous fera des serments, commandez-lui de sortir de l'or et prenez-le; quand il a consommé, il ne paye jamais l'écot : marché bien fait est la moitié du gain; faites votre marché et faites-le bien; il ne paye jamais ses dettes après, faites-vous donc payer d'avance; et puis, Diana, dis que c'est d'un soldat que tu tiens cette maxime : il faut avoir affaire à des hommes et non pas embrasser les bambins; car comptez là-dessus, le comte est un sot, qui, je le sais, paye avant mais jamais après. A toi, comme il te l'a juré à l'oreille, PAROLLES. »

BERTRAM. — Il sera fouetté à travers toute l'armée, avec ces rimes attachées au front.

SECOND SEIGNEUR. — C'est là votre ami dévoué, Monsieur, le polyglotte, le soldat invincible.

BERTRAM. — Jusqu'à présent j'ai pu tout endurer sauf un chat, et maintenant il est un chat pour moi.

PREMIER SOLDAT. — Monsieur, je m'aperçois aux regards de notre général que nous allons être obligés de vous pendre.

PAROLLES. — Ma vie, à tout prix, Monsieur! Ce n'est pas que j'aie peur de mourir; mais mes péchés sont si nombreux que je voudrais passer le reste de mes jours à me repentir. Laissez-moi vivre, Monsieur, dans un cachot, dans les ceps, n'importe où, pourvu que je vive.

PREMIER SOLDAT. — Nous verrons ce qu'on peut faire, si vous avouez franchement la vérité; par conséquent, revenons encore une fois à ce capitaine Dumaine. Vous m'avez répondu sur la réputation dont il jouit auprès du duc et sur sa valeur : quelle est son honnêteté?

PAROLLES. — C'est un homme, Monsieur, qui volerait un œuf dans un sanctuaire; pour les vols et les rapts, il égale Nessus. Il fait profession de ne pas tenir ses serments, et pour les briser il est plus fort qu'Hercule. Il va mentir, Monsieur, avec une telle volubilité que vous prendriez la vérité pour une sotte. L'ivrognerie est sa plus grande vertu, car il se soûle comme un cochon, et quand il dort il fait peu de mal, sauf à ses draps de lit; mais on connaît ses particularités et on le fait coucher sur la paille. J'ai peu de chose à ajouter sur son honnêteté, Monsieur : il a tout ce qu'un honnête homme ne doit pas avoir, et il n'a rien de ce qu'un honnête homme doit avoir.

PREMIER SEIGNEUR. — Je commence à l'aimer pour ce qu'il dit.

BERTRAM. — Pour cette description de ton honnêteté? Peste soit de lui! pour moi il devient de plus en plus un chat.

PREMIER SOLDAT. — Que dites-vous de son expérience militaire?

PAROLLES. — Ma foi, Monsieur, il a battu du tambour en tête des comédiens anglais; je ne voudrais pas le calomnier et je ne sais rien de plus de sa carrière militaire, si ce n'est pourtant qu'en ce pays, l'Angleterre, il eut l'honneur d'être officier dans une localité que l'on appelle Mile End pour enseigner l'art de marcher en double file : je voudrais faire à l'homme tout l'honneur que je puis; mais je ne suis pas certain de ce fait.

PREMIER SEIGNEUR. — Il a tellement dépassé les bornes de la scélératesse, qu'il faut lui tenir compte de cette modération relative.

BERTRAM. — Peste soit de lui! il continue à être un chat pour moi.

PREMIER SOLDAT. — Puisque vous taxez ses qua-

lités à si bas prix, je n'ai pas besoin de vous demander si l'or pourrait l'engager à la révolte.

PAROLLES. — Monsieur, pour un quart d'écu, il vendra ses titres personnels au salut éternel ainsi que l'héritage du ciel pour ses descendants, et cela par une donation perpétuelle.

PREMIER SOLDAT. — Quel homme est son frère, l'autre capitaine Dumaine?

SECOND SEIGNEUR, *à part*. — Pourquoi l'interroge-t-il sur mon compte?

PREMIER SOLDAT. — Quel homme est-ce?

PAROLLES. — Exactement un corbeau de la même nichée; il n'est pas tout à fait à la hauteur des vertus de son frère, mais il s'élève beaucoup au-dessus de lui par ses vices. Il surpasse son frère pour la lâcheté, et cependant ce dernier est réputé un des lâches les plus parfaits qui existent. Dans une retraite, il dépasse à la course n'importe quel laquais, et pardi, quand il s'agit d'avancer, il a la crampe.

PREMIER SOLDAT. — Si on vous laisse la vie, entreprendrez-vous de trahir le Florentin?

PAROLLES. — Oui, ainsi que le commandant de sa cavalerie, le comte de Roussillon.

PREMIER SOLDAT. — Je m'en vais conférer avec le général et connaître sa volonté.

PAROLLES, *à part*. — Qu'on ne me parle plus de tambours : peste soit de tous les tambours! C'est seulement pour paraître brave et pour filouter la bonne opinion de ce jeune libertin d'enfant, le comte, que je me suis fourré dans ce danger. Cependant qui aurait jamais soupçonné une embuscade là où j'ai été pris?

PREMIER SOLDAT. — Il n'y a pas de remède, Monsieur, vous devez mourir : le général dit que vous avez si traîtreusement découvert les secrets de votre armée et fait des rapports si empestés sur des hommes réputés nobles, que vous ne pouvez rendre aucun honnête service au monde; par conséquent, vous devez mourir. Avancez, bourreau, faites tomber sa tête.

PAROLLES. — O Dieu, Monsieur, laissez-moi vivre ou laissez-moi voir ma mort!

PREMIER SOLDAT. — Cela vous est accordé, ainsi que la permission de prendre congé de tous vos amis. (*Il lui débande les yeux.*) Là, regardez autour de vous; savez-vous où vous êtes?

BERTRAM. — Bonjour, noble capitaine.

SECOND SEIGNEUR. — Dieu vous bénisse, capitaine Parolles.

PREMIER SEIGNEUR. — Dieu vous protége, noble capitaine.

SECOND SEIGNEUR. — Capitaine, quels compliments porterai-je de votre part à Monseigneur Lafeu? je pars pour la France.

PREMIER SEIGNEUR. — Bon capitaine, voulez-vous me donner une copie du sonnet que vous avez écrit à Diana, concernant le comte de Roussillon? Si je n'étais pas un lâche, je vous forcerais à m'en donner une; mais portez vous bien. (*Sortent Bertram, les Seigneurs, etc.*)

PREMIER SOLDAT. — Vous voilà défait, capitaine, défait tout entier, sauf votre écharpe qui a encore son nœud.

PAROLLES. — Et qui donc ne peut pas être écrasé par un complot?

PREMIER SOLDAT. — Si vous pouviez trouver un pays où il se rencontrât des femmes qui eussent subi une aussi grande honte, vous pourriez commencer une impudente nation. Portez-vous bien, Monsieur; je pars pour la France, moi aussi; nous y parlerons de vous. (*Il sort.*)

PAROLLES. — Malgré tout, je rends grâces à Dieu; si j'avais un grand cœur, cette aventure le briserait. Capitaine, je ne le serai plus, mais je pourrai boire, manger et dormir aussi aisément que capitaine au monde. Désormais, c'est l'être vrai que je suis qui me fera vivre. Que quiconque se connaît pour un vantard, craigne ce qui m'est arrivé, car il vient toujours un moment où le vantard est reconnu pour un âne. Rouille-toi, mon épée! modérez-vous, rougeurs! et toi, Parolles, vis en parfaite sécurité dans la honte! On t'a ridiculisé, prospère par le ridicule. Il y a pour tout homme place et ressources en ce monde. Je vais les suivre. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Florence. — Une chambre dans la maison de la veuve.

Entrent HÉLÈNE, LA VEUVE *et* DIANA.

HÉLÈNE. — Pour que vous voyiez bien clairement que je ne vous ai pas fait tort, un des plus grands personnages du monde chrétien sera ma caution; un personnage devant le trône duquel je dois m'agenouiller avant de couronner mes projets. Dans un temps passé, je lui ai rendu un service très-désiré, qui lui était presque aussi cher que sa vie elle-même, un service qui ferait jaillir la gratitude

BERTRAM. Tiens, prends mon anneau; ma maison, mon honneur, ma vie même sont à toi, et je me laisserai commander par toi. (Acte IV, sc. II.)

du cœur de caillou d'un Tartare pour lui arracher des remerciements. Je sais pertinemment que Sa Grâce est à Marseille; nous avons pour cette ville un commode moyen de transport. Vous devez savoir que je passe pour morte : l'armée se débandant, mon mari retourne au logis, où, le ciel aidant et avec la permission de mon bon Seigneur, le roi, nous arriverons avant mon époux bien aimé.

LA VEUVE. — Aimable Madame, vous n'avez jamais eu de servante dont la fidélité ait pris plus à cœur vos intérêts.

HÉLÈNE. — Et vous, Madame, vous n'avez jamais eu d'amie dont la pensée se soit aussi sincèrement inquiétée de récompenser votre affection; ne doutez pas que le ciel ne m'ait conduite ici pour la fortune de votre fille, tout comme il l'avait marquée pour me servir d'occasion et d'auxiliaire dans la conquête de mon époux. Mais qu'étranges sont ces hommes, qui peuvent faire un si doux usage de ce qu'ils haïssent le plus, aux heures où l'insolente confiance de leurs pensées artificieuses enlaidit la noire nuit qui les enveloppe! Ainsi la luxure jouit de l'objet qu'elle déteste, le prenant pour l'objet absent; mais nous parlerons de cela plus tard. Quant à vous, Diana, j'aurai encore besoin de vous ennuyer quelque peu à mon profit par les instructions que je vous donnerai.

DIANA. — Que l'honneur et la mort viennent avec vos ordres, et je suis prête à tout ce que votre volonté pourra m'imposer.

HÉLÈNE. — Encore un peu d'ennui, je vous prie; mais bientôt le temps amènera l'été et alors les ronces auront des feuilles aussi bien que des épines et seront aussi douces que piquantes. Il nous faut partir, notre voiture est préparée et le

BERTRAM. Bonjour, noble capitaine.
SECOND SEIGNEUR. Dieu vous bénisse, capitaine Paroles.
(Acte IV, sc III)

temps nous presse : *Tout est bien qui finit bien;* la conclusion des choses en est toujours le couronnement, et quelle que soit la carrière courue, au bout est le renom. (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

En Roussillon. — Un appartement dans le château de la comtesse.

Entrent LA COMTESSE, LAFEU *et* LE BOUFFON.

LAFEU. — Non, non, votre fils a été égaré par un compère en rognures de taffetas, qui teindrait de la couleur de l'infâme safran dont il est saupoudré toute la pâte encore pâle et mal pétrie de la jeunesse d'une nation. Sans lui, votre belle-fille vivrait, votre fils serait ici, et son avancement aurait été bien plus grand par le roi que par le bourdon à queue rouge dont je parle.

LA COMTESSE. — Je voudrais ne l'avoir jamais connu! il en est résulté la mort de la plus vertueuse dame que jamais la nature ait été louée d'avoir créée : elle aurait été une partie de ma chair et m'aurait coûté les plus chers gémissements d'une mère que je n'aurais pu avoir pour elle un amour plus enraciné.

LAFEU. — C'était une bonne dame, c'était une bonne dame : nous pourrons cueillir un millier de salades avant de tomber sur une herbe qui lui ressemble.

LE BOUFFON. — Vrai, Monsieur, elle était la douce marjolaine de la salade, ou pour mieux dire, l'herbe de grâce.

LAFEU. — Ce ne sont pas là des herbes pour salade, maraud; ce sont des herbes pour bouquet.

LE BOUFFON. — Je ne suis pas un grand Nabuchodonosor, Monsieur, je ne me connais pas beaucoup en herbes.

LAFEU. — De quoi fais-tu profession, d'être un coquin ou un fou?

LE BOUFFON. — D'être un fou au service d'une femme, Monsieur, et un coquin au service d'un homme.

LAFEU. — Expliquez votre distinction.

LE BOUFFON. — Je soufflerais à l'homme sa femme et je ferais son service, Monsieur.

LAFEU. — En effet, de cette manière tu serais un coquin à son service.

LE BOUFFON. — Et je donnerais à sa femme ma bagatelle pour lui rendre service, Monsieur.

LAFEU. — Je me porte ta caution; tu es à la fois un coquin et un fou.

LE BOUFFON. — A votre service.

LAFEU. — Non, non, non.

LE BOUFFON. — Parbleu, Monsieur, si je ne puis vous servir, je puis servir un aussi grand prince que vous.

LAFEU. — Quel est ce prince? un Français?

LE BOUFFON. — Ma foi, Monsieur, il porte un nom anglais, mais sa physionomie est plus chaude en France qu'en Angleterre.

LAFEU. — Quel est ce prince?

LE BOUFFON. — Le prince Noir, Monsieur; *alias*, le prince des ténèbres; *alias*, le diable.

LAFEU. — Attrape, voici ma bourse; je ne te la donne pas pour te détacher du maître dont tu parles; continue à le servir.

LE BOUFFON. — Je suis un pauvre garçon des bois, qui ai toujours aimé grand feu, et le maître dont je parle a toujours grand feu. Mais assurément il est le prince du monde; que sa noblesse reste à sa cour. Pour moi, je suis pour la maison à la petite porte que je crois trop étroite pour que la pompe puisse y passer; ceux en très-petite quantité qui s'humilient peuvent y passer, mais la plupart sont trop frileux et trop sensibles et prendront par la route fleurie qui conduit à la large porte et au grand feu.

LAFEU. — Va-t'en à tes affaires; tu commences à me fatiguer et je te le dis d'avance, parce que je ne voudrais pas te rosser. Va-t'en à tes affaires; veille à ce que mes chevaux soient bien soignés, et cela sans manéges de ta façon.

LE BOUFFON. — Si je leur fais faire des manéges, Monsieur, ce ne seront jamais que des manéges de haridelles, ce qui est leur droit de par la nature. (*Il sort.*)

LAFEU. — Un coquin rusé et sans gêne.

LA COMTESSE. — C'est vrai. Feu Monseigneur s'en amusait beaucoup; c'est par sa volonté qu'il reste ici, et il s'en autorise pour être impertinent à son aise; à dire vrai, son pas n'est nullement réglé et on le laisse courir comme il veut.

LAFEU. — Je l'aime beaucoup comme cela; il n'y a pas de mal. J'étais sur le point de vous dire qu'après avoir été informé de la mort de la bonne dame et du retour de Monseigneur votre fils, je pressai le roi, mon maître, de parler en faveur de ma fille, qu'à l'époque de leur minorité à tous les deux, Sa Majesté avait d'abord proposée par un mouvement de sa gracieuse bienveillance : Son

Altesse m'a promis de le faire, et pour couper court au déplaisir qu'il a conçu contre votre fils, il n'y a pas de meilleur moyen. Comment Votre Seigneurie accueille-t-elle ce projet?

LA COMTESSE. — Avec la plus grande satisfaction, Monseigneur, et je souhaite qu'il s'effectue heureusement.

LAFEU. — Son Altesse revient en poste de Marseille, aussi robuste que lorsqu'il comptait trente ans; il sera ici demain, ou je suis trompé par quelqu'un dont les renseignements m'ont rarement induit en erreur.

LA COMTESSE. — L'espérance de le voir avant de mourir me rend toute heureuse. Des lettres m'informent que mon fils sera ici ce soir; je supplie Votre Seigneurie de rester avec moi jusqu'après leur rencontre.

LAFEU. — Madame, j'étais en train de songer au prétexte que j'emploierais pour me faire sûrement admettre.

LA COMTESSE. — Vous n'avez besoin que de vous appuyer sur le privilége de votre honneur.

LAFEU. — J'en ai fait un usage bien excessif, Madame, mais grâce à Dieu, il tient bon encore.

Rentre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. — Oh! Madame, Monseigneur votre fils est en bas avec un emplâtre de velours sur la figure; s'il y a ou s'il n'y a pas une balafre par-dessous, le velours le sait, mais c'est un bon emplâtre de velours; sa joue gauche est une joue de velours à deux poils et demi, mais sa joue droite est de chair toute nue.

LAFEU. — Une balafre noblement gagnée, ou une noble balafre est une bonne décoration d'honneur, et la sienne est sans doute de cet ordre.

LE BOUFFON. — Mais c'est cette figure couleur de grillade!

LAFEU. — Allons voir votre fils, je vous en prie : il me tarde de causer avec le noble jeune soldat.

LE BOUFFON. — Ma foi, ils sont là-bas une douzaine qui ont de beaux chapeaux très-délicats avec des plumes très-courtoises qui s'inclinent et saluent un chacun. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Marseille. — Une rue.

Entrent HÉLÈNE, LA VEUVE *et* DIANA *avec* DEUX SERVITEURS.

HÉLÈNE. — Cette diligence excessive de jour et de nuit doit avoir épuisé vos forces : nous ne pouvons éviter cela; mais puisque, sans distinguer entre les jours et les nuits, vous avez fatigué vos membres délicats à mon service, soyez assurées que ma reconnaissance vous garde dans mon cœur une place d'où rien ne pourra vous arracher.

Entre UN GENTILHOMME *de la fauconnerie du roi.*

HÉLÈNE. — Heureuse rencontre! Cet homme peut m'obtenir une audience de Sa Majesté, s'il veut employer son influence. Monsieur, Dieu vous garde!

LE GENTILHOMME. — Et vous aussi.

HÉLÈNE. — Monsieur, je vous ai vu à la cour de France.

LE GENTILHOMME. — Je m'y suis trouvé maintes fois.

HÉLÈNE. — Je présume, Monsieur, que vous n'êtes pas déchu de votre réputation d'obligeance; c'est pourquoi, poussée par des circonstances pressantes qui ne peuvent avoir égard aux lois de la discrétion, je me vois forcée de vous mettre en demeure de faire de vos vertus un usage dont je vous serai éternellement reconnaissante.

LE GENTILHOMME. — Que désirez-vous?

HÉLÈNE. — Qu'il vous plaise de remettre au roi cette humble pétition, et que vous m'aidiez de toute l'influence que vous avez pour me faire parvenir jusqu'à lui.

LE GENTILHOMME. — Le roi n'est pas ici.

Hélène. — Il n'est pas ici, Monsieur?

Le gentilhomme. — Non, en vérité; il en est parti la nuit dernière et avec plus de hâte qu'il n'a coutume.

La veuve. — Seigneur, comme nous perdons nos peines!

Hélène. — Disons toujours, *tout est bien qui finit bien*, quoique les circonstances nous semblent contraires et les moyens insuffisants. — Où est-il allé, je vous prie?

Le gentilhomme. — Pardi, autant que je sache, en Roussillon, où je vais moi-même.

Hélène. — Je vous en prie, Monsieur, puisqu'il est probable que vous verrez le roi avant moi, remettez ce papier entre ses gracieuses mains. Ce service ne vous attirera, j'en suis sûre, aucun blâme; mais vous serez content au contraire de me l'avoir rendu. Je vais vous suivre avec toute la rapidité que nous permettront nos moyens.

Le gentilhomme. — Je ferai cela pour vous.

Hélène. — Et vous vous en trouverez bien remercié, quoi qu'il arrive. — Il nous faut remonter à cheval; allons, allons, qu'on prépare tout.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Roussillon. — La cour intérieure du château de la comtesse.

Entrent LE BOUFFON *et* PAROLLES.

Parolles. — Mon bon monsieur Lavatch, donnez cette lettre à Monseigneur Lafeu : autrefois, Monsieur, j'étais mieux connu de vous lorsque j'entretenais familiarité avec de plus frais habits; mais aujourd'hui, Monsieur, je suis éclaboussé par la mauvaise humeur de la fortune et je pue quelque peu fortement de son fort déplaisir.

Le bouffon. — Vraiment le déplaisir de la fortune est infect s'il pue aussi fortement que tu le dis; il en résultera que je ne mangerai jamais de poisson sorti de la cuisine de la fortune. Je t'en prie, recule-toi de mon courant d'air.

Parolles. — Vous n'avez pas besoin de vous boucher le nez, Monsieur; je ne parlais que par métaphores.

Le bouffon. — Ma foi, Monsieur, si votre métaphore pue, je me boucherai le nez, et c'est ce que je ferai devant la métaphore de n'importe qui. Je t'en prie, recule-toi.

Parolles. — Je vous en prie, Monsieur, remettez ce papier pour moi.

Le bouffon. — Pouah! recule-toi; remettre à un gentilhomme un papier qui vient des lieux d'aisance de la fortune! Regarde, le voici qui vient lui-même.

Entre LAFEU.

Le bouffon. — Monsieur, voilà un minet de la fortune, ou un chat de la fortune (mais non pas un chat musqué), qui est tombé dans l'étang bourbeux de son déplaisir, et qui, comme il dit, en est éclaboussé; je vous en prie, Monsieur, faites pour ce poisson ce que vous pourrez, car il a tout l'air d'un misérable, déconfit, ingénieux, sot, crapuleux vaurien. J'accorde à sa détresse la consolation de mes sourires et je le laisse à Votre Seigneurie. (*Il sort*).

Parolles. — Monseigneur, je suis un homme que la fortune a cruellement égratigné.

Lafeu. — Et que voulez-vous que j'y fasse? il est trop tard maintenant pour lui rogner les ongles. Vous avez voulu jouer en faquin avec la fortune et elle vous a égratigné, car c'est d'elle-même une bonne dame qui ne permet pas aux faquins de prospérer longtemps sous elle. Voici pour vous un quart d'écu; que les juges vous réconcilient avec la fortune, pour moi j'ai d'autres affaires.

Parolles. — Je supplie Votre Seigneurie d'écouter un mot encore.

Lafeu. — Vous mendiez encore un sou; allons, vous l'aurez, économisez votre mot.

Parolles. — Mon nom est Parolles, mon bon Seigneur.

Lafeu. — Ah! bien, alors, vous mendiez plus d'un mot. Mais tout beau, mon corroux! donnez-moi votre main. Comment se porte votre tambour?

Parolles. — Oh! mon bon Seigneur, c'est vous qui m'avez le premier découvert.

Lafeu. — En vérité, et c'est moi qui le premier t'ai perdu.

Parolles. — Il dépend de vous, Monseigneur, de me remettre un peu en faveur, car c'est vous qui m'en avez retiré.

Lafeu. — A bas, drôle! veux-tu donc me donner à la fois l'office du bien et du mal, l'un te mettant en faveur, pendant que l'autre t'en retire. (*Les trompettes sonnent.*) Le roi vient; je reconnais ses trompettes. Faquin, faites-moi demander plus tard, je causais de vous la nuit dernière; quoique vous soyez un sot et un faquin, il faut que vous mangiez; allons, suivez-moi.

PAROLLES. Je vous en prie, Monsieur, remettez ce papier pour moi.
LE BOUFFON. Pouah! je t'en prie, recule-toi.... Regarde, le voici qui vient lui-même. (Acte V, sc. II.)

PAROLLES. — Je bénis Dieu pour vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

ROUSSILLON. — Un appartement dans le château de la comtesse.

Fanfares de trompettes. Entrent LE ROI, LA COMTESSE, LAFEU, SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, GARDES, ETC.

LE ROI. — En elle, nous avons perdu un joyau; cette perte a fort appauvri le trésor de notre estime : quant à votre fils, complétement égaré par sa folie, il a manqué du bon sens nécessaire pour reconnaître ce qu'elle valait réellement.

LA COMTESSE. — Cela est passé, mon Suzerain, et je supplie Votre Majesté de considérer cette affaire, comme une simple rébellion de la nature, accomplie dans la chaleur de la jeunesse, alors que l'huile et le feu trop violents pour la force de la raison, la dominent et l'incendient.

LE ROI. — Mon honorée Dame, j'ai tout pardonné et tout oublié, quoique mon ressentiment fût suspendu au-dessus de sa tête et n'attendît que le moment de le frapper.

LAFEU. — Je demande à dire un mot, en vous priant d'abord de m'excuser. Le jeune Seigneur a fait à Sa Majesté, à sa mère et à sa femme une offense des plus insignes, mais celui qu'il a le plus outragé, c'est lui-même, car il a perdu une femme dont la beauté étonnait les yeux les plus experts en beauté, dont les paroles captivaient toutes les oreilles, et dont la précieuse perfection obligeait à l'appeler humblement maîtresse les cœurs qui dédaignent le plus de servir.

LE ROI. — Louer ce que nous avons perdu, nous

en rend le souvenir plus cher. Bien, appelez-le ; nous sommes réconciliés, nous n'aurons qu'à le voir pour que toute récrimination soit étouffée. Qu'il ne nous demande pas notre pardon; la cause de sa grande offense n'est plus, et nous voulons donner aux restes fumants de cette offense une sépulture plus profonde encore que l'oubli : qu'il approche comme un étranger, non comme un coupable, et qu'on l'informe que notre volonté est qu'il se présente ainsi.

Un gentilhomme. — Je le lui dirai, mon Suzerain. (*Il sort.*)

Le roi. — Que dit-il relativement à votre fille? lui avez-vous parlé ?

Lafeu. — Il s'en remet en tout à la volonté de Votre Altesse.

Le roi. — Alors, nous aurons un mariage. Je reçois des lettres où il est parlé de lui en termes qui lui font grand honneur.

Entre BERTRAM.

Lafeu. — Il a tout à fait bon air.

Le roi. — Je ne ressemble pas à une journée normale, car tu pourrais voir en moi le soleil et la grêle en même temps; mais les nuages doivent se disperser devant l'éclat de la lumière; ainsi donc, avance, le beau temps est revenu.

Bertram. — Cher Souverain, pardonnez-moi les erreurs dont je me suis tant repenti.

Le roi. — Tout est comme devant; plus un seul mot du temps passé. Saisissons la minute présente aux cheveux, car nous sommes vieux et quelque promptitude que reçoivent nos ordres, le temps au pas insensible et silencieux nous échappera, avant que nous puissions les voir s'accomplir. Vous vous rappelez la fille de ce Seigneur?

Bertram. — Avec admiration, mon Suzerain; j'avais à l'origine fixé mon choix sur elle, sans que mon cœur eût été assez hardi pour faire son héraut de ma langue. Mais l'impression de mon œil avait pénétré jusqu'au fond de mon cœur, et alors le dédain me prêtant sa lorgnette méprisante faussa pour moi les traits de tout autre visage, calomnia les plus beaux teints ou les représenta comme empruntés, allongea ou contracta toutes les proportions jusqu'à faire du plus beau visage le plus hideux objet : il en résulta que celle que tous les hommes louaient et que moi-même j'ai aimée depuis que je l'ai perdue, n'était pour mon œil que le grain de poussière qui l'offensait.

Le roi. — C'est bien s'excuser. Ce fait que tu l'as aimée, diminue quelque peu le grand compte de tes fautes; mais l'amour qui vient trop tard, semblable à un pardon lentement arraché par le repentir, se tourne en aigre offense contre celui qui l'envoie et lui crie : ce qui était bon était ce qui est perdu. Nos fautes téméraires tiennent en vil prix les biens sérieux que nous possédons et nous ne les connaissons que lorsque nous connaissons leur tombe : souvent nos déplaisirs, injustes envers nous-mêmes, détruisent nos amis et ensuite pleurent leur cendre, et notre amour s'éveille, demandant à examiner ce qui a été accompli, pendant que notre haine honteuse dort sa sieste. Que ces paroles soient le glas funèbre sonné pour la belle Hélène, et maintenant oublions-la. Envoyez vos présents d'amour à la belle Madeleine : nous avons le consentement des principaux intéressés, et nous séjournerons ici afin d'assister au second mariage de notre veuf.

La comtesse. — O ciel bien aimé, répands tes bénédictions sur ce mariage afin qu'il soit plus heureux que le premier! ou bien cesse de m'animer, nature, avant que les époux soient réunis!

Lafeu. — Approchez, mon fils, vous en qui doit s'absorber le nom de ma maison; donnez-moi un gage d'amour qui éveillant l'impatience de ma fille la fasse promptement venir. (*Bertram donne un anneau à Lafeu*). Sur ma vieille barbe et sur chacun de ses poils en particulier, Hélène, qui est morte, était une douce créature; la dernière fois que je pris congé d'elle à la cour, elle avait un anneau pareil; je l'ai vu à son doigt.

Bertram. — Ce n'était pas le sien.

Le roi. — Permettez, je vous en prie, laissez-moi le voir; car pendant que je parlais il a souvent attiré l'attention de mon œil. Cet anneau m'appartenait et lorsque je le donnai à Hélène, je l'avertis que si jamais sa fortune était telle qu'elle eût besoin de secours, sur ce signe de reconnaissance je lui accorderais mon aide. As-tu donc eu cette ruse de la priver de ce qui pouvait lui être le plus utile?

Bertram. — Mon gracieux Souverain, quelque chose qu'il vous plaise de croire, cet anneau ne lui a jamais appartenu.

La comtesse. — Mon fils, sur ma vie, je le lui ai vu porter et elle l'estimait à l'égal de sa vie.

Lafeu. — Je suis sûr que je le lui ai vu porter.

Bertram. — Vous vous trompez, Monseigneur, elle ne l'a jamais vu. Il me fut jeté d'une fenêtre, à Florence, enveloppé dans un papier qui conte-

nait le nom de celle qui le jeta ; elle était noble et pensait que j'étais libre d'engagement; mais lorsque m'étant soumis à ma bonne fortune, je l'eus pleinement informée que je ne pouvais répondre, sans manquer à l'honneur, aux ouvertures qu'elle m'avait faites, elle cessa ses avances avec une résignation pénible et ne voulut jamais reprendre l'anneau.

Le roi. — Plutus lui-même, qui connaît la mixture qui teint l'or et qui le multiplie, ne possède pas des mystères de la nature une connaissance plus parfaite que celle que j'ai de cet anneau. Qui que ce soit qui vous l'ait donné, c'était le mien, c'était celui d'Hélène. Donc, si vous êtes parfaitement sûr d'être dans votre bon sens, confessez que c'était le sien et dites-nous par quelle contrainte brutale vous le lui avez enlevé. Elle avait pris les saints à témoin qu'il ne sortirait jamais de son doigt à moins qu'elle ne vous le remît elle-même dans son lit, où vous n'êtes jamais entré, ou qu'elle ne nous l'envoyât au moment d'un grand péril.

Bertram. — Elle ne l'a jamais vu.

Le roi. — Tu parles faussement, aussi vrai que j'aime mon honneur, et tu fais entrer en mon esprit, d'où je voudrais les bannir, des conjectures terribles. S'il m'était démontré que tu es inhumain à ce point,... mais, non, cela ne sera pas démontré,... et cependant je ne sais pas : — tu la haïssais mortellement, et elle est morte, et rien, à moins que je n'eusse moi-même fermé ses yeux, ne pourrait me convaincre autant que la vue de cet anneau. Emmenez-le. (*Des gardes s'emparent de Bertram.*) Quelque issue qu'ait cette affaire, les preuves que j'ai acquises antérieurement, me mettront désormais à l'abri des reproches de légèreté que j'ai encourus en écoutant trop peu mes craintes. Qu'on l'emmène, nous approfondirons cette affaire.

Bertram. — Si vous prouvez que cet anneau fut jamais le sien, vous pourrez aussi aisément prouver que j'ai couché dans son lit, à Florence, où elle n'a jamais été. (*Il sort sous escorte de gardes.*)

Le roi. — Je suis rempli de sinistres pensées.

Entre le gentilhomme fauconnier.

Le gentilhomme. — Gracieux Souverain, si je suis à blâmer ou non, je ne le sais pas; mais voici une pétition d'une Florentine qui est arrivée trop tard de quatre ou cinq étapes pour la présenter elle-même. J'ai consenti à vous la remettre, vaincu que j'ai été par la bonne grâce et le langage de la pauvre suppliante qui, à ma connaissance, est ici attendant réponse. L'importance de cette affaire se lit sur son visage préoccupé, et elle m'a dit en quelques paroles douces et concises que cette affaire concernait Votre Altesse en même temps qu'elle.

Le roi, *lisant.* — « Sur ses nombreuses protestations de m'épouser lorsque sa femme serait morte, il me vainquit, je rougis de le dire. Maintenant le comte de Roussillon est veuf; il a laissé protester les serments qu'il m'avait faits et moi je lui ai payé mon honneur. Il s'est évadé de Florence, sans prendre de congé, et je le suis dans son pays pour obtenir justice. Accordez-moi justice, ô roi! vous qui le pouvez si bien; sinon un séducteur prospère et une pauvre fille est perdue. » Diana Capulet.

Lafeu. — Je vais acheter un gendre à la foire et me débarrasser de celui-ci : je n'en veux pas.

Le roi. — Le ciel a veillé sur toi, Lafeu, en amenant cette découverte. Faites venir ces solliciteuses; allez rapidement et ramenez le comte. (*Sortent le gentilhomme fauconnier et quelques suivants.*) Je crains, Madame, que la vie d'Hélène n'ait été vilainement éteinte.

La comtesse. — Oh! justice sur les coupables!

Rentre BERTRAM *sous escorte.*

Le roi. — Je m'étonne, Monsieur, puisque les épouses sont pour vous des monstres et que vous les fuyez lorsque vous leur avez engagé votre foi, que vous désiriez encore vous marier.

Rentre le gentilhomme fauconnier *avec* la veuve *et* DIANA.

Le roi. — Quelle est cette femme?

Diana. — Je suis, Monseigneur, une malheureuse Florentine issue des anciens Capulets; ma requête, à ce que j'apprends, vous est connue, vous savez donc à quel point je suis à plaindre.

La veuve. — Sire, je suis sa mère ; mon âge et mon honneur souffrent également de la plainte que nous portons devant vous, et l'un et l'autre cesseront d'être, si votre secours nous manque.

Le roi. — Venez ici, comte; connaissez-vous ces femmes?

Bertram. — Monseigneur, je ne puis ni ne veux nier que je les connais; m'accusent-elles de quelque chose de plus?

Diana. — Pourquoi regardez-vous votre femme de façon si étrange?

Le roi. Permettez, je vous en prie, laissez-moi le voir; car pendant que je parlais il a souvent attiré l'attention de mon œil. (Acte V, sc. III.)

Bertram. — Sire, elle n'est en rien ma femme.

Diana. — Si vous vous mariez, vous donnerez cette main et elle est à moi; vous donnerez les serments prêtés au ciel et je les ai reçus; vous me donnerez moi-même et cependant je m'appartiens; car je vous suis par serment tellement incorporée que celle qui vous épousera devra aussi m'épouser; elle devra nous épouser tous deux ou personne.

Lafeu, *à Bertram.* — Votre réputation est trop compromise pour ma fille; vous n'êtes pas un mari pour elle.

Bertram. — Monseigneur, c'est une créature folle et dévergondée avec laquelle il m'est arrivé quelquefois de rire : que Votre Altesse conçoive de mon honneur une meilleure opinion que de me penser capable de le laisser tomber si bas.

Le roi. — Monsieur, quant à mes pensées, elles ne vous sont que médiocrement amies, à moins que vos actes ne vous les gagnent; prouvez que votre honneur est plus pur qu'il ne l'est dans ma pensée.

Diana. — Mon bon Seigneur, demandez-lui sous serment, s'il pense qu'il n'a pas reçu ma virginité.

Le roi. — Que lui réponds-tu?

Bertram. — C'est une impudente, Monseigneur, c'était une fille de joie commune à tout le camp.

Diana. — Il m'outrage, Monseigneur; si j'étais ce qu'il dit, il aurait pu m'acheter à vil prix : ne le croyez pas. Oh! regardez cet anneau qui n'a pas son égal pour le prix matériel et la valeur morale plus grande qui s'y attache; eh bien! cependant il ne l'en a pas moins donné à une fille publique du camp, si j'en suis une.

La comtesse. — Il rougit, c'est bien cela; voilà bien l'anneau qui, conféré par testament aux héri-

Le roi. Venez ici, comte; connaissez-vous ces femmes?
Bertram. Monseigneur, je ne puis ni ne veux nier que je les connais; m'accusent-elles de quelque chose de plus? (Acte V, sc. III.)

tiers directs de la famille, a été possédé et porté par six ancêtres avant lui. C'est bien là sa femme, cet anneau en est mille fois la preuve.

Le roi. — Il me semblait vous avoir entendu dire que vous aviez vu quelqu'un dans la cour de ce château qui en pourrait témoigner.

Diana. — Oui, Monseigneur, mais j'ai honte de produire un si bas témoin; son nom est Parolles.

Lafeu. — J'ai vu l'homme aujourd'hui, si toutefois on peut l'appeler un homme.

Le roi. — Cherchez-le et amenez-le ici. (*Sort un homme de la suite.*)

Bertram. — Que peut-on espérer de lui? il est connu pour un très-perfide goujat, chargé et sali de toutes les souillures de la terre; rien que d'être obligé de dire la vérité le rend malade. Devrai-je être pris pour ceci ou cela selon ce que dira un homme qui est prêt à tout dire?

Le roi. — Cette femme a votre anneau.

Bertram. — Je sais qu'elle l'a et il est certain que je l'ai aimée et courtisée selon la méthode ordinaire de la capricieuse jeunesse. Elle connaissait la distance qui nous séparait, et elle réussit à me pêcher en enfiévrant ma passion par ses résistances, car tous les obstacles qu'on oppose au cours d'une passion sont autant de stimulants d'une passion plus grande; bref, son adresse infinie et sa grâce piquante m'amenèrent où elle voulait; elle obtint l'anneau, et moi j'obtins ce que n'importe quel inférieur aurait pu obtenir au prix du marché.

Diana. — Je dois être patiente; vous qui avez commencé par bannir de votre présence une première et si noble femme, vous pouvez bien continuer en étant inique envers moi. Cependant, puisque vous manquez de foi, je consens à perdre un mari; envoyez donc chercher votre anneau, je vous prie, je le rendrai à son propriétaire, mais rendez-moi le mien.

Bertram. — Je ne l'ai pas.

Le roi. — Quel était votre anneau, je vous prie?

Diana. — Sire, un anneau qui ressemblait beaucoup à celui que vous avez au doigt.

Le roi. — Connaissez-vous cet anneau? cet anneau était, il y a un instant, en sa possession.

Diana. — C'est l'anneau que je lui ai donné alors que nous étions au lit.

Le roi. — L'histoire alors n'est pas exacte; vous le lui aviez jeté d'une fenêtre.

Diana. — J'ai dit la vérité.

Bertram. — Monseigneur, je confesse que l'anneau était à elle.

Le roi. — Vous pataugez dans vos faux-fuyants; le plus petit fétu vous fait changer de langage.

Entre PAROLLES.

Le roi. — Est-ce là l'homme dont vous parliez?

Diana. — Oui, Monseigneur.

Le roi. — Dites-moi, faquin, mais dites-moi la vérité, sans avoir peur du déplaisir de votre maître contre lequel je vous protégerai si vous agissez loyalement : que savez-vous de lui et de cette femme ici présente?

Parolles. — Plaise à Votre Majesté, mon maître a été un honorable gentilhomme; il a fait ses fredaines, comme les font les gentilshommes.

Le roi. — Allons, allons, au fait; a-t-il aimé cette femme?

Parolles. — Oui, Sire, il l'a aimée; mais comment!

Le roi. — Je vous en prie, dites comment.

Parolles. — Il l'a aimée, Sire, comme un gentilhomme aime une femme.

Le roi. — Qu'est-ce que cela veut dire?

Parolles. — Sire, il l'a aimée et ne l'a pas aimée.

Le roi. — De même que tu es et n'es pas un coquin en même temps; qu'est-ce que c'est que cet équivoque compagnon?

Parolles. — Je suis un pauvre homme, Sire, et aux ordres de Votre Majesté.

Lafeu. — C'est un bon tambour, Monseigneur, mais un mauvais orateur.

Diana. — Savez-vous s'il m'a promis mariage?

Parolles. — Sur ma foi, j'en sais plus que je n'en dirai.

Le roi. — Comment! est-ce que tu ne veux pas dire tout ce que tu sais?

Parolles. — Si, plaise à Votre Majesté J'ai fait les fonctions d'entremetteur entre eux, comme je le disais; mais il y a mieux que cela, il l'aimait, car en vérité il était fou d'elle et parlait de Satan, des limbes, des furies et de je ne sais quoi : j'étais en tel crédit auprès d'eux à cette époque, que je savais tout ce qu'ils faisaient, quand ils allaient au lit, comment il lui avait fait promesse de mariage et autres choses que je serais désapprouvé de raconter; par conséquent je ne dirai pas ce que je sais.

Le roi. — Tu as déjà tout dit, à moins que tu ne puisses déclarer qu'ils sont mariés : mais tu es trop plein de finesse dans ton témoignage; par

conséquent, retire-toi. — Vous dites que cet anneau était à vous?

DIANA. — Oui, Monseigneur.

LE ROI. — Où l'avez-vous acheté ou qui vous l'a donné?

DIANA. — Il ne m'avait pas été donné et je ne l'avais pas acheté.

LE ROI. — Qui vous l'avait prêté?

DIANA. — Il ne m'avait pas été prêté non plus.

LE ROI. — Où l'aviez-vous trouvé alors?

DIANA. — Je ne l'avais pas trouvé.

LE ROI. — S'il ne vous appartenait à aucun de ces titres, comment avez-vous pu le lui donner?

DIANA. — Je ne le lui ai jamais donné.

LAFEU. — Cette femme est un gant aisé, Monseigneur; elle entre et sort à volonté.

LE ROI. — Cet anneau était à moi; je l'avais donné à sa première femme.

DIANA. — Il pouvait être à vous ou à elle; je ne saurais le dire.

LE ROI. — Emmenez-la; elle me déplaît maintenant; qu'on la mène en prison et qu'on fasse sortir le comte. — A moins que tu ne me dises comment tu as eu cet anneau, tu mourras d'ici à une heure.

DIANA. — Je ne vous le dirai jamais.

LE ROI. — Faites-la sortir.

DIANA. — Je demande à fournir caution, mon Suzerain.

LE ROI. — A présent je te crois quelque catin publique.

DIANA. — Par Jupiter! si jamais j'ai connu un homme, c'est vous.

LE ROI. — Pourquoi donc alors l'as-tu accusé tout ce temps?

DIANA. — Parce qu'il est coupable et n'est pas coupable : il sait que je ne suis pas une vierge et il le jurera; je jurerai moi que je suis une vierge et il n'en sait rien. Grand roi, sur ma vie, je ne suis pas une dévergondée; je suis vierge, ou si je ne le suis pas (*montrant Lafeu*), je suis la femme de ce vieillard.

LE ROI. — Elle commence à abuser de nos oreilles; qu'on la mène en prison.

DIANA. — Ma bonne mère, allez chercher ma caution. (*Sort la veuve.*) Arrêtez, Sire : j'ai envoyé chercher le joaillier qui est propriétaire de l'anneau et il répondra pour moi. Quant à ce Seigneur qui m'a outragé, ainsi qu'il le sait, quoiqu'il ne m'ait jamais fait de mal, je lui donne ici quittance. Il sait bien qu'il a souillé mon lit, et ce faisant, il a fait un enfant à sa femme; quoiqu'elle soit morte, elle sent remuer en elle son jeune rejeton. Or, voici mon énigme : celle qui est morte est vivante; maintenant contemplez-en la solution.

Rentre LA VEUVE *avec* HÉLÈNE.

LE ROI. — N'y a-t-il pas ici quelque sorcier qui trouble les fonctions de mes yeux? Ce que je vois est-il réel?

HÉLÈNE. — Non, mon bon Seigneur, ce n'est que l'ombre d'une épouse que vous voyez; le nom et non la personne.

BERTRAM. — Les deux, les deux ; ô pardon!

HÉLÈNE. — O mon bon Seigneur, lorsque j'étais comme cette vierge, je vous trouvai singulièrement obligeant pour moi. Voici votre anneau, et voyez, voici votre lettre. Elle dit ceci : « Lorsque vous pourrez enlever mon anneau de mon doigt et que vous serez enceinte de moi, etc. » Ces conditions sont accomplies. Voulez-vous être à moi, maintenant que vous êtes doublement conquis?

BERTRAM. — Mon Suzerain, si elle peut me prouver clairement ce qu'elle dit, je l'aimerai tendrement, toujours, toujours tendrement.

HÉLÈNE. — Si ce que je dis n'est pas démontré clairement et se trouve faux, qu'un divorce éternel nous sépare! O ma chère mère, est-ce vous que je vois vivante?

LAFEU. — Mes yeux sentent les oignons ; je vais pleurer tout à l'heure. (*A Parolles.*) Mon bon Thomas Tambour, prête-moi un mouchoir; bien, je te remercie. Viens me trouver chez moi, je m'amuserai de toi : laisse là tes courtoisies, elles sont rances.

LE ROI. — Faites-nous connaître de point en point cette histoire, afin que de la vérité complète découle pour nous une plus grande joie. (*A Diana.*) Si tu es encore une fraîche fleur intacte, choisis ton mari et je fournirai ton douaire, car je devine que par ton honnête assistance tu as permis à une épouse d'être épouse, tout en te conservant vierge. Nous voulons plus à loisir avoir l'explication de cette circonstance et de toutes les autres de cette aventure. Jusqu'à présent tout semble bien, et si la fin est aussi heureuse, l'amertume du passé n'en fera que mieux sentir les douceurs du présent. (*Fanfares.*)

(*Le roi s'avance vers les spectateurs.*)

Maintenant que la pièce est finie, le roi n'est plus qu'un mendiant.
Tout finit bien, si nous sommes parvenus à obtenir
L'expression de votre contentement, que nous vous paierons
En efforts pour vous plaire, plus grands de jour en jour.
Qu'à nous soit alors votre patience, et à vous nos sentiments.
Prêtez-nous vos mains complaisantes et prenez nos cœurs. (*Ils sortent.*)

LE CONTE D'HIVER

PERSONNAGES DU DRAME.

LEONTES, roi de Sicile.
MAMILLIUS, fils de LEONTES.
CAMILLO,
ANTIGONUS,
DION,
CLEOMENES, } seigneurs siciliens.
Autres seigneurs siciliens.
ROGERO, gentilhomme sicilien.
Un serviteur du prince MAMILLIUS.
Officiers d'une cour de justice.
POLIXENES, roi de Bohême.
FLORIZEL, fils de POLIXENES.
ARCHIDAMUS, seigneur bohémien.
L'intendant de PAULINE.
Un marin.
Un geolier.
Un vieux berger, supposé père de PERDITA.
Le niais, fils du vieux berger.
AUTOLYCUS, coquin.
Le temps, faisant le personnage du Choeur.

HERMIONE, reine, femme de LEONTES.
PERDITA, fille de LEONTES et d'HERMIONE.
PAULINE, femme d'ANTIGONUS.
EMILIA, dame de la suite de la reine.
Autres dames de la suite de la reine.
MOPSA,
DORCAS, } bergères.

Seigneurs, dames, gens de la suite, gardes, bergers et bergères, satyres pour une danse, etc.

Scène. — Tantôt en Sicile et tantôt en Bohême.

LE

CONTE D'HIVER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Sicile. — Un antichambre dans le palais de Leontes.

Entrent CAMILLO *et* ARCHIDAMUS.

ARCHIDAMUS. — S'il vous arrive, Camillo, de visiter la Bohême dans une occasion semblable à celle qui me tient aujourd'hui de service, vous trouverez, comme je vous l'ai dit, une grande différence entre notre Bohême et votre Sicile.

CAMILLO. — Je crois que l'été prochain le roi de Sicile a l'intention de rendre au roi de Bohême la visite qu'il lui doit si justement.

ARCHIDAMUS. — Notre hospitalité pourra peut-être nous humilier, mais au moins notre affection plaidera pour nous, car en vérité....

CAMILLO. — Oh! je vous en prie....

ARCHIDAMUS. — Si vraiment, je dis ce que je pense en toute franchise; nous ne pouvons avec tant de magnificence,... d'une façon si rare,... e ne sais comment m'exprimer. Nous vous donnerons des breuvages narcotiques, afin que vos sens, restant ignorants de notre insuffisance, s ils ne peuvent nous donner d'éloges, ne puissent du moins pas nous accuser.

CAMILLO. — Vous payez d'un trop grand prix ce qui vous est donné de bon cœur.

ARCHIDAMUS. — Croyez-moi, je ne dis que ce que mon jugement m'inspire et ce que ma loyauté me dicte.

CAMILLO. — Le roi de Sicile ne peut se montrer trop affectueux envers le roi de Bohême. Ils furent élevés ensemble dans leur enfance, et à cette époque leur affection prit si fortement racine qu'il ne se peut faire qu'elle ne pousse des branches aujourd'hui. Depuis que les dignités de leur âge plus mûr et les exigences de la royauté les ont éloignés l'un de l'autre, leur commerce d'amitié, quoiqu'ils n'aient pu le continuer en personnes, a été royalement entretenu par un échange de dons, de lettres, d'ambassades amicales, si bien qu'ils ont semblé réunis quoiqu'ils fussent absents, qu'ils se sont serré les mains pour ainsi dire à travers la distance, et se sont embrassé des deux bouts de l'horizon. Puisse le ciel continuer leur amitié!

ARCHIDAMUS. — Je ne crois pas qu'il y ait au monde affaire ou malice qui puisse l'altérer. Vous avez dans votre jeune prince Mamillius un étonnant sujet de confiance pour l'avenir; c'est un des gentilshommes promettant le plus qu'il m'ait jamais été donné de voir.

CAMILLO. — Je suis tout à fait d'accord avec vous sur les espérances qu'il donne : c'est un

brave enfant, un enfant qui fait épanouir ses sujets et refleurir les vieux cœurs ; ceux qui allaient sur des béquilles avant qu'il fût né, désirent que leur vie se prolonge assez pour le voir un homme.

Archidamus. — Croyez-vous que sans cette raison ils seraient bien aise de mourir ?

Camillo. — Oui, s'ils n'avaient pas d'autre prétexte pour désirer de vivre.

Archidamus. — Si le roi n'avait pas de fils, ils désireraient continuer à se traîner sur leurs béquilles jusqu'à ce qu'il en eût un. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

En Sicile. — Une chambre d'État dans le palais du roi.

Entrent LEONTES, POLIXENES, HERMIONE, MAMILLIUS, CAMILLO, *et les gens de la suite.*

Polixenes. — Le berger a noté neuf fois le changement de l'astre humide depuis que nous avons laissé notre trône libre du fardeau de notre personne : les remercîments que nous vous devons, mon frère, suffiraient à remplir un temps aussi long et cependant nous serions encore obligés de partir d'ici endettés à perpétuité ; par conséquent, comme un chiffre placé dans un riche nombre, je multiplierai par un seul « je vous remercie, » les milliers de remercîments qui doivent précéder celui-ci.

Leontes. — Laissez encore quelque temps de côté vos remercîments, vous me les adresserez à votre départ.

Polixenes. — Sire, ce sera demain. Je m'interroge avec crainte sur ce qui peut arriver ou se préparer pendant notre absence, je me demande s'il ne pourrait pas souffler sur mon royaume quelque vent glacial qui me fît dire plus tard : cela est trop arrivé comme je l'avais craint. En outre, je suis resté assez longtemps pour fatiguer Votre Majesté.

Leontes. — Nous sommes trop robustes, mon frère, pour que vous puissiez nous en amener là.

Polixenes. — Je ne puis rester plus longtemps.

Leontes. — Une semaine encore.

Polixenes. — Non, en vérité, ce sera demain.

Leontes. — Eh bien, partageons le temps que je viens de dire. Oh ! pour cela, je ne veux pas de refus.

Polixenes. — Ne me pressez pas ainsi, je vous prie. Il n'est pas de langue persuasive, non il n'en est pas au monde qui pût me vaincre aussi aisément que la vôtre : c'est ce qu'elle ferait maintenant, si l'objet de votre demande était pour vous d'une véritable importance, quand bien même il me serait nécessaire de refuser. Mes affaires me poussent littéralement vers mon royaume, et me retenir ce serait me faire de votre amitié un instrument de torture ; mon séjour est pour vous une charge et un ennui ; ainsi donc, pour nous éviter à tous deux ces inconvénients, adieu, mon frère.

Leontes. — Est-ce que notre reine a la langue nouée ? parlez donc.

Hermione. — Sire, j'étais décidée à ne pas parler avant que vous ne l'eussiez poussé à jurer qu'il ne pouvait rester. Vous le pressez trop froidement, Sire. Dites-lui que vous êtes sûr que tout va bien en Bohême ; le jour d'hier nous a porté cette déclaration rassurante : dites-lui cela et vous lui enlevez le meilleur de ses prétextes.

Leontes. — Bien dit, Hermione.

Hermione. — S'il disait qu'il lui tarde de voir son fils, il nous donnerait une raison puissante : qu'il nous la donne, et nous le laisserons partir ; qu'il nous jure que c'est là son motif, et il ne restera pas plus longtemps, nous le chasserons hors d'ici avec nos quenouilles. (*A Polixenes.*) Je me hasarderai à solliciter de Votre Majesté l'aumône de sa présence pendant une semaine encore. Lorsque vous recevrez mon Seigneur en Bohême, je lui donnerai commission de rester un mois au delà du temps fixé d'avance pour son départ, et pourtant, Leontes, il est certain, que mon amour pour toi n'est pas en retard d'un mouvement d'aiguille sur l'horloge d'amour de n'importe quelle dame pour son mari. — Vous resterez ?

Polixenes. — Non, madame.

Hermione. — Si, vous resterez.

Polixenes. — Je ne le puis, vraiment.

Hermione. — *Vraiment !* vous m'opposez des refus peu sérieux, mais quand bien même vous m'opposeriez des serments à faire sortir les astres de leurs sphères, je vous répondrais encore : Sire, pas de départ. *Vraiment*, vous ne partirez pas ; le *vraiment* d'une dame est aussi puissant que celui d'un seigneur. Voulez-vous encore partir ? en ce cas forcez-moi à vous garder comme prisonnier, non comme hôte ; de la sorte vous payerez vos dépenses lorsque vous partirez et vous pourrez économiser vos remercîments. Que répondez-vous ? voulez-vous

LEONTES. Elle continue à jouer de l'épinette sur sa main. Eh bien, comment va, petit veau folâtre? Es-tu mon veau?

MAMILLIUS. Oui, si vous le voulez, Monseigneur.

(Acte I, sc. II.)

être mon prisonnier ou mon hôte? car, par votre terrible *vraiment*, il faut que vous soyez l'un ou l'autre.

Polixenes. — Votre hôte alors, Madame : être votre prisonnier impliquerait une offense, et il me serait plus difficile de la commettre qu'il ne vous serait difficile de m'en punir.

Hermione. — Je ne serai pas votre geôlière alors, mais votre affectueuse hôtesse. Venez, je vais vous questionner sur vos espièglerie à vous et à mon Seigneur, lorsque vous étiez enfants. Vous étiez alors de gentils petits seigneurs?

Polixenes. — Nous étions alors, belle reine, deux bambins qui ne s'imaginaient pas qu'il y eût autre chose au monde qu'un *demain* semblable à l'*aujourd'hui* et qui croyaient être éternellement des enfants.

Hermione. — Mon Seigneur n'était-il pas le plus parfait vaurien de vous deux?

Polixenes. — Nous étions comme des agneaux jumeaux qui jouent au soleil et bêlent l'un à l'autre: nous échangions innocence contre innocence; nous ne connaissions pas l'art de mal faire et nous n'imaginions pas que quelqu'un connût rien de tel. Si nous eussions continué cette vie-là et si nos faibles âmes ne s'étaient pas elevées plus haut, échauffées par un sang plus fort, nous aurions pu comparaître hardiment devant le ciel et dire : non coupables, la tache originelle mise de côté.

Hermione. — Ce qui me fait soupçonner que depuis vous avez fait bien du chemin.

Polixenes. — O très-respectée Madame, les tentations sont depuis lors nées pour nous! car dans ces jours où nous étions sans plumes, ma femme était une petite fille et votre précieuse personne n'avait pas encore rencontré le regard du jeune compagnon de mes jeux.

Hermione. — La grâce du ciel me protége! ne tirez pas la conclusion de vos paroles, je craindrais que vous n'en vinssiez à dire que votre reine et moi nous sommes des diables. Cependant, marchez; nous voulons bien répondre des fautes que nous avons commises avec vous, pourvu que ce soit avec nous que vous ayez commencé à pécher et que vous continuiez sans faire de faux pas avec d'autres qu'avec nous.

Leontes. — Est-il enfin vaincu?

Hermione. — Il restera, Monseigneur.

Leontes. — Il ne voulait pas rester à ma requête. Hermione, ma très-chère, jamais vous n'avez parlé avec un plus grand succès.

Hermione. — Jamais?

Leontes. — Jamais, si ce n'est une autre fois.

Hermione. — Comment! j'ai bien parlé deux fois? à quelle époque c'était-il? dites-le-moi, je vous prie. Bourrez-moi d'éloges et engraissez-m'en comme les animaux qu'on apprivoise. Une bonne action qui meurt sans qu'on l'ait célébrée, en entraîne avec elle dans la mort mille autres qui attendaient que celle-là fût connue. Nos vrais gages sont les louanges que nous méritons; un doux baiser peut nous faire parcourir mille arpents plutôt que l'éperon ne peut nous faire dévorer un acre. Mais revenons à notre point de départ: ma dernière bonne action a été de le prier de rester; quelle était la première? Elle a une sœur aînée, ou je me méprends sur vos paroles : oh! puisse son nom être Grâce! Ainsi donc j'ai parlé une fois avec succès : quand cela? Allons, dites-le-moi; je grille de le savoir.

Leontes. — Eh bien! ce fut lorsqu'il me fallut attendre que trois mois pleins d'anxiété se fussent consumés dans une mortelle impatience, avant que tu consentisses à ouvrir ta blanche main et à la mettre dans la mienne en te déclarant ma bien-aimée; alors tu laissas échapper ces paroles : « Je suis à vous pour toujours. »

Hermione. — Le nom de cette action aînée est Grâce, en vérité! Eh bien! vous voyez, j'ai parlé deux fois avec succès; la première, j'ai gagné pour toujours un royal mari; la seconde, je gagne pour un peu de temps un ami. (*Elle donne sa main à Polixenes.*)

Leontes, *à part.* — Trop de chaleur! trop de chaleur! pousser l'amitié si loin c'est comme mêler les sangs. J'ai un *tremor cordis* en moi; mon cœur danse, mais ce n'est pas de joie, ce n'est pas de joie. Cette affabilité peut en effet se montrer à visage découvert; elle peut tirer sa liberté de la cordialité, de la générosité, de la richesse du cœur et faire honneur à qui la manifeste : cela se peut, je l'accorde : mais s'étreindre les mains et se pincer les doigts comme ils le font en ce moment, s'adresser des sourires d'intelligence comme dans un miroir, puis soupirer comme s'ils assistaient à la mort du daim : oh! c'est là un genre d'affabilité que n'aiment ni mon cœur ni mon front! — Mamillius, es-tu mon garçon?

Mamillius. — Oui, mon bon Seigneur.

Leontes. — Bien sûr? ah! voilà bien mon beau petit coq. Comment, tu t'es barbouillé le nez? on dit que c'est la copie du mien. Allons, capitaine,

il faut que nous soyons mouché; et non-seulement mouché, mais propre, capitaine; et cependant le taureau, la genisse et le veau sont tous appelés des bêtes à *mouches*. (*Observant Polixenes et Hermione.*) Elle continue à jouer de l'épinette sur sa main! — Eh bien, comment va, petit veau folâtre? es-tu mon veau?

Mamillius. — Oui, si vous le voulez, Monseigneur.

Leontes. — Il te manque une grosse tête et la végétation qui pousse sur la mienne pour me ressembler absolument : cependant on dit que nous nous ressemblons comme deux œufs; ce sont les femmes qui disent cela, les femmes qui disent n'importe quoi : mais fussent-elles fausses comme des étoffes brûlées par la teinture noire, comme le vent, comme les eaux, fausses comme les dés que désire l'homme qui n'établit pas de différence entre le tien et le mien, il n'en serait pas moins exact de dire que cet enfant me ressemble. Allons, Messire page, regardez-moi avec vos yeux couleur de ciel. Charmant vilain! mon bien-aimé! mon poupon! ta mère pourrait-elle?... Se peut-il, ô sentiment, que tu frappes aussi droit au centre? que tu montres possibles les choses qui ne sont pas tenues pour telles? que tu communiques avec les rêves? comment cela peut-il se faire? Tu agis de concert avec ce qui n'a aucune réalité et tu t'associes au néant; cependant il est trop croyable que tu peux te rencontrer avec la réalité et c'est ce que tu fais et dans une mesure qui dépasse la permission, je ne le sens que trop à l'empoisonnement de mes pensées et au durcissement de mon front.

Polixenes. — Qu'est-ce qui prend donc au roi de Sicile?

Hermione. — Il paraît quelque peu hors d'assiette.

Polixenes. — Eh bien, Monseigneur? Comment vous trouvez-vous? Qu'avez-vous donc, mon excellent frère?

Hermione. — On dirait à votre physionomie que vous êtes agité par quelque grande préoccupation? Avez-vous quelque émotion, Monseigneur?

Leontes. — Non, bien certainement. Comme la nature trahit quelquefois sa folie, sa tendresse, au risque de se donner pour jouet à des cœurs endurcis! — En contemplant les lignes du visage de mon garçon, il m'a semblé que je reculais de vingt-trois ans en arrière; je me voyais sans culottes, dans ma veste de velours vert, mon épée muselée de crainte qu'elle ne mordît son maître et ne devînt pour lui ce que sont souvent les choses d'ornements, trop dangereuse. Comme j'étais alors, me disais-je, semblable à ce pepin d'homme, à cette gousse verte, à ce petit gentilhomme! — Mon honnête petit ami, accepteriez-vous des œufs en place d'argent?

Mamillius. — Non, Monseigneur, je me battrais.

Leontes. — Vous vous battriez! Ah! puisse le bonheur être son lot! Mon frère, êtes-vous aussi épris de votre jeune prince que nous paraissons l'être du nôtre?

Polixenes. — Sire, quand je suis à mon foyer, il est toute mon occupation, toute ma joie, toutes mes affaires; il est tantôt mon ami juré, tantôt mon ennemi; il est mon parasite, mon soldat, mon homme d'Etat, mon toute chose, il me rend les jours de juillet courts comme les jours de décembre, et par son enfance, aux personnages variés, il me guérit de ces pensées qui m'épaissiraient le sang.

Leontes. — Cet écuyer me rend le même office. Monseigneur, nous allons nous promener ensemble lui et moi, et vous laisser à votre plus grave promenade. Hermione, montre combien tu nous aimes par ton hospitalité envers notre frère; que ce qu'il y a de plus cher en Sicile soit prodigué comme chose sans valeur : après toi et mon jeune coureur, il est l'être le plus près de mon cœur.

Hermione. — Si vous voulez nous rejoindre, vous nous trouverez dans le jardin : faut-il que nous vous y attendions?

Leontes. — Disposez de vous-mêmes à votre fantaisie, je vous retrouverai pourvu que vous soyez sous le ciel. (*A part.*) Je suis pour le quart d'heure en train de pêcher, bien que vous ne vous aperceviez pas comment je jette ma ligne. Allez! allez! (*Observant Polixenes et Hermione.*) Comme elle incline vers lui son bec, comme elle incline vers lui son museau! comme elle prend avec lui toutes les hardies familiarités d'une femme envers son mari légitime! Déjà partis! (*Sortent Polixenes, Hermione et les gens de la suite.*) Enfoncé jusque par dessus les oreilles dans le cocuage! Va, joue, mon enfant, joue : ta mère joue, et moi je joue aussi, mais un si vilain rôle que le dénoûment me conduira à coups de sifflets à mon tombeau; risées et huées seront mon glas funèbre. Va, joue, mon enfant, joue. Ou je me trompe bien, ou il y a eu des cocus avant moi, et il y en a plus d'un à ce moment même; oui, au moment

même où je parle, il est plus d'un homme qui tient sa femme sous son bras et qui ne se doute guère qu'en son absence son étang dont on a ouvert la bonde, a été pêché par son proche voisin, par messire Sourire, son voisin. Parbleu! c'est une consolation de se dire que les autres hommes ont aussi des portes, et que ces portes ont été ouvertes, comme les miennes, contre leur volonté. Si tous ceux qui ont eu des femmes parjures devaient se désespérer, la dixième partie du genre humain en serait réduite à se pendre. Il n'y a pas de remède à cela; c'est le fait d'un astre maquereau qui frappe là où il prédomine, et il est puissant, croyez-le, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud : concluons qu'il n'y a pas de cadenas pour le bassin d'une femme; croyez-le bien, il laissera entrer et sortir l'ennemi avec armes et bagages. Il y en a plus de mille parmi nous qui sont malades et qui ne le sentent pas. Eh bien, mon garçon?

Mamillius. — Je vous ressemble, dit-on.

Leontes. — Oui, c'est jusqu'à un certain point une consolation. Comment, Camillo est ici?

Camillo. — Oui, mon bon Seigneur.

Leontes. — Va jouer, Mamillius, tu es un honnête petit homme. (*Sort Mamillius.*) Camillo, ce grand monarque va rester encore quelque temps.

Camillo. — Vous avez eu bien du mal à lui faire enfoncer son ancre; lorsque vous l'avez jetée, elle n'a pas voulu accrocher.

Leontes. — As-tu remarqué cela?

Camillo. — Il ne voulait pas rester à vos prières; plus vous le pressiez, plus ses affaires étaient urgentes.

Leontes. — Tu t'es aperçu de cela? (*A part.*) Les voilà qui m'entreprennent déjà; ils s'en vont chuchottant, marmottant : le roi de Sicile est un.. et cætera. Il y a beaux jours que c'est déjà fait, et je suis le dernier à m'en apercevoir. Comment a-t-il pu se faire qu'il soit resté, Camillo?

Camillo. — C'est aux sollicitations de la bonne reine.

Leontes. — De la reine, soit; quant à *bonne* ce serait le mot convenable, mais dans l'état des choses, il ne l'est pas. Cela a-t-il été saisi par d'autres caboches pensantes que la tienne? car ton intelligence a le don de pénétration, elle s'assimile plus de choses que les têtes de bois du vulgaire. Cela n'a été remarqué que des natures les mieux douées, n'est-ce pas? par quelques hommes d'une intelligence hors ligne? Sans doute les subalternes ne se sont pas aperçus de cette affaire, dis-moi?

Camillo. — *De cette affaire*, Monseigneur! je suppose que la plupart comprennent que le roi de Bohême reste encore quelque temps?

Leontes. — Ah!

Camillo. — Qu'il reste ici encore quelque temps.

Leontes. — Oui, mais pourquoi?

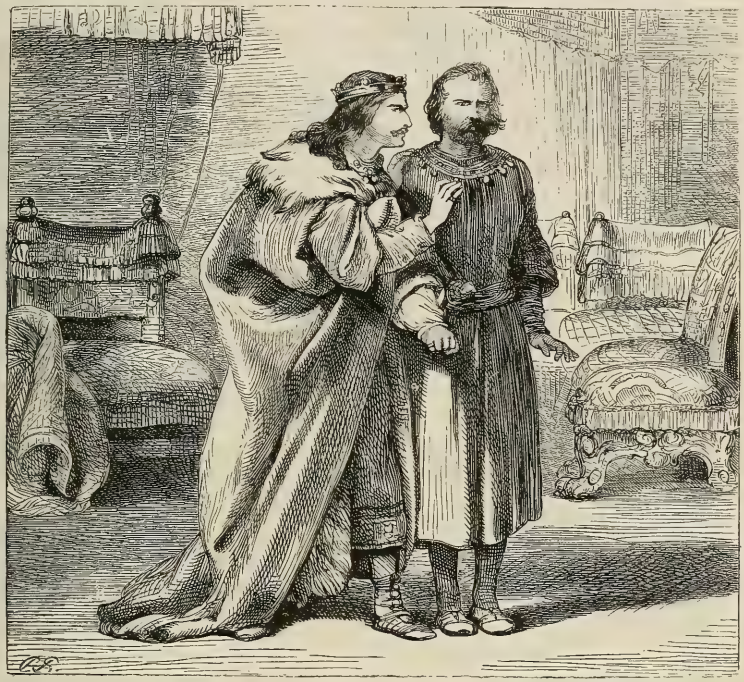
Camillo. — Pour obéir à Votre Altesse et aux prières de notre très-gracieuse maîtresse.

Leontes. — *Obéir* aux ordres de votre maîtresse! *Obéir*! cela suffit. Camillo, je t'ai en toute confiance ouvert l'accès du plus secret de mon cœur aussi bien que l'accès de la chambre de mon conseil : comme un prêtre tu visitais mon âme, et moi je me séparais de toi comme ton pénitent réformé, mais je me suis trompé sur ton intégrité, trompé sur ce qui semble tel.

Camillo. — Dieu le défende, Monseigneur!

Leontes. — Pour te dire ce que je pense, tu n'es pas honnête, ou si tu as une inclination à l'être, tu es un lâche qui va par derrière couper le jarret à l'honnêteté pour l'empêcher de suivre la route qu'elle doit tenir; ou bien encore il faut te regarder comme un serviteur investi de ma plus sérieuse confiance, qui te conduis avec négligence; ou bien comme un sot qui voit jouer chez moi une partie dont le riche enjeu est exposé à ses yeux et qui prend le tout pour une plaisanterie.

Camillo. — Mon gracieux Seigneur, il se peut que je sois négligent, sot ou timide; nul homme n'est si exempt de ces défauts que sa négligence, sa sottise ou sa timidité ne perce quelquefois dans l'infinie multitude des affaires de ce monde. Si j'ai jamais été volontairement négligent dans vos affaires, Monseigneur, la faute en est à ma sottise; si j'ai joué le sot par trop de finesse, la faute en est à ma négligence qui n'a pas bien pesé les conséquences de mes actes; si j'ai jamais été timide à accomplir une chose dont l'issue me semblait douteuse, alors que l'exécution de cette chose proclamait plus tard qu'il aurait été malheureux qu'elle n'eût pas été accomplie, ç'a été par le fait d'une crainte qui paralyse les plus sages; ces défauts, Monseigneur, sont au nombre de ces infirmités naturelles dont l'honnêteté n'est jamais exempte. Mais je supplie Votre Grâce d'être plus explicite avec moi; qu'elle me fasse connaître le vrai visage de ma faute; si alors je refuse de la reconnaître, c'est qu'elle ne m'appartient pas.



LEONTES. Tu pourrais épicer une coupe qui ferait dormir mon ennemi pour l'éternité ; une telle potion serait pour moi un cordial.

CAMILLO. Sire, mon maître.... (Acte I, sc. II.)

LEONTES. — N'avez-vous pas vu, Camillo.... (mais vous l'avez vu, cela est hors de doute, ou bien la rétine de vos yeux est plus épaisse que la corne d'un cocu), n'avez-vous pas entendu (et vous l'avez entendu, car devant un fait si apparent, la rumeur ne peut rester muette), n'avez-vous pas pensé.... (et vous l'avez pensé, car la faculté de réfléchir n'existe pas dans un homme capable de ne pas le penser), que ma femme a fait un faux pas? Si tu consens à l'avouer (et sans cela il ne te reste qu'à nier impudemment que tu n'as ni yeux, ni oreilles, ni pensées), alors dis que ma femme est une cavale de manége, qu'elle mérite un nom aussi grossier que la dernière fileuse qui se livre avant son mariage; dis cela et prouve-le.

CAMILLO. — Je ne supporterais pas d'assister à une conversation où j'entendrais ma royale maîtresse ainsi calomniée, sans en tirer aussitôt vengeance. Dieu me pardonne! jamais vous n'avez prononcé de paroles qui vous convinssent moins que celles-là; les répéter serait de votre part un aussi grand péché que celui dont vous l'accusez, s'il était vrai.

LEONTES. — Quoi! les chuchottements ne sont rien? les joues inclinées l'une contre l'autre ne sont rien? ce n'est rien des nez qui se rencontrent et des lèvres qui se baisent en dedans? ce n'est rien que d'interrompre un éclat de rire par un soupir? (indice infaillible qu'on a failli à la vertu) ce n'est rien de se promener à cheval, jambe contre jambe? ce n'est rien de se blottir dans les coins? ce n'est rien de souhaiter que les horloges fussent plus rapides, que les heures fussent des minutes, que midi fût minuit et que tous les yeux fussent aveuglés par le sable et la taie, sauf les leurs, les leurs seulement, afin de pouvoir être criminels sans être vus? Ah! cela n'est rien? Eh bien, mais alors ce

monde et tout ce qu'il renferme n'est rien; ce ciel qui nous recouvre n'est rien; le roi de Bohême n'est rien, ma femme n'est rien, et tous ces riens ne signifient rien si ce que j'ai dit n'est rien.

Camillo. — Mon bon Seigneur, guérissez-vous de cette opinion maladive, et bien vite, car cela est fort dangereux.

Leontes. — Dis que cela est; cela est vrai.

Camillo. — Non, non, Monseigneur.

Leontes. — C'est vrai; vous mentez, vous mentez! Je dis que tu mens, Camillo, et je te hais; je te déclare un grossier manant, un serf stupide, ou bien un temporisateur qui cherche à tenir la balance en équilibre, qui voyant de ses yeux à la fois le bien et le mal, incline vers tous les deux à la fois. Si le foie de ma femme était aussi empoisonné que sa vie, elle n'aurait pas à vivre le temps d'un sablier.

Camillo. — Qui donc l'empoisonne?

Leontes. — Parbleu, celui qui la porte comme son médaillon, pendue à son cou, le roi de Bohême; et si j'avais autour de moi des serviteurs fidèles qui eussent des yeux aussi bien pour veiller à mon honneur que pour veiller à leurs profits, à leurs bénéfices particuliers, ils trouveraient moyen d'empêcher les choses d'aller plus loin: oui, et toi qui es son échanson, toi que j'ai fait monter d'une condition plus humble à la place que tu occupes et que j'ai élevé en dignité, toi qui peux voir, aussi clairement que le ciel voit la terre et que la terre voit le ciel, combien je suis outragé, tu pourrais épicer une coupe qui ferait dormir mon ennemi pour l'éternité; une telle potion serait pour moi un cordial.

Camillo. — Sire, mon maître, je pourrais le faire, et cela non au moyen d'une potion violente, mais au moyen d'une drogue lente qui agirait sans laisser d'indices révélateurs comme le poison; mais je ne puis croire à cette fêlure dans la vertu de ma redoutée maîtresse qui est si souverainement honorable. Je vous ai aimé....

Leontes. — Doutes-en tant qu'il te plaira et va-t'en au diable! Peux-tu croire que je sois assez borné, assez détraqué pour me créer ce tourment de gaieté de cœur? pour souiller la pureté et la blancheur de mes draps, qui conservés intacts sont sommeil et sécurité, qui tachés ne sont plus que ronces, épines, orties, aiguillons de guêpes? pour jeter des soupçons scandaleux sur la naissance du prince mon fils, que je crois mien et que j'aime comme mien, sans avoir pesé mûrement mes motifs? Ferais-je cela sans raison? est-ce qu'un homme pourrait s'égarer à ce point?

Camillo. — Sire, je dois vous croire, je vous crois, et je m'engage à dépêcher le roi de Bohême à la condition que lorsqu'il sera écarté, Votre Altesse reprendra la reine comme auparavant, ne fût-ce que par considération pour votre fils et pour couper court ainsi aux commérages calomnieux des cours et des nations où vous êtes connu et qui sont alliés aux vôtres.

Leontes. — Tes conseils s'accordent exactement avec mes propres résolutions : je ne veux jeter aucune flétrissure sur son honneur; aucune.

Camillo. — En ce cas, allez, Monseigneur, et gardez devant le roi de Bohême et votre reine une physionomie aussi souriante que l'amitié en puisse porter dans des fêtes. Je suis son échanson; s'il reçoit de mes mains un breuvage salubre, ne me tenez plus pour votre serviteur.

Leontes. — C'est tout; fais ce que tu dis et tu as la moitié de mon cœur; ne le fais pas, et tu as brisé le tien.

Camillo. — Je le ferai, Monseigneur.

Leontes. — Je m'en vais paraître amical comme tu me l'as conseillé. (*Il sort.*)

Camillo. — O malheureuse reine! Mais moi, dans quelle situation est ce que je suis? Il faut que je sois l'empoisonneur du bon Polixenes, et le motif qui m'y oblige est l'obéissance que je dois à mon maître, un homme en révolte contre lui-même et qui veut que tous ceux qui lui appartiennent soient également révoltés contre eux-mêmes. Accomplir une telle action, c'est agrandir ma fortune : je ne la ferais pas quand bien même je pourrais découvrir mille exemples de gens qui ont frappé des rois consacrés par Dieu et prospéré ensuite; mais puisque ni l'airain, ni la pierre, ni les parchemins ne me présentent un tel exemple, eh bien! que la scélératesse elle-même se refuse à une telle action! Il me faut quitter la cour, car commettre ce crime ou ne pas le commettre est également pour moi un casse-cou. Puisse une heureuse étoile planer maintenant sur nous! voici venir le roi de Bohême.

Rentre POLIXENES.

Polixenes. — C'est étrange! il me semble que ma faveur commence à décliner ici? Ne pas me parler! — Bonjour, Camillo.

Camillo. — Salut, très-royal Sire!

Polixenes. — Quelles sont les nouvelles à la cour ?

Camillo. — Rien d'extraordinaire, Monseigneur.

Polixenes. — Le roi a une mine comme s'il avait perdu quelque province, quelque région qu'il aimât autant que lui-même : à l'instant même je viens de le rencontrer et je l'abordais avec les compliments d'usage, lorsque, tournant les yeux du côté opposé et faisant une moue de grand mépris, il s'est éloigné de moi en toute hâte, me laissant ainsi à conjecturer ce qui est en train de se passer, pour que ses manières soient ainsi changées.

Camillo. — Je n'ose pas le savoir, Monseigneur.

Polixenes. — Comment, vous *n'osez pas ?* vous n'osez pas ? est-ce à moi que vous n'osez pas révéler ce que vous savez? Cela doit être, car pour vous, vous savez de toute nécessité ce que vous savez, et vous ne pouvez pas vous dire à vous-même que vous n'osez pas le savoir. Mon bon Camillo, le changement de vos traits est un miroir où je lis le changement des miens, et il faut bien que cette altération se rapporte à moi, puisqu'en la contemplant je m'aperçois de mon altération propre.

Camillo. — Il y a une certaine maladie qui dérange les facultés de quelques-uns d'entre nous ; mais je ne puis nommer la maladie, et c'est de vous qu'on la prend, de vous qui cependant vous portez bien.

Polixenes. — Comment, on la prend de moi ! Ne m'attribuez pas les yeux du basilic : mes regards sont tombés sur des milliers de personnes qui ne s'en sont que mieux portées ensuite; mais ils n'ont jamais tué personne. Camillo, par la naissance qui vous fait certainement gentilhomme, par ce savoir et cette expérience qui ne sont pas un moindre ornement de notre condition, que les nobles noms de nos pères dont les exploits nous ont faits gentilshommes, je vous en conjure, si vous savez quelque chose dont il m'importe d'être informé, ne l'emprisonnez pas dans la geôle de la discrétion.

Camillo. — Je ne puis répondre.

Polixenes. — Une maladie qu'on prend à ma personne, et cependant je me porte bien ! je veux une réponse. Entends-tu, Camillo? je te conjure par toutes ces vertus humaines que l'honneur reconnaît et dont la moindre n'est pas celle qui me fait t'adresser cette prière, de me déclarer quel est l'événement hostile à ma personne qui est en train de ramper en ce moment vers moi ; dis-moi de combien ce danger est éloigné, de combien il est rapproché ; quelle est la route à suivre pour l'éviter, s'il peut être évité ; sinon, comment il faut s'y prendre pour le supporter du mieux possible.

Camillo. — Sire, je vais vous le déclarer puisque j'y suis invité au nom de l'honneur et par celui que je crois honorable : prenez donc note de mes conseils que vous ferez bien de suivre presque en aussi peu de temps qu'il m'en faut pour vous les donner, sinon, vous et moi, nous pouvons crier *perdus* et puis bonne nuit!

Polixenes. — Continue, bon Camillo.

Camillo. — Je suis chargé de vous tuer.

Polixenes. — Par qui, Camillo?

Camillo. — Par le roi.

Polixenes. — Pourquoi?

Camillo. — Il croit, bien mieux, il jure en toute confiance, comme s'il l'avait vu ou qu'il eût servi d'instrument pour vous visser à cette action, que vous avez approché de la reine criminellement.

Polixenes. — Oh! s'il en est ainsi, puisse mon plus pur sang se transformer en une gelée infecte et mon nom être accouplé avec celui de l'homme qui trahit le Juste! Puisse le parfum de ma réputation se changer en une odeur capable d'offenser la plus insensible narine dont je m'approcherai! Puisse ma présence être évitée, bien mieux, être haïe plus encore que la plus grande infection dont aient parlé l'histoire et la tradition !

Camillo. — C'est en vain que vous nieriez son opinion par chacune des étoiles du ciel et par toutes leurs influences; vous pourriez aussi aisément défendre à la mer d'obéir à la lune que détruire par vos serments ou ruiner par vos explications l'édifice de sa folie, dont les fondations s'appuient sur sa conviction intime et qui durera autant que lui-même.

Polixenes. — Mais comment cela a-t-il pris naissance?

Camillo. — Je ne sais pas : mais je suis certain qu'il est plus prudent d'éviter le mal qui est né que de demander comment il est né. Si donc vous osez vous confier à ma probité qui est logée dans ce corps que vous emmènerez avec vous en otage, en route dès cette nuit! Je confierai discrètement l'affaire aux gens de votre suite, et je leur ferai vider la cité, par groupes de deux et de trois, aux diverses poternes. Quant à moi, je mets à votre service ma fortune qui est perdue ici par cette

révélation. N'hésitez pas, car par l'honneur de mes parents j'ai dit la vérité; si vous en cherchez les preuves, je n'aurai pas le courage de m'attarder à cette recherche; quant à vous, vous aurez tout juste la sécurité d'un homme condamné par la propre bouche du roi et dont on a juré la mort.

Polixenes. — Je te crois; j'ai vu son cœur sur son visage. Donne-moi ta main, sers-moi de pilote et ta place sera toujours tout près de ma personne. Mes vaisseaux sont tout prêts et mes gens attendaient mon départ il y a deux jours. Cette jalousie a pour objet une précieuse personne : or, cette jalousie doit être d'autant plus grande que cette personne est plus rare, et d'autant plus violente qu'il est lui-même plus puissant; et comme il s'imagine qu'il est déshonoré par un homme qui fit toujours profession d'amitié pour lui, sa vengeance n'en sera que plus cruelle. La crainte m'enveloppe de ses ombres : prompte fuite, sois mon salut et sois un secours pour la gracieuse reine qui est elle aussi impliquée dans sa lubie, mais qui ne mérite en rien ses soupçons mal fondés! Viens, Camillo; je te respecterai comme un père si tu peux tirer ma vie d'ici : fuyons le péril.

Camillo. — Mon autorité me donne pouvoir de disposer des clefs de toutes les poternes. Que Votre Altesse veuille bien profiter de ces moments qui nous pressent : allons, Sire, partons!

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Sicile. — Un appartement dans le palais.

Entrent HERMIONE, MAMILLIUS *et* LES DAMES DE LA REINE.

Hermione. — Prenez l'enfant avec vous; il me fatigue tant que je n'y puis plus tenir.

Première dame. — Venez ici, mon aimable Seigneur; me voulez-vous pour camarade de jeux?

Mamillius. — Non, je ne veux pas de vous.

Première dame. — Pourquoi, mon aimable Seigneur?

Mamillius. — Vous m'embrasseriez trop fort et vous me parleriez comme si j'étais toujours un bébé. — Je vous aime mieux qu'elle, vous.

Seconde dame. — Et pourquoi cela, Monseigneur?

Mamillius. — Oh! ce n'est pas parce que vos sourcils sont plus noirs que les siens; cependant on dit que les sourcils noirs sont ceux qui vont le mieux à certaines femmes, pourvu qu'ils ne soient pas trop épais et qu'ils forment un demi-cercle ou une demi-lune comme tracée avec une plume.

Seconde dame. — Qui vous a appris cela?

Mamillius. — Ce sont les figures des femmes qui me l'ont appris. Ça maintenant, dites-moi, je vous prie, de quelle couleur sont vos sourcils?

Seconde dame. — Bleus, Monseigneur.

Mamillius. — Allons, vous vous moquez de moi : j'ai vu le nez d'une dame qui était bleu, mais ses sourcils ne l'étaient pas.

Première dame. — Écoutez bien; la reine votre mère arrondit à vue d'œil : un de ces jours nous présenterons nos respects à un autre beau petit prince; et alors vous serez bien heureux de venir folâtrer avec nous, si nous voulons de vous.

Seconde dame. — En effet, dans ces derniers temps, elle a pris un volume considérable : puisse-t-elle avoir d'heureuses couches!

Hermione. — Eh bien! quelles choses sensées êtes-vous en train de dire? Venez, Monsieur; maintenant, je puis vous reprendre : asseyez-vous près de nous, je vous prie, et dites-nous un conte.

Mamillius. — Un conte triste ou gai?

Hermione. — Aussi gai que vous voudrez.

Mamillius. — Un conte triste convient mieux pour l'hiver : j'en sais un d'esprits et de revenants.

Hermione. — Racontez-nous-le, mon bon Monsieur. Venez ici et asseyez-vous; venez ici et faites

MAMILLIUS. Je vais le dire tout doucement; les cri-cri là-bas ne l'entendront pas.

HERMIONE. Avancez, alors, et dites-le moi à l'oreille. (Acte II, sc. I.)

de votre mieux pour m'effrayer avec vos esprits; vous y réussissez fort bien.

MAMILLIUS. — Il y avait un homme....

HERMIONE. — Voyons, venez et asseyez-vous; allez maintenant.

MAMILLIUS. — Qui habitait près d'un cimetière : je vais le dire tout doucement; les cri-cri là-bas ne l'entendront pas.

HERMIONE. — Avancez, alors, et dites-le moi à l'oreille.

Entrent LEONTES, ANTIGONUS, SEIGNEURS *et* GARDES.

LEONTES. — Comment, on l'a rencontré en cet endroit? sa suite aussi? Camillo avec lui?

PREMIER SEIGNEUR. — Je les ai rencontrés derrière le bouquet de pins; je n'ai jamais vu d'hommes brûler la route avec un tel empressement : je les ai suivis des yeux jusqu'à leurs vaisseaux.

LEONTES. — Comme mon pressentiment s'est trouvé juste! comme mon opinion a rencontré vrai! Hélas! que je voudrais en moins savoir! quelle malédiction de si bien deviner! Une araignée est noyée au fond d'une coupe; il se peut qu'un homme vide cette coupe et la pose sans être incommodé du venin, car son imagination n'est pas infectée : mais si on présente à ses yeux l'horrible ingrédient, si on lui montre ce qu'il a bu, voilà qu'il rend sa gorge et que ses entrailles remontent avec de violents hauts-le-cœur : moi j'ai bu et j'ai vu l'araignée. Camillo était en cette affaire son agent, son entremetteur; il y a un complot contre ma vie, contre ma couronne. Tout ce que je soupçonnais est vrai; cet hypocrite scélérat que j'employais était employé déjà par lui; il lui a révélé mes desseins, et moi je reste une dupe, oui, un véritable jouet dont ils peuvent s'amuser à volonté. — Comment se fait-il que les poternes se soient si aisément ouvertes?

PREMIER SEIGNEUR. — Par le fait de sa grande autorité qui lui avait souvent déjà donné puissance pour se les faire ouvrir comme aujourd'hui, en vertu de votre volonté.

LEONTES. — Je ne le sais que trop. (*A Hermione.*) Donnez-moi l'enfant : je suis heureux que vous ne l'ayez pas nourri; quoiqu'il ait avec moi quelques traits de ressemblance, il a encore trop de votre sang en lui.

HERMIONE. — Que signifie cela? est-ce une plaisanterie?

LEONTES. — Emmenez l'enfant : il ne restera pas auprès d'elle. Emmenez-le! (*Sort Mamillius avec quelques-uns des gardes.*) Qu'elle joue avec l'enfant dont elle est grosse, car c'est Polixenes qui l'a faite gonfler ainsi.

HERMIONE. — Je n'aurais qu'à dire seulement non, et je suis bien sûre que vous en croiriez ma parole, quelque penchant que vous ayez pour la contradiction.

LEONTES. — Vous, Messeigneurs, regardez-la, remarquez-la bien; débutez seulement par dire : « C'est une belle dame, » et la justice de vos cœurs vous forcera aussitôt d'ajouter : « C'est dommage qu'elle ne soit pas honnête, honorable. » Louez-la seulement pour sa beauté extérieure (qui, sur ma foi, mérite de grands éloges), et immédiatement voilà que les haussements d'épaules, les *hum*, les *ha*, toutes les petites flétrissures dont la calomnie fait usage.... Oh! je me trompe, c'est l'indulgence qui en fait usage, car la calomnie marque au front la vertu elle-même.... Eh bien, ces haussements d'épaules, ces *hum*, ces *ha*, lorsque vous aurez dit : elle est belle, n'attendront pas que vous disiez : elle est honnête; car apprenez de celui qui a le plus de raisons de déplorer une telle chose qu'elle est adultère.

HERMIONE. — Si un scélérat parlait ainsi, fût-il le plus parfait scélérat du monde, il le serait encore davantage après : pour vous, Monseigneur, vous vous méprenez seulement.

LEONTES. — C'est vous, madame, qui vous êtes méprise en prenant Polixenes pour Leontes. O toi espèce,... mais je ne te donnerai pas le nom qui convient à une créature de ta sorte, de peur que la grossièreté, s'autorisant de mon exemple, applique un pareil langage à tous les rangs et oublie les différences que la politesse doit mettre entre un prince et un mendiant! J'ai dit qu'elle est adultère, j'ai dit avec qui elle l'est : il y a mieux, elle est traître et Camillo est un de ses complices, un de ceux qui savent ce qu'elle devrait rougir de savoir, n'y eût-il que son vil amant qui le sût avec elle, c'est-à-dire qu'elle est une profanatrice de son lit à l'égal de celles auxquelles le vulgaire donne les épithètes les plus énergiques; oui, et en outre elle est dans le secret de leur récente évasion.

HERMIONE. — Non, sur ma vie, je ne suis dans le secret de rien de pareil. Combien vous serez affligé, lorsque vous verrez plus clair, de m'avoir ainsi affichée! Mon aimable Seigneur, c'est à peine

alors si vous pourrez me faire réparation en disant que vous vous êtes trompé.

Leontes. — Non! Si je me trompe, étant donnés les fondements sur lesquels j'appuie mon accusation, alors le centre de la terre n'est pas assez large pour porter une toupie d'écolier. — Qu'on la conduise en prison! quiconque parle pour elle, est coupable indirectement, rien que pour ce fait qu'il parle.

Hermione. — Quelque planète malfaisante règne à cette heure : je dois me résigner jusqu'à ce que le ciel ait un aspect plus favorable. Mes bons Seigneurs, je ne suis pas prompte aux larmes comme le sont ordinairement les personnes de notre sexe, et peut-être l'absence de cette vaine rosée empêchera-t-elle votre pitié de jaillir; mais j'ai là, logé dans mon cœur, ce désespoir de l'honneur qui brûle d'un feu trop grand pour que les larmes puissent l'éteindre. Je vous supplie tous, Messeigneurs, de me juger avec les meilleures pensées que la charité pourra vous inspirer; et maintenant que la volonté du roi soit accomplie!

Leontes, *aux gardes*. — M'obéira-t-on?

Hermione. — Qui m'accompagne? — Je supplie Votre Seigneurie de me laisser mes femmes, car vous le voyez, mon état l'exige. Ne pleurez pas, mes bonnes folles; ces larmes sont sans raison. Lorsque vous apprendrez que votre maîtresse a mérité la prison, alors fondez en larmes à mon départ; mais le traitement que je subis à cette heure est pour mon plus grand honneur. — Adieu, Monseigneur; je n'ai jamais désiré vous voir chagrin, maintenant j'ai la certitude que vous le serez. — Venez, mes femmes, vous en avez la permission.

Leontes. — Allez, exécutez mes ordres; hors d'ici! (*Sortent la reine, les femmes et les gardes.*)

Premier seigneur. — J'en supplie Votre Altesse, rappelez la reine.

Antigonus. — Soyez bien sûr de ce que vous faites, Sire, de crainte que votre justice ne mérite le nom de violence et ne fasse trois grandes victimes, vous-même, la reine et votre fils.

Premier seigneur. — A l'égard de la reine, Monseigneur, j'aurais engagé ma vie et je l'engage s'il vous plaît de l'accepter, Sire, qu'elle est sans tache aux yeux du ciel et envers vous; j'entends en ce qui concerne l'accusation que vous portez contre elle.

Antigonus. — S'il est prouvé qu'elle n'est pas innocente, j'établirai mes écuries dans l'appartement où je loge ma femme; j'irai toujours accouplé avec elle; je ne me fierai plus à elle que lorsque je la verrai et que je la toucherai; car si la reine est infidèle, il n'y a plus un pouce de chair de femme dans le monde, oui, pas une once de chair de femme qui ne soit infidèle.

Leontes. — Gardez le silence l'un et l'autre.

Premier seigneur. — Mon bon Seigneur....

Antigonus. — C'est pour vous que nous parlons et non pour nous; vous êtes abusé, et par quelque intrigant qui sera damné pour ce fait; si je connaissais le scélérat, je le condamnerais à être enterré vivant. S'il y a une brèche à l'honneur de la reine.... j'ai trois filles; l'aînée a onze ans, la seconde neuf, et la troisième cinq environ; eh bien, si ce fait se trouve vrai, elles me le payeront. Sur mon honneur, je les mutilerai toutes; elles n'atteindront pas l'âge de quatorze ans pour produire des générations bâtardes; elles sont mes cohéritières, et je me châtrerais moi-même plutôt que de m'exposer à leur laisser produire d'illégitimes rejetons de mon sang.

Leontes. — Cessez! plus un mot. Vous flairez cette affaire avec un sens aussi froid que le nez d'un homme mort : mais moi je la vois et je la sens comme vous me sentez lorsque je vous pince le bras et comme vous voyez le membre qui vous fait éprouver cette sensation.

Antigonus. — S'il en est ainsi, nous n'avons pas besoin de tombeau pour enterrer l'honnêteté; il n'y en pas un atôme pour purifier la face de cette terre qui n'est qu'un vaste fumier.

Leontes. — Comment! on ne peut donc pas me croire?

Premier seigneur. — Monseigneur, dans l'affaire en question, j'aimerais mieux que ce fût vous plutôt que moi qu'on ne pût croire, et je serais plus heureux de voir justifier son honneur que vos soupçons, quel que soit le blâme que vous puissiez m'infliger pour mes paroles.

Leontes. — Eh! parbleu! quel besoin avons-nous de vous entretenir de cela au lieu de suivre simplement notre invincible croyance? Notre prérogative n'a pas besoin de vos conseils; c'est notre bonté naturelle seule qui nous a porté à vous prendre pour confidents : si par stupidité réelle, ou jouée à dessein, vous ne voulez pas ou ne pouvez pas accueillir comme nous une vérité, soyez bien avertis que nous n'avons plus besoin de vos avis : l'affaire en question, la perte, le gain, la procédure à suivre, tout cela ne regarde que nous seuls.

Antigonus. — Et j'aurais souhaité, mon Suzerain, que vous eussiez instruit ce procès dans le silence de votre seul jugement, sans lui donner plus de retentissement.

Leontes. — Comment cela aurait-il pu se faire? ou bien l'âge t'a rendu très-ignorant, ou bien tu es né un sot. La fuite de Camillo ajoutée à leur familiarité (laquelle était aussi évidente que fait qui ait jamais emporté la conviction, laquelle ne demandait qu'à être vue et non à être prouvée, car l'apercevoir suffisait pour que toutes les autres circonstances missent leur crime en lumière), nous oblige à ce procès : cependant, pour être plus souverainement confirmé dans notre croyance (car dans un acte de cette importance, il serait déplorable d'apporter trop de précipitation), j'ai dépêché en toute hâte vers la sainte Delphes, au temple d'Apollon, Cleomenes et Dion dont vous connaissez la réelle capacité. Ainsi c'est l'oracle qui décidera de tout; selon le conseil spirituel qu'ils me rapporteront, je couperai court à l'affaire ou je lui donnerai suite. Ai-je bien fait?

Premier seigneur. — Très-bien fait, Monseigneur.

Leontes. — Quoique je sois éclairé et que je n'aie pas besoin d'en savoir plus que je n'en sais, cependant l'oracle donnera la tranquillité aux âmes d'autres personnes semblables à Antigonus, dont l'ignorante crédulité refuse d'accepter la vérité. Ainsi nous avons trouvé bon de la séparer par la prison de notre libre personne, de crainte que les deux coupables qui se sont enfuis d'ici ne lui aient laissé le soin d'accomplir leur trahison. Venez, suivez-nous; nous allons parler au public, car cette affaire va créer une agitation générale.

Antigonus, *à part*. — Une agitation générale de rire, j'en suis sûr, si la simple vérité était connue.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

En Sicile. — Le vestibule d'une prison.

Entrent PAULINE *et* LES GENS DE SA SUITE.

Pauline. — Appelez le gardien de la prison; qu'on lui fasse savoir qui je suis. (*Sort une personne de la suite.*) Bonne Dame! il n'est pas de cour en Europe qui soit trop bonne pour toi; que fais-tu donc alors en prison?

Rentre LA PERSONNE DE LA SUITE *avec* LE GEÔLIER.

Pauline. — Eh bien! mon cher Monsieur, vous me connaissez, n'est-ce pas?

Le geôlier. — Je vous connais pour une noble Dame et une Dame que j'honore beaucoup.

Pauline. — Alors, conduisez-moi vers la reine, je vous prie.

Le geôlier. — Je ne le puis, Madame; j'ai reçu expressément des ordres contraires à ce que vous me demandez.

Pauline. — Voilà bien des précautions pour séquestrer la vertu et l'honneur et interdire aux visiteurs amis l'accès auprès d'elles! Je vous en prie, est-il permis de voir ses femmes? n'importe laquelle? Émilia par exemple?

Le geôlier. — S'il vous plaît, Madame, de faire retirer ces personnes de votre suite, je ferai venir Émilia.

Pauline. — Appelez-la, je vous prie. — Retirez-vous, vous autres. (*Sortent les personnes de la suite.*)

Le geôlier. — En outre, Madame, je dois être présent à votre conférence.

Pauline. — C'est bien, faites, je vous prie. (*Sort le geôlier.*) On se donne tant de mal pour faire apparaître une tache là où il n'y en a pas, que c'est à n'y pas croire.

Rentre LE GEÔLIER *avec* ÉMILIA.

Pauline. — Ma chère Dame, comment se porte notre gracieuse souveraine?

Émilia. — Aussi bien que cela est possible à une personne à la fois si grande et si malheureuse. Sous le coup de ses frayeurs et de ses chagrins (et jamais Dame délicate n'en éprouva de plus grands), elle vient d'accoucher quelque peu avant terme.

Pauline. — D'un garçon?

Émilia. — D'une fille, un enfant superbe, très-vigoureux et qui est fait pour vivre : la reine en tire de grandes consolations et dit : « Ma pauvre prisonnière, je suis innocente comme vous. »

Pauline. — J'en jurerais : ces dangereuses et malignes lunes du roi, maudites soient-elles! Il faut qu'il en soit informé et il le sera; c'est un devoir qui convient surtout à une femme. Je m'en chargerai. Si je ne lui dis pas tout net et sans flatteries ce que je pense, que ma langue ne soit qu'une ampoule et qu'elle ne serve jamais plus de trompette à ma colère lorsqu'il me faudra me fâcher tout rouge. Je vous prie, Émilia, rappelez tout mon dévouement à la reine; si elle ose me confier son petit enfant, je le présenterai au roi et j'entreprendrai de plaider sa cause de toutes mes

LEONTES. Pas de repos, ni le jour, ni la nuit. C'est faiblesse de prendre cette affaire ainsi, pure faiblesse.
(Acte II, sc. III.)

forces. Nous ne savons pas jusqu'à quel point il ne s'attendrira pas à la vue de l'enfant; souvent le silence de la pure innocence persuade là où l'éloquence échoue.

ÉMILIA. — Très-noble Madame, votre honneur et votre vertu sont si manifestes, que cette entreprise dont vous vous chargez librement ne peut manquer d'avoir une heureuse issue : il n'y a pas de Dame au monde qui convienne mieux pour ce grand message. S'il plaît à Votre Grâce d'entrer dans la chambre à côté, je vais immédiatement informer la reine de votre très-noble proposition; aujourd'hui précisément elle avait eu l'idée de ce projet, mais elle n'osait solliciter de personne ce ministère d'honneur dans la crainte d'être refusée.

PAULINE. — Dites-lui, Émilia, que je me servirai de la langue que j'ai, et si cette langue est aussi éloquente que mon cœur est courageux, ne doutez pas que je ne réussisse.

ÉMILIA. — Soyez bénie pour cette intention! Je vais aller trouver la reine; veuillez entrer dans un appartement plus voisin d'elle.

LE GEÔLIER. — Madame, si la reine consent à envoyer l'enfant, je ne sais trop à quoi je m'expose en permettant cela, car je n'ai pas d'ordres.

PAULINE. — Vous n'avez rien à craindre, Monsieur; l'enfant était prisonnier dans le ventre de sa mère, et maintenant il en est libéré et affranchi par la loi et le cours de la grande nature; il n'est pour rien dans la colère du roi, et il n'est pas coupable de la faute de la reine, si faute il y a.

LE GEÔLIER. — Je le crois.

PAULINE. — Ne craignez rien : sur mon honneur, je m'interposerai entre vous et le danger.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

En Sicile. — Un appartement dans le palais.

Entrent LEONTES, ANTIGONUS, SEIGNEURS *et* GENS DE LA SUITE.

LEONTES. — Pas de repos, ni le jour, ni la nuit. C'est faiblesse de prendre cette affaire ainsi, pure faiblesse. Oh! si la cause de ces tourments n'existait plus! Elle n'en est qu'une partie de cette cause, elle, l'adultère; car le roi corrupteur est tout à fait hors de l'atteinte de mon bras, hors de la visée et de la portée de mon âme, à l'abri du danger; mais elle, je la tiens sous ma main : supposons qu'elle ne soit plus, qu'elle soit livrée aux flammes, je recouvrerais peut-être la moitié de mon repos. — Qui est ici?

PREMIER SUIVANT. — Monseigneur!

LEONTES. — Comment va l'enfant?

PREMIER SUIVANT. — Il a bien dormi cette nuit; on espère qu'il a pris le dessus sur sa maladie.

LEONTES. — Quelle noblesse il a! Lorsqu'il a eu compris le déshonneur de sa mère, aussitôt il s'est abattu, affaissé; il a pris la chose profondément à cœur; la honte de cette action l'a enchaîné et paralysé comme si elle était sienne; il a perdu la vivacité, l'appétit, le sommeil, et il est tombé en complète langueur. Laissez-moi avec moi-même : allez et voyez comment il va. (*Sort le suivant.*) — Fi! fi! ne pensons pas à lui. La seule pensée de la vengeance à exercer de ce côté ricoche contre moi : il est trop puissant par lui-même, par ses partisans, par ses alliances; laissons-le tranquille jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présente : quant à la vengeance immédiate, prenons-la sur elle. Camillo et Polixenes rient de moi, se divertissent de mes douleurs; ils ne riraient pas si je pouvais les atteindre, pas plus qu'elle ne rira, elle qui est en mon pouvoir.

Entre PAULINE *avec* UN ENFANT.

PREMIER SEIGNEUR. — Vous ne devez pas entrer.

PAULINE. — Ah! secondez-moi plutôt, mes bons Seigneurs : craignez-vous plus sa colère de tyran que le péril de la reine, une âme gracieuse et innocente, plus pure encore qu'il n'est jaloux?

ANTIGONUS. — C'est assez.

SECOND SUIVANT. — Madame, il n'a pas dormi cette nuit; il a commandé que personne ne l'approchât.

PAULINE. — Pas tant de zèle, mon bon Monsieur; je viens pour lui apporter le sommeil. Ce sont vos pareils qui, rampant à ses côtés comme des ombres et accompagnant de leurs soupirs chacun de ses gémissements sans motif, ce sont vos pareils qui entretiennent la cause de ses insomnies : moi, je viens, avec des paroles aussi salutaires que vraies, et aussi honnêtes que vraies et salutaires, pour le purger de cette humeur qui l'éloigne du sommeil.

LEONTES. — Quel est ce tapage, eh?

PAULINE. — Il n'y a pas de tapage, Monseigneur, mais une conférence nécessaire sur les parrains d'un baptême qui regarde Votre Altesse.

LEONTES. — Qu'est-ce à dire? Arrière cette Dame audacieuse! Antigonus, je t'avais ordonné de ne pas la laisser approcher de moi : je savais qu'elle viendrait.

ANTIGONUS. — Je lui avais dit, Monseigneur, qu'elle devait se dispenser de vous rendre visite sous peine de votre déplaisir et du mien.

LEONTES. — Comment! tu ne peux pas la faire obéir?

PAULINE. — Si, pour m'interdire tout ce qui est déshonnête; mais, dans cette affaire, à moins qu'il n'adopte la conduite que vous avez suivie, et qu'il ne me commette au châtiment pour m'être commise à l'honneur, il ne me fera pas obéir, croyez-le.

ANTIGONUS. — Eh bien, vous entendez! Puisqu'elle veut prendre les rênes, je la laisse courir; mais elle ne fera point de faux pas.

PAULINE. — Mon bon Suzerain, je viens,... je vous en conjure, écoutez-moi, moi qui me déclare votre loyale servante, votre médecin, votre très-obéissante conseillère, et qui, cependant, ai le courage de chercher à moins paraître telle, par mon refus d'encourager vos mauvaises dispositions, que ceux qui vous semblent le plus dévoués; je viens, dis-je, de la part de votre vertueuse reine.

LEONTES. — Vertueuse reine!

PAULINE. — Vertueuse reine, Monseigneur, vertueuse reine : j'ai bien dit, vertueuse reine; et je combattrais pour prouver qu'elle est vertueuse, si j'étais un homme, seulement le plus faible de ceux qui vous entourent.

LEONTES. — Qu'on la chasse d'ici!

PAULINE. — Que celui qui fait bon marché de ses yeux, mette le premier la main sur moi; je sortirai de ma propre volonté, mais je remplirai

d'abord mon message. La vertueuse reine, car elle est vertueuse, vous a donné une fille; la voici; elle la recommande à votre bénédiction. (*Elle dépose l'enfant à ses pieds.*)

LEONTES. — Hors d'ici! sorcière virago! Qu'on la chasse, qu'on la mette à la porte! Voilà une maquerelle qui remplit admirablement ses messages!

PAULINE. — Non pas, je suis aussi ignorante de ce métier que vous êtes ignorant en me donnant cette qualification, et je suis aussi honnête que vous êtes fou; ce qui est assez, je vous le jure, au train dont va le monde, pour passer pour honnête.

LEONTES. — Traîtres! n'allez-vous pas la mettre dehors, à la fin? Donnez-lui la bâtarde. (*A Antigonus.*) Et toi, imbécile, tu es un coq fourbu qui te laisses dominer par ta dame Pertelotte que voilà : ramasse la bâtarde, ramasse-la, te dis-je; donne-la à ta sorcière.

PAULINE. — Que tes mains soient à jamais déshonorées si elles relèvent la princesse, sur cette fausse imputation de bâtardise qu'il a lancée contre elle.

LEONTES. — Il a peur de sa femme.

PAULINE. — Je souhaiterais que vous eussiez peur de la vôtre; il est hors de doute qu'alors vous appelleriez vôtres les enfants qui sont à vous.

LEONTES. — Quel nid de traîtres!

ANTIGONUS. — Par cette excellente lumière, je ne suis pas un traître.

PAULINE. — Ni moi, ni personne; il n'y a qu'un seul traître, et il est ici présent, et c'est lui-même, car il livre traîtreusement à la calomnie, dont la pointe est plus mortelle que celle de l'épée, son honneur sacré, celui de la reine, celui de son fils plein de promesses, celui de son enfantelet; car il refuse (et dans l'état des choses, c'est une malédiction qu'on ne puisse pas l'y forcer) d'arracher une bonne fois la racine de son opinion, qui est pourrie autant que fut jamais solide pierre ou chêne.

LEONTES. — Quelle commère à la langue effrénée! Tout à l'heure, elle battait son mari, voilà que maintenant, elle s'acharne sur moi! Cette poupée n'est pas à moi; c'est la progéniture de Polixenes : qu'on l'emporte d'ici et qu'on la livre au bûcher en même temps que la mère.

PAULINE. — Elle est à vous, et nous pourrions mettre le vieux proverbe à votre charge : Elle vous ressemble tant que c'est tant pis. Regardez, Messeigneurs, quoique l'image soit petite, n'est-ce pas la complète réduction et la vraie copie du père? C'est son nez, ses yeux, ses lèvres, le mouvement de ses sourcils, son front, tout jusqu'à la vallée, jusqu'aux gentilles fossettes de son menton et de sa joue; c'est son sourire, la forme et le moule même de la main, des doigts, des ongles. O toi, bonne déesse nature qui as formé cette enfant si semblable à celui qui l'engendra, si la création de son âme t'appartient aussi, ne fais pas entrer le jaune parmi ses couleurs, de crainte qu'elle ne soupçonne, comme il le fait, que ses enfants ne sont pas de son mari!

LEONTES. — Quelle insolente sorcière! Et toi, mauvais drôle, tu mérites d'être pendu pour ne pas arrêter sa langue.

ANTIGONUS. — Pendez tous les maris qui ne pourront accomplir cet exploit, et c'est à peine si vous vous laisserez un sujet.

LEONTES. — Encore une fois, chassez-la d'ici.

PAULINE. — Le maître le plus indigne et le plus dénaturé ne peut rien faire de pis.

LEONTES. — Je te ferai brûler.

PAULINE. — Peu m'importe; l'hérétique sera celui qui allumera le bûcher et non celle qui brûlera. Je ne vous appellerai pas tyran, mais ce très-cruel traitement que vous faites subir à votre reine, sans pouvoir produire d'autres accusations que celles de votre lubie mal fondée, sent quelque peu la tyrannie et vous fera apparaître ignoble, oui, scandaleux aux yeux du monde.

LEONTES. — Au nom de votre serment d'allégeance, faites-la sortir de cette salle! Si j'étais un tyran, où serait maintenant sa vie? elle n'oserait pas m'appeler tyran, si elle savait que j'en suis un. Qu'on la chasse!

PAULINE. — Ne me poussez pas, je vous prie; je vais partir. Prenez soin de votre enfant, Monseigneur; il est à vous. Puisse Jupiter lui faire don d'un esprit qui le guide mieux que le vôtre ne vous guide! — Qu'ai-je besoin de vos mains sur ma personne? Vous qui vous montrez si complaisants pour ses folies, aucun de vous ne lui fera jamais aucun bien. C'est bon, c'est bon : adieu, nous voilà partie. (*Elle sort.*)

LEONTES. — Traître, c'est toi qui as poussé ta femme à cette démarche. Mon enfant, dit-elle? Qu'on emporte *cela!* et que ce soit toi, qui as un

PAULINE. La voici; elle la recommande à votre bénédiction.
LEONTES. Hors d'ici! sorcière virago! qu'on la chasse, qu'on la mette à la porte!
(Acte II, sc. III.)

ANTIGONUS. Et puisse la protection divine combattre en ta faveur contre cette cruauté, pauvre être condamné à périr!
LEONTES. Non, je n'élèverai pas la progéniture d'un autre. (Acte II, sc. III.)

cœur si tendre à son endroit, qui l'emporte d'ici, et qui veille à ce que *cela* soit immédiatement consumé par le feu; toi-même et personne autre que toi. Emporte *cela* sur-le-champ, et d'ici à une heure viens m'apprendre que la chose est faite, et cela avec de bonnes preuves, ou je m'empare de ta vie et de tout ce que tu appelles tien. Si tu refuses et si tu es disposé à encourir ma colère, dis-le, et, de mes propres mains, j'écraserai la tête de la bâtarde. Va, porte *cela* au feu; car c'est toi qui as poussé ta femme.

ANTIGONUS. — Je n'ai pas fait cela, Sire : ces Seigneurs, mes nobles égaux, peuvent, s'ils le veulent bien, me justifier d'un tel acte.

PREMIER SEIGNEUR. — Nous le pouvons : mon royal Suzerain, il n'est pas coupable de ce qu'elle est venue ici.

LEONTES. — Vous êtes tous des menteurs.

PREMIER SEIGNEUR. — J'en conjure Votre Altesse, accordez-nous plus de confiance : nous avons toujours été pour vous de fidèles serviteurs, et nous vous conjurons de nous considérer comme tels : nous vous supplions donc à genoux, comme récompense de nos loyaux services passés et futurs, d'abandonner ce dessein, si horrible, si sanguinaire, qu'il doit conduire à quelque odieuse fin : nous tombons tous à genoux.

LEONTES. — Je suis une plume pour tous les vents qui soufflent. Suis-je donc condamné à vivre pour voir cette bâtarde s'agenouiller et m'appeler père? Mieux vaut brûler *cela* maintenant que *le* maudire à cette époque; mais, soit, que *cela* vive; non, cela ne sera pas non plus. (*A Antigonus.*) Avancez ici, vous Monsieur, vous qui vous êtes montré si tendrement officieux, ainsi que dame Margoton, votre accoucheuse de femme,

pour sauver la vie de cette bâtarde ; — car c'est une bâtarde, aussi sûrement que ta barbe est grise, — quels risques consens-tu à courir pour sauver la vie de cette poupée?

ANTIGONUS. — N'importe lequel de ceux que ma capacité peut surmonter et la noblesse m'imposer, Monseigneur : si je ne puis faire plus, je puis au moins engager le peu de sang qui me reste pour sauver l'innocente : je ferai tout ce qui est possible.

LEONTES. — Cela sera possible. Jure par cette épée que tu exécuteras mes ordres.

ANTIGONUS. — Je les exécuterai, Monseigneur.

LEONTES. — Prends-en note et accomplis-les, vois-tu! car l'inexécution d'un seul point de ces ordres sera la mort non-seulement pour toi, mais pour ta femme à la langue grossière, que nous pardonnons pour le moment. Nous t'enjoignons, comme à notre sujet lige, d'emporter d'ici cette bâtarde, de la transporter en quelque lieu éloigné et désert, qui soit tout à fait en dehors de nos états, et de l'y abandonner sans plus de pitié à sa propre protection et à la clémence du climat. Comme *cela* nous est venu par étrange fortune, je t'enjoins, au nom de la justice, au risque du péril de ton âme et de la torture de ton corps, d'avoir à *le* remettre à la fortune de quelque lieu étranger où le hasard pourra *le* nourrir ou *le* tuer. Emporte *cela*.

ANTIGONUS. — Je jure de le faire, quoique une mort immédiate eût été plus clémente. Viens, pauvre enfantelet : veuille quelque Dieu puissant dresser les milans et les corbeaux à être tes nourrices! On dit que les loups et les ours, dépouillant leur sauvagerie, ont rempli de semblables offices de pitié. Sire, soyez plus heureux que cette action ne vous en rend digne, et toi, puisse la protection divine combattre en ta faveur contre cette cruauté, pauvre être condamné à périr! (*Il sort avec l'enfant.*)

LEONTES. — Non, je n'élèverai pas la progéniture d'un autre.

DEUXIÈME SUIVANT. — Plaise à Votre Altesse, il est arrivé depuis une heure des courriers de la part des ambassadeurs que vous avez envoyés consulter l'oracle : Cleomenes et Dion, revenus heureusement de Delphes, sont tous deux débarqués et se dirigent vers la cour en toute hâte.

PREMIER SEIGNEUR. — Ne vous en déplaise, Sire, leur promptitude a dépassé toute attente.

LEONTES. — Ils ont été absents vingt-trois jours : c'est une célérité rare ; elle nous présage que le grand Apollon veut que la vérité de cette affaire apparaisse sans délais. Préparez-vous, Seigneurs. Convoquez une session afin que nous puissions traduire en justice notre très-déloyale épouse; car, puisqu'elle a été accusée publiquement, elle obtiendra un équitable et public jugement. Tant qu'elle vivra, mon cœur me sera un fardeau. Laissez-moi et pensez à exécuter mes ordres. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

En Sicile. — Une rue dans une ville quelconque.

Entrent CLEOMENES *et* DION.

CLEOMENES. — Le climat est délicieux, l'air très-doux, l'île fertile, et le temple dépasse de beaucoup les louanges qu'on lui donne ordinairement.

DION. — Je mentionnerai, car cela m'a vivement saisi, les vêtements célestes (il me semble que c'est ainsi qu'il faut les appeler) et l'aspect vénérable des graves pontifes. Oh le sacrifice! comme il était majestueux, solennel, extra-terrestre au moment de l'offrande!

CLEOMENES. — Mais, par-dessus tout, la soudaine explosion et la voix assourdissante de l'oracle, proche parente du tonnerre de Jupiter, para-

lysèrent tellement mes sens que j'étais comme rien.

Dion. — Si le voyage est, dans ses résultats, aussi heureux pour la reine (oh! puisse-t-il en être ainsi) qu'il a été pour nous rare, agréable et prompt, nous n'aurons pas perdu notre temps.

Cleomenes. — Grand Apollon, faites tourner toutes choses au mieux! J'aime peu ces proclamations qui incriminent Hermione en dépit de ses dénégations.

Dion. — La violence avec laquelle elle est poussée, éclaircira et terminera promptement cette affaire. Lorsque l'oracle (ainsi scellé par le grand prêtre d'Apollon) dévoilera son contenu, il se révélera alors quelque chose d'extraordinaire. Allons, des chevaux frais, et puisse le dénouement être heureux! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

En Sicile. — Une cour de justice.

LEONTES, *des* seigneurs *et des* magistrats *assis sur leurs siéges respectifs.*

Leontes. — Cette session, nous le déclarons à notre grande douleur, est une affliction pour notre cœur; l'accusée est la fille d'un roi, notre femme et une personne trop aimée de nous. Qu'on nous absolve du reproche de tyrannie, puisque notre justice procède si ouvertement; cette justice suivra son cours normal jusqu'à la condamnation ou l'acquittement. Introduisez la prisonnière.

Un officier. — C'est le bon plaisir de Son Altesse que la reine apparaisse en personne ici à la cour. Silence!

HERMIONE *est introduite sous escorte;* PAULINE *et ses* dames d'honneur *l'accompagnent.*

Leontes. — Lisez l'accusation.

L'officier, *lisant.* — « Hermione, épouse du noble Leontes, roi de Sicile, tu es ici accusée et décrétée du crime de haute trahison pour avoir commis adultère avec Polixenes, roi de Bohême, et avoir conspiré avec Camillo pour enlever la vie à notre souverain-maître le roi, ton royal époux; ledit complot, ayant été en partie révélé par les circonstances, toi Hermione, contrairement à la foi et à l'allégeance d'une loyale sujette, tu leur as prêté tes conseils et ton aide, pour se mettre en sûreté, par une évasion nocturne. »

Hermione. — Puisque tout ce que j'ai à dire consiste simplement à contredire mon accusation, et que les témoignages que je puis produire consistent dans ceux que je tire de moi-même, il ne me servira pas à grand'chose de me dire, *non coupable:* mon intégrité étant tenue pour fausseté, sera reçue comme telle lorsque je l'affirmerai. Néanmoins, si les puissances divines contemplent nos actions humaines, — et elles les contemplent, — je ne doute pas alors que l'innocence ne couvre de honte les fausses accusations et ne fasse trembler la tyrannie devant la résignation. Vous, Monseigneur, vous savez mieux que personne (quoique vous vouliez paraître le savoir moins que personne) que ma vie passée a été aussi continente, aussi chaste, aussi loyale que je suis aujourd'hui malheureuse, et de malheur plus grand que le mien, l'histoire n'en offre pas d'exemple, quand bien même elle serait arrangée et mise en scène pour émouvoir des spectateurs. Regardez, en effet, me voici, moi la compagne du lit royal, moi qui occupe la moitié du trône, moi la fille d'un grand roi, la mère d'un prince plein d'espérances, me voici debout, condamnée à parler et à pérorer pour défendre ma vie et mon honneur devant quiconque veut venir et écouter. Pour la vie, je l'apprécie ce que j'apprécie le chagrin, comme une chose dont je me passerais volontiers; quant à l'honneur, c'est un bien qui doit passer de moi aux miens, et c'est pour lui seul que je plaide. Sire, j'en appelle à votre conscience, pour dire combien j'étais dans vos bonnes grâces, combien je méritais d'y être, avant que Polixenes vînt à votre cour; depuis qu'il y est venu, par quelle légèreté si coupable me suis-je donc écartée du droit chemin, pour que j'aie à comparaître ainsi devant vous? Si j'ai dépassé d'une ligne la frontière du devoir, ou si en acte ou en pensée j'ai incliné à la dépasser, que tous les cœurs de ceux qui m'écoutent se ferment à mes douleurs et que mon plus proche parent crie : *Honte!* sur ma tombe!

Leontes. — Je n'ai pas encore ouï dire d'aucun de ces vices audacieux, qu'ils aient eu moins d'impudence pour nier leurs actes qu'ils n'en avaient eu précédemment pour les commettre.

Hermione. — Ce n'est que trop vrai, bien que ce soit là une maxime qui ne s'adresse pas à moi, Sire.

Leontes. — Vous ne voulez pas l'avouer.

Hermione. — Je ne puis accepter dans les choses dont on me fait présent, sous le nom de fautes, que ce qui est réellement à moi. Pour Polixenes, avec lequel je suis accusée d'avoir failli, je confesse que je l'aimais comme il le méritait en tout honneur, de ce genre d'amour qui pouvait convenir à une Dame comme moi, de cet amour que vous-même m'aviez commandé, de celui-là et d'aucun autre : si je l'avais refusé, je pense que j'aurais agi à la fois avec désobéissance envers vous et avec ingratitude envers votre ami, dont l'affection, du jour même où elle avait pu parler, depuis l'époque où il était enfant, avait déclaré loyalement qu'elle était à vous. Quant à la trahison, je ne sais quel goût elle a, bien qu'on me la serve comme un plat dont je dois essayer : tout ce que j'en sais, c'est que Camillo était un honnête homme; pourquoi il a quitté votre cour, les dieux eux-mêmes l'ignorent, s'ils n'en savent pas plus long que moi.

Leontes. — Vous connaissiez son départ aussi bien que vous connaissez ce que vous avez essayé de faire en son absence.

Hermione. — Sire, vous parlez un langage que je ne comprends pas : ma vie est à la merci de vos rêves et j'en fais l'abandon.

Leontes. — Ah! vos actions sont mes rêves! Ah! vous avez eu une bâtarde de Polixenes et je n'ai fait que le rêver! De même que vous aviez mis de côté toute honte (celles de votre espèce sont ainsi), vous avez mis de côté toute véracité. Ces dénégations vous importent plus qu'elles ne vous profiteront; car, de même que ton produit a été renvoyé d'ici, abandonné à lui-même, faute d'un père qui le reconnût, — fait qui est plus ton crime que le sien, — de même, toi aussi, tu éprouveras notre justice, et de son humeur la plus clémente n'attends rien moins que la mort.

Hermione. — Sire, épargnez vos menaces : l'épouvantail dont vous voulez m'effrayer, je le cherche. Pour moi, la vie ne peut plus être un bien. La couronne et cette joie de ma vie, votre faveur, je les regarde comme perdues, car je sens qu'elles m'ont échappé, sans que je puisse dire comment : ma seconde joie, le premier né de mes entrailles, on me sépare de sa présence, comme une pestiférée : ma troisième consolation, l'enfant né sous une étoile malheureuse, arraché de mon sein, le lait innocent sur ses lèvres plus innocentes encore, est traîné à la mort : moi-même, sur chaque poteau, je suis proclamée une catin; avec une haine indécente, on me refuse les priviléges de l'accouchement qui appartiennent aux femmes de toute condition, et je suis enfin traînée en ces lieux, au grand air, avant que le temps nécessaire pour réparer mes forces se soit écoulé. Maintenant, mon Suzerain, dites-moi quel bonheur il me reste dans cette vie, pour que je redoute la mort? Poursuivez donc, cependant écoutez encore ceci : Ne vous méprenez pas sur mes paroles; peu importe ma vie, je ne l'estime pas un fétu de paille : mais quant à mon honneur, que je voudrais sans tache, si je dois être condamnée sur des conjectures, toutes preuves absentes, sauf celles que votre jalousie invente, je vous le déclare, c'est abus et non justice. Vos Honneurs m'entendent tous : je m'en rapporte à l'oracle; qu'Apollon soit mon juge!

Premier seigneur. — Votre requête est entièrement juste : qu'on produise donc, au nom d'Apollon lui-même, l'oracle qu'il a prononcé.

(*Sortent quelques officiers.*)

Hermione. — L'empereur de Russie était mon père. Oh! que n'est-il vivant pour assister au jugement de sa fille! Que n'est-il ici pour contempler la profondeur de ma misère, — avec des regards de pitié cependant plutôt que de vengeance!

Rentrent les officiers *avec* CLEOMENES *et* DION.

L'officier. — Vous allez jurer ici sur cette épée de justice, que vous Cleomenes et Dion, vous êtes allés tous deux à Delphes, que vous en avez rapporté cet oracle scellé et délivré par la main du pontife du grand Apollon, et que, depuis lors, vous n'avez pas eu l'audace de briser le sceau sacré ni de lire les secrets qu'il ferme.

Cleomenes et Dion. — Nous jurons tout cela.

Leontes. — Brisez les sceaux et lisez.

L'officier, *lisant.* — « Hermione est chaste, Polixenes sans blâme, Camillo un loyal sujet, Leontes un tyran jaloux, son enfant innocent légitimement engendré, et le roi mourra sans héritier si ce qui est perdu n'est pas retrouvé. »

Les seigneurs. — Béni soit le grand Apollon!

Hermione. — Loué soit-il!

Leontes. — As-tu lu exactement?

L'officier. — Oui, Monseigneur, exactement comme cela est écrit.

Leontes. — Il n'y a absolument aucune vérité

e mes guides en aveugle, et je me suis efforcé l'incessantes lectures de contrôler les descriptions récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai tou- attendu de m'en être rendu un compte exact; ait revivre la nature autour de moi.

s cette nature elle-même change constamment les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements inté- dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux ntes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, urants sapent les falaises et reconstruisent les ar- ls, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans surface de la Terre, enfin les peuples changent 'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, ct et les conditions premières des continents qui ortent et ne cessent de se modifier eux-mêmes es migrations et les croisements. La mobilité de ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il ssayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois lieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans e *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface ıvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouve- généraux qui se produisent à la surface du globe; enant il s'agit de les suivre dans leurs détails à s les continents et les mers. Pareille œuvre, je le est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve se de ma hardiesse dans la grandeur même de la et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma a goutte de vapeur qui brille un instant dans l'es- eflète sur sa molécule presque imperceptible l'uni- ui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'es- le réfléchir le monde environnant.

géographie conventionnelle qui consiste à citer les udes et les latitudes, à énumérer les villes, les vil- les divisions politiques et administratives, ne pren- l'une place secondaire dans mon travail ; les atlas, ctionnaires, les documents officiels fournissent sur partie de la science géographique tous les rensei- ents désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant le besogne d'intercaler en grand nombre des ta- de noms et de chiffres, accroître inutilement les sions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je rais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la raphie et de la statistique pure. En ajoutant à ivre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance et les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il est si bon de vivre en frères!

ÉLISÉE RECLUS

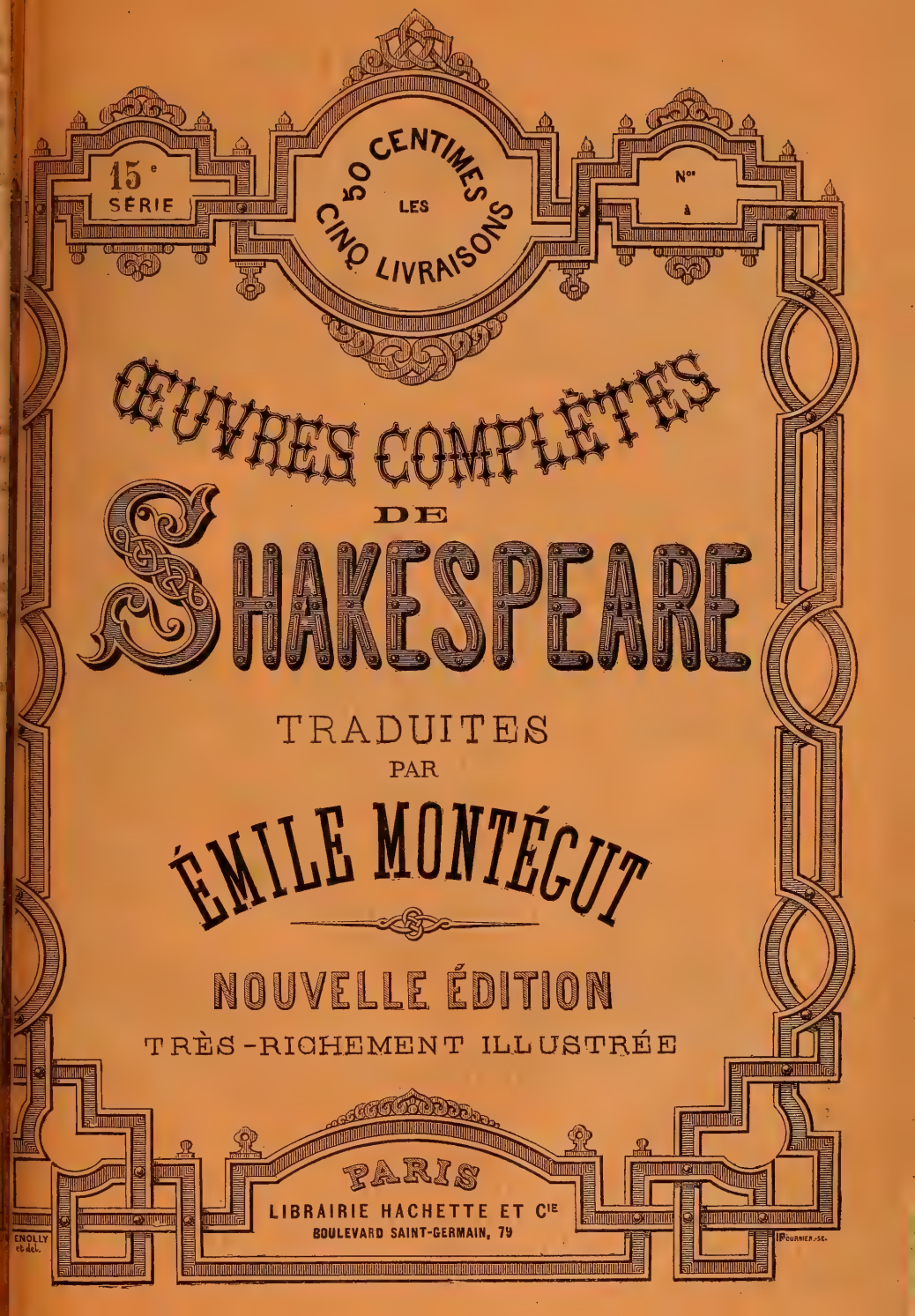
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, s'exposer au regret de ne posséder que des volume pareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une verture, et contenant au moins une gravure ou une tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes rées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semain puis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


15e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
ENOLLY et del.
Imp. CURMIER, sc.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Mal A une période nouvelle, il faut des livres nouv

Ma grande ambition serait de pouvoir décri les contrées de la terre et les faire apparaître a du lecteur comme s'il m'avait été donné de l courir moi-même et de les contempler sous l vers aspects; mais, relativement à l'homme i Terre est presque sans limites, et c'est par l'interr des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie su des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de

Le berger. Tristes affaires! tristes affaires! mais regarde ici, garçon. Maintenant félicite-toi ; tu as rencontré des choses agonisantes, moi des choses nouvellement nées. Voilà une chose à voir! (Acte III, sc. III.)

dans cet oracle : la session continuera; c'est une pure fourberie.

Entre un HOMME DE LA SUITE *en grande hâte.*

L'HOMME DE LA SUITE. — Monseigneur le roi, le roi!

LEONTES. — Qu'y a-t-il?

L'HOMME DE LA SUITE. — O Sire, je vais être haï pour apporter de telles nouvelles! Le prince votre fils, rien que par l'effet des terreurs d'imagination et des craintes que lui inspirait le sort de la reine, est parti.

LEONTES. — Comment, parti!

L'HOMME DE LA SUITE. — Il est mort.

LEONTES. — Apollon est courroucé et les cieux eux-mêmes frappent mon injustice. (*Hermione s'évanouit.*) Qu'y a-t-il ici maintenant?

PAULINE. — Cette nouvelle est mortelle pour la reine. — Abaissez vos regards et voyez ce que la mort est en train de faire.

LEONTES. — Emmenez-la d'ici; son cœur est seulement trop plein : elle va revenir à elle. J'en ai trop cru mes propres soupçons : je vous en prie, administrez-lui tendrement quelques remèdes qui la fassent revenir à la vie. (*Sort Pauline avec Hermione et les dames de sa suite.*) Apollon, pardonne mes paroles impies contre ton oracle! Je me réconcilierai avec Polixenes, je chérirai de nouveau ma reine, je rappellerai le bon Camillo que je proclame un homme loyal et humain; car, poussé par ma jalousie aux pensées sanguinaires et à la vengeance, j'avais choisi Camillo pour le ministre chargé d'empoisonner mon ami Polixenes, et cela aurait été fait si l'âme honnête de Camillo n'eût retardé mes ordres précipités, quoique je l'eusse menacé de la mort s'il ne les exécutait pas et que je l'eusse amorcé par la promesse d'une récompense s'il les exécutait. Camillo, très-humain et rempli d'honneur, a dévoilé mes trames à mon hôte royal; il a dit adieu à sa position à notre cour, qui, vous le savez, était grande, et sans autre richesse que son honneur, il a remis sa personne au hasard de toutes les incertitudes. Comme il brille à côté de ma rouille! et comme sa piété fait paraître mes actes plus noirs encore!

Rentre PAULINE.

PAULINE. — O malheureux jour! Oh! coupez mon corset, ou mon cœur, en le faisant éclater, va se briser aussi!

PREMIER SEIGNEUR. — Qu'est-ce c'est que cet accès, ma bonne Dame?

PAULINE. — Quels tourments étudiés tiens tu en réserve pour moi, tyran? Quelles roues? quels chevalets? quels bûchers? quel supplice d'écorchement? quelle cuisson par l'huile ou le plomb? quelle torture ancienne ou nouvelle devrai-je subir, moi dont chaque mot me mérite de faire connaissance avec ce que tu peux inventer de pire? Ces lubies de ta tyrannie travaillant de concert avec ta jalousie, lubies qui seraient trop futiles pour des enfants, trop naïves et trop absurdes pour des filles de neuf ans, — oh! pense à ce qu'elles ont fait, et puis deviens fou aussitôt, fou à lier! car toutes tes extravagances passées n'étaient que les germes de ce qui arrive. Tu as trahi Polixenes, ce n'était rien, car cela n'a servi qu'à te montrer un fou inconstant et noirement ingrat; tu as voulu empoisonner l'honneur du bon Camillo pour lui faire tuer un roi, ce n'était rien encore : pauvres crimes en vérité, car de plus monstrueux attendaient leur tour, et parmi ceux-là je compte encore pour rien ou presque rien, le fait d'avoir fait jeter aux corbeaux ta petite fille à la mamelle, quoique un diable eût versé des larmes de ses yeux de feu, avant de faire cela; on ne doit pas non plus mettre directement à ta charge la mort du jeune prince, dont les sentiments d'honneur, si élevés pour quelqu'un de si jeune, ont brisé le cœur qui s'est vu forcé de comprendre qu'un père brutal et insensé flétrissait sa gracieuse mère; non, cela ne doit pas être mis à ta charge : mais cette dernière catastrophe.... — ô Seigneurs, lorsque j'aurai parlé, criez, *Malheur!* — la reine, la reine, la plus douce, la plus précieuse des créatures, est morte, et le ciel n'a pas encore fait tomber sa vengeance.

PREMIER SEIGNEUR. — Les dieux nous en préservent!

PAULINE. — Je dis qu'elle est morte et je le jurerai. Si, ni paroles, ni serments ne peuvent vous convaincre, allez et voyez : si vous pouvez ramener la couleur sur ses lèvres, l'éclat dans ses yeux, la chaleur dans ses membres extérieurs, la respiration dans sa poitrine, je vous servirai comme je servirais les dieux. Mais, ô toi, tyran, ne te repens pas de ces choses, car elles sont trop lourdes pour que toutes tes pénitences puissent les soulever : en conséquence, livre-toi au seul

désespoir. Quand tu plierais mille genoux, pendant dix mille ans consécutifs, nu, dans le jeûne, sur une montagne stérile, au sein d'un éternel hiver et d'une perpétuelle tempête, tu ne pourrais pas décider les dieux à regarder là où tu serais.

LEONTES. — Continue, continue : tu ne peux pas trop parler; j'ai mérité que toutes les langues m'adressent leurs plus amères paroles.

PREMIER SEIGNEUR. — Plus un mot; quel que soit l'état des choses, vous avez fait une faute en parlant si audacieusement.

PAULINE. — J'en suis affligée. Toutes les fautes que je fais, lorsque je viens à les connaître, je m'en repens. Hélas, j'ai trop obéi à la téméraire sensibilité d'une femme! il est touché à son noble cœur. Ce qui est perdu et ce qui est sans espoir doit être un chagrin passé: que mes imprécations ne vous affligent pas; je vous supplie plutôt de me faire punir, pour vous avoir rappelé ce que vous devriez oublier. Allons, mon bon Suzerain, — Sire, royal Sire, pardonnez à une femme insensée : l'amour que je portais à votre reine... allons, voilà que je suis folle encore une fois! Je ne vous parlerai plus d'elle ni de vos enfants; je ne vous rappellerai pas mon époux, qui est perdu aussi : rassemblez toute votre résignation et je ne dirai plus rien.

LEONTES. — Tu n'as que bien parlé puisque tu n'as que trop véridiquement parlé, et j'accepte plus volontiers tes reproches que je n'accepterais ta pitié. Je t'en prie, conduis-moi auprès des cadavres de ma reine et de mon fils. Un seul tombeau sur lequel, à notre honte perpétuelle, seront gravées les causes de leur mort, les enfermera tous deux. Chaque jour, je visiterai la chapelle où ils dormiront; y répandre des larmes sera ma consolation, et aussi longtemps que la nature me permettra l'exercice de cette expiation, aussi longtemps je fais serment de l'accomplir chaque jour. Viens et conduis-moi vers ce spectacle de douleurs. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

EN BOHÊME. — Une contrée déserte près de la mer.

Entre ANTIGONUS *avec l'enfant et un* MARIN.

ANTIGONUS. — Tu es certain, alors, que notre vaisseau a touché les déserts de la Bohême?

LE MARIN. — Oui, Monseigneur, et je crains que nous n'ayons débarqué en mauvais temps; le ciel a l'air de mauvaise humeur et menace de se fâcher tout à l'heure. Sur ma conscience, les cieux sont courroucés de ce que nous devons faire et nous regardent de travers.

ANTIGONUS. — Que leur sainte volonté soit faite! Va, rends-toi à bord; veille à ta barque; je ne mettrai pas longtemps à te rejoindre.

LE MARIN. — Dépêchez-vous le plus possible et n'allez pas trop avant dans les terres : il est probable que nous allons avoir un gros temps; en outre, cet endroit est célèbre pour les bêtes de proie qui l'habitent.

ANTIGONUS. — Retourne-t'en; je te rejoins immédiatement.

LE MARIN. — Je suis enchanté de tout mon cœur d'être ainsi débarrassé de cette affaire.

(*Il sort.*)

ANTIGONUS. — Viens, pauvre enfantelet. J'ai ouï dire, sans le croire, que les esprits des morts pouvaient revenir : si une telle chose est vraie, ta mère m'est apparue la nuit dernière, car jamais sommeil ne fut plus semblable à la veille. Vers moi s'est avancée une créature, la tête tantôt penchée d'un côté, tantôt d'un autre; jamais je n'ai vu vase de douleur si rempli et si noble: sous ses voiles chastes et blancs, pareille à la sainteté elle-même, elle s'est approchée de la cabine où j'étais couché, s'est inclinée trois fois vers moi, et comme elle ouvrait la bouche avec effort pour commencer quelque discours, ses yeux sont devenus deux fontaines : l'accès de larmes une fois passé, ces paroles se sont échappées de ses lèvres : « Bon Antigonus, puisque la fatalité, en dépit de tes plus généreuses dispositions, t'a désigné pour le ministre chargé d'exposer mon enfant à l'abandon, ainsi que tu as dû le jurer, il est en Bohême des régions assez éloignées; vas-y pleurer et laisses-y l'enfant à ses cris, et comme il est tenu comme perdu pour toujours, appelle-le, je t'en prie, Perdita. Pour cette laide affaire, qui t'a été imposée par mon Seigneur, tu ne reverras jamais plus ta femme Pauline : » et alors elle s'est fondue dans l'air en gémissant. Très-effrayé, je suis peu à peu revenu à moi, et il m'a semblé que c'était une réalité et non un rêve. Les rêves sont des bêtises; cependant, pour cette fois, je veux me laisser diriger par celui-là comme un simple superstitieux. Parbleu, je crois qu'Hermione a souffert la mort et que cet enfant étant réellement la progéniture du roi Polixenes, Apol-

lon a voulu qu'il fût exposé sur le territoire de son père légitime, soit pour y vivre, soit pour y mourir. Fleur, puisses-tu grandir ici en prospérité! (*Il dépose l'enfant à terre.*) Repose ici; voici ta lettre de reconnaissance (*il pose un paquet à terre*): et voici, gentille enfant, qui pourra servir à t'élever et rester en ta possession, s'il plaît à la fortune. La tempête commence. Pauvre malheureuse qui, pour la faute de ta mère, es ainsi exposée à l'abandon et à tout ce qui peut advenir! Je ne puis pleurer, mais mon cœur saigne : ô combien maudit je suis, d'être, par serment, obligé à cette action! Adieu! le jour s'assombrit de plus en plus : tu vas avoir probablement un chant de berceuse un peu trop rude : je n'ai jamais vu les cieux si sombres en plein jour. (*On entend des bruits de chasse et des rugissements.*) Une clameur sauvage! puissé-je heureusement retourner à bord! (*Il voit un ours.*) Voilà l'animal poursuivi! je suis perdu pour toujours!

(*Il s'enfuit poursuivi par l'ours.*)

Entre UN VIEUX BERGER.

Le berger. — Je voudrais qu'il n'y eût pas d'âge entre dix et vingt-trois ans ou que la jeunesse sommeillât tout le temps de l'intervalle; car, entre les deux âges, il n'y a rien que filles engrossées, vieillards bafoués, voleries et batailles. Entendez-vous ce tapage? dites-moi s'il y a d'autres gens que des cerveaux brûlés de dix-neuf et vingt-deux ans qui chasseraient par ce temps-ci? Ils ont fait fuir deux des meilleurs moutons, que le loup trouvera, je le crains, plutôt que leur maître; si j'ai chance de les trouver quelque part, c'est sur le bord de la mer où ils se seront mis à brouter le lierre. (*Apercevant l'enfant.*) Bonne fortune, est-ce une occasion que ta faveur me présente? Qu'avons-nous là? Bonté divine! un marmot, un très-joli marmot! Est-ce un garçon ou une fille? je me le demande. C'est une jolie petite, une très-jolie petite : à coup sûr, c'est le fruit de quelque escapade; quoique je ne sois pas un homme de livres, je puis lire cependant sur cet enfant l'escapade de quelque femme de chambre. Ça aura été quelque ouvrage d'escalier, de dessus de coffre ou de derrière de porte : ceux qui ont engendré le pauvre être que voilà avaient plus chaud que lui. Je vais la ramasser par pitié; cependant, j'attendrai jusqu'à ce que mon fils soit venu; il buchait, il n'y a qu'un instant. Ohé, ho!

Le niais, *dans le lointain.* — Ohé, ho!

Le berger. — Comment, tu es si près que cela? Si tu veux voir une chose dont tu parleras encore quand tu seras mort et pourri, viens ici.

Entre LE NIAIS.

Le berger. — Eh bien, qu'as-tu donc, mon garçon?

Le niais. — Oh, j'ai vu deux spectacles sur mer et sur terre! mais, je ne dois pas dire que c'est une mer, car c'est maintenant le ciel : entre la mer et le firmament, vous ne pourriez pas mettre une pointe d'aiguille.

Le berger. — Quoi, mon garçon, qu'est-ce que c'est?

Le niais. — Je voudrais seulement que vous vissiez comme elle s'emporte, comme elle est en colère, comme elle empoigne le rivage! mais ce n'est pas la question. Oh! c'était le cri le plus lamentable, celui de ces pauvres âmes! Quelquefois on les voyait et puis on ne les voyait plus; tantôt le vaisseau allait percer la lune de son grand mât et tantôt il était avalé dans l'écume et le mouvement de l'eau, comme si vous jetiez un bouchon dans un tonneau. Et maintenant, pour en venir au service de terre, il fallait voir comme l'ours lui a enlevé l'os de l'épaule, comme il criait en m'appelant au secours et en disant que son nom était Antigonus et qu'il était un gentilhomme! Mais, pour en finir avec le vaisseau, il fallait voir la mer l'avaler comme un morceau de sucre; mais, d'abord, il fallait entendre comme les pauvres âmes hurlaient et comme la mer se moquait d'eux, et puis il fallait entendre comme le pauvre gentilhomme hurlait et comme l'ours se moquait de lui, et comme les uns et les autres hurlaient plus fort que la mer et la tempête.

Le berger. — Nom de la miséricorde! quand as-tu vu cela, mon garçon?

Le niais. — A la minute, à la minute, il n'y a pas un clin d'œil que je l'ai vu : les hommes ne sont pas encore froids sous l'eau et l'ours n'a pas encore à moitié dîné du gentilhomme; il y est encore maintenant.

Le berger. — Comme j'aurais voulu être là pour porter secours au vieillard!

Le niais. — J'aurais voulu que vous fussiez près du navire pour lui porter secours; là, votre charité aurait perdu pied.

Le berger. — Tristes affaires! tristes affaires! mais regarde ici, garçon. Maintenant, félicite-

Le niais. Qu'est-ce donc? tu ne peux pas te tenir droit?
Autolycus. Doucement, mon cher Monsieur; mon bon Monsieur, doucement. (Acte IV, sc. II.)

toi; tu as rencontré des choses agonisantes, moi des choses nouvellement nées. Voilà une chose à voir! regarde, c'est une robe de baptême pour l'enfant d'un noble. Regarde ici; ramasse, ramasse, mon garçon; ouvre cela. Voyons : on m'avait dit que les fées me rendraient riche; c'est quelque enfant volé par elles. Ouvre cela: qu'y a-t-il dedans, mon garçon?

Le niais. — Vous êtes un vieillard fortuné, si les péchés de votre jeunesse vous sont pardonnés, vous allez vivre heureux. De l'or! tout or!

Le berger. — C'est de l'or des fées, mon garçon, et cela se verra bien : enlève-le et tiens-le bien fermé; au logis, au logis, par le plus court chemin. Nous sommes heureux, mon garçon, et pour l'être toujours, il ne s'agit que de garder le secret. Que nos moutons aillent où ils voudront : allons, mon bon garçon, au logis, par le plus court.

Le niais. — Allez-vous-en tout droit par le plus court avec vos trouvailles. Je vais aller voir si l'ours en a fini avec le gentilhomme et combien il en a mangé : ils ne sont jamais méchants que lorsqu'ils sont affamés; s'il reste quelque chose de lui, je l'enterrerai.

Le berger. — C'est une bonne action. Si par ce qui reste de lui, tu peux reconnaître ce qu'il est, tu viendras me chercher pour me le mener voir.

Le niais. — Oui, parbleu, et vous m'aiderez à le mettre en terre.

Le berger. — C'est un heureux jour, mon garçon, et nous devons en montrer notre reconnaissance par de bonnes actions. (*Ils sortent.*)

ACTE IV

Entre LE TEMPS, *faisant le personnage du chœur.*

LE TEMPS.

Moi, qui plais à quelques hommes, qui les éprouve tous, qui suis à la fois la joie et la terreur des bons et des méchants, qui crée et dévoile l'erreur, il me convient à cette heure, en ma qualité de Temps, de faire usage de mes ailes. N'en veuillez comme d'un crime ni à moi, ni à mon vol rapide, si je glisse par-dessus seize années, et si je passe, sans les décrire, sur les événements de ce vaste intervalle, puisqu'il est en mon pouvoir de renverser toute loi et, dans une seule de ces heures engendrées de moi, de planter et de déraciner la coutume. Permettez-moi d'être ce que j'étais avant que l'ordre social le plus ancien fût établi, ou que l'ordre social le plus récent fût accepté. Je suis le témoin des époques qui les engendrèrent; je serai le témoin des plus jeunes choses qui règnent à cette heure, et je rendrai cet éclat du présent aussi suranné que mon conte vous le semble aujourd'hui. Votre patience me permettant cette licence, je retourne mon sablier et je fais faire un grand saut à mon drame; ce sera comme si vous aviez dormi ces années d'intervalle. Laissant Leontes et les conséquences de sa folle jalousie, conséquences si désastreuses qu'il s'enferme dans la solitude, imaginez, aimables spectateurs, que je suis maintenant dans la belle Bohême, et rappelez-vous que je vous mentionnai un fils du roi; je lui donne à présent le nom de Florizel; puis, je me hâte de vous parler de Perdita, qui a grandi, avec une grâce égale à l'admiration qu'elle inspire. Ses aventures ultérieures, je ne veux pas vous les révéler; vous connaîtrez les nouvelles du Temps à mesure qu'elles se succéderont. La fille d'un berger, sa vie présente et ses aventures ultérieures, voilà l'argument de l'histoire que le Temps va vous présenter. Accordez-moi cette liberté, s'il vous est arrivé parfois de plus mal employer vos heures; si cela ne vous est pas arrivé, le Temps vous le dit lui-même, il souhaite que dans l'avenir vous ne les employiez jamais plus mal.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Bohême. — Un appartement dans le palais de Polixenes.

Entrent POLIXENES *et* CAMILLO.

POLIXENES. — Je t'en prie, mon bon Camillo, ne me presse pas davantage : te refuser quelque chose est pour moi une souffrance, t'accorder cela est pour moi la mort.

CAMILLO. — Il y a quinze ans que je n'ai vu ma patrie, et quoique j'aie respiré l'air de l'étranger pendant la plus grande partie de ma vie, c'est dans mon pays que je voudrais déposer mes os. En outre, mon maître, le roi repentant, m'a fait demander; je pourrais apporter peut-être quelques soulagements aux chagrins de son cœur, ou du moins je me flatte de cette espérance, ce qui est un second motif qui m'éperonne à partir.

POLIXENES. — Si tu m'aimes, Camillo, n'efface pas tes services passés en me laissant ainsi maintenant : ce besoin que j'ai de toi, c'est ton propre mérite qui l'a créé; mieux eût valu ne jamais te posséder, que de te perdre ainsi. Tu m'as engagé des affaires que toi seul peux suffisamment bien mener à bonne fin; il te faut donc rester pour les exécuter ou bien emporter avec toi les services mêmes que tu m'as rendus. Si je ne les ai pas assez récompensés, et je ne saurais trop les récompenser, ma seule étude sera de t'en montrer ma reconnaissance, et j'en retirerai le profit de resserrer encore notre amitié. Je te prie de ne plus me parler de la Sicile, cette fatale contrée, dont le nom seul me flagelle par le souvenir de ce roi repentant comme tu l'appelles, de mon royal frère, aujourd'hui réconcilié avec moi; même aujourd'hui, les pertes qu'il a faites de sa très-précieuse reine et de ses enfants me touchent comme au premier jour. Dis-moi, depuis quand as-tu vu le prince Florizel, mon fils? Les rois ne sont pas moins malheureux, lorsqu'ils ont des rejetons indignes d'eux, qu'ils ne le sont de les perdre lorsqu'ils ont pu reconnaître leurs vertus.

CAMILLO. — Sire, il y a trois jours que je n'ai

vu le prince. Quelles nouvelles et plus heureuses affaires l'occupent maintenant, je n'en sais rien; mais j'ai eu l'occasion de remarquer plusieurs fois que, depuis quelque temps, il s'absente fréquemment de la cour et qu'il se montre moins assidu qu'autrefois à ses exercices de prince.

Polixenes. — J'ai fait la même remarque, Camillo, et non sans quelque inquiétude; d'autant que des espions à mon service, qui surveillent ses démarches durant ses absences, m'ont appris qu'il ne sort presque plus de la maison d'un très-simple berger, un homme, disent-ils, qui, au grand étonnement de ses voisins, s'est élevé de rien à un état d'incroyable aisance.

Camillo. — Sire, j'ai entendu parler d'un homme de ce genre qui possède une fille d'une très-rare distinction, et dont la renommée s'est étendue plus loin qu'on ne pourrait l'attendre d'une réputation commencée dans une telle chaumière.

Polixenes. — Ce que tu me dis fait aussi partie des nouvelles qu'on m'apprend; je crains bien que ce ne soit là l'amorce qui attire notre fils dans ce lieu. Tu m'y accompagneras, nous déguiserons ce que nous sommes, et nous questionnerons le berger; il ne nous sera, sans doute, pas bien difficile de tirer de sa simplicité les motifs des visites de mon fils. Je t'en prie, sois pour le moment mon associé dans cette affaire et mets de côté la pensée de la Sicile.

Camillo. — J'obéis volontiers à vos ordres.

Polixenes. — Mon excellent Camillo! Il faut nous déguiser. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

En Bohême. — Une route près de la chaumière du berger.

Entre AUTOLYCUS, *chantant.*

Quand les asphodèles commencent à percer,
— Avec un ohé! la fillette vient à la vallée, —
C'est alors le plus doux de l'année,
Car le sang rouge du printemps triomphe des pâleurs de l'hiver.

La chemise blanche qui sèche sur la haie,
— Avec un ohé! les doux oiseaux, oh! comme ils chantent! —
Aiguise mon appétit de vol,
Car un quartaut d'ale est un régal de roi.

L'alouette qui chante tirra-lirra,
— Avec un ohé! la grive et le geai, —
Voilà mes chansons d'été pour moi et mes catins,
Pendant que nous nous couchons en folâtrant dans le foin.

J'ai servi le prince Florizel, et dans mon temps, j'ai porté du velours à trois poils; mais, maintenant, je suis hors de service. (*Il chante :*)

Mais, pleurerai-je pour cela, ma chère?
La pâle lune brille de nuit;
Et lorsque j'erre d'ici, de là,
Je marche parfaitement droit.

Si les chaudronniers ont permission de vivre
Et de porter le sac en peau de truie,
Alors, je puis bien établir mon compte,
Et le déclarer dans les ceps.

Je trafique dans les grands draps de lit; pour le menu linge, veillez sur lui quand le milan fait son nid. Mon père me nomma Autolycus, lequel Autolycus ayant été mis bas, comme moi, sous l'influence de Mercure, fut également un chipeur de bagatelles sans importance. C'est grâce aux dés et aux filles que je suis harnaché comme vous voyez, et je tire mon revenu de toutes petites filouteries. La potence et les entreprises de grandes routes sont trop fortes pour moi; volées de coups et pendaison me sont des terreurs; quant à la vie à venir, j'en endors en moi la pensée. — Une prise! une prise!

Entre LE NIAIS.

Le niais. — Voyons : onze moutons rendent vingt-huit livres de laine; chaque vingt-huit livres rapportent une livre sterling et quelques shillings : quinze cents moutons tondus, à quelle somme monte la laine?

Autolycus, *à part.* — Si le filet tient, le dindon est à moi.

Le niais. — Je ne peux pas m'en tirer sans une coche. Voyons; qu'est-ce que je dois acheter pour notre fête de la tonte des moutons? (*Il lit :*) « Trois livres de sucre; cinq livres de raisins confits; du riz... » Qu'est-ce que ma sœur veut faire de riz? peu importe, puisque mon père l'a nommée maîtresse de la fête et qu'elle le met en note. Elle vous a fait vingt-quatre bouquets pour les tondeurs, tous chanteurs à trois parties et très-bons chanteurs; mais, la plupart sont des ténors et

des basses; il n'y a parmi eux qu'un puritain, et celui-là chante des psaumes sur des airs de cornemusette. Il me faut du safran pour donner de la couleur à nos pâtés de poires doyennées, du macis, des dates, — non, il n'en faut pas, cela n'est pas sur ma note (*il lit*) : — « noix muscades, sept; une racine ou deux de gingembre; » mais ça, je puis demander qu'on me le donne; « quatre livres de prunes, et autant de raisins séchés au soleil. »

Autolycus, *se traînant à terre.* — Ah! pourquoi suis-je jamais né!

Le niais. — Merci de moi!

Autolycus. — Oh! secourez-moi, secourez-moi! Enlevez-moi seulement ces haillons, et puis la mort, la mort!

Le niais. — Hélas, pauvre âme! il vaudrait mieux qu'on t'ajoutât d'autres haillons que de t'enlever ceux que tu as.

Autolycus. — Oh! Monsieur, leur sordidité m'offense plus que les coups que j'ai reçus, lesquels étaient solides et se comptent par millions.

Le niais. — Hélas, pauvre âme! un million de coups cela doit faire une lourde charge.

Autolycus. — Je suis volé et battu, Monsieur; on m'a pris mes habits et mon argent et on m'a revêtu de ces détestables guenilles.

Le niais. — Qui a fait cela? un cavalier ou un piéton?

Autolycus. — Un piéton, mon doux Monsieur, un piéton.

Le niais. — En effet, ce doit être un piéton, s'il faut en juger par les habits qu'il t'a laissés; si c'est là le vêtement d'un cavalier, il a vu de très-chauds services. Tends-moi ta main et je vais t'aider : allons, tends-moi ta main. (*Il l'aide à se relever.*)

Autolycus. — Oh! doucement, mon bon Monsieur. Oh!

Le niais. — Hélas, pauvre âme!

Autolycus. — Oh! mon bon Monsieur, doucement, mon bon Monsieur; je crains, Monsieur, que mon omoplate ne soit démise.

Le niais. — Qu'est-ce donc? tu ne peux pas te tenir droit?

Autolycus. — Doucement, mon cher Monsieur; (*il fouille ses poches*) mon bon Monsieur, doucement. Vous m'avez rendu un charitable service.

Le niais. — As-tu besoin de quelque argent? J'ai un peu d'argent à ta disposition.

Autolycus. — Non, mon bon et aimable Monsieur; non, Monsieur, je vous en supplie : j'ai un parent chez lequel j'allais, qui n'est pas à plus de trois quarts de mille d'ici; j'aurai chez lui de l'argent et toutes les choses dont j'ai besoin. Ne m'offrez pas d'argent, je vous en prie, cela me fend le cœur.

Le niais. — Quelle espèce d'homme est-ce que celui qui t'a volé?

Autolycus. — Un compère, Monsieur, que j'ai connu colporteur de jeux de *Trou-Madame:* je l'ai connu autrefois domestique du prince; je ne pourrais vous dire, mon bon Monsieur, pour laquelle de ses vertus c'était, mais il a été certainement chassé de la cour à coups de fouet.

Le niais. — Pour lequel de ses vices, vous voulez dire; il n'y a pas de vertu qu'on chasse de la cour à coups de fouet : à la cour, on caresse la vertu pour l'y faire rester, et cependant c'est à grand peine qu'elle consent à y séjourner.

Autolycus. — De ses vices, c'est ce que je voulais dire, Monsieur. Je connais parfaitement cet homme : il a été depuis montreur de singes; puis porteur d'assignations, huissier; puis il a obtenu la permission de monter des marionnettes pour jouer *l'Enfant prodigue*, et il a épousé la femme d'un chaudronnier à un mille environ de l'endroit où sont mes terres et mes biens, et après avoir passé par diverses méchantes professions, il n'a fini par s'établir que dans celle de coquin : quelques personnes l'appellent Autolycus.

Le niais. — La peste t'étouffe! filou, sur ma vie, filou! Il hante les féeries, les foires et les combats d'ours.

Autolycus. — Très-vrai, Monsieur; c'est lui-même, Monsieur; c'est le coquin qui m'a mis dans cet accoutrement.

Le niais. — Il n'y a pas un coquin plus poltron dans toute la Bohême; si vous lui aviez seulement fait les gros yeux et si vous aviez craché dessus, il se serait sauvé.

Autolycus. — Je dois vous confesser, Monsieur, que je ne suis pas un batailleur; je manque de cœur, de ce côté, et cela il le savait, je le lui garantis.

Le niais. — Comment allez-vous maintenant?

Autolycus. — Mon doux Monsieur, beaucoup mieux que je n'allais; je puis me tenir debout et marcher : je prendrai même congé de vous, et je m'en irai à petits pas chez mon parent.

Le niais. — Te mettrai-je sur ta route?

PERDITA. Ce sont les fleurs du milieu de l'été, et je crois qu'on les donne aux hommes d'âge moyen. Vous êtes les très-bien venus. (Acte IV, sc. III.)

AUTOLYCUS. — Non, Monsieur de bonne mine; non, mon doux Monsieur.

LE NIAIS. — Alors porte-toi bien; il faut que j'aille acheter des épices pour notre tonte des moutons.

AUTOLYCUS. — Heureuse chance, mon doux Monsieur! (*Sort le Niais.*) Votre bourse n'a plus assez de *braise* pour acheter vos épices. J'irai moi aussi à votre tonte des moutons; si je ne réussis pas à faire produire une seconde filouterie à celle-là et à faire des tondeurs autant de moutons, que mon nom soit effacé de la liste des vagabonds et placé sur les registres de la vertu!

(*Il chante.*)

Trottons, trottons le long du sentier
Et prenons la joyeuse humeur, ah!
Un cœur joyeux marche tout le jour,
Un cœur triste au bout d'un mile est las, ah!

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

En Bohême. — Une avenue devant la chaumière du berger.

Entrent FLORIZEL *et* PERDITA.

FLORIZEL. — Ces vêtements inaccoutumés donnent la vie à chaque partie de vous-même; vous n'êtes plus une bergère, mais Flore se présentant à l'entrée d'avril. Votre fête de la tonte des moutons est comme une réunion de petits dieux et vous en êtes la reine.

PERDITA. — Messire, mon gracieux Seigneur, il ne me convient pas de vous gronder de vos

folies, — oh! pardonnez-moi, de les mentionner! — Votre haute personne, gracieux point de mire des regards de la nation, vous avez éclipsé son éclat sous les habits d'un pâtre, et moi, pauvre et humble fille, vous m'avez parée tout à fait comme une déesse : n'était que dans nos fêtes, la folie règne à chaque table, et que nos convives ont l'habitude d'en assaisonner leur repas, je rougirais de vous voir ainsi accoutré; je crois que je m'évanouirais presque à la pensée de vous servir de miroir.

Florizel. — Je bénis le jour où mon bon faucon prit son vol à travers les champs de ton père.

Perdita. — Puisse Jupiter vous donner raison de bénir ce jour! La différence qui est entre nous engendre en moi la crainte; votre grandeur n'a pas été habituée à craindre, elle. En ce moment même, je tremble en pensant que votre père, par suite de quelque accident, pourrait passer par ici, comme cela vous est arrivé. Oh! les destinées! Quelle mine ferait-il en voyant son noble ouvrage si pauvrement relié? que dirait-il? et comment soutiendrais-je la sévérité de sa présence sous mes colifichets d'emprunt?

Florizel. — N'aie que des pressentiments joyeux. Les dieux eux-mêmes, humiliant leurs divinités sous le pouvoir de l'amour, ont revêtu des formes de bêtes : Jupiter se fit taureau et mugit; le vert Neptune se fit bélier et bêla; et le dieu vêtu de feu, Apollon, à la chevelure dorée, se fit un humble et pauvre berger, comme celui que je parais être maintenant : jamais ils n'entreprirent leurs métamorphoses pour une créature d'une plus rare beauté, ni pour un but si chaste, puisque mes désirs ne courent pas plus vite que mon honneur et que ma passion n'est pas plus ardente que ma foi.

Perdita. — Oh! Messire, votre résolution ne pourra pas tenir lorsqu'elle rencontrera, comme il faut s'y attendre, l'opposition du pouvoir du roi; alors une de ces deux alternatives se présentera nécessairement : ou il vous faudra abandonner ce dessein, ou il me faudra abandonner la vie.

Florizel. — O très-chère Perdita, je t'en prie, n'obscurcis pas la joie de la fête par ces appréhensions exagérées : ou je t'appartiendrai, ma belle, ou je n'appartiendrai plus à mon père; car si je ne suis pas à toi, je ne puis être à moi-même, ni être rien pour personne : j'y suis bien résolu, quand bien même la destinée dirait non. Soyez gaie, ma charmante! étouffez ces pensées-là avec le spectacle de la première chose venue que vos yeux vont rencontrer. Vos hôtes s'avancent : faites aussi bonne contenance que si nous étions au jour de la célébration de ce mariage par lequel nous avons juré de nous unir.

Perdita. — O dame Fortune, sois-nous propice!

Florizel. — Voyez, vos hôtes approchent : apprêtez-vous à les entretenir avec entrain et soyons pétillants de gaieté.

Entrent LE BERGER; POLIXENES *et* CAMILLO *déguisés;* LE NIAIS, MOPSA, DORCAS *et autres bergers et bergères.*

Le Berger. — Fi, ma fille! Lorsque ma vieille femme vivait, elle était en ce jour à la fois pannetier, sommelier, cuisinier, à la fois dame et servante : elle fêtait tout le monde, elle servait tout le monde; elle chantait sa chanson et faisait son tour de danse; tantôt ici au plus haut bout de la table, tantôt là au milieu; sur l'épaule de celui-ci ou de celui-là; le visage en feu à force de se remuer, et lorsque pour éteindre cette chaleur, elle prenait quelque breuvage, elle en offrait un coup à chacun. Vous vous tenez à l'écart comme si vous étiez une des invitées et non l'hôtesse de la compagnie : je vous en prie, souhaitez la bienvenue à ces amis inconnus; car, c'est un moyen de nous rendre plus amis, plus intimes. Allons, éteignez-moi ces rougeurs, et présentez-vous pour ce que vous êtes, la maîtresse de la fête : avancez, et souhaitez-moi la bienvenue à vos tondeurs, si vous voulez que votre bon troupeau prospère.

Perdita *à* Polixenes. — Monsieur, soyez le bienvenu! C'est la volonté de mon père que je prenne sur moi la direction de la fête. (*à Camillo*) Vous êtes le bienvenu, Monsieur! Donnez-moi ces fleurs qui sont là, Dorcas. Respectables messieurs, voici pour vous du romarin et de la rue; ces fleurs gardent tout le long de l'hiver leurs couleurs et leurs parfums : que la grâce et le souvenir soient avec vous deux et soyez les bienvenus à notre fête!

Polixenes. — Bergère, et vous en êtes une belle, c'est justement que vous associez nos âges avec ces fleurs de l'hiver.

Perdita. — Monsieur, l'année commençant à devenir vieille, — elle n'en est encore ni à l'agonie de l'été, ni à la naissance du tremblant hiver, — les fleurs les plus belles de la saison sont les œillets

et les giroflées bigarrées que quelques personnes appellent des bâtardes de la nature : notre jardin rustique ne porte pas de telles fleurs, et je ne me soucie pas d'y en faire pousser.

Polixenes. — Et pourquoi les négligez-vous, charmante jeune fille?

Perdita. — Parce que j'ai entendu dire qu'il est un art qui pour les bigarrer partage avec la grande mère nature.

Polixenes. — Supposons que cela soit; la nature ne peut cependant être améliorée par aucun moyen qui ne soit encore son ouvrage; ainsi, au-dessus de cet art qui, dites-vous, ajoute à la nature, il est un art que crée la nature. Vous savez, douce jeune fille, qu'on marie à un tronc sauvage une greffe plus délicate et que nous faisons concevoir une écorce de basse espèce par un bourgeon de plus noble extraction : c'est là un art qui corrige la nature, qui la change plutôt; mais cet art lui-même est la nature.

Perdita. — C'est vrai.

Polixenes. — Donc, enrichissez votre jardin de giroflées et ne les appelez pas bâtardes.

Perdita. — Je ne mettrai pas le plantoir en terre pour en faire pousser une seule; pas plus que je ne voudrais, si j'étais fardée, que ce jeune homme-ci, dît : cela est bien, et désirât me rendre mère seulement pour ce fait. Voici des fleurs pour vous : la chaude lavande, la menthe, la sarriette, la marjolaine, le souci qui se couche avec le soleil et qui se lève en pleurant avec lui : ce sont les fleurs du milieu de l'été, et je crois qu'on les donne aux hommes d'âge moyen. Vous êtes les très-bien venus.

Camillo. — Si je faisais partie de votre troupeau, je cesserais de brouter et je vivrais de vous regarder.

Perdita. — Hélas! vous seriez bientôt si maigre que les vents de janvier vous souffleraient à travers le corps de part en part. — Maintenant, mon très-bel ami, je voudrais avoir quelques-unes des fleurs du printemps qui peuvent convenir à votre âge, et au vôtre, et au vôtre à vous aussi qui portez encore sur vos tiges immaculées le bouton de votre virginité. O Proserpine, que n'ai-je aujourd'hui les fleurs, qu'effrayée tu laissas tomber du char de Pluton! les asphodèles qui arrivent avant que l'hirondelle ose se montrer et qui captivent les vents de Mars par leur beauté; les violettes, sombres mais plus douces que les cils des yeux de Junon ou que l'haleine de Cythérée; les pâles primevères qui meurent sans avoir été mariées, avant de pouvoir contempler le brillant Phébus dans sa force, maladie très-commune chez les jeunes filles; les hautes primevères et l'impériale; des lis de tout genre, et dans le nombre, l'iris! Oh! voilà les fleurs que je voudrais pour en faire des guirlandes, et pour vous enterrer dessous tout entier, tout entier, mon doux ami!

Florizel. — Comment, comme un corps?

Perdita. — Non, mais un gazon fait pour le repos et les jeux de l'amour; non pas comme un corps, ou si c'est comme un corps, comme un corps qui ne doit être enseveli que vivant et dans mes bras. Allons, prenez vos fleurs : il me semble que je joue comme j'ai vu jouer dans les pastorales de la Pentecôte : assurément, ces vêtements changent mes dispositions.

Florizel. — Ce que vous faites à l'instant même, vaut toujours mieux que ce que vous avez fait la minute précédente. Lorsque vous parlez, ma chérie, je voudrais vous entendre toujours parler; lorsque vous chantez, je voudrais que vous pussiez vendre et acheter, donner l'aumône, prier en chantant, et que vous pussiez ordonner vos affaires en chantant aussi. Lorsque vous dansez, je voudrais que vous fussiez une vague de la mer, afin que vous ne fissiez jamais rien que cela : vous mouvoir toujours, toujours, sans autre fonction que vous mouvoir. Vos manières de faire les choses, sont si parfaites dans leurs moindres détails, qu'elles transportent la couronne, de l'action que vous venez de faire à celle que vous faites, et rendent toutes vos actions reines tour à tour.

Perdita. — O Doriclès! vos louanges sont trop grandes, et si votre jeunesse et les rougeurs sincères qui la colorent loyalement ne m'assuraient pas avec franchise que vous êtes un berger sans fraude, il serait sage à moi de craindre, mon Doriclès, que vous ne me fissiez la cour pour le mauvais motif.

Florizel. — Je crois que vous n'avez pas plus de sujet de crainte que je n'ai d'envie de vous en donner. Mais venez, à notre danse, je vous prie : votre main, ma Perdita : ainsi s'accouplent les colombes qui ont l'intention de ne se quitter jamais.

Perdita. — J'en fais serment pour elles.

Polixenes. — Voici la plus jolie fille de basse extraction qui ait jamais foulé la pelouse : il n'est pas un de ses mouvements, une de ses expressions de physionomie qui n'ait une touche de quelque

chose de plus grand qu'elle-même et de trop noble pour ces lieux.

Camillo. — Il lui dit quelque chose qui attire la rougeur sur son visage : en toute vérité, c'est la reine des fromages et de la crème.

Le niais. — Allons, en avant la musique!

Dorcas. — Mopsa doit être votre maîtresse : pardi, ayez de l'ail pour corriger son baiser.

Mopsa. — Ah bien, voilà qui est joli!

Le niais. — Pas un mot, pas un mot; nous devons avoir des manières. Allons, en avant la musique!

(*Musique. — Ici une danse de bergers et de bergères.*)

Polixenes. — Je vous en prie, mon bon berger, quel est ce beau pâtre qui danse avec votre fille?

Le berger. — On l'appelle Doriclès et il se vante d'avoir de riches pâturages; je ne sais cela que par ses propres rapports et je le crois : il a l'air de quelqu'un qui dit vrai. Il dit qu'il aime ma fille et je le crois aussi, car jamais la lune ne s'est plus mirée dans l'eau que lui n'a regardé dans les yeux de ma fille, comme qui dirait pour y lire, et pour parler franchement, je crois qu'à un demi baiser près, où on ne saurait décider lequel aime mieux l'autre.

Polixenes. — Elle danse parfaitement.

Le berger. — C'est ainsi qu'elle fait toutes choses; quoique je le dise, il vaudrait mieux se taire là-dessus : si le jeune Doriclès la choisit, elle lui apportera une fortune dont il ne se doute pas.

Entre un domestique.

Le domestique. — Oh, maître, si vous entendiez seulement le colporteur qui est à la porte, vous n'auriez plus envie de danser sur le tambourin et le flageolet; non, la cornemuse elle-même ne pourrait pas vous remuer, il chante différents airs plus vite que vous ne compteriez de l'argent; il les débite comme s'il avait mangé des ballades, et toutes les oreilles se tendent pour écouter ses chansons.

Le niais. — Il ne pouvait venir plus à propos : qu'il approche. Moi, je raffole des ballades, pourvu que ce soit une histoire triste sur un air joyeux, ou une chose très-plaisante sur un air lamentable.

Le domestique. — Il a des chansons de toute taille pour hommes et pour femmes : il n'y a pas de modiste qui gante mieux ses pratiques ; il a les plus jolies chansons d'amour pour les filles, et des chansons sans ribauderie, ce qui est étrange, des chansons qui ont de délicats refrains de *Traderi dera* et *ding don don*, de *enlevez-la et bousculez-la*, et si quelque vaurien veut ouvrir la bouche pour y entendre malice, comme on dit, et pour introduire dans la chose un sale propos, il fait répondre à la fille : « *Fi, ne me faites pas de mal, bonhomme*, » elle s'en débarrasse et l'éconduit avec un « *Fi, ne me faites pas de mal, bonhomme.* »

Polixenes. — Voilà un fameux compère.

Le niais. — Tu me parles d'un compère qui a joliment de l'esprit, je t'en réponds. A-t-il des marchandises qui ne soient pas fanées?

Le domestique. — Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, plus d'agrafes et de lacets que tous les hommes de loi de Bohême n'en pourraient trouver dans leur savoir-faire, quand bien même ils y emploieraient toutes les *grosses* de leur étude : des rubans, du cadis, de la batiste, du linon; il chante leurs noms comme si c'était des dieux et des déesses; on prendrait une chemise pour un ange féminin, tant sa chanson recommande bien le poignet et le travail du devant.

Le niais. — Je t'en prie, fais-le venir et qu'il s'avance en chantant.

Perdita. — Avertis-le qu'il ait à ne pas user de mots licencieux dans ses chansons. (*Sort le domestique.*)

Le niais. — Vous avez de ces colporteurs qui ont plus d'esprit que vous ne penseriez, sœur.

Perdita. — Oui, bon frère, ou que je ne me soucie d'y penser.

Entre Autolycus, *chantant.*

Linon aussi blanc que neige;
Crêpe aussi noir que corbeau;
Gants aussi doux que roses de Damas;
Masques pour visages et pour nez;
Bracelets de perles, colliers d'ambre,
Parfums pour les chambres des dames;
Coiffes et corsages d'or,
Cadeaux de mes gars pour leurs belles;
Épingles et fers à plisser les collerettes;
Tout ce qu'il faut aux filles des pieds à la tête;
Venez m'acheter, venez; venez m'acheter, venez m'acheter;

AUTOLYCUS. Linon aussi blanc que neige;
Crêpe aussi noir que corbeau. (Acte IV, sc. III)

Achetez, garçons, ou vos maîtresses vont pleurer : Venez m'acheter.

Le niais. — Si je n'étais pas en galanterie avec Mopsa, tu n'obtiendrais pas d'argent de moi ; mais comme je suis dans son esclavage, cela entraînera aussi la captivité de quelques rubans et de quelques gants.

Mopsa. — Ils m'avaient été promis avant la fête ; mais ils ne viennent pas trop tard maintenant.

Dorcas. — Il vous a promis plus que cela, ou il y a des menteurs dans le monde.

Mopsa. — Il vous a payé tout ce qu'il vous avait promis à vous : peut-être même a-t-il payé davantage ; ce que vous rougirez d'avoir à lui rendre.

Le niais. — N'y a-t-il donc plus de manières parmi les filles? vont-elles donc maintenant retrousser leurs jupes par-dessus leurs têtes? n'avez-vous pas l'heure où l'on trait, celle où vous allez au lit, les moments où vous vous rencontrez au four, pour vous chuchoter ces secrets, sans aller les bavarder devant tous nos invités? C'est heureux qu'ils soient à chuchoter. Faites taire vos langues et pas un mot de plus.

Mopsa. — J'ai fini. Venez, vous m'aviez promis un collier et une paire de gants parfumés.

Le niais. — Est-ce que je ne t'ai pas dit comment j'avais été filouté en route et que j'avais perdu tout mon argent?

Autolycus. — C'est un fait, Monsieur, qu'il y a des filous dans les alentours et que par conséquent il convient de prendre garde.

Le niais. — N'aie pas peur, l'ami, tu ne perdras rien ici.

Autolycus. — Je l'espère bien, Monsieur, car j'ai ici plusieurs paquets d'importance.

Le niais. — Qu'as-tu là, des ballades?

Mopsa. — Je vous en prie, achetez-en quelques-unes : j'aime à la folie les ballades imprimées, car nous sommes sûrs alors qu'elles sont vraies.

Autolycus. — En voici une sur un air très-lamentable, où il est raconté comment la femme d'un usurier accoucha de vingt sacs d'argent à la fois et comment elle eut envie de manger des têtes de vipères et des crapauds sur le gril.

Mopsa. — Est-ce vrai, croyez-vous?

Autolycus. — Très-vrai, et il n y a qu'un mois de cela.

Dorcas. — Dieu me préserve d'épouser un usurier!

Autolycus. — Il y a le nom de la sage-femme, une madame Cancan, et ceux de cinq ou six honnêtes commères qui étaient présentes. Pourquoi voulez-vous que je colporte des mensonges?

Mopsa. — Je vous en prie, achetez-la.

Le niais. — Voyons, mets-la de côté : voyons encore d'autres ballades, nous achèterons les autres affaires tout à l'heure.

Autolycus. — Voici une autre ballade sur un poisson qui apparut à la côte, le mercredi, quatre-vingt d'avril, à quarante mille brasses au-dessus de l'eau et qui chanta cette ballade contre la dureté de cœur des filles : on pensa que c'était une femme qui avait été changée en poisson froid pour n'avoir pas voulu faire échange de chair avec quelqu'un qui l'aimait : la ballade est tout à fait lamentable et tout aussi vraie que lamentable.

Dorcas. — Est-ce vrai encore cela, croyez-vous?

Autolycus. — La vérité en est attestée par cinq juges de paix et par plus de témoins que ma balle ne pourrait en contenir.

Le niais. — Mettez-la aussi de côté : à une autre.

Autolycus. — Voici une ballade gaie, mais tout à fait jolie.

Mopsa. — Voyons-en quelques-unes de gaies.

Autolycus. — Pardi, celle-là est gaie au-delà de toute expression et se chante sur l'air de : « Deux filles faisaient la cour à un homme : » il n'y a pas une fille dans l'ouest qui ne la chante : elle est très-demandée, je vous assure.

Mopsa. — Nous pouvons la chanter toutes deux ; si tu veux faire une partie, tu vas entendre ; elle est en trois parties.

Dorcas. — Nous avons appris l'air, il y a un mois.

Autolycus. — Je puis faire ma partie ; vous savez, c'est mon métier. Allons, enlevez-moi ça.

CHANSON.

Autolycus. — Tirez-vous de là, car il faut que je parte ;
Pour aller où? il ne vous convient pas de le savoir.
Dorcas. — Où cela?
Mopsa. — Oh ! où cela ?
Dorcas. — Où ?
Mopsa. — Il est d'accord avec tes serments
Que tu me dises tous tes secrets.

DORCAS. — Moi aussi, laisse-moi aller où tu vas.
MOPSA. — Vas-tu à la grange ou au moulin?
DORCAS. — Si tu vas à l'un des deux, tu fais mal.
AUTOLYCUS. — A aucun des deux.
DORCAS. — Quoi! à aucun des deux?
AUTOLYCUS. — A aucun des deux.
DORCAS. — Tu as juré d'être mon amant.
MOPSA. — Tu me l'as juré encore davantage.
Donc où vas-tu? Ah! dis-moi où?

LE NIAIS. — Nous chanterons cette chanson tout à l'heure, quand nous serons seuls; mon père et les messieurs sont en sérieuse conversation et nous ne devons pas les importuner. Allons, suis-moi, et emporte ta balle. Fillettes, je vais faire des emplettes pour toutes deux. Colporteur, montre-nous ton premier choix. Suivez-moi, mes filles. (*Il sort avec Dorcas et Mopsa.*)

AUTOLYCUS, *à part.* — Et vous les payerez cher. (*Il chante :*)

Ma délicate poulette, ma chérie,
Voulez-vous acheter du galon,
Ou du liseré pour votre bonnet?
De la soie ou du fil,
Des babioles pour votre coiffure,
Des plus belles, des plus nouvelles, des plus à la mode, ah?
Venez au colporteur,
L'argent est un entremetteur
Qui vante les marchandises de tout le monde.
(*Il sort.*)

Rentre LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Maître, il y a ici trois charretiers, trois bergers, trois vachers, trois porchers qui se sont faits hommes à poils de la tête aux pieds; ils se donnent le nom de *satyres* et ils ont une danse que les filles appellent une salade de gambades, parce qu'elles n'en font pas partie; mais elles sont elles-mêmes d'avis, si cette danse ne paraît pas trop épicée à ceux qui ne connaissent guères autre chose que le jeu de boules, qu'elle plaira infiniment.

LE BERGER. — Qu'ils s'en aillent! nous n'en voulons pas; il n'y a eu déjà ici que trop de folâtrerie rustique. Je sais, Monsieur, que nous vous fatiguons.

POLIXENES. — Vous fatiguez ceux qui nous amusent; je vous en prie, laissez-nous voir ces quatre trios de bergers.

LE DOMESTIQUE. — Un de ces trios, à ce qu'ils racontent, a dansé devant le roi, et le moins léger des trois, ne saute pas à moins de douze pieds et demi, bonne mesure.

LE BERGER. — Cessez votre babillage : puisque ces bons Messieurs le désirent, qu'ils entrent; mais qu'ils se dépêchent maintenant.

LE DOMESTIQUE. — Parbleu, ils sont à la porte, Monsieur. (*Il sort.*)

LE DOMESTIQUE *rentre avec* DOUZE PAYSANS *habillés en* SATYRES *qui dansent et puis se retirent.*

POLIXENES, *au berger.* — Oh! père, vous en saurez davantage là-dessus bientôt. (*A part.*) Les choses ne sont-elles pas allées trop loin? Il est temps de les séparer. Cet homme est simple et parle beaucoup. (*A Florizel.*) Eh bien! beau berger, votre cœur est plein de quelque chose qui empêche votre esprit de prendre part à la fête. Parbleu, lorsque j'étais jeune et que j'étais amoureux comme vous l'êtes, j'avais coutume de charger ma chérie de cadeaux : j'aurais mis à sec tout le trésor soyeux du colporteur et je l'aurais versé devant elle pour le lui faire accepter; mais, vous avez laissé partir le colporteur sans lui rien acheter. Si votre maîtresse interprétait cela en mauvaise part et l'appelait manque d'amour ou de générosité, vous seriez fort embarrassé pour lui répondre, pour peu que vous ayez souci de lui faire plaisir.

FLORIZEL. — Mon vieux Monsieur, je sais qu'elle n'apprécie pas des bagatelles comme celles-là; les dons qu'elle attend de moi sont emballés et enfermés dans mon cœur, que je lui ai déjà donné, mais non encore livré. — Oh! écoute-moi exhaler mon âme devant ce vieillard, qui, semble-t-il, a quelquefois aimé! Je prends ta main, cette main douce comme le duvet de la colombe et aussi blanche que lui, ou que la dent de l'Éthiopien, ou que la neige la plus triée, deux fois vannée par les vents du nord.

POLIXENES. — Qu'est-ce qui va suivre? Comme gentiment le jeune berger semble laver cette main qui était déjà si blanche! Je vous ai interrompu : revenez à vos protestations d'amour; laissez-moi entendre vos déclarations.

FLORIZEL. — Écoutez-les et soyez-en témoin.

POLIXENES. — Et mon voisin aussi?

FLORIZEL. — Lui et bien plus que lui, et les hommes, — que la terre, les cieux, le monde entier, que toutes choses m'en soient témoins! fussé-je digne de ceindre la couronne la plus im-

périale; fussé-je le plus beau jeune homme qui ait jamais ébloui les yeux; eussé-je une force et une science plus grandes que n'en posséda jamais aucun homme, je tiendrais tous ces biens à nulle estime, si son amour me manquait; je les emploierais tous pour elle, je les consacrerais tous, je les condamnerais tous à son service ou je les laisserais périr!

Polixenes. — Généreuse offrande!

Camillo. — Voilà qui montre une solide affection.

Le berger. — Mais vous, ma fille, en dites-vous autant pour lui?

Perdita. — Je ne puis parler aussi bien, en aucune façon aussi bien, non, ni mieux penser non plus; par le patron de mes sentiments je mesure la pureté des siens.

Le berger. — Donnez-vous les mains, c'est une affaire faite, et vous, amis inconnus, vous en témoignerez : je lui donne ma fille et je ferai sa dot égale à la sienne.

Florizel. — Oh! la dot de votre fille doit consister dans sa vertu : lorsque certaine personne sera morte, j'aurai plus que vous n'en pouvez rêver maintenant; j'aurai assez alors pour vous étonner. Mais, allons, mariez-nous devant ces témoins.

Le berger. — Allons, votre main; et vous, ma fille, la vôtre.

Polixenes. — Doucement, berger, un instant, je vous en conjure; avez-vous un père?

Florizel. — Oui, mais qu'importe?

Polixenes. — Est-il informé de cette union?

Florizel. — Il ne l'est ni ne le sera.

Polixenes. — Il me semble qu'un père est aux noces de son fils le convive qui orne le mieux la table. Je vous en prie, dites-moi encore ceci : votre père est-il devenu incapable de gérer ses affaires avec raison? l'âge et les catarrhes l'ont-ils rendu stupide? peut-il parler, entendre? connaît-il un homme d'un autre homme? peut-il disputer son bien? est-il au lit impotent, et dans ses actions d'aujourd'hui répète-t-il simplement les actions de son enfance?

Florizel. — Non, mon bon Monsieur; il a toute sa santé et une plus grande force que la plupart des hommes de son âge.

Polixenes. — Par ma barbe blanche, vous lui faites, s'il en est ainsi, une offense peu filiale : la raison veut bien que mon fils se choisisse une femme, mais elle veut tout aussi bien que le père, dont toute la joie est d'avoir une belle postérité, soit un peu consulté dans une telle affaire.

Florizel. — Je vous accorde tout cela; mais, pour certaines autres raisons qu'il n'est pas convenable que vous sachiez, mon grave Monsieur, je ne dois pas informer mon père de cette affaire.

Polixenes. — Faites-lui-en part.

Florizel. — Il ne la saura pas.

Polixenes. — Je vous en prie, informez-l'en.

Florizel. — Non, il ne doit pas en être informé.

Le berger. — Informe-l'en, mon fils; il n'aura pas sujet de se chagriner en apprenant ton choix.

Florizel. — Voyons, voyons, il ne doit pas en être informé : soyez les témoins de notre contrat.

Polixenes, *se découvrant*. — Les témoins de votre divorce, jeune Messire que je n'ose pas appeler fils! tu es trop vil pour que je te reconnaisse comme l'héritier d'un sceptre, toi qui t'en vas t'amouracher ainsi d'une houlette! (*Au berger.*) Toi, vieux traître, je suis désolé de ne pouvoir abréger ta vie que d'une semaine en te faisant pendre. (*A Perdita.*) Et toi, frais échantillon de parfaite sorcellerie, qui devais nécessairement savoir avec quel royal fou tu t'accouplais...

Le berger. — Oh! mon cœur!

Polixenes. — Je ferai égratigner ton beau visage par les ronces et je le rendrai plus vulgaire que ta condition. Pour toi, enfant téméraire, si j'apprends jamais que tu as seulement regretté par un soupir de ne plus revoir cette poupée (et j'ai la volonté que tu ne la revoies jamais), nous te priverons de notre succession et nous te tiendrons pour plus éloigné de notre sang et de notre parenté que Deucalion lui-même; note bien mes paroles et suis-nous à la cour. (*Au berger.*) Quant à toi, rustre, quoique tu aies encouru notre entier déplaisir, nous te faisons grâce pour cette fois du coup mortel qu'il pourrait te porter. (*A Perdita.*) Et toi, enchanteresse, vraiment digne d'un pâtre, et s'il n'y allait pas de notre honneur, digne de lui aussi, puisqu'il se rend indigne pour l'amour de toi, si tu lui tires encore le verrou rustique de cette cabane et si tu enlaces encore sa personne de tes embrassements, j'inventerai pour toi une mort aussi cruelle que tu seras délicate pour la subir. (*Il sort.*)

Perdita. — Quoique je me sentisse perdue, je n'étais pas très-effrayée : une ou deux fois, j'ai été sur le point de parler et de lui dire nettement que le même soleil qui brille sur la cour

LE BERGER. Allons, votre main; et vous, ma fille, la vôtre.
POLIXENES. Doucement, berger, un instant, je vous en conjure. Avez-vous un père? (Acte IV, sc. III.)

ne détourne pas sa face de notre chaumière, mais l'éclaire également. (*A Florizel.*) S'il vous plaît, Seigneur, partez; je vous avais dit ce qui résulterait de cela : je vous en conjure, prenez soin de votre propre situation à vous; maintenant que je suis réveillée de mon rêve, je ne veux pas jouer à la reine une minute de plus, mais je veux traire mes brebis et pleurer.

CAMILLO. — Eh bien, que dis-tu, père? parle donc avant de mourir.

LE BERGER. — Je ne puis parler, ni penser, et je n'ose pas savoir ce que je sais. (*A Florizel.*) Ah! Seigneur, vous avez perdu un vieillard de quatre-vingt-trois ans! Je croyais prendre tranquillement possession de ma tombe, mourir sur le lit où est mort mon père et reposer mes os près de ses honnêtes os; mais, maintenant, c'est quelque bourreau qui me mettra dans mon linceul et qui me déposera là où aucun prêtre ne viendra jeter la pelletée de terre. (*A Perdita.*) Ah! maudite malheureuse! tu savais que c'était le prince et tu t'aventures à échanger avec lui des serments d'amour! Perdu! perdu! Si je pouvais mourir dans l'heure où nous sommes, je pourrais dire que ma vie s'est terminée au moment désiré. (*Il sort.*)

FLORIZEL. — Pourquoi me regardez-vous ainsi? Je suis désolé, mais je n'ai pas peur; mes vœux sont retardés, mais ils ne sont changés en rien : ce que j'étais, je le suis; d'autant plus disposé à marcher en avant qu'on me tire davantage en arrière et décidé à ne pas me laisser conduire en laisse à contre-cœur.

CAMILLO. — Mon gracieux Seigneur, vous connaissez le caractère de votre père; en ce moment, il ne vous permettra aucun discours, et je suppose qu'il n'entre pas dans vos desseins de

lui en adresser; je crains bien qu'il ne supportât pas davantage votre présence : n'approchez donc pas de Son Altesse jusqu'à ce que son courroux se soit apaisé.

Florizel. — Je n'ai pas cette intention. Camillo, si je ne m'abuse?

Camillo. — Lui-même, Monseigneur.

Perdita. — Combien de fois ne vous ai-je pas dit que cela tournerait ainsi? combien de fois ne vous ai-je pas dit que ma grandeur finirait lorsque l'état des choses serait connu?

Florizel. — Ta grandeur ne peut t'abandonner que si je vible ma foi, et si je fais cela, que la nature écrase le sein de la terre et y étouffe les semences! Relève ta tête. Exclus-moi de ma succession, mon père! moi, je reste l'héritier de mon amour.

Camillo. — Laissez-vous conseiller.

Florizel. — Je me laisse conseiller par ma passion; si ma raison veut lui être obéissante, je l'écoute; sinon, mes sens s'arrangeant mieux de la folie, lui souhaitent la bienvenue.

Camillo. — Ce sont des résolutions désespérées, Seigneur.

Florizel. — Appelez-les ainsi; mais, comme ce désespoir remplit mes vœux, je dois le considérer nécessairement comme pure vertu. Camillo, ni pour la Bohême entière, ni pour toute la pompe dont on peut y briller, ni pour tout ce que le soleil éclaire, ou tout ce que la terre enclot dans son sein fermé, ou tout ce que les profondes mers cachent dans des abîmes inconnus, je ne voudrais rompre mon serment envers cette belle bien-aimée : je vous en prie donc, puisque vous avez toujours été l'ami honoré de mon père, lorsqu'il ne m'aura plus (et en toute vérité, j'ai l'intention de ne le revoir jamais), apaisez sa colère par vos bons conseils. La fortune et moi nous allons à l'avenir entrer en lutte. Je puis vous annoncer et vous pouvez le lui redire, que je m'enfuis sur mer avec celle que je ne pourrais posséder à terre : très-heureusement pour la circonstance où nous sommes, j'ai un navire à l'ancre, ici tout près, qui n'était pas préparé pour ce projet. Quelle route j'ai l'intention de tenir, il ne vous importe en rien de la connaître, et il m'est inutile que vous l'en informiez.

Camillo. — Oh! Monseigneur, je voudrais que votre esprit fût plus accessible aux avis ou plus énergique pour faire face à vos dangers.

Florizel. — Écoutez, Perdita. (*A Camillo.*) Je vous écouterai tout à l'heure.

(*Il converse à part avec Perdita.*)

Camillo. — Il est inébranlable dans sa résolution de fuir. Eh bien! je serais heureux maintenant si je pouvais faire servir sa fuite à mes desseins, si en le sauvant du danger et en lui donnant une marque d'affection et de respect, je pouvais acheter à ce prix la joie de contempler encore ma chère Sicile et ce malheureux roi, mon maître, que j'ai si soif de voir.

Florizel. — Maintenant, mon bon Camillo, je suis tellement pressé d'affaires importantes que je vous quitte sans cérémonie.

(*Il fait un mouvement pour s'en aller.*)

Camillo. — Seigneur, je suppose que vous avez entendu parler des humbles services que j'ai rendus à votre père par affection pour lui?

Florizel. — Vous avez noblement mérité de lui : c'est la musique de mon père que de sonner la louange de vos actions, et ce n'est pas la moindre de ses sollicitudes que de mesurer leur récompense à l'estime qu'il en fait.

Camillo. — Eh bien! Monseigneur, puisque vous aimez à penser que j'aime le roi et par lui ce qui lui est le plus proche, c'est-à-dire votre gracieuse personne, acceptez seulement ma direction, si votre importante et définitive résolution peut souffrir quelques modifications. Sur mon honneur, je vous dirigerai vers un pays où vous recevrez l'accueil qui convient à Votre Altesse : où vous pourrez posséder votre maîtresse, de laquelle, je le vois bien, rien ne peut vous séparer, si ce n'est — et cela, Dieu nous en préserve! — votre ruine; où vous pourrez l'épouser, et d'où, — avec l'assistance de mes efforts en votre absence, — vous pourrez travailler à apaiser votre père et lui arracher son approbation.

Florizel. — Comment ce résultat, qui serait presque un miracle, pourrait-il s'obtenir, Camillo? Dis-le moi, afin qu'à l'avenir je puisse te donner un nom plus haut que celui d'homme et t'accorder à jamais ma confiance?

Camillo. — Avez-vous songé au pays où vous voulez aller?

Florizel. — Non, pas encore; mais, de même que cet accident imprévu est coupable de la résolution extrême que nous prenons, de même pour ce qui est à venir, nous nous résignons à être les esclaves du hasard et les jouets de tous les vents qui souffleront.

Camillo. — Alors, écoutez-moi : voici ce qu'il faut faire, si vous ne voulez pas changer de projet et si vous persistez à fuir. Dirigez-vous vers la Sicile ; là, présentez-vous, vous et votre belle princesse, — car je vois bien qu'elle est destinée à l'être, — devant Leontes ; elle sera traitée comme il convient à la compagne de votre lit. Il me semble que je vois Leontes vous recevoir à bras ouverts ; il répand sur votre cœur ses vœux de bienvenue avec ses larmes ; il vous demande, à vous le fils, pardon, comme si vous étiez votre père ; il baise les mains de votre jeune princesse ; il se divise et se divise encore entre le souvenir de sa cruauté passée et le sentiment de son affection présente : il chasse l'un aux enfers en grondant, et ordonne à l'autre de grandir plus vite que la pensée ou le temps.

Florizel. — Digne Camillo, quel prétexte lui donnerai-je de ma visite lorsque je serai en sa présence?

Camillo. — Dites que vous êtes envoyé par le roi votre père, pour le complimenter et lui porter des consolations. Seigneur, je vous coucherai par écrit la manière dont vous devrez vous conduire envers lui et les discours que vous devrez lui tenir comme venant de votre père, discours qui porteront sur des faits connus de nous trois : ces indications vous marqueront ce que vous aurez à dire à chaque entrevue, en sorte qu'il ne pourra s'empêcher de croire que vous avez pleine permission de votre père pour parler ainsi et que vous lui exprimez son cœur même.

Florizel. — Je vous suis très-obligé : il y a de la ressource dans cette idée.

Camillo. — C'est une détermination infiniment préférable à celle qui vous engagerait à vous abandonner témérairement aux mers inexplorées, aux rivages inconnus, et qui vous condamnerait à des infortunes trop nombreuses, sans autre secours à espérer que la ressource de vous raccrocher à une nouvelle espérance chaque fois que vous seriez forcé d'en abandonner une précédente ; n'ayant rien de solide que vos ancres, dont le plus grand service serait de vous retenir là où vous auriez horreur de rester ; en outre, vous le savez, la prospérité est le véritable lien des amants, car l'affliction altère en même temps et la fraîcheur de teint et les sentiments.

Perdita. — Une de ces choses est vraie : je crois que l'affliction peut flétrir la joue, mais non abattre l'amour.

Camillo. — Oui-dà, est-ce votre opinion? Il ne naîtra pas, dans ces sept prochaines années, à la demeure de votre père, une autre fille comme vous.

Florizel. — Mon bon Camillo, elle est aussi élevée par son mérite qu'elle nous est inférieure par la naissance.

Camillo. — Je ne pourrais dire que c'est dommage qu'elle manque d'instruction, car elle me semble pouvoir en enseigner à beaucoup qui donnent des leçons.

Perdita. — Pardonnez-moi, Seigneur ; pour ces paroles mes rougeurs vous exprimeront mes remerciements.

Florizel. — Ma charmante Perdita! Mais, j'oublie les épines sur lesquelles nous marchons! Camillo, toi qui as été le sauveur de mon père et qui es maintenant le mien, médecin de notre maison, comment ferons-nous? Nous ne sommes pas équipés comme le fils du roi de Bohême et on ne nous prendra pas pour tel en Sicile.

Camillo. — Monseigneur, ne redoutez rien à cet égard : je suppose que vous savez que ma fortune est tout entière dans ce pays ; j'aurai aussi grand soin que vous y soyez entretenu royalement que si la pièce que vous devez y jouer me regardait. Et, Seigneur, pour vous bien prouver que vous ne manquerez de rien, un mot.

(*Ils parlent à l'écart.*)

Rentre AUTOLYCUS.

Autolycus. — Ah! ah! quelle sotte c'est que l'honnêteté! et la confiance, sa sœur jurée, est aussi une très-simple demoiselle! J'ai vendu toute ma mauvaise marchandise ; pas une pierre fausse, pas un ruban, pas un miroir, pas un sachet, pas une broche, pas un carnet, pas une ballade, pas un couteau, pas un galon, pas un gant, pas un cordon de soulier, pas un bracelet, pas un anneau de corne, pour préserver ma balle contre le jeûne ; ils se sont pressés à qui achèterait le premier, comme si mes colifichets avaient été bénis et devaient porter bonheur à l'acheteur : grâce à cet empressement, j'ai pu voir quelles bourses avaient les meilleures mines, et ce que j'ai vu, je m'en suis souvenu à mon profit. Mon rustre, à qui il manque seulement quelque chose pour être un homme raisonnable, s'est si fort entiché de la chanson des fillettes, qu'il n'a pas voulu remuer ses pattes avant d'en avoir appris l'air et les paroles, ce qui a tellement enchaîné autour de moi le reste du troupeau, que tous leurs sens étaient

AUTOLYCUS, *à part*. S'ils m'ont entendu tout à l'heure, ma foi, je suis pendu.
CAMILLO. Qu'est-ce que tu as, mon bon ami? Pourquoi trembles-tu ainsi? Ne crains rien, bonhomme; nous n'avons pas l'intention de te faire du mal.
AUTOLYCUS. Je suis un pauvre homme, Monsieur. (Acte IV, sc. III.)

Le niais. Il semble avoir une grande autorité : approchez-vous de lui, donnez-lui de l'or.
(Acte IV, sc. III.)

dans leurs seulēs oreilles : vous pouviez pincer un jupon, il était insensible ; ce n'était rien que de châtrer une braguette de sa bourse ; j'aurais enlevé des clefs pendues à une chaîne : pas un souffle, pas un mouvement, rien que la chanson de ma seigneurie et l'admiration de tous pour ce vent sonore ; si bien que, pendant ce temps de léthargie, j'ai pu enlever et couper bon nombre de leurs bourses de fête, et si le vieux n'était pas venu, avec son tapage contre sa fille et le fils du roi, chasser mes oisons de la graine que je leur donnais à picorer, je n'aurais pas laissé une bourse vivante dans toute l'armée.

CAMILLO, FLORIZEL *et* PERDITA *s'avancent.*

Camillo. — Oui, mais mes lettres arrivant par ce moyen en même temps que vous, ce doute sera éclairci.

Florizel. — Et celles que vous obtiendrez du roi Leontes...

Camillo. — Apaiseront votre père.

Perdita. — Puissiez-vous être heureux ! Tout ce que vous dites promet le succès.

Camillo, *apercevant Autolycus.* — Qui avons-nous ici? Nous allons faire un instrument de cette espèce ; il ne faut rien omettre de ce qui peut nous donner assistance.

Autolycus, *à part.* — S'ils m'ont entendu tout à l'heure, ma foi, je suis pendu.

Camillo. — Qu'est-ce tu as, mon bon ami? Pourquoi trembles-tu ainsi? Ne crains rien, bonhomme ; nous n'avons pas envie de te faire du mal.

Autolycus. — Je suis un pauvre homme, Monsieur.

Camillo. — Eh bien, continue à l'être ; per-

sonne ne cherchera à te voler cette qualité : cependant, nous pouvons proposer un échange à l'extérieur de ta pauvreté; déshabille-toi immédiatement, — tu dois bien penser qu'il y a urgence en cette affaire, — et change de vêtements avec ce gentilhomme. Quoique le profit soit plus mince de son côté, tiens, attrape, voici quelque chose par-dessus le marché.

(*Il lui donne de l'argent.*)

Autolycus. — Je suis un pauvre homme, Monsieur. (*A part.*) Je vous connais fort bien.

Camillo. — Allons, je t'en prie, dépêche-toi; le gentilhomme est déjà à moitié déshabillé.

Autolycus. — Êtes-vous sérieux, Monsieur? (*A part.*) Je flaire la malice de la chose.

Florizel. — Dépêchons-nous, je t'en prie.

Autolycus. — Ma foi, c'est vrai, on m'a donné du *sérieux;* mais en conscience, je ne puis prendre cela.

Camillo. — Déboucle, déboucle. (*Florizel et Autolycus échangent leurs vêtements.*) Maîtresse fortunée, que ma prophétie s'accomplisse sur vous! Il vous faut vous cacher sous un déguisement quelconque : prenez le chapeau de votre bien-aimé et enfoncez-le sur vos yeux, cachez votre visage, enlevez votre manteau et autant que possible dissimulez votre personne réelle, afin que vous puissiez, — car je crains les regards, — vous glisser à bord sans être reconnue.

Perdita. — Je vois que la pièce exige que j'y fasse un personnage.

Camillo. — Il n'y a pas moyen de faire autrement. Avez-vous fini de ce côté?

Florizel. — Si je rencontrais maintenant mon père, il ne m'appellerait pas son fils.

Camillo. — Non, vous ne porterez pas de chapeau. (*Il donne à Perdita le chapeau de Florizel.*) Venez, Madame, venez. — Porte-toi bien, mon ami.

Autolycus. — Adieu, Monsieur.

Florizel. — Oh! Perdita, qu'avons-nous oublié tous les deux! Un mot, je vous en prie.

(*Ils conversent à part.*)

Camillo, *à part.* — La première chose que je vais faire, sera de prévenir le roi de leur fuite et du lieu de leur destination; de la sorte, j'espère que je l'obligerai à courir après eux, et qu'ainsi, en sa compagnie, je pourrai revoir la Sicile, que je désire contempler avec une passion de femme.

Florizel. — La fortune nous soit propice! Là-dessus, Camillo, nous partons pour le rivage.

Camillo. — Le plus tôt sera le mieux.

(*Sortent Florizel, Camillo et Perdita.*)

Autolycus. — Je comprends l'affaire, j'ai tout entendu. Avoir une oreille ouverte, un œil prompt, une main agile, est nécessaire à un coupeur de bourses; un bon nez lui est aussi nécessaire, afin de flairer de l'ouvrage pour les autres sens. Je vois que c'est un temps où l'homme injuste prospère. Quel bel échange je faisais déjà sans pourboire et quel beau pourboire je reçois avec cet échange! A coup sûr, les dieux sont cette année de connivence avec nous, et nous pouvons faire tout ce que nous voulons sans difficulté aucune. Le prince est lui-même un modèle d'iniquité de s'enfuir loin de son père avec son boulet aux pieds : si je croyais que ce fût une mesure honnête d'en informer le roi, je ne le ferais pas : je tiens que c'est une plus grande coquinerie de le cacher, et en cela je suis fidèle à ma profession. Mais à l'écart, à l'écart! voici venir d'autres occupations pour une cervelle active; tout bout d'avenue, toute boutique, toute église, toute cour d'assises, toute pendaison, présente une occasion d'ouvrage pour un homme vigilant.

Entrent le vieux berger *et* le niais.

Le niais. — Voyez, voyez, quel homme vous êtes maintenant! Il n'y a pas d'autre moyen que d'informer le roi que c'est un enfant des fées et qu'elle n'est en rien de votre chair et de votre sang.

Le berger. — Oui, mais écoute-moi.

Le niais. — Oui, mais écoutez-moi.

Le berger. — Marche, alors.

Le niais. — Si elle n'est en rien de votre chair et de votre sang, votre chair et votre sang n'ont pas offensé le roi, et, par conséquent, votre chair et votre sang ne doivent pas être punis par lui. Montrez les choses que vous avez trouvées à côté d'elle; ces choses secrètes, tout excepté ce qu'elle a sur elle : cela fait, laissez la loi siffler; je vous garantis contre elle.

Le berger. — Je dirai tout au roi, tout jusqu'au dernier mot, et les farces de son fils aussi, qui, je puis le dire, ne s'est pas conduit comme un honnête homme, ni avec son père, ni avec moi, en me mettant dans le cas d'être le beau-frère du roi.

Le niais. — En vérité, beau-frère était la parenté la plus éloignée que vous eussiez pu avoir avec lui; et ainsi votre sang aurait été plus précieux de je ne sais combien l'once.

AUTOLYCUS, *à part.* — Très-sagement dit, pantins!

LE BERGER. — Bon, allons trouver le roi; il y a là dans ce paquet quelque chose qui lui fera gratter sa barbe.

AUTOLYCUS, *à part.* — Je ne sais pas jusqu'à quel point cette démarche ne peut pas apporter obstacle à la fuite de mon maître.

LE NIAIS. — Je prie de tout mon cœur qu'il soit au palais.

AUTOLYCUS, *à part.* — Quoique je ne sois pas naturellement honnête, je le suis quelquefois par hasard : mettons en poche mon excroissance de colporteur. (*Il enlève sa fausse barbe.*) Eh bien, paysans! où allez-vous?

LE BERGER. — Au palais, s'il plaît à Votre Seigneurie.

AUTOLYCUS. — Quelles affaires y avez-vous? de quel genre? avec qui? La nature de ce paquet, le lieu de votre habitation, vos noms, vos âges, vos biens, votre condition, et tout ce qu'il est bon de savoir, en un mot, déclarez vite tout cela.

LE NIAIS. — Nous sommes de tout unis honnêtes gens, Monsieur.

AUTOLYCUS. — Unis, mensonge; vous êtes rugueux et poilus. Ne me faites pas de mensonges, cela ne convient qu'à des marchands; ils nous font souvent des mensonges à nous, soldats, mais comme nous les leur payons avec de bon argent bien frappé et non avec une dague d'acier meurtrière, ils ne nous les donnent pas pour rien.

LE NIAIS. — Votre Honneur allait de son côté prendre de nous une opinion menteuse, s'il ne s'était pas poliment repris.

LE BERGER. — Êtes-vous un courtisan, s'il vous plaît, Monsieur?

AUTOLYCUS. — Je suis un courtisan, que cela me plaise ou non. Ne vois-tu pas l'air de la cour dans les plis de ce vêtement? Ma démarche n'a-t-elle pas la mesure de la cour? Ton nez, ne reçoit-il pas de ma personne une odeur de cour? Est-ce que je ne laisse pas tomber sur ta bassesse un mépris de cour? Penses-tu que, parce que je m'insinue dans tes affaires et que je t'arrache les vers du nez, je ne sois pas courtisan? Je suis un courtisan de la tête aux pieds et un courtisan qui peut pousser tes affaires à la cour ou les empêcher d'avancer; c'est pourquoi, je t'ordonne de me confier ton affaire.

LE BERGER. — Mon affaire regarde le roi, Monsieur.

AUTOLYCUS. — Quel avocat as-tu auprès de lui?

LE BERGER. — Je ne comprends pas, ne vous en déplaise.

LE NIAIS. — Avocat est le mot de cour pour demander un faisan en cadeau; dites-lui que vous n'en avez pas.

LE BERGER. — Je n'en ai pas, Monsieur; je n'ai ni faisan, ni coq, ni poule.

AUTOLYCUS. — Comme nous sommes heureux, nous qui ne sommes pas des gens simples! La nature cependant aurait pu me faire semblable à ces gens-là; aussi ne les dédaignerai-je pas.

LE NIAIS. — Ça ne peut être qu'un grand courtisan.

LE BERGER. — Ses vêtements sont riches, mais il ne les porte pas bien.

LE NIAIS. — Il doit être d'autant plus noble qu'il est plus bizarre; c'est un homme puissant, je vous le garantis; je le reconnais à sa manière de se curer les dents.

AUTOLYCUS. — Qu'est-ce que ce paquet que voici? qu'y a-t-il dans ce paquet? Pourquoi cette boîte?

LE BERGER. — Monsieur, ce paquet et cette boîte contiennent des secrets tels qu'ils ne doivent être connus que du roi seul, et il les connaîtra d'ici à une heure, si je puis parvenir à lui parler.

AUTOLYCUS. — Vieux, tu as perdu ta peine.

LE BERGER — Pourquoi, Monsieur?

AUTOLYCUS. — Le roi n'est pas au palais : il s'est embarqué à bord d'un nouveau bâtiment pour purger sa mélancolie et prendre l'air; car si tu es capable de comprendre les choses sérieuses, tu dois croire que le roi est plein de chagrin.

LE BERGER. — C'est ce qu'on dit, Monsieur, et cela à propos de son fils qui devait se marier avec la fille d'un berger.

AUTOLYCUS. — Si ce berger n'a pas d'ami qui le garde sous caution, il fera bien de fuir : les malédictions qu'il recevra, les tortures qu'il endurera briseraient le dos d'un homme et le cœur d'un monstre.

LE NIAIS. — Croyez-vous, Monsieur?

AUTOLYCUS. — Non-seulement il souffrira tout ce qu'un esprit ingénieux peut inventer de plus intolérable et la vengeance de plus cruel, mais tous ses parents, même éloignés de cinquante degrés, passeront par les mains du bourreau; quoique

cela soit très-malheureux, cela est cependant nécessaire. Un vieux coquin de siffleurs de brebis, un éleveur de béliers, avoir la prétention de faire monter sa fille aux grandeurs! Quelques-uns disent qu'il sera lapidé ; mais je dis, moi, que cette mort est trop douce pour lui : faire descendre notre trône dans une bergerie! il n'y a pas pour un tel fait assez de genres de mort et la plus cruelle est encore trop douce.

Le niais. — Ne vous en déplaise, Monsieur, le vieillard a-t-il jamais eu un fils, savez-vous?

Autolycus. — Il a un fils qui sera écorché vivant; puis frotté de miel et exposé devant un nid de guêpes; on le laissera là jusqu'à ce qu'il soit mort aux trois quarts et demi; alors on le fera revenir avec de l'eau de vie ou toute autre infusion chaude, et puis tout saignant comme il sera, au jour le plus chaud que l'almanach puisse annoncer, il sera placé contre un mur de briques, où le soleil le regardera de son œil le plus méridional et où lui regardera le soleil, pendant que les mouches le piqueront jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais pourquoi parlons-nous de ces gredins de traîtres dont les crimes sont si grands que leurs souffrances ne sont faites que pour exciter le sourire? dites-moi, — car vous semblez d'honnêtes et simples gens, — quelles sont vos affaires auprès du roi : si vous me montrez quelques égards, je vous amènerai à bord de son navire, je présenterai vos personnes en sa présence, je lui chuchoterai à l'oreille quelques mots en votre faveur, et si, en dehors du roi, il est au pouvoir d'un homme de faire réussir votre demande, vous voyez l'homme qui le peut.

Le niais. — Il semble avoir une grande autorité : approchez-vous de lui, donnez-lui de l'or; quoique le pouvoir soit un ours entêté, il est souvent néanmoins conduit par le nez avec de l'or : montrez l'intérieur de votre bourse à l'extérieur de sa main, et cela sans tergiverser. Rappelez-vous : lapidé et écorché vivant.

Le berger. — S'il vous plaît, Monsieur, d'entreprendre cette affaire pour nous, voici de l'or que j'ai sur moi : je vous en donnerai encore autant et je vous laisserai ce jeune homme en gage jusqu'à ce que je vous l'aie apporté.

Autolycus. — Lorsque j'aurai fait ce que j'ai promis?

Le berger. — Oui, Monsieur.

Autolycus. — Bien, donnez-moi cette moitié. (*au Niais*) Êtes-vous intéressé dans cette affaire?

Le niais. — D'une certaine façon, Monsieur, mais quoique mon cas soit lamentable, j'espère que je m'en tirerai sans être écorché.

Autolycus. — Oh! c'est là le cas du fils du berger. Pendu soit-il! on fera de lui un exemple.

Le niais. — Voilà qui est consolant, tout à fait consolant! il faut que nous allions trouver le roi et que nous lui montrions ces singuliers objets : il faut qu'il sache qu'elle n'est en rien votre fille, ni ma sœur; sans cela nous sommes perdus. Monsieur, je vous donnerai autant que vous a donné ce vieillard lorsque l'affaire sera terminée, et je resterai, comme il dit, votre gage, jusqu'à ce que la somme vous soit apportée.

Autolycus. — J'ai confiance en vous. Marchez devant et rendez-vous au bord de la mer; allez à main droite; je ne fais que regarder par dessus la haie et je vous rejoins.

Le berger. — C'est une bénédiction pour nous que cet homme, je puis le dire, une vraie bénédiction.

Le niais. — Marchons devant, comme il nous l'ordonne; la Providence nous l'a envoyé pour nous rendre service. (*Sortent le berger et le Niais.*)

Autolycus. — Je vois bien que si j'avais envie d'être honnête, la fortune ne le permettrait pas : elle me fait tomber la manne dans la bouche. Me voilà gratifié en ce moment d'une double chance; de l'or, et le moyen de rendre service au prince, mon maître; qui sait jusqu'à quel point les choses ne tourneront pas de manière à réparer ma défaveur et à me faire avancer? Je vais lui amener à bord ces deux taupes, ces deux aveugles : s'il juge bon de les renvoyer à terre et si les choses qu'ils ont à confier au roi ne le concernent en rien, qu'il m'appelle coquin pour avoir voulu être si officieux : je suis à l'épreuve de cette injure et de l'outrage qui s'y attache. Je m'en vais les lui présenter : l'affaire peut être d'importance. (*Il sort.*)

LEONTES. Monseigneur, est ce la fille d'un roi?
FLORIZEL. Elle le sera, une fois qu'elle sera ma femme.

(Acte V, sc. I.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

En Sicile. — Une salle dans le palais de Leontes.

Entrent LEONTES, CLÉOMENES, DION, PAULINE *et autres.*

Cléomenes. — Sire, vous en avez fait assez; vous avez accompli votre expiation comme un saint : de quelque faute que vous ayez été coupable, vous vous en êtes racheté; vous avez même, en vérité, fait plus pénitence que vous n'avez péché : faites à la fin, comme ont fait les cieux, oubliez vos fautes; pardonnez-vous comme ils vous pardonnent.

Leontes. — Tant que je me rappellerai sa personne et ses vertus, je ne pourrai oublier les imputations dont je les ai souillées; je ne puis, non plus, ne pas penser au tort que je me suis fait à moi-même, tort si grand qu'il a laissé mon royaume sans héritier et qu'il a tué la plus douce compagne en qui jamais homme ait reposé ses espérances.

Pauline. — C'est vrai, c'est trop vrai, Monseigneur : quand même vous épouseriez l'une après l'autre toutes les femmes de ce monde, et quand bien même vous prendriez à chacune ce qu'elle a de bon pour en composer une femme parfaite, celle que vous avez tuée battrait encore toute comparaison.

Leontes. — Je le crois aussi. Tuée! Je l'ai tuée, elle! Oui, j'ai fait cela; mais tu m'as blessé cruellement en me disant que je l'ai fait; ce souvenir est aussi amer sur ta langue que dans ma pensée. Je t'en prie, ma bonne, je t'en prie, ne me dis cela que rarement.

Cléomenes. — Ne le dites pas du tout, ma bonne Dame; vous auriez pu dire mille choses plus opportunes et qui auraient fait plus d'honneur à votre bonté.

Pauline. — Vous êtes un de ceux qui voudraient le voir se remarier?

Dion. — Si vous ne le désirez pas aussi, c'est que vous n'avez pas pitié de l'État, ni sentiment de son très-auguste nom; c'est que vous songez peu aux dangers qui peuvent tomber sur le royaume, et dévorer les sujets laissés dans une situation incertaine par l'absence de postérité du roi. Quoi de plus pieux que de se réjouir que la première reine soit heureuse au ciel? Quoi de plus pieux encore, pour le soutien de la royauté, pour la consolation du présent et le bonheur de l'avenir, que de désirer voir le lit de Sa Majesté béni une seconde fois par la personne d'une douce compagne?

Pauline. — Aucune compagne n'est assez digne en comparaison de celle qui n'est plus. En outre, les dieux veulent que leurs secrets desseins soient accomplis; car le divin Apollon n'a-t-il pas dit, n'est-ce pas la teneur de son oracle, que le roi Leontes n'aura pas d'héritier avant que son enfant perdu soit retrouvé? chose qu'il est aussi monstrueux à la raison humaine d'admettre que d'admettre que mon Antigonus, qui, sur ma vie, est mort avec l'enfant, puisse briser sa tombe et revenir vers moi. C'est votre avis que Monseigneur doit être contraire aux cieux, s'opposer à leurs volontés? (*A Leontes.*) Ne t'inquiète pas de ta postérité; ta couronne trouvera un héritier. Le grand Alexandre laissa la sienne au plus digne; de cette façon, il eut chance d'avoir le meilleur pour successeur.

Leontes. — Bonne Pauline, qui conserves le souvenir de ce qu'était Hermione, je sais en tout honneur... Oh pourquoi n'ai-je pas toujours réglé ma conduite sur tes conseils! maintenant, à ce moment même, je pourrais plonger mes regards dans les yeux de ma reine, je pourrais m'emparer du trésor de ses lèvres...

Pauline. — Et les laisser plus riches de ce qu'elles auraient laissé prendre.

Leontes. — Tu dis la vérité. Il n'y a plus de femmes pareilles; par conséquent, plus de femme : si j'en prenais une, inférieure à elle, et que je la traitasse mieux, ma conduite serait capable de

forcer son âme sainte à reprendre son corps et de la faire apparaître sur ce théâtre, où nous l'offenserions, pour me dire, avec courroux : « Pourquoi as-tu été injuste envers moi? »

PAULINE. — Si elle avait un tel pouvoir, elle aurait une juste cause de faire ce que vous dites.

LEONTES. — Elle l'aurait, et elle me pousserait à assassiner celle que j'aurais épousée.

PAULINE. — J'en ferais autant, si j'étais son fantôme errant; je viendrais vous ordonner de regarder ses yeux et de me dire quels mornes attraits ils avaient pour vous pousser à l'épouser; puis, je crierais si fort que vos oreilles en seraient écorchées, et les mots que je prononcerais seraient ceux-ci : « Rappelle-toi mes yeux, à moi ! »

LEONTES. — C'étaient des étoiles, des étoiles! et tous les autres yeux sont des charbons éteints! Ne crains pas que je me remarie, Pauline; je ne veux pas d'autre femme.

PAULINE. — Voulez-vous jurer de ne vous marier jamais qu'avec mon exprès consentement?

LEONTES. — Jamais, Pauline; que Dieu protége donc mon âme!

PAULINE. — Alors, mes bons Seigneurs, vous êtes témoins de ce serment.

CLÉOMENES. — Vous l'éprouvez beaucoup trop.

PAULINE. — Il ne se mariera pas, à moins qu'une autre, ressemblant à Hermione comme son propre portrait, ne vienne à rencontrer son œil.

CLÉOMENES. — Bonne Madame...

PAULINE. — J'ai fini. Cependant, si Monseigneur veut se marier, si vous le voulez, Sire, s'il n'y a pas de remède et que ce soit là votre résolution, donnez-moi la charge de vous trouver une reine : elle ne sera pas aussi jeune que la première, mais elle sera telle, que si le fantôme de votre première reine revenait, il se réjouirait de la voir dans vos bras.

LEONTES. — Ma loyale Pauline, nous ne nous marierons que lorsque tu nous l'ordonneras.

PAULINE. — Cela sera lorsque votre première reine reviendra à la vie; jamais avant.

Entre UN GENTILHOMME.

LE GENTILHOMME. — Quelqu'un qui se donne pour le prince Florizel, fils de Polixenes, suivi de sa princesse, la plus belle personne que j'aie encore contemplée, désire obtenir accès auprès de Votre Altesse.

LEONTES. — Qu'est-ce qui lui arrive? il ne vient pas avec la pompe qui convient à la grandeur de son père : son arrivée si soudaine, si en dehors de toute prévision, nous annonce que ce n'est pas une visite officiellement ordonnée, mais qu'il y est forcé par nécessité ou accident. Quelle est sa suite?

LE GENTILHOMME. — Très-peu nombreuse, et ceux qui la composent ne sont que gens de basse condition.

LEONTES. — Sa princesse, dites-vous, est avec lui?

LE GENTILHOMME. — Oui, le plus incomparable morceau d'argile que le soleil ait, je crois, jamais éclairé.

PAULINE. — Oh! Hermione, comme chaque nouvelle heure du temps vient se vanter d'une perfection supérieure à celle qui n'est plus! il faut que ta tombe disparaisse devant ce qu'on voit maintenant. Monsieur, vous, vous-même, vous avez dit et écrit ces propres paroles, — mais, maintenant, votre écrit est plus froid que celle qui en était l'objet, — « qu'Hermione n'avait jamais été et qu'elle ne serait jamais égalée. » C'est ainsi que votre poésie coulait, autrefois, en l'honneur de sa beauté; c'est habilement refluer que de dire que vous en avez vu une plus belle.

LE GENTILHOMME. — Pardonnez-moi, Madame; j'ai presque oublié l'une, — oh! pardon! — et quant à l'autre, dès qu'elle aura obtenu l'attention de votre œil, elle obtiendra aussi l'approbation de votre langue. C'est une créature qui, si elle voulait commencer une secte, éteindrait le feu de tous les autres docteurs, et ferait des prosélytes de tous ceux qu'elle engagerait à la suivre.

PAULINE. — Comment cela! pas des femmes au moins?

LE GENTILHOMME. — Les femmes l'aimeront parce qu'elle est une femme plus précieuse qu'aucun homme, et les hommes, parce qu'elle est la plus rare de toutes les femmes.

LEONTES. — Allez, Cléomenes; allez vous-même, assisté de vos honorés amis, les chercher pour les conduire dans nos bras. (*Sortent Cléomenes, le gentilhomme et les seigneurs.*) Il est cependant étrange qu'il nous arrive ainsi à l'improviste.

PAULINE. — Si notre prince, ce joyau des enfants, avait vu l'heure présente, il aurait fait avec ce seigneur un couple parfait; il n'y avait pas entre leurs âges une différence d'un mois.

LEONTES. — Assez, je t'en prie; car, tu sais

bien qu'il meurt de nouveau pour moi toutes les fois qu'on parle de lui : certainement, lorsque je verrai ce gentilhomme, les paroles que tu viens de prononcer me plongeront dans des pensées capables de m'enlever la raison. Les voici.

Rentre CLÉOMENES *avec* FLORIZEL *et* PERDITA.

Leontes. — Votre mère a été très-fidèle à son lit nuptial, prince ; car en vous concevant, elle a tiré l'épreuve même de votre royal père. L'image de votre père est si bien venue en votre personne, c'est tellement sa physionomie, que si je n'avais que vingt et un ans, je serais capable de vous appeler frère, comme je l'appelais, et de vous parler de quelque escapade exécutée ensemble à une époque précédente. Vous êtes tendrement le bienvenu! Et votre belle princesse... ou pour mieux dire déesse! Hélas! j'ai perdu un jeune couple qui, s'il avait pu se détacher ainsi entre le ciel et la terre, aurait arraché l'admiration, comme vous l'arrachez, couple gracieux! et à cette même époque, je perdis (tout cela par ma propre folie) la société, l'amitié aussi de votre brave père, que je désire voir encore une fois en ma vie, quoique je sois aujourd'hui affaissé sous le malheur.

Florizel. — C'est par son ordre que j'ai touché ici, en Sicile, et je vous porte de sa part tous les compliments qu'un roi peut amicalement envoyer à son frère : si les infirmités naturelles à l'âge avancé n'avaient quelque peu diminué les forces qu'il lui aurait fallu pour accomplir son désir, il aurait lui-même mesuré les terres et les mers qui séparent votre trône du sien pour venir vous voir, vous qu'il aime, — il m'a recommandé de vous le dire, — plus que tous les sceptres et que tous ceux qui les portent à l'heure présente.

Leontes. — O mon frère! excellent gentilhomme! le souvenir des torts que j'ai eus envers toi se réveille en moi avec une vivacité nouvelle, et tes procédés, d'une délicatesse si rare, sont comme les accusateurs de ma négligence tardive! Soyez les bienvenus en ces lieux, comme le printemps est le bienvenu sur la terre. Comment, et est-ce lui aussi qui a exposé cette merveille à l'humeur terrible, ou tout au moins bourrue, du redoutable Neptune, pour présenter ses félicitations à un homme qui ne vaut pas la peine qu'elle a prise, et encore moins les dangers auxquels sa personne a été exposée?

Florizel. — Mon bon Seigneur, elle venait de la Libye.

Leontes. — Où le belliqueux Smalus, ce très-honoré seigneur, est craint et aimé?

Florizel. — Nous venons de son royaume, très-royal Sire; nous l'avons quitté, proclamant par ses larmes, au moment de notre séparation, qu'elle était bien sa fille. De là, un heureux vent du sud nous étant favorable, nous avons traversé la mer pour exécuter l'obligation que mon père m'avait imposée de visiter Votre Altesse. Sur les côtes de Sicile, j'ai congédié la meilleure partie de ma suite et je l'ai dirigée sur la Bohême pour y annoncer non-seulement mon succès en Libye, Sire, mais mon heureuse arrivée ainsi que celle de ma femme aux lieux où nous sommes.

Leontes. — Que les Dieux bienheureux purgent notre atmosphère de toute infection pendant que vous respirerez ici notre air! Vous avez pour père un homme vertueux, un gracieux gentilhomme, contre lequel j'ai péché, bien que sa personne fût sacrée : ce péché, les cieux irrités en ont pris acte et m'ont en punition laissé sans postérité; mais ils ont, au contraire, béni votre père, comme il le mérite, en lui donnant un fils digne de sa vertu. Quel bonheur j'ai perdu, moi qui aurais pu contempler maintenant un fils et une fille aussi beaux que vous deux!

Entre UN SEIGNEUR.

Le seigneur. — Très-noble Sire, ce que je vais vous rapporter ne mériterait pas créance, si la preuve n'en était pas si près de nous. Ne vous en déplaise, puissante Altesse, le roi de Bohême vous fait envoyer par moi ses félicitations : il désire que vous fassiez arrêter son fils, qui, oubliant à la fois sa dignité et ses devoirs, s'est enfui, abandonnant son père et son avenir, avec la fille d'un berger.

Leontes. — Où est le roi de Bohême? parle!

Le seigneur. — Ici, dans votre ville; je viens de le quitter à l'instant : je parle à bâtons rompus ; mais ce désordre convient à ma surprise et à mon message. Pendant qu'il se rendait en hâte à votre cour (à la poursuite de ce beau couple, paraît-il), il a rencontré en chemin le père de cette fausse dame et son frère, qui ont tous deux quitté leur pays avec ce jeune prince.

Florizel. — Camillo m'a trahi, lui dont l'honneur et l'honnêteté avaient jusqu'à présent résisté à toutes les variations de la fortune.

LEONTES. C'est son attitude naturelle même! Grande-moi, chère image de pierre, afin que je puisse dire que tu es vraiment Hermione. (Acte V, sc. III.)

LE SEIGNEUR. — Adressez-lui cette accusation; il est avec le roi votre père.

LEONTES. — Qui? Camillo?

LE SEIGNEUR. — Camillo, Sire; je lui ai parlé, et il est en train d'interroger les pauvres gens que j'ai mentionnés. Jamais, je n'ai vu des misérables trembler à ce point: ils s'agenouillent, ils baisent la terre; ils se démentent à chaque parole qu'ils prononcent : le roi de Bohême se bouche les oreilles et les menace de plusieurs morts en une seule.

PERDITA. — Oh! mon pauvre père! Les cieux ont lancé sur nous des espions, ils ne veulent pas permettre que notre contrat soit célébré.

LEONTES. — Vous êtes mariés?

FLORIZEL. — Nous ne le sommes pas, Sire, et il n'est pas probable que nous le soyons jamais; je le vois bien, les étoiles baiseront les vallées auparavant: les mauvaises chances du sort sont égales pour les grands et les petits.

LEONTES. — Monseigneur, est-ce la fille d'un roi?

FLORIZEL. — Elle le sera, une fois qu'elle sera ma femme.

LEONTES. — Cette *une fois* là, je le vois par la diligence qu'a faite votre père, viendra d'un pas bien lent. Je suis chagrin, très-chagrin, que vous ayez enfreint sa volonté, à laquelle votre devoir vous liait, et je suis tout aussi chagrin que votre préférence ne se soit pas portée sur une personne aussi riche en naissance qu'elle l'est en beauté, et que vous pussiez posséder sans indignité.

FLORIZEL. — Chérie, relève la tête : quoique la fortune, visiblement notre ennemie, ait mis mon père à notre poursuite, elle n'a pas le pouvoir de changer notre amour d'un iota. — Sire, je

vous en conjure, rappelez-vous l'âge où vous ne deviez pas plus au temps que je ne lui dois moi-même aujourd'hui : mû par le souvenir de vos passions d'alors, présentez-vous comme mon avocat ; à votre requête, mon père accordera les choses les plus précieuses comme si elles étaient des bagatelles.

Leontes. — S'il pouvait agir ainsi, je lui demanderais votre précieuse maîtresse qu'il regarde comme une simple bagatelle.

Pauline. — Sire, mon Suzerain, votre œil a conservé trop de jeunesse : votre reine, un mois avant sa mort, était plus digne de semblables regards que la créature que vous contemplez maintenant.

Leontes. — Je pensais à la reine, même dans les regards que j'adressais à cette personne. (*A Florizel.*) Mais, je n'ai pas encore répondu à votre demande. Je vais me rendre auprès de votre père : votre honneur n'ayant eu à souffrir aucun dommage de vos désirs, je vous suis ami à vous et à eux. Pour cette entreprise, je marche à sa rencontre ; suivez-moi donc, et observez comment je m'y prendrai : venez, mon bon Seigneur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

En Sicile. — Devant le palais de Leontes.

Entrent AUTOLYCUS *et* UN GENTILHOMME.

Autolycus — Je vous en prie, Monsieur, étiez-vous présent à cette scène?

Le gentilhomme. — J'étais présent à l'ouverture du paquet ; j'ai entendu le vieux berger raconter comment il l'avait trouvé : là-dessus, après un court étonnement, nous fûmes tous congédiés de la chambre ; seulement un fait, — il me semble avoir entendu dire au berger qu'il avait trouvé l'enfant.

Autolycus. — Je serais vraiment heureux de connaître la fin de cette affaire.

Le gentilhomme. — Je vous raconte la chose à bâtons rompus ; mais les émotions que je voyais se succéder sur les visages du roi et de Camillo étaient de vraies marques d'admiration : il semblait presque, pendant qu'ils se regardaient l'un l'autre, que leurs yeux sortaient de leurs orbites ; il y avait de l'éloquence dans leur silence, un langage dans leurs gestes mêmes ; leur physionomie était celle de gens qui apprendraient la nouvelle d'un monde racheté ou celle d'un monde détruit : un très-remarquable sentiment d'étonnement se laissait lire en eux, mais le plus sagace spectateur, qui n'avait d'autre moyen de se rendre compte des choses que par ce qu'il voyait, n'aurait pu dire si l'émotion qui les agitait était la joie ou la douleur ; mais c'était nécessairement l'une ou l'autre, et dans tout son excès. Voici venir un gentilhomme qui peut-être en sait davantage.

Entre ROGERO.

Le gentilhomme. — Quelles nouvelles, Rogero?

Rogero. — Rien que feux de joie : l'oracle est accompli ; la fille du roi est retrouvée : il y a, à l'heure qu'il est, dans le public, une telle explosion d'étonnement, que les faiseurs de ballades ne seront pas capables de l'exprimer. Mais voici venir l'intendant de Madame Pauline : il peut vous en dire davantage.

Entre L'INTENDANT *de Pauline.*

Rogero. — Eh bien, où en sont les choses, Monsieur? Cette nouvelle qu'on donne pour vraie ressemble tellement à un vieux conte, que la vérité en est très-soupçonnée : le roi a-t-il trouvé son héritière?

L'intendant. — C'est très-vrai, si jamais vérité s'est révélée par des preuves indubitables : il y a une telle unité dans ces preuves, que ce que vous entendez raconter, vous jureriez que vous l'avez vu vous-même. Le manteau de la reine Hermione, le joyau attaché à son collet, les lettres d'Antigonus trouvées en même temps et qu'on a reconnues pour être de son écriture ; cette majesté que la jeune fille possède en commun avec sa mère ; ce sentiment de noblesse que la nature a su faire éclater en dépit de son éducation, et beaucoup d'autres preuves manifestes, proclament avec toute certitude qu'elle est la fille du roi. Avez-vous vu la rencontre des deux rois?

Rogero. — Non.

L'intendant. — Alors, vous avez perdu un spectacle qu'il fallait voir et qui ne peut pas se raconter. Vous auriez vu deux joies se couronner l'une l'autre, et cela avec une telle émotion, qu'il semblait que le chagrin pleurât d'être obligé de prendre congé d'eux, car ces joies allaient à la rencontre l'une de l'autre à travers les larmes. C'étaient des yeux levés au ciel, des mains tendues en haut, avec de tels bouleversements dans

l'aspect de leur personne générale, qu'on ne pouvait les reconnaître qu'à leurs vêtements et non plus à leurs physionomies. Notre roi, qui était tout prêt à sauter de joie d'avoir retrouvé sa fille, comme si cette joie était devenue une perte, se met à crier en pleurant : « Oh! ta mère! ta mère! » puis il demande pardon au roi de Bohême, puis il embrasse son beau-fils, puis il étouffe encore sa fille à force de l'embrasser, puis il remercie le vieux berger, qui se tient là dans l'attitude d'une statue rapiécée de fontaine publique qui aurait vu plusieurs règnes. Je n'ai jamais ouï parler d'une autre rencontre semblable; celle-là rend le récit impuissant et défie la description.

Rogero — Qu'est-il advenu, je vous prie, d'Antigonus, qui avait emporté l'enfant d'ici?

L'intendant. — C'est encore une histoire semblable à un de ces vieux contes, qui ont des aventures à raconter même alors que la crédulité est endormie et qu'il n'y a pas une oreille ouverte. Il a été mis en pièces par un ours; de cela témoigne le fils du berger qui, pour appuyer son témoignage, a non-seulement sa naïveté qui semble grande, mais un mouchoir et des anneaux d'Antigonus que Pauline a reconnus.

Le gentilhomme. — Et qu'est-il advenu de sa barque et des gens qui l'accompagnaient?

L'intendant.— Naufragés au moment même de la mort de leur maître et sous les yeux du berger; en sorte que tous les agents qui aidèrent à exposer l'enfant, périrent dans l'heure même où elle fut trouvée. Mais quel noble combat se sont, à ce récit, livrés, dans Pauline, la joie et la douleur! Un de ses yeux se baissait vers la terre par regret de la perte de son mari, tandis que l'autre était levé vers le ciel pour le remercier de l'accomplissement de l'oracle : elle a soulevé la princesse de terre et l'a si étroitement serrée entre ses bras, qu'on aurait dit qu'elle voulait l'attacher contre son sein, afin de n'avoir plus à craindre de la perdre.

Le gentilhomme. — La noblesse de ce drame était digne d'un auditoire de rois et de princes, car c'est par de tels acteurs qu'il a été représenté.

L'intendant. — Un des incidents les plus touchants, un incident qui a fait la pêche dans mes yeux et qui en a tiré l'eau sinon le poisson, ça été lorsqu'on a raconté la mort de la reine et les erreurs qui la causèrent,— erreurs bravement avouées et déplorées par le roi,— l'attention douloureuse de sa fille, qui, après avoir passé d'un signe de douleur à un autre, a fini avec *un hélas!* par éclater, je devrais dire plutôt par saigner en larmes, car je suis sûr que mon cœur à moi saignait du sang. Ceux qui étaient le plus de marbre, ont alors changé de couleur; quelques-uns se sont évanouis, tous étaient remplis d'affliction; si le monde entier avait pu voir ce spectacle, la douleur aurait été universelle.

Le gentilhomme. — Sont-ils revenus à la cour?

L'intendant. — Non; la princesse a entendu parler de la statue de sa mère qui est sous la garde de Pauline, œuvre à laquelle ont été employées plusieurs années et qui vient d'être enfin achevée par ce rare maître italien, Julio Romano, qui imite si parfaitement la nature qu'il lui déroberait sa puissance créatrice, s'il avait l'éternité et s'il pouvait donner le souffle à ses œuvres. Il a fait une statue d'Hermione si semblable à Hermione même, qu'on raconte qu'elle donne envie de lui parler et qu'on serait capable d'espérer sa réponse. Ils se sont tous rendus à l'endroit où elle est, avec un empressement ému, et ils ont l'intention d'y souper.

Rogero. — Je pensais bien qu'elle avait quelque grave affaire en ce lieu, car depuis la mort d'Hermione, elle n'a jamais manqué de visiter deux ou trois fois par jour cette maison écartée. Nous y rendons-nous et allons-nous augmenter la fête de notre compagnie?

Le gentilhomme. — Qui donc, ayant permission d'entrer, ne voudrait s'y rendre? A chaque minute, quelle nouvelle surprise agréable doit se produire; notre absence nous fait perdre les émotions que nous aurions ressenties. Partons.

(*Sortent le gentilhomme, Rogero et l'intendant.*)

Autolycus. — C'est maintenant, si je n'avais pas la tache de ma vie première, que les faveurs pleuvraient sur moi! C'est moi qui ai conduit le vieillard et son fils à bord du vaisseau du prince; c'est moi qui leur ai dit que je les avais entendus parler d'un paquet et de je ne sais quoi encore; mais, comme à ce moment il était extrêmement occupé de la fille du berger, — il la croyait telle alors, — qui commençait à être fort malade du mal de mer, et que lui-même il ne se portait pas beaucoup mieux, le temps continuant à être des plus mauvais, ce mystère resta sans être découvert. Mais tout cela m'est égal; car, quand bien même j'aurais été le révélateur de

ce secret, cela ne m'aurait pas beaucoup servi au milieu de mes autres discrédits. Voici venir les gens à qui j'ai fait du bien contre ma volonté, et qui déjà apparaissent dans tout l'épanouissement de leur fortune.

Entrent LE BERGER *et* LE NIAIS.

Le berger. — Viens, mon garçon; j'ai passé l'âge d'avoir des enfants; mais tes fils et tes filles naîtront tous nobles.

Le niais. — Nous vous rencontrons fort à propos, Monsieur. Vous avez refusé de vous battre avec moi l'autre jour, parce que je n'étais pas un gentilhomme-né. Voyez-vous ces habits? Dites un peu que vous ne les voyez pas et que vous croyez que je ne suis pas gentilhomme-né : vous feriez aussi bien de dire que ces manteaux ne sont pas gentilshommes-nés. Donnez-moi le démenti, donnez-le-moi; et essayez de savoir si je ne suis pas maintenant un gentilhomme-né.

Autolycus. — Je sais, Monsieur, que vous êtes maintenant un gentilhomme-né.

Le niais. — Oui, et tel j'ai été à toutes les minutes de ces quatre dernières heures.

Le berger. — Et moi aussi, mon garçon.

Le niais. — Oui, vous aussi; mais j'étais un gentilhomme né avant mon père; car le fils du roi m'a pris par la main et m'a appelé son frère; et ensuite les deux rois ont appelé mon père frère; puis, le prince mon frère et la princesse ma sœur ont appelé mon père père; et là-dessus, nous avons pleuré, et ce sont les premières larmes de gentilshommes que nous ayons versées.

Le berger. — Nous pouvons vivre assez, mon fils, pour en verser beaucoup d'autres.

Le niais. — Oui, ou nous aurions bien du malheur, maintenant que nous sommes dans la situation *abaissée* où nous voilà.

Autolycus. — Je vous supplie, Monsieur, de me pardonner toutes les fautes que j'ai commises contre votre seigneurie, et de vouloir bien parler de moi en bons termes au prince mon maître.

Le berger. — Je t'en prie, mon fils, fais cela; car, nous devons nous montrer nobles maintenant que nous sommes nobles.

Le niais. — Tu changeras de vie?

Autolycus. — Oui, s'il plaît à votre excellente seigneurie.

Le niais. — Donne-moi ta main : je jurerai au prince que tu es un aussi honnête et loyal compère qu'il y en ait en Bohême.

Le berger. — Vous pouvez dire cela, mais non pas le jurer.

Le niais. — Ne pas le jurer, maintenant que je suis gentilhomme! Le dire simplement, c'est là le fait de rustres et de fermiers; moi, je le jurerai.

Le berger. — Mais cependant, mon fils, si cela est faux.

Le niais. — La chose serait-elle la plus fausse du monde, un vrai gentilhomme peut la jurer pour rendre service à un ami : et je jurerai au prince que tu es un gaillard vaillant de tes mains et que tu ne t'enivreras pas. Je sais, cependant, que tu n'es pas un gaillard vaillant de tes mains et que tu t'enivreras; mais, je le jurerai tout de même. Je voudrais bien que tu fusses un gaillard vaillant de tes mains.

Autolycus. — Je ferai tout mon possible pour le devenir, Monsieur

Le niais. — Oui, deviens, par tous les moyens possibles, un vaillant compère : si je ne m'indigne pas que tu oses t'enivrer sans être un vaillant compère, n'aie plus aucune confiance en moi. — Écoutez! le roi et les princes nos alliés sont allés voir le portrait de la reine. Viens, suis-nous : nous serons tes bons maîtres. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

En Sicile. — Une chapelle dans la demeure de Pauline.

Entrent LEONTES, POLIXENES, FLORIZEL, PERDITA, CAMILLO, PAULINE, *Seigneurs et gens de la suite.*

Leontes. — O sage et bonne Pauline, quelle grande consolation j'ai reçue de toi!

Pauline. — Oh! Seigneur souverain, si je n'ai pas toujours bien fait, j'ai toujours eu le désir de bien faire. Vous avez généreusement payé tous mes services, et la faveur que vous me faites de visiter ma pauvre maison en compagnie de votre frère couronné et de ces fiancés héritiers de vos royaumes, est un surcroît de grâce que ma vie entière ne suffirait pas à reconnaître.

Leontes. — O Pauline, nous ne vous honorons que de l'ennui que nous vous causons : mais, nous étions venus pour voir la statue de notre reine. Nous avons traversé votre galerie, non

HERMIONE. O vous, dieux, abaissez vos regards et versez de vos urnes sacrées, vos grâces sur la tête de ma fille! (Acte V, sc. III.)

sans prendre un grand plaisir à ses nombreuses raretés; cependant, nous n'avons pas vu la chose que ma fille était venue contempler, c'est-à-dire la statue de sa mère.

Pauline. — De même qu'elle vécut sans égale, de même son image morte surpasse, je crois, tout ce que vous avez encore vu ou tout ce qui est sorti de main d'homme; aussi, je la garde seule et à part. Mais elle est ici; préparez-vous à voir la vie jouée avec autant de vivacité que le tranquille sommeil joua jamais la mort. Regardez, et dites que cela est beau. (*Pauline tire un rideau et découvre Hermione debout dans l'attitude d'une statue.*) J'aime votre silence; il ne montre que mieux votre étonnement : mais, cependant, parlez; vous le premier, mon Suzerain. Est-ce que cette image n'est pas très-près de la réalité?

Leontes. — C'est son attitude naturelle même! Gronde-moi, chère image de pierre, afin que je puisse dire que tu es vraiment Hermione; ou plutôt tu lui ressembles davantage en ne me grondant pas, car elle était douce comme l'enfance et la grâce. Mais cependant, Pauline, Hermione n'était pas si ridée; elle n'était pas aussi âgée qu'elle le paraît.

Polixenes. — Oh! non, de beaucoup.

Pauline. — Cela n'en fait que plus d'honneur à l'excellence de notre artiste, qui a trouvé moyen de laisser écouler seize années et qui crée l'image de la reine telle qu'elle serait si elle vivait maintenant.

Leontes. — Telle qu'elle pourrait vivre maintenant, autant pour mon bonheur, que son absence est aujourd'hui cruelle à mon âme! Oh! c'est ainsi qu'elle se tenait, avec cette plénitude de vie dans la majesté, — chaude vie, comme elle est froide maintenant! — lorsque je lui fis la cour pour la première fois! Je me sens rempli de honte : cette pierre ne me repousse-t-elle pas comme étant plus pierre qu'elle-même? O chef-d'œuvre royal, il y a dans ta majesté de la magie, une magie qui a évoqué mes fautes devant ma mémoire et qui s'est saisie si fortement de l'esprit de ta fille remplie d'admiration, qu'elle en prend, comme toi, l'immobilité de la pierre.

Perdita. — Permettez-moi de m'agenouiller et d'implorer sa bénédiction, et ne me dites pas que c'est superstition d'agir ainsi. — Madame, chère reine, qui avez terminé vos jours lorsque je commençais seulement les miens, donnez-moi votre main à baiser.

Pauline. — Oh! patience! la statue n'a été que tout récemment posée et les couleurs n'en sont pas encore sèches.

Camillo. — Monseigneur, c'est un chagrin trop profondément douloureux que celui que n'ont pu emporter les ouragans de seize hivers et dessécher les ardeurs d'autant de chauds étés: il est à peine au monde une joie qui ait si longtemps duré, et il n'est pas de chagrin qui ne se soit suicidé plus vite.

Polixenes. — Mon cher frère, permettez à celui qui fut la cause de tout cela de prendre de votre chagrin autant qu'il en pourra porter en lui-même.

Pauline. — En vérité, Monseigneur, si j'avais pensé que la vue de ma pauvre image vous eût ainsi bouleversé, comme la statue est ma propriété, je ne vous l'aurais pas montrée.

Leontes. — Ne tirez pas le rideau!

Pauline. — Vous ne la regarderez pas davantage; j'aurais trop peur que votre imagination ne se figurât qu'elle va se mouvoir tout à l'heure.

Leontes. — Qu'il en soit ainsi! qu'il en soit ainsi! Fussé-je mort pourvu que... Mais quoi! il me semble que déjà... Quel est l'auteur de cette statue? Voyez, Monseigneur, n'affirmeriez-vous pas qu'elle respire et que le sang coule vraiment dans ces veines?

Polixenes. — C'est une œuvre magistrale : sa lèvre semble avoir la chaleur même de la vie.

Leontes. — L'œil immobile semble se mouvoir, si grande est l'illusion de l'art.

Pauline. — Je vais tirer le rideau; il est emporté si loin par son imagination, qu'il va tout à l'heure penser qu'elle vit.

Leontes. — O ma douce Pauline, laisse-moi penser cela vingt ans de suite! Tous les bons sens rassis du monde ne valent pas le plaisir d'une telle folie. Laisse-la comme elle est.

Pauline. — Je suis désolé, Sire, de vous avoir jeté dans de telles émotions : mais, je pourrais vous affliger encore davantage.

Leontes. — Fais cela, Pauline, car une telle affliction a une saveur plus délicieuse que n'importe quelle cordiale consolation. Je continue à croire qu'une respiration émane d'elle; quel ciseau délicat aurait jamais pu ainsi diviser les lèvres? Que personne ne se moque de moi; je veux l'embrasser.

Pauline. — Prenez garde, mon bon Seigneur; le rouge est encore humide sur sa lèvre : vous

l'effacerez, si vous l'embrassez, et vous tacherez la vôtre de peinture grasse. Tirerai-je le rideau?

Leontes. — Non, pas de vingt ans!

Perdita. — Je pourrais bien rester là autant de temps à regarder.

Pauline. — Prenez garde l'un et l'autre. Quittez immédiatement la chapelle, ou préparez-vous à de nouveaux étonnements. Si vous pouvez soutenir ce spectacle, je vais faire, en effet, mouvoir la statue; elle descendra et vous prendra par la main : mais alors vous penserez (assertion contre laquelle je proteste) que je suis assistée par des puissances malfaisantes.

Leontes. — Tout ce que vous pourrez lui faire exécuter, je serai heureux de le voir : tout ce que vous pourrez lui faire dire, je serai heureux de l'entendre; car il est aussi aisé de la faire parler que marcher.

Pauline. — Il est nécessaire que vous réveilliez en vous tout ce que vous avez de foi. Restez tous tranquilles; ou bien que ceux qui croient illicite l'œuvre que j'entreprends, se retirent.

Leontes. — Faites! personne ne bougera.

Pauline. — Jouez, musique, réveillez-la! (*Musique.*) Il est temps; descends; cesse d'être pierre; approche; frappe d'étonnement tous ceux qui te contemplent. Venez; je fermerai votre tombe : remuez-vous; allons, avancez : léguez à la mort votre engourdissement, une vie précieuse vous rachète du trépas. Vous voyez qu'elle remue. (*Hermione descend lentement du piédestal.*) Ne tressaillez pas; ses actions seront aussi saintes que je vous déclare que mon enchantement est légitime. Ne vous détournez pas d'elle avant de l'avoir vue mourir encore, car alors vous la tueriez deux fois. Allons, présentez-lui votre main : lorsqu'elle était jeune, vous lui faisiez la cour; maintenant qu'elle est vieille, c'est elle qui fait les avances.

Leontes, *l'embrassant.* — Oh! elle est chaude! Si c'est là de la magie, que ce soit un art aussi légitime que l'action de manger!

Polixenes. — Elle l'embrasse!

Camillo. — Elle se suspend à son cou! Qu'elle parle aussi, si elle appartient à la vie!

Polixenes. — Oui, et qu'elle nous apprenne où elle a vécu, ou bien comment elle s'est échappée d'entre les morts!

Pauline. — Si on disait qu'elle est vivante, cette affirmation serait sifflée comme un vieux conte : mais il paraît qu'elle vit, quoiqu'elle ne parle pas. Attendez encore un peu Veuillez intervenir, belle Madame; agenouillez-vous et implorez la bénédiction de votre mère. Tournez-vous, bonne Dame; notre Perdita est retrouvée. (*Elle présente Perdita qui s'agenouille devant Hermione.*)

Hermione. — O vous, dieux, abaissez vos regards et versez de vos urnes sacrées, vos grâces sur la tête de ma fille! Dis-moi, ma fille, où as-tu été conservée? où as-tu vécu? comment t'es-tu retrouvée à la cour de ton père? car tu dois apprendre, qu'informée par Pauline que l'oracle avait donné l'espoir que tu étais vivante, je me suis conservée à la vie, afin de voir la conclusion de cette histoire.

Pauline. — Nous avons tout le temps pour cela. Il serait à craindre que sur cette demande ces seigneurs ne troublassent vos joies en exigeant de vous une relation pareille. Allez ensemble, illustres et heureux gagnants, tous tant que vous êtes; échangez vos joies de compagnie : moi, vieille tourterelle, j'irai me suspendre à quelque rameau desséché, et là je me lamenterai jusqu'à la fin de mes jours sur mon compagnon qui ne sera plus retrouvé.

Leontes. — Oh! paix, Pauline! tu dois consentir à recevoir un époux de ma main, comme je reçois une femme de la tienne : c'est un contrat passé sous serments entre nous. Tu as retrouvé ma femme; comment? cela est encore à savoir; car je l'ai crue morte comme je l'ai vue morte, et j'ai dit en vain bien des prières sur sa tombe. Je n'aurai pas à chercher loin pour te trouver un honorable époux, car je connais en partie ses sentiments. Avance, Camillo, et prends par la main cette dame dont la noblesse et la vertu, notoirement célèbres, sont attestées ici par nous, couple royal. — Partons d'ici! — Allons, tourne tes yeux sur mon frère, et pardonnez-moi tous deux d'avoir placé mes mauvais soupçons entre vos chastes regards. — Voici votre beau-fils, le fils du roi, qui, par la faveur du ciel, est le fiancé de votre fille. Ma bonne Pauline, emmène-nous d'ici, et rendons-nous en quelque endroit où nous puissions à loisir nous interroger et nous répondre l'un à l'autre sur nos aventures pendant ce long espace de temps qui a commencé à notre séparation. Vite, emmène-nous. (*Ils sortent.*)

LA NUIT
DES ROIS
BURGESS

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ORSINO, duc d'Illyrie.
SÉBASTIEN, jeune gentilhomme, frère de VIOLA.
ANTONIO, capitaine de vaisseau, ami de SÉBASTIEN.
Un capitaine de vaisseau, ami de VIOLA.
CURIO, } seigneurs de la suite du duc.
VALENTIN, }
Messire TOBIE BELCH, oncle de madame OLIVIA.
Messire ANDRÉ AGUECHEEK.
MALVOLIO, intendant d'OLIVIA.
FABIEN, } serviteurs d'OLIVIA.
FESTE, bouffon, }

OLIVIA, riche comtesse.
VIOLA, amoureuse du duc.
MARIA, femme de chambre d'OLIVIA.
Seigneurs, Prêtre, Marins, Officiers, Musiciens, et autres comparses.

Scène. — Une ville d'Illyrie et le rivage de la mer dans le voisinage.

LA

NUIT DES ROIS

OU

CE QUE VOUS VOUDREZ.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le palais du duc.

Entrent LE DUC, CURIO, *et* DES SEIGNEURS. DES MUSICIENS *jouent*.

LE DUC. — Si la musique est l'aliment de l'amour, jouez toujours; donnez m'en avec excès, afin que mon appétit, en ayant une indigestion, puisse languir et mourir. Encore cet air, il avait une telle chûte mourante! Oh, il arrivait à mon oreille comme le doux vent du sud qui souffle sur un banc de violettes, dérobant et donnant à la fois des parfums! — Assez, pas davantage : cela n'est pas aussi doux maintenant que tout à l'heure. O esprit de l'amour, quelle vivacité et quelle fraîcheur sont en toi! Ta capacité réceptive égale celle de la mer, et rien n'entre en toi, quelles que soient sa valeur et son éminence, qui en une minute ne dégénère et ne tombe à bas prix : si féconde en formes changeantes est l'imagination de l'amour, que cela seul est bizarre à l'excès.

CURIO. — Voulez-vous aller chasser, Monseigneur?

LE DUC. — Chasser quelle bête, Curio?

CURIO. — Le cerf.

LE DUC. — Eh! c'est déjà ce que je fais; je chasse le plus noble de mes cerfs. Oh! le jour où mes yeux virent pour la première fois Olivia, il me sembla qu'elle purifiait l'air de toute infection : en ce moment-là même, je fus changé en cerf, et mes désirs, comme des lévriers sanguinaires et cruels, me poursuivent toujours depuis.

Entre VALENTIN.

LE DUC. — Eh bien! quelles nouvelles me rapportes-tu d'elle?

VALENTIN. — Ne vous en déplaise, Monseigneur, je n'ai pu être admis; mais sa suivante m'a fait cette réponse que je vous rapporte : le ciel lui-même, avant qu'il n'ait connu la chaleur de sept étés, ne contemplera pas son visage à découvert; mais comme une nonne cloîtrée, elle sortira voilée et arrosera sa chambre une fois par jour de larmes ennemies de ses yeux; tout cela, pour honorer l'affection qu'elle portait à un frère mort et dont elle voudrait garder éternellement frais le souvenir dans sa mémoire attristée.

Le duc. — Oh! celle qui possède un cœur d'une substance assez délicate pour payer cette dette d'amour à un simple frère, comme elle aimera, lorsque la riche flèche d'or aura tué le troupeau de toutes les autres affections qui vivent en elle, lorsque son foie, son cerveau, son cœur, ces trônes souverains, seront tous occupés et remplis par un seul et même roi, doux complément de sa personne! Allons, précédez-moi vers d'odorants lits de fleurs; les pensées de l'amour reposent dans la beauté, lorsqu'elles ont pour dais les berceaux des bosquets. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le rivage de la mer.

Entrent VIOLA, un capitaine de vaisseau *et* des marins.

Viola. — Quelle est cette contrée, mes amis?

Le capitaine. — C'est l'Illyrie, Madame.

Viola. — Et que ferais-je en Illyrie? mon frère est aux Champs-Elysées. Peut-être ne s'est-il pas noyé : qu'en pensez-vous, matelots?

Le capitaine. — C'est par hasard que vous-même vous vous êtes sauvée.

Viola. — Oh, mon pauvre frère! et peut-être que lui aussi s'est sauvé par hasard.

Le capitaine. — C'est vrai, Madame, et pour que cet espoir dans le hasard vous soit une consolation, je puis vous apprendre qu'après que notre vaisseau se fût fendu et que vous et ce pauvre petit nombre de personnes sauvées avec vous, vous vous fûtes jetées dans notre bateau de sauvetage, j'aperçus votre frère, très-prévoyant au milieu du péril, s'attacher, avec une prudence que lui suggéraient à la fois le courage et l'espoir, à un grand mât qui flottait sur la mer; et sur ce mât, semblable à Arion sur le dos du dauphin, je le vis entretenir connaissance avec les vagues, aussi longtemps que mes yeux purent le suivre.

Viola. — Voici de l'or pour l'assurance que tu me donnes. Mon propre salut encourage en moi l'espoir, — espoir que ton discours autorise, — qu'il aura eu la même chance. Connais-tu cette contrée?

Le capitaine. — Oui, Madame, fort bien, car je suis né et j'ai été élevé à moins de trois lieues de cet endroit même.

Viola. — Qui gouverne ici?

Le capitaine. — Un duc noble par la nature comme par le nom.

Viola. — Quel est son nom?

Le capitaine. — Orsino.

Viola. — Orsino! j'ai entendu mon père le nommer; il n'était pas marié alors.

Le capitaine. — Il ne l'est pas encore aujourd'hui, à moins qu'il ne le soit depuis peu; car il n'y a qu'un mois que je suis parti d'ici, et à cette époque on commençait à murmurer — comme vous le savez, ce que font les grands, les petits en babillent — qu'il recherchait l'amour de la belle Olivia.

Viola. — Quelle est cette Olivia?

Le capitaine. — Une vertueuse jeune dame, la fille d'un comte mort il y a un an environ, en la laissant à la protection d'un fils, son frère, qui mourut aussi peu de temps après, et à cause de la tendre affection qu'elle portait à ce frère, on dit qu'elle a abjuré la société et la vue des hommes.

Viola. — Oh! si je pouvais servir cette dame! Oh! s'il m'était possible de laisser mûrir l'occasion opportune avant de déclarer au monde quelle est ma condition réelle!

Le capitaine. — Cela serait difficile à arranger, attendu qu'elle ne veut écouter aucune sorte de requête, aucune, pas même celle du duc.

Viola. — Tu as une belle tournure, capitaine, et bien que la nature enferme souvent la corruption entre de belles murailles, je veux croire cependant de toi que tu as une âme qui répond à cette belle enveloppe extérieure. Je t'en prie (je te payerai généreusement ce service), cache qui je suis et aide-moi à trouver un déguisement qui puisse convenir à la nature de mon projet. Je veux servir ce duc : tu me présenteras à lui comme un eunuque; cela peut valoir les peines que tu te donneras, car je puis chanter, et je saurai lui parler dans divers genres de musique qui lui feront peut-être trouver mes services agréables. Ce qui peut arriver plus tard, je laisse au temps le soin d'en décider; fais en sorte seulement que ta discrétion seconde ma dextérité.

Le capitaine. — Soyez son eunuque, et je serai votre muet : lorsque ma langue babillera, qu'alors mes yeux cessent de voir!

Viola. — Je te remercie; sers-moi de guide. (*Ils sortent.*)

ivre mes guides en aveugle, et je me suis efforcé r d'incessantes lectures de contrôler les descriptions les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai tou- urs attendu de m'en être rendu un compte exact; i fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment ec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements inté- urs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux rantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, courants sapent les falaises et reconstruisent les ar- pels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans la surface de la Terre, enfin les peuples changent r l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, spect et les conditions premières des continents qui portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes les migrations et les croisements. La mobilité de t ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il t essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans livre *la Terre,* qui est en quelque sorte la préface l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouve- nts généraux qui se produisent à la surface du globe; intenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à vers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le s, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve cuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la he et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma . La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'es- e reflète sur sa molécule presque imperceptible l'uni- s qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'es- e de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les gitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les vil- es, les divisions politiques et administratives, ne pren- qu'une place secondaire dans mon travail ; les atlas, dictionnaires, les documents officiels fournissent sur te partie de la science géographique tous les rensei- ements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant facile besogne d'intercaler en grand nombre des ta- aux de noms et de chiffres, accroître inutilement les nensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je indrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la tographie et de la statistique pure. En ajoutant à n livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui m permet de m'adresser à eux plein de confiance, les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfa sante » qui nous porte tous et sur laquelle il sera si bon de vivre en frères!

ÉLISÉE RECLUS.

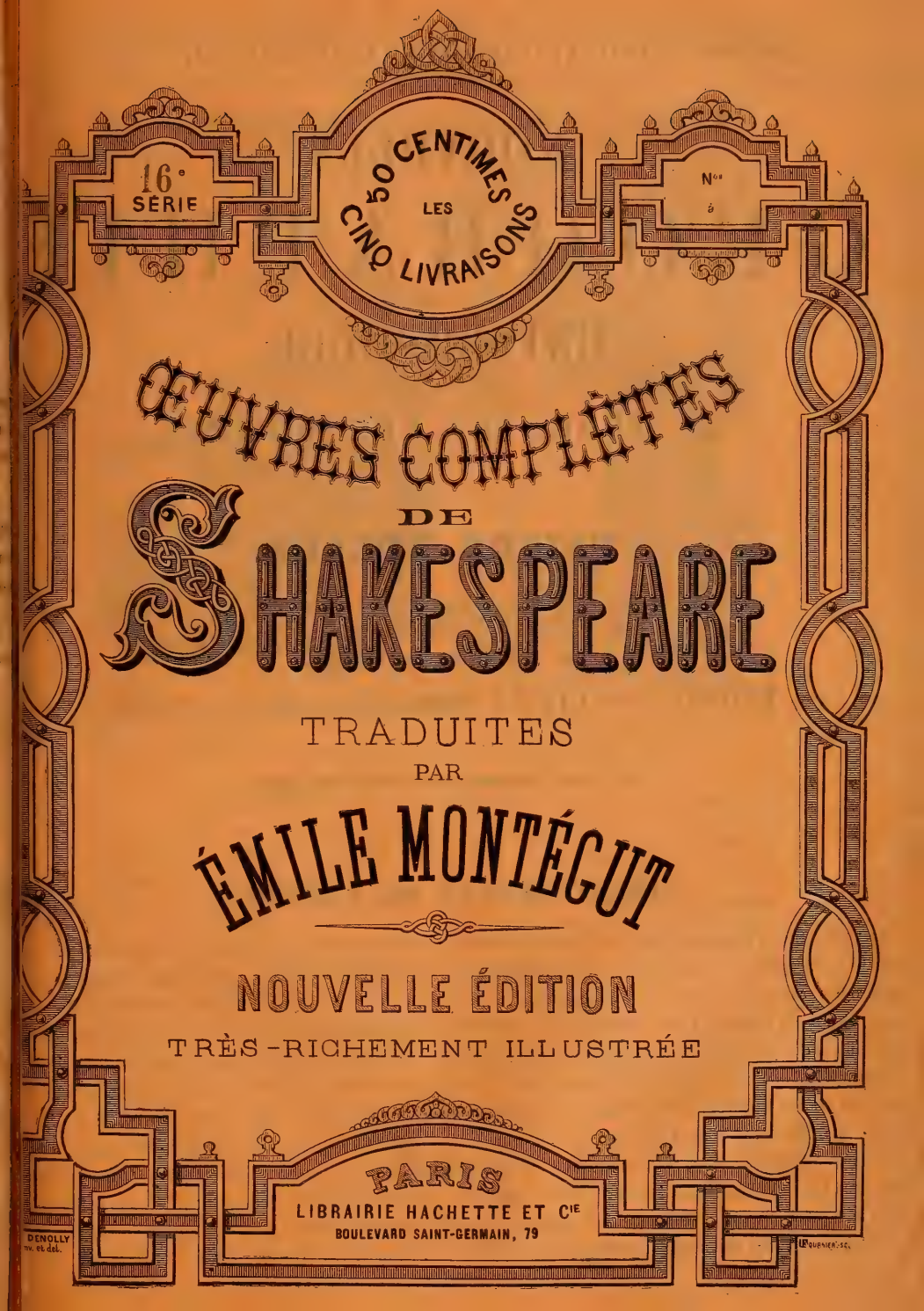
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, se s'exposer au regret de ne posséder que des volumes pareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une c verture, et contenant au moins une gravure ou une ca tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes in rées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine puis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


16e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
DENOLLY
inv. et del.
LE QUESNIEN sc.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le rés dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-B A une période nouvelle, il faut des livres nouveau

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire to les contrées de la terre et les faire apparaître aux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les courir moi-même et de les contempler sous leurs vers aspects; mais, relativement à l'homme isolé Terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédi des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succes des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne p

MESSIRE TOBIE. Que diable a donc ma nièce à prendre ainsi la mort de son frère? je suis sûr que le chagrin est l'ennemi de la vie.
MARIA. Par ma foi, Messire Tobie, vous devriez rentrer les soirs de meilleure heure; Madame, votre nièce, fait de sévères remontrances à l'endroit de vos heures indues. (Acte I, scène III.)

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison d'Olivia.

Entrent MESSIRE TOBIE BELCH *et* MARIA.

MESSIRE TOBIE. — Que diable a donc ma nièce à prendre ainsi la mort de son frère? Je suis sûr que le chagrin est l'ennemi de la vie.

MARIA. — Par ma foi, Messire Tobie, vous devriez rentrer les soirs de meilleure heure; Madame, votre nièce, fait de sévères remontrances à l'endroit de vos heures indues.

MESSIRE TOBIE. — Et parbleu, qu'elle se *remontre* elle-même, avant d'en remontrer aux autres

MARIA. — Oui, mais il faut vous mieux tenir dans les bornes strictes d'une conduite régulière.

MESSIRE TOBIE. — Me mieux tenir! je ne me tiendrai pas plus élégamment que je ne le suis : ces habits sont assez bons pour aller boire, et ces bottes aussi, et si elles ne le sont pas, eh bien! qu'elles se pendent avec leurs propres tirants!

MARIA. — Ces habitudes de boire et de trinquer vous tueront; j'entendais Madame parler de vous hier, ainsi que d'un imbécile de chevalier que vous aviez amené un certain soir ici, pour être son prétendant.

MESSIRE TOBIE. — Qui ça? Messire André Aguecheek?

MARIA. — Oui, lui-même.

MESSIRE TOBIE. — C'est un des hommes les plus parfaits qu'il y ait en Illyrie.

MARIA. — Qu'est-ce que cela fait pour la chose en question?

MESSIRE TOBIE. — Et parbleu, il a trois mille ducats de rente.

Maria. — Oui, mais il ne faudra qu'une année pour tous ces ducats : c'est vraiment un sot et un prodigue.

Messire Tobie. — Fi, oses-tu parler ainsi! il joue de la viole de Gambo et il parle trois ou quatre langues, mot pour mot, sans livres, et il a tous les beaux dons de nature.

Maria. — C'est vrai, c'est presque un idiot par nature; car outre que c'est un sot, c'est aussi un grand querelleur, et n'était qu'il a le don de lâcheté pour corriger ses goûts de querelleur, les gens prudents pensent qu'il recevrait bientôt le don d'une tombe.

Messire Tobie. — Par cette main, ceux qui parlent ainsi de lui sont des drôles et des *subtracteurs*. Qui sont-ils?

Maria. — Ce sont ceux qui ajoutent en outre qu'il s'enivre tous les soirs en votre compagnie.

Messire Tobie. — C'est en portant la santé de ma nièce. Je boirai à la santé de ma nièce aussi longtemps qu'il y aura un passage dans mon gosier et du vin en Illyrie. C'est un lâche et un bas valet, celui qui refuse de boire à la santé de ma nièce jusqu'à ce que la tête lui tourne comme une grande toupie de paroisse. Allons, fillette, prends-moi un sérieux de Castillan, car voici venir Messire André Aguecheek.

Entre Messire ANDRÉ AGUECHEEK.

Messire André. — Messire Tobie Belch! eh bien, comment va, Messire Tobie Belch?

Messire Tobie. — Aimable Messire André!

Messire André. — Dieu vous bénisse, belle piegrièche.

Maria. — Et vous aussi, Monsieur.

Messire Tobie. — Accoste, Messire André, accoste.

Messire André. — Qu'est-ce que c'est, ça?

Messire Tobie. — La femme de chambre de ma nièce.

Messire André. — Bonne Madame Accoste, je désire faire plus ample connaissance avec vous.

Maria. — Mon nom est Maria, Monsieur.

Messire André. — Bonne Madame Maria Accoste....

Messire Tobie. — Vous vous méprenez, chevalier : *accoste* veut dire affrontez-la, abordez-la, courtisez-la, attaquez-la.

Messire André. — Sur ma foi, je ne voudrais pas l'entreprendre ainsi devant le monde. Est-ce là le sens de *accoste*?

Maria. — Portez-vous bien, Messieurs.

Messire Tobie. — Si tu la laisses partir ainsi, Messire André, tu n'es plus digne de tirer l'épée de ta vie.

Messire André. — Si vous partiez ainsi, Madame, je ne serais plus digne de tirer l'épée de ma vie. Belle Dame, croyez-vous donc avoir des sots en main?

Maria. — Monsieur, je ne vous ai pas en main.

Messire André. — Parbleu, mais vous m'aurez ainsi; voici ma main.

Maria. — Voyons, Monsieur, les opinions sont libres; je vous en prie, conduisez votre main au cellier et faites la boire.

Messire André. — Pourquoi cela, mon doux cœur? Quelle est votre métaphore?

Maria. — Une métaphore sèche, Monsieur.

Messire André. — Parbleu, c'est aussi ce que je pense; je ne suis pas âne à ce point de ne pouvoir tenir ma main sèche. Mais qu'est-ce que votre plaisanterie?

Maria. — Une plaisanterie sèche, Monsieur.

Messire André. — En avez-vous beaucoup comme ça?

Maria. — Oui, Monsieur, j'en ai jusqu'au bout de mes doigts; voyons, je laisse maintenant aller votre main, je suis à sec. (*Elle sort.*)

Messire Tobie. — Oh! chevalier, tu as besoin d'un verre de vin des Canaries. T'ai-je jamais vu si bien mis à bas?

Messire André. — Jamais de votre vie, je pense, à moins que vous n'ayez vu le vin des Canaries me mettre à bas. Il me semble quelquefois que je n'ai pas plus d'esprit qu'un chrétien quelconque ou un homme ordinaire : mais je suis un grand mangeur de bœuf, et je crois que cela fait tort à mon esprit.

Messire Tobie. — Cela n'est pas douteux.

Messire André. — Si je le croyais, je n'en mangerais plus. Je monte à cheval demain pour retourner au logis, Messire Tobie.

Messire Tobie. — Et *pourquoi*, mon cher chevalier?

Messire André. — Qu'est-ce que c'est que ce *pourquoi?* cela veut-il dire de le faire ou ne pas le faire? Ah! plût au ciel que j'eusse passé à apprendre les langues le temps que j'ai passé à l'escrime, à la danse et aux combats d'ours! plût au ciel que j'eusse suivi les arts!

Messire Tobie. — Cela t'aurait fait en effet un superbe toupet.

Messire André. — Comment, est-ce que cela aurait corrigé mes cheveux?

Messire Tobie. — Incontestablement, car tu vois bien qu'ils ne frisent pas naturellement.

Messire André. — Mais cela me va assez bien, n'est-ce pas?

Messire Tobie. — Excellemment bien! tes cheveux pendent comme du chanvre sur une quenouille, et j'espère voir une ménagère te prendre entre ses jambes et te filer.

Messire André. — Ma foi, je m'en retourne demain chez moi, Messire Tobie; on ne peut pas voir votre nièce, et si on pouvait la voir, il y a quatre à parier contre un qu'elle ne voudrait pas de moi; le duc, qui est ici tout près, lui fait la cour.

Messire Tobie. — Elle ne veut pas du duc; elle ne veut pas de mari qui soit au dessus d'elle, ni par la condition ni par les années, ni par l'esprit; je le lui ai entendu jurer. Allons donc, il y a encore de l'espoir, mon homme.

Messire André. — Je resterai un mois de plus. Je suis un compère d'un esprit fantasque, s'il en est un au monde; je raffole parfois des mascarades et des fêtes.

Messire Tobie. — Est-ce que tu as des dispositions pour ces bêtises, chevalier?

Messire André. — Autant qu'homme qui vive en Illyrie, quel qu'il soit, pourvu qu'on le prenne au-dessous de mes aînés en condition, et cependant, je ne voudrais pas me comparer à un vieillard.

Messire Tobie. — Quelle est la mesure de ton talent à la gaillarde, chevalier?

Messire André. — Ma foi, je puis y découper des sauts de chevreau.

Messire Tobie. — Et moi y découper du mouton.

Messire André. — Et je crois que je fais le saut en arrière aussi solidement qu'homme qui vive en Illyrie, tout simplement.

Messire Tobie. — Pourquoi ces choses sont-elles cachées? pourquoi ces dons ont-ils un rideau devant eux? est-ce qu'il y a danger qu'ils prennent la poussière comme le portrait de Mme Mall? Pourquoi ne vas-tu pas à l'église en dansant une gaillarde et n'en reviens-tu pas en dansant une courante? Si j'étais comme toi, ma promenade ne serait qu'une gigue; je ne lâcherais même pas de l'eau sans danser un pas de cinq. A quoi penses-tu donc? est-ce que c'est un monde où il faille cacher ses vertus? Je me doutais bien, en voyant l'excellente constitution de ta jambe, qu'elle avait été formée sous l'étoile de la gaillarde.

Messire André. — Oui, elle est solide et elle fait assez bon effet avec un bas couleur de flamme. Allons-nous nous amuser un peu?

Messire Tobie. — Pourrions-nous faire autre chose? Ne sommes-nous pas nés sous le signe du Taureau?

Messire André. — Le Taureau! Ceux qui naissent sous ce signe sont tout côtes et tout cœur.

Messire Tobie. — Non, Monsieur, mais tout jambes et tout cuisses. Laisse-moi te voir cabrioler. Ah! plus haut. Ah! ah! excellent!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais du duc.

Entrent VALENTIN *et* VIOLA, *en habits d'homme.*

Valentin. — Si le duc continue à vous regarder avec autant de faveur, Césario, vous ne pouvez manquer de faire un beau chemin; il ne vous connaît que depuis trois jours et déjà vous n'êtes plus un étranger pour lui.

Viola. — Vous craignez donc son humeur ou ma négligence, puisque vous mettez en doute que son affection dure longtemps : est-ce qu'il est inconstant dans ses faveurs, Monsieur.

Valentin. — Non, croyez-moi.

Viola. — Je vous remercie. Voici venir le duc.

Entrent LE DUC, CURIO, *et des gens de la suite*

Le duc. — Holà! qui a vu Césario?

Viola. — Le voici; tout à vos ordres, Monseigneur.

Le duc. — Tenez-vous un instant à l'écart, vous autres. — Césario, tu ne connais rien moins que le tout des choses qui me concernent; je t'ai ouvert le livre même de mon âme secrète : ainsi, bon jeune homme, prends ta course vers sa demeure; ne permets pas qu'on t'en refuse l'entrée, plante-toi contre sa porte et dis à ses gens que tes pieds vont se clouer en terre et y prendre racine jusqu'à ce que tu aies obtenu audience.

Viola. — Assurément, mon noble Seigneur, si elle est autant qu'on le dit en proie à son chagrin, elle ne m'admettra jamais.

Le duc. — Fais du tapage et saute par-dessus

toutes les barrières de la politesse, plutôt que de t'en revenir comme tu serais venu.

VIOLA. — Eh bien, si je peux lui parler, que lui dirai-je, Monseigneur?

LE DUC. — Oh! alors dévoile-lui l'excès de mon amour, étonne-la en lui décrivant ma tendre fidélité : il te siéra bien de lui représenter mes souffrances, et elle en sera touchée à cause de ta jeunesse, plus qu'elle n'en serait touchée si ce récit lui était fait par un ambassadeur de plus grave aspect.

VIOLA. — Je ne le crois pas, Monseigneur.

LE DUC. — Crois-le, cher enfant, car ils calomnient tes heureuses années, ceux qui disent que tu es un homme : la lèvre de Diane n'est pas plus douce et plus rosée que ta lèvre; ta petite flûte de voix est comme l'organe d'une jeune fille, perçante et sonore, et tout en toi ressemble à une femme. Je sais que ton étoile te rend propre à cette négociation. — Que quatre ou cinq d'entre vous l'accompagnent; tous si vous voulez, car je suis d'autant plus heureux que je suis moins en compagnie. Réussis en cette affaire, tu vivras dans la même indépendance que ton maître et tu pourras nommer sa fortune la tienne.

VIOLA. — Je ferai de mon mieux pour courtiser votre bien-aimée. (*A part.*) C'est cependant un grand effort sur moi-même : il me faut faire la cour pour lui et je voudrais être sa femme. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un appartement dans la demeure d'Olivia.

Entrent MARIA *et* LE BOUFFON.

MARIA. — Voyons, dis-moi où tu es allé, ou bien je n'ouvrirai pas mes lèvres pour t'excuser, même de la largeur qu'il faudrait pour y faire passer un poil; Madame te fera pendre pour ton absence.

LE BOUFFON. — Qu'elle me fasse pendre : celui qui est bien pendu en ce monde ne craint plus aucun drapeau.

MARIA. — Explique cela.

LE BOUFFON. — Il n'en verra plus aucun pour lui faire peur.

MARIA. — Bonne réponse de carême : je peux te dire où est née cette manière de parler : je ne crains aucun drapeau.

LE BOUFFON. — Où est-elle née, bonne Madame Maria?

MARIA. — Dans les guerres, et cela tu pourras carrément l'affirmer quand tu débiteras tes folies.

LE BOUFFON. — Bien; Dieu donne la sagesse à ceux qui l'ont, et quant aux fous, qu'ils se servent de leurs talents!

MARIA. — Vous serez pendu pour être resté si longtemps absent, ou vous serez renvoyé; cela n'équivaut-il pas pour vous à être pendu?

LE BOUFFON. — Plus d'une bonne pendaison a prévenu plus d'un mauvais mariage; et si je suis renvoyé, la belle saison y pourvoira.

MARIA. — Vous êtes résolu, alors?

LE BOUFFON. — Non, pas davantage; mais je suis ferme sur deux points.

MARIA. — De manière que si l'un ne tient pas, l'autre tiendra, ou que si tous deux cassent, vos culottes tomberont par terre.

LE BOUFFON. — Bien trouvé, ma foi, bien trouvé. Bon, va ton chemin; si seulement Messire Tobie voulait cesser de boire, tu serais un aussi spirituel morceau de la chair d'Ève qu'on en puisse trouver en Illyrie!

MARIA. — Paix, coquin : plus un mot de cela. Voici venir Madame; faites-lui sagement vos excuses, cela vaudra mieux. (*Elle sort.*)

LE BOUFFON. — Esprit, si c'est ta volonté, mets-moi en belle humeur de folie! ces gens d'esprit qui pensent te posséder, se montrent souvent des fous, et moi qui suis sûr de ne pas te posséder, je puis passer pour un homme sage : car que dit *Quinapalus* à ce sujet? mieux vaut un spirituel fou qu'un fou bel esprit.

Entrent OLIVIA *et* MALVOLIO.

LE BOUFFON. — Dieu te bénisse, Madame!

OLIVIA. — Emmenez l'imbécile.

LE BOUFFON. — N'entendez vous pas, camarades? emmenez Madame.

OLIVIA. — Allons, vous êtes un fou à sec; je ne veux plus de vous : en outre, vous devenez malhonnête.

LE BOUFFON. — Deux défauts, Madonna, qui peuvent être corrigés par la boisson et les bons conseils : en effet, donnez à boire au fou à sec, et alors le fou ne sera plus à sec; invitez un malhonnête homme à s'amender, s'il s'amende, il n'est plus malhonnête, et s'il ne peut s'amender, que le savetier le rapièce : toute chose qui s'amende, n'est que rapiécée; la vertu qui faiblit est rapiécée de péché, et le péché qui s'amende n'est que rapiécé de vertu. Si ce simple syllogisme peut servir,

Le duc. Tenez-vous un instant à l'écart, vous autres. — Césario, tu ne connais rien moins que le tout des choses qui me concernent; je t'ai ouvert le livre même de mon âme secrète. (Acte I, sc. IV.)

c'est bien; sinon, où est le remède? il n'y a de véritable cocu que le malheur, et la beauté n'est qu'une fleur. La Dame avait ordonné d'emmener l'imbécile, c'est pourquoi je répète, emmenez Madame.

Olivia. — Monsieur, c'était vous que je leur ordonnais d'emmener.

Le bouffon. — Erreur au suprême degré! Madame, *Cucullus non facit monachum*, ce qui équivaut à peu près à dire : mon cerveau ne porte pas de casaque bariolée. Bonne Madonna, permettez-moi de prouver que vous êtes une imbécile.

Olivia. — Vous pourriez prouver cela?

Le bouffon. — Le plus dextrement du monde, bonne Madonna.

Olivia. — Prouvez-le.

Le bouffon. — Pour cela, il faut que je vous catéchise, Madonna; ma bonne souris de vertu, répondez-moi.

Olivia. — Bon, Monsieur, faute d'autre distraction, je veux bien écouter vos preuves.

Le bouffon. — Bonne Madonna, pourquoi pleures-tu?

Olivia. — Mon bon fou, à cause de la mort de mon frère.

Le bouffon. — Je pense que son âme est en enfer, Madonna.

Olivia. — Je sais que son âme est au ciel, fou.

Le bouffon. — Vous n'en n'êtes que plus imbécile, Madonna, de pleurer pour un frère dont l'âme est au ciel. Emmenez l'imbécile, Messieurs.

Olivia. — Que pensez-vous de ce fou, Malvolio? Ne trouvez-vous pas qu'il s'amende?

Malvolio. — Oui, et il continuera toujours ainsi jusqu'à ce qu'il soit secoué par les angoisses de la mort : les infirmités qui font déchoir les sages, ne font que perfectionner les fous.

Le bouffon. — Alors puisse le ciel vous en

voyer bien vite une infirmité, pour perfectionner votre folie, Monsieur! Messire Tobie jurerait bien que je ne suis pas un renard, mais il n'engagerait pas sa parole contre deux sous que vous n'êtes pas un fou.

Olivia. — Que répondez-vous à cela, Malvolio?

Malvolio. — Je m'étonne que votre seigneurie puisse s'amuser de ce drôle à cerveau vide; je l'ai vu battre l'autre jour par un fou très-ordinaire qui n'a pas plus de cervelle qu'une pierre. Remarquez bien, le voilà déjà hors de combat; à moins que vous ne riiez et que vous ne lui prépariez les occasions, il reste bouche baillonnée. Je déclare que je considère les hommes sensés que ces espèces de bouffons peuvent désopiler, comme de purs singes de ces même bouffons.

Olivia. — Oh! vous êtes malade d'amour-propre, Malvolio, et vous goûtez les choses avec un appétit mal disposé. Les gens généreux, candides, et de libre humeur prennent pour des flèches sans portée ni pointe ces mêmes choses qui vous font l'effet de boulets de canon : il n'y a pas de médisance chez un bouffon dont on a autorisé la liberté de langage, bien qu'il ne fasse rien que railler, et il n'y a pas de raillerie chez un homme dont la discrétion est connue quoiqu'il ne fasse rien que critiquer.

Le bouffon. — Puisse Mercure te doter du don de mensonge, car tu parles bien des fous!

Rentre MARIA.

Maria. — Madame, il y a à la porte un jeune gentilhomme qui désire beaucoup vous parler.

Olivia. — Vient-il de la part du duc Orsino?

Maria. — Je ne sais pas, Madame, c'est un beau jeune homme et bien accompagné.

Olivia. — Quelle est la personne de ma maison qui lui tient compagnie?

Maria. — Messire Tobie, Madame, votre parent.

Olivia. — Congédiez-le, je vous prie, il ne fait que parler comme un fou : fi de lui! (*Sort Maria.*) Allez-y, vous, Malvolio : si c'est un message de la part du comte, je suis malade ou je ne suis pas à la maison : dites ce que vous voudrez pour le congédier. (*Sort Malvolio.*) Vous voyez maintenant, Monsieur, que votre bouffonnerie commence à baisser et que les gens ne l'aiment pas.

Le bouffon. — Tu as parlé en notre faveur, Madonna, comme si ton fils aîné, — dont puisse Jupiter bourrer le crâne de cervelle! — était destiné à être un fou. Mais voici venir quelqu'un de ta parenté qui a une bien faible *pia mater*.

Entre Messire TOBIE BELCH.

Olivia. — A moitié ivre, sur mon honneur. — Qui est à la porte, mon oncle?

Messire Tobie. — Un gentilhomme.

Olivia. — Un gentilhomme! quel gentilhomme?

Messire Tobie. — C'est un gentilhomme qui.... Peste soit de ces harengs saurs! — Comment va, imbécile!

Le bouffon. — Bon Messire Tobie!

Olivia. — Oncle, oncle, comment se fait-il que vous soyez de si bon matin disposé à une pareille léthargie?

Messire Tobie. — La *liturgie!* je me moque de la *liturgie*. Il y a quelqu'un à la porte.

Olivia. — Oui, parbleu, mais qui c'est-il?

Messire Tobie. — Que ce soit le diable, s'il veut, je ne m'en soucie pas : je vous dis de me croire. Après cela, cela m'est égal. (*Il sort.*)

Olivia. — A quoi ressemble un ivrogne, fou?

Le bouffon. — A un homme noyé, à un bouffon ou à un fou : une première rasade de trop en fait un bouffon, une seconde en fait un fou, une troisième le noie.

Olivia. — Alors, va-t'en chercher l'officier de police et qu'il examine mon oncle; car il est ivre au troisième degré; il est noyé. Va, surveille-le.

Le bouffon. — Il n'est encore que fou, Madame, et le bouffon va aller surveiller le fou. (*Il sort.*)

Rentre MALVOLIO.

Malvolio. — Madame, le jeune homme qui est en bas, jure qu'il vous parlera. Je lui ai dit que vous étiez malade, il accepte de le croire et vient pour vous parler en conséquence : je lui ai dit que vous étiez endormie; il semblait savoir aussi cela d'avance et en conséquence il vient pour vous parler. Que faut-il lui dire, Madame? Il est cuirassé contre tout refus.

Olivia. — Dis-lui qu'il ne me parlera pas.

Malvolio. — Je le lui ai dit, et il répond qu'il se plantera à votre porte comme le poteau d'affiches d'un shériff et qu'il est décidé à devenir jambe de banc, mais qu'il vous parlera.

Olivia. — A quelle espèce d'homme appartient-il?

Malvolio. — Parbleu, à l'espèce homme.

Olivia. — Quelle manière d'homme?

Malvolio. — Un homme de très-mauvaises

manières; il veut vous parler que vous le vouliez ou non.

OLIVIA. — Quelle est sa personne et quel est son âge?

MALVOLIO. — Il n'est pas encore assez vieux pour un homme, et il n'est plus assez jeune pour un bambin; c'est quelque chose comme une gousse de pois avant que les pois soient formés et comme un sauvageon au moment d'être une pomme; il est entre deux eaux, quelque chose entre le bambin et l'homme. Il est très-joli de visage et parle avec beaucoup de mutinerie; on jurerait presque qu'il a encore sur les lèvres le lait de sa mère.

OLIVIA. — Faites-le entrer : appelez ma femme de chambre.

MALVOLIO. — Mademoiselle, Madame vous appelle. (*Il sort.*)

Rentre MARIA.

OLIVIA. — Donnez-moi mon voile : allons, jetez-le sur mon visage; nous allons une fois encore écouter le message d'Orsino.

Entre VIOLA.

VIOLA. — L'honorable Dame de cette maison, quelle est-elle?

OLIVIA. — Parlez-moi et je répondrai pour elle. Que voulez-vous?

VIOLA. — Très-brillante, exquise et incomparable beauté, dites-moi, je vous prie, si cette Dame-ci est la Dame de cette maison, car je ne l'ai jamais vue. Je serais désolé de perdre mon discours, car outre qu'il est extrêmement bien écrit, je me suis donné beaucoup de mal pour l'apprendre par cœur. Excellentes beautés, ne me faites essuyer aucun mépris; je suis extrêmement sensible même aux traitements les moins blessants.

OLIVIA. — D'où venez-vous, Monsieur?

VIOLA. — Je ne puis dire exactement que ce que j'ai appris par cœur, et la réponse à cette question ne se trouve pas dans ma leçon. — Aimable et excellente Dame, donnez-moi une certitude suffisante que vous êtes la Dame de la maison, afin que je puisse réciter mon discours.

OLIVIA. — Êtes-vous un comédien?

VIOLA. — Non, mon profond cœur, et cependant par les griffes même de la malice, je jure que je ne suis pas le personnage que je joue. Êtes-vous la Dame de la maison?

OLIVIA. — A moins que je ne m'usurpe moi-même, je la suis.

VIOLA. — Très-certainement, vous vous usurpez vous-même, si vous l'êtes; car ce qui est vôtre pour le donner, n'est pas vôtre pour le conserver. Mais cela est en dehors de ma commission : je vais vous réciter mon discours à votre louange et vous montrer le cœur de mon message.

OLIVIA. — Arrivez tout de suite à ce qu'il a d'important; je vous dispense des louanges.

VIOLA. — Hélas! j'avais pris bien de la peine pour l'apprendre et il est poétique.

OLIVIA. — Il n'en est que plus probable qu'il est menteur; je vous en prie, gardez-le pour vous. J'ai appris que vous faisiez l'impertinent à mes portes, et si je vous ai permis d'entrer, c'est plutôt pour m'étonner de vous que pour vous écouter. Si vous n'êtes que fou, allez-vous-en; si vous avez un grain de raison, soyez bref; je ne suis pas dans une lune à soutenir un dialogue aussi extravagant.

MARIA. — Voulez-vous lever l'ancre, Monsieur? voici votre chemin.

VIOLA. — Non, mon joli balayeur du pont; il faut que je me balance ici encore un instant. Adoucissez un peu ce dragon, douce Dame.

OLIVIA. — Dites-moi ce que vous avez à me dire.

VIOLA. — Je suis un messager.

OLIVIA. — A coup sûr, il faut que vous ayez quelque hideuse affaire à m'apprendre, pour que votre politesse soit si craintive. Dites ce dont vous êtes chargé.

VIOLA. — Cela ne concerne que votre oreille. Je ne vous apporte pas de déclaration de guerre, ni d'obligation d'hommage; je tiens la branche d'olivier à la main; mes paroles sont aussi pacifiques qu'importantes.

OLIVIA. — Cependant vous aviez commencé grossièrement. Qui êtes-vous? que voulez-vous?

VIOLA. — La grossièreté que j'ai laissé paraître m'a été enseignée par la réception qui m'a été faite. Ce que je suis et ce que je voudrais sont des choses aussi secrètes que la virginité : pour votre oreille elles sont sacrées; pour celle d'un autre, elles sont profanes.

OLIVIA *à Maria.* — Laissez-nous seuls, nous allons entendre ces choses sacrées. (*Sort Maria.*) Maintenant, Monsieur, le texte de votre sermon.

VIOLA. — Très-douce Dame....

OLIVIA. — Voilà une doctrine consolante et sur laquelle on peut dire beaucoup. D'où tirez-vous votre texte?

VIOLA. — Du cœur d'Orsino.

Olivia. — De son cœur! De quel chapitre de son cœur?

Viola. — Pour répondre méthodiquement, du premier chapitre de son cœur.

Olivia. — Oh! je l'ai lu; c'est hérésie pure. N'avez-vous rien d'autre à me dire?

Viola. — Bonne Madame, laissez-moi voir votre visage.

Olivia. — Est-ce que vous avez reçu commission de votre seigneur pour négocier avec mon visage? Vous êtes maintenant hors de votre texte; mais nous allons tirer le rideau et vous montrer le portrait. Voyez, Monsieur, je ressemble exactement à celle qui était ici présente : le portrait n'est-il pas bien exécuté? (*Elle s'est dévoilée.*)

Viola. — Admirablement bien, si c'est Dieu qui l'a fait tout entier.

Olivia. — Il est sur matière solide, Monsieur; il supportera le vent et la pluie.

Viola. — Les couleurs en sont admirablement fondues et c'est la main délicate et habile de la nature elle-même qui en a posé le rouge et le blanc : vous êtes, Madame, la femme la plus cruelle qui existe si vous avez l'intention de porter ces grâces au tombeau, sans en laisser au monde une copie.

Olivia. — O Monsieur, je n'aurai pas le cœur si dur; je donnerai plusieurs listes de ma beauté : elle sera inventoriée, et chaque détail et particularité en seront couchés sur mon testament; exemple : *item* deux lèvres d'un rouge passable; *item* deux yeux gris avec des paupières; *item* un cou, un menton et ainsi de suite. Avez-vous été envoyé ici pour faire mon estimation?

Viola. — Je vois ce que vous êtes, vous êtes trop orgueilleuse; mais quand bien même vous seriez le diable, vous êtes belle. Mon Seigneur et maître vous aime. Oh! un tel amour ne peut être que récompensé, quand bien même vous seriez couronnée comme la beauté sans pareille!

Olivia. — Comment m'aime-t-il?

Viola. — Avec des adorations, des larmes abondantes, des gémissements qui tonnent l'amour et des soupirs de feu.

Olivia. — Votre maître connaît mon sentiment; je ne puis l'aimer. Pourtant je le suppose vertueux et je le connais pour noble, de grande condition, d'une jeunesse florissante et sans tache; je sais qu'il jouit de l'estime générale, qu'il est libéral, instruit et vaillant, et que par la taille et les formes extérieures sa personne est gracieuse; mais, cependant je ne puis l'aimer; il y a longtemps déjà qu'il aurait dû se le tenir pour dit.

Viola. — Si je vous aimais avec la même flamme que mon maître, avec les mêmes souffrances, avec la même mortelle violence, je ne trouverais aucun sens dans votre refus; je ne voudrais pas le comprendre.

Olivia. — Eh bien, que feriez-vous?

Viola. — Je me construirais une cabane en branches de saule à votre porte et j'appellerais mon âme qui habiterait cette demeure; j'écrirais de loyales chansons d'amour méprisé et je les chanterais tout haut au cœur même de la nuit; je crierais votre nom aux collines qui se le renverraient et je forcerais la babillarde commère de l'air à crier, Olivia! Oh! vous ne pourriez trouver de repos entre les éléments de l'air et de la terre que vous n'eussiez eu pitié de moi!

Olivia. — Vous pourriez faire beaucoup de choses. Quelle est votre parenté?

Viola. — Supérieure à ma fortune, cependant ma condition est bonne : je suis un gentilhomme.

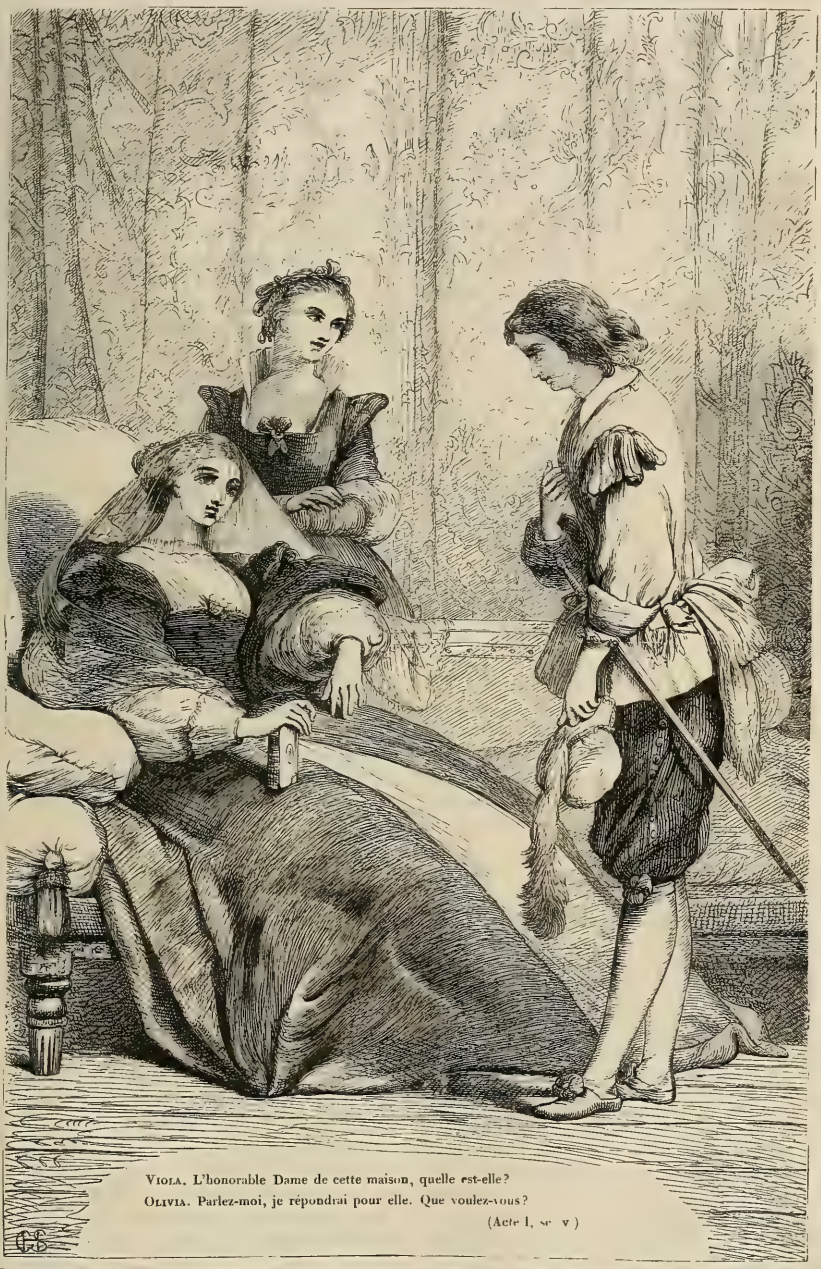
Olivia. — Retournez vers votre maître; je ne puis l'aimer : qu'il n'envoie pas davantage, à moins que par aventure vous ne reveniez me trouver pour me dire comment il prend ma réponse. Portez-vous bien; je vous remercie pour vos peines : dépensez ceci en mon honneur.

Viola. — Je ne suis pas un courrier salarié, Madame; gardez votre bourse; c'est mon maître, et non pas moi, qui a besoin de récompense. Que l'amour fasse de pierre le cœur de celui que vous aimerez, et puisse votre ardeur, comme celle de mon maître, s'adresser là où elle sera méprisée! Adieu, belle cruauté. (*Elle sort.*)

Olivia. — « Quelle est votre parenté? — Supérieure à ma fortune, cependant ma condition est bonne; je suis un gentilhomme. » Je jurerais que tu l'es; ton parler, ton visage, ta tournure, tes actions, ton esprit, te donnent un quintuple blason. Pas trop vite! doucement! doucement! il serait à craindre que le valet ne devînt le maître. Eh bien, qu'ai-je donc? est-ce qu'on peut si vite attraper la peste? il me semble que je sens les perfections de ce jeune homme se glisser dans mes yeux avec un mouvement invisible et subtil. Eh bien, soit! — Holà, Malvolio!

Rentre MALVOLIO.

Malvolio. — Me voici, Madame, à votre service.



VIOLA. L'honorable Dame de cette maison, quelle est-elle?
OLIVIA. Parlez-moi, je répondrai pour elle. Que voulez-vous?

(Acte I, sc. v.)

Olivia. — Cours après ce même entêté messager, cet homme du duc ; il m'a laissé cet anneau, malgré ma volonté ; dis-lui que je n'en veux pas. Prie-le de ne pas leurrer son maître et de ne pas entretenir ses espérances ; je ne suis pas pour lui : si ce même jeune homme veut revenir ici demain, je lui donnerai les raisons de ma conduite. File, Malvolio.

Malvolio. — Oui, Madame. (*Il sort.*)

Olivia. — Je ne sais pas trop ce que je fais, et je crains que mes yeux ne jouent auprès de mon âme le rôle de trop grands enjôleurs. Destinée, montre ta force : nous ne sommes pas les maîtres de nous-mêmes ; ce qui est décrété doit arriver, et puisse-t-il en être ainsi! (*Elle sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le bord de la mer.

Entrent ANTONIO *et* SÉBASTIEN.

Antonio. — Vous ne voulez pas rester plus longtemps et vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

Sébastien. — Avec votre permission, non. Mes étoiles brillent obscures au-dessus de moi ; ma destinée pourrait peut-être communiquer à la vôtre sa malignité ; par conséquent, je vous demanderai la permission de supporter seul mes misères ; ce serait mal récompenser votre affection que de vous faire partager le fardeau d'une seule d'entre elles.

Antonio. — Faites-moi savoir où vous vous dirigez.

Sébastien. — Non, ma foi, Monsieur ; le voyage auquel je me suis décidé est une pure extravagance. Cependant je remarque en vous un fonds de réserve si délicate, que vous n'essayerez pas de m'arracher les secrets que je veux garder pour moi ; aussi la politesse m'oblige-t-elle à m'ouvrir à vous. Sachez donc, Antonio, que mon nom n'est pas celui de Roderigo que j'ai pris, mais celui de Sébastien. Mon père était ce Sébastien de Messaline dont, je le sais, vous avez entendu parler. Il est mort en nous laissant moi et une sœur née à la même heure que moi : pourquoi le ciel n'a-t-il pas voulu que nous soyons morts aussi à la même heure! Mais vous avez, Monsieur, mis obstacle à l'arrêt du destin, car ma sœur s'était noyée quelque chose comme une heure avant le moment où vous m'avez arraché au courroux de la mer.

Antonio. — Hélas ! quel jour !

Sébastien. — C'était une dame, qui bien qu'elle me ressemblât beaucoup, disait-on, était tenue pour belle par de nombreuses personnes, quoiqu'il ne m'appartienne pas de partager cette opinion, une telle admiration m'étant interdite, cependant je dirai d'elle hautement qu'elle avait une âme que l'envie elle-même ne pouvait appeler autrement que belle. Elle est maintenant noyée dans l'eau salée, Monsieur, et pourtant il me semble que l'eau sous laquelle je noie son souvenir est plus salée encore.

Antonio. — Pardonnez-moi, Monsieur, la médiocre hospitalité que vous avez reçue.

Sébastien. — Oh, mon bon Antonio, pardonnez-moi l'embarras que je vous ai causé !

Antonio. — Si vous ne voulez pas récompenser mon amitié en me tuant, permettez-moi d'être votre serviteur.

Sébastien. — Si vous ne voulez pas défaire ce que vous avez fait, c'est-à-dire, tuer celui que vous avez sauvé, ne désirez rien de semblable. Portez-vous bien encore une fois : mon cœur est plein de sensibilité, et ma nature est encore si près de celle de ma mère, qu'un mot de plus et mes yeux vont révéler qui je suis. Je me dirige sur la cour du duc Orsino : adieu. (*Il sort.*)

Antonio. — Que la grâce de tous les dieux aille avec toi ! J'ai beaucoup d'ennemis à la cour d'Orsino, autrement j'irais t'y voir bien vite : mais arrive que pourra, je t'adore tellement que le danger me semblera un jeu, et j'irai. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une rue.

Entrent VIOLA *et* MALVOLIO *la suivant.*

MALVOLIO — N'étiez-vous pas tout à l'heure avec la comtesse Olivia?

VIOLA. — Il n'y a qu'un instant, Monsieur; en marchant à pas mesurés, je n'ai eu que le temps de venir jusqu'ici depuis que je l'ai quittée.

MALVOLIO. — Elle vous renvoie cet anneau, Monsieur; vous auriez pu m'épargner mes peines en l'emportant vous-même. Elle ajoute, en outre, que vous devez donner à votre Seigneur l'assurance absolue qu'elle ne veut pas de lui, et cette autre chose encore, que vous ne devez pas avoir l'effronterie de remettre le nez dans ses affaires, à moins que ce ne soit pour venir lui raconter comment votre Seigneur a pris cela. Comprenez bien ce que je vous dis.

VIOLA. — Elle a reçu l'anneau de ma main; je ne veux pas le reprendre.

MALVOLIO. — Voyons, Monsieur, vous vous êtes obstiné à le lui laisser et sa volonté est qu'il vous soit renvoyé : s'il vaut la peine de se baisser pour le prendre, le voici là sous vos yeux; sinon qu'il appartienne à celui qui le trouvera. (*Il sort.*)

VIOLA. — Je ne lui ai pas laissé d'anneau. Que veut dire cette dame? Puisse la fortune ne pas vouloir que mon extérieur l'ait charmé? Elle m'a beaucoup regardé; tant en vérité, qu'il m'a semblé que ses yeux avaient égaré sa langue, car elle parlait par soubresauts et avec distraction. Elle m'aime, à coup sûr; et elle me fait adroitement insinuer sa passion par ce rustaud de messager. Elle ne veut pas de l'anneau de mon maître! mais il ne lui en a pas envoyé. C'est donc moi qui suis l'homme. .. S'il en est ainsi — et cela est, — pauvre dame! autant vaudrait qu'elle aimât un rêve. Déguisement, tu es, je le vois une immoralité, dont l'artificieux ennemi peut tirer grand parti. Combien il est aisé aux beaux pervers d'imprimer leurs formes dans les cœurs de cire des femmes! Hélas, la faute n'en est pas à nous, mais à notre fragilité; car nous ne sommes que ce que nous avons été faites. Comment cela se passera-t-il? mon maître l'aime tendrement; moi pauvre monstre, je l'adore lui autant qu'il l'adore elle, et elle, abusée, semble raffoler de moi. Qu'adviendra-t-il de cela? Comme je suis homme, je n'ai pas à espérer l'amour de mon maître, et comme je suis femme, hélas! quels soupirs inutiles poussera la pauvre Olivia! O temps, c'est toi et non moi qui dois aplanir toutes ces difficultés; c'est un nœud trop serré pour que ce soit moi qui le dénoue! (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans la demeure d'Olivia.

Entrent MESSIRE TOBIE BELCH *et* MESSIRE ANDRÉ AGUECHEEK.

MESSIRE TOBIE. — Approche, messire André : n'être pas couché après minuit, équivaut à être levé de bonne heure; et *diluculo surgere*, tu sais...

MESSIRE ANDRÉ. — Non, sur ma foi, je ne sais pas; mais ce que je sais, c'est que se coucher tard, c'est se coucher tard.

MESSIRE TOBIE. — Fausse conclusion, je la déteste comme un broc vide. Être levé après minuit et aller ensuite au lit, c'est se coucher de bonne heure : ainsi se coucher après minuit, c'est se coucher de bonne heure. Ne sais-tu pas que notre vie se compose des quatre éléments?

MESSIRE ANDRÉ. — Ma foi, c'est ce qu'on dit; mais je crois plutôt qu'elle se compose de boire et de manger.

MESSIRE TOBIE. — Tu es un savant; par conséquent buvons et mangeons. Marianne, holà! une cruche de vin!

MESSIRE ANDRÉ. — Voici le fou, sur ma foi.

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. — Comment ça va-t-il mes petits cœurs? N'avez-vous jamais vu l'enseigne des Trois Camarades?

MESSIRE TOBIE. — Ane, tu es le bien venu. Allons, une chanson en chœur!

MESSIRE ANDRÉ. — Sur ma foi, le fou a des poumons excellents. Je donnerais quarante schellings pour avoir une jambe pareille et une aussi douce voix que celle du fou. Vrai, tu as débité hier soir les folies les plus gracieuses, lorsque tu nous as parlé de Pigrogromitus et des Vapiens passant l'équinoxe de Queubus; c'était excellent, ma foi. Je t'ai envoyé douze sous pour ta bonne amie, les as-tu reçus?

LE BOUFFON. — Oui, j'ai *enjuponné* ton gracieux cadeau; car le nez de Malvolio n'est pas un man-

che de fouet, Madame a une main blanche, et les Myrmidons ne sont pas des cabarets à bière.

Messire André. — Excellent! les meilleures folies sont pour la fin. Maintenant, une chanson.

Messire Tobie. — Avance, voici douze sous pour toi. chante-nous une chanson.

Messire André. — Voici encore un teston de ma poche : quand un chevalier donne....

Le bouffon. — Voulez-vous une chanson d'amour ou une chanson de bonnes vie et mœurs?

Messire Tobie. — Une chanson d'amour, une chanson d'amour.

Messire André. —Oui, oui, je ne me soucie pas des bonnes mœurs.

Le bouffon *chante :*

O ma maîtresse, où allez-vous rôder?
Oh! arrêtez et écoutez-moi; voici venir votre fidèle amant,
Votre amant qui peut chanter haut et bas.
Ne trotte pas plus loin, jolie chérie;
Les voyages sont finis quand les amants se sont rencontrés.
Tout sage fils de l'homme sait cela.

Messire André. — Extrêmement joli, sur ma foi!

Messire Tobie. — Joli, joli!

Le bouffon *chante :*

Qu'est-ce que l'amour? il n'est pas dans l'avenir;
La joie présente a le rire présent;
Ce qui est à venir est toujours incertain :
Il n'y a pas de richesse à attendre des retards.
Donc, vingt fois chérie, viens m'embrasser;
La jeunesse est une étoffe qui ne durera pas.

Messire André. — Une voix mellifluе, comme je suis un vrai chevalier.

Messire Tobie. — Une voix contagieuse.

Messire André. — Très-douce et très-contagieuse, sur ma foi.

Messire Tobie. — A entendre par le nez, c'est en effet une douceur contagieuse. Mais voyons, allons-nous faire danser le firmament? allons-nous réveiller le hibou en entonnant une chanson capable de faire sortir trois âmes d'un seul tisserand? faisons-nous cela?

Messire André. — Faisons cela, si vous m'aimez; j'ai un entrain de chien dans une chanson en chœur.

Le bouffon. — Par notre dame, Monsieur, il y a des chiens qui aboient bien en chœur.

Messire André. — C'est très-certain. Entonnons la chanson : « Toi drôle. »

Le bouffon. — Est-ce la chanson « Tiens-toi en paix, toi drôle, » chevalier? Je serai obligé de vous y appeler drôle, chevalier?

Messire André. — Ce n'est pas la première fois que j'aurai forcé quelqu'un à m'appeler drôle. Commence, fou; cela commence par « Tiens-toi en paix »

Le bouffon. — Je ne commencerai jamais si je me tiens en paix.

Messire André. — Excellent, ma foi. Allons, commençons. (*Ils entonnent une chanson en chœur.*)

Entre MARIA.

Maria. — Quelle musique de chats faites-vous là? Si Madame n'a pas fait appeler son intendant, Malvolio, et ne lui a pas ordonné de vous mettre à la porte, ne vous fiez jamais plus à moi.

Messire Tobie. — Madame est une sucrée et nous sommes des politiques; Malvolio est une paillasse et nous sommes les *trois joyeux camarades*. Est-ce que je ne suis pas son parent? est-ce que je ne suis pas de son sang? Traderi dera, Madame! (*Il chante.*)

Il était un homme qui habitait dans Babylone,
Madame! Madame!

Le bouffon. — Mort de ma vie! le chevalier est en humeur de gaieté admirable.

Messire André. — Oui, il va bien quand il y est disposé, et c'est l'humeur dont je suis aussi; il a la gaieté plus gracieuse, mais moi je l'ai plus naturelle.

Messire Tobie, *chantant :*

Oh! le douzième jour de décembre....

Maria. — La paix, pour l'amour de Dieu!

Entre MALVOLIO.

Malvolio. — Messieurs, êtes-vous fous? ou bien qu'est-ce que vous êtes? Vous n'avez donc ni bon sens, ni manières, ni honnêteté, pour venir brailler comme des chaudronniers, à cette heure de la nuit? Prenez-vous la maison de Madame pour un cabaret, que vous venez miauler vos chansons de savetiers, sans prendre aucunement garde de ne pas chanter trop haut et sans avoir honte qu'on vous entende? Vous n'avez donc égard ni à cette maison, ni aux personnes qui l'habitent, ni au temps de la nuit qu'il est?

Messire Tobie. — Nous avons eu égard aux *temps* dans notre chanson, Monsieur. Allez au diable.

VIOLA. Elle a reçu l'anneau de ma main ; je ne veux pas le reprendre.
MALVOLIO. Voyons, Monsieur, vous vous êtes obstiné à le lui laisser et sa volonté est qu'il vous soit renvoyé. (Acte II, sc. II.)

MALVOLIO. — Messire Tobie, j'irai rondement avec vous. Madame m'ordonne de vous dire que quoiqu'elle vous héberge comme son parent, elle n'est en rien alliée à vos désordres. Si vous pouvez faire divorce avec votre mauvaise conduite, vous êtes le bien venu dans sa maison ; sinon, et s'il vous plaît de prendre congé d'elle, elle vous dira adieu, bien volontiers.

MESSIRE TOBIE, *chantant :*

Adieu, mon cher cœur, puisqu'il faut que je parte.

MARIA. — Voyons, bon Messire Tobie.

LE BOUFFON, *chantant :*

Ses yeux montrent que son heure est presque venue.

MALVOLIO. — Ah ! c'est comme cela ?

MESSIRE TOBIE, *chantant :*

Mais je ne mourrai jamais.

LE BOUFFON. — Ici, vous mentez, Messire Tobie.

MALVOLIO. — C'est probable, je vous crois volontiers là-dessus.

MESSIRE TOBIE, *chantant :*

Lui dirai-je de s'en aller ?

LE BOUFFON, *chantant :*

Eh bien, quand vous le feriez

MESSIRE TOBIE, *chantant :*

Lui dirai-je de s'en aller, sans ménagements ?

LE BOUFFON, *chantant :*

Oh non, non, non, non, vous ne l'oseriez pas.

MESSIRE TOBIE. — Nous sommes hors du ton, dites-vous, Monsieur? vous mentez. Est-ce que tu es autre chose qu'un intendant? Penses-tu, parce que tu es vertueux, qu'il n'y ait plus de gâteaux ni d'ale?

LE BOUFFON. — Oui, par sainte Anne, et en dépit

de sa vertu, le gingembre continuera à faire chaud dans la bouche.

Messire Tobie. — Tu es dans le vrai. — Allez frotter votre chaîne d'intendant avec de la mie de pain, Monsieur. Maria, une cruche de vin!

Malvolio. — Mademoiselle Maria, si vous faites quelque cas de la faveur de Madame, vous ne leur fournirez pas les moyens de se conduire malhonnêtement comme ils font; Madame le saura, je le jure. (*Il sort.*)

Maria. — Allez vous secouer les oreilles.

Messire André. — Vrai, une aussi belle action que celle de boire quand on a faim, serait de le provoquer en duel et puis de lui manquer de promesse et de se moquer de lui.

Messire Tobie. — Fais cela, chevalier; je t'écrirai un cartel, ou bien je lui exprimerai de vive voix ton indignation.

Maria. — Bon Messire Tobie, soyez patient pour ce soir; depuis l'entrevue que le jeune homme du duc a eue aujourd'hui avec Madame, elle est tout à fait troublée. Quant à Monsieur Malvolio, laissez-moi faire avec lui; si je ne le dupe pas à le faire passer en proverbe et à le rendre l'objet de l'amusement général, dites que je n'ai pas assez d'esprit pour aller de ce pas tout droit dans mon lit : je sais que je puis faire ce que je dis.

Messire Tobie. — Informe-nous, informe-nous comment Dis-nous quelque chose sur son compte.

Maria. — Parbleu, Monsieur, il est quelquefois une manière de puritain.

Messire André. — Oh! si je croyais cela, je le battrais comme un chien.

Messire Tobie. — Pourquoi cela, parce qu'il est un puritain? tes précieuses raisons, mon cher chevalier?

Messire André. — Mes raisons pour faire cela ne sont pas précieuses, mais elles sont cependant assez bonnes.

Maria. — Du diable, si ce puritain l'est toujours, ou s'il est constamment n'importe quoi; c'est un serviteur des circonstances. C'est un âne prétentieux qui sait par cœur les affaires de l'État et qui vous les récite par grandes phrases; il a si bonne opinion de lui-même et il se croit tellement farci de perfections que son *Credo* est qu'on ne peut le voir sans l'aimer, et c'est sur ce vice-là que ma vengeance trouvera une ample occasion de s'exercer.

Messire Tobie. — Que feras-tu?

Maria. — Je laisserai tomber sur sa route quelques obscures épîtres d'amour, où par les descriptions de la couleur de sa barbe, de la forme de sa jambe, de la manière de sa démarche, de l'expression de son œil, de son front et de son teint, il se trouvera très-exactement désigné; je puis écrire presque comme Madame, votre nièce; quand on n'y prend pas garde, c'est à peine si l'on peut distinguer nos deux écritures.

Messire Tobie. — Excellent! je flaire un stratagème.

Messire André. — Mon nez le sent aussi.

Messire Tobie. — Il croira par les lettres que tu laisseras tomber qu'elles viennent de ma nièce et qu'elle est amoureuse de lui.

Maria. — Mon projet est en effet un cheval de cette couleur.

Messire André. — Et votre cheval voudrait maintenant en faire un âne?

Maria. — Un âne, je n'en doute pas.

Messire André. — Oh! cela sera admirable!

Maria. — Un divertissement royal, je vous en réponds; je sais que ma drogue produira son effet sur lui. Je vous placerai tous deux, et le fou avec vous qui fera le troisième, près de l'endroit où il trouvera la lettre : observez la manière dont il l'interprétera. Pour cette nuit, allez au lit et rêvez à cette aventure. Adieu.

Messire Tobie. — Bonne nuit, Penthésilée.

(*Sort Maria.*)

Messire André. — Sur ma foi, c'est une brave fille.

Messire Tobie. — Une levrette tout à fait bien dressée et qui m'adore; que dis-tu de cela?

Messire André. — Je fus adoré moi aussi autrefois.

Messire Tobie. — Allons au lit, chevalier. Il faut que tu envoies demander d'autre argent.

Messire André. — Si je ne peux pas conquérir votre nièce, je suis dans un mauvais pas.

Messire Tobie. — Envoie chercher de l'argent, chevalier; si tu n'obtiens pas ma nièce à la fin, dis que j'ai la queue coupée.

Messire André. — Si je ne le fais pas, ne me croyez jamais plus; prenez la chose comme vous voudrez.

Messire Tobie. — Viens, viens; je fais faire chauffer un peu de vin des Canaries; il est trop tard pour aller au lit maintenant : viens, chevalier; viens, chevalier.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais du duc.

Entrent LE DUC, VIOLA, CURIO *et autres.*

LE DUC. — Donnez-moi un peu de musique. — Eh bonjour, mes amis. — Voyons, mon bon Césario, rien que ce morceau de chant, cette vieille, cette antique chanson que nous écoutions la nuit dernière; il me semble qu'elle soulageait beaucoup plus ma passion que les rhythmes légers et les reprises de ces mélodies plus vives et plus fringantes Allons, rien qu'un couplet.

CURIO. — Plaise à Votre Seigneurie, celui qui pourrait la chanter n'est pas ici.

LE DUC. — Quel était-il?

CURIO. — Feste, le bouffon, Monseigneur, un fou qui amusait beaucoup le père d'Olivia : il est aux alentours du palais.

LE DUC. — Allez le chercher, et jouez l'air en attendant. (*Sort Curio.* — *Musique.*) Avance ici, enfant; si jamais tu aimes, souviens-toi de moi dans les douces souffrances de l'amour : car tel je suis, tels sont tous les vrais amants; changeants et capricieux dans tous les mouvements de leur âme, sauf dans la pensée constante de l'être aimé. Comment trouves-tu cet air?

VIOLA. — Il fait résonner un écho dans l'organe même qui sert de trône à l'amour.

LE DUC. — Tu parles en connaisseur : je jurerais sur ma vie, que tout jeune que tu sois, tes yeux se seront arrêtés sur quelque beauté qu'ils aiment. N'est-ce pas vrai, enfant?

VIOLA. — Un peu, si vous le permettez.

LE DUC. — Quel genre de femme est-ce?

VIOLA. — De votre complexion.

LE DUC. — Elle n'est pas digne de toi, alors. Quel âge a-t-elle, dis-moi?

VIOLA. — Votre âge environ, Monseigneur.

LE DUC. — Trop vieille, par le ciel : la femme doit toujours prendre un homme plus âgé qu'elle; c'est ainsi qu'elle se l'attache et qu'elle entre de plein pied dans le cœur de son mari; car, mon enfant, malgré les louanges que nous nous donnons, nos affections sont beaucoup plus capricieuses et instables, beaucoup plus impatientes et flottantes, beaucoup plus tôt perdues et gagnées que celles des femmes.

VIOLA. — Je le crois aussi, Monseigneur.

LE DUC. — Eh bien alors, que l'objet de ton amour soit plus jeune que toi, si tu veux que ton affection résiste longtemps; car les femmes sont comme des roses dont le beau calice, une fois déployé, s'effeuille dans l'heure même où il s'ouvre.

VIOLA. — Oui, c'est ce qu'elles sont : hélas! pourquoi faut-il qu'elles meurent au moment où elles atteignent la perfection!

Rentre CURIO *avec* LE BOUFFON.

LE DUC. — Eh camarade, arrive; — vite la chanson que nous écoutions la nuit dernière. Ecoute la bien, Césario; elle est antique et simple : les fileuses, les tricoteuses en plein air et les chastes filles qui tissent leur toile avec une navette d'os ont coutume de la chanter; c'est la candeur même, et elle joue sur cette corde de l'innocence de l'amour à la manière des âges antiques.

LE BOUFFON. — Êtes-vous prêt, Monseigneur?

LE DUC. — Oui; chante, je t'en prie. (*Musique.*)

CHANSON.

LE BOUFFON *chante :*

Viens, ô mort, viens,
Et dans une bière de triste cyprès, couche-moi.
Envole-toi, envole-toi, souffle de vie;
Je suis tué par une cruelle belle fille
Mon blanc linceul, semé de if,
Oh prépare-le!
Jamais amant plus sincère ne représenta
La scène de sa mort.

Que pas une fleur, pas une douce fleur,
Soit jetée sur mon noir cercueil;
Que pas un ami, pas un ami ne visite
Mon pauvre corps, là où mes os seront jetés.
Pour épargner mille et mille soupirs
Couchez-moi, oh! couchez-moi,
Là où nul triste et fidèle amant ne puisse trouver mon tombeau,
Pour y pleurer.

LE DUC. — Voici pour tes peines.

LE BOUFFON. — Il n'y a point de peines, Monseigneur; j'ai pris plaisir à chanter, Monseigneur.

LE DUC. — Je vais alors payer ton plaisir.

LE BOUFFON. — C'est juste, Monseigneur; le plaisir doit se payer un jour ou l'autre.

LE DUC. — Donne-moi maintenant la permission de te laisser aller.

LE BOUFFON. — Allons, que le dieu de la mélancolie te protége, et que ton tailleur fasse ton pourpoint d'un taffetas d'une couleur changeante,

car ton cœur est une véritable opale ! je voudrais qu'on embarquât sur mer les hommes d'une semblable constance, afin que leurs affaires fussent partout et leur but nul part; car l'absence d'intention, c'est là ce qui fait toujours un bon voyage de rien. Adieu. (*Il sort.*)

Le duc. — Que tous les autres s'en aillent. (*Sortent Curio et les assistants.*) Césario, va-t'en encore une fois là bas trouver cette cruauté souveraine; dis-lui que mon amour plus noble que le monde entier ne fait aucun cas de la quantitité des terres de fange; dis-lui que je tiens les dons que la fortune lui a accordés pour aussi précieux que la fortune même; mais c'est ce miracle, cette reine des perles que la nature a formée dans sa personne qui attire mon âme.

Viola. — Mais, si elle ne peut vous aimer, Monseigneur?

Le duc. — Je ne puis accepter une telle réponse.

Viola. — Mais vraiment, vous le devez. Supposons que quelque dame, ce qui peut-être existe, ait, pour l'amour de vous, une souffrance de cœur aussi grande que celle que vous avez pour Olivia; vous ne pouvez l'aimer et vous le lui dites; ne sera-t-elle pas obligée de se contenter de cette réponse?

Le duc. — Il n'y a pas de poitrine de femme qui puisse contenir les battements d'une passion aussi violente que celle que l'amour impose à mon cœur; il n'y a pas de cœur de femme assez large pour contenir une aussi grande passion; elles manquent de constance. Hélas ! leur amour peut être appelé un appétit; ce n'est pas un mouvement du foie, c'est une envie du palais qui est soumise à la satiété, à l'affadissement et au dégoût; mais mon amour est affamé comme la mer et peut absorber autant qu'elle : n'établis aucune comparaison entre l'amour qu'une femme peut me porter et celui que je ressens pour Olivia.

Viola. — Oui, mais je sais....

Le duc. — Qu'est-ce que tu sais?

Viola. — Je sais trop bien quel amour les femmes peuvent porter aux hommes : en bonne foi, elles sont aussi loyales de cœur que nous Mon père avait une fille qui aimait un homme, comme il se pourrait que si j'étais femme, j'aimasse Votre Seigneurie.

Le duc. — Et quelle est son histoire?

Viola. — Une page blanche, Monseigneur. Elle ne révéla jamais son amour, mais elle laissa son secret, comme un ver dans le bouton d'une fleur, se nourrir des roses de ses jours; elle languit, intérieurement rongée par ses pensées, et le visage blême et jaune de mélancolie, souriant à sa douleur, elle se tint muette, pareille à une statue de la Résignation sur un tombeau. N'était-ce pas de l'amour, dites-moi? Nous hommes, nous pouvons parler davantage, jurer davantage; mais en vérité nos démonstrations dépassent de beaucoup nos réels sentiments; car nous nous montrons toujours prodigues en serments, mais avares en amour.

Le duc. — Mais ta sœur mourut-elle de son amour, mon enfant?

Viola. — Je suis toutes les filles de la maison de mon père et tous les garçons aussi; — et cependant je ne sais pas. Monseigneur, irai-je trouver cette dame.

Le duc. — Oui, c'est ce que je demande. Va la trouver en toute hâte; donne-lui ce bijou; dis-lui que mon amour ne peut céder la place ni accepter un refus. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le jardin d'Olivia.

Entrent Messire TOBIE BELCH, Messire ANDRÉ AGUECHEEK *et* FABIEN.

Messire Tobie. — Viens ici, signor Fabien.

Fabien. — Certes, j'y viendrai; si je perds un brin de toute cette farce, je veux bien bouillir à mort de mélancolie.

Messire Tobie. — Ne serais tu pas bien aise de voir couvrir de honte cette canaille de chipeur et de grippe-sou.

Fabien. — J'en serais transporté de joie, brave homme: vous savez qu'il m'a fait perdre la faveur de Madame à propos d'un combat d'ours.

Messire Tobie. — Nous retrouverons l'ours, en le faisant mettre en colère; nous allons nous moquer de lui à le rendre noir et bleu : n'est-ce pas, Messire André?

Messire André. — Si nous ne le faisons pas, c'est pitié de nous.

Messire Tobie. — Voici venir la petite scélérate.

Entre MARIA.

Messire Tobie. — Eh bien! comment ça va, mon ortie des Indes?

Maria. — Cachez-vous tous trois derrière le berceau de buis; Malvolio est en train de des-

Le bouffon. Êtes-vous prêt, Monseigneur?
Le duc. Oui ; chante, je t'en prie. (Acte II, sc. iv.)

cendre cette allée; il a passé là bas une demi-heure au soleil à donner des leçons de maintien à son ombre : observez-le, pour l'amour de la moquerie, car je suis sûre que cette lettre va faire de lui un idiot en extase. Cachez-vous, au nom de la plaisanterie! (*Les hommes se cachent et Maria jette une lettre à terre.*) Repose-là, toi, car voici la truite qu'il faut prendre en l'amorçant.

(*Elle sort.*)

Entre MALVOLIO.

MALVOLIO. — Ce n'est que la fortune, tout est fortune. Maria m'a dit une fois qu'elle avait de l'affection pour moi, et je l'ai entendue elle-même dire à peu près, que si elle avait une passion, ce serait pour quelqu'un de ma tournure. En outre, elle me traite avec un respect plus marqué qu'aucun autre de ses serviteurs. Que dois-je en penser?

MESSIRE TOBIE. — Voilà un présomptueux coquin!

FABIEN. — Oh, chut! L'extase en fait un rare dindon; comme il se pavane sous ses plumes en éventail!

MESSIRE ANDRÉ. — Morbleu, que je voudrais battre ce coquin!

MESSIRE TOBIE. — Paix, te dis-je.

MALVOLIO. — Être le comte Malvolio!...

MESSIRE TOBIE. — Ah, coquin!

MESSIRE ANDRÉ. — Un coup de pistolet, un coup de pistolet sur lui!

MESSIRE TOBIE. — Paix, paix.

MALVOLIO. — Il y en a des exemples; la dame des Stracci épousa l'intendant de la garde-robe.

MESSIRE ANDRÉ. — Fi de lui! quel Jézabel!

FABIEN. — Oh, chut : maintenant il y est en plein; voyez comme l'imagination le gonfle!

MALVOLIO. — Après trois mois de mariage; bien assis dans mon fauteuil....

MESSIRE TOBIE. — Oh, une arbalète pour lui envoyer une pierre dans l'œil!

MALVOLIO. — Après m'être levé d'un canapé où j'ai laissé Olivia endormie, vêtu de ma robe de chambre à ramages, j'appelle mes serviteurs autour de moi....

MESSIRE TOBIE. — Feu et soufre!

FABIEN. — O paix, paix!

MALVOLIO. — Alors prenant l'attitude qui convient à ma situation, après avoir fait exécuter à mes regards une grave promenade, pour leur donner à entendre que je connais ma place comme je désire qu'ils connaissent la leur, je fais appeler mon parent Tobie....

MESSIRE TOBIE. — Verroux et menottes!

FABIEN. — Oh, paix, paix, paix! écoutez, écoutez!

MALVOLIO. — Sept de mes gens, avec la soudaineté de l'obéissance, sortent pour le chercher : pendant ce temps-là je fronce le sourcil, ou peut-être je remonte ma montre, ou je joue avec quelque riche bijou. Tobie s'approche, s'incline devant moi....

MESSIRE TOBIE. — Est-ce que ce gaillard-là va continuer à vivre?

FABIEN. — Tenons-nous en paix, quoique nous soyons tirés à six chevaux pour rompre le silence!

MALVOLIO. — Je lui tends la main ainsi, éteignant mon sourire familier sous un austère regard de reproche....

MESSIRE TOBIE. — Et Tobie ne vous applique-t-il pas alors une claque sur les lèvres?

MALVOLIO. — Et je lui dis : « Cousin Tobie, ma fortune m'ayant mis aux bras de votre nièce, passez-moi la liberté de mes paroles.... »

MESSIRE TOBIE. — Quoi, quoi?

MALVOLIO. — « Il faut vous corriger de votre ivrognerie.... »

MESSIRE TOBIE. — A bas, galeux!

FABIEN. — Voyons, patience, ou nous allons casser les reins à notre plaisanterie.

MALVOLIO. — « En outre, vous gaspillez le trésor de votre temps avec un imbécile de chevalier.... »

MESSIRE ANDRÉ. — C'est moi, je vous en réponds.

MALVOLIO. — « Un certain Messire André.... »

MESSIRE ANDRÉ. — Je savais que c'était moi, car beaucoup de gens m'appellent imbécile.

MALVOLIO, *apercevant la lettre.* — Quelle trouvaille faisons-nous là?

FABIEN. — Maintenant le dindon est tout près du piége. (*Malvolio ramasse la lettre.*)

MESSIRE TOBIE. — Oh, paix! et puisse le génie de la bonne humeur lui insinuer de lire tout haut!

MALVOLIO. — Sur ma vie, c'est l'écriture de Madame : voilà bien ses C, ses U et ses T, et c'est bien ainsi qu'elle fait ses grands P. C'est son écriture, il n'y a pas là l'ombre d'un doute

MESSIRE ANDRÉ. — Ses C, ses U, ses T : pourquoi cela?

MALVOLIO, *lisant.* — « Cette lettre à l'inconnu bien aimé, avec mes meilleurs vœux. » Ses phrases même! — De la cire, avec votre permission. Doucement! et voilà l'effigie de sa Lucrèce avec

laquelle elle a l'habitude de cacheter : c'est Madame. A qui cela peut-il s'adresser?

FABIEN. — Voilà qui l'empoigne tout entier, foie et tout!

MALVOLIO, *lisant* :

Jupiter sait que j'aime :
Mais qui?
Ne remuez pas, mes lèvres :
Personne ne doit le savoir.

« Personne ne doit le savoir? » — Qu'est-ce qui suit? ah! la mesure des vers est changée! — « Personne ne doit le savoir : » si c'était toi, Malvolio.

MESSIRE TOBIE. — Morbleu, va te faire pendre, blaireau!

MALVOLIO *lisant* :

Je puis commander là où j'adore :
Mais le silence, comme un poignard de Lucrèce,
Blesse mon cœur sans faire jaillir le sang :
M, O, A, I, gouverne ma vie.

FABIEN. — Voilà une énigme entortillée!

MESSIRE TOBIE. — C'est une admirable fille, vous dis-je.

MALVOLIO. — « M, O, A, I, gouverne ma vie? » — Mais, avant tout, voyons un peu, voyons, voyons....

FABIEN. — Ah! quel plat de poison elle lui a servi là!

MESSIRE TOBIE. — Et de quel vol l'émouchet se précipite dessus!

MALVOLIO. — « Je puis commander là où j'adore? » Parbleu, elle peut me commander; je la sers, elle est ma maîtresse. Parbleu, c'est du dernier clair; il n'y a là aucune obscurité : et la fin, — que peut bien signifier cet arrangement de lettres? si je pouvais y découvrir une ressemblance avec mon nom. Doucement! M, O, A, I.

MESSIRE TOBIE. — Ah! oui, arrange un peu cela : voilà que son flair hésite sur la piste.

FABIEN. — Ronflo va se mettre à aboyer sur cette trace; quoique cette ruse sente aussi fort qu'un renard.

MALVOLIO. — M, Malvolio; M, eh parbleu, c'est la lettre qui commence mon nom.

FABIEN. — Ne vous avais-je pas dit qu'il y trouverait quelque chose? le chien est excellent pour les mauvaises pistes.

MALVOLIO. — M, — mais alors ce qui suit ne s'accorde pas avec cette initiale; cela cloche après examen : c'est un A qui devrait suivre, et c'est un O qui suit.

FABIEN. — Et c'est un O qui terminera l'histoire, j'es| ère.

MESSIRE TOBIE. — Oui, ou je le bâtonnerai de manière à lui faire crier O.

MALVOLIO. — Et puis c'est I qui vient par derrière.

FABIEN. — Oui, et si vous aviez un œil derrière vous, vous pourriez apercevoir plus de dénigrement à vos talons que de bonnes fortunes devant vous.

MALVOLIO. — M, O, A, I; cette insinuation n'est pas aussi claire que la première, et cependant, en la pressant un peu, elle se rapporterait à moi, car chacune de ces lettres se trouve dans mon nom. Doucement! voici de la prose qui suit. (*Il lit.*)

« Si cette lettre tombe entre tes mains, médite-là. Mon étoile me place au-dessus de toi; mais ne redoute pas la grandeur : quelques-uns naissent dans la grandeur, d'autres la conquièrent, et elle se donne librement à d'autres. Ta destinée t'ouvre les bras; jettes-y-toi de corps et d'âme. Et pour t'habituer à ce que tu dois vraisemblablement devenir, dépouille ton humble enveloppe et fais peau neuve. Sois tranchant avec un parent, hargneux avec les serviteurs; que ta langue clapotte des raisonnements politiques; donne à ta personne le fion de la singularité : ainsi te conseille celle qui soupire pour toi. Souviens-toi de celle qui fit l'éloge de tes bas jaunes et qui exprima le désir de te voir toujours avec tes jarretières en croix; souviens-t'en, dis-je. Va, ta fortune est faite, si tu le veux; sinon reste pour toujours un intendant, le compagnon des serviteurs, indigne de toucher le bout des doigts de la fortune. Adieu; celle qui voudrait changer de service avec toi,

L'HEUREUSE INFORTUNÉE. »

On ne pourrait pas y voir plus clair en plein jour et en rase campagne : c'est évident. Je vais être fier, je vais lire les auteurs politiques, je vais bafouer messire Tobie, je vais me nettoyer de mes grossières connaissances, je vais être pointilleux, je serai l'homme même qu'on me recommande d'être. Je ne caresse pas une chimère, je ne suis pas le jouet de mon imagination, car toutes sortes de raisons tendent à me prouver que ma maîtresse m'aime. Elle fit tout récemment

l'éloge de mes bas jaunes, elle me félicita d'avoir mis mes jarretières en croix; elle me rend manifeste son amour en me rappelant ces circonstances, et elle me fait une manière d'injonction d'avoir à continuer des habitudes qui lui plaisent. Grâces soient rendues à mes étoiles, je suis heureux. Je vais être froid, hautain, en bas jaunes et avec mes jarretières en croix, en aussi peu de temps qu'il faut pour les mettre. Jupiter et mes étoiles soient bénis! Ah! il y a encore un post-scriptum. (*Il lit.*) « Tu ne peux pas ignorer qui je suis. Si tu acceptes mon amour, fais-le paraître par ton sourire : tes sourires te vont bien; par conséquent, souris toujours en ma présence, mon doux chéri, je t'en prie. » Jupiter, je te remercie. Je sourirai : je ferai tout ce que tu voudras. (*Il sort.*)

FABIEN.— Je ne donnerais pas ma part de cette plaisanterie pour une pension de mille écus que me paierait le Sophi.

MESSIRE TOBIE. — J'épouserais cette fille pour cette invention là.

MESSIRE ANDRÉ. — Et moi aussi.

MESSIRE TOBIE.— Et je ne lui demanderais pas d'autre dot qu'une seconde plaisanterie pareille.

MESSIRE ANDRÉ. — Ni moi non plus.

FABIEN. — Voici venir ma noble dupeuse de gobe-mouches.

Rentre MARIA.

MESSIRE TOBIE. — Veux-tu mettre ton pied sur mon cœur?

MESSIRE ANDRÉ. — Ou bien sur le mien?

MESSIRE TOBIE. — Jouerai-je ma liberté au trictrac et deviendrai-je ton esclave?

MESSIRE ANDRÉ. — Ou bien ce sera-t-il moi?

MESSIRE TOBIE. — Parbleu, tu l'as plongé dans un tel rêve que lorque l'image de ce rêve le quittera, il en deviendra fou.

MARIA. — Voyons, dites la vérité; ça l'a-t-il bien travaillé?

MESSIRE TOBIE. — Comme l'eau-de-vie une sage-femme.

MARIA. — Maintenant, si vous voulez voir les fruits de cette farce, surveillez sa première entrée chez Madame : il s'approchera d'elle en bas jaunes, ce qui est une couleur qu'elle abhorre, et avec ses jarretières en croix, ce qui est une mode qu'elle déteste; et il va se mettre à lui sourire, ce qui s'accordera si mal avec ses dispositions, plongée dans la mélancolie comme elle l'est, qu'il ne peut que s'attirer un insigne mépris. Si vous voulez voir cela, suivez-moi.

MESSIRE TOBIE. — Jusqu'aux portes du Tartare, excellent démon d'esprit!

MESSIRE ANDRÉ. — Je vous y accompagnerais aussi. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin d'Olivia.

Entrent VIOLA *et* LE BOUFFON *avec un tambourin.*

VIOLA. — Dieu te garde, l'ami, toi et ta musique! Est-ce que tu vis par le tambour?

LE BOUFFON. — Non, Monsieur; je vis de par l'église.

VIOLA. — Tu es ecclésiastique?

LE BOUFFON. — En aucune façon, Monsieur : je vis de par l'église, car je vis à ma maison et ma maison est près de l'église.

VIOLA. — Tu pourrais aussi bien dire que le roi vit de par un mendiant, si un mendiant habitait près de lui; ou que l'église s'élève tout contre ton tambour, si ton tambour était posé contre l'église.

LE BOUFFON. — Vous l'avez dit, Monsieur. Voyez un peu ce siècle! Une sentence n'est qu'un gant de chevreau pour un bon esprit : avec quelle

MALVOLIO. Doucement! M, O, A, I.
MESSIRE TOBIE. Ah! oui, arrange un peu cela; voilà que son flair hésite sur la piste. (Acte II, sc. v.)

rapidité, on peut en mettre l'envers à l'endroit.

VIOLA. — Oui, cela est certain, ceux qui jouent adroitement avec les mots peuvent aisément les rendre libertins.

LE BOUFFON. — Alors je voudrais que ma sœur n'eût pas de nom, Monsieur.

VIOLA. — Pourquoi cela, l'ami?

LE BOUFFON — Parbleu, Monsieur, son nom n'est qu'un mot, et jouer avec ce mot pourrait rendre ma sœur libertine : mais en vérité les mots sont devenus de vraies canailles, depuis que les promesses qu'ils avaient servi à donner, les ont déshonorés.

VIOLA. — Ta raison, l'ami?

LE BOUFFON. — Ma foi, Monsieur, je ne puis vous en donner aucune sans me servir de mots, et les mots sont devenus si faux que j'ai répugnance à les employer pour donner mes raisons.

VIOLA. — Je garantis que tu es un joyeux compère, un vrai sans souci.

LE BOUFFON. — Non pas, Monsieur, j'ai souci de quelque chose ; mais en conscience, Monsieur, je n'ai pas souci de vous ; si cela s'appelle n'avoir souci de rien, Monsieur, je voudrais que cela pût vous rendre invisible.

VIOLA. — N'es-tu pas le fou de Madame Olivia?

LE BOUFFON. — Non, en vérité, Monsieur; Madame Olivia n'a pas de folie : elle n'aura pas de fou chez elle jusqu'à ce qu'elle soit mariée; les fous ressemblent aux maris comme les sardines aux harengs; c'est le mari qui est le plus gros : je ne suis pas son fou, en vérité, je ne suis que son falsificateur de mots.

VIOLA. — Je t'ai vu récemment chez le duc Orsino.

LE BOUFFON. — La folie, Monsieur, fait le tour du monde, comme le soleil; elle brille partout. Je serais bien fâché, Monsieur, que le fou fût aussi souvent avec votre maître qu'il l'est avec ma maîtresse : je crois que j'ai vu chez lui votre sagesse?

VIOLA. — Eh bien, si tu m'entreprends, je ne veux plus avoir affaire à toi. Tiens, voici pour t'amuser. (*Elle lui donne une pièce d'argent.*)

LE BOUFFON. — Bien, puisse Jupiter t'envoyer une barbe, à son prochain approvisionnement de poils!

VIOLA. — Ma foi, je t'avouerai que je soupire ardemment après une barbe, quoique je ne voulusse pas me la voir pousser au menton. Ta maîtresse est-elle là dedans?

LE BOUFFON, *montrant la pièce d'argent.* — Est-ce qu'un couple de ces pièces n'aurait pas fait des enfants, Monsieur?

VIOLA. — Oui, si on les gardait ensemble et qu'on les fît travailler.

LE BOUFFON. — Je jouerais le rôle du seigneur Pandarus de Phrygie, pour amener une Cressida à ce Troïlus, Monsieur?

VIOLA. — Je vous comprends, Monsieur; voilà qui est bien mendié.

LE BOUFFON. — La chose n'est pas j'espère de grande importance, Monsieur; je ne fais que mendier une mendiante : Cressida était une mendiante. Madame est chez elle, Monsieur. Je vais entrer leur dire d'où vous venez; quant à ce que vous êtes et à ce que vous voulez, ce sont là des questions en dehors de mon firmament; j'aurais dû dire de mon élément, mais le mot est suranné. (*Il sort.*)

VIOLA. — Ce gaillard-là est assez sage pour jouer le fou, et cet office exige une manière d'esprit; il faut qu'il observe l'humeur de ceux qu'il plaisante, qu'il ait égard à la qualité des personnes et à l'occasion, et que comme le faucon sauvage, il se précipite sur le premier oiseau qui tombe sous ses yeux. C'est-là un art aussi difficile que celui de la sagesse; car la folie qui sait se montrer à propos, est raisonnable, tandis que les sages qui tombent dans la folie, jettent la défaveur sur leur esprit.

Entrent MESSIRE TOBIE BELCH, *et* MESSIRE ANDRÉ AGUECHEEK.

MESSIRE TOBIE. — Dieu vous garde, gentilhomme.

VIOLA. — Et vous aussi, Monsieur.

MESSIRE ANDRÉ. — *Dieu vous garde, Monsieur.*

VIOLA. — *Et vous aussi; votre serviteur.*

MESSIRE ANDRÉ — J'espère que vous l'êtes, Monsieur, et moi je suis le vôtre.

MESSIRE TOBIE. — Voulez-vous aborder la maison? Ma nièce est désireuse que vous y entriez, si votre commerce est avec elle.

VIOLA. — Je suis en effet à destination de votre nièce, Monsieur; je veux dire qu'elle est le but de mon voyage.

MESSIRE TOBIE. — Tâtez vos jambes, Monsieur; mettez-les en mouvement.

VIOLA. — Mes jambes me comprennent mieux, Monsieur, que je ne comprends ce que vous voulez me dire en me commandant de tâter mes jambes.

MESSIRE TOBIE. — Je veux vous dire, Monsieur, d'aller, d'entrer.

VIOLA. — Je vais donc vous répondre en allant et en entrant : — mais on nous prévient.

Entrent OLIVIA *et* MARIA.

VIOLA. — Dame excellente et accomplie, le ciel verse sur vous une pluie de parfums!

MESSIRE ANDRÉ. — Ce jeune homme est un rare courtisan! *Une pluie de parfums*! bon.

VIOLA. — L'affaire dont je suis chargé, Madame, n'a de voix que pour votre oreille très-intelligente et très-complaisante.

MESSIRE ANDRÉ. — *Pluie de parfums! intelligente! complaisante!* je retiendrai ces trois mots pour m'en servir à l'occasion

OLIVIA. — Fermez la porte du jardin et laissez-moi à l'audition de ce message. (*Sortent Messire Tobie, Messire André et Maria.*) Donnez-moi votre main, Monsieur.

VIOLA. — Mon devoir, Madame, et mon très-humble service.

OLIVIA. — Quel est votre nom?

VIOLA. — Césario est le nom de votre serviteur, belle princesse.

OLIVIA. — Mon serviteur, Monsieur! Ce monde a cessé d'être amusant depuis que les mensonges d'humilité se sont appelés compliments. Vous êtes le serviteur du duc Orsino, jeune homme.

VIOLA. — Comme il est le vôtre, le sien doit nécessairement être le vôtre · le serviteur de votre serviteur est votre serviteur, Madame

OLIVIA. — Pour sa personne, je n'y songe pas; quant à ses pensées, mieux vaudrait qu'elles fus-

sent des pages blanches que d'être remplies de moi.

VIOLA. — Madame, je suis venu pour stimuler vos bons sentiments en sa faveur.

OLIVIA. — Oh! avec votre permission, je vous prie, je vous ai déjà ordonné de ne plus me parler de lui : mais si vous vouliez vous charger d'une autre sollicitation, j'aurais plus de plaisir à l'entendre qu'à écouter la musique des sphères.

VIOLA. — Chère Madame....

OLIVIA. — Permettez-moi de continuer, je vous en conjure. Après l'enchantement où m'avait laissée votre dernière visite, j'ai envoyé à votre poursuite pour vous faire remettre un anneau. En agissant ainsi, je me suis fait tort à moi-même, j'ai fait tort à mon serviteur, et, je le crains, je vous ai fait tort aussi. Je me suis soumise à votre méchante interprétation pour vous avoir forcé par une ruse honteuse à recevoir ce que vous saviez ne pas vous appartenir : que pensez-vous de moi? N'avez-vous pas cloué mon honneur au poteau et ne l'avez-vous pas insulté de toutes les suppositions effrénées qu'un cœur tyrannique peut concevoir? J'en ai dit assez pour me faire comprendre de quelqu'un qui a votre intelligence; c'est un voile de crêpe, non un mur de chair qui cache mon sein, et maintenant laissez-moi vous entendre parler.

VIOLA. — Je vous plains.

OLIVIA. — C'est une première étape vers l'amour.

VIOLA. — Non pas d'une semelle; car c'est une vérité vulgaire que très-souvent nous plaignons nos ennemis.

OLIVIA. — Ah! eh bien alors, il me semble qu'il est temps de sourire de nouveau. Oh le monde! comme les pauvres gens sont aptes à être orgueilleux! Si on doit être une proie, combien mieux vaut tomber devant le lion que devant le loup! (*L'horloge sonne.*) L'horloge me reproche cette perte de temps; n'ayez crainte, bon jeune homme, je ne veux pas de vous; et cependant, lorsque votre esprit et votre jeunesse seront arrivés à leur temps de moisson, votre femme aura chance de récolter un joli homme. Voici votre chemin, du côté ouest.

VIOLA. — *A l'ouest, ohé!* alors. Que la grâce et les heureuses dispositions d'âme soient avec votre Seigneurie? N'avez-vous rien à faire dire par moi à Monseigneur, Madame?

OLIVIA. — Arrête : dis-moi, je t'en prie, ce que tu penses de moi.

VIOLA. — Que vous pensez ne pas être ce que vous êtes.

OLIVIA. — Si c'est là ma pensée, je pense la même chose de vous.

VIOLA. — Alors vous pensez juste; je ne suis pas ce que je suis.

OLIVIA. — Je voudrais que vous fussiez tel que je vous désirerais.

VIOLA. — Cela vaudrait-il mieux que d'être ce que je suis, Madame? Je le souhaiterais, car pour le moment je suis votre jouet.

OLIVIA. — Oh! qu'il est beau ce dédain qui rayonne sur sa lèvre méprisante et irritée! Un meurtre ne se révèle pas plus vite qu'un amour qui s'efforce de se cacher : les ténèbres dont l'amour veut s'envelopper sont aussi clairs que le plein midi. Césario, je te le jure par les roses du printemps, par la virginité, l'honneur, la vérité, par tout au monde, je t'aime tant qu'en dépit de tout ton orgueil, ni mon esprit ni ma raison ne réussissent à cacher ma passion. Ne vas pas t'autoriser de cette raison que c'est moi qui te déclare mon amour, pour me dire que ce n'est pas pour toi un motif de m'aimer; mais enchaîne plutôt ta raison par ce raisonnement : l'amour qu'on cherche est bon, mais celui qui est donné sans qu'on l'ait cherché est meilleur encore.

VIOLA. — Sur l'innocence et sur ma jeunesse, je le jure, je n'ai qu'un cœur, une âme, une foi, et nulle femme ne les possède, ni n'en sera jamais maîtresse, sauf moi seul. Maintenant adieu, bonne Madame; jamais plus je ne viendrai déplorer devant vous les larmes de mon maître.

OLIVIA. — Reviens cependant; car toi peut-être tu pourras émouvoir ce cœur qui maintenant abhorre de prendre en gré son amour. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la demeure d'Olivia.

Entrent MESSIRE TOBIE BELCH, MESSIRE ANDRÉ AGUECHEEK *et* FABIEN.

MESSIRE ANDRÉ. — Non ma foi, je ne resterai pas une minute de plus.

MESSIRE TOBIE. — Ta raison, mon cher poison, donne ta raison.

FABIEN. — Il faut absolument que vous donniez votre raison, Messire André.

MESSIRE ANDRÉ. — Pardi, j'ai vu votre nièce

faire plus de courtoisies au serviteur du duc qu'elle ne m'en a jamais accordé : j'ai vu cela dans le jardin.

Messire Tobie. — T'a-t-elle vu pendant ce temps là, vieux bambin? dis-moi cela.

Messire André. — Aussi clairement que je vous vois à présent.

Fabien. — C'était une grande preuve de son amour qu'elle vous donnait là.

Messire André. — Malpeste! voulez-vous faire de moi un âne?

Fabien. — Je prouverai la vérité de ce que j'avance, Messire, sur les afffirmations du jugement et de la raison.

Messire Tobie. — Et tous deux ont été de grands jurés longtemps avant que Noé fût marin.

Fabien. — Elle n'a fait des courtoisies au jeune homme devant vous que pour vous exaspérer, pour réveiller votre valeur qui s'endort comme un loir, mettre du feu dans votre cœur et du salpètre dans vos veines. Vous auriez dû l'accoster alors, et avec quelques excellentes plaisanteries, frappées sur-le-champ par le balancier de votre esprit, vous auriez réduit le jeune homme au silence. C'est ce qu'on attendait de vous et cet espoir a été trompé : vous avez laissé le temps effacer la double dorure de cette occasion et vous avez maintenant navigué au nord de l'opinion de Madame, où vous pendrez comme un glaçon à la barbe d'un Hollandais, à moins que vous ne rachetiez cette faute par quelque louable entreprise de valeur ou de politique.

Messire André. — Si j'en fais une, ce sera une entreprise de valeur; car je hais la politique : j'aimerais autant être un Browniste qu'un politique.

Messire Tobie. — Eh bien alors, construis-moi ta fortune sur la base de la valeur. Provoque-moi au combat le jeune homme du duc, blesse le à onze endroits; ma nièce en prendra note, et sois sûr qu'il n'y a pas au monde d'entremetteur d'amour qui puisse réussir à recommander un homme auprès d'une femme autant qu'une réputation de valeur.

Fabien. — Il n'y pas d'autre moyen, Messire André.

Messire André. — Un d'entre vous voudra-t-il porter pour moi un message au jeune homme?

Messire Tobie.— Va, écris-le d'une main martiale; sois impertinent et bref; peu importe que tu sois spirituel, pourvu que tu sois éloquent et plein d'invention; insulte-le avec toute la licence de l'encre. Si tu lui dis *tu* quelques trois fois, il n'y aura pas de mal à cela, et couche-moi sur ta feuille de papier autant de mensonges qu'elle en pourra tenir, quand bien même elle serait assez grande pour servir de draps au lit de la ville de Ware en Angleterre : allons, à l'œuvre. Mets du fiel dans ton encre; quoique tu écrives avec une plume d'oie, cela ne fait rien; à l'œuvre.

Messire André. — Où vous retrouverai-je?

Messire Tobie. — Nous te ferons appeler au *Cubiculo* : va. (*Sort Messire André.*)

Fabien. — Voilà un bout d'homme qui vous est cher, Messire Tobie.

Messire Tobie. — C'est moi qui lui ai été cher pour quelques deux mille écus ou approchant, mon garçon.

Fabien. — Nous allons avoir de lui une rare lettre; mais vous ne la remettrez pas, n'est-ce pas?

Messire Tobie. — Si je ne la remets pas, je te permets de ne plus avoir confiance en moi; et je vais de plus exciter, par tous les moyens, le jeune homme à répondre. Je crois que ni bœufs ni cables ne pourront réussir à les mettre aux prises. Quant à André, si on lui ouvre le ventre et qu'on trouve assez de sang dans son foie pour empêtrer le pied d'une mouche, je veux manger le reste de sa carcasse!

Fabien. — Et son adversaire, le jeune homme, ne porte pas non plus sur son visage de bien grands signes de cruauté.

Messire Tobie. — Regarde, voici la plus jeune poulette de la couvée qui vient.

Entre MARIA.

Maria. — Si vous voulez vous faire du bon sang et rire à vous donner des points de côté, suivez-moi. Cette buse de Malvolio est changé en païen, en vrai renégat, car il n'est pas un chrétien espérant être sauvé en croyant la vérité qui puisse croire d'aussi grossières impossibilités. Il est en bas jaunes.

Messire Tobie. — Avec ses jarretières en croix?

Maria. — De la façon la plus grotesque, comme un pédant qui tient une école dans l'église. Je l'ai suivi d'aussi près que si j'avais voulu l'assassiner. Il obéit de point en point à la lettre que j'ai laissée tomber pour l'attraper; il sourit à

OLIVIA. Donnez-moi votre main, Monsieur.
VIOLA. Mon devoir, Madame, et mon très-humble service.
(Acte III, sc. I.)

plisser son visage de plus de lignes qu'il n'y en a dans la nouvelle carte, avec augmentation des Indes : vous n'avez jamais vu rien de pareil; je puis à peine me retenir de lui jeter quelque chose à la tête. Je suis sûre que Madame le frappera; si elle fait cela, il sourira et prendra la chose pour une grande faveur.

Messire Tobie.— Allons, amène-nous, amène-nous où il est. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une rue.

Entrent SÉBASTIEN *et* ANTONIO.

Sébastien. — Je n'aurais pas voulu vous importuner; mais puisqu'il vous plaît de faire votre plaisir de vos peines, je ne vous gronderai pas davantage.

Antonio. — Je n'ai pu rester derrière vous; mon désir plus aigu que l'acier affilé, m'a éperonné en avant : si je suis ici, ce n'est pas seulement par envie de vous voir (quoique cette envie fût assez forte pour me faire entreprendre un plus long voyage encore), c'est aussi par inquiétude des accidents que vous pouviez rencontrer sur votre route, dans ces régions que vous ne connaissez pas et qui se montrent souvent cruelles et inhospitalières aux étrangers sans guide et sans amis : c'est surtout poussée par ces motifs de crainte que mon affection s'est mise à votre poursuite.

Sébastien — Mon affectueux Antonio, je ne puis vous donner pour réponse que des remerciemens, des remerciements et toujours des remerciements; souvent on s'acquitte de bons services avec cette monnaie de singe, mais si ma richesse était aussi grande que mon estime, vous recevriez une meilleure récompense. Qu'allons-nous faire? Irons-nous voir les antiquités de cette ville?

Antonio. — Demain, Monsieur; il vaut mieux vous chercher d'abord un logement.

Sébastien. — Je ne suis pas fatigué et il y a loin d'ici à la nuit : je vous en prie, allons assouvir nos yeux de la vue des monuments et des choses fameuses qui renomment cette ville.

Antonio. — Veuillez me pardonner : je ne pourrais me montrer dans ces rues sans danger; autrefois, dans un combat sur mer, contre les galères du comte, j'ai rendu certains services et de telle importance, en vérité, que si j'étais pris ici, mon procès serait bien vite instruit.

Sébastien. — Sans doute vous avez tué un grand nombre de ses hommes?

Antonio. — Mon offense n'est pas de nature si sanglante, quoique la nature des circonstances et de la querelle eût pu nous fournir de sanglants arguments. Depuis lors, cette offense aurait pu être réparée en restituant ce que nous leur avions pris, et c'est ce que firent la plupart des habitants de notre ville pour l'intérêt du commerce; moi seul, je n'y consentis pas; aussi le payerai-je cher, si je suis surpris rôdant dans cette ville.

Sébastien. — En ce cas ne vous montrez pas trop ouvertement.

Antonio. — En effet, cela ne me convient pas. Tenez, Monsieur, voici ma bourse. Les meilleurs logements sont à l'*Éléphant*, dans le faubourg du Sud : je vais commander notre dîner pendant que vous tromperez le temps et que vous nourrirez votre érudition de l'inspection de cette ville : c'est là que vous me trouverez.

Sébastien. — Pourquoi votre bourse?

Antonio. — Peut-être votre œil s'arrêtera-t-il sur quelque bagatelle que vous aurez désir d'acheter, et je suppose bien que vos fonds ne sont pas assez considérables pour être consacrés à d'inutiles emplettes, Monsieur

Sébastien. — Je vais donc être votre porte-bourse et vous laisser pour une heure.

Antonio. — A l'*Éléphant*.

Sébastien. — Je m'en souviendrai. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Le jardin d'Olivia.

Entrent OLIVIA *et* MARIA.

Olivia. — Je l'ai envoyé chercher. Il dit qu'il viendra; comment le traiterai-je? quel don lui ferai-je? car la jeunesse se fait plus souvent acheter qu'elle ne se donne ou ne se prête. Je parle trop haut. Où est Malvolio? il est morose et poli, c'est un serviteur qui s'accorde parfaitement avec le caractère de ma fortune actuelle. Où est Malvolio?

Maria. — Il vient, Madame, mais dans un étrange accoutrement. A coup sûr, il est possédé, Madame.

OLIVIA. — Quoi, qu'y a-t-il? Est-ce qu'il extravague?

MARIA. — Non, Madame, il ne fait rien que sourire : il serait bon que votre Seigneurie eût quelqu'un avec elle, s'il vient; car, à coup sûr l'homme a le cerveau fêlé!

OLIVIA. — Allez, faites-le venir. (*Sort Maria.*) Je suis aussi folle que lui, si une folie triste est l'égale d'une folie gaie.

Rentre MARIA *avec* MALVOLIO.

OLIVIA. — Eh bien, qu'y a-t-il, Malvolio?

MALVOLIO, *souriant d'une manière fantastique.* — Ma douce Dame, oh! oh!

OLIVIA. — Tu souris? je t'ai envoyé chercher pour une triste occasion.

MALVOLIO. — Triste, Madame! Je pourrais être triste, moi; cette façon d'attacher ses jarretières en croix gêne quelque peu la circulation du sang; mais qu'est-ce que cela fait? Si cela plaît aux yeux de certaine personne, il en sera de moi ce que dit avec vérité le sonnet fameux : *Plaire à une seule, c'est plaire à toutes.*

OLIVIA. — Qu'est-ce, comment te trouves-tu, l'ami? qu'as-tu donc?

MALVOLIO. — Je n'ai pas du noir dans l'âme, quoique j'aie du jaune aux jambes. La chose est tombée entre ses mains et les ordres seront exécutés. Je suppose que nous savons reconnaître la douce main romaine.

OLIVIA. — Veux-tu aller au lit, Malvolio?

MALVOLIO. — Au lit? oui, ma chérie, et j'irai avec toi.

OLIVIA. — Dieu t'assiste! pourquoi souris-tu ainsi et embrasses-tu si souvent ta main?

MARIA. — Pourquoi faites-vous cela, Malvolio?

MALVOLIO. — Dois-je vous répondre? oui; les rossignols répondent aux grues.

MARIA. — Pourquoi paraissez-vous avec cette ridicule audace devant Madame?

MALVOLIO. — « Ne redoute pas la grandeur, » cela était bien écrit.

OLIVIA. — Que veux-tu dire par là, Malvolio?

MALVOLIO. — « Quelques-uns sont nés dans la grandeur. »

OLIVIA. — Ah!

MALVOLIO. — « Quelques-uns conquièrent la grandeur. »

OLIVIA. — Que dis-tu?

MALVOLIO. — « Et elle se donne librement à certains autres. »

OLIVIA. — Que le ciel te rende à la santé!

MALVOLIO. — « Rappelle-toi qui a fait l'éloge de tes bas jaunes. »

OLIVIA. — Tes bas jaunes!

MALVOLIO. — « Et qui a exprimé le désir de voir tes jarretières en croix. »

OLIVIA. — Tes jarretières en croix!

MALVOLIO. — « Va, ta fortune est faite, si tu le veux. »

OLIVIA — Ma fortune est faite!

MALVOLIO. — « Si tu ne veux pas, reste pour toujours un serviteur. »

OLIVIA. — Eh, mais c'est tout à fait une folie de la canicule.

Entre UN VALET.

LE VALET. — Madame, le jeune gentilhomme du duc Orsino est de retour; je ne pourrais le congédier que difficilement : il attend le bon plaisir de Votre Seigneurie.

OLIVIA. — Je vais aller le trouver. (*Sort le valet.*) Ma bonne Maria, fais surveiller ce compagnon là. Où est mon parent Tobie? Que quelques-uns de mes gens prennent de lui un soin tout particulier : je ne voudrais pas qu'il lui arrivât malheur, pour la moitié de mon douaire.

(*Sortent Olivia et Maria.*)

MALVOLIO. — Oh, oh! Est-ce que vous commencez à vous rapprocher de moi? rien moins que Messire Tobie pour me surveiller? Voilà qui s'accorde directement avec la lettre : elle l'envoie exprès afin que je puisse lui tenir tête, car c'est à cela qu'elle m'excite dans sa lettre. « Dépouille ton humble enveloppe, dit-elle, contredis un parent, sois hautain avec les domestiques; que ta langue clapotte d'arguments politiques, donne-toi le *fion* de la singularité. » Et, en conséquence, elle m'indique les façons à prendre pour cela; une physionomie sérieuse, un port respectable, un parler mesuré à la manière de tel monsieur d'importance, et ainsi de suite. Je l'ai engluée, mais c'est par la toute-puissance de Jupiter; puisse Jupiter me rendre reconnaissant! Et lorsqu'elle est partie, qu'a-t-elle dit? « Faites surveiller ce compagnon. » Elle a dit *compagnon*, elle n'a pas dit *Malvolio*, ou *intendant*, mais *compagnon*. Parbleu, tous ces détails concordent si parfaitement qu'ils ne laissent pas subsister une ombre de doute, un doute de doute, une incertitude, un détail ambigu; qu'y a-t-il à dire à cela? Rien, absolument rien, ne peut s'interposer entre ma personne et le but final de mes espé-

MALVOLIO. Ma douce Dame, oh! oh!

OLIVIA. Tu souris? je t'ai envoyé chercher pour une triste occasion.

(Acte III, sc. IV)

MESSIRE ANDRÉ. Voici le cartel, lisez-le : je vous réponds que le vinaigre et le poivre n'y manquent pas.
(Acte III, sc. IV.)

rances. Bien, c'est Jupiter et non moi qui est l'auteur de tout cela, et c'est lui qu'il me faut remercier.

Rentre MARIA *avec* MESSIRE TOBIE BELCH *et* FABIEN.

MESSIRE TOBIE. — De quel côté est-il, au nom de tout ce qui est saint? quand bien même il serait possédé de tous les diables et du diable Légion lui-même, je lui parlerai.

FABIEN. — Le voici, le voici. Comment allez-vous, Monsieur? comment allez-vous, l'ami?

MALVOLIO. — Allez-vous-en, je vous congédie : laissez-moi jouir de mon particulier; allez-vous-en.

MARIA. — Là, comme le démon qui est en lui a la voix sourde! ne vous l'avais-je pas dit? Messire Tobie, Madame vous prie de prendre soin de lui.

MALVOLIO. — Ah, ah! le prie-t-elle de cela?

MESSIRE TOBIE. — Allez, allez; paix, paix; il nous faut agir doucement avec lui. Laissez-moi seul. — Comment allez-vous, Malvolio? qu'avez-vous? Allons, l'ami, tenez tête au diable; réfléchissez que c'est l'ennemi du genre humain.

MALVOLIO. — Savez-vous ce que vous dites?

MARIA. — Ah, voyez-vous! il prend la chose à cœur quand vous parlez mal du diable. Prions le ciel qu'il ne soit pas ensorcelé!

FABIEN. — Il faut porter de son urine à la sage-femme.

MARIA. — Pardi, cela se fera demain, si je vis. Madame ne voudrait pas le perdre pour plus que je ne puis dire.

MALVOLIO. — Eh bien, Mademoiselle!

MARIA. — Oh bon Dieu!

MESSIRE TOBIE. — Je t'en prie, tiens-toi en paix;

ce n'est pas le bon moyen : ne voyez-vous pas que vous l'excitez? laissez-moi seul avec lui.

FABIEN. — Pas d'autre moyen que la douceur; doucement, doucement : le diable est rude et ne veut pas être traité rudement.

MESSIRE TOBIE. — Eh bien, mon beau coq! comment cela va-t-il, mon poulet?

MALVOLIO. — Monsieur!

MESSIRE TOBIE. — Oui, mon Bibi, viens avec moi. Voyons, camarade! il ne convient pas aux personnes graves de jouer à la fossette avec Satan: pendu soit-il, le sale charbonnier!

MARIA. — Amenez-le à dire ses prières; bon Messire Tobie, amenez-le à prier.

MALVOLIO — Mes prières, friponne!

MARIA. — Non, je vous en réponds, il ne veut pas entendre parler des choses de Dieu.

MALVOLIO. — Allez vous faire pendre tous! vous êtes des êtres vides et légers; je ne suis pas de votre acabit: vous en saurez davantage plus tard. (*Il sort.*)

MESSIRE TOBIE. — Est-ce possible?

FABIEN. — Si la chose était représentée maintenant sur un théâtre, je la condamnerais comme une fiction improbable.

MESSIRE TOBIE. — Son âme toute entière a pris le poison de cette plaisanterie, l'ami.

MARIA. — Mais poursuivez-le maintenant, de crainte que la plaisanterie ne prenne froid et ne marche plus.

FABIEN. — Ma foi, nous allons le rendre fou pour tout de bon.

MARIA. — La maison n'en sera que plus tranquille.

MESSIRE TOBIE. — Venez, nous allons le lier et le mettre dans une chambre noire. Ma nièce a déjà la conviction qu'il est fou : nous pouvons pousser la chose pour notre plaisir et sa punition, jusqu'à ce que notre passe-temps étant essouffle, nous décide à lui faire grâce; alors nous exposerons la plaisanterie à la barre du tribunal, et nous te couronnerons comme dénicheuse de fous. — Mais voyez, voyez.

FABIEN. — Encore des provisions de rire pour une matinée de mai.

Entre MESSIRE ANDRÉ AGUECHEEK.

MESSIRE ANDRÉ. — Voici le cartel, lisez-le : je vous réponds que le vinaigre et le poivre n'y manquent pas.

FABIEN. — Est-il si impertinent ?

MESSIRE ANDRÉ. — Oui, il l'est, je vous en réponds : lisez seulement.

MESSIRE TOBIE. — Donnez-le moi. (*Il lit.*) « Jeune homme, qui que tu sois, tu n'es qu'un méprisable drôle. »

FABIEN. — Voilà qui est bon et vaillant.

MESSIRE TOBIE, *lisant.* — « Que ton esprit ne s'étonne ni n'admire que je te traite ainsi, car je ne t'en donnerai pas la raison. »

FABIEN. — Une bonne réserve : cela vous garantit des coups de la loi.

MESSIRE TOBIE, *lisant.* — « Tu viens visiter madame Olivia, et à ma vue elle te traite avec courtoisie : mais tu as menti par la gorge; ce n'est pas pour cette affaire que je te défie. »

FABIEN. — Très-concis et avec *des raisons* parfaites.

MESSIRE TOBIE, *lisant.* — « Je me trouverai sur ton chemin quand tu t'en retourneras chez toi; là, si tu as la chance de me tuer.... »

FABIEN. — Bon.

MESSIRE TOBIE, *lisant.* « Tu me tueras comme un coquin et un scélérat. »

FABIEN. — Vous vous tenez encore ici du bon côté de la loi : bien.

MESSIRE TOBIE, *lisant.* — « Porte-toi bien et que le ciel prenne en pitié une de nos âmes! il peut prendre la mienne en pitié, mais j'ai meilleur espoir, ainsi prends garde à toi. Ton ami selon que tu le traiteras, et ton ennemi juré, ANDRÉ AGUECHEEK. » Si cette lettre ne peut le remuer, ses jambes ne le peuvent pas non plus; je la lui donnerai.

MARIA. — Vous avez pour cela une occasion toute trouvée : il est maintenant en conversation avec Madame, et va partir d'un moment à l'autre.

MESSIRE TOBIE — Allons, Messire André; va-t'en m'épier son arrivée au coin du verger comme un vrai argousin : aussitôt que tu le verras, dégaîne, et en dégaînant jure d'horrible façon, car il arrive souvent qu'un juron terrible proféré solidement avec un accent de fanfaron, donne à un homme une plus grande réputation de bravoure que ne lui en donnerait la meilleure preuve. Allons, file.

MESSIRE ANDRÉ.— Oui, laissez-moi seul à jurer. (*Il sort.*)

MESSIRE TOBIE. — Certes je ne remettrai pas sa lettre, car la conduite du jeune gentilhomme prouve qu'il a une bonne intelligence et qu'il est

de bonne éducation, et cela est confirmé par l'emploi d'intermédiaire qu'il remplit entre son maître et ma nièce. Cette lettre si parfaitement stupide n'arracherait au jeune homme aucun effroi; il s'apercevrait qu'elle vient d'un lourdaud. Mais, Monsieur, je vais lui porter verbalement son cartel; je vais attribuer à Aguecheek une grande réputation de valeur, et fourrer dans la cervelle du gentilhomme (car sa jeunesse sera disposée à l'accepter), une formidable opinion de sa rage, de son habileté, de sa fureur, de son impétuosité. Cela les effrayera tellement tous deux qu'ils vont se tuer l'un l'autre du regard, comme des basilics.

FABIEN. — Le voici qui vient avec votre nièce : cédez-leur la place, jusqu'au moment où il prendra congé et alors présentez-vous devant lui.

MESSIRE TOBIE. — Je vais méditer pendant ce temps-là quelle horrible manière de présenter le cartel. (*Sortent Messire Tobie, Fabien et Maria.*)

Rentre OLIVIA *avec* VIOLA.

OLIVIA. — J'en ai trop dit à un cœur de pierre et j'ai trop prodigalement exposé mon honneur : il y a en moi quelque chose qui me reproche ma faute, mais c'est une faute d'un si puissant entêtement qu'elle se moque des reproches.

VIOLA. — La même conduite que tient votre passion, les chagrins de mon maître la tiennent.

OLIVIA. — Tenez, portez ce joyau pour l'amour de moi; c'est mon portrait; ne le refusez pas, il n'a pas de langue pour vous importuner : et je vous en conjure, revenez demain. Que pourrez-vous me demander que je sois capable de vous refuser parmi toutes les choses que l'honneur peut, sauf lui-même, accorder sur demande ?

VIOLA. — Rien que cela : votre sincère amour pour mon maître.

OLIVIA. — Comment avec honneur pourrais-je lui donner ce que je vous ai donné?

VIOLA. — Je vous tiendrai quitte de votre don.

OLIVIA. — Bien, reviens demain; porte-toi bien. Un démon qui te ressemblerait mènerait mon âme en enfer. (*Elle sort.*)

Rentrent MESSIRE TOBIE BELCH *et* FABIEN.

MESSIRE TOBIE. — Gentilhomme, Dieu te protége!

VIOLA. — Et vous aussi, Monsieur.

MESSIRE TOBIE. — Appelle à ton aide tous les moyens de te défendre qui sont en ton pouvoir : de quelle nature sont les offenses que tu lui as faites, je ne le sais pas; mais ton ennemi plein de ressentiment, altéré de sang comme le chasseur, t'attend au bout du jardin : mets flamberge au vent; fais vite tes préparatifs, car ton assaillant est vif, habile et implacable.

VIOLA. — Vous vous trompez, Monsieur, j'en suis sûr; personne n'a de querelle avec moi : ma mémoire est nette et claire de toute image d'offense commise par moi envers un homme quelconque.

MESSIRE TOBIE. — Vous verrez bien qu'il en est autrement, je vous assure : par conséquent, si vous attachez quelque prix à votre vie, tenez-vous sur vos gardes; car votre adversaire est muni de tous les avantages que la jeunesse, la force, l'habileté et la colère peuvent donner à un homme.

VIOLA. — Quel est-il, s'il vous plaît?

MESSIRE TOBIE. — Il est chevalier, de ceux qui ont été frappés chevaliers avec une épée sans tranchant et à genoux sur un tapis, mais c'est un diable dans les querelles particulières; il a fait faire divorce à trois âmes et à trois corps, et sa colère est telle en ce moment qu'elle ne peut se satisfaire que par les affres de la mort et le sépulcre : il faut que j'aie sa peau ou lui la mienne, est son mot; il faut donner la mort ou la recevoir.

VIOLA. — Je vais rentrer en cette maison-ci et prier la dame du logis de me prêter quelque escorte. Je ne suis pas un batailleur; j'ai entendu dire qu'il y avait certaines espèces d'hommes qui cherchaient exprès querelle aux autres dans le dessin de montrer leur valeur; peut-être que c'est un homme de cette humeur-là.

MESSIRE TOBIE. — Non, monsieur; son indignation prend sa source dans une injure très-légitime, par conséquent allez de l'avant et donnez-lui satisfaction. Vous ne rentrerez pas à la maison, à moins que vous n'essayiez avec moi, ce que vous pouvez tout aussi bien lui accorder : donc, marchons, ou bien tirez votre épée de son fourreau; car il vous faut vous battre, voilà ce qui est certain, ou bien renoncer à porter l'épée.

VIOLA. — Cette conduite est aussi incivile qu'étrange. Je vous conjure de me rendre le courtois service de savoir du chevalier quelle offense j'ai commise envers lui; c'est sans doute une faute de ma négligence, mais à coup sûr ce n'est rien de prémédité.

Messire Tobie. — Je vais faire ce que vous me demandez. Signor Fabien, restez avec ce gentilhomme jusqu'à mon retour. (*Il sort.*)

Viola. — Savez-vous de quoi il s'agit, Monsieur, je vous prie?

Fabien. — Je sais que le chevalier est furieux contre vous à vouloir un duel à mort; mais je ne sais rien de plus des circonstances.

Viola. — Quelle espèce d'homme est-ce, je vous prie?

Fabien. — Sa personne physique ne fait aucune promesse et ne laisse lire aucune de ces qualités que vous découvrirez en éprouvant sa valeur. Vraiment, Monsieur, c'est l'adversaire le plus habile, le plus féroce, le plus fatal que vous puissiez trouver dans n'importe quelle région de l'Illyrie. Voulez-vous que nous avancions vers lui? je tâcherai de faire votre paix avec lui si je puis.

Viola — Je vous en serai très-obligé, Monsieur : je suis une personne qui irait plus volontier avec Messire prêtre qu'avec Messire chevalier : je m'inquiète peu qu'on connaisse ou non mon degré de courage. (*Ils sortent*)

SCENE V.

La rue attenante au jardin d'Olivia.

Entrent Messire TOBIE BELCH *et* Messire ANDRÉ AGUECHEEK.

Messire Tobie — Ma foi, mon cher, c'est un vrai diable; je n'ai jamais vu un pareil fier à bras; j'ai fait une passe avec lui, lame, fourreau et tout; il m'a donné l'estocade avec un mouvement si dangereux que le coup est inévitable, et à la riposte il vous rend vos passes avec autant de sûreté que vos pieds touchent sûrement la terre sur laquelle ils posent : on dit qu'il a été maître d'armes du Sophi.

Messire André. — Nom d'une vérole, je ne veux pas avoir affaire à lui.

Messire Tobie. — Oui, mais maintenant il ne veut pas se laisser apaiser : Fabien là-bas peut à peine le retenir.

Messire André. — Peste soit de cette affaire; si j'avais pensé qu'il fût vaillant et aussi habile à l'escrime, je l'aurais vu damné avant de le provoquer. Qu'il laisse tomber cette affaire, et je lui donnerai mon cheval, mon gris Capilet.

Messire Tobie. — Je vais lui faire cette proposition : restez ici, faites bonne contenance : cela se terminera sans perdition d'âmes. (*A part.*) Parbleu, je monterai votre cheval aussi bien que je vous monte.

Entrent FABIEN *et* VIOLA.

Messire Tobie, *à part et à Fabien.* — Il me donne son cheval pour arranger la querelle : je lui ai persuadé que le jeune homme est un diable.

Fabien. — L'autre a de lui une opinion tout aussi terrible, et il tressaille et pâlit comme si un ours était à ses talons.

Messire Tobie, *à Viola.* — Il n'y a pas de remède, Monsieur; il veut se battre avec vous pour tenir son serment : parbleu, il a mieux réfléchi à la querelle et il a découvert qu'elle ne valait pas la peine d'en parler; par conséquent, dégainez pour lui faire tenir son serment; il proteste qu'il ne vous fera pas de mal.

Viola, *à part.* — Puisse Dieu me défendre ! il faudrait peu de chose pour me décider à leur dire de combien il s'en faut que je sois un homme.

Fabien, *à Viola.* — Cédez le terrain, si vous le voyez furieux.

Messire Tobie. — Allons, Messire André, il n'y a pas de remède; le gentilhomme veut par souci de son honneur essayer d'une botte avec vous : il ne peut s'en dispenser d'après les lois du duel, mais il m'a promis qu'aussi vrai qu'il est un gentilhomme et un soldat, il ne vous ferait pas de mal. Avancez, et en garde.

Messire André, *à part.* — Plaise à Dieu qu'il tienne sa promesse. (*Il dégaine.*)

Viola, *à Fabien.* — Je vous assure que c'est contre ma volonté. (*Elle dégaine.*)

Entre ANTONIO.

Antonio. — Relevez vos épées. Si ce jeune gentilhomme vous a fait offense, je prends sa faute à mon compte; si vous l'offensez, je vous provoque à sa place. (*Il dégaine.*)

Messire Tobie. — Vous, Monsieur? quoi donc? qui êtes-vous?

Antonio. — Un homme, Monsieur, qui par affection pour lui, saura en faire plus encore que vous ne l'avez entendu se vanter d'en faire.

Messire Tobie. — Parbleu, si vous êtes un souteneur de querelles, je suis votre homme. (*Il dégaine.*)

MESSIRE TOBIE BELCH. Je n'ai jamais vu un tel fier-à-bras.

(Acte III, sc. v.)

FABIEN. — O bon Messire Tobie, arrêtez! voici venir des officiers de police.

MESSIRE TOBIE, *à Antonio.* — Je suis à vous tout à l'heure.

VIOLA, *à Messire André.* — Je vous en prie, Monsieur, veuillez relever votre épée.

MESSIRE ANDRÉ. — Parbleu, Monsieur, je le veux bien, et quant à ce que je vous ai promis, je serai bon pour ma parole : il vous portera aisément et il obéit bien aux rênes.

Entrent DEUX OFFICIERS DE POLICE.

PREMIER OFFICIER. — Voici l'homme; faites votre office.

SECOND OFFICIER. — Antonio, je t'arrête à la requête du duc Orsino.

ANTONIO. — Vous me prenez pour un autre, Monsieur.

PREMIER OFFICIER. — Non, Monsieur, pas le moins du monde; je reconnais parfaitement votre visage, quoique vous n'ayez pas maintenant de bonnet de marin sur la tête. Emmenez-le; il sait que je le connais parfaitement.

ANTONIO. — Je dois obéir. — (*A Viola.*) Cela m'arrive pour vous avoir cherché : mais il n'y a pas de remède; il me faudra en répondre. Qu'allez-vous faire maintenant que la nécessité où je suis me force à vous réclamer ma bourse? Je suis plus désolé de ce que je ne puis faire pour vous que de ce qui m'arrive. Vous voilà tout atterré; mais ayez bon courage.

SECOND OFFICIER. — Allons, Monsieur, partons.

ANTONIO. — Je suis obligé de vous demander un peu de cet argent.

VIOLA. — Quel argent, Monsieur? En considération de l'intérêt généreux que vous m'avez

montré et aussi par compassion pour votre présente situation, je veux bien vous prêter quelque chose sur mes minces et maigres ressources : mon avoir n'est pas grand, mais je partagerai avec vous ma fortune actuelle : tenez, voici la moitié de mon coffre-fort.

Antonio. — Est-ce que vous allez me renier maintenant? Est-il possible que les services que je vous ai rendus soient incapables de vous émouvoir? N'irritez pas mon malheur, si vous ne voulez pas que votre conduite fasse de moi un homme assez insensé pour vous insulter de ces services que je vous ai rendus.

Viola. — Je ne connais aucun de ces services, je ne vous connais pas davantage, ni de voix, ni de visage ; je déteste plus l'ingratitude chez un homme que le mensonge, la vanité, le bavardage, l'ivrognerie, ou toute autre souillure de ces vices dont le violent virus circule dans notre sang corruptible.

Antonio. — Oh! les cieux eux-mêmes!...

Second officier. — Allons, Monsieur, je vous en prie, partons.

Antonio. — Laissez-moi dire un mot. Ce jeune homme que vous voyez ici, je l'ai arraché aux mâchoires de la mort, alors qu'elle l'avait déjà à demi dévoré; je l'ai soutenu avec la plus religieuse affection, et sur la foi de son visage qui, me semblait-il, promettait les sentiments les plus dignes d'estime, je me suis dévoué à lui avec idolâtrie.

Premier officier. — Qu'est-ce que cela nous fait? Le temps passe; marchons!

Antonio. — Mais comme le dieu s'est montré une vile idole! Sébastien, tu as fait outrage à ta beauté. Dans la nature, il n'y a de taches que celles de l'âme; nul ne peut être appelé difforme, si ce n'est l'ingrat : la vertu est la vraie beauté, mais les méchants qui sont beaux sont des coffres vides décorés à la surface par le diable.

Premier officier. — Cet homme devient fou; qu'on l'emmène! Marchons, marchons, Monsieur.

Antonio. — Conduisez-moi.

(*Sortent les officiers de police et Antonio.*)

Viola. — Il me semble que ses paroles sortent d'une émotion si vive, qu'il croit à lui-même; je n'en fais pas autant. Imagination, puisses-tu avoir rencontré la vérité; oh! puisses-tu l'avoir rencontrée, et Dieu veuille que ce soit pour vous, mon cher frère, qu'on m'ait prise tout à l'heure!

Messire Tobie. — Approche ici, chevalier; approche ici, Fabien : nous allons nous chuchoter un couplet ou deux de très-sages sentences rimées.

Viola. — Il a nommé Sébastien; je sais que la forme de mon frère vit encore dans mon miroir; c'est ainsi, absolument ainsi que mon frère était de visage; et c'est ainsi qu'il était toujours habillé, vêtements de même couleur, avec semblables ornements, car c'est lui que j'ai pris pour modèle. Oh! si cela se trouve vrai, les tempêtes sont compatissantes et les vagues salées ont la douceur de la tendresse! (*Elle sort.*)

Messire Tobie. — C'est un garçon de rien du tout, très-déshonnête et plus couard qu'un lièvre : il a montré sa déshonnêteté en reniant son ami tout à l'heure et en le laissant dans la nécessité; et quant à sa couardise, informe-toi auprès de Fabien.

Fabien. — Un couard, un couard plein de dévotion, il a la religion de la couardise.

Messire André. — Parbleu, je vais courir après lui et le battre.

Messire Tobie. — Fais cela, souffletle-le solidement, mais ne tire jamais ton épée.

Messire André. — Si je ne le fais pas....

(*Il sort.*)

Fabien. — Suivons-le, voyons cette affaire.

Messire Tobie. — Je parierais bien n'importe quelle somme qu'il n'y aura encore rien.

(*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rue devant la maison d'Olivia.

Entrent SÉBASTIEN *et* LE BOUFFON.

LE BOUFFON. — Est-ce que vous voulez me faire croire qu'on ne m'a pas envoyé vous chercher?

SÉBASTIEN. — Allons, allons, tu es un imbécile drôle : débarrasse-moi de ta personne.

LE BOUFFON. — Plaisanterie bien soutenue, ma foi! Eh non, je ne vous connais pas; ma maîtresse ne m'a pas envoyé vous dire de venir lui parler; votre nom n'est pas M. Césario et mon nez n'est pas mon nez. Rien de tout cela n'est vrai.

SÉBASTIEN. — Je t'en prie, va-t'en exhaler ta folie quelque part ailleurs : tu ne me connais pas.

LE BOUFFON. — *Exhaler* ma folie! il a entendu dire cette expression à quelque grand personnage, et maintenant, il l'applique à un fou. *Exhaler* ma folie! J'ai bien peur que ce grand lourdaud, le monde, ne finisse par être un badaud. Voyons, je t'en prie, démasque-toi de ton air de surprise et dis-moi ce que *j'exhalerai* à ma maîtresse; lui *exhalerai-je* que tu viens?

SÉBASTIEN. — Je t'en prie, stupide Grec, laisse-moi : voici de l'argent pour toi; si tu restes plus longtemps, je te donnerai un pire paiement.

LE BOUFFON. — Par ma foi, tu as une main qui s'ouvre aisément. Les hommes sages qui donnent de l'argent aux fous, s'achètent un bon renom, dont ils prennent possession quatorze ans après le marché.

Entre MESSIRE ANDRÉ AGUECHEEK.

MESSIRE ANDRÉ. — Eh bien, Monsieur, je vous rencontre encore? Voici pour vous. (*Il frappe Sébastien.*)

SÉBASTIEN. — Eh bien! voici pour toi, et cela aussi, et cela encore. (*Il le bat.*) Est-ce que tous les gens ici sont fous?

Entrent MESSIRE TOBIE BELCH *et* FABIEN.

MESSIRE TOBIE. — Arrêtez, Monsieur, ou je jette votre épée par-dessus les toits.

LE BOUFFON. — Je vais aller tout droit informer ma maîtresse de cela : je ne voudrais pas pour quatre sous être dans les habits de quelques-uns d'entre vous. (*Il sort.*)

MESSIRE TOBIE. — Voyons, Monsieur, arrêtez.

MESSIRE ANDRÉ. — Non, laissez-le; je prendrai une autre méthode pour le travailler; j'obtiendrai une action contre lui pour coups et blessures, s'il y a des lois en Illyrie : je l'ai frappé le premier, c'est vrai; mais cela ne fait rien.

SÉBASTIEN. — Retire ta main!

MESSIRE TOBIE. — Allons, Monsieur, je ne vous lâcherai point. Allons, mon jeune soldat, remettez votre épée au fourreau : vous êtes de bonne trempe; allons.

SÉBASTIEN. — Je me débarrasserai de toi. (*Il se dégage des mains de Messire Tobie.*) Et maintenant, que veux-tu? Tire ton épée, si tu prétends m'ennuyer plus longtemps.

MESSIRE TOBIE. — Comment, comment! Parbleu, il faut alors que j'aie une once ou deux de votre sang mal appris. (*Il dégaine.*)

Entre OLIVIA.

OLIVIA. — Arrête, Tobie; je te l'ordonne sur ta vie, arrête!

MESSIRE TOBIE. — Madame....

OLIVIA. — Ce sera donc toujours la même chose? Déplaisant misérable, fait pour habiter les montagnes et les cavernes sauvages où la politesse ne fut jamais enseignée, hors de mes yeux! Ne sois pas offensé, mon cher Césario. Rustre, partez! (*Sortent Messire Tobie, Messire André et Fabien.*) Je t'en prie, mon aimable ami, laisse-toi guider dans cette agression injuste et impolie contre ton repos par ta belle sagesse et non par ton ressentiment. Viens avec moi à ma maison; je t'y raconterai combien de sottes escapades ce

malotru s'est ingénié à commettre, en sorte que cette dernière te fera sourire: tu ne peux te dispenser d'entrer; ne me refuse pas. Maudite soit son âme! en te mettant en arrêt, mon pauvre cœur est le gibier qu'il a fait lever.

Sébastien. — Qu'est-ce que cela signifie et de quel côté s'en va l'eau? Ou je suis fou, ou bien c'est un rêve. Eh bien! que l'imagination endorme mes sens dans ce Léthé; si c'est là rêver, puissé-je toujours sommeiller!

Olivia. — Allons, viens, je t'en prie. Ah, si tu voulais te laisser gouverner par moi!

Sébastien. — Je le veux, Madame

Olivia — O dis cela et fais cela. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison d'Olivia.

Entrent MARIA *et* LE BOUFFON.

Maria. — Allons, je t'en prie, mets cette robe et cette barbe; fais-lui croire que tu es Messire Topas le curé; fais cela bien vite; je m'en vais aller avertir Messire Tobie pendant ce temps-là. (*Elle sort.*)

Le bouffon. — C'est bon, je vais la mettre et me dissimuler moi-même sous ses plis; plût au ciel que je fusse le premier qui ait dissimulé sous une telle robe. Je ne suis pas assez gras pour bien remplir cette fonction, ni assez maigre pour être pris pour un homme studieux; mais il vaut autant être appelé un honnête homme et un bon ménager, qu'être appelé un homme austère et un grand savant. Voici les confédérés qui arrivent.

Entrent Messire TOBIE BELCH *et* MARIA.

Messire Tobie. — Jupiter te bénisse, Monsieur le curé.

Le bouffon. — *Bonos dies*, Messire Tobie; car comme le disait très-spirituellement à une nièce du roi Gorboduc, le vieil hermite de Prague qui n'avait jamais vu plume ni encre, ce qui est, est; en sorte que moi, étant Monsieur le curé, je suis Monsieur le curé; car qu'est-ce que cela, si ce n'est cela, et qu'est-ce qui est, si ce n'est ce qui est?

Messire Tobie. — Sus sur lui, Messire Topas.

Le bouffon. — Hé, holà, dis-je! La paix soit dans cette prison!

Messire Tobie. — Le drôle se déguise bien; un bon drôle.

Malvolio, *de l'intérieur.* — Qui appelle?

Le bouffon. — Messire Topas le curé qui vient pour visiter Malvolio le lunatique.

Malvolio, *de l'intérieur.* — Messire Topas, Messire Topas, mon bon Messire Topas, allez trouver Madame.

Le bouffon. — Sors, démon hyperbolique! comme tu tourmentes cet homme! ne parles-tu de rien que de dames?

Messire Tobie. — Bien dit, Monsieur le curé.

Malvolio, *de l'intérieur.* — Messire Topas, jamais homme ne fut outragé à ce point: mon bon Messire Topas, ne pensez pas que je sois fou: ils m'ont déposé ici dans des ténèbres hideuses.

Le bouffon. — Fi, déshonnête Satan! je te donne des noms modérés, car je suis un de ces hommes polis qui traitent le diable lui-même avec courtoisie: tu dis que ta demeure est noire?

Malvolio, *de l'intérieur.* — Comme l'enfer, Messire Topas.

Le bouffon. — Comment, elle a des lucarnes transparentes comme des poutres et les grandes fenêtres vers le sud-nord sont lumineuses comme l'ébène, et cependant tu te plains de n'y pas voir?

Malvolio, *de l'intérieur.* — Je ne suis pas fou, Messire Topas; je vous dis que cette chambre est noire.

Le bouffon. — Tu erres, insensé: je te dis qu'il n'y a d'autres ténèbres que l'ignorance, en laquelle tu es plus empêtré que les Égyptiens dans leur brouillard.

Malvolio, *de l'intérieur.* — Je dis que cette chambre est aussi noire que l'ignorance, l'ignorance fût-elle aussi noire qu'un puits de bitume, et je dis que jamais homme ne fut outragé à ce point. Je ne suis pas plus fou que vous l'êtes: mettez-moi à l'épreuve par telle question que vous voudrez qui exigera du raisonnement.

Le bouffon. — Quelle est l'opinion de Pythagore concernant le gibier à plumes?

Malvolio, *de l'intérieur.* — Que l'âme de notre grand' mère peut-être habite un oiseau.

Le bouffon. — Que penses-tu de son opinion?

Malvolio, *de l'intérieur.* — Je pense noblement de l'âme et je ne puis en aucune façon approuver son opinion.

Le bouffon. — Porte-toi bien. Continue à rester dans les ténèbres; avant que je consente à te

OLIVIA. Arrête, Tobie; je te l'ordonne sur ta vie, arrête!
MESSIRE TOBIE BELCH. Madame.... (Acte IV, sc. I.)

croire dans ton bon sens, tu devras partager l'opinion de Pythagore et craindre de tuer un coq de bruyère, de peur de déloger l'âme de ta grand' mère. Porte-toi bien.

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Messire Topas, Messire Topas....

MESSIRE TOBIE. — Mon très-exquis Messire Topas!

LE BOUFFON. — Certes, et je suis bon pour tous les rôles.

MARIA. — Tu aurais pu jouer celui là sans ta robe et ta barbe; il ne te voit pas.

MESSIRE TOBIE. — Parle-lui avec ta propre voix et viens me dire comment tu l'as trouvé : je voudrais que nous fussions convenablement débarrassés de cette polissonnerie. Si on peut le délivrer sans inconvénient, j'y consens volontiers, car je suis tout à l'heure si mal avec ma nièce que je ne puis poursuivre avec sécurité cette plaisanterie jusqu'au bouquet. Viens dans ma chambre après cela. (*Sortent Messire Tobie et Maria.*)

LE BOUFFON, *chantant :*

Eh Robin, joyeux Robin,
Dis-moi comment va ta dame.

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Fou!

LE BOUFFON, *chantant :*

Ma dame est cruelle, pardi!

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Fou!

LE BOUFFON, *chantant :*

Hélas! pourquoi est-elle ainsi?

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Fou, dis-je!

LE BOUFFON, *chantant :*

Elle en aime un autre....
Qui m'appelle, eh?

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Mon bon fou, si tu veux bien mériter de moi, procure-moi une chandelle, une plume, de l'encre et du papier; aussi vrai que je suis un monsieur, je t'en serai reconnaissant toute ma vie.

LE BOUFFON. — Monsieur Malvolio!

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Oui, bon fou.

LE BOUFFON. — Hélas! Monsieur, comment avez-vous fait pour laisser en route vos cinq esprits?

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Fou jamais homme ne fut si notoirement outragé; je suis dans mes esprits, fou, aussi bien que toi.

LE BOUFFON. — Seulement aussi bien? alors vous êtes vraiment fou, puisque vous n'êtes pas dans vos esprits mieux qu'un fou.

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Ils m'ont enfermé ici, me tiennent dans les ténèbres, m'envoient des ministres, des ânes, et font tout ce qu'ils peuvent pour me persuader que je ne suis pas dans mon bon sens.

LE BOUFFON. — Faites attention à ce que vous dites; le ministre est ici. (*Imitant la voix de Messire Topas.*) Malvolio, Malvolio, puisse le ciel te rétablir dans ton bon sens! tâche de dormir et laisse là ton vain bavardage.

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Messire Topas....

LE BOUFFON, *imitant la voix de Messire Topas.* — N'entretenez pas conversation avec lui, mon bon garçon. (*Reprenant sa voix naturelle.*) Qui? moi, Monsieur? eh! non pas moi, Monsieur. Dieu soit avec vous, bon Messire Topas. (*Imitant Messire Topas.*) C'est cela, parbleu, *amen.* (*Reprenant sa voix.*) Oui, Monsieur, je le ferai, je le ferai.

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Fou, fou, fou, dis-je.

LE BOUFFON. — Hélas! Monsieur, soyez patient. Que dites-vous, Monsieur? On me gronde parce que je vous parle.

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Mon bon fou, tâche de me procurer de la lumière et du papier : je te dis que je suis autant dans mon bon sens qu'homme vivant en Illyrie.

LE BOUFFON. — Plût au ciel que vous y fussiez, Monsieur!

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Par cette main, je suis dans mon bon sens. Mon bon fou, de l'encre, du papier et de la lumière, et puis porte à Madame ce que j'écrirai; cela te sera plus utile que ne le fut jamais aucune lettre que tu aies portée.

LE BOUFFON. — Je vous donnerai cette assistance. Mais dites-moi la vérité, êtes-vous réellement fou, ou faites-vous seulement semblant de l'être?

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Crois-moi, je ne le suis pas, je te dis la vérité.

LE BOUFFON — Non, je ne croirai jamais un fou, tant que je ne verrai pas son cerveau. Je vais vous aller chercher de la lumière, du papier et de l'encre.

MALVOLIO, *de l'intérieur.* — Fou, je t'en serai reconnaissant au plus haut point : va vite, je t'en prie.

LE BOUFFON, *chantant :*

Je pars, Monsieur,
Et tout à l'heure, Monsieur,

Je reviens vers vous
En un clin d'œil,
Comme le vieux Polichinelle,
Pour vous assister dans votre besoin,
Comme le vieux Polichinelle, qui avec un poignard de bois,
Dans sa rage et sa colère,
Crie au diable : ah! ah!
Comme un garçon toqué
Rogne tes ongles, moutard :
Adieu, bonhomme radoteur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Le jardin d'Olivia.

Entre SÉBASTIEN.

Sébastien. — Voici bien l'air, voici bien le glorieux soleil : cette perle qu'elle m'a donnée, je la sens et je la vois; c'est l'extraordinaire qui m'enveloppe, mais non pas la folie. Où est donc Antonio? je n'ai pas pu le trouver à l'*Éléphant:* cependant il y avait été, et on m'a donné cette réponse qu'on croyait qu'il était allé parcourir la ville pour me trouver. Ses conseils me rendraient maintenant d'excellents services, car quoique mon âme dise à mon bon sens que tout ceci peut bien être quelque erreur, mais n'est pas de la folie, cependant cette aventure et cette averse de fortune dépassent tellement toute expérience et tout raisonnement, que je suis prêt à me défier de mes yeux et à disputer avec ma raison qui cherche à me persuader de croire à tout, sauf que je suis fou ou que cette dame est folle ; car s'il en était ainsi, elle ne pourrait pas gouverner sa maison, commander ses gens, prendre et interrompre ses affaires, et les dépêcher avec la conduite tranquille, discrète, consistante que je lui vois ; il y a là dessous quelque illusion. Mais voici la dame qui vient.

Entre OLIVIA *avec* UN PRÊTRE.

Olivia. — Ne blâmez pas cette précipitation. Si vos intentions sont bonnes, venez immédiatement à la chapelle à côté, avec moi et ce saint homme: là devant lui et sous le toit consacré, engagez-moi la pleine assurance de votre foi, afin que mon âme jalouse et trop défiante puisse vivre en repos. Il cachera cet événement jusqu'au jour où vous voudrez qu'il soit connu, et à cette époque nous ferons célébrer notre mariage avec la pompe qui convient à ma naissance Que répondez-vous?

Sébastien. — Je vais suivre ce saint homme et aller avec vous, et quand je vous aurai engagé ma foi, je vous serai toujours fidèle.

Olivia. — Alors, ouvrez la marche, mon bon père, et puissent les cieux briller de façon à m'apprendre qu'ils voient avec plaisir l'action que je vais faire! (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE UNIQUE.

La rue devant la maison d'Olivia.

Entrent LE BOUFFON *et* FABIEN.

Fabien. — Voyons, si tu m'aimes, fais-moi voir sa lettre.

Le bouffon. — Mon bon Monsieur Fabien, accordez-moi une autre requête.

Fabien. — Tout ce que tu voudras.

Le bouffon. — N'ayez pas envie de voir cette lettre.

Fabien. — Eh bien! on peut dire que c'est là me donner un chien, et puis, en récompense, avoir envie de me le reprendre.

Entrent LE DUC, VIOLA, CURIO *et* LES GENS DE LA SUITE.

Le duc. — Appartenez-vous à Madame Olivia, mes amis?

Le bouffon. — Oui, Monseigneur; nous sommes quelques-unes de ses parures.

Le duc. — Je te connais bien; comment vas-tu, mon bon garçon?

Le bouffon. — Vraiment, Monsieur, je vais bien pour mes ennemis et mal pour mes amis.

Le duc. — C'est juste le contraire; tu vas bien pour tes amis.

Le bouffon. — Non, Monseigneur, mal.

Le duc. — Comment cela se peut-il?

Le bouffon. — Parbleu! Monseigneur, ils me donnent des éloges et font ainsi de moi un âne; au contraire, mes ennemis me disent nettement que je suis un âne; en sorte, Monseigneur, que par mes ennemis je progresse dans la connaissance de moi-même, tandis que je suis trompé par mes amis : il s'ensuit que mes conclusions sont comme les baisers, si quatre négations équivalent à deux affirmations, et que par conséquent je vais mal pour mes amis et bien pour mes ennemis.

Le duc. — Parbleu, voilà qui est excellent.

Le bouffon. — Non, sur ma foi, Monseigneur, quoiqu'il vous plaise d'être un de mes amis.

Le duc. — Tu ne t'en porteras pas plus mal pour moi; voici de l'or.

Le bouffon. — N'était que cela ferait double jeu, Monseigneur, je vous prierais de recommencer.

Le duc. — Oh! vous me donnez de mauvais conseils.

Le bouffon. — Mettez votre vertu dans votre poche pour cette fois seulement, Monseigneur, et obéissez aux impulsions de la chair et du sang.

Le duc. — Allons, je veux bien pécher assez pour jouer double jeu : voici une autre pièce.

Le bouffon. — *Primo, secundo, tertio*, cela fait un bon jeu, et le vieux proverbe dit que le troisième paie pour tous : le *triplex*, Monseigneur, est une bonne mesure de danse, comme les cloches de Saint-Benet peuvent vous le rappeler, Monseigneur; une, deux, trois.

Le duc. — Pour cette fois, vos folies ne me tireront plus d'argent de la poche : si vous voulez faire savoir à votre maîtresse que je suis venu pour lui parler et la ramener avec vous, ce service pourra réveiller encore une fois ma générosité.

Le bouffon. — Parbleu, Monseigneur, bon *Dodo* alors à votre générosité jusqu'à ce que je revienne. Je pars, Monseigneur; mais je ne voudrais pas que vous croyiez que mon désir de recevoir est de la convoitise : mais, comme vous le dites, Monseigneur, faites faire un somme à votre générosité; je la réveillerai tout à l'heure.

(*Il sort.*)

Viola. — Voici venir l'homme qui m'a secouru, Monseigneur.

Entrent des officiers de police *avec* ANTONIO.

Le duc. — Je reconnais parfaitement la figure de cet homme; cependant la dernière fois que je la vis, elle était aussi noire que celle de Vulcain, barbouillée qu'elle était par la fumée de la guerre: il était capitaine d'un vaisseau minuscule, sans valeur pour le volume et le tirant-d'eau, et néanmoins il engagea un combat si meurtrier avec le plus beau navire de notre flotte que l'envie elle-même et la voix des vaincus crièrent honneur et renom sur lui. Que lui arrive-t-il?

Premier officier. — Orsino, voici cet Antonio qui prit le *Phénix* revenant de Candie, ainsi que sa cargaison : c'est lui qui montait le *Tigre* dans ce combat où votre jeune neveu Titus perdit sa jambe : nous l'avons appréhendé ici, dans la rue, au milieu d'une querelle particulière où il s'était engagé audacieusement et au mépris de sa situation.

Viola. — Il s'est montré bon pour moi, Monseigneur; il a dégainé à mon service, mais il a fini par m'adresser d'étranges discours; je ne sais d'où cela pouvait venir, si ce n'est de l'égarement.

Le duc. — Pirate notoire! voleur d'eau salée! quelle folle hardiesse t'a jeté à la merci de ceux dont tu t'es fait des ennemis si impitoyables et si acharnés?

Antonio. — Orsino, noble Seigneur, permettez-moi de rejeter les noms que vous me donnez; Antonio ne fut jamais voleur ni pirate, quoique je le confesse, il soit, et pour cela il a des raisons bien suffisantes, l'ennemi d'Orsino. Un sortilége m'a conduit ici : ce très-ingrat enfant qui est à vos côtés, je l'ai retiré de la bouche écumante et furieuse de la mer redoutable; il était naufragé sans espérance : je lui rendis la vie et j'y ajoutai mon affection que je lui dévouai tout entière, sans restriction ni réserve. A sa considération, je me suis exposé par pure amitié aux dangers qui m'attendaient dans cette ville ennemie; j'ai dégainé pour le défendre lorsqu'il était assailli; alors j'ai été arrêté, et comme il ne se souciait pas de partager mes dangers, son hypocrite dupli-

ivre mes guides en aveugle, et je me suis efforcé ır d'incessantes lectures de contrôler les descriptions les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai tou- urs attendu de m'en être rendu un compte exact; ıi fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment ec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements inté- eurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux urantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, s courants sapent les falaises et reconstruisent les ar- ipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans la surface de la Terre, enfin les peuples changent r l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, spect et les conditions premières des continents qui portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes : les migrations et les croisements. La mobilité de ıt ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il t essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouve- nts généraux qui se produisent à la surface du globe; intenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à vers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le ıs, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve cuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la he et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma . La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'es- e reflète sur sa molécule presque imperceptible l'uni- s qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'es- e de réfléchir le monde environnant.

a géographie conventionnelle qui consiste à citer les gitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les vil- es, les divisions politiques et administratives, ne pren- qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, dictionnaires, les documents officiels fournissent sur e partie de la science géographique tous les rensei- ments désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant cile besogne d'intercaler en grand nombre des ta- ux de noms et de chiffres, accroître inutilement les ensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je ndrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la ographie et de la statistique pure. En ajoutant à ı livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui m permet de m'adresser à eux plein de confiance, e les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfai sante » qui nous porte tous et sur laquelle il serai si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

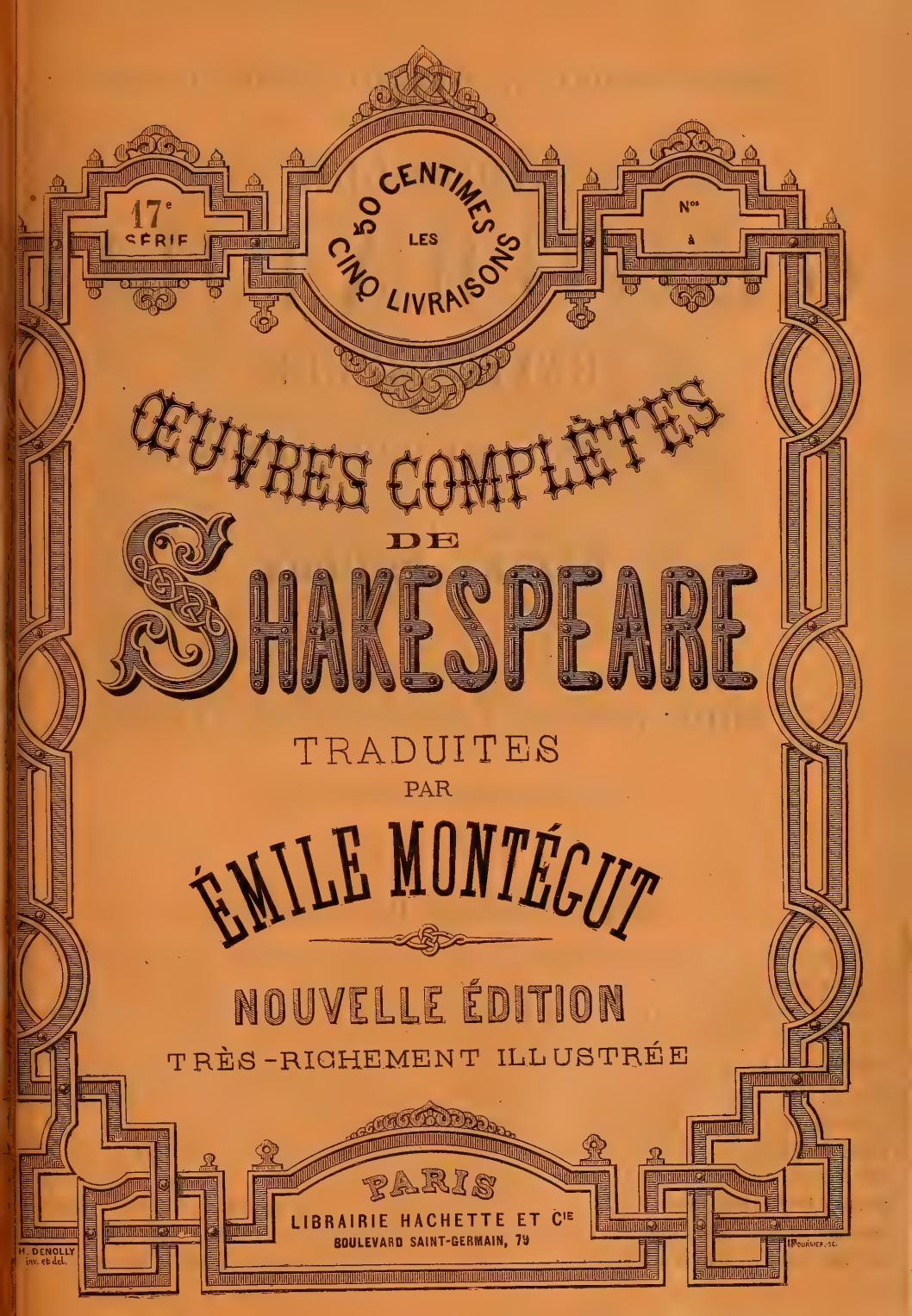
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément l parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sa s'exposer au regret de ne posséder que des volumes d pareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une co verture, et contenant au moins une gravure ou une car tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes ins rées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine d puis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


17e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY inv. et del.
POURRIER sc.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le rés dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Br A une période nouvelle, il faut des livres nouveaux

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire to les contrées de la terre et les faire apparaître aux y du lecteur comme s'il m'avait été donné de les courir moi-même et de les contempler sous leurs vers aspects; mais, relativement à l'homme isolé, Terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédi des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie success des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne p

SÉBASTIEN. Je vais suivre ce saint homme et aller avec vous.

(Acte IV, sc. III.)

cité lui a suggéré la pensée de me renier, et en un clin d'œil, il est devenu comme s'il m'avait été étranger depuis vingt ans; il m'a refusé ma propre bourse que je lui avais remise en le priant d'en faire usage, il n'y avait pas une demi-heure.

VIOLA. — Comment cela se peut-il?

LE DUC. — Quand est-il venu dans cette ville?

ANTONIO. — Aujourd'hui, Monseigneur, et depuis ces trois derniers mois, nous avons, jour et nuit, vécu ensemble sans interruption, sans nous quitter d'une minute.

LE DUC. — Voici venir la comtesse : maintenant le ciel marche sur la terre. — Quant à toi, l'ami, tes paroles sont de la folie, l'ami : ce jeune homme est à mon service depuis trois mois; mais nous parlerons de cela tout à l'heure. — Éloignez-le un peu.

Entre OLIVIA *avec des* GENS DE SA SUITE.

OLIVIA. — En quel service, sauf dans la chose qu'il ne peut avoir, Olivia peut-elle être utile à Monseigneur? — Césario, vous ne me tenez pas promesse.

VIOLA. — Madame!

LE DUC. — Gracieuse Olivia....

OLIVIA. — Que dites-vous, Césario? — Mon bon Seigneur....

VIOLA. — Monseigneur désire parler; mon devoir m'impose silence.

OLIVIA. — Si c'est encore un refrain de la vieille chanson, Monseigneur, mon oreille en est offensée et ennuyée autant qu'elle le serait d'aboiements après de la musique.

LE DUC. — Toujours aussi cruelle?

Olivia. — Toujours aussi constante, Monseigneur.

Le duc. — Constante à quoi, à votre perversité? — Dame impolie, devant vos autels ingrats et hostiles, mon âme a exhalé les prières les plus fidèles qu'ait jamais inspirées la dévotion! Que ferai-je?

Olivia. — Ce qui plaira à Monseigneur et ce qui lui conviendra le mieux.

Le duc. — Pourquoi n'imiterais-je pas, si j'avais assez de courage pour cela, la conduite du brigand égyptien sur le point de mourir et ne tuerais-je pas ce que j'aime? c'est une jalousie sauvage qui parfois a une vraie saveur de noblesse. Mais écoutez-moi : puisque sans égard pour ma foi, vous l'avez rejetée, et que je connais en partie l'agent qui me dérobe ma vraie place dans votre faveur, continuez à rester le tyran au sein de marbre que vous êtes; mais quant à ce mignon que vous aimez, je le sais, et pour lequel, j'en atteste le ciel, j'ai les plus tendres soins, je le séparerai de ces yeux cruels où son image trône couronnée de la défaveur de son maître. Allons, enfant, viens avec moi; mes pensées sont mûres pour la vengeance : je sacrifierai l'agneau que j'aime pour blesser le cœur de corbeau qui est dans ce sein de colombe. (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

Viola, *le suivant.* — Et moi, pour vous donner le repos, je subirai volontiers mille morts d'un cœur joyeux et empressé.

Olivia. — Où va Césario?

Viola. — J'accompagne celui que j'aime plus que mes yeux, plus que ma vie, plus, je le jure par tous les *plus* du monde, que je n'aimerai jamais aucune femme. Si je mens, vous témoins d'en haut, punissez sur ma vie mes outrages à mon amour!

Olivia. — Hélas, femme détestée que je suis! comme je suis trompée!

Viola. — Qui vous trompe? qui vous a fait tort?

Olivia. — T'es-tu donc oubliée toi-même? y a-t-il donc si longtemps? Appelez le révérend père. (*Sort un serviteur.*)

Le duc, *à Viola.* — Allons, partons.

Olivia. — Où allez-vous, Monseigneur? Césario, mon époux, restez.

Le duc. — Votre époux!

Olivia. — Oui, mon époux; peut-il le nier?

Le duc. — Son époux, maraud?

Viola. — Non, Monseigneur, je ne le suis pas.

Olivia. — Hélas! c'est la bassesse de tes craintes qui te fait renier ce que tu possèdes : ne crains pas, Césario : prends de haut ta fortune; sois ce que tu sais que tu es, et alors tu seras aussi grand que celui que tu crains.

Rentre le serviteur *avec* un prêtre.

Oh! vous êtes le bienvenu, mon père! Père, je t'en somme par ta révérence, raconte ici (quoique nous eussions d'abord l'intention de tenir secret ce que l'occasion a révélé avant l'heure voulue) ce qui s'est passé récemment à ta connaissance entre ce jeune homme et moi.

Le prêtre. — Un contrat d'éternel engagement d'amour confirmé par l'étreinte mutuelle de vos mains, attesté par l'attouchement sacré de vos lèvres, fortifié par l'échange de vos anneaux, ainsi que toutes les autres cérémonies de ce pacte scellé de mes fonctions et de mon témoignage : depuis que cela s'est passé, ma montre me dit que j'ai avancé de deux heures seulement mon voyage vers ma tombe.

Le duc. — O petit renard hypocrite! que seras-tu lorsque le temps aura tacheté de gris ta fourrure? ou plutôt ta duplicité ne grandira-t-elle pas si vite que tu trouveras ta perte dans sa rapide croissance? Adieu, prends-la, mais dirige tes pas en un lieu où nous ne puissions désormais nous rencontrer, toi et moi.

Viola. — Monseigneur, je proteste....

Olivia. — Oh! ne jure pas! garde un peu de foi, quoique tu aies si peur.

Entre Messire ANDRÉ AGUECHEEK, *la tête bandée.*

Messire André. — Pour l'amour de Dieu, un chirurgien! et envoyez-en un immédiatement à Messire Tobie.

Olivia. — Qu'y a-t-il?

Messire André. — Il m'a fendu la tête et il a donné aussi à Messire Tobie un mauvais coup : pour l'amour de Dieu, assistez-moi! je donnerais plus de quarante livres pour être chez moi.

Olivia. — Qui a fait cela, Messire André?

Messire André. — Le gentilhomme du comte, un certain Césario : nous l'avions pris pour un couard, mais c'est le diable *incarditié* lui-même.

Le duc. — Césario, mon gentilhomme?

Messire André. — Mort de ma petite existence, le voici! Vous m'avez fendu la tête pour rien; ce

que j'ai fait, c'est Messire Tobie qui m'avait poussé à le faire.

Viola. — Pourquoi me parlez-vous? je ne vous ai jamais blessé : vous avez tiré votre épée contre moi sans raison; mais je vous ai parlé avec politesse et je ne vous ai pas blessé.

Messire André. — Si une taloche à faire sortir le sang est une blessure, vous m'avez blessé : je présume que cela ne vous coûte rien de donner des taloches à faire sortir le sang. Voici Messire Tobie qui s'avance en boitant, vous allez en apprendre davantage; mais s'il n'avait pas été ivre, il vous aurait chatouillé autrement qu'il n'a fait.

Entre Messire TOBIE BELCH *ivre, conduit par* LE BOUFFON.

Le duc. — Eh bien, gentilhomme, qu'y a-t-il donc?

Messire Tobie. — Tout cela ne fait rien; il m'a blessé et voilà tout. (*Au bouffon*) Sot, as-tu vu Dick le chirurgien, dis-moi, sot?

Le bouffon. — Oh! il est ivre depuis une heure, Messire Tobie; il tapait de l'œil à huit heures du matin.

Messire Tobie. — Eh bien! c'est un drôle, et après une pavane de passe mesures, ce que je déteste le plus, c'est un drôle qui s'enivre.

Olivia. — Qu'on l'emmène! Qui les a arrangés de cette façon?

Messire André. — Je vous soutiendrai, Messire Tobie, parce que nous serons pansés ensemble.

Messire Tobie. — Vous me soutiendrez? tête d'âne, freluquet et drôle! drôle à figure en lame de couteau et buse!

Olivia. — Qu'on le conduise au lit et qu'on regarde à sa blessure. (*Sortent le bouffon, Fabien, Messire André et Messire Tobie.*)

Entre SÉBASTIEN.

Sébastien. — Je suis désolé, Madame, d'avoir blessé votre parent; mais il eût été mon frère par le sang, que mon bon sens et ma sécurité m'auraient interdit d'agir autrement. Vous me regardez d'une étrange façon, et cela m'indique que mon action vous a offensée : pardonnez-moi, douce amie, au nom des serments que nous nous sommes faits si récemment.

Le duc. — Un même visage, une même voix, un même costume et deux personnes! une vision naturelle qui est et qui n'est pas!

Sébastien. — Antonio? ô mon cher Antonio, comme les heures m'ont pesé et torturé depuis que je t'ai perdu!

Antonio. — Êtes-vous Sébastien?

Sébastien. — Crains-tu que je le sois, Antonio?

Antonio. — Comment avez-vous opéré cette division de vous-même? les deux moitiés d'une pomme ne se ressemblent pas plus que ces deux créatures? Lequel est Sébastien?

Olivia. — Très-étrange!

Sébastien. — Suis-je ici ou non? je n'eus jamais de frère, et ma nature ne possède pas ce don divin d'être ici et ailleurs en même temps. J'avais une sœur qu'ont dévorée les vagues aveugles de la mer. (*A Viola.*) Par charité, quelle est votre parenté avec moi? de quel pays êtes-vous? quel est votre nom? quels sont vos parents?

Viola. — Je suis de Messaline : Sébastien était mon père; j'avais aussi pour frère un Sébastien pareil à vous, qui, sous un costume semblable, descendit dans sa tombe humide : si les esprits peuvent revêtir chair et vêtement, vous êtes venu pour nous effrayer.

Sébastien. — Je suis en effet un esprit, mais revêtu de cette étendue de chair grossière que j'ai puisée dans le sein de ma mère. Si vous étiez une femme, toutes les autres particularités concordant ensemble, je laisserais couler mes larmes sur vos joues et je dirais : sois trois fois la bienvenue, Viola la noyée!

Viola. — Mon père avait un signe au-dessous du front.

Sébastien. — Mon père aussi.

Viola. — Et il mourut le jour où Viola comptait le treizième anniversaire de sa naissance.

Sébastien. — Oh! ce souvenir est vivant dans mon âme! il termina en effet sa vie mortelle le jour où ma sœur comptait sa treizième année.

Viola. — Si rien ne s'oppose à notre mutuel bonheur, sauf ce costume masculin usurpé, ne m'embrasse pas avant que tu sois convaincu que toutes les circonstances de temps, de lieu et de fortune, s'accordent pour t'assurer que je suis Viola : pour que vous soyez sûrs du fait, je vous conduirai à un capitaine de cette ville, chez qui se trouvent mes habits de fille; grâce à sa noble assistance, je fus sauvée pour servir ce noble duc. Depuis lors tous les événements de mon histoire se sont passés entre cette Dame et ce Seigneur.

Sébastien, *à Olivia.* — Il s'ensuit, Madame, que vous vous êtes méprise; mais la nature en cela avait son but. Vous auriez voulu vous marier à

Messire André Aguechek. Pour l'amour de Dieu, un chirurgien! et envoyez-en un immédiatement a Messire Tobie.

Olivia. Qu'y a-t-il? (Acte V.)

Le duc. Est-ce là le fou

Olivia. Oui, Monseigneur, lui-même Eh bien ! comment allez-vous, Malvolio ?

Malvolio. Madame, vous m'avez fait tort, un tort notoire. (Acte V.)

une fille, et sur ma vie, en cela vous n'avez pas été déçue, vous vous êtes fiancée à la fois à une fille et à un homme.

Le duc. — Ne soyez pas confondue; son sang est très-noble. S'il en est ainsi, comme le miroir aux visions semble montrer que telle est bien la vérité, je veux avoir ma part dans cet heureux naufrage. (*A Viola.*) Enfant, tu m'as dit mille fois que tu n'aimerais jamais une femme autant que moi.

Viola. — Et je confirmerai par serment tous ces dires, et ces serments mon âme les gardera aussi fidèlement que cette grande sphère garde le feu qui sépare la nuit du jour.

Le duc. — Donne-moi ta main et laisse-moi te voir dans tes habits de femme.

Viola. — Le capitaine qui me conduisit sur le rivage, garde mes habits de fille : il est maintenant en prison pour action intentée contre lui à la requête de Malvolio, un monsieur qui est au service de Madame.

Olivia. — Il le fera élargir : mandez ici Malvolio. Hélas! maintenant je me rappelle qu'on m'a dit que le pauvre homme était dans un grand égarement d'esprit. De mon côté, une très-absorbante folie l'avait chassé de mon souvenir.

Rentre LE BOUFFON *avec une lettre et* FABIEN.

Olivia. — Comment va-t-il, maraud?

Le bouffon, — Ma foi, Madame, il tient Béelzébuth au bout de son bâton aussi bien que peut le faire un homme dans sa peau. Il vous a écrit une lettre; j'aurais dû vous la donner ce matin; mais comme les épîtres d'un fou ne sont pas des évangiles, il importe assez peu à quel moment elles sont remises.

Olivia. — Ouvrez-la et lisez-la.

Le bouffon. — Vous pouvez vous attendre à être bien édifiés, quand c'est le fou qui rapporte le message de l'insensé. (*Il lit.*)

« Par le Seigneur, Madame. »

Olivia. — Eh bien! est-ce que tu es fou?

Le bouffon. — Non, Madame, je lis seulement des folies : si Votre Seigneurie veut qu'elles soient lues comme il faut, elle doit me passer ma *voix*.

Olivia. — Je t'en prie, lis-la avec bon sens.

Le bouffon. — C'est ce que je fais, Madonna, mais pour la lire avec bon sens, il faut la lire ainsi; par conséquent, soyez attentive, ma princesse, et prêtez l'oreille.

Olivia, *à Fabien.* — Lisez-la, vous, marand.

Fabien, *lisant.* — « Par le Seigneur, Madame, vous me faites injure et le monde le saura : quoique vous m'ayez mis dans les ténèbres et soumis à la tyrannie de votre ivrogne de cousin, j'ai cependant l'usage de mon bon sens aussi bien que Votre Seigneurie. J'ai en main votre propre lettre qui m'a poussé à prendre la figure que j'ai prise, et avec cette lettre je ne doute pas que je ne puisse me faire bon droit ou vous couvrir de honte. Pensez de moi comme il vous plaira. J'oublie quelque peu le respect que je vous dois, et je parle sous le ressentiment de l'injure qu'on m'a faite.

Malvolio traité en fou. »

Olivia. — A-t-il écrit cela?

Le bouffon. — Oui, Madame.

Le duc. — Cela ne sent guère la folie.

Olivia. — Vois à le faire mettre en liberté, Fabien; conduis-le ici. (*Sort Fabien.*) Monseigneur, qu'il vous plaise, une fois ces affaires terminées, d'avoir pour moi autant d'affection comme sœur que vous en auriez eu comme épouse : un même jour couronnera cette double alliance, s'il vous plaît, ici à ma maison et à mes propres frais.

Le duc. — Madame, je suis très-disposé à accepter votre offre. (*A Viola.*) Votre maître vous quitte, mais en considération des services, si contraires à la dignité de votre sexe et si au-dessous de votre douce et tendre éducation, que vous lui avez rendus, et puisque si longtemps vous m'avez appelé maître, voici ma main; à dater de cet instant vous serez la maîtresse de votre maître.

Olivia. — Et pour moi une sœur! vous l'êtes.

Rentre FABIEN *avec* MALVOLIO.

Le duc. — Est-ce là le fou?

Olivia. — Oui, Monseigneur, lui-même. Eh bien! comment allez-vous, Malvolio?

Malvolio. — Madame, vous m'avez fait tort, un tort notoire.

Olivia. — Moi, Malvolio? non.

Malvolio. — Si, Madame. Parcourez cette lettre, je vous prie : vous ne pouvez pas nier qu'elle est de votre main, qu'écriture et style tout vous en appartient, que c'est là votre sceau et que la responsabilité vous en revient; vous ne pouvez pas dire le contraire : avouez donc alors et dites-moi en toute honnête modestie pourquoi vous m'avez donné des marques si claires de faveur; pourquoi vous m'avez ordonné de vous aborder en souriant et avec mes jarretières en

croix, de mettre des bas jaunes et de froncer le sourcil devant Messire Tobie et les inférieurs, et pourquoi, lorsque j'ai agi sous l'impulsion d'une espérance obéissante, vous avez permis qu'on m'emprisonnât, qu'on me tînt dans une chambre noire, qu'on m'envoyât le prêtre et qu'on fît de moi la buse et le gobe-mouches le plus notoire dont la malice se soit jamais amusé? dites-moi pourquoi.

Olivia. — Hélas! Malvolio, ce n'est pas mon écriture, quoique, je le confesse, elle y ressemble beaucoup : mais c'est incontestablement la main de Maria. Et j'y pense maintenant; c'est elle qui m'a dit la première que tu étais fou; puis tu es venu en souriant et avec les manières qui t'étaient recommandées dans cette lettre. Apaise-toi, je t'en prie; c'est une mystification qu'on t'a fait adroitement subir, et lorsque nous en connaîtrons les motifs et les auteurs, tu seras à la fois juge et plaignant dans ta propre cause.

Fabien. — Bonne Madame, écoutez-moi, et qu'aucune querelle ni dispute ne vienne obscurcir le bonheur de cette heure présente qui m'a rempli d'admiration. Dans l'espérance que cela n'arrivera pas, je confesse très-librement que c'est moi et Tobie qui avons tramé ce complot contre Malvolio, pour le punir de quelques manières hautaines et impolies dont il nous avait ennuyés : Maria a écrit la lettre à la pressante demande de Messire Tobie, qui, en récompense, l'a épousée. La joyeuse malice avec laquelle la plaisanterie a été conduite est plutôt faite pour exciter le rire que le ressentiment, si l'on pèse avec justice les impertinences qui ont été échangées des deux côtés.

Olivia. — Hélas! pauvre imbécile, comme ils t'ont berné!

Le bouffon. — Parbleu « quelques-uns naissent dans la grandeur; d'autres conquièrent la grandeur et elle se donne librement à certains autres. » J'étais un des personnages de cet intermède, Monsieur, un certain Messire Topas, mais peu importe. « Par le Seigneur, fou, je ne suis pas insensé. » Mais vous rappelez-vous? « Madame, pourquoi riez-vous des sornettes de ce drôle sans esprit; si vous ne l'honoriez pas de vos sourires il serait baillonné, » et c'est ainsi que la roue du temps amène les occasions de revanche.

Malvolio. — Je me vengerai sur toute votre bande. (*Il sort.*)

Olivia. — Il a été cruellement outragé.

Le duc. — Courez après lui et engagez-le à faire la paix. Il ne nous a pas encore parlé du capitaine; lorsque nous saurons à quoi nous en tenir à ce sujet, et que nous aurons fixé une heure propice, nous célébrerons une solennelle union de nos chères âmes. En attendant, ma douce sœur, nous ne sortirons pas d'ici. — Venez, Césario, car vous continuerez à être Césario tant que vous serez un homme; mais lorsqu'on vous verra sous d'autres habits, vous serez la maîtresse d'Orsino et la reine de sa passion.

(*Tous sortent, sauf le bouffon.*)

CHANT DU BOUFFON.

Quand j'étais un petit, tout petit garçon,
— Hé, ho, le vent et la pluie —
Une polissonnerie n'était qu'une bagatelle,
Car la pluie chaque jour pleuvait.

Mais lorsque je vins à âge d'homme,
— Hé, ho, le vent et la pluie —
Contre les drôles et les voleurs les hommes ferment leurs portes,
Car la pluie chaque jour pleuvait.

Mais lorsque j'en fus venu à prendre femme, hélas!
— Hé, ho, le vent et la pluie —
Par mes fanfaronnades je ne pus jamais prospérer,
Car la pluie chaque jour pleuvait.

Mais lorsque j'allais me mettre au lit,
— Hé, ho, le vent et la pluie —
Avec des ivrognes je continuais à me soûler,
Car la pluie chaque jour pleuvait.

Il y a longtemps que le monde a commencé,
— Hé, ho, le vent et la pluie —
Mais cela ne fait rien, notre pièce est achevée,
Et nous nous efforcerons de vous plaire chaque jour davantage. (*Il sort.*)

Thos. Cobb Sc.
LES
JOYEUSES COMMÈRES
DE
WINDSOR

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

SIR JOHN FALSTAFF.
FENTON, jeune gentilhomme.
SHALLOW, juge de paix.
SLENDER, cousin de SHALLOW.
FORD, } deux bourgeois de Windsor.
PAGE, }
WILLIAM PAGE, enfant, fils de PAGE.
MESSIRE HUGH EVANS, curé gallois.
LE DOCTEUR CAIUS, médecin français.
L'HOTELIER DE L'AUBERGE DE LA JARRETIÈRE.
BARDOLPH, }
PISTOL, } compagnons de FALSTAFF.
NYM, }
ROBIN, page de FALSTAFF.
SIMPLE, domestique de SLENDER.
RUGBY, domestique du docteur CAIUS.

MISTRESS FORD.
MISTRESS PAGE.
ANNE PAGE, sa fille.
MISTRESS QUICKLY, servante du docteur CAIUS.
SERVITEURS DE PAGE, FORD, ETC.

SCÈNE. — Windsor et les localités avoisinantes.

LES
JOYEUSES COMMÈRES
DE WINDSOR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Windsor. — Devant la maison de Page.

Entrent le JUGE SHALLOW, SLENDER *et* MESSIRE HUGH EVANS.

SHALLOW. — N'essayez pas de me persuader, Messire Hugh; je ferai de cela une affaire de la chambre de l'Étoile; quand il serait vingt fois Sir John Falstaff, il ne se jouera pas de Robert Shallow, écuyer.

SLENDER. — Dans le comté de Gloster, juge de paix et *coram*.

SHALLOW. — Oui, cousin Slender, et *Cust-alorum*.

SLENDER. — Oui, et *ratolorum* aussi; et un gentilhomme de naissance, monsieur le curé; un gentilhomme qui signe *armigero* sur tout billet, citation, quittance ou obligation; *armigero*.

SHALLOW. — Oui, ainsi fais-je et ainsi a-t-il été fait ces trois cents dernières années.

SLENDER. — Tous ses *successeurs* qui sont venus avant lui ont fait ainsi, et tous ses *ancêtres* qui viendront après lui feront ainsi; ils peuvent montrer sur leur habit la douzaine de poulets blancs.

SHALLOW. — C'est un vieil habit.

EVANS. — La douzaine de *pous laids* blancs convient à merveille à un vieil habit; cela le décore à merveille : c'est une *pête* familière à l'homme et elle signifie amour.

SHALLOW. — Le poulet est de la chair fraîche; un vieil habit est de la conserve.

SLENDER. — Je puis écarteler, cousin?

SHALLOW. — Vous le pouvez en vous mariant.

EVANS. — Cela vous rendra *marri*, ma foi, s'il écartèle.

SHALLOW. — Pas du tout.

EVANS. — Si, par Notre-Dame; s'il a un quart de votre habit, il ne vous en reste plus que les trois quarts pour vous-même, selon mes humbles conjectures : mais cela ne fait rien. Si Sir John Falstaff vous a fait quelque chose qui ne fût pas à faire, je suis d'église, et je serai heureux d'employer mes bons offices pour amener entre vous réconciliation et compromis.

SHALLOW. — Le conseil en entendra parler : c'est un fait de désordre

EVANS. — Il n'est pas convenable que le conseil entende parler d'un fait de désordre; il n'y a pas de crainte de *Tieu* dans un fait de désordre; le conseil, voyez-vous, aimera mieux entendre parler de la crainte de *Tieu* que d'un fait de désordre; prenez vos mesures là-dessus.

SHALLOW. — Ah! sur ma vie, si je redevenais jeune, l'épée finirait cette querelle.

EVANS. — Il *faut* mieux que *fos* amis soient l'épée et terminent l'affaire, et j'ai aussi dans ma *zervelle* un autre projet, qui par aventure pourrait être d'une *ponne* sagesse : il y a Anne Page, la fille de M. Georges Page, qui est une gentille virginité.

SLENDER. — Mistress Anne Page? elle a les cheveux bruns et elle parle d'une petite voix flûtée comme une femme.

EVANS. — C'est tout juste la *fraie* personne que vous pouvez désirer; son grand père (que *Tieu* lui accorde une joyeuse résurrection!) lui a laissé à son lit de mort sept cents livres, en or et argent, dont elle jouira dès qu'elle aura atteint ses dix-sept ans. Ce serait une *ponne* détermination si vous laissiez là vos bisbilles et vos chamailleries pour arranger un mariage entre M. Abraham et Mistress Anne Page.

SHALLOW. — Est-ce que son grand-père lui a laissé sept cents livres?

EVANS. — Oui, et son père *faut* encore une meilleure somme.

SHALLOW. — Je connais la jeune dame, elle a d'heureux dons.

EVANS. — Sept cents livres et les espérances, ce sont d'heureux *tons*.

SHALLOW. — Eh bien, voyons l'honnête M. Page : Falstaff est-il ici?

EVANS. — Vous dirai-je un mensonge? je méprise un menteur comme je méprise quelqu'un qui est faux, ou comme je méprise quelqu'un qui n'est pas vrai. Le chevalier, Sir John est ici, et je vous en conjure, laissez-vous guider par ceux qui vous veulent du *pien*. Je vais *crapper* à la porte pour demander M. Page. (*Il frappe.*) Holà ho! *Tieu pénisse* votre maison ici!

Entre PAGE.

PAGE. — Qui est-là?

EVANS. — C'est la *pénédiction* de *Tieu*, et votre ami, et le juge Shallow, et aussi le jeune M. Slender, qui pourra vous entretenir d'autre chose, si l'affaire vous sourit.

PAGE. — Je suis heureux de voir vos Honneurs en bonne santé. Je vous remercie de votre gibier, M. Shallow.

SHALLOW. — M. Page, je suis heureux de vous voir; je souhaite que cela vous fasse plaisir. J'aurais désiré que votre gibier fût meilleur, il avait été mal tué. Comment va la bonne Mistress Page? je vous aime toujours de tout mon cœur; là, de tout mon cœur.

PAGE. — Monsieur, je vous remercie.

SHALLOW. — Monsieur, je vous aime; que vous le veuillez ou non, je vous aime.

PAGE. — Je suis heureux de vous voir, mon bon M. Slender.

SLENDER. — Comment va votre lévrier fauve, Monsieur? on me dit qu'il a été dépassé aux courses de Cotsale.

PAGE. — La chose ne pourrait être décidée, Monsieur.

SLENDER. — Vous ne voulez pas l'avouer, vous ne voulez pas l'avouer.

SHALLOW. — Certes non; c'est malheureux, c'est malheureux : c'est un bon chien.

PAGE. — Un simple mâtin, Monsieur.

SHALLOW. — Monsieur, c'est un bon chien et un beau chien : peut-on en dire davantage? il est bon et beau. Sir John Falstaff est-il ici?

PAGE. — Il est là-dedans, monsieur, et je voudrais pouvoir interposer entre vous mes bons offices.

EVANS. — Voilà qui est parlé comme des chrétiens doivent parler.

SHALLOW. — Il m'a outragé, M. Page.

PAGE. — Monsieur, il le confesse jusqu'à un certain point.

SHALLOW. — Si la faute est confessée, elle n'est pas réparée : n'est-ce pas la vérité, M. Page? Il m'a outragé, oui vraiment il m'a outragé; croyez-moi, moi Robert Shallow, *esquire*, je dis qu'il m'a outragé.

PAGE. — Voici venir Sir John.

Entrent SIR JOHN FALSTAFF, BARDOLPH, NYM *et* PISTOL.

FALSTAFF. — Eh bien! M. Shallow, vous voulez vous plaindre de moi auprès du roi?

SHALLOW. — Chevalier, vous avez battu mes gens, tué mon daim et enfoncé la porte de mon parc.

FALSTAFF. — Mais je n'ai pas embrassé la fille de votre garde.

SHALLOW — Ta, ta, ta, ce n'est pas l'affaire : vous aurez à en répondre.

FALSTAFF. — Je vais répondre sur-le-champ: j'ai fait tout ce que vous dites : maintenant j'ai répondu.

SHALLOW. — Le conseil en connaîtra.

FALSTAFF. — Il vaudrait mieux pour vous qu'un

MESSIRE HUGH EVANS. Si, par Notre-Dame; s'il a un quart de votre habit, il ne vous en reste plus que les trois quants pour vous-même. (Acte I, sc. I.)

conseil vous engageât à vous taire : vous vous ferez moquer de vous.

EVANS. — *Pauca verba*, Sir John, de bons *pourpos*.

FALSTAFF. — Ce qui est bon pour le pot? ce sont de bons choux. Slender, je vous ai cassé la tête, qu'avez-vous à dire contre moi?

SLENDER. — Parbleu! Monsieur, je l'ai dans la tête ce que j'ai à dire contre vous et contre vos canailles de maraudeurs, Bardolph, Nym et Pistol. Ils m'ont amené à la taverne, m'ont grisé et ensuite ont dévalisé mes poches.

BARDOLPH. — Fromage de Banbury!

SLENDER. — Oui, ce n'est pas l'affaire.

PISTOL. — Qu'est-ce à dire, Méphistophélès?

SLENDER. — Oui, ce n'est pas l'affaire.

NYM. — Un coup de rapière, dis-je! *pauca, pauca :* un coup de rapière! voilà ma *façon*.

SLENDER. — Où est Simple, mon domestique? Pouvez-vous me le dire, cousin?

EVANS. — Paix, je vous prie! Tâchons maintenant de nous comprendre. Il y a trois arbitres dans cette affaire, à ma connaissance, qui sont : M. Page, *fidelicet* M. Page; moi-même, *fidelicet* moi-même, et le troisième est dernièrement et finalement mon hôte de la Jarretière.

PAGE. — Nous sommes trois pour entendre l'affaire et l'arranger entre eux.

EVANS. — Très-*pien*, je m'en vais en rédiger l'exposé sur mon calepin et ensuite nous élucidérons la cause *autant discrètement* que nous pourrons.

FALSTAFF. — Pistol.

PISTOL. — Il écoute avec ses oreilles.

EVANS. — Le *Tiable* et sa *Tame*! Qu'est-ce que

c'est que cette phrase « il écoute avec ses oreilles » ? Parbleu, ce sont là des affectations.

FALSTAFF. — Pistol, avez-vous filouté la bourse de M. Slender?

SLENDER. — Oui, par ces gants il l'a prise, ou bien puissé-je ne jamais rentrer dans ma grande chambre, une bourse contenant sept groats en vieilles pièces de six pence, ainsi que deux pièces plates du roi Edouard que j'avais achetées deux shillings et deux pence chacune à Yead Miller, oui, il l'a prise, par ces gants!

FALSTAFF. — Est-ce bien cela, Pistol?

EVANS. — Non, cela est *mal*, si c'est un voleur de bourse.

PISTOL. — Ah! paysan des montagnes! Sir John, mon maître, je provoque au combat cette épée de fer-blanc. Je donne le démenti à tes *labras*, je leur donne le démenti : mousse et écume, tu mens!

SLENDER. — Par ces gants, alors, c'est celui-là qui l'a volée.

NYM. — Faites attention, Monsieur, et tâchez d'avoir des *façons* polies ; je vous dirai : ramasse-toi si tu peux, si vous vous avisez de prendre avec moi des *façons* de constable; voilà la disposition où je suis.

SLENDER. — Par ce chapeau alors, c'est celui qui a la trogne rouge qui l'a volée; quoique je ne puisse me rappeler ce que j'ai fait, lorsque vous m'avez grisé, je ne suis cependant pas un âne.

FALSTAFF. — Que dites-vous, Jean de l'écarlate?

BARDOLPH. — Parbleu! Monsieur, pour ce qui est de moi, je dis que Monsieur s'était grisé à en perdre ses cinq *sentences*.

EVANS. — Il veut dire ses cinq sens : fi, quelle chose c'est que l'ignorance!

BARDOLPH. — Et comme il était *paf*, Monsieur, il fut, comme on dit, congédié, de sorte que les conséquences ont échappé à notre observation.

SLENDER. — Oui, vous parlez en latin, maintenant; mais cela ne fait rien : cette escroquerie m'apprendra à ne jamais me griser qu'en honnête, civile et bonne compagnie; si je m'enivre, je m'enivrerai avec ceux qui ont la crainte de Dieu, et non pas avec des drôles ivrognes.

EVANS. — *Tieu* me juge, voilà une honnête résolution!

FALSTAFF. — Vous entendez que tous ces faits sont niés, Messieurs; vous l'entendez.

Entre ANNE PAGE, *apportant du vin;* MISTRESS FORD *et* MISTRESS PAGE *la suivent.*

PAGE. — Non, ma fille, rentre le vin à la maison : nous le boirons à l'intérieur.

(*Sort Anne Page.*)

SLENDER. — Oh ciel! c'est Mistress Anne Page.

PAGE. — Eh quoi, Mistress Ford?

FALSTAFF. — Mistress Ford, vous êtes, ma foi, la bienvenue : avec votre permission, bonne Madame. (*Il l'embrasse.*)

PAGE. — Femme, souhaitez la bienvenue à ces Messieurs. Venez, nous avons à dîner un pâté de gibier chaud ; venez, Messieurs, j'espère que nous allons noyer dans nos rasades toutes ces querelles. (*Tous sortent excepté Shallow, Slender et Evans.*)

SLENDER. — Je donnerais tout à l'heure, pour avoir mon *Livre des Chansons et Sonnets*, plus de quarante shillings.

Entre SIMPLE.

SLENDER. — Eh bien, Simple, d'où venez-vous? il faut que je me serve moi-même, n'est-ce pas? Vous n'avez pas par hasard sur vous *Le Livre des énigmes?*

SIMPLE. — *Le Livre des énigmes!* Comment donc, est-ce que vous ne l'avez pas prêté à Alice Shortcake, à la Toussaint dernière, une quinzaine avant la Saint-Michel?

SHALLOW. — Venez, cousin; venez, cousin; nous n'attendons que vous. Un mot, cousin : pardi, voilà ce qui en est, cousin; c'est comme qui dirait une proposition, une manière de proposition lointaine, faite ici par Messire Hugh : me comprenez-vous?

SLENDER. — Oui, Monsieur, vous me trouverez raisonnable; s'il en est comme vous le dites, je ferai ce qui est raisonnable.

SHALLOW. — Oui, mais comprenez-moi.

SLENDER. — C'est ce que je fais, Monsieur.

EVANS. — Prêtez l'oreille à ses motions, M. Slender : je vais vous *décrire* l'affaire si vous *afez* assez de capacité pour la comprendre.

SLENDER. — Certes, je ferai comme me dira de faire, mon cousin Shallow; je vous prie de me pardonner, mais il est juge de paix de son canton, tout simple particulier que je sois.

EVANS. — Mais ce n'est pas là la question, la question porte sur votre mariage.

SHALLOW. — Oui, voilà le point, Monsieur.

EVANS. — Parbleu, c'est le point en effet, le point même : avec Mistress Anne Page.

SLENDER. — Eh bien! s'il en est ainsi, je l'épouserai sous toutes conditions raisonnables.

EVANS. — Mais pouvez-vous *affectionner* la femme? permettez-nous de le savoir de votre bouche ou de vos lèvres, car divers philosophes tiennent que les lèvres sont une partie de la bouche : donc, pour parler avec précision, pouvez-vous porter votre bon vouloir sur cette jeune fille?

SHALLOW. — Cousin Abraham Slender, pouvez-vous l'aimer?

SLENDER. — J'espère, Monsieur, que je l'aimerai comme il convient à quelqu'un qui désire agir selon la raison.

EVANS. — Eh non! par les saints Messieurs et les saintes Dames du paradis, vous devez dire si vous croyez *paussible* de diriger vers elle vos désirs.

SHALLOW. — C'est là ce que vous devez faire. L'épouseriez-vous avec une bonne dot?

SLENDER. — Je ferai une chose plus difficile que celle-là, cousin, à votre requête, toute raison gardée.

SHALLOW. — Voyons, comprenez-moi bien, comprenez-moi bien, mon doux cousin; ce que je fais est pour vous faire plaisir, cousin : pouvez-vous aimer cette jeune fille?

SLENDER. — Je l'épouserai, Monsieur, à votre requête; mais s'il n'y a pas grand amour en commençant, j'espère que le ciel le fera *décroître* sur meilleure connaissance, lorsque nous serons mariés et que nous aurons eu plus d'occasions de nous connaître : j'espère que la familiarité engendrera plus *d'infélicité;* mais si vous me dites épousez-la, je l'épouserai, cela j'y suis fermement *dissolu* et *dissolument*.

EVANS. — Voilà une réponse d'une *fraie* discrétion, sauf qu'il y a une faute dans le mot *dissolument :* si nous comprenons bien, le mot doit être, résolument; mais la pensée est bonne.

SHALLOW. — Oui, je crois que mon cousin avait une bonne pensée.

SLENDER. — Certes, ou je veux être pendu, là!

SHALLOW. — Voici venir la belle Mistress Anne.

Rentre ANNE PAGE.

SHALLOW. — Que ne suis-je jeune pour vous plaire, Mistress Anne!

ANNE. — Le dîner est sur la table; mon père désire la compagnie de votre Honneur.

SHALLOW. — Je vais le rejoindre, belle Mistress Anne.

EVANS. — Sainte volonté de *Tieu!* je ne *feux* pas manquer au *benedicite*.

(*Sortent Shallow et Messire Hugh Evans.*)

ANNE. — Plairait-il à votre Honneur d'entrer, Monsieur?

SLENDER. — Non vraiment, je vous remercie de tout mon cœur; je suis très-bien.

ANNE. — Le dîner vous attend, Monsieur.

SLENDER. — Je ne suis pas un affamé, je vous remercie. (*A Simple.*) Allez, maraud, car tout votre individu m'appartient; allez servir mon cousin Shallow. (*Sort Simple.*) Un juge de paix peut quelquefois avoir besoin du domestique d'un de ses parents : je n'ai encore que trois domestiques et un petit groom; jusqu'à la mort de ma mère, cela sera ainsi; mais qu'est-ce que cela fait? cependant je vis comme un pauvre gentilhomme de naissance.

ANNE. — Je ne peux pas rentrer sans votre Honneur : ils ne se mettront à table que lorsque vous serez venu.

SLENDER. — En vérité, je ne mangerai rien; je ne vous en remercie pas moins autant que si je dînais.

ANNE. — Je vous en prie, Monsieur, marchez vers la maison.

SLENDER. — J'aimerais mieux marcher ici; je vous remercie. Je me suis brisé l'autre jour l'os de la jambe en jouant à l'épée et au poignard avec un maître d'escrime trois bottes contre un plat de prunes cuites; et, sur ma foi, je ne peux supporter depuis l'odeur des victuailles chaudes. Pourquoi vos chiens aboient-ils ainsi? est-ce qu'il y a des ours dans la ville?

ANNE. — Je crois qu'il y en a, Monsieur; j'ai entendu qu'on en parlait.

SLENDER. — J'aime beaucoup ce divertissement; mais je suis aussi prompt à m'y quereller qu'homme qui soit en Angleterre : vous avez peur quand vous voyez les ours lâchés, n'est-ce pas?

ANNE. — Oui vraiment, Monsieur.

SLENDER. — Pour moi, cela remplace le boire et le manger. J'ai vu Sackerson lâché vingt fois et je l'ai tenu par la chaîne : mais les femmes, je vous en réponds, criaient et piaulaient que c'était à n'y pas croire : les hommes ne peuvent pas les souffrir parce que ce sont des bêtes laides et méchantes.

Rentre PAGE.

PAGE. — Venez, mon bon M. Slender, venez; nous vous attendons.

SLENDER. — Je ne mangerai rien, je vous remercie, Monsieur.

PAGE. — Nom d'un coq et d'un pâté, vous ne pouvez me refuser, Monsieur : venez, venez.

SLENDER. — Eh bien, je vous en prie, montrez-moi le chemin.

PAGE. — Allons, Monsieur.

SLENDER. — Mistress Anne, vous passerez la première.

ANNE. — Non, Monsieur, ce n'est pas à moi à prendre le pas; gardez-le, je vous prie.

SLENDER. — En vérité, je ne passerai pas le premier; non, en vérité, là : je ne vous ferai pas cette impertinence.

ANNE. — Je vous en prie, Monsieur.

SLENDER. — Allons, j'aime mieux être impoli qu'importun. C'est vous-même qui vous faites impolitesse, oui vraiment, là. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Devant la maison de Page.

Entrent MESSIRE HUGH EVANS *et* SIMPLE.

EVANS. — Allez tout droit et demandez le chemin de la maison du docteur Caïus : là demeure une Mistress Quickly qui y est en qualité de gouvernante, ou d'infirmière, ou de cuisinière, ou de lavandière, de laveuse et de repasseuse.

SIMPLE. — Bien, Monsieur.

EVANS. — Non, voici quelque *zoze* de mieux encore. Donnez-lui cette lettre, car c'est une femme qui est *en* connaissance avec Mistress Anne Page, et cette lettre est à l'effet de la prier et de la requérir de solliciter auprès de Mistress Anne Page en faveur des vœux de votre maître. Je vous en prie, partez. Je vais aller finir mon dîner; il y a encore à venir le fromage et les pommes.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans l'hôtel de la Jarretière.

Entrent L'HOTELIER, FALSTAFF, BARDOLPH, NYM, PISTOL, *et* ROBIN.

FALSTAFF. — Mon hôte de la Jarretière.

L'HÔTELIER. — Que dit mon Sacripant? parle sagement et savamment.

FALSTAFF. — Ma foi, mon hôte, il faut que je renvoie quelques-uns de mes compagnons.

L'HÔTELIER. — Congédie-les, robuste Hercule; casse-les aux gages : qu'ils déguerpissent; trottez, trottez.

FALSTAFF. — Je suis ici à raison de dix livres par semaine.

L'HÔTELIER. — Tu es un empereur, un César, un Keisar, un *fessard*. Je prendrai Bardolph à mon compte; il tirera le vin, il mettra les pièces en perce : ai-je bien dit, robuste Hector?

FALSTAFF. — Fais cela, mon bon hôte.

L'HÔTELIER. — J'ai dit : qu'il me suive. Allons, montre-moi comment tu sais faire mousser la bière et perler le vin. Je n'ai qu'une parole; suis-moi.

(*Il sort.*)

FALSTAFF. — Bardolph, suis-le; garçon de cave est un bon état : un vieux manteau fait une casaque neuve, et un serviteur hors d'usage un garçon de cave tout frais. Va; adieu.

BARDOLPH. — C'est une vie que j'ai beaucoup désirée : j'y ferai fortune. (*Il sort.*)

PISTOL. — O vil individu de Bohême! vas-tu donc brandir le douzil?

NYM. — Son père l'engendra étant ivre : comment trouvez-vous cette *façon* de mot il n'a pas l'esprit héroïque et voilà l'explication de sa *façon*.

FALSTAFF. — Je suis heureux d'être délivré de ce briquet à mettre le feu aux poudres; ses vols étaient trop apparents : ce filou ressemblait à un mauvais chanteur, il ne savait pas observer les temps.

NYM. — La vraie *façon* consiste à voler dans le temps d'une pause.

PISTOL. — Les gens d'esprit disent subtiliser. Voler! oh fi! un pied de nez pour cette expression!

FALSTAFF. — Ma foi, Messieurs, mes talons sont presque sur le point de sortir de mes bottes.

PISTOL. — En ce cas, gare aux engelures.

FALSTAFF. — Il n'y a pas de remède; il faut que je me mette en chasse; il faut que je trouve un expédient.

PISTOL. — Les jeunes corbeaux doivent trouver leur pâture.

FALSTAFF. — Qui de vous connaît Ford de cette ville?

PISTOL. — Je connais cette espèce; il est de bonne substance.

FALSTAFF. — Mes honnêtes gars, il faut que je vous informe de ma prochaine mesure.

ANNA. Plairait-il à Votre Honneur d'entrer, Monsieur?
SLENDER. Non, vraiment je vous remercie de tout mon cœur : je suis très-bien. (Acte I, sc. I.)

PISTOL. — Elle est de deux aunes passées.

FALSTAFF. — Pas de bons mots pour le quart d'heure, Pistol; c'est vrai, j'ai deux aunes de *panse* environ, mais je n'ai pas pour l'instant à me mettre en *dépense*, car il faut que je trouve des ressources. Bref, j ai l'intention de faire l'amour à la femme de Ford; je m'aperçois d'avances de sa part; elle insinue, elle parle des doigts, elle fait le clin d'œil de l'invitation : je puis interpréter le sens de son style familier, et l'expression la moins claire de sa conduite, traduite en bon anglais, signifie nettement : « Je suis à Sir John Falstaff. »

PISTOL. — Il l'a bien étudiée, et il traduit bien le texte de sa conduite; il le traduit de l'honnêteté en Anglais.

NYM. — C'est un projet profond comme un puits : la *façon* est-elle possible?

FALSTAFF. — Maintenant l'opinion générale est qu'elle gouverne la bourse de son mari; elle a des légions d'*anges*.

PISTOL. — Ayez à votre service autant de diables qu'elle a d'anges; et grapin sur elle, mon garçon : voilà ce que je dis.

NYM. — La *façon* va bien; bon projet; lavez-moi ces anges.

FALSTAFF. — J'ai rédigé une lettre pour elle et une autre pour la femme de Page, qui m'a adressé, elle aussi, des regards affectueux, et qui a passé la revue de mes perfections avec les plus judicieuses œillades; quelquefois la lumière de ses yeux dorait mon pied, quelquefois mon ventre majestueux.

PISTOL. — Alors le soleil brillait sur un fumier.

NYM. — Je te remercie pour cette *façon* de mot.

FALSTAFF. — Oh, elle a passé l'examen de mes avantages extérieurs avec une telle voracité d'intention, que l'appétit de son œil m'a grillé comme un verre de lentille! Voici une autre lettre pour elle : elle porte la bourse, elle aussi; c'est une vraie Guyane que cette femme; tout or et opulence. Je veux être leurs caissiers à toutes les deux, et elles seront mon ministère des finances; elles seront mes Indes Orientales et Occidentales et je commercerai avec elles deux Allez; vous, portez cette lettre à Mistress Page; et vous, cette autre à Mistress Ford : nous ferons fortune, mes gars, nous ferons fortune.

PISTOL. — Vais-je me métamorphoser en Sire Pandarus de Troie, moi qui porte l'épée au côté? Alors, qu'à Lucifer aille le tout.

NYM. — Je ne veux pas faire de ces basses *façons*, tenez, reprenez votre *façon* de lettre; je veux conserver une tenue honorable.

FALSTAFF *à Robin*. — Tenez maraud, portez-moi adroitement ces lettres, vous; servez-moi de chaloupe pour naviguer vers ces rivages dorés. (*Sort Robin.*) Et vous, coquins, filez, hors d'ici! Fondez comme des grêlons, filez! Allez traîner vos guêtres et battre la semelle ailleurs! allez chercher un refuge autre part! faites vos paquets! nous allons faire des économies à la française, coquins; je me suffirai à moi-même avec un simple page en livrée. (*Il sort.*)

PISTOL. — Que les vautours te tordent les tripes! il y a de la ressource dans la fausse coupe et le petit pont; dés pipés et cartes bizeautées trompent riches et pauvres. J'aurai monacos en poche alors que tu n'en auras pas, vil Turc Phrygien!

NYM. — Je roule dans ma tête des opérations qui nous serviront de *façon* de vengeance.

PISTOL. — Veux-tu te venger?

NYM. — Oui, par le ciel et ses étoiles!

PISTOL. — Avec l'esprit ou avec le fer?

NYM. — Avec les deux *façons* : et je vais révéler à Page la *façon* de cet amour.

PISTOL.

De mon côté à Ford, j'irai dévoiler
Comment Falstaff, laquais infâme,
Veut son or empocher, sa colombe plumer
Et souiller la couche de sa femme.

NYM. — Je ne laisserai pas refroidir ma *façon*; je vais exciter Page à l'empoisonner; je vais lui flanquer une jaunisse de jalousie, car rien n'est dangereux comme la colère du propriétaire légitime menacé; voilà une vraie *façon*, à moi.

PISTOL. — Tu es le Mars des mécontents : je te seconderai; emboitons le pas de charge. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison du docteur Caïus.

Entrent MISTRESS QUICKLY *et* SIMPLE.

MISTRESS QUICKLY. — Hé, John Rugby!

Entre RUGBY.

MISTRESS QUICKLY. — Je t'en prie, monte aux fenêtres d'en haut et regarde si tu ne vois pas revenir mon maître, le docteur Caïus. S'il revient et qu'il trouve quelqu'un dans la maison, sur ma foi, nous

allons entendre un vacarme qui mettra joliment à l'épreuve la patience de Dieu et l'anglais du roi.

RUGBY. — Je vais aller voir.

MISTRESS QUICKLY. — Va, et ce soir, ma foi, dès que viendra la nuit, nous te donnerons en récompense un bon petit vin chaud, chauffé au feu doux du charbon de terre quand il tirera à sa fin. (*Sort Rugby.*) C'est un honnête garçon, complaisant et doux, autant que puisse l'être domestique qui soit au monde; et il ne fait pas de cancans, je vous assure, et il ne vous fait pas avoir des raisons avec les gens: son plus grand défaut, c'est de dire trop souvent ses prières; il est un peu toqué de ce côté-là: mais il n'est personne qui soit sans défaut; on peut bien lui passer celui-là. Vous dites que votre nom est Peter Simple?

SIMPLE. — Oui, c'est mon nom, faute d'un meilleur.

MISTRESS QUICKLY. — Et M. Slender est votre maître?

SIMPLE. — Oui, vraiment.

MISTRESS QUICKLY. — Ne porte-t-il pas une grande barbe taillée toute ronde comme un couteau de gantier?

SIMPLE. — Non vraiment; il n'a rien qu'une petite figure maigrelette, avec une petite barbe rouge, une barbe couleur de Caïn.

MISTRESS QUICKLY. — C'est un homme d'un caractère doux, n'est-ce pas?

SIMPLE. — Oui certes, mais il est aussi solide de ses poings que qui ce soit qui puisse se mesurer avec lui. Il s'est battu avec un garde de garenne.

MISTRESS QUICKLY. — Que dites-vous là? oh! je me le rappelle maintenant : ne porte-t-il pas la tête en l'air, comme on dirait, et ne marche-t-il pas tout d'une pièce?

SIMPLE — Oui, c'est bien comme cela qu'il marche.

MISTRESS QUICKLY. — Bien, puisse le ciel ne pas envoyer à Anne Page de pire fortune! Dites à M. le curé Evans que je ferai ce que je pourrai pour votre maître : Anne est une bonne fille et je souhaite....

Rentre RUGBY.

RUGBY. — Sauvez-vous! hélas, voici mon maître qui revient.

MISTRESS QUICKLY. — Nous allons tous être dévorés. Venez ici, bon jeune homme; entrez dans ce cabinet : il ne restera pas longtemps. (*Elle enferme Simple dans le cabinet.*) Hé John Rugby! John! Eh John, dis-je! Allez, John, tâchez de savoir où est votre maître; j'ai peur qu'il ne soit pas bien, puisqu'il n'est pas encore rentré. (*Elle chante.*)

Et en bas, en bas, en bas....

Entre LE DOCTEUR CAIUS.

CAÏUS. — Qu'est-ce que vous chantez-là? *ze* n'aime pas ces fariboles là. Allez, *ze* vous prie, me *çerçer* dans mon cabinet *un boîtier verd*[1], une boîte, une boîte verte; vous entendez ce que *ze* dis? une boîte verte.

MISTRESS QUICKLY. — Oui certes, je vais aller vous la chercher. (*A part.*) Je suis heureuse qu'il n'y soit pas allé lui-même : s'il avait découvert le jeune homme, il aurait été fou furieux.

CAÏUS. — *Fe, fe, fe, fe! ma foi, il fait fort chaud. Ze m'en vais à la cour, la grande affaire.*

MISTRESS QUICKLY. — Est-ce celle-là, Monsieur?

CAÏUS. — Oui, *mettez-le au mon* poche : *dépêche*, vivement. Où est ce *dôle* de Rugby?

MISTRESS QUICKLY. — Eh John Rugby! John!

Rentre RUGBY.

RUGBY. — Me voilà, Monsieur.

CAÏUS. — Vous êtes John Rugby et vous êtes Jacquot Rugby. Allons, prenez votre rapière et marchez sur mes talons jusqu'à la cour.

RUGBY. — Elle est toute prête, là, contre le porche, Monsieur.

CAÏUS — Sur ma foi, *ze* tarde trop longtemps. Mort de ma vie! *qu'ai-ze oublié?* il y a quelques simples dans mon cabinet que *ze* ne voudrais pas laisser pour un empire.

MISTRESS QUICKLY, *à part.* — Ah malheur! il va trouver le jeune homme et entrer en fureur.

CAÏUS. — Oh! *diable, diable!* qui est là dans mon cabinet! scélératesse! *larron!* (*Poussant Simple hors du cabinet.*) Rugby, ma rapière.

MISTRESS QUICKLY. — Mon bon maître, n'ayez pas de craintes.

CAÏUS. — Et *pouquoi* n'aurais-*ze* pas de craintes?

MISTRESS QUICKLY. — Le jeune homme est un honnête homme.

CAÏUS. — Qu'est-ce qu'un honnête homme peut faire dans mon cabinet? il n'y a pas d'honnête homme qui ait besoin de se *caçer* dans mon cabinet.

1. En qualité de Français habitant l'Angleterre, le docteur Caïus mêle la langue des deux pays. La plupart des mots soulignés sont en français dans l'original.

Mistress Quickly. — Je vous en prie, ne soyez pas si *flegmatique*. Écoutez la vérité de la chose, il est venu me remettre un message de la part du curé Hugh.

Caïus. — Bien.

Simple. — Oui vraiment, pour la prier....

Mistress Quickly. — Paix, je vous prie.

Caïus. — Paix à votre langue. Racontez votre affaire, vous.

Simple. — Je suis venu pour prier cette honnête dame, votre ménagère, de dire une bonne parole à Mistress Anne Page, en faveur de mon maître qui la recherche en mariage.

Mistress Quickly. — Voilà tout, là, bien vrai; mais je ne fourrerai jamais mes doigts dans le feu, et je ne m'en mêlerai pas.

Caïus. — Messire Hugh vous a envoyé? Rugby, *baillez*-moi du papier. Attendez quelques minutes, vous. (*Il écrit.*)

Mistress Quickly. — Je suis contente qu'il soit si tranquille; s'il s'était mis tout à fait en colère, vous auriez vu comme il crie et comme il est *mélancolique*. Mais néanmoins, mon ami, je rendrai à votre maître tous les services que je pourrai. Le possible et l'impossible de l'affaire c'est que le docteur français, mon maître,... je puis bien l'appeler mon maître, voyez-vous, car je tiens sa maison, je lave, je savonne, je fais le pain, je fais la bière, je fourbis, je fais la cuisine, je prépare les boissons, je fais les lits et je fais tout moi-même.

Simple. — C'est bien de la besogne pour une seule personne.

Mistress Quickly. — Croyez-vous? Ah! je vous en réponds que c'est de la besogne, et qu'il faut se lever de bonne heure et se coucher tard. Mais nonobstant, je vous le dirai à l'oreille, — car je ne voudrais pas que cela fût répété, — mon maître est lui-même amoureux de Mistress Anne Page, mais ce nonobstant, je connais les inclinations d'Anne; elles ne sont ni de ce côté-ci ni de celui-là.

Caïus. — Faquin, vous, remettez cette *lette* à messire Hugh! Par la mordieu! c'est un *catel*: *ze* lui couperai la gorge dans le parc; *z*'apprendrai à un misérable faquin de prêtre à se mêler des affaires des autres. Allez-vous-en; il n'y a rien de bon pour vous à rester ici. Par la mordieu! *ze* lui couperai net les deux rognons; il ne lui restera plus un seul rognon à *zeter* à son chien.

(*Sort Simple.*)

Mistress Quickly. — Hélas! il parlait seulement pour son ami.

Caïus. — Peu *impote*: ne vous ai-*ze* pas dit que *ze* voulais Anne Page pour moi-même? Par la mordieu, *ze* tuerai ce Jacquot de prêtre et *z*'ai choisi mon hôte de la *Jarretière* pour mesurer nos épées. Par la mordieu, *ze* veux avoir Anne Page.

Mistress Quickly. — Monsieur, la demoiselle vous aime et tout ira bien : il faut laisser babiller les langues, parbleu!

Caïus. — Rugby, venez à la cour avec moi : Par la mordieu, si *ze* n'ai pas Anne Page, *ze* vous flanquerai à la porte; marchez sur mes talons, Rugby. (*Sortent Caïus et Rugby.*)

Mistress Quickly. — Fou, tout ce que vous aurez c'est une tête d'*âne*. Non, je connais le cœur d'Anne à cet égard; jamais il n'y eut une femme dans Windsor qui connût mieux le cœur d'Anne que moi, ni qui pût mieux la faire agir à son gré, grâce au ciel!

Fenton, *de l'extérieur*. — Y a-t-il quelqu'un là-dedans? hé!

Mistress Quickly. — Qui peut venir ici? je me le demande : approchez de la maison, je vous prie.

Entre FENTON.

Fenton. — Eh bien! bonne femme, comment vas-tu?

Mistress Quickly. — Très-bien, puisqu'il plaît à Votre excellent Honneur de me le demander.

Fenton. — Quelles nouvelles? comment va la jolie Mistress Anne.

Mistress Quickly. — Oui, Monsieur, en vérité elle est jolie, et honnête, et douce, et c'est une personne qui vous est amie. Je puis vous dire ça en passant, j'en remercie le ciel.

Fenton. — Crois-tu que j'arrive à bon port? ne perdrai-je pas ma cour?

Mistress Quickly. — Ma foi, Monsieur, tout est dans les mains de celui d'en haut: mais ce nonobstant, M. Fenton, je jurerais sur un Évangile qu'elle vous aime. Votre Honneur n'a-t-il pas un signe au-dessus de l'œil?

Fenton. — Oui, parbleu; qu'est-ce que cela fait?

Mistress Quickly. — Ah! c'est qu'il y a une histoire sur ce signe; en bonne foi, *Nana* en a un tout pareil; mais je le *déclame*, elle est aussi honnête que fille qui ait jamais mangé du pain; nous avons eu une heure de conversation sur ce signe. Je ne rirai jamais autant que dans la com-

PISTOL. Vais-je me métamorphoser en Sire Pandarus de Troie, moi qui porte l'épée au côté? Alors, qu'à Lucifer aille le tout! (Acte I, sc. III.)

pagnie de cette demoiselle! Mais, en vérité, elle est trop adonnée à *l'allicholie* et à la rêverie : mais quant à vous,... bien, marchez.

FENTON. – Bon, je la verrai aujourd'hui. Tiens, voilà de l'argent pour toi ; parle en ma faveur, si tu la vois avant moi, recommande-moi....

MISTRESS QUICKLY. — Si je le ferai? oui ma foi, nous le ferons, et la prochaine fois que nous aurons une entrevue, j'en dirai plus long à Votre Honneur sur le signe et sur les autres prétendants.

FENTON. — C'est bien, adieu; je suis très-pressé pour le moment. (*Il sort.*)

MISTRESS QUICKLY. — Adieu à Votre Honneur. — Vrai, c'est un honnête gentilhomme; mais Anne ne l'aime pas, car je sais ce que pense Anne aussi bien que qui que ce soit. Diable soit de cela, qu'est-ce que j'ai oublié! (*Elle sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la maison de Page.

Entre MISTRESS PAGE, *une lettre à la main.*

MISTRESS PAGE. — Comment! j'aurai échappé aux lettres d'amour dans le printemps de ma beauté, et maintenant je vais m'y trouver exposée. Voyons un peu. (*Elle lit.*) « Ne me demandez pas pourquoi je vous aime, car si l'amour prend la raison pour son médecin, elle le repousse pour son conseiller. Vous n'êtes pas jeune, je ne le suis pas non plus; voilà un commencement de sympathie. Vous êtes gaie, je le suis aussi; ah! ah! voilà que la sympathie s'accroît. Vous aimez le vin des Canaries, moi aussi; pouvez-vous désirer une sympathie plus grande? Qu'il te suffise, Mistress Page, — au moins si l'amour d'un soldat peut te suffire, — que je t'aime. Je ne vous dis pas, prenez pitié de moi, ce n'est pas là une phrase de soldat; mais je vous dis, aimez-moi.

Fait par moi
Ton vrai chevalier
Prêt à guerroyer,
Avec toute la bravoure de son métier,
Pour toi, de jour ou de nuit,
Ou à tout flambeau qui luit. JOHN FALSTAFF. »

Quel Hérode de Judée, cela fait! O misérable, misérable monde! Un homme qui est presque cassé en morceaux par l'âge, se donner des airs de jeune galant! Quelles légèretés de paroles, au nom du diable, cet ivrogne flamand a-t-il pu surprendre dans ma conversation pour venir ainsi m'assaillir? Comment, il n'a pas été trois fois dans ma compagnie! Que puis-je lui avoir dit? dans ces entrevues-là, j'ai pourtant bien tenu ma gaieté en bride, le ciel me pardonne! Bon, je ferai proposer un bill au prochain Parlement pour la répression des hommes gras. Comment me vengerai-je de lui? car je veux m'en venger aussi sûr que ses tripes sont faites de pudding.

Entre MISTRESS FORD.

MISTRESS FORD. — Mistress Page! sur ma parole, j'allais chez vous.

MISTRESS PAGE. — Et moi, de mon côté, j'allais chez vous, sur ma parole : vous avez un mauvais visage.

MISTRESS FORD. — Non, je ne croirai jamais cela; j'ai le moyen de prouver le contraire.

MISTRESS PAGE. — Cependant, sur ma foi, vous avez mauvais visage; c'est mon opinion.

MISTRESS FORD. — Eh bien! soit alors, j'ai mauvais visage; je dis cependant que j'aurais le moyen de prouver le contraire. O Mistress Page, donnez-moi un conseil!

MISTRESS PAGE. — Qu'y a-t-il, ma commère?

MISTRESS FORD. — O ma commère, n'était un tout petit scrupule, je pourrais m'attirer un bien grand honneur.

MISTRESS PAGE. — Envoyez au diable le scrupule et prenez l'honneur. Qu'y a-t-il? Donnez congé aux scrupules; qu'y a-t-il?

MISTRESS FORD. — Si je voulais seulement aller en enfer pour une toute petite éternité ou à peu près, je pourrais être chevalière.

MISTRESS PAGE. — Qu'est-ce à dire? Tu mens! Tu serais Sir Alice Ford! Des chevaliers comme toi n'auraient pas d'éperons, en sorte que tu ne dérangerais pas le livre de la *gentry*.

MISTRESS FORD. — Nous brûlons notre chandelle en plein jour : là, lisez, lisez, et voyez comment je pourrais être chevalière. Désormais, tant qu'il me restera des yeux pour distinguer les hommes sur leur apparence extérieure, je penserai plus mal des hommes gras que des autres : et cependant celui-ci ne jurait pas, il louait la réserve chez les femmes, et élevait contre toute impropriété de conduite des blâmes si sages et si conformes aux convenances, que j'aurais juré que ses sentiments répondaient à ses paroles; mais ils ne s'accordent et ne s'harmonisent pas plus avec elles que le centième psaume avec l'air des *Man-*

ches vertes. Quelle tempête, je vous prie, a jeté sur le rivage de Windsor cette baleine qui a tant de tonneaux d'huile dans le ventre? Comment me vengerai-je de lui? Je crois que le meilleur moyen serait d'entretenir en lui l'espérance, jusqu'à ce que le feu maudit de sa convoitise l'ait fondu dans sa propre graisse. Avez-vous jamais entendu rien de pareil?

MISTRESS PAGE. — Lettre pour lettre, sauf que le nom de Page est changé en celui de Ford! Pour te consoler de l'étonnement dans lequel te plonge le mystère de ses injurieuses opinions, voici la sœur jumelle de ta lettre; mais la tienne peut bien prendre l'héritage en qualité d'aînée, car pour la mienne elle n'en voudra jamais. Je jurerais qu'il a un millier de ces lettres écrites avec des blancs laissés pour les différents noms, et même davantage, et que ces lettres sont une seconde édition. Il les imprimera sans doute, car il ne s'inquiète pas de ce qu'il met sous presse, puisqu'il veut nous y mettre toutes les deux. J'aimerais mieux être une géante et coucher sous le mont Pélion. Vrai, je vous trouverai vingt tourterelles lascives plutôt qu'un homme chaste.

MISTRESS FORD. — Parbleu, c'est la même lettre; même écriture, mêmes mots : que pense-t-il de nous?

MISTRESS PAGE. — Ma foi, je n'en sais rien : cela me met presque en disposition de chercher des chicanes à ma vertu. Je vais en agir avec moi, comme on agit avec quelqu'un que l'on ne connaît pas, car, à coup sûr, s'il n'avait pas découvert en moi quelque penchant que je ne me connais pas, il ne m'aurait pas abordé avec cette furie.

MISTRESS FORD. — Vous appelez cela aborder? Je suis bien sûre de le tenir sous le pont!

MISTRESS PAGE. — Et moi de même; s'il vient sous mes écoutilles, je veux bien ne plus aller en mer. Vengeons-nous de lui; donnons-lui un rendez-vous et conduisons-le en l'amorçant de délai en délai, jusqu'à ce qu'il ait engagé ses chevaux à mon hôte de la *Jarretière*.

MISTRESS FORD. — Certes, je consens à lui faire toute malice qui ne sera pas capable de souiller la pureté de notre vertu. Oh, si mon mari voyait cette lettre! elle suffirait pour donner un éternel aliment à sa jalousie.

MISTRESS PAGE. — Tenez, le voici qui vient et mon bon mari avec lui : il est aussi éloigné de la jalousie que je suis éloignée de lui en causer, et j'espère que la distance entre ces deux choses est sans mesure.

MISTRESS FORD. — Vous êtes la plus heureuse des femmes!

MISTRESS PAGE. — Consultons-nous pour savoir ce que nous ferons contre ce gros chevalier : venez ici. (*Elles se retirent à l'écart.*)

Entrent FORD, PAGE, PISTOL *et* NYM.

FORD. — Bah! j'espère que cela n'est pas.

PISTOL. — L'espérance est en certaines affaires un chien à queue coupée. Sir John aime ta femme.

FORD. — Mais, Monsieur, ma femme n'est pas jeune.

PISTOL. — Il fait également la cour aux grandes et aux petites, aux riches et aux pauvres, aux jeunes et aux vieilles, à toutes ensemble, Ford; il aime les *arlequins* : fais attention, Ford.

FORD. — Il aime ma femme!

PISTOL. — Du cœur le plus embrasé. Préviens-le, ou bien la corne va te pousser aux talons comme à Sir Actéon. Oh! le nom odieux!

FORD. — Quel nom, Monsieur?

PISTOL. — La corne, dis-je : adieu. Prends garde; tiens l'œil ouvert; car les voleurs marchent de nuit. Prends garde avant que vienne l'été et que chantent les coucous. Partons, Messire le caporal Nym. Crois-le, Page, il parle raison. (*Il sort.*)

FORD. — J'aurai de la patience : je saurai la vérité là-dessus.

NYM *à Page*. — Et cela est vrai, je n'aime pas la *façon* de mentir. Il m'a outragé de certaines *façons* : j'aurais porté sa *façon* de lettre à votre femme : mais j'ai une épée et elle me fera vivre. Il aime votre femme; voilà le long et le court de l'affaire. Mon nom est le caporal Nym, je dis ce qui est vrai et je le prouve. Mon nom est Nym, et Falstaff aime votre femme. Adieu, je n'aime pas la *façon* du pain et du fromage, et voilà la *façon* de l'affaire. Adieu. (*Il sort.*)

PAGE *à part*. — La *façon* de l'affaire, a-t-il dit! voilà un individu qui s'entend à faire sortir les mots de leur sens.

FORD *à part*. — Je découvrirai Falstaff.

PAGE *à part*. — Je n'ai jamais vu un drôle aussi baragouineur et qui ait de tels tics dans son langage.

FORD *à part*. — Si je découvre la chose : bon.

PAGE *à part*. — Je ne croirais pas un pareil

Grec, quand même le curé de la ville me le recommanderait comme un honnête homme.

FORD *à part.* — C'est un honnête et brave garçon : bon.

PAGE. — Ah, vous voilà, Meg!

MISTRESS PAGE. — Où allez-vous, Georges? écoutez donc un peu.

MISTRESS FORD. — Ah, vous voilà, mon doux Frank! pourquoi es-tu mélancolique?

FORD. — Moi, mélancolique! je ne suis pas mélancolique. Retournez à la maison, allez.

MISTRESS FORD. — Sur ma foi, tu as pour l'heure quelques lubies en tête. Voulez-vous venir Mistress Page?

MISTRESS PAGE. — Je vous suis. Viendrez-vous dîner, Georges? (*A part à Mistress Ford.*) Regardez la femme qui vient là-bas; elle sera notre messagère auprès de ce misérable chevalier.

MISTRESS FORD. — Je pensais à elle, moi aussi, je vous le déclare : elle convient à l'affaire.

Entre MISTRESS QUICKLY.

MISTRESS PAGE. — Vous alliez voir ma fille Anne?

MISTRESS QUICKLY. — Oui ma foi; et je vous prie, comment va la bonne Mistress Anne?

MISTRESS PAGE. — Venez avec nous et voyez vous-même; nous avons besoin de tenir un bout de conversation avec vous. (*Sortent Mistress Page, Mistress Ford, et Mistress Quickly.*)

PAGE. — Eh bien, M. Ford?

FORD. — Vous avez entendu ce que m'a dit ce drôle; n'est-ce pas?

PAGE. — Oui, et vous avez entendu ce que l'autre m'a dit.

FORD. — Pensez-vous qu'ils disent la vérité?

PAGE. — A la potence, les manants! je ne crois pas le chevalier capable d'une chose pareille; mais ceux qui accusent ses intentions envers nos femmes, sont un couple de ses gens congédiés; de vrais coquins, maintenant qu'ils sont hors de service.

FORD. — Ils étaient à son service?

PAGE. — Et parbleu, oui.

FORD. — La chose ne m'en paraît pas meilleure pour cela : ne loge-t-il pas à *la Jarretière?*

PAGE. — Oui, parbleu, il y loge. S'il a envie de faire cette excursion du côté de ma femme, je la lâche sur lui, et s'il obtient d'elle autre chose que des sottises, je consens à porter cette autre chose sur ma tête.

FORD. — Je ne doute pas de ma femme; mais j'aurais de la répugnance à les laisser ensemble : un homme est souvent trop confiant : je ne voudrais rien porter sur ma tête, moi : je ne peux pas me contenter à si bon marché.

PAGE. — Tenez, voici mon énergumène d'hôtelier de *la Jarretière* qui s'avance; il faut qu'il ait du vin dans sa caboche ou de l'argent dans sa poche pour avoir un air si joyeux. Eh bien, mon hôte, comment va?

Entrent L'HÔTELIER *et* SHALLOW *derrière lui.*

L'HÔTELIER. — Qu'est-ce à dire, mon Sacripant? Je dis que tu es un gentilhomme, un *cavalero*-juge de paix.

SHALLOW. — Je vous suis, mon hôte, je vous suis. Mille bonjours, mon bon M. Page! M. Page, voulez-vous venir avec nous? nous avons un divertissement en train.

L'HÔTELIER. — Dis-lui la chose, *cavalero*-juge de paix : dis-lui la chose, Sacripant.

SHALLOW. — Monsieur, il doit y avoir un duel entre Messire Hugh le prêtre gallois, et Caïus le docteur français.

FORD. — Mon bon hôte de *la Jarretière*, un mot.

L'HÔTELIER. — Qu'as tu à me dire, mon Sacripant. (*Ils se retirent à l'écart.*)

SHALLOW *à Page.* — Voulez-vous venir avec nous pour voir la chose. Mon farceur d'hôte a été chargé de mesurer leurs épées, et à ce que je crois, il leur a assigné à chacun un lieu de rendez-vous différent, car, croyez-moi, on me dit que le curé ne plaisante pas. Écoutez, je vais vous dire en quoi consistera notre plaisanterie. (*Ils se retirent à l'écart.*)

L'HÔTELIER. — Est-ce que tu n'as pas une action judiciaire contre mon chevalier, cavalier mon convive?

FORD. — Aucune, je le déclare; mais je vous donnerai un pot de vin d'Espagne si vous m'accordez la facilité d'entrer en relation avec lui, et si vous lui dites que mon nom est Brook; c'est seulement pour plaisanter.

L'HÔTELIER. — Ma main, Sacripant. Tu auras toute facilité pour entrer et sortir; ai-je bien dit? Et ton nom sera Brook. C'est un joyeux chevalier. Voulez-vous venir, mes cœurs?

SHALLOW. — Je suis à vous, mon hôte.

PAGE. — On m'a dit que le Français était d'une assez belle force à la rapière.

SHALLOW. — Bah, Monsieur, j'aurais pu vous

MISTRESS FORD. Parbleu, c'est la même lettre : même écriture, mêmes mots; que pense-t-il de nous?
Acte II, scène I.

montrer mieux que cela. Aujourd'hui vous faites grand état de vos intervalles, de vos passes, de vos estocades, et je ne sais quoi encore : l'important, c'est le cœur, M. Page; c'est là, c'est là l'important. J'ai vu le temps où, avec ma longue épée, je vous aurais fait sauver comme des rats vous quatre, tout grands gaillards que vous soyez.

L'HÔTELIER. — Ici, mes enfants, ici, ici! déguerpissons-nous?

PAGE. — Je suis à vous. J'aimerais mieux les entendre se quereller que les voir se battre.

(*Sortent l'hôtelier, Shallow et Page.*)

FORD. — Page peut bien être un imbécile crédule, et se confier fermement à la fidélité de sa femme; mais pour moi, je ne puis si aisément donner congé à mes soupçons. Ma femme s'est trouvée en sa compagnie à la maison de Page et ce qu'ils ont fait là, je ne le sais pas. Bien, je vais approfondir la chose et j'ai un déguisement pour sonder Falstaff. Si j'acquiers la certitude qu'elle est honnête, je n'aurai pas perdu mes peines; s'il se trouve qu'elle est autre chose, ce seront des peines bien employées. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une chambre à l'hôtel de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF *et* PISTOL.

FALSTAFF. — Je ne te prêterai pas un *penny*.

PISTOL. — Eh parbleu! le monde est mon huître et je l'ouvrirai avec mon épée. Je vous rembourserai cette somme en butin.

Falstaff. — Pas un *penny*. J'ai consenti, Monsieur, à vous prêter ma garantie pour vous permettre d'emprunter sur gages; j'ai ennuyé mes bons amis pour vous faire obtenir trois répits à vous et à votre camarade d'attelage Nym, sans quoi vous eussiez été réduits à regarder par la grille de la porte comme une paire de babouins. Je me suis damné pour avoir juré aux gentilshommes mes amis que vous étiez de bons soldats et de vaillants compères, et lorsque Mistress Bridget perdit le manche de son éventail, je pris sur mon honneur de déclarer que tu ne l'avais pas.

Pistol. — N'as-tu pas partagé? n'as-tu pas eu quinze *pence?*

Falstaff. — Raisonne un peu, coquin, raisonne un peu! Penses-tu que je vais mettre gratis mon âme en danger? Bref, ne vous accrochez plus à moi; je ne suis pas un gibet à votre service : allez. Prenez un petit couteau à couper les bourses et cherchez un attroupement : à votre manoir de Pickt-hatch; allez. Ah! vous ne voulez pas porter une lettre pour moi, coquin! vous invoquez votre honneur! Mais, ô bassesse sans mesure, tout ce que je puis faire moi-même, c'est de faire tenir mon honneur en équilibre. Moi, moi, moi-même, laissant à main gauche la crainte du ciel et cachant mon honneur sous ma nécessité, je suis obligé de m'ingénier, de battre les buissons, de me mettre en chasse; et cependant vous, coquin, vous voulez venir mettre vos guenilles, vos clignotements de chats sauvages, vos phrases de cabarets et vos jurons effrontés sous le couvert de votre honneur! Vous ne voulez pas faire cela, vous?

Pistol. — Je me repens; que peux-tu demander de plus à un homme?

Entre ROBIN.

Robin. — Monsieur, il y a là une femme qui voudrait vous parler.

Falstaff. — Qu'elle approche.

Entre Mistress QUICKLY.

Mistress Quickly. — Je souhaite le bonjour à Votre Honneur.

Falstaff. — Bonjour, bonne femme.

Mistress Quickly. — Non, pas bonne femme, s'il plaît à Votre Honneur.

Falstaff. — Bonne pucelle, alors.

Mistress Quickly. — Je le jure : pucelle comme ma mère à l'heure de ma naissance.

Falstaff. — J'en crois la véracité du témoin. Que voulez-vous de moi?

Mistress Quickly. — Puis-je *conférer* à Votre Honneur un mot ou deux?

Falstaff. — Deux mille, bonne femme, et je te *conférerai* l'attention de mon ouïe.

Mistress Quickly. — Il y a une Mistress Ford, Monsieur.... Je vous en prie, venez un peu plus près de ce côté : je demeure moi-même avec mon maître le docteur Caïus.

Falstaff. — Bon, continuez : Mistress Ford, dites-vous....

Mistress Quickly. — Votre Honneur dit l'exacte vérité : je prie Votre Honneur de venir un peu plus près de ce côté.

Falstaff. — Je te garantis que personne n'entend; il n'y a ici que mes gens, mes propres gens.

Mistress Quickly. — Sont-ce vos gens? Dieu les bénisse et fasse d'eux ses serviteurs!

Falstaff. — C'est bon : Mistress Ford, voyons; qu'avez-vous à me dire à son sujet?

Mistress Quickly. — Pardi, Monsieur, c'est une bonne créature. Seigneur! Seigneur! Votre Honneur est un folâtre : bon, que le ciel vous pardonne, et nous pardonne à nous tous aussi; c'est ce que je lui demande dans mes prières.

Falstaff. — Mistress Ford, voyons; Mistress Ford.

Mistress Quickly. — Pardi, voilà le court et le long de l'affaire; vous l'avez mise dans un tel branle que ça en est extraordinaire. Le plus beau de tous les courtisans, lorsque la Cour était à Windsor, n'aurait pas pu la mettre dans un tel branle. Cependant, il y a eu des chevaliers, des lords et des gentilshommes avec leurs carrosses : carrosses après carrosses, lettres après lettres, cadeaux après cadeaux, je vous le garantis; et cela sentait si bon, tout musc; et cela était si reluisant, je vous le garantis, tout soie et tout or; et dans des termes si *éligants*, et des vins sucrés des meilleurs et des plus doux, que ça aurait gagné le cœur de n'importe quelle femme, et je vous le garantis, ils n'ont pas pu seulement en obtenir une œillade. On m'a remis à moi-même, ce matin, vingt écus à l'ange; mais je défie tous les anges (de cette même espèce, comme on dit) de réussir autrement que par des moyens honnêtes, et je vous le garantis, ils n'ont pas pu obtenir seulement qu'elle trempât les lèvres dans un même verre avec les plus fiers de tous; et cependant il y avait des comtes, et qui plus est, des gardes du corps, des

pensionnaires, mais je vous le garantis, tout cela lui est égal.

FALSTAFF. — Mais que me fait-elle dire? Sois brève, mon bon Mercure femelle.

MISTRESS QUICKLY. — Parbleu, elle a reçu votre lettre pour laquelle elle vous remercie mille fois et elle vous fait notifier que son époux sera *absenté* de la maison entre dix et onze heures.

FALSTAFF. — Entre dix et onze heures?

MISTRESS QUICKLY. — Oui, vraiment, et alors vous pourrez venir et voir le portrait que vous savez, dit-elle : M. Ford, son mari, sera hors de la maison. Hélas! la douce dame mène une vie d'enfer avec lui; c'est un homme très-*jalouseur;* elle mène une vie bien orageuse avec lui, la bonne poulette.

FALSTAFF. — Dix et onze. Femme, recommande-moi à elle; je ne lui manquerai pas.

MISTRESS QUICKLY. — Vrai, vous parlez bien. Mais j'ai une autre *messagerie* pour Votre Honneur. Mistress Page vous fait aussi présenter ses compliments de tout cœur, et laissez-moi vous dire à l'oreille qu'elle est une aussi *vartueuse*, civile et modeste femme, et quelle que soit l'autre, celle-là est une femme, je vous le dis, qui ne manquerait pas de dire ses prières soir et matin, s'il en est dans Windsor, et elle m'a ordonné de dire à Votre Honneur que son mari est rarement hors du logis; mais elle espère qu'il se rencontrera une occasion. Je n'ai jamais connu de femme qui raffolât davantage d'un homme; assurément, je crois que vous possédez des charmes, là! oui, ma foi.

FALSTAFF. — Non, je t'assure; l'attraction de mes avantages personnels mise de côté, je n'ai pas d'autre charme.

MISTRESS QUICKLY. — Béni soit votre cœur pour cela!

FALSTAFF. — Mais, je t'en prie, dis-moi ceci : la femme de Ford et la femme de Page se sont-elles confié mutuellement qu'elles m'aimaient?

MISTRESS QUICKLY. — Ce serait une bonne plaisanterie, ma foi! j'espère qu'elles n'ont pas si peu d'esprit. Ce serait une bonne plaisanterie, ma foi! Mais Mistress Page désirerait que vous lui envoyassiez par amour votre amour de petit page; son mari a une étonnante *infection* pour le petit page, et vraiment M. Page est un honnête homme. Il n'y a pas une femme dans Windsor qui mène une vie plus heureuse qu'elle : elle dit ce qu'elle veut, elle fait ce qu'elle veut, achète tout, paye tout, va au lit quand il lui plaît, se lève quand il lui plaît, tout va comme elle veut; et vraiment elle le mérite, car s'il y a une bonne femme dans Windsor, c'est elle. Il vous faut lui envoyer votre page; pas moyen de faire autrement.

FALSTAFF. — Pardi, je le lui enverrai.

MISTRESS QUICKLY. — Oui, faites donc cela. Voyez-vous, il pourra aller de l'un à l'autre entre vous et à l'occasion vous porter un mot d'intelligence pour vous faire connaître l'un à l'autre ce que vous pensez, et l'enfant n'aura pas besoin de rien comprendre; car il n'est pas bon que les enfants connaissent aucune mauvaise chose; les vieilles gens, vous savez, ont de la discrétion, comme on dit, et connaissent le monde.

FALSTAFF. — Porte-toi bien, recommande-moi à elles deux : voici ma bourse, je suis encore ton débiteur. Enfant, vas avec cette femme. (*Sortent Mistress Quickly et Robin.*) Ces nouvelles me troublent.

PISTOL. — Cette chaloupe est une des messagères de Cupidon : donnons plus de voiles, poursuivons-la; levons nos toiles de sûreté, faisons feu! Elle est ma prise ou que l'océan les engloutisse tous! (*Il sort.*)

FALSTAFF. — C'est comme cela que tu réussis, vieux Jack? Va ton chemin, je tirerai parti de ton vieux corps plus que je n'ai encore fait. Vont-elles continuer à te regarder? Après avoir dépensé tant d'argent, vas-tu maintenant en gagner? Mon bon corps, je te remercie. Qu'ils disent qu'il est bâti grossièrement, qu'importe, s'il l'est agréablement.

Entre BARDOLPH.

BARDOLPH. — Sir John, il y a en bas un M. Brook qui voudrait vous parler et faire votre connaissance, et il a envoyé à Votre Honneur du vin d'Espagne pour le coup d'une matinée.

FALSTAFF. — Brook est son nom?

BARDOLPH. — Oui, Monsieur.

FALSTAFF. — Faites-le entrer. (*Sort Bardolph.*) Les *Brocs* qui débordent d'une telle liqueur sont les bienvenus chez moi. Ah, ah! Mistress Ford et Mistress Page, je vous ai donc engluées toutes les deux? marchons; *via!*

Rentre BARDOLPH *avec* FORD *déguisé.*

FORD. — Dieu vous bénisse, Monsieur!

FALSTAFF. — Et vous aussi, Monsieur. Vous désirez me parler?

Ford. — Je suis bien audacieux de m'introduire auprès de vous, sans plus de façons.

Falstaff. — Vous êtes le bienvenu; que voulez-vous? Laisse-nous, sommelier. (*Sort Bardolph.*)

Ford. — Monsieur, je suis un gentilhomme qui a dépensé beaucoup; mon nom est Brook.

Falstaff. — Mon bon M. Brook, je désire faire plus ample connaissance avec vous.

Ford. — Mon bon Sir John, j'aspire à faire la vôtre; non dans l'intention de vous être à charge, car je dois vous laisser comprendre que je me crois en beaucoup meilleure condition de prêter que vous; cette circonstance m'a quelque peu enhardi à commettre cette intrusion inopinée; car on dit que lorsque l'argent passe devant, toutes les routes sont ouvertes.

Falstaff. — L'argent est un bon soldat, Monsieur, et va de l'avant.

Ford. — C'est la vérité, et j'ai là un sac d'argent qui me pèse; si vous voulez m'aider à le porter, Sir John, prenez-en la moitié ou prenez le tout pour m'alléger le fardeau

Falstaff. — Monsieur, je ne sais comment je peux mériter l'honneur d'être votre portefaix.

Ford. — Je vous le dirai, Monsieur, si vous voulez me prêter l'oreille.

Falstaff. — Parlez, mon bon M. Brook, je serai charmé d'être votre serviteur.

Ford. — Monsieur, j'apprends que vous êtes un lettré. Je serai bref avec vous; je vous connais depuis bien longtemps, quoique je n'eusse jamais eu, malgré mon désir, l'occasion de faire connaissance avec vous. Je veux vous révéler une certaine chose; du même coup, il est vrai, je vous découvrirai mes propres imperfections : mais mon bon Sir John, puisque vous avez un œil sur mes folies, lorsque vous me les entendrez révéler, tournez l'autre œil sur le registre des vôtres; de la sorte, j'échapperai plus aisément au reproche, puisque vous savez vous-même combien il est aisé d'être le pécheur que je suis.

Falstaff. — Très-bien, Monsieur, continuez.

Ford. — Il y a une dame dans cette ville dont le mari se nomme Ford.

Falstaff. — Bien, Monsieur.

Ford. — Je l'ai longtemps aimée, et je vous le déclare, j'ai beaucoup dépensé à sa considération. Je l'ai surveillée avec une idolâtre assiduité; j'ai saisi toutes les occasions de la rencontrer; je me suis emparé des plus petites opportunités qui pouvaient seulement me donner permission de contempler sa personne : non-seulement je lui ai acheté plusieurs présents; mais j'ai largement donné à diverses personnes, pour savoir quels présents lui feraient plaisir : bref, je l'ai poursuivie, comme l'amour me poursuivait moi-même, c'est-à-dire, sur l'aile de toutes les occasions. Mais quelque récompense que j'aie méritée, soit par mes intentions, soit par mes actes, je n'en ai reçu aucune, à moins que l'expérience ne soit un joyau : celui-là je l'ai acheté à un taux infiniment élevé, et il m'a instruit à reconnaître la vérité de ces paroles :

L'amour fuit comme une ombre celui qui le poursuit réellement,
Il poursuit qui le fuit et fuit qui le poursuit.

Falstaff. — N'avez-vous jamais reçu d'elle aucune promesse de satisfaction?

Ford. — Jamais.

Falstaff. — L'avez-vous pressée à cet égard?

Ford. — Jamais.

Falstaff. — De quelle nature était donc votre amour?

Ford. — Il était comme une belle maison bâtie sur le terrain d'autrui, en sorte que j'ai perdu mon édifice, en choisissant mal la place où je l'ai élevé.

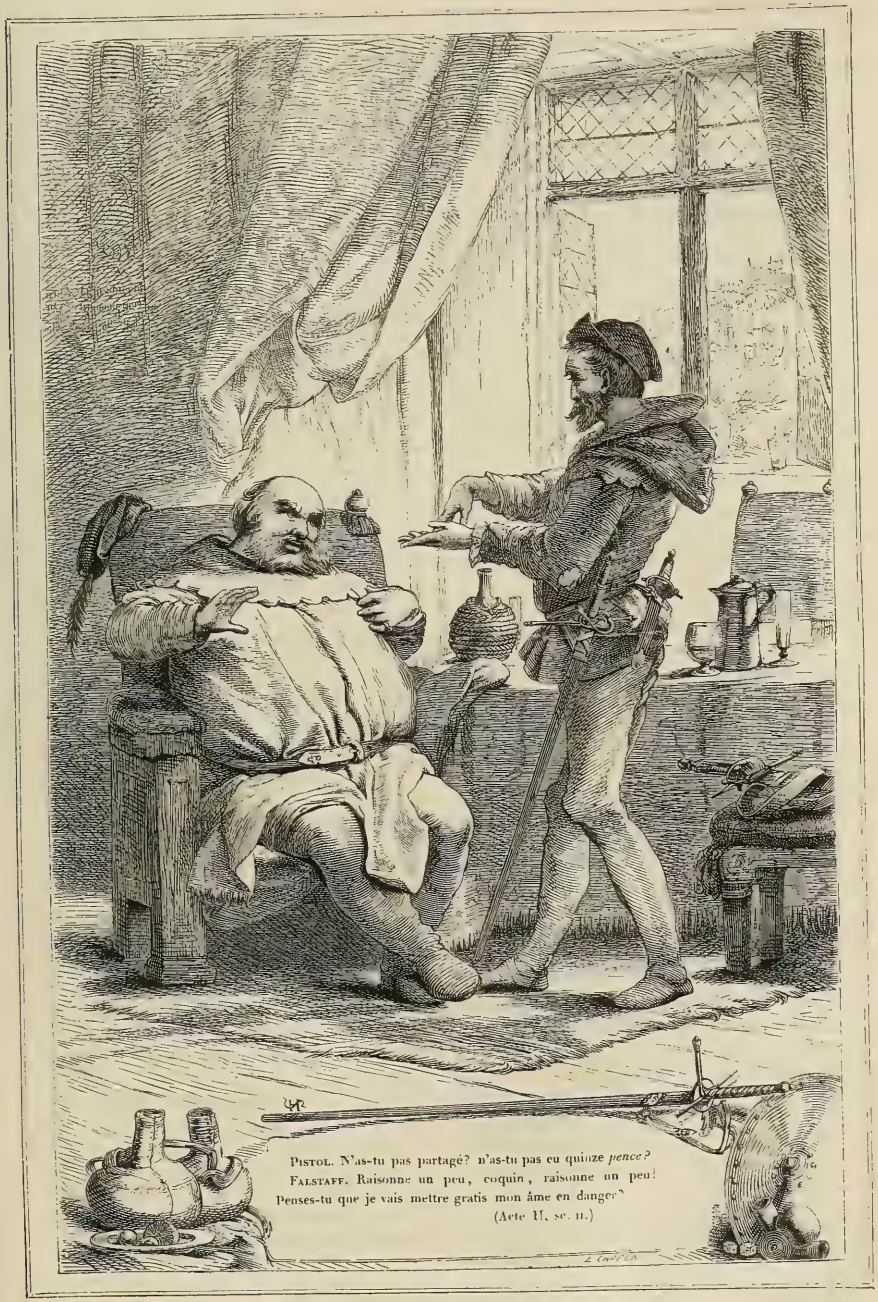
Falstaff. — Dans quel but m'avez-vous révélé cette affaire?

Ford. — Lorsque je vous l'aurai dit, je vous aurai tout dit. Certaines gens disent que bien qu'elle se montre vertueuse avec moi, avec d'autres elle pousse si loin la bonne humeur, qu'il court sur sa conduite de fâcheuses interprétations. Maintenant, Sir John, voici le fond de mon projet : vous êtes un gentilhomme d'une excellente éducation, d'une admirable conversation, fort répandu dans le beau monde, puissant par votre condition et votre personne, et généralement renommé pour vos qualités guerrières, vos façons d'homme de cour et votre acquit de savant.

Falstaff. — Oh! Monsieur!

Ford. — Croyez-le, et d'ailleurs vous le savez bien. Voici de l'argent : dépensez-le, dépensez-en encore davantage : dépensez tout ce que je possède; seulement donnez-moi en échange autant de vos heures qu'il en faut pour dresser un siége amoureux contre la vertu de la femme de ce Ford : employez votre art de séduction, amenez-la à vous céder; s'il est possible de la vaincre, vous pouvez en triompher aussi bien que qui que ce soit.

Falstaff. — Est-ce qu'il conviendrait bien à



PISTOL. N'as-tu pas partagé? n'as-tu pas eu quinze *pence?*
FALSTAFF. Raisonne un peu, coquin, raisonne un peu!
Penses-tu que je vais mettre gratis mon âme en danger?
(Acte II, sc. II.)

la véhémence de votre amour que je triomphasse de la personne que vous vous voudriez posséder? il me semble que les moyens que vous recommandez vont contre le but que vous poursuivez.

Ford. — Oh, comprenez mon stratagème! Elle est si solidement appuyée sur l'excellence de sa vertu, que la passion de mon âme n'ose pas se déclarer : elle a trop d'éclat pour que je puisse la regarder en face. Maintenant, si je pouvais l'aborder avec mes mains pleines de preuves, mes désirs auraient pour se faire valoir arguments et précédents; je pourrais la débusquer de ses retranchements de pureté, de réputation, de vœu de mariage, et de ses mille autres redoutes qui sont maintenant trop solides pour que je songe à les battre en brèche. Qu'en dites-vous, Sir John?

Falstaff. — M. Brook, pour commencer je prends sans façon votre argent; ensuite donnez-moi votre main; et enfin, aussi vrai que je suis un gentilhomme, vous obtiendrez, si cela vous plaît, la femme de Ford.

Ford. — O mon bon Monsieur!

Falstaff. — Je dis que vous l'obtiendrez.

Ford. — N'épargnez pas l'argent, Sir John, vous n'en manquerez pas.

Falstaff. — N'épargnez pas Mistress Ford, M. Brook; vous ne la manquerez pas. Je serai avec elle (je peux vous dire cela) en vertu d'un rendez-vous donné par elle-même; au moment même où vous entriez, sa conseillère ou entremetteuse venait de me quitter : je dis que je serai avec elle entre dix et onze heures, car à cette heure-là, son jaloux de malotru de mari sera hors du logis. Venez me rejoindre ce soir; vous verrez comme je pousse les choses.

Ford. — Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance. Connaissez-vous Ford, Monsieur?

Falstaff. — Qu'il aille se faire pendre, le pauvre drôle de cocu! Je ne le connais pas : cependant je lui fais tort en l'appelant pauvre; on dit que ce drôle jaloux a des masses d'argent, circonstance qui me fait paraître sa femme très-belle. Elle me servira de clé pour ouvrir le coffre de ce coquin de cocu, et voilà ma moisson.

Ford. — Je voudrais que vous connussiez Ford, Monsieur, afin que vous pussiez l'éviter si vous le rencontrez.

Falstaff. — Qu'il aille se faire pendre, ce manant de mangeur de rogatons! Je saurai bien lui faire peur; je le tiendrai en respect avec mon gourdin qui restera suspendu comme un météore au-dessus de ses cornes de cocu. M. Brook, je le ferai marcher ce paysan, tu verras, et tu coucheras avec sa femme. Viens me retrouver ce soir, de bonne heure; Ford est un drôle, et j'aggraverai ses titres, et toi, M. Brook, tu le connaîtras pour un drôle et un cocu; viens me retrouver ce soir, de bonne heure. (*Il sort.*)

Ford. — Quelle damnée canaille d'épicurien cela fait! Mon cœur est sur le point de se briser de fureur. Qui dira que c'est là de la jalousie imprévoyante? Ma femme lui a envoyé un message, l'heure est fixée, l'affaire arrangée. Quelqu'un aurait-il pensé rien de pareil? Voyez quel enfer cela est que d'avoir une femme fausse! Mon lit sera souillé, mes coffres mis au pillage, ma réputation déchirée, et non-seulement j recevrai ce vil outrage, mais il faudra encore subir l'application d'épithètes abominables, et cela par le fait de celui qui m'inflige cet outrage! Quels sobriquets! quels noms! Amaimon sonne bien; Lucifer sonne bien; Barbason sonne bien; cependant ce sont des qualifications de diables, des noms de démons : mais cocu, cocu complaisant! le diable lui-même n'a pas un tel nom. Page est un âne, un âne confiant; il se fie à sa femme, il ne veut pas être jaloux : mais pour moi j'aimerais autant confier mon beurre à un Flamand, mes fromages au curé Hugh le Gallois, ma bouteille d'eau-de-vie à un Irlandais et mon cheval de selle à un voleur, que ma femme à elle-même. Tantôt elle complote, tantôt elle rumine, tantôt elle manigance, et ce qu'elles ont mis dans leur cœur d'accomplir, elles briseraient leur cœur plutôt que de ne pas l'accomplir. Le ciel soit loué pour ma jalousie! Onze heures est l'heure indiquée; je préviendrai ce rendez-vous, je dévoilerai ma femme, je me vengerai de Falstaff, et je me moquerai de Page. Je vais m'occuper de la chose; mieux vaut s'y prendre trois heures trop tôt, qu'une minute trop tard. Fi, fi, fi! Cocu! cocu! cocu! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Le parc de Windsor.

Entrent CAIUS *et* RUGBY.

Caïus. — Jack Rugby!

Rugby. — Monsieur?

Caïus. — Quelle *heue* est-il, Jack?

RUGBY. — Monsieur, il est passé l'heure où Messire Hugh avait promis de nous rejoindre.

CAÏUS. — Pardi, il a sauvé son âme, puisqu'il n'est pas venu ; il a bien prié dans sa *Bible*, puisqu'il n'est pas venu : pardi, Jack Rugby, il est mort déjà, s'il vient.

RUGBY. — Il est sage, Monsieur ; il savait que Votre Honneur le tuerait s'il venait.

CAÏUS. — Pardi, le hareng n'est pas si bien mort qu'il le sera lui quand *ze* l'aurai tué. Prenez votre rapière, Jack ; *ze* vais vous faire voir comment *ze* le tuerai.

RUGBY. — Hélas ! Monsieur, je ne sais pas tirer des armes.

CAÏUS. — Croquant, prenez votre rapière.

RUGBY. — Prenez garde, voici du monde.

Entrent L'HOTELIER, SHALLOW, SLENDER *et* PAGE.

L'HÔTELIER. — Dieu te bénisse, Sacripant de docteur !

SHALLOW. — Dieu vous ait en garde, M. le docteur Caïus !

PAGE. — Comment va, mon bon M. le docteur?

SLENDER. — Je vous souhaite bien le bonjour, Monsieur.

CAÏUS. — *Pouquoi* tous tant que vous êtes, un, deux, *tois*, quatre, êtes-vous venus?

L'HÔTELIER. — Pour te voir combattre, pour te voir porter des bottes, pour te voir te mettre en garde, pour te voir sauter ici, sauter là, pousser ta pointe, tes estocades, exécuter tes coups de main gauche, tes fendus, tes montantes. Est-il mort, mon Éthiopien? est-il mort, mon Francisco? Ah Sacripant ! Que dit mon Esculape? mon Galien? mon cœur de sureau? Eh, est-il mort, vieux Sacripant? est-il mort?

CAÏUS. — Pardi, il est le plus *laçe* Jacquot de prêtre du monde ; il n'ose pas montrer sa face.

L'HÔTELIER. — Tu es un Castillan, un roi Urinal, un Hector de Grèce, mon garçon!

CAÏUS. — *Ze* vous en prie, portez-moi *témoignaze* que moi *ze* l'ai attendu six, sept, deux, *tois* heures, et qu'il n'est venu.

L'HÔTELIER. — Il n'en est que plus sage, M. le docteur : il est un médecin des âmes et vous un médecin des corps : si vous combattiez, vous agiriez contre les cocardes de vos professions ; cela n'est-il pas vrai, M. Page?

PAGE. — M. Shallow, vous avez été vous-même un grand duelliste, bien que vous soyez aujourd'hui un homme de paix.

SHALLOW. — Sang de Dieu, M. Page, quoique je sois maintenant vieux et homme de paix, si je vois une épée hors du fourreau, les doigts me démangent d'essayer une passe : quoique nous soyons juges, docteurs, ecclésiastiques, nous avons en nous un reste du sel de notre jeunesse, M. Page ; nous sommes les fils des femmes, M. Page.

PAGE. — C'est vrai, M. Shallow.

SHALLOW. — Et cela on le saura, M. Page. M. le docteur Caïus, je suis venu pour vous ramener au logis. Je suis juge de paix assermenté, vous vous êtes montré un sage médecin, et Messire Hugh s'est montré un sage et patient ecclésiastique : il vous faut venir avec moi, M. le Docteur.

L'HÔTELIER. — Pardon, juge de paix, notre Amphytrion : un mot, Monsieur l'ennemi de l'eau.

CAÏUS. — Ennemi de l'eau ! qu'est-ce que ça veut dire?

L'HÔTELIER. — Ennemi de l'eau, dans notre langue anglaise signifie valeur, Sacripant.

CAÏUS. — Parbleu, alors *ze* suis autant ennemi de l'eau que l'Anglais. Misérable Jacquot de caniche de prêtre ! Palsambleu, moi *ze* lui couperai les oreilles.

L'HÔTELIER. — Il va joliment te chanter pouille, Sacripant.

CAÏUS. — Chanter pouille ! qu'est-ce que ça veut dire?

L'HÔTELIER — Ça veut dire qu'il te fera réparation.

CAÏUS. — Palsambleu, regarde *à* moi : il me chantera pouille en ce cas; car, palsambleu, *ze* veux que cela soit.

L'HÔTELIER. — Et je le forcerai à le faire ou je l'enverrai se faire fiche.

CAÏUS. — Moi, vous remercie pour ça.

L'HÔTELIER. — Et en outre, Sacripant.... Mais d'abord, Monsieur notre Amphytrion, et vous M. Page, et vous pareillement, *Cavalero* Slender (*il leur parle à part*), traversez la ville et rendez-vous à Frogmore.

PAGE. — Messire Hugh y est, n'est-ce pas?

L'HÔTELIER. — Il y est ; voyez dans quelle humeur il se trouve ; moi, j'amènerai le docteur à Frogmore par les champs : cela n'est-il pas bien arrangé?

SHALLOW. — Nous allons faire cela.

PAGE, SHALLOW *et* SLENDER *ensemble.* — Adieu, mon bon M. le docteur. (*Ils sortent.*)

CAÏUS. — Palsambleu, moi *ze* tuerai le prêtre, car il parle à Anne Page en faveur d'un freluquet.

L'HÔTELIER. — Qu'il meure : mais d'abord mets ton impatience au fourreau ; jette de l'eau froide sur ta colère, et viens avec moi à travers champs jusqu'à Frogmore. Je t'emmènerai à une ferme où Mistress Anne Page est invitée à dîner et tu lui feras la cour. Ça te va-t-il? ai-je bien parlé?

CAÏUS. — Palsambleu, moi vous remercier pour ça : palsambleu, *ze* vous aime et *ze* vous procurerai de bonnes pratiques, des comtes, des chevaliers, des lords, des gentilshommes, mes malades.

L'HÔTELIER. — Et en retour, je serai ton adversaire auprès d'Anne Page ; ai-je bien dit?

CAÏUS. — Palsambleu, c'est cela ; c'est bien dit.

L'HÔTELIER. — Alors, filons.

CAÏUS. — Venez par derrière mes talons, Jack Rugby. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un champ près de Frogmore.

Entrent MESSIRE HUGH EVANS *et* SIMPLE.

EVANS. — Je vous en prie maintenant, serviteur du bon M. Slender et de votre nom l'ami Simple, de quel côté avez-vous regardé pour découvrir M. Caïus qui s'intitule docteur en médecine?

SIMPLE. — Pardi, Monsieur, du côté du bas quartier, du côté du quartier du parc, sur la route du vieux Windsor, de tous les côtés, excepté du côté de la ville.

EVANS. — Je désire *féhementement* que vous regardiez aussi de ce côté.

SIMPLE. — Je vais le faire, Monsieur. (*Il se retire.*)

EVANS. — Mon âme soit *pénie!* comme je suis plein de *courroucements* et de *tremplements* d'esprit! Je serai bien content s'il m'a trompé. Comme je suis en mélancolie! Je lui casserai son pot-de-chambre sur sa caboche de coquin, lorsque j'aurai une bonne occasion pour cette besogne. *Pénédiction* sur mon âme! (*Il chante.*)

Aux profondes rivières, *aux* cascades desquelles
Les mélodieux oiseaux chantent des madrigaux :
Là nous ferons nos *couçes* de roses,
Et mille bouquets odorants.
Aux profondes....

Merci de moi! j'ai une grande disposition à pleurer.

Les mélodieux oiseaux chantent des madrigaux...
Quand j'étais assis près de *Pabylone*....
Et mille bouquets *barfumés*....
Aux profondes....

SIMPLE *revenant.* — Le voici qui vient de ce côté, Messire Hugh.

EVANS. — Il est le bienvenu. (*Il chante.*)

Aux profondes rivières, *aux* cascades desquelles....
Dieu protége le droit! quelles sont ses armes?

SIMPLE. — Pas d'armes, Monsieur. Voici venir mon maître, M. Shallow, et un autre gentilhomme, du côté de Frogmore, à travers la palissade, de ce côté.

EVANS. — Je vous en prie, donnez-moi ma robe, ou tenez-la sur vos bras.

Entrent PAGE, SHALLOW *et* SLENDER.

SHALLOW. — Eh, comment va, M. le curé? Bonjour, mon bon Messire Hugh. Surprendre un joueur hors des dés et un homme studieux hors de ses livres, est vraiment merveilleux.

SLENDER. — Ah! douce Anne Page!

PAGE. — Dieu vous garde, mon bon Messire Hugh.

EVANS. — *Tieu* dans sa miséricorde vous donne à tous sa *pénédiction!*

SHALLOW. — Comment l'épée et le livre! est-ce que vous les étudiez tous deux, M. le curé?

CAIUS. Pardi, le hareng n'est pas si bien mort qu'il le sera lui quand *ze* l'aurai tué. Prenez votre rapière Jack; *ze* vais vous faire voir comment *ze* le tuerai.

RUGBY. Hélas! Monsieur, je ne sais pas tirer des armes

(Acte II, sc. III.)

PAGE. — Et toujours jeune donc? Comment! en simple gilet et en manches de chemises par ce vilain jour de rhumes?

EVANS. — Il y a des causes et des raisons pour cela.

PAGE. — Nous sommes venus vous trouver pour une bonne action, M. le curé.

EVANS. — Très-*pien;* quelle bonne action?

PAGE. — Il y a là-bas un très-respectable Monsieur qui, ayant reçu sans doute une insulte de quelqu'un, en oublie sa gravité et sa patience plus que vous ne l'avez jamais vu faire à personne.

SHALLOW. — J'ai vécu quatre-vingts ans et plus : je n'ai jamais entendu dire qu'un homme de sa condition, de sa gravité et de sa science ait oublié à ce point le respect qu'il se doit à lui-même.

EVANS. — Quel est-il?

PAGE. — Je pense que vous le connaissez; M. le docteur Caïus, le célèbre médecin français.

EVANS. — Volonté de *Tieu* et de sa!... Passion de mon cœur! j'aimerais autant entendre parler d'un plat de potage.

PAGE. — Pourquoi?

EVANS. — Il n'a pas plus de connaissances dans *Hibocrates* et Galien que.... et par *tessus* le marché, c'est un coquin, un aussi lâche coquin que vous puissiez désirer en connaître un.

PAGE. — Je vous le garantis, c'est l'homme qui devait se battre avec lui.

SLENDER. — O douce Anne Page!

SHALLOW. — C'est évident, ses armes le disent. Tenons-les séparés l'un de l'autre; voici venir le docteur Caïus.

Entre L'HOTELIER, CAIUS *et* RUGBY.

PAGE. — Voyons, mon bon M. le curé, rentrez votre arme.

SHALLOW. — Faites-en autant, mon bon M. le docteur.

L'HÔTELIER. — Désarmez-les et puis laissez-les se quereller; qu'ils conservent leurs membres entiers et qu'ils estropient notre Anglais.

CAÏUS. — *Ze* vous prie, laissez *à* moi parler un mot *avec* votre oreille : *Pouquoi* n'êtes-vous pas vena au rendez-vous *de* moi?

EVANS. — Je vous en prie, prenez patience; dans un instant je vous répondrai.

CAÏUS. — Palsambleu, vous êtes un lâche, un Jacquot caniche, un Jeannot macaque.

EVANS *à part à Caïus.* — Je vous en prie, ne servons pas de mannequins pour amuser les autres; je désire entrer en amitié avec vous, et je vous ferai réparation d'une manière ou d'une autre. (*Haut.*) Je casserai votre pot-de-chambre sur votre chignon de coquin, pour vous apprendre à manquer aux rendez-vous et aux assignations.

CAÏUS. — *Diable!* Jack Rugby, mon hôte de *la Jarretière*, dites si *ze* ne l'ai pas attendu pour le tuer? Ne l'ai-*ze* pas attendu à l'endroit que *z*'avais indiqué?

EVANS. — Aussi vrai que je suis une âme chrétienne, voyez-vous, c'est cet endroit qui était l'endroit désigné; je m'en rapporte à mon hôte de *la Jarretière*.

L'HÔTELIER. — Paix, dis-je, *Gallia* et *Gaule*, Français et Gallois, médecin des âmes et médecin des corps!

CAÏUS. — Oui, voilà qui est très-bon! excellent!

L'HÔTELIER. — Paix, dis-je; écoutez mon hôte de *la Jarretière*. Suis-je politique? suis-je subtil? suis-je un Machiavel? Consentirai-je à perdre mon docteur? non, il me donne des potions et me fait aller à la selle. Consentirai-je à perdre mon curé, mon prêtre, mon Messire Hugh? non, il me donne des proverbes et des non-verbes. Donne-moi ta main, homme de la terre; c'est cela : donne-moi ta main, homme du ciel; c'est cela. Enfants de l'art, je vous ai trompés tous deux; je vous ai indiqué de faux lieux de rendez-vous : vos cœurs sont hautains, vos peaux sont intactes; que le vin d'Espagne brûlé finisse le tout. Allons, mettez leurs épées chez le prêteur sur gages : suis-moi, enfant de la paix; suis-moi, suis-moi, suis-moi.

SHALLOW. — Un fol hôtelier, je vous en réponds. Suivez-moi, Messieurs, suivez-moi.

SLENDER. — O douce Anne Page! (*Sortent Shallow, Slender, Page et l'hôtelier.*)

CAÏUS. — Ah! est-ce que *ze* devine bien ça? Est-ce que vous avez fait des sots de nous deux? ah! ah!

EVANS. — C'est bien; il nous a pris pour ses mannequins de farces. Je désire que nous soyons amis et que nous fassions travailler ensemble nos deux cervelles pour nous venger de ce teigneux, de ce galeux, de ce fourbe de compère, l'hôte de *la Jarretière*.

CAÏUS. — Palsambleu, de tout mon cœur. Il m'a promis de m'amener où est Anne Page : palsambleu, il me trompe aussi.

EVANS. — C'est bien, je lui aplatirai sa boule : je vous en prie, suivez-moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La rue dans Windsor.

Entrent MISTRESS PAGE *et* ROBIN.

MISTRESS PAGE. — Voyons, gardez le pas, petit galant ; vous aviez coutume d'être un suivant, voilà que maintenant vous êtes un guide : qu'aimeriez-vous mieux, conduire mes yeux ou attacher les vôtres sur les talons de votre maître ?

ROBIN. — J'aimerais mieux, ma foi, marcher devant vous comme un homme que le suivre comme un nain.

MISTRESS PAGE. — O ! vous êtes un gamin flatteur ; je vois bien maintenant que vous deviendrez un courtisan.

Entre FORD.

FORD. — Bonne rencontre, Mistress Page. Où allez-vous ?

MISTRESS PAGE. — Par ma foi, Monsieur, j'allais voir votre femme. Est-elle chez elle ?

FORD. — Oui, et si désœuvrée qu'elle peut faire la paire avec vous pour le besoin de compagnie. Je crois que si vos époux étaient morts, vous vous marieriez toutes les deux.

MISTRESS PAGE. — Vous pouvez être sûr de cela ; nous nous marierons à deux autres époux.

FORD. — D'où avez-vous tiré ce gentil coq de girouette ?

MISTRESS PAGE. — Je ne puis pas me rappeler le diantre de nom de celui qui l'a donné à mon mari. Comment appelez-vous votre chevalier, maraud ?

ROBIN. — Sir John Falstaff.

FORD. — Sir John Falstaff !

MISTRESS PAGE. — Oui, lui, lui-même ; je ne peux jamais attraper son nom. Il y a une si fameuse distance entre mon bon mari et lui ! Votre femme est-elle bien sûr chez elle ?

FORD. — Bien sûr, elle y est.

MISTRESS PAGE. — Avec votre permission, Monsieur, je suis malade de la voir. (*Sortent Mistress Page et Robin.*)

FORD. — Page a-t-il une tête ? a-t-il des yeux ? a-t-il du bon sens ? A coup sûr s'il a tout cela, il le laisse dormir ; il n'en fait aucun usage. Parbleu, ce garçon va vous porter une lettre à vingt miles, aussi aisément qu'un canon va toucher le but à deux cent quarante pas. Il aide l'inclination de sa femme ; il donne à sa folie les occasions d'agir et de se satisfaire. Elle s'en va maintenant voir ma femme, ayant avec elle le page de Falstaff. Tout homme peut entendre l'averse prochaine qui chante dans le vent : le page de Falstaff avec elle ! O ! les bons complots ! Ils sont tramés et nos femmes révoltées s'en vont ensemble à la perdition. C'est bon ; je le surprendrai, puis je torturerai ma femme, j'arracherai le voile emprunté de pudeur dont s'enveloppe la fausse prude Mistress Page, j'afficherai Page lui-même pour un Actéon confiant et volontaire, et tous mes voisins crieront *bien joué*, à ces procédés violents. (*L'horloge sonne.*) L'horloge me rappelle que l'heure de mon rôle est venue et la certitude où je suis m'ordonne cette recherche : je trouverai Falstaff chez moi ; je serai plutôt loué que blâmé pour cette action, car aussi positivement que la terre est ferme, Falstaff est chez moi : j'irai.

Entrent PAGE, SHALLOW, SLENDER, L'HOTELIER, MESSIRE HUGH EVANS, CAIUS *et* RUGBY.

SHALLOW, PAGE, etc. — Heureuse rencontre, M. Ford.

FORD. — Sur ma foi, une jolie bande : j'ai bonne chère à la maison et je vous prie tous de venir avec moi.

SHALLOW. — Je suis obligé de m'excuser, M. Ford.

SLENDER. — Et moi pareillement, Monsieur ; nous avons promis de dîner avec Mistress Anne et je ne voudrais pas lui manquer de parole pour plus d'argent que je ne saurais dire.

SHALLOW. — Nous avons mis en avant un mariage entre Anne Page et mon cousin Slender, et aujourd'hui nous aurons notre réponse.

SLENDER. — J'espère que j'ai votre consentement, papa Page.

PAGE. — Vous l'avez, M. Slender ; je tiens entièrement pour vous : mais ma femme, M. le docteur, est tout à fait pour vous.

CAÏUS. — Oui, palsambleu, et la jeune fille *aime moi ;* ma gouvernante Quickly m'en a informé.

L'HÔTELIER. — Que dites-vous du jeune M. Fenton ? il cabriole, il danse, il a les yeux de la jeunesse, il écrit des vers, il a tous les jours son esprit des dimanches, il embaume comme avril et mai : il l'emportera, il l'emportera ; il tient l'affaire dans ses culottes ; il l'emportera.

PAGE. — Jamais de mon consentement, je vous le

promets. Le gentilhomme n'a aucun avoir; il a été le compagnon de l'écervelé de prince et de Poins, il est d'une trop haute région; il en sait trop long. Non, il ne rattrapera pas une maille de son avoir avec les doigts de ma richesse. S'il prend Anne pour femme, qu'il la prenne sans dot; ma fortune est soumise à mon agrément, et mon agrément ne va pas de ce côté-là.

Ford. — Je vous en prie de tout cœur, que quelques-uns de vous viennent dîner avec moi à la maison; outre notre repas, nous aurons un divertissement; je vous ferai voir un monstre. M le docteur, vous viendrez; et vous aussi, M. Page, et vous aussi, Messire Hugh.

Shallow. — Bien, portez-vous bien : nous n'en aurons que plus de liberté pour faire notre cour chez M Page. (*Sortent Shallow et Slender.*)

Caïus. — Allez à la maison, Jack Rugby; z'y retournerai dans quelques instants. (*Sort Rugby.*)

L'hôtelier — Adieu, mes agneaux : je vais aller rejoindre mon honnête chevalier Falstaff et siffler quelques bouteilles de vin des Canaries avec lui. (*Il sort.*)

Ford (*à part*). — Je crois que je commencerai par le siffler en le prenant à boire à même au tonneau; je le ferai danser sur l'air que je lui siffleraï. Voulez-vous venir, Messieurs?

Tous — Nous vous suivons pour voir ce monstre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison de Ford.

Entrent Mistress FORD et Mistress PAGE.

Mistress Ford. — Hé, John! Hé, Robert!

Mistress Page. — Vivement, vivement! le panier de lessive est-il...

Mistress Ford. — Je vous le garantis. Hé, Robin, dis-je!

Entrent des domestiques *avec un immense panier.*

Mistress Page. — Venez, venez, venez.

Mistress Ford. — Là, posez-le par terre.

Mistress Page. — Donnez à vos gens leur consigne; il faut que nous fassions vîte.

Mistress Ford. — Eh bien, comme je vous l'ai déjà dit, John et Robert, vous vous tiendrez prêts dans la brasserie, et au moment même où je vous appellerai, vous entrerez, et sans vous arrêter ni perdre de temps, vous chargerez ce panier sur vos épaules; cela fait, vous l'emporterez en toute hâte chez les blanchisseurs, dans le pré de Datchet et vous le viderez dans le creux plein de boue qui est sur le bord de la Tamise.

Mistress Page — Ferez-vous bien cela?

Mistress Ford. — Je leur ai dit et répété la chose; ce ne sont pas les instructions qui leur manquent. Allez, et venez lorsque vous serez appelés. (*Sortent les domestiques.*)

Mistress Page. — Voici venir le petit Robin.

Entre ROBIN.

Mistress Ford. — Eh bien! mon petit oiseau de chasse, quelles nouvelles avez-vous?

Robin. — Mon maître, Sir John, est à votre porte de derrière, Mistress Ford, et sollicite l'honneur de votre société.

Mistress Page. — Voyons, petit mannequin de Carême, nous avez-vous été fidèle?

Robin. — Oui, je vous le jure; mon maître ne sait pas que vous êtes ici, et il m'a menacé de me donner congé pour toujours si je vous en informais; car il jure que si je le fais, il me chassera.

Mistress Page. — Tu es un bon garçon; cette discrétion te servira de tailleur et te donnera des chausses et un pourpoint neufs. Je vais aller me cacher.

Mistress Ford. — Faites cela. Va dire à ton maître que je suis seule. (*Sort Robin.*) Mistress Page, rappelez-vous votre entrée en scène.

Mistress Page. — Je vous le promets; si je ne la joue pas bien, sifflez-moi. (*Elle sort.*)

Mistress Ford. — Allez maintenant; nous allons servir comme il faut cette malsaine humidité, cette grosse citrouille pleine d'eau; nous allons lui apprendre à reconnaître les tourterelles des geais.

Entre FALSTAFF.

Falstaff. — « Ai-je donc enfin saisi mon joyau céleste? » Maintenant je peux mourir, car j'ai vécu assez longtemps; c'est là le terme de mon ambition. O heure bien heureuse!

Mistress Ford. — O doux Sir John!

Falstaff. — Mistress Ford, je ne suis pas un menteur, je ne suis pas un blagueur. Je te le déclare, quoique mon souhait soit un péché, je voudrais que ton époux fût mort! Je le dirai devant le premier des lords, je voudrais faire de toi ma lady.

Mistress Ford — Moi, votre lady, Sir John! hélas! je ferais une pitoyable lady.

FALSTAFF. Ai-je donc enfin saisi mon joyau céleste?

(Acte III, sc. III.)

FALSTAFF. — Que la cour de France m'en présente une semblable. Je vois que tes yeux soutiendraient l'éclat des diamants ; tu as juste cette beauté des sourcils arqués qui s'accorde avec la coiffure en navire, la coiffure guerrière ou tout autre coiffure de mode vénitienne.

MISTRESS FORD. — Un simple mouchoir, Sir John; mes sourcils ne demandent rien d'autre, et encore cela même ne leur va pas bien.

FALSTAFF. — Tu es une traîtresse de parler ainsi; tu ferais une femme de cour accomplie et la fermeté avec laquelle tu poses ton pied, donnerait à ta démarche un mouvement parfait dans un panier en demi cercle. Je vois ce que tu serais si la fortune ton ennemie ne contrariait pas la nature ton amie; allons, tu ne peux pas le dissimuler.

MISTRESS FORD. — Croyez-moi, il n'y a rien de pareil en moi.

FALSTAFF. — Qu'est-ce qui m'a fait t'aimer? Que cet amour te persuade bien qu'il y a en toi quelque chose d'extraordinaire. Allons, je ne peux pas flatter et dire que tu es ceci et cela, comme tant de ces doucereux muscadins en fleur, qui ont l'air de femmes habillées en hommes et sentent comme le quartier de Bucklersbury, à l'époque de la récolte des simples; je ne peux pas faire cela. Mais je t'aime, je n'aime que toi et tu le mérites.

MISTRESS FORD. — Ne me trahissez pas, Monsieur; je crains que vous n'aimiez Mistress Page.

FALSTAFF. — Tu pourrais dire aussi justement que j'aime à me promener auprès de la prison pour dettes, laquelle m'est aussi désagréable que la fumée d'un four à chaux.

MISTRESS FORD. — Bon, le ciel sait combien je vous aime et vous le verrez un jour.

FALSTAFF. — Reste dans ces sentiments ; je les mériterai.

MISTRESS FORD. — Mais, je vous dis moi que vous les méritez déjà, sans cela je ne les aurais pas.

ROBIN *de l'intérieur.* — Mistress Ford, Mistress Ford, il y a là à la porte Mistress Page qui est toute en nage, toute essoufflée, avec un air tout singulier et qui voudrait absolument vous parler de suite.

FALSTAFF. — Elle ne me verra pas ; je vais me fourrer derrière la tapisserie.

MISTRESS FORD. — Oui, faites, je vous en prie ; c'est une femme singulièrement babillarde.

(*Falstaff se cache.*)

Entrent MISTRESS PAGE *et* ROBIN.

MISTRSS FORD. — Qu'y a-t-il ? qu'est-ce qui se passe ?

MISTRESS PAGE. — O Mistress Ford, qu'avez-vous fait ? vous êtes déshonorée, vous êtes perdue, vous êtes ruinée à jamais !

MISTRESS FORD. — Qu'y a-t-il, ma bonne Mistress Page ?

MISTRESS PAGE. — Hélas, Mistress Ford ! comment, ayant pour mari un si honnête homme, pouvez-vous lui donner une telle cause de soupçon ?

MISTRESS FORD. — Quelle cause de soupçon ?

MISTRESS PAGE. — Quelle cause de soupçon ? Fi donc ! comme je me suis trompée sur votre compte.

MISTRESS FORD. — Hélas ! qu'y a-t-il donc ?

MISTRESS PAGE. — Votre mari est en train d'arriver ici, commère, avec tous les officiers de police de Windsor, pour chercher un gentilhomme qui, dit-il, est présentement ici dans la maison, de votre consentement, afin de profiter de son absence dans un but coupable : vous êtes perdue.

MISTRESS FORD. — J'espère que cela n'est pas.

MISTRESS PAGE. — Priez Dieu que ce qui n'est pas, c'est que vous ayiez un homme de ce genre chez vous ; mais ce qui est certain, c'est que votre époux arrive, avec la moitié de Windsor à ses talons, pour en chercher un pareil. Je les ai devancés pour venir vous en informer. Si vous vous sentez nette, j'en suis heureuse ; mais si vous avez un ami ici, faites-le, faites-le déloger. N'ayez pas l'air étonné ; faites appel à tout votre sang-froid ; défendez votre honneur, ou dites adieu pour toujours à votre bonne réputation.

MISTRESS FORD. — Que ferai-je ? Il y a ici un gentilhomme qui est mon cher ami, et je ne redoute pas autant ma propre honte que le péril qu'il court : je donnerais plus de mille livres pour qu'il fût hors de la maison.

MISTRESS PAGE. — Fi donc ! laissez donc là votre « je donnerais, » peu importe ce que vous donneriez ; votre mari est à la porte, pensez à quelque moyen d'évasion ; vous ne pouvez le cacher dans la maison. Oh ! comme vous m'avez trompée ! Voyez, voici un panier : s'il est de taille raisonnable, il peut s'y fourrer, jetez du linge sale sur lui, comme si on portait un paquet au blanchissage ; c'est maintenant l'époque de la lessive, envoyez-le par deux de vos domestiques à la prairie de Datchet.

MISTRESS FORD. — Il est trop gros pour entrer là-dedans. Que ferai-je ?

Rentre FALSTAFF.

FALSTAFF. — Laissez-moi voir, laissez-moi voir ! Oh ! laissez-moi voir ! J'y entrerai, j'y entrerai : suivez le conseil de votre amie ; j'y entrerai.

MISTRESS PAGE. — Comment, Sir John Falstaff ! C'est comme cela que vos lettres sont sincères, chevalier ?

FALSTAFF. — Je t'aime et je n'aime que toi ; aide-moi à m'évader : laissez-moi me fourrer dans le panier. Jamais je ne pourrai.... (*Il entre dans le panier ; elles le recouvrent de linge sale.*)

MISTRESS PAGE. — Aidez à couvrir votre maître, petit. Mistress Ford, appelez vos gens. Fi, chevalier menteur ! (*Sort Robin.*)

MISTRESS FORD. — Hé John ! Robert ! John !

Entrent les DOMESTIQUES.

Enlevez ce linge promptement : où est la grande perche ? voyez un peu comme vous lambinez ! Apportez ce linge à la blanchisseuse au pré de Datchet : vivement, allez.

Entrent FORD, PAGE, CAIUS *et* MESSIRE HUGH EVANS.

FORD. — Arrivez, je vous en prie ; si mes soupçons sont sans cause, eh bien ! alors amusez-vous de moi, alors faites de moi votre jouet, je le mérite. Qu'y a-t-il, qu'est-ce que vous faites là ? Où portez-vous cela ?

Les domestiques. — A la blanchisseuse, ma foi!

Mistress Ford. — Parbleu, qu'est-ce que cela vous fait qu'ils le portent n'importe où? allez-vous vous mêler des affaires du blanchissage?

Ford. — Blanchissage! plût à Dieu que je pusse me blanchir du nom de cerf. Cerf, cerf, cerf! oui, cerf! je vous le garantis, cerf; et cerf de saison encore, on le verra bien. (*Sortent les domestiques avec le panier.*) Messieurs, j'ai rêvé cette nuit, je vous dirai mon rêve. Voici, voici, voici mes clefs; montez dans mes appartements; cherchez, fouillez, découvrez; je vous garantis que nous ferons sortir le renard de son terrier. Laissez-moi d'abord fermer cette issue-là : maintenant cherchons le terrier.

Page. — Mon bon M. Ford, calmez-vous; vous vous faites à vous-même trop grande injure.

Ford. — Très-bien, M. Page. Montez, Messieurs, vous allez voir tout à l'heure une chasse. Suivez-moi, Messieurs. (*Il sort.*)

Evans. — Voilà une humeur et une jalousie *fraiment* fantastiques.

Caïus. — Palsambleu, ce n'est pas la mode de France; on *n'y être* pas jaloux en France.

Page. — Allons, Messieurs, suivons-le; voyons le résultat de ses recherches. (*Sortent Page, Caïus et Evans.*)

Mistress Page. — L'aventure n'est-elle pas doublement amusante?

Mistress Ford. — Je ne sais lequel il me plaît le plus de voir trompé, mon mari ou Sir John.

Mistress Page. — Dans quelles transes il devait être lorsque votre mari a demandé ce qu'il y avait dans le panier!

Mistress Ford. — J'ai à moitié peur qu'il n'ait besoin d'un blanchissage; le jeter dans l'eau sera lui rendre un service.

Mistress Page. — Qu'il soit pendu, la malhonnête canaille! Je voudrais que tous ceux de son espèce fussent dans la même mauvaise passe.

Mistress Ford. — Je crois que mon mari a eu quelque soupçon particulier de la présence de Falstaff ici; car je ne l'ai jamais vu aussi emporté dans sa jalousie que tout à l'heure.

Mistress Page. — Je vais dresser un piége pour le savoir : nous devons faire encore d'autres farces à Falstaff; car sa vicieuse maladie sera à peine entamée par cette médecine.

Mistress Ford. — Lui envoyons-nous cette sotte carogne de Mistress Quickly pour nous excuser du bain qu'il a dû subir, et lui donner un autre espoir qui nous permette de lui infliger une nouvelle correction?

Mistress Page. — Faisons cela; donnons-lui rendez-vous demain, à huit heures, pour lui offrir réparation.

Rentrent FORD, PAGE, CAIUS *et* Messire HUGH EVANS.

Ford. — Je ne puis le trouver : peut être que le drôle s'est vanté de ce qu'il ne pouvait faire.

Mistress Page. — Entendez-vous ce qu'il dit?

Mistress Ford. — Oui, oui, silence. — Vous me traitez bien, M. Ford, n'est-il pas vrai?

Ford. — Oui, je vous traite bien.

Mistress Ford. — Le ciel vous fasse meilleur que vos pensées!

Ford. — Amen.

Mistress Page. — Vous vous faites à vous-même une très-grande injure, M. Ford.

Ford. — Bon, bon, j'ai la force de la porter.

Evans. — S'il y a quelque *bersonne* dans les chambres, et dans les coffres et dans les placards de cette maison, le ciel me pardonne mes péchés au jour du jugement!

Caïus. — C'est aussi ce que *ze* dis! *là n'y être* personne.

Page. — Fi, fi, M. Ford! n'avez-vous pas de honte? Quel esprit, quel diable vous suggère cette imagination? Je ne voudrais pas avoir une maladie du genre de la vôtre pour toutes les richesses du château de Windsor.

Ford. — C'est mon malheur, M. Page; j'en souffre.

Evans. — Vous souffrez de votre mauvaise *gonscience;* votre femme est une aussi honnête femme que j'en pourrais trouver sur cinq mille et sur cinq cents aussi.

Caïus. — Palsambleu, *ze* vois que c'est une honnête femme.

Ford. — Bien; je vous ai promis un dîner : venez, venez, promenons-nous dans le parc : je vous en prie, pardonnez-moi, je vous ferai connaître plus tard pourquoi j'ai fait cela. Venez, femme; venez, Mistress Page; je vous prie de me pardonner; je vous en prie de tout mon cœur, pardonnez-moi.

Page. — Entrons, Messieurs; mais, je vous le déclare, nous nous moquerons de lui. Je vous invite à déjeuner chez moi demain matin; puis nous irons chasser les oiseaux ensemble; j'ai un faucon excellent pour la battue : est-ce dit?

FORD. — Tout ce que vous voudrez.

EVANS. — Si quelqu'un y va, moi je ferai le deuxième.

CAÏUS. — Et s'il y en a un ou deux, *ze* ferai le *toisième*.

FORD. — Je vous en prie, passez, M. Page.

EVANS. — Je vous en prie, rappelez-vous demain ce drôle pouilleux, notre hôtelier.

CAÏUS. — C'*être* bon; palsambleu, de tout mon cœur.

EVANS. — Un drôle pouilleux avec ses farces et ses moqueries! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison de Page.

Entrent FENTON *et* ANNE PAGE.

FENTON. — Je vois que je ne puis obtenir l'affection de ton père : par conséquent, ne m'adresse plus à lui, ma douce Nana.

ANNE. — Hélas! que faire alors?

FENTON. — Parbleu, agis d'après toi-même. Il m'objecte que je suis d'une trop haute naissance et que je ne cherche pas autre chose qu'à réparer avec son argent ma fortune ébréchée par mes dépenses; il m'oppose encore d'autres fins de non-recevoir, mes fredaines passées, mes sociétés d'étourdis, et il me dit qu'il est absolument impossible que je t'aime autrement que comme une fortune.

ANNE. — Peut-être vous dit-il la vérité.

FENTON. — Non, je le jure sur mon bonheur à venir! Je le confesse, Anne, la fortune de ton père fut en effet le premier motif qui me poussa à te faire la cour; mais en te faisant la cour, j'ai découvert que tu avais une plus grande valeur que des palets d'or à effigies et des sommes scellées dans des sacs, et ce sont maintenant les richesses de ta personne même que j'ambitionne.

ANNE. — Aimable M. Fenton, recherchez néanmoins l'affection de mon père : recherchez-la encore, Monsieur : si l'occasion et les plus humbles prières ne peuvent obtenir cela, eh bien alors.... écoutez ici. (*Ils conversent à part.*)

Entrent SHALLOW, SLENDER *et* MISTRESS QUICKLY.

SHALLOW. — Interrompez leur conversation, Mistress Quickly; mon parent parlera pour lui-même.

SLENDER. — Je vais toucher la mouche ou rater mon coup. Bah! après tout il ne s'agit que d'oser.

SHALLOW. — Ne soyez pas décontenancé.

SLENDER. — Non, elle ne me décontenancera pas; cela ne m'inquiète pas; seulement j'ai peur.

MISTRESS QUICKLY.—Entendez-vous; M. Slender voudrait vous dire un mot.

ANNE. — Je suis à lui. (*A part.*) C'est le choix de mon père. Oh! quel monde de laids et vils défauts n'embellissent pas trois cents livres sterling de rente!

MISTRESS QUICKLY. — Et comment va le bon M. Fenton? Je vous en prie, un mot.

SHALLOW. — Elle s'avance, sus à elle, cousin. O mon garçon, tu avais un père!

SLENDER. — J'avais un père, Mistress Anne; mon oncle peut vous raconter de lui de bons tours. Oncle, je vous en prie, racontez à Mistress Anne, cette farce, comment mon père vola deux oies dans un poulailler, mon bon oncle.

SHALLOW. — Mistress Anne, mon cousin vous aime.

SLENDER. — Oui, cela est vrai; autant que j'aime femme vivante dans le Gloucestershire.

SHALLOW.—Il vous entretiendra dans la condition d'une femme de qualité.

SLENDER. — Oui, cela je le ferai, aussi bien que qui que ce soit, de haute ou de basse volée, au-dessous de la condition de *squire*.

SHALLOW. — Il vous constituera un douaire de cent cinquante livres.

ANNE. — Mon bon M. Shallow, laissez-le faire sa cour lui-même.

SHALLOW. — Parbleu, je vous remercie de ce que vous me demandez, je vous remercie de ce bon débarras Elle vous appelle, cousin : je vais vous laisser.

ANNE. — Maintenant, mon bon M. Slender...

SLENDER. — Maintenant, ma bonne Mistress Anne...

ANNE. — Quelles sont vos volontés?

SLENDER. — Mes volontés! pardi, voilà une jolie plaisanterie! je ne les ai pas encore rédigées mes volontés, j'en remercie le ciel; je ne suis pas si malade, j'en remercie le ciel.

ANNE. — Mes paroles signifient, M. Slender, que me voulez-vous?

SLENDER. — Vraiment pour ce qui est de moi, je vous veux peu de chose ou rien. Votre père et

ivre mes guides en aveugle, et je me suis efforcé d'incessantes lectures de contrôler les descriptions es récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai tou-rs attendu de m'en être rendu un compte exact; fait revivre la nature autour de moi.

lais cette nature elle-même change constamment c les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements inté-irs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux rantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, courants sapent les falaises et reconstruisent les ar-pels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans la surface de la Terre, enfin les peuples changent l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, pect et les conditions premières des continents qui portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes les migrations et les croisements. La mobilité de t ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il t essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouve-nts généraux qui se produisent à la surface du globe; intenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à vers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le s, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve cuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la he et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma . La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'es-ce reflète sur sa molécule presque imperceptible l'uni-rs qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'es-ye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les gitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les vil-ges, les divisions politiques et administratives, ne pren-a qu'une place secondaire dans mon travail ; les atlas, dictionnaires, les documents officiels fournissent sur tte partie de la science géographique tous les rensei-ements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant facile besogne d'intercaler en grand nombre des ta-eaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les mensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je aindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la rtographie et de la statistique pure. En ajoutant à on livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui m permet de m'adresser à eux plein de confiance, e les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfa sante » qui nous porte tous et sur laquelle il sera si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

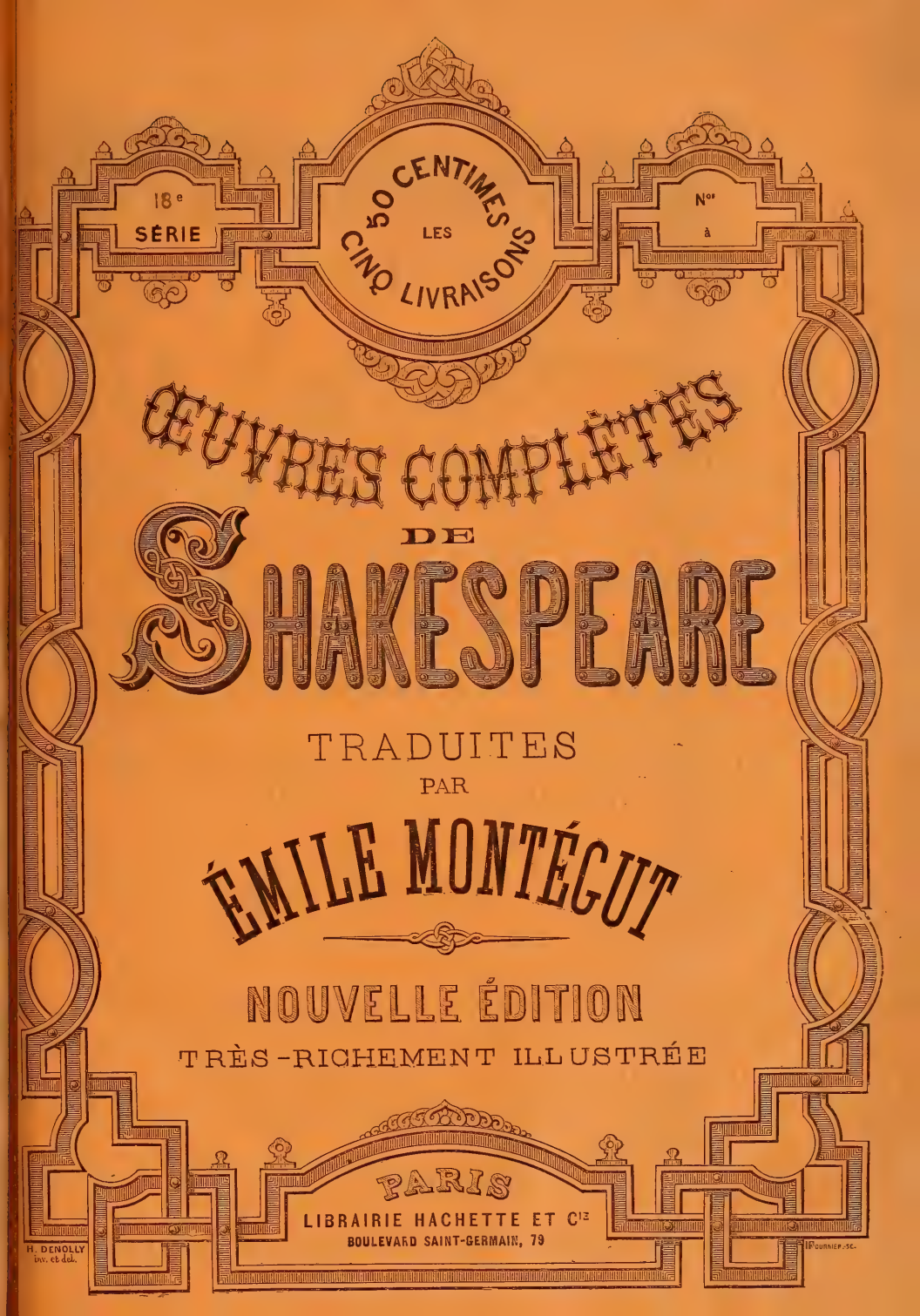
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément l parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sa s'exposer au regret de ne posséder que des volumes d pareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une co verture, et contenant au moins une gravure ou une ca tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes ins rées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine d puis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


18e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY inv. et del.
FOURNIER sc.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent pas t consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseignem du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un des illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-procl nement sous le titre « L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉ MES PETITS ENFANTS » la publication d'un ouvrage écrit tout pour ces jeunes générations qui entreront bientôt possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ouvr Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ces qu

FALSTAFF. Eh bien, M. Brook, vous venez savoir ce qui s'est pas é entre moi et la femme de Ford?
FORD. C'est là en effet ce qui m'amène, Sir John. (Acte III, sc. v)

mon oncle ont fait des arrangements; si ma bonne étoile veut que vous soyez mon lot, soit; sinon, heureux qui vous aura! Ils peuvent vous dire comment vont les choses mieux que je ne le peux : vous n'avez qu'à demander à votre père; le voici qui vient.

Entrent PAGE *et* MISTRESS PAGE.

PAGE. — Eh bien, M. Slender? aimez-le, ma fille Anne. Eh bien, qu'est-ce donc? que fait ici M Fenton? Vous m'injuriez, Monsieur, en fréquentant encore ma maison : je vous ai dit, Monsieur, que j'ai disposé de ma fille.

FENTON. — Voyons, M. Page, ne vous emportez pas.

MISTRESS PAGE. — Mon bon M. Fenton, ne venez pas voir ma fille.

PAGE. — Elle n'est pas un parti pour vous!

FENTON. — Monsieur, voulez-vous m'écouter?

PAGE. — Non, mon bon M. Fenton. Allons, M. Shallow; allons, mon fils Slender; entrons. Connaissant mes dispositions comme vous les connaissez, vous me faites injure, M. Fenton. (*Sortent Page, Shallow et Slender.*)

MISTRESS QUICKLY. — Parlez à Mistress Page.

FENTON. — Bonne Mistress Page, comme j'aime votre fille avec les sentiments les plus loyaux, je suis obligé de soutenir contre tous obstacles, rebuts, manières désobligeantes, le drapeau de mon amour, sans me retirer : accordez-moi votre bonne volonté.

ANNE. — Ma bonne mère, ne me mariez pas à cet imbécile qui est là-bas.

MISTRESS PAGE. — Ce n'est pas mon intention; je vous cherche un meilleur époux.

MISTRESS QUICKLY. — C'est mon maître, M. le docteur.

ANNE. — Hélas! j'aimerais mieux être enterrée vivante ou lapidée à mort avec des navets!

MISTRESS PAGE. — Allons, ne vous faites pas de chagrins. Mon bon M. Fenton, je ne veux être ni votre amie, ni votre ennemie; je sonderai ma fille pour savoir quel degré d'amour elle a pour vous, et je réglerai mes sentiments sur ce que je découvrirai; jusque-là, adieu, Monsieur : il faut absolument qu'elle rentre, son père sera furieux.

FENTON. — Adieu, aimable maîtresse; adieu Nana. (*Sortent Mistress Page et Anne.*)

MISTRESS QUICKLY. — C'est là mon ouvrage : comment, ai-je dit, vous voulez perdre votre fille en la donnant à un sot et à un médecin? Sachez-le, M. Fenton : c'est mon ouvrage.

FENTON. — Je te remercie, et je t'en prie, un soir à la brune, donne cette bague à ma douce Nana. Voici pour tes peines. (*Il sort.*)

MISTRESS QUICKLY. — Le ciel t'envoie bonne fortune! Il a un bon cœur; une femme passerait à travers le feu et l'eau pour un aussi bon cœur. Mais cependant je voudrais que mon maître eût Mistress Anne, ou je voudrais que M. Slender l'eût, ou en bonne vérité je voudrais que M. Fenton l'eût : je ferai mon possible pour tous les trois; car je l'ai promis et je veux être aussi bonne que ma parole; mais je penche particulièrement pour M. Fenton. Bien, il faut que j'aille remplir un autre message de mes deux dames auprès de Sir John Falstaff; quelle bête je suis de tant lambiner! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Une chambre dans l'hôtellerie de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF *et* BARDOLPH.

FALSTAFF. — Hé, Bardolph!

BARDOLPH. — Voilà, Monsieur.

FALSTAFF. — Va-t'en me chercher une pinte de vin des Canaries; mets-y une rôtie. (*Sort Bardolph.*) Ai-je donc vécu jusqu'à présent pour être emporté dans un panier comme le détritus de l'abattoir d'un boucher et jeté dans la Tamise? C'est bon, si je me laisse prendre encore à un tour pareil, je veux bien qu'on m'enlève la cervelle, qu'on la fricasse au beurre et qu'on la donne à un chien comme cadeau du nouvel an. Les drôles m'ont jeté dans la rivière avec aussi peu de remords qu'ils auraient noyé les petits aveugles d'une chienne, quinze à la portée : et vous pouvez juger par mon volume que je dois m'enfoncer avec une manière de pétulance; quand bien même le fonds serait aussi bas que celui de l'enfer, je coulerais jusqu'au bout. Si la rivière n'avait pas été par hasard ensablée et basse, je me noyais; une mort que j'abhorre, car l'eau gonfle un homme et quelle chose aurais-je été, si j'avais été gonflé! j'aurais été une momie montagne.

Rentre BARDOLPH *avec le vin.*

BARDOLPH. — Il y a ici Mistress Quickly qui voudrait vous parler, Monsieur.

FALSTAFF. — Allons, laisse-moi d'abord verser un peu de vin des Canaries sur l'eau de la Tamise; car mon ventre est aussi froid que si j'avais avalé des boules de neige en guise de pilules pour me rafraîchir les reins. Fais-la venir!

BARDOLPH. — Entrez, commère.

Entre MISTRESS QUICKLY.

MISTRESS QUICKLY. — Avec votre permission; je vous demande bien pardon; je souhaite bien le bonjour à Votre Honneur.

FALSTAFF. — Éloigne de moi ces calices : va me préparer un bol de vin sucré, délicatement.

BARDOLPH. — Avec des œufs, Monsieur.

FALSTAFF. — Non, tout pur : je ne veux pas de germes de poulet dans mon breuvage. (*Sort Bardolph.*) Qu'y a-t-il?

MISTRESS QUICKLY. — Pardi, Monsieur, je suis venue trouver Votre Honneur de la part de Mistress Ford.

FALSTAFF. — Mistress Ford veut me pêcher encore! j'ai assez de pêche comme cela : j'ai été jeté dans l'eau de la pêche : j'ai mon ventre plein de l'eau de sa pêche.

MISTRESS QUICKLY. — Hélas, malheur! ce n'a pas été sa faute à la bonne dame : elle est si furieuse contre ses gens; ils se sont trompés de terrain.

FALSTAFF. — Et ainsi ai-je fait moi-même en bâtissant sur les promesses d'une sotte femme.

MISTRESS QUICKLY. — Ah! Monsieur, elle en est si désolée que ça vous arracherait le cœur de voir ça. Son mari va ce matin à une battue aux oiseaux; elle désire que vous veniez encore une fois la voir entre huit et neuf heures; il faut que

je lui apporte votre réponse vivement : elle vous fera réparation, je vous le garantis.

FALSTAFF. — C'est bon, j'irai lui rendre visite : dites-lui cela et engagez-la à réfléchir sur ce qu'est un homme : qu'elle considère la fragilité humaine, et puis qu'elle juge de mon mérite.

MISTRESS QUICKLY. — Je le lui dirai.

FALSTAFF. — Fais cela. Tu dis entre neuf et dix?

MISTRESS QUICKLY. — Huit et neuf, Monsieur.

FALSTAFF. — C'est bien, pars; je ne lui ferai pas défaut.

MISTRESS QUICKLY. — La paix soit avec vous, Monsieur ! (*Elle sort.*)

FALSTAFF. — Je suis étonné de ne pas entendre parler de M. Brook; il m'avait envoyé un mot pour me dire de rester au logis. Je goûte fort son argent. Ah ! le voici qui vient.

Entre FORD.

FORD. — Dieu vous bénisse, Monsieur !

FALSTAFF. — Eh bien, M. Brook, vous venez pour savoir ce qui s'est passé entre moi et la femme de Ford?

FORD. — C'est là en effet ce qui m'amène, Sir John.

FALSTAFF. — M. Brook, je ne vous mentirai pas; j'étais à sa maison à l'heure qu'elle m'avait marquée.

FORD. — Et vous avez été bien traité?

FALSTAFF. — Extrêmement mal, M. Brook.

FORD. — Comment cela, Monsieur? avait-elle changé de détermination?

FALSTAFF. — Non, M. Brook; mais son animal de cornard de mari, qui est dans une perpétuelle alarme de jalousie, M. Brook, est venu me déranger au moment de notre entrevue, lorsque nous nous étions étreint, embrassé, juré notre amour et que nous avions récité le prologue de notre comédie, pour ainsi dire; il traînait à ses talons toute une populace de compagnons provoqués et excités par sa lubie qui venaient fouiller sa maison pour trouver l'amant de sa femme.

FORD. — Comment ! pendant que vous étiez là?

FALSTAFF. — Pendant que j'étais là.

FORD. — Et vous a-t-il cherché sans pouvoir vous trouver?

FALSTAFF. — Vous allez entendre. Le bonheur a voulu qu'une certaine Mistress Page vînt à ce moment : elle a porté la nouvelle de l'arrivée de Ford, et a l'idée qu'elle en a suggérée, idée que la femme de Ford toute égarée a exécutée avec empressement, elles m'ont fait sortir du logis dans un panier de lessive.

FORD. — Un panier de lessive !

FALSTAFF. — Oui, un panier de lessive ! elle m'y ont fourré avec des chemises et des jupons sales, des chaussettes et des bas sales, des serviettes graisseuses, ce qui, M. Brook, faisait le plus nauséabond composé de mauvaises odeurs qui ait jamais offensé les narines.

FORD. — Et combien de temps êtes-vous resté là?

FALSTAFF. — Vous allez entendre, M. Brook, tout ce que j'ai souffert afin d'amener cette femme au mal pour votre bien. Une fois tassé dans le panier, un couple de drôles au service de Ford, ses domestiques, furent appelés par leur maîtresse, afin de m'apporter au pré de Datchet sous le nom de linge sale : ils me prirent sur leurs épaules; à la porte ils rencontrèrent leur jaloux coquin de maître qui leur demanda une ou deux fois ce qu'ils avaient dans leur panier; je tremblais de peur que le lunatique coquin n'eût l'idée de fouiller le panier, mais la destinée ayant l'idée qu'il serait cocu, retint sa main. Bon, il entre pour faire sa recherche; et moi je pars avec le linge sale. Mais remarquez la suite, M. Brook : je souffris les angoisses de trois morts différentes; d'abord une intolérable frayeur d'être découvert par un vieux jaloux de bélier; ensuite la souffrance d'être ramené, comme une lame flexible de Bilbao à la circonférence d'un baril, la poignée contre la pointe, les talons contre la tête; enfin d'être enfermé comme une matière soumise à une distillation à haute température entre des linges puants qui fermentaient dans leur propre graisse : pensez à cela, un homme de mon espèce, pensez à cela; moi qui suis sensible à la chaleur comme le beurre, un homme qui est en dissolution et dégel perpétuels; ça été un miracle d'échapper à la suffocation. Et au plus fort de ce bain de sueur, lorsque j'étais plus qu'à moitié cuit dans ma graisse, comme un plat hollandais, être jeté dans la Tamise, et tout brûlant être refroidi dans cette eau comme un fer à cheval; pensez à cela, brûlant à siffler au contact de l'eau, pensez à cela, M. Brook.

FORD. — Bien sérieusement, Monsieur, je suis désolé que vous ayez souffert tout cela pour me rendre service. Ma requête est alors inutile; vous ne tenterez plus aucune entreprise sur elle?

FALSTAFF. — M. Brook, je serai jeté dans l'Et-

na, comme je l'ai été dans la Tamise, plutôt que de renoncer ainsi à elle Son mari se rend ce matin à une battue aux oiseaux : j'ai reçu d'elle un autre message pour un nouveau rendez-vous; l'heure est entre huit et neuf, M. Brook.

Ford. — Il est déjà huit heures passées, Monsieur.

Falstaff. — Est-ce possible? en ce cas il faut que je me prépare pour mon rendez-vous. Venez me voir quand vous en aurez le loisir et vous saurez comment j'ai réussi; la conclusion qui couronnera cette histoire, c'est que vous jouirez d'elle : adieu. Vous l'aurez, M. Brook; M. Brook, vous cocufierez Ford. (*Il sort.*)

Ford. — Hum! ha! est-ce une vision? est-ce un rêve? est-ce que je dors? M. Ford, réveillez-vous; réveillez-vous, M. Ford; il y a un trou de fait à votre meilleur habit, M. Ford. Voilà ce que c'est que d'être marié! voilà ce que c'est que d'avoir du linge et des paniers de lessive! C'est bon, je proclamerai moi-même ce que je suis : je vais surprendre maintenant le libertin; il est à ma maison, il ne peut m'échapper, il est impossible qu'il m'échappe; il ne peut pas se fourrer dans une bourse d'un sou, ni dans une poivrière : mais de crainte que le diable qui le conduit ne l'assiste aussi, je chercherai dans des endroits impossibles. Quoique je ne puisse éviter d'être ce que je suis, cependant je ne me laisserai pas abattre parce que je suis ce que je ne voudrais pas être : si j'ai des cornes pour me rendre fou, eh bien! je justifierai le proverbe; je serai fou cornu. (*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rue de Windsor.

Entrent Mistress PAGE, Mistress QUICKLY *et* WILLIAM PAGE.

Mistress Page. — Croyez-vous qu'il soit déjà chez M. Ford?

Mistress Quickly. — A coup sûr il y est maintenant, ou il y sera tout à l'heure; mais il est, je vous en réponds, furieusement en colère d'avoir été jeté dans l'eau. Mistress Ford désire que vous alliez la rejoindre immédiatement.

Mistress Page. — Je vais aller la trouver sur-le-champ : je veux seulement conduire mon jeune homme que voilà à l'école. Mais voici son maître qui vient; c'est un jour de congé, je vois ça.

Entre Messire HUGH EVANS.

Mistress Page. — Eh bien, Messire Hugh, il n'y a pas classe aujourd'hui?

Evans. — Non, M. Slender a donné aux enfants permission de jouer.

Mistress Quickly. — Béni soit son bon cœur!

Mistress Page. — Messire Hugh, mon mari dit que mon fils ne fait absolument aucun progrès dans ses études. Je vous en prie, interrogez-le un peu sur son rudiment.

Evans. — Venez ici, William; tenez votre tête droite; avancez.

Mistress Page. — Venez ici, gamin; tenez votre tête droite; répondez à votre maître; n'ayez donc pas peur.

Evans. — William, combien y a-t-il de nombres dans les noms?

William. — Deux.

Mistress Quickly. — Vraiment j'aurais cru qu'il y avait un nombre de plus, puisqu'on dit comme ça : « Noms impairs. »

Evans. — Paix à vos babillages. Comment se dit beau, William?

William. — *Pulcher.*

Mistress Quickly. — Des *poules-chèvres!* Il y a des choses plus belles que des poules qui sont chèvres, pour sûr.

Evans. — Vous êtes la simplicité même, commère; la paix, je vous prie. Que veut dire *lapis*, William?

MISTRESS PAGE. Comment va ma chérie? qui avez-vous au logis outre vous-même?
MISTRESS FORD. Mais personne, si ce n'est mes gens.
MISTRESS PAGE. Vraiment.
MISTRESS FORD. Non, bien sûr. (*A part*) Parlez plns haut.
(Acte IV, sc. II.)

WILLIAM. — Une pierre.

EVANS. — Et comment s'appelle une pierre, William?

WILLIAM. — Un caillou.

EVANS. — Non, ça s'appelle *lapis;* je vous en prie, retenez cela dans votre *tzervelle*.

WILLIAM. — *Lapis*.

EVANS. — Voilà un bon petit William. Qu'est ce qui prête les articles, William?

WILLIAM. — Les articles sont empruntés du pronom et se déclinent ainsi : *Singulariter*, *nominativo*, *hic*, *hæc*, *hoc*.

EVANS. — *Nominativo*, *hig*, *hag*, *hog;* faites bien attention, je vous prie; *genitivo*, *hujus*. Bon, quel est le cas accusatif?

WILLIAM. — *Accusativo*, *hinc*.

EVANS. — Rappelez-vous bien, mon enfant, je vous en prie : *accusativo*, *hing*, *hang*, *hog*.

MISTRESS QUICKLY. — *Onguent!* c'est du latin d'apothicaire, je vous le garantis.

EVANS. — Laissez là vos babillages, bonne femme. Quel est le cas *focatif*, William?

WILLIAM. — *O*, *vocativo*, *O*.

EVANS. — Rappelez-vous bien, William; le *focatif* se dit *caret*.

MISTRESS QUICKLY. — La carotte est un bon légume.

EVANS. — Taisez-vous, commère.

MISTRESS PAGE. — Paix.

EVANS. — Quel est le cas génitif pluriel, William?

WILLIAM. — Le cas génitif?

EVANS. — Oui.

WILLIAM. — Génitif, *horum*, *harum*, *horum*.

MISTRESS QUICKLY. — Vengeance sur le *cas de Jenny!* fi d'elle! ne la nommez pas, enfant, si elle aime les hommes.

EVANS. — Fi donc, bonne femme!

MISTRESS QUICKLY. — Vous faites mal d'apprendre à l'enfant de pareils mots; il lui apprend ce que c'est que *clic et clac*, ce qu'ils apprendront assez vite tout seuls; et venir parler de celles qui aiment les hommes. fi de vous!

EVANS. — Commère, es-tu lunatique? n'as-tu donc aucune intelligence des cas et des nombres des genres? tu es une aussi sotte chrétienne qu'on puisse désirer en voir une.

MISTRESS PAGE. — Je t'en prie, garde le silence.

EVANS. — Maintenant, William, dites-moi quelques-unes des déclinaisons des pronoms.

WILLIAM. — Ma foi, j'ai oublié.

EVANS. — C'est *ki*, *ka*, *cod;* si vous oubliez vos *ki*, vos *ka*, vos *cod*, vous serez déculotté. Allez-vous-en et amusez-vous. Allez.

MISTRESS PAGE. — Il en sait plus long que je ne croyais.

EVANS. — Il a une très-facile mémoire. Adieu, Mistress Page.

MISTRESS PAGE. — Adieu, mon bon Messire Hugh. (*Sort Messire Hugh Evans.*) Allez-vous-en à la maison, gamin. Marchons, nous nous retardons trop. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de Ford.

Entrent FALSTAFF *et* MISTRESS FORD.

FALSTAFF. — Mistress Ford, votre chagrin a dévoré ma mésaventure : je vois que votre amour est plein de soumission, et je vous promets que ma reconnaissance ne restera pas en arrière de lui de l'épaisseur d'un cheveu, non-seulement, Mistress Ford, dans le simple office de l'amour, mais dans tout ce qui est accoutrement, compliment et cérémonie de l'amour. Mais êtes-vous sûre de votre mari, aujourd'hui?

MISTRESS FORD. — Il est allé faire une battue aux oiseaux, mon doux Sir John.

MISTRESS PAGE, *du dehors*. — Hé, holà, ma commère Ford! hé, holà!

MISTRESS FORD. — Entrez dans le cabinet, Sir John. (*Sort Falstaff.*)

Entre MISTRESS PAGE

MISTRESS PAGE. — Comment va ma chérie? qui avez-vous au logis outre vous-même?

MISTRESS FORD. — Mais personne, si ce n'est mes gens.

MISTRESS PAGE. — Vraiment.

MISTRESS FORD — Non, bien sûr. (*A part.*) Parlez plus haut.

MISTRESS PAGE. — Vraiment je suis heureuse que vous n'ayez personne ici.

MISTRESS FORD. — Pourquoi?

MISTRESS PAGE. — Parbleu, commère, votre mari est encore dans ses vieilles lunes; il est là-bas avec mon mari, et dans un état.... Il faut entendre comme il se raille de toute la partie mariée de l'humanité, comme il maudit toutes les filles d'Ève de n'importe quelle couleur, comme il se donne des tapes sur le front, en criant : perce

donc, perce donc! Vraiment toutes les folies que j'ai eu occasion de voir jusqu'à présent n'étaient que soumission, politesse et patience, comparées à la maladie qui le travaille maintenant : je suis heureuse que le gros chevalier ne soit pas ici.

MISTRESS FORD. — Comment, est-ce qu'il parle de lui?

MISTRESS PAGE. — Il ne parle de personne que de lui, et il jure que la dernière fois qu'il l'a cherché, il a été emporté dans un panier : il assure à mon mari qu'il est ici maintenant, et il les a dérangés de leur divertissement, lui et les autres personnes de sa société pour tenter une nouvelle vérification de ses soupçons : mais je suis heureuse que le chevalier ne soit pas ici; maintenant il verra l'étendue de sa sottise.

MISTRESS FORD. — A quelle distance est-il, Mistress Page?

MISTRESS PAGE — Tout près, au bout de la rue; il sera ici tout à l'heure.

MISTRESS FORD. — Je suis perdue! le chevalier est ici.

MISTRESS PAGE. — Eh bien! alors vous êtes entièrement déshonorée et lui est un homme mort Quelle femme êtes-vous! Faites-le partir; faites-le partir : mieux vaut la honte que le meurtre.

MISTRESS FORD. — Par quel chemin doit-il partir? Comment dois-je m'y prendre pour le sauver? Le placerai-je encore une fois dans le panier?

Rentre FALSTAFF.

FALSTAFF. — Non, je ne veux plus entrer dans le panier : ne puis-je sortir avant qu'il n'arrive?

MISTRESS PAGE. — Hélas! trois des frères de M. Ford gardent la porte avec des pistolets pour que personne ne sorte; autrement vous auriez pu vous évader avant qu'il n'arrivât. Mais que faites-vous ici?

FALSTAFF. — Que ferai-je? je vais me glisser dans la cheminée.

MISTRESS FORD. — Ils ont toujours l'habitude d'y décharger leurs fusils de chasse; fourrez-vous dans le four.

FALSTAFF. — Où se trouve-t-il?

MISTRESS FORD. — Il y regardera, sur ma parole. Il n'y a pas un placard, un coffre, un bahut, une malle, une cave, une voûte, dont il n'ait un catalogue pour aider sa mémoire et il les passe en revue sa note à la main : il n'y a pas moyen de vous cacher dans la maison.

FALSTAFF. — Alors, je dois sortir.

MISTRESS PAGE. — Si vous sortez sous votre figure naturelle, vous êtes mort, Sir John. A moins que vous ne sortiez déguisé...

MISTRESS FORD. — Comment pourrions-nous le déguiser?

MISTRESS PAGE. — Hélas de ma vie! je n'en sais rien. Il n'y a pas de robe de femme assez large pour lui; autrement, il aurait pu mettre un chapeau, un loup, un mouchoir, et s'évader ainsi.

FALSTAFF. — Bons cœurs, inventez quelque chose : n'importe quelle extrémité plutôt qu'un malheur.

MISTRESS FORD. — La tante de ma fille de chambre, la grosse femme de Brentford a une robe en haut.

MISTRESS PAGE. — Sur ma parole, cela fera son affaire; elle est aussi grosse que lui : et il y a aussi son chapeau à franges et son loup. Courez vite en haut, Sir John.

MISTRESS FORD. — Allez, allez, mon doux Sir John : Mistress Page et moi nous allons chercher un linge pour votre tête.

MISTRESS PAGE. — Vite, vite! nous montons vous habiller tout de suite : mettez la robe en attendant. (*Sort Falstaff.*)

MISTRESS FORD. — Je voudrais que mon mari le rencontrât sous cet accoutrement : il ne peut pas souffrir la vieille femme de Brentford; il jure qu'elle est sorcière; il lui a défendu ma maison et a menacé de la battre.

MISTRESS PAGE. — Que le ciel le dirige sous la canne de ton mari, et qu'après cela le diable dirige la canne!

MISTRESS FORD. — Mais est-ce que mon mari vient?

MISTRESS PAGE. — Oui, très-sérieusement, il vient; et il parle aussi du panier; il faut qu'il en ait eu vent de quelque manière.

MISTRESS FORD. — Nous allons tâcher de le savoir; je vais donner ordre à mes gens d'emporter le panier et de s'arranger pour rencontrer mon mari à la porte, comme cela est arrivé la dernière fois.

MISTRESS PAGE. — Oui, mais il va être ici tout à l'heure; habillons-le vite comme la sorcière de Brentford.

MISTRESS FORD. — Je vais d'abord instruire mes gens de ce qu'ils doivent faire avec le panier. Montez; je vais lui porter un linge à l'instant. (*Elle sort.*)

Mistress Page. — Pendu soit-il, le déshonnête laquais! nous ne pouvons assez le maltraiter. Par l'action que nous allons faire, nous laisserons la preuve que des femmes mariées peuvent être joyeuses et cependant honnêtes; nous qui plaisantons et rions souvent, nous ne faisons rien de mal. C'est un vieux proverbe bien vrai : « Ce sont les cochons paisibles qui mangent toutes les saletés. » (*Elle sort.*)

Rentre Mistress FORD *avec deux* domestiques.

Mistress Ford. — Allons, Messieurs, prenez encore une fois le panier sur vos épaules : votre maître est presque à la porte; s'il vous ordonne de le poser, obéissez-lui : vivement, dépêchons. (*Elle sort.*)

Premier domestique. — Allons, allons, enlevez-le.

Second domestique. — Prions le ciel qu'il ne soit pas encore rempli du chevalier.

Premier domestique. — J'espère que non; j'aimerais autant porter un égal poids de plomb.

Entrent FORD, PAGE, SHALLOW, CAIUS *et* Messire HUGH EVANS.

Ford. — Oui, mais si la chose se trouve vraie, M. Page, avez-vous un moyen de me *décocufier?* Posez ce panier, manants! que quelqu'un appelle ma femme. Un jeune homme dans un panier! Canailles de maquereaux que vous êtes! J'ai contre moi une bande, une clique, une meute, une ligue; mais le diable en aura la honte. Hé femme, dis-je! arrivez, arrivez donc! regardez l'honnête linge que vous envoyez au blanchissage!

Page. — Parbleu, cela passe la permission, M. Ford! vous ne pouvez rester en liberté plus longtemps; il faut qu'on vous attache.

Evans. — Parbleu, c'est d'un lunatique! c'est aussi fou qu'un chien fou!

Shallow. — Vraiment, M. Ford, ce n'est pas bien; vraiment.

Ford. — C'est aussi mon opinion, Monsieur

Rentre Mistress FORD.

Ford.—Venez ici, Mistress Ford, Mistress Ford, l'honnête femme, l'épouse pudique, la créature vertueuse qui a pour mari un sot jaloux! je vous soupçonne sans motif, Madame, n'est-ce pas?

Mistress Ford. — Le ciel m'est témoin que vous me soupçonnez sans motif, si vous me soupçonnez de quelque acte malhonnête.

Ford. — Bien dit, front d'airain; soutenez cela ferme. — Sortez de là-dedans, maraud! (*Il jette les linges hors du panier.*)

Page. — Voilà qui passe la permission!

Mistress Ford. — N'avez-vous pas de honte? laissez les linges où ils sont.

Ford. — Je vais vous démasquer tout à l'heure.

Evans. — Cela est déraisonnable! Voulez-vous prendre au collet le linge de votre femme? Venez donc.

Ford. — Videz le panier, vous dis-je.

Mistress Ford. — Pourquoi, mon mari, pourquoi?

Ford. — M. Page, aussi vrai que je suis un homme, il y a eu quelqu'un qu'on a fait sortir hier de ma maison dans ce panier : pourquoi ce quelqu'un n'y serait-il pas encore? Je suis sûr qu'il est dans ma maison : mes informations sont exactes, ma jalousie est raisonnable : sortez-moi tout le linge.

Mistress Ford. —Si vous y trouvez un homme, il mourra de la mort d'une puce.

Page. — Il n'y a personne.

Shallow. — Par ma fidélité, ce n'est pas bien, M. Ford : cela vous fait grand tort.

Evans. — M. Ford, il vous faut prier et non pas suivre les imaginations de votre cœur. C'est là *des* jalousies.

Ford. — Bon, celui que je cherche n'est pas là.

Page. — Non, et il n'est nulle part si ce n'est dans votre cervelle.

Ford. — Aidez-moi à fouiller ma maison pour cette fois : si je ne trouve pas ce que je cherche, ne montrez aucune indulgence pour mon acharnement; que je sois à jamais l'objet de vos plaisanteries après boire, et qu'on dise de moi : « Jaloux comme Ford qui fouillait une coquille de noix creuse pour y trouver l'amant de sa femme. » Faites-moi ce plaisir encore une fois; cherchez avec moi encore une fois.

Mistress Ford. — Holà, hé, Mistress Page! descendez ainsi que la vieille femme; mon mari veut entrer dans la chambre.

Ford. — La vieille femme! qu'est-ce que c'est que cette vieille femme?

Mistress Ford. — Parbleu, c'est la femme de Brentford, la tante de ma femme de chambre.

Ford. — Une sorcière, une coquine, une vieille coquine voleuse! est-ce que je ne lui ai

FALSTAFF. Eh bien! de la part de qui venez-vous?
MISTRESS QUICKLY. De la part des deux personnes, ma foi.
FALSTAFF. Que le diable enlève l'une des personnes, et sa femme l'autre. (Acte IV, sc. v.)

pas interdit ma maison? elle porte des messages, n'est-ce pas? Nous sommes de simples gens, nous; nous ne savons pas tout ce qui peut se passer sous le couvert de ce métier de diseuse de bonne aventure. Elle opère par des charmes, des sorts, des figures et autres jongleries qui sont en dehors de notre élément : nous n'y connaissons rien. Descendez, devineresse, sorcière; descendez, dis-je!

MISTRESS FORD. — Voyons, mon aimable mari... Mes bons Messieurs, empêchez-le de battre la vieille femme.

Rentre FALSTAFF *sous des habits de femme, conduit par* MISTRESS PAGE.

MISTRESS PAGE. — Venez, mère Prat; venez, donnez-moi votre main.

FORD. — Je m'en vais la *pratiquer*. (*Il le bat.*) Loin de ma maison, sorcière, guenille, coquine, putois, rogneuse! dehors! dehors! Je m'en vais vous en donner des conjurations! je m'en vais vous en dire des bonnes aventures (*Sort Falstaff.*)

MISTRESS PAGE. — N'avez-vous pas de honte? je crois que vous avez tué la pauvre femme.

MISTRESS FORD. — Et il la tuera certainement. Voilà qui vous fait grand honneur.

FORD. — Pendue soit-elle, la sorcière!

EVANS. — Je crois que la femme est peut-être bien une sorcière : je n'aime pas quand une femme a une grande *parbe* : j'ai aperçu une grande *parbe* sous son loup.

FORD. — Voulez-vous me suivre, Messieurs? je vous en conjure, suivez-moi; voyez seulement le résultat de ma jalousie : si j'aboie ainsi sur une piste absente, ne vous fiez plus à moi quand je tomberai à l'arrêt.

PAGE. — Obéissons encore un peu à son humeur : venez, Messieurs. (*Sortent Ford, Page, Shallow, Caïus et Evans.*)

MISTRESS PAGE — Sur ma foi, il l'a très-pitoyablement arrangé.

MISTRESS FORD. — Non, par la messe, il n'a pas fait cela; il l'a au contraire impitoyablement arrangé, me semble-t-il.

MISTRESS PAGE. — Je ferai bénir ce bâton et je le ferai pendre au-dessus de l'autel; il a rendu un service méritoire.

MISTRESS FORD. — Quelle est votre opinion? pouvons-nous, sur le privilége de notre sexe et le témoignagne de nos bonnes consciences, continuer à le poursuivre de nos vengeances?

MISTRESS PAGE. — Je crois bien que nous avons exorcisé en lui son esprit de libertinage : à moins que le diable ne l'ait en pleine propriété avec droits d'amende et de recouvrement, je crois bien qu'il ne songera plus à nous entreprendre pour le mauvais motif.

MISTRESS FORD. — Informerons-nous nos maris de la manière dont nous l'avons servi?

MISTRESS PAGE. — A coup sûr, ne fût-ce que pour donner un camouflet aux lubies de votre mari. S'ils trouvent dans leur ressentiment que ce pauvre libertin de gros chevalier doit être encore mystifié, nous deux nous serons encore les ministres de leur vengeance.

MISTRESS FORD. — Je vous garantis qu'ils voudront lui faire honte publiquement : il me semble que la farce n'aurait pas de conclusion, si on ne lui faisait pas honte publiquement.

MISTRESS PAGE. — Allons, à la forge, en ce cas; battons le fer, et ne le laissons pas refroidir. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

Une chambre dans l'hôtel de la Jarretière.

Entrent L'HOTELIER *et* BARDOLPH.

BARDOLPH. — Monsieur, les Allemands désirent avoir trois de vos chevaux : le duc en personne sera demain à la cour, et ils vont à sa rencontre.

L'HÔTELIER. — Quel peut être ce duc qui vient si secrètement? je n'ai pas entendu dire qu'il en vînt à la cour. Faites-moi parler à ces Messieurs; ils parlent anglais?

BARDOLPH. — Oui, Monsieur; je vais vous les faire venir.

L'HÔTELIER. — Ils auront mes chevaux, mais ils les payeront; je vais leur allonger la sauce. Ils ont eu ma maison toute une semaine à leur disposition; j'ai renvoyé pour eux mes autres voyageurs : il faut qu'ils m'indemnisent; je vais leur allonger la sauce. Marchons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison de Ford.

Entrent PAGE, FORD, MISTRESS FORD, MISTRESS PAGE *et* MESSIRE HUGH EVANS.

EVANS. — C'est un des meilleurs actes de *prudence* féminine que j'aie jamais vu.

PAGE. — Et il vous a envoyé à toutes deux ces lettres en même temps?

MISTRESS PAGE. — Dans l'espace d'un quart d'heure.

FORD. — Pardonne-moi, femme. Désormais fais ce que tu voudras; je soupçonnerai plutôt le soleil d'être froid que toi d'être légère : maintenant celui qui était récemment un hérétique envers ton honneur croit en lui aussi fermement qu'à la foi.

PAGE. — C'est bien, c'est bien, assez; ne soyez pas extrême dans la soumission, comme vous l'avez été dans l'offense. Mais poursuivons notre complot : que nos femmes, pour nous donner un divertissement public, assignent une fois encore à ce vieux gros chevalier un rendez-vous où nous puissions le surprendre et le bafouer.

FORD. — Il n'y a pas de meilleur moyen que celui dont elles parlent.

PAGE. — Comment! lui envoyer dire qu'elles iront le trouver dans le parc à minuit? fi, fi! il ne viendra jamais.

EVANS. — Vous dites qu'il a été jeté dans la rivière, et qu'il a été outrageusement *pattu* sous un costume de vieille femme : il me semble qu'il doit être *rembli* de terreurs : il me semble que sa chair est punie et qu'il n'aura pas envie de recommencer.

PAGE. — C'est aussi ce que je pense.

MISTRESS FORD. — Inventez seulement le traitement que vous lui ferez subir lorsqu'il viendra, et laissez-nous à toutes les deux le soin de l'y attirer.

Mistress Page. — Il court un vieux conte, d'après lequel Herne le chasseur, autrefois garde, ici, dans la forêt de Windsor, pendant tout l'hiver, à l'heure paisible de minuit, court tout autour d'un chêne, avec de grandes cornes rugueuses de cerf : là il sèche les arbres, ensorcèle les bestiaux, fait changer en sang le lait des vaches, et secoue une chaîne de la manière la plus hideuse et la plus effrayante. Vous avez entendu parler de cet esprit et vous savez que les anciens ignorants et superstitieux ont accepté et transmis à notre âge comme une vérité, ce conte de Herne le chasseur.

Page. — Certes, et il ne manque pas encore de gens qui craignent de passer, lorsqu'il est pleine nuit, près de ce chêne de Herne. Mais qu'est-ce qu'on peut faire de cela ?

Mistress Ford. — Pardi, voici notre plan ; Falstaff viendra à notre rendez-vous, sous le chêne, déguisé comme Herne, avec de grandes cornes sur la tête.

Page. — Bon. Il n'est pas douteux qu'il ne vienne, et sous ce déguisement ; mais lorsque vous l'aurez amené là, que ferons-nous de lui ? quel est votre plan?

Mistress Page. — Nous avons réfléchi aussi là-dessus, et voici notre plan. Nous habillerons Nana Page, ma fille, mon petit garçon et trois ou quatre autres de leur taille sous la forme de lutins, de farfadets et de fées vertes et blanches, avec des lampions allumés sur leurs têtes et des sonnettes dans leurs mains. Lorsque Falstaff, elle et moi, nous serons réunis, ils sortiront tout à coup d'un des fossés des scieurs de long, en chantant quelque chanson baroque ; en les voyant, nous fuirons nous deux avec une grande terreur. Tous alors enfermeront dans un cercle le sale chevalier, le pinceront à la manière des fées, et lui demanderont pourquoi, à cette heure des ébats des esprits, il ose se montrer sous une forme si profane dans leurs sentiers sacrés.

Mistress Ford. — Et que les fausses fées le pincent solidement et le brûlent avec leurs lampions jusqu'à ce qu'il vous dise la vérité.

Mistress Page. — Une fois la vérité connue, nous nous présenterons tous sous nos formes naturelles ; nous décornerons le revenant, et nous le reconduirons avec des huées jusqu'à Windsor.

Ford. — Il faudra bien faire la leçon aux enfants, ou ils ne joueront jamais leurs rôles.

Evans. — J'enseignerai aux enfants comment ils doivent s'y *brendre :* et je veux être aussi un des paillasses, pour *brûler* le chevalier avec mon lampion.

Ford. — Ce sera excellent. Je vais aller leur acheter des masques de sorciers.

Mistress Page. — Ma Nana sera la reine de toutes les fées, élégamment habillée dans une robe blanche.

Page. — Je vais aller acheter cette robe de soie (*à part*) et M. Slender l'enlèvera dans ce costume et l'épousera à Eton. — Allez, envoyez auprès de Falstaff tout de suite.

Ford. — J'irai encore une fois le trouver sous le nom de Brook : il me dira tout ce qu'il se propose de faire : à coup sûr, il viendra.

Mistress Page. — N'ayez aucune crainte à cet égard ; allez, achetez-nous les costumes et les colifichets pour nos fées.

Evans. — Allons nous occuper de cela : c'est un admirable plaisir et *de* très-honnêtes farces. (*Sortent Page, Ford et Evans.*)

Mistress Page. — Allez, Mistress Ford, envoyez la Quickly à Sir John, pour connaître ses dispositions. (*Sort Mistress Ford.*) Je vais aller trouver le docteur ; lui, et lui seul a mon agrément pour épouser Nana Page. Ce Slender, quoique riche en terres, est un idiot, et c'est celui que mon mari préfère à tous les autres. Le docteur a la bourse bien garnie, et ses amis sont puissants en cour ; lui, et lui seul l'aura, quand bien même vingt mille qui vaudraient mieux viendraient la demander. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Une chambre dans l'hôtel de la Jarretière.

Entrent L'HOTELIER *et* SIMPLE.

L'hotelier. — Qu'est-ce que tu demandes, rustre ? Que veux-tu, épaisse brute ? Parle, *aboule*, discours ; sois bref, court, vif, net.

Simple. — Parbleu, Monsieur, je viens parler à Sir John Falstaff de la part de M. Slender.

L'hotelier. — Voici sa chambre, sa maison, son château, son lit de parade et son lit de camp : la pièce est ornée fraîchement et nouvellement de peintures représentant l'histoire de l'enfant prodigue : va frapper et appelle-le ; il te parlera comme un *antropophagien*. Frappe, te dis-je.

SIMPLE. — Il y a une grosse femme, une vieille femme, qui est entrée dans sa chambre : je prendrai la permission d'attendre qu'elle soit descendue : je suis venu pour lui parler, à elle, en vérité.

L'HOTELIER. — Ah ! une grosse femme ! Le chevalier peut être volé ; je vais appeler. Sacripant de chevalier ! Sacripant de Sir John ! parle du fond de tes poumons militaires : es-tu là ? c'est ton hôte, ton Ephésien qui t'appelle.

FALSTAFF, *d'en haut*. — Qu'y a-t-il, mon hôte ?

L'HOTELIER. — Il y a un Tartare Bohémien qui attend que ta grosse femme descende. Fais-la descendre, Sacripant, fais-la descendre : mes chambres sont honorables. Fi ! des tête à tête ? fi !

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF. — Il y avait tout à l'heure une grosse femme avec moi, mon hôte, mais elle est partie.

SIMPLE. — Je vous prie, Monsieur, est-ce que ce n'était pas la sage-femme de Brentford ?

FALSTAFF. — C'était elle, coquillage de moule ; que lui voulez-vous ?

SIMPLE. — Mon maître, Monsieur, M. Slender la voyant passer dans la rue, a fait courir après elle, pour savoir, Monsieur, si un certain Nym, Monsieur, qui l'a filouté d'une chaîne, avait ou non la chaîne.

FALSTAFF. — J'ai parlé de cela avec la vieille femme.

SIMPLE. — Et que dit-elle, Monsieur, je vous prie ?

FALSTAFF. — Parbleu, elle dit que le même homme qui a filouté M. Slender de sa chaîne est celui-là même qui la lui a volée.

SIMPLE. — J'aurais voulu pouvoir parler à la femme elle-même ; j'avais d'autres choses à lui dire aussi de sa part.

FALSTAFF. — Quelles sont-elles ? faites-nous les connaître.

L'HOTELIER. — Oui, allons ; vite.

SIMPLE. — Je ne puis pas les *évoiler*, Monsieur.

L'HOTELIER. — *Évoile*-les ou tu meurs.

SIMPLE. — Eh bien, Monsieur, ce n'était rien que des choses sur Mistress Anne Page ; il s'agissait de savoir si mon maître aurait la chance de l'obtenir ou non.

FALSTAFF. — C'est là, c'est là sa chance.

SIMPLE. — Quoi, Monsieur ?

FALSTAFF. — De l'obtenir ou de ne pas l'obtenir. Va, répète que la commère m'a dit cela.

SIMPLE. — Oserai-je lui dire cela, Monsieur ?

FALSTAFF. — Oui, Messire rustre ; qui peut mieux l'oser que vous ?

SIMPLE. — Je remercie Votre Honneur : je vais rendre mon maître bien joyeux avec ces nouvelles. (*Il sort.*)

L'HOTELIER. — Tu es un savant, tu es un savant, Sir John. Est-ce qu'il y avait une sage-femme avec toi ?

FALSTAFF. — Oui, mon hôte, il y en avait une ; une sage-femme qui m'a donné plus d'esprit que je n'en avais acquis dans toute ma vie, et je n'ai rien payé cependant pour cela, mais c'est moi qu'on a payé pour ce qu'on m'a appris.

Entre BARDOLPH.

BARDOLPH. — Hélas, Monsieur ! filouterie, pure filouterie !

L'HOTELIER. — Où sont mes chevaux ? donne-m'en de bonnes nouvelles, *varletto*.

BARDOLPH. — Courez après les filous ; car aussitôt que j'ai eu dépassé Eton, comme j'étais à cheval en croupe, derrière l'un d'eux, ils m'ont jeté dans une mare de boue ; puis ils ont piqué de l'éperon et se sont sauvés comme trois diables allemands, trois docteurs Faustus.

L'HOTELIER. — Ils sont allés tout simplement à la rencontre du duc, coquin : ne dis pas qu'ils se sont enfuis ; les Allemands sont d'honnêtes gens.

Entre MESSIRE HUGH EVANS.

EVANS. — Où est mon hôte ?

L'HOTELIER. — Qu'y a-t-il, Messire ?

EVANS. — Ayez l'œil sur vos voyageurs : il est arrivé dans la ville un de mes amis qui me dit qu'il y a trois cousins *Germains* qui ont filouté tous les hôteliers de Reading, de Maidenhead, de Colebrook, de leurs chevaux et de leur argent. Je vous le dis par amitié, voyez-vous : vous êtes avisé, et plein de ruses et de bonnes plaisanteries, et il n'est pas convenable que vous soyez filouté. Portez-vous bien. (*Il sort.*)

Entre le DOCTEUR CAIUS.

CAÏUS. — *Vou* est mon hôte de *la Jarretière ?*

L'HOTELIER. — Ici, M. le docteur, plein de perplexité et dans un dilemme embarrassant.

CAÏUS. — *Ze* ne puis vous dire ce qui en est : mais on me dit que vous faites de grands préparatifs pour un duc *de* Allemagne ; sur ma *paole*, on ne

ÉVANS. Allons, voyons si ce bois prendra feu. (*Ils le brûlent avec leurs flambeaux.*)
FALSTAFF Oh! oh! oh! (Acte V, sc. v.)

connaît pas de duc qui doive venir à la cour : je vous le dis par bonne amitié : Adieu (*Il sort.*)

L'HOTELIER. — Haro ! Cours, scélérat ! Assiste-moi, chevalier ! Cours, vole, haro, scélérat ! Je suis ruiné ! (*Sortent l'hôtelier et Bardolph.*)

FALSTAFF. — Je voudrais que tout le monde fût dupé, car j'ai été dupé et battu aussi. Si ces aventures venaient aux oreilles de la cour, si on savait les métamorphoses que j'ai subies, et comment ma personne métamorphosée a été lavée et bâtonnée, ils feraient fondre ma graisse goutte par goutte et en enduiraient les bottes des pêcheurs : je garantis qu'ils me flagelleraient de leurs bons mots jusqu'à ce que je fusse aplati comme une poire séchée. Je n'ai jamais prospéré depuis que j'ai volé pour la première fois au jeu de *primero*. Bon, si mon haleine était assez longue pour me permettre de dire mes prières, je me repentirais.

Entre MISTRESS QUICKLY.

FALSTAFF. — Eh bien ! de la part de qui venez-vous ?

MISTRESS QUICKLY. — De la part des deux personnes, ma foi.

FALSTAFF. — Que le diable enlève l'une des personnes, et sa femme l'autre : de la sorte, elles seront toutes deux pourvues ! j'ai plus souffert à cause d'elles, plus souffert, que la maligne inconstance du cœur de l'homme ne peut en supporter.

MISTRESS QUICKLY. — Et elles, est-ce qu'elles n'ont pas souffert ? oh si, je vous le garantis, spécialement l'une d'elles, Mistress Ford. Bon cœur, elle est couverte de noirs et de bleus à ce point que vous ne pourriez pas voir sur elle une place blanche.

FALSTAFF. — Que me parles-tu de noirs et de bleus ? J'ai été couvert moi-même de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et j'ai été sur le point d'être arrêté comme étant la sorcière de Brentford : n'eût été mon admirable dextérité d'esprit, et ma façon de contrefaire le personnage d'une vieille femme qui m'ont sauvé, ce coquin de constable aurait pu me mettre dans les ceps, dans les vulgaires ceps, en qualité de sorcière.

MISTRESS QUICKLY. — Monsieur, permettez-moi de vous parler dans votre chambre : vous apprendrez comment vont les choses, et à votre satisfaction, je vous le garantis. Voici une lettre qui vous en dira quelque chose. Bons cœurs, quel mal elles se donnent pour se trouver avec vous ! A coup sûr, il faut qu'il y ait un de vous qui ne serve pas bien le ciel, pour que vous soyez si contrarié que cela.

FALSTAFF. — Montons dans ma chambre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Un autre appartement dans l'hôtel de la Jarretière.

Entrent FENTON *et* L'HOTELIER.

L'HOTELIER. — Monsieur Fenton, ne me parlez pas ; j'ai la tête perdue, je veux envoyer tout au diable.

FENTON. — Écoute-moi, néanmoins ; aide-moi dans mon projet, et aussi vrai que je suis un gentilhomme, je te donnerai cent livres en or de plus que ce que tu as perdu.

L'HOTELIER. — Je vous écoute, M. Fenton, et je vous promets, à tout le moins, de garder votre secret.

FENTON. — A diverses reprises, je vous ai informé du tendre amour que je porte à la belle Anne Page. Elle a répondu à mon affection, au moins en ce qui dépend de ses inclinations, autant que je le puis désirer. J'ai reçu d'elle une lettre dont le contenu est tel qu'il vous étonnera certainement. Certaine farce est si singulièrement entrelardée avec mon affaire, que ni l'une ni l'autre ne peuvent être expliquées séparément : le gros Falstaff y joue un grand rôle : (*lui montrant la lettre*) cette lettre vous montrera le plan de la farce. Écoutez, mon hôte, ce soir, au chêne de Herne, entre minuit et une heure, ma douce Nana doit représenter la reine des fées : pourquoi, cette lettre vous le dira : or son père lui a commandé, pendant que d'autres plaisanteries seront également en train de se jouer, de s'évader sous ce costume avec M. Slender et d'aller avec lui à Eton pour l'y épouser immédiatement : elle a consenti. Maintenant, Monsieur, sa mère qui est très-opposée au mariage et qui tient ferme pour le docteur Caïus, a de son côté décidé qu'il l'enlèverait aussi pendant que les esprits seraient occupés à d'autres farces et qu'il l'épouserait immédiatement au doyenné, où un prêtre doit attendre : obéissante en apparence à ce plan de sa mère, elle a également fait promesse au docteur. Maintenant voici l'état des choses : son père veut qu'elle soit habillée tout en blanc, et que Slender, lorsqu'il verra l'occasion convenable, guidé par ce costume, la prenne par la main, lui commande

de venir avec lui et qu'elle le suive : sa mère de son côté, afin qu'elle soit plus facilement reconnue du docteur, — car ils doivent tous être masqués et travestis, — a décidé qu'elle serait habillée avec une robe flottante d'un vert tendre, avec des rubans pendants qui brilleront autour de sa tête, et que lorsque le docteur verrait une minute opportune, il lui pincerait la main, et sur ce signe de reconnaissance, la jeune fille a donné promesse de s'évader avec lui.

L'HÔTELIER. — Lequel des deux a-t-elle l'intention de tromper ; son père ou sa mère ?

FENTON. — Tous les deux, mon bon hôte, pour venir avec moi. Ce qu'il vous faut faire c'est de disposer le ministre à nous attendre à l'église entre minuit et une heure, afin que sous le nom légitime de mariage, nous unissions nos cœurs dans une même cérémonie.

L'HÔTELIER. — C'est bien, arrangez votre affaire ; j'irai trouver le ministre : amenez la jeune fille, le prêtre ne vous manquera pas.

FENTON. — Je t'en serai éternellement reconnaissant ; en outre, je veux te faire une récompense immédiate. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans l'hôtel de la Jarretière.

Entrent FALSTAFF *et* MISTRESS QUICKLY.

FALSTAFF. — Plus de babillage, je t'en prie ; pars, je tiendrai parole ; c'est le troisième rendez-vous, et j'espère que le nombre impair me portera bonheur. Retourne-t'en, pars ; on dit qu'il y a dans les nombres impairs une influence divine, soit pour la nativité, soit pour les occasions de fortune, soit pour la mort. Pars.

MISTRESS QUICKLY. — Je vous procurerai une chaîne et je ferai ce que je pourrai pour vous trouver une paire de cornes.

FALSTAFF. — Retourne-t'en, te dis-je ; le temps se passe. Allons, relevez-moi la tête et prenez-moi une démarche de pucelle. (*Sort Mistress Quickly.*)

Entre FORD.

FALSTAFF. — Eh bien, comment ça va, M. Brook? M. Brook, vous saurez à quoi vous en tenir ce soir même ou jamais. Soyez vers minuit dans le parc, près du chêne de Herne et vous verrez des merveilles.

FORD. — N'êtes-vous pas allé hier au rendez-vous que vous m'aviez dit vous avoir été donné ?

FALSTAFF. — Je suis allé la trouver, M. Brook, sous la forme du pauvre vieil homme que vous voyez ; mais je suis sorti d'auprès d'elle, M. Brook, sous la forme d'une pauvre vieille femme. Ce coquin déjà nommé, Ford, son mari, est possédé du plus remarquablement enragé démon de jalousie qui ait jamais gouverné la frénésie. Je vais vous dire la chose. Il m'a battu solidement sous la forme d'une femme, car sous la forme d'un homme, M. Brook, je ne redouterais pas Goliath, fût-il armé d'un fléau de tisserand, car je sais que la vie n'est aussi qu'une navette. Je suis pressé ; venez avec moi ; je vous dirai tout, M. Brook. Depuis le temps où je plumais les oies, où je faisais l'école buissonnière et où je fouettais la toupie, je n'avais jamais su ce que c'était qu'être battu avant mon aventure d'hier. Suivez-moi ; je vous dirai d'étranges choses sur ce coquin de Ford, dont je me vengerai ce soir, et dont je remettrai la femme entre vos mains. Suivez-moi : il y a d'étranges choses en préparation, M. Brook : suivez-moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le parc de Windsor.

Entrent PAGE, SHALLOW *et* SLENDER.

PAGE. — Venez, venez : nous allons nous étendre dans le fossé du château jusqu'à ce que nous

voyions les lumières de nos fées. — Fils Slender, rappelez-vous ma fille.

SLENDER. — Oui, n'ayez crainte; je lui ai parlé et nous sommes convenus d'un mot de passe pour nous reconnaître l'un l'autre. Je m'approche d'elle qui est habillée en blanc et je lui dis *motus;* elle me dit, *budget*, et par là nous nous reconnaissons l'un l'autre.

SHALLOW. — C'est fort bien ainsi, mais quel besoin est-il de votre *motus* et de son *budget?* la robe blanche serait bien suffisante pour la reconnaître.

PAGE. — Il fait une nuit noire; la lumière et les esprits lui conviendront tout à fait. Le ciel fasse réussir notre farce! personne ne pense au mal, si ce n'est le diable, et nous le reconnaîtrons à ses cornes. Partons; suivez-moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

La rue de Windsor.

Entrent MISTRESS PAGE, MISTRESS FORD *et le* DOCTEUR CAIUS.

MISTRESS PAGE. — M. le docteur, ma fille est en robe verte: lorsque vous verrez un moment propice, prenez-la par la main, conduisez-la au doyenné et dépêchez l'affaire vivement. Précédez-nous au parc : nous deux, nous devons y aller ensemble.

CAÏUS. — *Ze* sais ce que *z*'ai à faire. Adieu.

MISTRESS PAGE. — Bonne chance, Monsieur. (*Sort Caïus.*) Mon mari ne s'amusera pas autant de voir Falstaff bafoué qu'il ne bougonnera du mariage du docteur avec ma fille: mais peu importe, mieux vaut un peu de mauvaise humeur que de trop grandes peines de cœur.

MISTRESS FORD. — Où est maintenant Nana et la troupe des fées? et le diable Gallois, Hugh?

MISTRESS PAGE. — Il sont tous blottis dans un trou près du chêne de Herne, avec des lumières cachées dont ils illumineront soudain la nuit au moment de notre rencontre avec Falstaff.

MISTRESS FORD. — Cela ne peut manquer de l'effrayer.

MISTRESS PAGE. — S'il n'est pas effrayé, il sera bafoué, et s'il est effrayé, il sera bafoué de toute façon.

MISTRESS FORD. — Nous le trahirons joliment.

MISTRESS PAGE. — Contre de tels polissons et leur paillardise, la tromperie n'est pas une trahison.

MISTRESS FORD. — L'heure approche; au chêne! au chêne! (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

Le parc de Windsor.

Entrent MESSIRE HUGH EVANS *et les* FÉES.

EVANS. — *Troddez, troddez*, fées; marchons et rappelez-vous vos rôles; de *l'hardiesse*, je vous prie; suivez-moi dans le trou, et lorsque je vous donnerai le mot d'ordre, faites comme je vous commanderai. Marchons, marchons; *troddez, troddez.* (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du parc.

Entre FALSTAFF *déguisé avec des cornes de cerf sur la tête.*

FALSTAFF. — L'horloge de Windsor a sonné minuit; la minute approche; maintenant, que les dieux à sang chaud m'assistent! Rappelle-toi, Jupiter, que tu devins taureau pour ton Europe; l'Amour posa des cornes sur ta tête. O puissant Amour, qui à certains égards fais d'une bête un homme, et à d'autres, d'un homme une bête! Vous fûtes aussi un cygne pour l'amour de Léda, Jupiter. O omnipotent Amour! comme sous cette métamorphose, le dieu se rapprocha de la figure d'une oie! Un premier péché commis sous la forme d'une bête; c'est un péché bestial, ô Jupiter! et puis un second péché sous la forme d'une volaille, pensez à cela, Jupiter, un péché de basse-cour! Lorsque les dieux ont les reins si chauds, que peuvent faire de pauvres mortels? Pour moi, me voilà sous la forme d'un cerf de Windsor, et le plus gras de la forêt, je le crois bien O Jupiter! envoie-moi une saison de rut froide, ou bien qui pourrait me blâmer de pisser mon suif? Qui vient ici? ma biche.

Entrent MISTRESS FORD *et* MISTRESS PAGE.

MISTRESS FORD. — Es-tu ici, Sir John, mon cerf, mon cerf mâle?

FALSTAFF. — Oui, ma biche à la queue noire.

LE CHÊNE DE HERNE.

Ah! maintenant, laisse le ciel pleuvoir des patates, laisse-le tonner sur l'air des *Manches vertes*, laisse-le grêler des gâteaux et neiger des herbes amoureuses; vienne une tempête d'excitations, voilà où je me réfugierai. (*Il l'embrasse.*)

MISTRESS FORD. — Mistress Page est venue avec moi, mon cher cœur.

FALSTAFF. — Divisez-moi comme un chevreuil dont on fait un présent, à chacune un quartier: je garderai mes côtes pour moi, mes épaules pour le compère qui garde ce parc et mes cornes pour les léguer à vos maris. Suis-je un vrai forestier, eh? Sais-je parler comme Herne le chasseur, eh? Allons, Cupidon se montre maintenant un enfant consciencieux; il me fait restitution. Aussi vrai que je suis un esprit sincère, vous êtes les bienvenues. (*On entend du bruit derrière la scène.*)

MISTRESS PAGE. — Hélas! quel est ce bruit?

MISTRESS FORD. — Le ciel nous pardonne nos péchés!

FALSTAFF. — Qu'est-ce que cela peut être?

MISTRESS FORD *et* MISTRESS PAGE *ensemble*. — Fuyons! fuyons! (*Elles s'enfuient.*)

FALSTAFF. — Je crois que le diable ne veut pas que je me damne, de crainte que l'huile de ma personne ne mette son enfer en feu; sans cela, il ne me traverserait pas ainsi dans mes projets.

Entrent MESSIRE HUGH EVANS *déguisé en Satyre;* PISTOL *et* MISTRESS QUICKLY; ANNE PAGE *déguisée en Reine des fées; son frère et d'autres enfants déguisés en esprits avec des lumignons en cire sur leurs têtes.*

LA REINE DES FÉES. — Esprits noirs, gris, verts et blancs, qui prenez vos ébats au clair de lune et sous les ombres de la nuit, enfants sans parents

de l'immuable destinée, remplissez vos fonctions, chacun selon votre rang. Lutin héraut, réclamez l'attention des esprits.

Pistol. — Elfes, attention à vos noms ; silence, babioles aériennes. *Cricri*, tu sauteras dans les cheminées de Windsor et lorsque tu trouveras des feux non couverts et des foyers non balayés, tu pinceras les servantes à leur laisser des taches bleues comme mûres : votre radieuse reine déteste les souillons et la souillonnerie.

Falstaff. — Ce sont des fées; celui qui leur parle, en meurt; je vais fermer les yeux et m'étendre : nul homme ne doit les voir à l'œuvre. (*Il se couche à plat ventre.*)

Evans. — Où est Bede? — Allez, et lorsque vous trouverez une fille qui avant de s'endormir a dit trois fois ses prières, réfrénez les organes de son imagination, afin qu'elle dorme d'un sommeil aussi profond que celui de l'insouciante enfance : mais celles qui sommeillent sans avoir pensé à leurs péchés, pincez-les aux bras, aux jambes, au dos, aux épaules, aux côtés, aux mollets.

La reine. — En tournée, en tournée! Elfes, inspectez le château de Windsor, au dedans et au dehors : lutins, semez les heureux sorts sur chacune de ses chambres sacrées afin qu'il puisse durer jusqu'au jour du jugement, aussi intact qu'il est magnifique, digne de son possesseur et son possesseur digne de lui. Ayez soin de frotter avec les herbes aromatiques et les fleurs les plus précieuses les différents fauteuils de l'ordre, et que chaque belle stalle, chaque cotte d'armes, chaque armoirie, soit à jamais bénie par un loyal blazon! Et vous, fées des prairies, aux heures nocturnes, ayez soin de chanter en rond, en formant un cercle juste du diamètre de la Jarretière, et que l'empreinte circulaire que laisseront vos danses, soit de couleur verte, qu'elle soit plus fraîche à voir et plus fertile que le reste de la prairie. Écrivez, *Honni soit qui mal y pense*, en gazon d'émeraude, en fleurs pourpres, bleues et blanches, et que votre dessin ressemble aux saphirs, aux perles et à la riche broderie qui se boucle au-dessous du genou des chevaliers de ce bel ordre lorsqu'il se courbe à leur réception : les fées se servent de fleurs pour leur écriture. Partez, dispersez-vous : mais avant qu'il soit une heure, n'oublions pas notre danse accoutumée autour du chêne de Herne le chasseur.

Evans. — Je vous en prie, mettez vos mains les unes dans les autres; rangez-vous dans l'ordre accoutumé; vingt vers luisants seront nos *lanternes* pour éclairer notre danse tout *autour* de l'arbre : mais arrêtez, je flaire un homme de la moyenne terre.

Falstaff. — Le ciel me défende contre ce lutin à prononciation galloise! j'ai peur qu'il ne me métamorphose en fromage.

Pistol. — Vil ver, tu as été ensorcelé dès ta naissance.

La reine. — Faites subir au bout de ses doigts l'épreuve du feu; s'il est chaste, la flamme se reculera et ne lui causera aucune douleur; mais si elle le fait tressaillir, sa chair est celle d'un cœur corrompu.

Pistol. — Une épreuve, allons!

Evans. — Allons, voyons si ce bois prendra feu. (*Ils le brûlent avec leurs flambeaux.*)

Falstaff. — Oh! oh! oh!

La reine. — Corrompu, corrompu, et souillé dans ses désirs! Entourez-le, esprits; chantez un chant de mépris, et à mesure que vous tournerez, pincez-le chaque fois que vous serez près de lui.

CHANT.

Fi des coupables fantaisies!
Fi de la convoitise et de la luxure!
La convoitise n'est qu'un feu du sang,
Allumé par d'impurs désirs,
Alimenté par le cœur, et dont les flammes aspirent
Toujours plus haut et plus haut, à mesure que l'imagination les souffle.
Pincez-le, esprits, à tour de rôle,
Pincez-le pour sa vilainie;
Pincez-le, et brûlez-le et tournez autour de lui,
Jusqu'à ce que nos flambeaux, la lumière des étoiles et le clair de lune soient éteints.

(*Pendant cette chanson, les esprits pincent* Falstaff. Le docteur Caius *vient d'un côté et enlève une fée en robe verte;* Slender *vient d'un autre côté et enlève une fée en robe blanche;* Fenton *arrive et enlève* Anne Page. *Un bruit de chasse retentit derrière la scène. Tous les esprits s'enfuient.* Falstaff *enlève son bois de cerf et se relève.*)

Entrent PAGE, FORD, Mistress PAGE *et* Mistress FORD. *Ils s'emparent de* FALSTAFF.

Page. — Voyons, ne vous enfuyez pas; je pense que nous vous avons maté maintenant : n'y a-t-il que Herne le chasseur qui puisse vous faire échapper?

Mistress Page. — Venez, je vous en prie, ne poussez pas plus loin la plaisanterie : maintenant, mon bon Sir John, comment trouvez-vous les épouses de Windsor? Mari, voyez-vous ces cornes? Est-ce que ces beaux bois de cerf ne conviennent pas mieux à la forêt qu'à la ville?

Ford.— Eh bien! Monsieur, qui est cocu maintenant? *M. Brook*, Falstaff est un drôle, un drôle cocu; voici ses cornes, *M. Brook*; et *M. Brook*, il n'a joui d'aucun des biens de Ford, sauf de son panier de lessive, de son gourdin et de vingt livres de son argent qui doivent être restituées à *M. Brook*; ses chevaux sont arrêtés en garantie, *M. Brook*.

Mistress Ford. — Sir John, nous avons eu mauvaise chance; nous ne pouvions jamais nous trouver ensemble. Je ne vous prendrai plus pour mon chéri, mais je vous considérerai toujours comme mon *cerf*.

Falstaff. — Je commence à m'apercevoir qu'on a fait de moi un âne.

Ford. — Oui, et un bœuf aussi; les preuves des deux choses existent.

Falstaff. — Et ces êtres ne sont pas des fées? J'ai bien eu trois ou quatre fois la pensée que ce n'étaient pas des fées : et cependant la culpabilité de ma conscience et la surprise soudaine de mes sens, m'ont fait prendre pour une réalité cette farce palpable, et m'ont fait croire que c'étaient des fées, en dépit de toute rime et de toute raison. Voyez maintenant comme l'esprit peut devenir un simple mannequin de carême lorsqu'il est mal employé.

Evans. — Sir John Falstaff, servez Dieu, abandonnez vos désirs, et les fées ne vous pinceront plus.

Ford. — Bien dit, lutin Hugh.

Evans. — Et vous, laissez aussi vos jalousies, je vous prie.

Ford. — Jamais plus je ne soupçonnerai ma femme, avant que tu ne sois capable de lui faire la cour en bon langage anglais.

Falstaff. — Ai-je donc exposé ma cervelle au soleil et l'ai-je laissée dessécher, qu'il ne lui reste plus assez de substance pour faire échouer un aussi grossier stratagème que celui-là? Est-ce que je suis chevauché par un bouc gallois, pardessus le marché? Vais-je porter un bonnet de fat en drap de Frise? Il est temps que je sois étranglé avec un morceau de fromage grillé.

Evans. — Le *fomage* n'est pas *pon* pour donner du *peurre*; votre panse n'est que *peurre*.

Falstaff. — *Fomage* et *peurre!* Ai-je donc vécu jusqu'à ce jour pour être l'objet des sarcasmes d'un homme qui met la langue anglaise en hachis? Il y en a là assez pour amener la décadence du vice et de la vie nocturne dans tout le royaume.

Mistress Page. — Comment, Sir John! pensez-vous que quand bien même nous aurions chassé la vertu de nos cœurs par la tête et par les épaules, et que nous aurions voulu nous donner au péché sans scrupule, le diable aurait jamais pu nous faire prendre plaisir à votre personne?

Ford. — Comment, un gros pâté, un ballot de chanvre!

Mistress Page. — Un homme farci!

Page. — Vieux, froid, ridé, et d'une panse intolérable!

Ford. — Et un homme aussi calomniateur que Satan!

Page. — Et aussi pauvre que Job!

Ford. — Et aussi méchant que la femme de Job!

Evans. — Et adonné aux tavernes, et au Xérès, et au vin, et aux spiritueux, et à l'ivrognerie, et aux blasphèmes, et aux effronteries, et aux disputes, et aux querelles!

Falstaff. — Bien. Je suis votre plastron : vous avez le pion sur moi; je suis abattu; je ne suis pas même capable de répondre à ce Flamine gallois; l'ignorance elle-même peut mesurer la profondeur de la bêtise dont j'ai fait preuve. Traitez-moi comme vous voudrez.

Ford. — Pardi, Monsieur, nous allons vous conduire à Windsor, chez un certain M. Brook, auquel vous avez filouté de l'argent, auquel vous vouliez servir de maquereau; lui rendre son argent sera, je pense, une affliction cuisante au-dessus de tout ce que vous avez souffert.

Page. — N'en sois pas moins gai, cependant, chevalier : tu mangeras ce soir une crême au vin chez moi, où je te permettrai de rire de ma femme, comme elle rit maintenant de toi. Dis-lui que M. Slender a épousé sa fille.

Mistress Page, *à part*. — Les docteurs en doutent : si Anne Page est ma fille, elle est en cet instant la femme du docteur Caïus.

Entre SLENDER.

Slender. — Ah la, la! Ah la, la! papa Page!

Page. — Qu'y a-t-il, mon fils? Avez-vous terminé?

SLENDER. — Terminé ! Je le donne au plus habile de Gloucestershire pour y comprendre quelque chose, ou je consens à être pendu, là !

PAGE. — Qu'y a-t-il, mon fils?

SLENDER. — Je suis allé là-bas, à Eton, pour épouser Mistress Anne Page, et il se trouve qu'elle est un grand flandrin de garçon. Si ça n'avait pas été dans l'église, je l'aurais cinglé ou il m'aurait cinglé. Je veux bien ne plus bouger, si je ne croyais pas que c'était Anne Page, et c'était un garçon du maître de poste.

PAGE. — Sur ma vie, vous vous êtes trompé, en ce cas !

SLENDER. — Que m'apprenez-vous là ? je le sais bien, puisque j'ai pris un garçon pour une fille. Si je l'avais épousé, trompé par ses vêtements de femme, je ne l'aurais pas voulu.

PAGE. — C'est la faute de votre sottise. Ne vous avais-je pas dit que vous reconnaîtriez ma fille à ses vêtements ?

SLENDER. — Je me suis approché de celle qui était en blanc et je lui ai dit *motus*, et elle m'a répondu *budget*, comme Anne et moi nous en étions convenus ; et cependant ce n'était pas Anne, mais un garçon du maître de poste.

MISTRESS PAGE. — Mon bon Georges, ne vous mettez pas en colère : je connaissais votre projet ; j'ai fait mettre ma fille en vert, et ma foi, elle est maintenant avec le docteur au doyenné, où elle l'a épousé.

Entre le DOCTEUR CAIUS.

CAÏUS. — *Z'*où est Mistress Page? Palsambleu, *ze* suis dupé : *z'*ai épousé un *garçon*, un enfant ; un *paysan*, palsambleu. Un enfant ; ce n'est pas Anne Page : palsambleu, *ze* suis dupé.

MISTRESS PAGE. — Comment, n'avez-vous pas pris celle qui était en robe verte?

CAÏUS — Si, palsambleu, et c'est un garçon : palsambleu, *ze* soulèverai tout Windsor. (*Il sort.*)

FORD. — Voilà qui est étrange. Qui donc a enlevé la vraie Anne?

PAGE. — Mon cœur a de fâcheux pressentiments. Voici venir M. Fenton.

Entrent FENTON *et* ANNE PAGE.

PAGE. — Eh bien! qu'y a-t-il, M. Fenton?

ANNE. — Pardon, mon bon père! ma bonne mère, pardon!

PAGE. — Eh bien ! Mademoiselle, comment se fait-il que vous ne soyez pas partie avec M. Slender?

MISTRESS PAGE. — Pourquoi n'êtes-vous pas allée avec M. le docteur, fillette?

FENTON. — Vous la troublez : écoutez le véritable récit de cette affaire. Vous auriez voulu la marier honteusement, sans qu'il y eût de sa part réciprocité d'affection. La vérité est qu'elle et moi engagés l'un à l'autre depuis longtemps, nous sommes maintenant si bien réunis, que rien ne peut plus nous séparer. L'offense qu'elle a commise est sainte, et cette tromperie perd le nom de ruse, de désobéissance, ou toute autre vilaine appellation, puisque par là elle esquive et évite mille heures maudites et vraiment impies qu'un mariage contraint l'aurait forcée de subir.

FORD. — Allons, ne soyez pas pétrifiés : il n'y a pas de remède. C'est le ciel même qui règle les mariages : l'argent achète les terres, et les femmes sont vendues par la destinée.

FALSTAFF. — Je suis heureux de voir, que bien que vous ayez choisi votre terrain d'embuscade pour me frapper tout spécialement, quelques-unes de vos flèches ont fait fausse route.

PAGE. — Bah, quel remède y a-t-il à cela! — Fenton, le ciel te rende heureux! Il faut accepter ce qu'on ne peut éviter.

FALSTAFF. — Quand les chiens de nuit courent, toutes sortes de cerfs sont chassés.

MISTRESS PAGE. — Bon, je ne veux pas bouder plus longtemps. M. Fenton, le ciel vous donne de nombreux, nombreux jours de bonheur! Mon bon mari, allons tous à la maison, et rions de cette farce auprès d'un feu de campagne, Sir John avec tous les autres.

FORD. — C'est cela. Sir John, vous tiendrez pourtant parole à M. Brook ; car il couchera ce soir avec Mistress Ford. (*Ils sortent.*)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

La Tempête 1
Les deux Gentilshommes de Vérone. 45
La Comédie des Méprises 89
Le Songe d'une Nuit d'Été 127
Le Marchand de Venise. 169
Beaucoup de Bruit pour Rien. 219
Mesure pour Mesure 269
La Mégère domptée 321
Peines d'Amour perdues. 373
Comme il vous Plaira. 426
Tout est Bien qui Finit Bien. 479
Le Conte d'Hiver. 537
La Nuit des Rois 597
Les Joyeuses Commères de Windsor. 649

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

8127 Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ons en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a it l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plu-eurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter histoire de France à mes petits-enfants, et vous me de-andez si je n'ai pas dessein de publier ces études de fa-ille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas é d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur ire vraiment comprendre notre histoire et de les y inté-esser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur ima-nation, en la leur montrant à la fois claire et vivante. oute histoire, celle de la France surtout, est un vaste et ng drame où les événements s'enchaînent selon des lois éterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont as reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les ré-ultats, non-seulement de leur situation native, mais de eur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans histoire des peuples, deux séries de causes à la fois essen-ellement diverses et intimement unies; les causes natu-elles, qui président au cours général des événements, et es causes libres, qui viennent y prendre place. Les hom-nes ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui vien-nent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, les êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y xercent une influence dont ils sont responsables. Les cau-es fatales et les causes libres, les lois déterminées des évè-nements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est à l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle de ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité de ces récits.

« Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de l'histoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand j'ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance un vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sé-rieux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien pro-longé des événements, ou quand les personnages historiques ne devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, di-gnes de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne se développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur attention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la fois de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, instruits et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce dou-ble désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'a-vais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes au-diteurs l'histoire de France dans sa complication et sa gran-deur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur at-tention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'au-tre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est en-clin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai tou-jours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'his-toire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célè-bres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéo-logue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut sur-tout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la phy-sionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfants* Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêm tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d' récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en Fran* de l'homme d'État auquel, durant bien des années, r dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honne d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et appel à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendro à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants forme trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, dont goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de plus cent gravures d'après de magnifiques dessins dans lesqu M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son tale aussi correct que dramatique. Ces gravures représenterc des scènes et des personnages historiques, des portraits, c costumes, des monuments; les éléments en seront puis aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livraison chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravur contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 fr. — B chement relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, pla en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET Cie

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

SHELF No. .....

BOSTON PUBLIC LIBRARY.

Central Department, Boylston Street.

One volume allowed at a time, and obtained only by card; to be kept 14 days without fine; to be renewed only before incurring the fine; to be reclaimed by messenger after 21 days, who will collect 20 cents, beside fine of 2 cents a day, including Sundays and holidays; not to be lent out of the borrower's household, and not to be kept by transfers more than one month; to be returned at this Hall.

Borrowers finding this book mutilated or unwarrantably defaced, are expected to report it; and also any undue delay in the delivery of books.

***No claim can be established because of the failure of any notice, to or from the Library, through the mail.

The record below must not be made or altered by borrower.